TUFTS COLLEGE LIBRARY.
GIFT OF
JAMES D. PERKINS,
OCT. 1901.
41104

REVUE

DES

DEUX MONDES

XXVIIe ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

TOME XII. — 1er NOVEMBRE 1857.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE
RUE SAINT-BENOÎT, 7.

TUFTS COLLEGE
LIBRARY.

REVUE

DES

DEUX MONDES

XXVIIe ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

1857
—
6

PARIS
BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES
RUE SAINT-BENOIT, 20

1857

TUFTS COLLEGE
LIBRARY.
41104

DE LA

BAISSE PROBABLE DE L'OR

DES CONSÉQUENCES COMMERCIALES ET SOCIALES QU'ELLE PEUT AVOIR

ET DES MESURES QU'ELLE PROVOQUE

TROISIÈME PARTIE.

DANGERS D'UNE DÉPRÉCIATION DE L'OR ET MOYENS DE LES PRÉVENIR.

I. — DES EFFETS QUI ACCOMPAGNENT LA BAISSE DE LA VALEUR DE LA MONNAIE PENDANT LE TEMPS QU'ELLE MET A S'ACCOMPLIR.

D'après ce qui a été exposé dans la première partie de cet essai, nous nous trouvons, selon toute vraisemblance, à la veille d'une baisse très notable de la valeur de l'or par rapport aux denrées et à toutes les autres marchandises; plus d'une personne autorisée est même d'opinion que le fait est en voie de s'accomplir. La seconde partie (1) a été consacrée à prouver que la législation française ne reconnaît la qualité d'étalon monétaire qu'à l'argent, qu'elle fait de l'or un métal subordonné, c'est-à-dire que le franc, unité monétaire de la France, se compose invariablement de 4 grammes et 1/2 d'argent unis à 1/2 gramme d'alliage (ou de 5 grammes d'argent au titre de 9/10es), tandis que la quantité d'or qui correspond au franc est variable, et que si la loi du 7 germinal an XI l'a mise à 29 centi-

(1) Voyez la livraison du 15 octobre dernier, et pour la première partie celle du 1er octobre.

grammes, c'est une fixation provisoire dont le terme est arrivé depuis quelque temps même. Nous ne tarderons pas à voir qu'il n'importe pas seulement à l'honneur et à la dignité de l'état d'y mettre fin par des mesures décisives. Pour remplir de notre mieux le programme que nous nous sommes tracé, il faut maintenant examiner deux questions. D'abord nous avons à signaler les inconvéniens principaux qui accompagneraient la baisse de l'or comme aussi les avantages qui pourraient venir en balance de ces dommages. En second lieu, s'il est établi, comme je crois pouvoir le pronostiquer dès à présent, que dans certains pays et particulièrement en France, au cas où le législateur n'aviserait pas, ainsi qu'il l'avait formellement promis en l'an XI, la proportion du mal doit de beaucoup excéder celle du bien, nous aurons à chercher quelles dispositions seraient propres à empêcher ou à amoindrir les effets fâcheux de l'envahissement de notre système monétaire par le précieux métal sous une forme qu'a d'avance condamnée l'esprit de notre législation.

Cela posé, je suppose un habitant de Londres ayant en rentes sur l'état un revenu de 1,000 livres sterling. Une fois l'événement de la baisse entièrement consommé, il recevra comme aujourd'hui 1,000 disques contenant chacun 7 grammes 318 milligrammes d'or fin; c'est ce qu'on nomme un souverain ou une livre sterling. En tout, il aura 7 kilogr. 318 grammes de métal pur. La baisse étant à son terme, si l'or a perdu la moitié de sa valeur, dans toutes les transactions où il suffisait d'une pièce d'or, il en faudra donner deux. Avec ses 7 kilogr. 318 grammes du précieux métal, notre habitant de Londres ne pourra se procurer en pain, en viande, en articles de tout genre, en satisfactions de toute sorte, que la moitié de ce qu'il aurait eu en retour auparavant. Il sera appauvri de moitié. Ce que je dis d'une personne fixée à Londres serait également vrai d'un habitant de Paris, si l'on ne discontinuait la tolérance en vertu de laquelle l'or circule sur le pied établi par la loi du 7 germinal an XI, quoique depuis les événemens aient renversé l'hypothèse sur laquelle est fondée la rédaction de cette loi en ce qui concerne l'or. Ce ne sera rien moins qu'une perturbation profonde pour les états dans la monnaie desquels l'or sert d'étalon, ainsi que pour ceux où, comme on le fait présentement en France, on lui permet de se comporter comme s'il l'était. C'est la catégorie des pays placés dans l'un ou l'autre de ces cas que nous devons envisager de préférence.

Une révolution pareille peut n'être pas sans quelques résultats utiles. Essayons de nous en rendre compte. En supposant que la baisse de l'or doive être de la moitié de sa valeur, proportion que j'énonce uniquement par manière d'exemple et pour la clarté du discours, il s'ensuivra qu'au bout d'un certain temps la matière pre-

mière de certains objets de luxe tout entiers en or aura baissé de moitié. Ainsi on pourra faire frapper des médailles d'or à moins de frais, la tabatière d'or sera un luxe à la portée d'un plus grand nombre de bourses, et nos Crésus, les jours de gala, décoreront le buffet de leur salle à manger un peu plus facilement avec des coupes en or. Je dis un peu plus et pas davantage, parce que dans ces objets déjà l'art et la façon, qui forment une partie considérable du prix, n'auront pas baissé, et la baisse ne portera que sur la matière première. A plus forte raison dans la dorure, la matière première seule ayant baissé, il ne s'ensuivra pas une grande réduction, car ce n'est pas la quantité d'or qu'elle absorbe qui en fait la principale dépense. En fait d'avantages permanens que la société ait à espérer de cet abaissement de l'or après l'époque où la crise de la transition sera passée, je ne vois rien de plus dans le cas où il s'agirait d'un peuple qui n'aurait pas le fardeau d'une dette considérable. Il faut en convenir, tout ceci est bien médiocre; il y a peu de matières pour lesquelles la baisse dans la même proportion ne fût un plus grand bienfait. Dans le cas d'un état qui serait chargé d'une grosse dette publique, l'abaissement de l'or produirait un certain adoucissement pour les contribuables; c'est un fait que plus loin nous essaierons d'apprécier.

En compensation du plaisir que le public français trouverait à faire frapper à moindres frais de belles médailles en or, à se procurer à meilleur marché des tabatières d'or, et à payer moins cher les boîtes de montre ou les bracelets d'or, ou l'encadrement métallique de ses pierreries, il éprouverait en premier lieu le désagrément d'avoir échangé une marchandise qui a actuellement une valeur relativement fixe, son argent monnayé, contre un autre métal dont la valeur est en décroissance et doit tomber de moitié. Il aurait à peu près fait le commerce de ce grand seigneur qui, par manière de gageure, passa une matinée sur le Pont-Neuf à vendre des écus de six livres pour une pièce de vingt-quatre sous. En supposant qu'au point de départ notre monnaie courante en argent fût de 2 milliards et demi, cette belle opération nous ferait perdre plusieurs centaines de millions, une somme d'autant plus voisine de 1,250 millions que l'enlèvement de notre argent aurait été plus rapide; or il nous est ravi avec une prestesse bien grande. Ce serait au-delà de cette forte somme, si la dépréciation de l'or était de plus de moitié, ou si, celle-ci étant de moitié seulement, notre monnaie courante en argent avait été au point de départ de plus de deux milliards et demi.

La somme de 1,250 millions est assez ronde pour qu'on ne la sacrifie pas légèrement, et pourtant ce n'est pas la perte qui me semble mériter le plus qu'on s'en préoccupe. Le grand péril et le grand mal,

ce sont les inquiétudes, l'instabilité, et finalement les dommages qu'auraient à subir une multitude d'intérêts des plus considérables par leur masse, des plus respectables par la justice qui les recommande et la sympathie qu'ils méritent.

Pour nous faire une idée de toutes les causes de souffrance et de danger public en présence desquelles la France se trouve aujourd'hui du fait de l'or, essayons de pénétrer dans le détail de ce qui se produirait pendant la période de la transition, c'est-à-dire depuis le moment où nous sommes jusqu'à celui où l'or aurait repris une valeur à peu près stable, que, pour être fidèle à l'hypothèse déjà énoncée, je supposerai la moitié de celle qu'il a eue par rapport aux autres marchandises, et particulièrement par rapport à l'argent, dans la première moitié du XIXe siècle.

Pendant la période de transition, ce serait pour toutes les fortunes sans exception une valeur incertaine. Pour les personnes dont les revenus consistent en une somme déterminée d'avance en pièces de monnaie, livres sterling ou napoléons par exemple, ce serait en réalité un amoindrissement continu de l'existence, et par conséquent un état perpétuel de malaise, de gêne, de privations. Elles descendraient par échelons de leur condition présente à une autre où elles n'auraient plus que la moitié de leur aisance passée. Elles y seraient précipitées par soubresauts, sans règle ni mesure, sans pouvoir jamais faire une prévision, car le propre des changemens de ce genre, qui sont des phénomènes soumis à beaucoup d'influences diverses, est d'avoir une marche désordonnée. Or la catégorie des personnes dont je parle ici est très nombreuse. Elle comprend les rentiers de l'état, des départemens, des villes, avec lesquels il est bon de nommer ceux des compagnies : on sait quelle est l'importance des obligations des compagnies de chemins de fer. Pour se faire une idée du nombre des personnes qui seraient atteintes à ce titre, il suffit de rappeler qu'en Angleterre le capital de la dette publique monte à 20 milliards de francs. J'ignore quel peut être, dans les îles britanniques, le montant des dettes des localités et des compagnies de toute sorte : ce doit être une somme énorme. En France, le capital de la dette inscrite est de près de 7 milliards 1/2, déduction faite de ce qui appartient à la caisse d'amortissement. Le nombre des parties prenantes, s'il était déterminé par celui des inscriptions, s'élèverait à plus d'un million (1). Les départemens et les villes doi-

(1) Au 1er janvier 1857, le capital de la dette inscrite était de 8,031,992,446 fr. 66 c. La caisse d'amortissement possédait 25,462,159 fr. de rente, ce qui correspond à peu près à 750 millions de capital. Le nombre des inscriptions sur le grand-livre était de 1,028,284 fr. Le montant des arrérages, y compris ce qui revenait à la caisse d'amortissement, était de 299,099,242 fr.

vent une très forte somme, et les obligations des chemins de fer, sans parler des dettes des autres compagnies, montent extrêmement haut.

A cette liste des personnes qui éprouveraient un grand préjudice, il faut joindre tous les fonctionnaires retraités dont la pension aurait été liquidée antérieurement et tous ceux qui le seraient jusqu'à ce qu'une loi nouvelle eût élevé le taux des pensions, toutes les personnes qui auraient prêté sur hypothèques à longue échéance, tous ceux qui vivraient sur des redevances à longue durée, les particuliers ou les sociétés comme celle du crédit foncier qui recevraient des annuités en remboursement de capitaux prêtés, ceux qui auraient placé leur bien en viager, tous les propriétaires qui auraient contracté des baux à long terme. En pareille occurrence, et jusqu'à ce que le métal eût repris une valeur stable, le bail à long terme, que recommandent les agronomes, serait un fléau pour le propriétaire.

Il conviendrait même d'assimiler jusqu'à un certain point à cette catégorie l'innombrable multitude des fonctionnaires civils et militaires, non qu'il leur fût interdit en pareil cas d'espérer une augmentation de traitement : il est plus que vraisemblable qu'ils l'obtiendraient; mais il est dans l'ordre des choses que les augmentations de ce genre se fassent longtemps attendre. On en a la preuve par ce qui se passe à l'égard de beaucoup de fonctionnaires, de ceux-là même qu'entoure le plus l'estime publique, de la magistrature par exemple. Voici bien des années qu'on lui annonce toujours pour le lendemain l'élévation de son salaire, et ce lendemain est toujours à venir. La position pénible et presque humiliante de solliciteur réclamant un traitement plus fort serait à subir plusieurs fois, et presque coup sur coup, par les fonctionnaires, parce que, la force qui doit déprimer la valeur de l'or n'agissant que successivement, ce serait par trois ou quatre degrés intermédiaires laborieusement gravis qu'ils auraient à passer avant que leurs appointemens fussent parvenus à leur taux normal. Pour eux donc, ce serait un tourment continuel; à chaque instant, ils se verraient menacés de n'avoir pas des moyens suffisans d'existence pour leur famille, et il est permis de croire que l'administration des affaires du pays se ressentirait de cette triste situation morale et matérielle des serviteurs de l'état.

Toutes les professions libérales, comme le barreau, la médecine, les professeurs en tout genre, les ingénieurs, les architectes et une foule d'agens de toute sorte auraient de même à augmenter, à plusieurs reprises, le montant de leurs honoraires, ce qui ébranlerait souvent leur position, qu'ils auraient cru assurée.

Pour les populations ouvrières, ce serait une suite d'épreuves très

critiques : sous un certain aspect, ce sont des employés à traitement fixe, parce que, là surtout où la population surabonde un peu, les personnes qui font travailler le plus résistent à l'accroissement des salaires qui dérangerait leurs calculs et troublerait leurs prévisions. C'est un fait d'observation, que lorsque les denrées haussent, les salaires ne s'élèvent pas nécessairement en proportion, non que le mouvement ascendant des salaires ne finisse par se déclarer aussi, lorsque la cherté des subsistances se prolonge, mais il ne suit que de bien loin, pour la plupart des professions, l'enchérissement des articles les plus nécessaires à la vie. C'est que les populations ouvrières sont de toutes les classes de la société la plus dépendante, parce qu'elles sont la plus nécessiteuse. Pouvant le moins attendre, puisque le besoin les presse, elles sont plus tenues de se résigner aux conditions qu'on leur fait. Par cela même, les satisfactions qu'elles ont lieu d'espérer par une fixation nouvelle des salaires ne leur sont le plus souvent accordées qu'après des retards. Il serait aisé de citer des exemples qui établissent cette proposition. M. Tooke en a fait l'observation dans son important ouvrage de l'*Histoire des Prix*. Dans son enquête historique sur *les Métaux précieux* (1), M. Jacob fait plusieurs remarques dans le même sens, et entre autres celle-ci, que l'institution de la taxe des pauvres aurait été en Angleterre l'effet des changemens causés par la baisse des métaux précieux. Cette opinion a été reproduite tout récemment par M. James Maclaren dans un écrit remarquable, dont le titre même a de l'intérêt (2), et sur lequel je reviendrai dans un instant.

Pour les propriétaires fonciers eux-mêmes, la période de transition serait une époque de trouble toutes les fois qu'ils auraient à vendre leurs terres, non que le prix de celles-ci ne dût avoir un mouvement ascendant; mais quel serait à chaque instant l'enchérissement légitime, c'est ce qu'il serait difficile, sinon impossible, de déterminer avec quelque exactitude. En ce genre comme dans une multitude d'autres, les transactions prendraient un caractère aléatoire.

Il serait facile de citer beaucoup de placemens, très recherchés aujourd'hui, qui deviendraient périlleux en ce que le capital s'y amoindrirait de lui-même et y dépérirait pour ainsi dire par une véritable consomption. Dans cette catégorie se rangerait tout ce que j'appellerai des placemens financiers, c'est-à-dire ceux dont le ca-

(1) *On the precious Metals*, deuxième volume, chapitre XX.

(2) *Lettre au chancelier de l'échiquier sur la détermination que viennent de prendre les états allemands d'adopter l'étalon d'argent, et sur quelques circonstances qui rendent une mesure invariable de la valeur plus importante pour l'Angleterre que pour tout autre pays.*

pital non-seulement s'évalue en monnaie, mais doit ou peut à un moment donné se résoudre en une somme de monnaie fixée d'avance. J'en ai déjà cité plusieurs exemples, entre autres ceux des titres de rente et des obligations de chemin de fer. Une inscription de rente en effet ou une obligation est un titre au détenteur duquel l'état ou une compagnie s'est engagé à délivrer annuellement un certain nombre fixe de francs ou de livres sterling, c'est-à-dire une quantité convenue de métal, et dont la valeur courante se règle sur cette quantité même. Les actions de la Banque et celles des établissemens analogues rentrent dans cette même classe.

Dans les contrées dont je parle en ce moment, et je répète que ce sont celles qui auraient, dans leur système monétaire, l'étalon d'or, ainsi que celles qui laisseraient aller les choses comme si l'or était légalement revêtu de cette attribution, il y a lieu de prévoir des embarras politiques d'une autre sorte. Il y faudra nécessairement augmenter le budget, car, dans tous les marchés que passe l'état, il aura à payer plus cher qu'auparavant. Il aura de plus l'obligation d'augmenter le traitement de tous ses employés civils et militaires. Même pour ne satisfaire qu'à demi les légitimes réclamations de ses fonctionnaires affamés, il lui faudra retirer du contribuable un gros supplément, car à quel nombre ne s'élèvent pas dans certains pays, et spécialement dans le nôtre, les serviteurs de l'état! L'augmentation du budget, lorsqu'elle doit être considérable, se traduit par des aggravations d'impôt qui excitent, lors même que c'est justifié, le mécontentement public, d'autant plus que l'accroissement des taxes est plus fort. Je ne crois pas m'exposer à être démenti par aucun homme politique en disant qu'un gouvernement qui aurait à doubler les impôts dans le délai de quelques années courrait par cela seul de grands périls.

Ce n'est pas qu'on ne puisse citer plusieurs impôts, et de ceux qui donnent un grand produit, qui, l'or baissant, rendraient spontanément un plus fort revenu, en proportion de la baisse même du précieux métal. Les impôts qui suivent d'eux-mêmes la valeur des choses imposées seraient dans ce cas. En France, c'est ce qui arriverait pour les droits d'enregistrement, qui, presque tous, sont de tant pour cent par rapport au capital engagé dans la transaction soumise à l'impôt. Il en est de même du droit sur les boissons au détail. Quant aux droits de douane, ceux-là seuls qui sont *ad valorem* offriraient cette augmentation naturelle, et presque dans tous les états, en France surtout, c'est l'exception; mais les impôts tels que la contribution foncière, qui sont exprimés par des sommes fixes de monnaie, devront être aggravés par la loi, si l'on veut qu'ils procurent au trésor une recette d'une valeur égale. Or le gouvernement

français est-il disposé à se présenter devant le corps législatif en demandant le doublement de l'impôt foncier par échelons successifs dans un délai de dix à quinze ans? Croit-il que cette démarche lui réussirait beaucoup, et accroîtrait sa popularité? Il faudrait pourtant bien en venir là.

Le budget serait donc soumis à un perpétuel remaniement, tant pour les dépenses que pour les recettes. Tous les trois ou quatre ans, il faudrait refaire à tâtons le tarif des différens impôts et le taux des différens traitemens, depuis le prêt du soldat et du matelot ou la solde du garde-champêtre et du gendarme jusqu'à la rétribution du préfet et du maréchal de France, la dotation des grands corps de l'état, et en bonne conscience la liste civile du souverain lui-même. Il y aurait à remanier aussi plus ou moins fréquemment les tarifs d'après lesquels se paient les officiers ministériels de toute espèce, notaires, avoués, huissiers, gens avec lesquels il faut compter, comme une expérience récente l'a démontré.

Pareille opération serait nécessaire pour les tarifs des péages qui ont été accordés à une multitude de compagnies telles que celles des ponts, des canaux, des chemins de fer, des docks. Dans le nombre, il en est qui primitivement ont été fixés assez haut pour que les compagnies concessionnaires ne jugeassent pas à propos de les percevoir en totalité. En ce genre cependant on ne peut signaler que ceux des chemins de fer qui concernent le transport des marchandises : hors de là, presque toujours les tarifs accordés sont perçus dans leur intégralité. L'équité voudrait, ce me semble, qu'on les relevât du moment qu'on serait en présence d'un cas de force majeure aussi imprévu que celui d'une baisse déclarée dans la valeur du métal dont la monnaie serait faite. Tous ces changemens de tarif seraient un travail infiniment épineux pour le gouvernement, une source intarissable de discussions avec le corps législatif.

Les dotations ou les revenus des établissemens de bienfaisance, qui fréquemment sont possesseurs de rentes sur l'état, seraient de même fortement amoindris, et il faudrait pourvoir à les rétablir dans leur ancienne importance aux frais de l'état ou des localités.

Les optimistes représenteront que les embarras signalés ici à l'occasion des aggravations du budget seront sans gravité, que, la valeur des pièces de monnaie ayant baissé, le contribuable ne pourra se trouver surchargé, si on se borne à lui demander un nombre supplémentaire de livres sterling ou de francs qui corresponde simplement à la dépréciation du métal. Seulement il faut voir que dans la société il y aurait eu beaucoup de personnes plus ou moins profondément atteintes dans leurs intérêts; à celles-ci, l'aggravation des taxes sera onéreuse. Quant à la masse du public,

ce n'est qu'après un certain temps qu'elle se sera familiarisée avec l'idée de la baisse de la monnaie, et qu'elle en aura accepté la conséquence sous la forme d'une aggravation d'impôts. Si la hausse de toutes les propriétés, de tous les revenus, honoraires, salaires, rétributions en tout genre, s'opérait uniformément suivant la même gradation, l'intelligence publique se serait faite assez vite au changement; mais il s'en faudra de beaucoup que les choses se passent ainsi. Je l'ai fait remarquer, l'événement de la baisse de l'or s'accomplira d'une manière saccadée et en marchant inégalement par rapport aux différens objets. Ce sera une véritable confusion due à l'action de causes accidentelles qui surgiront à chaque instant inopinément et échapperont à tout contrôle. Il n'en faudra pas davantage pour que l'antipathie instinctive chez les contribuables contre l'augmentation des impôts n'ait une justification et ne trouve de bons argumens à son service.

Je ne crois pas exagérer en disant que la période de transition qu'il faudra traverser jusqu'à ce que l'or ait repris une valeur à peu près stable offrira les caractères de malaise, d'inquiétude, d'instabilité et de mécontentement qui servent de cachet aux époques révolutionnaires. A ce sujet, on me pardonnera de rappeler ici une observation qu'a présentée M. Jacob dans son livre sur *les Métaux précieux* (1), alors qu'il expose les effets de l'enchérissement qui suivit l'exploitation des mines d'Amérique. « Il y a quelque lieu de penser, dit-il, que le mouvement ascendant de la dépense (déterminé par cet enchérissement), pendant qu'une grande partie du revenu de la couronne restait stationnaire, fut une des causes qui donnèrent naissance, sous Charles Ier, à la guerre civile à la suite de laquelle ce prince infortuné perdit la vie. »

J'ai indiqué plusieurs des classes qui seraient atteintes à leur grand détriment par la baisse de l'or; pour ne pas laisser trop incomplet le tableau des changemens en perspective, il faut ajouter qu'à côté des perdans il y aurait des gagnans. Si le créancier est forcé de donner quittance en recevant une valeur moindre que celle qu'il se croyait assurée, si par exemple les 100 livres sterling qu'on lui donne ne représentent plus pour lui que les jouissances qu'autrefois il aurait eues avec cinquante, il perd assurément; mais le débiteur bénéficie d'autant : les 100 livres sterling qu'il a comptées, il se les est procurées avec moitié moins de travail ou de privations. En face de la plupart des pertes que nous avons énumérées, il y a donc lieu de mettre un gain de même importance. A ce sujet, deux questions se présentent et mériteraient qu'on s'y arrêtât : l'une, de

(1) *On the precious Metals*, tome II, page 103.

reconnaître si, pour la société prise en masse, il y a compensation: l'autre, de savoir si l'équité sanctionne la perte que subit celui-ci et le gain qui échoit à celui-là.

Sur le premier point, je n'ajouterai qu'un mot aux aperçus que j'ai déjà soumis ici au lecteur. Des changemens qui affectent profondément une très grande masse d'intérêts sont toujours regrettables, même lorsque, à côté et par le même fait, un bon nombre de personnes se trouvent obtenir des avantages. C'est pour la société une épreuve dangereuse, particulièrement lorsque les populations ouvrières sont au nombre des classes qui ont à souffrir; ce sont celles auxquelles la patience est le plus difficile, puisqu'elles ont le moins de ressources. La société se trouvera, dans ces circonstances, avoir à franchir une situation que je crois avoir justement qualifiée de révolutionnaire. Si la qualification est juste, elle en dit assez pour faire apprécier tout ce que la transition aurait de périlleux. Avec de l'habileté et du calme, un peuple peut traverser sans désastre un défilé pareil; mais il y faut en outre du bonheur. Or peut-on, sans présomption, se flatter de réunir ces trois dons du ciel, le calme, l'habileté et la bonne chance?

Insistons davantage sur l'autre question, celle de l'équité. Elle n'est pas sans avoir des rapports avec la première : lorsque des faits sont conformes au droit, il est dans la nature humaine en général qu'on s'y résigne plus volontiers. Au contraire, l'indignation et le ressentiment prennent facilement possession de l'homme qui sent que la justice est lésée dans sa personne.

Parmi les faits auxquels doit donner lieu la baisse de l'or dans les pays où ce métal forme la monnaie unique ou la monnaie dominante, j'en choisis ou, pour mieux dire, j'en reprends un des plus considérables pour l'examiner au point de vue de l'équité : je reviens au cas du propriétaire d'un titre de rente sur l'état. Supposons un habitant de Londres vivant d'un revenu de 1,000 livres sterling qu'il aura sur les consolidés. Pendant et après la dépréciation de l'or comme auparavant, il recevra ses 1,000 disques de métal contenant 7 kilogr. 318 grammes d'or fin; mais avec cette somme il n'aura que la moitié de l'aisance dont il jouissait antérieurement. Y a-t-il ou n'y a-t-il pas, dans un pareil amoindrissement d'existence, quelque chose qui puisse être taxé de spoliation? Pour l'Angleterre, je ne le pense pas. A quoi l'état est-il engagé? Par cela même que l'Angleterre a son étalon monétaire en or, le créancier auquel le gouvernement anglais doit une livre sterling ne peut rien réclamer de plus que la quantité d'or à laquelle la loi, une fois pour toutes, a attaché la dénomination d'une livre, c'est-à-dire 7 grammes 318 milligrammes. L'état est tenu de fournir à son créancier d'une livre cette quantité

de métal, il n'a pas d'autre obligation. Si pour payer les créanciers de l'Angleterre dans les années précédentes, lorsque l'or enchérissait quelque peu par rapport aux autres marchands, le gouvernement anglais eût prétendu distraire des arrérages de la rente 2 ou 3 pour 100 ou plus, c'est alors qu'on l'eût dénoncé comme spoliateur. Dans le cas, qui était possible, où les mines de la Californie, de l'Australie et de la Russie boréale n'eussent pas existé ou simplement n'eussent pas encore été découvertes, et où les mines d'or anciennement connues se fussent appauvries, le gouvernement anglais n'eût pas été fondé à diminuer le montant des arrérages et à donner une 1/2 livre sterling au lieu d'une entière, sous prétexte que l'or aurait enchéri du simple au double. Eh bien! la loi est la même pour lui que pour ses créanciers. Ceux-ci n'ont rien à réclamer au-delà de la quantité d'or qui a été convenue comme formant la livre sterling, si l'or, au lieu de renchérir, s'avilit. Les deux parties ont couru la chance d'une variation dans la valeur de l'or : celle des deux en faveur de laquelle la chance a tourné en profite légitimement. Ainsi, pour l'Angleterre, qui a l'étalon d'or, la stricte équité n'a rien à redire au changement, malheureux pour lui, qu'éprouvera le créancier de l'état.

En France, en serait-il de même? L'état serait-il admissible à profiter de la baisse de l'or pour faire le service des intérêts de sa dette à meilleur marché? Peut-il se prévaloir de ce que les 29 centigrammes d'or, qui, en l'an XI, étaient l'équivalent des 4 grammes 1/2 d'argent fin formant le franc, semblent aujourd'hui au moment d'avoir une valeur très notablement moindre, et payer en or les rentiers? Ceci est une question de bonne foi, dont je crois qu'après les renseignemens déjà résumés, la solution ne saurait être douteuse. Ce serait attentatoire à la justice, parce que la France a l'étalon d'argent. Dans la monnaie française, l'argent, comme dit l'exposé des motifs de la loi de l'an XI, est le point fixe, et ce point fixe est la garantie de l'équité et de l'honnêteté des transactions, le gage de la conservation de la propriété. Il n'est pas possible d'ébranler ce point fixe sans manquer à la probité, dont les états sont tenus, plus encore que les particuliers, d'observer strictement les règles.

Si c'était l'argent qui baissât de valeur, le gouvernement français serait dans son droit en payant les rentiers en argent, tout comme devant. C'est en argent que la convention a été faite. La loi a statué une fois pour toutes que 4 grammes 1/2 d'argent fin feraient 1 franc, ni plus ni moins. Ainsi que le disait Gaudin dans un passage que j'ai déjà cité, « celui qui prêtera 200 francs ne pourra en aucun temps être remboursé avec moins d'un kilogramme d'argent (1),

(1) Au titre de neuf dixièmes de fin.

qui vaudra toujours 200 francs, et ne vaudra jamais ni plus ni moins. »

Personne ne peut dire qu'un jour l'argent n'éprouvera point, lui aussi, une forte baisse par le fait d'une production grandement accrue par rapport aux besoins et effectuée dans de meilleures conditions. C'est une chance dont le gouvernement français profiterait équitablement et légalement; mais c'est la seule dont il lui soit permis honnêtement de s'attribuer le bénéfice.

En résumé, par la découverte des mines d'or de la Californie et de l'Australie, si ces mines continuent d'être ce qu'elles ont été jusqu'à ce jour, un moment viendra où les choses se passeront pour la trésorerie britannique comme si quelque génie ennemi de ses créanciers fût venu prendre dans leurs portefeuilles leurs titres de rente et les remplacer par d'autres qui fussent de la moitié. Non que le nombre de livres sterling qui leur seront dues en principe, et dont le revenu leur sera compté à chaque trimestre, doive être diminué, non que la quantité d'or contenue dans la livre sterling doive décroître; mais la trésorerie britannique retirerait des contribuables chaque livre sterling désormais sans plus de peine pour ceux-ci que lorsqu'auparavant il s'agissait d'une demi-livre, et les infortunés rentiers n'obtiendraient de la livre que la moitié des jouissances qu'elle leur procure aujourd'hui, et pourtant, en droit strict, ils n'auraient rien à réclamer. Quant au trésor français, à moins d'une iniquité flagrante, il n'a aucun profit semblable à espérer de la découverte des nouvelles mines d'or.

II. — DES MESURES A PRENDRE POUR EMPÊCHER LES MAUVAIS EFFETS DE LA BAISSE DE L'OR.

Voici donc la perspective qui s'ouvre devant nous : parallèlement à la baisse de l'or, une période de souffrance pour un grand nombre d'intérêts dignes de considération et de sympathie. Cette période apparaît hérissée de périls pour le repos des états et la marche régulière de la société. A l'égard de la France en particulier, on est en face d'une législation faite avec maturité il y a un peu plus d'un demi-siècle, législation intelligente, honnête, et au nom de laquelle les intérêts froissés pourraient réclamer hautement et dire qu'en leur personne un droit sacré est méconnu et violé. Dans ces circonstances, qu'est-ce qu'il convient de faire?

Dans les états où l'or est le métal étalon des monnaies, tels que l'Angleterre, il est difficile d'indiquer ce qu'il y aurait à faire; on peut même contester qu'il y ait lieu de faire quelque chose. En Angleterre cependant, quelques personnes ont émis l'avis qu'il fallait changer d'étalon et substituer l'argent à l'or. Elles se fondent sur

ce que, l'or cessant pour un certain intervalle, qui peut être passablement long, de satisfaire à la condition essentielle d'une valeur relativement stable, il cesse par cela même d'être apte aux fonctions monétaires. Le changement d'étalon est en soi un acte rempli de gravité, auquel on ne peut se porter qu'après mûre réflexion et qu'autant qu'on est bien certain d'avoir de son côté la raison et la justice, ainsi que les plus hautes et les plus légitimes convenances de l'intérêt public. Toutefois la substitution de l'un des métaux précieux à l'autre pour cette importante attribution serait bien autrement possible à justifier — dans le cas où l'on abandonnerait le métal dont la baisse graduelle est imminente ou déjà déclarée — que s'il s'agissait, ainsi qu'on l'a proposé et qu'on le propose encore en France, de dépouiller de la qualité d'étalon le métal dont la valeur reste relativement fixe pour en investir l'autre, dont la valeur serait en voie de décroissance. Cependant le changement d'étalon, même dans les circonstances où l'or serait remplacé par l'argent, comme en Angleterre, ne laisserait pas de soulever de fortes objections. Les débiteurs en tout genre, auxquels nécessairement cette substitution serait préjudiciable, représenteraient, non sans justesse, que si la baisse de la valeur de l'or doit tourner à leur avantage dans le système de l'étalon d'or, la hausse, si elle avait eu lieu, aurait été à leur détriment et au profit des créanciers : si le sort se prononce en leur faveur, c'est aux créanciers de se soumettre. Et, ajouteraient-ils, n'y a-t-il pas eu des momens dans l'histoire moderne de l'Angleterre où le débiteur a eu à souffrir de la hausse de l'or, soit par rapport à sa valeur passée, soit par rapport au papier-monnaie qu'il avait reçu, lui débiteur, lorsqu'il empruntait dans la période de 1797 à 1821, et dont il a dû, s'il s'est acquitté après cette dernière date, faire le remboursement en or? Les choses ne se sont-elles pas passées alors tout comme si l'hypothèse de la hausse du précieux métal se fût réalisée? Si dans ces circonstances ils eussent réclamé le changement du système monétaire du pays, ils eussent été certainement éconduits. Par la même raison, diraient-ils, il n'y a pas lieu d'accueillir aujourd'hui les réclamations que pourrait présenter le créancier à l'occasion de la baisse.

En Angleterre, il y aura pour le contribuable une certaine compensation aux accroissemens d'impôts, accroissemens apparens au surplus et non pas réels, que la baisse de l'or obligera de demander au parlement. Elle viendra de ce que l'intérêt annuel de la dette publique, qui est d'environ 28 millions sterling ou 700 millions de francs, est une charge qui, tout en restant la même nominalement, serait de fait allégée de moitié, si la baisse de la valeur de l'or était dans cette proportion. Répétons en effet qu'une fois la baisse du

métal accomplie, il sera aussi facile de payer 2 livres sterl. d'impôt que 1 livre aujourd'hui. La réduction à moitié du lourd fardeau de la dette publique serait, selon toute probabilité, un argument puissant auprès d'une assemblée politique telle que le parlement, qui penche naturellement du côté où il voit un soulagement pour le contribuable, et qui, dans le cas actuel, trouverait des raisons considérables à faire valoir pour procéder ainsi.

Mais en regard de cet avantage, qu'il serait fondé par le droit strict à revendiquer pour les contribuables, le parlement devra mesurer la masse d'inconvéniens et même de périls pour la société qui résulterait nécessairement du maintien d'une monnaie en cours prononcé d'avilissement. J'ai indiqué quels seraient les changemens qu'apporterait à une multitude d'existences la baisse du métal dont la monnaie est faite; il y aurait déjà, ce semble, de quoi épouvanter même un homme d'état doué de la fermeté qui distingue particulièrement les gouvernans de l'Angleterre et la nation anglaise, et pourtant aux généralités que j'ai présentées il est facile d'ajouter d'autres faits qui ressortent de la situation de la société britannique et de ses habitudes. Le rôle que jouent les fonds de l'état en Angleterre est extrêmement étendu. Les consolidés sont le placement d'une masse énorme de capitaux qui sont dignes de la sollicitude particulière du législateur. Tous les fonds qui sont dans les mains de fidéi-commissaires ou sous la sauvegarde de la cour de chancellerie, et qui composent par exemple la fortune d'une multitude de mineurs, sont placés dans la rente ou sur hypothèques, ce qui ici revient au même, je veux dire, court la même chance. Les dotations d'une foule d'églises, d'écoles, d'hôpitaux et d'institutions utiles en tout genre sont aussi dans les fonds de l'état. Dans un grand nombre de cas, les parts de propriété qu'un père laisse à ses enfans autres que l'aîné sont représentées, en vertu d'arrangemens de famille (*family settlements*), par une somme de monnaie dont l'aîné, devenu chef, reste dépositaire. Le nombre des personnes qui vivent d'une rente viagère, ou qui ont déjà fait des versemens de manière à en avoir une un jour, est pareillement très considérable chez nos voisins de l'autre côté du détroit. En général, l'assurance sur la vie, dont l'effet est d'assurer à telle ou telle personne une rente viagère dans telle ou telle éventualité, est usitée parmi les Anglais sur une échelle que nous ne soupçonnons pas en France. La conséquence est pourtant claire : ce seraient des milliers de milliers d'existences qui seraient troublées; ce serait la constitution même de la propriété qui serait atteinte dans le mode de partage entre les enfans; ce seraient des habitudes dignes d'encouragement, telles que les assurances sur la vie avec leurs com-

binaisons multiples, qui seraient ébranlées. La coutume de placer son argent dans les fonds publics, qui est éminemment favorable au crédit de l'état et qui en même temps contribue à perpétuer la prudence parmi les populations, serait subitement dépouillée, pour un laps de temps assez étendu, de l'avantage qu'elle a aujourd'hui de garantir pour l'avenir un degré déterminé de bien-être; elle s'affaiblirait donc nécessairement, si elle ne se perdait pas. Dans cet ensemble de faits très fâcheux, dans ce bouleversement de tant d'existences, dans ce discrédit qui serait jeté sur des pratiques dont se trouvent si bien la société et même le trésor britannique, il y a de quoi faire hésiter le parlement, même en présence de la séduction qu'exercerait une réduction effective de la dette publique aussi marquée que celle à laquelle j'ai fait allusion (1).

Dans les états comme la France, où la loi ne reconnaît d'étalon que l'argent, et où l'or n'est dans le système monétaire qu'un métal subordonné, le remède au mal, dans une forte mesure, est d'une moindre difficulté à découvrir, et le législateur pour s'y décider n'aurait pas à subir les mêmes perplexités que dans les îles britanniques. Il suffirait de mettre fin à la tolérance, contraire à la légalité, en vertu de laquelle l'or continuera indéfiniment, si l'on n'avise, de se placer dans la circulation aux mêmes conditions que s'il conservait toujours, par rapport à l'argent, la même valeur qu'il y a un demi-siècle.

Dans le système de la législation française, si l'or, au lieu de valoir, comme en l'an XI, quinze fois et demie son poids d'argent, n'en valait plus que la moitié, c'est-à-dire sept fois et trois quarts, on serait tenu de prendre, à l'égard des monnaies, des mesures telles que ce qui serait un franc en or, c'est-à-dire l'équivalent légal de la pièce de 5 grammes d'argent au titre de neuf dixièmes de fin, renfermât 58 centigrammes du précieux métal. Ainsi le veulent l'esprit et le texte de la loi. On aurait à faire subir à la monnaie d'or un changement analogue dans le cas où l'or, au lieu de s'abaisser de moitié, tomberait d'une hauteur moindre, et viendrait par exemple à dix fois la valeur de l'argent ou à douze, ou à quatorze, ou même à quinze. Or par quelle voie arriver à cette transformation? Serait-ce en refondant les pièces de 10, 20, 40 fr. de manière à doubler juste le métal fin qu'elles contiennent dans l'hypothèse d'une baisse de moitié?

Ainsi compris, le procédé de la refonte aurait un grand inconvénient : pour avoir toujours des pièces d'une valeur fixe de 20 fr.

(1) Ces considérations sont au nombre de celles qu'a présentées avec une grande force M. James Maclaren dans l'écrit que j'ai déjà cité.

par exemple, il faudrait réitérer indéfiniment la refonte. Il y aurait lieu en effet d'y revenir chaque fois que l'or vaudrait 3 ou 4 pour 100 de moins par rapport à l'argent. Les pièces d'or sortiraient à peine du balancier qu'il faudrait les y remettre. Une pareille mobilité dans la consistance intrinsèque des pièces d'or répugne au sens public; c'est une pratique absolument inadmissible. Le procédé de la refonte ainsi entendu a pu paraître acceptable lorsqu'on prévoyait une variation très médiocre dans la valeur de l'or, et encore dans la supposition qu'elle s'accomplît avec rapidité; dès qu'on a la perspective d'une variation considérable, qui à cause de ses proportions mêmes ne pourra être complétée qu'après un intervalle de temps assez long, l'expédient devient impraticable.

Il serait mieux de refondre les pièces d'or une fois pour toutes, afin de les rétablir dans un autre système, en leur donnant un poids fixe, en rapport simple avec la base du système métrique, au lieu de chercher à les ramener toujours, par des changemens de poids, à une valeur fixe, telle que 40 francs, ou 20 francs, ou 10 francs. On frapperait des pièces d'or de 5 grammes ou de 10 grammes, comme la pièce de 1 franc en argent, qui pèse juste 5 grammes, et la pièce de 2 francs, qui en pèse 10. Ce serait revenir à la pensée que recommandaient Mirabeau, l'administration des monnaies, l'Institut, et qu'avait adoptée le législateur en l'an III et en l'an VI. C'est aussi celle qu'avait recommandée la section des finances du conseil d'état pendant la discussion de l'an XI. La valeur de ces pièces, c'est-à-dire le nombre de francs et fractions de francs qu'elles vaudraient, varierait selon le cours de l'or par rapport à l'argent. Pour éviter aux particuliers l'ennui et les difficultés d'un débat à chaque paiement, cette valeur serait fixée tous les six mois ou tous les ans, conformément à un règlement d'administration publique qui donnerait pour base à la valeur des pièces d'or le cours officiel de ce métal par rapport à l'argent sur les principales places de commerce de l'Europe, telles que Londres, Paris, Hambourg. Ce serait reprendre la pensée première de Prieur et de la commission des cinq cents, revue et agrandie par Cretet et la commission des anciens. C'est cependant une question à examiner que de savoir si les paiemens de particulier à particulier auxquels s'appliquerait ce cours légal de l'or ne devraient pas être limités au maximum de 1,000 fr., et si pour des sommes plus fortes il ne faudrait pas s'en remettre aux conventions des parties.

L'arrangement que je viens d'indiquer, je veux dire la refonte de la monnaie d'or et l'adoption de pièces nouvelles d'un nombre rond de grammes, est de tous le plus philosophique, le plus conforme à la théorie des monnaies : la pratique s'en accommoderait

fort bien. Le seul défaut qu'on peut y trouver est d'obliger à une refonte non-seulement générale, mais immédiate. L'inconvénient n'est pas grave, car on aurait assez vite et à peu de frais refondu et remonnayé un ou deux milliards, et la circulation de la France, ramenée à son état normal, ne comporte pas 2 milliards de monnaie d'or assurément, à côté de la monnaie d'argent et des billets de banque (1).

Un autre expédient plus simple, et qui changerait l'état des choses instantanément et sans frais, est celui qui consisterait à établir par une loi que désormais la pièce de 20 francs ne vaudra plus que 19 fr. ou 19 fr. 50 c.; plus tard, quand la baisse du métal serait plus prononcée, une loi nouvelle dirait 18 francs 50 c. ou 18 fr., et ainsi de suite. C'est ce qui a été fait en Russie, où l'édit de 1810, qui offre beaucoup d'analogie avec la loi française du 7 germinal an XI, avait ordonné la fabrication d'*impériales* et de *demi-impériales* en or de 10 et 5 roubles, le rouble étant une pièce d'argent servant d'unité monétaire. En conséquence, on a frappé beaucoup de pièces d'or de 5 roubles, portant en toutes lettres les mots de *cinq roubles*, comme nos napoléons portent ceux de *vingt francs*. L'édit du 1er (13) juillet 1839 qui est venu en complément de celui de 1810, trouvant le rapport des métaux un peu altéré et l'or enchéri en Russie comme dans le monde entier, statua que désormais les demi-impériales dites pièces de 5 roubles passeraient pour 5 roubles et 15 copeks, ce qui s'est pratiqué sans difficulté, malgré le nom de *cinq roubles* inscrit sur ces monnaies. On ne voit pas pourquoi il ne serait pas procédé de même en France et dans les pays où la législation monétaire est la même. Seulement, à l'inverse de ce qui s'était manifesté en 1839, l'or ayant baissé de valeur au lieu de hausser, ce ne serait pas une addition de valeur que recevraient les pièces d'or, c'est une déduction qu'elles auraient à supporter, et cette déduction elle-même deviendrait plus marquée plus tard, quand il y aurait lieu, ce qui se verrait par le cours comparé des deux métaux précieux.

Pareillement en Espagne, des édits ont itérativement changé les rapports entre le quadruple d'or et la piastre d'argent, conformément aux variations qu'avaient éprouvées les deux métaux dans leur valeur respective. Un de ces édits est du 17 juillet 1779. Il y a toutefois cette différence qu'en Espagne on n'avait jamais inscrit sur le quadruple qu'il était l'équivalent de tel ou tel nombre de piastres. Sous l'ancien régime en France, les pièces d'or, le louis

(1) Les frais seraient au plus de 6 francs par kilogramme d'or monnayé, faisant aujourdhui 3,100 francs. Pour 325,000 kilogrammes d'or, qui feraient plus de 1 milliard, ce serait 1,950,000 francs.

et le double louis, ne portaient point non plus d'inscription qui dît qu'ils étaient de 24 et de 48 livres. La loi leur attribuait cette valeur par rapport aux pièces d'argent, qui étaient des livres ou des multiples de la livre; mais la loi pouvait être modifiée à cet égard, sans que l'empreinte des monnaies d'or fût en contradiction avec le nouveau cours qu'on leur aurait donné.

Cette inscription des mots *quarante francs, vingt francs* ou *dix francs* sur les pièces d'or, et toute inscription semblable qui serait usitée dans un autre état où d'ailleurs la loi aurait posé en principe que l'étalon est en argent, ne me paraît pas une objection qui doive empêcher le législateur d'attribuer aux pièces d'or existantes une valeur successivement moindre et conforme à chaque instant au rapport entre la valeur de l'or et celle de l'argent. Quel est le sens des mots *dix francs, vingt francs* ou *quarante francs* sur nos pièces d'or? Signifient-ils que ces pièces seront nécessairement et à perpétuité prises pour la somme de 10 ou de 20 ou de 40 francs? Assurément non, car cette interprétation serait contraire à l'esprit et à la lettre de la loi. Ce serait dire en effet que l'or est l'étalon aussi bien que l'argent : la qualité d'étalon implique l'immutabilité de valeur; elle ne se révèle que par cette immutabilité, et l'immutabilité à son tour implique la qualité d'étalon. Les mots inscrits sur les pièces d'or frappées à partir du 7 germinal an XI n'ont qu'un sens limité et provisoire : ils expriment un fait matériel, à savoir qu'au moment où les pièces ont été monnayées, le rapport entre les deux métaux, l'or et l'argent, est tel que le poids d'or contenu dans les pièces dites de 10, 20 ou 40 francs est l'équivalent de 10, 20 et 40 francs, c'est-à-dire de 10, 20 et 40 fois 5 grammes d'argent au titre de neuf dixièmes de fin, ou que s'il y a une différence, elle est assez faible pour qu'on puisse, dans les petites transactions, se dispenser d'en tenir compte. Je dis les petites transactions, car, sous le régime de la loi du 7 germinal an XI, l'or a cessé de figurer dans les opérations un peu considérables, dès qu'il a gagné une prime appréciable. On portait son or chez le changeur, afin de s'approprier la prime, et l'on ne faisait les paiemens qu'en argent, tout le monde le sait bien.

Il résulte de l'esprit et de la lettre de la législation française sur les monnaies que, lorsque la variation de valeur serait devenue assez sensible pour que l'équivalence fût nettement rompue entre ces poids respectifs d'or et d'argent, l'inscription frappée sur les pièces d'or n'aurait plus de sens ni de portée. Le gouvernement a non-seulement le droit, mais l'obligation alors d'opérer la refonte, afin de garantir des intérêts envers lesquels le législateur a contracté un engagement solennel en l'an XI, intérêts parfaitement respectables, et d'abord

l'intérêt de la société en masse. Cette obligation est surtout étroite dans le cas, qui est imminent aujourd'hui, où la variation de l'or a lieu en baisse, car, dans le cas opposé, il n'y a pas de lésion possible. Il ne pourrait y avoir de lésé que le débiteur qui s'acquitterait en or; mais il est clair que les débiteurs, en pareil cas, s'acquitteraient en argent, rien qu'en argent. Quel est le paiement commercial de quelque importance qu'on a fait en pièces d'or dans les vingt années qui ont précédé la découverte des mines de la Californie et de l'Australie?

Or, si le législateur a le droit et le devoir de refondre les monnaies d'or, afin que, dans la pièce de 20 francs, il y ait désormais une plus forte quantité de métal, il a tout aussi bien le droit de faire une opération au fond identique, c'est-à-dire de statuer que la pièce actuelle dite de 20 francs n'en vaudra plus que 19 1/2, ou 19, ou 18, si telle est la valeur qui résulte du cours comparé des deux métaux.

Au fond, dans tous les systèmes de refonte, comme dans le cas où l'on adopterait provisoirement la disposition consistant à laisser circuler les pièces d'or actuelles en leur attribuant une valeur moindre que celle qui est inscrite sur leur revers, la seule question embarrassante est de savoir qui devra supporter la perte représentant la diminution de valeur du métal. Pour chaque pièce en particulier, dans l'état actuel des choses, cette perte serait très limitée; mais eu égard à la quantité énorme du monnayage qui a eu lieu, elle s'élèverait en bloc à une grosse somme. Quelle que fût la dépense à laquelle il dût ainsi être soumis, ce ne serait pas une raison pour l'état de l'esquiver en faussant le sens naturel de la loi, si vraiment en équité c'était à lui de la supporter. Cependant, sur ce point, je crois que toute personne qui voudra prendre la peine de se livrer à un examen attentif pensera que la diminution de valeur ne doit pas être à la charge de l'état, et qu'elle retomberait légitimement sur les particuliers détenteurs des pièces. Quels sont en effet les motifs en vertu desquels on voudrait imposer à l'état ce sacrifice? Les personnes qui soutiennent cette opinion représentent que l'état, ayant émis ces pièces en leur attribuant la valeur de 20 francs, s'en est fait le répondant, et qu'il est tenu de les reprendre sur ce pied, s'il veut qu'elles cessent de circuler avec cette valeur. Cet argument n'a qu'un défaut, c'est de manquer de base, car le fait sur lequel il repose n'existe pas. Ce n'est point l'état qui a émis les pièces de monnaie d'or, non plus que les pièces d'argent : ce sont des particuliers qui ont fait l'émission. En France, le rôle de l'état à l'égard de la fabrication des monnaies se réduit à une simple surveillance. Il constate dans des formes solennelles, et la solennité ici est bien à sa place, que les pièces de

monnaie sorties des balanciers ont le poids et le titre voulus par la loi. Les directeurs des monnaies sont des entrepreneurs publics travaillant à forfait, d'après un tarif que le gouvernement a déterminé, pour les particuliers qui possèdent des lingots ou autres matières d'or et d'argent : ils ne fabriquent point pour le compte de l'état. Sous l'ancien régime, quand Philippe le Bel et ses successeurs fraudaient scandaleusement la monnaie, les hôtels des monnaies travaillaient pour le compte du roi. Il a pu et dû en être de même tant que le souverain s'est attribué, sous le titre de seigneuriage ou sous tout autre nom, un bénéfice exorbitant sur le monnayage. Il est de principe au contraire, dans les temps modernes, que l'état ne bénéficie pas sur les monnaies, et que le tarif des frais de fabrication à prélever par les directeurs sur les particuliers qui leur apportent des matières d'or ou d'argent soit aussi modéré que possible, de manière à représenter seulement leurs dépenses avec l'intérêt de leurs capitaux. Cela est si vrai, qu'à mesure que l'industrie du monnayage se perfectionne, on voit en France le tarif s'abaisser. Il y a même des états, comme l'Angleterre, où le trésor public supporte les frais du monnayage. Dans une pareille situation, est-on fondé à dire qu'en France l'état ait rien garanti au public, sinon que les pièces d'or offraient le poids et le titre voulus par la loi? Et s'il est constant que la loi, dans sa lettre et dans son esprit, veuille que les pièces d'or ne demeurent l'équivalent de 20 ou de 40 francs dans les paiemens qu'autant que la valeur respective des deux métaux précieux resterait définie par le rapport de 1 à 15 1/2, des particuliers qui ne peuvent se prévaloir de leur ignorance prétendue de la loi peuvent-ils donc être étonnés d'apprendre un beau jour que le disque d'or qu'ils ont en poche, qui valait 20 francs jusque-là, n'en vaut plus que 19 1/2 ou 19, et pourra bien, d'ici quelque temps, n'en plus valoir que 18 ou 17, et moins encore?

L'argument que quelques personnes essaieront peut-être de tirer d'une prétendue ignorance de la loi n'est jamais recevable : c'est un point de droit bien fixé; mais ici on n'aurait aucun prétexte pour l'invoquer, car la loi de l'an XI ne saurait être représentée comme une improvisation, quelque chose de bâclé à huis clos sans qu'il se fût rien passé qui pût la faire présager. Loin de là, cette loi, définitivement rédigée avec beaucoup de maturité, dans le silence, il est vrai, au sein duquel fonctionnait le mécanisme législatif sous le consulat, avait été précédée, annoncée par un grand nombre de discussions, de projets de loi, de lois même, à partir de 1789. Sous la constituante, la voix tonnante de Mirabeau s'était chargée d'en proclamer les conditions fondamentales, et depuis ce moment jusqu'en l'an XI, pendant treize années consécutives, la plus remarquable

unanimité d'opinions s'était manifestée en faveur des idées générales que la loi de l'an XI a définitivement consacrées. Il était donc difficile d'être plus averti que ne l'a été le public en cette affaire.

A l'opinion d'après laquelle l'état n'aurait à indemniser personne en changeant la monnaie d'or, on oppose deux précédens tirés de la pratique de deux gouvernemens distingués pour leurs lumières, leur bon esprit et leur connaissance des affaires. La Belgique et la Hollande ont modifié leur législation au sujet de la monnaie d'or, et, dans cette opération, la diminution de valeur que les pièces d'or ont pu avoir à subir, par suite de la baisse du métal, a été à la charge de l'état. En Belgique et en Hollande, l'état, en retirant aux pièces d'or le cours légal pour le montant qui leur était attribué jusque-là, en a offert aux détenteurs la valeur nominale en argent. On demande si ce n'est pas une raison pour que l'état fasse de même en France.

L'exemple de la Belgique, qui avait, je le crois, une législation monétaire analogue à celle de la France, ne peut cependant être d'un grand poids. La question s'y présentait sous les proportions les plus exiguës, et n'était point faite pour inquiéter le ministre des finances. Il n'avait point été frappé de pièces d'or jusqu'en 1847. Une loi alors autorisa la fabrication de pièces d'or nationales de 25 francs et de 10 francs; mais l'émission en fut expressément limitée par la loi à 20 millions de francs, et elle n'atteignit que 14,646,025 francs. La monnaie d'or n'était donc encore qu'à l'état d'essai en Belgique lorsqu'on se décida à lui ôter le cours légal, de manière qu'elle ne circulât plus qu'au gré du commerce. Au moment où cette détermination fut prise par le législateur (28 septembre 1850), la dépréciation de l'or par rapport à l'argent n'était pas sensible. En s'engageant à restituer la valeur nominale des pièces d'or en pièces d'argent, l'état ne s'exposait à aucune chance sérieuse de sacrifice, et le fait est que cette restitution n'a rien coûté. Le gouvernement, qui la proposait dans ces termes, y trouvait l'avantage d'écarter d'avance tous les scrupules que les discussions sur des matières pareilles soulèvent dans un parlement. Je ne prétends donc pas que la Belgique ait eu tort; mais il ne semble pas que ce qu'elle a fait soit un précédent qui lie en rien la France.

En Hollande, la question du remboursement en argent présentait bien plus de difficultés, car il y avait été frappé une bien plus grande masse de monnaie d'or. Les pièces de 5 et de 10 florins formaient un total de 172,583,995 florins ou 370 millions de francs (1). En proportion de la population, c'est comme 5 milliards pour la France. Cependant le gouvernement hollandais n'a pas hésité à s'imposer

(1) Il est curieux qu'il s'en soit présenté moins du tiers au remboursement, exactement 49,790,970 florins.

le remboursement en argent. Mais la législation hollandaise était-elle la même que la nôtre? La loi hollandaise n'admettait-elle pas les deux étalons (1)? Si elle les admettait, il y avait de la part de l'état, du moment qu'il voulait être honnête, un engagement, tacite au moins, de troquer les espèces faites de l'un des deux métaux contre une valeur nominalement égale en espèces de l'autre, lorsqu'il voudrait modifier son système monétaire en changeant la condition du premier. Il n'y a là rien encore qui soit applicable à la France.

Une autre différence digne d'être citée ici entre la législation monétaire des Hollandais et celle de la France, c'est que dans le royaume des Pays-Bas les pièces d'or de 5 et de 10 florins, qui sont celles que le gouvernement a retirées de la circulation en les remboursant en espèces d'argent florin pour florin, avaient été expressément émises par lui et par lui seul. Il s'était réservé le monopole de cette fabrication; il était juste qu'il en supportât toutes les chances (2). Le rôle du gouvernement français dans la fabrication des monnaies est tout autre, comme on l'a vu.

C'est bien ici le lieu de rappeler que le cas a été prévu dans quelques-uns des documens qui ont servi à préparer la loi du 7 germinal an XI, particulièrement dans le premier rapport de Gaudin aux consuls. Or sur le parti à prendre, sur la solution à donner au problème qui nous occupe en ce moment, celui de savoir qui doit supporter les frais de la refonte, Gaudin n'hésite pas; il dit en toutes lettres : « La dépense sera à la charge des particuliers. » C'est un passage de son rapport que j'ai cité deux fois déjà dans la seconde partie de cette étude. Rien n'est venu infirmer les paroles de Gaudin dans le cours de la longue préparation qu'a reçue le projet de loi, et c'est là, si je ne me trompe, un argument de quelque poids.

(1) La rédaction de la loi des Pays-Bas du 28 septembre 1816 ne tranche pas nettement la question du double ou du simple étalon; la question n'y est pas posée, mais elle est implicitement résolue dans le sens de l'affirmative par l'ensemble des dispositions de la loi. Si l'on n'avait voulu avoir qu'un étalon, ce qui était une innovation par rapport aux anciens usages qu'on faisait revivre, l'exposé des motifs l'eût fait connaître, et il n'en est rien dit absolument, ni dans ce document, ni dans les considérans placés en tête de la loi. Au surplus, le législateur néerlandais lui-même a toujours pensé que le pays était sous le régime du double étalon. Le texte de plusieurs lois en fait foi. On peut voir par exemple le considérant de la loi du 26 novembre 1847.

(2) L'article 11 de la loi fondamentale des monnaies du royaume des Pays-Bas du 28 septembre 1816 est ainsi conçu : « Les monnaies à l'usage du commerce ne seront fabriquées que pour le compte des particuliers. Les pièces de 1 florin et de 3 florins pourront aussi être fabriquées pour le compte des particuliers; mais les pièces d'or de 10 florins, les pièces sous-multiples du florin et les pièces de cuivre ne pourront absolument point être fabriquées pour le compte des particuliers, et ne pourront l'être que pour le compte et par l'ordre du gouvernement. » Postérieurement, on a décidé la fabrication des pièces d'or de 5 florins, soumises exactement au même régime que celles de 10.

Il ne faudrait pas croire que, dans l'état présent des choses, la perte fût bien sensible pour la plupart des particuliers, même riches. A l'heure qu'il est, la dépréciation de l'or par rapport à l'argent est très petite, et par conséquent, pour une somme de 1,000 à 2,000 fr., qui est tout ce que peuvent avoir communément en monnaie d'or chez elles les personnes aisées, le dommage, en le supposant de 1 pour 100 (1), serait de 10 ou 20 fr.; qu'on le double si l'on veut, et il sera encore insignifiant par rapport à leur revenu. A celles qui se plaindraient, on serait en droit de répondre que le gouvernement ne leur impose aucun sacrifice, qu'il se borne à faire cesser une fiction et une confusion préjudiciables à l'intérêt public, et que, si elles se trouvent lésées, c'est à la nature des choses qu'elles ont à s'en prendre.

Mais encore un coup, quand bien même on croirait que c'est l'état qui doit supporter la diminution de valeur dont les pièces d'or sont présentement atteintes, ce ne serait pas une raison pour ne pas procéder au changement. D'impérieux motifs économiques et politiques commandent qu'on prenne un parti décisif. On se préparerait de grands regrets, si l'on tardait davantage. La dépense d'une refonte, faite même à la charge de l'état, n'est rien en comparaison des dommages auxquels on se condamnerait, si on ne se hâtait d'agir conformément aux principes et à la loi interprétée fidèlement. Néanmoins, quelque mauvaise chance qu'on ait dans notre pays lorsqu'on soutient l'intérêt public contre les intérêts privés, je ne puis m'empêcher de répéter qu'aux termes des documens qui fixent le sens de la loi ou comblent les lacunes du texte, l'état n'est tenu à aucune indemnité envers les détenteurs des pièces d'or.

Dans tous les cas, il est une mesure à laquelle les esprits les plus timorés ne pourront contester le caractère légal ni celui de l'opportunité : c'est de suspendre dès aujourd'hui le monnayage de l'or. Ce monnayage, poursuivi, comme il l'est, avec une ardeur fébrile par les commerçans en métaux précieux, devient un dommage public. Il ne sert pas à augmenter sensiblement la masse de monnaie dans le pays. Au surplus, on peut avoir le plus grand doute sur la con-

(1) En Belgique, où, en vertu de la législation nouvelle sur les monnaies, le phénomène des variations de valeur entre les deux métaux est plus apparent que chez nous, les pièces de 20 francs perdaient à la date des derniers renseignemens que j'ai eus (fin septembre) de 1/2 à 3/4 pour 100 dans les transactions de quelque importance; on les acceptait au pair dans les hôtels et dans les grands magasins. Depuis les arrivages de la Californie et de l'Australie, l'or n'a jamais perdu en Belgique plus de 1 et 1/2 pour 100. Il est à croire cependant que, si la France déclarait abrogé chez elle le rapport légal de 1 à 15 1/2 entre les deux métaux précieux, la baisse de l'or se prononcerait davantage, parce que la France remplit, à ses dépens aujourd'hui, le rôle de parachute pour l'or. Tant qu'elle offrira aux commerçans en métaux precieux un marché où il leur soit possible de troquer leur or contre de l'argent sur le pied de 1 contre 15 1/2, la valeur de

venance d'augmenter la masse de la monnaie en France (1). Le monnayage effréné de l'or n'est rien de plus qu'un expédient au moyen duquel certaines personnes ravissent au pays, avec profit pour elles-mêmes, sa monnaie faite d'un métal à valeur fixe pour la remplacer par une autre dont la valeur est condamnée à décroître.

Si le législateur intervenait maintenant dans le sens que je prends la liberté de signaler, ce qui d'ailleurs me semble commandé par l'esprit de la législation existante, on est fondé à penser que tout se passerait sans secousses, et que l'instrument des échanges resterait dans les conditions d'abondance que réclame l'étendue accoutumée des transactions de toute espèce. Il y a encore en effet beaucoup de monnaie d'argent dans les départemens. Malgré la demande inusitée d'argent qui s'est déclarée depuis deux ans environ, à destination de l'Inde et de la Chine, la Belgique et la Hollande, qui n'ont plus de monnaie légale qu'en argent, n'ont aucunement éprouvé le manque de numéraire, et c'est une double expérience qui me paraît convaincante. Ensuite on ne doit pas perdre de vue qu'avec cette combinaison, que j'emprunte à la proposition du conseil des cinq cents, modifiée par la commission des anciens, l'or ne cesserait pas de circuler en France sur de grandes proportions, quand bien même on en restreindrait le cours légal entre les particuliers aux paiemens de 1,000 fr. et au-dessous. On ne voit aucune raison pour que, sous ce régime, bien moins absolu que celui qui a été adopté en Belgique et en Hollande, l'or se retirât de la circulation. Tout porte à croire au contraire qu'il y resterait dans la mesure où l'on en a besoin. En ce qui concerne les métaux précieux, la seule chose qui dès-lors serait interrompue, et elle le serait au grand avantage du public, c'est le courant, aujourd'hui violent, qui remplace dans la circulation de la France les espèces d'argent par les espèces d'or, en permettant aux marchands de métaux précieux de faire arriver chez nous des masses de lingots d'or et de les échanger avantageusement contre nos écus de 5 francs.

Quelques personnes ont proposé une solution très différente de celle sur laquelle j'ai cru devoir appeler ici l'attention. On retirerait à l'argent la qualité d'étalon pour la transporter à l'or. Il serait entendu que le franc, dépouillé désormais de toute liaison avec notre système métrique, se composerait d'environ 29 centigrammes d'or fin ou de 32 centigrammes et une fraction d'or au titre de neuf dixièmes. A l'égard de l'argent, il n'y aurait plus qu'une alternative

l'or relativement à l'argent ne pourra, en Europe, s'écarter beaucoup de ce rapport. L'écart ne deviendra plus marqué qu'au moment où la France sera épuisée de pièces d'argent, à moins qu'avant ce temps elle ne renonce à cette fixation.

(1) C'est un sujet sur lequel la première partie de cet essai présente quelque développement.

entre les deux partis suivans : ou bien on le réduirait à la condition de billon, comme en Angleterre, ou bien on diminuerait la proportion de métal contenue dans la pièce qui jusqu'ici était le franc; on y mettrait 4 grammes de fin, par exemple, au lieu de 4 grammes 1/2, sauf à faire plus tard une diminution nouvelle. Ces deux combinaisons se ressemblent beaucoup, et je ne les séparerai pas dans l'opinion que je crois pouvoir en exprimer. Avec l'une et l'autre, le franc cesserait d'être ce que la loi avait établi qu'il serait : 4 grammes 1/2 d'argent de fin. On aura beau se retourner, on n'empêchera jamais qu'un acte de ce genre mérite le nom de faux monnayage. Quand Philippe le Bel diminuait la quantité d'argent renfermée dans les écus de son temps, il ne faisait rien qui fût plus grave ni plus caractérisé. Vainement dira-t-on que la loi, en donnant le nom de pièce de 20 francs à un certain poids d'or, a assimilé 29 centigrammes d'or au franc : à cette argumentation il y a une réponse péremptoire. La loi n'a pas dit que le franc fût 29 centigrammes d'or : elle a dit très expressément que le franc était 4 grammes 1/2 d'argent, et quand elle a assimilé 29 centigrammes d'or à 4 grammes 1/2 d'argent, c'est d'une manière provisoire, et ce provisoire devait cesser le jour où 29 centigrammes d'or cesseraient d'être effectivement l'équivalent de 4 grammes 1/2 d'argent. Quelque bonne volonté qu'on y mette, il est impossible d'admettre que le franc continue d'être 29 centigrammes d'or, dès qu'il y a un écart sérieux entre ce poids d'or et 4 grammes 1/2 d'argent, à moins de biffer la *disposition générale* qui est en tête de la loi de l'an XI et de donner un démenti aux affirmations relatives à ce qu'on nomme un *point fixe* dans les premiers paragraphes de l'exposé des motifs, aux paroles de Gaudin, que *le kilogramme d'argent* (1) *vaudra toujours* 200 *francs, et ne vaudra jamais ni plus ni moins,* à celles du même ministre indiquant l'obligation où l'on serait de refondre les pièces d'or lorsque la valeur relative des deux métaux serait changée, à celles de Crétet sur la fixité de la valeur nominale de l'argent, à celles de Prieur, et à celles de Mirabeau, toutes aussi formelles dans le même sens (2).

On réplique, et l'on dit : Est-ce que le législateur de l'an XI n'a pas outre-passé ses pouvoirs? De quel droit nous aurait-il enchaînés à l'étalon d'argent et aurait-il imposé à la France à tout jamais que le franc fût un poids de 5 grammes d'argent au titre de 9/10es, ou, ce qui revient au même, de 4 grammes 1/2 d'argent fin? Ici il faut distinguer : si l'on veut dire qu'alors que les deux métaux présentaient la même fixité de valeur sans qu'il y eût aucun motif de

(1) Au titre de 9/10es de fin.

(2) Pour tous ces textes, et pour divers autres qui ne sont pas moins significatifs, je renvoie à la discussion qui fait le fond de la seconde partie.

croire à l'abaissement de l'un plutôt que de l'autre, il eût été légitime et parfaitement correct, au point de vue de la stricte probité, de changer d'étalon, et d'investir de cette dignité l'or au lieu de l'argent, on n'avancerait rien que de vrai. Seulement c'eût été changer pour le plaisir du changement même, car il n'est aucunement établi, dans l'esprit de ceux qui ont réfléchi sur ces matières, que d'une manière générale, par l'absence des caractères et des circonstances qui lui sont propres, l'or ait en somme plus de titres que l'argent à être revêtu des fonctions de l'étalon monétaire : je sais plus d'un bon juge qui pense tout le contraire. La question cependant est de celles qu'on peut regarder comme douteuses. Il eût été possible, en faisant ainsi émigrer l'unité monétaire de l'argent à l'or, de conserver le rapport établi entre cette unité et le système métrique : à cet effet, il eût suffi d'adopter pour unité monétaire le gramme d'or au titre de 9/10es, ou bien 5 grammes, ou encore 10 grammes. En ces termes et sous ces conditions, le changement d'étalon aurait pu se soutenir; on fût resté dans l'esprit qui animait le législateur de l'an XI, continuateur des traditions les plus sensées et les plus honorables de la révolution française. On n'eût pas contrevenu aux engagemens de l'exposé des motifs de la loi de l'an XI, qui invoque la sécurité des transactions et la garantie des propriétés. Mais autre chose serait de changer d'étalon dans l'intention d'attribuer cette qualité à l'autre métal, précisément au moment même où il serait atteint dans sa valeur et lancé dans un mouvement de baisse. Une circonstance aggravante serait que le motif réel du changement consistât précisément dans cette baisse en perspective prochaine, et cela mériterait peut-être d'être qualifié autrement qu'avec des éloges.

Sans doute le législateur de l'an XI nous a liés, mais à quoi donc? Quelle est la servitude qu'il nous a imposée, si ce n'est celle qu'acceptent tous les honnêtes gens, de payer exactement leurs dettes, de remplir fidèlement leurs promesses? Oui, le législateur de l'an XI a engagé ici notre liberté; mais en cela il n'a point excédé ses pouvoirs. S'il a disposé de nous, c'est du même droit en vertu duquel il a fixé toutes les règles conservatrices de la propriété. Il a aussi disposé de nous et engagé notre liberté quand il a statué que l'état paierait exactement, à des échéances déterminées et sans déduction, l'intérêt de la dette publique, quand il a posé en principe que l'état ne pourrait s'emparer de la propriété d'un particulier autrement que sous le paiement d'une juste et préalable indemnité, quand il a écrit dans le code des moyens de coërcition contre le débiteur qui, étant redevable de 100 francs, prétendrait s'acquitter avec 50 ou 75. Où a-t-on vu que ces liens établis par le législateur fussent des excès de pouvoir? Des servitudes de ce genre sont de celles dont les peuples libres, au lieu de les répudier, s'honorent de porter le joug.

C'est en vertu d'une servitude semblable qu'à l'heure qu'il est, et dans les circonstances présentes, le franc ne saurait être autre chose que 5 grammes d'argent au titre de 9/10es de fin. Dans la liberté prétendue qui serait le correctif de cette servitude, je ne puis voir ni plus ni moins que la liberté de la fausse monnaie et de la banqueroute.

Aux considérations qui précèdent, et qui me paraissent d'un poids plus que suffisant pour faire pencher la balance en faveur d'une intervention immédiate du législateur à l'effet de garantir l'étalon d'argent, qui est en péril, on pourrait en ajouter d'autres, de celles-là particulièrement qui sont exposées à paraître d'un ordre mineur à cette classe d'esprits qui se croient plus pratiques et plus sages que les autres, parce qu'ils prétendent faire de la politique sans jamais honorer d'un regard les grands principes et les grands sentimens. Au moment où nous sommes, on peut remarquer parmi les peuples civilisés un mouvement assez prononcé vers l'adoption d'un système uniforme de poids et de mesures, qui serait inévitablement notre système métrique. Ce mouvement s'accélère chaque jour; un bon nombre d'états s'y sont ralliés officiellement dans les deux hémisphères, et l'idée fait son chemin à petit bruit, il est vrai, et à pas lents chez la plupart des plus grandes nations du monde, en Angleterre, en Allemagne, aux États-Unis. On se souvient peut-être qu'à l'issue de l'exposition universelle de 1855, tous les commissaires et tous les jurés alors présens à Paris signèrent une déclaration qui appelait la haute attention des gouvernemens sur l'utilité et la convenance morale d'une convention générale pour cet objet. Je suis de ceux qui pensent que des innovations de cet ordre, en admettant qu'elles ne se résolvent pas directement en un profit mesurable en sous et deniers, n'en ont pas moins une grande importance. Il me semble aussi que la France serait le dernier peuple duquel on devrait attendre des actes de nature à affaiblir ou à contrarier cette manifestation du sentiment noble et fécond qui porte les peuples civilisés à se rapprocher par une étreinte majestueuse. S'il en est ainsi, il n'est pas superflu de faire remarquer que si nous quittions l'étalon d'argent pour y substituer celui d'or, suivant le procédé recommandé par quelques personnes, — qui consisterait à statuer que désormais l'unité monétaire serait la vingtième partie de la pièce d'or de 20 francs, — nous ferions une brèche au système métrique, nous détruirions le prestige dont il jouit parmi les peuples civilisés, de façon à en rendre bien difficile l'adoption universelle, qui autrement serait fort probable. En effet, le franc, tel qu'il est aujourd'hui, fait partie intégrante du système métrique. Jusques et y compris l'an XI, le législateur de la France régénérée

en 1789 a attaché le plus grand prix à ce qu'il en fût ainsi (1), et sa volonté jusqu'à ce jour a été religieusement respectée. Or le franc n'aurait plus sa place dans le système métrique, s'il était entendu désormais que l'unité monétaire est le franc tel qu'il existe dans la pièce d'or de 20 francs (2).

Je terminerai par une réflexion. Il y a deux manières d'enfreindre les prescriptions du législateur de l'an XI et d'attirer sur la société française les souffrances, les angoisses, les agitations peut-être, dont nous avons faiblement esquissé la perspective dans la première partie de cette étude; c'est dire aussi qu'il y a deux manières d'exposer l'état à des accusations blessantes qu'il ne lui serait pas aisé de repousser. La première, plus franche ou plus audacieuse, serait d'apporter demain au corps législatif un projet de loi portant que désormais l'argent est déchu du rôle que lui avait attribué le législateur de l'an XI, en cela fidèle interprète de toutes les assemblées nationales qui s'étaient succédé depuis 1789, et que l'or à l'avenir sera le métal étalon dans les conditions de poids que je viens de rappeler. L'autre, plus timide, consisterait à rester les bras croisés et à laisser les choses suivre indéfiniment le cours qu'elles ont pris d'elles-mêmes. Dès-lors notre monnaie d'argent continuerait de sortir de France jusqu'à la dernière pièce de 5 francs : d'après les renseignemens rapportés au début de cet essai et d'après les tableaux qui sont consignés chaque mois dans *le Moniteur*, ce mouvement d'exportation acquiert tous les jours des allures plus effrayantes. Pour retenir même les menues pièces d'argent, on serait obligé de les réduire à l'état de billon, en retirant une partie du métal fin qu'elles contiennent. La démonétisation de l'argent serait alors un fait accompli. J'avoue qu'à quelque point de vue que je me place, à celui des intérêts ou à celui de l'équité ou de l'honneur, je ne puis mettre une grande différence entre l'un ou l'autre de ces deux procédés : les effets en seraient les mêmes, et je les crois également funestes et condamnables. Un jour l'histoire, quand elle ferait tenir son burin à des juges sévères défenseurs des principes, tels que fut Tacite pour son temps, n'aurait, pour caractériser l'un aussi bien que l'autre, que de rigoureuses qualifications. Dans beaucoup de cas en effet, l'omission est tout aussi coupable que l'action. Cela est vrai surtout par rapport à celle des forces sociales dont la destination particulière est de se montrer et d'agir.

MICHEL CHEVALIER.

(1) On a insisté sur ce point dans la seconde partie de cet essai voyez la *Revue* du 15 octobre.

(2) Au lieu de peser juste 5 grammes, le franc aurait un poids représenté par un nombre fractionnaire indéfini (0 gramme 32258, etc.).

LE ROMAN

EN ALLEMAGNE

RÉCITS PHILOSOPHIQUES ET POPULAIRES DE BERTHOLD AUERBACH.

I. *Spinoza*, 1 vol., Manheim 1854. — II. *Dichter und Kaufmann*, 1 vol., Manheim 1855. — III. *Schatzkæstlein des Gevattersmanns*, 1 vol., Stuttgart 1876. — IV. *Barfüszele*, 1 vol., Stuttgart 1856, par Berthold Auerbach.

A considérer aujourd'hui les littératures européennes, il semble qu'il y ait des périodes spéciales pour les œuvres de la poésie et pour les recherches de la pensée, comme il y a des saisons distinctes pour les fleurs et les fruits. La poésie lyrique, le roman, le théâtre même malgré son infériorité relative, ont eu leurs jours de triomphe dans la première moitié du XIXe siècle; en ce moment, ils semblent presque généralement céder le pas à des travaux d'un ordre plus sévère. Si l'on excepte un petit nombre d'esprits fidèles à l'idéal, la forme lyrique n'est le plus souvent maniée que par des imitateurs plus ou moins adroits des écoles disparues, qui s'agitent vainement pour vaincre l'indifférence publique. Le roman et le théâtre, qui essaient de se renouveler, ne se laissent que trop facilement entraîner vers l'étude complaisante et la peinture matérialiste des choses les plus indignes de l'art. Pendant ce temps-là, l'histoire, l'érudition, la philologie, la critique appliquée à tous les produits de la pensée humaine, continuent leurs explorations et demeurent fidèles à la mission de notre âge.

Cette situation n'est point particulière à la France : l'Allemagne et l'Angleterre nous donnent le même spectacle. Certes les instincts

d'indépendance ne manquent pas dans la littérature anglaise; la poésie lyrique cependant n'obéit-elle pas encore à l'inspiration de Byron, et surtout de Shelley? Le roman seul, avec Dickens et Thackeray, avec mistress Gaskell et miss Charlotte Brontë (1), montre une fécondité hardie qui ne s'interrompt pas. Or, en face des succès du roman, pendant l'ère d'imitation que traversent le théâtre et la poésie, les travaux de la critique et de l'histoire vont grandissant de jour en jour. Il n'y a pas dans les lettres britanniques un nom plus justement honoré que celui de Macaulay; Thomas Carlyle est un des penseurs les plus originaux de notre siècle, et sir Charles Grote, l'historien de la Grèce antique, s'est fait une place éminente dans la littérature de l'Europe, lorsqu'il a dérobé à l'Allemagne l'ardeur de son érudition, l'audace et la pénétration de sa critique, pour les unir à la solidité de l'esprit anglais. Quant à l'Allemagne, ses poètes s'en vont : Henri Heine est mort, Uhland se tait, Rückert se répète, ce qui est encore une fâcheuse façon de se taire; le théâtre s'épuise en vaines tentatives, et le roman, malgré des succès partiels, est bien loin de pouvoir rivaliser avec l'école anglaise. En un mot, tandis que les hommes d'imagination s'efforcent inutilement de faire oublier au pays la disparition des maîtres, la grande critique poursuit ses expéditions conquérantes. Schiller et Goethe sont morts sans héritiers; Guillaume de Humboldt, Hegel, Ottfried Müller, Guillaume Schlegel, Schleiermacher, ont des disciples qui appliquent leurs principes ou des successeurs qui les renouvellent.

Dans cette crise qui est venue, passagèrement sans doute, éprouver la poésie et l'imagination au-delà du Rhin, comment ne pas s'intéresser aux hommes qui essaient de renouer la tradition de l'art? Cet intérêt un peu mélancolique, cette sympathie mêlée de sentimens attristés, c'est précisément la sympathie que m'inspire un vaillant esprit, un romancier qui relève de Lessing et de Goethe, M. Berthold Auerbach. M. Auerbach est un écrivain qui prend son art au sérieux; conteur habile, excellent moraliste, il a toujours donné un but pratique à son imagination. On n'a pas oublié le succès des *Histoires de Village dans la Forêt-Noire* (2); ce fut une sorte d'événement littéraire. Par la nouveauté et la franchise de ses peintures, M. Auerbach discréditait du même coup les deux écoles qui semblaient régner alors : d'un côté les prétentieux écrivains de la *jeune Allemagne*, de l'autre les frivoles conteurs aristocratiques. Les romanciers de salon, dont le chef était M. de Sternberg, affa-

(1) Je ne puis rappeler ici ce nom sans rappeler en même temps la remarquable étude de M. Émile Montégut sur l'auteur de *Jane Eyre*. Voyez la *Revue* du 1er et du 15 juillet 1857.

(2) Voyez la livraison du 15 juin 1846.

dissaient la langue et l'imagination allemande; les écrivains de la jeune Allemagne, M. Gutzkow à leur tête, avaient substitué au mysticisme des illuminés je ne sais quel mysticisme sensuel : dans ces deux camps, si opposés d'ailleurs, on défigurait également la réalité. Revenir à la réalité, l'étudier avec amour et la reproduire en peintre, ce fut l'audace et la bonne fortune de M. Berthold Auerbach.

Sa poétique peut se résumer ainsi : le monde est beau, la vie est bonne. Les mystiques, les faux idéalistes, sous prétexte d'embellir la vie, la dédaignent et vont se perdre dans les nuages; les matérialistes la défigurent; les esprits blasés l'insultent et la raillent : aimons-la, sachons y découvrir ce qu'elle renferme. La réalité contient plus de poésie qu'il n'y en a dans les inventions d'une fantaisie sans guide. L'étude de la réalité est le fondement de la poésie, comme l'observation des faits est le fondement de la science. Il faut donc étudier la réalité, non pas seulement la réalité physique, mais la réalité morale, la seule vraie, la seule durable, celle qui domine et explique l'autre. L'artiste doit être un moraliste.

M. Auerbach donna l'exemple : depuis ses premiers débuts, il y a déjà plus de quinze ans, une même inspiration anime tous les romans qu'il a signés, et cette inspiration est une sorte d'optimisme philosophique joint au sentiment le plus vif de la dignité humaine. Si l'auteur des *Histoires de Village* était un écrivain inhabile, cette préoccupation constante de la pensée morale pourrait nuire chez lui à l'invention poétique. M. Auerbach a le plus vif sentiment du style; il excelle à relever les choses simples sans les défigurer, et sa pensée se produit naturellement avec tout un cortége d'images. D'ailleurs la morale qu'il prêche n'est pas cette morale convenue qui s'adresse à tout le monde et n'agit sur personne. Rien de plus contraire à la poésie que ces lieux-communs universels; la poésie vit de détails, elle ne jaillit que d'un sentiment distinct, et toute œuvre littéraire qui prétend exercer une influence morale doit porter un caractère qui en marque l'origine et la date. La morale de M. Auerbach est appropriée à son pays; quand il donne à ses leçons la forme du roman, on sent qu'il pense avant tout à l'Allemagne, et qu'il y pense avec passion. Rien de banal, rien d'inutile; chaque parole, comme un trait, va frapper le but. Cette passion même, qui donne la vie à son enseignement, a pu l'égarer plus d'une fois. M. Auerbach était attristé surtout du quiétisme de l'Allemagne : il voulait réveiller chez elle le goût de la vie active; pendant la turbulente période ouverte le 24 février, des illusions révolutionnaires durent entraîner aisément ce généreux esprit impatient de voir se réaliser l'unité politique de l'Allemagne. Aujourd'hui ces illusions ont disparu : M. Auerbach revient à la tâche de toute sa vie, et il semble qu'une phase

nouvelle commence pour sa pensée. Mûri par la pratique des choses, riche d'observations et d'épreuves, il refait les livres de sa jeunesse en même temps qu'il en compose de nouveaux, où se déploie avec une verve rajeunie son zèle d'instituteur populaire. Ce sont ces dernières œuvres que je veux interroger. *Spinoza* et *Poète et Marchand, l'Écrin du Compère* et *la Fille aux pieds nus,* ces quatre ouvrages nous révéleront d'une manière précise l'inspiration présente de M. Auerbach; au moment où ce loyal penseur cherche à se renouveler, c'est l'heure pour la critique de lui venir en aide, c'est-à-dire de l'encourager par une sympathique attention, et de lui révéler franchement ce qui lui manque.

On sait que M. Berthold Auerbach, comme tant d'autres écrivains célèbres de son pays, est d'origine israélite; sa première inspiration, quand il prit la plume, fut de peindre les mœurs juives et surtout de glorifier les services rendus à l'humanité par les hommes de sa race. Sous le titre général de *Ghetto* (c'est le nom des quartiers où sont confinés les juifs dans les villes d'Italie et d'Allemagne), il voulait publier une série de romans consacrés aux plus nobles fils d'Israël. La philosophie, la science, la civilisation, ont toute une légende de héros et de martyrs; Israël n'a-t-il pas eu les siens? Parmi les juifs du moyen âge, parmi ceux de la renaissance et des deux derniers siècles, n'y a-t-il pas eu des hommes qui ont combattu et souffert pour le genre humain? Peindre ces souffrances, raconter ces combats, montrer des juifs associés de cœur et d'âme au mouvement libéral des sociétés chrétiennes, n'est-ce pas ébranler les barrières qui se dressent encore pour les repousser? Telle était l'ambition du jeune conteur. Il s'attacha particulièrement au XVIIe et au XVIIIe siècle; un grand philosophe, Spinoza, un poète à peu près inconnu, mais très spirituel et très fin, Éphraïm Kuh, l'attirèrent par le contraste, et M. Auerbach écrivit ses deux premiers romans. C'étaient des œuvres incomplètes; l'inexpérience s'y faisait trop sentir, la déclamation n'y manquait pas; l'auteur ne possédait pas encore cette sérénité de l'esprit, cette vérité et cette mesure de langage qui peuvent seules donner tout son prix à une prédication de ce genre. Les deux romans de M. Auerbach reparaissent aujourd'hui sous une forme plus savante : on peut dire que ce sont des œuvres nouvelles. Or l'auteur des *Histoires de Village dans la Forêt-Noire* n'est connu que par ces rustiques peintures, auxquelles il doit sa renommée; aura-t-il maintenu son rang en traitant un sujet d'une nature plus complexe et plus haute? Sortira-t-il enfin de ce domaine un peu restreint où il semblait vouloir s'enfermer? S'est-il préparé par l'étude des choses passées à la peinture de la société présente, à cette peinture plus grande, plus périlleuse, qui appelle et sollicite

son talent? M. Auerbach, en artiste courageux, a tenté là une sérieuse épreuve dont je veux savoir le résultat.

Trouver un sujet de roman dans une biographie comme celle de Spinoza, ce n'est pas chose facile. Les plus grands événemens de cette existence solitaire appartiennent au domaine de la pensée pure. M. Auerbach le sait mieux que personne; il a traduit les œuvres complètes et raconté la vie du philosophe d'Amsterdam avec un soin religieux : biographie et traduction, ce sont deux modèles d'exactitude (1). Le romancier ne s'est pas engagé à l'étourdie; il savait toute la difficulté de son entreprise, il savait combien cette figure austère se prêtait peu aux inventions de la fantaisie, et cependant il n'a pas reculé. Qu'est-ce donc qui l'a soutenu? Son culte passionné pour Spinoza, le désir de ressusciter par l'imagination ce qu'il avait retrouvé par l'étude. Ce n'est pas d'ailleurs la biographie entière de son héros que M. Auerbach s'est proposé de mettre en scène, c'est seulement sa jeunesse, la période où l'esprit du métaphysicien est encore accessible à maintes émotions, où la foi et la raison se combattent encore dans son âme, où son cœur, épanoui déjà aux douceurs des amitiés de vingt ans, est initié aussi aux souffrances de l'amour. Un philosophe qui médite, qui se pose des problèmes, qui analyse des idées, qui combine des formules, qui écrit le *Tractatus theologico-politicus*, est un personnage médiocrement dramatique, et quel que soit le rôle qu'on lui donne, on risque de porter atteinte à la dignité de son génie; mais si ce philosophe, avant d'atteindre ce que les docteurs du moyen âge appelaient les sommets de la contemplation, a traversé des régions orageuses, s'il a été obligé de combattre et avec lui-même et avec les autres, la peinture de ce développement intérieur appartient au romancier et au poète. En un mot, ce n'est pas le philosophe lui-même, c'est la secrète et douloureuse initiation du philosophe que M. Berthold Auerbach a voulu peindre.

Les premières scènes nous transportent au milieu des juifs d'Amsterdam. On sait que, dans les dernières années du xve siècle, des juifs d'Espagne et de Portugal, violemment chassés de la Péninsule, trouvèrent un asile en Hollande. C'étaient des hommes de race aristocratique, qui prétendaient se rattacher directement à la tribu de Juda; ils formèrent une communauté à part au milieu des juifs d'Amsterdam, et aujourd'hui encore, M. Auerbach l'affirme, il est très rare de voir ces juifs portugais de Hollande s'allier avec leurs coreligionnaires de Pologne et d'Allemagne. Quelques hommes de cette

(1) *B. V. Spinoza's sämmtliche Wercke aus dem lateinischen mit dem Leben Spinoza's*, von Berthold Auerbach; 5 vol. Stuttgart 1841.

race étaient restés en Espagne, à la condition d'embrasser le christianisme; mais cette conversion n'était qu'un masque à l'abri duquel ils maintenaient fidèlement leurs traditions religieuses. Il y en eut même qui se firent prêtres, qui furent reçus dominicains, et pénétrèrent ainsi jusque dans le tribunal du saint-office pour y protéger en secret leurs frères persécutés. Ces familles converties étaient, on le pense bien, l'objet d'une surveillance soupçonneuse; cette surveillance devint tellement intolérable, que, dans la première moitié du XVIIe siècle, fatigués d'un rôle sans dignité et d'une situation si périlleuse, les juifs portugais résolurent d'aller abjurer le christianisme dans la synagogue d'Amsterdam. Ce qui distinguait ces israélites méridionaux au XVe et au XVIIe siècle, c'était la culture de l'esprit. Tandis que les juifs allemands en étaient encore à la scolastique du Talmud ou au mysticisme de la *kabbale*, leurs frères du Portugal ouvraient avidement les yeux à la lumière de la renaissance. L'histoire littéraire a conservé le souvenir de ces hommes, qui furent les précurseurs et les maîtres de Spinoza. C'était, par exemple, Isaac Orobio de Castro, tour à tour professeur de philosophie à l'université de Salamanque et médecin à Séville : il avait demandé le baptême pour se livrer en liberté à la pratique de la science; mais bientôt, suspect à l'inquisition, il fut poursuivi, condamné, enfermé trois ans dans un cachot, puis, étant parvenu à s'enfuir, il professa quelque temps la médecine à Toulouse et passa de là en Hollande, où, rentré solennellement dans le sein du judaïsme, il devint l'un des chefs de la communauté portugaise d'Amsterdam. C'était encore Manassé Ben-Israël, docteur en médecine, prédicateur, imprimeur, disciple fervent de la renaissance, l'homme que Grotius estimait tant, et à qui un autre savant humaniste de l'époque, Gaspard Barlaeus, adressait de si beaux vers :

Si sapimus diversa, Deo vivamus amici.

Ce Manassé Ben-Israël, à qui M. V. Hugo, par un étrange caprice, a donné dans son drame de *Cromwell* un rôle si odieux et si bas, était un des plus nobles esprits de la république des lettres. La synagogue portugaise d'Amsterdam l'envoya en mission auprès de Cromwell pour négocier avec lui l'établissement des juifs en Angleterre, et le mémoire qu'il écrivit en anglais à cette occasion est un document curieux pour l'histoire des idées au XVIIe siècle. Citons enfin le plus célèbre de ces hommes, Uriel Acosta, qui naquit à Lisbonne et y remplit pendant quelques années des fonctions politiques. Esprit libre et hardi, Uriel Acosta s'arracha aussi par la fuite à la surveillance redoutable du saint-office, mais ce fut pour retrouver

chez les rabbins de la Hollande toutes les passions haineuses des inquisiteurs portugais. Ses luttes avec les synagogues d'Amsterdam sont célèbres dans l'histoire des juifs. Frappé d'excommunication deux fois, il parut disposé à se soumettre, et il subit en effet de rudes épreuves pour effacer la malédiction des rabbins; un jour cependant, emporté par la colère, il tira un coup de pistolet à l'un de ses persécuteurs, puis, le coup ayant manqué, il tourna son arme contre lui-même et se fit sauter la cervelle.

Ces israélites portugais avaient donc apporté en Hollande des inspirations très libres, très audacieuses, en même temps qu'ils avaient provoqué chez les rabbins une réaction impitoyable. C'est au milieu de ces deux influences que grandit Spinoza. Dès le premier chapitre, nous voyons le jeune Baruch, à peine âgé de quinze ans, assister à l'enterrement d'Uriel Acosta dans le cimetière de la synagogue. Point de chants, point de prières, aucune cérémonie religieuse. Des groupes de curieux sont disséminés autour de la fosse. et si quelques paroles s'élèvent, ce sont des paroles de haine. Les fanatiques dont la rage a poussé Uriel Acosta à de si tragiques violences le poursuivent encore dans le tombeau. C'est une cruelle oraison funèbre que lui font ces bouches envenimées. Seul, le jeune Baruch est saisi d'une sympathique tristesse en présence de cette fosse, et tandis que le concert d'outrages va grossissant, il songe à tout ce qu'il y avait de noblesse et d'enthousiasme dans l'âme du malheureux qui s'est tué. Baruch est dévoué à la foi de ses ancêtres, mais il a horreur du fanatisme. Piété, humanité, ces deux choses se développent ensemble dans son cœur; il ne saurait les séparer l'une de l'autre, et s'il est obligé un jour de choisir entre la religion de sa race et les principes de l'humanité moderne, on sent déjà que son choix ne sera pas douteux.

Cette éducation intérieure de Spinoza est racontée avec beaucoup d'art. Des épisodes habilement amenés expliquent la naissance de l'esprit philosophique dans cette âme pieuse et loyale. Comment ne serait-il pas disposé à la tolérance en se rappelant l'histoire de sa famille? Un des meilleurs chapitres du roman, c'est le récit de cette douloureuse histoire écrit par le père à l'intention du fils. L'heure est venue où Baruch doit être initié à ces secrets; il ouvre le manuscrit... Quelles révélations! Sa mère était une moresque, une musulmane; c'est au milieu des persécutions les plus odieuses que le juif et la moresque se sont aimés. Par une heureuse combinaison du récit, c'est le jour même où le jeune Baruch vient d'être reçu rabbin dans la synagogue que son père lui a confié ce manuscrit. La cérémonie s'était passée de la façon la plus touchante; tout le monde aimait ce jeune rabbin si pieux et si grave, les plus grands doc-

teurs avaient pris la parole pour donner plus d'éclat à la fête. — Maintenant, s'était dit le père, il est fort, il est consacré, il peut lire ces confidences qui troubleraient une âme plus faible. — Spinoza dévorait donc ces pages mouillées de larmes; quand il eut fini l'histoire de Manuela sa mère, ses mains tremblaient, son front était brûlant. — Quoi! pensait-il, toujours des haines de race et de religion! toujours des sectes qui se maudissent l'une l'autre! toujours des temples transformés en forteresses! — Le matin, dans la synagogue, la voix du président lui avait ordonné d'étendre la main et de prononcer la formule de bénédiction sur la Bible; une voix plus forte encore et plus impérieuse lui commandait maintenant de bénir la loi non écrite, la divine loi qui affranchit les hommes de l'esprit de race et leur enseigne l'amour de l'humanité. « Après cette lecture, dit l'auteur, Baruch n'était plus fils d'Israël, il était fils de l'homme. »

M. Auerbach a ingénieusement groupé autour de Baruch Spinoza tous les hommes qui furent ses maîtres et ses amis. Il y a là d'excellentes figures dessinées avec un soin minutieux; on dirait des portraits d'Holbein. Le vieil humaniste qui apprend le latin à Baruch est un excellent type de savant hollandais. « Quel âge avez-vous? dit-il à Spinoza, lorsque le père du jeune rabbin se décide enfin, après bien des scrupules, à lui faire étudier la littérature classique. — Quinze ans. — Et l'on ne sait pas encore les déclinaisons? — Pas encore. — Hum! hum! murmure le magister; *ars longa, vita brevis,* dit Hippocrate. A quinze ans, Hugo Grotius avait déjà donné sa savante édition de Martianus Capella, il avait déjà traduit en latin l'art maritime de Stevini, et si bien complété les fragmens des *Phénomènes* d'Aratus, qu'on ne savait en vérité qui écrivait le meilleur latin, Cicéron ou lui. Moi-même, *ut ad minora redeam,* moi-même, à cet âge, j'avais déjà composé un poème latin... Virgile n'y eût pas relevé un germanisme ou une fausse césure. Quinze ans! n'importe, *diligentia est mater studiorum;* cela veut dire, jeune homme, qu'il faut travailler avec ardeur. » Mais ce n'est pas l'enthousiasme du grammairien qui a conduit le jeune Baruch chez l'excellent Nigritius, c'est le désir de pénétrer les secrets de la sagesse antique, de recevoir directement les leçons de Platon et d'Aristote, et le contraste que présente la féconde ignorance de l'élève avec l'inutile savoir du pédant est un trait spirituellement rendu.

Un autre maître de Spinoza (car l'éducation supérieure de sa pensée durera environ dix années, et le jeune rabbin, de quinze ans à vingt-cinq, va s'enhardir sous l'influence des libres penseurs chrétiens), c'est le médecin van den Ende; M. Auerbach a fait revivre avec beaucoup de verve et de vérité cette singulière figure.

Ce n'est pas un portrait de fantaisie, l'érudition précise de l'historien a dirigé le pinceau du peintre. Quel joyeux compère que ce médecin! Railleur sceptique, indifférent à toute religion, il n'aime qu'une philosophie, celle qui raille toutes les autres. C'est un *lucianiste*, comme il s'appelle lui-même. Lucien se moque des prêtres et des philosophes; van den Ende est de la religion dont Lucien est le pontife, et la seule différence essentielle qu'il aperçoive entre l'homme et la bête, c'est que l'homme a reçu la faculté de rire. Toute la supériorité de l'homme est là : l'homme est un animal qui sait rire! Rire, penser, même chose pour le docteur hollandais. Quiconque pense doit rire, rire du monde, rire des hommes. Démocrite et Lucien ont été les plus avisés des Grecs; tous les autres n'ont fait qu'enfermer du vent dans leurs glorieux systèmes. Rions donc avec Démocrite et Lucien, rions surtout de ceux qui cherchent des vérités éternelles et qui croient à autre chose qu'à la matière. Ainsi parle le joyeux matérialiste, et vous devinez combien ces grossières doctrines répugnent à l'intelligence de Spinoza. Van den Ende n'a rendu qu'un service à son jeune ami, mais un service dont celui-ci lui sera toujours reconnaissant : il l'a délivré une fois pour toutes du joug des talmudistes.

Il lui en a rendu un autre, et plus précieux encore, le jour où il l'a introduit dans ce petit cercle si poétique et si doux où va s'épanouir en sa fleur l'âme du métaphysicien. Van den Ende a une fille passionnée pour la philosophie, un bel esprit plein de grâce et de hardiesse, une élève de Descartes, comme Christine de Suède ou Mme de Grignan. Olympia (c'est son nom) se fait présenter le disciple de son père, et voilà le jeune rabbin dissertant sur la philosophie avec la plus jolie fille d'Amsterdam. Le salon d'Olympia est tout à fait, comme on disait au XVIIe siècle, un salon d'honnêtes gens. Une liberté décente y règne, le bel esprit n'y manque pas, et sous les voiles de la causerie on attaque sans pédantisme les questions les plus hautes. Quelle joie pour Spinoza de donner l'essor aux secrètes méditations de son âme! Cette belle culture antique, dont le vieux Nigritius ne lui a livré que la lettre morte, il la retrouve vivante en ce gracieux cénacle : Olympia lui semble une muse; les graves jeunes gens qui l'entourent, Henri Oldenbourg, Louis Meyer, Théodore Kerkering, apparaissent à ses yeux comme les personnages les plus aimables des dialogues de Platon. Ce qui rend plus enivrantes chez Spinoza ces premières voluptés de l'intelligence, c'est que sa vie est partagée entre les représentans du fanatisme juif et ces élégans apôtres de la libre pensée. Deux esprits absolument opposés sont placés ici en face l'un de l'autre : le judaïsme dans ce qu'il a de plus étroit, la renaissance dans ce qu'elle

a de plus libéral et de plus ouvert. Le matin, Baruch est dans la synagogue; le soir, il médite avec Olympia et Oldenbourg sur la nature des choses et les lois de la morale. Le matin, il explique avec ses collègues, et sous leur surveillance jalouse, les insipides commentaires de la Bible composés par les docteurs talmudistes; le soir, il ouvre avec ses amis le grand livre de la nature et de l'âme. Le panthéisme, Dieu merci, n'est pas encore nettement et scolastiquement formulé dans la pensée du jeune philosophe; l'auteur a évité avec adresse ce qui pourrait offusquer la douce lumière de son tableau : il s'agit seulement pour lui de peindre les joies innocentes et sublimes de la libre pensée qui s'éveille. Ces joies furent vives en effet dans l'intelligence de Baruch Spinoza, et comment s'étonner que son amitié pour Olympia van den Ende ait bientôt fait place à des émotions plus ardentes? Le luthérien Coler, dans sa naïve biographie de Spinoza, *tirée des écrits de ce fameux philosophe et du témoignage de plusieurs personnes dignes de foi, qui l'ont connu particulièrement*, raconte que le futur auteur de l'*Éthique* est devenu amoureux d'Olympia. L'histoire de cet amour appartenait au romancier; M. Auerbach a traité délicatement ce difficile sujet. L'amour de Baruch pour la fille de van den Ende, dans le récit du conteur, est bien celui qui devait convenir à une telle âme : à la fois ardent et discret, il est empreint d'une innocente gaucherie que le peintre a rendue avec finesse.

Mais est-ce bien là un roman? Où est le plan du récit? où est le lien des épisodes? Je vois une série de scènes détachées, une galerie de tableaux hollandais composés avec un rare sentiment des détails : je cherche en vain une action. On dirait que l'auteur ne sait pas lui-même où il veut nous conduire; entraîné par son sujet, il en étudie une à une les différentes parties, qui lui dérobent la vue de l'ensemble. Tant que ces détails sont pleins de vie, tant que ces scènes sont dramatiques et exécutées d'une main sûre, on peut bien ne pas songer à ce défaut capital de l'ouvrage; malheur au romancier si son pinceau faiblit! Il n'y a pas là d'action pour le soutenir.

Voici un des épisodes qui font oublier cette absence de composition; c'est même, si je ne me trompe, la plus importante péripétie du drame, celle qui devait ranimer l'intérêt et précipiter le dénoûment : je veux dire la rupture du jeune rabbin avec la synagogue d'Amsterdam. Spinoza nourrissait en secret bien des doutes quand il expliquait le Talmud avec ses collègues; il protestait tout bas, il n'eût osé parler... Maintenant ses conversations avec Olympia et Oldenbourg lui ont pour ainsi dire délié la langue. Quand il sort du cénacle philosophique, il respire, il est fier et joyeux; vous diriez un

esclave qui vient de briser ses chaînes. Il n'a pas encore de doctrine bien arrêtée; qu'importe? Il sait du moins avec Descartes son maître que l'étude de la pensée est le fondement des vérités les plus hautes. Les commentaires de la Bible ne le troubleront plus; il connaît une Bible plus complète et plus claire, c'est cette substance spirituelle qu'il porte en lui, image ou émanation de l'infinie substance. Affranchi de ses scrupules d'autrefois, il exprime librement son avis sur Moïse, sur les prophètes, sur les définitions de Dieu données par les livres saints, sur les classiques écrits des docteurs talmudistes. Il ne s'inquiète guère de scandaliser les rabbins; ceux-ci pourtant le surveillent de près, envenimant ses paroles et les dénonçant à leurs chefs. Ce Baruch qui donnait tant d'espérances, ce Spinoza qu'on avait nommé rabbin à quinze ans et dont la renommée grandissait dans Amsterdam, va-t-il donc abjurer publiquement le judaïsme? L'heure est venue pour les rabbins de frapper un grand coup. Avant que l'infidèle fasse cet affront à la synagogue, on essaiera des armes les plus terribles, on lancera contre lui, au nom de toute sa race, au nom des ancêtres dispersés, au nom de Jéhova et de ses archanges, les grandes malédictions. L'orage va éclater. En vain ses parens, son beau-frère Carcérès, sa sœur Miriam, si douce et si dévouée, le supplient d'expliquer ses paroles, de retirer ses blasphèmes : Spinoza est mûr pour la lutte, il confessera le droit de la philosophie et de la science. Point de jactance dans son attitude; il est aussi éloigné des bravades que de la crainte. Ce combat qu'il va soutenir, nul ne le saura en dehors de la synagogue; il est seul, et, sans autre appui que le témoignage de sa conscience, il affrontera d'un air calme les malédictions et les outrages. La scène où il repousse les offres d'argent de la synagogue, où il résiste aux lamentations de sa vieille nourrice, aux remontrances de son maître Salomon de Sylva, aux prières éplorées de sa sœur, est dramatique et vraiment belle; la scène de la malédiction est plus curieuse encore. Écrite par un israélite, elle a l'intérêt d'une page d'histoire. L'imagination de M. Auerbach s'appuie toujours sur une érudition précise; ici surtout on sent que l'auteur s'interdit scrupuleusement de rien inventer, et que tout son art consiste à retrouver la réalité même. Au moment de peindre son héros en face de la synagogue, l'auteur se rappelle Luther à la diète de Worms, et songeant à l'appareil éclatant qui environnait le moine de Wittenberg, si bien que l'accusé avait l'air d'un triomphateur, il sent plus vivement la force morale que dut déployer Spinoza pour soutenir les mêmes luttes au milieu de la solitude et de l'abandon.

« Une foule innombrable occupait les rues, et tous, les mains jointes, priaient Dieu de protéger la marche de leur libérateur. Le héraut de l'em-

pereur ouvrait le cortége avec l'aigle impériale; derrière lui venait le soldat de la divine parole, escorté par des archers dont les casques et les armes étincelaient au soleil. Lorsqu'il entra dans la salle de la diète, tous ceux qui vénéraient l'homme de Dieu s'élancèrent sur les toits et se pressèrent aux fenêtres des rues voisines, car chacun d'eux regardait comme un bonheur d'avoir pu le contempler de ses yeux. Enfin, lorsqu'il eut virilement soutenu son combat, on le porta en triomphe jusqu'à sa demeure, et une voix fut entendue qui criait : « Heureuses les mains qui t'ont porté! » Ainsi parut à Worms l'an 1521 Martin Luther, le hardi combattant pour la liberté de la divine parole.

« C'est une rude tâche de lutter en soi-même contre la violence et la routine, c'est une tâche douloureuse de soutenir cette lutte au dehors; mais quand on est suivi par des milliers d'amis, ces milliers de regards sympathiquement rassemblés forment une auréole autour de la tête du lutteur : il sent sa force multipliée des milliers de fois, et s'il succombe, il se sent du moins, à l'heure suprême, salué par des milliers de cœurs dans lesquels se perpétuera sa pensée. — Combien il est différent, le sort de l'homme qui se prépare, dans une solitude muette, pour un combat où la défaite est certaine!

« En l'année 1657, Bénédict Spinoza s'en allait seul, par les rues d'Amsterdam, vers la synagogue *Jacobshaus;* personne ne lui faisait cortége, personne ne le saluait au passage; les gens du peuple qui le connaissaient se détournaient de lui avec horreur. On le fuyait, lui, le hardi combattant pour l'affranchissement de la pensée divine... Dans la synagogue, les dix juges étaient assis sur leurs siéges; le président était le rabbin Isaac Aboab, assisté du rabbin Saül Morteira. Spinoza était debout à quatre pas de ses juges. Isaac Aboab se leva et parla ainsi :

« Avec l'aide de Dieu, nous sommes rassemblés ici pour faire justice et prononcer une sentence sur toi, Baruch-ben-Benjamin Spinoza. Jure-nous, au nom de Dieu, que tu ne mentiras pas, que tu ne nous cacheras rien, et que tu es disposé à te soumettre au jugement que le Seigneur t'annoncera par notre bouche.

« — Je ne sais pas dissimuler, et le mensonge habite loin de moi, répondit Spinoza. Je me soumettrai à votre jugement, si vous me jugez d'après la parole divine, et non pas d'après les inspirations de vos cœurs et les règlemens des rabbins.

« Un murmure s'éleva dans le sanhédrin. Aux exclamations qui s'échappèrent de presque toutes les bouches, on pouvait croire que tout était fini. L'accusé, par ce refus de se soumettre à l'autorité du tribunal, attirait sur lui le plus terrible des anathèmes. Saül Morteira fit faire silence. « Voyons, dit-il, jusqu'où va la scélératesse de son cœur. Réponds, blasphémateur, n'as-tu pas péché contre Dieu en prenant des boissons et des mets défendus? N'as-tu pas profané le jour du sabbat en travaillant? Ne t'es-tu pas détaché de la communauté de notre foi? N'as-tu pas blasphémé le nom et la loi du Seigneur? Il est écrit cependant : Celui qui profane en secret le nom de Dieu, le châtiment public le frappera. »

« Il y eut une pause. Relevant ses yeux, qui étaient restés attachés au sol, Spinoza répondit d'une voix calme : « Je ne puis pas faire de miracles, je

ne puis pas invoquer le témoignage et l'appui de la nature; en moi seul, je dois montrer la force qui témoigne dans toute âme de l'existence de Dieu. Ici, en face de vous, accusé par vous, qui croyez plaire à Dieu par une vie différente de la mienne, vous le voyez, je ne tremble pas, et rien en moi ne m'accuse. Cette tranquillité de mon âme est le produit et la preuve de mon amour de Dieu, amour qui est pour moi le souverain bien. Je ne me défendrai donc que sur un point, la profanation du sabbat, parce que cette profanation peut sembler une violation de la sainte loi de Dieu dans la nature. Or, au milieu des misères de la vie, on peut bien se donner un jour sur sept pour se reposer; la sagesse même le veut, car, dans quelque sphère que ce soit, la dignité de l'homme exige de lui la libre direction de ses forces. Mais vous, de quel droit osez-vous bien le punir pour un péché qu'il a commis contre lui-même? »

« Tous les rabbins se levèrent en tumulte, criant qu'on ne devait pas écouter plus longtemps de pareils blasphèmes. — Silence, dit Isaac Aboab, laissez-le parler; les paroles qui sortent de sa bouche sont autant de démons qui se cramponneront à son âme, qui la tortureront pendant la maladie, et quand il mourra de la mort du pécheur, ils se suspendront à elle et l'entraîneront dans les gouffres de l'enfer. Notre devoir est de connaître son crime tout entier. Témoins, approchez-vous et parlez.

« Chisdaï et Ephraïm s'avancèrent. — Il a blasphémé devant nous Dieu et les prophètes, dit Chisdaï; il a nié les anges et raillé les miracles. Voilà ce qu'il a fait, je le jure à la face de l'Éternel.

« — Moi aussi, dit Ephraïm, je jure que Chisdaï a dit la vérité.

« — Qu'as-tu à répondre à cela? dit le président.

« Spinoza répondit : — Je n'ai pas blasphémé les prophètes, je les honore plus que ceux qui leur attachent au front une fausse auréole d'infaillibilité, et qui, leur enlevant la divine majesté de leur grandeur humaine, les rabaissent au rang d'idoles. J'ai nié les anges; le rabbin Joseph Albo n'a-t-il pas déclaré publiquement que la croyance à l'existence des anges était une croyance inutile? J'ai raillé les miracles : qu'est-ce à dire? Ouvrez la Bible à l'endroit où il est écrit que l'âne de Balaam a parlé, et voyez ce que Ebn Esra dit à ce sujet. J'ai blasphémé Dieu! Tu me fais pitié, Chisdaï, si tu ignores qu'aucune pensée humaine, lorsqu'elle suit les lois de la nature, ne peut se détacher de Dieu.

« — N'as-tu pas dit, poursuivit Chisdaï, — et malheur à moi, qui suis obligé de répéter de telles paroles! — n'as-tu pas dit qu'il y a dans les saintes Écritures beaucoup d'idées fausses et incomplètes sur la nature de Dieu?

« — Oui, répondit Spinoza, et par là je crois rendre hommage à Dieu beaucoup plus que vous ne le faites. La Bible ne dit-elle pas que Dieu est grand, et qu'est-ce que la grandeur, sinon une étendue limitée au sein de l'espace? La Bible, je le sais, ne peut être expliquée que par elle-même; elle ne porte qu'en elle-même le fondement de ses vérités, elle ne veut pas être mesurée d'après les lois de la pensée, et elle ne prétend pas non plus dominer ces lois. La raison, que Dieu nous a donnée, et qui par conséquent n'est pas moins divine que la Bible, peut et doit tirer d'elle-même l'idée de Dieu, elle peut et doit trouver en elle-même la règle de vie conforme à la volonté de Dieu. La Bible reconnaît ce droit sacré de la raison quand elle nous montre

cette vie selon Dieu chez des hommes qui ont vécu avant la révélation du Sinaï; elle le reconnaît surtout quand elle s'exprime ainsi au sujet de la vérité, dont la législation de Moïse n'est qu'une manifestation passagère : « La vérité n'est pas dans le ciel, et personne n'a le droit de dire : Qui montera pour nous au ciel, qui nous la trouvera, qui nous la communiquera, afin que nous obéissions à ses lois? La parole divine est près de toi, elle est dans ta bouche et dans ton cœur, afin que tu puisses lui obéir. » Oui, la raison, les sommets de la pensée pure donnée à l'homme par Dieu, voilà notre Sinaï. Je vous exposerai franchement et loyalement mes vues sur les choses supérieures, et si vous me réfutez au nom de la raison, je m'inclinerai devant vous.

« — Ta raison! dit Morteira, c'est le dieu de Baal.

« — Écrasez-la donc, si vous pouvez, répondit Spinoza.

« Isaac Aboab, qui avait assisté en silence à la discussion, se leva tout à coup, et cria d'une voix forte : La mesure est comblée. Vous pensez tous comme moi que ce disciple d'Épicure a mérité la sentence la plus terrible.

« Tous les assistans répondirent : *Amen!* et Aboab continua :

« — Maintenant, Baruch-ben-Benjamin Spinoza, veux-tu rétracter tes discours impies et subir la pénitence qui te sera imposée? ou bien veux-tu que la malédiction suprême soit prononcée sur toi?

« — Réfutez-moi au nom de la raison, et je me rétracterai. Si vous ne voulez pas m'entendre dans la synagogue, j'exprimerai mes pensées par écrit, je les jetterai dans le monde hors de l'atteinte de vos malédictions. Pourquoi me suis-je présenté devant votre tribunal? Pour prouver que je n'irai pas chercher asile dans une autre église. Je ne veux pas d'autre domaine que celui de la liberté de penser, domaine sacré, inviolable. Si vous voulez me chasser de cette communauté, où vous m'aviez admis, un jour viendra...

« — Prophète de mensonge, tais-toi! cria le rabbin Aboab d'une voix tonnante; pour la deuxième fois, pour la troisième fois, je te le demande : Veux-tu te rétracter?

« Un silence de mort régna dans la salle pendant l'espace d'une seconde, puis Spinoza leva la tête et répondit d'une voix ferme : — Je ne puis; vous aussi, vous ne pouvez agir autrement que vous ne faites, et je ne vous maudis pas.

« Le rabbin Isaac Aboab déchira son manteau, le rabbin Saül prit la trompette sainte recouverte d'un voile, et il en sonna trois fois de telle façon que le retentissement se prolongea longtemps encore sous les voûtes; le saint tabernacle fut ouvert; tous les assistans se levèrent, et le rabbin Isaac Aboab lut sur un parchemin la formule que voici :

« — Au nom du Seigneur des seigneurs, Baruch, fils de Benjamin, sois frappé de la grande excommunication! Sois à jamais hors la loi, hors la double loi, celle du ciel et celle de la terre! Sois au ban des saints, sois au ban des séraphins, sois au ban des *ophanims!* Sois exclu des communautés, des grandes et des petites! Que des tourmens affreux, des maladies cruelles, épouvantables, torturent ton corps! Que la caverne des dragons soit ta demeure! Que ton étoile s'éteigne aux cieux! Sois pour les hommes un objet d'indignation et d'horreur. Que ton cadavre devienne la nourriture des ser-

pens, et que tout cela réjouisse ceux qui te détestent! Puisse tout ce que tu possèdes passer aux mains de l'étranger! Puissent tes enfans mendier en pleurant à la porte de tes ennemis! et qu'en pensant aux tortures de ta vie, nos arrière-neveux en frémissent d'épouvante! Sois maudit de tous les esprits, de Michel et de Gabriel, de Raphaël et de Mescharthel!... A l'endroit où sont les tombes d'Israël, qu'aucune tombe ne soit creusée pour toi! Que ton âme sorte de ton corps au milieu des tremblemens et des angoisses! Que ta femme soit le jouet de l'étranger, et qu'elle soit déshonorée devant toi à l'heure où tu mourras! Cette malédiction est sur toi, Baruch, fils de Benjamin; sur moi au contraire et sur tout Israël, Dieu fasse descendre sa paix et sa bénédiction dans les siècles des siècles!

« Le rabbin prit la *thora* dans le saint tabernacle, il déplia le rouleau, et lut ces paroles : « Celui qui recevra cette malédiction et qui se bénira dans son cœur en disant : Que la paix de Dieu soit avec moi, car je me conduis d'après les inspirations de mon cœur; — celui-là, Dieu ne lui sera pas favorable; la colère céleste éclatera contre lui, toutes les malédictions qui sont écrites dans ce livre le frapperont, et le Seigneur anéantira son nom sous les cieux. » La *thora* fut replacée dans le tabernacle, on sonna de nouveau de la trompette, et tous les juges, tournés vers Spinoza, prononcèrent ces mots : « Maudite soit ton entrée! maudite soit ta sortie! » Puis ils crachèrent, et se reculèrent de quatre pas, tandis que Spinoza, la tête haute, sortait de la synagogue.

« En sortant du sanctuaire de ses pères, Spinoza devait-il entrer dans une autre église? ou plutôt ne devait-il pas renoncer à mettre jamais le pied dans un temple de pierre, et montrer ainsi par son exemple que le cœur de l'homme libre est le temple de Dieu? »

Me suis-je trompé en signalant ici la précision de l'histoire? L'attitude de Spinoza, ce mélange de gravité et de douceur, cette ardeur contenue qui éclate par instans, cette sagesse supérieure qui lui enseigne la charité de l'intelligence, tout cela est rendu avec un sentiment vrai et comme par un témoin sans passion. Le contraste que présentent la douceur de l'accusé et le fanatisme de ses juges n'est pas un artifice de l'écrivain; lorsque les rabbins entonnent, comme dit Shakspeare, les trompettes hideuses des malédictions, nous sommes bien au milieu de la synagogue d'Amsterdam. Notez ce qu'il y a de neuf dans ce tableau : on montre ordinairement les juifs aux prises avec les chrétiens, tantôt victimes des persécutions, tantôt exerçant leurs vengeances dans l'ombre, frappant leurs ennemis l'un après l'autre, et se servant de l'usure comme les *thugs* de l'Inde anglaise se servaient du poison et du poignard. Il appartenait à un philosophe israélite de nous montrer l'esprit d'intolérance et de persécution au sein même d'une race persécutée. Spinoza, par la grandeur de son génie et de ses œuvres, appartient à l'humanité; on oublie trop qu'il appartenait d'abord à une secte jalouse, et qu'avant de prendre place dans l'assemblée des philo-

sophes modernes, il a dû braver les fureurs et les imprécations de la synagogue. M. Auerbach a voulu peindre Spinoza en face du judaïsme; c'est pour cela qu'il le compare à Luther. « Luther, dit-il, affranchit la divine parole, car les livres saints, jusque-là scellés du triple sceau et enfermés dans le tabernacle, ont pu parler directement au cœur des hommes; Spinoza, poursuivant la même œuvre, a dégagé la pensée divine des chaînes qu'une théologie immobile faisait peser sur elle le jour où il a proclamé que notre âme est une Bible vivante, c'est-à-dire une inspiration, une révélation continue, toujours plus claire et plus lumineuse de siècle en siècle. Luther, élevé au sein du catholicisme scolastique, a voulu ramener les chrétiens à la simplicité de l'Évangile; Spinoza, nourri de la théologie rabbinique, a voulu arracher l'âme au joug du Talmud, au joug même de la Bible, et la soumettre aux lois de l'éternelle raison. Luther a retrouvé Jésus-Christ, caché au genre humain par les subtilités de la scolastique et le paganisme de la renaissance italienne; Spinoza a défendu les droits de l'âme contre la tyrannie des rabbins. » Rabbinisme, catholicisme, ce sont là pour M. Auerbach des formes diverses d'une même inspiration; le Talmud est à la Bible ce que la scolastique est à l'Évangile, et Spinoza, comme le moine de Wittenberg, est un libérateur de la pensée religieuse.

Si ce rapprochement n'est pas complétement exact, et pour ma part je n'ai pas besoin de dire quelles objections il soulève, il a du moins le mérite de nous révéler toute une partie fort importante de la vie de Spinoza. Nous regardons l'auteur des *Lettres à Oldenbourg* comme un des maîtres de la pensée pure, quelques erreurs qu'il ait pu commettre en métaphysique et en morale; c'est aussi un grand hérésiarque israélite, un rabbin révolté contre les rabbins. Toute cette période, particulièrement juive, dans la vie du célèbre penseur a été étudiée par M. Auerbach avec la précision de l'érudit et le sentiment de l'artiste.

J'ai dit que cette comparaison de Spinoza et de Luther soulevait de graves objections. Sans parler des objections philosophiques et religieuses, on demandera peut-être, au simple point de vue du roman, si la situation de Spinoza en face des rabbins de la *Jacobshaus* peut être aussi émouvante que les combats du moine de Wittenberg. L'auteur a beau dire : « Il est plus douloureux de combattre seul que de se sentir soutenu par tout un monde; » est-il possible de s'intéresser bien vivement à cette scène de 1657? L'amant d'Olympia courait-il de grands dangers en attirant sur lui les foudres de la synagogue? Toutes ces vociférations ne sont-elles pas plus ridicules que terribles? Qu'importe enfin à un pareil homme la colère de l'ange Meschartel? Oui, ce sont là des fureurs puériles, et le con-

traste de ces puérilités solennelles avec la majesté du penseur est un trait qui n'a pas échappé à l'écrivain. Spinoza pourtant a souffert : c'était une âme tendre, timide, et il n'est arrivé que par degrés à cette impassibilité souveraine qui nous frappe dans ses œuvres. Les rabbins qui vomissaient contre lui tant de paroles enragées avaient compris qu'il fallait une sanction à leur sentence; ils n'eurent pas honte de s'adresser à des ennemis. Spinoza fut dénoncé comme un blasphémateur aux magistrats d'Amsterdam, et l'église réformée cita devant son tribunal le condamné du sanhédrin. Ces tracasseries n'étaient rien auprès des déchiremens de la famille : voir des frères, des sœurs, se détourner de lui avec effroi, quelle douleur pour cette âme simple! Un supplice plus grand encore lui était réservé : au moment où il avait tant besoin d'affections pour adoucir l'isolement intellectuel que lui infligeait son génie, ses amis eux-mêmes, les compagnons de sa pensée, l'abandonnent et le trahissent. Il aimait dans Olympia van den Ende un esprit hardi, une âme ferme, unis à toutes les grâces de la femme; cette fermeté d'Olympia ne résiste pas une heure aux exhortations railleuses de son père. Certes van den Ende a de vives sympathies pour Baruch, il est fier d'un tel élève, il admire la grandeur et l'indépendance de sa pensée; mais van den Ende n'est qu'un épicurien, incapable d'un sacrifice. Malgré ses fanfaronnades d'esprit-fort, il eût voulu que Spinoza se fît catholique. Que dira-t-on de sa fille, si elle épouse un juif, un juif chassé par ses frères, un juif dont la communauté juive ne veut plus? Baruch avait tenu à honneur de ne pas fuir par une abjuration hypocrite le jugement du sanhédrin : cette loyauté hardie effraie van den Ende, et après quelques larmes trop facilement séchées, Olympia se rend à ses conseils. Il y a là précisément pour elle un autre mari tout prêt, Kerkering, le protestant Kerkering, converti au catholicisme par des raisons de diplomatie amoureuse. Kerkering épouse Olympia, et le pauvre Baruch reste seul sur la terre. Le meilleur, le plus fidèle de ses amis, Oldenbourg, venait d'être appelé en Angleterre par ses fonctions diplomatiques. Spinoza demeure encore quelque temps à Amsterdam, puis il se retire à Rhynsburg, à Voorburg, à La Haye, cherchant toujours la solitude, et préparant en silence les grands travaux de métaphysique et de morale qui sont la gloire de son nom.

Ces choses sont finement indiquées. Je regrette que M. Auerbach n'ait pas donné un développement plus complet à cette partie de son œuvre. Le biographe s'est trop défié du romancier; préoccupé de l'exactitude, il a oublié que l'invention devait donner de la vie au tableau. En général, c'est l'émotion qui manque à cette ingénieuse étude. Je sais bien qu'il est difficile d'émouvoir le lecteur

avec un personnage dont le nom ne rappelle à nos souvenirs que les plus sévères abstractions de la pensée; M. Auerbach n'ignore pas cependant que le cœur de son héros a battu, puisque c'est cette période de joies et de douleurs qu'il a la prétention de nous peindre. Spinoza lui-même, dans sa dissertation sur le *perfectionnement de l'intelligence*, confesse ingénûment que, malgré la rigueur de ses principes, il a connu le trouble des passions. C'est ce Spinoza passionné que nous cherchons en vain dans le récit de M. Auerbach. Au moment où l'intérêt grandit, où la passion semble sur le point d'éclater, l'auteur s'arrête, et, au lieu d'une peinture vivante, on ne trouve plus que les sèches indications de la biographie. M. Auerbach a-t-il eu peur de son sujet? A-t-il craint d'altérer par des inventions maladroites la grande figure qui posait devant lui, ou bien, à force d'étudier les œuvres de Spinoza pour se pénétrer de sa pensée, s'est-il laissé gagner par l'austérité glaciale de ses formules? Je m'en tiens à cette dernière explication. M. Auerbach n'a pas su diriger son travail; l'étude trop scrupuleuse, trop minutieuse, a refroidi l'imagination du conteur. La première moitié du livre est vive, colorée, dramatique; la fin est pâle et languissante.

Ce n'est pas seulement la figure de Spinoza que le peintre attaque d'une main timide; les autres personnages du récit s'effacent peu à peu et finissent par disparaître. Un soir, dans une rue d'Amsterdam, un des ennemis de Baruch, un de ceux qui l'ont dénoncé au sanhédrin, le fanatique et stupide Chisdaï, le frappe d'un coup de poignard. Pourquoi cet étrange épisode, qui voulait être lié au récit, est-il mentionné sèchement en quelques lignes? Ce n'est pas tout : peu de temps après le mariage d'Olympia, Baruch apprend que van den Ende, le sceptique médecin, l'épicurien jovial, a joué un rôle dans un drame politique, et qu'il a payé de sa vie la témérité de son entreprise. Pour créer des embarras à la France, à l'heure où Louis XIV menace les Provinces-Unies, van den Ende a conspiré contre le roi avec Latréaumont et le chevalier de Rohan. La conspiration a été découverte, et le maître de Spinoza, arrêté en Normandie, est mort sur la potence. Comment expliquer la fin tragique de van den Ende? Par quel miracle ce joyeux rabelaisien devient-il tout à coup un homme d'action, un héros de patriotisme et d'audace? Si le portrait du médecin hollandais, tel que l'a tracé le romancier, est un portrait fidèle, ce singulier personnage a subi une transformation dont le récit devrait nous rendre compte. Je cherche le sens de cette énigme, j'en demande l'explication à l'auteur, et l'auteur garde le silence. Que deviennent aussi Olympia, et Kerkering, et Meyer, et le rabbin Manassé? Toutes ces figures, groupées autour de Spinoza, s'évanouissent comme des fantômes. On voit trop que ce livre n'est

pas une œuvre composée d'un seul jet, mais une série de fragmens, une succession d'épisodes. Au moment où l'auteur doit conclure, au moment où la pensée principale doit concentrer ses rayons et éclairer le tableau tout entier, la lumière s'éteint, et le roman est fini.

M. Auerbach a compris le défaut de son œuvre. Cette lumière qu'il n'a pas voulu placer dans le récit, il la fait paraître dans une conclusion solennelle. Écoutez l'épilogue du poète : assurément cette scène de l'épilogue conviendrait à l'épopée beaucoup plus qu'au roman; elle est tout extérieure, si je puis ainsi parler : elle ne sort pas des entrailles du sujet. N'importe, elle est belle, et l'auteur nous y révèle clairement la noble inspiration qui l'anime. M. Auerbach veut dire que Spinoza, maudit par les juifs, repoussé par les chrétiens, et n'opposant à la haine que des sentimens d'amour, a dû expier la longue malédiction qui pesait sur sa race. Il croit que cette conduite si chrétienne d'un juif est de nature à racheter le crime de la Judée contre le Christ. Par quel symbole exprimera-t-il cette pensée? Il se rappelle la figure du juif errant, et comme le poète a le droit d'interpréter les légendes, il imagine qu'Ahasvérus a obtenu par le mérite de Spinoza la grâce de pouvoir enfin mourir. Le symbole est expressif, si je ne m'abuse; il signifie que la vieille malédiction est levée et que la race juive a été rachetée par le plus doux de ses enfans. Plusieurs poètes ont essayé de chanter la mort d'Ahasvérus; l'invention de M. Auerbach est bien conçue, et elle porte un caractère spécialement israélite qui en double l'intérêt. Spinoza est dans sa chambre, la nuit est sombre, le silence est profond; à l'heure où le solitaire vient de s'assoupir, une grande vision lui apparaît :

« Un homme à l'aspect étrange et fantastique se dressa devant lui. Sa tête était couverte d'un large chapeau aussi jaune que les épis d'orge tombant sous la faucille; sa chevelure toute blanche pendait sur ses épaules, son front portait un signe de sang. Ses yeux, enfoncés dans leurs orbites, étaient voilés de sourcils épais; au-dessous, deux sillons creusaient ses joues jusqu'aux deux coins de la bouche, et l'on voyait que bien des larmes avaient coulé par là; mais maintenant les sillons étaient vides, car la source des larmes avait tari. Ses lèvres pâles étaient enveloppées d'une longue barbe qui descendait jusqu'à sa ceinture. Une tunique de crin serrait son maigre corps, ses pieds étaient nus et déchirés. A sa droite était suspendu un sac, et il y avait du même côté sur son vêtement une tache de la couleur du chapeau. Sur son cœur, il portait un rouleau dans un étui de fer fixé à un lacet, et ce lacet attaché à son cou avait fait une entaille profonde dans la chair. De sa main droite, il tenait un bâton qui dépassait la hauteur de sa tête.

« L'homme se pencha sur Spinoza, le baisa au front, et dit : — Me connais-tu, mon fils, ô toi que j'aime tant? Plus de seize cents fois déjà, j'ai vu le soleil accomplir son cours depuis le jour où le malheur est venu frapper

mon front. J'étais sous ma porte, tenant mon enfant dans mes bras; on menait au supplice Jésus, fils de Joseph et de Marie de Nazareth, qui se disait notre Messie. Je le haïssais, car nous aimions le sol de notre patrie, et lui, il nous ordonnait d'oublier notre patrie pour son ciel; nous demandions des épées, et il nous enseignait à aimer le joug de l'étranger : ce n'était pas notre Messie. Il voulut se reposer sur mon seuil, mais je le repoussai du pied et l'obligeai à continuer son chemin. Il me dit alors : Viens avec moi, ton pied qui m'a frappé ne trouvera plus de repos jusqu'au jour où je reviendrai et fonderai mon royaume sur la terre. Aussitôt mon enfant tomba de mes mains; je suivis Jésus, je le vis mourir sur la croix, puis je ne revis plus jamais ni ma maison ni mes enfans. Furent-ils dispersés comme la paille par le vent ou dévorés par le glaive? Je l'ignore. Fugitif et errant comme Caïn, j'allais à travers les champs et les forêts, à travers les torrens et les montagnes. La fleur vers qui se tournaient mes yeux fermait aussitôt son calice; l'herbe, à l'approche de mes pas, exhalait des gémissemens; les oiseaux se taisaient au-dessus de ma tête, et le lion, qui, poussé par la faim, s'élançait sur moi en rugissant, s'enfuyait avec terreur sitôt qu'il m'avait reconnu. Pourtant les bêtes sauvages étaient encore compatissantes et tendres, si je les compare à mes semblables. Dans les villes et les contrées que je parcourais, les hommes m'abreuvaient d'absinthe et me nourrissaient de fiel; ils versaient du poison dans mes blessures, ils me donnaient pour lit une couche d'épines. Si je voulais reposer ma tête, ils faisaient trembler le sol sous moi; si je voulais pousser une plainte, ils étouffaient ma voix dans ma bouche avec des charbons ardens. Partout où je portais mes pas, ils me saisissaient par les cheveux, ils amassaient du bois sur un bûcher et me précipitaient dans les flammes. Alors Jéhova, le dieu d'Israël, dont je porte l'éternelle loi au fond de mon cœur, envoyait son ange à mon secours, et les flammes avaient beau dresser vers moi leurs langues avides, l'ange m'arrachait aux flammes; mes ennemis avaient beau verser mon sang à flots, l'ange me soulevait et ranimait mon corps. Vainement aussi ils me tenaient enfermé dans une nuit profonde, sa lumière rayonnait, et tout devenait clair autour de moi; vainement ils me plongeaient dans la pourriture empestée des tombeaux, l'haleine de ses lèvres, en soufflant, me donnait une vie nouvelle. Je demandais souvent à Dieu : Quand cela finira-t-il, Seigneur? quand auras-tu pitié de moi? quand laisseras-tu tomber sur moi un regard de miséricorde? quand verseras-tu du baume dans mes blessures? quand me permettras-tu de trouver un peu de repos? quand changeras-tu, ô Dieu, la haine en amour, afin que je cesse d'être un objet d'horreur et de risée pour les nations? Vois : j'ai vu passer, j'ai vu se flétrir générations sur générations, comme se flétrit l'herbe des champs; j'ai vu des royaumes s'élever, puis s'écrouler en poussière devant le souffle de ta bouche. Tout meurt, tout renaît; moi seul, je suis toujours suspendu entre la vie et la mort, pareil à la goutte d'eau qui a coulé le long d'un seau de puits, et qui, suspendue sur l'abîme, est secouée par le vent, sans tomber jamais. Je suis allé jusqu'aux régions où des glaces éternelles enchaînent la terre, les sables de l'Arabie ont brûlé mes sandales, et nulle part, nulle part je n'ai trouvé une patrie où je pusse semer, et moissonner, et me coucher dans mon tombeau. Jérusalem, la cité magnifique, n'est plus qu'une ruine; quand la rebâtiras-tu pour y ramener ton

peuple? Écoute mes plaintes; le matin je dis : Fais que le soir arrive! Je dis le soir : Fais que le matin reparaisse! La douleur, la honte, la misère sont mes compagnes, et j'ai fini par les aimer. Donne-moi des larmes pour que je puisse pleurer mes infortunes, ou, si tu ne le veux pas, retire ta main qui me défend, laisse mes ennemis me frapper au cœur, laisse-moi mourir, Seigneur, laisse-moi mourir! Je me suis enveloppé dans ma haine, permets que je sois vengé de mes persécuteurs; lance dix fois sur leur tête les maux dont ils ont frappé la mienne; dis au tonnerre de les faire trembler, ordonne à la foudre de les dévorer, ou bien donne-moi une épée, Seigneur, Seigneur! donne-moi une épée, que je me baigne dans leur sang... Ou bien faut-il espérer que le temps viendra où l'amour et la loyauté se donneront la main, où la paix et l'équité s'embrasseront, où la vérité s'épanouira du sein de la terre, où la justice sourira du haut des cieux?

« Tels étaient, ô mon fils, et ma plainte, et mon désespoir, et mon espérance. Tu es venu pour être le libérateur de l'humanité; moi aussi, tu me délivreras. Les hommes de ta race t'ont chassé, ont attenté à ta vie; les autres, par leurs trahisons, ont empoisonné les plus doux sentimens de ton cœur; mais toi, tu ne connais point la haine, et en échange du mal qu'ils t'ont fait, tu leur donnes la vérité...

« La vision se pencha sur Spinoza endormi et le baisa au front une seconde fois; c'était le baiser d'Ahasvérus mourant, d'Ahasvérus représentant des destins d'Israël qui avait crucifié Jésus-Christ. »

Ce tableau ne manque pas de grandeur; c'est une heureuse idée d'avoir fait de Spinoza le sauveur d'Ahasvérus. Ahasvérus a frappé lâchement, cruellement, le divin supplicié du Calvaire, et pour cela il a été condamné à marcher jour et nuit, à errer sans repos, sans trève, à souffrir mille morts sans mourir jamais. Le jour où l'un des fils d'Ahasvérus sera frappé à son tour, et où, loin de se venger, il n'aura au fond du cœur que des sentimens de résignation et d'amour, ce jour-là Ahasvérus verra enfin le terme de ses souffrances séculaires. C'est le rabbin d'Amsterdam qui a fait ce miracle; c'est l'auteur des *lettres à Oldenbourg* qui a permis au juif errant de se coucher dans la tombe. On ne pouvait faire un plus magnifique éloge de ce christianisme naturel, qui était, non pas dans la pensée, mais, ce qui vaut mieux à mon sens, dans le cœur et dans la vie de Baruch Spinoza.

Est-il bien certain pourtant qu'Ahasvérus soit mort? Assurément, dans tous les pays civilisés, Ahasvérus ne souffre plus comme autrefois : il n'est plus haï, persécuté, maudit; notre loi ne fait pas de différence entre le chrétien et l'enfant d'Israël. Supposez que cette loi bienfaisante pénètre chez tous les peuples qui l'ont repoussée jusqu'ici, je renouvellerai pourtant ma question : êtes-vous assurés qu'Ahasvérus soit mort? La malédiction d'Ahasvérus n'était pas seulement dans l'esprit des nations chrétiennes, elle était dans le propre

cœur d'Ahasvérus. Les juifs ont encore besoin d'être affranchis dans les pays mêmes qui leur ont donné tous les droits du citoyen. Affranchissez-les d'eux-mêmes, de leurs passions, de leurs traditions séculaires, de ces pratiques ténébreuses et basses qui les marquent d'un signe toujours reconnaissable au sein de l'humanité. Tout écrivain israélite qui réclame le droit commun pour les hommes de sa race doit leur adresser en même temps les plus sévères leçons. Pourquoi, je vous prie, la libérale Angleterre s'obstine-t-elle à leur fermer les portes du parlement? Et chez nous, dans cette France passionnée pour l'égalité, dans une société qui a pour base l'esprit de 89, comment se fait-il qu'il y ait encore des juifs, je veux dire une caste distincte comme sous l'ancien régime? Les juifs seuls doivent répondre de ces faits. La réforme intérieure de la société juive est certainement une question urgente depuis que l'idée du droit commun pénètre peu à peu les législations européennes, et c'est aux écrivains israélites, publicistes ou hommes d'imagination, de se proposer cette grande œuvre. Un écrivain israélite de l'Autriche, M. Léopold Kompert, a ouvert courageusement la route; on se rappelle peut-être avec quelle indépendance d'esprit, avec quelle gravité religieuse il travaille au perfectionnement moral de sa race dans les *Scènes du Ghetto* et *les Juifs de Bohême* (1). M. Berthold Auerbach a plus d'art que M. Kompert; pourquoi ne donne-t-il pas à son talent cette mission civilisatrice qui a fourni à son émule des inspirations si fécondes?

Malgré ces regrets et ces critiques, le *Spinoza* de M. Berthold Auerbach n'est pas une œuvre ordinaire. Il faut un rare talent pour se tromper ainsi. L'alliance de l'imagination et de l'étude, de l'érudition et de la poésie, n'est pas complète dans ce tableau; vous y trouverez du moins, à défaut d'harmonie, maintes richesses de détail. On connaît mieux certains traits du caractère de Spinoza quand on a fermé le roman; on garde surtout de cette lecture un plus grand respect de la pensée, un sentiment plus élevé de la philosophie et de l'action qu'elle peut exercer sur une âme sincère. Au lieu des mondaines aventures dont les romanciers de nos jours sont les chroniqueurs attitrés, ce sont des aventures toutes spirituelles qui se déroulent sous nos yeux : l'auteur de *Spinoza* a écrit l'histoire d'une âme. Parmi les œuvres d'imagination en France ou en Allemagne, pourrait-on en citer beaucoup qui méritent cet éloge?

Je voudrais pouvoir en dire autant du roman que M. Auerbach a intitulé *Poète et Marchand*. Il y a certainement de l'esprit, de la finesse, des études ingénieuses, des portraits bien tracés dans ce tableau d'une famille juive au XVIIIe siècle; mais le caractère frag-

(1) Voyez, sur M. L. Kompert, la *Revue* du 1er janvier 1852 et du 15 janvier 1856.

mentaire que j'ai déjà blâmé dans *Spinoza* reparaît ici d'une manière plus fâcheuse encore. Les fragmens, dans *Spinoza*, pouvaient du moins se suffire à eux-mêmes; la grandeur du sujet, l'importance des figures principales auraient soutenu l'intérêt du récit, alors même que l'habileté des détails n'eût pas fait oublier les imperfections de l'ensemble. Ici au contraire, malgré l'art du conteur, comment s'intéresser à cet honnête poète satirique, Éphraïm Kuh, dont M. Auerbach a fait le héros de son livre? Pour relier ces fragmens, il eût fallu un personnage plus grand que ce rimeur de fines épigrammes. Éphraïm Kuh était un esprit libéral, il a été l'ami de Mendelssohn, il a connu Lessing, Gleim, Nicolaï, Lavater, et M. Auerbach saisit avidement l'occasion d'introduire dans son œuvre toutes ces nobles figures. Lessing et Mendelssohn ont beau faire, le roman se déroule péniblement. Une scène bien tracée, un dialogue spirituel, ne suffisent pas à dissimuler le vide de l'action. Le chapitre intitulé *une Soirée chez Moïse Mendelssohn* est un excellent tableau, parfaitement dans le ton du XVIIIe siècle, une œuvre de penseur et d'artiste : tournez la page, vous verrez que ce n'est là qu'un fragment.

Puisque M. Auerbach se préoccupe surtout des détails, j'ai hâte d'arriver à un ouvrage où cette vivacité d'allures, cette variété d'inspirations et de sujets peuvent faire oublier l'absence de plan. Ouvrons le recueil d'histoires intitulé *l'Écrin du Compère;* voici un des meilleurs livres de M. Berthold Auerbach, un des meilleurs livres que la littérature d'imagination ait donnés depuis longtemps à l'Allemagne.

Est-ce un livre d'imagination? est-ce un livre de philosophie morale? C'est de la morale populaire, morale non pas abstraite et pédantesque, morale poétique, rustique, et proposée en de vivans exemples. L'Allemagne est souvent triste quand elle songe à son rôle politique, elle l'a été surtout après les révolutions de 1848, lorsque tant d'illusions ont été détruites, tant d'espérances ajournées, et qu'elle s'est retrouvée là, victime des passions démagogiques et des réactions de l'arbitraire, plus immobile que jamais au milieu des événemens du monde. Faut-il céder au découragement, désespérer de l'avenir? — « Le désespoir est impie, répond une voix mâle et franche. Si le pays est désarmé, il reste toujours des hommes, des êtres qui pensent, qui aiment, qui haïssent, qui ont l'instinct du bien, qui ont besoin de conseils : au lieu de poursuivre comme autrefois de vaines et prétentieuses chimères, occupons-nous de l'éducation morale du peuple. » — La voix qui parle ainsi est celle de M. Berthold Auerbach. Déjà, il y a quelques années, au lendemain même des déceptions de 1849, il avait conçu une pensée semblable. Dans le roman intitulé *Vie nouvelle*, un comte, un chef démocrati-

que, change de nom, change de vie, et se fait instituteur populaire pour reprendre par le commencement la révolution qui vient d'avorter entre ses mains. Malheureusement cet instituteur populaire, encore dévoré de rancunes, n'a pas le calme nécessaire pour remplir sa tâche. Aujourd'hui M. Berthold Auerbach est simplement un prédicateur de morale, il ne s'occupe pas de révolutions, il veut seulement consoler ce peuple qui souffre et lui montrer qu'il a en lui-même des révolutions à accomplir, des vices à extirper, des vertus à féconder. Une fois les réformes intérieures conduites à bien, les révolutions légitimes se font d'elles-mêmes. L'épigraphe du livre de M. Berthold Auerbach pourrait être cette belle formule que Saint-Martin emprunte à Angelus Silesius : « Le bien ne fait pas de bruit, le bruit ne fait pas de bien. »

Qu'on se rappelle les entretiens du comte Lucanor et de son sage conseiller Patronio; c'est un des plus charmans chefs-d'œuvre de la littérature espagnole. Le livre de M. Auerbach n'est pas sans analogie avec l'ouvrage de l'infant don Juan Manuel. Seulement nous ne sommes plus au moyen âge; ce n'est plus un comte qui est le personnage principal; le seigneur dont il s'agit de faire l'éducation, c'est le seigneur tout le monde, *herr omnes,* comme disait Luther, et le sage conseiller Patronio s'appelle tout simplement le *compère.* La scène est au village. Il y a là un brave homme qui a beaucoup vu, beaucoup réfléchi, et qui s'est formé une philosophie pratique d'une saveur originale. Êtes-vous inquiet, chagrin, mécontent de vous-même, allez consulter le compère. On l'appelle ainsi, parce qu'il est le parrain des bonnes pensées. Bien des gens qui désespéraient ont repris goût à la vie en écoutant les histoires qu'il tire de son écrin. Cet écrin si bien rempli et toujours prêt à se vider, c'est la conscience du compère et sa fidèle mémoire. Que d'histoires à émerveiller Patronio! Il y en a de gaies, il y en a de tristes; celles-ci sont rustiques, celles-là ont une sorte de dignité religieuse; toutes sont bonnes à entendre dans leur simplicité. Lorsque le compère a donné ses consultations aux malheureux qui invoquent son expérience, son bonheur est de réveiller le souvenir des choses qui honorent l'humanité. Il sait aimer tout ce qui est bien, admirer tout ce qui est beau. Trop souvent on n'a de regards que pour les objets qui brillent; on n'admire la vertu que chez le héros, la poésie que dans les œuvres consacrées. Et pourtant que de choses vraiment grandes sous la forme la plus simple! L'existence la plus humble a des illuminations qu'un œil vulgaire n'apercevra jamais. Un poète le disait l'autre jour :

La fleur de poésie éclôt sous tous nos pas,
Mais la divine fleur, plus d'un ne la voit pas.

Ces fleurs-là, le compère les voit toujours. Rien de ce qui peut relever la condition de l'homme n'échappe à sa clairvoyance. C'est une inspiration démocratique dans le meilleur sens qu'on puisse donner à ce mot; mais pourquoi employer ce terme, quand nous en avons un autre plus juste et bien plus beau? C'est une inspiration évangélique, car cet instinct si vif du mérite humble et caché n'est point mêlé d'orgueil : le compère a conservé le sentiment et le besoin du respect.

Un des meilleurs chapitres de *l'Écrin du Compère*, c'est celui que l'auteur a intitulé *les Monumens de l'empereur Joseph*. Joseph II, malgré ses fautes et surtout malgré ce qu'on a fait pour défigurer sa vie et noircir sa mémoire, est resté populaire dans la plus grande partie de l'Allemagne. Maints récits, maints témoignages de sa bonté ont passé de bouche en bouche, embellis par l'imagination de tous : il a une légende enfin, et le compère l'a recueillie avec piété. L'empereur Joseph a été jugé bien diversement. Les hommes qui voudraient faire du catholicisme un parti ne prononcent son nom que pour lui jeter l'outrage; son amour passionné du bien, ses généreuses imprudences, ses intentions si profondément humaines et chrétiennes sont pour eux lettre close : ils ne voient que ses erreurs. Les philosophes eux-mêmes, les politiques libéraux s'embarrassent souvent dans les réserves qu'ils sont obligés de faire. Écoutez ce qu'en pense un des amis du compère, et dites-moi si vous connaissez sur Joseph II un jugement plus simple et plus sensé :

« Lorsqu'on dit l'empereur Joseph, chacun sait qu'il s'agit de Joseph II d'Allemagne, qui vivait à Vienne dans le siècle passé. Et ce n'est pas son moindre titre de gloire qu'il ne porte pas de surnom, qu'on n'ait pas besoin de l'appeler Joseph le Grand, Joseph le Bon, Joseph le Juste, mais qu'il suffise de dire l'empereur Joseph pour que tout le monde sache de qui il est question.

« A Vienne, dans la cour du *Burg*, il y a une belle et grande place où s'élève la statue de bronze de l'empereur Joseph assis sur son cheval.

« Malheureusement le sculpteur l'a vêtu à l'antique, et sous ce costume romain il ne reste que bien peu de chose de ses allures et de sa physionomie. Cependant tout récemment encore on a pensé à lui, et ce n'est pas sans raison que le peuple en 1848 a placé dans la main de la statue de l'empereur le drapeau rouge, noir et or. Il vit encore dans des mémoires fidèles, et c'était bien à lui de porter dans sa main de bronze la bannière de l'unité et de la liberté allemandes, — qu'on lui a retirée depuis.

« Le compère a un ami qui n'est jamais passé sur la place Joseph sans ôter respectueusement son chapeau devant la statue de l'empereur. Certaines gens, qui s'en aperçurent, lui demandèrent d'un ton railleur l'explication de cette singulière habitude; voici la réponse qu'il leur fit :

« Il n'y a pas de joie plus belle que celle qu'on éprouve en aimant, mieux encore en respectant quelqu'un de toutes les forces de son âme; je dis *mieux*

encore, car le respect dont je parle, c'est l'amour que nous ressentons pour une personne placée plus haut que nous, et cependant si rapprochée de nous par sa bonté, que nous ne craignons pas de nous livrer familièrement à elle. Plût au ciel qu'on eût souvent dans la vie l'occasion d'éprouver cet affectueux respect!... Il y a bien des hommes dans l'histoire dont nous admirons les actions, nous sommes émerveillés de la plénitude de leur puissance; mais notre estime, notre amour, notre respect, nous ne pouvons les donner qu'à ceux dont les actions nous révèlent une haute pensée morale soutenue par une volonté forte. Le souvenir de ces hommes chez lesquels la grandeur de la race humaine s'est manifestée sous une forme vivante est le meilleur héritage que nous ait légué le passé. Il y a de ces noms fixés à la voûte des cieux aussi solidement, aussi éternellement que les planètes, et sur la terre comme en pleine mer, lorsqu'on ne sait plus dans quelle contrée l'on est, on trouve sa route en contemplant ces étoiles.

« Vous direz peut-être : Est-ce une raison pour te découvrir devant sa statue? Ne peux-tu lui témoigner ton respect au fond de ta pensée? Je ne discuterai pas sur ce sujet; mais supprimez de la vie et de la religion, — qui n'est que la forme sacrée de la vie, — supprimez, dis-je, de la vie et de la religion toutes les habitudes, toutes les manifestations extérieures : que restera-t-il? Je ne sais quoi de désert, d'aride, d'incohérent, une confusion des langues comme à Babel, et personne ne comprendra plus ni les paroles, ni même les signes de son frère. Mille et mille fois, je le sais bien, on obéit à un usage sans songer à la pensée qu'il exprime; mais aussi, quand on connaît la portée de cet usage, il semble, chaque fois qu'on s'y conforme, qu'une sorte de bénédiction vous inonde; on éprouve un sentiment de satisfaction intérieure, de bien-être moral, alors même qu'on ne se rend pas un compte très clair de ce sentiment. Aussi voudrais-je qu'on habituât tous les enfans qui traversent cette place à donner une marque de respect à l'image de l'empereur Joseph, car les bonnes habitudes suppléent souvent aux bons principes, ou plutôt elles transforment ces principes en instincts, et peu à peu, par l'attention et la méditation, elles éveillent au fond des cœurs les sentimens d'où elles sont nées.

« — Mais ne places-tu pas trop haut l'empereur Joseph? demanda l'un des auditeurs.

« — Pas du tout. Mon empereur Joseph était un homme aux bonnes pensées, aux sentimens purs; ce n'était pas seulement un brave homme, c'était un homme loyal.

« — Quelle différence fais-tu donc entre un brave homme et un homme loyal?

« — Le brave homme est celui qui remplit régulièrement, consciencieusement, selon l'ordre établi, le devoir qui lui est imposé; l'homme loyal est celui qui fait plus que la loi, qui s'impose de nouveaux devoirs, qui, au-delà de la règle établie, crée une règle nouvelle; je le répète, l'homme loyal agrandit la loi (1). L'empereur Joseph était un homme loyal dans la plus complète acception du mot; c'est là le meilleur éloge qu'on puisse faire de lui, c'est même un éloge qui doit compter double, si l'on songe à tous les préjugés,

(1) Il y a ici une allusion étymologique dont le sens disparaît dans une traduction française. Le mot *rechtschaffen*, en français *loyal*, est composé de deux termes qui signifient *créer le droit*.

à toutes les traditions dont il avait à s'affranchir. Frédéric le Grand lui-même, — et ce n'est pas là un titre médiocre pour l'empereur, — s'étonnait que Joseph, né dans une cour bigotte, élevé au sein du luxe et nourri d'encens, ait pu être cependant si libéral, si simple et si modeste.

« — Mais, dit l'un des auditeurs, n'a-t-il pas commis bien des fautes, et n'est-ce pas pour cela qu'il est resté de lui si peu de choses, si peu de titres à notre reconnaissance?

« — Eh! sans doute, l'empereur Joseph a fait de grandes fautes, des fautes qu'il est facile de reconnaître. Cela ne diminue en rien le respect que nous lui devons. Il y avait dans son intelligence des défauts, des lacunes, qui appartiennent à la nature humaine en général et à l'esprit particulier de son temps; mais il avait aussi des vertus qui lui appartiennent en propre, et maintes choses excellentes sont appelées *joséphines* du nom de l'empereur Joseph. Il n'est personne qui ne laisse voir en soi les imperfections de notre nature; le parfait n'existe que dans la pensée de Dieu. La faute capitale de l'empereur Joseph, c'est qu'il bâtissait son œuvre sur la bonté et l'intelligence de l'homme, sans s'inquiéter des déviations que l'humanité avait subies dans le cours des siècles. Fidèle à sa devise, il prétendait régner « par la vertu et par l'exemple. » Ses vues étaient nobles, pures, mais, dans son amour des hommes, il reculait devant les moyens pratiques qui eussent été nécessaires, pendant quelque temps au moins, à l'accomplissement de ses bienfaisans projets. Frédéric le Grand a prononcé des paroles bien significatives lorsqu'il a dit : « Joseph II fait toujours le second pas avant d'avoir fait le premier. » La vérité est qu'il négligea tout ce qui devait préparer la réalisation de ses plans. Jusque sur son lit de mort, après que son médecin Quarin lui eut annoncé ouvertement que la maladie était sans remède, le 5 février 1790, l'empereur Joseph disait encore : « Je ne regrette pas le trône, je me sens en paix; une seule pensée m'attriste, c'est de n'avoir réussi, malgré toutes mes peines, qu'à faire si peu d'heureux et tant d'ingrats. » Il a réussi cependant, comme il en exprimait l'espoir dans une lettre à van Sviéten, il a réussi, ce sont ses propres termes, à faire de l'amour du peuple la parure du diadème. Oui, si l'on gravait une inscription sur ce monument, on devrait choisir ces paroles empruntées à l'histoire de Joseph en Égypte, premier livre de la Genèse, chapitre 42, verset 8 : « Et Joseph reconnut ses frères, mais ses frères ne le reconnurent pas. »

Après ce préambule la légende commence, naïve légende qui cache parfois de profonds symboles. Un jour, l'empereur Joseph, voyageant en Moravie, passait en calèche découverte sur la route de Brünn à Wischau. Il admirait les campagnes richement cultivées, et ce spectacle éveillait mille projets dans son esprit, car il aimait surtout les hommes livrés aux travaux agricoles, et l'un de ses continuels soucis était d'améliorer leur sort. C'était par une belle journée de la fin du mois d'août; la moisson était finie, on commençait à labourer de nouveau. Tout à coup l'empereur donne l'ordre d'arrêter; au bord de la route, il a vu un vieux laboureur, avec sa charrue attelée de deux chevaux, qui venait de terminer un sillon. — Voulez-vous me permettre, mon brave homme, de diriger un instant

votre charrue? — Pourquoi pas? dit le paysan, qui ne sait guère à qui il parle; mais je doute que vous le puissiez faire. Cela se voit de reste. Essayez toujours. — Essayons, dit l'empereur, et déjà il a le timon en main. Les chevaux partent, le soc tranche la terre, tout va bien... — Halte! crie subitement le vieillard, vous enfoncez le soc trop avant, et vous amenez de la mauvaise terre. Ce champ-là n'est pas fait pour de si profondes entailles. » L'empereur sourit, s'appliquant à lui-même et à sa politique l'admonition du paysan. Sur ces rapports du paysan et de l'empereur, l'imagination populaire a brodé toute une histoire, et le compère n'oublie pas d'en tirer la leçon morale. Hélas! il n'est que trop vrai, l'empereur Joseph a voulu creuser trop profondément son sillon. Cet esprit si libéral a montré en certaines occasions l'intolérance la plus cruelle, comme le prouve l'histoire du déiste Christophe, si bien contée par M. Auerbach. Le compère ne s'aveugle pas sur les vertus du souverain à qui il a voué une si respectueuse tendresse; il sait que la loi vaut mieux que le pouvoir arbitraire d'un homme, ce pouvoir fût-il confié aux mains les plus bienveillantes et les plus pures.

Ce sont donc des leçons de patience et de modération que donne le rustique instituteur. Et si l'on songe de quel écrivain viennent ces leçons, si l'on se rappelle qu'après 1848 plusieurs de ses ouvrages, son drame d'*André Hofer* par exemple, excitaient des émotions toutes contraires, on admirera le travail qu'il a accompli sur lui-même et l'exemple qu'il donne. Cette patience n'est pas la mollesse inerte du quiétisme; c'est une patience virile, la patience de l'homme qui se réforme lui-même et sait se rendre digne de ce qu'il désire.

La plupart des histoires que raconte le compère sont de petits drames psychologiques. Le sujet est insignifiant en apparence; regardez-y bien, vous verrez une étude précise, un développement magistral des passions. Il serait plus facile assurément d'imaginer quelque violent mélodrame, et il faut être sûr de soi pour se résigner à être si simple. Comment cette Allemagne, volontiers sympathique aux conceptions exagérées et fantasques, a-t-elle pu accueillir ainsi des narrations qu'un lecteur superficiel prendrait pour des contes de bonne femme? Ce n'est pas seulement l'habileté du style qui l'a charmée, c'est la science du cœur humain. L'histoire du paysan Xaveri, qui désole sa famille, qui scandalise le village par sa violence et son humeur farouche, et qui, soutenu au fond par quelques bons instincts, trouve toujours d'excellentes raisons pour ajourner la réforme de sa vie, est certainement un sujet d'une innocence un peu niaise, si l'on ne considère que l'ensemble. Qu'on ne s'y trompe pas cependant, ce qui est tout ici, c'est la connaissance du cœur, c'est l'exposé impitoyable des combinaisons, des

calculs hypocrites, par lesquels un lâche essaie de se tromper lui-même. Appliquez cette étude à des sujets plus complexes, plus élevés, vous aurez la peinture d'un type, l'image de la lâcheté morale. J'aimerais mieux sans doute que M. Auerbach fît cette application lui-même, et n'en laissât pas le soin au lecteur. Il me semble, et je reviendrai sur ce point, qu'il a suffisamment prouvé sa témérité et son adresse en traitant des sujets légèrement vulgaires pour en tirer des effets scientifiques. Il a réussi en Allemagne par ce hardi mélange de simplicité et de force; malgré ce succès, l'épreuve est dangereuse et ne doit pas être souvent répétée. S'il est bien de parler clairement et simplement quand on enseigne, il faut prendre garde que la clarté ne dégénère en lieux-communs, et la simplicité en enfantillage.

Il y a parfois dans ces naïves histoires des pensées d'une amertume poignante. Un matin le compère est entré à l'auberge avec son cousin André, et tandis qu'ils devisent tous les deux, arrive un marchand d'images qui doit quelque argent à l'aubergiste, et va le payer avec sa marchandise. Le ballot est ouvert, les images s'étalent sur la table; laquelle choisir? « Je prendrais volontiers, dit l'aubergiste, une ou deux figures de saints. — Tu as raison, dit le cousin André, pourvu que cela te serve à quelque chose. J'en ai connu de ces gens qui avaient de saintes images, et les plus saintes du monde, accrochées aux murs de leur chambre. Les saints les regardaient tout le jour avec leurs yeux si doux, si pieux!... Cela ne les empêchait pas de jurer, de s'emporter et de mentir comme à l'ordinaire. — Combien coûte ce portrait de Napoléon? dit l'aubergiste. — Ne prends pas cela, dit vivement le cousin André. Pourquoi un Napoléon dans la chambre d'un Allemand? Le rouge me monte au front lorsque j'entre dans une salle et que j'y vois cette image. — Cousin André, dit le compère, tu es un peu vif ce matin. — Le marchand était tout décontenancé. — Voici, dit-il, quelque chose qui vous conviendra : c'est l'image de l'Allemand Michel tiraillé par tous les souverains. — Que le bourreau t'emporte! s'écrie André furieux; afficher dans sa propre chambre le symbole de sa honte! J'ai des larmes de colère dans les yeux lorsque je vois de pareilles choses. Chacun s'imagine que ce n'est pas lui, lui-même, en personne, qui est ici livré à la risée; eh! qui est-ce donc, malheureux? Viens, compère, tout cela m'irrite, allons-nous-en. — Nous partîmes (c'est le compère qui parle), et tandis que l'aubergiste achetait un portrait de Napoléon, nous cherchâmes longtemps sans trop de succès quelle image on pouvait suspendre au mur dans la maison d'un Allemand. »

Le compère a écrit cette page dans un accès d'humeur noire, un jour qu'il pensait à la politique des cabinets allemands et à l'incertitude du peuple. « Hélas! — un critique distingué, M. Julien

Schmidt, le disait éloquemment dans une œuvre toute récente, — hélas! elle coule si lentement, cette politique, le flot est si pesant et si morne, qu'on ne saurait dire en vérité s'il marche ou s'il recule. » Il y a donc, même pour les plus sages, pour les plus fermes esprits, des heures de tristesse et de découragement; mais ce n'est pas là, grâce à Dieu, l'inspiration habituelle de M. Berthold Auerbach. Ce n'est pas à moi de lui apprendre qu'il y a en Allemagne des figures populaires, des images nationales qu'un Allemand peut regarder avec amour. Son livre est expressément dirigé contre les hommes à qui les désillusions ont enseigné l'indifférence. Il sait que le désespoir est un mauvais conseiller, et qu'à ses explosions violentes succède ordinairement le sommeil de l'âme. Point de désespoir violent, point d'abattement inerte, c'est la première loi de sa morale. Il excelle à parler du travail, à en montrer la vertu bienfaisante. Au milieu de ses rustiques histoires, il place un discours grave, solennel, évangélique, une sorte de *sermon sur la montagne,* et ce sermon est la glorification de l'activité humaine. « Il y a une chaire; qui sait où elle est? Il y a une communauté; qui pourrait dire son nom? Dans cette chaire, devant cette communauté, un orateur sans fonctions et sans titre parlait ainsi : Je viens vous parler de la majesté et de la couronne de l'homme, qui s'appelle le travail. » Et sur ce sujet tant de fois traité, l'orateur trouve des idées neuves, des rapprochemens inattendus, ou plutôt il n'y a pas ici d'orateur. Cette voix mystérieuse au sein d'une communauté inconnue, c'est la conscience de l'humanité. Je travaille et je suis heureuse de mon travail, tel est le murmure qui sort de tous les lieux où la race humaine accomplit son œuvre, murmure indistinct, qui a besoin d'une traduction précise. Le discours de M. Auerbach sur la sainteté du travail est la traduction de ce chant harmonieux et confus qui sort des ruches bourdonnantes.

Voilà le livre intitulé *l'Écrin du Compère.* On pourra en retrancher bien des histoires un peu puériles, on pourra abréger des développemens, supprimer des répétitions, il y restera toujours un merveilleux choix d'apologues, de légendes, de vérités morales, vivement exprimées et plus vivement encore lancées à leur but. L'auteur sait maints fabliaux des vieux temps, il les arrange à sa manière, et ses contemporains s'y reconnaissent. Il aime aussi à donner des leçons de philologie, à expliquer le sens d'un mot, d'une formule, à en retrouver l'origine première, et ce n'est pas seulement la tradition littéraire, c'est la tradition morale qui est renouée. Certains mots sont des médailles qu'une pensée énergique avait frappées; médailles rouillées, pensées évanouies, l'auteur les dérouille avec adresse, et les voilà remises en circulation. Tout cela est fait gaiement, allègrement, sans ombre de pédantisme, avec une bonne

humeur qui est déjà un enseignement. Ajoutons qu'il a des correspondans au nord et au sud de l'Allemagne, et que leurs lettres naïves complètent le tableau du compère. Il lui en vient du fond de l'Amérique. Nous pensions n'avoir sous les yeux que la petite commune où ce Franklin populaire distribue ses leçons, l'Allemagne entière est devant nous, même cette lointaine Allemagne qui s'agite au-delà de l'Océan. En un mot, la variété des formes répond à la richesse de la pensée. *L'Écrin du Compère*, une fois débarrassé des longueurs et de quelques puérilités, gardera une belle place dans la littérature politique et morale de l'Allemagne.

J'ai dit que l'auteur de *l'Écrin du Compère* avait fait subir à son enseignement moral les transformations les plus heureuses; j'ai dit qu'il s'était affranchi de certaines erreurs de sa jeunesse, et que sa prédication était non-seulement généreuse, mais sensée. Ce progrès n'était pas le seul que l'ingénieux conteur était tenu de réaliser; il lui reste encore un progrès littéraire à accomplir, s'il veut exercer toute l'influence à laquelle il prétend. M. Auerbach ne se préoccupe pas assez de l'invention : en renouvelant son esprit, il n'a pas cherché à renouveler sa manière. Son dernier roman, *Barfüszele* (*la Fille aux pieds nus*), pourrait tenir sa place dans les *Histoires de Village*. Or les *histoires de village* se sont déjà multipliées sous sa plume un peu plus qu'il ne faudrait, et, malgré le légitime succès qu'ont obtenu les premiers volumes de ces scènes rustiques, l'auteur fera bien de s'en tenir là. Je ne méconnais pas les parties gracieuses de ce livre : le premier chapitre surtout est plein de poésie et d'émotion; le tableau de ces deux petits orphelins qui ne veulent pas croire que leurs parens viennent de mourir, ou plutôt qui ne savent pas ce que c'est que la mort, la peinture de la maison déserte, du jardin abandonné, et de ces pauvres enfans qui s'y attachent, qui ne peuvent s'en éloigner, persuadés que le père et la mère vont revenir, ce sont là de ces scènes poétiquement touchantes où triomphe M. Auerbach. Un de ces enfans est l'héroïne du livre. Amrei (elle est si misérable, la pauvre enfant, que tout le village l'a surnommée *la Fille aux pieds nus*), Amrei et son frère Dami sont élevés aux frais de la commune, et les humiliations ne leur manquent pas. Comment Amrei grandit en sagesse et en grâce, dirige son frère, trouve dans la misère même des inspirations charmantes, devient l'appui des pauvres, et finit par épouser le fils d'un fermier du voisinage, tel est le sujet du récit. Encore une fois, certains détails sont excellens, le style est d'un artiste, mais l'ensemble manque de nouveauté et d'invention. Quand M. Berthold Auerbach ne répète pas, en les affaiblissant, ses premières histoires de village, il se laisse prendre, involontairement sans doute, aux réminiscences de ses lectures. Il y a dans *Barfüszele* une scène de

bal rustique qui a le tort de rappeler *la Petite Fadette,* et le mariage d'Amrei avec Johannes fait penser au dernier chant d'*Hermann et Dorothée.*

M. Berthold Auerbach cherche manifestement à se renouveler: c'est pour cela qu'il a refait ses premiers romans d'après une inspiration plus pure. Il doit persévérer dans cette voie et se rendre compte de toutes les difficultés de sa tâche. L'habile conteur prend son art au sérieux, il veut que les œuvres de l'imagination exercent une influence pratique, et déjà il est le chef d'une école de moralistes : qu'il s'attaque donc résolûment aux grands sujets, à ceux qui peuvent avoir une action sur la foule. Dans *Poète et Marchand* ainsi que dans *Spinoza,* M. Auerbach s'adresse aux lettrés, aux érudits, aux amis de la vérité délicate et subtile; dans les *Histoires de Village* comme dans *l'Écrin du Compère* et dans *Barfüszele,* il s'occupe surtout des classes rustiques. Un poète assurément ne doit pas s'interdire de tels sujets, mais il ne doit pas non plus s'y enfermer. Entre les raffinemens intellectuels de l'homme qui tient une plume et la simplicité de l'homme qui tient la charrue, il y a la vie active, complexe, la vie de ces classes qui représentent le travail si varié de la civilisation et qui conduisent en définitive les destinées du monde. Sur ce grand théâtre de la vie, dans la mêlée des intérêts et des passions, l'étude des caractères offre bien autrement de ressources au talent de l'observateur et du peintre. De plus hautes questions provoquent sa pensée, et le roman dès-lors, cessant d'être un genre inférieur, occupe la place que Goethe lui assigne. En lisant les écrits de M. Auerbach, on souffre souvent de voir ce sentiment moral, cet amour de la dignité humaine, cet art ingénieux du récit employés avec tant de conscience pour des résultats si incomplets. L'auteur des *Histoires de Village* ne retrouvera les succès de ses débuts qu'en se mesurant avec les grands problèmes, en peignant les vices ou les vertus de la vraie société de son temps.

Ces avertissemens d'une critique sincère, M. Berthold Auerbach, j'en suis sûr, a dû se les adresser lui-même. Il habitait autrefois ces contrées de la Forêt-Noire où il a peint d'après nature des types qui resteront; aujourd'hui il a fixé sa résidence au centre de l'Allemagne, dans l'une des plus intéressantes capitales de ce pays, au milieu d'un groupe d'écrivains et d'artistes qu'anime une féconde émulation. M. Auerbach habite Dresde, et Dresde, depuis quelques années, est devenue avec Munich le brillant foyer de l'imagination allemande. C'est là que M. Louis Richter, le peintre des mœurs nationales, groupe si harmonieusement dans ses compositions les enfans et les jeunes mères; c'est là qu'un noble statuaire, M. Rietschel, a taillé ses belles statues de Schiller et de Goethe, tandis qu'un critique éminent, M. Hermann Hettner, commente les chefs-d'œu-

vre de ces grands maîtres en des leçons applaudies de la foule. M. Charles Gutzkow aussi habite Dresde, et bien que la série de ses chutes au théâtre commence à devenir longue, on ne saurait passer son nom sous silence. C'est à Dresde encore que vivent deux écrivains d'un rare talent, deux des hommes qui se sont annoncés dans ces derniers temps avec le plus d'éclat : un poète généreux, M. Julius Hammer, et surtout l'énergique auteur du drame des *Macchabées* et du roman intitulé *Entre Ciel et Terre*, M. Otto Ludwig. De tous ces écrivains de Dresde, et je n'ai pas donné la liste entière, M. Berthold Auerbach est le plus célèbre : c'est déjà un maître, un chef d'école, et cette position oblige. Une sorte de responsabilité pèse sur lui, on lui demande du moins des leçons et des modèles. Pourquoi continuerait-il encore ses histoires de paysans? Ce qui était d'abord une inspiration franche et originale ne serait bientôt plus qu'une affaire de métier. *L'Écrin du Compère* aurait dû être son dernier mot sur ce point. Au lieu de tourner encore ses yeux vers la Forêt-Noire, qu'il regarde l'Allemagne entière, et que le spectacle de la vie renouvelle chez lui les sources de l'invention.

Ce conseil ne s'adresse pas seulement à M. Berthold Auerbach; tous les écrivains de l'Allemagne qui produisent aujourd'hui leur pensée sous la forme du roman ont besoin qu'on leur tienne le même langage. C'est la peinture de la société vivante que doivent se proposer les conteurs, s'ils veulent relever un genre qui a eu jadis sa période d'éclat et qui décline de jour en jour. La plupart des romans écrits depuis une dizaine d'années sont empruntés à l'histoire littéraire ou inspirés des mœurs rustiques. On est toujours sûr d'intéresser le public studieux de l'Allemagne en lui parlant des hommes qui ont illustré la patrie dans la poésie ou dans les arts; il n'est pas besoin pour cela de grands frais d'invention : on compte sur l'histoire elle-même, sur l'influence d'un nom glorieux, et l'auteur s'habitue à se contenter aisément. Aussi, pour un ouvrage bien fait, que de compositions médiocres! M. Otto Muller a tracé un tableau touchant dans sa *Charlotte Ackermann*, M. Hermann Kurz, dans son roman sur la jeunesse de Schiller, fait preuve de talent et de goût; mais ont-ils créé l'un et l'autre une œuvre qui puisse rester? Ces sortes de romans, et je cite les meilleurs, ne sont pour ainsi dire que les illustrations de l'histoire littéraire, une série de dessins et de portraits destinés à éclairer le texte, et qui n'auraient par eux-mêmes qu'un intérêt secondaire. Quant aux romans rustiques, c'est un procédé qui s'apprend; tant qu'un sentiment sincère a dicté ces récits de village, tant que l'étude de la nature populaire a été un moyen d'échapper à la fastidieuse élégance des conteurs de salon, cette inspiration a été féconde; maintenant elle est épuisée à son tour,

et M. Auerbach doit être dégoûté tout le premier des insipides imitations que son succès a fait naître. Il est temps de retourner, non pas dans les salons de M. le baron de Sternberg, mais au sein de la société qui vit et qui travaille. Le domaine de l'action, voilà le domaine du romancier. Quelques écrivains semblent avoir compris la nécessité de cette transformation; en face des deux classes de récits dont je parlais tout à l'heure, en face des romans historiques et des romans villageois, il y a aussi les tableaux de la société présente. Malheureusement les auteurs de ces compositions ne possèdent ni cette gravité morale ni cette netteté de style qui recommandent M. Auerbach. L'auteur des *Chevaliers de l'Esprit*, M. Charles Gutzkow, a attaqué intrépidement la peinture des choses contemporaines; mais pour quelques scènes heureuses combien d'inventions fantasques! Quelle absence de vérité! Combien de chapitres où l'observateur disparaît pour faire place au bel esprit qui joue son rôle, à l'écrivain qui déclame! Un professeur très distingué de l'université de Halle, un poète dont j'ai blâmé les vers, mais dont j'estime singulièrement l'activité courageuse et honnête, M. Robert Prutz, tour à tour chantre lyrique ou dramaturge, érudit ou romancier, a essayé aussi de peindre les mœurs et les caractères de son temps dans une série d'histoires émouvantes. *Félix, le Petit Ange, la Tour des Musiciens, Hélène,* attestent l'ardeur de son bon vouloir plutôt que la puissance de son talent. Les inventions de M. Prutz sont tantôt faibles, tantôt violentes; *la Tour des Musiciens*, par exemple, est un mélodrame à la fois pénible et grotesque, et, ce qui est rare chez les écrivains de ce mérite, ces étranges aventures ne sont relevées par aucune pensée, par aucune intention philosophique. M. Prutz est revenu à l'histoire de la poésie; il vient de donner une bonne traduction des comédies du poète danois Holberg, avec une curieuse étude sur les rapports littéraires de l'Allemagne et du Danemark. Sur ce terrain-là, M. Prutz est un maître, et je crois qu'il fera bien d'y rester. Quant à Mme Fanny Lewald, elle a trop de peine à se débarrasser de son panthéisme, et les fines observations que peuvent renfermer ses nouvelles sont presque toujours contrariées par des idées préconçues. Reste enfin M. Gustave Freytag, que le succès de son roman *Doit et Avoir* a placé au premier rang. Il s'en faut bien toutefois que M. Freytag soit un talent complet. C'est l'absence de romanciers qui a fait son triomphe, c'est aussi le désir que l'Allemagne éprouve de se voir représentée autrement que dans des études rétrospectives ou dans des histoires de village. M. Freytag a osé peindre les hommes de son temps, voilà sa force; il est diffus, il manque de concentration et de nerf, c'est là sa faiblesse. M. Berthold Auerbach peut encore reprendre l'avantage. Il y a quinze ans,

par ses tableaux de la Forêt-Noire, il donnait à l'Allemagne le goût de la simplicité et de la franchise; entré aujourd'hui dans une nouvelle phase, il peut ramener le roman dans les grandes voies de l'observation que lui avait ouvertes l'auteur de *Wilhelm Meister*.

Il y a une chose très digne de remarque dans la littérature allemande de nos jours : la plupart de ses représentans sont fidèles aux principes de Boileau, qui ne sépare pas le mérite de l'homme du mérite de l'écrivain, ni le bien vivre du bien parler. On sait qu'ailleurs et, dit-on, fort près de nous, ces préceptes de *l'Art poétique* passent pour des vieilleries ridicules; nous avons changé tout cela, et les écrivains d'imagination s'accordent volontiers maintes dispenses. C'est une théorie si commode de voir dans le désordre un symptôme de génie. Dans la société littéraire de l'Allemagne, il n'y a pas de *cour des miracles;* les aventuriers, les bohémiens n'y ont pas de rôle possible. Poètes et romanciers croient à la gravité de leur mission, et plus les générations nouvelles sont aujourd'hui occupées d'industrie et de finance, plus aussi les hommes qui représentent les intérêts de la pensée se croient tenus de se respecter eux-mêmes pour faire respecter leur œuvre. C'est dans le poétique asile du foyer, au milieu des joies de la famille, qu'ils écrivent leurs poèmes et leurs romans. De là ce parfum d'honnêteté qu'on respire avec bonheur même dans des ouvrages d'une valeur secondaire, de là aussi cette école de moralistes, d'instituteurs populaires, qui soumettent toujours l'imagination à la loi du devoir et qui combattent l'influence d'une littérature énervante. Est-ce une raison pour que leur invention languisse? Je ne le pense pas. Le meilleur moyen de défendre la littérature sérieuse, c'est de montrer qu'elle n'a rien à envier à la littérature du désordre. Les plus grandes hardiesses de l'esprit peuvent se concilier avec l'existence la plus simple et la plus régulière. Ce ne sont pas les dissipations folles qui font le talent: c'est l'âme, la méditation, la sensibilité du cœur, surtout ce don merveilleux de s'identifier avec ses semblables et de vivre de leur vie pour la reproduire en traits brûlans. Que M. Berthold Auerbach ait donc le courage d'oser, et il prendra définitivement le rang qui lui appartient. Il a lui-même l'instinct de ce qui lui manque quand il s'écrie gaiement dans la préface de *l'Écrin du Compère :* « Sans doute on cherchera vainement dans ce livre maintes choses qui devraient s'y trouver; mais il faut bien que la vie ait un but, et si chaque homme a du temps devant soi, c'est afin de se compléter peu à peu pour le bien de la patrie et de l'humanité. » N'est-ce là qu'une vaine apologie? Toute parole est sérieuse sur les lèvres d'un tel moraliste : l'apologie de M. Berthold Auerbach est une promesse, et je l'enregistre avec joie.

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

UN

PAYSAN TURC

I.

Nous sommes en Asie-Mineure, à trois journées de marche d'Angora, dans l'humble habitation d'un paysan turc. Veut-on savoir quelle influence salutaire la vie de famille exerce encore dans quelques régions de cette Turquie menacée par tant d'élémens de ruine, veut-on connaître aussi quelles natures énergiques et naïves se conservent çà et là au milieu de la société corrompue de l'Orient, qu'on s'arrête un moment devant le modeste foyer autour duquel se grouperont les principaux incidens de cette histoire, et qui pourrait servir de modèle à plus d'un foyer civilisé.

La principale pièce de l'habitation est une grande chambre carrée, au plafond bas, aux parois percées de maintes petites fenêtres se suivant les unes les autres sans intervalle. Plancher, plafond, lambris, tout est en bois de sapin. Une immense cheminée, une estrade couverte de tapis et de matelas qui borde le mur au-dessous des fenêtres, quelques coussins devant la cheminée, deux étagères chargées de tasses, de cafetières, et des menus objets dont se compose un capharnaüm asiatique, ainsi se complète l'ameublement du riche paysan de Natolie chez lequel nous introduisons le lecteur. Sur l'un des coussins entassés près de la cheminée se tient assis le maître de la rustique demeure. C'est un vieillard grand et droit comme l'un des arbres dont sa maison est construite, aux yeux

bleus, limpides et sourians, aux lèvres vermeilles, aux dents blanches et à la longue barbe argentée. Il est vêtu à la mode des paysans d'Asie; son large pantalon en étoffe brune et grossière se termine par des guêtres étroites et échancrées au-dessus de la cheville, comme en portent les Grecs, et surtout les Albanais; le bas de la jambe et les pieds sont nus, une large ceinture est roulée et serrée autour de la taille. A sa veste en gros drap, brodée en laine bleue et rouge, de longues manches pendent par derrière. La tête est coiffée d'un *fez*, autour duquel se déroule gracieusement une écharpe d'Alep en mousseline blanche, ornée d'une broderie de soie écrue imitant l'or. Un *caftan*, que nous appellerions robe de chambre, en drap bleu clair, doublé et garni en fourrure, est suspendu à un clou près de la cheminée; de gros souliers en maroquin rouge sont placés sur le bord du tapis.

La journée est close. Le travail quotidien qui entretient la force dans le corps du vieillard et la sérénité dans son âme est terminé. La pipe appelle tout doucement le sommeil, qui jamais ne se fait longtemps attendre. Quelques momens encore, et le vieillard lâchera sa ceinture, ramènera sur son corps une courte-pointe piquée actuellement posée sur un coussin, étendra ses membres robustes et fatigués, puis s'endormira jusqu'au lever d'un nouveau jour.

Cette maison, nous l'avons dit, est celle d'un riche paysan de Natolie, et ce vieillard, qu'on nomme Mehemmed-Aga ou Mehemmedda par une abréviation usitée dans le pays, en est le maître. Son activité, une intelligence bornée, mais supérieure à celle de ses voisins, l'heureux choix d'une compagne, et ce que les voisins appellent de la chance, lui ont assuré petit à petit une aisance dont il se sent complétement satisfait. Ses récoltes sont presque toujours les meilleures du district; sa vigne porte les plus beaux raisins; les poulains que ses deux jumens lui donnent chaque année atteignent ordinairement l'âge de service, et ceux dont il n'a que faire pour son propre usage sont vendus à de très bons prix. Mais que dire de son troupeau de chèvres? La contrée qu'habitait Mehemmedda, quoique éloignée seulement de trois jours d'Angora, ne possédait guère que des chèvres communes, et le préjugé populaire établissait en fait qu'en dehors du territoire même d'Angora, les belles chèvres aux soies blanches et argentées qui portent le nom de la ville ne pouvaient se propager. Mehemmedda n'était pas un esprit fort, tant s'en faut : il n'avait pas été accoutumé à examiner si ce que l'on disait autour de lui avait ou n'avait pas le sens commun; mais l'occasion s'étant présentée un jour d'acheter à très bas prix deux magnifiques boucs d'Angora, il en avait fait l'acquisition. Il avait obtenu en moins d'une année une génération de jolis métis, qui donnèrent à

leur tour de véritables angoras, et les produits de ceux-ci n'avaient rien à envier à leurs arrière-grands-pères. La fortune de Mehemmedda se trouva plus que doublée du coup, car les chèvres d'Angora donnent trois fois plus de laine que les autres, et cette laine se vend quatre et cinq fois plus cher que le poil des chèvres communes. Mehemmedda remercia le seigneur et son prophète, et ne songea pas un seul instant qu'il avait fait une découverte dont les conséquences pouvaient enrichir toute la contrée. Jamais, lorsqu'il entendait ses compatriotes et ses amis affirmer que les chèvres d'Angora ne prospéraient qu'à Angora, jamais il ne s'avisa de citer son troupeau comme un argument contre cette assertion. Il ne perdit même pas l'habitude de répéter l'axiome qui avait frappé son oreille dès sa plus tendre enfance; mais il continua de soigner son troupeau, d'en exclure les métis, d'introduire la propreté dans son étable, de surveiller ses bergers et de confier ses chèvres à de bons chiens de garde. Il se procura d'excellens ciseaux pour tondre ses *angoras* sans perdre la moitié de leur poil et sans les blesser; enfin il fit si bien qu'au bout de quelques années il se vit presque embarrassé de son revenu.

A l'époque où nous le trouvons assis au coin de son feu, Mehemmedda était donc l'un des plus riches cultivateurs de sa province, sans qu'il eût pourtant rien changé aux habitudes de sa vie. Sa maison, nouvellement bâtie, comme il était facile de le deviner à la blancheur des boiseries, était construite d'après le plan très primitif des chaumières turques. Un grand hangar, des greniers, un poulailler, une étable et une écurie au rez-de-chaussée, une galerie couverte au premier et donnant accès à quatre pièces qui formaient en quelque sorte le cœur de l'édifice, — c'était tout; mais les fenêtres avaient des vitres, les planchers des tapis, les estrades des matelas faisant divan, et pas la moindre toile d'araignée ne remplaçait les rideaux absens. Les vêtemens de Mehemmedda et de sa famille n'étaient ni en lambeaux ni rapiécés de couleurs diverses. Leur tabac et leur café étaient de bonne qualité, et il n'était pas rare de trouver chez le digne paysan du pain cuit au four avec du levain. Tout enfin respirait le bien-être dans cette honnête famille.

A l'âge de seize ans, Mehemmedda avait épousé la fille d'un de ses voisins, âgée de douze ans et demi. De nombreux enfans, échelonnés à peu de distance dans l'espace de quarante années, avaient détruit de bonne heure la beauté délicate d'Ansha; mais Mehemmedda paraissait ne s'en être jamais aperçu. Quoiqu'à l'âge de vingt ans Ansha pût déjà être prise pour la mère de son mari, jamais celui-ci ne lui avait donné de rivales, jamais il ne s'était montré fatigué ni ennuyé de son aspect maladif; loin de là, une tendresse presque

paternelle et un respect que l'excellente femme méritait sous tous les rapports, une confiance sans bornes enfin, avaient répandu sur une existence monotone et dure au fond les doux rayons du bonheur domestique. De tous les enfans qui avaient béni cette union et épuisé les forces d'Ansha, quatre filles et autant de garçons vivaient encore.

L'aîné des fils, entré comme distributeur de café (*caïvédj*) chez un pacha établi à Constantinople et élevé plus tard aux fonctions de son secrétaire, s'était marié dans la capitale et n'avait pas revu ses parens depuis nombre d'années. Les deux puînés avaient épousé des filles du pays. L'une des jeunes femmes avait apporté dans sa nouvelle famille un petit champ de riz qui contribuait puissamment à son bien-être, car un champ de riz en Asie équivaut presque à une mine d'or en Californie. L'autre bru, moins favorisée de la fortune, était une orpheline de père et de mère, dont l'enfance délaissée s'était écoulée presque exclusivement dans la maison de Mehemmedda et dans la société de ses filles, jusqu'au jour où le troisième de ses fils s'était aperçu qu'Anifé était charmante, et que personne ne faisait aussi bien qu'elle le sirop de raisin. Il avait donc demandé à son père la permission de l'épouser, et l'avait obtenue sans trop de peine.

Ainsi composée, la famille de Mehemmedda vivait heureuse. Chaque année amenait au moins un nouvel habitant dans la maison de bois; les femmes étaient suffisamment occupées, et les hommes, cultivant de leurs propres mains les terres dont ils tiraient toutes leurs richesses, épargnaient au père bien des journées de paie. Il ne faudrait pas supposer d'ailleurs que le soin de donner de nouveaux habitans à la maisonnette fût entièrement dévolu aux deux jeunes couples. Ansha, presque aussitôt après avoir marié son second fils, avait mis au jour deux jumeaux, — une fille et un garçon, Malek et Benjamin. Au moment même où commence ce récit, les deux jumeaux étaient âgés de sept ans, et un petit enfant de quelques mois pressait de ses mains délicates les mamelles fécondes de la mère de famille, en y puisant le lait nourricier. Quant aux premières filles de Mehemmedda, toutes étaient mariées dans les environs; devenues à leur tour mères de famille, elles ne fréquentaient plus guère la maison natale.

Mehemmedda, auquel il est bien temps de revenir, était encore accroupi auprès de la cheminée, lorsque ses deux fils rentrèrent des champs, et se placèrent de l'autre côté du foyer, sur le tapis, aucun des deux n'étant assez malappris pour s'asseoir non invité sur le siége qu'occupait le père de famille. Bientôt après, Ansha, suivie de ses deux brus, apporta la table et le dîner. Sous ce nom de table,

on désigne en Orient un tabouret que l'on place les jambes en l'air, et que surmonte un grand plateau en cuivre posé sur les quatre pieds du tabouret comme sur des colonnes. Tout autour du plateau, des feuilles de pain sans levain pliées en quatre représentent les serviettes absentes, tandis qu'une véritable serviette, ou, si on l'aime mieux, une nappe longue de trois ou quatre mètres fait le tour de la table sur les genoux des convives, et leur sert à essuyer leurs doigts, après qu'ils ont rempli l'office de fourchettes. Quand ces apprêts furent terminés, l'une des brus déposa sur le plateau un demi-chevreau rôti, farci de riz et de raisin; l'autre apporta un plat de boulettes de grains de froment concassés, bouillis et roulés dans des feuilles de vigne; puis la petite Malek présenta à son père et à ses frères l'aiguière remplie d'eau limpide et la cuvette au fond de laquelle s'élève une espèce de promontoire portant à son sommet un morceau de savon. Les convives prirent successivement le savon entre leurs mains et reçurent la douche d'eau froide qu'y versait la petite, et qui, tombant dans la cuvette percée de petits trous, allait se perdre dans un double fond.

Le souper commença aussitôt et ne fut pas long, car le père de famille semblait silencieux et préoccupé, et personne dans la maison n'osait parler lorsqu'il gardait le silence. Le café fut servi par Mehemedda lui-même sans que son front se déridât. Le vieillard fit signe ensuite à sa femme de s'asseoir auprès de lui, et, après avoir allumé sa pipe, il dit entre deux bouffées de tabac : « Le muletier Ahmed est arrivé ce matin de Constantinople. » Un moment de silence suivit cette brève communication. Ansha cherchait dans son esprit en quoi l'arrivée du muletier Ahmed pouvait intéresser son mari et le rendre aussi soucieux; puis, comme si un rayon de lumière l'eût subitement éclairée, elle s'écria avec vivacité : — A-t-il apporté des nouvelles d'Osman-Bey?

— *Hich Allah!* répondit Mehemmedda.

— De bonnes nouvelles? reprit Ansha.

Le vieillard secoua la tête et demeura pensif, sa longue barbe blanche tremblait sur sa poitrine.

— Est-il plus malade? demanda encore la mère alarmée.

— Beaucoup plus malade qu'il ne l'a jamais été, répondit Mehemmedda. Puis, faisant un effort pour se décharger des tristes nouvelles qui pesaient sur son cœur, il ajouta : — Le muletier Ahmed l'a vu avant de quitter Constantinople. Il était allé lui demander s'il avait quelques commissions pour nous, et notre fils, ayant appris qu'il était là, voulut le voir. Il était fort mal, et sa vie semblait ne devoir pas se prolonger au-delà de quelques jours; il pria Ahmed de nous dire qu'il nous avait toujours aimés et qu'il nous aimait en-

core, qu'il eût voulu nous voir encore une fois et nous recommander sa plus jeune femme et les deux enfans de celle-ci, qui seront sans ressources après la mort de leur père. Ahmed m'a dit que la femme et les enfans pourraient bien nous arriver d'un jour à l'autre, car notre pauvre Osman avait tout disposé pour qu'ils se missent en route aussitôt qu'il aurait fermé les yeux.

Mehemmedda dit tout cela d'une voix assez ferme; son visage était triste et des larmes roulaient dans ses yeux, mais sa physionomie exprimait le fatalisme religieux plus encore que l'émotion. Moins habituées à dominer ainsi leurs affections, la mère, la fille et les brus éclatèrent en sanglots, tandis que les fils, suivant l'exemple de leur père, conservaient un air calme et grave.

— Et que deviendront ses autres femmes et ses autres enfans? demanda Ansha après un long silence.

— Ahmed dit qu'elles appartiennent à des familles riches et haut placées qui prendront soin d'elles et de leurs enfans. Sa plus jeune femme seule doit venir nous demander asile.

— Et le pacha ne pourrait-il pas la reprendre maintenant qu'elle va être veuve? dit timidement un des frères.

— Il paraît que notre fils ne le désire pas, repartit le vieillard en haussant légèrement les épaules; peut-être est-ce à cause des enfans... Il a sans doute ses raisons pour cela.

— Tant mieux, tant mieux, ajouta la pauvre mère en se reprenant à sangloter; si je ne dois plus revoir mon pauvre Osman, mon premier né, mon cher fils, ce sera au moins une consolation que d'embrasser et de soigner ses enfans.

— Êtes-vous prête à les recevoir, Ansha? reprit le père; d'après ce qu'Ahmed m'a dit, ils ne doivent pas tarder.

— Je vais tout préparer, répondit la mère. Et satisfaite d'avoir à se distraire ainsi de sa douleur, la digne femme ouvrit toutes les armoires, compta et examina les matelas et les couvertures, tandis que ses fils poursuivaient la conversation avec leur père.

— Cette jeune femme doit posséder de belles choses, disait l'un; quand un pacha donne une esclave à son favori, il ne la lui donne pas toute nue, m'a-t-on dit; il la couvre de belles étoffes et de riches pierreries; il la fait suivre par des coffres remplis de beaux coussins brodés, de vaisselle d'or et d'argent, des plus beaux vêtemens et des plus beaux meubles du pays.

— C'est selon, répondit froidement le père. Et d'ailleurs, depuis que mon fils a épousé cette jeune fille, il peut avoir disposé des présens du pacha; peut-être aussi faut-il rendre au pacha ses présens lorsque le mariage est dissous : je ne sais. *Hich Allah*, nous devons nous préparer à recevoir notre fille et ses enfans aussi pauvres que

les plus pauvres, et à leur faire une part des richesses que Dieu nous envoie.

II.

Des environs d'Angora, qu'on se transporte maintenant à Constantinople : c'est encore chez une famille musulmane que je vais conduire mon lecteur; mais celle-ci ne ressemble guère à celle du brave paysan Mehemmedda. Nous sommes dans un palais riche, mais délabré, un des palais du pacha protecteur d'Osman. Ce haut fonctionnaire en a permis l'usage au jeune fils de Mehemmedda lorsqu'il l'a élevé à la dignité de son secrétaire et qu'il lui a donné sa jeune esclave, la Circassienne Sarah. Non content de cet acte de générosité, le pacha avait envoyé à son secrétaire un curieux mélange de meubles de rebut, quoique bien conservés, mais n'ayant jamais été destinés à faire ménage ensemble. Les rideaux étaient ou trop courts ou trop longs pour les fenêtres; les divans s'arrêtaient à moitié chemin du mur, les tapis formaient comme des îles au centre des planchers, ou bien on les avait roulés sur les bords pour en dissimuler les proportions exagérées. Mais ce qui était plus triste encore que ce défaut d'ensemble, c'était le désordre qui régnait sans partage dans cette demeure. Partout des toiles d'araignées formaient d'immondes draperies; des morceaux de plâtre détachés de la muraille laissaient à découvert la brique ou la pierre de la première construction; des pans de l'ancienne boiserie, qui avaient alimenté le maigre foyer dans des jours de pénurie, étaient remplacés par des planches en sapin blanc. Le malheureux penchant qu'ont les Turcs à rapiécer leurs vêtemens avec des morceaux totalement étrangers à l'étoffe primitive avait laissé des traces profondes et nombreuses dans tout l'appartement. Plusieurs vitres n'étaient maintenues dans leur situation normale que par des bandes de papier huilé qui remplaçaient les parties absentes.

Dans l'une des chambres composant le harem étaient rassemblés les meubles les mieux conservés, et un grand feu brillait dans l'âtre; c'était dans ce réduit privilégié que l'objet de l'intérêt général gisait étendu sur deux matelas placés à terre devant la cheminée, à demi suffoqué sous une multitude de vêtemens fourrés et de couvertures piquées. C'était un jeune homme de jolie figure, mais si maigre et tellement accablé par la maladie, qu'il eût été difficile de préciser son âge. Plusieurs mouchoirs entouraient son front hâve et creusé; ses prunelles, qui semblaient flotter trop à l'aise dans l'enfoncement de leurs orbites, brillaient du feu de la fièvre; les pommettes saillantes de ses joues étaient marquées de taches d'un rouge vif; des

lèvres bleuâtres, sèches et entr'ouvertes, laissaient apercevoir une rangée de dents longues et aiguës, dont l'émail avait perdu tout son éclat; sa poitrine se soulevait rapidement chaque fois qu'une espèce de sifflement sortait de sa bouche. Ce malade, ou pour mieux dire ce mourant, était le pauvre Osman, le fils si tendrement aimé et regretté par ses vieux parens d'Asie. Il avait quitté la maison paternelle dix ans auparavant, à la suite d'un pacha voyageur, dont l'intendant, parent éloigné de Ansha, avait imaginé de soulager la famille de sa cousine en établissant l'aîné de ses fils dans une des grandes maisons de Constantinople. Admis chez le pacha en qualité de distributeur de café, sa jolie figure lui avait attiré l'attention et les sympathies du maître, qui, lui ayant fait apprendre tant bien que mal à lire et à écrire, l'avait élevé ensuite à la dignité de son secrétaire, sorte de sinécure qui le rapprochait de sa personne. Je ne suivrai pas Osman dans la carrière des honneurs et de la fortune, car je ne saurais le faire sans m'aventurer sur un terrain des plus glissans, et sans courir le risque de choquer mes lectrices : je dirai seulement qu'Osman, une fois secrétaire du pacha, ne se préoccupa plus que d'amasser de l'argent et de se donner du plaisir. Il vendait la protection, la bienveillance et jusqu'à la présence de son maître: il passait les heures de liberté que ce maître lui laissait à jouer ou à boire dans la compagnie de ses nombreux esclaves de l'un ou de l'autre sexe. Le maître lui-même prenait quelquefois sa part de ces divertissemens. Les jours, par exemple, où il n'avait pas à se montrer au palais du sultan ni à visiter quelques-uns des ministres, il fermait sa porte vers quatre heures de l'après-midi, et il employait le reste de la journée et une partie de la nuit dans la société de son favori Osman et de plusieurs autres de ses pareils à boire du vin et des liqueurs, et à se réjouir je ne sais comment jusqu'à l'heure où on le transportait complétement anéanti dans l'intérieur de son harem. Osman n'était pas plus sobre que son protecteur, mais il était moins vigoureux, ou peut-être son éducation rustique et les habitudes de son enfance ne l'avaient-elles pas prédisposé à supporter sa nouvelle existence. Sa santé ne résista pas longtemps à de tels excès, et nous venons de le voir luttant sur un lit de douleur contre les angoisses d'une mort prématurée.

Et pourtant Osman n'avait perdu ni toute la naïveté de son âge, ni la délicatesse de ses sentimens, ni cette fraîcheur et cette pureté d'âme qu'il avait apportées naguère de ses montagnes. On se récriera peut-être contre une assertion en apparence trop indulgente. Un homme vénal, débauché, qui emploie l'argent mal acquis à défrayer son hideux libertinage, qui éteint sa jeunesse et jusqu'à sa vie dans les plus tristes excès, peut-il conserver une seule partie de

son âme pure de toute souillure? Le prétendre, n'est-ce pas enlever à la pureté son charme, et au vice son caractère odieux? Qu'on le remarque bien cependant, il ne s'agit pas ici d'un chrétien élevé dans la société chrétienne. Bien que né de parens honnêtes, Osman, éloigné de la maison paternelle dès son enfance, n'avait pu profiter ni de leurs exemples ni de leurs leçons. Pour lui comme pour plusieurs de ses compatriotes, l'ignorance de toute loi morale ou du moins de tout ce que nous entendons par ces mots n'avait que trop bien secondé les fatales influences auxquelles avait été exposée sa jeunesse. Le même homme qui dans un autre milieu eût aimé et pratiqué la vertu, égaré par les conseils d'un maître dépravé, l'avait suivi dans une voie mauvaise sans se rendre compte de sa chute. C'était dans la plénitude d'une certaine innocence qu'Osman était arrivé au bord de la tombe. Aussi n'était-il guère effrayé de la mort; les désordres de sa vie passée ne pesaient nullement à sa conscience, et fidèle à la croyance musulmane, il ne voyait dans l'autre vie que des plaisirs analogues à ceux qu'il allait quitter.

Une seule question troublait Osman : il avait entendu sa plus jeune femme, Sarah, balbutier quelques paroles où se trahissait une douloureuse inquiétude sur l'avenir de ses enfans. N'avait-il pas fait un usage coupable de l'argent destiné à entretenir sa famille? Que deviendrait après sa mort la plus aimée comme aussi la moins riche de ses femmes? que deviendraient ses enfans? Ces sombres pensées amenaient à leur suite la terreur et le délire. L'âme du malheureux flottait ainsi entre des préoccupations toutes matérielles et des souvenirs de sa première enfance ou des visions du paradis musulman, qui l'arrachaient passagèrement à ses inquiétudes. Tantôt il revoyait les vieux arbres du vieux verger éclairés des premiers rayons du soleil, il entendait le mugissement des buffles que son père conduisait au pâturage, il se croyait lui-même encore à la recherche des nids d'aigle sur la montagne; tantôt il adressait des invocations à ces beautés toujours souriantes et toujours jeunes qui attendent le vrai croyant dans l'autre vie. Brisé par ces aspirations de la fièvre, il tomba enfin dans une morne somnolence qui permit à quelques femmes groupées à l'extrémité de la chambre de reprendre leur causerie interrompue.

Parmi ces femmes se trouvaient les trois épouses d'Osman, Fatma, Anifé, Sarah. Fatma, sœur du pacha protecteur d'Osman, était entrée dans le harem du favori après la mort de son premier époux. Bien que mère déjà de trois enfans, elle n'avait donné aucun héritier à Osman, qui avait alors pris pour femme la fille d'un de ses collègues en favoritisme, veuve aussi, mais beaucoup plus jeune que Fatma. Anifé cependant n'avait donné à Osman qu'un enfant maladif, et elle

était bientôt tombée en disgrâce. Enfin était venue Sarah, esclave circassienne, qui avait passé du harem du pacha dans celui du favori. En deux ans de mariage, elle était devenue mère d'une fille charmante, idole de son père, et d'un garçon âgé de huit mois à l'époque même où le pauvre Osman se débattait contre la mort. Pendant sa longue maladie, Osman avait toujours voulu avoir ces enfans à son chevet, et ils faisaient avec Sarah partie du groupe dont nous venons d'indiquer les principaux personnages.

Une conversation insignifiante, à laquelle ne prenaient point part les trois épouses rivales, se continuait depuis une heure entre les esclaves réunis autour d'elles, lorsqu'un soupir et quelques mots prononcés d'une voix sourde annoncèrent le réveil du malade. Le silence se rétablit aussitôt, et Sarah courut se placer au chevet d'Osman. D'une main tremblante, le jeune homme saisit un flacon posé près de lui et le porta à sa bouche. Après avoir bu quelques gorgées du cordial qu'il contenait (et ce cordial n'était autre que de l'eau-de-vie), Osman retrouva un moment assez de force pour adresser à Sarah ces quelques mots : — Mon père t'attend, toi et mes enfans. As-tu de l'argent pour le voyage?

Un geste négatif de la jeune femme fut sa seule réponse.

— Allah! Allah! s'écria douloureusement le malade. Et ses regards parcoururent tous les recoins de la grande chambre comme pour y chercher quelque objet précieux de nature à être transformé en argent. Ils venaient de s'arrêter sur les aigrettes de diamant qui paraient le front de sa première épouse, quand Sarah comprit la secrète pensée d'Osman, et se hâta de dire à voix basse : — Ne pourrai-je aller à pied?

— A pied? avec tes deux enfans! Mais il faut huit jours pour faire à cheval le voyage de Constantinople à la maison de mon père..... Et comment vivrais-tu pendant la route?

Sarah hésitait à répondre; enfin elle balbutia : — Et si je m'adressais à la *beiuk-kanum* (grande dame)? — On désignait ainsi la première épouse du pacha.

— La *beiuk-kanum!* Oui, tu as raison, Sarah. Elle est bonne, elle ne nous refusera pas son appui... — Et un sourire de satisfaction succéda un moment à l'expression d'inquiétude qui contractait les traits du malade.

Le temps pressait, la nuit était venue. Sarah voulut partir sans retard pour se rendre chez la *beiuk-kanum*. Osman ne résista que faiblement au désir de sa femme, et au bout de quelques instans, enveloppée d'un *caftan* et les traits cachés sous le *yakmak*, Sarah se dirigeait, suivie de deux négresses, vers la demeure du pacha.

A peine était-elle sortie, qu'Osman se reprocha d'avoir consenti à

une démarche que la timidité enfantine de sa jeune femme pouvait faire échouer. Ses regards s'étaient portés de nouveau sur les aigrettes resplendissantes de Fatma. En même temps il avait retrouvé, grâce aux perfides excitations de l'alcool, une sorte de vigueur qu'il avait hâte de mettre à profit pour régler les questions d'intérêt matériel, devenues sa dernière préoccupation. Il ne recula donc pas devant un appel désespéré au dévouement de sa première femme, dont il prononça le nom d'une voix assez distincte pour que Fatma, restée à l'extrémité de la salle, accourût aussitôt près de lui. Comment rapporter la conversation qui s'engagea entre les deux époux? Qu'il nous suffise d'en indiquer les traits qui peuvent caractériser la femme musulmane. Osman eut d'abord à essuyer les lamentations hypocrites de Fatma, qui se plaignait de l'abandon où l'avait laissée jusqu'alors son puissant seigneur. Il fallut qu'Osman réunît toutes ses forces pour couper court à ces récriminations et formuler nettement sa demande. Il s'agissait pour Fatma de vendre une de ses épingles en diamant et d'en remettre le prix à Osman, qui pourrait ainsi faciliter à Sarah et à ses enfans le voyage de Constantinople au district d'Angora. Il faut renoncer à peindre la douleur et la surprise que cette ouverture provoqua chez la noble Fatma. — Allah! Allah! malheur à moi! s'écria-t-elle. Que n'avez-vous parlé plus tôt!... — Et la digne personne se confondit en protestations de tendresse habilement entrecoupées de larmes, de sanglots et de gestes pathétiques; puis elle finit par déclarer à son mari que ses bijoux ne lui appartenaient plus, et qu'elle en avait disposé en faveur de ses fils, qui lui avaient seulement accordé le droit de les porter jusqu'à sa mort. Comme on le pense bien, il n'y avait rien de vrai dans cette étrange histoire; mais la mise en scène n'en était pas moins des plus saisissantes. Osman en fut-il dupe? Si quelques doutes s'éveillèrent dans son esprit, il n'en laissa rien voir. L'effort qu'il venait de faire avait épuisé ses forces, et sans témoigner aucune mauvaise humeur à Fatma, il interrompit ses lamentations en la priant d'aller prendre du repos.

Au moment même d'ailleurs où Fatma retournait près de son brasier, Sarah reparaissait, et Osman eut bientôt oublié le mécompte qu'il venait d'éprouver. Le visage de la jeune femme exprimait la sérénité. Elle déposa sur le lit de son époux une bourse assez bien remplie. — La *beiuk-kanum* t'envoie cela, seigneur, dit-elle avec un faible sourire. Elle a été bien bonne pour moi, et cette bourse contient, m'a-t-elle dit, plus d'argent qu'il n'en faudra pour mon voyage.

A partir de ce moment, le jeune malade, rassuré sur le sort de ceux qu'il aimait, ne lutta plus contre le délire et s'abandonna sans

résistance au tourbillon vertigineux de ses pensées. Il languit ainsi quelques jours. Enfin, au terme d'une nuit passée dans un assoupissement causé par l'extrême faiblesse, il se leva sur son séant, murmura le nom de Sarah, celui de sa mère, et retomba sur ses oreillers. Quelques mots, qui s'adressaient à sa famille absente, errèrent encore sur ses lèvres; puis un grand soupir souleva une dernière fois sa poitrine, et la pauvre âme s'enfuit de la terre.

Quelques jours après cette triste mort, dont un palais délabré de Constantinople avait été le théâtre, la modeste ferme que nous avons décrite au début de cette histoire recevait Sarah, ses deux enfans et un fidèle serviteur, qui n'avait pas voulu se séparer de sa maîtresse. La même femme qui avait vu le fils de Mehemmedda mourir victime des funestes influences d'une fausse civilisation allait voir, au sein de la famille du paysan, la lutte des élémens de décadence et de régénération que possède la Turquie se poursuivre sous une autre forme. Cette fois heureusement la corruption ne devait pas triompher de la vertu.

III.

Ce fut un jour mémorable pour la famille du vénérable Mehemmedda que l'arrivée de la belle veuve d'Osman. Les femmes et les enfans se pressaient autour de Sarah et des petits orphelins, criant, pleurant, riant, culbutant tous les paquets, sous prétexte de mettre chaque chose à sa place. Une mule chargée de linge et d'objets de literie charma les regards de la vieille Ansha, qui reconnut avec joie que l'arrivée de sa belle-fille ne causerait aucun embarras à la famille. On offrit la pipe et le café au vieux serviteur Hassan. La digne femme de Mehemmedda reconnut sur les frais visages de ses petits-enfans les traits de son premier né, et la douloureuse émotion causée par cette ressemblance se trahit en une explosion de sanglots. Sarah fit alors observer timidement que les deux enfans lui paraissaient plutôt le portrait de leur grand-père, et cette remarque lui gagna d'emblée le cœur du vieillard.

Les jours qui suivirent se passèrent pour la famille et pour Sarah à faire des questions et à y répondre. Il fallut que Sarah racontât et racontât encore la maladie et les derniers instans d'Osman, qu'elle répétât autant de ses paroles qu'elle pouvait s'en rappeler. Et quand la vieille mère apprit que son nom était sorti le dernier des lèvres de son fils expirant, ses filles craignirent qu'elle ne fondît littéralement en larmes. — Mon pauvre enfant! criait-elle, pourquoi ai-je consenti à son départ? qu'avait-il besoin d'honneurs et de renommée? Ni le pain, ni le riz n'ont jamais manqué à la maison, et le fils de mes

entrailles n'avait que faire des richesses d'autrui. Hélas! pourquoi le pacha a-t-il jeté les yeux sur lui? Moins de dignités, plus de calme et de bonheur, voilà ce qu'il lui fallait. Que n'est-il resté auprès de moi, puisqu'il n'a jamais cessé de me regretter?.. — Et la pauvre femme reportait son regard sur le dernier né de son Osman comme sur l'image de celui qu'elle ne devait plus revoir.

Mais Osman n'était pas le sujet unique de ces conversations; les jeunes filles et les jeunes femmes voulaient être mises au courant des usages de Constantinople et de l'intérieur d'un harem renfermant plusieurs maîtresses. Les autres femmes d'Osman étaient-elles aussi belles et aussi jeunes que Sarah? Avaient-elles des enfans, et combien en avaient-elles? Sarah était sans doute la plus aimée, mais les autres avaient-elles toutes la même part dans ce qui restait du cœur d'Osman? Étaient-elles jalouses les unes des autres? étaient-elles bonnes, douces ou colères? Le gardien du harem jouissait-il d'une grande autorité et n'en abusait-il pas? Sarah sortait-elle pour aller au bain, ou prenait-elle des bains dans l'intérieur du harem? Sarah répondait à tout de la meilleure grâce du monde; mais tant de curiosité l'étonnait un peu, et le premier moment passé, lorsque son innocente vanité se fut accoutumée à la pensée de savoir tant de choses que ses parens ignoraient, l'ennui descendit lentement sur la pauvre enfant. Elle se dit avec tristesse et presque avec effroi que ces conversations avec ses belles-sœurs, sa belle-mère et quelques voisines formeraient désormais son unique passe-temps.

Une semaine s'était écoulée depuis l'arrivée de Sarah, et toute la population de la maisonnette avait repris ses occupations et ses habitudes, lorsque Mehemmedda ordonna à ses deux fils aînés de le suivre aux champs, parce qu'il voulait causer affaires avec eux. Les femmes s'entre-regardèrent aussitôt avec surprise et inquiétude; quant aux jeunes gens, ils suivirent leur père en silence, et attendirent patiemment que le vieillard leur expliquât sa pensée.

Quand ils eurent atteint une prairie où les fameuses chèvres d'Angora broutaient l'herbe à leur aise sous la garde du jeune fils de Mehemmedda, ce dernier s'assit à terre à l'ombre d'un immense noyer, et permit à ses fils d'en faire autant; il tira ensuite de sa poche une dizaine de petites poires vertes qu'il se mit à découper avec le grand couteau qu'il portait d'ordinaire à la ceinture, puis, tout en découpant et en mangeant ses poires : — Mes enfans, dit-il à ses fils, la mort de votre frère vous impose d'autres devoirs que ceux de partager avec sa veuve et ses orphelins l'abri et la nourriture; Sarah est jeune et seule : or ces deux mots-là ne feront jamais bon ménage ensemble. Vous savez que la loi et la coutume sont d'accord pour assurer à la veuve d'un musulman un nouvel époux

dans son beau-frère, ou à défaut de beau-frère dans le plus proche parent de son défunt mari; mais, *mach' Allah!* les beaux-frères ne manqueront pas à Sarah, et il s'agit seulement de savoir auquel de vous deux elle appartiendra. L'aîné de vous a le droit de la réclamer pour sa femme; pourtant je sais combien vous vous aimez l'un l'autre, mes enfans, et je suis convaincu qu'Erjeb, quoique l'aîné, ne voudrait pas user d'un droit qui chagrinerait Ahmed. C'est pourquoi j'ai voulu parler à tous deux en même temps. Qu'en pensez-vous? Lequel de vous présenterai-je pour époux à ma fille et pour père à mes enfans?

Les deux jeunes gens se regardèrent interdits et en silence; enfin Ahmed dit avec timidité : — C'est à mon frère de parler le premier.

— Pourquoi? dit Erjeb, qui semblait peu empressé de profiter de son privilége.

— Tu es l'aîné, reprit Ahmed.

Erjeb haussa les épaules, comme s'il eût fait peu de cas dans cette occasion de son droit d'aînesse. Il répondit pourtant : — Je n'ai nullement l'intention de t'enlever Sarah; pour ce qui me concerne, je te laisse parfaitement libre de l'épouser.

— Et je fais absolument comme toi, repartit Ahmed. Je suis heureux avec ma femme; je n'ai jamais songé à en épouser une seconde. Notre père n'en a qu'une; il n'en a jamais eu davantage, et si une lui a suffi pendant un si grand nombre d'années, je ne vois pas pourquoi je serais plus difficile que lui.

— Mes chers fils, reprit le vieillard, ceci est de l'enfantillage. Quelle importance attachez-vous donc au fait d'épouser deux femmes au lieu d'une? Si les circonstances n'étaient pas aussi impérieuses, vous auriez passé votre vie avec une seule épouse, puisque tel eût été votre bon plaisir; mais le ciel en a ordonné autrement. Ce n'est pas là un grand malheur, et je ne vois pas ce qui vous contrarie si fort dans ce nouvel arrangement. Rien n'est plus commun; pareille chose arrive tous les jours, à tous et dans le monde entier. Celui de vous qui épousera Sarah sera aussi heureux avec ses deux femmes que l'autre avec son unique épouse. Croyez-en mon expérience, mes enfans.

Et, voyant qu'il ne recevait point de réponse, le vieillard leva la tête et considéra attentivement le visage soucieux de ses fils; puis il dit avec quelque inquiétude : — Auriez-vous remarqué dans la personne de Sarah quelque chose qui vous déplût?

— Non, mon père, répondirent froidement les deux jeunes gens.

— Eh bien! alors, reprit le père rassuré et retrouvant toute sa sérénité, décidez-vous, et que cela finisse. *Mach' Allah!* ne dirait-on

pas qu'une femme de plus ou de moins dans un ménage peut faire ou défaire le bonheur d'une famille?

Les fils de Mehemmedda sentirent l'inutilité de la résistance. Pressés de nouveau par leur père, ils consentirent enfin à épouser Sarah, mais à la condition que la veuve d'Osman choisirait entre eux. Chacun d'eux s'engagea de son côté à ne pas refuser le bonheur qui lui serait offert, et, satisfait de cette concession, le vieillard reprit avec les deux jeunes gens le chemin de la maison.

Les débats suscités par le mariage projeté ne devaient cependant pas se terminer si vite. A peine les jeunes gens se virent-ils seuls avec leurs femmes, qu'ils leur firent part des propositions paternelles. Les jeunes femmes qui avaient épousé les deux fils du vieux couple constant et fidèle avaient considéré la monogamie comme un privilége de la famille où elles entraient. La pensée de partager avec d'autres femmes l'amour de leurs époux et le titre d'épouses n'avait jamais traversé leur esprit, et le projet du vieillard leur sembla une intolérable offense. Les femmes turques ne sont pas toujours ni très douces ni très soumises. Aussi devine-t-on que le débat terminé entre le père et les enfans ne tarda pas à recommencer entre ceux-ci et leurs compagnes. La mère de famille fut elle-même appelée à y prendre part, et les propositions de Mehemmedda furent combattues par la femme même du paysan. Nous ne donnerons pas ici les argumens intéressés produits pour ou contre la monogamie dans le cours de cette discussion de famille. Qu'il nous suffise de dire qu'alarmée par d'injustes insinuations de ses belles-filles, la vénérable Ansha faillit douter un moment du cœur de son mari, et craindre que lui aussi ne voulût mettre en pratique les conseils donnés à ses fils. Il s'ensuivit une scène touchante où le digne paysan, pour rassurer sa vieille compagne, n'eut qu'à la serrer contre son cœur, en jurant qu'il n'aurait jamais d'autre femme qu'Ansha. La mère de famille ne put alors que se ranger du parti de Mehemmedda, et les deux jeunes femmes, comprenant que toute opposition était devenue inutile, se retirèrent soumises, mais non résignées.

En sortant de la chambre où Mehemmedda était resté avec sa femme et ses fils, elles rencontrèrent Sarah, accompagnée de ses enfans, qui revenait des champs rappelée par un message de son beau-père. L'union avait régné jusque-là entre les trois brus; mais en apercevant celle qui renversait tout l'édifice de leur bonheur, les deux femmes lui lancèrent un regard tout enflammé de haine, et passèrent rapidement auprès d'elle sans lui adresser un seul mot. Sarah s'arrêta tout étonnée, sans pouvoir s'expliquer cette colère qui succédait à des dispositions jusqu'alors bienveillantes; puis, espérant apprendre chez son beau-père la raison de cet étrange revi-

rement, elle hâta le pas et fut bientôt devant le vieillard, qui l'accueillit avec un doux sourire. — Ma fille, lui dit-il, vous êtes veuve, et vos enfans n'ont plus de père. Notre devoir envers vous et envers celui que nous pleurons encore est de combler ces deux vides, de vous donner un autre protecteur en remplacement de celui que Dieu vous a retiré. J'agirais plus conformément à la règle et à l'usage en vous présentant pour époux l'aîné des fils qui me restent; mais mes enfans ont préféré un autre procédé, et comme on a dans ma famille, à vrai dire, des notions tant soit peu bizarres sur les choses de la vie, je me suis rendu à leurs désirs. Mes deux fils vous offrent leur main et vous laissent le choix entre eux. Si vous désirez prendre quelque temps pour réfléchir, vous n'avez qu'à parler, ma fille.

— Mes sœurs sont-elles instruites de la proposition qui m'est faite en ce moment? demanda Sarah.

— Oui, répondit le vieillard; leurs maris ne leur ont rien caché.

— Et qu'ont-elles dit? demanda encore Sarah, se rappelant les sombres regards qu'on venait de lui lancer.

— Que vous importe, ma fille, ce qu'ont dit vos sœurs? Toutes deux connaissent leurs devoirs et sont de bonnes femmes; elles vous ont aimée dès le premier jour que vous avez passé parmi nous, et elles vous aimeront chaque jour davantage, quel que soit le compagnon que vous aurez choisi.

— Me permettez-vous de me retirer pendant une heure? dit Sarah. Je reviendrai ensuite vous rendre réponse.

— Nous t'attendrons ici jusqu'à midi, mon enfant, et si à ce moment tu n'es pas revenue, nous en conclurons que ton choix n'est pas encore fixé, et nous nous rassemblerons de nouveau quand tu le voudras.

Sarah descendit dans la vigne avec ses deux enfans, et alla s'asseoir sur l'herbe au bord d'un petit ruisseau qui arrosait le verger, à l'ombre d'un grand mûrier. La petite fille se mit aussitôt à ramasser les fruits dont le sol était jonché, et le petit garçon ne tarda pas à s'endormir, abandonnant sa mère à ses propres réflexions. Sarah n'était pas une héroïne de roman; son cœur ne débordait pas de tendresse, et l'humilité ne formait pas le fonds de son caractère. C'était une bonne fille, assez douce, beaucoup plus simple et plus vraie que les femmes parmi lesquelles elle avait vécu à Constantinople, mais beaucoup plus avancée dans la connaissance des choses de la vie que ses rustiques parentes. Elle comparait ses nouveaux prétendans à l'homme qu'elle avait fidèlement aimé, et la comparaison n'était pas à leur avantage. Venait ensuite la pensée des tracas et des amertumes que la jalousie des deux jeunes femmes n'épargnerait pas à leur rivale. Épouse imposée et acceptée à contre-cœur d'un paysan

mal élevé et déplaisant, opprimée par une rivale qui exercerait en quelque sorte sur elle l'autorité d'une maîtresse, Sarah n'apercevait dans le sort qui lui était offert, et sous quelque aspect qu'elle essayât de l'envisager, qu'ennui et tourmens. Trop jeune pour se rendre compte du poids d'une longue et solitaire existence totalement dénuée de toute occupation, de tout intérêt et de tout plaisir, Sarah se disait que le monde entier n'était pas enfermé dans la maisonnette de Mehemmedda, qu'il y avait d'autres hommes que ses beaux-frères, qu'elle était encore jeune et jolie, que rien ne s'opposait à ce qu'elle rencontrât dans un temps plus ou moins éloigné un parti plus sortable qui la replaçât dans son monde à elle, et qui lui rendît les plaisirs dont la mort d'Osman l'avait sevrée. Je ne jurerais pas non plus que Sarah ne cédât au désir d'étonner ses parens par un refus auquel ils étaient loin de s'attendre, et d'apprendre à ses belles-sœurs qu'elle ne leur enviait pas les maris dont elles étaient si jalouses et si fières. Ce fut donc avec un faible, mais fin sourire sur les lèvres, qu'elle reparut dans la salle où l'attendaient Mehemmedda, Ansha et leurs fils, quelques minutes avant que l'heure fût écoulée.

— Je viens vous faire part de ma résolution, mon père, ma mère et mes frères, dit-elle en s'adressant tour à tour à ces divers personnages. Je vous remercie pour votre tendre sollicitude envers moi et mes enfans; mais vous avez si bien su me rendre heureuse au milieu de vous tous, que je ne souhaite rien changer à ma position.

— Je ne te comprends pas, ma fille : qu'entends-tu par ne rien changer à ta position? Tu ne changeras que ton titre de veuve contre celui d'épouse, qui vaut assurément mieux.

— Je le préférerais de beaucoup, mon père, si je pouvais le reprendre avec celui qui me le donna jadis; mais puisque cela est impossible, je garderai celui de veuve qu'il m'a laissé, et je n'accepterai pas un nouvel époux. Pardonnez-moi ce refus, mon père, ma mère, et vous aussi, mes frères; mais vous ne voudriez pas me voir triste et malheureuse, et je le serais certainement si j'acceptais votre généreuse proposition.

— Dieu me préserve de faire ton malheur, ma pauvre enfant! Mais je ne vois pas ce qui arrivera de toi!... Enfin c'est toi qui le veux... Allons, vous autres, ajouta le vieillard en se tournant vers ses fils, donnez avis de cette réponse à vos femmes.

Les deux jeunes gens se dirigeaient déjà vers la porte, charmés d'en être quittes à si bon marché, lorsque Sarah fit un mouvement pour annoncer qu'elle avait quelque chose à dire encore. Les jeunes gens s'arrêtèrent et se regardèrent non sans inquiétude. Sarah dit

alors de sa plus douce voix et avec une émotion véritable : — Je n'ajouterai plus qu'un mot. Vous m'avez offert un protecteur pour moi et pour mes enfans, et je l'ai refusé pour eux comme pour moi; mais, tout en refusant l'époux et le père, je ne repousse ni la protection ni le protecteur. Loin de là, j'ai prévenu par mon refus bien des soucis et des discordes; sachez-m'en bon gré, et surtout ne m'en veuillez pas. Le sang qui coule dans les veines de ces enfans est le vôtre, quoique je ne sois la femme d'aucun de vous. Promettez-moi de ne jamais l'oublier; promettez-moi qu'aussi longtemps que l'un des descendans de Mehemmedda vivra, mes enfans ne seront pas délaissés, qu'ils auront une maison et une famille, tout aussi bien que si j'avais accepté aujourd'hui la main de l'un de mes frères.

— Nous te le promettons, ma fille, se hâta de répondre le vieillard, visiblement ému; je te le promets pour moi et pour les miens, et je suis sûr que mes fils ne contrediront pas mes paroles. D'ailleurs, si tu n'épouses aucun de ces jeunes gens, ta fille du moins épousera notre Benjamin dès qu'elle aura l'âge convenable.

— Vous avez raison, mon père; nous ratifions tous votre promesse, dirent les fils de Mehemmedda, et nous la tiendrons.

Cet engagement pris, les jeunes gens se retirèrent, et Sarah de son côté s'empressa de regagner sa chambre. A partir de ce moment, les difficultés soulevées par l'installation de la veuve d'Osman dans la ferme de Mehemmedda semblaient écartées. Il en restait une pourtant, que personne n'avait soupçonnée, et que quelques indications données sur le caractère du plus jeune fils de Mehemmedda feront aisément comprendre.

Le vieux paysan avait, on s'en souvient, désigné cet enfant, nommé Benjamin, comme devant épouser la fille de Sarah. La sollicitude de la belle veuve ne se concentra plus dès-lors exclusivement sur sa petite Attié et sur son frère; elle se détourna un peu sur Benjamin, ainsi que sur sa jeune sœur Ansha (1), et les soins donnés à ces frêles créatures devinrent peu à peu sa plus douce et même son unique distraction. Le caractère de Benjamin méritait à plus d'un titre, il faut le dire, l'intérêt de Sarah. Pâle et chétif, quoique grand pour son âge, sombre et réfléchi, il fuyait les jeux et la société des enfans du même âge pour s'essayer à déchiffrer quelques livres turcs, ou pour s'entretenir avec la jeune femme qui se plaisait à former son esprit. Cet esprit était assurément des plus naïfs et des plus incultes. A tout moment, l'élève de Sarah trahissait son ignorance par des questions

(1) La mère de famille avait donné son propre nom à sa dernière née; nous avons déjà fait remarquer plus d'une fois combien les noms de femmes sont peu variés dans l'Asie-Mineure.

ou des réponses singulières, qui amenaient un sourire sur les lèvres de la veuve d'Osman. Blessé alors, mécontent de lui-même et par conséquent de tous ceux qui l'entouraient, Benjamin disparaissait pendant des journées et quelquefois pendant des semaines entières. Sous prétexte de poser des trappes à loup et à renard, ou de découvrir dans les montagnes de plus frais pâturages pour les troupeaux, Benjamin gravissait les rochers, traversait les ravins, se glissait dans l'épaisseur des forêts vierges; puis, quand il se sentait hors de la portée des regards et des voix humaines, il s'asseyait à l'ombre des grands arbres, sur le gazon que nul pied n'avait encore foulé. Là, les yeux fixés ou sur les profondeurs verdoyantes ou sur la voûte étoilée, il tombait dans un certain engourdissement des sens et de la pensée plein de douceur et qui produisait sur son âme l'effet d'un bain tiède sur des muscles irrités. Tous ses souvenirs se confondaient comme dans une rêverie d'où seule la figure de Sarah se détachait vivante et entourée de lumière. Les paroles tombées de ses lèvres et prononcées de sa voix basse et cadencée résonnaient à ses oreilles comme de lointains accords. Ainsi retrempé aux sources pures de la solitude et de la contemplation, Benjamin arrivait à se sentir plus fort, à douter moins de lui-même. Pourquoi seul, en présence des sapins et des chênes, dans le silence des forêts, sous les blancs rayons de la lune, n'accusait-il jamais Sarah de caprice, d'indifférence pour lui, d'injustice ni d'humeur? Pourquoi son image lui apparaissait-elle alors comme unie par une parenté mystérieuse à toutes les belles choses dont la calme influence le rendait si heureux? C'est là une question que je ne cherche point à résoudre. Je dis seulement qu'il ne faut pas s'étonner si les absences de Benjamin devenaient de plus en plus fréquentes, et s'il s'oubliait chaque fois plus longuement dans ses silencieuses retraites. Il était de ceux dont l'oreille saisit de bonne heure ce qu'il y a de discordant dans les voix et dans les bruits de ce qu'on appelle le monde, qui n'écoutent avec docilité que les leçons données dans le silence des déserts par l'âme à l'âme elle-même. Aussi Sarah remarqua-t-elle plus d'une fois avec étonnement le singulier rayonnement qui éclairait le visage de son fantasque élève, lorsqu'il revenait de ses longues excursions dans les montagnes, et l'accueil qu'elle lui faisait se ressentait de cette impression favorable. Alors se levaient pour Benjamin quelques jours d'ineffable félicité. Le sourire affectueux de Sarah ne lui avait pas échappé. Il se sentait le bien-venu; il se sentait distingué, aimé de celle dont l'éblouissante image avait rempli ses rêveries dans la montagne; il formait le projet de mériter par son dévouement et son application cette bienveillance qui lui était si précieuse, et tout allait bien,... tout jusqu'à l'heure où un nouveau froissement replongeait

Benjamin dans cette vie errante, seul remède qu'il eût trouvé aux précoces tristesses de son âme.

Ainsi s'écoulaient les jours et les mois pour le pauvre enfant, qui devait plus tard s'en souvenir comme d'une époque de joies ineffables, tant il est vrai que le mirage du temps est le plus étrange, le plus inexplicable de tous, tant il est vrai que nous changeons à chaque instant l'unité à laquelle nous mesurons le bonheur et le malheur de cette vie!

IV.

Dix ans se sont passés, et pendant ce long espace de temps aucun incident notable n'est venu modifier la condition de nos personnages. Les deux belles-sœurs de Sarah sont entourées d'une nombreuse famille dont elles s'enorgueillissent considérablement. Les deux beaux-frères sont un peu plus gros, ils boivent, mangent, fument et dorment un peu plus que par le passé. Le chef de la famille porte toujours dignement sa noble vieillesse. Seule, Ansha se ressent visiblement des infirmités de l'âge; mais le bon Mehemmedda n'en témoigne que plus de soins et une affection plus vive à celle qui tient depuis quarante ans la première place dans son cœur. Deux personnages cependant doivent surtout ici appeler notre attention. Quels changemens dix années ont-elles pu apporter dans la beauté de Sarah et dans le caractère de Benjamin, le fiancé de sa jeune fille? C'est là ce qu'il importe de savoir.

A l'époque dont nous parlons, Sarah, disons-le tout de suite, eût été trouvée belle à Paris; mais en Asie, et dans la famille de Mehemmedda, on la classait parmi les *vieilles,* tandis que les deux belles-sœurs, quoique plus âgées qu'elles, étaient considérées comme *jeunes?* Pourquoi cette différence? Parce que l'idée de jeunesse se lie étroitement en Turquie à l'idée de fécondité. Or les deux belles-sœurs avaient depuis dix ans donné le jour à de nombreux enfans, tandis que Sarah, condamnée par son veuvage à la stérilité, était, pour cette stérilité même, traitée de *vieille.* Les Turcs n'y regardent pas de si près. Avait-elle réellement perdu toute beauté? Sarah n'avait pas vingt ans quand elle était venue habiter la maisonnette de Mehemmedda. Elle eût passé pour belle à Paris, ai-je dit: qu'on en juge. Dix années d'ennui et presque d'isolement, tel était le lourd fardeau qu'elle avait à supporter. Aussi avait-elle perdu les fraîches couleurs et l'embonpoint de la jeunesse, ses grands yeux noirs s'étaient légèrement enfoncés dans leur orbite; mais sa physionomie, plus pâle, gardait tout son charme, sa taille était devenue plus élégante et plus svelte. En somme, les contours du visage de Sarah restaient

si délicatement tracés, qu'un sculpteur eût refusé d'y changer une seule ligne. Ajoutons que Sarah avait le bon goût de ne pas compliquer sa coiffure au moyen de ces élégantes queues de chèvre teintes en orange que les belles dames d'Asie aiment à laisser pendre sur leur dos. Sarah ne mêlait aucun ornement aux grosses tresses couleur d'ébène qui flottaient sur ses épaules. Cette négligente façon d'arranger ses cheveux était même pour les deux belles-sœurs un grief de plus. L'absence des queues de chèvre était attribuée à une affectation d'économie qui ne laissait pas d'être quelque peu insultante pour le riche Mehemmedda.

En réalité, Sarah n'était pas heureuse. Elle aimait ses vieux parens et ses jeunes enfans, mais cette affection paisible laissait dans son âme un vide que le souvenir d'Osman lui avait plus d'une fois douloureusement révélé. Elle ne trouvait aucun charme aux entretiens des veillées, où il n'était question que des accidens de la saison, du progrès des moissons, ou de quelques épisodes vulgaires de la vie intime des familles voisines. Ses heures les plus douces étaient celles qu'elle consacrait à l'éducation de ses enfans et du fiancé de sa fille Attié, Benjamin.

Nous avons dit ce qu'il y avait d'étrange dans le caractère de ce jeune homme. Pendant dix ans, les dispositions sauvages que nous avons déjà signalées chez Benjamin n'avaient fait que prendre sur lui plus d'empire. Agé de dix-sept ans, Benjamin avait gardé sa santé délicate, son visage pâle et mélancolique; mais sa taille était plus haute, et sous un extérieur frêle il cachait une vigueur nerveuse qui manque souvent aux tempéramens les plus robustes. Le jeune homme se consumait toujours en de vagues rêveries, il s'abandonnait à des aspirations douloureuses vers un avenir inconnu où l'image de Sarah lui apparaissait au milieu d'incohérentes visions. Ainsi la veuve du premier né de Mehemmedda exerçait sur son plus jeune fils une fascination plus puissante encore que celle qui avait trop tardivement agi sur Osman.

Après tant d'années de souffrances et d'émotions contenues, un jour vint enfin qui apporta dans la destinée de Benjamin et par conséquent dans celle de Sarah un changement décisif. C'est à ce moment que nous reprenons notre récit. Depuis le matin, Sarah était assise avec sa fille Attié sur les bords d'une petite rivière qui coulait à quelques centaines de pas de la maison du paysan. Pendant que son jeune fils s'amusait à cueillir des mûres le long des haies, Sarah cherchait à vaincre chez Attié, destinée à devenir l'épouse de Benjamin, la vague répugnance que lui inspirait son futur mari. Les confidences par lesquelles Attié répondait aux conseils de sa mère n'étaient que trop de nature à éclairer Sarah sur le caractère

du sentiment que Benjamin éprouvait pour elle-même. — Hier, lui disait Attié, il m'a reproché d'avoir les cheveux blonds et les yeux clairs. « Pourquoi, répétait-il sans cesse, n'as-tu pas les cheveux noirs comme ta mère?... » Et la jeune fille allait s'étendre avec complaisance sur les mille bizarreries de Benjamin, lorsque celui-ci parut tout à coup et vint s'asseoir près de Sarah. Effrayée, la pauvre enfant se sauva à toutes jambes, laissant sa mère seule avec le fantasque jeune homme.

On devine que les premières paroles échangées entre Sarah et Benjamin eurent pour objet la terreur manifestée à son approche par Attié. Sarah avait commencé à réprimander vivement le fils de Mehemmedda sur ses brusques allures, lorsque Benjamin l'interrompit en arrêtant un regard sévère sur le visage de la veuve d'Osman. — Avez-vous connu des femmes grecques à Constantinople? lui demanda-t-il.

Sarah était si peu préparée à cette question, qu'elle demeura un instant interdite; mais Benjamin ayant répété les mêmes mots non sans quelque impatience, elle avoua qu'elle en avait connu plusieurs.

— Étaient-elles vieilles?

— J'en ai connu de vieilles et de jeunes.

— Et les vieilles, que faisaient-elles?

— L'une d'elles apportait dans le harem diverses marchandises, des broderies, des étoffes, des coiffures et toute sorte de choses à l'usage des femmes; une autre était appelée lorsque l'une de nous était en mal d'enfant; une autre s'occupait de médecine.

— Ah! dit Benjamin.

— Quel intérêt tout cela peut-il avoir pour vous, Benjamin?

— La vieille femme qui soignait les malades ne vendait-elle pas autre chose que des médicamens? Ne vendait-elle pas des charmes?

— Probablement; mais pourquoi me regardez-vous ainsi, Benjamin? Avez-vous donc besoin de secrets merveilleux?..... Qu'une femme délaissée ou maltraitée emploie des moyens magiques pour recouvrer l'amour de son époux, ou même pour se venger d'une rivale, comme on dit que cela arrive quelquefois, je le comprends; mais un homme! mais vous, Benjamin! votre volonté ne vaut-elle pas tous les talismans du monde?

— Vous comprenez qu'on emploie la sorcellerie pour se venger?

— Je comprends qu'on l'emploie pour se procurer ce qu'on ne peut obtenir sans elle.

En ce moment, Sarah leva les yeux sur Benjamin. Le visage du jeune homme exprimait un trouble qui touchait au délire; il gardait le silence, mais sa bouche entr'ouverte semblait murmurer des mots

auxquels la voix se refusait. Ses yeux ouverts et fixes semblaient faire effort pour lire dans l'âme de Sarah.

— Qu'est-ce donc? s'écria celle-ci effrayée; qu'avez-vous, Benjamin? Éprouvez-vous quelque mal?

Benjamin répondit par un geste négatif. On pouvait aisément deviner qu'il s'efforçait de vaincre son trouble et de retrouver ses esprits. Quand il y eut réussi en partie, il reprit avec calme : — Ce n'est rien, Sarah; vous savez que je suis sujet à des crises singulières. Qui sait d'où elles me viennent? Eh! vous l'ignorez sans doute... Oui, vous l'ignorez; c'est bien, n'en parlons plus.

Ainsi engagé, l'entretien ne pouvait manquer de devenir intime. Sarah supplia Benjamin d'avoir pitié de sa jeune fille. Évitant de répondre aux étranges discours du frère d'Osman, elle lui avoua les inquiétudes que lui inspirait l'avenir d'Attié. Pouvait-elle confier cet avenir si cher à celui dont la conduite était pour elle une redoutable énigme? Ces inquiétudes, franchement manifestées, blessèrent l'irritable amour-propre du jeune homme. — Vous ne me connaissez pas! s'écria-t-il. Oui, je suis malheureux, mais je ne suis ni méchant ni injuste... Attié est une sotte d'avoir peur de moi, et la sottise m'impatiente, voilà tout... Son visage ne me plaît guère non plus, cela est vrai; mais ce n'est pas ma faute. Pourquoi ne vous ressemble-t-elle pas? Ne voit-on pas tous les jours des filles ressembler à leur mère? — Et Benjamin allait peut-être révéler à Sarah ses sentimens les plus secrets, quand un incident fort imprévu vint l'arrêter au début de ses confidences.

Un bruit de pas et de chevaux se faisait entendre depuis quelques instans. D'abord éloigné, ce bruit se rapprocha bientôt. Un cavalier parut au détour du sentier, puis un autre; enfin tout un corps de soldats à cheval, suivis d'autres soldats à pied, déboucha sur la route qui longeait la rivière. C'était un régiment du contingent turc levé par les Anglais, et composé d'hommes de toutes les nations, de toutes les croyances, presque tous gens sans aveu, répudiés par leur pays, et cachant sous le titre de réfugiés politiques une existence déshonorée. Il y avait bien aussi de véritables Turcs parmi ces Européens transformés en Turcs faute de mieux et en désespoir de cause; mais ces vrais Turcs ne formaient pas l'élite de leur nation : c'étaient d'anciens janissaires, des *bachi-bouzouks* congédiés et chassés de leur corps pour cause d'inconduite ou d'insubordination. A la suite de ce ramassis de vagabonds venait une tourbe de drogmans, véritable écume de ces ondes fangeuses qui croupissent dans Stamboul: Grecs, Arméniens, Juifs, renégats ou non renégats, menteurs, voleurs, incapables d'une bonne pensée comme d'un bon sentiment, ignorans, lâches, ils étaient recherchés par les chefs de corps (la

plupart officiers polonais ou hongrois) comme l'intermédiaire indispensable pour communiquer avec leurs soldats. Quant aux soldats, qui connaissaient ces drogmans pour les avoir vus à Constantinople exerçant les métiers les plus vils, ils les méprisaient et leur refusaient toute confiance, tandis que les drogmans eux-mêmes, suivant en cela l'invariable coutume de leur caste, ne traduisaient jamais ce qui leur était dit, mais faisaient des intentions, à eux bien connues, des chefs l'usage qui convenait le mieux à leurs propres intérêts, et se plaisaient à semer la discorde entre les soldats et les officiers.

Le groupe des drogmans suivait les cavaliers à quelque distance. Lorsqu'ils furent près de Sarah, qui s'était enveloppée à la hâte dans son grand voile en calicot blanc, et se tenait debout, à demi cachée par des arbres, le dos tourné aux passans, l'un d'eux parut frappé de sa haute taille et d'un je ne sais quel reflet d'élégance qu'elle avait rapporté de la capitale, et conservé malgré son long séjour parmi des campagnards. — Ah! la jolie fille! s'écria l'effronté Grec, enchanté de pouvoir insulter impunément ses anciens et terribles maîtres, devant lesquels il avait si longtemps tremblé. — Que fais-tu là, et pourquoi te caches-tu? Montre-nous ton visage, ou, par saint George! je vais dire partout que tu es vieille et laide. Les jolies femmes ne se cachent plus, n'est-ce pas, Michel? ajouta-t-il en se tournant vers l'un de ses compagnons. La mode du voile est passée, et nous voyons à présent autant de jolis minois qu'il nous plaît.

Sarah ne répondait pas, et paraissait ne rien entendre des mots qui lui étaient adressés. Alors le Grec, qui avait probablement bu plus d'un verre d'eau-de-vie dans la journée, sauta à bas de son cheval, et, suivi de deux ou trois camarades, il arriva d'un bond auprès de Sarah; puis, la prenant brutalement par la taille, il essaya d'écarter les plis de son voile. — Laissez-moi! s'écriait Sarah d'une voix étouffée par les draperies et par l'émotion; mais ni ses cris ni ses prières n'eussent arrêté le bras de l'insolent, si un poignet d'acier ne l'eût saisi tout à coup et ne l'eût forcé de lâcher prise. Le Grec fit un pas en arrière, vaincu un moment par la douleur, car les doigts de Benjamin avaient noirci son bras; mais Benjamin était seul de son côté, et le Grec comptait sur l'appui de tous ses camarades. Aussi, le premier mouvement de surprise et d'engourdissement passé, la rage vint s'ajouter au caprice, et la conquête de Sarah fut irrévocablement résolue dans l'esprit du drogman.

— Arrière! hurla-t-il en portant la main à son couteau, qui, à vrai dire, n'était pas des mieux affilés; arrière, misérable! Est-ce ainsi que tu respectes tes sauveurs? — Puis, se tournant vers Sarah : — Et toi, la fille, montre-moi ton visage tout de suite, et s'il me plaît, je t'ordonnerai de me suivre à notre campement, où tu chan-

teras et tu danseras toute la soirée pour nous désennuyer, et ensuite nous verrons; peut-être te ferai-je l'honneur de ne te renvoyer que demain matin.

Honneur soit rendu à la simplicité des mœurs du peuple des campagnes en Asie! Sarah ne comprenait qu'imparfaitement les grossières paroles qu'on lui adressait; mais elle voyait que le Grec voulait la forcer à découvrir son visage. C'était là une insulte sans exemple et qui la faisait frémir. Ses craintes ne tardèrent pourtant pas à changer de nature et d'objet. Entouré par les amis du drogman, Benjamin avait à se défendre contre les assauts réitérés de ces lâches agresseurs. Le fils de Mehemmedda était d'apparence frêle et presque maladive; mais il avait une de ces organisations nerveuses auxquelles dans certains momens rien n'est impossible. D'un élan vigoureux, il avait repoussé ses trois antagonistes, qui se tenaient à distance, quand d'autres drogmans accoururent au secours des premiers combattans. Aussi pouvait-on prévoir le moment où Benjamin, malgré sa fière attitude, succomberait sous le nombre. Heureusement il se trouvait quelques vrais Turcs dans cette arrière-garde. En voyant une femme et un jeune musulman insultés par des Grecs, ils perdirent patience. Ils commencèrent par se placer entre le chef de la bande et Sarah, priant le premier de renoncer à son entreprise et recommandant à Sarah de courir s'enfermer chez elle. Celle-ci était trop émue par le danger que courait Benjamin pour suivre ce conseil. — Laisserez-vous périr cet enfant? s'écria-t-elle avec angoisse en se tournant vers ceux qui l'avaient délivrée du Grec, et dans son trouble elle ne s'aperçut pas que son voile venait de se dénouer, laissant son visage à découvert. — Elle est merveilleusement belle! s'écria le drogman grec. Ah! je savais bien qu'elle ne se cacherait pas toujours avec un visage comme celui-là. — Un des Turcs se hâta aussitôt de replacer respectueusement le voile sur le visage de la veuve. Les autres coururent vers l'endroit où Benjamin se défendait encore, et réussirent, non sans quelque peine, à prendre position entre le jeune homme et ses trop nombreux assaillans. Une lutte nouvelle allait donc s'engager entre les Turcs et les Grecs, lutte dont l'issue pouvait être douteuse, quand un officier supérieur parut tout à coup sur le terrain du combat, et sa voix tonnante exerça une action presque magique. Les drogmans restèrent comme pétrifiés, tandis que les Turcs, calmes et fiers, attendirent les questions du maître. En même temps Benjamin, les bras croisés sur la poitrine, attachait sur le capitaine un regard assuré, tandis que Sarah s'enveloppait soigneusement de son voile.

— Que faisiez-vous? dit enfin l'officier, Polonais de naissance et musulman par accident; que signifient ces violences?

Et cette question ayant provoqué cinquante réponses en dialectes différens, l'officier, en homme qui savait déjà de quel côté pouvaient lui venir les informations les plus sincères, appela auprès de lui les Turcs. Ceux-ci justifièrent pleinement la confiance qu'on plaçait en eux. Le récit exact qu'ils firent du triste conflit provoqué par l'insolence du drogman grec valut à celui-ci et à ses compagnons une réprimande sévère. Puis le capitaine appela Benjamin et Sarah; il les interrogea sur leur condition, sur leur famille, et s'enquit avec bienveillance si l'un et l'autre étaient sortis sans blessure du combat. Benjamin avait reçu plusieurs coups à la tête et une grande égratignure au bras gauche, mais son amour-propre ne lui permettait pas de se plaindre dans un pareil moment et devant un aussi grand personnage. L'officier finit par offrir à Benjamin quelques piastres que le jeune homme reçut d'assez mauvaise grâce; cependant le fils de Mehemmedda se dérida un peu à l'invitation que lui fit le capitaine d'aller lui rendre visite à Angora, où il comptait résider quelques jours, et où il aurait, dit-il, beaucoup de plaisir à faire plus ample connaissance avec un aussi brave jeune homme, qui ne comptait pas ses adversaires lorsqu'il s'agissait de défendre une femme. Depuis longtemps en effet, Benjamin cherchait un prétexte pour se rendre à la ville, où il voulait consulter quelque savant personnage sur l'espèce de malaise moral dont il se sentait frappé. Aussi promit-il au capitaine de lui rendre prochainement visite; puis, faisant signe à Sarah de le suivre, il se dirigea vers la maison paternelle sans daigner jeter un regard en arrière.

Deux jours plus tard, Benjamin se mettait en route pour Angora, et avec ce voyage allaient commencer ce qu'on pourrait nommer les *années d'apprentissage* du jeune paysan turc.

CHRISTINE TRIVULCE DE BELGIOJOSO.

(*La seconde partie au prochain n°.*)

DE

L'ALIMENTATION PUBLIQUE

LA BETTERAVE A SUCRE.

SUCRERIES ET DISTILLERIES AGRICOLES DE LA FRANCE.

C'est en 1751 que paraissait le second volume de la grande *Encyclopédie* où le XVIIIe siècle nous léguait, à côté de quelques faibles élémens scientifiques, de vagues, mais curieux aperçus des importantes applications que l'industrie, aidée de la science, réalise aujourd'hui sous nos yeux. Parmi ces applications, il en est une cependant que les écrivains réunis sous la direction de Diderot et de d'Alembert n'ont pas pressentie. Qu'on ouvre en effet le volume dont nous parlons à l'article *betterave;* on y trouvera ces quatre lignes, perdues au milieu de généralités sur la *bette* blanche ou poirée : « La betterave (*beta rubra*) a la tige plus haute que la *bette* ou *poirée*... Sa racine est grosse de deux ou trois pouces, renflée et rouge comme du sang... On cultive ces espèces dans les jardins;... on fait cas des racines de betterave, qu'on mange en salade ou autrement. »

Aujourd'hui l'humble plante dont les encyclopédistes définissaient si sommairement les propriétés a toute une histoire. Tirée des rangs les plus infimes de la culture potagère, elle a fourni depuis cinquante ans à l'agriculture et à l'industrie manufacturière des ressources qui, exploitées avec des chances diverses, n'en ont pas moins abouti en définitive à une série d'applications fécondes dont le développement se poursuit chaque jour. C'est cette histoire que

nous voudrions raconter, c'est la grande influence industrielle de la culture de la betterave saccharifère et alcoogène que nous voudrions suivre depuis les premiers essais d'exploitation jusqu'à nos jours, et caractériser par ses résultats les plus significatifs.

I.

Olivier de Serres nous apprend que la betterave rouge fut importée de l'Italie dans l'Europe du nord vers la fin du XVIe siècle, et cultivée dans les jardins comme plante alimentaire pour l'homme. C'est en Allemagne que cette culture prit d'abord de grandes proportions; elle ne se développa en France que beaucoup plus tard. Une variété productive, mais très aqueuse, de la betterave, la *disette,* avait été introduite dans notre pays en 1775 par Vilmorin. On en faisait usage principalement pour la nourriture des animaux. L'abbé Commerel, qui lui donna le nom de *betterave champêtre,* rédigea sur la culture de la *disette* en 1784 une bonne instruction publiée par ordre du gouvernement et insérée dans le *Dictionnaire* de l'abbé Rozier (1). Ce n'est pourtant qu'à la fin du XVIIIe siècle que le blocus des ports français et les obstacles apportés aux communications de la France avec les colonies appelèrent l'attention du pays sur la possibilité d'obtenir de la betterave des ressources bien autrement précieuses. Il s'agissait en effet d'extraire économiquement de cette plante un sucre cristallisable, et tel est le problème que la science parvint à résoudre, en même temps qu'elle développait, au grand avantage de diverses industries indigènes, l'exploitation de matières premières tirées du sol, mais jusqu'alors négligées, qui produisirent en abondance l'acide sulfurique, le chlore, la soude, l'alun, le salpêtre, le sel ammoniac, etc. Dès-lors aussi furent inaugurées ces savantes méthodes industrielles au moyen desquelles la France, tout en luttant contre la pression extérieure, dota de forces nouvelles l'industrie des nations qui voulaient l'accabler.

De nombreux essais d'épuration des sirops et sucres de raisin, de miel, etc., n'avaient donné qu'un produit très différent du sucre de canne, deux fois moins soluble, deux fois moins sucré, et de saveur moins agréable. A l'époque même où se poursuivaient ces essais sans avenir, bien que généreusement encouragés (2), des efforts plus

(1) Huitième volume, article *racine de disette,* nom que les Allemands ont traduit par ce mot composé : *Mangel-Wurzel.*

(2) En 1810, sur le rapport d'une commission convoquée par M. de Montalivet, ministre de l'intérieur, et composée de Berthollet, Chaptal, Parmentier et Vauquelin, des récompenses furent décernées, l'une de 100,000 fr. avec la décoration de la Légion d'honneur à Proust, l'autre de 40,000 fr. à Fouques, à la condition que ces sommes

intelligens étaient provoqués par la découverte de Margraff, chimiste prussien, qui avait observé la présence d'un sucre cristallisable, semblable au sucre de canne, dans des solutions alcooliques où se trouvaient immergées des tranches de betterave. Dès 1799, un premier procédé manufacturier avait été indiqué par Achard, membre de l'Académie des Sciences de Berlin. Bien que ce procédé fût long, dispendieux, et d'une réussite incertaine, c'était un pas de fait dans la voie manufacturière. La Société d'agriculture de la Seine le comprit (1), et décerna en l'an XI à l'auteur une médaille d'or, pour avoir *le premier en Europe* extrait en grand du sucre cristallisable de la betterave. Dans la même séance, voulant récompenser les premiers perfectionnemens des procédés manufacturiers, la Société d'agriculture décerna une médaille d'or à Deyeux, de l'Institut.

Dès l'année 1810, MM. Schumacher et Ce avaient fondé une fabrique de sucre où ils obtenaient de 54,450 k. de betteraves 1,100 k. de sucre brut, ou 2 pour 100, le tiers à peine de ce que l'on obtient maintenant des bonnes variétés traitées par les procédés modernes. Barruel introduisit quelques améliorations nouvelles, notamment l'emploi du gaz acide carbonique, mais dans des conditions bien moins favorables que celles ménagées aujourd'hui par un autre inventeur, et Ch. Derosne rendit l'extraction plus rapide et plus sûre en substituant à la cristallisation lente dans des étuves évaporatoires la concentration directe et la cristallisation immédiate du sucre brut. De leur côté, les ingénieurs mécaniciens apportèrent graduellement des perfectionnemens remarquables aux ustensiles et machines propres à diviser ou à réduire les betteraves en pulpe, et à en extraire le jus sucré (2).

seraient employées à construire des fabriques de sucre de raisin dans nos départemens méridionaux. Aussitôt un décret ordonna qu'à dater du 1er janvier 1811 pour tout délai, le sucre de raisin remplacerait le sucre de canne dans les divers établissemens publics.

(1) Cette compagnie, instituée sous le nom de *Société royale d'agriculture de Paris*, par Louis XV, en vertu d'un arrêt du conseil d'état, le 1er mars 1761, reçut de Louis XVI, le 30 mars 1788, un règlement qui l'organisa en *Société royale et centrale* pour tout le royaume. Supprimée avec les autres sociétés savantes en 1793, elle se réunit spontanément, avec l'appui de l'administration départementale, en juin 1798, sous le nom de *Société d'agriculture du département de la Seine*. L'empereur Napoléon lui rendit une existence légale en l'autorisant à prendre le titre de *Société impériale d'agriculture*. En 1848, le gouvernement provisoire régla la division de la société en sections; enfin un décret du 1er janvier 1853 la rétablit sous le titre de *Société impériale et centrale d'agriculture*.

(2) On doit citer particulièrement le laveur de M. Champonnois, les râpes mécaniques de Burette, d'Odobel, de Pichon, et surtout de Thierry, les presses d'Achard d'Isnard, d'Olivier, de Molard, les chaudières et appareils évaporatoires de Guillon, Derosne, Sorel et Gautier, Taylor et Martineau, Halette, Moulefarine, Pecqueur, Howard, Derosne et Cail, etc. Dès l'année 1812, le gouvernement impérial imprimait la plus vive impulsion aux travaux de la sucrerie indigène. Un décret du 15 janvier de cette

Cependant, il faut bien le reconnaître, au milieu de ce nombreux cortége de procédés, d'ustensiles, machines et appareils qui chaque année modifiaient le matériel des usines en le perfectionnant, mais aussi en imposant de lourds sacrifices aux manufacturiers, la sucrerie indigène aurait sombré, ou du moins elle n'aurait pu soutenir la concurrence du sucre de canne plus tard, après les événemens de 1814, au moment où nos frontières furent ouvertes aux importations coloniales, si un agent nouveau d'épuration des jus et sirops n'eût été introduit dans l'extraction et le raffinage du sucre de betterave. Cet agent, d'une utilité si grande que rien n'a pu le remplacer encore, et dont l'emploi a été propagé des sucreries et raffineries de France dans les sucreries et raffineries de toute l'Europe, des Antilles, de l'Amérique et des Indes, c'est le charbon d'os, appelé *noir animal*, dont les propriétés épurantes et décolorantes ont assuré le succès complet, rapide et définitif des opérations souvent chanceuses du traitement des jus de betterave. Ce fut un événement considérable à une époque où la plupart des fabricans, découragés, cédaient le marché national au sucre exotique, devant lequel d'ailleurs les barrières du blocus continental s'étaient abaissées (1).

Voici dans quelles circonstances fut réalisée l'innovation heureuse qui plus tard devait permettre à la production indigène d'affronter la concurrence des colonies.

En 1810, Guillon, habile manufacturier, avait obtenu de bons résultats de l'application à la fabrication des sirops et au raffinage du sucre du charbon de bois, dont un navigateur russe, Lovitz, avait anciennement fait connaître les propriétés antiputrides et décolo-

année fonde 5 fabriques-écoles : aux Vertus près Paris, dans le département du Mont-Tonnerre, à Douai, Strasbourg et Castelnaudary; 100 élèves chimistes y doivent être formés aux opérations pratiques. Ce décret prescrit l'ensemencement de 100,000 *arpens métriques* en betteraves, offre 500 licences affranchissant de tous droits pendant quatre ans un égal nombre de manufacturiers, crée 4 fabriques impériales, dont une à Rambouillet devant produire 2 millions de kilos de sucre dans la campagne suivante. En 1813, 334 fabriques produisirent 3,500,000 kilos de sucre. Cette production depuis lors, après des alternatives de baisse et de hausse, peu à peu décuplée, est devenue enfin trente fois plus considérable.

(1) La fabrication du sucre de betterave aurait disparu de notre sol, si des hommes courageux, éclairés, n'eussent persisté, conservant à la France une industrie qui doit enrichir son agriculture. Parmi les fabricans qui ont obtenu le plus de succès, on doit citer M. Crespel au premier rang. Établis dans le nord de la France, ses ateliers furent dévastés par les armées étrangères. M. Crespel réunit les minces débris de sa fortune, déplaça ses ateliers, et, chaque année employant ses bénéfices à étendre ses cultures, il fabriquait en 1825, dans deux usines d'Arras, 140,000 kilogrammes de beau sucre. (Voir le volume XXIV du *Bulletin de la Société d'encouragement*, rapport de M. Chaptal.) M. Crespel-Dellisse, un des premiers, fit usage du noir animal. En 1854, dans sept fabriques, il traitait 50 millions de betteraves, produisant de 2,500,000 à 3 millions de kilos de sucre, et payant à l'état de 1,350,000 à 1,600,000 francs.

rantes. Figuier, de Montpellier, publia en 1811 les observations qu'il avait faites sur l'action décolorante du charbon d'os, plus énergique que celle du charbon de bois. L'année suivante, Derosne conçut la pensée de substituer le *noir animal* au *noir végétal* dans les opérations du raffinage et de l'extraction des sucres. Bientôt après, en 1813, la nouvelle méthode fut introduite chez les raffineurs de Paris, puis propagée dans les raffineries d'Orléans, du Havre, de Rouen, de Lille, de Bordeaux et de Nantes (1).

On ignorait alors quelle était la cause de la grande supériorité du charbon d'os sur le charbon de bois, et cependant cette notion théorique devait éclairer les opérations des sucreries. Il importait de résoudre la question. Un concours spécial fut ouvert en 1820 par la Société de pharmacie de Paris. Deux des concurrens (2), après de nombreuses expériences, parurent avoir résolu le problème, et reçurent le premier et le deuxième prix. Ils étaient arrivés aux mêmes conclusions, qui demeurèrent acquises à la science, et depuis ne furent plus contestées. Dès-lors il fut clairement établi que le pouvoir de décoloration propre au noir animal est inhérent au charbon pur ou carbone qu'il renferme, et qu'en outre la division extrême et régulière de ce charbon par l'interposition du phosphate et du carbonate de chaux dans la matière organique, en vertu de la structure des os, est la condition essentielle de l'intensité et de la régularité de cette propriété remarquable (3).

Dans le mémoire que j'avais présenté au concours (4) se trouvaient, avec la solution demandée par le programme, trois observations nouvelles qui passèrent inaperçues pour les uns, incomprises ou contestées par les autres, et qui cependant ont eu des consé-

(1) Tous les ans, on a vu, depuis la première application heureuse du charbon d'os, et l'on voit encore chaque année des inventeurs venir proposer des agens chimiques de décoloration plus énergiques. C'est ainsi que l'on a été conduit à essayer en grand, sous différentes formes, l'alun, l'alumine, les sels de plomb, l'acide sulfureux, les sulfites, etc.; mais, au milieu de ces nombreuses tentatives en vue de perfectionnemens dont quelques-uns ont surgi et ont même transformé l'industrie saccharine, l'emploi du noir animal est demeuré comme le pivot nécessaire autour duquel les opérations relatives à l'extraction et au raffinage du sucre ont dû forcément tourner. On ne saurait regretter qu'il en ait été ainsi en considérant les utiles et importantes conséquences de l'emploi du noir animal non-seulement pour les sucreries indigènes et coloniales, mais encore pour l'agriculture et les défrichemens.

(2) M. Bussy et l'auteur de cette étude.

(3) Cette condition essentielle de l'action énergique du carbone a une influence telle que le charbon d'os, qui la réalise, décolore 10 fois plus que le charbon de bois, bien que ce dernier contienne environ 9 fois plus de carbone, mais dans un état de division moindre. Ainsi donc on est fondé à dire que le même corps, en vertu d'un état physique spécial, peut exercer une réaction 900 fois plus grande.

(4) Voyez ce *Mémoire sur les charbons, ou Théorie de l'action du noir animal,* dans l'*Annuaire de l'Industrie nationale et étrangère,* t. VI, p. 149.

quences d'un haut intérêt pour l'agriculture et l'industrie manufacturière. Je crois devoir reproduire ces observations, appuyées sur des recherches expérimentales, et montrer quels en ont été les résultats pratiques. Je ne m'écarte pas ainsi de mon sujet, car les destinées de l'industrie sucrière indigène restent étroitement liées à l'emploi du noir animal.

J'avais établi un premier fait : « Le charbon d'os s'empare de la chaux dissoute dans les solutions sucrées au point que les réactifs les plus sensibles, l'acide oxalique notamment, n'en accusent plus la présence. »

Cette propriété, éminemment utile, a déterminé et motive encore la préférence accordée au noir animal par les fabricans de sucre sur les autres agens de décoloration qui ne la possèdent pas. Et lors même que, suivant un nouveau et très remarquable procédé, on sature et l'on élimine la chaux employée en excès par un courant de gaz acide carbonique, la filtration au travers du noir animal demeure très favorable au succès de l'opération, car elle enlève aux jus et sirops, outre la matière colorante, plusieurs substances organiques étrangères qui se seraient opposées à la cristallisation du sucre. Cette observation bien constatée conduisit à rechercher si plusieurs sels calcaires ne seraient pas éliminés de même de leurs solutions aqueuses, et à découvrir un moyen, que Robiquet a fait connaître, d'épurer certaines eaux potables. On est allé plus loin encore dans la même direction, et l'on a découvert la propriété singulière que possède aussi le charbon d'os, de fixer plusieurs oxydes métalliques et d'enlever aux solutions aqueuses de ces oxydes certains principes immédiats que l'alcool peut ensuite reprendre au charbon. L'analyse organique elle-même a profité de ces notions importantes, et les chimistes ont été avertis qu'en employant dans la recherche des poisons le noir animal pour décolorer les liquides, ils s'exposeraient à faire disparaître avec l'agent toxique la preuve du crime. Une pareille erreur n'est d'ailleurs pas restée sans exemple : commise par des manipulateurs inexpérimentés, elle n'a été reconnue qu'après un nouvel examen par des expérimentateurs mieux au courant de la science, appelés ensuite à l'honorable et délicate mission d'éclairer la justice dans ces graves circonstances.

Le deuxième fait constaté est celui-ci : « La propriété spéciale du charbon d'os peut être appréciée au décolorimètre, si l'on augmente l'épaisseur de la couche du liquide décoloré jusqu'à ce que la nuance en soit égale à celle du même liquide d'épreuve avant sa filtration au travers du noir. »

Il est évident que plus la couche devra être épaissie pour arriver à l'égalité de nuance, plus la décoloration aura été forte, car, pour

une égale intensité de couleur, la quantité de matière colorante contenue dans l'unité de volume d'un liquide transparent est en raison inverse de l'épaisseur de la couche observée. L'opération se terminera donc en mesurant, sur une tige graduée, l'épaisseur de la couche de chacun des liquides : si la solution traitée par le noir doit avoir une épaisseur double pour offrir la même nuance, c'est qu'elle a perdu la moitié de sa matière colorante; si l'épaisseur doit être triplée, c'est qu'elle aura perdu les deux tiers de la substance colorante primitive. M. Arago a démontré qu'en effet l'expérience est facile dans les conditions où il s'agit d'amener à l'égalité de nuance deux liquides en augmentant l'épaisseur de la couche de celui qui est décoloré partiellement, tandis qu'il serait impossible d'apprécier directement la différence entre deux liquides offrant des nuances d'inégales intensités. Quant à l'utilité de cette appréciation exacte du pouvoir décolorant du noir animal, elle est considérable et facile à comprendre : le moyen exact d'essai fondé sur les principes que nous venons d'exposer sert de guide aux fabricans de charbon d'os jaloux d'assurer à leurs produits une préférence méritée, et par cela même durable. D'un autre côté, entre les mains des producteurs de sucre indigène ou colonial et des raffineurs, il réalise une garantie doublement féconde, car le succès est dès-lors assuré dans l'extraction et le raffinage du sucre, principe immédiat dont les fabricans ont tant à redouter les altérations accidentelles. D'ailleurs l'action décolorante et le pouvoir énergique d'épuration se retrouvent presque au même degré dans le charbon, auquel sont restituées, par une opération spéciale appelée *revivification,* ses qualités primitives. Enfin, et c'est encore là une heureuse conséquence de ce mode d'essai, l'un des plus habiles constructeurs du décolorimètre, M. Colardeau, l'a proposé et fait employer, sous le nom de *colorimètre*, pour apprécier le pouvoir colorant de diverses matières tinctoriales.

Le troisième fait sur lequel nous croyons devoir appeler l'attention était exposé de la manière suivante, en 1822, dans le mémoire déjà cité : « Le charbon d'os, après avoir servi à la clarification des sirops, laisse un résidu applicable à la fertilisation des terres. »

Ici la vérité ne fut pas trop longtemps méconnue, et l'engrais puissant généralement désigné sous le nom de *noir résidu des raffineries* ne fut plus que partiellement jeté aux décharges publiques. Peu à peu l'on apprit par de magnifiques résultats pratiques que, conformément à la véritable théorie des engrais (1), ce résidu,

(1) Ainsi qu'on peut le voir dans les récens traités d'agriculture et de chimie industrielle et dans un remarquable *mémoire* sur le phosphore, que vient de publier M. Élie de Beaumont, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences.

abondant en phosphate (des os) et substance organique azotée (sang des clarifications), ajouté aux autres agens de la végétation à la dose de 5 ou 6 hectolitres par hectare, pouvait doubler les récoltes sur certains sols, en particulier dans les départemens de la Loire-Inférieure, de la Vendée, de la Sarthe, de la Mayenne et de la Seine-Inférieure, augmentant par degrés dans la même proportion la puissance du sol et la valeur du fonds.

On reconnut plus tard la propriété fécondante, plus étonnante encore, du noir animal appliqué au défrichement des bruyères sur divers points de la France (1). De si grands exemples ne pouvaient manquer de lever tous les doutes, de fixer l'attention des agronomes, et d'étendre la faveur méritée du puissant auxiliaire de la fertilisation des sols cultivables. On vit bientôt en effet le cours commercial de ce résidu, naguère négligé, s'élever au même prix que le noir animal neuf, puis dépasser ce niveau. Alors, les raffineries de France ne suffisant plus aux besoins de nos agriculteurs, des importations considérables de semblables résidus tirés de Russie et d'Allemagne purent à peine combler le déficit. La consommation annuelle du noir résidu en France est évaluée aujourd'hui à 17 millions de kilogrammes. La consommation n'en est pas moindre chez les agriculteurs anglais, qui, suivant en cela notre exemple, utilisent les résidus de leurs raffineries et s'approvisionnent de quantités considérables du même engrais par la voie des importations étrangères.

Nos sucreries indigènes, qui emploient toutes le charbon animal à hautes doses, en appliquent directement les résidus à leurs cultures : elles les répandent avec d'autres engrais sur les champs qui les environnent, et parviennent ainsi à élever graduellement la puissance et la fécondité du sol. On comprend toutefois que l'on ait *a priori* pu méconnaître les propriétés fécondantes du charbon animal : c'est qu'en effet, si l'on considérait seulement les caractères extérieurs et surtout la faible odeur du noir pulvérulent, on ne reconnaîtrait guère les définitions données par Virgile des masses de fumier épais répandues ou enfouies afin de fertiliser les sols cultivés et les terrains en friche :

> Quod superest, quæcumque premes virgulta per agros,
> Sparge fimo *pingui* et multa memor occule terra.
> ..... Arida tantum
> *Ne saturare* fimo pingui pudeat sola, neve
> Effetos cinerem *immundum* jactare per agros.

(1) Chez plusieurs grands propriétaires, 4 hectolitres 1/2 de noir animal étendus sur chaque hectare de bruyère labourée ont favorisé la végétation des céréales à un tel point que le produit de la récolte a pu suffire pour compenser tous les frais de défrichement. Une semblable addition chaque année a depuis, avec le concours de quelques engrais usuels, soutenu cette luxuriante végétation dans plusieurs localités du Loiret, d'Indre-et-Loire, de Loir-et-Cher.

Plus d'un cultivateur, confiant dans sa longue expérience, préjugeant aussi de la valeur des engrais d'après l'odeur forte et nauséabonde qu'ils exhalent, a dû s'y tromper. Cependant les abondantes et infectes fumures d'autrefois et d'aujourd'hui n'ont pas en réalité une énergie supérieure à celle des engrais pulvérulens, dont l'odeur est insensible ou très légère (1). Ceux-ci peuvent renfermer, comme les fumiers mêmes, les principes de l'alimentation des plantes, qui se trouvent en proportions insuffisantes dans la plupart des terres et ne sont en excès dans aucune d'elles : ce sont principalement le phosphate de chaux formant la plus grande partie du poids de la matière inorganique des os, du noir animal, etc., et les substances organiques azotées. Seulement ces dernières, en voie de putréfaction active, donnent aux fumiers des étables leur odeur infecte, tandis que dans les engrais pulvérulens les substances azotées, moins humides ou douées d'une plus forte cohésion, fermentent bien plus lentement, et peuvent céder leurs émanations aux plantes sans laisser exhaler en pure perte dans l'atmosphère cet excès qui affecte désagréablement nos sens.

II.

La découverte des propriétés décolorantes et des applications du noir animal nous conduirait directement à l'examen des procédés d'extraction du sucre indigène, si nous ne jugions devoir traiter d'abord des moyens employés pour déterminer la vertu saccharifère de la betterave et diriger la culture de cette plante dans les voies les plus productives. Avant de nous placer dans la manufacture, arrêtons-nous donc un peu sur le champ même où se cultive la plante, et recherchons quelles précieuses révélations l'étude de sa structure et de ses propriétés a fournies à l'industrie.

Les anciennes sucreries de betteraves, on l'a déjà vu, n'obtenaient en sucre cristallisé que des quantités inférieures à celles demeurées liquides ou sous la forme d'un sirop brun visqueux demi-fluide appelé *mélasse*. A mesure que les procédés et les appareils s'étaient perfectionnés, surtout à dater de l'emploi du charbon d'os, particulièrement alors que l'invention de M. Dumont en 1825 donna naissance à une application plus grande du noir animal en le mettant sous la forme grenue qui facilite la filtration des sirops au travers de couches de 1, 2 et jusqu'à 3 mètres d'épaisseur, les proportions avaient changé : on parvenait à recueillir plus de sucre solide ou

(1) Tels sont encore les os en poudre, les râpures de corne, la chair et le sang secs, les poissons séchés et pulvérisés, les plumes, les débris divisés des étoffes de laine et de soie, etc., le guano même, dont l'odeur ammoniacale musquée ressemble bien peu aux exhalaisons fétides des fumiers usuels.

cristallisé, et il restait moins de mélasse. Quelle était cependant la quantité maximum, à laquelle les manufacturiers pussent prétendre, de sucre réalisable sous la forme de cristaux? En d'autres termes, quelles étaient, dans la betterave bien développée, les quantités de sucre préexistant soit à l'état cristallisable, soit à l'état incristallisable? La science expérimentale pouvait seule répondre et fixer des limites; encore l'analyse immédiate, toujours très difficile, était-elle alors si peu avancée, que la réponse semblait devoir se faire longtemps attendre.

Dans une note communiquée le 2 juillet 1825 (1) à la Société philomathique, nous constations que les quantités de sucre incristallisable pouvaient être tellement réduites, qu'on devait considérer ce sucre comme ne préexistant pas dans la betterave, mais résultant des altérations éprouvées par le sucre cristallisable dans les opérations des usines. Les conclusions que j'avais déduites de ce fait furent confirmées par les analyses de M. Pelouze et celles de M. Péligot, à qui l'on doit plusieurs autres indications fort importantes sur les propriétés des sucres, et qui ont conduit à de nouveaux perfectionnemens manufacturiers. D'un autre côté, M. Biot, en enrichissant la science de ses observations sur des phénomènes moléculaires ou inhérens à la nature intime des corps, vint lever tous les doutes et démontrer que le sucre cristallisable, identique avec celui de la canne ou des colonies, préexiste seul ou sans aucun autre sucre dans la betterave à l'état normal. Plus tard, mettant à profit les données scientifiques antérieures, notamment celles que M. Péligot avait publiées sur les combinaisons des bases avec les sucres, M. Dubrunfaut, auteur d'un grand nombre d'ingénieux procédés industriels, parvint à extraire à l'état de cristaux blancs et purs tout le sucre contenu dans les mélasses brunes, presque noires, salées et parfois infectes des sucreries indigènes (2).

Ainsi, par ces voies différentes de l'analyse immédiate, de la physique moléculaire et de la chimie appliquée, convergeant toutes vers un même but, on est arrivé à reconnaître que la betterave à sucre contient en moyenne pour 100 de son poids 10 1/2 de sucre entièrement cristallisable. De cette quantité préexistante, on n'obtenait dans les premiers temps que 2, 3 ou 4; les procédés d'extraction, perfectionnés graduellement, ont permis de retirer économiquement 5, 6 et jusqu'à 6 centièmes 1/2. On voit clairement la distance qui

(1) Voyez le vingt-quatrième volume du *Bulletin de la Société d'encouragement*.

(2) Ce procédé remarquable donnait même des résultats économiques, et a été exploité avec profit dans plusieurs fabriques spéciales jusqu'au moment où, l'administration ayant soumis à l'impôt ces produits inattendus dont l'importance allait croissant, les bénéfices et l'industrie spéciale ont cessé tout à la fois.

sépare encore les résultats pratiques obtenus du maximum théorique fixé par la science.

Une fois la présence du sucre cristallisable à haute dose reconnue dans la betterave, il se présentait une autre question : — où sont situés les tissus saccharifères de la plante? à quels signes peut-on les reconnaître, et quels moyens employer pour en accroître le volume et en augmenter la sécrétion spéciale? — Répondre à ces questions, c'était arriver d'une part à distinguer les espèces de betteraves les plus propres à la culture industrielle, c'était d'autre part fixer les règles de cette culture. Je résume ici le résultat de mes études sur cet important sujet, en rappelant qu'une très bonne anatomie de la betterave avait déjà été présentée par M. Decaisne.

La partie supérieure conique où s'insèrent durant la première année (1) les feuilles successivement développées, — en d'autres termes la *tête de la betterave,* — contient autour de l'axe ou dans son centre une sorte de moelle plus ou moins volumineuse, remplie d'un jus salé dépourvu de sucre. Ce sommet conique, formant la tige, très courte alors, de la plante, est abondant en fibres sinueuses et pauvre en substance sucrée; de là vient que l'on excise la tête de la betterave pour la réunir avec une partie des feuilles aux rations alimentaires des animaux herbivores, tandis qu'on réserve toute la racine comme matière première de la sucrerie. Cette dernière partie offre dans la betterave blanche, dite de Silésie, très généralement employée par les fabricans de sucre, la configuration d'une poire un peu longue. Dans toutes les variétés de betteraves, la partie superficielle ou épidermique est formée d'un tissu grisâtre dont les membranes sont injectées de substance azotée, grasse, et de silice : cette partie ne renferme pas de sucre. La couche sous-jacente, dite tissu herbacé, contenant souvent des substances organiques colorées en rouge, en rose (2) ou en vert, est également dépourvue de sucre.

Au-dessous du tissu herbacé, on remarque, sur la tranche transversale ou perpendiculaire à l'axe d'une betterave, une couche composée de grandes cellules globuleuses déprimées aux points de contact entre elles, offrant à peu près dans leur section la forme d'un

(1) Dans les saisons chaudes et pluvieuses, cette portion se développe dès la première année, — comme elle doit le faire ordinairement la deuxième année, si on replante la betterave, — en une tige ramifiée, haute d'environ 1 mètre, portant fleurs et graines. Cette deuxième végétation de la plante bis-annuelle épuise peu à peu la racine de tout le sucre qui s'y était accumulé durant la première phase de la végétation, et sert, durant la dernière période, à l'alimentation des pousses aériennes par la transformation de la matière sucrée en une substance congénère, la cellulose, qui constitue la trame de toutes les cellules végétales.

(2) Comme dans les betteraves blanches à collet rose, qui sont les plus sucrées.

hexaèdre à angles arrondis et contenant surtout les principes étrangers au sucre, puis une couche moins translucide de cellules plus étroites et plus longues, qui contiennent principalement la sécrétion sucrée. Dans l'épaisseur de cette dernière couche se trouvent, également rangés en cercle, les faisceaux contenant les vaisseaux séveux qui parcourent la racine dans toute sa longueur pour se rendre au collet, dans la tige, et vers les pétioles des feuilles.

Ainsi donc, depuis le tissu herbacé sous l'épiderme jusqu'au centre, la betterave se montre formée de cercles concentriques plus ou moins larges, les uns à grandes cellules renfermant surtout les substances étrangères, les autres à cellules étroites qui contiennent principalement le sucre. Ces zones concentriques alternées peuvent toujours être discernées à l'œil nu et très facilement dans la plupart des betteraves colorées en jaune ou en rouge peu intense, car toutes les zones ou cercles concentriques colorés en jaune ou en rouge dans ces variétés marquent généralement la limite du tissu à grandes cellules, tandis que les cercles blanchâtres comprennent dans leur épaisseur les cellules étroites saccharifères (1).

A la simple inspection de la coupe transversale d'une racine de betterave, on peut, jusqu'à un certain point, juger, comparativement surtout, de sa richesse en sucre : la betterave offrant les tissus saccharifères les plus épais sera généralement la plus riche sous ce rapport. C'est là un premier moyen d'investigation, trop facile pour qu'on ne soit pas tenté d'y avoir égard, mais qu'il est bon de compléter, sinon par l'analyse immédiate lorsque cette opération de laboratoire n'est pas à la portée du fabricant, du moins par un essai fort simple, qui permet d'apprécier approximativement la qualité des betteraves que l'on récolte, de se rendre compte du rendement probable en sucre, de connaître les résultats des soins d'amélioration donnés au choix des variétés, aux procédés de culture mis en usage. Il suffit, pour obtenir ces données approximatives, de peser une centaine de grammes de betteraves coupées en tranches minces, puis de les faire dessécher dans une étuve ou sur un poêle, et de constater, par une deuxième pesée, la quantité de substance restée après dessiccation complète.

Généralement, dans les conditions ordinaires de sols et d'engrais,

(1) Les substances étrangères au sucre sont nombreuses dans la betterave, bien qu'en somme dans les bonnes variétés la quantité pondérable du sucre domine et forme à peu près les deux tiers de la substance sèche totale. Un des points remarquables dans la composition de la betterave, c'est la faible proportion du tissu résistant : on voit que moins d'un centième du poids total suffit pour donner à cette racine toute sa consistance, de telle sorte que, si l'on parvenait à déchirer toutes les cellules, la masse entière de la betterave serait rendue liquide.

le sucre contenu dans le résidu bien desséché ainsi obtenu d'une *betterave de Silésie* équivaudra (à 1/20e près) aux 2/3 du poids total. Quant aux variétés moins riches, les substances étrangères représenteront 5 ou 6 centièmes, qu'il faudra déduire du résidu sec pesant de 10 à 14, pour en conclure la proportion du sucre, variant dans ce cas de 5 à 8 pour 100. Il sera bon toutefois de recourir à l'analyse chimique et à l'observation optique pour obtenir des notions plus certaines sur la richesse et le rendement des betteraves à sucre.

Le concours des trois moyens d'appréciation et les observations pratiques sur la résistance des betteraves aux diverses causes d'altération ont conduit à reconnaître les différences suivantes entre les principales variétés de la grande culture. La *betterave champêtre* ou *disette*, très grosse, à zones roses et blanches, est la plus productive de toutes, car on en obtient aisément de 50 à 100,000 kilogr. par hectare de bonnes terres; mais aussi de toutes c'est la moins riche en sucre : on ne la cultive guère que pour la nourriture des animaux, en particulier des vaches laitières. La *betterave rouge longue*, cylindroïde, sortant de terre de 1/3 de sa longueur, cultivée surtout pour la nourriture des animaux, est assez riche en sucre, mais abondante aussi en substances étrangères qui en rendent l'extraction difficile. La *betterave jaune longue de Castelnaudary*, cylindroïde, est une des plus sucrées et des plus faciles à diviser par la râpe mécanique; mais son tissu moins résistant la laisse plus accessible aux influences atmosphériques que la *betterave blanche de Silésie*, pyriforme, de grosseur moyenne (1). Celle-ci est généralement plus sucrée et plus résistante aux différentes causes d'altération que toutes les autres variétés: on la préfère pour ces différens motifs dans les sucreries et même dans la plupart des distilleries.

Il est possible d'ailleurs de développer la sécrétion sucrée dans les bonnes variétés de betteraves, et le moyen d'y parvenir repose sur des faits, sur des observations physiologiques et chimiques très faciles à comprendre et très dignes de fixer notre attention. Il s'agit d'une méthode créée d'ailleurs et mise en pratique dans des circonstances remarquables qui prouvent une fois de plus ce que l'industrie gagne souvent de puissance inventive à se trouver sous l'empire

(1) Parmi les nombreuses variétés et sous-variétés de betteraves, on peut citer en outre la *globe rouge* et la *globe jaune*, ainsi nommées en raison de leur forme à peu près sphéroïdale. Elles sont volumineuses, très productives, faciles à extraire du sol, dont elles dépassent presque entièrement le niveau, n'y puisant leur nourriture terrestre que par une longue et mince racine pivotante; mais le jus en est moins sucré que celui des betteraves jaunes de Castelnaudary et blanches de Silésie, auxquelles on donne presque toujours la préférence.

de certaines nécessités. Aux environs de Magdebourg, des fabricans assez nombreux et intelligens se sont établis sur des sols argilo-sableux, profonds, en un mot propices à cette culture. Ils ont eu le bon esprit de s'entendre sur leurs intérêts communs, au lieu de se diviser sur les points où tant d'autres n'auraient vu que des motifs de concurrence ou de rivalité jalouse. Centralisant leurs observations pratiques, comparant leurs résultats, ils ont, dans une honorable émulation, réalisé ce qui se pratique avec un grand succès dans le nord de la France depuis l'époque où la sucrerie indigène y fut installée, et offrit elle-même tant de bons exemples qui se sont graduellement propagés dans notre pays (1).

Les fabricans de Magdebourg, réunis sous le nom de *Société industrielle sucrière du Zollverein*, ont rencontré dans une voie spéciale un autre genre d'excitation au progrès : l'impôt dans leur pays est basé, non, comme chez nous, sur les quantités de sucre présumées et définitivement acquises, mais seulement en raison du poids des racines soumises au râpage. Bien que cet impôt soit moins lourd qu'en France (2), on comprend tout l'intérêt que doit trouver l'industrie dans l'emploi des betteraves riches en sucre : si elle pouvait accroître de moitié le rendement, le droit évidemment serait amoindri de 33 pour 100. Après de longs et persévérans efforts,

(1) Les fabricans de sucre de Valenciennes forment entre eux une espèce de franc-maçonnerie très rare dans le monde industriel et très digne d'être signalée : ils sont tous amis les uns des autres, ils visitent réciproquement leurs usines et se communiquent avec un abandon absolu toutes les particularités de leur fabrication. Il s'ensuit une solidarité de progrès très remarquable. Ce n'est pas seulement entre eux que les manufacturiers valenciennois font preuve de cette honorable abnégation; ils l'étendent aux étrangers de tous les pays. Aucun de leurs confrères n'est venu chez eux sans y rencontrer l'accueil le plus empressé, l'initiation la plus complète et la plus désintéressée à toutes leurs opérations. L'arrondissement de Valenciennes, qui, depuis l'année 1826, est véritablement la grande école des fabricans de sucre indigène, est aussi le plus grand producteur de sucre : la fabrication s'y est élevée en 1851 à 16 millions de kilos; c'était alors le cinquième de la production totale de la France. Parmi les fabricans du Nord qui ont le plus contribué aux progrès de la sucrerie indigène, on cite MM. Blanquet de Famars, Harpignie-Delannoy de Crespin, Serret-Hamoir-Duquesne de Valenciennes, Marly et Wallers, Amédée Hamoir de Saultain, Gouvion-Deroy de Denain et Baillet de Condé, Grar de Valenciennes, Bernard de Lille, Dervaux, Tilloy, Lesens, Lefebvre, etc. Nous ne saurions sans injustice négliger de mentionner à cette occasion le nom de M. Florent Robert, Français établi à Sellowitz en Autriche, où, au milieu des exploitations agricoles, il a fondé de vastes ateliers pour l'extraction du sucre et la fabrication de l'alcool à l'aide d'appareils et de procédés qu'il a su perfectionner encore, après avoir étudié les moyens employés en France et au dehors dans des usines analogues.

(2) Dans tous les états de l'association allemande, l'impôt est actuellement de 6 gros par quintal, soit 1 fr. 50 c. pour 100 kilos de betteraves. On obtient en moyenne de celles-ci 7 k. 50 de sucre, d'où il résulte que 100 kilos de sucre supportent un droit de 20 fr., tandis que le droit en France dépasse 50 fr.

les fabricans sont à peu près parvenus à réaliser cet important et curieux résultat. Voici comment : ils savaient sans doute qu'en Alsace depuis longtemps la production des pommes de terre avait reçu de notables améliorations à l'aide d'une ingénieuse méthode de sélection. Cette méthode consiste à réserver chaque année pour la plantation les tubercules les plus lourds, qui se trouvent être les plus féculens, et capables de reproduire des pommes de terre également plus riches en fécule ou plus *farineuses*, plus nourrissantes et plus agréables à manger. L'espèce de triage des tubercules les plus lourds s'effectue en quelque sorte spontanément, car il suffit de mettre les pommes de terre dans de l'eau graduellement plus salée, de séparer toutes celles qui surnagent, et de réunir pour les planter les tubercules qui plongent ou tombent au fond des vases contenant les liquides ainsi préparés. Les agriculteurs-manufacturiers de Magdebourg ont appliqué le même procédé au choix des betteraves dites *semençaux*, destinées à être replantées l'année suivante pour servir de porte-graines. L'expérience a répondu à leur attente, car ces betteraves lourdes étaient les plus riches en sucre, et la graine qu'elles ont donnée a reproduit des racines de plus en plus sucrées, au point de contenir jusqu'à 14 et 15 centièmes de sucre, au lieu de 9 ou 11, et de produire un rendement manufacturier de 7 1/2 à 8, au lieu de 5 ou 6 1/2 pour 100. Les cultivateurs de Magdebourg remplissent une condition non moins importante et des plus favorables à l'extraction du sucre, en répandant les engrais dans une culture qui précède et enlève une portion des sels solubles (1).

Les autres soins que le cultivateur de betteraves doit prendre en tout cas, afin d'obtenir économiquement d'abondantes récoltes, consistent surtout à choisir des terrains convenables, argilo-sableux, légèrement calcaires, renfermant les doses utiles de phosphate de chaux, de sels de potasse et de soude, etc., assainis à l'aide du drainage, s'ils étaient trop humides. On doit d'ailleurs suivre un assolement qui ramène les betteraves seulement à des intervalles de

(1) La betterave, ainsi que plusieurs plantes salifères ou maritimes de la même famille (chénopodées), peut sans doute développer une végétation luxuriante sous l'influence des engrais abondans en principes salins; mais alors ses racines, souvent plus volumineuses et moins sucrées, donnent un jus plus aqueux, dans lequel les substances salines opposent toutes un obstacle réel à l'extraction du sucre : le sel marin en particulier forme un composé cristallisable qui retient plus des 8/10es de son poids de sucre, suivant l'observation de M. Péligot. Nos fabricans de sucre, qui ne sont pas excités par un mobile aussi puissant, se contentent d'entretenir la qualité saccharine de leurs betteraves en renouvelant de temps à autre la semence, qu'ils font venir de Silésie. Peut-être obtiendraient-ils encore de meilleurs résultats en réunissant toutes les conditions favorables que nous venons de rappeler pour accroître la sécrétion sucrée et réduire aux doses utiles à la végétation les substances salines dans le sol.

trois, quatre ou cinq ans. Le précepte de Virgile est toujours vrai :

Sic quoque mutatis requiescunt fœtibus arva (1).

Il faut en outre bien ameublir le sol par des labours et hersages, disposer au semoir les graines à 33 ou 36 centimètres de distance, en lignes écartées de 66 centimètres environ, afin de pouvoir effectuer ultérieurement les binages et autres façons avec les ustensiles aratoires tirés par des chevaux.

Lorsque les graines sont levées, que la plante se montre, l'*ésherbage* doit se pratiquer à la main, et surtout en temps utile : c'est même la plus importante de toutes les façons, car aucune plante ne souffre plus que les jeunes betteraves de l'absence de la lumière, indispensable aux fonctions des feuilles, et qui peut se trouver interceptée par les plantes étrangères dites *mauvaises herbes*.

L'*arrachage* des betteraves nécessite d'ailleurs les précautions les plus minutieuses. Ainsi l'on doit éviter que ces racines tuberculeuses se choquent violemment entre elles : chaque meurtrissure occasionnée par ces chocs, entraînant une déchirure du tissu végétal, a pour résultat l'épanchement des sucs hors des cellules. Dès-lors se produisent au contact de l'air des fermens, puis des affections contagieuses de la racine, qui changent par degrés le sucre cristallisable en sucre fluide. On voit combien il importe de maintenir les tissus intacts. Un autre soin consiste à tempérer l'effet des brusques changemens de température, qui amènent tantôt la dislocation des cellules, tantôt un excessif développement de végétation. En Russie, c'est le froid qu'il s'agit de combattre, et c'est en disposant les racines dans de vastes bâtimens bien clos qu'on réussit à les préserver de la congélation. Dans la France méridionale, c'est au contraire l'influence d'une température trop élevée qui est dangereuse, et l'on enfouit les betteraves dans des *silos*. Le centre et le nord de la France sont dans des conditions meilleures : de longs fossés peu profonds recouverts avec un peu de terre suffisent à conserver les

(1) Je sais bien que l'on a pu cultiver les betteraves pendant plus de vingt-cinq ans, sans interruption, sur le même sol ; mais alors certaines causes naturelles de déperdition se sont constamment manifestées. M. Crespel-Dellisse d'Arras a vu chaque année, dans une pareille circonstance, survenir un si grand nombre d'insectes, qu'au moment de la pousse des premières feuilles, celles-ci se trouvaient entièrement mangées. La plante dès-lors cessait de croître, et l'on était obligé, pour obtenir une récolte, de renouveler l'ensemencement après un hersage énergique ou même un labour. Il est également vrai que, durant l'intervalle de temps entre les deux ensemencemens, les insectes, ayant accompli leurs transformations, ne pouvaient plus attaquer cette seconde pousse ; mais la dépense avait été doublée et la récolte amoindrie ou même tout à fait compromise, lorsqu'une sécheresse ou des pluies prolongées avaient trop longtemps retardé le deuxième ensemencement.

racines, pourvu qu'on ne néglige pas quelques dispositions d'aérage. Un moyen de conservation, déjà exploité sur une vaste échelle, pourrait convenir à tous les climats, chauds, tempérés ou froids, à tous les pays où le combustible se rencontre à bas prix : il consiste à diviser au coupe-racines les betteraves en petits prismes que l'on fait dessécher sur une plate-forme en tôle percée ou bien en toile métallique traversée par un continuel courant d'air chaud, comme les *tourailles* employées par les brasseurs pour dessécher l'orge parvenue au terme utile de sa germination (1).

Tels sont les principes auxquels est soumise la culture industrielle de la betterave; mais là où finit la tâche du cultivateur commence une autre série d'opérations qui appellent aussi l'intervention de la science, marquée ici encore par d'importans résultats.

III.

La betterave saccharifère étant produite dans des conditions satisfaisantes, il reste à examiner quels sont les procédés aujourd'hui en usage pour en retirer le sucre.

Dans la plupart des sucreries indigènes, les betteraves, après avoir été cultivées, récoltées et mises en silos, sont portées d'abord au *laveur mécanique*, puis réduites à l'état de pulpe fine à l'aide d'une râpe, dont le principal organe est un cylindre en fonte, armé de lames de scie, mû, comme tous les agens mécaniques de l'usine, par une machine à vapeur qui lui transmet un mouvement d'environ huit cents tours par minute. Des presses hydrauliques, dont l'action représente un poids de 900,000 kilos sur la surface du piston, expriment le jus, dont la quantité obtenue équivaut aux 85 centièmes du poids de la pulpe. Le jus s'écoule directement dans un cylindre d'où la force élastique de la vapeur, introduite par le simple jeu d'un robinet, le refoule à un étage supérieur dans une des chaudières dites à *déféquer* (2).

(1) Le procédé de la dessiccation des betteraves et du traitement des *cossettes* ou bandelettes de la plante, mis en pratique par M. Schuzembach en Allemagne, introduit en France par MM. Serret, Duquesne, Hamoir, employé à la vaste usine de MM. Herbet et Cie à Bourdon (Puy-de-Dôme), ne s'est pas généralisé dans les sucreries; il peut fournir en certaines circonstances la matière première des distilleries. M. Maumenée, professeur de chimie à Reims, a plus recemment proposé d'appliquer à la conservation du jus de betteraves la propriété (indiquée par M. Daniel, scientifiquement étudiée par M. Péligot, essayée en grand par M. Kuhlmann de Lille) qu'offre la chaux de former avec le sucre un composé (sucrate de chaux) peu altérable. Ce procédé est actuellement soumis à une étude approfondie.

(2) Du mot grec πῆξις (épaississement) et du mot latin *fax* (dépôts, lies). La fonction de cette chaudière consiste à provoquer la formation d'une écume épaisse et d'un dépôt

La première opération effectuée dans cette chaudière a pour but d'éliminer la plus grande partie des substances étrangères par la chaux éteinte (hydrate de chaux), qui les rend insolubles en se combinant avec elles, et les sépare du liquide sucré, devenu dès lors plus limpide. Jusqu'à ces dernières années, on obtenait ce résultat en employant des doses de chaux variables entre 2 1/2 et 6 kilogr. pour 1,000 litres de jus. Dans un assez grand nombre de fabriques, où s'est introduit le procédé de MM. Rousseau, qui se propage de plus en plus, on porte la dose de chaux à 15 et 20 pour 1,000; alors on élimine non-seulement les substances étrangères douées d'une affinité plus grande pour la chaux que le sucre, mais encore celles douées d'une affinité moindre, et que la chaux ne pouvait atteindre qu'après avoir entièrement saturé le sucre même. Dès lors l'épuration de la solution filtrée est plus complète; le sucre, à la vérité, reste dans le liquide à l'état de *sucrate de chaux*, et il faut le mettre en liberté au moyen d'un courant d'acide carbonique gazeux (1). Cet acide s'unit à la chaux et en forme un composé insoluble (*carbonate de chaux*) qui se sépare de la solution bouillante à l'aide d'une simple et facile filtration, laissant dans le liquide diaphane le sucre plus pur.

Le procédé Rousseau, tout en réalisant l'épuration plus complète des jus, produisit un second effet d'une haute portée, car, ayant éliminé par l'acide carbonique les composés calcaires, il évitait les incrustations qui, dans les chaudières évaporatoires, s'opposent à la transmission de la chaleur, et occasionnent de grandes détériorations, souvent même des accidens fâcheux. Ces incrustations, nuisibles dans tous les appareils de concentration des sucreries, auraient rendu impraticable l'emploi d'un nouvel appareil qui économise de 33 à 40 pour 100 du combustible. A dater seulement du jour où ce procédé d'épuration fut adopté, on put songer à introduire dans les sucreries indigènes l'appareil évaporatoire à chaudières tubulaires et à triple effet, construit en Amérique, par un Français, M. Rillieux, sur les principes appliqués aux eaux salines par M. Sochet, et analogue aux systèmes à effets multiples de Derosne, mais pourvu de

qui entraînent la plus grande partie des substances étrangères au sucre, et que l'on élimine en soutirant le liquide clarifié. Quant au cylindre qui reçoit le liquide des presses et l'élève sous l'effort de la vapeur, on le désigne sous le nom de *monte-jus;* c'est une sorte de pompe sans piston et sans soupape à l'abri de tout engorgement, et qui est spontanément nettoyée par chaque injection de vapeur.

(1) On obtient aisément le gaz acide carbonique en brûlant du charbon de bois dans un four clos ou de la houille *sèche* dans un four à chaux. L'air atmosphérique utile à la combustion est insufflé par une pompe à air; le gaz produit est poussé dans un réfrigérant, puis distribué à l'aide d'un robinet et par un tube percé de trous dans une des chaudières contenant le jus clarifié à la chaux.

dispositions nouvelles. L'appareil tubulaire à triple effet de M. Rillieux, construit et perfectionné en France par M. Cail, en Autriche par M. Robert à Sellowitz, utilise, dans l'une de ses trois chaudières tubulaires closes, la vapeur qui a développé de la force mécanique en passant par une machine sans condensation; il utilise en outre d'autres vapeurs naguère *perdues* de l'usine. On détermine ainsi l'ébullition du jus (clarifié par la chaux, puis par l'acide carbonique, et filtré au travers du noir animal), et on peut diriger la nouvelle vapeur émanée du jus de betterave vers deux autres chaudières semblables, où elle sert encore à concentrer les sirops jusqu'à 25 degrés, et au besoin même termine la *cuite* à l'aide de pompes à air. La machine, opérant une diminution de pression graduée ou proportionnée à la concentration qui donne aux sirops plus d'affinité pour l'eau, régularise cette opération à la volonté de l'ouvrier chargé de ce soin. Aucune vapeur ne se répand dans l'usine, puisque toute l'opération se pratique en vase clos. L'eau distillée produite par la condensation des vapeurs sert à l'alimentation des générateurs, en évitant les incrustations que pourraient déterminer les eaux naturelles plus ou moins calcaires ou séléniteuses (1).

Le succès de l'appareil à triple effet et à chaudières tubulaires donna l'idée d'un autre procédé. On se proposa de remplacer, dans les sucreries, les générateurs et bouilleurs usuels par des générateurs tubulaires semblables à ceux des locomotives. M. Cail, qui conçut et réalisa cette idée, en a récemment obtenu d'heureux résultats, à la condition d'extraire préalablement de l'eau d'*alimentation* les sels calcaires capables d'incruster les tubes.

On vient de voir comment le jus de betterave est amené sans difficulté à l'état de sirop marquant 25 ou 26 degrés à l'aréomètre Baumé. Il est alors filtré une deuxième fois au travers du noir animal en grains, puis immédiatement soumis à une dernière évaporation appelée *cuite,* qui s'effectue ordinairement dans une chaudière du système d'Howard, en communication avec des pompes destinées à extraire l'air, les vapeurs, etc. La *cuite* terminée, le sirop est cristallisable; mais alors il fallait naguère une série d'opérations minutieuses, longues et chanceuses, pour obtenir le sucre en cristaux égouttés, puis épurés, pour réunir les sirops, les faire cristalliser, pour faire égoutter les cristaux de deuxième jet, les épurer, etc. Aujourd'hui ces diverses opérations sont devenues faciles,

(1) Dans les colonies, les circonstances sont bien moins favorables à l'application du système Rousseau pour l'extraction du sucre de canne. En effet, la proportion de sucre est deux fois plus grande dans le jus de la canne que dans le jus de la betterave, tandis que les substances étrangères y sont quatre fois moindres. Il y faudrait donc employer à peu près le double de chaux et d'acide carbonique.

rapides, et d'un succès assuré, grâce à l'invention très remarquable d'un ustensile applicable aussi bien à l'extraction du sucre de betterave et du sucre de canne qu'au raffinage des deux sucres. L'histoire de l'industrie saccharine ne présente peut-être aucun exemple de propagation aussi prompte d'un appareil dans les sucreries indigènes et coloniales et dans les raffineries. Cependant le but qu'il s'agissait d'atteindre était depuis longtemps indiqué par l'application à d'autres industries d'un ustensile semblable. Plusieurs industriels avaient même songé aux avantages qu'en pourraient retirer l'extraction et le raffinage du sucre; mais personne avant M. Seyrig n'était parvenu à vaincre quelques difficultés dans l'application au sucre de l'ustensile rotatif, dit à force centrifuge, qui fonctionne si facilement dans les blanchisseries pour l'égouttage des tissus. C'est que, pour cette dernière opération, le vase restait clos après l'introduction des tissus mouillés, et tout était terminé aussitôt que le liquide cessait de sortir du cylindre ou tambour tournant. Le problème à résoudre relativement au sucre n'était pas le même. Après un premier égouttage, il fallait ajouter à deux ou trois reprises un sirop qui commençât l'épuration en passant au travers des cristaux. Or, si le cylindre demeurait ouvert, le sucre était projeté au dehors; s'il était clos, il fallait arrêter le mouvement de rotation, ouvrir, puis refermer le vase, en sorte que la perte de force vive et de temps enlevait tout le bénéfice de cet égouttage forcé. Un ingénieux calcul, qui repose sur les effets de la force centrifuge, a donné l'idée d'un procédé qui permet de laisser le vase cylindrique ouvert, en y disposant, par quelques aménagemens très simples, une zone où le sucre qu'on veut égoutter peut être facilement contenu. Il est ainsi devenu possible de faire cristalliser les sirop cuits dans des vases de toute forme, et le sucre, si facilement épuré en cristaux, ne laisse presque plus de déchet au raffinage, qui peut livrer directement, avec une grande économie de temps et de frais, ses produits à la consommation générale.

C'est à l'aide de ces divers moyens de production économique et rapide que les fabriques de sucre indigène, après des fluctuations inévitables en raison des entraves qu'ont apportées les événemens et de désastres agricoles imprévus (1), sont parvenues, en 1856,

(1) La production du sucre indigène depuis 1828 jusqu'à 1836 s'est graduellement élevée de 2,665,000 kilogrammes à 49 millions; elle a oscillé entre 31 et 53 millions depuis 1837 jusqu'à 1847. La fabrication s'est ensuite maintenue, peu variable, entre 62 et 77 millions de kilogrammes jusqu'en 1854, sauf dans la campagne de 1848-49, où l'humidité excessive du sous-sol altéra les racines dans plusieurs cantons du nord de la France, au point de réduire de 450 millions de kilogrammes la récolte totale des betteraves et de plus de 25 millions la production du sucre. Durant la campagne de 1854

au nombre de 275, à produire 92 millions de kilogrammes de sucre, quantité qui dépasse la production de nos colonies, tout en supportant des droits de douane plus élevés que ceux imposés aux sucres des Antilles. En 1857, le nombre des fabriques en activité s'élève à 283; mais la récolte ayant été moindre, la production a diminué de 9 millions. Ce qui prouve que l'infériorité de la récolte est la vraie cause de la diminution, c'est qu'en calculant la production du sucre durant la campagne qui s'ouvre en ce moment, on peut conclure de l'approvisionnement en betteraves, d'après les belles apparences de la récolte, que cette production dépassera 100 millions de kilogrammes en 1858.

L'histoire des applications de la betterave ne serait pourtant pas complète, si, après avoir montré cette humble racine rivalisant avec la tige aérienne de l'un des plus gracieux végétaux des colonies, on n'indiquait un autre élément de produit qui la recommande à l'attention de nos cultivateurs. C'est encore sous la pression de circonstances inattendues qu'on a découvert le nouveau moyen d'utiliser la betterave.

Par une coïncidence singulière et peut-être unique, les trois grandes sources ordinaires de la production alcoolique en France, ou plutôt dans presque toutes les parties du monde, se sont trouvées simultanément taries. Ce fut d'abord une affection jusqu'alors inconnue de l'une des plantes les plus féculentes qui, attaquant dès 1843, en Amérique, des champs entiers de pomme de terre, étendit en 1845 et durant les années suivantes ses ravages en Allemagne, en Belgique, en France, en Angleterre, en Italie et dans d'autres contrées. A peine les distilleries des deux mondes étaient-elles privées de cette matière première, qu'une autre source plus puissante de la production alcoolique se trouvait également tarie : une maladie spéciale de la vigne, dont l'antiquité ne nous laisse que des traces incertaines, sortie des serres de Margate, se répandait dans toutes les contrées viticoles, en France, en Italie, en Grèce, en Amérique, et, chose non moins remarquable, les deux affections présentaient les plus grandes analogies entre elles, tout en frappant deux plantes si différentes (1). La troisième source d'une abondante production al-

à 1855, une perturbation semblable, mais occasionnée par la transformation d'une partie des sucreries en distilleries, réduisit à 44,744,000 kilogrammes le produit de la fabrication du sucre indigène.

(1) Plusieurs botanistes célèbres ont attribué l'altération des champs de pommes de terre, dont les tiges du jour au lendemain étaient flétries et couchées sur le sol, aux attaques d'un champignon microscopique (*botrytis infestans*, Mont.). Retrouvant moi-même les caractères chimiques et la composition des substances fongueuses rapidement développées dans les substances étrangères qui avaient pénétré les tissus du *solanum tuberosum*, je les ai dès l'abord considérées comme les émanations d'une cryptogame

coolique, tarie depuis plusieurs années, se rencontrait en France, en Allemagne, en Angleterre : c'était la distillation des grains. Les prohibitions qui entravaient le commerce des céréales dans diverses contrées sont aujourd'hui levées en partie, et si la moisson de 1858 égale celle de 1857, on peut admettre que les choses se retrouveront alors dans leur état normal.

Quoi qu'il advienne cependant, les déficits énormes éprouvés depuis 1854 dans les quantités de matières premières qui approvisionnaient antérieurement les distilleries ont jeté une très grande perturbation dans cette industrie et provoqué la recherche et l'emploi de substances alcoogènes négligées jusque-là. Nous citerons entre autres divers fruits sucrés, notamment les figues et les prunes, d'autres produits susceptibles d'éprouver la fermentation alcoolique, tels que les eaux de lavage des racines de garance traitées par l'acide sulfurique, ou les bulbes d'asphodèle arrachées dans des terres incultes de l'Algérie et de nos contrées méridionales. Les produits ainsi obtenus représentaient à peine toutefois un ou deux centièmes des 500,000 hectolitres d'alcool livrés naguère au commerce par les distillateurs de vin, de grains et de pommes de terre; aussi les cours s'élevaient-ils au point de quadrupler le prix moyen de l'alcool.

Ce fut dans ces conditions que la distillation des betteraves, jusqu'alors bien peu profitable, offrit des bénéfices énormes, — au-delà de 100 pour 100 (1). Surexcités par une aussi brillante perspective, un assez grand nombre de manufacturiers se décidèrent aisément à transformer en distilleries leurs fabriques de sucre, dont ils utilisaient ainsi presque tout le matériel : laveurs, râpes, presses, réservoirs, et même en partie les chaudières. Ces dispositions nouvelles avaient l'avantage de faire rendre à la betterave des quantités d'alcool plus en rapport avec les besoins de la consommation

parasite. Les faits nombreux recueillis, constatés et comparés par notre Société centrale d'agriculture, se sont tous accordés avec cette hypothèse, et ont chaque année repoussé les assertions gratuites qui attribuaient tout le mal à une dégénérescence de notre précieuse solanée. La récolte effectuée en 1857 prouve en effet que ces tubercules, en grand nombre épargnés, se montrent aussi féculens que jamais. Il est heureusement tout aussi certain que la vigne n'a subi aucune dégénérescence en France ni ailleurs, malgré les nombreuses manifestations de l'opinion contraire, bien discréditée aujourd'hui. Les vendanges de 1857 donneront, au dire des viticulteurs les plus expérimentés, des produits comparables à ceux des meilleures années, si ce n'est pour l'abondance, du moins pour la qualité. L'événement justifie pleinement à cet égard les vues que nous émettions dans ce recueil il y a un an à peine (livraison du 1er septembre 1856).

(1) Le prix de revient de l'alcool à 90 ou 94 degrés pouvait être évalué à 100 ou 110 francs l'hectolitre, qui se vendait alors de 230 à 240 fr. Une des plus grandes distilleries de ce genre, fondée dans trois usines, a pu réaliser des bénéfices s'élevant à 10,000 francs par jour.

que les produits des diverses autres matières premières, et en outre de laisser des résidus propres à la nourriture du bétail. D'un autre côté pourtant, elles occasionnaient une diminution notable dans la production du sucre, et par suite le renchérissement de cette substance si utile à l'alimentation salubre des hommes. D'ailleurs il était facile de prévoir que la distillation des betteraves dans les grandes sucreries ne survivrait pas au changement des circonstances qui avaient déterminé la transformation des usines. Les fabricans se trouveraient dès lors naturellement replacés dans les conditions où précédemment, avant la maladie de la vigne, ils croyaient plus avantageux d'extraire le sucre de la betterave que de le transformer en alcool.

Une partie de ces prévisions se réalise aujourd'hui, car le matériel des sucreries retourne à sa destination première, et cependant ce ne sont pas les motifs prévus de ce revirement qui l'occasionnent, car l'alcool du vin n'a pas d'importance encore sur le marché, si tant est qu'il doive en acquérir beaucoup cette année. D'ailleurs, si l'industrie sucrière indigène reprend en effet le cours de ses progrès, momentanément interrompus, la fabrication de l'alcool de betterave continue de se développer, mais dans une tout autre voie que celle primitivement explorée. C'est qu'au milieu des travaux entrepris en vue de fabriquer l'alcool avec diverses matières premières, en mettant à profit les appareils et procédés connus, une idée nouvelle avait surgi, et deux moyens particuliers s'offraient pour la réaliser en grand.

Un inventeur dès longtemps familiarisé avec les opérations des sucreries et des distilleries de betteraves, M. Champonnois, s'était dit : « Ne pourrait-on organiser la distillation de façon à obtenir surtout de la racine saccharifère les substances nutritives pour les animaux des fermes après la transformation de la plus grande partie du sucre en alcool et acide carbonique ? » Dans cette pensée, l'alcool devenait l'accessoire, tandis que la pulpe, si peu abondante dans les sucreries transformées, négligée pendant longtemps comme un inutile résidu par les anciens macérateurs, formait le produit principal. Alors aussi toutes les variations des cours commerciaux devaient bien moins affecter l'industrie, rendue presque exclusivement agricole, et dont le principal produit devait être consommé dans les fermes. Telle est l'idée simple et féconde qui conduisit M. Champonnois à introduire dans les procédés en usage et dans la marche des opérations un changement dont il nous reste à dire un mot.

Au lieu d'employer l'eau ordinaire à déplacer le jus sucré des betteraves découpées en minces bandelettes, l'inventeur se sert du liquide appelé *vinasse,* sortant de l'alambic épuisé de l'alcool qu'il

contenait, mais retenant, avec les 9/10es de l'eau, toutes les substances fixes ou peu volatiles capables de servir à la nutrition, c'est-à-dire les matières azotées, grasses et salines. Il en résulte qu'après avoir été lessivées par la vinasse, les bandelettes de betterave ont repris tous les principes constituans de cette racine, excepté le sucre, changé en alcool, tandis qu'en suivant l'ancienne méthode, elles ne retenaient du lessivage que l'eau interposée, et valaient à peine comme engrais les frais de transport sur les terres à fumer.

Toujours préoccupé des moyens de rendre son système facilement applicable dans les exploitations rurales, M. Champonnois n'y pouvait parvenir sans rendre aussi la fermentation des jus plus régulière et mieux assurée. Il y a réussi à l'aide d'une modification en apparence légère, en réalité fort importante. Au lieu d'exciter la fermentation alcoolique dans les jus sucrés par l'addition d'une petite quantité de ferment, comme cela se pratiquait avant lui, il fait écouler, en un mince filet, ces jus dans une cuve à demi remplie du liquide vineux d'une opération précédente en pleine fermentation. On voit que dans ce cas le liquide sucré qui s'écoule en faible quantité rencontre une grande masse de liquide contenant en suspension la levure la plus active, dont il entretient lui-même la reproduction. C'est une fermentation qui se régularise par sa continuité même, favorisée d'ailleurs à l'aide de la légère réaction acidule que produisent les acides végétaux de la betterave, déplacés par une addition de 1 1/2 à 2 millièmes d'acide sulfurique. Très généralement le moût du jus de betterave fermenté donne, par une première distillation continue, de 8 à 10 centièmes de son volume d'alcool à 50 degrés. Cette quantité se réduit à peu près à la moitié lorsqu'on la rectifie à l'aide d'un appareil distillatoire spécial dit *rectificateur,* qui élève le degré de 50 à 90 ou 94. Cette dernière opération se pratique soit dans la même usine où la distillation s'est faite, soit dans un établissement central de rectification. En tout cas, elle a pour but d'obtenir un produit alcoolique aussi pur que possible, en éliminant, par une distillation bien ménagée, les produits à odeur forte, plus volatils que l'alcool, et qui se distillent les premiers. On élimine encore ainsi des *huiles essentielles,* moins volatiles que l'alcool, et qui passent les dernières à la distillation.

Un nouvel appareil distillatoire importé d'Angleterre et monté en grand par M. Cail, qui l'essaie en ce moment, semble pouvoir réunir les deux opérations de la distillation et de la rectification en une seule. En théorie, les difficultés que présenteront les dispositions nouvelles et la direction de cet appareil ne paraissent pas insurmontables, car il suffirait de faire circuler le jus fermenté d'abord dans un vase chauffé à une douce température, qui éliminerait en vapeurs condensées à part les composés odorans les plus volatils,

puis, au bas de l'appareil distillatoire, d'extraire les liquides chargés d'*huiles essentielles* infectes, en évitant ainsi qu'elles retombent dans la chaudière. Le résultat économique qu'on en pourrait obtenir aurait une véritable importance : il introduirait un nouvel élément de succès dans les distilleries agricoles, dont il simplifierait encore les installations en les rendant plus économiques.

Les avantages de ces distilleries perfectionnées ont été tellement bien compris, qu'elles continuent à se multiplier en France : déjà on en compte près de deux cents, représentant ensemble une consommation journalière de 2 millions de kilos de betteraves, et durant les deux cents jours de travail pendant une année, — 400 millions de kilogrammes de ces racines (1).

Le développement de la distillation des betteraves, suivant le nouveau système, au milieu des exploitations agricoles, tient à plusieurs causes que nous allons rappeler ici en complétant les premières indications que nous avons données à ce sujet. Sur 100 kil. de betteraves, le procédé qui vient d'être décrit permet non-seulement d'obtenir de 75 à 78 kil. de résidu propre à la nourriture des animaux, mais encore cette pulpe humide, mélangée avec trois fois son volume de divers fourrages communs bien macérés, améliore, en les rendant plus assimilables, les portions trop résistantes de ces fourrages (2). Ce procédé permet aussi de tirer un parti avan-

(1) Voici sur quelles bases on peut calculer le prix de revient de l'alcool dans la plupart des exploitations rurales, qu'une commission de la Société centrale d'agriculture a visitées en 1856, — exploitations installées suivant le système de M. Champonnois, et traitant chacune par jour de 4,000 à 20,000 kilogrammes de betteraves de plusieurs variétés :

1,000 kilogrammes de racines	16 fr.	» c.	24 fr. 08 c.
Combustible (1/2 hectolitre de houille)	1	55	
Main-d'œuvre et divers frais	4	53	
Entretien et réparations des appareils	2	»	
Dépense d'où l'on doit déduire la valeur de 750 kilogr. de pulpe	7	50	
Montant net des frais			16 fr. 58 c.

Le produit alcoolique moyen étant de 90 à 100 litres d'alcool à 50 degrés, représentant au moins 45 litres à 94 degrés, on voit que les 100 litres de cet alcool coûtent 36 fr. 84 c.

En y ajoutant pour les dépenses relatives à la rectification	20	16
Il en résulte que 100 litres rectifiés vendables coûtent	57 fr.	» c.

Au cours actuel de 105 francs, le bénéfice serait de 48 francs. En supposant que le cours commercial descendît à 60 francs, aussi bas que dans les années antérieures très abondantes en raisins, le bénéfice serait réduit à 3 francs. Dans tous les cas, le principal avantage pour notre agriculture résultera de la pulpe favorable à la nourriture du bétail.

(2) Les rations journalières de pulpe données aux animaux varient un peu dans les exploitations rurales. M. Bella, directeur de Grignon, donne aux animaux à l'engrais 10 pour 100 de leur poids, aux vaches laitières 5/100es, et aux bêtes à l'élevage 2 pour 100; il ajoute en tout cas aux pulpes de sa distillerie le complément ordinaire de la ration en menues pailles, fourrages hachés, grains et tourteaux. Dans les exploi-

tageux de certaines variétés, comme les betteraves rouge et jaune, faciles à arracher et abondantes en principes alibiles étrangers au sucre. Ces principes restent en effet dans la vinasse réunie aux bandelettes de betterave, tandis que la plus grande partie s'écoulerait en pure perte des distilleries où l'on emploie soit les presses, soit le lessivage à l'eau.

L'emploi des presses ou du lessivage à l'eau soulève d'ailleurs une importante question de salubrité. Il est bien rare que l'écoulement des vinasses ainsi traitées soit exempt d'inconvéniens graves. Si elles se rendent dans un petit cours d'eau ayant un faible volume ou peu de vitesse, ou dans un étang, elles y portent des germes de fermentation putride qui manifestent leur présence, soit en détruisant les poissons, soit par des émanations incommodes et insalubres pour la contrée (1). Ces inconvéniens peuvent s'aggraver encore dans le cas plus général où les vinasses s'écoulent soit dans des fossés, soit sur des terrains horizontaux, ou offrant des pentes très faibles; elles y forment bientôt des mares putrides dont l'étendue augmente les dangers. Aussi a-t-on vu dans plusieurs départemens les préfets interdire l'établissement de distilleries placées dans ces conditions. Les usines installées suivant la méthode de macération et de lessivage à la vinasse sont exemptes de pareils reproches, car elles utilisent la totalité de leurs résidus.

L'histoire des exploitations de la betterave en France présente, on a pu s'en convaincre, un ensemble de résultats bien dignes d'intéresser tout à la fois l'administrateur, le savant, l'industriel et l'économiste. Parmi ces résultats, il en est quelques-uns d'essentiels sur lesquels je reviendrai en terminant.

Née sous la pression de graves circonstances, sortie victorieuse d'épreuves multipliées, l'industrie sucrière indigène, en améliorant

tations les plus avancées, où l'on entretient une tête de gros bétail (bœuf de travail ou à l'engrais) par hectare de terre, on calcule en moyenne, pour la nourriture de l'animal, 30 kilos de pulpes mélangées avec 3 kilos de menue paille et fourrage hachés, plus 1 1,2 à 2 kilos de tourteau, ou l'équivalent en foins ou céréales. Sur une exploitation rurale de 265 hectares environ, où l'on établirait une distillerie employant par jour 10,000 kilos de betteraves, on obtiendrait 7,500 kilos de pulpes, servant, avec le complément de la ration, à nourrir 250 bœufs de travail ou l'équivalent en autres animaux. L'approvisionnement de la distillerie pourrait être fourni par la culture de 60 ou 65 hectares, qui reviendrait tous les quatre ans sur le même sol.

(1) Ces émanations fétides peuvent acquérir une grande intensité, lorsque les terrains qui forment le fond ou les parois des mares ou étangs contiennent, outre le carbonate calcaire, une quantité notable de sulfate de chaux (gypse, plâtre), car alors la fermentation, enlevant l'oxygène de ce sulfate, donne naissance à du sulfure de calcium ou sulfhydrate de chaux qui, décomposé à son tour par les acides que recèlent les eaux ultérieurement écoulées, laisse dégager en abondance du gaz acide sulfhydrique ou hydrogène sulfuré à odeur forte et infecte.

par d'ingénieux appareils la fabrication du sucre, a fourni une base aux progrès réalisés ou en voie de s'accomplir dans les sucreries coloniales. Grâce à cette impulsion puissante, le prix de revient du sucre s'est abaissé, et la production totale a pu s'élever au niveau d'une consommation croissante, qui est bien loin encore d'avoir atteint son apogée, car on ne consomme actuellement en France (1) que 168 millions de kilos de sucre, tandis que la consommation du sel dépasse 240 millions de kilos. Or, si l'aisance était plus générale, il est évident que la proportion inverse devrait s'établir, et que la consommation du sucre devrait atteindre 360 millions de kilos. Elle ne serait encore, à ce chiffre, que de 10 kilos par tête, tandis qu'en Angleterre et en Écosse elle s'élève à 16 kilos par individu, et tend à s'accroître encore.

En cherchant à perfectionner le raffinage du sucre, l'industrie sucrière a provoqué une précieuse découverte, — celle des propriétés du noir animal, non-seulement comme agent de raffinage, mais comme un des plus puissans engrais dont dispose aujourd'hui l'agriculture, comme un de ses plus énergiques auxiliaires dans les terrains à défricher.

Le problème de l'introduction des sucreries dans les fermes, proposé par la Société centrale d'agriculture et par la Société d'encouragement, a été résolu, mais dans un sens inverse à celui des programmes : le matériel est resté trop complexe, trop dispendieux pour les petites exploitations rurales; les grandes fabriques de sucre sont devenues les centres agricoles de cultures perfectionnées qui ont développé à la fois la production animale et la production du blé, en réalisant ainsi les vues des économistes et des savans.

Des préjugés de diverse nature offraient de sérieux obstacles au succès des sucreries indigènes; l'un des plus tenaces contestait au produit de la betterave une qualité sucrante égale à celle du principe immédiat tiré de la canne. Il est aujourd'hui reconnu, conformément aux données scientifiques les plus exactes, que le sucre de canne et le sucre de betterave se trouvent absolument identiques lorsqu'il sont parvenus à l'état de blancheur et de pureté complète, mais que jusque-là les proportions minimes de substances étrangères sapides et odorantes ont une influence marquée et une importance notable. Dans la plante indigène, ces substances, désagréables au goût et à l'odorat, en déprécient sensiblement les produits applicables à la consommation. Dans la plante coloniale, offrant un arome agréable propre à la canne, elles ont un cours plus élevé, et, comme le sucre candi avant sa complète épuration, trouvent des applica-

(1) D'après les états de douane pour 1856, il faut compter 125,900,000 kilos de sucre mis en consommation, et 37,410,249 exportés.

tions spéciales, notamment dans le sucrage des liqueurs et du vin de Champagne, dont elles servent même à former le bouquet.

Par suite des affections végétales qui ont frappé simultanément nos vignobles et nos cultures de pommes de terre, la production de l'alcool s'est trouvée réduite bien au-dessous de la consommation de ce produit dans ses diverses applications. En France, la cherté des grains est venue accroître ce déficit, et ces circonstances accidentelles ont amené la formation de diverses industries alcoogènes. Parmi ces industries de récente création, la plus remarquable sans contredit est celle qui emprunte à la betterave son sucre pour le transformer en alcool, et rend à l'agriculture, presque en totalité, les autres principes immédiats de la racine saccharifère qui s'appliquent avec un incontestable succès à la nourriture et à l'engraissement des animaux, surtout en améliorant les qualités nutritives des fourrages de qualité inférieure. Cette source récemment découverte d'alimentation du bétail ouvre une ère nouvelle aux progrès agricoles, qui reposent essentiellement sur l'accroissement du nombre des animaux des fermes, car le développement des prairies artificielles et l'augmentation des engrais destinés à élever la puissance du sol en sont les conséquences nécessaires. Bien que née de circonstances exceptionnelles, la fabrication de l'alcool de betterave présente donc des avantages qui lui garantissent un long avenir. Tout porte à croire que cette fabrication ne s'arrêtera pas, qu'elle contribuera de plus en plus, avec l'extraction du sucre indigène, avec l'emploi de la fécule de pommes de terre, des huiles de graines, des fibres textiles du chanvre et du lin, à cimenter une féconde alliance entre l'agriculture et l'industrie.

Augmentation dans la consommation du sucre, découverte d'un engrais précieux, introduction de ressources nouvelles dans la production alcoolique et dans l'alimentation du bétail, tels sont en somme les faits considérables qui ont leur point de départ dans les premiers essais tentés pour développer la culture industrielle et utiliser les propriétés saccharines de la betterave. A côté de ces heureux résultats, il en est un pourtant que nous aimons à constater en terminant : c'est l'industrie manufacturière s'établissant et prospérant au milieu des champs qui lui fournissent ses matières premières, avec son cortége d'ingénieurs habiles, de contre-maîtres instruits, de mécaniciens capables. Ainsi s'augmente utilement la population de nos campagnes, ainsi sont entraînées vers de nouvelles applications de l'industrie agricole des forces surabondantes dont l'encombrement est un danger pour nos villes. Le même mouvement qui développe la richesse matérielle du pays tourne en définitive au profit de l'hygiène publique et de la morale.

PAYEN, de l'Institut.

L'OCÉAN ISLANDAIS

I. *Voyage dans les mers du Nord à bord de la corvette* la Reine-Hortense, Paris 1857. — II. *The Norse-folk, or A Visit to the home of Norway and Sweden*, by Charles Loring Brace; London 1857, Bentley. — III. *The Journal of the Royal geographical Society*, London, Murray.

Grâce aux voyages modernes, et surtout depuis les nombreuses et honorables expéditions envoyées à la recherche de sir John Franklin, nous avons aujourd'hui l'assurance que le pôle arctique est entouré d'une mer étroite et continue, qui s'appuie d'une part sur l'espace polaire éternellement congelé, et de l'autre bord côtoie l'Europe septentrionale, la Sibérie ou l'Asie du nord, et enfin toute l'Amérique dans ses latitudes les plus élevées. Un navigateur français partant de Dunkerque, qui est sous le méridien de Paris, irait droit au pôle sans trouver aucune terre. Arrêté par la barrière de glace à jamais infusible, s'il prenait à droite, vers l'orient, il laisserait à gauche et au nord le Spitzberg, à droite et au midi le Cap-Nord. Passant ensuite au-dessus de la Mer-Blanche, il quitterait la mer polaire d'Europe à la Nouvelle-Zemble, puis, longeant toute la Sibérie, il arriverait dans le bassin un peu moins resserré qui est au-dessus du détroit de Behring. Enfin il côtoierait toute l'Amérique septentrionale, toujours sans monter ou descendre beaucoup en latitude, pour arriver au détroit de Lancastre, par lequel la mer polaire américaine débouche dans le vaste canal qui sépare le Groënland du Nouveau-Monde. Là, le navigateur serait obligé de descendre beaucoup vers le sud pour atteindre les parages de la pointe du Groënland, après avoir, à moitié chemin, traversé le cercle polaire. En descendant ainsi le canal de Davis, entre l'Europe et l'Amérique,

le navigateur aborderait le bassin qui termine l'Océan-Atlantique septentrional, et qui a pour limites le Labrador, Terre-Neuve, l'Angleterre, la Norvége, le cercle polaire, l'Islande, et enfin le cap Farewell, à l'extrémité du Groënland. Ce bassin nord de l'Atlantique, qui communique à l'est et à l'ouest avec les mers glaciales, a pour pendant et pour analogue très semblable la partie nord de l'Océan-Pacifique, entre le Kamtchatka, le détroit de Behring, l'Amérique russe et l'Amérique anglaise. On ne sait pas bien si, par le détroit de Behring, le Pacifique n'envoie point un courant d'eau tempérée à la mer glaciale américaine, comme le fait l'Atlantique à la mer glaciale de l'ancien monde par le passage qui sépare le Cap-Nord du Spitzberg. Quant à l'existence d'un courant continu qui suivrait la route du navigateur que nous supposions tout à l'heure, en contournant les régions polaires et en marchant toujours à l'est, c'est là un fait qui ne me paraît pas douteux, et aux époques mêmes où les régions maritimes que ce courant traverse sont gelées à la surface, il n'en suit pas moins sa direction sous la glace. Notez bien qu'un pareil courant, marchant aussi de l'ouest vers l'est, fait le tour de l'autre pôle de la terre; mais comme le domaine de ce dernier est tout entier dans des mers sans rivages, il suit sans obstacles son chemin vers l'orient, et accomplit sa révolution sans changer sa distance au pôle et sans avoir besoin de régler sa marche sur des terres dont la saillie, analogue à celle du Groënland, complique beaucoup les circonstances mécaniques qui règlent la course de ces deux grands *fleuves océaniques* (expression d'Homère) que j'ai ajoutés aux cinq grands circuits qui résultent de l'admirable travail de M. Duperrey, de notre Institut, confirmé par la carte de M. Findlay, éditée en Angleterre, dans le *Journal de la Société royale de géographie* (vol. XXIII). La météorologie, dont quelques savans paraissent révoquer en doute l'existence, déborde de tous côtés dans l'astronomie, dans la physique, dans la géographie, dans la géologie, dans la mécanique, dans l'agriculture et dans l'économie politique, sans compter la médecine hygiénique et pathologique. On peut parodier pour elle le mot célèbre de Sieyès relatif au tiers-état. — Qu'est la météorologie? Rien. — Que doit-elle être? Tout.

Le bassin septentrional de l'Atlantique est, comme je viens de le dire, tout à fait analogue au bassin nord du Pacifique. La baleine, le morse, le phoque et les pêcheries en général y attirent la même population de navigateurs européens et américains; les courans chauds qui y remontent de l'équateur y font sur les côtes orientales et occidentales les mêmes climats et la même végétation. La Haute-Californie et l'Orégon rivalisent avec l'Europe occidentale, et quand les hardis *settlers* de la race anglo-saxonne auront peuplé les rivages

orientaux de ce bassin du Pacifique, il ne le cédera en rien aux rives norvégiennes :

..... Ubi Scandia dives
Halecas totum mittit piscosa per orbem,

« où la riche Scandinavie pêche des harengs pour l'univers entier. » Les érudits, pour poétiser le hareng, iront en chercher la mention dans Horace. Est-il un de nos hommes d'état qui puisse nous dire ce que sera le monde de l'humanité et de la civilisation en 1957?

M. Arago disait souvent que, d'après Napoléon Ier, la plus puissante de toutes les figures de rhétorique, c'est la répétition. Je ne me lasserai donc jamais de dire et de redire ce que j'ai tant de fois écrit, à savoir que la supériorité des climats du nord sur ceux du midi tient à ce que presque toutes les eaux tièdes du grand courant d'eau chaude des régions équatoriales remontent au nord, soit dans l'Atlantique par le *gulfstream*, qui donne à la Norvége les riches cultures qui ont fait l'admiration des observateurs de *la Reine-Hortense* en 1856, et à l'Orégon les géans du monde végétal, ces arbres de 100 mètres de hauteur. Jetez les yeux sur la carte de M. Duperrey, qui a découvert l'un des trois courans qui portent au sud les eaux chaudes de l'équateur. Voyez ces trois faibles courans, celui de la mer des Indes, celui du Pacifique sud, et celui de l'Australie, porter d'indigentes masses d'eau à peu de distance de l'équateur vers le pôle antarctique, tandis que les deux grands et énergiques courans de l'Atlantique et du Pacifique septentrional prennent au-delà de l'équateur même la masse presque entière des eaux du courant chaud qui fait la ceinture du monde intertropical, pour la verser dans notre hémisphère à des latitudes égales ou supérieures à celles du nord de l'Écosse.

Comment le peuple des compilateurs, après tout ce que les mémoires originaux contiennent de documens sur la question de l'excès de température de l'hémisphère nord sur l'hémisphère sud, vient-il encore nous étaler le vieux bagage des opinions surannées relativement aux causes qui donnent à nos latitudes une immense supériorité de climat sur les latitudes méridionales? On se plaint de nos jours de l'insuffisance de la critique littéraire : eh! bon Dieu, que dirait-on de la critique scientifique, quand on voit les meilleurs esprits guidés par les ouvrages les plus accrédités *ignorer* où en est le monde de la science actuelle et répéter les échos de la science météorologique de 1800?

Ces préliminaires étaient indispensables pour bien faire comprendre l'importance de toutes études faites ou à faire sur notre bassin

nord de l'Atlantique. En effet, les pêcheurs des côtes de la Scandinavie, les baleiniers des mers qui séparent le Groënland de l'Amérique, et les expéditions qui vont à Terre-Neuve, suivent des routes tellement uniformes et se détournent si peu de la ligne qui les mène directement au lieu de leur exploitation, qu'on est surpris de voir combien sont incomplets les documens qu'on peut recueillir sur leurs fréquentes traversées. Ils font de l'argent et non de la science. Le champ reste donc libre aux explorateurs désintéressés, et l'on est étonné qu'une seule expédition française ou anglaise, voire un voyage de touriste intelligent, nous instruise plus que les nombreuses et périodiques émigrations et retours des marins de l'Europe commerciale.

Le voyage très court du prince Napoléon peut être mis en première ligne pour le nombre et l'importance des faits recueillis sur nos mers polaires. Claude disait que c'était être un sot que de ne pas naître roi. C'est au moins une grande maladresse à un explorateur que de n'être pas prince. Les grands observatoires astronomiques d'Angleterre parlent de la force travailleuse intellectuelle du personnel de ces établissemens, comme ils parleraient du travail d'une chute d'eau ou d'une machine à vapeur. En suivant cette idée, sauf respect pour la force morale, on doit concevoir ce qu'un chef intelligent lui-même, secondé par une élite de marins et de savans de toute espèce, aidé de tous les moyens qu'on peut souhaiter et commandant aux circonstances au lieu d'être obligé de s'y plier, devait en peu de temps moissonner de faits, d'observations, de dessins, de collections de tout genre, quand tout allait au-devant de ses désirs. Un immense volume de huit cents pages, où il n'y a rien de trop, contient à peine tout ce que la rapide excursion de l'été de 1856 a fourni aux explorateurs français. La partie archéologique, la partie descriptive, la partie politique et économique, malgré leur importance, ne sont pas du ressort de cette étude, qui se renfermera dans son titre. Si les auteurs de cette relation, déjà très volumineuse, y eussent ajouté un précis descriptif de la riche collection rapportée de ce voyage, et qui a été mise sous les yeux du public pendant plusieurs mois, je pense qu'on y aurait encore puisé de curieux documens sur ce qui avait été vu, et de précieux exemples pour les récoltes à faire soit par les observateurs de chaque localité, soit par les voyageurs futurs.

La publication que nous a value l'expédition de *la Reine-Hortense* dans les mers du Nord se divise en deux parties distinctes. D'abord une narration rapide suit vivement le voyage des mines de houille de l'Angleterre au pays des clans d'Écosse, puis à l'Islande, à l'île de Jean-Mayen, entre l'Islande et le Spitzberg, au Groënland, aux

îles Færoë et aux îles Shetland, et enfin au travers des pays scandinaves; c'est trois ou quatre mille lieues parcourues en trois ou quatre mois, et que le lecteur parcourt en six cents pages. Puis viennent des notices scientifiques en petit texte qui peuvent, je le pense, être considérées comme de précieuses acquisitions pour la connaissance de notre globe. La relation nautique par M. Du Buisson et la partie géologique par MM. Chancourtois et Ferri-Pisani sont particulièrement remarquables par l'abondance et l'intérêt des observations scientifiques. J'ai vu avec bonheur que le dernier des trois auteurs que je viens de nommer, et qui ne s'était point encore produit devant le public, n'était pas resté au-dessous de l'idée que je m'étais faite de sa capacité quand nous avions discuté l'ensemble des travaux futurs de l'expédition. En mentionnant MM. de La Roncière et Laroche-Poncié, d'autres encore, qui n'ont rien donné dans ce volume, mais qui certes n'ont pas moins observé que les auteurs des notices scientifiques, on restera convaincu qu'avec un minimum de temps, les membres de l'expédition du Nord ont effectué le maximum d'*effet utile*. Il est à regretter que les observations magnétiques n'aient pas un article spécial parmi ces excellentes notices; elles seront sans doute publiées plus tard. Il va sans dire que c'est aux notices scientifiques que je m'attacherai dans ce que j'ai à dire du voyage de *la Reine-Hortense* dans les mers du Nord et de deux publications anglaises où l'on s'occupe des mêmes régions.

Pour les courans de la mer, je dirai qu'on a confirmé plusieurs résultats déjà indiqués, mais qui, dans une question si compliquée et si débattue, avaient grand besoin d'un mot définitif. Nous voyons le courant d'eau tiède qui arrive d'Amérique, après avoir passé au-dessous de Terre-Neuve, venir aborder la côte occidentale de la Norvége en longeant le sud de l'Islande et en traversant le groupe des îles Færoë et celui des îles Shetland. Cette bienfaisante dérivation des mers tropicales remonte vers le nord, et à la hauteur de l'extrême Scandinavie se divise en deux parts. L'une, que nous ne suivrons pas plus loin, se lance par le Cap-Nord dans la mer glaciale d'Europe et de Sibérie, dont elle va tant bien que mal tempérer le climat, tandis que l'autre moitié remonte ou du moins remontait, il y a deux siècles, au Spitzberg, qu'elle rendait habitable pour les ours, les phoques, les morses et les baleines; puis cette même partie du *gulfstream,* retombant à gauche, descendait vers l'île de Jean-Mayen et l'Islande, et passait entre cette île et la côte orientale du Groënland. C'était par l'effet de ce contre-courant que les bois flottans arrivés du golfe du Mexique par le *gulfstream* venaient échouer sur la plage septentrionale de l'Islande. Un grand navire abandonné, et qui a été vu deux fois par l'expédition, a confirmé la direction et la vitesse de ce

courant, qui longe toute la côte est du Groënland, et qui amène aussi très souvent à la partie nord de l'Islande, d'une manière très fâcheuse, les champs de glace détachés de la ceinture qui aujourd'hui rend inabordable l'île de Jean-Mayen, et qui peut-être va s'appuyer au Spitzberg. On appelle *banquise* cette triste bordure d'eau de mer gelée qui ne permet pas aux navigateurs d'atteindre une côte où elle est adhérente. Ce sont les débris de la banquise, rompue par les marées ou par les tempêtes, qui forment les champs de glace, champs en général peu épais, formés de l'eau de mer congelée, et qui, en se solidifiant, s'est cependant un peu dessalée, tandis que les montagnes de glace flottantes ont une tout autre origine. Elles proviennent des glaciers de l'intérieur, sont exclusivement formées de glace d'eau douce, et ont souvent des épaisseurs de plusieurs centaines de mètres, dont un huitième environ s'élève au-dessus du niveau de la mer. Quelques-uns de ces monts de glaces (*icebergs, eisbergs*) ont près d'un kilomètre de diamètre, et forment les masses mobiles les plus formidables qu'on puisse observer dans la nature. Ce n'est que dans le bras de mer qui sépare le Groënland de l'Amérique que l'on rencontre ces *flottes* de montagnes de glace. Elles suivent le courant qui descend le détroit de Davis, et plongent si profondément dans la mer, que souvent, poussées par le courant, elles vont contre le vent. C'est alors un singulier spectacle de voir la montagne avancer contre la direction de cette espèce de courant superficiel qu'occasionne le souffle du vent, et que les Anglais désignent par le nom de *drift*. Comme il y a une espèce de remous occasionné par le courant qui descend le détroit de Davis, lequel contre-courant ou remous marche au nord le long de la côte occidentale du Groënland, c'est là que viennent souvent tournoyer ces vastes écueils flottans, et ceci n'est point une expression poétique. On conçoit qu'avant de se fondre, ces masses prodigieuses, entraînées vers le sud par le courant qui les porte, arrivent sur la route que suivent les vapeurs transatlantiques entre New-York et l'Angleterre. Elles sont la terreur des capitaines et des passagers. Un matelot est sans cesse en vigie, et à des intervalles réglés il crie au capitaine : *No icebergs, sir!* (Il n'y a pas de monts de glace, capitaine!) On attribue avec juste raison à ces écueils mobiles que ne peut indiquer aucune carte marine la perte corps et biens de grands navires qui ont disparu subitement sans qu'on ait signalé de tempêtes à cette époque. Or, par un temps de brume, comment éviter de se perdre contre une montagne de glace? D'après les observations recueillies par l'expédition de *la Reine-Hortense* sur le navire abandonné qui contourna la pointe sud du Groënland pour aller s'échouer dans les baies de la côte ouest de ce pays, en suivant le remous du courant de Davis, je crois qu'on peut présumer que M. Duperrey et M. Finlay font

passer le *gulfstream* trop au-dessous de l'Islande, et qu'ils étendent trop le domaine du contre-courant qui passe entre cette île et le Groënland, car, d'après leurs cartes, le navire désemparé fût descendu vers le sud et eût quitté à jamais les parages de la banquise près de laquelle il avait été vu d'abord.

Ouvrez (page 145 du vingt-troisième volume de la Société géographique anglaise) le mémoire du docteur Rink, de Copenhague; vous y verrez de nombreux *fleuves de glace* débouchant dans la mer par de profondes vallées comblées de glaces semblables à celles de nos glaciers des Alpes. Quand ces masses, poussées par une force irrésistible qui les moule comme un métal ductile, ne sont pas soutenues par la terre et font saillie au large, l'extrémité se brise avec fracas, et voilà une montagne de glace fabriquée par la nature. Un de ces fragmens de glace, dit le docteur Rink, si on l'échouait à sec sur la côte, donnerait une montagne de plus de 300 mètres de haut. Les explorateurs de *la Reine-Hortense* ont vu mieux encore : ils en ont vu de trois fois la hauteur du Mont-Valérien au-dessus de la Seine. Ainsi, en se figurant ce mont, qui fait perspective aux brillans promeneurs du bois de Boulogne, comme un bloc, une île de glace flottante, dure et compacte, on aura en petit, très en petit, l'idée d'une de ces masses voyageuses qui descendent le détroit de Davis pour marcher vers Terre-Neuve et les États-Unis. Je dis que cette glace est dure et compacte, car *la Reine-Hortense,* ayant essayé ses boulets sur d'insolens petits *icebergs* qui venaient parader près d'elle, ne les a pas même troublés dans leur promenade. C'est ainsi que dans les contes et les légendes on voit en frémissant un spectre frappé d'un coup de feu bien assuré dire froidement à son antagoniste terrifié : « Continue! »

L'expédition a donné le bon exemple de jeter dans la mer des blocs de bois percés d'un trou contenant une fiole avec un papier portant la date et la position géographique du lieu où ce bloc avait été jeté. Plusieurs de ces indicateurs ont été recueillis, et on a transmis à l'amirauté de France le lieu et la date de l'atterrissement. On conçoit que les bouteilles que les marins jettent souvent à la mer n'auraient pas beau jeu au milieu des glaces flottantes. Pour constater le courant dirigé vers l'est qui longe toute la Sibérie, il faudrait jeter un grand nombre de ces blocs dans le détroit qui, à l'est de la Mer-Blanche, sépare le continent de la Nouvelle-Zemble, et on les verrait reparaître aux alentours du détroit de Behring, où l'on prétend du reste que l'on a pris des baleines qui portaient les harpons dont elles avaient été frappées dans les mers du Spitzberg. L'expédition a constaté par des témoignages unanimes la détérioration du climat dans le Groënland, l'Islande et le Spitzberg. Le Groënland, à quelques kilomètres des côtes, n'est plus qu'un immense glacier pa-

reil à ceux des Alpes. La neige et la glace ont nivelé, en les dépassant, montagnes et vallées, et les astronomes qui de Mars ou de Vénus dessinent ou photographient notre planète doivent être fort étonnés de cette proéminence des neiges polaires, qui persiste même quand les neiges de la Russie, de la Sibérie et du Canada ont disparu aux rayons du soleil d'été.

La banquise qui enveloppe aujourd'hui l'île de Jean-Mayen, à moitié chemin entre l'Islande et le Spitzberg, rend inabordable la côte est du Groënland. Parfois cette banquise se soude aux anfractuosités du nord de l'Islande, et ferme le passage entre ces deux terres, ce qui n'arrivait pas autrefois. Les pêcheurs de baleine ont cessé d'aller au Spitzberg, dépeuplé dans ses mers comme sur ses plaines, où la neige ne fond plus. On cherche la cause d'un effet si désastreux, qui menace, dans un avenir plus ou moins lointain, de chasser de l'Islande la population famélique d'environ soixante mille habitans qu'elle nourrit aujourd'hui, ou plutôt qu'elle ne nourrit pas, car c'est au moyen de la pêche que la plupart des Islandais se procurent la subsistance insuffisante qui les fait vivre à peine, même avec les secours de la métropole danoise. Si la banquise enveloppait l'Islande comme elle a fait l'île de Jean-Mayen et le Groënland oriental, que deviendraient les insulaires?

Les hypothèses n'ont pas manqué pour expliquer cette détérioration du climat du Groënland, qui n'offre plus maintenant qu'une terre engloutie sous une masse de glace et de neige compacte de cinq à six cents mètres de hauteur. On observe en général que toutes les côtes se soulèvent dans la Baltique, le long de la côte scandinave, en Islande et au Groënland. Pour ce dernier pays, l'expédition a vu dans une des baies où elle a abordé d'anciens cailloux roulés à une hauteur où n'atteint pas la mer actuelle. Ces anciens rivages sur la côte norvégienne sont en quelques localités à près de cent mètres de hauteur. On a donc pensé que le soulèvement du fond de la mer avait pu arrêter les glaces qui descendaient du nord entre l'Islande et le Groënland, et produire l'encombrement actuel de la côte orientale. Je ne crois pas que cette raison soit acceptable. La banquise qui côtoie le Groënland ne ressemble guère à ces amas de glace que les courans et les vents accumulent quelquefois dans les golfes des mers polaires. Je pense que la vraie cause de la détérioration du climat des mers polaires de l'Atlantique est plutôt une diminution dans cette partie du *gulfstream* qui se dirigeait autrefois vers le nord, et qui allait réchauffer le Spitzberg à la latitude de 80 degrés. Le soulèvement du fond de la mer et la moindre profondeur qui en est résultée pour le lit du courant d'eau chaude ont dû diminuer ce courant. L'eau tiède qui remontait au Spitzberg et qui donnait la vie

à toute la population de cétacés, d'oiseaux et de quadrupèdes arctiques pullulant autour de ses pics aigus, puis qui redescendait vers l'Islande, cette circulation d'eau chaude, dis-je, étant tarie ou amoindrie, n'a plus dès-lors compensé, comme autrefois, les inconvéniens d'une trop grande proximité du pôle, et dans tout ce bassin le climat s'est détérioré. On pourrait dire hardiment que le courant qui contourne le Cap-Nord a dû faiblir, et en le sondant avec le thermomètre, comme l'a fait, il y a quelques années, M. de Laroche-Poncié, on devrait trouver de dix en dix ans un abaissement de chaleur. Par suite, le climat des rivages de la Mer-Blanche doit avoir subi un affaiblissement dans sa température. Il serait donc important, dans plusieurs localités de la Mer-Glaciale, de tâter le pouls aux courans au moyen du thermomètre, et cela tous les dix ans. Je répète qu'on n'a jamais rien fait de sérieux et d'ensemble pour connaître météorologiquement notre terre. Supposez un habitant de la lune, un sélénite (qui n'existe pas), transporté ici-bas : nous lui dirions la distance de tous les points de sa lune, la hauteur de ses montagnes, la forme de ses cratères, les fentes du sol qu'il foulerait s'il existait, la rugosité de chaque plaine, le niveau des plateaux et les coulées de lave des volcans lunaires, enfin les effets de la chaleur solaire pendant ses jours et ses nuits d'un demi-mois. Malheureusement, si à son tour il concluait que l'habitant de la terre, le cybélien, qui sait tant de choses sur la lune, va le renseigner sur la géographie physique de sa terre, il serait fort surpris de voir son savant obligé de lui répondre à chaque question : « Je ne sais pas ! » Ce qui serait pis et ce qui donnerait de celui-ci une pauvre idée au sélénite, c'est qu'il serait obligé d'avouer que, pouvant savoir, il ne s'est même pas douté de l'importance de ces notions au sein d'une nature dont les modifications météorologiques règlent la fécondité de la terre et les productions sur lesquelles la race humaine base sa subsistance matérielle.

J'ai remarqué dans le voyage de *la Reine-Hortense* cette curieuse et importante observation, qu'en 1856 le vent dans les latitudes de 50 à 60 degrés a toujours soufflé de l'est. Le contraire avait lieu les années précédentes. C'est, comme je l'avais dit en 1856, une rechute des courans qui a produit en France tant d'inondations, et c'est le retour des vents à l'état normal qui a remis de même les saisons d'Europe dans leur marche régulière; la prédiction que j'en avais tirée pour 1857 s'est accomplie, et quoique je l'eusse hardiment annoncée dans le discours que je prononçai au mois d'août, à la séance solennelle des cinq académies (1), j'avoue

(1) Voyez la *Revue des Deux Mondes* du 15 août 1857.

que je suis beaucoup plus sûr qu'alors de l'exactitude de mes conjectures. Ce qui doit encourager MM. les astrologues, mes confrères, à prédire à tort et à travers, c'est que, s'ils se trompent, on ne fait pas d'attention à leurs bévues, tandis que s'ils rencontrent juste, on crie au miracle. Je redirai à satiété qu'en 1846, ayant prédit un hiver pluvieux d'après la pose des baleines au-dessus du banc de Terre-Neuve, on me fit grand honneur de ma prédiction, mais qu'ayant pronostiqué d'après d'autres données les saisons suivantes, je reçus de la météorologie un démenti formel. Or, quand on me félicitait de ma sagacité de 1846, j'y opposais ma méprise de 1847 malgré des indications tout aussi plausibles; mais personne n'avait gardé la mémoire de cet échec. L'esprit humain paraît tellement ami de l'erreur, que quand il ne se trompe pas tout seul, il est enchanté qu'on veuille bien prendre la peine de le tromper.

Reste la question de savoir si, pour les régions qui nous occupent, la situation ira toujours en empirant, ou si ce n'est qu'une période défavorable qui sera suivie d'une période contraire. Je réponds que cela est peu à espérer, et voici mes raisons : en attribuant au soulèvement du fond des mers islandaises une diminution du courant chaud, diminution dont la France et l'Europe moyenne profiteraient en prenant une plus grande part dans les eaux chaudes du *gulfstream,* la question revient à savoir si ce soulèvement s'arrêtera, ou s'il sera progressif. Or on doit présumer que la même cause qui, au commencement de l'ordre actuel de la nature, a brusquement mis à sec le sol de la Scandinavie, de l'Islande, du Groënland et de toute la côte occidentale de l'Europe, que cette cause, dis-je, après une grande catastrophe, conserve encore un reste d'action et complète lentement l'effet qu'elle a produit d'abord en presque totalité. C'est la loi mécanique des actions entre les corps qui sont un peu flexibles, et il n'en est point d'autres dans la nature. Posez un poids sur un ressort, il le fléchira tout de suite d'une quantité considérable; mais laissez le poids sur le ressort, il s'ajoutera encore un peu de flexion à l'effet déjà obtenu. Malgré des assertions contraires, je maintiens que, tout le long du littoral de la France, le continent va de siècle en siècle en se soulevant lentement, et que la mer par suite semble se retirer. Avis encore cette fois aux observateurs de chaque localité. La riche collection que le prince Napoléon avait rapportée de son voyage, et qui a été exposée plusieurs mois au Palais-Royal, offrait un exemple des plus instructifs. On y avait mis séparément les échantillons de l'Angleterre, puis ceux des îles Færoë, puis ceux de l'Islande, enfin ceux du Groënland et de même ceux de la Norvége. Si l'on eût ajouté sur une pancarte le nom des minéraux *qui sont partout,* on aurait eu le bordereau complet de

chaque localité. Ce qu'un voyage rapide a pu donner de lumières sur chaque point serait sans doute surpassé par des observateurs sédentaires qui suivraient la marche tracée. Enfin, si peu qu'on ajoute à un travail physique déjà fait, la science remercie. Voici là-dessus un axiome mathématique : il y a quelque chose qui a plus de valeur que mille pièces d'or, c'est mille et une pièces d'or.

La constitution physique de l'Islande et du Groënland forme, dans l'ouvrage dont je parle, deux morceaux de main de maître. Je ne vois rien à y contredire, et, je dirais même, rien à y ajouter, malgré l'axiome de tout à l'heure. Honneur donc à MM. Ferri-Pisani et Chancourtois, tous deux de notre École polytechnique! A l'occasion du glacier groënlandais, je ferai remarquer combien est triste la situation d'un sol envahi par des neiges perpétuelles, ou qui ne fondent que pendant une petite partie de l'année. D'abord la chaleur du soleil ne peut atteindre le sol, puisque toute son action s'emploie à fondre la couche d'eau congelée, et quand au contraire arrive la saison froide, la neige et la glace se refroidissent indéfiniment et enlèvent au sol qui est au-dessous le peu de chaleur qu'il avait conservé. C'est ainsi que j'ai trouvé dans les montagnes d'Auvergne des terrains en perpétuelle congélation, quoique libres de neige. Les sources ou minces filets d'eau qui couraient sous le sol étaient à peu près à zéro de température, et à une certaine profondeur il faisait plus froid encore. Ainsi, pendant la nuit presque perpétuelle de l'hiver arctique, le glacier qui recouvre ce malheureux pays groënlandais va toujours en se refroidissant et transmet ce refroidissement au sol sous-jacent, tandis que, sous l'action oblique des faibles rayons du soleil d'été, la glace échauffée fond en refusant de monter au-dessus de zéro, et jamais le sol ne reçoit de chaleur supérieure à zéro, tandis que le froid qui lui est transmis par le glacier peut aller à 50 ou à 60 degrés au-dessous de la glace fondante. Habillez un thermomètre de glace qui puisse s'écouler, et placez-le alternativement pendant une heure tantôt dans une enceinte à 20 degrés au-dessus de zéro, tantôt dans une enceinte à 20 degrés au-dessous; vous trouverez qu'en moyenne il est au-dessous de zéro. L'expérience se fait plus commodément avec de la cire, du blanc de baleine ou de la bougie stéarique, en prenant les deux enceintes l'une au-dessus, l'autre au-dessous du point de fusion de la substance employée. Avec un thermomètre à boule nue, les deux effets se compensent exactement.

La réaction de l'intérieur de la terre contre son enveloppe extérieure, bien établie par M. de Humboldt, est mise dans un grand jour par les notices géologiques du *Voyage*. Quand on ajoute à la fluidité ignée, que tout le monde admet, la circonstance indiquée

par Laplace, à savoir que le fluide intérieur au-dessous de la lave sur laquelle flottent les continens est à l'état de *liquide élastique,* que c'est une espèce de gaz très compacte, dont l'élasticité immense au centre a pour mesure le poids de toute la demi-épaisseur de la terre, on lève toutes les difficultés mécaniques. L'action érosive de la vapeur et des gaz est admirablement traitée dans ces notices. Quant à ceux qui admettaient autrefois que la vapeur d'eau pût soulever les couches continentales, cela n'a pu avoir lieu que quand la croûte solidifiée n'avait qu'une épaisseur et un poids équivalent à quatorze ou quinze cents atmosphères, c'est-à-dire la tension maximum que puisse prendre la vapeur. Ainsi, dès que l'enveloppe solidifiée a eu plus de six kilomètres de profondeur, elle a cessé de pouvoir être brisée par la vapeur d'eau souterraine. On sait que cette enveloppe a maintenant cinquante ou soixante kilomètres de puissance. J'ai reçu récemment de l'astronome royal d'Écosse, M. Piazzi Smyth, fils de l'amiral qui a tant illustré ce nom, une série admirable de photographies des laves du pic de Ténériffe. Il semble qu'on y voie encore l'action *écorchante* des gaz chimiques corrosifs que le laboratoire de l'action volcanique lançait entre les fissures de ces entassemens de laves concassées mécaniquement par les tremblemens de terre. A propos de ces réactions chimiques produites par les convulsions terrestres, on se rappelle involontairement la mort de Pline, suffoqué par les lourdes éruptions gazeuses du Vésuve au premier siècle de notre ère.

Je quitte à regret le tableau de la terre primitive tracé dans les notices scientifiques de la relation qui m'occupe. Développé, ce beau travail ferait deux excellens volumes. Les mots techniques y sont même rendus intelligibles; on y voit la nature s'élever dans ses formations à mesure qu'elle se refroidit; on y voit se dessiner les formes ultérieures des objets,

Et rerum paulatim sumere formas.

Il y a dans ce volume une figure, que je dirai très probable, du mode d'action du grand Geyser d'Islande, si bien étudié par M. Descloizeaux, et qui lance de temps en temps dans les airs une colonne d'eau bouillante, ayant pour diamètre l'orifice des puits d'une vaste mine, et pour hauteur celle des tours de Notre-Dame. Banks et Solander y firent cuire leur poisson. La troupe joyeuse du prince Napoléon, rendue sans doute un peu plus grave par une cavalcade de plusieurs heures au galop sur des chevaux et des selles islandaises, et sous une pluie suivie d'un bivouac en habits trempés d'eau, ne paraît pas, sauf un punch, s'être livrée aux excentricités que met en œuvre avec un grand sérieux le flegme britannique. Nos Français ne se trouvèrent pas seuls au Geyser : un touriste, le jeune lord Duffe-

rin, était là avec sa tente, guettant depuis plusieurs jours un des paroxysmes du puits volcanique. Il paraît que la présence de nos voyageurs décida enfin le Geyser : la gerbe d'eau bouillante s'éleva, plus haute que ce que pouvaient mesurer les yeux de spectateurs trop rapprochés. Le dessin de ce beau phénomène ornait l'exposition du Palais-Royal. — Est-ce croyable? — se demandaient les visiteurs en face de cette fidèle esquisse. Si je voulais préciser ce que c'est que le Geyser d'après la théorie que le commandant Ferri-Pisani donne de ce volcan, je ne pourrais mieux le comparer qu'à un vaste manomètre d'eau plus que bouillante, au moment où la vapeur souterraine, surexcitée par les feux volcaniques, lance dans les airs le liquide du manomètre, qui heureusement retombe droit dans le tube d'où il a été momentanément expulsé. — Un peu plus loin, il fallut solder un compte de 220 francs pour le gazon brouté pendant quelques heures par les cent chevaux de la caravane. L'herbe est rare et chère en Islande; mais je me restreins aux faits scientifiques.

Puisque je suis en Islande, en plein monde volcanique, j'essaierai d'expliquer ici la formation de la célèbre grotte de Fingal, dont plusieurs de mes lecteurs ont sans doute vu les curieux dessins. Dans cette grotte profonde, où l'on entre en bateau, d'immenses colonnes basaltiques à droite et à gauche du voyageur s'élancent à une grande hauteur, et soutiennent un plafond formé de tronçons pendans de colonnes pareilles. La théorie de cette curiosité naturelle n'est pas plus compliquée que celle de la formation de nos grottes de pierre ordinaires. Pour ces dernières, dans la dislocation primitive du sol, la masse rocheuse s'est soulevée tout d'une pièce, excepté dans la partie qui correspond à l'ouverture de la grotte. Là le rocher qui en fait le sol n'a pas suivi le mouvement de l'escarpement qui se haussait. Il y a eu séparation, bâillement entre la partie élevée et la partie qui est restée en place, et cela est si vrai qu'en y regardant de près, on trouve des témoins de la jonction primitive de la roche qui fait le sol de la grotte avec la roche qui en fait la plafond : elles se correspondent par des creux et des saillans qui en attestent l'ancienne union. Maintenant supposez l'opération faite dans une localité recouverte de ces belles colonnes de basalte que les laves primitives ont formées par retrait en se solidifiant : si, tandis que la majeure partie de la colonnade est soulevée, il y a une autre partie disjointe qui refuse de suivre le mouvement général, il se fera une cavité entre les colonnes soulevées. La partie supérieure des colonnes immobiles formera un plafond composé des tronçons supérieurs de ces colonnes qui seront restées à leur place primitive, et dont les tronçons inférieurs deviendront le sol de la grotte. On peut voir aux flancs des basaltes disloqués des anciens volcans d'Au-

vergne des ébauches de grottes pareilles. Presque toujours, comme dans la grotte de Fingal ou plutôt dans les grottes de Fingal, car on en trouve plusieurs analogues, la masse basaltique a pivoté autour d'une ligne placée en arrière de l'ouverture de la grotte, qui se trouve ainsi moins élevée au fond que sur le devant. Ouvrez modérément la gueule d'un chien de chasse au long museau : ses dents (toujours très belles) en dessus et en dessous vous représenteront assez bien les tronçons séparés des colonnes basaltiques, tronçons formant le toit et le pavé de la grotte, tandis que ses deux crocs, atteignant les deux mâchoires, figureront les colonnes restées entières, et qui des deux côtés soutiennent la voûte formée par les tronçons soulevés des colonnes basaltiques partagées en deux.

La théorie des bois fossiles de l'Islande, telle que je la trouve exposée dans la relation du voyage de *la Reine-Hortense*, me paraît devoir être accueillie avec une pleine confiance, et, comme d'ordinaire, une vérité en amène d'autres. Si l'on admet, par exemple, que ces bois ont été charriés par des courans marins, les diverses hauteurs où ces bois se trouvent seront un précieux indice des soulèvemens du sol. Il n'y a qu'aux îles Færoë que la relation reste muette sur le soulèvement des rivages. Toutefois, quand une expédition a pris une bonne initiative, elle trouve des continuateurs, et par conséquent elle fait avancer la science par ce qu'elle fait faire comme par ce qu'elle a fait. Il ne manque à la physique du globe que des encouragemens convenables et des appréciateurs qui paient en renommée ce qu'on tente pour ses progrès. On a dit depuis longtemps : Il n'y a point de public pour les sciences. C'est vrai. Je crois qu'on en peut dire autant de la chaire et du barreau.

Scarron même l'emporte aujourd'hui sur Patru.

La France ne doit pas oublier qu'elle est l'aréopage de la gloire. « Si je l'osais, dit Frédéric le Grand dans une lettre à Maupertuis du 12 mars 1750, je vous dirais confidemment (aujourd'hui *confidentiellement*), à vous Français, ce qu'Alexandre disait aux Athéniens : « Que j'entreprends de choses pénibles pour être loué de vous ! »

Il résulte de la relation nautique qu'on vient d'examiner que, si les glaces flottantes n'ont pas écrasé *la Reine-Hortense*, ce n'est pas la faute de la témérité des navigateurs, compensée à la vérité par la surveillance la plus active et la plus savante qu'on puisse imaginer. Le pauvre *Saxon*, bâtiment en fer qui portait un approvisionnement de charbon, ne s'en tira pas si bien : il fut crevé, *sans s'en apercevoir*, par un tout doucereux glaçon. Heureusement il ne périt pas tout à fait. Je suis fier d'avoir plus d'une fois témoigné, *avant l'expédition*, de la *haute imprudence* d'une pareille campagne le long

d'une banquise dont les glaces produisent infailliblement la brume, ce qui revient à aveugler tout l'équipage. Enfin, plus habiles encore qu'imprudens, nos navigateurs sont aujourd'hui de retour avec un beau volume, qui même ne contient pas tout ce qu'ils ont à nous apprendre. Ce qui peut néanmoins prêter à la critique, c'est le très petit nombre de sondages qui ont été opérés. Le temps, mais surtout le beau temps, a manqué. Cependant la question des communications transatlantiques par le télégraphe sous-marin donne une haute importance à la détermination de la profondeur des détroits par où l'on pourrait faire passer le câble. En général, les profondeurs mesurées semblent très considérables.

Un autre voyage, celui d'un Américain, M. Loring Brace, chez les populations du Nord, aurait mérité de ma part mieux qu'une simple mention, si la science y tenait plus de place. M. Loring Brace ne donne les résultats des sciences exactes que quand ils sont des plus saillans. En ce sens, on peut juger de la valeur d'un document par l'attention qu'il y donne. Cependant son livre a le rare avantage de n'être pas celui d'un touriste qui n'a vu que des auberges. M. Brace cherche les gens chez eux, *at home,* pour emprunter un mot au titre de son livre. Les pays scandinaves, observés au point de vue d'un citoyen des États-Unis, sont d'un grand intérêt, et, je le répète, l'auteur s'est mis plus qu'aucun autre en contact avec la population de tous les rangs. On distribue souvent aux étrangers des *guides* ayant pour titre : *Paris vu en huit jours!* Rien de plus amusant : on reçoit, entre une course à Versailles et un spectacle au Théâtre-Français, la visite d'une nombreuse famille anglaise, haletante, effarée de curiosité à satisfaire. Après quelques mots sur leur fatigue accablante, ils repartent pour voir encore, si cela peut s'appeler voir. On *attribue* ce mot à un touriste anglais sortant de la galerie de tableaux du Louvre et rencontrant un compatriote : « Ah! mon ami, quel admirable musée! Figure-toi que j'ai mis plus d'une heure à le visiter, et tu sais que je vais bon pas! » Plaisanterie à part, l'ouvrage de M. Loring Brace mériterait les honneurs d'une traduction française. C'est tout ce qu'on peut dire de plus favorable à un livre de voyage. Le nombre de ceux qui publient des relations de ce genre est à celui des observateurs dignes de ce nom comme le nombre des vrais poètes est à celui des gens qui font des vers.

Passons maintenant à la conclusion et au *sens moral* de cette étude sur l'expédition de *la Reine-Hortense.* Le capitaine de vaisseau La Roncière et les officiers qui l'entouraient, sous la direction du chef de l'expédition, ont fait preuve au plus haut degré du génie de la navigation arctique. La France doit-elle laisser perdre pour sa gloire de telles capacités? On sait l'estime que Napoléon Ier fai-

sait des gens heureux. Il les regardait comme des capacités pratiques. Nos marins ont été fort heureux, donc fort habiles. Il faut utiliser cette habileté reconnue, et cela dans le cercle de leur spécialité. Or voici ce qu'il reste à explorer de plus curieux au monde.

En pénétrant dans la Mer-Glaciale sur notre méridien, mais de l'autre côté du monde, qui a midi quand nous avons minuit, par le détroit de Behring, on trouve, en remontant à gauche dans les mers de Sibérie, un bassin peu exploré qui arrive à des îles qui ont reçu le nom de Nouvelle-Sibérie. C'est là que de temps immémorial la race qui fait le pendant de nos Esquimaux d'Europe et d'Amérique va chercher en hiver cet ivoire antédiluvien qui, sur nos billards, roule en concurrence avec celui des éléphans contemporains d'Asie et d'Afrique. Or toutes les relations, tous les renseignemens nous donnent ces îles comme les catacombes du monde animal primitif. J'avais espéré que M. le prince Demidof, qui avait annoncé un voyage scientifique par terre en Sibérie, nous donnerait la clé de cette grande énigme de la nature. Une expédition maritime, avec des relâches bien connus sur la côte sibérienne, serait bien plus efficace. Il faut qu'une mission spéciale française parte pour Nijney-Kolymsk et les îles découvertes en 1770 par Liakof (Liaikhov). Il faut ajouter quelque chose à ce que le monde savant depuis 1804 répète sur les mammouths conservés intacts par le froid. Pour les végétaux comme pour les animaux, les trois ou quatre îles principales de ce groupe gardent des trésors d'archéologie organique. Si, suivant l'assertion de M. Guizot, contre-signée par M. Airy, l'astronome royal d'Angleterre, la France est le grand *pionnier de la science*, elle ne doit pas ignorer quand elle peut savoir.

Je ne parle pas de toutes les questions d'aurores boréales, de magnétisme terrestre, de pesanteur, de géographie physique que cette expédition pourrait examiner et résoudre, et je demande pardon de n'avoir pas mis avant mon nom ceux de MM. Duperrey et Dupetit-Thouars, qui ont infiniment plus d'autorité; mais dans le domaine de la science, l'empire souverain est celui de la vérité. Un renseignement curieux, que j'ai oublié de mentionner parmi toutes les observations de *la Reine-Hortense*, c'est que, dans les mers arctiques qu'elle a visitées, l'aiguille aimantée, qui pointe ici vers le nord, se dirigeait là-haut vers *l'ouest*, et même un *peu pis que cela*. Il faut donner à M. Duperrey le moyen de mettre à jour ses cartes magnétiques jusqu'en 1860, et fournir au xxe siècle, qui maintenant nous talonne de près, des données dont il nous sera reconnaissant, ainsi que les siècles à venir.

BABINET, de l'Institut.

GHEEL

UNE COLONIE D'ALIÉNÉS

Économistes et agriculteurs connaissent, au moins de nom, cette région de la Belgique, appelée la Campine, qui occupe de vastes espaces dans les provinces d'Anvers, de Brabant et de Limbourg. Pour les agriculteurs, c'est un pays fameux par sa stérilité, fidèle image, sous le ciel du nord, des landes arides de la Gascogne. Aux économistes, la Campine rappelle les efforts d'un gouvernement intelligent pour soulager la misère populaire au moyen de défrichemens, de canaux, de routes, de colonies agricoles : ils l'envisagent volontiers comme une ressource providentielle contre le paupérisme, ce gouffre de la richesse et de la moralité publiques qui se creuse en Belgique sous une population surabondante, malgré les progrès ou par les progrès mêmes de l'industrie.

Ce double titre à l'attention de l'économie rurale et politique appartient à l'ensemble de la Campine; mais, au sein de ces solitudes, il est une localité qui se recommande particulièrement à tout cœur et à toute intelligence. Là, grâce à une institution ou plutôt à une coutume qui dure depuis des siècles, sans rivale et même sans pareille au monde, l'agriculture trouve dans la folie, — oui, dans la folie, — une compagne, presque une sœur, aussi soumise que laborieuse.

Ce lieu se nomme Gheel; l'institution est une colonie d'aliénés : nous disons à dessein *colonie*, pour faire entrevoir tout de suite la réalité. Il ne s'agit pas en effet d'un établissement pour les maladies mentales, comme il s'en trouve aujourd'hui en tout pays civilisé, dirigé par la science ou par la charité, clos de murs, soumis à un

règlement disciplinaire. A Gheel, rien de semblable. Ici la population se compose en majorité d'habitans indigènes, sains d'esprit comme de corps, et en minorité de pauvres fous, émigrés venus du dehors, vivant côte à côte et pêle-mêle avec les gens du pays sur le pied d'une fraternelle égalité, intimement associés à la vie des familles, au mouvement des rues, aux travaux du ménage et des champs, admis même aux solennités de la religion et aux fêtes patriotiques. Seule l'inégalité de raison distingue les citoyens de la commune de leurs hôtes aliénés, et de ce contraste intellectuel, qu'adoucit un rapprochement tout volontaire, naît un bienveillant patronage de l'homme raisonnable sur l'insensé, dont le premier accepte la responsabilité morale et légale. Sous la simple garantie de cette tutelle, le calme et la sécurité règnent à Gheel autant qu'en un lieu quelconque du monde. Il s'y trouve pourtant réunis de 7 à 800 aliénés sur une population totale de 9 à 10,000 âmes, soit un douzième à peu près de la population qui est et qui vit au grand air en état de démence.

Tel est le fait (y a-t-il témérité à le qualifier de phénomène?) qu'il nous a été donné d'observer sur place il y a quelque temps. Il est peu connu des médecins, à peu près inconnu des hommes du monde: nous voudrions, par un fidèle récit de nos impressions et de nos informations, concourir à le faire connaître et apprécier.

I. — LE PAYS, L'HISTOIRE, LE BOURG, L'ÉGLISE.

Pour se rendre à Gheel, le voyageur partant de Bruxelles suit le chemin de fer de Malines à Anvers jusqu'à la station de Contich. Là il entre dans les wagons de l'embranchement qui mène à Turnhout, et les quitte à la gare d'Herenthals. Dans cette petite ville, il prend une diligence qui dessert Gheel deux fois par jour. Le trajet se fait en deux heures, dans la solitude, par une belle route ombragée d'arbres. En automne, seule saison où nous l'ayons vu, le paysage est grave, l'horizon gris, le ciel doux et humide. C'est l'atmosphère du nord au-dessus des sables du midi. Sur l'uniformité des landes s'élève dans tous les sens, à perte de vue, la poétique, mais improductive bruyère, entremêlée à un court et vert gazon. Cependant des massifs plus sombres de jeunes sapinières coupent fréquemment la monotonie de ces plaines, et les ondulations du terrain ravivent par quelques traînées d'ombres la lumière pâle de la nature. Sur ce fond sévère, calme plutôt que triste, se détachent çà et là, seuls incidens du voyage, de rares fermes, à la pauvre apparence, aux murs pétris en terre, aux toits de chaume délabrés; de maigres petits champs les entourent et en indiquent l'importance par leur propre étendue.

En approchant du bourg, les cultures se montrent plus rapprochées et plus belles, les fermes moins distantes et moins misérables; le sol est rafraîchi par des filets d'eau qui multiplient les oasis au sein du désert. Plus près encore, de nombreuses maisonnettes au milieu des jardins annoncent le rayonnement d'un centre important de population, et font soupçonner quelque source particulière de bien-être. Nous sommes à Gheel, le chef-lieu de la Campine belge.

Sur l'origine de cette localité et sur ses développemens, la légende, fidèlement conservée par la tradition, doit fournir une première réponse à nos questions curieuses. Nulle part on ne constate mieux que le présent est fils du passé, car ici rien n'a rompu le lien qui doit naturellement les unir. La fondation de Gheel, dit la légende, remonte aux premiers âges du christianisme dans le pays belge. L'histoire en est triste et touchante. Dès le VIIe siècle s'élevait dans les déserts de la Campine une chapelle dédiée à saint Martin, l'apôtre des Gaules, dont la Belgique avait été une province. Quelques cellules, bâties par la piété, l'entouraient et formaient le noyau primitif du Gheel actuel. C'est là que vint se réfugier la jeune fille d'un roi d'Irlande pour se soustraire à l'amour criminel de son père. Dymphne, c'était le nom de la princesse, était accompagnée dans sa fuite d'un prêtre nommé Gerrebert, qui l'avait convertie au christianisme. Dans cet asile, elle espérait vivre en paix et y mourir oubliée des hommes; mais la solitude ni la distance ne purent la protéger. Son père découvrit sa trace, la poursuivit, l'atteignit, fit mettre à mort Gerrebert par ses serviteurs, et, ne trouvant personne qui voulût exécuter ses ordres sanguinaires contre sa fille, il la décapita de sa propre main, vengeant ainsi par le plus horrible forfait la défaite de sa passion incestueuse. Témoins de cet effrayant martyre, disent certains récits, conduits par la piété sur la tombe des victimes, disent les autres, de pauvres fous du pays furent guéris. La reconnaissance du cœur et de la foi rapporta le mérite de cette guérison à la sainte jeune fille, qui devint dès-lors la patronne chérie des aliénés. Attirées par l'espoir d'un miracle, de nouvelles familles conduisirent au pied de la croix, qui perpétuait le souvenir de la vertu et du supplice, leurs parens atteints de folie. Bientôt la dévotion passa en coutume. En se retirant, les visiteurs confièrent leurs malades à la charité des habitans qui résidaient sur place : la coutume devint une institution. Le groupe de pauvres chaumières devint lui-même un village, vivifié par le travail autant que par la prière, et à la longue un bourg important, le plus considérable de la *Kempen-Land* (la Campine brabançonne). Fermes et hameaux se multiplièrent dans le voisinage, et finirent par constituer une commune.

Dès le XIIe siècle, la chapelle de Saint-Martin fit place à une belle

et grande église en l'honneur de sainte Dymphne. En 1400, un bref du pape Eugène IV consacra la dévotion populaire, et depuis ce temps jusqu'à nos jours s'est maintenu un courant de pèlerinage, alimenté par la maladie et par la foi. Dans cet entraînement confiant, quelle fut la part des guérisons réelles? quelles furent la part des illusions et celle des déceptions? C'est un problème que la philosophie médicale aimerait, autant que la philosophie religieuse, à résoudre, si les documens scientifiques ne faisaient entièrement défaut. Les conjectures mêmes nous échappent. Mais comment cette source de souffrances et de prières, de bons soins sollicités et accordés, est devenue une source de travail et de liberté pour les aliénés et de prospérité pour le pays, l'économie politique peut aisément l'expliquer. Dans ce désert, il fallait vivre, et la stérilité naturelle du sol y rendait la vie difficile. Malgré une modeste indemnité payée par les familles des malades, l'hospitalité y était une charge plus lourde que partout ailleurs. A défaut de la charité religieuse, l'esprit seul d'épargne eût conseillé de ne faire, avec les pauvres insensés, qu'un régime, qu'une table. Tout naturellement l'aliéné, devenu un pensionnaire, fut admis à la vie de famille comme un ami, comme le serviteur lui-même dans les campagnes. Après le repas, que faire du malheureux? L'enfermer, le tenir à l'écart, c'eût été perdre le travail des personnes chargées de sa garde. Le besoin inspira donc l'idée de lui laisser la liberté et de l'emmener aux jardins, dans les champs, pour le surveiller de plus près et sans frais. Là, en face de la terre, qui sollicitait les bras, s'accomplit un troisième progrès, et la misère cette fois fut bonne conseillère. Ces infortunés, dont on avait la charge, ne pouvaient-ils, dans leurs momens lucides, utilement participer au travail de la famille? On les y invita, on les y détermina. Beaucoup d'entre eux, entraînés par les habitudes de leur vie antérieure et par l'exemple autant que par la parole, cédèrent de bon gré à ces désirs, que quelques-uns avaient spontanément devancés. Ainsi, sans violence aucune, par le seul attrait du travail en compagnie, certains fous devinrent les auxiliaires de l'agriculture dans les champs, comme d'autres aidaient au ménage dans la maison.

Admis au foyer domestique au nom de la fraternité chrétienne, les fous durent aussi recevoir, sans exciter ni inquiétude, ni répugnance, l'hospitalité de la nuit, en maladie comme en santé, sous le même toit, souvent dans la même chambre, et quelquefois dans le même lit que les autres membres de la famille. C'est ainsi que les inspirations premières de la religion, qu'avaient déjà fortifiées les calculs de l'économie, se trouvèrent peu à peu, dans une pratique séculaire de vertus obscures, sanctionnées par une intime

communauté d'existence, et par cette puissance de l'habitude qui naît des soins prodigués avec dévouement. Le père de famille reçut, il mérita le titre de *père nourricier* de son malade, et l'on vit dès lors, en plein moyen âge, en des temps de mœurs barbares, les habitans de Gheel, sans aucune lumière scientifique, par le développement naturel d'un fait issu des sources vives de la foi religieuse, mais fécondé par le cœur et l'intérêt, pratiquer les véritables règles du traitement de l'aliénation mentale telles que la science médicale ne devait les reconnaître qu'au XIXe siècle : la liberté d'action et de circulation, le travail des champs, la sympathie active et dévouée, la vie enfin, loin de la résidence ordinaire, dans une famille adoptive.

Cependant, à travers une durée de dix siècles, le régime et le traitement des aliénés n'avaient pu échapper à l'influence des idées dominantes sur l'aliénation, idées qui, en Belgique comme dans toute l'Europe, étaient sévères plutôt que bienveillantes. Si les principes et les sentimens restèrent excellens, les détails d'exécution ne furent pas toujours irréprochables : ils ne le sont pas encore. Pouvait-il être donné, même aux meilleures inspirations, d'atteindre du premier coup au sommet de la science moderne qui, sous les masques diversifiés à l'infini de la folie, discerne une simple altération de la raison et de la volonté, ou une lésion du système nerveux, l'une et l'autre généralement inoffensives, pourvu qu'elles soient simplement surveillées sans contrainte : état particulier de l'âme, dommageable au seul malade sans être un péril pour la société?

Divers règlemens, dont les plus anciens ne remontent pourtant pas au-delà de l'année 1676, autorisèrent l'emploi de chaînes ou liens pour empêcher « les fous ou sots » de nuire à personne, et prescrivirent diverses mesures, les unes préventives contre ces derniers, les autres répressives contre les nourriciers. Ceux-ci inclinaient beaucoup au laisser-aller. « Ah! mon *fou* ou *commensal* n'est pas méchant, disaient-ils; il ne fait de mal à personne, bien plus, c'est le meilleur enfant du monde, » rapporte un arrêté de 1754, qui se plaint fort de ce langage, et trouve très mal que « l'on ne puisse faire de distinction entre un homme fou et un homme raisonnable! » L'amour-propre des autorités est évidemment un peu humilié de cette confusion.

A travers des alternatives de rigueur et de relâchement dans l'intervention municipale, la fondation charitable de Gheel se conserva sans modifications graves, par le seul appui des mœurs, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Conquise en 1795, la Belgique avait été divisée en 1801 en départemens français. La modeste institution, qui accomplissait silencieusement son utile destinée, ignorante d'elle-même, inconnue des médecins, dédaignée des administrations belges,

frappa l'attention de M. de Pontécoulant, un des serviteurs intelligens et dévoués de la révolution, que le premier consul avait nommé préfet du département de la Dyle, dont Bruxelles était la capitale. Comparant la condition infiniment meilleure des aliénés de Gheel avec celle des aliénés de l'hôpital de Bruxelles, « entassés, dit un arrêté émané de ce magistrat, dans un local étroit, dont les incommodités suffiraient pour rendre incurable la maladie qui les y conduisait, » il fit transférer ces derniers dans un refuge recommandé par une longue expérience. L'exemple donné par le préfet de la Dyle ne tarda pas à être suivi par les administrations de Malines, Lierre, Tirlemont, Louvain, et autres villes de second ordre, et plus tard par les provinces méridionales du royaume des Pays-Bas, lorsque la Belgique fut réunie à la Hollande en vertu des traités de 1815. C'est ainsi que l'attention du monde officiel se trouva attirée, un peu plus que par le passé, vers cet asile obscur de tant d'infortunes.

Le célèbre professeur de l'université de Gand, le docteur Guislain, qui dès 1825 avait poussé en Belgique les premiers cris de réforme en faveur des aliénés, consacra à cette institution un examen que le voisinage du lieu lui rendait facile. Entraîné au-delà du vrai par l'admiration des progrès que Pinel, Esquirol et leurs disciples réalisaient en France, il ne vit que les abus de Gheel, et prononça contre le principe même de cette colonie une condamnation sévère jusqu'à l'injustice. Cependant les plaintes mêmes du docteur Guislain provoquèrent une salutaire réaction de conscience et de surveillance. Pour dégager sa responsabilité contre de retentissantes accusations qui pouvaient tarir une source de prospérité matérielle, l'autorité locale publia un nouveau règlement, en date du 9 novembre 1838, dans lequel furent introduites quelques réformes, principalement dans le cadre disciplinaire et pénitentiaire. A travers un luxe de mesures comminatoires percent quelques vues plus directement fécondes pour le bien : l'institution d'un médecin communal des aliénés, d'une inspection permanente, de gardiens spéciaux; — dans un autre ordre d'idées, une *note d'infamie*, c'est le mot textuel, appliquée au nourricier qui aura battu ou maltraité un pensionnaire hors le cas de légitime défense; — enfin l'attribution d'un tiers des amendes aux nourriciers qui se seront distingués par leurs soins et le plus grand nombre de guérisons.

A vrai dire, ces règlemens témoignèrent plutôt des imperfections de l'œuvre qu'ils n'introduisirent de réformes efficaces. Ils tombèrent en désuétude avant même d'être appliqués. Ceux qui désiraient améliorer sérieusement le sort des aliénés et de leurs patrons durent invoquer l'intervention du gouvernement central, l'impuissance de l'autorité locale étant devenue manifeste. Une enquête

approfondie prépara cette intervention et la justifia. Tous les abus qu'une routine dix fois séculaire avait introduits, et que l'habitude protégeait, furent hardiment démasqués; en même temps les bons services de l'œuvre furent constatés avec une autorité désormais inattaquable. Préparée par de nombreux et lumineux rapports de M. Ducpétiaux, inspecteur général des établissemens de bienfaisance en Belgique, la loi du 18 juin 1850 ouvrit une ère nouvelle aux institutions consacrées par la science et la charité au soulagement des aliénés. La Belgique s'associa ainsi résolûment à la généreuse et intelligente réforme dont Pinel avait donné le signal à Bicêtre vers la fin du XVIIIe siècle, et qui avait depuis lors, comme une libérale contagion, gagné l'Europe entière. La loi prescrivait pour Gheel, placé dans des conditions particulières, un règlement spécial, qui fut promulgué le 1er mai 1851. En le lisant, on reconnaît que l'inspiration charitable, enracinée depuis un millier d'années dans les mœurs et dans les cœurs, a été vivifiée par l'esprit des temps nouveaux, plus éclairé sur quelques points. Un règlement intérieur du 20 septembre 1852, couronnant la régénération de Gheel, pénétra jusqu'au vif dans tous les détails matériels, et assura, autant que des règlemens écrits peuvent le faire, le bien-être des aliénés.

Les principales garanties introduites par la législation nouvelle sont : la substitution de l'état à la commune dans l'administration d'une œuvre qui intéresse la Belgique tout entière, et l'organisation d'un service médical, composé de trois médecins spéciaux et d'un inspecteur. Cette dernière fonction a été confiée à M. le docteur Parigot, qui la remplissait déjà depuis plusieurs années pour le compte particulier de l'hospice de Bruxelles, dont les aliénés continuaient à être envoyés à Gheel depuis l'administration de M. de Pontécoulant. Investi de ce titre officiel, M. Parigot a pu se constituer, dans le monde médical et administratif, avec une nouvelle et plus haute autorité, le promoteur le plus ferme des réformes qui restent à accomplir; en même temps, il est devenu dans ses écrits, comme par ses paroles et par ses actes, le défenseur le plus dévoué de Gheel, parce qu'il est le témoin le plus compétent et le plus convaincu des bienfaits rendus par cette colonie à l'humanité souffrante (1). C'est à lui que nous devons la satisfaction d'avoir connu Gheel, et de pouvoir en parler avec plus de développement et de confiance que la brièveté de notre séjour ne nous l'aurait permis.

Nous voici ramené par la main de la légende et de l'histoire au

(1) Depuis quelque temps, M. Parigot, cédant à certaines contrariétés administratives, a volontairement renoncé au séjour de Gheel, au grand regret de tous les amis de la science ainsi que des malades. Il a été remplacé par le docteur Bulklens.

seuil de ce que le monde peut supposer être une cité dolente, peuplée de malheureux. Grâce à Dieu, en y entrant, nul ne laisse à la porte aucune espérance. Loin de s'annoncer comme un enfer, Gheel semble bien plutôt le paradis et le royaume des fous. La première impression est des plus favorables. La rue principale et à peu près unique est pavée, propre, bordée de maisons blanches assez bien bâties et alignées, ouvrant pour la plupart sur la campagne par une cour ou un jardin. Au centre du bourg, sur une place plantée d'arbres, s'élève l'église paroissiale de Gheel, dédiée à saint Amand, évêque de Maëstricht, apôtre de la Flandre. Sans présenter rien de remarquable pour l'art, cette église est fort richement ornée à l'intérieur. Au-delà de la place, la rue se continue assez au loin, et aboutit, après un léger coude sur la gauche, à l'église de la patronne des aliénés, sainte Dymphne. Avant d'y arriver, on a laissé à droite l'hospice de la commune.

Ces trois édifices sont les seuls monumens de Gheel; mais si un coup d'œil rapide peut suffire pour l'église paroissiale et l'hospice, l'église de Sainte-Dymphne, mal à propos décrite sous le nom de Saint-Amand par la plupart des écrivains français, mérite une visite prolongée et attentive. L'histoire de la colonie charitable, dans son origine et ses phases diverses, s'y trouve là tout entière, tantôt écrite ou peinte sur les murs, tantôt sculptée sur le bois ou la pierre.

D'après les archives, d'après le style de l'église, qui annonce la transition de l'art roman à l'art gothique, ce temple a été érigé au commencement du XIIe siècle. Vu de l'extérieur, il étonne par sa masse, disproportionnée, semble-t-il, avec les besoins d'un humble village tel que devait être Gheel à cette époque. Cependant il a perdu une galerie en pierre ciselée, ornée à chaque contre-fort de clochetons, de niches et de statues, qui l'entourait au dehors, et qui fut abattue en 1768, les réparations ayant été jugées trop coûteuses. A l'intérieur, les colonnes de la nef s'élancent, hautes et légères, en ogive cruciale, entourées des colonnes, moins élevées, du chœur et des chapelles des bas-côtés. L'autel principal est surchargé de lourds ornemens dans le mauvais goût du XVIIIe siècle; néanmoins un groupe allégorique est digne de tout l'intérêt des spectateurs. Sainte Dymphne, portée sur un nuage, semble implorer la miséricorde divine pour les malheureux prosternés à ses pieds. Sur les côtés de l'autel se voient deux groupes d'aliénés dont les mains et les pieds sont liés de chaînes dorées, ces chaînes dont nous avons rencontré la première trace, sauf la dorure, dans un règlement du XVIIe siècle.

Dans une chapelle se lit, sculptée en bois, la légende de Dymphne, œuvre de patience, d'habileté manuelle et de goût, qui a fait l'admiration de David d'Angers. Derrière le chœur se trouve un tom-

beau qui contient la dépouille mortelle de la sainte. Ce n'est qu'une fiction, car les reliques et la châsse précieuse qui les enferme ont été mises en lieu de sûreté; mais on comprend que les intentions et les impressions conservent la même efficacité. Sous le cénotaphe, élevé de plus d'un mètre au-dessus du sol, passent neuf fois par jour, pendant neuf jours, les malades ou ceux qui les remplacent à leur intention, pour implorer l'intercession de la sainte. Les genoux des supplians ont profondément creusé la pierre du pavé. A certaine époque, les chanoines de l'église avaient un privilége pour pratiquer l'exorcisme. Pendant cette neuvaine, qui du reste est facultative, les aliénés sont logés dans une humble maison adossée à la grande tour de l'église. Des carcans et des chaînes scellés au mur semblent attendre les possédés du démon, double symbole du mal qui rend ces liens nécessaires et de la prière qui les fait tomber. Les femmes chargées de présider aux cérémonies de la neuvaine, et qui en recueillent quelques bénéfices, se plaignent que les pensionnaires deviennent de plus en plus rares chez elles, quoique les fous, assurent-elles, soient aussi nombreux que jamais à Gheel et au dehors.

Dans le chœur de l'église, aux hommages religieux se mêlent quelques souvenirs profanes. Un monument consacré à la gloire des anciens comtes de Mérode rappelle que Gheel est situé sur les terres qui furent autrefois les domaines de cette illustre famille : c'est un cénotaphe élevé à la mémoire de Jean, seigneur de Mérode, Perwez, Duffel, Leefdale, Waelhen, Gheel et Westerloo, renommé par ses vertus héroïques et sa fervente piété, mort en 1550, à l'âge de cinquante-trois ans. On remarque sur un mur destiné à masquer des portes latérales les armoiries de la famille de Mérode et une scène de dévouement dont le sens n'est pas bien certain. Cette belle et grande église, tout annonce que les fous en ont été les principaux ouvriers. La pierre, qui est le grès calcaire appartenant au terrain tertiaire des environs de Bruxelles, a dû être charriée de dix lieues au moins de distance, à travers des chemins presque impraticables. A transporter d'aussi loin tant de milliers de mètres cubes de pierre, la dévotion la plus laborieuse des familles n'eût point suffi sans une assistance gratuite et infatigable. Quels autres auxiliaires ont-elles pu trouver que les pauvres fous, heureux de travailler pour leur vierge bien-aimée? C'est probablement aussi quelque artiste aliéné qui a sculpté sur bois la légende de Dymphne.

Au sortir de l'église, en quelques pas, vous êtes dans les champs. Un coup d'œil vous renseigne sur les alentours de la petite ville. La campagne paraît bien cultivée, coupée, comme un parc, de nombreux sentiers. Au sud se déroulent des prairies; au nord et à une forte demi-lieue, les bruyères reprennent sur les vastes plaines leur em-

pire, que leur disputent quelques maigres graminées; au nord encore coulent des ruisseaux qui forment, en recueillant les affluens latéraux, les rivières dont le nom devint historique sous l'empire français, qui fit d'Anvers la capitale des Deux-Nèthes. A l'est et à l'ouest, le sol sablonneux de la Campine reparaît dans toute son aridité, et, par un long pli saillant au-dessus du niveau général, forme la crête de séparation des deux rivières.

Après cet hommage rendu à la mémoire d'une femme dont la science médicale n'a pas à désavouer l'heureuse influence, après la première curiosité satisfaite sur l'histoire et l'aspect du pays, nous pouvons rentrer à Gheel pour l'étude approfondie d'une institution qui se recommande tout au moins par son originalité.

II. — CONDITION DES ALIÉNÉS.

Si l'on arrivait à Gheel, même au sortir d'un établissement d'aliénés, sans être prévenu du phénomène spécial qui caractérise cette localité, il y aurait grande chance pour que rien ne trahît le secret. Tout s'y passe en apparence comme dans les autres campagnes écartées et pauvres. Les rues calmes ou un peu animées, suivant le jour et l'heure; aux fenêtres quelques figures curieuses, des travailleurs dans les jardins, de rares oisifs sur la place publique ou dans les cabarets; un aspect tranquille, sans apparence de vie active ou de commerce; la monotonie et le silence du village, — voilà bien la surface.

Mais si le voyageur est en quête d'une colonie excentrique signalée d'avance à sa curiosité, ou si, à titre de médecin aliéniste, il est familier avec les symptômes de la folie, çà et là il remarquera quelques allures tant soit peu excentriques : un passant qui prodigue les saluts ou les sourires, un promeneur absorbé dans des méditations solitaires, ayant l'œil fixé sur la terre ou égaré vers les cieux, un indiscret qui vous aborde brusquement. Qu'à ces premières observations viennent se joindre le costume pareil de quelques individus, les entraves ou les chaînes que traînent quelques autres, et vous êtes édifié. On ne vous a pas trompé : vous voilà bien dans le pays des fous. Vous questionnez, et voici ce que vous apprenez.

Sur le nombre total de 5,500 aliénés que l'on compte en Belgique, la commune de Gheel en reçoit de 800 à 1,000. Avant 1789, le chiffre était moindre de moitié. En 1803, il fut porté à 600 par l'envoi des aliénés de l'hospice de Bruxelles, ordonné par M. de Pontécoulant, ainsi qu'on l'a vu. En 1812, on en comptait 500, en 1820 et 1821 seulement 400; en 1841, le nombre se relevait à 730. Voici le mouvement des dernières années : en 1849, 980; — 1850, 912;

— 1851, 930; — 1852, 930; — 1853, 1,000; — 1854, 988; — 1855, 778. Sur ce dernier nombre de 778 malades, qui s'est maintenu à peu près le même en 1856 et 1857, il y avait 417 hommes et 361 femmes. La moitié environ vient de l'hospice de Bruxelles, qui n'a gardé pour les aliénés non envoyés à Gheel qu'un petit nombre de cellules annexées à son bel hospice civil de Saint-Jean.

Les aliénés de toute catégorie sont admis à Gheel, à l'exception néanmoins de ceux dont la maladie exige l'emploi d'une contrainte continue, — entre autres les monomanes suicides, homicides, incendiaires, ceux dont les évasions auraient été trop fréquentes, ou dont les affections pourraient troubler la tranquillité ou la décence publiques. Quant aux maniaques, sujets seulement à des accès de fureur intermittente, ce sont, ainsi que nous l'expliquerons bientôt, les sujets les plus recherchés des paysans.

La commune de Gheel a si peu soigné sa propre renommée, quelques imperfections réelles ont été tellement exagérées, que d'ordinaire les familles ne songent à y envoyer leurs malades qu'après avoir épuisé ailleurs des traitemens plus vantés. Aussi les incurables constituent-ils la majeure partie de sa clientèle, et cela contribue encore à déconsidérer la colonie, en diminuant la proportion des guérisons et en augmentant celle de la mortalité. Dans l'admission, il n'est tenu aucun compte de la nationalité, du culte, de l'âge, du sexe, de la fortune. Tout le monde est accueilli avec une égale sympathie, et reçoit, sauf la distinction des classes quant à la nourriture et au logement, les mêmes soins hygiéniques et médicaux. Après les Belges, qui naturellement sont en majorité, les Hollandais et les Allemands sont les plus nombreux; viennent ensuite quelques Français, plus rarement des Anglais ou des Scandinaves. Les communes et les hospices qui comptent plus de vingt malades sont autorisés à se faire représenter à Gheel par un délégué qui a voix consultative dans les assemblées de la commission administrative.

La commune entière est catholique; mais la liberté de conscience et de culte, qui, en Belgique, existe pour tout le monde, est plus sacrée encore pour l'insensé, dont la conversion ne saurait tenter aucun zèle. Il est à l'abri de toute tentative de prosélytisme. Même fraternelle hospitalité pour tous les âges, les vieillards comme les enfans; pour toutes les fortunes, les pauvres comme les riches; pour toutes les éducations, les ignorans comme les lettrés. Le ton général du pays étant à la simplicité rustique, les riches peuvent s'y croire dépaysés, et ils y sont en effet en petite minorité. Ils n'y trouveraient pas même l'ombre de ce luxe de construction ou d'ameublement par lequel on tente, dans quelques établissemens particuliers, de prolonger les jouissances et les illusions de la vie so-

ciale, en masquant les rigueurs de l'incarcération. Cependant il est à Gheel des familles bourgeoises dont les habitudes répondent aux habitudes de la classe moyenne, et où les aliénés riches peuvent trouver les agrémens de l'aisance, sinon l'élégance du comfortable. Encore, même en élevant le prix de la pension, il est bien peu de satisfactions utiles que l'on ne puisse obtenir : on aura domestiques et voitures à volonté, et pour un prix incomparablement moindre que dans tout autre asile. On a vu parmi les aliénés de Gheel un riche Anglais qui dépensait fort gaiement une grande fortune en fêtes, en chasses, en parties de plaisir.

La différence des langues semble un inconvénient réel, le flamand, qui est l'idiome dominant du pays, étant peu connu au loin; mais l'analogie de cet idiome avec l'allemand et le hollandais le rend facilement intelligible aux malades des deux nations les plus voisines, et quant aux Français, ils trouvent leur langue parlée et comprise dans toutes les familles aisées de Gheel. On a soin de les y placer. Au surplus, quelques mois de séjour et de colloques initient à peu près à une connaissance élémentaire du dialecte local. M. Parigot a rendu cet apprentissage plus facile en composant un cahier de dialogues en français et en flamand.

Aucun classement systématique, d'après la nature ou la gravité des maladies, ne préside à la distribution des aliénés dans les familles. Une telle précaution, qui a été signalée comme un grand progrès de la science médicale, peut avoir en effet sa raison d'être dans des asiles où les insensés, en contact perpétuel, doivent être, dans leur propre intérêt, assortis en quelque sorte méthodiquement, où le médecin, réduit à tout gouverner par lui-même sans rien livrer à la nature, rend sa tâche plus facile au moyen de divisions matérielles et logiques qui sont l'équivalent de la division des ateliers dans l'ordre industriel. Dans une commune où l'asile est toujours une maison seule, une famille seule, les malades n'ont à craindre aucun heurt dangereux de leurs pareils. On se borne à éloigner de Gheel les aliénés tapageurs ou bruyans, ainsi que ceux qui eussent pu devenir dangereux au milieu d'une population compacte. Sauf ce triage, le médecin renonce à toute classification qui ne pourrait être qu'arbitraire, à peu près impossible, et finalement inutile.

Le mélange même des sexes est considéré à Gheel comme exempt de tout inconvénient. En admettant des membres adoptifs, la famille ne perd aucune de ses chastes et pures influences. Cependant, pour ne pas blesser de respectables scrupules, le règlement défend de placer dans la même maison hommes et femmes ensemble, sauf autorisation spéciale. Du reste, hors de la maison, les uns et les autres

jouissent du droit commun; il suffit de quelques précautions pour éviter tout désordre. De très rares grossesses parmi les aliénées attestent que, si un scandale n'est pas absolument impossible, il est réduit à de bien faibles proportions. En sept années, M. Parigot a constaté quatre grossesses seulement. C'est que les aliénés valides sont occupés, distraits par le travail, et que par cela même la surveillance est plus facile. Le déshonneur qui résulte d'un tel accident pour le nourricier redouble la vigilance de la famille.

Votre curiosité est-elle stimulée par ces premiers renseignemens, entrez à votre gré dans les maisons. A toute heure du jour, elles sont librement ouvertes aux parens, aux amis, aux simples visiteurs, comme aux médecins eux-mêmes. Dès ce moment, on peut constater que le régime suivi à Gheel diffère gravement de celui des autres établissemens d'aliénés. Ici nul ne pénètre qu'avec la permission du directeur et du médecin. Nul n'est admis, même le père et le frère, à voir le malade qu'au moment jugé opportun par les chefs de la maison, l'expérience ayant constaté que l'état d'un malade risque d'être aggravé, où le cours d'une guérison interrompu, par de soudaines et vives impressions. Devant les arrêts de la science, trop unanimes pour n'être pas fondés, la tendresse la plus dévouée doit se résigner. Combien d'abus cependant peuvent s'abriter derrière cette rigueur! Combien de parens, inquiets sur le traitement, sur le régime auquel de chers malades étaient soumis, ont déploré de ne pouvoir dissiper leurs alarmes en contrôlant les plaintes! A Gheel, l'asile, c'est la maison même, toujours accessible, du bourgeois ou du cultivateur. Elle livre tous ses secrets à qui se présente sous les auspices d'un habitant, et surtout de l'un des médecins, dont le zèle et la science sont toujours au service des visiteurs sérieux. Le fou habite sous le même toit que son père nourricier. Il est telles de ces maisons qui, par leur propreté, leur air d'aisance, leur simplicité de bon goût, supportent la comparaison avec les salles d'hôpital les mieux tenues. Chaque malade a l'usage exclusif d'une chambre de dimension variable, suivant la fortune du propriétaire, mais toujours aérée, blanchie à la chaux, nettoyée, carrelée ou planchéiée. Les plus petites sont de véritables cellules de moines, toujours propres, sinon belles. Autrefois les chambres laissaient beaucoup à désirer, et il en reste encore quelques-unes qui ne sont pas à l'abri de tout reproche; mais d'année en année la réforme prescrite par les règlemens que M. Parigot a tracés sape les vieux abus et démolit les cases trop étroites. A chaque reconstruction, une part meilleure est faite à l'aliéné.

Le couchage est conforme aux usages de la maison et du pays, sauf exceptions motivées; toujours sain, propre, garni de paille fraî-

che et souvent renouvelée. Il n'était pas inoui autrefois que l'aliéné partageât, suivant les mœurs simples de l'ancien temps, le lit de quelque membre de la famille; aujourd'hui les défenses des règlemens, et plus encore la délicatesse des mœurs, un peu moins grossières, ou, si l'on veut, moins fraternelles, ont mis fin à cet usage, qui n'est pas à regretter.

La nourriture est également celle des maîtres de la maison, partout simple et rustique, mais suffisante et jamais rationnée, si ce n'est dans l'intérêt du malade. Les arrêtés en prescrivent la composition, et il va sans dire qu'elle est irréprochable. Il n'y a d'alimentation un peu chétive à craindre que chez l'ouvrier de Gheel, qui achète tous ses vivres et doit viser dès-lors à une économie plus sévère. La chère peut encore laisser quelquefois à désirer, quand l'âge ou des crises maladives exigent des soins exceptionnellement délicats et les ressources succulentes d'une infirmerie. En somme toutefois, il faut reconnaître que la bonne santé, l'embonpoint même des aliénés qui errent dans les rues témoignent en faveur d'un régime où domine en quantité suffisante le pain de seigle (et par exception le pain de froment), les légumes, les pommes de terre, le laitage et la viande de porc. La bière est la boisson du pays : avec un supplément de prix, le vin peut être introduit, si le médecin ne le juge pas nuisible à la santé. Il est d'observation constante que l'aliéné se plie en peu de jours aux habitudes des repas réguliers dans la maison. Le vêtement, fourni d'abord par la famille, la commune ou l'hospice qui envoie le malade, est entretenu par le nourricier, mais renouvelé par l'administration. Aucune couleur ou forme particulière, aucune marque distinctive n'appelle l'attention publique. Chacun se perd dans la foule. Le linge est d'ordinaire propre et suffisant.

Ainsi se pratique, sans ostentation comme sans sacrifice, par le simple élan des cœurs et la puissance des habitudes, cette familiarité amicale d'existence, que l'on voit réalisée à peine dans quelques établissemens, à titre de rare privilége, pour des malades d'un calme exceptionnel. L'admission à la vie intérieure de la famille est à Gheel la loi commune, le droit commun, et quiconque tenterait de s'y soustraire serait frappé de déconsidération. Pour qui est habitué à l'opulence, pour qui n'a visité que les établissemens fondés par la spéculation en vue des classes riches, l'aspect de Gheel semblera certainement pauvre, mesquin, çà et là misérable. Il paraîtra un paradis à quiconque comparera le logement de ces aliénés, tout modeste qu'il soit, avec les infects taudis où végètent la population ouvrière de beaucoup de villes et la population agricole de beaucoup de campagnes. Gheel supportera avec non moins d'avantage

encore la comparaison avec les établissemens fondés par la charité sociale et privée, notamment avec Bicêtre, la Salpêtrière et Charenton, qui représentent aux environs de Paris les types administratifs les plus parfaits de ce genre d'institutions. Le luxe seul fait défaut à Gheel, tandis qu'il n'est pas rare dans certains détails de ces maisons, où il voile un peu le caractère de la prison. Nous ne parlons que de ce que l'on pourrait appeler la vie de consommation et de l'existence passive. Que dirons-nous de l'existence active? A première vue, et sauf examen plus approfondi, celle-ci se développe à Gheel suivant des règles aussi affectueuses qu'intelligentes, qui découlent de deux principes : « Liberté, travail. »

La liberté sous toutes ses formes, tel est le bon génie de Gheel, celui qui a inspiré la colonie, qui la protége et la conserve : en tête, la liberté d'aller et de venir, qui peut provoquer la plaisanterie quand il s'agit de l'inscrire dans une constitution, mais qui, pour un pauvre fou, est la plus précieuse de toutes; puis la liberté de dormir ou de se lever, de travailler ou de se reposer, la liberté de lire, d'écrire, de parler à l'heure du caprice. Ne pas contrarier l'aliéné, lui permettre même toutes ses fantaisies tant qu'il n'y a dommage ni pour lui, ni pour son entourage, ne lui rien imposer de force, tout obtenir par l'attrait, telle est la science suprême du gouvernement des fous à Gheel.

Voilà donc ce même homme, qui partout ailleurs est enfermé comme un être dangereux à l'instar des animaux malfaisans, celui dont la seule approche excite la terreur des femmes et des esprits timides, qui appelle les suspicions de la police! A Gheel, il circule librement dans les maisons, hors des maisons, dans les rues et sur les routes, à travers les jardins et les champs. A moins d'inconvéniens dont le médecin est juge, il entre dans les lieux publics, fume sa pipe au café, joue sa partie de cartes, lit ses journaux, boit son pot de bière avec ses voisins et camarades. Le vin seul et les liqueurs spiritueuses lui sont interdits, sous peine d'amende envers le cabaretier. Même les jours de marché, il n'est pas reclus; on se borne à le faire surveiller de plus près par les gardiens, s'il est sujet à quelques écarts. Quel radical contraste avec la vie de l'hospice, de l'asile, même de l'établissement le mieux organisé! Le fou de Gheel vaque à ses affaires à son aise et sans trouble. Pour lui, la liberté, l'égalité et la fraternité, si elles n'ont pas de valeur politique, sont de précieuses réalités dans la vie. Il est homme, et traité comme tel au même titre que tous ses frères en Dieu.

Le danger des suicides était une des plus fortes objections contre Gheel; cependant les faits ont dissipé les craintes. Les suicides sont presque inconnus; on en a vu seulement un en 1850, un autre en

1851, rareté bien naturelle, si l'on considère que la mélancolie, qui porte au suicide, peut être souvent calmée par ce changement de fond en comble de toute l'existence, et que le désespoir de l'incarcération n'y aggrave jamais la prédisposition naturelle. En même temps la dispersion dans des familles distinctes, souvent isolées, prévient tout danger d'imitation contagieuse. Quant aux attentats graves contre les personnes, on en compte deux dans le cours d'un demi-siècle. Il y a quarante ans environ, un aliéné assomma un enfant dont il était jaloux. En 1844, le pharmacien et bourgmestre Lebon fut assassiné par un aliéné, irrité de se voir gêner dans l'exercice de la pharmacie, dont il tirait un bon profit. Encore le jury estima-t-il que le crime avait été commis dans un intervalle de lucidité, et condamna-t-il l'herboriste Xhenaval aux travaux forcés à perpétuité. Ces attentats, des plus déplorables assurément, sont tellement rares, qu'ils n'éveillent parmi les habitans aucune idée de péril. Leur sécurité est parfaite, même pour les femmes et les enfans. La rencontre d'un fou leur est aussi indifférente que celle de tout autre voisin.

Nous décrivons, on le devine, l'état habituel et on peut dire normal de la colonie. Quand éclatent des accès intermittens de fureur, le nourricier et sa famille, aidés au besoin des voisins, les domptent aisément, et la rébellion devient d'autant plus rare que l'aliéné acquiert bien vite la conscience de la défaite certaine qui toujours l'attend. La fureur passe-t-elle à l'état chronique, on recourt aux moyens matériels de correction, lesquels sont le plus souvent des caleçons ou camisoles de force. Quelquefois des liens de cuir ou même de fer fixés à la ceinture retiennent les furieux auprès du foyer ou du lit. D'autres fois une chaîne attachée à la ceinture ou bien des entraves leur contiennent soit les mains, soit les pieds, sans les retenir immobiles dans la maison. En novembre 1856, sur 778 aliénés, 93 subissaient un genre ou l'autre de contrainte. Contrairement à ce que l'on pourrait supposer, les évasions ne sont pas fréquentes : on n'en compte pas plus de six ou huit par an. Pourquoi les aliénés tenteraient-ils de s'emparer par force ou par ruse d'un bien dont ils jouissent? S'ils sont dépaysés, ils possèdent du moins dans cet exil temporaire toute la liberté qu'ils pourraient rechercher ailleurs; mais comme après tout les insensés ne raisonnent pas ou raisonnent mal, on a dû organiser tout un système de moyens pour déjouer les tentatives d'évasion.

A la première disparition d'un pensionnaire, le nourricier en avise le bureau administratif de Gheel, qui met tout de suite en mouvement les gardiens, la police, la gendarmerie, les autorités locales. D'ordinaire, l'intervention de tous ces agens est rendue inutile par

le concours spontané de la population. Il est passé dans les mœurs publiques, à plusieurs lieues à la ronde, que tout individu dont les allures font suspecter la folie, — et dans le pays on s'y connaît, — soit reconduit à Gheel comme à sa résidence légale. Une prime d'un franc par lieue de parcours accordée à quiconquer amènera un aliéné stimule les bons désirs de chacun. Ainsi se pratique sur tout le territoire de la commune, et même en dehors, une surveillance générale et permanente qui déjoue la plupart des tentatives d'évasion. On admettra qu'elles doivent rarement réussir, si l'on considère qu'en suivant les routes battues, l'aliéné se trahit par ses airs et sa marche. S'il veut se sauver à travers les landes, son vagabondage accuse ses projets, et facilite son arrestation dans un pays découvert. Comme néanmoins ces mesures n'ont pas toujours suffi, l'usage s'est établi de temps immémorial d'entraver par des chaînettes de fer les aliénés qui manifestent quelque tendance à s'évader. Ces entraves ne peuvent être posées qu'avec la permission du médecin, et pour peu qu'elles soient attachées avec soin, elles ne déterminent ni ulcérations, ni excoriations (1).

Après avoir fait une part si large à la liberté, Gheel, on doit le reconnaître, est autorisé à la revendiquer comme le premier principe régulateur de tout son système. Le travail en est le second. Chaque aliéné sans doute est libre de s'abstenir du travail; nulle discipline matérielle, nul moyen coërcitif ne l'y contraint. Néanmoins il suffit très souvent de quelques paroles encourageantes et de l'exemple pour retirer de l'oisiveté un grand nombre d'aliénés. On en compte d'ordinaire la moitié, quelquefois les deux tiers, qui s'occupent utilement. A la maison, femmes, jeunes filles, vieillards, infirmes, prennent part à tous les soins du ménage, mêlés sans aucune distinction aux enfans et aux servantes. Dans le bourg, quelques femmes trouvent à s'employer dans les ateliers de dentelles. Parmi les hommes, il en est qui travaillent pour leur propre compte et acquièrent une clientèle en rapport avec leurs aptitudes. Nous avons parlé d'un herboriste qui faisait concurrence au pharmacien en titre. On cite en ce moment à Gheel un excellent menuisier, fort intelligent mécanicien, qui gagne beaucoup d'argent dans l'exercice de son industrie. Cet homme, d'origine hollandaise, ayant servi

(1) En novembre 1856, on comptait 58 aliénés traînant des chaînettes sur 778, soit un treizième. C'est une proportion plus faible que du temps d'Esquirol, qui constatait 42 malades liés sur 400 tout à fait libres. Par une amélioration dont l'hospice de Bruxelles a pris l'initiative sur la proposition de M. Parigot, des freins et chaînettes, fabriqués de manière à ne point blesser les membres et à gêner les mouvemens aussi peu que possible, ont remplacé l'ancien modèle de chaînes, qui étaient fort incommodes et retenues par une espèce de lourd cadenas.

dans l'armée française, fut fait prisonnier en Russie, puis incorporé dans les Cosaques du Don. En 1815, étant en Belgique dans les rangs des alliés, il déserta, ou plutôt il reprit sa liberté et sa nationalité. Il se maria à Bruxelles, où il tomba dans des hallucinations qui rendirent nécessaire sa translation à Gheel. Il y habite depuis vingt-cinq ans, y exerce avec succès son art, et raisonne fort sainement de toutes choses, sauf qu'il affirme que toutes les nuits le diable entre dans son corps par les talons et s'y loge quelque part, ce qui amène pour conclusion de tous ses discours la demande d'une sonde pour chasser le mauvais génie.

La plupart des artisans, tels que tailleurs, cordonniers, trouvent place dans la petite industrie locale. Les malades originaires de la campagne se livrent aux travaux des jardins et des champs. On a soin de placer autant que possible les ouvriers agricoles dans les fermes. Les fous furieux sont les plus recherchés des paysans, et quelque étrange que cela paraisse, l'explication de cette préférence est facile. La fureur témoigne de l'énergie de l'organisme; la séve intérieure, physique ou morale, est désordonnée, mais abondante. Dans leurs périodes de calme, les fous furieux sont de vigoureux travailleurs, dont le concours est très profitable au fermier, qui n'a que faire au contraire d'un idiot, d'un paralytique : de tels pensionnaires sont pour lui une charge que rembourse à peine le prix de la pension. Vienne chez les autres le réveil soudain et violent du mal : le cultivateur et sa famille, aidés des passans et des voisins, y ont bientôt mis ordre; au besoin, ils emploieront les chaînes. L'accès se calme, le fou se remet à un travail qui est la principale force de la ferme, et par l'enchaînement logique qui s'observe dans le bien comme dans le mal, ce travail, qui enrichit le fermier, améliore par une énergique et continue diversion le sort du malade, en rendant les accès de plus en plus rares. Les travailleurs aliénés n'ont à réclamer aucun salaire, mais les nourriciers comprennent qu'une rétribution quelconque est un utile stimulant; ils allouent à leurs pensionnaires une pièce de 50 centimes ou de 1 franc par semaine, un pot de bière, un peu de tabac, suivant l'occurrence. Quelquefois l'intervention paternelle du médecin prescrit ce qui est à faire avec une autorité qui est toujours écoutée.

Les bienfaits du travail ne sont plus méconnus aujourd'hui dans aucun asile, mais il est très rare que l'organisation de ces établissemens permette de l'y introduire d'une façon quelque peu générale. Pour les hommes manquent les ateliers; seuls, les jardins, les parcs, quelquefois des champs étroits, se prêtent à l'activité musculaire. C'est un grand progrès, mais encore une rare exception. Même dans ces cas, les occupations sont soumises à une régularité

d'heures, de mouvemens et de discipline qui leur donne un caractère artificiel et quelquefois contraint, ce qui en diminue beaucoup les avantages. Dans la plupart des meilleurs établissemens, la vie entière se passe livrée à une accablante oisiveté de corps qui abandonne tout le jour le malade à ses rêves, sans lui procurer rien de cette fatigue corporelle si propice au sommeil de la nuit. C'est à rendre fou l'homme le plus sensé. Quant aux occupations de l'esprit, qui peuvent y être plus aisément introduites au moyen de livres, de jeux, de spectacles, de réunions de société, elles risquent fort d'exalter le cerveau, qu'il faudrait calmer, et de rompre de plus en plus l'équilibre entre l'âme et le corps. Ailleurs, comme dans les hospices russes, qui sont organisés militairement, le travail devient une habitude machinale qui n'opère plus de révulsions énergiques sur les égaremens du cerveau; ce n'est plus qu'un tribut hypocrite payé par l'obéissance passive à l'autorité absolue. Seul, le labeur des champs réunit tous les avantages : charme naturel, variété d'occupations, mouvemens multipliés mêlés de force et d'adresse, fatigue du corps; autant de contre-poids sérieux aux emportemens de l'esprit! Que l'on ajoute le grand air et la vue de la nature, et l'on admettra volontiers que les campagnes librement ouvertes de Gheel ne doivent pas laisser regretter les salles les plus hautes et les mieux aérées, même les préaux les plus ombragés et les parcs les plus pittoresques des établissemens fermés.

Toutes les occupations des aliénés n'ont pas un caractère aussi sérieux, et les arts, la musique surtout, leur fournissent des distractions qui concourent à l'amusement de toute la communauté sensée ou insensée. C'est un pauvre fou, connu sous le nom de *Grand-Colbert*, habile violoniste, qui a fondé *l'Harmonie* ou société chorale de Gheel. Grâce à cette création, son nom vit avec honneur dans la mémoire de tous les habitans. Ses confrères ont eu le bon esprit de ne pas rougir d'orner de son portrait le salon de leur société, et cet hommage n'est pas un des moins touchans témoignages de la fraternité cordiale, sans préjugés, sans fausse honte, qui caractérise cette honnête population de Gheel. Dans les concerts de l'Harmonie, aux fêtes patriotiques comme aux solennités religieuses, les rôles sont distribués entre les musiciens suivant les talens de chacun, sans égard à l'état de sa raison. Que le jeu et le chant soient justes, c'est tout ce que l'on demande. Pour perfectionner les dons de la nature, une école de chant à l'usage des aliénés entre dans les prévisions du règlement. Il est à désirer qu'elle soit au plus tôt mise en activité. Le directeur en est désigné par la voix publique : c'est un Allemand, nommé Müller, compositeur distingué, chef de l'Harmonie gheeloise, qui ambitionne l'honneur de former parmi les

aliénés des élèves qui fourniraient à ses concerts un utile concours.

Nous avons nommé les solennités religieuses : c'est dire que les fous y ont leur place. On ne les laisse pas entrer volontiers dans l'église paroissiale de Saint-Amand; mais celle de Sainte-Dymphne leur est réservée. On les y voit souvent implorer à genoux les secours et les grâces du ciel. Seuls, les ambitieux qui se croient dieux, rois ou princes, ne s'agenouillent pas; à part cette innocente prétention, à laquelle on ne fait pas violence, ils se conduisent, comme les autres insensés, avec décence et respect. Plusieurs d'entre eux chantent au lutrin. Dans les processions, ils se mèlent avec piété aux autres fidèles. Là comme partout, les individus, même sujets à quelques écarts de raison, subissent l'influence du ton qui règne autour d'eux, et donnent l'exemple du recueillement. Ils se montrent généralement très attachés aux croyances de leur enfance. En état de santé et de maladie, aux approches de la mort, ils sont admis aux sacremens toutes les fois que leur état mental n'exclut pas la conscience morale : pieuses consolations que la science médicale, en dehors même de toute sollicitude religieuse, ne peut que sanctionner, parce qu'elles rehaussent le pauvre insensé à ses propres yeux, aux yeux mêmes de la population, en même temps qu'elles fortifient le corps par l'âme.

III. — LA POPULATION DE GHEEL.

A de tels récits, d'une exactitude authentique, l'intérêt ne se reporte-t-il pas de la population malade sur la population saine d'esprit et de corps, et n'éprouve-t-on pas le désir de faire connaissance avec elle? Légitime désir, car les habitans de Gheel, digne sujet d'observation pour la philosophie morale et médicale, ne sont pas le moindre phénomène de la colonie.

Les Gheelois appartiennent à la race flamande, qui fut formée, aux premiers siècles de l'invasion des Barbares, par le mélange des Normands et des Teutons, race qui occupe la Belgique de moitié avec la race wallonne, d'origine gauloise. La différence des langues marque de nos jours en traits manifestes cette différence d'origine, qui n'éclate guère moins dans le tempérament physique et moral. Chez les Wallons brille la vivacité gauloise, chez les Flamands règne le flegme germanique.

Le sang flamand est beau, dans la Campine particulièrement. L'air des champs, dont les plantes aromatiques doublent les vertus vivifiantes, une nourriture saine et sobre, mais suffisante, concourent, avec l'origine germanique, à ce vermeil épanouissement de santé qui distingue les Campinoises. C'est parmi elles que l'aristocratie

belge choisit les nourrices de ses enfans. On les reconnaît dans les villes à leur teint frais, à leurs dents blanches, à leur corps droit et bien pris, à leur costume national, dont le riche bonnet de dentelle aux larges rubans tombans compose la pièce d'honneur. Les enfans toujours nombreux, au teint empourpré comme la bruyère, comme elle, fleurissent sur le sable, et réjouissent l'œil du voyageur par leur bonne petite figure franche un peu effarouchée. A une solide santé, l'homme, fortifié par le travail, joint la puissance des muscles. On pourrait dire de lui, suivant une expression arabe, « qu'il est le maître du bras. » Ces qualités physiques, effet combiné du sang, du climat, de la vie rustique et laborieuse, sont relevées par des qualités morales en parfaite harmonie avec la mission sociale, ou, si l'on veut, avec la spécialité médicale que s'est donnée la population de Gheel : bonté naturelle poussée jusqu'au dévouement, calme du caractère comme de la démarche, imperturbable patience, en toute occasion un faire tranquille et mesuré, que le délire le plus aigu d'un aliéné ne parvient pas à troubler.

En un tel peuple, l'esprit, on le pressent, ne doit briller ni par l'éclat ni par la vivacité : il participe à la placidité qui est peinte sur toute la personne. A Gheel toutefois, il tranche sur le fond flamand par un certain tour original qui approche du bizarre et de l'excentrique. S'il fallait prendre à la lettre les épigrammes des communes avoisinantes, même les dictons des tribunaux et de l'administration, on entendrait par les fous de Gheel (*Gheelsche zotten*) un peu tous les habitans. D'après nos informations, les sages du pays, qui raillent une population vouée au soin de cruelles infirmités, auraient le tort de méconnaître les résultats d'un admirable dévouement. Il paraît en effet bien établi que la folie caractérisée est aussi rare parmi les citoyens de Gheel que partout ailleurs, et les indications contraires qui ont été quelquefois données manquent de vérité. La conscience morale est restée non moins intacte que la raison, et la commune de Gheel ne se signale par aucune inclination particulière au désordre. Les querelles personnelles ou les attentats contre les personnes et les propriétés n'y sont pas plus fréquens qu'ailleurs. La douceur innée du caractère, fortifiée de siècle en siècle par l'exercice d'une *industrie* (s'il m'est permis d'employer ici ce mot dans un sens favorable) qui exige les allures les plus calmes, est aujourd'hui passée dans le sang des générations, et contribue puissamment à leur honnêteté morale.

Ce qui paraît vrai, ce qui explique sans le justifier le dicton populaire, c'est que le spectacle permanent de toutes les aberrations humaines, suivi de l'extrême indulgence que, par devoir et par habitude, les Gheelois professent pour elles, a un peu adouci en eux

la rudesse anguleuse de la logique mondaine. Le laisser-faire et le laisser-dire, qui sont leur règle suprême de conduite, ont même relâché peut-être la rigueur des jugemens, et la raison s'en ressent. Moins âpre et moins irritable qu'ailleurs, elle se prête, dans l'appréciation des choses humaines, à des complaisances qui étonnent les étrangers. Les Gheelois, blasés sur les aberrations de la folie, n'éclatent pas à tout propos en rigoureux anathèmes contre ses écarts accidentels. Là s'arrête l'influence du courant d'aliénation au sein duquel ils vivent et se meuvent. Si la folie était contagieuse, depuis dix siècles toutes les générations de Gheel auraient été folles à lier, tandis qu'en réalité les naissances ne présentent aucune trace d'influences funestes reçues pendant la grossesse. A vrai dire, n'est-ce pas le témoignage d'un esprit très pénétrant, très sain et très souple que la fonction même des gens de Gheel, et s'imagine-t-on qu'une population d'aliénés fût apte à garder, à manier, à redresser une colonie d'aliénés?

A leur aptitude naturelle et héréditaire, il convient d'ajouter une pauvreté qui les dispose à tout faire pour un peu d'argent, l'habitude qu'elle entretient des rudes travaux chez l'homme et d'une industrieuse activité chez la femme, — enfin, passion qui leur est commune avec tous les paysans, l'ardent désir d'agrandir leur domaine aux dépens de la bruyère. On entrevoit dès-lors dans quel sol bien préparé est tombée la semence féconde d'une idée charitable, qui fournit au ménage du cultivateur une indemnité pécuniaire et à ses travaux le concours gratuit d'ouvriers auxiliaires. Et cette destinée que les circonstances ont faite à l'homme de Gheel, et qu'il a religieusement acceptée et développée, a réagi à son tour sur son organisme, et l'a doté d'aptitudes spéciales, on peut dire professionnelles, qui font de lui un type unique au monde. Sans savoir et sans prétention, il est devenu, dans une certaine mesure, médecin aliéniste. Chaque maison s'est transformée en *manicome,* suivant une expression italienne qui manque à la langue française. Si l'on n'eût dans ces derniers temps révélé les Gheelois à eux-mêmes en s'occupant de leur colonie, ils eussent indéfiniment continué à faire de la médecine, et de la meilleure, sans le savoir. A l'arrivée d'un aliéné, ils ne manquent pas de dire leur avis sur la nature de son mal, sur le traitement à prescrire; ils pronostiquent l'issue probable, et souvent leur perspicacité étonne les hommes de l'art. Si c'est trop les relever que de les qualifier de médecins, car ils manquent de toute science théorique, il est du moins hors de doute qu'ils constituent une population d'excellens infirmiers. La nécessité de vivre en famille avec les aliénés, en les adoptant avec toutes leurs bizarreries, a en effet conduit les habitans de Gheel à respecter les fantaisies inoffensives,

à étudier sous toutes les faces l'art difficile de diriger les volontés égarées, de redresser les idées fausses, quand elles menaçaient de devenir dangereuses, de s'emparer d'un dernier sentiment de sociabilité ou d'une dernière lueur de raison pour se mettre à l'abri des violences et des surprises. D'autre part, ne pouvant recourir à la contrainte matérielle qu'en des cas accidentels, ne pouvant compter qu'exceptionnellement sur une adhésion intelligente et réfléchie des malades, c'est surtout par l'essor des sympathies, ces vifs rayons de l'âme humaine, qui d'ordinaire survivent à l'intelligence et souvent même ne s'éteignent qu'avec la vie, que les Gheelois ont compris la tactique de leur difficile gouvernement.

Que les femmes surtout excellent dans cette diplomatie, on doit s'y attendre. A elles est dévolue la partie la plus délicate et la plus importante d'un rôle fondé sur le maniement par la douceur des caractères les plus bizarres. Simple, ignorante, laborieuse, sans vanité et sans ambition, mais bonne par nature et guidée par son cœur, la femme de Gheel accomplit des merveilles de dévouement et de sagacité. Par ses soins, qu'aucun dégoût ne rebute, elle est la providence visible des pauvres fous. Par ses ingénieux expédiens, elle prévient ou détourne les orages, en évitant de paraître intimidée. Sans titre et sans costume, elle est une vraie sœur de charité. Pour asseoir sur ses fantasques sujets un empire difficile à conquérir et difficile à garder, elle étudie les pensées intimes, observe les moindres gestes, devine les projets cachés, apprend à lire au plus profond des âmes les plus dissimulées. Il n'est pas d'incident dont elle ne profite pour s'emparer d'une volonté distraite ou bien disposée, pour conjurer une hostilité qui rumine sournoisement ses griefs. Pour dompter les plus sauvages, la jeune fille ne recule pas devant les manéges d'une innocente coquetterie. D'autres fois c'est le magnétisme impérieux du regard, de l'attitude et de la voix, qui adoucit les esprits et amollit les colères. Il n'est pas rare de voir des maniaques à taille herculéenne, capricieux ou agités, obéir à de petites femmes courbées et maigries par les ans, qui n'ont d'autres armes que quelques paroles dites avec autorité. La supériorité naturelle des femmes dans cet ordre de thérapeutique mentale en fait les meilleures auxiliaires des médecins. Mieux que les hommes, elles leur fournissent de bonne foi les renseignemens désirés, et se prêtent de bonne grâce aux réformes qu'ils prescrivent. Les novateurs qui veulent ouvrir aux femmes la carrière médicale, limitée pour elles jusqu'à ce jour à l'obstétrique, trouveraient des argumens en faveur de leur thèse dans les aptitudes manifestes des Gheeloises.

Ce n'est pas que leurs maris ou leurs pères restent étrangers à l'art de conduire les aliénés. A part le goût inné, et le devoir, et le

repos de la maison, leur intérêt les y porte. Pour le profit du ménage et de la ferme, tout chômage est une perte, et le pensionnaire oisif, perdant son temps et faisant perdre celui des autres, s'il restait une non-valeur, deviendrait bientôt une charge. L'entraîner au travail par la violence sous le régime de liberté, qui est la loi de Gheel, serait un contre-sens de stratégie. Il faut biaiser avec le fou, il faut l'amorcer en lui rendant le travail attrayant : c'est bien le mot. Se montre-t-il rebelle, l'on patiente et l'on insiste. Est-il maladroit, on le plaisante, et l'on rit de ses maladresses sans l'humilier : il fera mieux en recommençant. Peu à peu il s'apprivoise et s'habitue. Quelque déchu qu'il soit, n'offre-t-il pas encore pour la sociabilité des ressources supérieures à celles des animaux sauvages qui se laissent fléchir, comme on le voit dans les ménageries, par la patience et les bons soins des gardiens? Pour réussir dans l'éducation des aliénés, les habitans de Gheel n'ont qu'à déployer la même persévérante et intelligente énergie : la sympathie naturelle de l'homme pour l'homme en décuplera la puissance. Beaucoup de bonté dans le cœur, un mot de douceur, un témoignage d'amitié, exercent un souverain empire sur des caractères dont la maladie a exalté la susceptibilité.

Rien ne prouve mieux combien ces sentimens ont pénétré non-seulement dans la profondeur des âmes individuelles, mais dans le sang et la race, presque dans l'air, que la conduite des enfans de Gheel envers les aliénés. Partout ailleurs, même à Herenthals, dans le voisinage (nous en avons eu le triste spectacle), ces malheureux sont un objet de dérision et de persécution. C'est envers eux surtout que cet âge est sans pitié. A Gheel, rien de pareil. Point d'agaceries, point de railleries; le *zott* est même pour l'enfance un compagnon amusant, sans méchanceté, souvent un camarade de jeux, quelquefois un protecteur. Il semble qu'entre les êtres qui n'ont pas encore toute leur raison et ceux qui l'ont perdue s'établisse quelque alliance, comme une confraternité d'âge et de goûts. Le docteur Parigot raconte combien il fut ému à la première visite qu'il fit, en qualité d'inspecteur, dans une ferme des environs de Gheel. C'était pendant l'hiver; autour du foyer, sous la vaste cheminée, la meilleure place était occupée par un aliéné. L'apparition inattendue d'un étranger sur le seuil de la pauvre maison troubla un peu les paisibles habitans. Effrayés, les enfans se réfugièrent, en jetant un petit cri, entre les jambes du maniaque, dont ils imploraient la protection. L'amour de cet infortuné pour les enfans se peignit vivement sur ses traits, et son geste les couvrit. Cette affection était peut-être le seul lien qui le rattachât à la société; mais ce lien d'amour le protégeait lui-même en lui méritant les

égards et l'attachement de ses hôtes. Nous-même avons été doucement ému en voyant dans les rues de Gheel un vieillard qui portait deux enfans dans ses bras, et que deux autres suivaient pas à pas comme un bon grand-père. Dans cette âme, le foyer intellectuel était peut-être éteint, ou ne projetait que d'incertaines et pâles lueurs, tandis que le foyer affectif, par sa chaleur et sa lumière, révélait encore toute la grandeur morale de l'homme, même dans ses plus tristes misères.

Le trait suivant, raconté par le docteur Biffi, de Milan, un des défenseurs les plus fermes de Gheel, montre à quel degré peut atteindre cette heureuse influence. Une femme de Gheel se trouvait enfermée dans une chambre avec un aliéné, lorsque tout à coup éclate un accès de fureur. Le danger était grand, la présence d'esprit fut plus grande encore. Elle prend l'enfant qu'elle portait dans ses bras et que le furieux aimait, le dépose dans les mains de celui-ci, et profite de la distraction que cette surprise amène pour s'esquiver par la porte : là, cachée derrière la fenêtre, elle suit de l'œil et du cœur le manége du fou. Merveilleux calcul! l'enfant avait entièrement et subitement calmé le furieux, qui, l'ayant caressé et posé à terre, jouait avec lui. Quelques minutes après, la mère put rentrer; l'orage était dissipé. Il faut aller à Gheel pour voir des mères si confiantes et des aliénés si dociles. Nul ne trouva à redire à cette conduite : la mère avait mesuré avec justesse la séduction de l'enfance!

Quand l'égalité d'âge invite à l'amitié, elle devient souvent très vive entre les enfans de la maison et l'aliéné. Il est une famille où se trouve en pension une jeune insensée, en même temps sourde et muette. Pour les filles de l'hôte, elle est devenue une compagne nécessaire, une sœur chérie. Lorsqu'elles travaillent ensemble, entrez et annoncez que vous venez retirer l'infortunée pour la ramener à l'hospice : à l'instant, un cri d'effroi, suivi de la fuite précipitée de toutes ces jeunes filles entraînant leur amie, vous révélera combien est vive l'alarme de leur tendresse.

Le rôle médical de Gheel s'inspire de sentimens d'un ordre plus élevé encore. Les Gheelois ont foi dans leur mission providentielle, foi dans les anciens miracles qui ont prédestiné leur pays à la guérison de la folie, foi dans leur propre puissance. Esquirol exprimait un jour à un paysan du lieu ses inquiétudes pour les cas de fureur. Celui-ci se rit de ses craintes et lui dit : « Vous ne savez pas ce que c'est que ces gens-là; je ne suis pas fort, et cependant le plus furieux n'est rien pour moi. » Ainsi parlent tous les habitans. Le sentiment d'une puissance privilégiée et illimitée s'insinue dans l'âme du paysan gheelois dès l'enfance, par l'exemple et la tradition. Cette puissance croît avec la force musculaire et l'expérience; elle s'im-

pose à l'aliéné, qui se sent faible et désarmé en face d'un maître, et se soumet sans résistance toutes les fois qu'une crise violente n'éteint pas absolument les notions du bon sens. Aussi se plie-t-il sans peine aux exigences d'une vie régulière et tranquille. L'amour-propre et la bonté tempèrent la force. Les Gheelois sont fiers de montrer un pensionnaire bien nourri et d'une santé florissante; c'est l'orgueil de la maison, tandis que son état chétif les humilie. Être admis sur la liste des *nourriciers autorisés* est un signe de considération, en être rayé une cause de discrédit. Le mobile de l'intérêt se combine sans doute avec l'honneur pour inspirer une conduite digne; mais ce double ressort n'en acquiert que plus de solidité sans que le *nourricier* perde aucun droit à l'estime.

Faut-il avouer que l'on a vu la politique se mettre de la partie? Hélas oui! Il n'est pas tout à fait sans exemple que les aliénés soient devenus des enjeux électoraux. Accorder un bon pensionnaire, en imposer un mauvais, ce fut parfois l'amorce d'un bon vote ou la punition d'un mauvais. Comme les Gheelois, catholiques ou libéraux, sont de braves gens, les aliénés n'en étaient pas beaucoup plus mal; mais une atteinte grave était portée au principe de l'institution. Ces déviations temporaires n'ont heureusement pas altéré les bons sentimens de la population, et des manifestations touchantes, dont nous citerons quelques exemples, ont maintes fois montré combien sont vives les sources qui jaillissent du cœur humain livré à ses naïves inspirations.

Une femme d'une belle et noble figure, d'une éducation distinguée, avait été trouvée folle à Bruxelles sans que jamais on eût pu obtenir aucun renseignement sur ses antécédens. D'après ses vagues et incomplètes réponses, elle était née dans l'Ile-de-France, où son père avait joué un rôle lors de la révolution française. Confiée à une famille de cultivateurs aisés de Gheel, elle y fut accueillie avec une délicate déférence pour sa grandeur probable, mais déchue. Pendant vingt ans, elle dîna seule, assise à une petite table que garnissait une nappe blanche, servie par le nourricier et sa femme, qui se tenaient à une table séparée. Sur la remarque que l'inspecteur en fit un jour à l'hôte : « Que voulez-vous? lui répondit ce dernier. Notre *petite dame* doit être d'une bonne famille, et nous la respectons beaucoup. — Cependant vous ne recevez que la pension des indigens? — C'est assez, monsieur le docteur; nous aimons notre petite dame, et je voudrais bien pouvoir la conserver longtemps. Je sais bien que ce que nous faisons, personne ne pourrait le payer; mais nous n'avons pas d'enfans, et c'est notre société. » Quel démenti aux désolantes maximes de La Rochefoucauld!

Les bons procédés s'étendent souvent aux parens des aliénés : quand ils sont trop pauvres pour offrir des présens, il n'est pas rare

qu'ils en reçoivent eux-mêmes. Un jour, l'un des médecins va visiter un jeune homme épileptique. Comme il l'avait toujours trouvé bien soigné, et sachant d'ailleurs que tous les ans ses parens venaient le visiter, il crut pouvoir demander à la maîtresse de la maison en quoi consistait le cadeau qu'elle recevait sans doute. Elle sourit et répondit : « Les parens de notre Joseph sont pauvres comme moi, ils font la route à pied; je les garde huit jours, et ils s'en retournent à pied, mais je leur donne un pain de seigle bluté (*kramick*) et du lard pour manger en route : voilà nos présens! »

Par l'exercice de ces hautes et touchantes vertus s'est formé, au sein de la population de Gheel, un sentiment d'honneur collectif et de solidarité mutuelle qui résiste aux travers individuels comme aux conflits de la vie sociale. La communauté tout entière, hommes, femmes, enfans, simples citoyens comme administrateurs, tout le monde s'intéresse au sort des aliénés. Chacun pourrait dire, en s'appliquant dans un sens restreint le vers célèbre d'un poète latin, « que rien de ce qui touche l'homme aliéné ne lui est étranger. » Une telle compagnie est devenue un besoin si impérieux, qu'une maison qui n'a pas son fou manque de quelque chose; elle sent un vide dans son sein, et elle épie l'occasion favorable d'un convoi d'aliénés pour combler cette lacune.

Une population, ainsi élevée tout entière dans la pratique d'un sincère et réel dévouement par une tradition immémoriale, par l'intérêt, par l'honneur personnel et communal, par la foi religieuse enfin, ne craint pas la comparaison avec les serviteurs les plus zélés d'un asile public ou d'un établissement particulier, quels qu'ils soient. Il est reconnu que des frères ou des sœurs de charité, gardiens accidentels d'une infirmité spéciale, la plus difficile à soigner (car elle atteint l'âme autant que le corps), ne peuvent posséder les aptitudes héréditaires et les mille expédiens que, dès l'enfance, on apprend au sein d'une famille et d'une localité vouées au traitement de ce genre de maladie. Et combien la comparaison serait plus favorable aux habitans de Gheel, si, au lieu de leur opposer les modèles les plus purs de la charité chrétienne, on pensait aux domestiques qu'attire dans les hospices et les maisons de santé la seule amorce du salaire! A Dieu ne plaise que nous méconnaissions ce que, dans ces pénibles services, l'humanité déploie encore d'abnégation, et combien de fois elle rachète d'anciennes fautes par des sacrifices obscurs! Nous accordons au contraire une sincère estime à toutes ces aptitudes improvisées et courageuses que ne rebutent ni le dégoût ni le péril. Cependant on ne saurait nier que, sous des noms et des ostumes divers, la généralité des aliénés s'obstine à regarder tous les surveillans comme des instrumens complaisans de l'injustice des familles ou de la société. A Gheel au contraire, les aliénés les plus

ombrageux ne sauraient voir autour d'eux que des hôtes qui hébergent des pensionnaires; plus bienveillans, ils reconnaissent en eux des nourriciers qui les soignent, et quelquefois des amis et des compagnons. Au jugement de tout homme désintéressé, ce que l'esprit de concurrence a quelquefois qualifié d'exploitation locale prend à Gheel le caractère d'une mission sociale et médicale.

IV. — ACTION DU MILIEU PHYSIQUE ET SOCIAL. — RÉSULTATS.

Nous connaissons les divers élémens qui composent ou entourent la colonie d'aliénés de Gheel : le pays, les malades, les habitans. Étudions de plus près l'action réciproque de ces élémens, à commencer par celle du milieu matériel ou physique sur l'état de l'aliéné.

Au gré de ses goûts, ou plutôt des convenances de l'autorité qui le protége, famille, commune ou établissement de bienfaisance, et sur l'avis du médecin inspecteur, le malade est placé soit à Gheel, soit dans l'un des villages ou hameaux disséminés dans la commune (1), soit enfin dans les fermes isolées. C'est une facilité de choix qui peut être prise en considération par les familles qui craignent que le nom de Gheel, trop caractéristique, comme celui de Charenton ou de Bicêtre, ne nuise à l'avenir des infortunés conduits dans cet asile.

A la ville comme dans les campagnes, leur existence s'écoule loin des lieux et loin des personnes témoins ou causes de l'invasion première du mal, à l'abri de toute circonstance qui puisse réveiller de dangereux et importuns souvenirs; c'est là une condition de traitement efficace proclamée par tous les médecins. L'atmosphère, imprégnée d'une humidité qu'elle doit aux vents qui, après avoir balayé la mer, arrivent du nord, apaise l'irritation des nerfs et du sang. De violentes impressions ne sauraient y agiter l'âme. Le pays est peu animé, médiocrement peuplé, éloigné de toute grande ville. La grand'route de Hérenthals n'est qu'une voie secondaire de circulation; le chemin de fer qui traverse les landes, à deux lieues de Gheel, ne trouble en rien le calme de la colonie. Par ces moyens de communication, le pays est plus accessible aux familles, aux administrateurs, aux visiteurs, triple garantie morale qui ne diminue pas l'isolement habituel. L'âme, suivant ses dispositions, s'y livre ou à une contemplation inattentive qui n'en vivifie pas moins l'organisme par tous les pores, ou à une observation directe et active qui la dis-

(1) Kivermont, Hadschot, Holven, Rauwelkorven, Larum, Elsum, Poyel, Liesel, Steelen, Stokt, Wilaer, Winkelom, Laer, Aert, Oosterloo, Zammel, Bell. Les trois derniers villages, à raison de leur éloignement du chef-lieu, n'ont pas reçu de malades jusqu'à ce jour.

trait par les phénomènes variés de la vie rurale. Le regard se promène à l'aise sur ces vastes étendues légèrement accidentées quant au relief du sol, mais diversifiées d'aspect, grâce à l'alternance des champs, des prairies, des bois, des bruyères. Les émanations toniques des herbes et des sapins agissent sur le malade à son insu, et le fortifient de leurs pénétrantes senteurs. Le demi-silence du jour, suivi de la tranquillité de la nuit, achève de tempérer les excitations maladives. Les sensations aiguës et les idées exaltées se réveillent-elles,... perdues au milieu de l'immensité, sans autre écho que les cris stridens des cigales ou des grillons, les violences du geste ou de la voix tombent dans le vide, et s'affaissent d'elles-mêmes faute de résistance.

A tous les points de vue, ces conditions semblent bien supérieures à la solitude oppressive et irritante non moins qu'au pêle-mêle bruyant des asiles d'aliénés. Dans ce milieu ouvert en tout sens se développent librement les affinités qui unissent l'homme et les animaux, et c'est un premier degré de l'échelle des affections, qui est loin d'être sans influence sur l'état de certains malades. Les uns s'intéressent au bétail auprès duquel ils vivent, d'autres aux oiseaux dont ils se font des compagnons. Il est à Gheel un aliéné qui ne pense qu'aux oiseaux; nul n'est plus ingénieux que lui pour les attraper. Une fois en cage, il ne les quitte plus : il les promène de sa cellule dans la chambre de la famille, ou bien ils s'ébattent au soleil pendant que leur maître vigilant monte la garde pour les préserver de la dent des chats. Est-il douteux que ces jouissances simples et naïves n'écartent bien des tristesses, et ne puissent même aider à rétablir l'harmonie de l'âme et du corps? Privez cet homme de la compagnie de ses oiseaux, indubitablement son état empirera.

A ce premier apaisement des agitations intimes par toutes les voix de la nature, le travail vient ajouter sa puissante diversion. Ses bienfaits sont aujourd'hui si universellement connus et proclamés, que partout où l'espace le permet, il devient une des bases du traitement. A Bicêtre, la ferme voisine de Sainte-Anne est en grande partie cultivée par une escouade d'aliénés, choisis parmi ceux qui se prêtent le mieux à la discipline du commandement et aux exercices corporels. Ce qui ne peut être ailleurs qu'un fait accidentel devient à Gheel la loi facile de tous les jours et de toutes les maisons, sans d'autre exception que l'antipathie de certains malades pour toute occupation. Il y a même ce caractère particulier et précieux, qu'ici l'aliéné travaille au milieu de gens sains d'esprit, dont tous les actes et toutes les paroles le ramènent à la raison, tandis qu'ailleurs il est entouré de ses compagnons d'infortune, qu'il retrouve les mêmes aux champs et au logis. Le chef d'escouade seul et un petit nombre de surveillans possèdent leurs facultés mentales intactes, et

ce n'est point assez pour modifier utilement les aberrations de tout un groupe d'insensés.

Par cet exemple, nous touchons à la vie sociale, si différente à Gheel de ce qu'elle est partout ailleurs. Ouvrier de la ferme, de l'atelier ou du ménage, l'aliéné de Gheel est un habitant de la commune, un membre de la maison, et quelquefois il devient comme un enfant gâté et un ami chéri de la famille, qui l'entoure d'une atmosphère de raison et de bienveillance. Au lieu d'être séquestré dans une société artificielle et contre nature, il continue de vivre de la vie réelle dans une société et une famille qui sont l'image de celles dont il a l'habitude. Il entend des conversations raisonnables, il assiste à des scènes qui égaient l'esprit. Veut-il prendre part à ces discours et à ces jeux, il est obligé de faire acte de réflexion et presque d'intelligence. Naturellement surviennent les occasions où l'aliéné qui divague, se butant contre l'inflexible réalité, est ainsi amené à reconnaître lui-même l'aberration de ses idées. L'entourage des personnes qui protégent l'aliéné de leur sollicitude en faisant appel à son bon sens et à son bon vouloir, qui l'admettent sur le pied d'égalité à leur foyer, à leur table et à leurs travaux, éloigne nécessairement de sa pensée l'idée d'humiliation et d'oppression qui partout ailleurs se confond pour lui avec celle de séquestration. Loin d'être un paria dont on a voulu se débarrasser, il appartient à l'humanité; sa dignité d'homme est sauve, car elle est respectée dans son principal privilége, la liberté.

Les résultats qu'on peut citer en faveur du système suivi à Gheel sont de diverses sortes : la transformation rapide opérée dans l'état de l'aliéné, les satisfactions de toute nature qu'il manifeste, les guérisons qui viennent couronner assez souvent l'œuvre de la nature et de l'humanité, enfin la longévité des incurables.

Un fait constant se passe à Gheel à l'arrivée des aliénés atteints de délire : presque tous, après quelques jours passés chez leur nourricier, ne sont plus reconnaissables. Arrivés avec la camisole de force ou des liens, ils sont apaisés presque aussitôt que rendus libres. Faut-il attribuer ce changement au milieu nouveau qui les entoure, aux égards qui leur sont accordés, ou au courant nouveau d'impressions et d'idées qui vient à la traverse de leur propre folie? Une part en revient à chacune de ces influences, qui se fortifient en s'associant. Par elles, ce qui reste de sain dans l'esprit est aidé dans ses bonnes tendances; ce qu'il y a de malade est contenu. A Gheel se renouvelle tous les jours le phénomène observé avec tant de surprise à Bicêtre, à la Salpêtrière, à Charenton, et dans tous les hospices de l'Europe, lorsque la science brisa les chaînes et les fouets, considérés jusqu'alors comme les seuls instrumens possibles de domination sur les fous. Seulement les médecins aliénistes ou-

blient d'avouer que tout établissement fermé est lui-même une chaîne, la dernière, il est vrai, qui reste à supprimer.

Tandis que l'aliéné conduit dans un asile se voit tout d'abord assailli d'impressions pénibles, à Gheel il est accueilli comme un bienfaiteur par la famille à laquelle son séjour assure une pension. Ce premier accueil exerce sur le moral de l'aliéné une influence des plus favorables. Pour qui vient d'un hospice, c'est une véritable libération. Sous l'empire de l'habitude, ce contentement ne tarde pas à se changer en une satisfaction marquée, cause d'une préférence énergique. Lorsque dans ces dernières années certains conseils d'hospices belges jugèrent à propos de retirer de Gheel leurs aliénés pour les transférer dans un établissement rival, dont la concurrence offrait un rabais de 2 ou 3 centimes par jour, ce fut l'occasion des scènes les plus touchantes. Nourriciers et aliénés s'embrassaient en pleurant. Plusieurs de ceux-ci se cachèrent pour échapper à la translation. Il fallut employer la force pour emmener quelques autres. Outre leurs affections et leurs habitudes brisées, ils savaient bien que de la liberté ils passaient à la réclusion. Quand on les interroge à ce sujet, leurs sentimens éclatent bien clairement. Un médecin étranger en visite à Gheel demandait un jour à un insensé qui avait passé quelque temps dans un établissement fermé quel régime il préferait. « La réponse, vous pouvez la faire vous-même, » lui fut-il dit avec réserve; mais un long et silencieux regard rayonnant de joie promené sur les campagnes environnantes fit bien comprendre le sens de ces paroles.

Cet attachement au pays et à la famille survit souvent à la guérison. Plusieurs fois on a vu des nourriciers garder gratuitement des aliénés guéris qui avaient perdu leur famille ou leurs relations dans le monde. Souvent aussi les bons rapports se continuent à distance et durent toute la vie. Des pèlerinages qui ont lieu annuellement de Bruxelles à Gheel sont destinés à resserrer les liens formés pendant la maladie. Sur divers points de la Belgique, plus d'un pensionnaire guéri suit avec sollicitude les chances de santé et fortune de son ancien nourricier, qui ne s'intéresse pas moins au sort de son ancien commensal.

Que l'existence soit plus douce à Gheel qu'ailleurs, aucun doute ne semble possible; mais les malades, mais les familles et la science elle-même attendent d'autres résultats encore. Y a-t-il des guérisons? et quelle en est la proportion?

Avant tout examen, on doit pressentir que par le développement des sympathies, par le travail et la liberté, la raison elle-même et les sentimens bien équilibrés tendent à reprendre possession d'une âme égarée. Quant au chiffre précis des guérisons, il est juste de tenir compte du caractère désespéré de la plupart des aliénations

qui peuplent Gheel. C'est un fait constaté qu'à raison des apparences un peu pauvres de la colonie, on n'y recourt souvent qu'après avoir épuisé ailleurs les ressources de l'art, et quand les maladies aiguës sont devenues chroniques. Un grand nombre des pensionnaires de Gheel sont des idiots, des imbéciles, des démens, qui trouvent là, comme partout, une pitié plus secourable qu'efficace. Certains médecins ont même prétendu que Gheel ne convenait qu'aux incurables, et de là une réputation peu encourageante. Autrefois on y venait chercher un miracle, aujourd'hui on y cherche un dernier asile. Ces réserves étant faites relativement à la qualité des malades, voici les indications recueillies à diverses époques.

Au célèbre Esquirol, le docteur Backel, qui avait passé sa vie à Gheel, déclara de 10 à 15 guérisons annuelles sur 4 ou 500 malades. En 1839, on en signala 30, 26 en 1855, 35 en 1856. On a vu que dans ces dernières années la population totale oscillait de 700 à 1,000. Il paraîtrait que le rapport officiel de 1855 constate un tiers de guérisons à Gand et un cinquième seulement à Gheel, différence qui ne devrait pas surprendre d'après le caractère des affections mentales soignées dans cette dernière localité; mais ces chiffres coïncident peu avec ceux que nous avons recueillis sur place, au moins pour Gheel, ce qui laisse supposer quelque différence dans les bases de la statistique. On sait qu'en effet l'estimation numérique des guérisons est surtout difficile dans les cas d'aliénation, où les sorties risquent fort d'être mal à propos qualifiées de guérisons. Il faut remarquer en outre que dans les hospices où l'entretien des aliénés est une charge, on les rend volontiers à leurs familles aux premières apparences sérieuses de guérison. A Gheel, où cet entretien est une source de bénéfices, où d'ailleurs l'aliéné se trouve souvent mieux qu'il ne sera chez lui, rien ne hâte le départ, qui n'est autorisé qu'après des épreuves multipliées. Le médecin de section, puis le médecin inspecteur interviennent, interrogent, examinent, et les chances sont bien plus nombreuses qu'ailleurs pour que la sortie par eux autorisée réponde à une guérison solide.

On a vu à Gheel quelques guérisons après deux ans, même après trois ans de traitement infructueux ailleurs. Là comme partout, les maniaques, les agités, en qui la séve vitale conserve toute son énergie, guérissent plus vite que les calmes, qui souvent tombent en démence et deviennent imbéciles. On guérit rarement les monomanies, surtout les monomanies religieuses. On est un peu plus heureux avec les folies intermittentes. Les guérisons sont plus nombreuses dans les campagnes, où les fous travaillent, que dans les villes, où ils sont moins occupés. On croit avoir constaté que le nombre de guérisons a diminué avec l'affaiblissement de la dévotion, et ce résultat n'étonne point la science, qui, sans intervenir

dans la question religieuse, compte l'imagination parmi les plus puissans agens thérapeutiques.

A défaut d'un succès complet, le séjour de Gheel détermine chez l'aliéné une amélioration d'ensemble qui constitue la plus douce condition d'existence compatible avec la perte de la raison. L'état anormal est réduit à sa plus simple expression, et n'est plus qu'une ordinaire altération de la conscience et de l'intelligence, navrante mutilation sans doute d'une âme humaine, mais qui n'exclut ni le bien-être matériel, ni un certain ordre de jouissances morales, dont quelques-unes sont délicates jusqu'au raffinement. Les tendances subversives sont atténuées, sinon tout à fait détruites. Une jeune fille enfermée durant une année dans un grand hospice y brisait tout ce qui lui tombait sous la main, et pour la contenir, les plus sévères contraintes étaient nécessaires. A Gheel, libre chez des paysans, elle n'y casse rien que de petits morceaux de bois. Ne pouvant tout à fait vaincre une impulsion fatale qui la domine, elle comprend pourtant qu'elle est dans une famille qui mérite des égards, car, loin de l'opprimer, elle lui permet d'obéir à ses mille besoins de mouvement et d'activité : aussi la jeune aliénée lui fait-elle le moins de tort qu'elle peut. Ce trait résume à merveille le système curatif de Gheel, qui adoucit quand il ne guérit pas. Il procure mieux qu'aucun autre cet état d'innocuité passive, qui répond assez bien au mot d'*innocence*, par lequel on désigne encore la folie dans le midi de la France. Au moyen âge, les fous étaient des possédés du démon ou des criminels; de nos jours, ils sont ou des êtres dangereux ou des malades; à Gheel, mieux qu'ailleurs, ils sont des *innocens*.

On doit s'attendre à ce qu'une existence à ce point inerte, ou du moins peu agitée, atteigne fréquemment les limites extrêmes de la vie. En 1838, on comptait parmi les aliénés de Gheel 2 centenaires. Sur 25 décès en 1850, 10 étaient le résultat de la vieillesse. Ces vieillards étaient dans le pays depuis 1803, c'est-à-dire depuis quarante-sept ans. La mortalité totale, à diverses époques, est ainsi établie, d'après les informations que nous avons pu recueillir à défaut de statistique officielle : en 1839, 34 décès; en 1845, 30; en 1855, 80; en 1856, 51. Dans le service spécial des aliénés de Bruxelles établi à Gheel, on avait perdu en 1849 32 malades sur 343; en 1850, 25 sur 345; en 1851, 30 sur 325. Sur les 30 décès de 1851, 8 étaient attribués à la vieillesse. D'après ces indications, sanctionnées par la notoriété publique, on peut évaluer la mortalité annuelle de Gheel à 8 ou 10 pour 100. En France, elle a été pour les aliénés détenus dans les asiles : en 1852, de 12,96 pour 100; en 1853, de 14,20 pour 100. Ce rapprochement fait justice de l'opinion assez répandue que les décès sont à Gheel plus nombreux proportionnellement qu'ailleurs.

V. — ORGANISATION MÉDICALE, ADMINISTRATIVE ET ÉCONOMIQUE.

Nous avons pu décrire l'existence entière de l'aliéné à Gheel sans presque nommer le médecin, tandis qu'il est partout ailleurs le pivot des établissemens consacrés aux maladies mentales : c'est qu'à Gheel le principal rôle appartient au milieu où se déroulent les phases diverses de la maladie; le médecin n'apparaît qu'au second plan. Longtemps même la foi religieuse dédaigna tout traitement médical; aujourd'hui un rôle est assigné à la science, et les règlemens ont institué un service de quatre médecins de section et d'un inspecteur. Ces médecins sont établis à Gheel, et vivent ainsi au milieu de la population confiée à leurs soins. Dans une familiarité de tous les jours, ils apprennent à connaître, avec le nom et la figure de leurs cliens, leur état habituel, leurs antécédens, leurs tendances. Ils connaissent également toutes les familles des nourriciers avec leur caractère et leur conduite envers les pensionnaires, la tenue de chaque maison, et ses avantages ou ses inconvéniens. Ils n'ont pas au même degré que dans les hospices charge des âmes et des corps des aliénés; l'extrême modicité de leurs traitemens et la nature même de leur intervention, plus souvent amicale qu'officielle, l'indiquent clairement. Une fois par semaine, le médecin doit visiter les malades de sa section; en cas d'accident grave, il est appelé immédiatement; en cas de guérison, il constate le résultat obtenu. Des rapports trimestriels résument les faits et les pronostics relatifs à chaque malade. Investis en même temps d'un rôle administratif, ces médecins spéciaux président à la distribution des nouveau-venus dans les familles, ordonnent les déplacemens qui paraissent utiles, surveillent les logemens et la nourriture; ils écoutent les plaintes respectives du nourricier et de son pensionnaire, et y font droit dans la mesure de leur pouvoir. A eux seuls il appartient de sanctionner ou de réprouver les mesures de rigueur qui ont pu être prises au moment d'une crise. La camisole de force et la chaîne ne peuvent être maintenues sans leur autorisation. Avec une inépuisable et savante complaisance, ils se font les guides des familles et des visiteurs que leurs affections ou la curiosité amènent à Gheel (1). Ils s'associent ainsi d'une manière active, avec l'autorité de leurs titres et l'indépendance de leur position, à la gestion administrative de la colonie.

Dans les cas ordinaires, il suffit peut-être de cette tutelle bienveillante, aidée des ressources pharmaceutiques, qui ne manquent pas dans la localité, pour assurer à l'aliéné le traitement le plus convenable; mais dans les cas difficiles, qui appellent une action

(1) Nous nous plaisons à citer particulièrement M. le docteur Van Nitsen, qui nous a témoigné l'obligeance la plus empressée, lors de notre passage à Gheel.

plus énergique et des soins particuliers et continus, l'homme de l'art constate avec douleur qu'il lui manque une infirmerie qui soit à la fois le lieu et l'instrument de ses combats contre le mal. Il ne peut méconnaître qu'un système qui se réduit le plus souvent à l'expectation hippocratique, même dans un milieu des plus favorables, s'il suffit pour rétablir par son action continue l'équilibre des fonctions vitales quand cet équilibre n'est que légèrement dérangé, laisse de côté les meilleures armes de la science contre les causes actives qui précipitent la destruction de l'organisme.

En un mot, une infirmerie spéciale pour les aliénés manque à Gheel, et c'est là un grief sérieux de la science et de l'humanité. Ce complément de la colonie, réclamé par les médecins les plus éclairés, promis par le règlement du 1er mai 1851, ne paraît pas encore près d'être accordé. Le gouvernement belge y met de la bonne volonté, car il offre 150,000 francs pour cette création, à la condition que la commune contribuera pour une somme de 10,000 francs, payable en trois ans. Gheel refuse, et le gouvernement provincial, qui est à Anvers, ne peut ou ne veut pas peser sur ses déterminations. Étranger au pays, nous nous abstiendrons de prendre parti dans ce débat; il nous sera cependant permis de dire que la commune de Gheel nous semble comprendre bien mal son intérêt. Pour une modique somme, qui grèverait légèrement un budget de plus de 100,000 francs, elle attirerait une clientèle nouvelle de pensionnaires qui accroîtraient l'aisance générale, et elle acquerrait au loin un renom plus favorable à sa popularité. Dans l'espoir qu'une idée juste associée à un sentiment philanthropique triomphera tôt ou tard, nous indiquerons, pour hâter ce moment, les considérations nombreuses et puissantes qui doivent déterminer le gouvernement belge, à défaut du concours municipal, à prendre entièrement à ses frais une dépense qui ne serait improductive ni pour les finances, ni surtout pour l'honneur de la Belgique.

Dans l'infirmerie seraient provisoirement déposés les convois de nouveau-venus, et ils y attendraient, dans les conditions les plus propres à faire juger de leur état, leur placement définitif. Là seraient reçues les folies d'un caractère exceptionnellement dangereux, qui sont repoussées de Gheel, telles que les monomanies incendiaires, homicides, suicides ou érotiques, sujet de hautes études pour la science. La surveillance et la contrainte pourraient y être exercées comme ailleurs, en même temps que le malade profiterait, dans ses périodes intermittentes, de quelques-uns des avantages de Gheel les plus propres à consolider des améliorations toujours incertaines dans un asile muré. Là encore seraient traitées, avec une énergie proportionnelle à l'énergie du mal, les crises aiguës, lesquelles offrent de nombreuses chances de guérison. Grâce à une in-

firmerie, la brutalité accidentelle de quelques nourriciers deviendrait plus rare, les cas extrêmes qui la provoquent appartenant de droit à un tel établissement. Avec une infirmerie munie de tous les élémens d'une cure puissante, on n'attendrait plus que les ressources de l'art médical aient été épuisées ailleurs; on y enverrait les malades dès l'origine, et les soins donnés à propos accroîtraient les chances de guérison. A cette bienfaisante annexe la population de Gheel fournirait d'ailleurs une pépinière d'infirmiers et de gardes-malades admirablement prédisposés. Les femmes surtout y rendraient en toute occasion de précieux services. Une création de ce genre deviendrait le centre d'améliorations qui profiteraient à toute la colonie. Gymnastique, bassins de natation, bains tièdes, douches, seraient mis à la disposition de tous les aliénés. Des cellules de réclusion temporaire pourraient être employées comme correctif des tendances à l'évasion. Avec ces nouveaux avantages, Gheel deviendrait l'Épidaure des aliénés, dont les Esculapes sèmeraient autour d'eux par l'enseignement, au loin par leurs publications, les fruits de l'expérience acquise dans la plus complète école de maladies mentales qui se puisse imaginer.

On entrevoit à peine jusqu'où peut aller le succès dans une telle voie. Serait-il téméraire d'espérer que le médecin, investi à Gheel d'une puissance thérapeutique supérieure à tout ce que le génie de l'humanité a jusqu'à ce jour réalisé, non-seulement interviendrait lui-même avec plus d'efficacité, mais ordonnerait avec plus d'autorité aux malades de travailler à leur propre guérison? Il n'est pas impossible de faire comprendre à beaucoup d'entre les aliénés que la société, tout en respectant leurs droits naturels, leur retire la jouissance d'une volonté maladive pour les dominer de toute sa science comme de toute sa charité, et qu'en conséquence ils doivent accepter les règles d'une discipline exceptionnelle. Plus d'une fois le malade, ainsi consulté, associé à sa propre guérison, viendra en aide au médecin, tandis qu'aujourd'hui l'on se bute contre le refus obstiné de concours de la part de quiconque se croit victime de l'iniquité sociale.

L'histoire de la folie est pleine de mystères qui ne peuvent être éclairés que dans des conditions tout à fait normales, où le cœur s'allie à la science pour le redressement des âmes. En voyant quelquefois briller, au milieu de la plus forte crise et des plus grands désordres extérieurs, des lueurs soudaines de vive raison et de tendre sentiment, qui semblent être la prérogative et comme le fruit d'une existence pure et vertueuse, on s'assure que le désordre mental n'atteint pas les plus intimes profondeurs de l'âme : dans les derniers replis, il reste comme un sanctuaire où les pensées et les af-

fections sont à l'abri de toute atteinte. De ce fond inviolable, comme d'un nuage éclairé par le soleil, se dégagent parfois un rayon de fine plaisanterie, un trait de bonté, une vision pénétrante, des souvenirs lointains d'une étonnante précision. Ces états particuliers, qui attestent la lutte intérieure de la raison et de la folie, s'évanouissent bien vite dans ces asiles où les comprime une incarcération continue, tandis que, dans une infirmerie dont les soins se combineraient avec la vie libre du dehors, chacun de ces heureux éclairs de bon sens trouverait immédiatement les conditions les plus propres à le prolonger (1).

En accomplissant un tel progrès, la Belgique n'aura pas seulement répondu au vœu de la bienfaisance et de ses concitoyens les plus éclairés : elle aura mis à l'abri de toute critique sérieuse une institution qui n'a pas sa pareille au monde, et qui mérite d'être considérée comme une des gloires de la patrie.

Si le progrès de l'ordre médical est le plus urgent et le plus essentiel à introduire à Gheel, il n'est pas le seul; il y a aussi quelque chose à faire dans l'ordre administratif. L'administration générale de la colonie d'aliénés est confiée à une commission supérieure composée de trois élémens : 1° six hauts fonctionnaires de la province; 2° les principales autorités locales; 3° un comité local choisi parmi les habitans de Gheel. Cette commission délègue le pouvoir exécutif à un comité permanent de cinq personnes. C'est, semble-t-il, un peu trop de monde pour diriger une institution qui doit se manifester par des mesures actives, telles que des ordres à donner, des mesures à prendre. Tant de rouages risquent de se mal engrener. On sait trop combien les commissions, qui sont des associations passagères, mobiles, impersonnelles, irresponsables, sont exposées à se relâcher de leur zèle primitif. Le gouvernail passe d'ordinaire aux mains d'un seul membre, dont le zèle est d'autant plus sujet à des écarts, que son action se trouve à la fois sans contrôle et sans responsabilité. A ces complications nous préférerions un directeur unique, investi de pouvoirs étendus, responsable devant le gouvernement, soumis dans une juste mesure au contrôle des comités de surveillance. L'administration simplifiée y gagnerait en activité et en utilité. La position du directeur serait à la hauteur de tout talent, de toute renommée, et pourrait sourire aux plus hautes ambitions. Qu'ailleurs l'administration soit séparée de la direction, c'est un précédent dont il n'y a rien à conclure contre Gheel, puisque l'équivalent de l'administration intérieure d'un asile est ici aux mains

(1) Voyez à ce sujet une étude de M. Janet sur *Stephansfeld* dans la *Revue* du 15 avril 1857.

des familles. La direction, débarrassée de tous les soins domestiques et matériels, conserve un caractère essentiellement médical.

A côté du directeur, un aumônier spécial est également réclamé; le règlement le promet, on l'attend. Ce prêtre a une haute mission à remplir, il doit y être complétement voué, et dans aucun cas n'être astreint au service de la paroisse. Sa place est à l'infirmerie, dans les salles des malades et dans les campagnes, pour prier, instruire et consoler. On ne manie pas ces âmes souffrantes sans les blesser, à moins de beaucoup les connaître et de beaucoup les aimer. Un prêtre qui ne s'est pas, et par vocation et par devoir, consacré à ce genre d'infortunes condescendra difficilement à tout ce qu'elles lui demandent d'indulgence et de patience. L'absence de tout secours spirituel pour les aliénés protestans peut s'opposer à l'envoi des malades appartenant à ce culte; il serait désirable et il ne serait peut-être pas difficile d'y pourvoir.

Quelques détails appellent encore l'attention. Le prix de la pension, annuellement fixé par le comité, a été en 1856 : 237 fr. 25 c. par an pour les malades propres, 266 fr. 45 c. par an pour les gâteux et les épileptiques, soit 65 ou 70 c. par jour. Ce prix comprend toute l'existence matérielle : logement, nourriture, entretien du vêtement et du linge. Les calculs faits en 1851 par la commission des hospices ont établi qu'il est impossible de descendre au-dessous. Si quelque part on se contente de 50 centimes, soit 180 fr. par an, ce ne peut être qu'aux dépens du régime, et l'on sait quelle fâcheuse influence une nourriture insuffisante peut exercer sur le moral des malades. Ces prix sont un minimum officiel et de rigueur. En ajoutant un supplément annuel de 25 francs au moins, on peut procurer au malade des conditions de faveur chez les nourriciers, qui prennent alors le nom spécial d'*hôtes*. Du reste, ce supplément est illimité; on reçoit à Gheel des pensionnaires au prix de 500 fr. et au-dessus, suivant le degré de bien-être que l'on désire procurer. Les malades, placés dans les bonnes familles bourgeoises, peuvent, outre une chambre très convenable, obtenir à chaque repas une nourriture plus délicate et préparée à part, où figurent le pain de froment, la viande et même le vin, si le médecin en permet l'usage. Au besoin, on attache un domestique à la personne du malade. Sans atteindre jamais le niveau de ces établissemens splendides où l'on paie depuis 500 francs jusqu'à 2,000 et au-delà de pension mensuelle, Gheel peut offrir aux aliénés riches des conditions très sortables de vie matérielle. Il paraît facile d'améliorer le sort des nourriciers et des malades en établissant dans les prix administratifs diverses catégories graduées en proportion du mérite des familles et des agrémens de chaque habitation. Mieux qu'une trop modique prime annuelle de 6 à 10 francs,

un tel classement exciterait le zèle des nourriciers. Des récompenses en nature, qui pourraient consister en quelques lopins de bruyères communales, paraîtraient aussi une excellente méthode de rémunération.

Jusqu'en ces derniers temps, la modique indemnité annuelle dont nous avons parlé ne restait pas toujours intacte, car les frais de reprise des aliénés évadés retombaient à la charge des nourriciers, rigueur qui avait souvent pour conséquence l'emploi abusif des chaînes. On y renonce désormais. Ces frais seront à la charge des communes ou de l'état; on y pourvoira par des allocations au budget, grossies des dons de la charité privée. Il semble qu'un premier versement de 8 ou 10 francs, une fois payé comme droit d'entrée, à titre de risque d'évasion, ne soulèverait aucune objection et fournirait un premier fonds de quelque importance à la caisse philanthropique.

De nombreuses améliorations ont été introduites par le conseil de l'hospice de Bruxelles dans le service des 300 aliénés qu'il confie à la commune de Gheel. Fruit de sept années d'expérience du docteur Parigot, elles doivent inspirer confiance; le point principal a été l'adoption d'un vêtement convenable, qui rappelle celui des petits bourgeois. On a aussi substitué aux chaînes un peu lourdes d'autrefois des chaînettes légères pareilles aux bracelets des dames, et qui ne causent aucune souffrance. Toutefois le sentiment de dignité humaine qui a fait supprimer les chaînes d'abord en France, à la voix de Pinel, et successivement dans toute l'Europe, ne peut que difficilement se concilier avec ce reste de violence matérielle, employée comme instrument de simple surveillance préventive. Des garanties de sécurité sont sans doute nécessaires, mais elles doivent être telles que les personnes les plus intéressées au bon traitement des malades n'y trouvent point à redire, telles aussi que les meilleurs gardiens ne puissent se dispenser d'y recourir. Or généralement ce sont les plus mauvais nourriciers qui usent le plus volontiers des chaînes. Le savant médecin que nous citions tout à l'heure réclame avec toute l'autorité de son expérience une réforme plus complète. Il pense que les chaînes pourraient devenir inutiles à la condition de multiplier les prévenances, les consolations, la vigilance, de recourir à propos au caleçon ou à la camisole de force. A l'appui de son opinion, il cite un fait bien curieux. Lorsque le conseil général des hospices de Bruxelles ordonna, sur sa demande, que les chaînes et freins grossiers fussent remplacés par des espèces de bracelets, tout le monde se récria à Gheel : les fers étaient trop minces, la chaînette trop fragile. Chargé de la mise à exécution, M. Parigot tint bon, et finit par vaincre à peu près toutes les résis-

tances. Quelques nourriciers cependant, poussant à bout l'esprit de contradiction, ne voulurent pas subir la réforme, et comme ils ne pouvaient conserver les anciennes chaînes, ils aimèrent mieux donner pleine liberté à leurs prisonniers. Leur témérité réussit au-delà de tout espoir. Des maniaques supposés dangereux et enchaînés depuis longues années, une fois affranchis de tout lien, devinrent et sont restés parfaitement inoffensifs.

Quelque difficile que paraisse une innovation qui s'attaquerait à des habitudes enracinées, elle triompherait des résistances à Gheel comme elle en a triomphé dans les établissemens fermés, et plus vite encore. Le naturel bon, charitable et docile de la grande majorité des habitans permettrait même d'obtenir par les mœurs plus d'améliorations que des règlemens ne peuvent en stipuler. Si l'on faisait de l'abolition des chaînes un objet de noble émulation parmi les Gheelois, la réforme s'accomplirait avec leur propre concours; ils s'ingénieraient en expédiens habiles pour se passer de liens, et ils y réussiraient. Au surplus, il ne serait pas interdit de faire appel à l'intérêt privé soit en instituant des primes d'une certaine importance pour ceux qui renonceraient aux chaînes, soit en les élevant d'une classe dans l'échelle des prix de pensions, soit en rayant de la liste des nourriciers autorisés les plus récalcitrans. Pour beaucoup d'entre eux, le prix de la pension constitue le plus clair de leurs revenus, et quelquefois la base de leurs exploitations rurales. L'administration possède, dans cet intérêt même, un moyen puissant de faire écouter ses vœux et ses ordres. C'est là une considération si intimement liée à la cause de la réforme, que nous omettrions un côté important de notre sujet, si nous négligions de montrer l'influence capitale de la colonie d'aliénés sur l'état économique de la commune de Gheel tout entière. Dans un pays de peu d'industrie et de peu de commerce, condamné à la pauvreté et, on peut le dire, à la misère par la nature d'un sol généralement très médiocre, qui est presque stérile sans beaucoup de travail et d'engrais, une telle institution est une bonne fortune inappréciable. Les aliénés continuent de nos jours l'œuvre à laquelle ont coopéré leurs prédécesseurs pendant un millier d'années; ils aident à bâtir les fermes, à défricher les bruyères, à creuser les canaux et fossés, à planter les arbres; ils prennent part à tous les travaux domestiques, horticoles et agricoles. Si aujourd'hui Gheel se distingue entre tous les centres de population de la Campine par le bon état de ses champs et de ses prés, de ses jardins et de ses vergers, la meilleure part de cette prospérité matérielle est due en partie aux bras des aliénés et en partie au prix de leur pension, si modeste qu'il soit. Au prix moyen de 250 par an, 800 pensionnaires versent annuellement 200,000 francs dans le pays. En tenant compte

de quelques pensions notablement plus élevées, en y ajoutant les dépenses que font certains fous avec leurs propres revenus, et en outre les dépenses des parens, des administrateurs et des curieux, on ne peut évaluer à moins de 250,000 francs par an la dotation annuelle que les maladies mentales paient à Gheel. C'est assez pour constituer le capital de roulement de la commune. Il se répartit de première main entre la ville et la campagne, et se partage ici comme là entre propriétaires et fermiers.

Nous plaçant au point de vue de l'opération économique, nous dirons qu'il y a dans la commune de Gheel, pour l'entretien des aliénés, quatre classes d'entrepreneurs : 1° *les nourriciers qui logent leurs pensionnaires dans leur propre maison.* Bien qu'il y ait là, comme partout, de riches et de pauvres propriétaires, on peut dire généralement que cet état répond à quelque aisance et garantit d'assez bons soins aux aliénés. Le jardin dépendant de la maison procure les légumes à un prix qui permet de ne pas regarder de trop près à la consommation.

2° *Les nourriciers simples locataires de maisons et de jardins.* On peut rapprocher de ceux-ci les propriétaires de maisons sans jardin, ou dont le jardin trop exigu réclame une location supplémentaire. Ici l'entreprise ressemble fort à une pure spéculation. Obligés d'acheter presque toutes leurs denrées au marché ou en boutique, les nourriciers de cette catégorie ne tirent guère aucun bénéfice de la pension : le temps perdu peut même devenir pour eux une charge onéreuse, à moins qu'une bonne chance ne leur ait donné un collaborateur du même métier, ce qui est rare. Ils tiennent pourtant beaucoup à avoir des pensionnaires parce que la pension trimestrielle sert de garantie au bail consenti par le propriétaire, en même temps qu'aux avances faites par le marchand, et devient ainsi la base du crédit personnel. Dans ces maisons, l'aliéné court grand risque de n'être que médiocrement entretenu.

3° Viennent ensuite *les nourriciers propriétaires de fermes qu'ils font valoir avec les aliénés.* Ici l'avantage réciproque est manifeste. Pour peu que les récoltes de seigle et de pommes de terre aient réussi, l'aisance règne au logis; les greniers, les silos sont remplis, les cheminées décorées d'énormes quartiers de lard et de jambon. En de telles conditions, l'aliéné n'est jamais une charge, et si par son travail personnel il vient en aide à la famille, il est accueilli comme un précieux auxiliaire, et non comme une bouche inutile.

4° Il y a enfin *les nourriciers simples fermiers dans les campagnes.* On trouve chez eux les mêmes sentimens et les mêmes avantages que chez les propriétaires, sauf la gêne qui peut résulter d'un loyer de terre assez élevé. Ce loyer se compose d'une prestation princi-

pale en céréales, qui représente la location des terres, et d'une seconde contribution (*woorlyf*) pour le loyer de la maison et du jardin, avec un lot plus ou moins étendu de prairies, contribution qui monte de 70 à 300 francs, suivant l'importance de la ferme. Enfin il faut y joindre des livraisons accessoires, des œufs, du beurre, et quelquefois des pommes de terre. Sous le coup de telles charges, si la ferme n'est pas bien conduite, la terre bien cultivée et fumée, si les saisons ne sont pas favorables, le fermier est ruiné et obligé de vendre ses outils et ses bestiaux pour payer ses dettes. Ce malheur est imminent, si le fermier qui a compté sur la pension et le travail des aliénés n'en obtient pas, s'il les perd par décès ou par guérison, ou bien encore si, au lieu de vigoureux maniaques, il lui échoit des démens, des gâteux, ou d'autres malades faibles ou indociles.

On voit comment la colonie d'aliénés est la source de la prospérité financière du pays. Outre les revenus annuels en argent et en travail qu'elle y verse, c'est à elle principalement qu'est due la valeur de toute la propriété immobilière, celle des maisons dans les villes, celle des fermes dans les campagnes, — valeur qui se manifeste tant par le prix d'achat et de vente que par les baux. Les maisons de Gheel comprenant le simple appartement d'un ménage se louent de 80 à 120 francs par an. Une location supplémentaire de terres, quand le jardin ne suffit pas, se paie de 110 à 120 francs par an. Le bail des terres voisines des habitations de Gheel et des principaux villages se fait sur le pied de 60 cent. ou 1 fr. 20 cent. la verge, ce qui représente 180 ou 360 francs l'hectare (1), soit 5,000 ou 10,000 francs de valeur en capital. Dans les campagnes, les terres de première classe valent de 3,600 à 4,000 francs l'hectare, celles de deuxième classe de 900 à 1,200 francs, celles de troisième de 800 à 1,000 francs, et elles s'afferment en conséquence : l'hectare de terre inculte se vend communément de 150 à 200 fr. Par l'effet de la concurrence que se font les prétendans, et dont le travail gratuit des aliénés est un des ressorts, le fermier, écrasé d'avance par la cherté des baux, ne peut trop souvent faire que de médiocres bénéfices, mais la propriété acquiert une plus-value croissante.

Par le concours de ces circonstances, la commune de Gheel se trouve tout entière élevée à un degré de prospérité que lui envie le reste de la Campine. Aussi, quand le gouvernement belge voudra, avec l'énergie qui triomphe des obstacles, introduire les améliorations qu'il projette, il ne se trouvera pas désarmé devant l'inertie ou le mauvais vouloir des habitans : il peut mettre en jeu leur propre intérêt.

(1) Il faut cent verges pour faire un journal, et trois journaux pour faire un hectare

VI. — ÉTAT PRÉSENT ET AVENIR DE GHEEL.

De l'exposé que nous venons de faire, quelles conclusions nous reste-t-il à déduire tant sur le rôle présent de Gheel que sur son avenir? Et d'abord cette colonie d'aliénés produit-elle tout le bien dont elle possède au moins les germes?

Quelques esprits inclinent tellement à la négative, qu'ils déclarent Gheel destiné à une prochaine décadence, prélude d'une disparition complète. Ce fatal pronostic, ils le déduisent, soit des imperfections et des abus qu'ils découvrent dans l'institution, soit de l'invasion progressive de la civilisation ambiante, qui en chasse peu à peu le meilleur caractère, à savoir le calme dans l'isolement. Cette conclusion désespérée doit être avant tout écartée. Les imperfections et les abus de Gheel, que nous n'avons pas dissimulés, ne sont tant signalés que parce qu'ils frappent à première vue en un lieu où tout se passe au grand jour, tandis que dans les asiles fermés des abus bien plus graves peuvent se cacher derrière des voiles à peu près impénétrables. Quelques-uns des griefs imputés à Gheel sont d'ailleurs imaginaires. Tel est l'aspect un peu pauvre de l'existence matérielle. Cette pauvreté, commune aux paysans et aux aliénés, ne serait-elle pas plutôt un titre d'honneur? Soigner fraternellement des infortunés qu'à raison de leur misère on repousse partout ailleurs, ou qu'on n'accueille qu'à titre de prisonniers et de malades réglementaires, n'est-ce pas une des plus rares et des plus touchantes applications du dévouement? Il est, au surplus, très probable que les aliénés pauvres sont encore à prix égal mieux logés et nourris, mieux couchés et vêtus à Gheel que dans les hospices consacrés par la bienfaisance publique et privée aux mêmes infortunes. Il reste donc à l'avantage de Gheel la vie de famille, le grand air, le travail et la liberté. Ce qui subsiste encore d'abus ou d'imperfections tient si peu aux bases essentielles de la colonie, que les établissemens destinés aux riches aliénés s'efforcent de reproduire les caractères constitutifs de Gheel au moyen de beaux jardins, de vastes parcs, de relations amicales avec la famille des directeurs. Ces principes perdraient-ils leur efficacité à Gheel parce que l'application en est plus large, et que depuis dix siècles ils sont passés dans le sang, dans la foi, les mœurs, la conscience, les habitudes de toute une population?

Le danger résultant des progrès envahissans de la civilisation ne semble pas moins illusoire. Tout ce qui était à faire est fait à peu près, et n'a rien d'inquiétant. Le chemin de fer passe à Herenthals, à deux heures de Gheel; le canal de l'Escaut à la Meuse est distant

d'une lieue. La route de Herenthals à Diest n'ôte en rien au pays son caractère de solitude et de recueillement, et il faut suivre pendant trois quarts d'heure un embranchement dans le désert pour arriver à Gheel. Que par ces moyens de communication l'abord du chef-lieu soit devenu plus facile, c'est un avantage pour les familles, et ce n'est pas un dommage pour les aliénés, que récréent au contraire les inoffensives distractions de l'arrivée et du départ de la diligence.

Au lieu de pousser à la suppression de Gheel par d'injustes critiques, combien il serait plus sage d'aider à y introduire les réformes indiquées par l'expérience! Elles sont peu nombreuses, trois à peine : une infirmerie qui réponde aux accidens graves et imprévus, comme l'état actuel répond aux situations ordinaires; une diversion plus énergique à l'inertie et à l'oisiveté de ceux des aliénés qui, faute d'habitudes antérieures, répugnent au travail manuel; un niveau plus élevé de comfortable pour les malades qui en ont l'habitude et peuvent en payer la dépense. Avec ces trois améliorations, qui ne dépassent ni les bons désirs ni la puissance d'une administration, Gheel verrait ses bienfaits à l'abri de toute critique. Nous ne parlons pas de son existence : elle est si profondément enracinée, que, la colonie fût-elle supprimée par mesure officielle, le lendemain elle renaîtrait. La dévotion à sainte Dymphne la ressusciterait spontanément, et les habitans de Gheel, frappés dans leur fortune, menacés de ruine, la ranimeraient de tous leurs efforts. Que l'on se garde bien d'ailleurs de réserver Gheel pour les incurables, ainsi qu'on l'a proposé : il faudrait au contraire y envoyer les malades dès les premiers troubles de la raison. L'action d'un milieu salutaire, en devenant plus immédiate, ne pourrait qu'être plus efficace.

Si l'on reconnaît les avantages du système de liberté, avec le travail et la vie au grand air, dont Gheel est l'application la plus complète qui existe, on est amené à rechercher s'il ne serait pas possible de créer, soit en Belgique, soit ailleurs, des instituts pareils, qui seraient des imitations et comme des succursales médicales de la colonie-mère. La question est du plus haut intérêt, car si le système est bon, il convient de l'introduire partout, et Gheel suffit à peine à un cinquième des aliénés de la Belgique seule. Dans la Campine, où les conditions matérielles sont à peu près les mêmes qu'à Gheel, où l'exemple de cette localité est partout connu, une fondation pareille ne semble pas impossible. Habitans et médecins consentiraient probablement à émigrer au dehors de la commune pour y réaliser le même bien de la même manière. A l'appui de cette idée, un plan de colonies agricoles a été proposé : elles consiste-

raient dans de petites fermes de 2 à 6 hectares sur des landes, et suffiraient, comme l'expérience locale le prouve, à procurer un modeste bien-être à autant de familles d'ouvriers cultivateurs qui recevraient toutes des aliénés pensionnaires.

En pays lointain, l'imitation serait plus difficile, à raison du refus qu'opposeraient sans doute les natifs de Gheel à un déplacement. Leur confiance en eux-mêmes a ses racines dans leur foi à sainte Dymphne; elle est circonscrite à un certain territoire, elle diminuerait en raison directe de la distance. Tout au moins se trouverait-il, nous en sommes certain, des médecins disposés à se dévouer à cette œuvre de charitable propagande, et ils auraient à dresser d'autres paysans à cette éducation toute nouvelle, si aucun de ceux de Gheel ne voulait émigrer. On trouverait l'emplacement de telles institutions dans les lieux les plus analogues à la Campine, solitaires, calmes, éloignés des rivières et des marais, d'un aspect plus varié si c'était possible, sous un climat tempéré plutôt qu'ardent, au milieu de populations bonnes et simples, douces et religieuses. Entre autres provinces de la France, la Bretagne et l'Auvergne offriraient probablement, au sein de leurs vastes bruyères et de leurs pacages verdoyans, des sites très convenables pour de pareils asiles.

De telles créations sont difficiles, il n'y a pas à le méconnaître, et nous concevons que des administrateurs hésitent devant une initiative qui serait condamnée comme téméraire là où elle pourrait échouer. L'appel doit venir des médecins eux-mêmes, car des établissemens de ce genre reçoivent la vie bien moins des règlemens administratifs que du souffle fécond de l'âme humaine qui s'y attache. En attendant, l'importance actuelle de Gheel au point de vue pratique nous paraît incontestable. Cet humble village contient une leçon, éloquente dans sa simplicité, de sympathique dévouement envers les plus malheureux de nos frères. Gheel livre aux méditations des médecins et des administrateurs un type un peu brut il est vrai, mais presque complet de traitement rationnel, qui allie à un haut degré la liberté, le travail et les essors affectueux dans une existence où l'autorité des croyances consolantes et par conséquent salutaires se combine avec les influences calmantes de la nature. La science seule, avec ses moyens les plus puissans, y fait trop défaut; mais si quelques imperfections se glissent encore dans l'œuvre des habitans de Gheel, il doit leur être beaucoup pardonné, parce qu'ils ont beaucoup aimé toute une portion de l'humanité souffrante que le monde dédaigne et repousse.

JULES DUVAL.

LA

PROPRIÉTÉ SOUTERRAINE

EN FRANCE

II.

LES MINES DE HOUILLE.

Nous avons fait connaître quelle était la situation de la propriété souterraine tant vis-à-vis de l'état que vis-à-vis de la propriété superficiaire (1). Il faut la voir maintenant aux prises avec les difficultés naturelles qui varient selon la diversité même des gîtes à exploiter. C'est la houille qui nous occupera d'abord. L'origine et la formation de cette substance, qui fournit un si puissant auxiliaire à l'industrie moderne, la législation spéciale qui a régi d'abord l'exploitation de la houille, les procédés d'extraction et les derniers progrès réalisés dans cette branche du travail souterrain, l'industrie et le commerce des combustibles minéraux, enfin quelques-uns des problèmes intéressans qu'ils soulèvent dans la pratique, tels sont les points principaux d'un sujet qui permet d'aborder, outre de hautes questions scientifiques, un des plus curieux chapitres de notre histoire industrielle.

I. — FORMATION ET ORIGINE DE LA HOUILLE.

Les connaissances géologiques sont assez répandues aujourd'hui pour qu'on n'ignore pas que les masses minérales dont se compose

(1) Voyez la livraison du 1er octobre.

la croûte du globe terrestre sont groupées dans un certain ordre, et que la plus grande partie de ces masses existe en couches continues et superposées par assises régulières. Chacun sait que l'étude approfondie de l'ensemble de ces couches a fait reconnaître une série de formations dont la disposition chronologique est hors de doute, bien que la durée des dépôts auxquels elles doivent leur origine soit absolument inconnue. Chacun sait enfin que les couches dont un groupe constitue un de ces terrains stratifiés se sont formées sous l'eau, dans des lacs ou des mers, par voie de sédiment; qu'elles étaient primitivement horizontales, mais qu'elles ont fréquemment été soulevées lors de l'apparition des montagnes surgissant brusquement, à l'état de roches ignées, de l'intérieur du globe, et que dès lors elles sont devenues des surfaces ondulées et plus ou moins tourmentées dans leur allure par les dislocations du sol. Dans cette vaste échelle des formations sédimentaires, le terrain houiller est situé entre les terrains primaires et les terrains secondaires : il peut être ici considéré indifféremment comme étant à la partie supérieure des uns ou à la partie inférieure des autres.

Pour bien concevoir la manière dont ont pu se former les bassins houillers, il faut se figurer, par la pensée, notre pays tel qu'il devait être au moment de cette période de calme qui a permis le dépôt du terrain qui renferme la houille, alors qu'une atmosphère chaude, brumeuse, riche en acide carbonique, en un mot très propice à une luxuriante végétation, pesait sur le globe entier. L'uniformité de nature des végétaux du monde primitif, dans quelque bassin houiller qu'on les trouve, permet d'admettre, pour la période dont nous parlons, l'uniformité des conditions climatériques, à laquelle contribuait évidemment la chaleur centrale de la terre. Qu'on imagine un sol généralement peu accidenté, parsemé çà et là de collines et de dépressions, mais borné cependant vers le nord par une véritable mer. Les dépressions, rares et de faible étendue, sont devenues des bassins houillers : ce sont ces dépôts lacustres qui, à l'exception cependant du bassin de la Loire, sont relativement si petits et si abondans dans le centre de la France. La mer, qui s'étendait peut-être de l'Ardenne aux montagnes de l'Écosse et du pays de Galles, est également devenue un vaste bassin houiller qui fait aujourd'hui la richesse de la Belgique, contribue à celle de l'Angleterre, et forme en France le bassin du nord, le second de nos gîtes de combustible minéral. Un tel dépôt pélagien est caractérisé par un lit de calcaire dit carbonifère, dont l'origine est nettement déduite des coquilles marines que les couches renferment, et dont le dépôt a immédiatement précédé celui du terrain houiller. Cette couche marine manque dans les bassins lacustres, dont le lit est un amas confus de fragmens

anguleux ou arrondis, de grosseurs diverses, provenant des éboulemens qui ont suivi la production des dépressions du terrain primitif, et cimentés par une pâte de même nature, généralement empruntée à la roche encaissante. La formation qui est venue à la longue combler ces dépressions ne se compose pas seulement de couches de la substance minérale qui lui a donné son nom; celles-ci n'y constituent au contraire qu'une fraction minime, un trentième au plus de la formation, qui comprend encore, indépendamment du conglomérat que je viens de mentionner, une série de couches indistinctement alternées de grès et de schistes argileux, une sorte de minerai de fer qui malheureusement ne se trouve en France qu'en fort petite quantité, enfin du calcaire d'eau douce. Le plus souvent cet ensemble, où l'on reconnaît fréquemment les traces d'une superposition par ordre de densité des matériaux dont il se compose, est naturellement partagé en quelques groupes partiels qui correspondent certainement à des phases du dépôt et en facilitent la description géologique et industrielle. Il n'est possible de poser aucune règle pour la puissance du terrain, qui, comme celle des couches de houille, est comprise entre des limites fort éloignées, sans qu'aucune relation puisse être établie entre le phénomène géologique et le fait industriel. Naturellement plus grande dans les bassins pélagiens que dans les bassins lacustres, elle est approximativement estimée à 2 kilomètres dans le nord et à 12 ou 1,400 mètres au plus dans la Loire, où cette profondeur est un maximum. L'abondance de ces grès, la présence de galets dans le terrain houiller, sont des indices bien nets de la formation par voie de transport sédimentaire; mais, en songeant à l'accumulation lente et graduelle des sables à l'embouchure des fleuves et aux amas de grande épaisseur qui se déposent parfois en un jour sur les rives, à la suite de quelque crue torrentielle, on conçoit qu'il est impossible de former aucune conjecture relativement à la durée du dépôt qui a donné naissance au terrain houiller.

Ici se pose la question si intéressante à tous égards de la formation de la houille. L'abondance de végétaux fossiles dans les grès et les schistes qui l'avoisinent fait spontanément concevoir l'idée d'une décomposition végétale. La flore houillère ne comprend pas en effet moins de cinq cents espèces de plantes, au dire de M. Adolphe Brongniart, dont la science botanique a su, par l'étude de simples débris, reconstituer les végétaux qui ornaient alors notre globe. Fécondée par une température qu'on estime au double de celle qu'il possède maintenant, une végétation vraiment tropicale y engendrait, sous notre latitude même, de vastes et splendides forêts de fougères, particulièrement abondantes et caractéristiques, de prêles arborescentes, de sigillaires, de calamites, etc., aux dimensions gigantes-

ques. Les feuilles et les troncs, séparés par l'action des eaux, se rencontrent au milieu des couches, et d'ordinaire dans la direction des plans de stratifications; mais quelquefois aussi, ce qui est fort remarquable, des végétaux plus ou moins complets y sont debout dans une position perpendiculaire à ces plans, et sont les témoins irrécusables d'un ensablement opéré sur place par les matériaux sédimentaires. On a maintes fois cité le fait, — devenu classique après que le savant Al. Brongniart l'eût révélé il y a une trentaine d'années, — d'une carrière de grès houiller des environs de Saint-Étienne offrant aux yeux de l'observateur, dans une planche naturelle de stratigraphie, un grand nombre d'arbres fossiles verticalement encastrés dans une couche de 6 mètres de puissance. Le fait n'est d'ailleurs point isolé; on en trouve notamment de remarquables exemples aux mines d'Anzin et dans une exploitation du bassin de Sarrebruck, où les troncs ont été soigneusement conservés en place.

Probablement creux ou pleins seulement d'une moelle légère, ces grands végétaux ont été remplis intérieurement par la roche encaissante; ils en sont séparés par une écorce houillère de quelques millimètres, tellement peu adhérente à la roche que l'arbre tombe dès qu'il est privé de point d'appui. Cette écorce, née de la substance organique de la tige, en garde encore le caractère, et porte même les traces des points d'attache des branches. Ce phénomène intéressant rend évidemment admissible l'hypothèse de la formation des couches de houille par l'entassement de végétaux enfouis encore humides, pressés, desséchés et finalement minéralisés en masse compacte.

Il ne reste plus alors qu'à expliquer cette accumulation des végétaux ainsi carbonisés. Après avoir vainement essayé d'attribuer pour cause à ce phénomène une action des eaux qui aurait transporté les masses houillères, ou une carbonisation d'immenses forêts surmontant des marécages (1), on en est arrivé à reconnaître, dans l'accumulation des matières végétales formant les couches de houille, les traces d'une végétation aquatique et herbacée, purement locale. Cette hypothèse emprunte même une sorte de sanction à ce fait, que, si dans une houille pure la décomposition originaire n'a laissé naturellement aucune trace de forme des végétaux constituans, la houille rendue impure par un mélange avec les dépôts sédimentaires porte quelques vestiges de végétaux précisément très petits.

(1) M. Élie de Beaumont a ruiné ces deux systèmes en les soumettant à d'ingénieux calculs. « Une futaie de la plus belle venue possible, écrivait notamment cet illustre géologue en 1842, qui couvrirait la France entière, serait loin de contenir autant de carbone qu'une couche de houille de 2 mètres d'épaisseur étendue dans les seuls bassins houillers connus. »

Il est en tout cas permis de supposer, d'après l'analogie complète des caractères du terrain houiller dans le monde entier, que le dépôt a dû s'en opérer uniformément dans de plus ou moins vastes dépressions du terrain primaire devenues marécageuses, puis transformées en bassins houillers. Quand les formations supérieures se sont déposées, elles ont nécessairement recouvert la formation houillère, et il est absolument impossible de connaître l'étendue absolue des dépôts de combustible minéral, la plus grande partie étant enfouie sans que rien puisse en révéler l'existence, et dès lors sans que la recherche soit autre chose qu'une opération entièrement aléatoire. On ne peut en effet explorer utilement que les points où le terrain houiller n'a point été recouvert, ou du moins ne l'a été qu'incomplétement. Et sur ces points, même dans les bassins les mieux connus, d'après les exemples intéressans d'explorations suivies de succès que j'aurai l'occasion de citer, on peut encore se promettre plus d'une heureuse surprise. Le terrain houiller ne recouvre jamais d'ailleurs une zone continue d'une bien grande étendue : les calculs les plus récens portent la superficie qu'il occupe à la surface du globe à 550,000 kilomètres carrés, dont 500,000 pour la seule Amérique; la zone discontinue qui le représente en France n'y occupe guère que 3,200 kilomètres carrés sur les 530,000 que comprend la superficie du sol continental. Telle est l'étendue approximative de la portion des dépressions houillères qui, n'étant pas recouverte entièrement par la série des formations secondaire et tertiaire, est restée à peu près à la surface de la France actuelle. Je dis à peu près, car nos bassins houillers, sauf un très petit nombre d'exceptions, qui comprend le riche bassin de la Loire, sont au moins partiellement recouverts par les formations dont je viens de parler.

Pour montrer ce que les recherches de mines de houille ont souvent d'aléatoire, il suffira de citer comme exemple le grand bassin secondaire de Paris, lequel peut recéler un groupe de bassins houillers analogue à celui qui est situé au centre de la France, mais sans qu'on ose hasarder aucune conjecture à cet égard. Depuis un siècle environ, on annonce de temps à autre qu'une mine de charbon vient d'être découverte près de Paris. Tantôt c'est à Nanterre ou à Chatou qu'on fait des explorations, comme en 1786; tantôt c'est à Saint-Martin-la-Garenne, aux environs de Mantes, où, durant la seconde moitié du XVIIIe siècle, on s'est mis, à quatre reprises différentes, à faire des fouilles sur le même point que la tradition avait jadis, sans plus de fondement, gratifié d'une mine d'argent; tantôt enfin c'est à Luzarches, où la friponnerie et l'ignorance ont tour à tour donné naissance à des compagnies qui y entreprenaient, avec

une persévérance digne d'un meilleur sort, des recherches de houille. Or un kilomètre au moins représente, dans les circonstances les plus favorables, la puissance réunie des formations à percer avant d'arriver à un résultat quelconque. Dans ce dernier cas, les explorateurs raisonnaient contrairement aux principes les plus élémentaires de la géologie : par cela seul qu'à Valenciennes les couches houillères se trouvent, par hasard, immédiatement au-dessous de bancs de craie dont l'épaisseur totale est de 200 mètres, attendu que les formations intermédiaires manquent sur ce point, situé à la lisière du terrain de transition, ils voulaient rechercher partout le charbon au-dessous de la craie. Or le terrain houiller ne peut exister dans le bassin de Paris qu'à la condition d'être recouvert par plusieurs formations, dont deux, celle de la craie et celle du calcaire jurassique, ne manquent point à coup sûr; de plus, le puits de Grenelle et le puits de Passy montrent que la craie seule a plusieurs centaines de mètres d'épaisseur, et il doit en être à peu près de même du terrain jurassique. On se rappelle la discontinuité de la formation carbonifère; il pourrait donc parfaitement arriver que le puits, ainsi foré au hasard, tombât, après avoir franchi tous les obstacles du creusement, sur une colline du terrain de transition, au lieu de déboucher dans une dépression houillère, dont l'existence même n'est pas prouvée.

Le terrain houiller n'a généralement pas la régularité que lui assigneraient les indications précédentes : primitivement horizontal, on se le rappelle, il est le plus ordinairement dérangé par des phénomènes contemporains ou postérieurs, d'où résultent des *plissemens*, des *crains*, des *failles*, des *brouillages*, des *rejets*, etc., dont il faut chercher la cause dans des accidens généraux ou simplement locaux, et qui peuvent compliquer beaucoup le travail pénible du mineur. Tous les bouleversemens puissans qui ont pu se produire ont marqué leurs traces dans les terrains déjà formés. Sous l'influence de pressions considérables, déterminées par l'irruption de roches ignées qui sont venues les traverser ou les bouleverser, les couches de houille ont été ployées, brisées, dérangées de toute sorte de manières. Ainsi une couche a été pénétrée en plusieurs points par des ramifications du grès dans lequel elle a été déposée, ou inversement elle semble s'être injectée dans la roche voisine par un mouvement brusque et de peu de durée. Ailleurs il y a intercalation d'une roche ignée, qui est venue se placer entre deux couches du terrain, comme si la surface de séparation avait plus facilement cédé lors de la brusque apparition de la roche éruptive. Les couches sont quelquefois complétement renversées; elles sont *brouillées*, c'est-à-dire mélangées de matières étrangères. Elles se renflent subitement,

pour se rétrécir infailliblement plus loin et même se perdre complétement, comme si la matière encore molle avait été violemment déplacée dans son lit de dépôt par des mouvemens intérieurs. Cette succession de renflemens et d'amincissemens donne même souvent à la couche l'apparence d'un chapelet à grains lenticulaires; dans ces amincissemens ou *crains*, alors même que le charbon a disparu, une trace reste le plus souvent visible à l'œil exercé du mineur. Tous ces accidens sont évidemment locaux.

Aux accidens généraux se rattachent nécessairement les *plissemens* des couches. Les petits bassins lacustres sont d'ordinaire disposés en fond de bateau, parce que dans les deux sens le terrain a été longitudinalement relevé, plus ou moins également, de manière à offrir grossièrement en coupe la forme d'un arc de cercle qui tourne sa convexité vers le bas. A la superficie, un tel bassin est figuré, dans le cas le plus simple, par une courbe fermée; la profondeur y croît du centre vers les bords, relevés par les collines du terrain primaire. Mais le type le plus nettement accusé des plis que peut offrir le terrain houiller est le bassin belge, dont nous possédons une portion en France : les couches y forment des zigzags tels qu'on ne peut mieux en donner une idée qu'en en comparant la coupe par un plan tranversal à une série de W. Ce fait caractéristique a été produit par une compression violente dans le sens de la largeur du bassin, dont toutes les couches si nombreuses sont régulièrement emboîtées les unes dans les autres par les angles saillans et rentrans, chaque série de plis étant placée sensiblement dans un même plan et les plans de ces plis étant parallèles. Ces plis, souvent extraordinairement brusques, déterminent une série de bassins juxtaposés longitudinalement, dont l'ensemble offre d'ailleurs également des plis longitudinaux. A cela près, les couches du bassin pélagien sont moins irrégulières que les couches des bassins lacustres, où les accidens contemporains de l'époque même du dépôt ont laissé relativement plus de traces.

Enfin le terrain houiller présente une série fort importante d'accidens, tantôt généraux, tantôt locaux, auxquels on donne le nom de *failles*. Ce sont des interruptions produites, sans relation aucune avec l'allure des couches, par des masses plates de matériaux stériles dont l'épaisseur varie de quelques décimètres à plusieurs mètres. Ces interruptions, accompagnées d'amincissemens et d'étiremens de la houille, ont surtout pour résultat de rejeter soit en haut, soit en bas, certaines portions de couches qui ne se trouvent plus ainsi au même niveau de chaque côté de la *faille*. Il y a eu dans ce phénomène une rupture du terrain houiller et un glissement brusque d'une partie de celui-ci. On trouve ainsi dans un bassin un ensem-

ble de *failles* parallèles, le plus souvent en relation avec quelque soulèvement des montagnes voisines. Dans ces accidens généraux, les ruptures sont peu nombreuses et assez larges, les dénivellations atteignent parfois 200 mètres et réagissent sur toute la série des couches, de telle sorte que, si l'une d'elles est souvent assez difficile à retrouver, la distance qui les sépare et qui s'est maintenue donne un moyen facile de chercher les autres. Lorsqu'il ne s'agit que d'accidens locaux, les brisures sont multipliées et étroites, les rejets ne dépassent pas quelques mètres. Dans certaines couches, dit M. Amédée Burat dans son intéressant ouvrage sur les combustibles minéraux (1), les tracés des failles secondaires peuvent être comparés aux fissures d'une glace brisée. — Je n'ai pas besoin d'insister sur l'hésitation qui se trouve alors imprimée à la marche des travaux, malgré les indices généraux ou propres à chaque bassin qui guidaient le mineur dans ces circonstances.

L'épaisseur des couches de houille, qui détermine le mode d'exploitation, est assez ordinairement d'autant moins grande que la couche est plus régulière, de sorte qu'il y a une certaine compensation entre la conduite des travaux d'un bassin et la richesse minérale qu'il renferme. Une couche n'est du reste plus regardée comme exploitable lorsqu'elle a moins de $0^{m}30$ d'épaisseur, cas qui se présente assez fréquemment dans le bassin du nord, où du moins le nombre des couches, qui atteint peut-être la centaine, rachète ce qui leur manque en puissance moyenne.

II. — LÉGISLATION HOUILLÈRE.

L'exploitation de la houille, qui est en quelque sorte connue de temps immémorial, mais dont on n'a entrevu l'utilité industrielle en France qu'à la fin du siècle dernier, apparaît pour la première fois dans ces lettres patentes du 30 septembre 1548 par lesquelles Henri II avait concédé au seigneur de Roberval le monopole exorbitant de toutes les mines du royaume. Le *charbon terrestre* et les *houilles* y figurent dans l'énumération des substances minérales que comprend la concession. On conçoit en effet que l'usage du combustible minéral ait longtemps été restreint au chauffage domestique, à la maréchalerie, à la cuisson de la chaux, qu'il se soit répandu avec beaucoup de lenteur, en raison de l'abondance du combustible végétal; qu'il soit enfin intimement lié au développement de l'industrie, qui a donné à la houille le rang qu'elle occupe aujourd'hui parmi

(1) *De la Houille, traité théorique et pratique des combustibles minéraux* (houille, lignite, anthracite, etc.), 1 vol. in-8° 1851.

les matières premières. Cependant il est certain que l'Angleterre, où l'emploi du charbon de terre paraît dater du milieu du XIIe siècle, époque à laquelle commençaient, dit-on, les premiers essais d'exploitation en Belgique, en importait chez nous au commencement du XIVe, alors du reste que le bassin de la Loire était déjà superficiellement exploité, ce qui est évidemment dû à la constatation facile du terrain houiller dans cette région. On voit même en 1520 la faculté de Paris délibérer, à la requête du parlement, sur les inconvéniens hygiéniques de la combustion de la houille dans les foyers domestiques. On retrouve la houille parmi les substances que Henri IV avait, dans son édit de 1601, exemptées de l'impôt régalien, afin d'encourager les propriétaires du sol à en entreprendre l'extraction; mais on voit aussi, dans un arrêt du conseil du 14 janvier 1744, portant règlement spécial sur les mines de charbon, que cette libéralité n'avait porté aucun fruit, « soit par la négligence des propriétaires à faire la recherche et l'exploitation desdites mines, soit par le peu de facultés et de connaissances de la part de ceux qui ont tenté de faire sur cela quelque entreprise. » Et à ce propos on peut citer un exemple bien remarquable de cette absence de tout esprit de suite qui caractérisait trop souvent l'ancienne administration française. En 1657, Louis XIV, regardant comme nulle et non avenue l'exemption si solennellement proclamée, un demi-siècle auparavant, par son aïeul, abandonnait, pour trente ans, au secrétaire d'état Phélypeaux de La Vrillière son « droit domanial du dixième denier à lui appartenant en toutes les mines de charbon de terre et pierre des provinces du Lyonnais, Forest et Beaujolais. » En vain les propriétaires des houillères invoquèrent-ils les dispositions formelles de l'édit de Henri IV; Louis XIV, dans des lettres de 1660, intervenues à l'occasion des difficultés que ceux-ci essayaient de susciter au duc de La Vrillière, rejette leurs prétentions, qu'il qualifie d'*artifices*, et ajoute que c'est par *méprise* que le charbon de terre aurait été excepté du droit régalien.

A dater de 1601 jusqu'à Louis XIV, aucun acte général ne paraît avoir été rendu au sujet de l'exploitation proprement dite des mines de houille. En 1689 enfin, le grand roi concède, pour quarante ans, au duc de Nevers toutes les mines de charbon existant dans la province du Nivernais. Il se montre encore plus libéral pour le duc de Montausier, gouverneur du dauphin, époux de la célèbre Julie d'Angennes, — dont il est peut-être piquant de prononcer le nom, de précieuse mémoire, à propos d'un privilége industriel. Le duc de Montausier obtient, à l'exception des mines de charbon de terre du Nivernais, toutes celles « qu'il découvrira de gré à gré des propriétaires, en les dédommageant préalablement suivant et ainsi

qu'il sera convenu entre eux, avec faculté de vendre et débiter ledit charbon en gros et en détail. » Il est à remarquer que le duc de Montausier avait sollicité modestement un privilége perpétuel; mais, soit que le contrôleur général des finances eût entrevu l'énormité de cette prétention, soit que l'autorité royale tendît à résister davantage aux exigences de la haute noblesse, la concession avait été limitée comme je viens de le dire. Il est même utile d'observer que, d'après les termes de la concession, différens de ceux de la demande, le privilége n'était en quelque sorte que fictif. Le duc de Montausier mourut avant d'avoir pu connaître les effets de sa concession; mais sa fille et héritière, la duchesse d'Uzès, — celle-là même dont la gracieuse enfance avait consolé la vieillesse chagrine de Mme de Rambouillet, — fut bientôt obligée de faire interpréter le don royal, par suite d'une contestation grave entre un cessionnaire de ses droits et des exploitans de l'Anjou. Ces derniers voulaient n'attribuer à la donataire que le droit d'ouvrir les mines dans les fonds appartenant soit au roi, soit aux particuliers qui ne voudraient pas en faire l'ouverture. La duchesse d'Uzès demandait au contraire que les mines ouvertes avant le don de 1689 lui fussent concédées, sauf le dédommagement des propriétaires, et qu'elle pût seule faire ouvrir toutes les nouvelles mines, à l'exclusion même des propriétaires. La question était donc nettement posée; elle fut nettement tranchée par le roi en faveur de la duchesse d'Uzès, qui, si elle ne put troubler l'exploitation des houillères anciennement ouvertes par les propriétaires, reçut du moins le droit d'ouvrir les mines partout où elle en trouverait, en s'arrangeant avec ces propriétaires, ainsi que le droit de les empêcher de fouiller leurs terrains sans sa permission. Ce système ne fut guère en vigueur qu'en apparence, car le 13 mars 1698 un arrêt célèbre, rendu à l'occasion d'un procès intenté au duc d'Uzès, petit-fils du duc de Montausier, par les religieuses de Sainte-Florine en Auvergne, accorda le droit à tous les propriétaires d'exploiter, sans en demander la permission à personne, les mines de houille qu'ils trouveraient dans leurs terrains. Ce régime de liberté absolue fut, je n'ai pas besoin de le dire, la source d'abus désastreux pour la partie importante de la propriété souterraine dont je m'occupe en ce moment, et ils sont constatés dans l'arrêt déjà cité de 1744, où on lit que cette liberté indéfinie « a fait naître en plusieurs occasions une concurrence entre les propriétaires, également nuisible à leurs entreprises respectives. »

Le régime fatal inauguré par l'arrêt de 1698 ne fut pas, grâce à la singulière élasticité des règlemens de l'ancienne monarchie, adopté dans toute l'étendue du royaume. Dès 1704, on trouve des concessions particulières et exclusives de mines de houille faites par le sou-

verain à divers seigneurs; elles soulèvent naturellement des oppositions de la part des propriétaires du sol, qui invoquent l'arrêt de 1698 comme ils avaient jadis invoqué l'édit de 1601, et ne veulent pas se contenter des indemnités de dédommagement qui leur étaient allouées. Louis XIV cette fois n'ose pas les évincer complétement, mais il stipule un délai de six mois, dans lequel ils doivent ouvrir les mines reconnues dans leurs terrains, sous peine d'être déchus de leur droit au profit du concessionnaire. Plus tard, par des motifs au moins puisés dans la nature toute spéciale de la propriété souterraine, les propriétaires ne purent même user de leur droit que dans le cas où ils possédaient quatre arpens de terre d'une même continuité, et avec cette restriction que les *fosses* seraient ouvertes à plus de 200 perches de celles du concessionnaire et de 200 toises de celles des autres exploitans. Quoi qu'il en soit, le premier retour aux vrais principes qui doivent régir la matière ne s'opéra que sous les règnes suivans. L'arrêt de 1744, renouvelé par Louis XVI en 1783, vint marquer le premier pas qui doive être signalé dans la voie réglementaire pour les mines de houille; elles ne purent désormais être ouvertes et mises en exploitation qu'après une permission du contrôleur général des finances. Les exploitans furent assujettis à des déclarations d'ordre et de statistique, à des mesures techniques de sécurité, à des indemnités sérieuses envers les propriétaires du sol; il ne resta de l'édit de 1601 et de l'arrêt de 1698 que l'exemption du droit de dixième. En 1783, une sorte de règlement pratique fut rédigé, pour l'exploitation des charbons de terre, en des termes qui n'ont pour ainsi dire pas vieilli. Avec les progrès de l'industrie houillère, une sorte de jurisprudence s'établit, par laquelle le contrôleur général des finances s'arrogea le droit d'accorder des permissions provisoires de recherches, de ne donner des concessions houillères qu'aux demandeurs intelligens et suffisamment riches, en exigeant d'eux la justification de travaux sérieux d'exploitation et en tenant la main à ce que les propriétaires du sol, préférés quand cela était possible, eussent au moins dix arpens de terre contigus. A toute époque, la rareté et la cherté du bois sont mises en avant par les demandeurs en concessions houillères. En 1788 par exemple, des bourgeois de Falaise disent dans leur requête que ce charbon servira au chauffage du peuple, qui ne peut continuer à filer pendant l'hiver, vu la rigueur du froid. Dans cette même année, l'Académie des Sciences proposait pour sujet de prix d'histoire naturelle l'indication des faits propres à guider les recherches et les exploitations de houille, et renouvelait sa tentative en 1791, puis en 1793, car le prix ne fut décerné que la troisième fois.

La loi de 1791, qui marque, on s'en souvient, une ère de transi-

tion dans la législation minérale, ne s'occupe pas d'une manière particulière des mines de houille; elles furent en droit, à partir de ce moment, sur le même pied que les mines de métaux autres que le fer, et je n'aurais plus à y revenir, si je ne voulais encore une fois rappeler le régime désastreux que cette loi établit pendant vingt ans, en reconnaissant un droit sur la partie superficielle des mines au propriétaire du sol. On voit dès-lors que, relativement aux mines de houille, elle tendait à entraver le développement de la propriété souterraine, en consacrant et perpétuant des abus que le législateur devait si facilement prévoir, — abus qui subsistèrent jusqu'en 1810, époque à laquelle fut enfin inauguré sérieusement le régime salutaire des concessions. Or, durant cette vingtaine d'années, l'industrie houillère commençait précisément à se développer en France et à y prendre rang; la production montait de 2,500,000 quintaux métriques à 8 millions, et la consommation de 4,500,000 à près de 9 millions.

La législation actuelle des mines ne contient rien de spécial en ce qui concerne la houille; mais cette précieuse substance est, on le conçoit sans peine, étroitement liée à l'histoire moderne de la propriété souterraine en France. C'est elle qui a motivé la loi si importante du 27 avril 1838. Depuis plusieurs années, l'administration ne pouvait parvenir à convaincre les concessionnaires des mines de Rive-de-Gier du tort qu'ils se faisaient à eux-mêmes en ne mettant point un terme aux ravages toujours croissans de l'envahissement des eaux. Avec cet égoïsme cupide qui semble parfois être une des conditions vitales de l'industrie, les possesseurs de la partie supérieure du bassin répondaient en montrant les possesseurs de la partie inférieure anéantis et ne leur faisant plus concurrence, le prix d'extraction moindre et le prix de vente plus considérable; enfin ils alléguaient l'*ultima ratio* des industriels, le bénéfice. Quant à l'intérêt public, la production était inférieure à la consommation, et l'avenir des mines était gravement compromis par un système d'exploitation en désaccord avec les règles les plus élémentaires de l'art; les plaintes surgissaient de toutes parts. L'intervention de l'état était évidemment obligatoire en pareille occurrence; il fallait forcer les exploitans à assurer la conservation, l'aménagement rationnel du précieux dépôt qui leur avait été confié, et arrêter les ravages irréparables qui devraient être les conséquences inévitables d'une incurie systématique et intéressée. La loi de 1838 atteignit complétement ce but d'utilité publique.

A l'histoire de l'industrie houillère se rattache également la promulgation du décret du 23 octobre 1852 sur la réunion des concessions de même nature. La première phase de l'épisode qui a

donné naissance à cet acte complémentaire de la loi de 1810 a été exposée ici même (1) avec trop d'autorité pour que je ne sois pas dispensé d'y revenir en détail; je me contenterai de rappeler qu'il s'agissait de la puissante agglomération des mines de la Loire, au sujet de laquelle s'était posée, avec toute l'importance d'un fait social (suivant la très juste expression de l'écrivain), la question de savoir si la réunion de plusieurs mines dans une même main était ou non un acte permis par la loi fondamentale. Le gouvernement avait déclaré à plusieurs reprises qu'il ne se croyait pas le droit de dissoudre des associations de ce genre. En même temps, reconnaissant tous les dangers qu'elles pouvaient offrir, il refusait à la compagnie l'autorisation de se constituer en société anonyme, et négociait avec elle un fractionnement auquel celle-ci semblait vouloir se prêter. Exhumer aujourd'hui des débats dont la vivacité n'a point été oubliée sans doute de ceux qui suivent avec intérêt les problèmes d'économie publique serait tout à fait inutile : qu'il suffise de dire qu'au moment où la révolution de février éclata, elle trouva les passions locales dans une effervescence que la situation politique ne devait certainement pas calmer. La question se présenta donc de nouveau avec toutes ses exigences; la puissante compagnie traversa sans encombre cette époque difficile, qui pouvait lui être particulièrement fatale. Enhardie peut-être, elle rêva, il y a cinq ans, une association avec des mines d'autres bassins houillers, et ne fut arrêtée que par le décret dont je viens de rappeler la date. Ce décret n'atteignait pas d'ailleurs, non plus que le projet de loi présenté dans le même sens, à la fin de 1848, à l'assemblée constituante et retiré après le 10 décembre, l'agglomération des mines de la Loire, attendu que ses envahissemens progressifs étaient depuis longtemps passés à l'état de faits accomplis. Néanmoins le fractionnement de la grande association houillère a été une conséquence directe de cet acte important de la législation minérale; la dissolution de la compagnie des mines de la Loire sembla nécessaire au gouvernement, et des propositions que celle-ci fut invitée à lui soumettre aboutirent finalement, le 17 octobre 1854, à quatre décrets qui autorisaient autant de sociétés anonymes, représentant la société qui avait en vain poursuivi jusqu'alors l'homologation de ses statuts. Le démembrement fut consommé avec l'aide du Crédit mobilier, qui, concourant à la solution financière de cette question délicate, s'est chargé de desservir la dette de la compagnie primitive et a pu opérer le

(1) *Du Principe d'association appliqué à l'industrie houillère*, par M. Jules Petitjean, conseiller référendaire à la cour des comptes. — Voyez la *Revue des Deux Mondes* du 1er juin 1846.

fractionnement sans trop de secousses pour les intéressés des compagnies nouvelles.

Pour bien comprendre le rôle de cette gigantesque association, qui a encouru des reproches mérités, mais qui a aussi rendu de grands services à l'industrie houillère de la Loire, il convient de se reporter à l'époque où il s'agissait d'effectuer dans ce département la régularisation prescrite par la loi de 1810. Cette opération ne put être achevée qu'en 1824; quatorze ans furent perdus dans une lutte acharnée entre les propriétaires de la surface, qui voulaient ressusciter le système de la propriété privée, et les exploitans, leurs fermiers, qui invoquaient comme titre la création à leurs risques et périls de l'industrie houillère. Comme il arrive trop souvent dans un conflit de passions locales, une transaction déplorable fut substituée à la solution rationnelle que réclamait le problème, et annihila de cette façon les effets salutaires qu'avait eus en vue le législateur de 1810. Les propriétaires se réunissaient en nombre suffisant pour présenter à l'administration une superficie capable de former le périmètre d'une concession, demandaient cette concession, tracée sans relation aucune avec l'allure déjà assez nette du terrain houiller, l'obtenaient, et reprenaient le lendemain la libre disposition du tréfonds, réalisant ainsi illégalement le système proscrit par la loi et en tirant les conséquences fâcheuses qu'il ne peut manquer d'entraîner. Quant aux petits propriétaires, ils reçurent cette redevance tréfoncière exorbitante et exceptionnelle dont j'ai parlé ailleurs. Le bassin de la Loire, où devaient poindre plus tard les dangers du monopole, fut le théâtre d'une concurrence excessive, dont la houille en nature était la monnaie courante et dépréciée. Les concessionnaires se la partageaient, les propriétaires du sol la recevaient pour redevance, les ouvriers même la prenaient en guise de salaire. Le premier remède apporté à cet état d'anarchie, de gaspillage et finalement de misère fut la constitution de sociétés particulières; j'ai dit tout à l'heure combien il fut insuffisant, en faisant connaître l'origine de la loi de 1838. C'est quelques années plus tard que, sous prétexte de mettre fin aux inconvéniens évidens d'un morcellement irrationnel du sol houiller, se forma la vaste association qui groupa les sociétés elles-mêmes et vint se heurter contre l'excès contraire, tout en réparant dans une certaine mesure les fautes dont elle héritait.

Dans de certaines limites, l'agglomération dans les mêmes mains des concessions de mines est en effet une bonne chose, eu égard à la concentration qu'exige forcément un aménagement rationnel de la richesse minérale, aux moyens puissans qu'il faut souvent employer pour vaincre des obstacles qui peuvent être gigantesques,

pour extraire les minerais, pour épuiser les eaux, pour créer les chantiers d'exploitation, eu égard encore aux capitaux considérables que réclame une industrie qui ne peut être convenablement exercée que sur une grande échelle. On conçoit combien, industriellement parlant, une compagnie puissante peut être plus propre que des concessionnaires individuels à l'aménagement d'un bassin houiller : mais la concurrence est commercialement indispensable ; sans elle, le champ resterait ouvert au monopole. Il est temps maintenant d'aborder la question du travail souterrain lui-même, qu'on n'a pu jusqu'ici qu'entrevoir.

III. — PROCÉDÉS D'EXPLORATION.

Il ne peut entrer dans le plan de cette étude de décrire minutieusement les procédés si variés employés pour l'exploitation de la propriété minérale ; mais il est du moins possible, sans sortir des considérations générales, de donner une idée suffisamment nette des ressources dont dispose le mineur pour arracher à la terre les trésors qu'elle recèle. L'art des mines n'est du reste, jusqu'à un certain point, que le résultat d'une pratique séculaire, améliorée par des notions théoriques qui sont venues tardivement, à la suite du progrès des sciences dont cet art est tributaire, fournir les moyens d'expliquer ce qui s'était toujours fait, et faciliter le perfectionnement des méthodes d'exploitation. J'indiquerai plus particulièrement quelques-uns des procédés propres à mettre en lumière la puissance du génie humain s'appliquant à l'extraction des produits minéraux.

Le hasard préside le plus souvent à la découverte des mines ; cependant, en ce qui touche la houille, la présence de la formation géologique à laquelle appartient cette précieuse substance est, on a pu le concevoir, un indice suffisant pour entreprendre des explorations offrant des chances de réussite. C'est en semblable circonstance par exemple, lorsqu'il existe des exploitations houillères dans le voisinage, qu'un sondage, bien moins dispendieux que le creusement d'un puits, peut être pratiqué avec avantage. On sait que ce procédé, qui n'est point particulier à l'art des mines et qui est notamment usité pour le forage des puits artésiens, consiste à percer un trou de petit diamètre au moyen d'un assemblage de tiges en fer ou en bois de 5 à 6 mètres de longueur, suspendu par une extrémité à une chaîne attachée à un engin qui varie avec la profondeur, et terminé à l'autre par un outil approprié à la nature du terrain et aux diverses phases de l'opération. Cette immense tarière, que MM. Mulot et Kind, dont les puits de Grenelle et de Passy ont rendu les noms populaires en France, et M. Degousée

ont si bien perfectionnée, sert maintenant à attaquer la roche, à extraire les produits de l'excavation et les boues qu'ils engendrent, à retirer du trou les fragmens des tiges ou des outils à la suite d'un accident qui en a déterminé la rupture, aussi bien que les corps étrangers dont la chute peut entraver le sondage (1), enfin à constater la nature et l'épaisseur des roches traversées aux diverses profondeurs, de manière à permettre de se figurer toute la succession des terrains; elle sert même à vérifier la direction et l'inclinaison des couches. Je n'ai pas besoin de dire combien un sondage, d'autant plus difficile et plus cher que le trou est plus profond, est minutieux, combien les conditions varient avec la nature des terrains où il est pratiqué, combien le moindre accident fait perdre de temps et d'argent, au point d'obliger parfois à interrompre un forage pour en recommencer un autre. Il suffit de noter que, dans les recherches de houille, le diamètre du trou, variable avec la profondeur finale et le terrain où il est creusé, n'est plus au fond que de quelques centimètres. Ce n'est pas sans un sentiment réel d'admiration qu'on peut penser à un sondage récemment exécuté par M. Kind, pour la compagnie du Creuzot, afin de rechercher le terrain houiller, et dépassant la profondeur de 800 mètres.

Indépendamment des sondages et des puits, verticaux ou inclinés suivant la couche dont on connaît l'affleurement à la surface du sol, on se sert encore utilement, dans les explorations de houille, de simples tranchées à ciel ouvert, menées normalement à la direction présumée de cette couche et plus ou moins profondément. Trois exemples pris dans des régions différentes de la France, où des recherches ont été couronnées d'un plein succès, montreront l'intérêt qui doit s'attacher à ces sortes de travaux.

Le plus important des bassins houillers de la France est celui de la Loire (2), où une trentaine de couches d'un combustible minéral de qualités pures et variées offrent ensemble une cinquantaine de mètres d'épaisseur. Ce bassin repose sur un conglomérat de roches brisées qui occupe une assez grande superficie, et comprend quatre systèmes ou séries de couches dont la séparation est nettement ac-

(1) On arrache également ainsi un de ces tubes en tôle destinés à prévenir les éboulemens, s'ils viennent à céder sous la pression du terrain ou à être déchirés par les outils. C'est précisément à un accident de cette nature qu'est dû le fâcheux temps d'arrêt que subit tout à fait au dernier moment le forage du puits artésien du bois de Boulogne.

(2) Quelques chiffres peuvent donner une idée du rôle que joue ce bassin dans la production houillère de la France : il a donné, en 1814, 2,541,878 quintaux métriques, — en 1820 4,448,410 q. m., — en 1830 7,449,161 q. m., — en 1840 11,048,592 q. m., — en 1850, 15,581,247 q. m., — et en 1852, 16,391,834 q. m., soit près du tiers de la production française.

cusée par des massifs stériles, plus ou moins considérables, essentiellement formés de poudingues et de grès. On avait primitivement supposé, avec une apparence de raison qui s'est heureusement évanouie devant une plus grande somme de connaissances acquises, que la ligne de partage des vallées du Rhône et de la Saône était également la ligne de séparation de deux bassins distincts, empruntant leur nom aux deux grandes cités manufacturières qui se sont élevées sur ces centres houillers, à Saint-Étienne et à Rive-de-Gier. Nul n'était mieux préparé à discuter cette hypothèse que M. Gruner, ingénieur en chef des mines, qui a consacré une partie de sa vie à une étude approfondie du terrain houiller de la Loire : il a montré que les deux groupes houillers de Saint-Étienne et Rive-de-Gier ne formaient en définitive qu'un bassin unique; il a défini nettement les rapports de superposition et la situation relative des couches désormais communes, en même temps qu'il indiquait l'étendue probable de chacune d'elles et qu'il inventoriait approximativement la richesse houillère du département de la Loire. On aperçoit tout de suite les conséquences industrielles d'études géologiques conduites avec cette persistante sagacité que le succès manque rarement de consacrer. Le prolongement de ces couches de Rive-de-Gier, à la fin desquelles on pouvait se croire arrivé, augmente immédiatement notre fortune houillère de toute la quantité de houille qui reste encore à extraire en ce point de notre territoire. — D'un autre côté, le bassin prussien de Sarrebruck et le bassin de la Belgique vont nous offrir deux exemples bien remarquables des nouveaux gîtes de houille que des travaux de recherche menés à grands frais et avec une patience extraordinaire ont récemment conquis à l'industrie française. Là encore nous rencontrerons des membres du corps des mines contribuant activement au développement de la richesse houillère du pays.

« On rapporte, lit-on dans un ouvrage sur le bassin houiller de la Sarre (1), que la manière dont le terrain est limité à l'ouest de la Sarre ne fut pas sans influence sur la division du territoire entre la Prusse et la France, définitivement adoptée par la convention du 20 novembre 1815, et que la frontière entre Sarrebruck et Sarrelouis fut tracée en vue de priver cette dernière des richesses qu'elle avait possédées pendant vingt et un ans. » Que le fait soit vrai ou non, et l'on conçoit en tout cas que les Allemands tinssent à rentrer en possession de richesses auxquelles ils avaient à coup sûr des droits antérieurs à ceux de notre conquête, il est certain que le terrain houiller est apparent en Prusse, tandis qu'il ne se montre point dans le département de la Moselle. Il est à peine besoin de dire que

(1) *Études géologiques sur le bassin houiller de la Sarre*, par M. Jacquot.

cette perte, vivement sentie dans nos provinces de l'est (1), provoque autre chose que de stériles regrets, et l'idée de rechercher sur le sol français le prolongement du bassin prussien germa aussitôt dans les têtes lorraines. Dès 1816, des sondages pratiqués aux environs de Forbach avaient résolu d'une façon péremptoire la question même du prolongement, mais ils n'avaient donné que ce résultat, d'ailleurs fort important. Suivis en 1820 de l'institution d'une concession, les travaux d'exploration avaient à peine pu être transformés en travaux d'exploitation, par suite de l'abondance des eaux rencontrées dans le creusement d'un puits, qui, à une trentaine de mètres de profondeur, donnait déjà 270 hectolitres d'eau par heure. Cette quantité fut même quadruplée un peu plus tard, mais sans paralyser les efforts des exploitans, qui avaient courageusement accru leurs moyens d'épuisement et ne rencontraient plus d'obstacles de ce côté en 1829. Malheureusement le puits, profond alors de 100 mètres, se trouvait placé sur un de ces accidens de terrain qui attendent trop souvent l'explorateur des gîtes houillers à la fin de ses travaux de reconnaissance; les couches de combustible atteintes étaient dérangées, impures, irrégulières, et finalement une nouvelle irruption des eaux, contre lesquelles on ne se tenait plus en garde, chassa les mineurs des galeries de recherche, qui furent abandonnées; le creusement du puits fut seul prolongé, et la profondeur de 229 mètres fut obtenue. Après quelques momens d'espoir, dus à la rencontre de couches qui avaient une belle apparence, le découragement s'empara des exploitans, qui voyaient ces couches devenir médiocres, et ils se retirèrent définitivement en 1836 : ils avaient infructueusement dépensé un million!

Cet abandon jeta la contrée dans un véritable désespoir, résultat naturel des espérances excessives qui avaient été conçues, et fit douter un instant du succès de toute entreprise ayant pour but de trouver en France le prolongement du bassin de Sarrebruck. De 1819 à 1824, le conseil général de la Moselle avait voté des fonds pour l'exploration du terrain houiller; ce ne fut qu'en 1843 que la chambre de commerce de Metz émit le vœu que des études y fussent entreprises par les soins de l'administration des mines. Comme le remarque justement M. Jacquot dans l'intéressant résumé de ces études,

(1) Dix millions de quintaux métriques, soit la plus grande partie de la production du bassin prussien, — dont le décuplement s'était opéré de 1815 à 1850, et qui a plus que triplé depuis cette époque, — sont absorbés annuellement par la Lorraine et l'Alsace, et aussi par la compagnie des chemins de fer de l'Est. Pour donner une idée de l'importance du tributaire que je mets ainsi sur le même pied que deux provinces, j'ajouterai qu'il absorbe à lui seul *par jour*, pour le chauffage des 250 locomotives qui sont en feu pour le service quotidien, 1,700 quintaux métriques de houille et 1,800 quintaux métriques de coke.

dont il avait été chargé, le découragement était tout simplement irréfléchi: le défaut relatif de succès ne tenait absolument qu'à l'imperfection des moyens d'exploration employés et à l'emplacement si malencontreux du puits. Néanmoins la société primitive ne put se reconstituer, et dut vendre sa concession à de nouveaux propriétaires, qui, dans deux sondages entrepris de 1841 à 1845, ne furent pas plus heureux que leurs devanciers.

Si je m'étends à dessein sur ces recherches, ce n'est pas seulement en raison de l'intérêt qu'elles empruntent aux circonstances actuelles de la création d'un centre de richesse minérale destiné à accroître la prospérité industrielle de deux de nos plus belles provinces; c'est aussi pour donner une idée des alternatives de bonheur et de malheur qui marquent trop souvent les commencemens d'une exploitation minérale. Avec la dernière des dates que je viens de rappeler s'était terminée la phase des revers dans la partie française du bassin de la Sarre. Une nouvelle société, composée de riches industriels du pays, s'adjoignit à la fin de 1846 l'ingénieur saxon M. Kind; pourvue alors des moyens les plus perfectionnés, elle entreprit avec rapidité de nouvelles recherches, presque immédiatement couronnées de succès, et qui n'ont eu qu'un court moment d'arrêt, occasionné par la crise industrielle de 1848. Maintenant plus de trente sondages, entrepris par des compagnies créées dans la Lorraine ou à Paris, sont faits de tous côtés avec cette activité fiévreuse qu'engendre le succès; deux concessions ont déjà été instituées, des demandes en concession s'instruisent; le terrain houiller, reconnu sur une assez grande étendue, paraît contenir plusieurs couches d'un combustible de bonne qualité, d'allures suffisamment régulières, et d'une puissance totale atteignant parfois une dizaine de mètres.

Un exemple plus curieux encore des dépenses énormes qu'occasionnent trop fréquemment les travaux de recherche nous sera fourni par le bassin du nord. Comme dans l'est, le terrain houiller s'y enfonce, sous des formations postérieures, à une profondeur qui croît à mesure qu'on s'éloigne de la partie représentée hors de France à la superficie, et sans que rien fasse présumer ce qui est relatif au prolongement souterrain. La complication qu'introduit dans les recherches cet état naturel des choses explique comment la constatation de la richesse houillère du Hainaut a été réellement précédée du creusement de trente-quatre puits, auquel dix-neuf années et 1,400,000 livres avaient été employés. Ce fut essentiellement un Belge, Jacques Desandrouin, exploitant intelligent et habile de houillères dans la province de Charleroi, qui, en 1720, puis en 1734, grâce à son génie persévérant, dota la France du second, par ordre d'importance, de ses bassins houillers, et jeta les premiers fondemens

de ce superbe établissement d'Anzin, qui a aujourd'hui 50 puits de mines en activité, possède 50 machines à vapeur d'une force totale de 1,550 chevaux, et donne du travail à 8,500 ouvriers recevant ensemble un salaire annuel de 4 millions de francs. Constitué en 1757, presque immédiatement prospère, saccagé avec tout le pays par les Autrichiens en 1792, — époque à laquelle 4,000 ouvriers extrayaient déjà annuellement 3,750,000 quint. métriques de houille par 37 puits (on dit que jusqu'alors plus de 150 avaient été creusés) avec 12 machines à vapeur, — exploité un moment par l'état, reconstitué bientôt sur des bases puissantes qui l'ont amené au degré de prospérité dont il jouit de nos jours, le centre houiller d'Anzin, dont la valeur est approximativement représentée par un capital de 43 millions de francs, produit maintenant 12 millions de quintaux métriques de charbon, c'est-à-dire le sixième de l'extraction totale de la France. En 1699, le pauvre village d'Anzin avait 221 habitans; ce nombre s'élevait à 2,898 en 1801; aujourd'hui la commune d'Anzin en compte 5 ou 6,000. A cet accroissement de population correspond un progrès équivalent de l'industrie et de l'agriculture, qui a complétement changé la face du pays.

M. Édouard Grar, dans une remarquable histoire des mines de houille du nord de la France (1), où il a mis au service d'un vif amour de son pays natal un grand talent et une érudition profonde, a rassemblé tous les élémens propres à faire connaître exactement l'origine du célèbre établissement d'Anzin. C'est la constitution définitive d'une portion française du Hainaut, en 1697, qui a été le motif déterminant des tentatives de recherche faites par ceux qui, après avoir participé aux richesses houillères de la portion autrichienne, s'en voyaient privés tout à coup. Les excitations du gouvernement français donnèrent lieu à d'innombrables explorations, à quelques-unes desquelles il contribua pécuniairement, mais dont aucune ne réussit. Sans se laisser effrayer par un infructueux engloutissement de capitaux considérables, comptant sur des connaissances techniques que ne possédaient pas ses prédécesseurs pour lutter contre les difficultés du terrain et l'abondance des eaux, le vicomte Desandrouin s'associa quelques hommes habiles, parmi lesquels les Mathieu, les Taffin, les Laurent, méritent d'être cités à côté de lui. Au commencement de 1720, c'est-à-dire au bout de dix-huit mois, l'audacieux explorateur tomba à Fresnes sur une couche de houille qu'il attaquait avec joie, lorsqu'à la fin de cette même année une irruption subite d'eaux, qu'il fut impossible de

(1) *Histoire de la Recherche, de la Découverte et de l'Exploitation de la Houille dans le Hainaut français, dans la Flandre française et dans l'Artois* (1716-1791), 3 vol. in-8°.

maîtriser, envahit ses travaux et l'obligea à les abandonner complétement. Desandrouin, voyant surtout dans son échec la certitude de l'existence de la houille, ne se découragea point. Abandonné de ses associés primitifs, en recrutant d'autres, suivant jour et nuit les phases de son entreprise, il consacra 100,000 écus à la réalisation du projet de recherche dont il était l'auteur. Dans un conte en vers, intitulé *le Noble Charbonnier* et destiné à montrer que l'histoire de l'industrie peut s'allier à une inspiration poétique de bon aloi, M. Audenelle, membre de la Société d'agriculture, sciences et arts de Valenciennes, a raconté sous une forme attachante la découverte de la houille dans le Hainaut. Il représente son héros parcourant la campagne en proie à son idée créatrice, obsédé plus souvent par le doute que soutenu par l'espérance, souriant à peine à une fille chérie, vingt fois abandonnant la partie, vingt fois la reprenant, arrivant à ce moment suprême où le défaut de ressources va définitivement faire évanouir son rêve, apercevant déjà l'usurier qui s'abat sur son vieux donjon, se voyant traité de fou par cette opinion publique qui n'a de gloire que pour le succès, jetant pourtant un regard prophétique sur ces bienfaits de l'industrie qu'il ne lui aura pas été donné de réaliser, mais qu'un autre saura certainement produire, et bénissant ses enfans dans une dernière étreinte. C'est alors que le drame se termine d'une façon vraiment touchante par l'apparition d'un char pavoisé portant le premier morceau de houille extraite du Hainaut. L'histoire du *Noble Charbonnier* n'est, on le dit, en grande partie que l'histoire même du vicomte Desandrouin.

Ce ne fut que vingt-deux ans après la découverte de la houille à Anzin que se forma la compagnie des mines de ce nom, née d'une fusion de la société Desandrouin avec deux compagnies rivales. En effet, les imitateurs devaient encore moins manquer après le succès qu'auparavant, et le mouvement que je signalais tout à l'heure dans l'est n'est que la reproduction de ce qui se passa dans le nord pendant la seconde moitié du XVIIIe siècle. De plus, les recherches furent entreprises un peu à tort et à travers, et, si quelques-unes furent heureuses, le plus grand nombre ruina ceux qui les faisaient. Parmi les trois compagnies qui découvrirent la houille, aucune ne put d'ailleurs l'exploiter avec bénéfice. Ce ne fut donc point devant la concurrence que la compagnie Desandrouin baissa pavillon; ce fut à la suite d'une lutte judiciaire qu'il serait trop long de raconter ici. Deux ans après la création de la compagnie d'Anzin, le *noble charbonnier* mourut, comme s'il eût alors, remarque ingénieusement M. Grar, accompli sa tâche. Au moment de la révolution, le bénéfice annuel de la compagnie d'Anzin était de 1,200,000 francs. Le génie

industriel semble héréditaire dans la famille Desandrouin, car ce fut le fils qui, après la dévastation autrichienne, releva l'établissement créé par le père. Il en est de même de cette famille des Mathieu, que je viens de nommer à côté de Desandrouin, et dont les membres trouvaient, en 1834, la houille sur un autre point du Hainaut et fondaient la compagnie de Douchy.

Il s'écoula en effet un laps de temps bien long avant que le prolongement en France du bassin houiller de la Belgique fût reconnu jusqu'à Douai, pour être plus tard également constaté vers Arras et après quelques tâtonnemens dans la direction de Boulogne. Ce ne fut guère qu'en 1830 que le mouvement des recherches reprit avec une intensité qui n'a plus cessé, et qui a été signalée par les plus grands écarts. A peu près à cette époque, quatre nouvelles concessions houillères, dont deux en faveur de la compagnie d'Anzin, furent instituées. On vit à cette occasion se produire un fait qu'il n'est pas sans intérêt de rappeler à ceux qui seraient tentés de croire que nous valons moins que la génération précédente, et que la fièvre de l'agiotage est particulière à l'industrie des chemins de fer : une action qui valait un peu plus de 2,000 francs se cotait 300,000 fr. avant même que le charbon eût été rencontré. D'autres faits du même ordre se rattachent à l'histoire de l'industrie houillère, notamment à l'époque de la crise financière de 1838. Un membre de la commission de l'association houillère du bassin de la Loire citait au conseil général des manufactures, dans la séance du 13 juin 1846, une concession achetée 20,000 fr. et mise en société comme apport de 800,000 fr. avec un fonds de roulement de 300,000 fr., le tout mobilisé en actions. L'industrie, nécessairement aléatoire, des mines était naturellement prédestinée à servir de théâtre aux exploits des manieurs d'argent.

En 1837, dans le département du Nord, soixante-dix demandes de concessions houillères étaient à la fois inscrites à la préfecture; les sociétés de recherches semblaient sortir de terre, dit un témoin oculaire de l'engouement effréné avec lequel on se livrait dans cette région à la poursuite du combustible minéral. Pendant longtemps, les sondages, qui, dans la période moderne, se substituent aux puits, tombèrent en dehors des limites du terrain houiller que les explorateurs s'acharnaient à poursuivre dans une direction que lui attribuait son allure générale en Belgique. Je ne parle pas de ceux, malheureusement en majorité et ayant absorbé la somme la plus considérable de capitaux, qui ont été entrepris dans l'ignorance absolue des principes les plus élémentaires de la géologie pratique, et qui ne pouvaient aboutir qu'à des résultats entièrement négatifs; je parle de ceux dont l'emplacement était rationnellement

choisi d'après des considérations de voisinage et les caractères scientifiques du terrain. Cependant, grâce à l'intelligente impulsion donnée aux explorations par les études consciencieuses de M. du Souich, ingénieur des mines, la pratique des recherches dans le département du Nord s'est beaucoup régularisée. Finalement le bassin houiller comprend environ une trentaine de concessions successivement instituées, dont l'ensemble produit 20 millions de quintaux de houille, extraits pour les deux tiers, on le remarquera, par la compagnie d'Anzin (1). Il est bien constaté maintenant que le précieux dépôt s'infléchit en France de manière à laisser en dehors la ville d'Arras, non loin de laquelle il vient passer. Les recherches continuent du reste à être la grande préoccupation des industriels des départemens du Nord et du Pas-de-Calais, et offrent des chances réelles de réussite.

IV. — MODE D'EXPLOITATION.

La tâche de l'exploitant ne commence que lorsque celle de l'explorateur est terminée; mais il importe d'observer que les deux rôles continuent cependant à être juxtaposés pour tout concessionnaire qui veut connaître sérieusement la propriété dont il a été investi et concevoir l'édifice souterrain qu'il va y construire, de telle sorte qu'il puisse extraire le plus sûrement et le plus économiquement la plus grande partie de la houille. Les travaux préparatoires constituent une partie essentielle de l'exploitation : ce n'est que par eux que l'exploitant, disposant alors de travaux à divers états d'avancement, peut espérer d'obtenir une extraction régulière et se voir à l'abri des éventualités fâcheuses.

Contrairement aux règles d'un aménagement rationnel de la propriété souterraine, les mines de houille ont primitivement été ouvertes sur les affleuremens mêmes des couches, soit à ciel ouvert, soit par de petits travaux souterrains qui n'avaient pour engins d'extraction qu'un modeste treuil, tout au plus un petit manége; on se servait de sacs pour tirer le charbon, et de seaux pour épuiser les eaux souterraines. C'est notamment ainsi qu'a été exploité le bassin houiller de la Loire durant les deux premiers tiers du XVIIIe siècle. Il existe encore maintenant en France quelques mines à ciel ouvert, dans l'Allier et l'Aveyron par exemple, mais elles sont

(1) La progression de l'extraction houillère de notre second bassin se déduit des chiffres suivans : en 1810 2,318,382 quintaux métriques, — en 1820 3,230,125 q. m., — en 1830 4,944,776 q. m., — en 1840 7,762,965 q. m., — en 1850 10,016,774 q. m., — et en 1852 10,728,458 q. m., soit près du cinquième de la production française. Depuis cette époque, la production du bassin du nord a doublé.

en infime minorité. On atteint de préférence aujourd'hui les couches à une très grande profondeur par des puits et par des galeries qui ne débouchent qu'exceptionnellement au jour, quand le gîte houiller est situé dans une montagne.

Le creusement de ces puits est à coup sûr l'un des exemples les plus remarquables des luttes hardies que l'homme engage avec la nature pour lui arracher les richesses qui constituent la propriété souterraine, luttes d'où il sort généralement victorieux. Tantôt, quand il rencontre une portion de terrain sans consistance, il y enfonce un large et long tube en fer, enlevant le terrain ainsi isolé de la masse, soit au fur et à mesure de l'avancement, soit lorsque le tube est arrivé à un terrain solide. Tantôt, et c'est par ce procédé que notre compatriote Brunel a creusé l'un des puits qui donnent accès au tunnel de la Tamise, il descend une tour de maçonnerie qui s'enfonce par son propre poids : dans le cas que je cite, la tour gigantesque, d'une hauteur de 10 mètres environ, emportait la machine à vapeur qui devait servir à vider l'espace cylindrique ainsi déterminé; tantôt enfin, et je dois m'arrêter quelques instans sur ce procédé original, dû à l'un des hommes qui entendent le mieux la recherche du combustible minéral, on ne songe pas à épuiser les eaux, on les refoule d'une manière permanente au moyen de l'air comprimé.

Dans le creusement d'un puits au milieu de sables mouvans et aquifères sur une des rives de la Loire, il s'agissait, — alors qu'un tube d'une vingtaine de mètres avait déjà été enfoncé jusqu'au terrain solide, — de contenir les eaux pour relier hermétiquement le tube à ce terrain. M. Triger, dont la méthode hardie a été plus tard appliquée avec le même succès au foncement des puits dans le terrain houiller du nord, eut l'idée en 1839 de surmonter le tube d'un appareil qu'il appelle *sas-à-air*, et qui est une modification fort ingénieuse de la cloche à plongeur. Qu'on se figure un vaste cylindre en fonte, muni d'une soupape de sûreté, destinée à empêcher une élévation trop grande dans la pression de l'atmosphère artificielle dont il va être rempli, et de deux portes s'ouvrant en sens inverse, c'est-à-dire vers l'intérieur, pour permettre l'entrée et la sortie des hommes et des matériaux, et placées l'une à la base supérieure du cylindre, l'autre à la base inférieure, — celle qui est au-dessus du tube garnissant le puits. Cette immense boîte est pourvue de deux robinets, situés comme les deux portes dont je viens de parler, et la mettant en communication l'un avec l'atmosphère extérieure, l'autre avec le tube. Durant la période de travail, le premier de ces robinets est fermé, le second est ouvert; une machine a comprimé de l'air sous une pression de trois atmosphères (deux effectives)

dans le sas, et par suite dans le tube, puisque ces deux espaces communiquent ensemble: l'eau est refoulée, et les ouvriers, travaillant à sec au fond du puits, envoient leurs déblais dans le sas-à-air par l'intermédiaire d'un petit treuil. La porte inférieure joue librement, et la porte supérieure est fortement pressée. Au moment où les ouvriers doivent sortir, on ferme la porte et le robinet inférieurs, et on ouvre avec précaution le robinet supérieur; l'équilibre atmosphérique se rétablit dans le sas-à-air, la porte supérieure peut être ouverte, et les ouvriers quittent le travail. Une manœuvre tout à fait inverse s'opère lorsqu'ils viennent le reprendre.

Il se passe là, on le pressent, des effets physiologiques tout particuliers pour les ouvriers, qui travaillent dans une atmosphère d'une pression double de celle à laquelle ils sont habitués, et qu'il serait téméraire de vouloir beaucoup dépasser. Dans cette atmosphère artificielle, l'homme peut à peine siffler; il ne parle qu'avec effort, et nasille plus ou moins; il ressent une sorte de bien-être excessif, dû à l'activité de la respiration, accusée par la rapidité du phénomène de la combustion (1), qui est telle qu'il faut des lampes à mèches très petites pour l'éclairage. La circulation du sang toutefois ne paraît pas se modifier; la sensation de douleur ou tout au moins de gêne ne se manifeste qu'au commencement de la production et au moment de la cessation de l'atmosphère artificielle. Quand l'ouvrier a pris place dans le sas et que la pression de l'air augmente, il éprouve des bourdonnemens et des douleurs d'oreilles pendant plusieurs secondes, et respire avec quelque difficulté; quand il y revient pour sortir et que l'équilibre ordinaire tend à se rétablir, il se trouve sous l'impression du froid engendré par la raréfaction de l'air primitivement comprimé, et tel qu'un brouillard épais remplit le sas. Enfin, plusieurs heures après avoir quitté le travail, il est sujet à des maux de tête, à des douleurs dans les articulations qui ont parfois été jusqu'à la perclusion des membres, il garde aussi une sensibilité maladive des organes de l'ouïe; mais, je dois me hâter de le dire, ces effets fâcheux paraissent toujours avoir été momentanés et avoir cédé à un traitement fort simple. Néanmoins il ne faut employer dans un travail aussi exceptionnel que des hommes jeunes, robustes, d'une grande tempérance, auxquels on doit donner une nourriture très substantielle.

Cette compression atmosphérique présente en outre le danger de l'explosion du sas-à-air, et un accident grave de ce genre est arrivé dans le département du Nord à la fin de 1846. Un soir, le couvercle

(1) Le feu se propage avec une telle vitesse, qu'un ouvrier qui avait laissé enflammer ses vêtemens périt victime de son imprudence, sans qu'il fût possible de lui porter secours.

se brisa subitement avec fracas, probablement par suite du mouvement descensionnel qu'avait pris un massif de maçonnerie placé au-dessus de l'appareil. Quatre ouvriers qui se trouvaient dans le sas-à-air furent violemment projetés contre les parois et tués sur le coup. Quatre autres, qui travaillaient dans le puits, auraient pu se sauver : la porte de communication, en se refermant, avait empêché une diminution instantanée de tension atmosphérique qui eût suffi à elle seule pour tuer ces ouvriers; mais, dans leur précipitation à remonter, deux d'entre eux tombèrent au fond du puits, où ils se noyèrent, l'eau ayant fait irruption aussitôt après la cessation de la cause qui la contenait, et deux seulement réussirent à s'éloigner sains et saufs.

On n'a pas toujours à foncer un puits au travers des sables d'alluvion de la Loire, ou dans l'étage supérieur du terrain crétacé, dont les fissures donnent naissance, dans le nord de la France, à des nappes d'eau souterraines d'une abondance exceptionnelle, qu'il faut traverser sur une vingtaine de mètres pour gagner le terrain solide et imperméable. Dans une roche ordinaire, le creusement se fait par le tirage à la poudre; les déblais fournis par les coups de mine sont élevés au jour par des moyens dont la perfection est en rapport avec la profondeur du puits. Les eaux fournies par le terrain, et qui pourraient gêner les ouvriers, sont retenues par des moyens appropriés ou conduites dans un réservoir qui est vidé à des intervalles réguliers. Je ne dois pas oublier de mentionner ici l'audacieuse tentative de M. Kind, qui, au moyen d'un engin gigantesque, a foré, comme un trou de sonde, un puits dont le diamètre avait plus de 4 mètres, et qui avait atteint une profondeur de plus de 120 mètres, lorsqu'il a dû être abandonné par suite de l'affluence des eaux.

Le plus souvent verticaux, ronds, carrés, ou, ce qui est beaucoup plus fréquent, rectangulaires, et divisés en compartimens réservés à des usages spéciaux, les puits de mines nécessitent généralement des travaux de soutènement destinés à garantir la solidité des parois. Ces travaux consistent dans le placement d'une série de cadres de bois, espacés en raison de la pression du terrain, derrière lesquels on met des bois de garnissage, reliés par des tirans qui rendent solidaires toutes les parties du système, fortement maintenu à l'orifice du puits, ou par quelques madriers encastrés dans la roche. Quand ces travaux doivent en outre empêcher l'influence des eaux, ils prennent le nom de *cuvelage*. Telle est la destination qu'ils reçoivent surtout dans le bassin du nord, où la présence de terrains très aquifères est une source considérable de dépenses. C'est ainsi qu'un puits atteignant le terrain houiller à 140 mètres de profondeur a coûté

plus de 1,700,000 francs, après avoir exigé l'établissement d'une machine d'épuisement de la force de 530 chevaux. Si l'opération du *cuvelage* ne laisse pas de présenter des difficultés excessives, le principe du moins en est simple; l'idée de maintenir ainsi les eaux est due, dit-on, à Jacques Desandrouin, le glorieux explorateur de notre bassin du nord, ou à quelqu'un de ses compagnons. Dans cette succession de couches supérieures au terrain houiller, toutes ne sont point aquifères; quelques-unes sont imperméables. Il faut, soit réunir deux de celles-ci par des procédés assez parfaits pour empêcher toute infiltration d'eau, soit établir de même dans l'une la base d'un cuvelage assez haut pour que les eaux ne puissent passer par-dessus ce tube, autour duquel elles se tiennent sans entrer dans le puits.

Les galeries. qui forment avec les puits l'ensemble de l'édifice souterrain d'une mine, sont horizontales ou inclinées, et généralement à sections relativement petites. Là encore, le défaut de solidité du terrain est combattu par un boisage ou un muraillement. Ce dernier mode de soutènement, naturellement plus cher, mais aussi d'une durée indéfinie, est réservé pour les galeries de roulage et d'écoulement qui doivent servir longtemps. Le boisage le plus complet est composé d'une série de cadres plus ou moins espacés, et reliés au besoin par des bois de garnissage. Ce boisage n'est garni d'une pièce inférieure que dans le cas, assez fréquent pour les mines de houille, où le terrain exerce une pression de bas en haut: il est souvent réduit à la pièce supérieure, aux deux pièces verticales, et même à une seule de ces dernières, suivant les circonstances. Il s'agit en effet d'une des plus grandes dépenses de l'exploitation, l'air chaud et vicié des mines pourrissant rapidement les bois, et nécessitant un entretien fort coûteux de la charpente souterraine. Le muraillement est parfois commandé par la destination, lorsqu'il s'agit d'une de ces chambres où doivent être placés des foyers, soit pour l'aérage de la mine, soit pour la production de la vapeur d'une machine établie souterrainement.

Il est un ouvrage particulier que je ne dois point passer ici sous silence; je veux parler du *serrement*, pratiqué dans une galerie qui reçoit en un point une irruption de sources débouchant par un ensemble de fissures. On dirige momentanément les eaux de manière à ne point être gêné, et on pratique, dans un endroit où le terrain est bien compact, une entaille suffisante, qu'on bouche avec un assemblage de pièces de bois rendu étanche, et que je ne puis mieux comparer qu'à un gigantesque tampon disposé de telle sorte que la pression des eaux tende à le serrer.

Les outils proprement dits du mineur sont le pic et la *pointerolle*,

que le mineur allemand porte figurés en croix sur sa casquette; il faut y joindre des coins et des leviers en fer, ainsi que tout l'attirail du tirage des rochers à la poudre; la dureté du terrain détermine si l'on doit faire usage du pic, de la pointerolle ou de la poudre. Ce dernier procédé, qui a été introduit dans le travail des mines au commencement du XVIIe siècle, est exclusivement employé aujourd'hui pour l'entaillement des roches les plus résistantes, excepté lorsqu'il s'agit de travaux très réguliers où la pointerolle reprend légitimement son ancien empire. Dans les gîtes de houille, le mineur trace avec le pic, soit à la base du massif, parallèlement à la couche, soit en un point quelconque d'un lit argileux, un sillon profond; il découpe perpendiculairement le massif de chaque côté, puis le détache en enfonçant une série de coins à la partie supérieure de la couche, ou en se servant de la poudre quand il s'agit d'une houille dure.

Les méthodes d'exploitation de la houille varient, on le conçoit, selon la nature et la disposition des gîtes. Sans entrer à ce sujet dans des détails qu'il faudrait multiplier à l'infini, je me bornerai à indiquer le procédé usité pour exploiter une mine de houille placée dans des conditions moyennes à tous égards. On atteint les couches le plus bas possible par un puits, dont la coûteuse installation exige la connaissance la plus approfondie de l'allure de ces couches. Ce puits est ensuite relié aux couches, à divers niveaux, par des galeries menées perpendiculairement à la direction des masses houillères. A partir du point où la couche est rencontrée par le puits ou par ces galeries, on mène d'autres galeries, qui découpent la couche en massifs rectangulaires dont les dimensions horizontales sont en relation avec la solidité du terrain. Dans cette première période, les galeries faites dans le charbon donnent des produits; on procède, dans une seconde période, à l'enlèvement des massifs houillers, en commençant dans la région la plus éloignée et en revenant toujours vers le puits d'extraction. Dans le bassin du nord, où les couches sont nombreuses et peu puissantes, les remblais fournis par les matières stériles tirées du gîte sont assez abondantes pour soutenir les excavations provenant de l'extraction du combustible, sans cependant en remplir complétement les vides. La pose de ces remblais est un travail différent de celui de l'abatage de la houille, et confié à des ouvriers spéciaux qui viennent, à la fin de la journée, consolider les excavations faites par les ouvriers préposés à la partie principale de l'exploitation. Dans la majorité des cas, les remblais fournis par les matières inertes sont tout à fait insuffisans, et on se borne à les utiliser pour en faire, suivant les circonstances, des piliers situés à égale distance ou des murs continus, qui ne forment qu'un soutène-

ment provisoire; c'est l'affaissement en masse du terrain supérieur qui est destiné à combler les vides, quand on n'a plus à rentrer dans les chantiers. Toujours d'ailleurs des étais verticaux en bois sont placés au fur et à mesure de l'avancement des travaux et sont sacrifiés en partie. Lorsqu'il s'agit de couches très puissantes, pour lesquelles il n'y aurait pas moyen de construire économiquement des piliers capables de soutenir le terrain, on est obligé d'amener des remblais de la superficie et de les disposer plus ou moins irrégulièrement dans les excavations. Une méthode simple, mais improductive et surtout fort dangereuse, consiste à laisser des piliers qu'on abandonne et qui s'écrasent bientôt sous le poids du terrain supérieur. Il en a été ainsi dans plusieurs mines du département de la Loire. Enfin, quand on exploite par un même puits ou par les mêmes galeries des couches parallèles, on a soin de procéder de haut en bas, afin d'éviter la gêne qu'occasionnerait la dislocation du terrain pour l'exploitation ultérieure.

Le transport intérieur de la houille ne se fait qu'exceptionnellement à dos d'homme : il peut s'opérer dans des brouettes, il peut se faire avec des traîneaux armés de patins, que tire un ouvrier ou un cheval; mais il s'opère le plus souvent au moyen de chariots, dont les roues glissent sur de petits chemins de fer, quelquefois à ornières, le plus souvent à rails saillans très simples. Il est à peine besoin de dire que le système d'aiguilles et de plaques tournantes usité dans nos grandes voies de communications est réduit, dans les mines, à la plus grande simplicité. La voie est unique, avec quelques tronçons d'évitement. Si par hasard la mine débouche au jour par une galerie, ces rails se prolongent à la superficie jusqu'aux dépôts. En tout cas, la forme des chariots est très variable suivant les conditions qu'ils auront à remplir. Tantôt ils sont vidés en bas du puits d'extraction dans des tonnes plus grandes qui sont élevées au jour; mais ce transvasement a le grave inconvénient de briser la houille, dont les gros fragmens sont plus estimés que les petits. Tantôt ils sont eux-mêmes attachés seuls ou par groupes, s'ils sont petits, au câble de la machine d'extraction, ou encore, suivant le procédé le plus perfectionné, placés dans des cages, à deux ou même à quatre étages, qui sont enlevées par cette machine.

Pour un puits vertical de petite profondeur, l'engin d'extraction est un simple treuil, sur lequel est attaché un câble dont une partie s'enroule et monte une tonne pleine, tandis que l'autre se déroule et descend une tonne vide. Si l'exploitation est développée, cet engin primitif est remplacé par un manége à chevaux, et le plus souvent par une machine à vapeur plus ou moins puissante. Les tonnes d'extraction, d'une capacité variable qui atteint parfois 25 hecto-

litres, ont une forme bombée pour qu'elles ne s'accrochent point aux parois du puits. Les câbles sont en chanvre goudronné, ronds ou plats, ou en fer, et s'enroulent, suivant leur forme, sur un tambour cylindrique ou conique, ou dans une bobine. Si le puits est incliné, l'extraction s'opère à l'aide de chariots à caisses de forme appropriée.

L'exploitation d'une mine comprend, outre les travaux d'extraction, d'autres travaux non moins importans, destinés à combattre les deux grands ennemis du mineur, — l'eau et l'absence d'air.

J'ai déjà eu occasion d'indiquer les moyens qu'on emploie contre certaines inondations souterraines, de montrer, à propos de la loi de 1838, de quelle importance peut être l'asséchement des mines; il importe d'ajouter quelques mots sur l'épuisement régulier des eaux. Les puits sont le plus souvent terminés par un puisard de quelques mètres, augmenté au besoin par une galerie latérale, où viennent se rendre ces eaux et d'où on les extrait. Lorsqu'elles ne sont pas très abondantes, elles sont tirées au jour, à la fin de la période de travail, par la machine d'extraction avec des tonnes à soupapes. Toutefois l'épuisement s'opère principalement au moyen de pompes étagées, mues par des machines à vapeur, dont l'établissement et l'usage quotidien exigent des sommes considérables : la pompe inférieure élève les eaux du puisard dans une bache supérieure, où elles sont refoulées par une autre pompe, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'elles soient amenées au jour. Telle machine d'épuisement débarrasse ainsi quotidiennement une mine, dans une vingtaine d'heures, de 16,000 hectolitres d'eau pris à une profondeur de 3 ou 400 mètres.

Dans les galeries de mines, l'air est incessamment vicié par une absorption partielle d'oxygène, due à la respiration des hommes, à la combustion des lumières et à la décomposition chimique des substances qui se trouvent dans les excavations souterraines. Cette altération de l'air est encore augmentée par la présence des gaz qui proviennent de la déflagration de la poudre employée pour attaquer la roche, ou des dégagemens qui ont ordinairement lieu au travers des fissures du terrain. On a enfin à redouter, spécialement dans les houillères, le gaz hydrogène carboné, auquel les mineurs donnent le nom de *grisou*, et qui, en contact avec l'air atmosphérique, produit un mélange explosif et peut déterminer de graves incendies. L'emploi d'agens chimiques étant insuffisant pour détruire ces gaz nuisibles, il faut de toute nécessité avoir recours à des moyens physiques, par exemple à l'action continuelle de machines soufflantes ou aspirantes, qui, en lançant de l'air pur préalablement comprimé ou en aspirant l'air vicié, finissent toujours par engendrer une active

ventilation, bien essentielle pour préserver les mineurs de l'*anémie*, cette terrible affection qui leur est particulière, et ne comporte guère de remède. L'aérage des mines n'est pas toujours ainsi obtenu artificiellement; il est souvent naturel, le renouvellement de l'air résultant simplement de la différence qui existe entre la température, variable avec les saisons, de l'air atmosphérique et la température invariable des parois des excavations souterraines. Cette différence suffit même à déterminer un courant d'air persistant, alors que les deux orifices qui doivent faire communiquer au jour l'ensemble des travaux sont au même niveau, pourvu que quelque circonstance locale, assez fréquente, vienne rompre l'équilibre instable dans lequel se trouve la colonne d'air à mettre en mouvement. Lorsque les orifices sont à des niveaux différens, le sens du courant varie avec les saisons : en hiver, il entre par l'orifice inférieur et sort par le supérieur; en été, il suit la route inverse.

Dans le cas d'un orifice unique, comme dans une excavation en creusement, cet aérage naturel est rare. En hiver, pour un puits, il s'établit bien, mais il fait défaut en été. Aussi partage-t-on d'ordinaire ce puits par une cloison hermétique en deux compartimens, dont l'un est surmonté d'une cheminée de plusieurs mètres. Quand il s'agit d'une galerie horizontale de quelque hauteur, la différence de niveau des parties supérieure et inférieure peut établir un courant, mais il sera plus sûr de mettre une cloison soit verticale, soit horizontale, avec une cheminée. Il arrive parfois qu'au lieu de cette division de l'excavation, on se contente d'y placer un simple tube rectangulaire en bois, qui va jusqu'au fond et se prolonge verticalement au dehors de quelques mètres.

Lorsqu'une exploitation est en communication avec l'atmosphère par deux orifices au moins, et que la ventilation spontanée est insuffisante, l'aérage peut être activé, si l'on surmonte le plus élevé des orifices d'une haute cheminée en maçonnerie. Dès que l'exploitation a un certain développement, il faut avoir recours à un foyer placé au bas du puits de sortie de l'air (1) ou à des machines aspirantes ou soufflantes. On conçoit que la masse d'air pur introduite, par un moyen quelconque, dans l'ensemble compliqué d'excavations dont se compose une mine, doit être aménagée de telle sorte que le renouvellement ait lieu dans tous les endroits où sont les ouvriers. Cette masse d'air, variable avec l'état de l'atmosphère souterraine,

(1) Cette idée de l'emploi du feu pour appeler un courant d'air, qui, dit-on, était regardée comme neuve en Angleterre au commencement de notre siècle, avait été appliquée dans le département du Nord par Desandrouin, lorsqu'osant s'écarter à 800 mètres du puits, le hardi explorateur avait été obligé de se préoccuper de la ventilation de ses travaux souterrains.

est une espèce de réservoir auquel on puise pour attribuer à chaque région la quantité dont elle a besoin, en la dirigeant convenablement au moyen de portes, dont les unes, se fermant hermétiquement, sont destinées à isoler les parties où le courant ne doit pas passer, et dont les autres, ne fermant qu'incomplétement et percées même d'ouvertures en rapport avec les exigences des travaux, règlent l'affluence de l'air. C'est par un système ainsi combiné de portes que l'on parvient à introduire de l'air pur jusqu'au front des chantiers d'exploitation, sans qu'il arrive avec une vitesse capable de gêner les ouvriers.

L'emploi des foyers d'aérage, très répandu dans les houillères, simple et peu dispendieux, permettant d'ailleurs, quand la température n'est pas trop élevée, l'usage des puits de sortie de l'air pour l'extraction, peut même s'étendre aux mines à grisou. Seulement il est alors absolument indispensable de placer le foyer dans une chambre spéciale. Ce foyer doit être alimenté avec de l'air qui n'ait pas circulé dans les travaux, et la petite galerie qui relie cette chambre avec le puits de sortie de l'air doit être assez longue pour que jamais une étincelle ne puisse atteindre le mélange explosif qui est soutiré par le courant ascendant. Autrefois le procédé employé pour se débarrasser du grisou était élémentaire, mais fort dangereux, et finalement insuffisant au point de vue de l'aérage. Chaque matin, un ouvrier, la figure bien enveloppée, allait y mettre le feu; maintenant on se borne à le délayer dans de l'air pur en suffisante quantité, et à remplacer, dans les mines où ce gaz existe, les chandelles ou les lampes à feu nu, qui constituent le moyen d'éclairage ordinaire, par la lampe de sûreté, qui a immortalisé le nom du chimiste anglais Davy.

Ici encore je rencontre un écrivain qui a voulu dramatiser un épisode de l'histoire de l'industrie houillère; mais je suis obligé de le combattre, car il a émis une hypothèse erronée au sujet du principe sur lequel est fondée la lampe bienfaisante. Dans une pièce représentée, il y a peu d'années, sous le titre de *la Lampe de Davy* (1), on suppose que la fiancée du grand chimiste, ayant, malgré ses recommandations, ouvert un récipient plein d'un mélange explosible à côté d'une lampe allumée, jette instinctivement, en le voyant

(1) Cette comédie en un acte et en vers, de M. Ostrowski, a été représentée en 1854 au second Théâtre-Français. — J'ajouterai à ce propos que, si l'industrie houillère a ses poètes, elle a aussi son peintre. On a pu remarquer à l'exposition dernière de grandes études à l'aquarelle des mines de Saône-et-Loire, faites par M. Bonhommé, qui, à l'exposition universelle, avait représenté des intérieurs de forges de la Meuse et du Berri. En Angleterre, les grands industriels se plaisent à faire ainsi exécuter le panorama de leurs magnifiques établissemens.

reparaître, son écharpe sur ce récipient et empêche ainsi l'explosion imminente. Frappé de ce fait, mais préoccupé du peu de consistance du frêle tissu. Davy applique machinalement son front sur le treillage métallique qui garnit la croisée, et, à l'impression de froid qu'il ressent, conçoit l'idée d'utiliser ce treillage métallique. C'est sans doute une idée heureuse que de célébrer et de vulgariser sous la forme dramatique une des inventions les plus remarquables de l'industrie minérale; mais je crois devoir placer à côté de la fiction la réalité. Le principe de la lampe de Davy réside dans la propriété que possède une gaze métallique, — à mailles suffisamment étroites (120 à 140 ouvertures par centimètre carré), — d'intercepter la flamme produite par la combustion d'un mélange d'hydrogène carboné et d'air atmosphérique. En conséquence, la mèche d'une lampe ordinaire est placée au milieu d'un cylindre de gaze métallique, dans l'intérieur de laquelle pourra impunément prendre feu l'air impur que ce cylindre contient sans enflammer l'atmosphère ambiante. La seule précaution, indiquée par Davy lui-même, consiste à éviter une agitation trop forte de la lampe, parce qu'elle peut faire passer la flamme au travers de la gaze. Là est le danger de cette belle invention; il ne faut donc pas, malgré la ventilation parfaite dont ont besoin les houillères à grisou, que la vitesse du courant dépasse une certaine limite. L'inconvénient de la lampe de Davy est une insuffisance de lumière dont se plaignent vivement les mineurs, et c'est à obtenir un meilleur éclairage que tendent toutes les modifications proposées par ceux qui veulent perfectionner cet appareil. On en a augmenté un peu le diamètre, ce qui ne peut se faire que dans des limites assez restreintes; on a substitué en partie au cylindre métallique un cylindre de cristal, et on a obtenu des lampes qui éclairent trois ou quatre fois plus que celle de Davy. Bien qu'elles ne soient pas non plus exemptes d'inconvéniens, elles tendent à se propager, notamment en Belgique.

Après l'indication des moyens d'habitation de l'édifice souterrain, de l'aérage avant tout indispensable des travaux, de l'épuisement des eaux, de la circulation intérieure, il convient de parler de l'introduction des ouvriers dans le cas le plus ordinaire, celui où l'édifice n'est en communication avec le jour que par des puits. Dès que ces puits ont une certaine profondeur, la question de la descente, et surtout de la remonte des mineurs, acquiert une importance, tout à la fois hygiénique et économique, qui mérite un examen particulier. On a commencé à s'en préoccuper, il y a environ vingt-cinq ans, dans la contrée minérale par excellence, dans le Hartz, où quelques mines atteignent jusqu'à 700 mètres de profondeur.

Le plus ordinairement les ouvriers circulent dans le puits au

moyen d'échelles verticales ou inclinées : le puits est partagé en sections de plusieurs mètres de hauteur, séparées entre elles par des planchers, et munies d'échelles à montans en bois ou en fer. Si l'échelle, régnant alors le long du puits, est verticale, la projection du centre de gravité du mineur qui s'y trouve tombant en dehors des points d'appui qu'il prend avec ses pieds, il est obligé de développer avec ses bras un effort considérable. Suivant quelques médecins, les fonctions respiratoires seraient en outre gênées au point de provoquer une déchirure des poumons; la fatigue peut, en tout cas, avoir pour conséquences immédiates des chutes qui, bien qu'elles ne puissent avoir lieu que sur les planchers de séparation, sont fréquemment mortelles. Les sujets jeunes et robustes peuvent seuls faire un usage continu des échelles; encore perdent-ils ainsi inutilement une fraction notable de leurs forces et de leur temps, et ils arrivent fatalement d'ailleurs à un dépérissement prématuré. Au point de vue économique, la question n'est pas moins grave. La dépense par ouvrier et par jour est estimée à 0 fr. 25 cent., en supposant un puits de profondeur moyenne exclusivement destiné à la descente et à l'ascension des ouvriers, et en tenant compte du capital de l'échelle et du temps perdu pour le travail.

Quant aux échelles inclinées, elles offrent à peu près les mêmes inconvéniens. M. Lambert, ingénieur des mines belge, a calculé la valeur de l'angle qu'une échelle doit faire avec l'horizon pour être à la fois sûre et commode. Il a trouvé que cet angle devait être de 70 degrés : alors le centre de gravité du mineur se projette précisément au milieu de ses pieds. Si cet angle était dépassé, la position du corps serait évidemment moins avantageuse; le danger n'existerait plus sans doute comme dans l'hypothèse contraire, mais une autre cause de fatigue serait introduite, l'homme n'étant point constitué pour marcher à quatre pattes ou à peu près.

L'usage des échelles est à coup sûr l'une des causes de l'asthme, auquel est si sujette la population souterraine; mais les avis sont partagés sur l'importance qu'il faut attribuer à cette cause. Une commission médicale du Hainaut belge estimait même en 1840 que la circulation précipitée apportait seule dans les fonctions respiratoires un léger trouble, qui n'était en outre que momentané, et que la dépense d'efforts musculaires dans la remonte ne devait point être prise en considération, comme précédant immédiatement le repos qui termine la journée. Quoi qu'il en soit de cet optimisme, que je suis peu disposé à partager, l'emploi des échelles inclinées est infiniment préférable à celui des tonnes d'extraction pour la circulation des mineurs dans les puits. Par ce dernier système, particulièrement usité dans les houillères de la Loire, la question de commodité est

certainement résolue aussi bien qu'on peut le désirer; mais il n'en est plus de même de la question de sûreté. De nombreux accidens, le plus souvent mortels, sont déterminés par l'usage des tonnes. Les câbles se rompent, les machines se brisent ou se dérangent, des corps tombent dans les puits, les deux tonnes de sens contraire se heurtent au croisement dans les puits qui ne sont pas divisés en compartimens; les tonnes peuvent être enlevées au-dessus des poulies sur lesquelles passent les câbles, ou être descendues dans le puisard qui se trouve au bas du puits. Si même ces diverses causes d'accidens pouvaient disparaître, l'usage des tonnes soulèverait encore une objection grave, car un tel mode d'ascension devient insuffisant en cas d'explosion du grisou ou d'irruption d'eau, en raison du nombre limité d'ouvriers qui peuvent être enlevés à la fois. En outre, pendant que la tonne est dans le puits, le mineur est soumis à l'impression d'un air froid et humide contre lequel il n'est pas défendu, comme sur les échelles, par l'exercice du corps. Finalement, bien que la dépense ne soit peut-être plus représentée ici que par une somme de 0 fr. 10 cent. par jour et par ouvrier pour la fraction afférente des frais d'achat et d'entretien de la machine d'extraction, etc., ce système est interdit dans plusieurs pays. En France, le règlement de 1813 est muet sur ce point; mais l'interdiction a été spontanément faite par la compagnie d'Anzin, qui donne un supplément quotidien de salaire de 1 franc 25 centimes à chaque ouvrier travaillant à une profondeur supérieure à 400 mètres. En Belgique, la proscription est toujours venue échouer contre les préjugés économiques des exploitans et les habitudes routinières des ouvriers. M. Lambert, qui s'est tout particulièrement occupé de cette question intéressante, a proposé, il y a une dizaine d'années, une échelle héliçoïdale en fer faisant précisément, au point où l'ouvrier pose le pied, un angle de 70 degrés avec l'horizon. L'expérimentation de cette échelle, à laquelle il ne manque qu'une rampe pour la transformer en escalier, a donné les résultats qu'avait annoncés la théorie, et n'a point produit les effets de vertige qui pouvaient être à craindre; mais cet ingénieux système n'a point été adopté par l'industrie, par suite de la nécessité qu'il entraîne du creusement d'un puits spécial. Cette objection est également faite à une invention encore plus complète et plus satisfaisante dont on a pu voir un modèle à l'exposition universelle; je veux parler de la *warocquère*.

Le principe élémentaire des *fahrkunst* (1) peut être facilement

(1) C'est ainsi que se nomment en Allemagne, où ils ont été primitivement inventés, les appareils destinés à monter et à descendre les ouvriers dans les mines.

saisi. Qu'on imagine de grandes tiges, disposées à une petite distance les unes des autres, animées d'un mouvement alternatif et inverse, tel que l'une monte pendant que l'autre descend et que deux oscillations consécutives de l'ensemble sont séparées par un temps d'arrêt. Chacune de ces tiges porte une série de plates-formes sur lesquelles un homme peut se tenir, et qui sont espacées du double de l'amplitude d'une oscillation. Il est évident que, si cet homme profite de chaque temps d'arrêt pour passer de la plate-forme où il est placé sur la plate-forte correspondante de l'autre tige, il montera ou descendra, suivant son point de départ. Inventée en 1833 par un officier des mines du Hartz, la *fahrkunst* n'affectait pas d'abord la forme perfectionnée que je viens de supposer, et qui est à peu près celle de la *warocquère*. Au lieu de plates-formes, les tiges ne portaient que de simples marchepieds, sur lesquels se plaçaient les ouvriers en s'aidant de poignées en fer qu'ils saisissaient avec les mains. Pour se servir de l'appareil ainsi conçu, il fallait évidemment une vigueur, une agilité qu'on ne trouve que dans la jeunesse. Ce système a heureusement été perfectionné par M. Warocqué, propriétaire d'un charbonnage belge. Ce bienfaisant et habile industriel s'était proposé d'obtenir un mode de circulation rapide et commode pour ses ouvriers dans un puits profond de 530 mètres. Il a trouvé, il y a plus de dix ans, une solution très complète du problème. Les paliers sont entourés d'une balustrade, divisés en deux sections, dont l'une est affectée à la série des ouvriers ascendans et l'autre à celle des ouvriers descendans, recouverts d'une tôle hérissée d'aspérités pour que le pied ne puisse glisser. Les tiges sont munies de poignées que l'ouvrier peut saisir au besoin dans l'obscurité. Cet appareil est mû par une machine à vapeur, et, ce qui constitue une modification capitale, le mouvement alternatif, imprimé directement à l'une des tiges, est transmis à l'autre par un balancier hydraulique, qui est en outre destiné à obvier à un dérangement de la machine, auquel cas les ouvriers trouvent dans le même puits une série d'échelles à leur portée. J'ai dit l'objection financière que soulève cet ingénieux mécanisme; elle semble avoir été levée par un ingénieur de la compagnie d'Anzin, M. Méhu, qui avait récemment installé une machine servant à la fois à l'extraction du charbon, à la circulation des ouvriers et même à l'épuisement des eaux; mais cet ingénieur est mort avant d'avoir pu compléter l'exécution de son idée, qui a été appliquée du reste à un puits incliné d'une houillère de la Haute-Saône.

Les *Annales des Travaux publics* de Belgique contiennent sur la *warocquère* un intéressant rapport où se trouve un calcul qui résume le côté saillant de la question du transport des mineurs dans un

puits. On suppose un centre d'exploitation desservi par un puits de 504 mètres et occupant simultanément 133 ouvriers : la remonte et la descente de ce personnel par les tonnes n'exigeraient pas moins de huit heures, soit le tiers de la journée complète: avec une *warocquère*, dans les conditions les plus timidement réduites de vitesse de la machine et du nombre d'ouvriers qui lui seraient confiés ensemble, la seconde de ces opérations se ferait en cinq quarts d'heure; la première ne demanderait qu'une demi-heure, et en cas de sinistre, où le temps est si précieux, qu'un quart d'heure.

Il ne me reste plus, pour compléter cette étude, qu'à rappeler le rôle tout particulier que l'exploitation des mines de houille a joué dans l'histoire de l'industrie humaine, et je ne parle pas ici du concours indispensable qu'est venu apporter à la machine à vapeur le combustible minéral. L'exploitation des houillères a déterminé la création de la machine à vapeur elle-même : c'est pour épuiser les eaux d'une mine de houille anglaise qu'a été conçu, à la fin du XVIIe siècle, le premier moteur à feu. C'est aussi à l'industrie houillère qu'est due l'introduction de la première machine à vapeur en France, importée en 1734 par la compagnie Desandrouin pour faciliter des recherches dans le terrain houiller du nord. L'exploitation des houillères anglaises a également engendré les chemins de fer, en nécessitant la construction de ces petits chemins à ornières destinés à faciliter le transport des produits de l'extraction. Elle a enfin provoqué la création de la machine locomotive, appliquée uniquement d'abord aux wagons chargés de charbon. En France et en Belgique comme en Angleterre, les premiers chemins de fer ont été faits pour desservir des mines de houille. C'est donc l'industrie houillère qui a été la source de tous les grands progrès de cette précieuse force motrice dont nous jouissons maintenant sous tant de formes.

E. LAMÉ FLEURY.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 octobre 1857.

De combien d'élémens les affaires du monde ne se composent-elles pas! Dans leur marche incessante, il n'est point de jour où elles n'attestent par quelque signe nouveau le travail universel de la vie sociale et politique des peuples. Même quand tout semble tranquille, rien ne s'arrête. Ce sont des hommes qui disparaissent, des situations qui se modifient, des intérêts qui se déplacent, des questions qui s'aggravent ou s'assoupissent alternativement. L'histoire de la veille n'est déjà plus celle du lendemain. A l'instant où nous sommes, les divans viennent de se réunir dans les deux principautés du Danube, et Rechid-Pacha remonte au pouvoir à Constantinople. L'Angleterre se réjouit d'un événement qu'elle attendait avec anxiété, et qui peut donner aux affaires de l'Inde une face nouvelle. En Espagne, un ministère vient de naître enfin à la suite de laborieuses péripéties. Au-delà de l'Atlantique, les États-Unis sont livrés depuis quelque temps à une crise commerciale et financière, qui a son retentissement à Londres et même à Paris, comme sur toutes les places du continent. Pendant ce temps, un homme qui représenta en France la révolution de 1848 dans ce qu'elle eut de meilleur et de plus régulier, un digne et vaillant soldat, le général Eugène Cavaignac, vient de mourir à l'improviste. Isolément quelques-uns de ces incidens n'ont qu'une importance relative; dans leur ensemble, ils peignent la situation du moment, et ils continuent cette histoire où tout a sa place, la diplomatie et les finances comme les crises constitutionnelles et la littérature.

Au premier aspect, rien n'est changé sans doute depuis quelques jours dans la situation des principaux états de l'Europe, et cependant voici deux pays où les souverains se retirent de la scène, au moins temporairement et pour la même cause. Le roi de Suède, sans descendre du trône, s'est trouvé assez gravement atteint dans sa santé pour abandonner la direction des affaires à une régence exercée par le prince royal. A Berlin, le roi Frédéric-Guillaume IV, à son tour, vient de transmettre momentanément le pouvoir au prince Guillaume de Prusse. Le roi actuel, on le sait, règne depuis 1840.

Il y a déjà quelque temps que le déclin de ses forces physiques était sensible. Ce souverain, spirituel et impressionnable, luttait vainement; l'instant est venu où l'illusion n'a plus été possible et où tout révélait la nécessité d'une résolution qu'il a fallu peut-être d'ailleurs habilement et délicatement préparer. Cette transmission temporaire des prérogatives de la royauté peut-elle exercer quelque influence sur la direction de la politique prussienne? D'abord elle est pour le moment limitée à trois mois; mais dût-elle avoir une plus longue durée, si d'ici-là le souverain actuel ne retrouvait pas la santé dans le repos, le pouvoir passe en des mains intelligentes et fermes. Le prince Guillaume de Prusse est le frère du roi et l'héritier présomptif de la couronne. Mêlé depuis longtemps à la politique de son pays, toujours chargé des plus grands commandemens, on peut dire que pendant la dernière guerre il était le chef de ce groupe dont les sympathies étaient pour l'Occident. Il marchait d'accord avec des hommes, comme le général Bonin, M. Bunsen, qui furent à cette époque éloignés des affaires, et lui-même il s'effaçait un instant, comme pour mieux attester l'indépendance de ses vues et de ses inclinations occidentales. Les idées qu'il a eues jusqu'ici, il ne les abdiquera pas sans doute en prenant le pouvoir, et si la politique prussienne ne subit pas en un instant des modifications essentielles qu'il serait puéril d'espérer, elle ne peut du moins que se ressentir heureusement d'une intelligente et favorable impulsion. Aussi bien la Prusse est peut-être aujourd'hui en situation de prendre un rôle, d'exercer une influence décisive dans une des principales affaires du moment. Comme la France, la Russie et la Sardaigne, elle s'est prononcée nettement et loyalement pour la libre manifestation du vœu public dans les principautés. C'était la simple exécution du traité de Paris, et la Prusse a maintenu l'autorité de cette grande transaction; mais elle n'a rien dit jusqu'ici qui puisse indiquer son sentiment définitif sur le principe même de l'organisation future des provinces du Danube. Or voilà la question qui se présente : elle s'agite à Bucharest et à Iassy, tandis que les crises ministérielles se succèdent à Constantinople. Que fera l'Europe, et comment se concilieront toutes ces divergences qui ont éclaté, qui ont produit des luttes d'influences si vives?

Là réside toujours le plus grave problème de la politique européenne au moment présent. Diplomatiquement, il reste ce qu'il était, un malheureux objet d'antagonismes, une cause de dissidences et de luttes qui ne se dénoueront que dans les délibérations du congrès. Seulement on n'en est plus aujourd'hui aux conjectures sur le vœu réel des populations roumaines des deux provinces. Ce vœu s'est manifesté sous une forme aussi claire que significative. Les deux divans, en effet, viennent de se réunir, à peu de jours d'intervalle, à Iassy et à Bucharest, et dès qu'ils ont été régulièrement constitués, ils ont commencé par émettre un vote qui résume en quatre points les conditions essentielles de la réorganisation demandée à l'Europe par les principautés elles-mêmes. Ces quatre points sont la garantie européenne des anciennes capitulations avec la Porte-Ottomane, — l'union sous un prince de l'Occident, — un gouvernement constitutionnel, avec une seule assemblée nationale représentant tous les intérêts, — la neutralité et l'inviolabilité du territoire roumain. Qu'on n'oublie pas que ce vote a été émis à peu près à l'unanimité, et que la motion a été adoptée à Iassy comme à Bucharest. Ainsi le

traité de Paris a voulu que les populations roumaines fussent consultées, et les populations ont répondu nettement et ostensiblement à l'appel qui leur était adressé. On s'est efforcé, il est vrai, d'infirmer d'avance l'autorité d'une telle manifestation, en établissant une sorte de solidarité entre l'idée de l'union et les utopies les plus extrêmes. On cherche encore à effrayer l'Europe en représentant les divans élus dans les principautés comme un composé des hommes les plus violens, les plus révolutionnaires, et c'est surtout à l'assemblée de la Valachie que ce a s'applique. L'élection de quelques-uns des émigrés de 1848 est le facile prétexte de ces accusations. Sans doute à l'ombre du drapeau de l'union il peut se grouper des passions légitimes ou illégitimes; — à côté des patriotismes intelligens, il peut y avoir des patriotismes égarés. C'est une erreur notoire pourtant de considérer l'élément révolutionnaire comme prépondérant dans le divan de la Valachie. Les révolutionnaires, malgré tout, ne forment qu'une minorité imperceptible, qui n'est pas plus nombreuse que celle des conservateurs extrêmes. La grande majorité se compose d'hommes libéraux, il est vrai, mais en même temps modérés et sensés. C'est à ces hommes aujourd'hui de contenir leurs délibérations dans les limites d'une sagesse prévoyante et patriotique. Qu'on remarque bien, du reste, que le vœu qui a été exprimé n'implique point une atteinte essentielle aux droits de la Porte. Jusqu'ici, il n'y a qu'une aspiration légitime manifestée avec modération, dans le plein exercice d'un droit, et avec une telle unanimité, qu'il est difficile aux gouvernemens d'Europe de n'en point tenir compte. Sans doute toutes les politiques arriveront au congrès libres et affranchies d'obligations; seulement elles ne peuvent faire elles-mêmes cet aveu éclatant, que l'appel adressé aux populations roumaines n'était qu'une formalité illusoire.

Mais aujourd'hui quelle influence peut avoir sur cette question des principautés la petite révolution ministérielle qui vient de ramener Rechid-Pacha dans les conseils du sultan? Quel rapport y a-t-il entre ces deux faits? Peut-être n'y a-t-il en réalité aucun rapport. L'opinion de la Porte est suffisamment connue; elle est opposée à l'union, elle l'était précédemment, elle l'est encore maintenant. Rien n'est changé. Ce n'est donc point pour redresser une direction et pour relever une politique que Rechid-Pacha reparaît sur la scène. Ce n'est pas non plus pour panser les blessures de lord Stratford, et par l'influence du représentant de l'Angleterre, qu'il remonte au pouvoir. D'après toutes les apparences, lord Stratford et M. de Prokesch ont été cette fois étrangers à un événement dont ils peuvent se réjouir sans l'avoir provoqué. Au fond, cette crise qui fait reparaître tout à coup Rechid-Pacha n'est qu'une de ces révolutions de palais comme il s'en voit toujours en Turquie. C'est en dehors de la politique que le sultan a trouvé les motifs de la résolution par laquelle il relève son ancien grand-vizir d'une chute profonde et méritée. Si les influences étrangères ont fait et défait des cabinets à Constantinople, ce n'est donc pas le cas aujourd'hui. Sait-on cependant quelle impression en définitive laissent toutes ces capricieuses et obscures révolutions de palais? C'est que la Turquie n'en reste pas moins ce qu'elle était, sans que les conseils sérieux puissent prévaloir sur les combinaisons les plus vulgaires. La réforme est dans les mots, elle n'est point dans les choses. Rechid-Pacha a réussi pendant longtemps à se faire considérer par l'Europe

comme le représentant des idées de progrès, d'une politique intelligente et libérale. Ayant beaucoup vécu dans l'Occident, il a mis son habileté de Turc à connaître les procédés à l'aide desquels les hommes d'état peuvent se faire au moins pour un moment une certaine renommée, et récemment encore il ne dédaignait pas de correspondre lui-même avec quelques-uns des journaux de l'Allemagne. Malheureusement ce prestige éphémère s'est évanoui, et il n'est plus resté qu'un homme d'état assez équivoque, dont le crédit est usé aux yeux de l'Europe, et qui a fini par se trouver isolé au milieu des Turcs eux-mêmes. Tel est l'homme qu'une faveur du sultan vient de placer une fois de plus à la tête des conseils de l'empire ottoman. Ce n'est pas lui qui sauvera la Turquie, et, à ne considérer que la situation actuelle, on peut dire que sa présence au pouvoir est un fait sans importance au point où est parvenue la question des principautés. C'est dans le congrès et par les conseils de l'Europe que cette question se décidera.

Et maintenant regardez vers l'Inde, cet autre théâtre de l'un des drames contemporains les plus saisissans et les plus sanglans. Les affaires de l'Angleterre suivent leur cours; elles viennent d'être marquées par un succès réel, probablement décisif, quoique longtemps attendu, la prise de Delhi. C'est le 20 septembre que la ville a été définitivement enlevée après six jours de combats d'artillerie et d'assauts qui ont rapproché successivement les Anglais du centre de la place. Il y a plusieurs mois que l'armée anglaise, éprouvée et décimée d'abord par les maladies, puis lentement renforcée, campait devant l'ancienne capitale de l'empire mogol; elle y est rentrée le fer à la main après des fatigues et des fléaux cent fois plus redoutables que le feu. Le commandant des troupes, le major-général Wilson, disait, dans un ordre du jour avant la lutte, qu'il n'avait pas besoin de rappeler à ses soldats leurs camarades cruellement massacrés, leurs femmes et leurs enfans égorgés, pour les pousser à un combat à mort. Le mot d'ordre était de ne faire aucun quartier aux rebelles; les femmes et les enfans devaient seuls être épargnés. Il est assez vraisemblable que les recommandations du général Wilson n'ont pas été oubliées dans cette lutte meurtrière. Quoi qu'il en soit, les troupes britanniques ont repris possession de la ville, et les insurgés ont été obligés de se replier à quelque distance. Ce fantôme de roi créé à Delhi ne parait avoir pu se sauver lui-même, selon certaines versions, qu'à la faveur d'un déguisement. Voilà donc la citadelle principale de l'insurrection tombée aux mains des Anglais, et la prise de Delhi a d'autant plus d'importance à ce point de vue, qu'elle relève aux yeux des Asiatiques le prestige des armes britanniques; mais en même temps il est certains côtés de cette situation nouvelle qu'il ne faut pas méconnaître. Si les insurgés ont essuyé une sanglante défaite, ils paraissent s'être battus énergiquement et ne semblent pas désorganisés jusqu'ici. S'ils ne sont plus dans la ville choisie par eux comme le siége d'une révolution, ils ont dû se rejeter dans le reste du pays et accroître sur d'autres points les forces de l'insurrection. S'ils font peu de progrès, s'ils n'avancent pas, ils représentent toujours une force redoutable qu'il est difficile d'atteindre et d'abattre. Quant aux autres parties de l'Inde, la situation est loin de s'éclaircir complétement encore. La citadelle de Lucknow résiste toujours aux insurgés qui l'assiégent, et elle a l'espoir d'être prochainement ravitaillée par le général Havelock,

qui a pu de nouveau quitter Cawnpore et repasser le Gange; toutefois le succès de la marche de cet audacieux général n'était point encore un fait accompli il y a un mois. A Madras et à Bombay, les symptômes sont les mêmes que par le passé : nulle commotion générale; les révoltes partielles des troupes indigènes sont facilement neutralisées par des désarmemens. Sur certains points seulement, une sourde fermentation règne. En un mot, tout compensé, si la prise de Delhi est un grand pas fait par l'Angleterre, cette insurrection, qui a son foyer principal dans le Bengale, n'est pas encore vaincue. La situation générale de l'empire britannique dans l'extrême Orient demeure pleine d'incertitudes et de mystères, et chaque jour apporte quelque lugubre révélation de plus sur cette succession de meurtres et de scènes barbares qui ont désolé ces contrées depuis quelques mois. La seule impression nette et claire qui reste en définitive, c'est que l'Angleterre ne sombrera point à coup sûr dans cette terrible aventure où elle est engagée; mais elle a devant elle une œuvre nouvelle à recommencer, une œuvre où la politique a autant de part que l'épée.

Dans le mouvement des choses, il n'y a pas seulement ces affaires des peuples et ces luttes où se débattent des intérêts de domination. Il est des hommes qui ont eu le privilége de représenter un moment particulier de l'histoire d'un pays, et quand ces hommes disparaissent, leur mort est comme un événement politique : elle rappelle aussitôt ce qu'ils ont fait, ce qu'ils ont été, les services qu'ils ont rendus. Telle est aujourd'hui en France la mort soudaine et imprévue du général Cavaignac, qui vient d'être emporté en un instant dans la retraite prématurée que les événemens lui avaient faite. Le général Cavaignac n'était arrivé que tard dans la politique, et il y avait trouvé subitement un rôle exceptionnel. La première partie de sa carrière s'était passée dans les camps, dans cette rude vie de la guerre d'Afrique. Là il se formait, montant de degré en degré jusqu'au sommet de la hiérarchie militaire, et plus d'une fois dans ces glorieuses années il donna l'exemple, entre tant d'autres, des plus mâles et des plus sévères qualités du soldat. Il était de cette brillante et héroïque pléiade de jeunes généraux qui se groupaient et grandissaient sous l'illustre maréchal Bugeaud. C'est là que le surprit la révolution de 1848. La république espérait peut-être rencontrer en lui un général démagogue; elle trouva un homme plein du sentiment de l'honneur du pays et de l'armée, façonné à la discipline, dévoué sans doute par conviction aux institutions nouvelles, mais décidé à les conserver pures d'excès, et au besoin à les défendre contre le fanatisme des sectaires. Le jour où l'anarchie se montra, il se trouva naturellement l'homme de la société et de la France. Combien d'hommes ont eu cette fortune de tenir un jour à la pointe de leur épée les destinées de leur pays! Porté à la dictature par la plus terrible des insurrections, le général Cavaignac exerça le pouvoir simplement et dignement, de même qu'il sut le quitter sans le disputer et sans s'abaisser. Lorsque les événemens changèrent encore une fois les destinées de la France, il se retira de la scène. Deux fois cependant, en 1852 et tout récemment encore, il fut élu député au corps législatif. Il n'avait point accepté le mandat que lui avait conféré la première élection de 1852. Il ne s'agit point ici de discuter une question de parti, d'apprécier la valeur des opinions républicaines. Le fait est que pour tous le général Cavaignac

était un homme supérieur à ses opinions, et qui n'appartenait que très secondairement à la république, qui appartenait avant tout au pays. Pour tous, c'était un homme d'un caractère intègre, d'un esprit sévère et droit, et ces qualités chez lui rehaussaient encore la valeur du soldat. C'est là justement ce qui lui avait attiré l'estime et ce qui fait de sa mort prématurée une perte pour le pays.

Ce n'est que par de tels faits qu'on se sent ramené parfois vers la politique telle qu'elle existait il y a dix ans. A un autre point de vue, la politique n'est-elle pas tout entière aujourd'hui dans les choses matérielles, dans ce mouvement d'intérêts où l'on distingue par instans de si singulières et de si profondes crises? M. le ministre des finances, sans doute pour répondre à une préoccupation publique, vient de mettre au jour un rapport à l'empereur qui tend à exposer la situation financière de la France, telle qu'elle ressort de l'état du budget, de la dette flottante et de la dette consolidée. Or que résulte-t-il des informations du gouvernement? D'après ces données, l'année 1854 serait la dernière dont le budget aurait été en déficit. Les découverts accumulés jusqu'à ce moment s'élèveraient à 886 millions. Les dépenses ordinaires et extraordinaires des années 1855, 1856 et 1857 seraient facilement couvertes par le produit des emprunts, le progrès incessant des revenus indirects et l'acquittement anticipé des contributions directes. En prenant pour point de départ cette situation et diverses mesures législatives récemment adoptées, on pourrait arriver à ramener la dette flottante au chiffre de 750 millions et à rétablir au moins une partie du fonds d'amortissement, détourné de sa destination depuis nombre d'années et consacré aux dépenses générales de l'état. Enfin le budget de 1859, même en admettant une augmentation de traitement en faveur des fonctionnaires peu rétribués, pourrait être établi dans des conditions d'un équilibre véritable. Ce tableau est fort rassurant sans doute, et le gouvernement tiendra vraisemblablement à faire de cet équilibre une réalité. M. le ministre des finances ne peut néanmoins se dissimuler qu'il n'y ait aujourd'hui une situation difficile pour toute une partie de la fortune du pays, pour les valeurs industrielles, les titres et les fonds publics. C'est qu'en effet il règne en ce moment une crise qu'on peut considérer comme générale, qui a commencé principalement aux États-Unis, et qui a son retentissement en France comme en Angleterre : les banques de Londres et de Paris viennent d'élever le taux de leurs escomptes à 8 et 7 1/2 pour 100 ; mais c'est surtout aux États-Unis que cette crise sévit dans toute son intensité. Les faillites se succèdent, les banques suspendent leurs paiemens en espèces. Or à quoi tient cette situation? Elle tient à la multiplicité des entreprises, à l'excès des spéculations, à l'émission exagérée de toute sorte de titres. Il vient un jour où la liquidation est inévitable et où la vérité éclate. Alors on voit à nu les désordres de ce mouvement matériel qui est la véritable plaie de ce temps-ci.

La curiosité est l'âme de toutes les recherches de l'esprit. Le jour où elle s'éveille chez l'homme, celui-ci regarde autour de lui, et il s'interroge sur sa propre nature, sur ce qu'il voit, sur ce qu'il entend. Il cherche à pénétrer le secret de ce monde qui le presse de toutes parts, dont il est le roi capricieux et souvent impuissant. Rien n'est indifférent, car

sous toutes les formes c'est la vie qui apparaît. M. Michelet n'est-il pas vraiment un des esprits les plus curieux de ce temps? Il n'a pas le goût des spéculations philosophiques, il a plutôt le goût du monde réel et de ses mystères. Il aime l'histoire, qu'il recompose à sa manière, avec un mélange de divination, d'étude et de fantaisie, et voici que depuis quelques années, parcourant l'échelle de la création, passant de l'homme à tous les êtres animés, il s'est fait naturaliste. Il y a quelque temps, il traçait la monographie de l'oiseau, décrivant le génie et les mœurs des frêles habitans de l'air; aujourd'hui ce n'est plus le monde gracieux et léger des oiseaux que M. Michelet décrit, il descend un degré, et il arrive à l'insecte. *L'Insecte!* tel est le titre de son dernier livre, étude bizarre, poétique et originale. M. Michelet est assurément un singulier naturaliste, observant avec son instinct, racontant avec son imagination, rempli de toute sorte de sympathies secrètes et tendres pour les choses qu'il décrit. L'insecte vous semble-t-il repoussant de prime abord? Ce sont des superstitions d'enfant et d'incompréhensibles répugnances. Pénétrez un peu plus profondément, vous verrez se dérouler tout un monde inconnu, le plus souvent impalpable, dont on ne s'effraie que parce qu'on ne l'a pas assez étudié. Il y a même un naturaliste qui a proposé de faire entrer les insectes dans l'alimentation publique, car, dans notre amour de la nature, il est à craindre que nous ne finissions par dévorer tous les êtres de la création. M. Michelet tout au moins voit une multitude de choses dans les insectes; il porte à ces animalcules un évident intérêt, et il les décrit tous, depuis le scarabée jusqu'aux termites, depuis la fourmi industrieuse jusqu'à l'élégante demoiselle, depuis le moucheron, qui aiguillonne les troupeaux pour secouer leur torpeur dans les temps chauds, jusqu'à l'abeille. L'auteur n'oublie rien, pas même la physionomie de ces petits êtres, qu'il trouve pourtant quelquefois assez indistincte. Si l'on veut savoir ce qu'une imagination brillante et originale peut faire d'un tel sujet, on n'a qu'à lire le récit des expériences et des observations de M. Michelet : vous suivrez les étreintes enflammées de ces deux insectes, le Roméo et la Juliette de l'espèce; vous assisterez aux noces, aux travaux et même aux guerres civiles des fourmis. Voici à son tour l'araignée qui tisse sa toile et qui se comporte singulièrement avec son mari, réduit au rôle subordonné et humiliant de prince-époux, de mari de la reine, sans compter qu'il est exposé à être dévoré par sa terrible moitié, si la faim parle trop haut. Quant à la destination utile d'une infinité de ces petites bêtes, elle n'est pas décrite avec moins de zèle scrupuleux.

Dans cette étude microscopique du monde des insectes, il s'élève cependant des questions graves. Par exemple, est-il vrai que les fourmis aient des esclaves, ainsi que l'a dit leur historien, Huber? Chose terrible à supposer qu'il y ait un insecte immoral, machiavélique et pervers, offrant un argument aux partisans de l'esclavage! Pourtant le fait n'est pas entièrement prouvé, M. Michelet le pense du moins. D'un autre côté, les abeilles forment-elles une monarchie avec un roi? On l'a cru longtemps; puis il s'est trouvé que ce roi était une reine, et même cette reine, en définitive, est très subordonnée aux formes légales et constitutionnelles, de sorte que ce serait au fond un état démocratique. Seulement c'est une élite intelligente, aristocratique, qui gou-

verne la communauté et domine, tandis que dans la foule des abeilles les unes vont recueillir le suc des fleurs, et les autres font la cire. En un mot, la monarchie des abeilles ressemblerait assez à la monarchie anglaise, ce qui prouverait que celle-ci vient directement de la nature. L'insecte n'a-t-il pas aussi une âme comme l'oiseau? C'est une question que l'auteur ne tranche pas tout à fait, mais qu'il serait bien près de résoudre affirmativement, il nous semble. Ainsi va cet esprit ardent et original, faisant tout revivre, prêtant un sens aux choses et laissant toujours cette impression, que la nature a de merveilleux secrets, une merveilleuse ordonnance dans laquelle rien n'est inutile, pas même l'insecte imperceptible. M. Michelet n'est pas certainement un naturaliste très rigoureusement scientifique; c'est un poète qui a la faculté heureuse de mettre plus de poésie dans ses hypothèses et même dans ses bizarreries que beaucoup d'écrivains n'en mettent aujourd'hui dans leurs livres de vers.

De ces livres si nombreux et le plus souvent si peu connus, il n'en faut pas médire pourtant; ils ont leur place dans notre littérature. Si l'on voulait, il est vrai, feuilleter d'une main assidue toutes les œuvres de poésie livrées tous les matins au souffle capricieux et indifférent du siècle, les jours n'y suffiraient pas; mais en même temps, si l'on songe à tout ce que ces pages représentent de rêves juvéniles, d'élans d'imagination, d'enthousiasmes du cœur et de travail persévérant, on est secrètement touché de cette invariable fidélité à l'art des vers. Ce grand art de la poésie, après tout, a toujours le mérite d'être une spéculation désintéressée; il élève l'âme et l'esprit au-dessus des convoitises matérielles. On ne lui demande pas même toujours le succès, et on l'aime encore. Malheureusement, parmi ces vers contemporains qui se succèdent, et qu'on peut considérer comme les enfans de l'heure présente, beaucoup ne font que répéter une chanson qui a été déjà chantée bien des fois. Les uns se rattachent à l'école de la couleur et du pittoresque, qui n'a été trop souvent que l'école des mots sonores et des vaines emphases. Les autres cherchent encore à faire vibrer les cordes intimes du cœur, et s'efforcent d'ajouter quelques strophes nouvelles à cette éternelle mélodie, à ce poème sans fin des mystérieuses mélancolies de l'âme. Celui-ci, d'une allure plus libre et plus cavalière, marche ou vole sur les traces de l'auteur de *Rolla* et des chansons andalouses, et il lui sera toujours plus facile d'imiter les chansons que *Rolla* ou *les Nuits*. Il en est enfin qui, avec toutes ces inspirations, cherchent à se faire une inspiration propre, plus personnelle.

Veut-on ouvrir encore une fois quelques-uns de ces livres divers, on trouvera tout d'abord les *Rimes loyales* de M. Boulmier, et les *Feuilles d'Avril* de M. Pierre Barbier, et les *Poèmes du Foyer* de M. Audiffret. M. Théodore de Banville, qui vient de publier ses *Poésies complètes*, a un rang à part; il semble rester un des derniers représentans de l'école romantique. C'est un capitaine dans une armée qui a perdu ses généraux et même ses colonels. M. de Banville a conservé de l'école romantique l'habileté technique, la variété des rhythmes, l'art de plier la langue à toutes les fantaisies, et il a gardé aussi malheureusement un instinct matérialiste très prononcé qui éclate dans tous ses vers. M. Thalès Bernard, de son côté, écrit des *Poésies nouvelles*. Autant qu'on le puisse comprendre, l'auteur n'a voulu chercher la poésie ni dans les sociétés industrielles, où il n'y en a pas, ni dans le

passé, qui est désormais trop loin de nous. Il a voulu se rapprocher de la nature, mêlant les couleurs du midi aux vagues rêveries du nord pour donner à celles-ci plus de précision. En même temps il s'inspire des poésies populaires de l'Allemagne, de l'Écosse, de la Finlande, de la Roumanie, de la Hongrie, et avec ces élémens divers il essaie de former une poésie nouvelle. M. Thalès Bernard a-t-il réussi? Une œuvre ainsi comprise ne laisse point d'être artificielle. Il y a du moins dans les nombreux fragmens de M. Thalès Bernard un certain souffle poétique; plus d'un morceau est empreint d'une vive et forte couleur.

Si l'auteur des *Souvenirs d'un Voyageur*, qui ne se nomme pas, ne fait point une étude particulière de la nature et des poésies populaires, il voyage au moins; il voyage avec les sentimens d'un preux et la bonne volonté d'un poète. Où l'auteur ne dirige-t-il point sa course? Il va dans les Pyrénées, en Espagne, sur le Rhin, à Venise, à Naples, en Ecosse, à Smyrne, à Constantinople, en Afrique, et de chaque lieu qu'il visite il adresse ses confidences à ses amis, le plus souvent sous la forme d'un sonnet. C'est une poésie un peu cosmopolite, qui, sans être d'une grande nouveauté, a de la chaleur, et qui garde comme un reflet des scènes animées de la route. Il ne faudrait pas oublier la prison de Sainte-Pélagie, où l'auteur paraît avoir voyagé, sans le vouloir probablement, et d'où il date aussi ses vers. Ceux-ci ne sont pas les plus gais, on le comprend. — Évidemment M. Ferdinand Belligera, l'auteur des *Miettes d'Amour*, a un goût prononcé pour la poésie vive, cavalière, hardie; les sujets scabreux ne l'effraient pas, et sa muse court-vêtue a des familiarités singulières. Il y a de la gaieté de jeunesse, de la bonne humeur peut-être, dans ces vers; mais, hélas! la chanson de don Juan allant à la Closerie des Lilas, chantant Lisette, et Maria, et l'*ancienne* Héloïse, promenant sa fantaisie à travers le monde, cette chanson est-elle donc nouvelle? Nous l'avons entendue sur tous les tons. Mieux vaut cent fois, dans la jeunesse, suivre simplement son chemin, avoir des illusions, chasser l'ironie et le doute, s'abandonner aux purs et vrais enthousiasmes. — M. Louis Ratisbonne n'a point sans doute l'humeur sévère et chagrine; mais il y a quelque chose de cette fraîcheur de la jeunesse dans son petit livre *Au Printemps de la Vie*. C'est le portefeuille de la vingtième année. Il n'est pas, si l'on veut, très abondamment rempli : il contient quelques sonnets, quelques imitations de poètes étrangers et une fantaisie dramatique; il y a du moins cette grâce légère et sans prétention qui fuit avec l'âge pour ne plus revenir.

Dans ces vers et dans bien d'autres, il serait facile de remarquer, à des degrés différens, de la bonne volonté, du travail, du zèle. Que manque-t-il donc? C'est la flamme vive et durable de l'inspiration qui est absente. Non certes, la poésie n'est pas morte, ainsi que le disent, avec grande raison, tous les poètes qui viennent à tous les blasphémateurs de l'art des vers. La poésie n'est pas morte, mais elle languit; elle est arrivée à une période d'indicible lassitude après un merveilleux essor, et cet essor même n'a si promptement abouti à un déclin que parce que les hommes qui ont personnifié ce premier mouvement n'ont pas toujours tenu compte des lois supérieures de l'art. M. Sainte-Beuve défendait récemment la poésie moderne avec le zèle d'un homme qui ne veut point être converti comme on l'avait supposé, et qui tient à conserver de bons rapports avec la jeunesse ou du

moins avec ceux qu'il considère comme pouvant former une jeune littérature. Il se plaisait à décrire tout ce qu'on avait fait pour rajeunir la poésie il y a trente ans, pour « la montrer découpée à plaisir et revêtue des plus sveltes délicatesses, pour lui imprimer dans les vastes sujets le mouvement et la marche des groupes et des ensembles, pour faire voguer des trains et des appareils de strophes comme des flottes, ou les enlever dans l'espace comme si elles avaient des ailes, pour faire songer à la grande musique contemporaine ou à la gothique architecture... » C'est peut-être, il est vrai, parce qu'on a un peu trop songé à tout cela que la poésie a fini par perdre son chemin et par s'épuiser en s'égarant. Quoi qu'il en soit, l'œuvre de l'école du commencement de ce siècle est achevée; la forme a été assouplie, tous les rhythmes sont découverts. Il ne reste plus qu'à trouver les pensers nouveaux dont parlait le poète. En un mot, la poésie ne renaîtra tout entière que d'un nouveau travail moral préparant l'essor d'une inspiration nouvelle.

Mais revenons à la politique. La question des duchés danois, cette question qui est venue troubler les rapports entre le Danemark et la confédération germanique, va-t-elle entrer dans une voie de complications nouvelles? A ne considérer que l'apparence, ces épineuses difficultés semblent tout près de s'aggraver encore. On sait quel a été le résultat des délibérations de la diète provinciale du Holstein, qui a été récemment réunie à Itzehoe. Ce résultat absolument négatif, le gouvernement danois le constate dans une note diplomatique qui paraît avoir été communiquée aux diverses cours. Seulement, en constatant l'étrange accueil fait à ses propositions par la diète d'Itzehoe, le cabinet de Copenhague atteste une fois de plus le sincère esprit de conciliation qui l'anime, et ne se montre nullement éloigné de se mettre encore à la recherche de quelque moyen nouveau de transaction. Voici cependant que le duché de Lauenbourg vient de porter directement ses griefs devant l'autorité supérieure de la confédération germanique, et que la Prusse à son tour, peu satisfaite des déclarations du Danemark, paraît disposée à saisir la diète de Francfort. Le représentant de la Prusse à Francfort, M. de Bismark-Schoenhausen, a reçu la mission de s'entendre avec le représentant de l'Autriche pour présenter une proposition commune. C'est donc une aggravation réelle de cette terrible question. Le malheur dans tous ces débats, c'est que les duchés réclament, et qu'on demande impérieusement en leur nom ce que le Danemark ne peut accorder sans livrer les droits de son indépendance et de son intégrité. S'il ne s'agit que de justes griefs et d'intérêts légitimes, le Danemark ne saurait refuser de donner une satisfaction aux duchés de Holstein et de Lauenbourg; il a même manifesté l'intention de porter la question devant le conseil suprême de la monarchie. Sur ce terrain, il est donc toujours possible d'arriver à une transaction sans faire intervenir la diète de Francfort, et c'est à faciliter cette transaction que la Prusse et l'Autriche devraient avant tout s'employer, au lieu de céder à la pression violente des passions allemandes, soulevées en ce moment contre le Danemark.

L'Espagne a depuis longtemps accoutumé ceux qui suivent son histoire à l'imprévu de ses crises et de ses évolutions politiques. Il y a plus d'un mois déjà qu'elle se trouvait à peu près sans ministère; elle vient enfin de retrou-

ver un gouvernement, qui n'est point sorti sans peine d'une situation profondément troublée. Le nouveau ministère est présidé par l'amiral Armero; il compte dans son sein des hommes tels que MM. Mon, Martinez de la Rosa, Bermudez de Castro, qui appartiennent aux nuances les plus libérales de l'opinion conservatrice; il n'a pu réussir à se constituer qu'après de laborieuses négociations et un interrègne d'autant plus prolongé que M. Mon avait à se rendre de Rome à Madrid. Ainsi se trouve remplacé le cabinet dont le général Narvaez était le chef, et qui a dirigé pendant un an les affaires de la Péninsule.

Comment s'explique cette chute étrange et pourtant si prévue du précédent cabinet? En dehors des derniers incidens qui ont précipité la crise, la première cause est peut-être dans l'origine de ce ministère, qui était né, il y a un an, d'une faveur du palais, et qui a disparu dès que cette faveur a cessé, bien qu'il eût obtenu l'appui des chambres. Ce n'est pas là d'ailleurs la seule cause. Certes ce n'est point l'intelligence politique qui a manqué au général Narvaez. Le duc de Valence avait par lui-même une place assez élevée dans le parti conservateur, et il s'était montré assez souvent à la hauteur du pouvoir pour que sa présence à la tête du conseil fût aussi naturelle qu'efficace. Malheureusement, si le général Narvaez était personnellement l'homme le mieux désigné par son habileté et son énergie pour diriger les affaires dans la situation difficile où se trouvait la Péninsule, il composait le reste de son ministère d'élémens relativement faibles. M. Pidal était, il est vrai, une ancienne notabilité modérée; mais quelques autres ministres étaient peu connus, et manquaient de cet ascendant qui fait la force morale du pouvoir. Le ministre de l'intérieur notamment, M. Nocedal, a été depuis un an l'une des faiblesses du cabinet dont il faisait partie. Ses procédés hautains, sans en imposer beaucoup, n'avaient d'autre effet que de semer l'irritation, et il en résultait que le ministère, au lieu de rallier toutes les fractions du parti conservateur, comme il l'aurait voulu, n'arrivait qu'à les éloigner chaque jour davantage. La politique qu'il suivait dans la dernière session, bien que sanctionnée ostensiblement par les chambres, ne contribuait pas peu à ce résultat. En prétendant maintenir les conditions essentielles du régime parlementaire, le ministère froissait les désirs secrets des absolutistes, et en présentant des réformes constitutionnelles comme celle du sénat, il mécontentait sans profit les fractions libérales du parti conservateur. La loi sur la presse venait achever cette œuvre de dissolution du parti modéré, et bientôt le cabinet se trouvait seul, isolé, sans l'appui des chambres, avec des amis indifférens et une presse rendue hostile par la persécution. Ce n'est point là, peut-on dire, ce qui a tué le ministère Narvaez; il est mort parce qu'il est venu se heurter contre des influences de palais. C'est la vérité; seulement ces influences auraient été impuissantes, si le dernier cabinet avait pu s'appuyer sur un parti vigoureux et compacte, groupé autour de lui, s'il avait eu cette force politique d'une grande opinion défendant une situation. C'est ainsi que le général Narvaez, avec des facultés éminentes et un ascendant personnel jusque-là incontesté, n'a pu réaliser le bien dont un gouvernement présidé par lui devait inspirer l'idée, et qu'il s'est vu réduit à lutter contre une situation devenue chaque jour plus im-

possible. Il y a plus de trois mois que le ministère était condamné, il y a deux mois qu'il n'avait plus qu'une existence nominale; la difficulté était de le remplacer.

La reine, on le sait, faisait tout d'abord appeler M. Bravo Murillo, qui arrivait alors à Madrid. M. Bravo Murillo aurait pu sans doute rallier quelques-unes des plus notables fractions du parti conservateur; il a une position politique élevée. L'appel adressé à cet homme d'état était-il cependant bien sérieux? On en peut douter d'après les conditions dans lesquelles le pouvoir semble avoir été offert à M. Bravo Murillo. La reine lui proposait d'entrer dans un ministère assez incohérent par les élémens qu'il aurait réunis, et dont elle aurait gardé elle-même la présidence réelle. M. Bravo Murillo a décliné ces conditions, et alors c'est l'amiral Armero qui est devenu président du conseil, si tant est qu'il n'ait point été l'homme désigné au palais dès le premier instant. Quelle est donc la signification du cabinet définitivement constitué depuis quelques jours? L'amiral Armero est un officier distingué dont le nom ne représente aucune opinion politique bien tranchée, quoiqu'il ait été au pouvoir à plusieurs reprises avec le général Narvaez et avec M. Bravo Murillo lui-même. M. Martinez de la Rosa, qui devient ministre des affaires étrangères, est un homme anciennement considéré, aimé pour son caractère, toujours bien placé à la tête d'une assemblée, comme il l'était dans la dernière session, et qui ne peut plus apporter à un gouvernement que la force de sa vieille renommée. Le ministre de la justice, M. Casaus, est un magistrat sénateur, jusqu'ici fort peu mêlé à la politique. M. Manuel Bermudez de Castro, qui entre au ministère de l'intérieur, est un député intelligent et actif qui représentait récemment l'Espagne à Vienne, qui a été déjà ministre pendant un mois avec le général Lersundi en 1853, et que le cabinet actuel s'est attaché peut-être pour n'avoir pas à craindre son opposition. M. Mon, qui prend la direction des finances, est visiblement l'homme important dans la combinaison qui vient de prévaloir. C'est M. Mon qui a été le premier auteur du système tributaire qui régit actuellement l'Espagne; c'est lui qui prenait en 1849 l'initiative d'une réforme douanière qui a exercé une influence heureuse sur le commerce espagnol aussi bien que sur les recettes de l'état. M. Mon a été l'un des régularisateurs du régime constitutionnel et modéré au-delà des Pyrénées, et il mérite le rang qu'il occupe dans son pays par ses lumières, par sa capacité, par son expérience financière. Au fond, ce cabinet ainsi composé incline vers les nuances libérales du parti conservateur. Sans se confondre avec ceux qu'on a nommés les partisans de l'union libérale et les vicalvaristes, il se rapproche d'eux à certains égards, et il leur a demandé un ministre des travaux publics, M. Salaverria, qui a été au pouvoir avec le général O'Donnell et M. Rios Rosas; mais, par une inconséquence singulière qui s'est immédiatement traduite en fait, ce cabinet parlementaire et libéral a commencé son existence en ajournant de deux mois la réunion des chambres, qui devait avoir lieu hier. Quelle sera d'ailleurs sa situation en face des chambres telles qu'elles sont connues? S'il paraît incliner vers les vicalvaristes, il aura probablement contre lui toutes les nuances de M. Bravo Murillo, de M. Llorente, du comte de San-Luis, et les absolutistes. Si à son tour il cherche à rallier ces

diverses fractions, il fera ce qu'a fait le cabinet du général Narvaez, et il continuera à se débattre dans la situation la plus complexe, au milieu de difficultés sans cesse renaissantes. M. Mon sera-t-il plus heureux que le général Narvaez? surmontera-t-il ou déjouera-t-il par son habileté les embarras de toute sorte que le dernier président du conseil n'a pu vaincre? Si le cabinet ne vit pas en bonne intelligence avec les chambres, se décidera-t-il à dissoudre encore une fois le congrès? C'est ce qu'on ne peut dire. Toujours est-il que la situation de l'Espagne n'est point sensiblement changée. Il y a d'ailleurs pour le ministère actuel une cause de faiblesse qu'on ne peut méconnaître; cette cause intime, essentielle de faiblesse est dans son origine. Si la politique est entrée pour quelque chose dans sa composition, elle y est entrée pour peu. En réalité, le cabinet est né de ce mouvement d'influences dont le centre est au palais. Il est venu au monde comme naissent tous les ministères depuis quelques années en Espagne, comme était né le ministère du général Narvaez lui-même, et, on l'a vu, cette origine a pesé jusqu'au bout sur la dernière administration. CH. DE MAZADE.

ESSAIS ET NOTICES.

VAUVENARGUES. — ŒUVRES INÉDITES.

On a si souvent parlé de Vauvenargues, que je désespérerais de fixer, même pour un instant, l'attention du lecteur sur ce sympathique et malheureux écrivain, si je n'avais à signaler une édition nouvelle qui nous surprend par l'inattendu des révélations, et qui tient plus que ses promesses. Les lettres en sont redevables à un récent lauréat de l'Académie française, M. Gilbert, qui a voulu voir, dans le prix accordé à son *Éloge de Vauvenargues*, moins une récompense qu'un encouragement à faire mieux connaître encore son auteur favori. Avec une ardeur et une patience dignes de cette cause, M. Gilbert s'est mis en quête de toutes les éditions, de tous les commentaires, de tous les manuscrits, et, par une confrontation intelligente autant que minutieuse, il est parvenu à se convaincre que nous possédions à peine la moitié de ce que Vauvenargues a écrit. L'autre moitié méritait-elle de voir le jour? A cet égard, le goût de M. Gilbert ne l'a pas trompé. Sans parler de variantes nombreuses et quelquefois supérieures au texte adopté par les précédens éditeurs, sans parler, pour le moment du moins, de réflexions, de maximes, de caractères entièrement inédits, M. Gilbert nous donne la correspondance du grand moraliste, cent quinze lettres, qui mettent en pleine lumière un Vauvenargues nouveau que les plus attentifs et les plus ingénieux critiques avaient à peine entrevu. Ce n'est pas de l'écrivain, mais de l'homme que je parle : l'écrivain ne gagne à l'importante publication de M. Gilbert que de voir s'augmenter et presque doubler le nombre des pages qui le recommandent à l'admiration ou, si l'on veut, à l'estime de la postérité, tandis que la vie, le caractère, les pensées secrètes, les goûts, les souffrances de l'homme acquièrent, par l'édition nouvelle, un

degré d'évidence devant lequel il n'y a plus de place pour le doute et l'hypothèse. C'est donc la correspondance inédite que je me propose d'interroger, afin de dégager sommairement les principaux résultats de l'enquête ouverte par M. Gilbert. Je serai aidé dans ce travail, il n'est que juste de le dire, par les notes nombreuses et bien choisies que le nouvel éditeur emprunte aux commentaires quelquefois inédits de Voltaire, de Suard, de Marmontel, etc., ou qu'il tire de son propre fonds.

Presque toutes les lettres de Vauvenargues, qui viennent pour la première fois de voir le jour, sont adressées au président de Saint-Vincens ou au marquis de Mirabeau, le père du célèbre orateur. Encore que M. Gilbert les range, non sans raison, par ordre de date, elles pourraient former deux séries, car, suivant la personne à qui elles sont écrites, la nature des idées en est très différente. Saint-Vincens, c'est l'ami de cœur : avec lui Vauvenargues n'a pas de secrets, il le met de moitié dans les affaires les plus pénibles de sa vie, négociations pécuniaires, démêlés avec sa famille, etc. Mirabeau n'est l'ami que de son intelligence, il l'entretient de tous les grands sujets sur lesquels se porte naturellement un esprit élevé. Il n'en faut pas davantage pour expliquer comment les lettres à Saint-Vincens, plus précieuses pour le biographe, le cèdent en intérêt littéraire aux lettres à Mirabeau, et, si elles nous font apprécier l'honnête homme, n'ajoutent pas beaucoup à la gloire de l'écrivain. Ce qui contribue encore à l'attrait de la correspondance avec le fougueux ami des hommes, c'est que nous avons les lettres de ce dernier, tandis que celles du président nous manquent. D'ailleurs le tour d'esprit de cette tête à l'envers, que Voltaire appelait « un fou avec de bons momens, » n'a pu être sans influence sur une âme aussi impressionnable que celle de Vauvenargues. On n'écrit pas, comme le marquis de Mirabeau, quatre cents volumes de manuscrits sans remuer beaucoup d'idées, et quoique avec cette rage de griffonner on ne puisse que désapprendre à écrire, on force du moins ses correspondans à se tenir en haleine et à suivre dans leurs réponses ce prodigieux mouvement d'esprit. Ajoutons, pour n'y plus revenir, que plusieurs des lettres de Mirabeau sont remarquables.

Que nous apprend en somme ce commerce épistolaire? Que Vauvenargues, loin d'être un contemplatif, comme on était autorisé à le conjecturer d'après ses écrits déjà connus, a été surtout un homme d'action ou plutôt avide d'action, désireux de conduire ses semblables plutôt que de les instruire, amoureux de la gloire, ambitieux autant qu'on peut l'être sans cesser d'être honnête. Quelques-unes de ses meilleures pages semblaient annoncer un chrétien fervent; il faut reconnaître aujourd'hui qu'il appartenait par l'esprit à l'école philosophique, et que, si les besoins de son cœur l'empêchèrent de s'engager tout à fait dans les rangs de la philosophie militante, ses pages chrétiennes ne sont qu'un pur exercice oratoire; sa place dans l'histoire de la lutte religieuse au XVIIIe siècle est à égale distance de Pascal et de Voltaire.

Entrons dans le détail, rien ne saurait être plus curieux. La critique avait parfaitement compris que Vauvenargues s'est peint lui-même dans ses *caractères;* mais, s'il se trouve un peu partout, où est-il de toutes pièces? *Clazomène* est son portrait, avait dit M. Villemain; M. Sainte-Beuve croit aussi le retrouver dans *l'Homme vertueux dépeint par son génie.* L'édition nouvelle vient complétement justifier ces deux opinions; il y a seulement

lieu de remarquer que l'homme vertueux dépeint par son génie, c'est l'idéal de Vauvenargues; Clazomène, c'est Vauvenargues lui-même. Sa correspondance n'est, comme on va le voir, qu'un lumineux commentaire de cet admirable et véridique portrait.

« Clazomène (lisez Vauvenargues) a fait l'expérience de toutes les misères humaines; les maladies l'ont assiégé dès son enfance et l'ont sevré dans son printemps de tous les plaisirs de la jeunesse. » Nous voyons en effet qu'à l'âge de vingt ans ses yeux étaient à ce point malades, qu'il se trouvait souvent réduit à s'abstenir de tout travail et même de toute lecture; c'était pour lui une grande joie lorsqu'il rencontrait quelqu'un qui consentît à lui lire, pour de l'argent, ses auteurs de prédilection, et qui ne s'en acquittât pas trop mal. Sa poitrine était aussi d'une délicatesse extrême; le régime militaire, la vie des camps ne put qu'achever de la perdre et hâter sa fin. Cet état maladif explique non-seulement qu'il ait gardé le célibat, mais aussi qu'il condamne théoriquement et systématiquement le mariage. Il en repousse l'éternelle sujétion, trouvant mauvais « qu'on fasse une obligation jusqu'à la mort d'une nécessité qu'on dit qui nous abaisse. » Il est impossible de parler avec plus de décence, et l'on ne saurait trop louer la réserve délicate de ce jeune sage quand il répond aux folles confidences d'amour que lui fait Mirabeau. Peu porté par tempérament vers les femmes, il n'était pas cependant insensible aux délices du sentiment platonique; mais il était tenu en garde par sa timidité naturelle et la hauteur de son âme. « Les femmes qui pourraient me toucher, dit-il, ne voudraient pas seulement jeter un regard sur moi. » Et si par hasard il lui est arrivé de se laisser prendre et de nouer quelques relations faciles, il y est allé bon jeu bon argent. « Je n'ai jamais été amoureux, écrit-il à Mirabeau, que je ne crusse l'être pour toute ma vie, et si je le redevenais, j'aurais encore la même persuasion. »

L'histoire de Vauvenargues ne serait en quelque sorte qu'un long récit de misères, de déceptions et de souffrances. « Né pour des chagrins plus secrets, Clazomène a eu de la hauteur et de l'ambition dans la pauvreté. » On voit dans les lettres à Saint-Vincens quels sont ces chagrins secrets : il s'agit des luttes qu'il eut à soutenir contre sa famille. Son père était le plus honnête homme du monde : pendant la peste d'Aix, en 1720, il était resté à son poste de premier consul de cette ville malgré la désertion générale, et en avait été récompensé par l'érection de la seigneurie de Vauvenargues en marquisat; mais c'était un homme froid et absolu dans ses idées; ceux qui l'entouraient avaient dû prendre l'empreinte de son caractère. Le frère du philosophe surtout décourageait la sympathie. Dans toute sa correspondance, Vauvenargues ne parle de lui qu'à l'occasion de sa mort. « Mon frère, dit-il, était sombre, peu communicatif, peu agréable au monde; pour l'apprécier, il fallait connaître ses solides qualités. » Et ailleurs : « Ma famille n'est pas riante, tout y est peint en noir. » On comprend que son âme ardente et communicative se soit trouvée à la gêne dans ce triste intérieur. Pour achever de l'en dégoûter, il y avait entre lui et son père de graves dissentimens. Ce dernier aurait voulu le garder auprès de lui pour des raisons d'économie et en même temps par affection, car sa santé était véritablement intéressée à une vie calme, sans émotions; mais, jeune d'esprit, sinon de corps, Vauvenargues ne voyait la vie que dans le mouvement. Rester confiné dans son

vieux manoir lui paraissait une condition pire que la mort. « S'il hait le jeu comme la fièvre, » c'est peut-être, comme pour le commerce des femmes, par nécessité, sa fortune ne lui permettant pas les grandes dépenses; son goût était aux spectacles, aux grandes villes, aux voyages, à la vie errante : ses lettres nous prouvent que, malgré ses embarras d'argent, il ne savait pas rester longtemps en place. De Besançon, d'Arras, de Metz, de Verdun, où il tint successivement garnison, il court à Paris, où tout l'attire, et à Aix, où le ramènent les devoirs de famille.

Il séjourne à Paris tant qu'il a de l'argent et du loisir; mille contrariétés et dégoûts le chassent d'Aix presque au lendemain de son arrivée. « Il est vrai, dit-il, que je n'aime pas la Provence, mais ce n'est pas par réflexion; je haïrais moins ses défauts si les miens y étaient ignorés; si l'on m'approuvait davantage, je blâmerais beaucoup moins. Ce que je sens, c'est l'opposition constante qui est entre mon caractère et les mœurs de ce pays-ci. Je n'aime pas la contrainte et cherche à m'en affranchir. Je m'ennuierai à Paris, mais pas plus qu'ici, et j'y gagnerai peut-être du côté de la santé. Ce n'est pourtant pas là l'avis de mes parens; ils disent que j'ai engraissé en Provence, que je vais perdre tout cela à Paris, et que ma santé n'est qu'un prétexte pour m'éloigner d'eux. » Que de discussions domestiques ce peu de mots laisse entrevoir! Mais si l'on veut comprendre tout l'ennui qu'elles devaient causer à Vauvenargues, il faut se mettre à la place d'un officier au régiment du roi, dont le traitement était loin de suffire à ses voyages, sans cesse renouvelés. Il fallait donc y renoncer ou demander de l'argent à son père, humiliation cruelle quand on est sûr ou d'être rebuté ou de n'obtenir qu'au prix d'amères remontrances. La correspondance ne nous apprend point si le père se lassa plus tôt d'accorder que le fils de demander; mais nous voyons de très bonne heure Saint-Vincens devenir d'abord prêteur, puis intermédiaire mystérieux entre son ami et d'autres capitalistes. Je n'énumérerai point les négociations que Vauvenargues entreprit, ni les usuriers auxquels il s'adressa : quelques mots suffiront pour donner une idée de ses embarras. Il avait demandé cent pistoles à l'archiprêtre de la cathédrale de Sisteron. Cet ecclésiastique, apparemment pour se débarrasser de lui sans impolitesse, répond qu'il n'a que cent écus à sa disposition. Vauvenargues s'empresse de les accepter, et la seule excuse qu'on puisse trouver à ce manque de dignité, c'est qu'il avait besoin d'argent pour payer à Saint-Vincens l'intérêt des sommes qu'il lui devait. Comme on dit vulgairement, il ouvrait un trou pour en boucher un autre. Parmi les mille combinaisons qui lui passaient par la tête, une des plus singulières est assurément celle dont il entretient son confident au sujet de M. d'Oraison. Il voulait faire un emprunt à ce seigneur; mais quelle garantie pouvait offrir un pauvre capitaine qui n'avait que la cape et l'épée? Il imagine alors de s'engager à épouser l'une des deux filles de M. d'Oraison, avec une dot raisonnable, si, au bout de deux ans, il n'a pas restitué dans son intégrité la somme prêtée. Il serait injuste de voir dans cette bouffonnerie autre chose qu'une de ces rares lueurs de gaieté qui éclairent de temps à autre la correspondance de Vauvenargues. Jamais il n'eut l'intention de donner suite à cette idée en l'air, et il a tellement peur que Saint-Vincens, qui doit pourtant le bien connaître, prenne le change, qu'il ajoute aussitôt : « Comme il est impossible à un fils de famille de

prendre des engagemens de cette force, c'est une proposition à se faire berner, et très digne de risée. » Pas plus que M. Gilbert, je ne saurais donc admettre le rapprochement qu'on a voulu faire de Vauvenargues et de Figaro, donnant à Marceline de Verte-Allure hypothèque sur sa personne.

Plus tard, lorsque, par dépit de ne pouvoir entrer sur-le-champ dans la diplomatie, Vauvenargues donne sa démission de capitaine, ses embarras pécuniaires augmentent, car il n'a plus les émolumens de sa charge pour subvenir aux premières nécessités de l'existence, et moins que jamais, après ce coup de tête, il oserait demander à sa famille des subsides dont l'inévitable prix aurait été sa captivité au manoir paternel. Or, s'il s'est fait libre, c'est pour vivre à Paris, séjour obligé d'un homme qui veut faire des lettres sa dernière ressource. Vient un moment où il est à ce point gêné dans sa pauvre chambre de la rue du Paon, où il doit mourir, qu'il cesse de sceller ses lettres à la cire, et ne fait plus usage que de pains à cacheter. C'est M. Gilbert qui a constaté sur les originaux ce fait curieux.

On est touché du soin avec lequel Vauvenargues recommande mainte fois à Saint-Vincens le plus grand secret sur toutes ces affaires d'argent. Il avait la pudeur de sa misère, et ne voulait pas surtout que sa famille le sût incapable de se suffire. Néanmoins, quand il y croit son honneur engagé, il n'hésite pas : il avoue franchement à son père l'état de ses finances. Il était alors en Bohême avec son régiment; se trouvant hors d'état de payer les intérêts échus, il charge sa famille de les payer pour lui. On ne sait lequel est le plus admirable, de ce fils qui affronte des reproches redoutés plutôt que de retarder de quelques mois l'exécution de ses engagemens, ou de ce père qui y satisfait sans phrases, car il ne paraît pas avoir abusé, en cette occasion, de l'avantage que la situation du jeune officier lui donnait.

Cette « ambition dans la pauvreté » dont parle Vauvenargues fut une des plaies vives et toujours saignantes de son âme. Il aime la gloire que donnent les grandes actions, et il en rêve. Il l'aime au point de se montrer trop indulgent pour tout ce qui la donne, même néfaste. S'il ne descend pas jusqu'à Érostrate, il va du moins jusqu'à Catilina, pour qui il a une tendresse quelque peu compromettante. La cour où se distribuent les honneurs ne lui paraît pas seulement un lieu de délices; il croit qu'on y peut faire très honorablement son chemin. Mirabeau l'en reprend avec énergie, et cette fois a raison contre lui. Vauvenargues avait d'abord cherché la gloire dans les camps; ne l'y trouvant pas, il s'y essaie au maniement des hommes, et l'une de ses lettres les plus remarquables est assurément celle où il apprend à Mirabeau comment il tâche de former son jeune frère, le chevalier de Mirabeau, qui n'avait encore que quinze ou seize ans, et qui était déjà au régiment auprès de lui. Cette lecture aide à comprendre pourquoi les officiers ses camarades l'appelaient *père,* encore qu'ils fussent pour la plupart plus âgés que lui. S'il renonce plus tard au métier des armes, ce n'est pas uniquement, comme on pourrait le croire, parce que sa santé résiste mal aux fatigues de la vie militaire; une réflexion inédite *sur les armées d'à-présent* nous apprend que ce qu'il voyait autour de lui l'en avait dégoûté, je veux dire « l'ennui, la négligence, les murmures insolens et téméraires, le luxe et la mollesse, qu'entretiennent par leur exemple ceux qui, par l'autorité de leurs emplois, pourraient arrêter les progrès du mal. » Et comme si ce n'était

assez des justes observations qu'il avait faites par lui-même, voici l'implacable bon sens de Voltaire qui vient au secours de son esprit, en danger de s'abêtir dans les camps. Dans la plupart de ses lettres, Voltaire lui reprochait amicalement, mais avec force, de s'engourdir dans un métier où un âne, du moins au rang de capitaine, vaut tout autant qu'un homme supérieur. C'est alors qu'il se décide à solliciter un emploi dans la diplomatie, où il espérait trouver plus de repos pour son corps et plus d'activité pour son esprit. Il faudrait citer, comme modèles de l'art de demander sans bassesse, les placets qu'il adresse au roi, au ministre Amelot, au duc de Biron. « Peut-être est-il difficile, écrit-il à Louis XV, qu'une confiance si extraordinaire se trouve dans un homme tel que moi, sans quelque mérite qui la justifie. » Personne ne lui ayant répondu, Vauvenargues ne crut pas devoir subir l'injure de ce silence. Il revint à la charge, mais cette fois en envoyant sa démission de capitaine au régiment du roi, accompagnée de quelques paroles amères. Les réponses arrivèrent enfin : celle du duc de Biron n'était qu'un froid accusé de réception; Amelot donnait au pétitionnaire des espérances vagues. Vauvenargues, devenu défiant, n'y vit que de l'eau bénite de cour. C'est sans doute à la conduite de ces deux personnages qu'il fait allusion, lorsqu'il dit « qu'il a été offensé de ceux dont il ne pouvait prendre vengeance. » Sa susceptibilité, légitime à l'égard de Biron, de qui il était connu, paraît exagérée à l'égard d'Amelot, fort excusable de ne pas accueillir sans plus ample informé une ambition dépourvue de garantie, et de ne pas deviner un diplomate accompli dans un homme sorti de ces camps « où l'on sait mal farder la vérité. » Au surplus, à la recommandation de Voltaire et peut-être de la reine, qui avait voulu lire les œuvres du jeune philosophe, et les avait reçues de sa main par l'entremise de Voltaire lui-même, Amelot conçut bientôt le projet de lui être sérieusement utile. Vauvenargues apprit plus tard que la première vacance dans les légations lui était réservée. Son malheur voulut que ce commencement de réparation vînt trop tard : l'excès de la maladie le força de remercier le ministre des desseins qu'il avait sur lui.

Il était déjà entré dans la dernière période de sa courte existence. Le travail forcé d'homme de lettres, auquel il se livrait pour vivre, contribua peut-être à l'abréger. « Je suis au désespoir, écrivait-il, d'être réduit à un parti qui me répugne autant dans le fond qu'il déplaira à ma famille. » Ses parens et ses amis, pensant qu'il dérogeait, l'accablèrent en effet de moqueries. Il finit pourtant par se faire une raison et par comprendre qu'il vaut mieux « déroger à sa qualité qu'à son génie. » La fortune ennemie lui refuse l'honneur de faire de grandes choses? Eh bien! il écrira de grandes pensées. Après tout, « Richelieu, La Rochefoucauld et autres grands hommes sont aussi connus par leurs écrits que par leurs actions immortelles. »

Apportait-il du moins de véritables aptitudes au métier d'auteur? Il est permis d'en douter et de croire que pour lui comme pour Rousseau la meilleure source d'inspiration eût été de n'avoir pas à compter, pour vivre, sur le travail de sa plume, et d'avoir son existence de chaque jour assurée par un labeur d'une autre nature. Il se mit à l'œuvre cependant de cœur et d'âme; mais « ni son travail continuel, ni son ardeur à bien faire, ni son attachement à ses amis ne purent fléchir la dureté de sa fortune. » Je ne vois chez lui que quelques travers d'esprit, qu'il exagère dans sa sévérité

envers lui-même; pour « ces fautes irréparables que sa sagesse même n'a pu l'empêcher de commettre, » j'en cherche en vain la trace, à moins qu'on n'entende par là sa résistance bien excusable aux vœux d'une famille qui voulait l'enterrer vivant, ou ce coup de tête qui lui fit quitter l'armée, et que justifient tout ensemble le soin de sa santé et les conseils de Voltaire.

« Quand la fortune a paru se lasser de poursuivre Clazomène, quand l'espérance trop lente commençait à flatter sa peine, la mort s'est offerte à sa vue. » Nous savons maintenant quelle était cette espérance : Voltaire avait dû lui apporter les promesses du ministre. Le renoncement à cette carrière, dont Vauvenargues avait fait son plus beau rêve d'avenir, dut être une des grandes douleurs de sa vie. Sa réputation d'écrivain ne se faisait pas vite, et il eût avec joie déposé la plume pour courir le monde sous un titre officiel; mais sa vue était décidément presque perdue, sa maladie de poitrine n'avait fait qu'empirer; deux ans avant sa mort il avait eu une petite-vérole de l'espèce la plus maligne, qui l'avait complétement défiguré. Pour comble de misère, il avait eu les jambes gelées pendant la désastreuse retraite de Prague à Egra, et, à la suite de la petite-vérole, l'*engelure* avait dégénéré en plaie. Depuis longtemps il prévoyait sa fin. Le 28 mars 1746, alors qu'il lui restait encore plus d'un an à vivre, il écrivait à son ami Villevieille : « Songez un peu plus sérieusement à venir ici; vous y viendrez trop tard pour moi si vous différez davantage, car je suis toujours accablé de maladies, et j'ai perdu en quelque sorte l'espérance de rétablir ma santé. » Ces plaintes sont d'autant plus remarquables qu'on les chercherait en vain dans tout le reste de sa correspondance; il y parle de lui aussi peu que possible. Aucun de ses amis, à la réserve de Saint-Vincens, qui était à Aix, ne connut sa détresse pendant sa vie. « Il est mort en héros, écrit Voltaire, sans que personne en ait rien su. »

« Toutefois qu'on ne pense pas que Clazomène voulût changer sa misère pour la prospérité des hommes faibles; la fortune peut se jouer des gens courageux, mais il ne lui appartient pas de faire fléchir leur courage. » Ces paroles admirables ne sont pas de vains mots à la manière d'un Sénèque, qui aurait d'autres pratiques. Vauvenargues leur donne par sa conduite le plus éloquent commentaire, et il faut savoir gré à M. Gilbert d'avoir produit pour la première fois un fait qui est si grandement à son honneur. « Toute la Provence est armée, écrit Vauvenargues à Saint-Vincens, et je suis ici bien tranquillement au coin de mon feu; le mauvais état de mes yeux et de ma santé ne me justifie point assez, et je devrais être où sont tous les gentilshommes de la province. Mandez-moi donc, je vous prie, incessamment s'il reste encore de l'emploi dans nos troupes nouvellement levées, et si je serais sûr d'être employé en me rendant en Provence. Offrez mes services pour quelque emploi que ce soit, et n'attendez point ma réponse pour agir. » Quand Vauvenargues écrivait ces lignes, six mois à peine le séparaient de la mort; il est d'autant plus admirable qu'il ne se faisait aucune illusion sur le résultat funeste qu'aurait pour sa santé ruinée son entrée en campagne : le maréchal de Belle-Isle ayant refusé les troupes qui s'offraient spontanément à lui, Vauvenargues avoue simplement à son ami qu'un voyage en Provence n'aurait pu qu'aggraver les maladies dont il était atteint.

On voit quelles lumières inattendues la nouvelle édition jette sur la vie et

le caractère de Vauvenargues, au grand avantage de sa renommée. Derrière ce contemplatif qui paraissait dans les œuvres précédemment connues, pouvait se cacher un homme dont les pratiques fussent en complet désaccord avec ses maximes; nous savons maintenant qu'en Vauvenargues l'homme d'action n'est pas moins respectable que le moraliste; nous savons que la gravité dont ses écrits portent la marque n'était point un mérite d'emprunt, mais le fond même de son caractère. Dans ses lettres les plus intimes, il s'excuse de quelques rares et courts accès de gaieté, comme s'il avait manqué par là à ce qu'il doit à ses amis et à lui-même. « Les personnes enjouées lui semblent un peu plus vaines que les autres; il aime mieux les mélancoliques qui sont ardens, timides, inquiets, et se sauvent de la vanité par l'ambition et l'orgueil. » C'est par pure politesse et complaisance qu'il accorde à Mirabeau que « la gaîté est le vrai bonheur. » Chose surprenante, cette gravité native ne dégénère point en sévérité pour les autres, peut-être même l'indulgence pratique de Vauvenargues est-elle excessive. « Nul esprit n'est si corrompu qu'il ne le préfère avec beaucoup de joie au mérite dur et rigide. Un homme amolli le touche, s'il a l'esprit délicat; la jeunesse et la beauté réjouissent ses sens malgré l'étourderie et la vanité qui les suivent: il supporte la sottise en faveur du naturel et de la simplicité; l'artifice lui découvre les ressources d'un esprit fécond; la violence et la fierté lui paraissent excusables; l'homme infâme attache ses yeux sur la sorte de courage qui soutient son infamie, etc. » Optimisme exagéré sans aucun doute, mais auquel les paroles suivantes semblent appelées à faire contre-poids : « Quand je préfère le vice à la rigidité, c'est par goût et par sentiment; je n'ignore pas d'ailleurs ce qu'on doit à la vertu, quelque fâcheuse qu'elle soit. »

Sur l'une des questions les plus graves qui puissent s'agiter entre les hommes, sur la question religieuse, on était fort empêché de savoir quelles étaient au juste les opinions de Vauvenargues. Marmontel avait beau nous dire qu'il était mort dans les sentimens d'un chrétien philosophe, moitié l'un, moitié l'autre; des faits contradictoires tenaient notre décision en suspens. Si certaines pages semblent révéler une orthodoxie incontestable, une ardeur de sentimens chrétiens presque égale à celle de Pascal, le silence absolu de Vauvenargues sur l'immortalité de l'âme, même dans l'éloge de son ami Hippolyte de Seytres, où un mot sur ce point eût semblé si nécessaire, ne permet pas de croire qu'il eût sur cette question fondamentale des opinions arrêtées dans le sens du spiritualisme. La vérité qui ressort de ses œuvres inédites et de sa correspondance, M. Gilbert l'a exprimée en deux mots, lorsqu'il a dit que « Vauvenargues, s'il ne croit pas, n'a du moins jamais pris son parti de ne pas croire; son esprit hésite et va tour à tour de la foi au doute, du doute à la foi; quand la mort est venue, il hésitait encore.» Qu'il me soit permis d'ajouter que cette incertitude ne paraît pas avoir pesé d'un poids bien lourd sur l'intelligence de Vauvenargues, et qu'il s'accommoda sans peine, à en juger du moins par sa correspondance, de cet état qui fut le supplice si éloquemment décrit d'un philosophe de nos jours.

Vauvenargues, en tout cas, peut être rangé parmi les plus modérés de son siècle par rapport aux questions religieuses. S'il admire, s'il aime profondément Voltaire, ce qui, pour le dire en passant, prouverait qu'il n'eut jamais cette foi chrétienne qu'on lui a bénévolement prêtée, il ne veut pas,

comme lui, *écraser l'infâme;* il est tout juste assez libre penseur pour que les philosophes, ses contemporains, puissent l'aimer. La correspondance qu'ils entretiennent avec lui est pleine d'éloges, sur lesquels Vauvenargues revient peut-être avec trop de complaisance, oubliant que la meilleure manière de s'en défendre eût été de les passer sous silence. On lui pardonne toutefois ses involontaires contentemens d'amour-propre en faveur de cette phrase : « Vous n'êtes peut-être pas le seul, écrit-il à Mirabeau, qui vous grossissiez mon idée; mais je suis trop près de moi pour m'éblouir. » Tout le monde l'aimait, à la réserve de cet ingrat petit chevalier de Mirabeau, qu'il ne pouvait, dit-il avec infiniment de grâce, aimer gratis; mais on ne peut croire qu'il attachât de l'importance à la légèreté de cet enfant, et malheureusement rien n'est venu nous apprendre en quelle occasion « il a été dans ses disgrâces méconnu de ceux qu'il aimait. » Cette affection générale des esprits les plus divers et les plus éminens pour un jeune homme si grave est le plus bel éloge de la noblesse de son caractère et de ses agrémens personnels, après celui que M. Gilbert a fait de lui, en le faisant mieux connaître.

Et par là il ne faut pas entendre seulement la publication de sa correspondance. La nouvelle édition mêle aux œuvres déjà connues de Vauvenargues une foule de passages inédits dont l'intérêt est très grand, soit pour leur valeur intrinsèque, soit pour ce qu'ils nous révèlent sur sa manière de composer. En quelque lieu qu'il se trouvât, il observait toutes choses et tout le monde; puis il consignait ses observations par écrit, et dans la rédaction définitive, il ôtait tout ce qui en pouvait indiquer l'origine. Plusieurs maximes inédites se recommandent par la nouveauté ou la profondeur de la pensée. Les *caractères* inédits, les *Réflexions sur différens sujets,* ajoutent également beaucoup à ce que nous savions de la pensée de Vauvenargues. On y peut voir en quelques passages des préoccupations qui, quelques années auparavant, eussent paru fort étranges, et qui font pressentir, M. Gilbert l'a justement remarqué, la grande voix de la révolution.

On a peine à comprendre que tant de précieuses pages aient été négligées par les précédens éditeurs. S'ils ne les ont pas connues, comment n'ont-ils pas su ou voulu remonter à la source, et, au lieu de se contenter de ce qu'ils avaient, rechercher ce qu'ils n'avaient pas? C'est l'honneur de notre siècle d'exiger en toutes choses l'exactitude et la vérité. M. Gilbert a compris les obligations que l'état de la science et des esprits lui imposait, il les remplies avec conscience : il nous a donné une édition de Vauvenargues double au moins de toutes celles que nous possédions et enrichie d'un grand nombre de pages admirables ou curieuses; il a complété son travail en nous fournissant toutes les indications historiques, biographiques, littéraires, grammaticales, qui peuvent mettre en éveil le lecteur le moins attentif, et résoudre les questions à l'instant même où elles se posent. Ces deux volumes seront longtemps, sinon toujours, le dernier mot de la critique sur le plus aimable et le plus malheureux des moralistes. F.-T. PERRENS.

V. DE MARS.

UN

PAYSAN TURC

SECONDE PARTIE.

V.

En allant rendre visite au capitaine dont l'intervention inopinée avait été aussi utile à Sarah qu'à lui-même, Benjamin, on s'en souvient (1), se proposait de mettre à profit son séjour à Angora pour consulter quelques-uns de ces sorciers ou magiciens toujours si nombreux dans les villes turques. C'était pour la seconde fois qu'un fils du paysan Mehemmedda allait se trouver en contact avec ce qu'un habitant des campagnes de la Turquie peut regarder comme la société civilisée. Benjamin devait être plus heureux cependant que son frère Osman dans cette dangereuse tentative pour se transporter au milieu d'un monde étranger à sa rustique famille. Ses années d'enfance, passées dans la solitude et agitées par d'étranges rêveries, ne l'avaient guère préparé sans doute aux épreuves redoutables au-devant desquelles l'entraînait une curiosité naïve; mais ce qu'il avait perdu en expérience à vivre seul, ou du moins à ne rechercher qu'une seule société, celle de Sarah, le jeune homme l'avait gagné, on le reconnaîtra bientôt, en persévérance, en fermeté, en énergie individuelle. Les qualités propres au paysan turc

(1) Voyez la livraison du 1er novembre.

s'étaient assez librement développées chez lui pour qu'il n'eût rien à craindre des mauvaises influences auxquelles Osman, moins bien trempé pour la lutte, avait prématurément succombé.

La conversation entre Benjamin et le capitaine turco-polonais fut assez insignifiante. Le capitaine, après avoir assuré Benjamin de sa bienveillance, n'eut garde de prolonger un entretien que sa connaissance incomplète de la langue turque et la timidité du jeune homme rendaient peu intéressant. Benjamin de son côté avait hâte de prendre congé de son protecteur pour s'occuper du principal objet de son voyage. Aussi, dès qu'il fut sorti de la maison du capitaine, son premier soin fut-il de courir à une mosquée, rendez-vous ordinaire des saints personnages qui font métier en pays musulman de prédire l'avenir et de répondre gravement, pour une poignée de piastres, aux questions les plus excentriques. Grâce à quelques informations prises chez le capitaine, Benjamin savait d'ailleurs qu'il rencontrerait à coup sûr dans la cour de cette mosquée un vieux derviche, très renommé à Angora et aux environs comme donneur de conseils et faiseur de miracles.

Nul lieu n'était plus propre à inspirer la confiance et un pieux recueillement que l'enceinte sacrée où s'était installé le célèbre derviche. Dans un des coins de la cour qui entourait la mosquée, un groupe de cerisiers et d'amandiers projetait une ombre bienfaisante sur le pieux vieillard et sur une fontaine limpide servant aux ablutions des fidèles. Un petit tapis de Smyrne étendu près du derviche était destiné à préserver ses genoux et son front du contact des pierres auquel l'exposaient ses nombreuses génuflexions. Benjamin s'approcha, vivement ému, du saint homme, baisa et plaça sur son cœur et sur sa tête le pan de sa robe, puis il demeura debout et interdit devant l'oracle qu'il hésitait à consulter. Il aurait voulu que le derviche l'encourageât, mais c'est à peine si Benjamin put se flatter d'en avoir été aperçu : le regard du vieillard restait fixé sur la terre, ses doigts pressaient successivement les grains de son long chapelet, et ses lèvres semblaient murmurer des paroles mystérieuses. Un *narghilé* allumé était placé auprès du saint, et un petit garçon à la mine fraîche et réjouie soufflait avec béatitude et précaution le charbon à demi consumé, en attendant que le derviche interrompît ses méditations pour aspirer quelques bouffées de *tombeki*.

— Père! dit enfin tout bas Benjamin en s'inclinant de nouveau, père!... je venais vous demander vos prières!

Le derviche tendit machinalement la main; ne recevant rien, il leva la tête et regarda Benjamin d'un air d'étonnement qui redoubla l'embarras de celui-ci. Ce fut le petit souffleur de narghilé qui

vint au secours des deux parties, en prononçant le mot de *backchich* et en lançant un regard significatif à Benjamin, tandis qu'il désignait du doigt son vénérable maître. — Bien volontiers, se hâta de répondre Benjamin en fouillant dans sa ceinture et en mettant dans la main du derviche tout le contenu de sa bourse, qui n'était pas richement garnie; je viens demander les prières de mon père, ainsi que ses conseils, dans une affaire des plus délicates, et qui me tient fort à cœur.

Il s'arrêta sur ces mots, car le derviche s'était prosterné sur son tapis et s'empressait de gagner honnêtement la petite somme perçue à l'avance. Sa prière ne fut pas très longue, et à dire vrai Benjamin ne pouvait s'attendre à mieux, vu la modicité de son *backchich;* il était impatient d'ailleurs d'exposer ses craintes et ses douleurs, et lorsqu'il vit le derviche se relever et se disposer à profiter des soins que son petit clerc ne cessait d'accorder au narghilé, Benjamin éprouva une vive satisfaction. — S'il vous plaît maintenant de m'entendre, mon père,... commença-t-il; mais il s'arrêta encore en voyant le derviche, qui, loin de l'écouter, fouillait dans un sac pendu à sa ceinture et en tirait divers objets mystérieux, tels que cailloux, chiffons, sachets en papier contenant diverses poudres, un vieux livre, etc. Dans cette macédoine sacrée, le vieillard choisit deux cailloux de forme et d'espèce différentes, un bout de ruban de fil et une pincée de poudre qu'il présenta à Benjamin en lui ordonnant de porter les deux cailloux sur son cœur, d'attacher le ruban autour de son poignet, et de jeter la pincée de poudre sur la braise du foyer domestique aussitôt qu'il serait rentré dans sa maison. Le tout valant six piastres, Benjamin, qui avait vidé sa bourse pour obtenir les prières du saint homme, fut obligé d'aller emprunter les six piastres à un de ses compatriotes, c'est-à-dire à un habitant de son village qui possédait une baraque en bois sur la place du marché de la ville, où il se rendait deux fois la semaine pour vendre les légumes et les fruits que les paysans lui cédaient à vil prix. Le fils de Mehemmedda aurait volontiers emprunté et payé une somme plus forte pour obtenir un moment d'attention de la part du derviche; mais il ne fallait pas y songer. Le saint homme avait l'air profondément stupide, et le petit garçon qui remplissait auprès de lui les fonctions de serviteur, de drogman et d'intendant, assura Benjamin que les remèdes du saint docteur guérissaient tous les maux, de quelque nature qu'ils fussent, et que l'usage établi dans ces sortes de consultations ne permettait pas au consultant d'expliquer ses sensations ni de décrire ses souffrances. — Croyez-vous que mon père ne connaisse pas votre état cent fois mieux que vous ne le connaissez vous-même? s'écria le petit serviteur, légèrement indigné; croyez-vous qu'il ait besoin de

votre récit pour savoir ce que vous éprouvez? S'il en était ainsi, vous seriez donc plus savant que lui, et dans ce cas pourquoi le consulteriez-vous? Allez, effendi, et soyez parfaitement tranquille sur votre santé, elle est en bonnes mains, pourvu toutefois que vous me donniez aussi quelque chose, afin que je recommande à mon père de vous nommer dans ses prières.

Benjamin, dont la bourse était à sec, offrit au petit clerc un couteau qu'il portait pendu à sa ceinture, et qui fut accepté de la meilleure grâce du monde, après quoi le petit garçon pria Benjamin de se retirer pour laisser la place libre à d'autres illustres cliens du derviche qui étaient attendus incessamment. Ne trouvant aucun prétexte pour prolonger sa visite, Benjamin s'éloigna. Il se dirigea de nouveau, la tête basse, vers la maison habitée par le capitaine, à qui il tenait à raconter son histoire. Chemin faisant, il se demandait, ce jeune esprit fort, si les cailloux, le ruban de fil et la poudre pouvaient empêcher un homme de trop dormir ou de trop veiller, d'avoir trop chaud ou trop froid; il en était là de ses réflexions lorsqu'il arriva dans l'antichambre du capitaine.

Le secrétaire ou plutôt le factotum de l'officier causait à voix basse dans l'embrasure d'une fenêtre avec un homme vêtu à la mode de Constantinople, âgé d'à peu près cinquante ans, à la taille haute et bien prise, au teint excessivement brun et marqué de la petite-vérole, doué de deux beaux yeux très grands et très noirs, au regard expressif et mobile, tour à tour doux et paisible comme celui d'un mangeur d'opium, fier et cruel comme celui du tigre, ou couvert, pénétrant et rusé comme celui d'un jésuite de roman. Ce personnage, ai-je dit, était vêtu à la mode de Constantinople, ce qui en Asie-Mineure est le costume réservé aux étrangers, aux hauts dignitaires de l'état ou aux très riches seigneurs. Les vêtemens de l'inconnu n'annonçaient pourtant pas un millionnaire; les coutures en étaient considérablement plus pâles que le reste de l'étoffe, et un morceau de drap marron se montrait effrontément au milieu du dos d'une redingote en drap noir. Les moustaches et les sourcils étaient de cette belle couleur d'ébène qui n'appartient qu'à la jeunesse ou à un excellent cosmétique; autour des tempes et le long des joues, rasées, mais non pas aussi fréquemment qu'on eût pu le désirer, quelques poils gris semblaient considérer avec étonnement et jalousie les reflets bleus et luisans de la moustache. Enfin autour de la tête et en dehors du *fez* flottait une chevelure mélangée de mèches couleur acajou et de mèches d'un bel orangé. Pour expliquer cette bizarrerie, il me suffira d'apprendre au lecteur que les cosmétiques européens sont aussi chers que rares en Asie; tel peut en employer pour sa moustache qui doit se contenter des teintures indigènes pour la

masse plus considérable de sa chevelure, et les teintures indigènes sont perfides, hélas! elles se montrent d'abord d'un beau brun et se transforment ensuite et successivement en rouge et en orangé. Les miroirs comme les valets de chambre sont peu nombreux en Asie; le personnage en question accomplissait, sans l'aide ni du valet ni du miroir, les mystères assez compliqués de sa toilette: faut-il s'étonner maintenant du défaut d'harmonie que je viens de signaler? J'ajouterai encore que l'inconnu ne portait pas le costume de la capitale dans toute sa pureté, mais que le costume asiatique semblait pousser peu à peu sur l'autre comme la mousse envahit petit à petit la pierre. Un mouchoir ou plutôt un foulard en coton rouge et jaune était roulé en guise de turban autour du fez; une ceinture en cuir rouge lui serrait la taille, et eût pu même couvrir la pièce en drap marron, pour peu qu'il y eût mis de la coquetterie; enfin des revers en drap blanc ourlés et ornés de ganse bleue retombaient sur d'énormes bottes confectionnées de ce côté du Bosphore où il se trouvait alors.

L'ensemble de ce costume peut paraître grotesque, mais celui qui le portait avait un air d'aisance et de supériorité qui désarmait la critique. Peut-être en ce moment recevait-il du factotum du capitaine, avec lequel il s'entretenait, une commission peu sérieuse et peu digne : rien pourtant n'indiquait en lui ni l'humiliation de rendre de tels services, ni la grossière ignorance de ce qu'ils ont d'humiliant. Un sourire fin et légèrement narquois errait sur ses lèvres, tandis que son regard hautain était fixé sur son interlocuteur, dont les paupières clignotaient involontairement.

Au bruit que fit Benjamin en entrant, les deux personnages se retournèrent; ils échangèrent encore quelques mots à la hâte, et tous deux sortirent, le factotum insistant pour reconduire l'autre jusqu'à la porte de la maison. Quand il rentra tout seul dans l'antichambre où Benjamin s'était assis en l'attendant, il poussa un soupir d'aise comme un homme qui vient de déposer un lourd fardeau et qui se sent soulagé.

— Quel est ce seigneur? dit Benjamin.

— Comment? répondit le factotum, vous ne connaissez pas le Grec Athanase, et vous êtes du pays!

— Je connais plusieurs Athanase, reprit Benjamin, honteux de ne pas connaître un personnage aussi considérable; mais.....

— Oh! les autres Athanase ne sont rien auprès de celui-ci.

— Mais qu'est-il? Est-ce un banquier?

— Banquier? Pas précisément. Il est,... il est tout ce qu'il veut,... et probablement il ne veut être rien!

— Bah! s'écria Benjamin au comble de l'étonnement. Il est donc très riche?

— Hum! Il a... beaucoup de dettes, à ce qu'on dit.

— C'est peut-être un grand savant?

— Oh! pour cela, oui. Je crois qu'il sait tout.

— Ah! si je pouvais lui parler! mais je n'oserai jamais...

— Si vous avez les poches pleines, osez toujours.

Benjamin soupira. — Je n'ai pas d'argent sur moi, dit-il tristement.

— Pourvu que vous en ayez chez vous, cela revient au même; un beau mouton, une chèvre, une vache, un poulain, que sais-je? Athanase accepte tout.

— Vraiment! En ce cas, il est mon homme, et je vous remercie de tout mon cœur.

— Hum! répéta le factotum, mais sur un autre ton. Si vous avez un avis à demander, Athanase est votre homme en effet; mais vous ne pouvez aller tout droit chez lui comme vous iriez chez un médecin ou chez un homme de loi dont la profession est d'écouter tous ceux qui vont lui conter leurs affaires. Il faut que quelqu'un vous présente à lui, vous recommande, et réponde pour vous.

— C'est vrai; mais vous qui me connaissez, ne pourriez-vous répondre pour moi?

— Je ne demande pas mieux que d'être utile à un jeune homme aussi généreux, aussi grand seigneur que vous; mais, voyez-vous, mon cher, tout mon temps est pris, et s'il faut que je me dérange pour m'occuper de vos affaires, c'est absolument comme si je dépensais de l'argent. Chaque heure que j'emploie au service de mon maître me vaut deux piastres et demie.

— Eh bien! je vous en donnerai trois...

— Chut! ne parlons pas de piastres entre nous. Je ne veux pas de votre argent, et d'ailleurs vous n'en avez pas. Je vous ai dit cela seulement pour que vous compreniez combien il faut que je vous sois attaché, puisque je sacrifie dans votre intérêt un temps qui m'est si précieux... Vous avez une belle vigne, m'a-t-on dit: vous donne-t-elle beaucoup de raisin? Ah! comme j'aime le raisin! Je ne suis jamais malade quand le raisin ne me manque pas.

— Je vous enverrai du raisin aussitôt que je serai de retour au village; je vous en enverrai un panier chaque semaine.

— Non, non, mon ami, de temps en temps, et pas davantage. Je suis sûr aussi que vous faites de l'excellent *bekmès*, du véritable *bekmès*, que l'on conserve dans des boîtes en bois blanc, non pas de cette drogue liquide que font les habitans de cette maudite petite ville, et qui me soulève le cœur.

— Oui, oui, nous faisons du *bekmès* comme vous l'aimez. Il nous en reste encore quelques boîtes de l'année dernière, et je vous les enverrai.

— Oh! pas toutes, une ou deux... Allons, disons trois, pourvu

qu'elles ne soient pas bien grandes. Ah! mon garçon, vous avez découvert mon côté faible : j'aime les bonnes choses, et on en trouve si peu ici!

Pour se délivrer des importunités du factotum, Benjamin en était venu à promettre, après les raisins et le *bekmès*, du miel, du beurre, etc., lorsque le capitaine vint interrompre la conversation. S'il avait pu en deviner le sujet, peut-être se fût-il bien gardé de troubler son majordome au moment où celui-ci recourait à de si habiles manœuvres pour remplir le garde-manger commun. Le factotum congédia Benjamin au nom de son maître en lui promettant de préparer Athanase à le bien recevoir, et le jeune paysan regagna, plein de confiance, le café qui lui servait d'asile.

Qu'était-ce donc que ce Grec Athanase? La question mérite peut-être qu'on y réponde à loisir, et, pour tracer ce portrait, qui demande quelques développemens, je veux profiter de la nuit qui apporte à Benjamin un sommeil paisible, égayé de beaux rêves. Le personnage qui va nous occuper représente en effet une des classes les plus actives, les plus intelligentes, et malheureusement aussi les plus corrompues de la société orientale.

Athanase était né à Angora, d'une famille grecque établie depuis longtemps dans le pays. Ses parens n'étaient pas plus riches que leurs voisins, et ceux-ci étaient tous excessivement pauvres. Athanase, dont la physionomie éveillée et les manières agréables attiraient tous ceux qui le rencontraient, plut à un pacha qui rechercha sa société et accepta de lui quelques services. Athanase sut les faire valoir. Il ne tarda pas à s'associer à un Arménien qui passait pour riche, et à obtenir pour son camarade et pour lui la charge de banquiers du pacha. Chaque pacha entretient ou du moins entretenait dans sa maison un ou même plusieurs de ces utiles fonctionnaires, dont la charge consistait à recevoir et à dépenser l'argent du maître. On suppose généralement que le banquier d'un pacha possède des fonds sur lesquels il ouvre à son noble patron ce que nous appellerions en Europe un compte courant; mais c'est là une hypothèse tout à fait inadmissible. La banque d'Athanase et compagnie n'était pas mieux garnie que celle de tous ses collègues les autres banquiers des autres pachas; mais les revenus de ces hauts fonctionnaires étant d'une nature excessivement irrégulière, les banquiers avaient beau jeu pour s'approprier en peu de temps un pécule particulier qu'ils prêtaient dès-lors au pacha à l'intérêt légal d'un et demi jusqu'à trois pour cent par mois. Athanase avait reçu de la nature une merveilleuse aptitude pour faire passer dans ses poches l'argent d'autrui. Le pacha dépensant d'ordinaire un peu plus qu'il ne recevait, on pourrait se demander comment s'y pre-

nait Athanase pour détourner à son profit et à l'insu de son maître une assez forte part des revenus. Le moyen employé par Athanase était pourtant bien simple, il n'était même pas nouveau : il consistait d'une part à ne pas payer les dépenses du pacha, de l'autre à exiger de tous ses cliens le double des *backchich* ordinaires. Personne n'ignorait que le pacha croyait ses comptes soldés et qu'il ne touchait qu'une partie des *backchich* exigés par le banquier; mais telle était l'influence, je dirais presque la fascination exercée par Athanase sur tous ceux qui le connaissaient, qu'il ne se trouva pas un seul délateur ni parmi les créanciers, ni parmi les protégés du pacha.

Cet homme était donc un misérable? me dira-t-on. Je ne sais, car il était meilleur à coup sûr que la plupart de ses pareils. Il aimait à rendre service indépendamment de la récompense qu'il attendait de ceux qu'il obligeait, et qui bien souvent l'avaient oublié une fois le service rendu. La vue d'une créature souffrante lui était si pénible, qu'il eût donné jusqu'à son dernier para pour la soulager, quitte à se refaire l'instant d'après aux dépens du premier venu. Son intelligence n'était pas seulement subtile et déliée, elle était parfois accessible à des aspirations élevées et fortes. Or c'était là précisément ce qui faisait de lui l'homme le plus dangereux, non-seulement pour la bourse, mais pour la conscience de ses amis.

Lorsqu'Athanase eut amassé quelque argent, il quitta son pacha en lui laissant tous ses comptes des trois dernières années à solder, et il entra au service, toujours comme banquier, de l'un de ces *dérébeys* qui ensanglantèrent le règne du sultan Mahmoud, et qui vivaient en princes souverains, percevant les impôts et faisant la guerre à leur seigneur suzerain. Athanase se distingua fort dans sa nouvelle dignité; il fut employé comme négociateur secret entre son maître et les pachas envoyés de Constantinople pour châtier le rebelle. Pas une ville ne fut prise ou rendue, pas un prisonnier ne fut échangé ou rançonné, pas un traité ne fut signé, sans rapporter des profits considérables au banquier diplomate. Malheureusement l'abîme est ouvert pour ceux qui planent à de grandes hauteurs. Un sombre nuage enveloppe cette époque de la vie d'Athanase. Un seul fait précis ressort des informations que j'ai pu recueillir : c'est que le maître de l'habile banquier, le *déré-bey,* fut livré, victime d'une trahison domestique, au souverain irrité, qu'il perdit mystérieusement la vie et qu'Athanase émigra subitement. Où alla-t-il planter sa tente? Les uns disent chez certaine tribu kurde avec laquelle il était lié par je ne sais quel nœud de parenté; d'autres affirment qu'il devint l'associé d'un célèbre bandit qui ravageait alors les provinces occidentales de l'Asie-Mineure. Le fait est que, bien des années plus tard, il par-

lait avec un singulier intérêt de ce fameux brigand, des bons offices qu'ils s'étaient réciproquement rendus, et de certains trésors cachés, personne ne savait où (1).

Quoi qu'il en soit, c'est en Europe qu'Athanase reparut ouvertement sur la scène du monde. Il y reparut, je m'en souviens, en qualité de prince arménien possédant d'immenses richesses, connaissant les secrets de tous les états, promenant un magnifique costume de fantaisie qu'il faisait passer pour le vêtement ordinaire de tous les Arméniens de condition, faisant sa cour aux dames, jouant gros jeu, envoyant et acceptant force cartels, marchant bras dessus, bras dessous, avec les grands seigneurs les plus riches et les plus titrés, marchandant des terres et des duchés qu'il n'achetait pas, parce que l'embarras du choix était trop grand. Il fut sur le point d'épouser une jeune fille belle et riche, que sa bonne mine et ses vaillantes allures avaient fascinée. Il s'arrêta cependant sur le seuil du mariage, soit par un scrupule de conscience, soit par la crainte d'appeler une curiosité importune sur ses antécédens. Pendant les quelques années qu'il passa en Europe, Athanase fit de grosses dépenses. D'où lui venait tant d'argent? Il en gagna sans doute une bonne partie au jeu, il en emprunta aussi considérablement; mais il est difficile de croire que ses revenus se limitassent à ces deux branches d'industrie. Sa bourse d'ailleurs était encore assez bien garnie lorsqu'il rentra à Constantinople, accompagné d'une beauté un peu sur le retour, qu'il appelait respectueusement *madame la comtesse*, et qui n'était en réalité qu'une aventurière du midi de l'Italie. Force lui fut, en arrivant à Constantinople, de déposer son titre de prince arménien, personne dans cette capitale n'ignorant qu'il n'existe pas de princes arméniens sur la terre; mais il continua de jouer son rôle

(1) Je ne trace pas tout à fait ici un portrait de fantaisie. J'ai voyagé en compagnie de l'étrange personnage qui figure dans cette histoire, et dont je me borne à changer le nom. J'ai retenu un des récits que me faisait cet homme, que j'ai dû employer comme guide et interprète. Pendant une journée de marche qui nous avait conduits au milieu d'un ravin dominé par des rochers à pic, il me racontait les scènes de carnage dont ce ravin avait été le théâtre. Lui-même un jour s'y était trouvé au milieu d'une quarantaine de morts et de mourans, que des bandits avaient abandonnés dans ce lieu désert, probablement à la suite d'une lutte acharnée. Il s'était approché d'un blessé gémissant, et il se préparait à lui porter secours, lorsqu'une voix se fit entendre au-dessus de sa tête : « Passe ton chemin sans t'arrêter ni regarder derrière toi, Athanase; je te connais, et je serais fâché qu'il t'arrivât malheur; mais si tu t'arrêtes ici, je ne pourrai rien pour toi. — Laisse-moi emporter ce blessé, et je pars, répondit l'intrépide Athanase, le bon Samaritain. » La réponse se fit attendre un moment, mais elle fut favorable. « Soit, reprit la voix; mais toi et lui, oubliez ce que vous avez vu ici, ou vous aurez à vous en repentir. » Athanase avait reconnu la voix : c'était celle d'un ancien ami, devenu chef de brigands; mais il garda fidèlement le secret, et il ne s'en était pas mal trouvé, m'a-t-il dit.

de nabab, donnant des bals et des dîners dans un magnifique logement, ne sortant qu'en carrosse, déployant en un mot le luxe le plus effronté. Ce fut à cette époque que la fortune sembla l'abandonner. Les spéculations qu'il tenta échouèrent avant que l'audacieux opérateur eût réussi à dépouiller ses associés. L'antique Byzance, atteinte enfin par l'influence occidentale, semblait secouer cette bienheureuse inertie qui avait livré jusque-là tout Osmanli et ses trésors à la rouerie grecque et arménienne. Tel pacha, maître d'un harem bien peuplé, ne s'enflammait plus sur le simple rapport que lui faisait Athanase de la beauté incomparable d'une esclave de grand prix, et n'achetait plus *chat en poche*. Tel autre avait découvert que parmi les objets de manufacture européenue il y en avait de beaux et de médiocres, de précieux et d'autres absolument sans valeur. Un autre ne donnait plus les poulains issus de ses jumens par cette bonne raison qu'ils étaient trop jeunes pour servir, et il attendait patiemment qu'ils se fussent corrigés de ce défaut. Athanase fut près de tomber à la renverse lorsqu'ayant présenté à l'un de ses plus riches patrons une vieille et horrible montre en étain, aussi lourde qu'un boulet de calibre, et en ayant demandé cinq cents francs, le riche patron sourit gracieusement et lui rendit sa montre en ajoutant qu'il en avait acheté une la veille infiniment plus belle et plus neuve pour la moitié de cette somme. — La fin du monde approche, se dit alors Athanase stupéfait, et cette effrayante prophétie sortit maintes fois de ses lèvres pendant son séjour à Constantinople, car tout le fonds de vieille quincaillerie qu'il avait rapporté d'Europe, et qu'il se proposait d'offrir à ses anciens protecteurs en témoignage de reconnaissance et en échange de quelques centaines de mille francs, lui resta sur les bras et ne lui rapporta que les remerciemens assez froids de quelques serviteurs de troisième classe dont l'amitié lui était presque inutile.

En homme de résolution, notre Grec eut bientôt pris son parti. Il laissa à ses créanciers les regrets, le blâme à sa compagne la prétendue comtesse, se réservant à lui-même le rôle de victime. C'était la comtesse, une grande dame accoutumée au luxe effréné de sa maison princière d'Italie, qui avait entraîné le pauvre Grec dans des dépenses bien supérieures à ses moyens; mais Athanase était un homme d'honneur malgré sa pauvreté, et il ne faisait de dettes qu'autant qu'il trouvait des amis confians dont la bourse lui était ouverte. Ces amis confians, ces bourses ouvertes, lui manquaient-ils, Athanase avouait hautement sa situation désespérée, et n'empruntait plus. Paierait-il ses dettes? Qui pouvait le dire? Il était ruiné et forcé de vivre misérablement dans un des plus humbles khans de Constantinople; cependant il ne lui manquait qu'une oc-

casion pour renaître, comme le phénix, de ses cendres. Le banquier ruiné ne tarda pas, on le comprend, à se dégoûter du séjour de la capitale, où peut-être bien il courait quelque danger, et il écouta la voix de son cœur, qui le rappelait impérieusement aux lieux où il avait vu le jour, auprès de sa vieille mère, de ses parens et de ses amis. Il trouva encore moyen de faire le voyage sans bourse délier, en se constituant le guide et le cicérone d'une société de touristes européens, qu'il s'engagea à conduire à Trébizonde, et qu'il dirigea adroitement vers sa propre province, où il les quitta en prétextant une maladie subite causée par les fatigues mêmes du voyage, ce qui lui valut une forte indemnité, payée avec empressement par les généreux touristes. Après avoir vu les candides voyageurs se décider à continuer sans guide leur marche vers Trébizonde (Dieu sait où ils allèrent aboutir!), Athanase rentra paisiblement sous le toit paternel. Son père et ses frères étaient morts; sa mère et ses sœurs menaient, malgré leur misère, une vie plus gaie que régulière. Il employa l'argent que lui avaient laissé les bons voyageurs à se poser en homme riche, puis il exploita sa réputation aux dépens de ses concitoyens. La position qu'il se fit alors, et dans laquelle il se maintenait encore à l'époque où nous l'avons trouvé dans l'antichambre du capitaine, constitue à mon avis l'une des singularités les plus frappantes que la société orientale présente à l'observateur chrétien.

Malgré son ostentation et l'argent qu'Athanase dépensa réellement pendant les premiers mois qui suivirent son retour à Angora, le bruit ne tarda pas à se répandre qu'il ne possédait rien; mais cette conviction, qui s'empara peu à peu de la population tout entière, ne fit qu'ajouter à l'admiration et au respect que l'ancien banquier d'un pacha, le chargé d'affaires d'un *déré-bey,* le visiteur intrépide des quatre parties du monde inspirait naturellement. Tous les métiers, toutes les professions de l'Orient, avaient leurs représentans dans la ville d'Angora. Athanase donnait des leçons ou des conseils à tous les artisans : ni ces leçons ni ces conseils n'étaient fournis gratuitement aux ouvriers, qui se trouvaient toujours un peu plus pauvres après avoir causé avec Athanase, ce qui ne les empêchait pas de se regarder comme ses obligés. Athanase avait-il besoin d'un habit, d'une pièce d'étoffe, d'un quartier de mouton, d'une livre de tabac, de café, de sucre ou de chandelle, il entrait dans la première boutique, choisissait et emportait la marchandise en grondant le marchand de ce qu'il ne lui en offrait pas de meilleure, et le menaçait de lui retirer sa pratique, s'il ne s'amendait pas. Jamais il ne payait rien de ce qu'il achetait, mais il savait faire reluire dans un vague lointain aux yeux du marchand interdit une récompense si

précieuse, que l'espoir seul de l'obtenir méritait une reconnaissance éternelle. Et quand la perspective de cet inappréciable avantage avait réjoui pendant quelque temps le cœur et l'imagination du pauvre débitant, Athanase inscrivait celui-ci parmi les hommes qui avaient reçu de lui un bienfait, et, ce qui est admirable, c'est que le marchand lui-même partageait bientôt la conviction d'Athanase.

La ville ne possédait ni médecin ni pharmacien. Athanase avait quelques connaissances en médecine; il savait rouler des pilules avec de la mie de pain et confectionner des extraits de toutes les plantes aromatiques dont l'Asie-Mineure est si riche : il déclarait hautement que la profession de médecin lui était antipathique, que rien ne l'ennuyait plus que d'entendre les consultations des malades; mais malheur au malade qui ne s'adressait pas à ce nouveau *médecin malgré lui* pour acheter une drogue! Athanase le rangeait au nombre de ses ennemis. Celui qui priait timidement le grand docteur de s'occuper de lui ne recevait qu'un accueil froid et décourageant, souvent même un refus péremptoire; mais le malade savait fort bien comment adoucir le rétif esculape. L'offre d'un fromage, d'une oque de miel ou de beurre frais, voire d'une chèvre ou d'un chevreau, était reçue avec dédain. « Je n'ai que faire de vos présens, répondait Athanase; si je consens à vous soigner, ce n'est vraiment que par compassion et aussi pour me soustraire à votre importunité. Payez-moi seulement ce que me coûte la drogue que je vais vous donner, et je ne vous en demande pas davantage, car je me suis déjà ruiné six fois à acheter au poid de l'or des médicamens que je donnais gratis, et j'ai juré que cela ne m'arriverait plus. » On devine comment se terminait la consultation. Athanase offrait pour vingt piastres à son malade des pilules qui, disait-il, valaient à Constantinople cent piastres la douzaine. Le malade payait vingt piastres une pincée de farine privée de toute vertu curative, et quand il ne succombait pas, il restait l'obligé du faux médecin.

L'art du vétérinaire rapportait aussi à ce grand industriel un assez beau revenu. Aucun cheval ne tombait malade qu'Athanase ne fût immédiatement appelé à le soigner. Quelquefois l'animal se rétablissait malgré le docteur; souvent aussi la maladie se prolongeait. Athanase la déclarait contagieuse, et consentait, non sans débats, à prendre le cheval pour lui. « Vous me faites là un présent dont je me passerais volontiers, disait-il avec humeur; je tiens beaucoup à la bonne bête qui me sert depuis plusieurs années, et qui, sans être ce que vous appelez un beau cheval, n'en est pas moins de pur sang arabe. Il est vrai que je puis jusqu'à un certain point la préserver de la contagion, moyennant un secret que j'ai juré de ne révéler à personne; mais je préférerais ne pas l'exposer à ce danger, et je n'ai

pas une entière confiance dans les remèdes secrets. Cependant vous le voulez absolument, et je ne puis rien vous refuser. Rappelez-vous pourtant que vous devez nourrir votre cheval jusqu'au jour où son sort sera décidé; s'il guérit et qu'il devienne capable de me servir, oh! alors je m'en charge. » Et pendant un temps plus ou moins long le propriétaire du cheval malade nourrissait non-seulement ce dernier, qui ne lui appartenait plus, mais le *pur sang* d'Athanase, tout en s'étonnant *in petto* de l'appétit extraordinaire que la maladie communiquait aux chevaux.

Athanase ne reculait jamais devant une friponnerie, quelque inique et dangereuse qu'elle fût, ou quelque insignifiant qu'en parût le résultat. Jamais il n'éprouvait ni fatigue, ni scrupule. Les circonstances les plus ordinaires, les conversations les plus banales, un orage, le beau temps, les nouvelles politiques, tout devenait pour lui un moyen de s'enrichir. Son esprit était perpétuellement aux aguets, et si quelqu'un eût pu lire la multitude de projets qui s'y ourdissaient et s'y développaient incessamment, il se fût écrié : « Voici le génie de la fraude, » et il eût dit vrai.

Quel était en définitive le résultat de cette singulière conduite? Athanase, aussi pauvre que Job, devait de l'argent à tout le monde, ce qui n'empêchait personne de lui en prêter encore. Il était généralement méprisé et peu aimé, mais on le craignait, tout en ayant un certain goût pour lui. On le trouvait amusant, on le croyait merveilleusement érudit et savant. En réalité, il connaissait tout le monde et chacun, le caractère, les moyens, les ressources de tous les habitans de la ville. Si un tel homme n'avait jamais subi de condamnation judiciaire, c'était grâce à la législation orientale, qui n'admet la culpabilité d'un accusé que sur le témoignage direct d'au moins deux témoins oculaires. D'ailleurs, placé sous une autre législation, il eût trouvé d'autres moyens de salut, il n'en faut pas douter.

J'ai cru devoir m'étendre un peu longuement sur ce personnage: tout un côté de la civilisation orientale, l'influence bizarre du Grec sur le Turc et même sur l'Européen, se résume dans la physionomie de ce digne petit-fils d'Ulysse. Encore ne sais-je trop si Athanase ne l'emportait pas comme génie inventif sur son illustre aïeul. Placez notre Grec dans le conseil des généraux, sous les murs de Troie : jamais cette ville n'eût été prise, et jamais non plus les Grecs n'eussent été battus; le siége de Troie se fût prolongé autant que la vie d'Athanase, et les deux peuples se fussent ruinés à son profit.

VI.

Tel est l'homme chez qui Benjamin se rendit un matin, accompagné du factotum du capitaine, lequel avait déjà, par avance, perçu

son tribut. Bien en prit au secrétaire de cette précaution, car Athanase, qui devinait ses motifs pour se faire l'introducteur du jeune homme, se donna le divertissement de montrer à celui-ci qu'il ne faisait aucun cas de son compagnon, et que le bon accueil que lui-même recevait n'était dû qu'à son propre mérite et à la sympathie qu'il avait su lui inspirer. Benjamin comprit l'insinuation, et regretta l'argent si inutilement dépensé, mais il était trop occupé de la consultation qu'il allait avoir pour arrêter longtemps sa pensée sur le nouveau vide fait dans sa bourse.

— Vous avez donc besoin de ma science? dit Athanase aussitôt qu'ils furent seuls.

— Je n'espère qu'en vous, effendi, répondit le jeune homme.

— Eh bien! expliquez-moi sans rien omettre tout ce que vous éprouvez; je pourrais sans doute le découvrir sans votre aide, mais je préfère vous entendre parler, car l'opinion qu'un malade se forme de son propre état est un symptôme des plus importans pour un médecin.

Benjamin, qui ne demandait pas mieux que de raconter ses souffrances, commença aussitôt. Ses insomnies, ses vagues tristesses, ses ardentes aspirations, le mécontentement étrange qu'il éprouvait dans la société de ses parens ou de ses amis, le jeune homme n'oublia rien. Les symptômes qu'il décrivait avec une précision naïve ne pouvaient guère embarrasser un observateur aussi expérimenté qu'Athanase. A peine le jeune homme eut-il terminé sa confession, que le Grec, tout en gardant un sérieux imperturbable, lui adressa cette question : — Soupçonnez-vous quelqu'un de vous avoir jeté un charme?

— Hélas! oui, noble effendi.

— Une vieille femme sans doute?

— Précisément.

— Et la voyez-vous souvent?

— Tous les jours de ma vie : c'est ma belle-mère, la mère de ma fiancée, et elle demeure avec nous, car c'est la veuve de mon frère aîné, qui est mort à Constantinople.

— Est-ce une méchante femme?

— Il faut qu'elle le soit pour m'avoir réduit à cet état, moi qui ne lui ai jamais rien fait; mais à la voir et à l'entendre, on ne le dirait pas.

— Et vous devez épouser sa fille? votre future vous plaît-elle?

— Pas du tout, noble effendi; comment l'aimerais-je, puisque je n'aime plus personne, et que je ne trouve plus dans mon cœur que de la colère et de l'aversion pour tout le monde?

— Cela est grave! Éprouvez-vous aussi quelque douleur dans l'estomac?

— J'ai souvent mal à la tête; j'éprouve des battemens de cœur qui me coupent la respiration.

— Ces battemens de cœur, en quels momens vous prennent-ils?

— Que sais-je, effendi?... Ils me prennent à chaque instant quand je suis à la maison... Et tenez, je n'en suis pas exempt même à présent que je vous parle.

— Ces battemens vous prennent-ils surtout en présence de votre fiancée?

— Oui, quand sa mère est avec elle.

— Ah! Et quand sa mère est seule avec vous, votre cœur bat-il aussi fort qu'en ce moment?

— Oh! bien plus fort, noble effendi! En ce moment, je puis parler; mais quand je suis seul avec elle, les mots s'arrêtent dans mon gosier, et d'ailleurs je ne sais plus que dire, tant ces crises troublent mes idées.

— Et vous dites qu'elle est vieille?

— Oui, noble effendi; je crois qu'elle l'était déjà lorsqu'elle vint demeurer avec nous; je n'ai jamais entendu parler d'elle comme d'une jeune femme, et je la suppose à peu près du même âge que ma mère. En tout cas, elle est certainement assez vieille pour être sorcière.

— Et vous l'avez toujours détestée?

— Non pas; lorsque j'étais enfant, j'avais l'habitude de l'appeler ma mère à moi, parce que je la préférais à ma propre mère; j'étais toujours auprès d'elle, et je n'étais jamais content lorsqu'elle était absente.

— Ah! ah! dit Athanase en réprimant un sourire, je commence à y voir clair. Oui, mon jeune ami, vous êtes plus malade que vous ne pensez, et c'est bien votre belle-mère qui est la cause de votre maladie. Pauvre garçon! elle vous a ensorcelé! Décrivez-moi un peu sa figure. A-t-elle des cheveux blancs?

— Elle! noble effendi, des cheveux blancs! Pas plus blancs que les plumes de ce grand corbeau qui est là perché sur cet arbre dans votre cour. Sarah a les plus beaux cheveux noirs que j'aie jamais vus.

— Elle a des rides autour des yeux, sur le front, sur les joues?

— Des rides!.. Ah! noble seigneur, on voit bien que vous ne la connaissez pas. Elle a la peau la plus unie...

— C'est bon; je comprends. Ses dents sont-elles noires?...

— Ce sont des perles, effendi, de vraies perles.

— Quel âge a sa fille?

— Onze ou douze ans.

— Et quand votre belle-mère épousa Osman, votre frère, savez-vous quel âge elle avait?

— Elle assure qu'elle n'avait pas encore treize ans.

— Treize et onze... Hum!... Oh! c'est bien l'âge des sorcières en effet. Mon jeune ami, continua Athanase de l'air d'un orateur qui va débiter un long discours, je sais maintenant ce que j'avais besoin de savoir; je connais votre état, je le connais à fond, et j'entreprendrai de vous rendre la santé et le contentement, si vous me promettez de m'obéir aveuglément. Réfléchissez avant de prendre un pareil engagement, car, une fois pris, une fois mon traitement commencé, malheur à vous si vous manquez à votre promesse!

— A Dieu ne plaise, effendi! Je vous obéirai en tout.

— Une assurance aussi simplement donnée ne saurait me suffire lorsqu'il s'agit de votre vie. Vous allez prêter serment sur une pierre de La Mecque qui me vient d'un bon derviche, et qui punit de mort subite le parjure.

Athanase avait toujours à son service une des pierres en question; il tendit à Benjamin un galet ramassé dans sa cour, et Benjamin s'acquitta en tremblant de la prestation du serment exigé. A peine se fut-il engagé, qu'il retrouva son courage et sa confiance dans le grand docteur qui lui promettait la santé et la joie. — Et maintenant, dit-il, que faut-il faire pour commencer, noble effendi?

— D'abord vous ne retournerez pas pour le moment à votre village (la figure de Benjamin s'allongea); vous séjournerez quelque peu à la ville jusqu'à ce que j'aie préparé ce dont vous avez besoin.

— Je puis revenir, si vous l'ordonnez; mais il faut absolument que j'aille, ne fût-ce que pour un jour, chez moi, parce que je manque... Ne sachant pas que mon absence durerait aussi longtemps, je n'ai pas emporté... je n'ai plus...

— Vous n'avez plus d'argent, voulez-vous dire?

— Oui, seigneur, répondit Benjamin les yeux baissés.

— Qu'à cela ne tienne, je vous en prêterai.

— Oh! noble effendi...

— Enfantillages! Qu'est-ce que l'argent entre amis? Ce qui est à moi est à vous, et ce qui est à vous est à moi. Si jamais j'avais à emprunter de l'argent (que Dieu m'en préserve!), eh bien! je m'adresserais à vous.

— Et vous me rendriez bien heureux, et vous n'auriez pas à craindre un refus, s'écria Benjamin, vivement ému de l'affection que lui témoignait Athanase. Puisque vous êtes si bon, ajouta-t-il timidement, je resterai dans cette ville aussi longtemps que vous l'ordonnerez.

— C'est bien. Vous irez de ce pas trouver Michel au Long-Nez; le connaissez-vous?

— Non, effendi.

— C'est le cordonnier qui demeure à côté de la fontaine, dans la rue qui conduit au moulin...

— Je demanderai mon chemin, et je le trouverai.

— Bien. Vous présenterez ce papier à Michel, et vous direz que c'est de ma part. Il me doit de l'argent, trois mille piastres; il y a cinq ans que je les lui ai prêtées, et je ne lui ai jamais demandé ni l'intérêt ni le capital. Il est à son aise pourtant, et il me paierait du jour au lendemain, si je le voulais. Je lui écris de vous ouvrir un crédit sur ces trois mille piastres, et de vous avancer ce dont vous pourrez avoir besoin.

— Je n'ai que faire de tant d'argent, et si vous daignez me prêter seulement vingt ou trente piastres, elles me suffiront pour quelques jours. Je pourrai ainsi demander des fonds à mon père.

— Mais à quoi bon envoyer de pareils messages à votre père? Il croira que vous voulez vous établir ici, que vous allez dépenser votre héritage à l'avance, et il ne vous enverra pas le sou, pour vous contraindre à rentrer dans le nid paternel. Suivez mon conseil, et vous me rendrez service, car je vous préfère, comme débiteur, à Michel au Long-Nez. Allons, c'est convenu, mais ce n'est pas tout. Vous êtes un garçon distingué, et le premier coup d'œil que j'ai jeté sur vous m'a révélé que l'avenir vous réservait une riche moisson d'honneurs et une grande existence. Pourvu que le charme qui pèse aujourd'hui sur vous soit brisé, votre fortune est faite. L'époque à laquelle nous vivons présente des chances nombreuses de succès à ceux qui savent les saisir. Je vois sur votre front le signe des grandeurs et des richesses futures. Voulez-vous être un grand homme, un homme puissant?

— Assurément, noble effendi, si je savais comment m'y prendre.

— Il faut entrer dans l'armée.

— M'enrôler? me faire soldat?

— Qui parle d'enrôlement et de soldat? Je vous ai demandé si vous vouliez être un homme puissant.

— Et je vous ai répondu que je ne demandais pas mieux; mais me conseillez-vous de m'enrôler pour atteindre ce but?

— Il y a enrôlement et enrôlement. Je ne conseillerai jamais à un homme comme vous de se faire soldat. Si je vous voyais prêt à commettre pareille folie, je me placerais devant vous, et je vous dirais : Vous ne ferez point un pas de plus sans passer sur mon corps. Vous faire soldat! allons donc!... Mais vous n'ignorez pas qu'il existe entre les officiers supérieurs et les jeunes gens de mérite qui veulent suivre la noble carrière des armes des engagemens secrets, moyennant lesquels le jeune guerrier qui entre dans un corps est assuré d'obtenir à la première vacance un grade plus ou moins considérable.

— Bah! s'écria Benjamin, au comble de l'étonnement.

— C'est comme je vous le dis, mon cher ami, et je suppose qu'un pareil arrangement vous conviendrait.

— Je serais bien difficile, s'il ne me convenait pas; mais en attendant que la vacance se présente, comment serais-je traité?

— Comme un jeune homme qui suit la carrière des armes pour s'amuser, et qui n'est tenu à... presque rien... jusqu'au moment où il devient capitaine, major, colonel, ou même général.

— Mais ne faudrait-il pas consulter d'abord mon père?

— Oh! si vous en êtes là, il vaut mieux ne plus y penser.

Et Athanase fit mine de se diriger vers la porte. Aussitôt le pauvre jeune homme, véritablement effrayé, se précipita au-devant de l'irascible docteur, et le supplia, avec des larmes dans les yeux, de lui pardonner ce moment d'involontaire hésitation. Athanase ne parut pas complétement inexorable.

— Croyez-vous que mon départ cause de la peine à mon père,... à Sarah? balbutia Benjamin.

— Elle regrettera sans doute un mari pour sa fille, répondit Athanase, et l'on affirme d'ailleurs que les sorcières éprouvent de secrètes jouissances proportionnées aux tortures qu'elles infligent à leurs victimes.

Benjamin baissa les yeux, poussa un soupir, et renouvela la promesse qu'exigeait Athanase. Avant de se séparer, le Grec et le jeune Turc convinrent des démarches à faire dans l'intérêt de ce dernier. Benjamin protesta de sa reconnaissance, et supplia Athanase de disposer librement de lui et de tout ce qui lui appartenait, ainsi que de tout ce qui pourrait lui appartenir un jour, lorsque les beaux projets formés pour son avenir seraient exécutés et auraient réussi. Athanase sourit. — Dans deux jours, assura-t-il, l'engagement sera prêt, vous n'aurez qu'à le signer et à partir. — Il conseilla au futur soldat d'employer ces deux jours à s'équiper convenablement, lui et son cheval, parce que les jeunes gens qui s'enrôlaient dans ces conditions spéciales s'équipaient à leurs frais, et faisaient même un présent plus ou moins considérable à leur chef, ce qui n'était du reste que simple et pure justice. Le fils de Mehemmedda se montra quelque peu embarrassé du nouvel aspect sous lequel Athanase lui présentait pour la première fois sa situation. Comment pourrait-il en si peu de temps, séparé de sa famille, se procurer les fonds et les objets nécessaires?

— Et les trois mille piastres? répondit Athanase. Je savais bien qu'elles ne seraient pas de trop.

Et ils se quittèrent là-dessus.

VII.

Benjamin, qui avait vidé sa bourse chez le derviche, s'occupa aussitôt de trouver ce Michel au Long-Nez, chez lequel Athanase lui avait ouvert si généreusement un crédit. Il eut bientôt découvert la boutique du cordonnier et se présenta résolûment au débiteur de son nouvel ami; mais sa surprise fut grande, lorsque Michel, ayant pris connaissance du billet d'Athanase, s'écria avec une indignation que combattait pourtant une violente envie de rire : — A qui en a-t-il donc, ce fripon d'Athanase? Moi son débiteur! Athanase m'aurait prêté trois mille piastres! Non, le mensonge est trop fort pour que je m'en fâche sérieusement. Moi qui vous parle, je lui ai prêté l'an dernier quinze cent cinquante piastres dont j'ai le reçu dans mon tiroir; voilà toutes les transactions pécuniaires que nous avons eues ensemble. Comment suis-je devenu son débiteur, de son créancier que j'étais il y a cinq minutes? C'est ce que je serais curieux d'apprendre. Non, il n'y a pas sous le ciel d'imposteur plus impudent que mon ami Athanase... Tenez, mon pauvre garçon, reprenez ce chiffon de papier, et si vous n'avez pas d'autre moyen de vous procurer de l'argent, tâchez de vous en passer. C'est tout ce que je puis vous dire.

Benjamin était demeuré bouche béante pendant ce discours. Les protestations d'Athanase résonnaient encore à ses oreilles, et il ne pouvait croire à tant de fausseté. D'ailleurs pourquoi Athanase aurait-il essayé de le tromper par une ruse aussi grossière? Ce n'était pas Athanase qui devait toucher l'argent de Michel, et si Michel disait vrai, Athanase ne devait-il pas s'attendre à être immédiatement démasqué? C'était là cependant une des fourberies accoutumées d'Athanase. Il débitait des contes si maladroits, si aisément controuvés, qu'on avait peine à croire qu'un homme aussi fin se flattât de les faire passer pour vrais. Lorsque l'obus éclatait, ou, pour mieux dire, lorsqu'il faisait long feu, Athanase soutenait son dire, et s'écriait : — Si j'avais voulu vous tromper, croyez-vous que je m'y fusse pris aussi maladroitement? Il se peut que je sois un drôle, mais pour Dieu! je ne suis pas un sot, et personne n'a jamais dit que je le fusse! — Et ce raisonnement-là ne manquait presque jamais de produire son effet. Cette fois ce fut Benjamin lui-même qui argumenta de la sorte, et il se sentit fortifié dans sa confiance par la merveilleuse solidité de cette argumentation. Il se rappela aussi qu'Athanase avait laissé échapper quelques mots peu respectueux sur ce Michel, et le ton de protection ironique que le cordonnier avait pris en lui parlant contribua à l'indisposer contre lui. — Il y a probable-

ment erreur et malentendu dans cette affaire, répartit le jeune paysan d'un air sérieux et digne. Cette somme n'était pas pour Athanase, mais pour moi, et, grâce au ciel, je n'en suis pas réduit à chercher de l'argent sous le couvert de quelqu'un, ou à m'en priver, comme vous avez bien voulu me le conseiller. C'est Athanase qui m'a offert de me passer sa créance sur vous, et si j'ai accepté, c'était simplement pour ne pas l'offenser par un refus, car je voulais écrire à mon père, et c'est Athanase qui a insisté pour que je devinsse son débiteur à votre place. Il n'y a pas de mal, et je vous salue.

Michel se repentait déjà de sa vivacité. Ce jeune homme devait être riche, puisque Athanase s'occupait de ses affaires. Qui sait si, en l'envoyant vers lui muni de cet étrange billet, Athanase n'avait pas conçu quelque merveilleux dessein pour dépouiller le jeune homme et partager le butin avec celui qui l'aurait aidé dans l'entreprise? Pourquoi s'était-il si fort pressé de dire la vérité? N'est-il pas toujours assez tôt pour cela? Si Athanase avait menti, il avait sans doute de bonnes raisons; s'il l'avait mis de moitié dans le mensonge, il le mettrait de moitié dans le profit qu'il en tirerait.

— Jeune homme, dit Michel à Benjamin, qui se disposait à sortir, je crains de ne pas vous avoir fait l'accueil auquel vous avez droit, et comme l'ami d'Athanase, et pour vous-même, car je vois bien que vous êtes d'un rang élevé. J'ai été surpris, je l'avoue, à la première lecture de ce billet, et je n'ai pas rempli mon devoir envers vous. Asseyez-vous, je vous prie, et acceptez une pipe et une tasse de café. Nous causerons de vos affaires pendant que vous fumerez.

Pareille offre n'est jamais refusée en Orient, si ce n'est par un ennemi mortel et irréconciliable, et Benjamin n'était encore l'ennemi de personne; il grimpa donc sur le divan placé au fond de la boutique, et s'y accroupit en prenant des mains d'un petit apprenti cordonnier la pipe bourrée et allumée. Michel adressa ensuite à Benjamin une série de questions pour l'obliger à déclarer son nom, et il apprit bien vite qu'il avait affaire au fils d'un des plus riches paysans des environs d'Angora. Il prit sur-le-champ un air parfaitement gracieux; il connaissait de réputation l'honorable Mehemmedda et ses richesses.

— Je disais donc, mon cher Benjamin, reprit Michel, que nous n'avons pas à nous préoccuper de ma dette ou prétendue dette envers Athanase, qui saura bien la prouver, si elle existe; mais ce qui importe, c'est de ne pas vous laisser dans l'embarras.

— Je ne suis nullement embarrassé, Michel. J'ai accepté la proposition d'Athanase pour ne pas l'offenser, comme je vous l'ai dit; mais je n'ai qu'à écrire à mon père...

— Je comprends parfaitement; mais il ne sera jamais dit qu'un jeune homme tel que vous n'ait pas trouvé d'argent dans cette ville.

— Puisque je n'en cherche pas...

— Mais vous en cherchiez tout à l'heure en venant chez moi, et si vous me quittiez sans en avoir trouvé, ce serait une honte pour moi. Les trois mille piastres sont à votre disposition tout comme si vous me les aviez prêtées et que vous me les réclamiez aujourd'hui.

— Vous êtes mille fois trop bon.

— Si vous n'acceptez pas, c'est que vous ne croyez ni à ma bonté ni au désir que j'éprouve de vous être utile.

— J'y crois, Michel, j'y crois.

— En ce cas, prouvez-le-moi. Voici trois billets de mille piastres chacun. Ils sont de bon aloi, je vous en réponds.

La conversation se prolongea ensuite pendant quelque temps jusqu'au moment où Benjamin se leva pour prendre congé de son hôte. Celui-ci, qui pendant l'entretien avait écrit quelques mots sur un chiffon de papier, le présenta à Benjamin en lui disant : — Vous ne refuserez pas, âme de ma vie, de signer ce papier, qui a rapport aux trois mille piastres; votre parole vaut pour moi tous les papiers du monde, mais un malheur peut arriver, puis enfin c'est l'usage, et je ne m'écarte jamais des usages reçus.

— C'est très juste, balbutia Benjamin, fort embarrassé; mais ne dois-je pas tenir compte au seigneur Athanase...

— Ne vous inquiétez pas d'Athanase, je m'en charge; vous avez reçu les trois mille piastres de moi, n'est-ce pas?

— Sans doute.

— Eh bien! c'est tout ce que je vous demande de reconnaître par écrit.

— Si c'est là tout ce que contient ce billet, je puis signer en effet.

Michel, qui comprit à ces mots que Benjamin n'était pas très versé dans la science des lettres, continua en redoublant d'assurance : — Rien que cela, et les formalités d'usage.

— Le billet porte-t-il que vous m'avez payé ces trois mille piastres pour le compte d'Athanase?

— Je ne puis dire cela, puisque ce serait me déclarer le débiteur d'Athanase, ce qui est au moins douteux pour moi; mais qu'est-ce que cela vous fait? Vous n'avez reçu que trois mille piastres, vous les avez reçues de ma main. La question de savoir à qui vous les rendrez est une question entre Athanase et moi; ce qui peut vous arriver de pire, c'est de garder les trois mille piastres jusqu'à ce qu'Athanase et moi nous soyons tombés d'accord sur l'affaire qui nous concerne.

— Vous avez raison, et je vois bien que je ne puis vous refuser

honnêtement un reçu pour les trois mille piastres que vous venez de me compter. Vous déplairait-il pourtant d'ajouter que ces trois mille piastres vous avaient été demandées par moi au nom et de la part d'Athanase, comme remboursement d'une créance d'égale somme qu'il aurait sur vous?

— Nullement, âme de ma vie, et j'ajouterai encore que, n'ayant aucun souvenir de cette créance et désirant néanmoins vous obliger sans perdre de temps, je vous ai remis les trois mille piastres à mon compte et indépendamment de ma situation relativement à Athanase, ce qui est l'exacte vérité.

— C'est bien, répondit Benjamin, qui commençait à ne plus rien comprendre à cette affaire, et il signa.

Dès le lendemain, il courut chez plusieurs marchands dont Athanase lui avait donné l'adresse pour se procurer les objets d'équipement dont il pensait avoir besoin; mais il ne trouva rien qui lui convînt. Les marchands le regardaient d'un air de méfiance, lui montraient le rebut de leurs magasins, lui demandaient des prix tout à fait déraisonnables, et semblaient ne pas regretter que le jeune homme se retirât sans rien acheter. Ces gens-là sont singuliers, se disait Benjamin; on dirait qu'ils me regardent comme une mauvaise pratique? Je ne dois pourtant rien à personne, et je n'ai jamais eu de dettes.

Après avoir vainement parcouru le bazar, Benjamin retourna chez son ami, son protecteur et conseiller Athanase, qui le reçut à bras ouverts.

— Où en sont vos emplettes? lui demanda-t-il après l'avoir fait asseoir sur le divan et lui avoir mis un *tchibouk* à la main.

— Je venais justement vous consulter à ce sujet, répondit Benjamin; mais je dois d'abord vous rendre compte de mon entrevue avec Michel.

— Vous a-t-il remis l'argent?

— Oui, mais...

— C'est là l'essentiel; le reste importe peu. Avez-vous un bon cheval?

— Permettez-moi, Michel m'a dit...

— Oh! je suis persuadé qu'il vous a dit bien des choses, et probablement plus de fausses que de vraies, car c'est un fameux menteur, un bon homme au fond, mais qui préfère dix mensonges à une vérité. C'est son goût, et chacun a le sien.

— Permettez-moi, il a nié absolument que...

— Il a nié qu'il me dût de l'argent, n'est-ce pas?

— Oui.

— J'en étais sûr, je l'aurais parié; je le disais hier au caïmacan,

avec qui je parlais de vous. Michel a commencé par nier qu'il me dût de l'argent! Le vaurien! le misérable! Il a fini pourtant par reconnaître sa dette, puisqu'il vous a donné l'argent; c'est tout ce que je voulais de lui.

— Mais non, effendi, il m'a prêté l'argent à moi; je ne le voulais pas, mais il a insisté...

— En vérité! Depuis quand un homme qui a quelque argent est-il si impatient de le prêter à un autre? Allons donc! si Michel vous a compté les trois mille piastres, c'est qu'il se reconnaissait mon débiteur et qu'il n'osait pas refuser d'obéir à l'ordre que vous lui présentiez de ma part.

— Mais il n'a pas accepté cet ordre; il m'a pour ainsi dire forcé à le reprendre et à lui signer un reçu, en mon nom, des trois mille piastres.

— J'espère, dit Athanase avec gravité, que vous ne vous êtes pas prêté au tour que ce misérable Michel voulait évidemment me jouer; ce serait une triste récompense pour l'intérêt que je vous ai témoigné et pour les services que je vous ai rendus.

— Rien n'est plus éloigné de ma pensée, et je serais au désespoir de vous causer la moindre contrariété; mais d'après ce que Michel m'a dit et ce que j'ai cru comprendre dans cette affaire, qui, pour tout vous dire, ne me semble pas claire, rien n'est changé entre Michel et vous. « Si Athanase m'a prêté de l'argent, m'a-t-il dit, il en a certainement la preuve, et je le paierai. » Le prêt qu'il m'a fait de trois mille piastres est un fait complétement étranger à la question.

— Étranger à la question, dites-vous! s'écria Athanase indigné, étranger à la question, lorsque mon débiteur vous a payé sur un ordre de moi le total de sa dette! Vous croyez qu'il paiera deux fois, — vous d'abord, et moi ensuite?

— Mais, mon cher effendi, s'écria piteusement Benjamin, puisque je lui rendrai les trois mille piastres, il ne pourra pas dire les avoir payées deux fois; je les lui rendrai dans quelques jours. Demain, si vous le voulez, vous m'accompagnerez chez lui, et en votre présence je lui remettrai l'argent de telle façon que vous puissiez le réclamer à l'instant même.

— Ah! c'est à lui, c'est à Michel que vous comptez rendre les trois mille piastres que je vous ai prêtées? Faites; c'est encore une leçon comme j'en reçois tant. Allons! vous trouverez sans peine dans la ville des conseillers ou des docteurs plus riches que moi. Adressez-vous à eux.

Benjamin n'en aurait pas autant entendu, si la voix ne lui eût fait défaut. Être soupçonné de déloyauté, de fourberie, avoir causé un dommage aussi considérable à l'homme qui lui avait rendu les

plus grands services, pour lequel il éprouvait la plus profonde reconnaissance; se voir méconnu, abandonné par cet homme qui allait opérer son salut! Jamais Benjamin ne s'était senti aussi malheureux, aussi mécontent de lui-même, et il pensa aussitôt que la terrible sorcière était pour quelque chose dans cette catastrophe. — Au nom de Dieu! s'écria-t-il enfin lorsque Athanase se fut renfermé dans la grandeur de son dédain, au nom de Dieu! noble seigneur, ne me traitez pas ainsi. Je suis un étourdi, un imbécile, un fou; punissez-moi, mais non pas de cette manière. N'ai-je pas promis de vous obéir en toute chose? n'êtes-vous pas mon maître? ne vous suffit-il pas d'ordonner?

Athanase se sentit je ne dirai pas touché, mais embarrassé. Il avait peut-être été trop loin, plus loin sans doute que cela n'était nécessaire, et reculer coûte toujours, au moins du temps. Il fallait maintenant calmer ce pauvre garçon, signer la paix, sans pourtant reculer d'un pas. — Ne vous désolez pas ainsi, mon jeune ami, dit Athanase d'un air d'indulgente supériorité; j'ai été si souvent trompé par ceux auxquels j'ai rendu des services, que je suis peut-être trop prompt à voir de l'ingratitude là où je ne devrais reconnaître que de l'ignorance. Si vous êtes réellement disposé à vous laisser conduire et à n'agir dans cette affaire que d'après mes instructions, ce qui est, à ce qu'il me semble, votre devoir envers moi, je ne puis en demander davantage, et je consens à oublier votre entêtement de tout à l'heure. Je ne tiens pas à ces trois mille piastres, que vous me rembourserez quand il vous plaira, et que vous garderez si bon vous semble; tout ce que je demande, c'est que vous ne les payiez pas à d'autres que moi. Voilà tout. Que Michel ne tire pas profit de son imposture, ni des soupçons qu'il a réussi à vous inspirer sur mon compte, et je suis satisfait.

— Tout ce que vous voudrez, noble effendi, je ferai tout ce que vous m'ordonnerez; mais, par pitié, ne croyez pas que j'aie conçu des soupçons sur votre compte, ne m'attribuez pas l'intention de vous désobéir.

Convaincu cette fois de la docilité de Benjamin, Athanase l'interrompit : — Parlons affaires, dit-il. Qu'avez-vous fait de vos trois mille piastres?

— Rien, noble Athanase; j'ai voulu acheter un cheval, une selle, des couvertures et des armes, mais rien de tout cela ne m'a plu, et l'on m'en demandait cependant des prix extraordinaires.

— Hélas! mon pauvre ami, on vous a reconnu pour un jeune habitant de la campagne, loyal, ingénu, et on a voulu profiter de votre innocence. Nous arrangerons cela; vous viendrez avec moi, et nous verrons si ma société ne vous portera pas bonheur.

Le fait est que dès la veille Athanase avait parcouru les bou-

tiques des divers marchands dont il avait donné l'adresse à son protégé, et il s'était assuré leur concours dans sa tentative pour exploiter le plus largement possible la naïveté du jeune paysan. Il prit donc très volontiers rendez-vous avec Benjamin pour le diriger dans ses emplettes; il trouva moyen d'avertir tout bas les marchands qu'il lui avait procuré trois mille piastres, et qu'il était bon pour cette somme. Chacun des marchands, cela va sans dire, conçut aussitôt la pensée d'attraper intégralement les trois mille piastres, et cette fois Athanase fut réellement de quelque utilité à Benjamin, ou du moins il empêcha les limiers que lui-même avait lancés à ses trousses de le dévorer complétement. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'Athanase se chargea du partage des trois mille piastres, que les marchands n'en touchèrent en effet qu'une très petite portion, et qu'à sa nouvelle visite à la ville Benjamin se trouva, à son inexprimable étonnement, devoir de l'argent à tous ses fournisseurs; mais cette seconde visite n'eut lieu que bien longtemps après la première, et le moment n'est pas venu d'en parler.

VIII.

Nous ne suivrons pas Benjamin dans toutes ses pérégrinations à travers le bazar : il suffit de l'accompagner chez le Grec Cyriagul, parent d'Athanase et maquignon par état. Lui-même se donnait pour marchand de grains; mais cette profession l'obligeant à entretenir et à employer un assez grand nombre de chevaux, il en avait toujours quelques-uns de fourbus ou d'épuisés, dont il se défaisait volontiers au détriment de ses amis. Athanase avait prévenu Benjamin qu'il allait le conduire chez un des plus habiles connaisseurs en fait de chevaux. — Déguisez un cheval comme il vous plaira, coupez-lui la queue et la crinière, rasez-lui le poil, laissez-le pendant trois semaines sans manger ni boire, déferrez-le, rendez-le boiteux, faites ce que vous voudrez enfin : si ce cheval a une goutte de bon sang dans les veines, dans quelque état que vous l'ayez mis, il le reconnaîtra au premier coup d'œil. Je l'ai vu faire des marchés merveilleux. Il acheta il y a dix-huit mois un cheval auquel tous les connaisseurs donnaient vingt ans, et qui paraissait tout au plus pouvoir remuer les jambes. Cyriagul n'écoute personne, il laisse chacun rire et se moquer; il achète le cheval pour le prix qu'on lui en demande (deux cent cinquante piastres) et l'amène dans son écurie, où il le tient enfermé quarante-sept jours sans le laisser voir à personne. On croyait le cheval mort depuis longtemps, lorsqu'un beau matin (le matin même du quarante-huitième jour) nous voyons paraître Cyriagul monté sur un arabe magnifique, un cheval comme

on n'en voit que dans les écuries du padischah. Eh bien! le croirez-vous, Benjamin de ma vie? c'était le cheval de deux cent cinquante piastres! Savez-vous combien il l'a vendu cinq jours plus tard? Quinze mille piastres!... Et il pleurait encore en empochant l'argent. Il ne l'aurait pas vendu s'il eût osé; mais le moyen de refuser Mahmoud-Pacha, qui voyageait précisément pour le service des écuries du sultan? C'est ce même cheval que le sultan montait aux cérémonies du dernier *baïram*. Vous en avez peut-être entendu parler?...

Benjamin avait écouté bouche béante le récit d'Athanase. Comme tous les Turcs, il se connaissait passablement en chevaux; mais la science des hommes lui manquait complétement. Il croyait à la véracité de tous et s'étonnait d'apprendre tant de choses nouvelles en un jour. Athanase parlait encore lorsqu'ils arrivèrent chez le marchand de grains maquignon Cyriagul. En voyant entrer son cousin accompagné d'un jeune étranger vêtu assez proprement, Cyriagul comprit tout de suite qu'Athanase lui amenait un oison à plumer.

— Nous venons voir tes chevaux, Cyriagul, commença le Grec. Mon jeune ami est connaisseur, et comme je lui ai parlé de ton rare talent et de tes magnifiques bêtes, il a désiré visiter tes écuries. Ce n'est pas qu'il ait besoin de chevaux, c'est simplement par curiosité.

Cyriagul introduisit ses hôtes dans une petite cour fort malpropre, autour de laquelle s'élevaient de petits bâtimens informes construits avec des cailloux et de la boue, recouverts de branches sèches et entrelacées. Chacun de ces petits édifices renfermait plusieurs chevaux attachés par la tête à une longue corde tendue diagonalement sur le sol, et par une jambe de derrière à un piquet. Outre ces deux attaches, chaque animal avait le pied droit de devant rivé au pied droit de derrière par une autre corde qui l'empêchait de marcher et de s'étendre. Un petit sac à moitié rempli d'orge enfermait la partie basse de la tête, et remplaçait la mangeoire. Du fumier desséché et réduit en poudre était ramassé dans un coin de l'écurie, et servait de litière pendant la nuit. L'atmosphère était étouffante, car, outre la présence des chevaux et le défaut absolu d'air, un bon feu flambait dans une cheminée construite sur une estrade en bois à l'extrémité de l'écurie, et cette estrade contenait aussi le lit du palefrenier, dont elle composait tout l'appartement.

Benjamin regarda attentivement tous ces chevaux, et pria Cyriagul d'en faire sortir quelques-uns dans la cour, où l'on pourrait les mieux examiner. Cyriagul s'empressa de le satisfaire, mais Athanase hochait doucement la tête en souriant d'un air fin, sans prononcer un mot. Aucun des chevaux choisis par Benjamin n'était remarquablement beau; l'un d'eux cependant, quoique de race complétement turque, et non pas arabe, ni kurde, ni turcomane, avait

d'assez jolies formes, les jambes fines, les reins cambrés, et paraissait devoir être léger à la course. Lorsqu'Athanase s'aperçut que Benjamin était prêt à faire un choix tolérable, il s'approcha du jeune homme, et lui dit à voix basse : — Benjamin, mon ami, prenez garde à ce que vous faites; ne voyez-vous pas ce petit bouquet de poils blancs au-dessus de la lèvre? Vous savez bien ce que cela signifie? Au nom d'Allah, pas d'imprudence!

— Vous avez raison, effendi; mais je pensais que ce pouvait être la cicatrice de quelque blessure faite par la bride.

— Il n'y a pas de blessure là-dessous; jamais les chevaux de Cyriagul ne sont blessés. Non, c'est un signe, et des plus funestes (1). D'ailleurs il n'a pas de sang; c'est un cheval bien rembourré, et rien de plus. Regardez celui que je vais faire sortir, et ouvrez bien les yeux.

Benjamin se garda bien de négliger cette précaution; mais quelqu'ouverts qu'ils fussent à l'avance, ses yeux se dilatèrent encore infiniment plus lorsque le cheval ainsi annoncé parut à la suite d'Athanase, qui le traînait par le licou. C'était ce que nous nommerions tout simplement une rosse, et même une rosse à sa dernière phase de dépérissement. La tête basse, les flancs vides et haletans, les membres lourds et engorgés, le poil galeux, l'œil éteint, les oreilles longues et pendantes, rien n'y manquait. Athanase fit le tour de la cour en tirant le licou, puis il vint se placer au centre, et, appelant Benjamin, il lui dit à voix basse et avec précipitation : — Laissez-moi faire, voilà ce qu'il vous faut; c'est le pendant du cheval dont je vous parlais tout à l'heure, mais Cyriagul fera tout son possible pour le garder.

La dernière partie de cette allocution fit grand plaisir à Benjamin, qui, ne souhaitant pas le moins du monde devenir le possesseur de l'animal et craignant d'offenser Athanase en exprimant une autre opinion que la sienne, se rassura en se disant que l'entêtement de Cyriagul le tirerait d'embarras sans qu'il eût à s'en mêler directement. Aussi se promit-il de ne point prendre part à la discussion; pourtant il se hasarda à demander d'un ton soumis à Athanase : — Ne vous semble-t-il pas qu'il boite?

— Boiter, lui! répondit Athanase avec l'accent de la plus profonde compassion; mon pauvre enfant, ne dites donc pas de pareilles choses. Ne savez-vous pas que tous les chevaux véritablement arabes

(1) Les Turcs, ainsi que les Arabes, reconnaissent dans la disposition du poil des chevaux l'influence que l'animal aura sur son cavalier. Certain bouquet de poils retourné de telle façon signifie par exemple que le maître du cheval sera tué en guerre. Ces signes sont quelquefois cause qu'un beau cheval est vendu pour rien, et qu'un autre est payé dix fois sa valeur.

marchent de cette manière lorsqu'ils ne sont pas montés? S'il marchait autrement, ce cheval-ci ne vaudrait pas un pour cent de son prix.

— Ah! répondit Benjamin, je l'ignorais en effet. Et croyez-vous qu'il puisse jamais engraisser? Il a l'air tout à fait étique.

— Il engraissera un peu, mais pas beaucoup; s'il était tout rond comme celui que vous aviez choisi, ce ne serait pas un arabe.

Benjamin allait dire que le mal ne serait pas grand, mais il se retint de peur d'offenser son susceptible protecteur, et il n'ajouta qu'une seule remarque : — Croyez-vous qu'il y voie de l'œil droit aussi bien que de l'œil gauche?

— Pourquoi pas? Ah! à cause de ce reflet blanchâtre que vous apercevez dans la prunelle? C'est le reflet de ce mur blanc qui est là en face de lui; passez de l'autre côté, et vous verrez que le reflet blanchâtre y est également.

Benjamin fit le tour du cheval comme Athanase le lui demandait, et en levant au hasard la tête, il aperçut celui-ci tenant un mouchoir blanc de façon qu'il se réfléchît dans la prunelle du cheval comme dans un miroir. Athanase allait recommencer ses grossiers mensonges, lorsqu'il aperçut le mouvement de Benjamin. Celui-ci baissa aussitôt les yeux comme s'il eût été surpris commettant une mauvaise action. Le Grec remit précipitamment le mouchoir dans sa poche, sourit, toussa, et conclut en disant : — Il y voit à merveille, soyez-en convaincu.

Pour rien au monde, l'honnête Benjamin n'eût voulu paraître en douter; il répondit donc : — Si vous pensez que ce cheval me convienne, et que Cyriagul consente à me le vendre, je l'achèterai volontiers.

Quoiqu'il ne s'attendît pas au choix étrange qu'Athanase venait de faire au nom de son protégé, Cyriagul ne perdit pas la tête, et demanda sur-le-champ un prix dix fois trop fort, mille piastres.

— Pouah! s'écria Athanase d'un air de dédain; me prenez-vous pour un enfant? Voulez-vous vendre ce cheval, ou ne le voulez-vous pas? Et si vous le voulez, qui donc vous le paiera mille piastres ici?

— Je vais l'aller vendre ailleurs.

— A Constantinople par exemple, n'est-ce pas?... Allons donc! songez à qui vous parlez. Et le voyage, et les frais de nourriture pendant la route, et si le cheval tombe malade, car il n'est pas en bon état au moins.... Oui, oui, je sais bien ce que vous allez dire, ajouta-t-il en voyant que Benjamin passait lentement la main sur les flancs haletans de la pauvre rosse; je sais aussi bien que vous que cela tient à la courroie dont vous avez trop serré les nœuds lors de cette course que votre cheval a gagnée. — Benjamin retira sa

main et prit un air plus satisfait. — Mais cela n'empêche pas, continua Athanase, que ce cheval ne demande des soins, une bonne nourriture, un bon traitement, et ce régime que vous et moi connaissons seuls. Et en vérité si ce n'était précisément ce régime que je puis enseigner à mon jeune ami, je ne lui conseillerais jamais d'en faire l'acquisition. Voulez-vous sept cents piastres?

— Impossible.

— Eh bien! nous trouverons ailleurs. Partons, mon jeune ami: j'ai autre chose en vue pour vous.

— Voyons, mon cousin, ne soyez pas si dur pour les pauvres gens. Donnez-moi ce que vous voudrez au-dessus des sept cents piastres et n'en parlons plus.

— Envoyez le cheval près de la fontaine, au khan des voyageurs, où demeure mon jeune ami. Quant au paiement, vous viendrez le chercher chez moi; mais ne vous flattez pas de recevoir un para au-delà de sept cents piastres. Ah! j'oubliais, le licou est compris? (C'était un bout de vieille corde noué autour de la tête de l'animal.)

— Oh! cousin, noble effendi, seigneur, vous êtes en vérité trop dur pour un pauvre diable tel que moi. Ajoutez dix piastres pour le licou...

— Pas un para, ai-je dit; le licou par-dessus le marché, ou rien n'est fait.

— Hélas! hélas! vous êtes le maître. A la prochaine fois du moins traitez-moi avec plus de charité. Me le promettez-vous?

— Oui, oui, je t'aiderai à te refaire sur quelque riche étranger à la prochaine occasion.

Cyriagul essaya bien encore de se défaire d'un autre cheval et de tous les vieux harnais dont il ne se servait plus, mais Benjamin était devenu pensif, et Athanase craignait que la petite scène du mouchoir ne lui fût restée dans l'esprit. Aussi s'empressa-t-il de le distraire en le conduisant d'abord dans un café où il commanda des pipes et des liqueurs que Benjamin paya, et ensuite chez d'autres marchands où l'équipement du jeune volontaire fut complété.

J'ai hâte d'en finir avec ce triste épisode. Aussi me bornerai-je à exposer brièvement quelle fut, après l'achat du cheval borgne, la conduite d'Athanase vis-à-vis de Benjamin. L'obligation pour les trois mille piastres que le fils du paysan avait empruntées de Michel demeura entre les mains d'Athanase, qui se réservait d'en faire usage plus tard. Chacun des fournisseurs qu'Athanase se chargea de satisfaire avec les trois mille piastres en question ne reçut qu'un faible à-compte sur le prix des objets achetés par Benjamin, de telle sorte que la très grande partie des trois mille piastres demeura dans les poches d'Athanase. Ce fut également entre les mains d'Atha-

nase que Benjamin déposa une traite sur son père de la somme qu'il croyait due à son futur chef militaire pour la faveur qu'il lui accordait en l'admettant dans ce corps d'élite imaginaire destiné à fournir des officiers, et il va sans dire que jamais Athanase ne déboursa un denier pour cet objet. Il y a plus, le gouvernement turc, ayant alors grand besoin de soldats, payait une prime à tout volontaire bien bâti, bien monté et bien équipé, qui s'offrait à le servir, et cette prime, qui fut remise à Athanase pour qu'il la transmît à son jeune ami, alla tenir compagnie aux autres sommes dont le pauvre Benjamin avait été dépouillé. Si l'on se dit maintenant que ces innombrables mensonges, ces ruses multipliées, ces intrigues compliquées et ténébreuses formaient l'occupation constante et remplissaient exclusivement la vie d'Athanase, on aura une idée, quoique faible encore, du type oriental que j'appelle le fourbe grec d'Asie, et dont il est inutile de faire ressortir la parenté manifeste avec un type parisien depuis longtemps célèbre au boulevard.

Benjamin aurait donné beaucoup pour revoir sa famille et pour prendre congé de sa belle-sœur. Depuis qu'il se sentait séparé d'elle par son enrôlement dans l'armée, il ne se souvenait plus de ses doutes, de ses craintes, de ses colères, et il retrouvait au fond de son cœur affligé toute la tendresse et tout le pur amour qui avaient fait pendant tant d'années le bonheur de sa vie; mais Athanase ne lui laissa pas même le temps de la réflexion, et le lendemain du jour qui vit Benjamin revêtu des insignes militaires, le jeune homme reçut l'ordre de rejoindre son corps, parti la veille, pour prendre part aux opérations commencées par les Turcs et leurs alliés d'Occident contre les Russes.

Laissons le fils de Mehemmedda s'essayer dans la rude carrière où l'ont entraîné les conseils intéressés d'Athanase. Il est temps de revenir vers la paisible demeure qu'il a quittée, et dans laquelle l'habile Grec, alléché par les confidences du jeune paysan, se promet bien de venir exercer au premier jour son talent de fascination.

Le départ de Benjamin pour la ville et son séjour prolongé à Angora n'avaient nullement étonné sa famille. On était habitué aux longues excursions que le jeune homme entreprenait sous le moindre prétexte. On attribuait son retard aux mille distractions qu'une ville même d'Asie peut offrir au campagnard qui la visite. Un soir cependant que la famille se reposait des travaux des champs, assise sous les grands arbres qui enveloppaient et couvraient presque entièrement de leur épais feuillage la rustique habitation, un habitant du village voisin, qui revenait du marché hebdomadaire d'Angora, s'approcha du groupe, et, après avoir adressé les civilités d'usage à

Mehemmedda et à ses fils, il ajouta : — J'ai vu votre fils qui se porte bien, et qui m'a semblé très satisfait de son nouvel état.

— Quel état? demanda le père, non sans quelque inquiétude.

— Comment? ignorez-vous qu'il s'est enrôlé volontairement dans l'armée? Je croyais que cela avait été convenu à l'avance entre vous, et je vous demande pardon si j'ai commis, sans le vouloir ni le savoir, une indiscrétion.

— Nous n'avons rien à vous pardonner, mon ami; mais je ne saurais en dire autant de ce garçon, qui depuis quelque temps me semble avoir perdu l'esprit. Et voilà donc où il en est arrivé avec ses humeurs sombres, ses absences soudaines et inexplicables, ses propos incohérens et bizarres!

Et le pauvre père pressa le paysan de questions. — De grâce, dit-il, apprenez-nous tout ce que vous savez. Dans quel corps est entré mon Benjamin? Dans les *kavas* du caïmacan sans doute, puisqu'il n'y a pas de troupes en garnison dans notre province. Pourra-t-il venir nous voir souvent? C'est un caprice sans doute, un caprice d'enfant, comme il en a eu déjà tant depuis quelques mois; ce n'est rien de plus. Oui, je vois ce que c'est; il s'est querellé avec sa fiancée et avec sa belle-mère. Voilà ce qui explique ce beau coup de tête. Cela ne durera pas, ajouta Mehemmedda en élevant la voix pour que les femmes, qui s'étaient éloignées à la vue de l'étranger, l'entendissent; non, ce ne sera que l'affaire de quelques jours.

— Je crains, mon cher voisin, que cela ne soit plus long que vous ne le pensez. Il doit avoir quitté la ville ce matin. Il allait rejoindre son capitaine, qui était parti hier pour Amasia d'abord, et pour Constantinople ensuite, à ce que je crois; car ce corps-là marche vers la Circassie, m'a-t-on dit, et il faut bien passer par Constantinople pour aller en Circassie, n'est-ce pas, voisin?

Cette nouvelle répandit la consternation et l'inquiétude dans la maison du paysan. Benjamin était-il donc un véritable soldat, tel que ceux dont le passage à travers la vallée avait excité la curiosité, l'admiration et un secret effroi parmi les jeunes membres de la famille? Dès le lendemain, cette incertitude fut dissipée par l'arrivée d'Athanase, qui se présenta à Mehemmedda comme l'ami intime de son jeune fils. — C'était à lui, disait le Grec, que Benjamin s'était adressé afin d'obtenir les moyens de satisfaire son goût pour le métier des armes. Après avoir vainement tenté de lui faire abandonner une résolution aussi grave et aussi pénible pour sa famille, Athanase avait consenti à se charger d'apprendre à Mehemmedda la fâcheuse résolution de Benjamin. Le Grec ajouta que le jeune homme avait été vivement recommandé par lui à ses chefs, qu'il trouverait en eux tous les égards auxquels un volontaire d'aussi bonne famille et

aussi estimable par son mérite personnel avait droit, que sa protection ne cesserait jamais de l'accompagner dans ses voyages et ses divers résidences, enfin qu'il s'offrait de bon cœur comme intermédiaire entre la famille du paysan et le jeune soldat.

Dans sa première visite, Athanase employa ce rare talent de séduction qui ne manquait presque jamais son effet. Il loua la salubrité de l'air et la pureté des eaux de la vallée, qui suffisaient à ranimer en un instant un appétit aussi blasé que le sien. Il but le café de Mehemmedda et fuma son tabac avec délices; le bekmès, le fromage, le beurre, le miel et les pâtisseries de la ménagère lui allèrent droit au cœur. Le bon vieillard, déjà charmé, mena son hôte visiter ses troupeaux, ses poulains et ses jumens, et il entendit pour la première fois de sa vie des éloges sur son intelligence et sur son habileté qui le remplirent d'une douce satisfaction. Athanase comprit en un instant toute l'étendue des ressources du vieillard, et il se promit bien de tirer profit des renseignemens obtenus. C'était une mine d'or qu'il venait de découvrir; mais il lui fallait d'autres conquêtes encore que celle des deniers de Mehemmedda. La confession de Benjamin au sujet de sa belle-sœur et de ses charmes était demeurée gravée dans sa mémoire. Dans les folles explications de Benjamin, il avait promptement reconnu l'existence du véritable et pur amour qui s'ignore encore, et il se disait, en fin connaisseur qu'il était, que la femme assez séduisante pour inspirer une telle passion, assez innocente pour ne pas la deviner, devait être fort supérieure à toutes celles dont il se voyait entouré. Lors de l'arrivée d'Athanase sous le toit du paysan, Sarah s'était d'abord enveloppée de son grand voile, puis elle s'était retirée dans l'intérieur de l'appartement, pour ne plus faire dans la salle commune que de courtes apparitions; mais un rapide coup d'œil avait suffi à Athanase. — Voilà donc une femme! s'était-il dit avec joie. Si je ne me suis pas complétement rouillé dans cette maudite province, deux mois ne seront pas écoulés, mon pauvre Benjamin, que la sorcière dont tu redoutais le magique ascendant aura complétement oublié sa victime.

Après avoir dupé le frère d'Osman, Athanase se flattait donc de séduire sa veuve, et la famille du brave Mehemmedda devenait pour l'aventurier grec l'objet d'une campagne en règle dont il nous reste à raconter les opérations.

CHRISTINE TRIVULCE DE BELGIOJOSO.

(*La dernière partie au prochain n°.*)

LE

ROMAN EN ITALIE

CARACTÈRES ET RÉCITS DE LA VIE POLITIQUE ET MILITAIRE.

I. *Il Novelliere contemporaneo,* 1 vol. — II. *La Famiglia,* 1 vol. — III. *Amor di Patria,* 1 vol., par M. Victor Bersezio; Turin 1855-56.

Ils sont bien rares au-delà des Alpes, les écrivains qui s'essaient avec succès à peindre la vie privée, les mœurs intimes de la société italienne. Sous l'influence de Manzoni, le roman n'a été pendant longtemps dans la péninsule qu'un cadre à portraits et à récits historiques. Depuis quelques années, l'auteur d'*Angiola-Maria*, M. Carcano, s'est enfin assigné la difficile tâche d'introduire le roman italien dans le domaine des réalités domestiques. A-t-il vraiment réussi? On est tenté d'en douter, quand on voit de jeunes écrivains, après s'être hasardés sur le même terrain, fausser brusquement compagnie à leur chef d'école, et chercher dans la vie publique des sujets plus en accord sans doute que les tableaux de la vie privée avec le goût des lecteurs italiens. C'est ce que vient de faire notamment un conteur piémontais, M. Victor Bersezio. Connu par deux volumes consacrés simplement à l'amour et à la famille, M. Bersezio, dans une troisième série de nouvelles, a entrepris résolûment de décrire, sous la forme de récits romanesques, les mœurs politiques de son pays. Malgré le désir qu'on aurait de voir le roman s'affranchir en Italie d'influences étrangères à l'art, il faut bien reconnaître que M. Bersezio, en changeant ainsi son horizon de roman-

cier, n'a fait qu'obéir à la direction naturelle de son talent. Insuffisant dans ses deux premiers recueils, où la vie privée l'occupe seule, il se relève dans le troisième, où il demande ses inspirations à la vie publique. Avant d'arriver à ce dernier volume, qui nous paraît mériter une attention spéciale, il faut rendre justice cependant à certaines qualités des études qui l'ont précédé, et qui nous aideront à exprimer plus nettement notre opinion sur l'écrivain.

Il est une qualité, par exemple, qu'on ne peut refuser à M. Bersezio : c'est de conter avec intérêt, quelquefois même avec une certaine animation dramatique. Tout le monde lirait avec plaisir les pages où il décrit la villégiature aux environs de Turin, l'influence du directeur-jésuite sur la mère de famille dévote, les douleurs obscures du médecin de village affligé d'un fils idiot et d'une femme superstitieuse; tout le monde, il est vrai, serait tenté aussi de reprocher à ces agréables nouvelles de trop ressembler à tout ce qu'on écrit en France, en un mot de manquer d'originalité. Que ce soit un peu la faute de l'auteur, on ne saurait le contester; toutefois je n'ai garde de le rendre entièrement responsable de la déception qu'il nous cause, et j'en veux dire la raison. Pour qu'un roman, pour qu'une nouvelle nous paraisse refléter véritablement les mœurs italiennes, il faut, telle est notre exigence, que rien de ce que nous y trouvons ne ressemble à nos mœurs : c'est trop oublier que les Italiens, enfans comme nous de la race latine, ont avec nous des ressemblances nombreuses. Exiger, lorsqu'ils essaient de se peindre, qu'ils ne montrent que les différences, c'est aussi sensé qu'il le serait, pour le roman de mœurs françaises, de proscrire tout ce qui se fait chez nous comme dans les autres pays. Il n'appartient qu'à un conteur étranger, familiarisé par un long séjour en Italie avec la vie italienne, d'en élaguer tout ce qu'on appelle au-delà des Alpes des gallicismes de conduite, pour ne mettre en relief que les types et les aspects vraiment caractéristiques.

Dans le recueil d'esquisses politiques publié par M. Bersezio, le défaut qui déprécie à nos yeux ses récits domestiques est moins sensible. L'époque où l'on a pu observer chez nous quelques-uns des travers décrits par le jeune romancier n'a pas été assez longue pour nous enlever le désir de voir les avantages et les inconvéniens du régime libéral signalés par une plume étrangère. Ce régime est d'ailleurs de trop fraîche date en Piémont pour n'y pas donner lieu à mille incidens bizarres, pour n'y pas mettre en relief d'étranges, d'incohérens caractères. Enfin le respect pratique de tous les Italiens pour ce vieil et immoral adage, que la vie privée doit être murée, ne paralyse plus leur talent quand ils abordent les scènes de la vie publique. De là le piquant, l'imprévu de leurs observations, la viva-

cité souvent éloquente de leurs censures. M. Bersezio n'est vraiment lui-même que sur ce terrain, et cela est d'autant plus remarquable qu'il se déclare tout à fait désintéressé de la politique active, au seuil de laquelle il s'arrête, quoique tout le sollicite d'y entrer (1). Quelle preuve plus manifeste de l'influence qu'exercent à leur insu sur les esprits les plus contemplatifs, sur les âmes les plus pacifiques, les idées de nationalité, de patrie, d'indépendance, de liberté!

C'est donc uniquement sur les nouvelles politiques du jeune écrivain que j'appellerai l'attention. Ces récits forment véritablement un tout, ils se complètent l'un l'autre. Peut-être aurait-il été d'un art plus achevé de mieux fondre les scènes et les caractères, et de faire le portrait des hommes en racontant leurs actions, au lieu d'énumérer, en quelque sorte *ex professo,* tous les traits dont se compose leur physionomie; mais ce défaut, si c'en est un, se remarque seulement dans la première moitié du volume et n'est pas assez grave pour déparer l'ensemble. Ce n'est là qu'une question de forme et de peu d'importance. L'important, c'était de dire la vérité, et M. Bersezio l'a dite, sinon à tous, du moins à quelques-uns, avec une finesse d'observation et une sincérité dignes d'éloges. J'ignore s'il viendra jamais à bout, j'emprunte ses propres paroles, « de donner toute l'histoire du cœur et de l'esprit de l'homme à travers l'état civil, social et politique de la société contemporaine, » et, à vrai dire, dans son intérêt, je ne le désire pas : pour remplir un cadre de cette étendue, il serait infailliblement conduit à faire violence à l'inspiration. Chaque sentiment n'a pas besoin de dix nouvelles et d'un volume pour être présenté sous toutes ses faces : l'effet ne serait que plus grand, si l'on en groupait plusieurs dans le même récit. Mais M. Bersezio dût-il ne pas pousser son œuvre plus avant, il aurait, par son troisième volume, rendu un service réel à tout le monde : à son pays, en lui mettant devant les yeux un miroir fidèle qui accuse nettement et peut-être grossit ses défauts; aux étrangers, en leur donnant une idée des qualités et des vices que la vie politique développe en Piémont. Nous ne saurions mieux faire que de reproduire, d'après M. Bersezio, les principaux traits de ces vives et curieuses peintures. Lui-même sera pour nous un sujet d'études, et nous ne suivrons pas sans intérêt les impressions, quelquefois superficielles, le plus souvent justes, toujours honnêtes, que font sur un cœur droit et sur une intelligence éclairée les vicissitudes de bien et de mal à travers lesquelles passe la liberté constitutionnelle pour jeter en Piémont de sérieux fondemens.

(1) Le frère de M. Victor Bersezio est membre de la majorité constitutionnelle à la chambre des députés et ami de M. de Cavour.

Trois types principaux dominent le livre de M. Bersezio : l'épicurien égoïste qui, dans l'arène où se débattent les affaires du pays, recherche un terrain favorable à ses propres affaires; — l'orgueilleux qui, pour arriver au pouvoir, sacrifie ses convictions; — l'homme d'action qui se forme à la vie politique par la vie des camps. Il a nommé l'un Poggei, l'autre Cosma Grechi, le dernier Tiburzio. Ces trois hommes, dont chacun est le sujet d'une histoire distincte, finissent tous par se rencontrer dans les rangs du parti libéral qui se groupe autour du ministère. L'auteur a-t-il voulu montrer combien la période d'épreuves par laquelle on arrive à la vie publique en Italie est peu propre encore, à part quelques exceptions, à former des caractères énergiques, des citoyens vraiment dévoués à leur pays? Cette démonstration eût gagné peut-être à se produire avec plus de développemens, à embrasser tous les partis au lieu de n'atteindre que le parti libéral. Quoi qu'il en soit, si les nouvelles de M. Bersezio nous laissent regretter de graves lacunes, elles n'en contiennent pas moins, je l'ai dit, beaucoup de vérités : c'est ce qui m'engage à exposer d'après l'auteur les destinées de ses trois personnages principaux, sans trop introduire la discussion dans le récit, sauf à dire mon opinion du procédé de l'écrivain, quand on le connaîtra mieux.

Le premier personnage que M. Bersezio présente à ses lecteurs, c'est donc l'avocat Jean-Bernard Poggei, député au parlement piémontais, chevalier de l'ordre des saints Maurice et Lazare. Petit et gros de sa personne, le chevalier Poggei a les épaules voûtées, le ventre rond, la figure grassouillette et dépourvue de barbe, les cheveux d'un blond cendré, les yeux semblables à ceux d'un chat, le nez effilé comme le museau d'une taupe. Une cravate blanche, une paire de lunettes, un sourire banal et pour ainsi dire stéréotypé, complètent la physionomie moitié béate, moitié solennelle, de cet important personnage. Il est marié, et se console, dit-on, de la laideur de sa femme avec d'aimables pécheresses, ce qui ne l'empêche pas d'avoir sans cesse à la bouche les grands mots de morale, de famille et de religion.

A l'université, il était le préféré de ses maîtres, et s'attachait à mériter les faveurs dont ils le comblaient. Il écoutait avec une attention scrupuleuse et avait toujours la réponse prête. D'une tenue exemplaire en classe et à la messe, il ne faisait jamais l'école buissonnière; il ne fumait pas, ne jouait pas au billard, n'avait en un mot aucun de ces défauts par lesquels les enfans croient ressembler à des hommes, et que les hommes faits ne savent pas assez leur pardonner. Son père servait de secrétaire à plusieurs grands seigneurs, et l'avait de bonne heure imbu de cette maxime : « rien du prince,

peu de Dieu, tout des nobles et du clergé. » C'est pourquoi il courtisait assidûment nobles et prêtres, sans oublier la police militaire, qui était alors le troisième grand pouvoir de l'état. Il avait su, à force de complaisances, se lier particulièrement avec le fils aîné du marquis de Baldissero, l'un des plus puissans seigneurs du royaume, et l'un de ceux à qui son père prêtait le secours de sa plume. Poggei faisait au collége les devoirs du *marchesino;* il lui apportait des romans nouvellement arrivés de France pour le désennuyer pendant la leçon du professeur, que lui-même affectait, selon son habitude, d'écouter religieusement. Quand le *marchesino* s'absentait pour une cause plus ou moins légitime, c'était Poggei qui, à l'appel de son nom, répondait invariablement : *ammalato* (malade). Daignait-il se rendre au collége, n'ayant pas de meilleur emploi de son temps, Poggei se chargeait spontanément de ses livres et de ses cahiers. Son empressement, son obséquiosité, lui donnaient l'air d'un domestique.

Si loin que de telles mœurs nous portent de l'admirable égalité qui règne parmi les écoliers en France, il ne faut pas les regarder comme invraisemblables, ni même comme exceptionnelles : elles sont le fruit naturel du régime absolu et d'une longue habitude de s'incliner devant toutes les supériorités sociales. Qui ne sait que, même au sein de la libre Angleterre, les enfans de l'aristocratie et ceux de la bourgeoisie forment, dans les colléges où ils vivent réunis, comme deux courans distincts qui suivent parallèlement la même voie sans jamais se rencontrer? Essayez donc de persuader à un Anglais que le fils d'un lord n'est pas son supérieur, par cela seul qu'il est fils de lord! Il y a quelques années, le même respect superstitieux entourait les classes élevées de la société piémontaise, avec cette différence qu'on trouvait dans ce pays le noyau d'une opposition inconnue en Angleterre. Pour ne parler ici que du collége, à côté des enfans dociles aux anciennes traditions se trouvaient ceux des hommes qui avaient sucé le lait de la révolution française. Ceux-là, nourris de 1789, d'Alfieri et des républiques anciennes, avaient été poussés par les doctrines extrêmes de l'absolutisme dans l'extrême contraire. Ils n'aspiraient qu'au jour où ils pourraient s'affilier à la *Jeune Italie.* Ils ne comprenaient pas la royauté sans le blason, l'étole et le sabre, qui en étaient alors l'inévitable cortége, et à ce prix ils n'en voulaient plus. Politiques avant l'âge, — c'était alors un goût aussi général qu'il est passé de mode aujourd'hui, — ils poussaient la haine de la tyrannie jusqu'à ses plus déraisonnables limites. Ils la voyaient jusque dans la légitime et paternelle autorité de leurs préfets et de leurs maîtres; ils croyaient se montrer dignes de la liberté en se mettant en guerre avec eux, en refusant de répondre à

leurs questions ou d'assister à leurs leçons; ils ne travaillaient qu'un mois avant l'examen, uniquement pour obtenir l'*admittatur*. Au milieu de ces élèves indisciplinables, le sage, le studieux Poggei paraissait un modèle et remportait tous les succès.

Il était loin cependant de se déclarer contraire aux opinions de ses camarades. Il disait hautement, quand il était sûr de n'être pas entendu des maîtres, que le journal de Mazzini devait être l'évangile de la jeunesse, et que le jour où les mères en feraient réciter les pages à leurs enfans en guise de prières, l'Italie existerait réellement. Il se prétendait malheureux dans sa famille à cause de son amour contrarié pour la liberté. Afin de prévenir les soupçons qu'aurait pu éveiller son intimité avec le *marchesino*, il se vantait de l'avoir converti à la cause nationale, ce que personne ne pouvait démentir, car jamais le jeune patricien n'eût consenti à échanger quatre paroles avec ses camarades roturiers. Poggei, que ses relations de famille l'avaient forcé d'excepter de cette proscription, lui servait d'intermédiaire ou plutôt de barrière, et l'empêchait de s'encanailler.

Dans les salons du palais Baldissero, où son père avait obtenu la faveur de l'amener quelquefois, le jeune Poggei gardait un respectueux silence. Maître passé dans l'art si difficile d'écouter, il recueillait, du moins en apparence, les moindres paroles du marquis, comme les Juifs au désert recueillaient la manne du ciel. Avec la marquise, il faisait montre d'une ferveur catholique à toute épreuve, sachant bien que c'était le meilleur moyen de lui plaire. Il avait ainsi obtenu dans cette puissante famille les bonnes grâces de tout le monde, et le jour où il quitterait l'université, il pouvait compter sur de sérieux protecteurs.

Reçu docteur *in utroque*, Jean-Bernard Poggei regarda autour de lui pour savoir quel rôle il devait prendre et quelle carrière embrasser. Ses hésitations, s'il en éprouva, furent de courte durée. La paix était profonde en Europe, et rien ne faisait prévoir qu'elle dût être bientôt troublée; le plus pressé était donc de renoncer à cette phraséologie mazzinienne par laquelle il avait essayé de se faire des amis au collége. Puis, comme le culte des intérêts matériels lui semblait prendre la place des autres religions, il comprit tout ce que le barreau pouvait lui donner d'influence et d'argent, et il annonça solennellement qu'il voulait se consacrer à la défense de la veuve et de l'orphelin. Il entra donc chez un avocat vieilli dans le métier, et qui avait une fille à établir. Si laide que fût la demoiselle, — et il n'y avait là-dessus qu'une voix à Turin, — l'habile Poggei voyait dans l'éventualité d'un mariage avec elle une affaire excellente, c'est-à-dire une belle dot et la succession assez prochaine du beau-père.

C'était un calcul d'autant plus savant qu'à cette combinaison l'avocat émérite pouvait trouver son compte, c'est-à-dire la tranquillité de ses vieux jours et l'assurance que son héritage tomberait en des mains capables de continuer son œuvre. L'union fut donc bientôt conclue: le marquis de Baldissero voulut bien signer au contrat et tenir au bout de neuf mois sur les fonts baptismaux un affreux petit bambin. L'honorable Poggei, devenu avocat du marquis, le fut bientôt des principales communautés religieuses; il méritait bien cette faveur, s'étant, dès son entrée dans la chicane, affilié à plusieurs pieuses et puissantes congrégations. En peu d'années, il acquit de cette façon une belle fortune : il gagnait, bon an mal an, une vingtaine de mille francs, somme considérable à Turin. Pour se consacrer tout entier à sa lucrative profession, il avait dû renoncer aux emplois, et il l'avait fait sans regret. Il comprenait bien que même la protection du marquis n'aurait pu le pousser très haut en un temps et dans un pays où la politique semblait être, sous la haute direction du roi, le privilége exclusif de l'aristocratie.

Cependant la grande crise de 1848 approchait; elle aurait déconcerté tous ses calculs, s'il n'avait eu l'adresse du chat, qui, lorsqu'on le lance en l'air, sait toujours retomber sur ses pattes. Dès 1846, il avait remarqué qu'une certaine hésitation semblait se manifester relativement au système suivi jusqu'alors; il voyait bien que le *Messaggiere Torinese*, journal officiel, devenait plus hardi, et qu'on commençait à tolérer certaines allusions voilées aux sentimens italiens dans de modestes articles de théâtre ou de variétés. Quelques réfugiés des autres états de la péninsule pouvaient même, sans être inquiétés, séjourner dans les états sardes. Enfin le gouvernement ne donnait plus les mains à toutes les rigueurs de la police; il essayait même de la décider à plus d'indulgence. Telle était cependant la force de l'habitude, qu'on pouvait sérieusement mettre en question si le pouvoir central ne serait pas obligé à la fin de céder à ses agens. On pouvait craindre en outre que toutes ces apparences de douceur ne fussent qu'une feinte pour amener les libéraux à se découvrir, et pour les jeter ensuite en prison. D'autre part, si elles étaient sincères, il pouvait être fort avantageux d'avoir marché l'un des premiers dans les voies nouvelles. Après avoir bien regardé autour de lui, l'avocat Poggei pensa que le plus sage était de ménager, comme on dit vulgairement, la chèvre et le chou, et de se tenir prêt à tout événement. En conséquence il recommença de faire le libéral avec les libéraux, mais cette fois en usant d'une réserve qui ne rappelait guère le mazzinien d'autrefois, tandis qu'il resserrait secrètement les liens qui l'attachaient au parti austro-clérical. Un journal littéraire sans portée, dont il s'était fait le directeur pour avoir un pied

dans la presse, s'enhardit jusqu'à dire que le Piémont n'était pas en Chine, mais dans un pays opprimé, occupé en partie par l'étranger, et qu'il suffirait d'une légère réforme dans le gouvernement pour que les Piémontais se crussent au paradis terrestre.

Lorsqu'on vit enfin le roi Charles-Albert se dévouer à la sainte cause de la résurrection italienne, la jeunesse, qui avait jusqu'alors conservé ses croyances et ses aspirations radicales, s'empressa de les abjurer; elle se rallia autour du prince qui ne craignait pas de compromettre sa couronne pour faire en sorte que l'Italie fût autre chose qu'une *dénomination géographique*. Les anciens camarades de Poggei, choqués de son empressement à renier sa foi politique du collége, lui avaient fait dans divers journaux une guerre d'épigrammes qui les avait brouillés. Heureusement Poggei n'était pas homme à se souvenir des injures : il recommença de saluer ses amis d'autrefois, d'aller à eux pour leur serrer la main; bientôt il fut le plus ardent de tous. Il ne parlait que d'insurrections, de croisades contre les barbares; il accusait le prince, les ministres, les citoyens, le temps, le ciel, de lenteur, de tiédeur, d'injustice. Alors que tout le monde était plein d'une folle, mais généreuse confiance, il témoignait une défiance marquée, et avertissait ses amis de se tenir en garde contre les riches et le clergé. Il ne faisait d'exception que pour le *marchesino*, dont il ne cessait de vanter le patriotisme.

Si clairvoyant que fût l'avocat Poggei, la nature de ses conseils aurait dû faire révoquer sa sincérité en doute, car il n'était guère politique, en un pareil moment, de décourager les dévouemens même les plus équivoques; mais le moyen de repousser un homme qui parlait plus haut et plus ferme que tout le monde, qui se plaignait d'être retenu dans la vie civile par ses devoirs de père de famille, et qui semblait inconsolable de ne pouvoir se faire soldat! On ne remarquait pas qu'à la moindre hésitation du gouvernement, le bouillant Poggei inclinait plus visiblement à contenir l'ardeur populaire, à reprendre les allures de la prudence ou plutôt de la timidité, et que les libéraux, ses amis, ne le rencontraient plus nulle part. Le travail de son cabinet et les fatigues de l'audience étaient, dans tous les cas, une excuse suffisante pour ces singulières disparitions.

Il ne fallut pas moins que les réformes d'octobre 1847 pour lui rendre son ardeur. On sait combien ces réformes étaient insignifiantes, et néanmoins quelle joie immense, quel enthousiasme universel les accueillit, preuve manifeste de la nécessité de modifications profondes dans le gouvernement piémontais. « On pouvait enfin, dit M. Bersezio, qui a vu ces événemens de près, marcher la tête haute, regarder qui que ce fût en face, sans craindre de voir dans

sa personne la dignité humaine méconnue, et d'être traité, pour délit de libéralisme, comme un voleur ou un assassin. » Quant à Poggei, incapable de comprendre le prix d'une semblable conquête pour des hommes de cœur, il était loin de s'associer à l'enthousiasme général; il se plaignait amèrement de l'insignifiance des réformes accordées et soutenait que le gouvernement aurait pu sans danger faire de plus larges concessions. L'instinct populaire fut, en cette occasion, plus politique que toute la finesse des habiles; la moindre réforme, étant un coup porté à l'Autriche, devait être accueillie avec reconnaissance. Les démonstrations de la joie publique devinrent si éclatantes, que Poggei jugea prudent de s'y associer. Il cessa de murmurer les mots de tromperie et de trahison pour parcourir les rues, une large cocarde sur la poitrine et une bannière à la main; il embrassait les ouvriers, les portefaix, criait : *vive le roi! vivent les réformes!* se faisait le promoteur d'un banquet pour le corps des avocats, y prononçait un long discours bien chaleureux, qu'il faisait ensuite imprimer et distribuer dans la ville par milliers d'exemplaires. Convive et orateur dans tous les banquets qui suivirent, il vit bientôt son portrait lithographié s'étaler derrière les vitres des principales boutiques de la capitale, comme celui d'un grand citoyen. Enfin, pour continuer l'édifice de sa réputation si adroitement commencé, Poggei transforma son journal littéraire en un journal politique. Il lui donna un titre séduisant, *la Conciliation*, et y accueillit tous les hommes de talent qui avaient à faire oublier leurs opinions passées. Son patriotisme cependant ne lui faisait pas négliger ses intérêts personnels : de sa propre autorité, il se créa directeur et administrateur du journal transformé, et s'alloua une somme annuelle de 5,000 livres pour s'indemniser de ses fatigues et de ses peines.

En voyant son libéralisme osciller comme un pendule entre la modération et l'enthousiasme, suivant les circonstances, et devenir pour ainsi dire le thermomètre de l'opinion, personne ne s'étonnera, j'imagine, que, même au temps de sa plus grande ferveur, l'avocat Poggei n'ait pas négligé certaines relations qui pouvaient en d'autres temps lui redevenir utiles. Il se rendait dans les salons le soir, ce qui lui évitait l'inconvénient d'être vu par ses amis de la place publique; on le recevait comme un parasite, par un reste d'habitude, ou comme un instrument qu'il ne fallait pas dédaigner. En mettant le pied sur le seuil, il se dépouillait de ses allures populaires; là aussi l'on aurait pu le prendre comme un thermomètre. Triste et abattu dans les commencemens, il se montra bientôt menaçant et courroucé, plus tard moqueur et ironique, à l'imitation de ses nobles protecteurs. Bourgeois, il souriait et applaudissait à toutes les insultes prodiguées à la bourgeoisie. Qu'étaient pour lui des sacri-

fices d'amour-propre qui pouvaient s'escompter à beaux deniers comptans? Les confidences du marquis de Baldissero l'amenèrent à prendre rang parmi ceux qui marchèrent les premiers dans les voies de l'avenir et du progrès. Admis aux conseils secrets de Charles-Albert, le marquis apporta un soir chez lui cette nouvelle inattendue, que le roi songeait à donner une constitution à ses sujets. Poggei était présent. Le lendemain, sans rien répéter de ce qu'il avait entendu, il parcourut toute la ville, préconisant à haute voix le régime constitutionnel, l'équilibre des pouvoirs, les formes représentatives, les droits parlementaires. Dans ses momens de loisir, il étudiait les discussions des chambres anglaises et françaises, « afin, dit l'auteur, de devenir un Palmerston in-dix-huit. »

Ce qui m'étonne après tant d'efforts, c'est qu'un tel personnage ait, au dire de M. Bersezio, échoué dans sa première candidature parlementaire. Son concurrent avait beau être un exilé de 1821, c'est-à-dire un homme qui avait fait ses preuves de patriotisme autrement qu'en paroles : je ne puis admettre le fait qu'à titre d'exception; or ce n'est pas une exception que M. Bersezio veut mettre sous nos yeux. Le *grand citoyen* dont on avait lu les innombrables discours et vu le portrait aux étalages sous les portiques de la rue du Pô devait trouver sa place au premier parlement de son pays. Admettons cependant de la part des électeurs en cette occasion une intelligence des hommes dont ils font rarement preuve : Poggei trouva des consolations au cercle (club) *della Rocca,* dont il fut l'un des principaux orateurs. C'est là qu'il se livra à tous les emportemens de la passion et de l'éloquence dans la déplorable affaire de la future capitale du futur royaume de la Haute-Italie. Sa clientèle d'avocat était à Turin, il ne se souciait guère d'appartenir à un barreau de province, et si, comme il l'espérait bien, il devenait un jour député, il voulait n'être pas réduit à sacrifier ses intérêts pendant la moitié de l'année, et pouvoir mener de front ses affaires privées, celles de ses cliens et celles de l'état. C'est pourquoi au club et dans la presse nul ne soutint plus ardemment que lui les droits de Turin à rester capitale d'un royaume qui aurait eu pour principales villes Milan et Venise; il faisait de la propagande dans les rues, publiait des libelles anonymes, rédigeait des pétitions à la chambre et ouvrait des souscriptions.

Durant quelques jours, après les revers de la campagne de Lombardie, il se déclara partisan du ministère démocratique présidé par Gioberti, parce qu'il voyait bien que l'opinion générale, d'accord avec la volonté du roi, amènerait avant peu la reprise des hostilités; mais le désastre de Novare le ramena sans transition à l'extrémité opposée : il ne faisait bon qu'à droite, puisque la réaction al-

lait avoir le dessus. Personne ne fut donc plus étonné que lui de voir qu'après les premiers momens de confusion et d'incertitude, la loyauté du nouveau roi maintenait le *statut*, et que, contre toute attente, le gouvernement rentrait dans les voies constitutionnelles et libérales. En homme sincère, il reconnut qu'il s'était trop pressé, et il revint sans pudeur sur ses pas. Désormais dévoué aux ministres, il abandonna le journal de la droite qui l'avait adopté, et il apporta aux feuilles du gouvernement des élucubrations presque quotidiennes, qui, à défaut d'autre mérite, témoignaient de cette sorte de zèle que proscrivait M. de Talleyrand. Il se démena si bien, que le cabinet finit par céder à ses instances et par le porter comme candidat officiel dans un tout petit collége. Cette fois, Poggei, instruit par l'expérience de son précédent échec, se transporta sur les lieux et dressa ses batteries. Au curé il promit de défendre la religion, d'amener un concordat avec Rome et de faire élever le chiffre de ses appointemens. Le pharmacien, chef du parti libéral, avait un mauvais procès; Poggei lui promit de le lui faire gagner, et ajouta que, s'il était nommé député, la route royale pourrait bien avant peu faire un coude tout exprès pour passer devant l'officine de l'honorable praticien. Pharmacien et curé employèrent leur influence, d'ordinaire opposée, pour faire triompher une candidature qui promettait de leur être si favorable, et Poggei fut élu. Présentement il profite de sa position politique pour augmenter sa clientèle, de son journal pour fortifier sa position politique, de son droit de voter pour attirer les faveurs ministérielles sur lui d'abord, puis sur les siens et sur ses commettans. Il s'est fait décorer, bientôt il se fera noble, en attendant qu'on le fasse ministre, ce qui pourrait bien ne pas tarder.

Je voudrais croire que le chevalier Poggei est un personnage de fantaisie, moins vrai que vraisemblable; malheureusement les originaux de cette espèce ne sont pas rares, et nous sommes fondé à croire que ce caractère fait plus d'honneur au talent d'observation qu'à l'imagination de l'auteur. Ce qu'on peut reprocher à M. Bersezio, c'est d'avoir trop forcé les teintes, et surtout d'avoir fait son héros tout d'une pièce. A tout prendre, Poggei n'est pas un méchant homme, c'est une conscience élastique, un de ces égoïstes qui pensent que charité bien ordonnée commence et finit par soi-même; mais la bonté, peut-être la vertu, doit se trouver quelque part dans cette nature peu sympathique : l'impartialité, la vérité, voulaient que l'auteur ne passât point sous silence ce qui peut nous réconcilier avec le personnage et nous montrer l'homme tel qu'il est, ni entièrement bon, ni entièrement mauvais. On peut d'ailleurs plaider pour Poggei les circonstances atténuantes. Les vicissitudes qu'a

traversées le Piémont durant ces dernières années ont rudement éprouvé les caractères, et il n'est pas étonnant que des hommes soumis jusque-là au pouvoir absolu, qui les dispensait d'agir et de penser par eux-mêmes, n'aient pas compris du premier coup en quoi consistait la probité politique et quelles en étaient les exigences, sans compter que, dans une foule de questions, quelquefois les plus importantes, le pour et le contre pouvaient être honorablement soutenus. En réduisant à des proportions raisonnables les travers de Poggei, peut-être trouverait-on en lui un député qui a fait l'éducation de sa conscience, et qui, après des tergiversations inexcusables, s'est très sincèrement dévoué au gouvernement établi, dont il confond les destinées avec ses propres intérêts. Il n'est pas si facile, à ce qu'il paraît, d'être, je ne dis pas un honnête homme, mais un citoyen honnête, puisque les crises politiques dans tous les pays nous offrent le désolant spectacle de tant de *faiblesses,* je ne veux employer qu'un mot dont on ne contestera pas la modération. Quiconque se rappelle les palinodies de nos années révolutionnaires y regardera à deux fois avant de jeter la pierre aux empiriques piémontais dont le député Poggei est l'image, si toutefois l'on admet que la caricature soit encore un portrait.

Le second personnage de cette galerie, plus triste que le premier, ne manque pas non plus de vérité. Le chevalier Grechi de Savornio est un homme hautain, solennel, gonflé de lui-même; sa tête est chauve et fièrement rejetée en arrière, son sourcil froncé et son regard sévère. Vêtu avec recherche, il porte invariablement une haute cravate blanche; le ruban vert est à sa boutonnière, et une tabatière d'or ne quitte jamais sa main. On dirait que sur lui reposent les destinées du monde, tant il se considère avec respect. Malgré ces dehors superbes, Cosma Grechi ne diffère pas beaucoup au fond de Poggei. L'un et l'autre veulent parvenir et jouir; mais l'un recherche surtout l'argent et les honneurs, l'autre l'exercice du pouvoir et la considération. Cosma était né Grechi tout court, d'une famille opulente que des revers de fortune imprévus avaient réduite à la misère. Lorsque cette catastrophe arriva, il était déjà d'âge à comprendre tout ce qu'ont de cruel des privations dont on n'a pas l'habitude. Il avait dû solliciter et s'estimer heureux d'obtenir un modeste emploi dans un ministère; ses émolumens servaient à l'entretien de sa nombreuse famille : il avait deux sœurs et un frère tout jeunes encore. Son père et sa mère, aigris comme lui par le malheur, lui rendaient le foyer domestique insupportable. N'entendant que des plaintes et des paroles amères, il avait hâte de s'échapper; mais au dehors son orgueil le condamnait à l'isolement : il n'aurait pas voulu fréquenter des camarades ou des col-

lègues moins gênés que lui. Il n'avait donc ni ami ni maîtresse. Le hasard plaçait-il sur sa route quelqu'un de ceux qu'il évitait, il les abordait avec embarras, parlait peu et s'enfuyait au plus vite. Obligé de se replier sur lui-même, il creusa profondément le sillon de sa pensée, sans regarder ni à droite ni à gauche, dans la direction que sa position personnelle lui indiquait naturellement. La solution du problème de la misère et de l'inégalité sociale devint l'objet unique de ses réflexions : il prit en pitié, comme des esprits à courte vue, tous les jeunes hommes qu'enflammait exclusivement l'amour de la patrie; « il les regarda, dit M. Bersezio, comme gens qui, pouvant obtenir un grand trésor, se contentent de désirer une seule pièce de monnaie. » Cosma Grechi ne comprenait pas que la question politique est trop compliquée en Italie pour que l'heure soit venue de la question sociale.

Sa foi socialiste, ouvertement déclarée, fut bientôt mise à l'épreuve : elle lui valut une destitution qui priva sa famille d'une moitié de ses ressources. De là des récriminations amères contre le penseur imprudent. On avait tort de l'aigrir au sujet d'un malheur irréparable; enivré de son rôle de victime, il eut à son tour le tort grave de céder à la colère et d'abandonner tout à fait la maison paternelle, où il laissait ses jeunes frères à la charge exclusive de son père, devenu veuf. Le parti démocratique ayant ouvert une souscription à son profit, il en abandonna le montant aux pauvres, malgré la misère à laquelle il était réduit, pour obtenir les applaudissemens de la multitude et enlever l'admiration ou l'estime de ses adversaires. Ainsi jeté dans la vie politique, il fonda un journal où il exagéra encore les doctrines de Mazzini, mais que le talent du publiciste fit lire avec curiosité tant que dura la crise. La défaite de Novare et la réaction qui en fut la suite mirent fin à ce succès éphémère : personne ne voulut plus imprimer ni la feuille, ni les opuscules socialistes de Cosma Grechi. Ce retour à la misère trouva l'ancien publiciste plein de courage : d'abord la misère n'était plus pour lui une inconnue; ensuite il se flattait d'en conjurer les plus terribles menaces, de pourvoir par son travail aux besoins les plus impérieux de l'existence, car depuis longtemps il savait se priver du superflu. Le malheureux avait compté sans la célébrité que ses écrits lui avaient faite : exclu nécessairement des services publics, il ne trouva chez les particuliers que répugnance ou timidité. Pour un motif ou pour l'autre, aucun banquier, aucun industriel ne voulut donner dans ses bureaux la moindre place au dangereux socialiste. Réduit à se réfugier dans une mansarde, à vendre peu à peu tout ce qu'il possédait, il finit, quel supplice pour son orgueil! par demander quelques secours en argent ou en nature à celles de ses connais-

sances qui consentaient encore à lui faire dans l'occasion l'aumône d'une poignée de main.

On devine de quelles réflexions dut être assaillie dans ses loisirs forcés cette âme ardente et inquiète. Cosma Grechi avait trente-cinq ans, l'âge où l'ambition vient aux hommes les plus obscurs; or il avait déjà savouré les triomphes, sinon de la gloire, du moins d'une bruyante renommée; il désirait boire de nouveau à cette source empoisonnée; il sentait se réveiller en lui, par la force du souvenir et l'attrait des contrastes, le goût de toutes ces jouissances matérielles qu'il avait connues dans son enfance, et il se disait qu'il n'avait rien à espérer, s'il continuait à marcher dans la ligne politique à laquelle il devait un nom. Sans avoir de parti pris, il comprenait la nécessité de la prudence, cette vertu mère de toutes les lâchetés. Il se répétait à lui-même ce sophisme commode de tous les ambitieux, que si son pays ne voulait pas le suivre dans les voies qu'il jugeait les meilleures, ce n'était pas une raison pour condamner éternellement son talent à d'infructueux loisirs, et qu'il était honorable, après tout, de rentrer dans la vie publique, même au prix de certains sacrifices d'opinion, quand on avait la conviction de pouvoir être utile à ses concitoyens. Sans qu'il s'en doutât, son âme était à vendre et n'attendait plus qu'un acheteur. Un jour le démon tentateur grimpa jusqu'à sa mansarde sous les apparences de l'avocat Poggei.

Poggei avait connu Grechi au cercle della Rocca, dont celui-ci était le plus éloquent orateur. Dans le moment fort court où l'on put croire, à Turin, au triomphe des idées démocratiques, il s'était montré l'un des plus fervens admirateurs de ce talent sauvage, et l'avait poussé vers les exagérations déraisonnables auxquelles il se sentait lui-même porté en sa qualité de nouveau converti. L'un des premiers, il avait souscrit à son journal, et l'un des premiers aussi, après la débâcle, il avait commencé de détourner la tête du plus loin qu'il apercevait le fougueux tribun. Cependant, lorsqu'il fut devenu un fervent apôtre de la foi constitutionnelle et le défenseur quand même du ministère, il sentit le besoin d'une plume vigoureuse et vive pour donner de la valeur au journal modéré qu'il patronait. Après avoir cherché quelque temps autour de lui, il songea à Cosma Grechi. Si invraisemblable que fût l'acceptation de celui-ci, Poggei n'en désespéra pas : sous ses dehors hautains et graves, l'homme de chicane avait flairé l'ambitieux; il n'eut donc pas pour s'adresser à lui les hésitations et les scrupules qu'un cœur droit eût éprouvés. Quand le chevalier Poggei entra dans la pauvre mansarde, Grechi rougit d'être surpris au sein d'une si profonde détresse : cette impression, si fugitive qu'elle pût être, fut pour l'œil observateur de l'arrivant un indice certain des dispositions conciliantes où il trou-

vait l'ancien socialiste. Plus les souffrances matérielles étaient grandes, plus l'apôtre ferme et convaincu aurait dû s'en montrer fier. Un peu remis de sa surprise, Grechi laissa errer sur ses lèvres un étrange sourire.

« — Vous le voyez, dit-il, j'ai voulu mettre les pauvres dans l'aisance, et j'en suis puni moi-même par la pauvreté.

« — Il en est toujours ainsi, répondit Poggei, et vous qui êtes un homme de talent, vous auriez dû comprendre le sens de la fable de Prométhée. S'il vous arrive jamais de ravir une étincelle au feu du soleil, ne soyez pas assez fou pour la donner à d'autres; gardez-la pour vous et n'oubliez plus cette maxime de sens commun, qu'il faut d'abord songer à soi. Vous avez voulu faire la fortune de tout le monde, et vous n'avez pu faire même la vôtre. C'est votre faute, mais je ne vous la reproche pas, parce que le vent était à la folie et que les têtes les plus fortes ont été mises à l'envers, jusqu'à la mienne, qui, si elle n'est pas des plus fortes, est au moins des plus prudentes. Maintenant il est temps de revenir à la raison; il faut que les hommes de valeur songent à eux et à leur pays.

« Grechi, l'œil soupçonneux et scrutateur, l'interrompit brusquement : — Pourquoi tous ces discours? dit-il. Que me voulez-vous?

« — Je veux, reprit Poggei, que votre vie, vos talens, vos études soient utiles à votre pays et à vous-même; je veux vous arracher à cet abîme de misère et d'erreur où vous vous enfoncez de plus en plus, et vous procurer l'existence que vous méritez. Laissez-moi finir, ajouta-t-il en voyant que Cosma faisait mine de l'interrompre encore. Qu'espérez-vous? Que les gens médiocres se perdent, s'ils le veulent, je n'y vois pas d'inconvéniens: mais quant aux sages et aux forts comme vous, il importe à l'humanité que cela ne soit pas. Les intelligences supérieures ne sont pas assez nombreuses pour que l'une d'elles puisse s'éteindre dans l'oisiveté, uniquement parce que les théories qu'elle a rêvées sont irréalisables. Tous les partis ont besoin d'esprits tels que le vôtre et sont prêts aux plus grands sacrifices pour se les attacher. Personne n'a le droit de refuser l'emploi, de déserter le poste où il peut faire du bien. Je ne viens pas vous dire de renoncer à vos opinions, Dieu m'en garde! conservez-les religieusement au fond de votre âme, je n'en aurai pour vous que plus d'estime; mais parce que vous avez échoué pour le moment, ne boudez pas votre pays et songez à votre avenir. Vienne le jour où vos idées pourraient triompher, vous serez en mesure de les pousser en avant, car vous aurez acquis de l'autorité et de l'expérience. Si vous n'aviez perdu votre place par votre imprudence, vous seriez maintenant l'un des premiers employés de votre ministère. Laissez dire les sots : où sont la richesse et la puissance, là se trouvent aussi l'honneur et la raison. Le monde estime et loue la constance dans les opinions, mais il apprécie infiniment plus la richesse et ceux qui réussissent. Vous voyez ce qu'on gagne à servir le peuple! S'agit-il de mettre quelqu'un sur la croix? Son choix sera bientôt fait : il crucifie le défenseur de ses droits et crie vive Barrabas! Pour faire son chemin, il faut servir les princes, les riches, les gouvernemens, l'ordre, la propriété, en un mot tout ce qui a poussé dans le sol de

profondes racines. Voulez-vous la gloire et le pouvoir, pour faire le bien s'entend : appelez-vous *monsieur million*. Puisque tout prouve qu'on ne peut abattre la barrière qui sépare les riches des pauvres, les puissans des faibles, contentez-vous de la franchir pour votre compte, et sachez vous joindre au petit nombre des heureux. »

Aux tensations intellectuelles Poggei ajoute habilement, en dernier lieu, celles de la matière, l'or, les splendeurs de la vie et des dignités; il fait appel à la vanité et aux sens de Cosma Grechi. Celui-ci l'écoute absorbé, la tête entre les deux mains, et le laisse recommencer en d'autres termes. A la fin, il discute, se défend, parle de sa vertu, de son honneur... Poggei est trop fin pour s'y tromper. Il sait qu'il en est de la conscience de l'homme comme de l'honnêteté de la femme : quiconque s'éloigne aux premières paroles de tentation, sans discuter, sans en vouloir entendre davantage, est vraiment incorruptible; mais quand on consent à écouter les argumens de l'adversaire, quand on s'abaisse à les combattre, on est vaincu d'avance, alors même qu'on souhaiterait encore de ne pas succomber.

Deux jours après cet entretien, Cosma Grechi habitait un fastueux appartement et paraissait splendidement vêtu dans les rues, à la grande surprise de ceux qui avaient remarqué sa détresse pour en gémir ou s'en moquer. En même temps le journal de Poggei publiait de brillans articles du révolutionnaire converti sur les révolutionnaires à convertir. Cette volte-face se fit du reste avec ménagement et par gradation. Grechi garda d'abord les apparences d'un libéralisme inclinant vers la gauche, et peut-être croyait-il pouvoir s'arrêter ainsi à moitié chemin de la palinodie. Ses patrons laissèrent prudemment aller les choses, et en peu de jours, excité par la polémique, par les accusations des partis, par les exigences et les reproches des moins perspicaces de ses nouveaux amis, Cosma en vint à brûler sans pudeur tout ce qu'il avait adoré. Il ne faut pas s'y tromper : s'il souffrit quelque temps, il fut bientôt sincère dans sa foi nouvelle et crut remplir un devoir. La prospérité, l'accueil qu'il recevait dans les meilleures sociétés du monde officiel, les égards dont l'entouraient, les conseils que lui demandaient presque avec déférence ceux qui sentaient avoir besoin de lui, toutes les jouissances du bien-être et de la vanité satisfaite achevèrent de le réconcilier avec lui-même. Pour prix de ses services, il obtint une place importante dans les bureaux du ministère où il figurait, quinze ans auparavant, comme l'un des plus humbles employés.

Parvenu dès lors à se refaire une position qui, si elle ne contentait pas entièrement son ambition, grandie avec sa fortune, lui permettait du moins de caresser sans folie les plus beaux rêves, Cosma

Grechi s'était flatté qu'une fois le sacrifice accompli de ses opinions politiques, il n'aurait plus, pour avancer rapidement dans sa carrière, qu'à remplir avec ardeur et dévouement les devoirs de sa charge. C'était encore une honnêteté relative dont il faut savoir gré aux hommes qui ont renié leur passé. Il fut cruellement déçu dans son espérance. Un haut personnage, à la protection duquel il devait beaucoup et qu'on réputait ami trop passionné du beau sexe, le fit un jour appeler et eut avec lui un entretien particulier. Le sujet de cet entretien resta enveloppé d'un profond mystère; mais à partir de ce jour, tout le monde, dans les bureaux, remarqua l'air sombre et taciturne de Grechi. Dans les réceptions, ses collègues, ses rivaux se réjouirent de voir que le haut personnage dont il s'agit l'accueillait avec une froideur marquée et répondait à peine à son salut. Sur ces entrefaites, une place d'intendant provincial vint à vaquer : elle était l'avancement naturel et légitime du transfuge, elle lui avait été promise; cependant un autre l'obtint. La disgrâce était évidente, ce fut pour tous ceux qu'avaient froissés les allures hautaines de Cosma Grechi une occasion de se venger en l'humiliant, en l'irritant à leur tour par des allusions malignes, par des sourires moqueurs et insultans. Pendant quelques jours, Cosma Grechi supporta patiemment tous ces outrages mal déguisés; mais, voyant qu'il ne faisait par là qu'enhardir ses ennemis, il reparut bientôt au milieu d'eux la tête haute, le dédain aux lèvres, comme un homme sûr de prendre sa revanche. On apprit en même temps qu'il venait d'obtenir une nouvelle entrevue avec le haut personnage, cause probable de sa disgrâce. Peu après, il recevait la croix de chevalier et découvrait, dans de vieux papiers de famille, qu'il pouvait, sans trop d'invraisemblance, s'appeler Grechi de Savornio. Son ruban tout neuf et sa fraîche noblesse facilitèrent ses négociations matrimoniales. Il épousa une veuve élégante et riche, qui avait hâte de se bien remarier, n'étant plus de première jeunesse. Le haut personnage daigna signer au contrat et faire nommer, pour son cadeau de noces, le chevalier Grechi de Savornio secrétaire général de son ministère. Arrivé là, le chevalier se nomma bientôt lui-même intendant de division, l'une des charges les plus considérables du royaume de Sardaigne. En moins de huit ans, il a refait ainsi sa carrière brisée : il s'acquitte d'ailleurs de ses fonctions avec la même exactitude, le même zèle, la même intelligence que par le passé; mais il sait désormais qu'il faut autre chose pour parvenir au premier rang, et la conscience de n'y être arrivé qu'à force de lâches complaisances le trouble dans son triomphe.

Il faut tenir compte à M. Bersezio des nuances qu'il a su apporter dans la composition de ce triste personnage. Au début, Cosma Gre-

chi est parfaitement honorable malgré quelques défauts de caractère, malgré les idées excessives auxquelles il est conduit par le malheur. Ne faut-il pas garder quelque pitié à cette déplorable victime d'une réaction exagérée? Oui, alors même qu'il descend encore en prêtant la main à de mystérieuses débauches, car l'ambition toute seule n'a pas suffi à l'y décider, il y a fallu en outre ces mille piqûres d'amour-propre que lui font endurer des collègues jaloux, et qui irritent son orgueil plus que n'auraient pu le faire de cruelles persécutions. Pourquoi cependant, à côté de cette chute, entourée comme à plaisir des circonstances les plus atténuantes, M. Bersezio ne nous a-t-il pas montré celle de ces hommes qui tombent par abjection native et qui changent moins parce qu'il *faut* vivre que parce qu'ils *veulent* vivre dans le luxe et les dignités? Je ne puis passer outre non plus sans dire avec quelle surprise je vois un libéral, animé des sentimens les plus généreux, accorder une si grande place, dans ce tableau de la société politique en Piémont, à deux hypocrites, à deux hommes faits pour déshonorer le parti constitutionnel. Évidemment le jeune auteur est choqué outre mesure de la manière dont se recrute ce parti; mais il y a dans son étonnement un peu de naïveté, qu'il me permette de le lui dire, et beaucoup d'inexpérience. De quel côté veut-il donc que se tournent les consciences faciles et les âmes ambitieuses, si ce n'est vers le pouvoir, qui dispense les places et les faveurs? Que M. de Cavour cède son portefeuille à M. Solaro della Margarita, tous les Poggei, tous les Grechi des états sardes seront aussitôt partisans déclarés du régime absolu. Dans tous les cas, s'il est plus utile de flétrir le mal que de louer le bien, il était nécessaire, je ne crains pas de l'affirmer, de tracer, par opposition aux tartufes du libéralisme, le portrait de quelqu'un de ces hommes honnêtes et modestes qui soutiennent par conviction et sans esprit de calcul ces idées constitutionnelles desquelles dépendent aujourd'hui la gloire et le bonheur du Piémont. M. Bersezio, je le sais, a voulu mettre sous nos yeux dans son troisième récit le modèle du vrai patriote, mais fallait-il donc le chercher, comme il l'a fait, parmi les volontaires venus des états romains pour défendre en soldats la cause italienne? Ce que nous voudrions voir, ce n'est pas seulement le patriote qui se dévoue et court à la frontière, c'est aussi l'honnête citoyen qui accomplit modestement sa tâche dans la vie civile, et pour qui la défense des principes constitutionnels est une source de sacrifices et non de richesses ou d'honneurs. Quoi qu'il en soit, voyons quelle a été la destinée du patriote romain, le héros du troisième de ces récits politiques.

Mario Tiburzio avait connu le malheur dès son enfance. Son père, successivement soldat de Napoléon et de Murat, puis *carbonaro*

après leur chute, avait été compromis dans les mouvemens insurrectionnels de 1831 et conduit aux galères, où le chagrin, la fatigue, le regret de sa cause et de sa famille perdues, causèrent promptement sa mort. Ce souvenir rongeait l'âme du jeune homme; sa mère et un digne prêtre, don Ardinghi, ancien ami de son père, avaient toutes les peines du monde à le retenir dans les limites de la prudence, au moins jusqu'au moment opportun. Pour l'entraîner avant l'heure, il ne fallut rien moins que les provocations mystérieuses d'un libéré politique, nommé Landuzzi, qui avait acheté sa liberté en consentant à mettre au service de la police pontificale la connaissance qu'il avait des conspirations et des conspirateurs. Ce misérable n'eut pas de peine à persuader au crédule jeune homme que le vieux Tiburzio, son ancien compagnon au bagne, lui avait confié en mourant ses dernières volontés, et qu'il recommandait expressément à son fils de se dévouer sans plus de retard à l'affranchissement de sa patrie. Ces paroles étaient un ordre, et Mario se laissa entraîner dans les sociétés secrètes. Initié par un traître, il ne pouvait tarder, on le comprend, à tomber sous la main de la police. Ayant réussi à s'échapper pendant qu'au sortir de la sacrée-consulte, qui lui avait fait subir un premier interrogatoire, on le conduisait à sa prison, il se déroba aux poursuites des soldats en semant sur sa route, pour les attarder, tout l'argent qu'il avait sur lui. Ce stratagème eut un plein succès; Mario, une fois hors de Rome, pouvait partir pour un exil qui aurait assuré sa liberté. Il préféra rejoindre dans les Marches et les Romagnes les bandes insurrectionnelles du médecin Muratori et du capitaine Ribotti. Pris une seconde fois et les armes à la main, il fut condamné à mort et ne dut sa délivrance qu'au dévouement de don Ardinghi. Cet ami dévoué était allé trouver le tout-puissant Gaetano Moroni, barbier, valet de chambre et confident favori de Grégoire XVI. Gaetanino, comme les Romains l'appelaient, voulut bien se souvenir que le vénérable prêtre lui avait rendu dans le temps quelques services : il lui exprima le regret de ne pouvoir rien faire directement pour son protégé, à cause de la résolution prise par le gouvernement pontifical de déployer la plus grande rigueur contre les insurgés; mais il lui dit en confidence qu'il n'était pas impossible d'acheter le directeur des prisons de Bologne, à la seule condition de s'y prendre avec adresse. — Cela fait, ajouta Gaetanino, vous n'aurez, pour rendre la liberté à votre jeune ami, qu'à donner des *buone mancie* (pourboires) à droite et à gauche sur son passage.

Le barbier connaissait bien les employés de l'administration pontificale : la chose réussit à souhait, et Mario put se retirer en France, d'où il ne revint en Italie que lorsque le drapeau tricolore arboré à

Turin lui permit de pénétrer sans danger dans les états sardes. Des hostilités sérieuses allaient éclater sur les bords du Tessin, et Mario désirait ardemment être enrôlé dans les *bersaglieri*, excellent corps de tirailleurs formé sur le modèle de nos chasseurs d'Afrique, et qu'il prévoyait bien devoir être au premier rang lorsque la campagne commencerait. Sa qualité de Romain était un obstacle à l'accomplissement de ses désirs, car à cette époque le gouvernement piémontais n'avait pas encore conçu la généreuse pensée de voir dans tout Italien qui viendrait lui demander asile un citoyen des états sardes. Cependant l'avocat Poggei avait porté aux nues Mario pour sa noble résolution : il lui promit de faire lever toutes les difficultés par le marquis de Baldissero, qu'il est temps de faire connaître au lecteur.

Représentant d'une ancienne et illustre famille, le marquis de Baldissero portait écrit sur ses traits l'orgueil de sa race; nul n'était plus fier que lui de son blason immaculé. Toutefois un air de bonté répandu sur sa physionomie vénérable tempérait ce que ces sentimens auraient pu avoir de blessant pour les autres, et inspirait une respectueuse sympathie. On voyait bien qu'il ne se regardait pas comme l'égal du commun des mortels; mais cette croyance ne lui inspirait pas une sotte vanité, elle lui persuadait seulement qu'il devait être en toute chose plus méritant que personne. Noblesse n'était pas pour lui synonyme de privilége, mais d'obligation, suivant l'antique adage. Il aurait voulu que sa caste ne se contentât pas d'être supérieure au reste de la société par la distinction des manières : elle devait, suivant lui, être aussi au premier rang par le savoir et la vertu; son tort était seulement de trop confondre ses aspirations avec la réalité. Ne voyant pas que la noblesse a cessé de devancer les autres classes, il ne pouvait comprendre les besoins et les vœux de la société moderne.

Le marquis avait trois fils. L'aîné, le *marchesino,* dont il a été question à propos de Poggei, était destiné à soutenir l'honneur de la famille et la splendeur du nom; la fortune paternelle lui était en conséquence réservée presque entière. Ce n'est pas qu'il fût plus digne que ses deux frères de porter un tel fardeau; bien au contraire, il représentait la nouvelle noblesse aussi exactement que M. de Baldissero représentait l'ancienne : ignorant, orgueilleux, livré à l'oisiveté et par suite au vice, dédaigneux pour quiconque n'avait pas autant de quartiers que lui, sceptique en religion et en politique plutôt par nature que par réflexion, il ne tenait à prouver la supériorité qu'il s'attribuait que dans l'art de monter à cheval, de faire des armes et de dépenser de l'argent. S'il avait permis au collége qu'on le fît passer pour libéral, c'est qu'il voulait ainsi se donner

des airs d'indépendance, son père étant partisan des doctrines absolutistes et sa mère toute dévouée aux jésuites. Au sortir du collége, il rejeta ces sentimens d'emprunt et alla jusqu'aux extrêmes dans le sens opposé. Il compta bientôt parmi ces mauvais citoyens qui tendent la main à l'étranger et l'appellent au secours de leur parti, jaloux de reconquérir sa prépondérance perdue, sans même se demander si cette invasion ou cette violence morale qu'ils invoquent ne serait pas tout ensemble la ruine et le déshonneur de leur pays.

Tel était l'héritier du grand nom des Baldissero. Le vieux marquis ne se faisait point d'illusions à son égard; mais il se sentait impuissant à le corriger. La distance où il avait toujours tenu ses enfans en sa qualité de chef de famille, et en quelque sorte de seigneur féodal, ne lui permettait d'obtenir qu'un froid respect pour son droit de remontrance. Toutefois, bien qu'il se fût convaincu que son fils aîné n'était ni un bon citoyen, ni un bon *noble*, ni un bon fils, et qu'il lui préférât de beaucoup ses deux autres enfans, il n'avait pas songé un instant à lui substituer l'un de ces derniers. L'hérédité par droit d'aînesse avait pour lui la valeur d'un principe; elle était la base de l'ordre social tel qu'il le concevait. Il se borna donc à gémir intérieurement, sans même se demander si ce hasard qu'il déplorait n'était pas un terrible argument contre ses vieilles idées, et, content d'avoir fait recevoir son fils aîné docteur en droit (1) pour lui ouvrir l'accès de la carrière diplomatique, il maintint-les deux autres à l'académie militaire, d'où ils ne devaient sortir qu'officiers dans l'armée. La profession militaire convenait seule à leur naissance, puisque ni l'un ni l'autre, contrairement aux traditions aristocratiques, n'avait voulu entrer dans les ordres.

Dans les conseils du roi, comme on pouvait s'y attendre, le marquis de Baldissero opina pour une résistance énergique au mouvement italien de 1847. Il y voyait la ruine du Piémont, de la monarchie et de la société. — C'était chose honteuse, disait-il, que de céder à l'anarchie : le gouvernement devait à sa dignité de refuser des réformes qu'on n'avait pas le droit de lui demander. — Il combattit avec une égale ardeur l'octroi des institutions représentatives et la guerre contre l'Autriche. S'il éprouva une profonde douleur de voir ses avertissemens inutiles, il n'en ressentit cependant aucun dépit d'amour-propre, et encore moins songea-t-il à séparer sa cause

(1) Est-il besoin de dire que le titre de docteur en droit ou en lois a infiniment moins de valeur en Italie que chez nous, puisqu'il est obligatoire pour toutes les carrières qui se rapportent à l'administration de la justice? Si l'on pouvait le comparer à l'un de nos grades universitaires, ce serait tout au plus à la licence en droit ou au doctorat en médecine, qui sont chez nous les grades professionnels.

de celle de son roi. Le roi était pour lui le chef de l'aristocratie, et on ne pouvait lui désobéir sans félonie. Le jour même où la guerre était déclarée, il disait encore que l'autocratie paternelle, tempérée par une noblesse forte, riche, éclairée, indépendante, était le seul gouvernement qui pût faire le bonheur des peuples, et il prophétisait de bonne foi la chute prochaine de cette maison régnante qui ne craignait pas de se mettre à la tête de la révolution. Néanmoins il faisait don à l'armée de la moitié de ses chevaux et se rendait en personne auprès de Charles-Albert pour demander que le second de ses fils, âgé de dix-huit ans, sortît officier de l'académie militaire sans avoir terminé son cours d'études, « afin qu'il eût l'honneur de répandre son sang pour le service de son roi. » A cette nouvelle preuve d'un dévouement héréditaire, une seule réponse était possible : le *contino* Ermenegildo de Baldissero fut nommé sous-lieutenant au corps des *bersaglieri.*

Le hasard voulut que dans la compagnie même du jeune comte Mario Tiburzio fût incorporé comme soldat, grâce à l'intervention de Poggei auprès du marquis. Poggei avait sollicité pour lui cette faveur d'un ton ironique : « La discipline de fer du régiment, disait-il, calmera cette tête folle, et aux premières balles de l'ennemi s'évanouira comme par enchantement toute son ardeur belliqueuse. » Le marquis, plus capable que Poggei de comprendre les nobles actions et les grands caractères, avait applaudi à la résolution de Tiburzio, et employé avec succès son crédit en sa faveur. Il se montra même curieux de voir de près un bourgeois qui ne paraissait pas, comme ses pareils, « un bavard dépourvu de toute bravoure, » et il lui fit dire par Poggei qu'il désirait lui remettre en personne son brevet d'enrôlement. Mario fut exact à l'heure indiquée. Le marquis l'accueillit avec des complimens mérités sur les sentimens généreux et patriotiques qui l'animaient, et ne craignit pas d'engager avec le brave Romain une conversation ou plutôt une discussion sur les vrais principes de l'organisation politique, discussion courtoise et sérieuse, comme il convenait à deux hommes qui étaient bien de la même classe par l'intelligence, par le cœur, et aussi par la noble simplicité des manières.

Un incident qui trouble cet entretien offre à l'auteur l'occasion de nous montrer son héros accomplissant le plus pénible des sacrifices et refusant de venger son honneur outragé pour se conserver à la noble cause dont il est devenu le soldat. Le jeune comte de San-Luca est entré brusquement dans le salon où le marquis a reçu Mario. C'est un écervelé, compagnon de plaisirs du *marchesino,* un de ces jeunes fats occupés uniquement de jeu, de femmes et de chevaux, qui parlent français quand ils veulent débiter de fades galan-

teries, sourient avec dédain aux mots de patrie et de liberté, et sont toujours dans les coulisses du théâtre royal de Turin, faisant la cour aux danseuses. San-Luca tient à la main un jonc des Indes à pomme d'or, et au coin de l'œil un de ces petits carrés de verre qui donneraient au plus simple des hommes l'air d'un impertinent. — Bonjour, marquis, dit-il sans même paraître apercevoir Mario. Je viens d'assister à la scène la plus gaie, la plus burlesque qui ait encore eu lieu dans ce temps de folies, de carnaval politique et de mascarades populaires... En entendant ce malencontreux début, le marquis fait signe au jeune étourdi de ne pas poursuivre. San-Luca comprend que c'est à cause de Mario; il fait du côté de ce dernier une demi-pirouette, et lui jette à travers son lorgnon un regard qui veut être scrutateur, et qui n'est qu'insolent. Voyant un inconnu et par conséquent un homme *qui n'est pas né,* il reprend son récit sans faire plus longtemps attention aux signes du marquis, et rapporte, en ayant soin de les tourner en ridicule, tous les détails d'une démonstration populaire qui vient d'avoir lieu à l'occasion du prochain départ des troupes.

« Tous ces charlatans, dit-il, tous ces bouffons, tous ces petits étudians sont bien aises de faire semblant d'aller en guerre; cela dispense d'aller à l'école et de passer des examens. La farce jouée, ils s'en iront dans leurs provinces faire la guerre aux moineaux, comme ils la font maintenant au bon sens. Et penser, ajoutait-il en terminant, que le gouvernement se laisse forcer la main par une poignée de forts en gueule qui, au premier coup de fusil, savent si bien tourner les talons et mériter le nom de héros aux pieds rapides! Ah! si l'on nous laissait faire un moment! Une demi-douzaine d'officiers de cavalerie imposeraient silence à tous ces braillards.

« A ces mots Mario, le visage animé par la colère, fit un pas vers le comte.

« — Monsieur Tiburzio! je vous prie,... s'écria le marquis presque suppliant.

« — Permettez, monsieur le marquis, interrompit le Romain avec fermeté. Puis, se tournant vers San-Luca, il reprit d'une voix contenue, mais qu'altérait l'émotion : — J'ai le droit de vous dire, monsieur, que je suis l'un de ceux à qui vous voudriez donner une leçon.

« San-Luca reprit son lorgnon qu'il avait laissé tomber, et toisa Mario avec le plus insultant sourire. — Je ne répondrai pas aux injures par des injures, poursuivit celui-ci, par respect pour moi-même et pour monsieur le marquis de Baldissero, qui me reçoit en ce moment. Je me bornerai à vous dire qu'il faut avoir bien peu de noblesse dans l'âme pour insulter ainsi tout un peuple, et je vous donnerai le conseil d'être plus réservé à l'avenir, parce que vous pourriez facilement trouver parmi ces héros aux pieds rapides quelqu'un qui eût en même temps la main vigoureuse. Vous n'aurez pas toujours le bonheur de parler dans une maison que ceux qui vous entendent ont le devoir de respecter...

« San-Luca cessa de sourire pour froncer le sourcil et prendre un air ter-

rible. — C'est pour vous, s'écria-t-il, qu'il est heureux d'être dans cette maison. Si vous étiez chez moi, je vous aurais déjà fait chasser par mes laquais.

« Mario pâlit et se mordit les lèvres jusqu'au sang. Cependant il parvint à se surmonter. Il croisa ses bras sur sa poitrine, et s'approchant encore du comte, il lui dit d'un ton énergique, mais calme : — Essayez vous-même, monsieur. Entre un homme qui parle comme vous faites et un laquais, je ne vois pas de différence.

« San-Luca tressaillit à cette insulte. Il se serait élancé sur son adversaire, si le marquis ne s'était jeté entre eux en leur adressant de graves paroles pour les ramener à une attitude plus digne d'hommes honorables et bien élevés.

« — Où pourrons-nous reprendre cette conversation? dit San-Luca d'un air léger, tandis que Mario prenait congé du marquis.

« — Où et quand il vous plaira, répondit Mario.

« — Ce soir, à sept heures, je serai au café Fiorio avec quelques amis.

« — J'y passerai, n'en doutez pas. »

Et Mario sort. Très fort aux armes, il ne redoute pas une rencontre qui est une grande satisfaction pour son amour-propre et son patriotisme justement froissés; mais il se demande s'il a le droit, pour une misérable querelle, de risquer sa vie qu'il a juré de consacrer à la cause nationale. Après avoir fait part de sa perplexité à ses amis, aussi embarrassés que lui, il se détermine à prendre conseil des circonstances. A sept heures, le soir même, il est au café Fiorio avec Selva et Romualdo, ses témoins. Ils ne tardent pas à voir arriver le comte de San-Luca, escorté du *marchesino* de Baldissero et du chevalier de Belfiore, l'une des plus mauvaises langues de Turin. Mario se lève ainsi que ses amis et rejoint avec eux les arrivans, en ayant soin de se tenir à quelque distance de la foule qui encombre les abords du café et les portiques du Pô. Les trois jeunes patriciens répondent à peine au salut poli de leurs adversaires. San-Luca prend la parole avec une négligence hautaine.

« — Ces messieurs sont mes amis, dit-il. Ils savent tout; vous pouvez vous entendre avec eux.

« Et il fit quelques pas pour s'éloigner, en chantonnant un air de théâtre et en serrant la pomme de sa canne entre ses dents.

« Mario se tourna vers les deux témoins : — C'est monsieur le comte, dit-il, qui m'a indiqué ce lieu de rendez-vous. C'est donc à ces messieurs qu'il appartient de me faire connaître leurs intentions.

« Le chevalier de Belfiore répondit : — Je crois qu'elles sont faciles à deviner. Notre ami a été insulté...

« — C'est-à-dire, interrompit Mario;... mais, se ravisant aussitôt, il retint les paroles qui allaient s'échapper de ses lèvres.

« — Soit, dit-il froidement. Après?

« — Il est en droit de réclamer et il réclame une réparation d'honneur.

« — Qu'entendent ces messieurs par une réparation d'honneur?

« Les témoins de San-Luca échangèrent un rapide et ironique regard. Puis le *marchesino* reprit avec une dédaigneuse insolence : — Avez-vous jamais entendu parler dans vos provinces, dit-il, d'une certaine chose qui s'appelle duel?

« Selva et Romualdo voulaient répondre, mais Tiburzio leur fit signe de lui laisser la parole. — Oui, répondit-il, j'ai même vu beaucoup de duels, la plupart ridicules, les autres absurdes. Celui que ces messieurs me proposent serait tout ensemble absurde et ridicule.

« Le chevalier de Belfiore reprit brusquement : — Pas tant de discours. Cela veut dire que vous refusez?

« — J'ai un trop vif désir de me battre ailleurs pour perdre mon temps à me battre avec monsieur le comte.

« — Prenez garde! dit le *marchesino.*

« — Beau champion des héros aux pieds rapides! ajouta le chevalier.

« Mario fronça le sourcil. — Ne m'insultez pas! s'écria-t-il.

« — Votre conduite est peut-être prudente, dit le *marchesino;* mais prenez garde qu'elle ne le soit assez pour être qualifiée autrement.

« — Monsieur le marquis, interrompit Mario, qui s'échauffait, je combattrai dans la compagnie même de votre frère; j'espère qu'après la première bataille il pourra vous dire que je ne mérite pas un tel outrage.

« — C'est bien, c'est bien, dit insolemment le chevalier; nous n'avons pas à nous occuper de l'avenir. Pour le présent, voici les faits : ce matin, il ne s'agissait que de parler, et vous étiez plein de hardiesse; ce soir, il faudrait agir, et vous baissez le ton. Nous ne pouvons nous en tenir là. Le comte exige absolument que vous vous battiez, ou que vous lui fassiez d'humbles excuses.

« — Je ne ferai ni l'un ni l'autre, dit Mario, articulant chaque mot avec autant de fermeté que de lenteur.

« — Vraiment! Le comte veut une satisfaction, et vous la lui refusez? Alors il sera en droit de la prendre lui-même, et il n'y manquera pas.

« — Qu'il fasse ce qu'il pourra! répondit gravement Mario.

« Le chevalier rejoignit San-Luca, qui avait allumé un cigare et le fumait avec une apparente indifférence.

« — Monsieur, dit-il, se refuse à tout arrangement honorable. Notre intervention n'ayant abouti à rien, agis comme tu l'entendras.

« San-Luca s'avança vers Mario en agitant sa badine. Quand il fut tout près, il dit d'une voix altérée : — Puisqu'il en est ainsi, aux insultes des gens de votre espèce voici comment on répond.

« Et il leva sa badine pour en frapper Mario au visage. Mario jeta un cri terrible; ses yeux lancèrent des éclairs, l'indignation faisait affluer le sang à sa figure. Prompt comme la pensée, il saisit la canne, la brisa comme un roseau, en jeta les morceaux loin de lui, puis étendit violemment la main vers la poitrine de San-Luca. Le *marchesino* et le chevalier s'avancèrent vivement pour défendre leur ami; mais Selva et Romualdo, d'un même mouvement, les forcèrent à s'abstenir de toute intervention.

« — Arrière tous! s'écria Tiburzio avec force; arrière tous, ou je casse la tête au premier qui m'approche.

« En même temps il repoussait de la main gauche les deux jeunes fats et les renvoyait chancelans à quelques pas, tandis que de la droite il saisissait San-Luca par les revers de son habit et le soulevait en l'air comme il aurait fait d'un enfant. — Misérable! s'écria-t-il en lui imprimant une violente secousse, pour faire à autrui de semblables outrages, il ne suffit pas de l'audace! — Et il le jeta sur ses compagnons, qui revenaient timidement à la charge. Puis il se retourna vers ses propres amis : — Venez! leur dit-il impérieusement, et il s'éloigna à pas lents, non sans se retourner de temps en temps en arrière, comme un lion qui bat en retraite. San-Luca avait eu toutes les peines du monde à se retenir pour ne pas tomber ignominieusement à terre. Il était pâle comme la mort.

« Cette scène s'était passée en moins de temps qu'il n'en faut pour la raconter. Les oisifs du café, appartenant pour la plupart à l'aristocratie de naissance, s'approchèrent avec empressement de San-Luca, soit par curiosité, soit pour lui porter secours. Personne n'osa suivre Mario et lui demander compte de ses procédés, peu usités dans le monde élégant. Il s'éloignait silencieux, sombre, préoccupé. Tout à coup il s'arrête, et ne pouvant plus contenir sa colère : — Être insulté par ces muguets-là, dit-il en se frappant la tête, et ne pas les tuer! Ah! ils ne sauront jamais, les étourneaux, qu'il faut plus de courage qu'ils n'ont d'impertinence pour refuser un duel après de tels affronts, et ronger son frein avec patience, parce qu'on a un noble but à poursuivre! »

Le lendemain, Tiburzio partait pour Chivasso, où se trouvait la compagnie de *bersaglieri* dont il faisait partie. Le capitaine était un certain comte Baratoggi, grand et bien pris de sa personne, aux traits réguliers et virils. De beaux yeux noirs animaient son visage, encadré d'une barbe également noire et bien fournie. Minutieux et sévère pour ses soldats en temps de paix, il faisait preuve, depuis que le danger approchait, d'une douceur en fait de discipline qu'on avait peine à s'expliquer. Du reste, personne ne parlait avec plus d'ardeur que lui de l'indépendance italienne, et la plupart de ceux qui servaient sous ses ordres le considéraient comme l'un des meilleurs patriotes de l'armée. Mario seul hochait la tête. Attendons la fin, disait-il. Sa réserve n'était que trop fondée. Lorsqu'eut lieu le premier engagement, on chercha partout le comte Baratoggi : il n'était plus à la tête de sa compagnie, il ne se trouvait nulle part. Il ne reparut que le soir, après la victoire, pour s'associer à la joie des vainqueurs, donner des éloges à ceux qu'il apprenait s'être le plus distingués, et promettre des récompenses. La veille de la bataille de Goïto, il eut soin de s'aliter et de se déclarer gravement malade; le chirurgien appelé ordonna quelques potions d'eau sucrée et se retira en haussant les épaules. Le surlendemain, le malade était sur pied; jamais il ne s'était mieux porté.

Le *contino* de Baldissero, l'un de ses lieutenans, était presque

en toute chose l'opposé de ce triste officier. Petit et grêle, il avait l'air d'un enfant. On retrouvait en lui la fierté dédaigneuse de sa race; mais ce défaut était tempéré par une amabilité naturelle et une franchise de jeune homme auxquelles ses subordonnés, non moins que ses collègues, rendaient pleine justice. Il aimait la guerre pour la guerre et n'y cherchait qu'une occasion de montrer sa valeur; il avouait que la cause italienne le touchait fort peu. Venu à l'armée avec toutes les préventions de sa caste contre les libéraux, il ne cherchait point à dissimuler son éloignement pour ceux d'entre les volontaires qui étaient sous ses ordres, et il usait envers eux d'une sévérité plus grande qu'envers ses autres soldats. C'était surtout Mario qu'il regardait de mauvais œil, d'abord à cause de l'affaire San-Luca, qu'il avait entendu présenter par son frère le *marchesino* sous les couleurs les moins favorables au Romain, ensuite parce que celui-ci avait pris bien vite sur ses caramades un ascendant extraordinaire : moralement Mario était leur chef, bien plus que le capitaine et tous ses lieutenans. Le volontaire cependant avait trouvé le moyen de neutraliser les malveillantes dispositions du *contino* en ne lui fournissant aucune occasion de punir : il était sans contredit le plus diligent, le plus soumis, le plus capable des soldats. C'était un beau spectacle de voir cet homme parvenu à l'âge mûr, doué de talens réels et d'une vaste instruction, se montrer respectueux sans bassesse devant un enfant à qui son grade donnait le droit de se répandre contre lui, avec ou sans raison, en reproches et en dures paroles. Il devait en souffrir, cela n'est pas douteux; néanmoins il ne laissa jamais, par un mot ni par un geste, ses amis les plus intimes deviner ses secrets sentimens.

Le 8 août 1848 eut lieu la première rencontre de l'armée piémontaise avec les Autrichiens au passage du Mincio. La compagnie Baratoggi, placée à l'avant-garde, se trouva l'une des premières engagées. En l'absence du capitaine, qui avait disparu, comme nous l'avons dit, officiers et soldats n'écoutèrent que leur ardeur et se précipitèrent pêle-mêle sur le pont de Goïto, qui n'était qu'à moitié rompu; à l'extrémité, il ne restait qu'un étroit passage sur lequel les assaillans ne pouvaient passer que l'un après l'autre. Le *contino*, Mario et quelques autres arrivaient en même temps à la course, chacun dans l'intention évidente d'être le premier. Mario écarta ses deux concurrens avec violence et se précipita en avant. Il reçut deux ou trois balles dans son schako et dans son sac, il eut même l'épaule frappée; mais personne dans sa compagnie, par conséquent dans l'armée, n'eut l'honneur de plonger avant lui son sabre-baïonnette dans le sang autrichien. Le soir, après la victoire, il était avec plusieurs de ses camarades autour d'un feu de bivouac.

Le sous-lieutenant Baldissero s'approcha discrètement et lui frappa sur l'épaule. Sa physionomie exprimait une bienveillance inaccoutumée et luttait d'une façon singulière avec l'air de sévérité qu'il s'efforçait de prendre. Tous les soldats s'étaient levés par respect; il leur fit signe de se rasseoir.

« — Vous avez aujourd'hui, dit-il au Romain, commis une insolence à mon égard.

« — En quoi? demanda Tiburzio impassible, et dans l'attitude irréprochable du soldat sans armes devant son chef.

« — Sur le pont, en face de l'ennemi, vous avez osé me repousser pour passer avant moi.

« Mario ne répondit pas et resta immobile.

« — Que cela ne vous arrive plus, poursuivit le jeune officier. Une autre fois je vous fendrais la tête avec mon sabre.

« — Votre seigneurie a raison, dit froidement Tiburzio. Elle aurait le droit de le faire; mais ce matin il s'agissait de courir, et je devais bien être le premier, moi qu'un beau (*bellimbusto*) de Turin a appelé, en présence du frère de votre seigneurie, un des héros aux pieds rapides.

« Le *contino* rougit un peu.

« — Vous avez encore ce mot-là sur le cœur? dit-il.

« — Non, répondit simplement Mario.

« Baldissero garda un moment le silence, puis il reprit, non sans quelque hésitation : — J'écrirai à mon frère, afin qu'il sache, ainsi que ses amis, combien ils se trompaient sur votre compte.

« Pour toute réponse, Tiburzio fit une légère inclination qui signifiait ce qu'il croyait peu convenable de dire plus explicitement : — Il m'importe peu...

« Le jeune lieutenant restait là sans mot dire et ne savait trop quelle contenance garder; Mario porta la main droite à la visière de sa casquette pour prendre congé.

« — Attendez, lui dit vivement Baldissero; je vous ai fait inscrire au nombre de ceux qui méritent la médaille.

« — Merci, lieutenant, dit Mario sans témoigner aucune joie.

« Le lieutenant continua : son embarras semblait augmenter à chaque parole. — Jusqu'à présent, dit-il, je vous ai peut-être paru trop sévère et même animé envers vous de sentimens hostiles. Après votre conduite dans l'engagement d'aujourd'hui, je veux vous dire que je vous ai donné toute mon estime. Vous êtes un brave soldat.

« — Ceci, monsieur le comte, est vraiment de votre part un noble trait. Je remercie votre seigneurie, je reconnais en elle un homme de cœur.

« Le *contino,* flatté de cet éloge, fit un mouvement pour donner la main au volontaire; mais l'orgueil aristocratique et la dignité de son grade le retinrent, il se borna à un signe de tête que Mario voulut prendre pour l'autorisation de se retirer. En s'éloignant de son côté, le jeune lieutenant murmurait entre ses dents : — Quel dommage qu'un si vaillant soldat soit un libéral et un plébéien! »

Au bout de quinze jours, Mario était décoré de la médaille militaire et portait les galons de sergent. Un peu plus tard, le capitaine Baratoggi venait lui annoncer qu'il était proposé pour le grade d'officier. — Vous devez avoir un protecteur bien puissant et bien dévoué, ajouta-t-il du ton d'un homme qui n'aurait pas été fâché de savoir quel était ce protecteur. On nous a demandé des renseignemens sur votre compte, et je me suis empressé de les donner les meilleurs possible. J'espère donc, avant peu, saluer en vous un collègue. — Tiburzio remercia brièvement, et ne se prêta pas au désir manifeste de son chef de prolonger la conversation. Le mystérieux protecteur de Mario n'était autre que le jeune comte de Baldissero, qui avait voulu offrir ainsi au courageux volontaire une juste réparation des jugemens hasardés, des soupçons outrageans, des paroles injurieuses de son frère. Égal en bravoure aux plus vaillans champions de la cause italienne, bien qu'il n'eût pour mobiles, au lieu du principe de la nationalité et de l'amour de la patrie, que l'honneur militaire et l'obéissance à son roi, le *contino* n'avait rien demandé pour lui. Sa carrière d'ailleurs ne devait pas être longue. A la bataille de Goïto, il voulut à tout prix prendre sa revanche sur Mario et passer le premier. Il y réussit, mais fut presque aussitôt frappé d'un coup mortel. Mario, qui le suivait de près, l'emporta dans une maison particulière où il ne l'abandonna aux soins des habitans que lorsque le bruit du canon, devenu plus fréquent et plus intense, le rappela à ses obligations de combattant. Il ne put revenir assez tôt pour fermer les yeux au blessé; le malheureux enfant n'eut pas même la joie de revoir une dernière fois son père, qu'on avait mandé en toute hâte. Le marquis eut beau voyager nuit et jour, il ne trouva à son arrivée que les habits ensanglantés et la dépouille mortelle de son fils. Quand tout fut réglé pour la ramener à Turin, dans les caveaux de la famille, il se rendit au quartier-général avec son troisième fils, qu'il avait retiré de l'académie militaire, tout exprès pour qu'il fût de ce funèbre voyage. Charles-Albert avait appris la perte cruelle que venait de faire son fidèle serviteur; il lui adressa, pour le consoler, quelques paroles affectueuses, auxquelles le marquis répondit noblement : — Mon fils est mort en combattant pour son roi, c'est le sort que nous désirons tous. Répandre son sang pour la maison de Savoie est pour notre famille une antique tradition et un devoir : jamais votre majesté n'appellera sa noblesse à elle sans qu'un Baldissero s'empresse d'accourir. Le poste qui nous appartient dans les dangers vient d'être rendu vacant par la mort. Je supplie votre majesté de permettre que mon troisième fils l'occupe : il brûle de venger la mort de son frère sur les ennemis de son roi. — Le dernier des Baldissero reçut un brevet de sous-lieutenant. Toutefois la

place qu'occupait le *contino* au corps des *bersaglieri* fut donnée à Mario Tiburzio : le marquis voulut acquitter ainsi la dette de son fils.

Pour terminer l'histoire du brave volontaire dont M. Bersezio a fait en quelque sorte l'idéal du patriote, il nous reste à parler d'un dernier sacrifice qu'il fit peu de temps après à la cause nationale. La campagne de Lombardie durait encore; le lieutenant Tiburzio commandait un détachement et s'était établi avec ses soldats dans une pauvre métairie, aux environs de Villafranca. Un soir que la plus affreuse tempête grondait au dehors, on entendit le galop d'un cheval que ni les fossés, ni les arbres renversés en travers des chemins, pour mettre obstacle à la marche de l'ennemi, ni les *qui vive* (*chi va là*) de la sentinelle placée au pied d'un grand chêne ne pouvaient arrêter. Quelques hommes bravent l'orage, s'avancent, barrent résolûment le passage et parviennent à saisir le cheval par la bride. Ils font aussitôt descendre le cavalier et le conduisent dans la salle du rez-de-chaussée. C'est un officier portant ces insignes de fantaisie qu'avaient pris les volontaires romains venus à la suite du général Durando dans les provinces vénètes. Un pantalon blanc, une tunique verte, à collet et paremens rouges, une casquette verte avec bande rouge et liserés blancs, témoignent de son affectation à se parer des trois couleurs nationales. Un grand sabre pend à son côté, et deux pistolets sont à sa ceinture, sans compter ceux qu'il a dans ses fontes.

« Aux premiers qui lui étaient venus en aide, il dit avec ce pur accent auquel on reconnaît un Italien des provinces du centre : — Quel mauvais temps! Par ma foi, je me croyais perdu.

« Mario le reçut au seuil de la salle du rez-de-chaussée : — C'est le vent qui vous amène ici, *signor mio*, dit-il en souriant; mais on ne peut dire que ce soit un bon vent.

« — La tempête m'a pris si fort, dit le nouvel arrivé, que j'en ai perdu la vue, presque la tête, et tout à fait ma route. C'est mon cheval qui m'a porté, par bonheur; son instinct m'a été plus utile que ma raison.

« En entendant cette voix, Mario tressaillit et regarda attentivement l'inconnu, afin de distinguer ses traits; mais l'obscurité du soir, encore augmentée par la tempête, rendait tous ses efforts inutiles.

« — Monsieur est Romain? demanda-t-il d'une voix brusque et légèrement émue.

« — Oui, répondit l'autre. Vous m'avez reconnu à l'accent, n'est-ce pas? Eh bien! vous aussi, monsieur, vous me semblez être de ce pays-là.

« — J'en suis en effet, dit sèchement Tiburzio, dont le front s'assombrissait.

« — Tant mieux. Vive le hasard qui me fait rencontrer un compatriote. L'hospitalité que j'espère recevoir pour cette nuit ne m'en sera que plus agréable. Un peu de paille sèche me suffira; mais si je pouvais avoir un lit

pour me reposer et quitter mes habits trempés, je serais le plus heureux des hommes.

« Mario ne répondit pas, il semblait réfléchir. Tout à coup, comme pris d'une idée subite, il se tourna vers l'un des paysans de la métairie qui se tenait dans un coin de la chambre.

« — De la lumière ! lui dit-il; puis il poursuivit, en s'adressant au nouveau-venu : — Vous aurez mon lit et ma chambre. Il faut que vous quittiez ces vêtemens. A nous tous, moi, mes soldats et ces braves gens, nous trouverons bien le moyen de vous en donner de rechange.

« — Je vous remercie, dit l'inconnu, mais je ne voudrais pas vous déranger. Demain je partirai de bonne heure,... cette nuit même, si le temps se rétablit, car j'ai une mission importante à remplir. Je suis porteur de dépêches du général Durando au roi Charles-Albert.

« — Ah ! s'écria Tiburzio. Et en lui-même il pensait : Il est donc impossible que ce soit lui. Cependant...

« Le paysan avait allumé une lanterne. Mario la lui prit vivement des mains, et, s'approchant de son interlocuteur, il dirigea sur son visage les pâles rayons d'une lumière douteuse. Il tressaillit, et un éclair brilla dans ses yeux.

« — Venez, dit-il en s'efforçant de dissimuler son émotion.

« Arrivé au pied de l'escalier, il s'arrêta en continuant de jeter sur son hôte un regard inquisiteur que ce dernier commençait à trouver gênant.

« — Allez, reprit-il. Là-haut est la chambre, je vais vous envoyer des habits secs.

« — Merci, répondit l'autre. Il prit la lumière et monta.

« Mario restait immobile et pensif. Puis, comme résolu à éclaircir tous ses doutes, il leva la tête et cria : — Landuzzi !

« L'officier inconnu n'était pas encore en haut de l'escalier. Il s'arrêta court, se tourna vers Mario, et répondit d'un ton où perçait l'inquiétude : — Qu'y a-t-il ? Vous me connaissez donc?

« — Oui, dit Mario, depuis longtemps, depuis trop longtemps pour que vous vous le rappeliez.

« — Qui êtes-vous? demanda Landuzzi.

« — Allez là-haut, changez d'habits et reposez-vous. Avant une heure, je viendrai me rappeler à votre souvenir.

« Quelques instans après, un soldat entra dans la chambre; il apportait des vêtemens.

« — Comment s'appelle l'officier qui commande le détachement? lui dit Landuzzi.

« — Mario Tiburzio, répondit le soldat. Et il sortit.

« Cependant Mario était sur le seuil de la porte extérieure. Les bras croisés sur sa poitrine, le visage sombre comme la tempête qui se déchaînait de plus en plus, le front plissé, l'œil enflammé, les lèvres serrées avec une expression admirable de résolution et de force, il paraissait plongé dans de profondes réflexions. Après être resté longtemps ainsi, il appela Romualdo, Selva et les deux frères Fortinatti, ses subordonnés et tout ensemble ses amis les plus chers. — J'ai besoin de vous, leur dit-il à voix basse, de manière

à n'être entendu de personne. Restez ici, dans cette chambre. Si ce Romain descend et me demande, vous lui direz de m'attendre; s'il vous interroge sur mon compte, vous ne lui répondrez pas; s'il veut partir, vous le retiendrez jusqu'à mon retour, même par la force. Je sors. J'ai besoin d'air et de mouvement. Il faut que je rafraîchisse mon sang qui brûle à la pluie battante et au vent froid de la nuit. Une terrible nuit! mais Dieu l'a voulu! Vous la passerez ici. Tenez-vous prêts, à quelque heure que je vienne vous chercher. »

Mario passe une heure à errer dans la campagne : il revient enfin, décidé à faire justice de l'homme qui est son prisonnier, et qui n'est autre que le traître dont les dénonciations perfides l'ont livré, il y a bien des années, à la police pontificale. Il monte, portant deux sabres, à la chambre de l'officier.

« — Landuzzi, dit-il, me reconnais-tu?

« — Oui, répondit une voix mal assurée; vous êtes Mario Tiburzio.

« Les amis de Mario s'étaient rapprochés de la porte pour mieux entendre et s'élancer dans la chambre, s'il devenait nécessaire de prévenir une catastrophe. Les deux lames de sabre résonnèrent. Mario venait de les jeter sur la table.

« — Depuis que nous ne nous sommes vus, reprit-il, il s'est écoulé bien des années. La souffrance et le malheur m'ont vieilli. J'ai été traqué comme une bête fauve. J'ai connu dans mon propre pays les tristes jours et les nuits inquiètes du bandit, j'ai gémi dans les prisons, j'ai passé vingt-quatre heures d'agonie qu'une condamnation capitale avait décrété devoir être les dernières de ma vie; j'ai mangé le pain de l'exil et n'ai pu fermer les yeux de ma mère.

« Il se tut, comme accablé par l'émotion.

« — Oui, dit Landuzzi d'une voix doucereuse, vous avez beaucoup souffert, Tiburzio; je vous plains sincèrement.

« Mario reprit avec un accent de terrible ironie : — Ah! tu me plains! A merveille. Eh bien! sais-tu ce que je veux de toi?

« — Non, dit Landuzzi de plus en plus troublé. Je vous vois hors de vous, j'entends des paroles incohérentes, et je ne sais.....

« Mario l'interrompit brusquement : — Combien t'a-t-on donné, traître, pour nous vendre, moi et les autres imprudens que tes mensonges ont entraînés dans cette déplorable conjuration?

« Landuzzi garda le silence. Mario continua en lui rappelant un à un tous les détails de sa perfidie.

« — J'ai prié Dieu, dit-il en terminant, de me mettre une fois encore en face de toi. Je ne lui ai pas adressé d'autre prière. Maintenant comprends-tu ce que je veux? Ton complice ne t'a-t-il pas dit que j'ai juré de te tuer, ainsi que lui, sans pitié?

« — Tiburzio, s'écria Landuzzi en mettant la main sur ses pistolets, si vous avancez d'un pas, je vous fais sauter la cervelle!

« A ces mots, les quatre *bersaglieri* firent un mouvement pour s'élancer dans la chambre; mais ils s'arrêtèrent en entendant Mario reprendre avec

dédain : — Allons, disait-il, pose tes pistolets. Si j'avais voulu te donner un coup de couteau, à la manière des Transteverins, tu l'aurais déjà reçu. Peut-être, il y a quelques années, cela serait-il arrivé ainsi ; même quand je t'ai rencontré aujourd'hui, tel a été mon premier mouvement, mais j'ai changé d'avis. Je veux acheter le droit de te tuer en m'exposant à la mort. Nous allons nous battre : il faut que l'un de nous deux seulement sorte vivant de cette chambre. Voici, poursuivit-il en ouvrant la porte, quatre de mes soldats qui sont en même temps mes amis. En leur présence, nous allons remettre à la pointe de nos sabres le soin de décider de la justice de notre cause. »

Après un moment de silence, Landuzzi essaya de répondre et d'apaiser Mario en avouant ses torts, en s'accusant lui-même de lâcheté, non toutefois sans essayer d'expliquer comment un patriote jadis sincère avait pu descendre à un tel point de dégradation morale. A des yeux moins prévenus que ceux de son ancienne victime, ces explications auraient paru presque suffisantes. Landuzzi avait accueilli avec joie le mouvement italien comme une occasion d'expier son triste passé. Il s'était empressé de se faire inscrire parmi les volontaires qui partaient, sous les ordres de Durando, pour la Vénétie. A l'armée, il avait su se concilier l'estime de ses chefs au point d'obtenir le grade d'officier et d'être chargé par l'état-major de dépêches importantes pour le roi Charles-Albert. Peu importent cependant ces explications à Tiburzio, qui craint de voir sa vengeance lui échapper.

« — Soit, dit-il ; mais tout cela ne change rien à notre querelle. Si ce que vous dites est vrai, je croiserai le fer plus volontiers avec vous, voilà tout.

« — Et si je refusais de me battre ?

« — Je vous tuerais, répondit Mario après avoir réfléchi un instant.

« Puis, sans permettre à son ennemi d'en dire davantage, il pria les deux frères Fortinatti de passer comme témoins de l'autre côté.

« — Messieurs, dit Landuzzi d'une voix tremblante, ce duel est impossible, oui, impossible, reprit-il avec plus de fermeté sur un geste de colère que faisait le lieutenant. Je reconnais que Mario Tiburzio a les plus sérieuses raisons de me haïr. Si mes torts étaient tels que j'en pusse espérer le pardon, vous me verriez le lui demander à genoux ; mais jamais je ne tournerai contre sa poitrine la pointe de mon épée. Aux torts que j'ai déjà envers lui, je ne veux pas ajouter celui d'abréger sa noble vie.

« Mario vit dans ces paroles une nouvelle injure : — C'est trop de lâcheté ! dit-il. Meurs donc comme tes pareils, traître, renégat !...

« Il saisit un des pistolets et ajusta Landuzzi à la tête. Le visage de celui-ci se décomposa, mais il ne bougea pas. Tous poussèrent un cri. Romualdo s'était déjà élancé en avant pour détourner le coup ; mais son mouvement fut inutile. Par une soudaine et violente réaction sur lui-même, Tiburzio avait jeté l'arme loin de lui ; puis, se frappant le front, il se tourna vers ses amis et leur dit d'un ton suppliant : — Au nom de Dieu ! faites-lui donc comprendre qu'il faut absolument que nous nous battions !

« — Non! s'écria Landuzzi avec quelque énergie, il n'a pas plus le droit de me tuer *en ce moment* que je n'ai le droit de le tuer lui-même. En d'autres temps, soit. Plus jeune que moi, plus exercé aux armes, il aurait de son côté toutes les chances de la victoire; mais je ne puis mourir maintenant. Non-seulement j'ai consacré ma vie, comme lui, à d'autres périls plus nobles et plus dignes de nous, mais je suis chargé d'une mission, et les lois de l'honneur militaire ne me permettent pas, j'en appelle à vous tous, de m'en laisser détourner par quelque considération que ce soit.

« En entendant ces paroles, Mario, en proie à une grande perplexité, avait baissé la tête. Tout à coup il s'élança vers Landuzzi pour lui imposer silence. Retenu à temps par ses amis, il alla respirer plus librement à la fenêtre, et appelant à lui Romualdo :

« — Trouves-tu, lui dit-il, que cet homme ait l'air d'un traître?

« — Non, en vérité.

« — Il l'est pourtant, il l'a confessé lui-même. Avec ces couleurs nationales dont il se pare au milieu des rangs italiens, peut-être ne fait-il que trahir notre cause. Lui ôter la vie, ce serait, je crois, rendre un vrai service à notre pays.

« Il s'arrêta un instant.

« — Et pourtant il a raison, reprit-il bientôt, le tuer est un assassinat, verser notre sang pour une cause privée est un crime; mais renoncer à une si juste vengeance! O chère Italie! voilà le plus cruel sacrifice que je me sois encore imposé pour toi.

« Il se tut et croisa les bras. Ses amis gardèrent comme lui le silence. Ils savaient que ses propres méditations l'amèneraient plus sûrement que toutes les paroles du monde à une généreuse résolution. Enfin il releva la tête. Il avait repris toute sa sérénité. Sa passion était définitivement vaincue.

« — Va, dit-il à Romualdo, fais-le partir au plus vite, qu'il se hâte de me fuir, et que Dieu le juge! Le nom de l'Italie l'a sauvé; mais, par l'âme de mon père, qu'il fasse en sorte de ne plus me tomber sous la main! Tu le mettras sur la route de Valeggio. Va vite.

« Landuzzi ne se le fit pas dire deux fois. Il prit son sabre, et suivit Romualdo. Quelques minutes après, on entendait sur la route le galop de son cheval.

« Pendant deux jours, Mario resta sombre et silencieux. Jamais il ne fit plus la moindre allusion à cette affaire, si ce n'est qu'une fois, mettant à Romualdo la main sur l'épaule, il lui dit ces paroles : — Pardonner est une vertu chrétienne qui a sa douceur; mais renoncer à sa vengeance sans avoir pardonné, c'est un sacrifice au-dessus de nos forces, à nous dans les veines de qui coule le sang italien. »

M. Bersezio ne nous dit plus qu'un mot sur cet énergique représentant du patriotisme italien. Le lieutenant Mario Tiburzio fut au nombre de ces braves officiers qui, à la bataille de Novare, s'exposèrent à tous les dangers, non-seulement en affrontant les balles et les boulets de l'armée autrichienne, mais surtout en luttant presque seuls contre les bandes de conscrits mal disciplinés et mal aguerris

qu'une frayeur panique entraînait à déserter le champ de bataille et à se réfugier sous les murs de Novare. Vingt fois Mario entendit siffler à ses oreilles les balles de ses propres soldats, irrités de l'obstacle qu'ils trouvaient dans leurs chefs. Vingt fois il les ramena au combat, en les menaçant, s'ils faisaient un pas en arrière, de leur fendre le crâne, et nul ne peut affirmer qu'il n'ait pas été obligé sur tel ou tel point d'exécuter sa menace pour retenir les fuyards. Tiburzio survit à la bataille de Novare; mais qu'est-il devenu pendant les huit années qui nous séparent déjà de cette journée fatale? C'est ce que M. Bersezio ne nous apprend pas; nous essaierons de suppléer à son silence et d'ajouter une page à son récit incomplet. Dès que la paix a été conclue, Tiburzio, devenu capitaine, a donné sa démission : le métier des armes ne plaisait à son intelligence élevée qu'autant qu'il lui permettait de concourir à l'affranchissement de sa patrie. Vienne une guerre nouvelle, il reprendra du service, fût-ce comme simple soldat, si l'on refuse de lui rendre son grade. En attendant, sollicité à plusieurs reprises de se mettre sur les rangs pour la représentation nationale, il a décliné l'honneur qu'on voulait lui faire tant que les destinées de son pays d'adoption ne lui ont point paru bien assurées, car il ne se reconnaissait pas le droit d'influer par son vote sur des questions politiques qu'il appartenait aux seuls Piémontais de résoudre; mais le jour où M. de Cavour, en prenant en main au congrès de Paris la cause de l'Italie, a donné au ministère qu'il préside une si grande prépondérance morale dans la péninsule, Mario Tiburzio est entré à la chambre des députés pour soutenir le ministre libéral et patriote. Assis sur les mêmes bancs que l'avocat Poggei, il n'a pourtant avec lui que les rapports de stricte politesse auxquels le souvenir de son admission dans l'armée piémontaise lui défend de se dérober. Il rencontre quelquefois dans le monde Cosma Grechi, qu'il a connu avant sa palinodie et sa grandeur; mais du plus loin qu'il l'aperçoit, M. le chevalier de Savornio prend par un autre côté. C'est qu'un jour, ayant voulu serrer la main à Tiburzio, il vit celui-ci reculer de quelques pas. — Vous ne me reconnaissez donc pas! dit-il alors. Je suis Cosma Grechi. — Vraiment? répondit Mario en s'éloignant avec dédain, non, monsieur, je ne vous reconnais pas; vous êtes trop changé.

Ainsi que le chevalier, le comte de San-Luca et le *marchesino* de Baldissero évitent de rencontrer le *héros aux pieds rapides*. Il semble que ce soit le châtiment naturel de ces esprits frivoles, de ces faibles caractères, de n'oser aborder un homme de cœur, un bon citoyen. San-Luca mourra dans l'impénitence finale; ses cheveux gris ne lui persuaderont pas qu'il a franchi les limites de la folle jeunesse. Le *marchesino*, devenu marquis de Baldissero par la mort

de son père, s'est vu, malgré sa nullité personnelle, élevé à la dignité de sénateur. Son plus jeune frère ayant été tué à Novare, le gouvernement a voulu indemniser, dans le dernier survivant, cette illustre famille des sacrifices qu'elle a faits, sinon à la patrie, du moins au roi, en qui elle s'est un moment personnifiée. Celui-là seul qui n'a jamais porté les armes reçoit donc la récompense que les autres avaient méritée. Il siége au sénat, sur les bancs de l'extrême droite; il se plaint plus haut que personne de l'attitude du gouvernement vis-à-vis de l'Autriche et du saint-siége. Il n'a du reste jamais pris et ne prendra probablement jamais la parole au sein de la noble chambre, ni même dans les commissions.

La vérité des esquisses de M. Bersezio n'est pas contestable pour quiconque connaît l'Italie. Ce qu'on peut y reprendre, c'est que, complètes en elles-mêmes, elles ne forment cependant pas un tableau complet. M. Bersezio a négligé de mettre à nu quelques-unes des plaies vives de la société italienne et de démasquer quelques-uns des caractères les plus funestes et les plus communs dans ce malheureux pays. Que les Tiburzio soient partout des exceptions, cela s'entend assez; mais les Poggei et les Grechi sont aussi des exceptions, et ne suffisent pas à nous expliquer la triste fin de la lutte nationale. Or c'est là ce qui importe le plus. M. Bersezio semble entrer dans la voie où j'aurais voulu le voir s'engager plus avant, lorsqu'il nous peint la noblesse dissipée du *marchesino* et de San-Luca, ou la lâcheté fanfaronne du comte Baratoggi; mais il fallait mieux montrer la solidarité des idées absolutistes et des sentimens anti-italiens dans les rangs d'une noblesse nombreuse, riche, puissante, que ses sympathies pour l'Autriche ont conduite à ne point prendre part à la guerre ou à ne s'y associer qu'à contre-cœur et presque en désirant le triomphe de l'ennemi; il fallait de là descendre à ces bourgeois, plus patriotes, mais belliqueux seulement en paroles, et qui, après avoir rempli l'Italie de leurs bruyantes clameurs, s'éclipsaient prudemment lorsque ceux qui les connaissaient bien les sommaient de se faire inscrire sur les listes d'enrôlement, toujours ouvertes et trop peu remplies. Il fallait enfin pénétrer jusque dans les profondeurs du peuple, ouvriers des villes et travailleurs des campagnes, si prompts à sonner les cloches, à accourir sur le passage de ceux qui partaient pour la guerre, à les couvrir de fleurs, à les poursuivre de leurs acclamations, sauf, lorsqu'ils étaient passés, à s'en retourner à l'atelier ou aux champs, au lieu de s'armer et de les suivre. Ces dispositions déplorables de la majorité d'un peuple qui prétendait tout faire par lui-même, — *Italia farà da se*, — ont été déjà énergiquement blâmées par M. César Cantù, l'habile historien; mais puisque le roman essaie, comme c'est

son droit, de remettre sous nos yeux divers épisodes de ces grandes scènes, on est fondé à lui demander pourquoi il n'en tire pas les leçons qu'ils renferment.

J'aurais voulu aussi que M. Bersezio, au lieu d'indiquer en deux mots l'affligeante conduite de tant de soldats piémontais qui désertèrent le poste d'honneur à Novare, eût remonté jusqu'aux causes de cette attitude, inexplicable quand on se rappelle la vaillante conduite du contingent sarde en Crimée. On aurait compris alors combien il était imprudent de recommencer la guerre avec une armée démoralisée par des échecs tout récens, composée en grande partie de conscrits qui connaissaient à peine le maniement du fusil, et de pères de famille qui ne quittaient leurs foyers qu'à leur corps défendant. On aurait vu aussi quelle faute avait commise le général en chef Chrzanowski de livrer une bataille désespérée à quelques heures de marche de ces chaumières quittées avec tant de regret, et où la fuite semblait offrir une retraite facile. Il y avait là matière à bien des récits qui, sous la plume d'un conteur habile, auraient pu présenter un vif intérêt. Enfin, s'il était bon de découvrir le côté faible du parti constitutionnel en Piémont, l'équité voulait qu'on ne ménageât pas davantage les deux oppositions. A droite, parmi ceux qui regrettent les douceurs et les priviléges du pouvoir absolu, et voudraient, sans l'avouer, bien entendu, y ramener insensiblement leur pays pour la plus grande gloire du trône, de l'autel et d'eux-mêmes; à gauche, parmi ces hommes qui, en dix ans, n'ont pu se grouper en un faisceau redoutable, ni s'entendre sur un programme qui puisse être opposé à celui du ministère, ce qui ne les empêche pas de faire une opposition constante, sauf à voter pour quand ils ont parlé contre, — M. Bersezio aurait trouvé des originaux dignes d'être placés sous nos yeux. Tel qu'il nous apparaît dans son livre, il est, en vérité, trop pessimiste. J'admets bien qu'il veuille chasser les marchands du temple, épurer le parti constitutionnel, auquel il appartient par conviction et par sympathie; mais qu'il y prenne garde : s'il s'attache à peindre exclusivement les pharisiens du libéralisme et s'il glisse légèrement sur les autres, comme il l'a fait jusqu'à ce jour, on tirera de son silence comme de ses paroles des conséquences fort éloignées de sa pensée, et qui ne seraient pas sans danger. Ce danger, je l'ai déjà signalé à propos de la comédie des *Journaux* de M. Vollo (1); je ne puis m'empêcher d'y revenir et de blâmer ouvertement cette tendance de la jeune école libérale, dont triomphent également les deux oppositions. Il n'en est pas du Piémont comme de l'Angleterre, où les institutions constitutionnelles

(1) Voyez la *Revue* du 15 novembre 1856.

sont tellement enracinées qu'on n'y trouverait pas, même en germe, un parti anti-constitutionnel. Les vaincus de 1848 veillent à Turin, prêts, si l'on n'y met ordre, à ressaisir leur proie. Leur dernière espérance est dans la désunion de leurs adversaires. Si donc vous voulez ôter les masques, ôtez-les tous, et ne nous laissez pas croire, par des peintures incomplètes, que les fils de Tartufe ont passé avec armes et bagages dans les rangs des libéraux.

Les dangers que je signale imposent en quelque sorte à M. Victor Bersezio l'obligation d'ajouter de nouveaux portraits à son intéressante galerie : ses études consciencieuses sur la société politique dans les états sardes doivent l'y avoir préparé. Il serait seulement à désirer que le jeune écrivain portât son attention, avec plus de soin qu'il ne l'a fait jusqu'ici, sur la vie privée de ses concitoyens. A quoi sert-il de mettre en lumière les vices politiques, si on laisse dans l'ombre les vices domestiques, dont les premiers découlent? Les Italiens ont le double tort de se trop attaquer individuellement et de se trop ménager comme peuple. Si un défaut signalé est à moitié corrigé, un défaut qu'on passe sous silence grandit dans des proportions effrayantes. Or, en supposant que les conteurs français aient singulièrement, comme je l'ai dit, la faculté de sentir tout ce qui, dans les mœurs de nos voisins, appelle le rire ou même le blâme, ils sont très peu propres à les convaincre, et se verront toujours accusés d'ignorance ou d'injuste partialité. C'est donc aux Italiens seuls qu'il appartient, sinon de peindre l'Italie, au moins de lui faire utilement la leçon. Qu'ils ne l'oublient pas et sachent avoir la volonté, puisqu'ils ont le talent.

F.-T. Perrens.

L'HISTOIRE ROMAINE

A ROME

X.

FIN DE LA ROME IMPÉRIALE. — LES BARBARES.

Rome à Constantinople. — Constance à Rome. — Rome descend dans la plaine. — Portrait de Julien, comparé au portrait de Constantin. — Buste de Magnence, art déchu. — Les murs de Rome construits ou réparés par Honorius. — Édifices restaurés, le temple de Saturne. — Aspect monumental de Rome au ve siècle, éclat extérieur et misère réelle. — Entretien du Cirque et du Colisée, passion des jeux sous les empereurs chrétiens. — Le Monte-Testaccio, problème historique. — La colonne de Phocas, l'excès de la servilité. — Venue des Barbares, portes par où ils entrent dans Rome. — Défense de Bélisaire, mur raccommodé à la hâte. — Souvenirs de Bélisaire, porta Pinciana. — Bélisaire mendiant, légende. — Muro Torto, autre légende. — Le mausolée d'Adrien, statues servant de projectiles. — La destruction des monumens romains par les Barbares fort exagérée. — Les canaux coupés, effet de cette mesure sur Rome et la campagne. — Conclusion et réponse.

Rome a été abandonnée par ses empereurs; elle a cessé pour un temps d'être le centre du monde; elle est devenue une de ces capitales du passé sacrifiées à la nouvelle capitale qu'on destine à l'avenir, comme Nan-king, la ville chinoise et lettrée, le sera à Pé-king, la ville tartare et guerrière, comme Moscou, le cœur de la vieille Russie, le sera à Pétersbourg, tête de la Russie renouvelée.

Constantinople aspire à remplacer Rome; elle veut lui ressembler en toute chose, et prétend même avoir aussi ses sept collines. Constantin, dit Codinus, dans son désir de rendre Byzance plus brillante que l'ancienne Rome, voulut donner à celle qu'il avait créée un cirque qui pût rivaliser avec le Grand-Cirque. Le nom même de Rome, ce nom auguste, Byzance l'usurpe. Cette cité grecque s'appelle la nouvelle Rome, et jusqu'à son dernier jour les historiens byzantins nommeront leurs compatriotes *Romaïoi*, Romains. L'empire grec

sera pour les Orientaux l'empire de *Roum*. Au moyen âge, une partie de la Grèce s'appellera *Romanie*. Encore aujourd'hui *Roumélie* est le nom d'un pachalik de Turquie. Enfin le nom que les Grecs modernes donnent à leur langue, le *romaïque*, est un souvenir de cette prétention de l'ancien empire grec à être romain. Les hommes de Byzance ne pouvaient s'empêcher de conserver pour Rome un singulier respect, auquel se mêlaient parfois de bien étranges réminiscences de liberté. Sous Justin II, un certain Corippus appelait Rome la nourrice de l'empire et la *mère de la liberté*. Cependant, si Rome, après avoir cessé d'être le siége de l'empire, exerçait encore une sorte de prestige, elle avait perdu la réalité de la vie, et l'on reconnut avec raison un symbole de l'empire dans cet homme accablé de coups, avançant toujours, que Valens rencontra en marchant contre les Barbares. Rome en effet respirait encore, mais combien de coups l'avaient frappée!

Elle n'entendait parler de ses maîtres que lorsque le souvenir des empereurs d'Orient se reportait par hasard vers la capitale déshéritée. Ainsi l'un des fils de Constantin, Constance, fit à Rome l'aumône d'un obélisque destiné par son père à orner Constantinople. Du reste, l'aumône était magnifique : c'était le plus grand obélisque du monde, celui qui décore aujourd'hui la place de Saint-Jean de Latran. Érigé par un des Touthmosis, dont il porte le nom, à l'époque de la plus grande perfection de l'art égyptien, comme le prouve le style des hiéroglyphes, il ornait depuis environ deux mille ans une ville d'Égypte, quand Constantin l'y envoya chercher et le fit apporter par le Nil et la mer à Alexandrie, d'où Constance ordonna qu'il fût transporté à Rome. Il remonta le Tibre, et on le plaça dans le Grand-Cirque, où déjà s'élevait l'obélisque thébain contemporain de Sésostris, et qui orne la *place du Peuple*. Ceci montre quelle importance on attachait aux jeux du cirque sous les empereurs chrétiens. Nous en verrons d'autres preuves.

Sur le piédestal de cet obélisque de Constance, on lisait une inscription aussi pleine d'emphase que l'inscription par laquelle Auguste avait dédié le sien au soleil était simple. Après avoir soumis le monde entier à son empire, Constance a voulu, y était-il dit, que ses dons fussent égaux à son triomphe; « mais le dieu, — ainsi est désigné un empereur chrétien, — était dans un grand souci : mouvoir cette masse, au Caucase pareille, semblait impossible. » Ce n'était pas cependant le premier obélisque apporté à Rome. « Le maître du monde, Constance, sachant que tout cède au courage, a ordonné que cette partie non petite d'une montagne avançât sur la terre et sur la mer, quoique l'on désespérât d'élever une telle masse dans les airs. Maintenant elle brille avec sa cime de métal doré, comme

arrachée de nouveau du flanc de la montagne, et touche au ciel. » Plus haut il est dit que Constance a *arraché* cet obélisque de la roche par lui taillée; *cæsâ Thebis de rupe revellit*. C'est un impudent mensonge, puisqu'on lit dans l'inscription hiéroglyphique le nom du pharaon Touthmosis, antérieur à Constance de vingt siècles; mais l'adulation n'y regarde pas de si près. On se fiait au mystère des hiéroglyphes, et on ne s'attendait pas qu'un Champollion viendrait le percer.

Constance visita Rome. Ammien Marcellin, qui accompagnait l'empereur, peint vivement l'admiration que tous deux ressentirent en présence du forum de Trajan, et comment Constance « fut frappé d'un profond étonnement en promenant son esprit sur ce vaste ensemble de merveilles qu'on ne saurait décrire, et qu'il n'appartient plus au génie de l'homme de produire. » Il est curieux de voir Ammien Marcellin, un soldat du IVe siècle, exprimer dans un latin assez barbare l'impression que lui faisaient le Panthéon, qu'il appelle une *région voûtée*, le temple de Vénus, le forum de la Paix, qui avait survécu au temple de la Paix, le théâtre de Pompée, le stade de Domitien. C'est, comme je crois l'avoir déjà remarqué, la première fois que s'exprime cette admiration pour l'effet monumental de Rome que l'on a depuis si souvent exprimée. Aucune exagération des touristes modernes sur le Colisée n'a surpassé celle d'Ammien Marcellin, disant que l'œil humain « a peine à en atteindre le sommet; » mais c'est l'exagération d'un sentiment vrai, car lorsque l'on regarde d'en bas le haut mur de l'amphithéâtre, encore intact, on éprouve une étonnante sensation de grandeur. Ainsi se traduisaient déjà par l'emphase, il y a quatorze cents ans, les émotions que nous éprouvons encore aujourd'hui, malgré tant de progrès de la destruction depuis cette époque, en présence des antiquités romaines.

Rome, comme il arrive à toutes les villes, commençait à descendre des hauteurs qu'elle avait d'abord couvertes et à s'étendre à leur pied. Ammien Marcellin montre Constance parcourant les parties de la ville situées entre les sommets des sept collines, sur leurs pentes et dans la plaine. On peut croire que le Champ-de-Mars, dans lequel, à la fin de la république, nul n'avait le droit de bâtir, était habité au temps d'Ammien Marcellin. Il semble peindre déjà la situation de la Rome actuelle répandue sur le penchant des sept monts et occupant la plaine qui avait été le Champ-de-Mars.

Julien ne fit rien pour Rome; je m'étonne que sa tentative insensée de rétablir le paganisme ne l'ait pas conduit à replacer le centre de l'empire dans la ville où la fidélité au paganisme était surtout vivante. Je me l'explique cependant. Il se plaisait à embellir les cités de la Grèce; son inclination le portait plutôt de ce côté que

vers Rome, car son paganisme était philosophique et non traditionnel : or, si la tradition du paganisme était à Rome, sa philosophie était en Grèce. Au milieu des guerres qui remplirent le vaillant règne de Julien, il trouva le temps de réparer les villes endommagées par les Barbares, notamment celles de la Gaule. Nous lui devons les thermes de Paris, qu'on regarde à peine, et qui à Rome attireraient l'attention des voyageurs. On sait combien il aimait sa chère petite Lutèce, comme s'il avait le pressentiment que de là sortirait un jour un adversaire du christianisme aussi passionné que lui. Du reste, Julien n'était pas plus un apostat que Voltaire; ni l'un ni l'autre n'avaient jamais cru à ce qu'ils attaquaient, et par ses vertus le premier, mieux que le second, méritait le nom de philosophe.

On a fait une chose sage et digne en plaçant au Capitole l'image d'un adversaire injuste, mais honorable, du christianisme. Julien y figure parmi les empereurs et parmi les philosophes : le sculpteur n'a eu garde d'oublier cette barbe négligée, qu'il disait assez cyniquement *être habitée*. Il disait aussi, avec une prétention moins grossière à la rusticité stoïque, que cette barbe était propre à faire des cordes; celle de ses deux bustes fait juger que Julien ne se vantait pas trop en parlant ainsi.

Il est intéressant de comparer la physionomie de Julien avec celle de Constantin : elle est beaucoup plus intelligente, elle est même spirituelle; mais au lieu du regard fixe et profond de Constantin, Julien a un regard indécis et mal assuré; il semble chercher l'avenir un peu au hasard : c'est bien l'homme qui, en le cherchant, a rencontré le passé. Le buste de Julien est le dernier buste d'empereur dans la série du Capitole. Cette série est doublement instructive; on y lit l'histoire de la décadence politique de Rome écrite au front des empereurs; on y suit la marche descendante de l'art; elle est arrivée à son dernier terme dans le portrait de l'usurpateur Magnence. C'est un morceau de marbre dans lequel on a taillé une sorte de nez, pratiqué une fente qui ressemble à une bouche, et tracé des ovales qui peuvent passer pour des yeux; cette sculpture est tellement grossière, qu'elle pourrait être prise pour l'œuvre d'un sauvage ou d'un enfant. On faisait mieux sans doute, comme le prouvent les bustes de Julien, infiniment supérieurs à cette tête difforme, dont les traits sont à peine dégrossis; mais il suffit, pour caractériser l'art d'une époque, que la sculpture y fût capable d'une telle monstruosité.

L'empire d'Occident fut ressuscité par le partage opéré entre Honorius et son frère. Cependant celui des deux empereurs auquel échut l'Occident ne vint pas pour cela habiter Rome. Ce vieux foyer du paganisme ne pouvait attirer un empereur chrétien. La résidence

impériale fut transportée à Ravenne, dans le nord de l'Italie, près des frontières de la Gaule, toujours menacée, quelquefois à Autun, à Trèves, aux confins de la Germanie. Il semble que l'empire se met en marche pour aller au-devant des Barbares : il veut les surveiller de plus près; mais encore quelques années, et il aura passé dans leur camp, il sera de fait aux mains d'Odoacre et de Théodoric; encore quelques siècles, et son nom sera l'héritage des descendans de ces Francs qu'on immole dans l'amphithéâtre de Trèves. Ces nouveaux centres de l'empire, Trèves, Milan, Ravenne, se couvrent de monumens; on n'en construit plus guère à Rome.

Cependant ces empereurs, qui lui sont devenus comme étrangers, ne l'oublient pas entièrement. Un arc de triomphe s'éleva dans le Champ-de-Mars, dédié à Gratien, Valentinien II et Théodose, et peut-être encore un, le dernier, à Honorius. Ce qui est plus sûr, Honorius répara le mur d'Aurélien; il est difficile de déterminer ce qu'a fait Honorius à travers les flatteries de Claudien. Claudien parle de murailles nouvelles, de tours soudainement élevées, et des sept monts entourés d'une enceinte continue. Ceux qui, comme Nibby, croient à un mur embrassant un espace de cinquante milles construit par Aurélien, puis détruit et remplacé par le mur moins étendu d'Honorius (1), voient dans les vers de Claudien la preuve qu'Honorius a réellement bâti le mur qui existe encore; mais les flatteries de Claudien expriment seulement, je pense, ce fait, que le mur réparé par Honorius embrassait les sept collines. Une inscription en l'honneur d'Arcadius et d'Honorius ne parle que des murs restaurés, *restauratos urbis æternæ muros*. Je crois plus aux termes de l'inscription qu'aux vers d'un poète courtisan. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Honorius vint à Rome animer par sa présence les travaux qu'il avait fait entreprendre. Cette restauration des murs de Rome porte l'empreinte d'une grande précipitation, ce qui s'explique facilement, car les Goths approchaient, et, comme le dit énergiquement Claudien, qui, pour célébrer la magnificence de l'ouvrage, oublie un moment d'en flatter les auteurs, « la peur fut l'artisan de sa beauté. »

Profecitque opifex dĕcori timor.

(1) Je ne partage point cette opinion, qui s'appuie sur un passage de Vopiscus, dans lequel il est dit que le mur d'Aurélien avait cinquante milles de circonférence, tandis que l'enceinte qui subsiste encore n'en a guère plus de treize. Ce chiffre est de toute invraisemblance, et je le crois inexact ou altéré; mais je dois dire qu'un des argumens qu'on oppose à l'opinion de Nibby n'est pas sans réplique. Comment, dit-on, un mur en briques de cinquante milles élevé par Aurélien n'aurait-il point laissé de traces? A cela on pourrait répondre : En Égypte, Thèbes avait une enceinte au moins aussi considérable; cependant je ne sache pas qu'on ait trouvé une brique de l'enceinte de Thèbes.

C'est la peur en effet qui a travaillé à la construction et à la réparation de ces murs, la peur, devenue, grâce à l'empire, l'inspiratrice du peuple romain !

Bien qu'absens de Rome, les empereurs ne voulaient pas la laisser s'écrouler et tomber tout à fait. Gratien rebâtit le pont Cestius, et lui donna son nom. Plusieurs préfets de Rome s'appliquèrent à la réparation des monumens; l'un d'eux, Prætextatus, avait entrepris de relever tous les temples; un autre, nommé Claudius, restaura plusieurs édifices, et parmi eux un portique près des thermes d'Agrippa. Les portiques étaient des lieux de promenade et de *flânerie* chers au peuple romain. Un troisième, Petronius Quadratianus, rendit aux thermes de Constantin leur antique splendeur, comme nous l'apprend une inscription, en ajoutant une grosse somme au peu d'argent que la municipalité pouvait lui accorder à cause de la difficulté des temps.

Les réparations elles-mêmes étaient une preuve de décadence et un témoignage de barbarie. La plus remarquable en ce genre est celle du temple de Saturne, dont huit colonnes sont encore debout. La première origine de ce temple remonte au temps des rois. Le trésor de l'état était là, placé sous la protection du dieu, ce qui n'empêcha pas César, qui avait besoin d'argent et peu de scrupules, de violer le temple et de voler le trésor. Rien, bien entendu, n'est resté de l'édifice primitif. Ce qui subsiste offre un curieux pêle-mêle de parties datant d'époques très diverses. Dans la frise est un morceau du meilleur temps; les chapiteaux, la corniche, le fronton, sont d'une époque de mauvais goût. Parmi les bases, les unes sont ioniques et les autres corinthiennes; les colonnes, de dimensions différentes, proviennent vraisemblablement de différens édifices. Les tronçons dont plusieurs d'elles se composent ne paraissent pas toujours avoir appartenu originairement à la même colonne; un fragment d'inscription apprend que le monument détruit par le feu a été reconstruit : on le verrait bien, même sans l'inscription. Évidemment, à une date qu'on ignore, mais qui ne saurait être bien ancienne, on a réparé ou plutôt refait grossièrement le temple de Saturne, en mêlant quelques débris de la construction antérieure à des matériaux pris là où on les trouvait. C'est déjà le procédé du moyen âge. Ce temple, ainsi recomposé sans art, n'en est pas moins ou plutôt il est par cela même un des restes de l'antiquité les plus curieux et les plus *historiques;* le vieux temple qu'il a remplacé rappelait le souvenir de la Rome des rois et un souvenir encore plus ancien qui se rapporte aux temps héroïques de la Grèce, car on disait que les os d'Oreste avaient été transportés d'Aricie à Rome et déposés dans le temple de Saturne. Quelques-uns de ces débris grossièrement rapprochés

ont peut-être vu César consommer ici l'attentat du Rubicon; l'incohérent ensemble de ce temple transporte l'œil et l'imagination des splendeurs du siècle d'Auguste aux dernières misères de l'empire que cet acte d'audace devait fonder. On suit encore son histoire au moyen âge, où dans le nom de *ceccha* (pour *zecca*, monnaie), qu'il reçut alors, se trahit une vague tradition du voisinage de l'*ærarium*, du trésor public. L'époque de sa ruine définitive conduit jusqu'à la renaissance, la renaissance, qui, en dépit de son nom, fut la mort de tant d'antiquités. Le Pogge assista presque à cette destruction du temple de Saturne. En 1425, il l'avait vu encore presque intact et conservant ses revêtemens de marbre; à un second voyage, il le trouva démoli : les huit colonnes de la façade restaient seules comme elles restent encore aujourd'hui. Tel est le chemin qu'à Rome un monument fait faire à la pensée à travers les siècles.

Rome avait un grand aspect monumental au commencement du ve siècle. « Contemple, dit Claudien à Stilicon, les sept monts qui insultent aux rayons du soleil par l'éclat de l'or, les arcs chargés de dépouilles, les temples au niveau des nuages, » puis à Honorius, qui était venu habiter la résidence impériale du palatin : « Le palais domine de sa cime les rostres (1), qui sont à ses pieds. Que de temples il voit autour de lui! La demeure de Jupiter montre les géans suspendus au-dessus de la roche Tarpéienne. » Le poète indique ici le fronton du temple de Jupiter, où étaient représentés les géans foudroyés, « et les portes ciselées, et les statues qui semblent voler à travers les nuées, et les colonnes d'airain que décorent de nombreuses proues de vaisseaux; l'œil est ébloui par l'éclat des montagnes et s'étonne de voir l'or étinceler partout. » Cet éclat matériel que Rome conservait sous Honorius fait comprendre comment on peut rencontrer encore dans cet âge de décadence un poète aussi latin et au milieu de sa pompe aussi élégant que Claudien. Claudien représente dans la poésie cette dernière magnificence de Rome. J'y trouve un écho de la grandeur romaine, dont en le lisant on croit entendre un sonore et suprême retentissement, comme dans la Rome que peignent ses vers apparaît un suprême reflet de cette grandeur.

Mais en même temps Claudien nous fait comprendre le contraste qui existait entre le luxe des monumens et la misérable condition de l'empire. La confiance que le poète affecte de montrer dans les

(1) Dans un bas-relief de l'arc de Constantin, on voit la vraie forme de la tribune aux harangues et l'empereur assis sur ce trône de l'antique liberté romaine. Au temps de Claudien, c'était un consul, c'est-à-dire un serviteur de l'empereur, qui venait y prendre place. Entouré de ses licteurs, il y rendait la justice. La tribune était devenue un tribunal servile.

destinées de Rome n'empêche pas qu'on ne sente chez lui un pressentiment de sa chute et un effroi de sa ruine. Dans un poème où il dit que l'empire ressuscite, *imperio sua forma redit*, que Rome est aussi grande que le ciel et qu'elle ne peut périr, il la représente comme « une vieille femme dont la voix est faible, le regard abattu, dont la maigreur ronge les bras, qui soutient à peine sur ses épaules malades son bouclier souillé de poussière, dont le casque qui ne tient plus laisse voir la chevelure blanchie, et qui traîne une pique rouillée. » Cette peinture est plus vraie que l'autre. La première a été inspirée à Claudien par l'apparence extérieure que Rome lui présentait encore; la seconde, par un sentiment vrai de son affaiblissement politique, résultat de son épuisement moral. Claudien est bien le poète de ce temps, où le néant se cache sous la splendeur. On conçoit qu'en présence de cette splendeur, après une victoire, la dernière, remportée sur Alaric, il rêve la résurrection de Rome et de l'empire. Dans cette illusion d'une renaissance impossible, il va jusqu'à croire que les suffrages qui, pour la sixième fois, ont nommé l'empereur consul sont des suffrages sérieux, que les votes du Champ-de-Mars ne sont pas une fiction ridicule. Il célèbre avec enthousiasme « le Tibre s'applaudissant de revoir dans Honorius et Numa et Brutus, le Palatin saluant le consul impérial, et des licteurs royaux entourant le Forum de leurs faisceaux dorés. » Singulier mélange d'ivresse monarchique et de réminiscences républicaines! Ailleurs il évoque les Fabricius et les Scipions, il invite Caton lui-même à sortir de son tombeau, et propose Brutus à l'admiration d'Honorius. Le plus courtisan des poètes a parfois des accès de républicanisme farouche; il s'écrie que « le peuple romain, après que le fier César se fut emparé des droits de tous, est tombé dans le sein d'une paix servile. » Mais tout cela est creux; le patriotisme romain au temps de Claudien est moins solide que les temples, et quand il n'y a pas encore de ruines, il est déjà une ruine.

Claudien n'est point le seul qui nous atteste combien Rome était intacte vers le commencement du ve siècle. Thémiste écrivait : « Rome est quelque chose d'immense que le discours ne saurait égaler, c'est un océan de beauté. » En 420, un poète gallo-romain, Rutilius Numatianus, pouvait encore dire : « Grâce à l'or qui couvre les temples, le ciel de Rome surpasse en éclat tout autre ciel. Rome se fait à elle-même son jour, un jour plus pur. »

Un peu plus tard, un autre Gallo-Romain, Sidoine Apollinaire, avait le plaisir de voir sa statue dans la basilique Trajane, où l'on plaçait encore les portraits des littérateurs célèbres, comme au temps de Claudien. Le même honneur fut accordé à un certain Mérobaude, dont Niebuhr a retrouvé des vers animés de sentimens

vraiment romains, et, en dépit de son nom germanique, très hostiles aux Barbares. Le monument destiné à honorer les derniers continuateurs de la littérature latine subsistait donc toujours, consacré au même emploi, et plus tard encore Fortunat, cet Italien devenu, à la cour des rois francs, poète ordinaire de Childéric et de Frédégonde, dit positivement qu'on récitait des vers dans le forum de Trajan, c'est-à-dire dans la basilique ou dans la bibliothèque Trajane qui en dépendait :

Audit Trajano Roma verenda foro.

Le même Sidoine Apollinaire nous apprend que les thermes d'Agrippa, de Néron, de Dioclétien, subsistaient de son temps. La voie Appienne avec ses tombeaux fit l'admiration de Procope au VIe siècle.

Rome avait ainsi conservé ses monumens, mais elle n'avait conservé que cela d'elle-même. Tandis que les poètes déclamaient encore leurs vers en public, que les riches formaient des galeries de statues qu'ils s'amusaient à faire dorer, se livraient aux plaisirs de la table, galopaient sur de nobles coursiers à travers la ville presque abandonnée, ou mettaient leur vanité à avoir des voitures très élevées, les pauvres s'agitaient dans leur misère, et cherchaient à s'en distraire par de fréquentes séditions. Déjà sous Jovien, Symmaque, préfet de la ville, et qui avait fait construire un pont, vit son palais détruit dans une émeute. Le cause de ces troubles était souvent le manque de pain. Les empereurs n'étaient plus là pour nourrir une plèbe indigente; l'Égypte faisait partie de l'empire d'Orient, et ses blés étaient réservés pour alimenter la nouvelle capitale. Ainsi les empereurs, après avoir déserté Rome, l'affamaient.

Malgré cette apparence monumentale toujours la même, l'aspect de Rome dut changer insensiblement, la vie diminuer, les richesses émigrer vers Constantinople, les grandes familles déchoir, et, comme le dit Gibbon avec une imagination de style qui ne lui est pas ordinaire, « les faibles restes du peuple romain se perdaient dans l'espace immense des thermes et des portiques. Les vastes bibliothèques et les basiliques devenaient inutiles à une génération indolente qui s'occupait rarement d'études ou d'affaires. Les temples qui avaient échappé au zèle destructeur des chrétiens n'étaient habités ni par les dieux ni par les hommes. » La magnificence romaine, qui ne se produisait plus par des monumens publics, se réfugiait dans la vie privée. Le luxe des demeures opulentes est attesté par les débris de celle qu'on vient de découvrir chez les dominicains de Sainte-Sabine, et dans laquelle un archéologue de premier ordre, M. de Rossi, a reconnu l'habitation des Cœcina, famille illustre dans les derniers siècles de Rome.

On ne construit point d'édifices utiles, mais on agrandit le *Circus Maximus,* toujours plus digne de son nom, et qui finit par contenir près de quatre cent mille spectateurs. Et cependant la population a diminué, mais l'ardeur de cette population oisive et misérable pour le cirque semble aller s'accroissant; *populique voluptas circus*, dit Claudien. Ammien Marcellin dit aussi : « Le cirque est pour eux un temple, une demeure, un lieu de réunion, une chambre à coucher; » et ailleurs : « Le plus grand de leurs plaisirs est, depuis le point du jour jusqu'au soir, exposés au soleil et à la pluie, d'examiner minutieusement les qualités et les défauts des chevaux et des cochers. » Le cirque n'était point dédaigné par les empereurs ou les princes chrétiens. Claudien parle des applaudissemens qui faisaient retentir la vallée Murcia, située entre le Palatin et l'Aventin, et que le Grand-Cirque remplissait tout entière, quand on y voyait paraître Honorius ou son beau-père Stilicon.

La passion de l'amphithéâtre non plus n'avait pas changé. Les préfets de Rome, qui avaient à ménager une multitude turbulente, prenaient soin d'entretenir et de réparer le Colisée. Une inscription qu'on y voit encore atteste qu'un certain Lampadius a mis à neuf l'arène de l'amphithéâtre, le *podium* et les gradins. Dans une autre, il est dit qu'un préfet de la ville, consul ordinaire, a restauré à ses frais l'arène et le podium, qu'un affreux tremblement de terre avait renversé. Au lieu d'*abominandi,* on lit *abontinandi*. Un barbarisme dans une inscription officielle, c'est un signe de la barbarie des temps. Il paraît que ce consul n'était pas difficile sur le latin.

On voit par un passage de Claudien que les combats des hommes contre les bêtes féroces étaient en vogue sous le pieux empereur Honorius. L'amphithéâtre était abondamment pourvu d'animaux qu'on apportait dans de grandes cages de bois, les uns sur le Tibre dans des barques, les autres par terre dans des chariots. Au ve siècle, l'amphithéâtre militaire servait aussi à des jeux de cette sorte: il fallait amuser les soldats comme le peuple.

Les combats des hommes entre eux durèrent moins longtemps que ceux où figuraient des animaux : ils étaient encore plus contraires à l'esprit du christianisme. Constantin avait publié une loi contre les gladiateurs, et Théodose avait interdit les spectacles sanguinaires. Cependant le poète chrétien Prudence, sous Honorius, pouvait encore demander que « les supplices cessassent d'être un plaisir public, que l'arène se contentât des bêtes féroces et ne vît plus du moins les homicides faire un jeu des armes sanglantes. » La gloire d'avoir mis fin aux combats de gladiateurs appartient à l'héroïque saint Télémaque, qui s'élança dans l'arène, eut le courage d'élever la voix contre eux, et fut massacré. C'est un des plus nobles souve-

nirs de la Rome chrétienne, et cependant on n'y a pas élevé une église, on n'y a pas, que je sache, consacré une chapelle à ce martyr de l'humanité.

Durant cette époque stérile, sauf les églises dont il sera parlé ailleurs, il ne s'est élevé presque aucun monument à Rome; mais il s'est formé une montagne, une colline au moins : c'est la *montagne des Pots-Cassés, Monte-Testaccio.* Le *Monte-Testaccio,* comme son nom l'indique, est uniquement composé de vases brisés. On ne trouve pas autre chose à sa surface; les caves creusées à sa base et des tranchées pratiquées à travers sa masse pendant le dernier siége ont permis de s'assurer qu'il en était de même dans toute sa profondeur et dans toutes ses parties. Le *Monte-Testaccio* est pour moi des nombreux problèmes qu'offrent les antiquités romaines le plus difficile à résoudre. On ne peut s'arrêter à discuter sérieusement la tradition d'après laquelle il aurait été formé avec les débris des vases contenant les tributs qu'apportaient à Rome les peuples soumis par elle. C'est là évidemment une légende du moyen âge née du souvenir de la grandeur romaine et imaginée pour exprimer la haute idée qu'on s'en faisait, comme on avait imaginé ces statues de provinces placées au Capitole, et dont chacune portait au cou une cloche qui sonnait tout à coup d'elle-même, quand une province se soulevait, comme on a prétendu que le lit du Tibre était pavé en airain par les tributs apportés aux empereurs romains. Il faut donc chercher une autre explication.

La seule considération qui aide à comprendre la prodigieuse accumulation des singuliers matériaux du Monte-Testaccio, c'est que les vases de terre servaient chez les anciens à une foule d'usages, qu'on y mettait le blé et divers liquides, non-seulement l'huile, mais encore le vin. En effet, ce que les Romains appelaient *dolium,* mot que nous traduisons par *tonneau,* était un grand vaisseau de terre. Un bas-relief de la villa Albani représente Alexandre et Diogène dans son tonneau. Le tonneau de Diogène est un vase de cette nature. On comprend que, les vases de terre ayant des emplois si divers, le nombre en devait être fort considérable. M. Canina a fait remarquer que près du Monte-Testaccio étaient divers dépôts de grains, *horrea;* mais cela encore ne rend pas compte de l'entassement de tant de vases, tous cassés sur un seul point, et surtout l'amoncellement de ces débris jusqu'à une si grande hauteur. Qu'on suppose toutes les fabriques de vases établies en ce lieu, car ailleurs on n'a rien trouvé de semblable, ou bien une mesure de police, dont il n'est pas question dans les lois romaines, qui eût forcé les habitans de Rome à venir déposer au même endroit leurs vases brisés, mesure étrange, vu la grandeur de Rome; qu'on suppose l'une de ces

deux choses, soit; mais comment se persuader qu'on a continué à faire un semblable dépôt, quand ce dépôt avait atteint une telle élévation qu'il eût été extrêmement pénible de porter des vases brisés au sommet de ce monticule, d'où l'on a une des plus belles vues de Rome? La même objection s'oppose à l'hypothèse des fabriques de vases réunies en un même lieu, et qui auraient donné naissance au Monte-Testaccio. Et de plus comment ces fabriques auraient-elles produit une aussi grande quantité de pots cassés, car ils le sont tous? Cette hypothèse est encore moins vraisemblable que l'autre; je déclare ne point pouvoir en inventer une troisième, et je termine cette petite dissertation sur les causes qui ont pu former le Monte-Testaccio par ces mots, qu'on ferait bien de prononcer plus souvent, quand il s'agit d'antiquités et de beaucoup d'autres choses : Je ne sais pas.

Les antiquaires qui, il y a quarante ans, trouvaient tant de suppositions ingénieuses pour rendre compte de la présence d'une colonne isolée au milieu du Forum, colonne que lord Byron, plus sensé qu'eux tous, appelait *la colonne sans nom*, eussent bien fait d'imiter cette réserve, qui n'eût pas contenté peut-être leur amour-propre, mais qui l'eût sauvegardé. On se disputait sur les explications que chacun donnait de la mystérieuse colonne, quand une femme dont se souviennent avec respect tous ceux qui ont eu le bonheur de la connaître, la duchesse de Devonshire, qui montra toujours pour les arts un intérêt éclairé, fit faire des fouilles autour de la colonne sans nom. Bientôt le nom de la colonne fut trouvé; mais celui-là, personne ne l'avait soupçonné. On reconnut que ce n'était le débris d'aucun des monumens du Forum, parmi lesquels on avait cherché son origine, mais une colonne dédiée dans les premières années du VIIe siècle, par un obscur préfet de Rome, nommé Smaragdus, au détestable usurpateur Phocas. Cette découverte n'en faisait pas un monument bien intéressant; mais nul doute n'était possible, car le fait était attesté par une inscription que porte le piédestal de la colonne. Ce qui excuse et put consoler les antiquaires mystifiés par une pareille déconvenue, c'est que cette colonne n'est point du temps de l'empereur Phocas, mais évidemment beaucoup plus ancienne, de sorte que l'inscription n'apprend rien sur sa destination primitive et sur le monument dont elle a fait partie avant d'être érigée en l'honneur de Phocas. Dans ces derniers temps, en la comparant avec trois colonnes voisines qui appartiennent au temple de Vespasien, on a cru reconnaître qu'elle leur ressemblait et très probablement découvert sa véritable origine.

Ce monument et l'inscription qui l'accompagne sont précieux pour l'histoire, car ils montrent le dernier terme de l'avilissement où Rome

devait tomber. Smaragdus est le premier magistrat de Rome, — mais ce magistrat est un préfet, l'élu du pouvoir impérial et non de ses concitoyens; — il commande, non, il est vrai, à la capitale du monde, mais au chef-lieu du duché de Rome. — Ce préfet, qui n'est connu de l'histoire que par ses lâches ménagemens envers les Barbares, imagine de voler une colonne à un beau temple, au temple d'un empereur de quelque mérite, pour la dédier à un exécrable tyran monté sur le trône par des assassinats, au meurtrier de l'empereur Maurice, à l'ignoble Phocas, que tout le monde connaît, grâce à Corneille, qui l'a encore trop ménagé. Et le plat drôle ose appeler très clément celui qui fit égorger sous les yeux de Maurice ses quatre fils avant de l'égorger lui-même. Il décerne le titre de triomphateur à Phocas, qui laissa conquérir par Chosroès une bonne part de l'empire. Il ose écrire : « Pour les innombrables bienfaits de sa piété, pour le repos procuré à l'Italie et la liberté. » Ainsi l'histoire monumentale de la Rome de l'empire finit honteusement par un hommage ridicule de la bassesse à la violence.

Puisqu'on en est venu là, puisque Rome a perdu, avec la liberté, toute vertu, tout courage, toute grandeur, tout ce qui pouvait faire désirer qu'elle ne disparût pas du monde, puisqu'elle n'est plus qu'une grande honte étalée aux regards des hommes, il vaut mieux qu'elle tombe sous un coup terrible que de traîner ainsi. En présence de la désorganisation que le pouvoir absolu a fait peu à peu pénétrer au cœur de la société romaine, ne voyant aucun secours, n'attendant aucun remède, je laisse échapper ce cri désespéré : Eh bien! viennent les Barbares!

Ils sont venus, ils ont paru sous les murs de Rome. Rome avait vu autrefois un danger pareil. Annibal avait menacé ses portes, les Gaulois avaient occupé le Forum et incendié la ville; mais alors Rome était libre, elle possédait les vertus que donne ou plutôt qui donnent la liberté. Aussi Annibal avait été repoussé, le Capitole avait résisté aux Gaulois. Aujourd'hui, abandonnée par les maîtres auxquels elle s'était abandonnée, livrée par ceux auxquels elle s'était livrée, Rome ne pouvait plus se défendre. L'esclavage avait usé sa force. A la longue, les fers gênent pour combattre, et on ne saurait plaindre un peuple qui expie le crime de la servitude par l'opprobre de la défaite.

Il ne s'agit plus pour Rome de conquérir le monde; elle en est à défendre en vain le Capitole, et par là nous nous retrouvons, comme aux jours de ses premiers développemens, sur le théâtre de son histoire. Cette histoire, que nous avons vue commencer dans les fanges du Vélabre et sur l'esplanade du Palatin, est ramenée par la destinée vengeresse des extrémités du monde au point où elle a com-

mencé. Le berceau de Rome serait son sépulcre, si Rome pouvait mourir.

Les Barbares qui attaquaient Rome au début du ve siècle avaient eu des prédécesseurs. Les Teutons et les Cimbres, au moins en partie d'origine tudesque, furent un premier flot de l'invasion germanique. César semble avoir pressenti le danger qui menaçait Rome encore de si loin; il repoussa au-delà du Rhin les Germains d'Arioviste, et son plan était, sitôt qu'il serait roi, d'aller chercher à travers l'Asie les plus lointaines extrémités de l'Europe septentrionale, et d'en soumettre, comme il avait fait pour la Gaule, les nombreuses nations, qui, bientôt atteintes aussi par la civilisation romaine, auraient de même cessé d'être un danger pour elle. Si César eût exécuté ce dessein, il eût peut-être supprimé les Barbares; mais il n'eut pas le temps de l'accomplir. Il ne lui fut pas donné de racheter par ce grand service rendu à la civilisation son crime envers la liberté. L'empire, qui n'eut des césars que le nom, n'osa point tenter cette immense entreprise; mais, dès son origine, il commença contre les Barbares une lutte dans laquelle il devait être défait pour le châtiment mérité des Romains.

Germanicus répara le désastre qu'avaient subi les armées romaines sous Auguste, Tibère fit vingt ans la guerre en Germanie, Caligula eut la prétention de vaincre les Germains sans les avoir rencontrés, Claude fit contre eux une expédition peu importante; dans les troubles qui suivirent, on les oublia. Les Flaviens tournèrent surtout leurs armes vers l'Orient; mais le premier grand et bon empereur que Rome ait connu, Trajan, employa presque toute la durée de son règne à subjuguer les populations du Danube : sa colonne raconte ses victoires. Marc-Aurèle marcha sur ses traces. Septime Sévère mérita les noms de Germanique et de Dacique qu'on lit sur son arc de triomphe. Tous les empereurs qui ont quelque intelligence et quelque vigueur combattent sur le Rhin ou sur le Danube. Le second Claude s'appelle le Gothique. Aurélien, qui triompha de Zénobie, triompha aussi des Francs; mais la valeur de ces princes, remarquables par leurs talens militaires et l'emploi constant qu'ils en firent contre les Barbares, n'empêchait pas ceux-ci d'avancer sur Rome. Gallien leur ouvrit l'empire; le mur élevé par Aurélien et réparé par Honorius ne put les arrêter. Constantin avait déserté le poste qu'il aurait dû défendre. En vain ses successeurs d'Occident, comme pour réparer sa faute, reportèrent le siége de la puissance aux avant-postes de l'empire. Il était trop tard, et un jour le Goth Alaric parut à la porte *Salara*, tout près de la porte Colline, qu'avait menacée Annibal et par laquelle étaient entrés les Gaulois. Cette fois Rome devait succomber; elle n'avait plus le sénat qui

faisait mettre en vente le terrain sur lequel Annibal était campé et les citoyens qui l'achetaient. Elle n'avait plus ces patriciens qui, assis sur leurs chaises curules, attendaient froidement le fer du Barbare. La porte qu'Annibal n'avait pu franchir fut forcée par Alaric. Les Goths entrèrent dans la ville comme les Gaulois, mais ils ne trouvèrent plus, pour les arrêter, le rocher immobile du Capitole : le Capitole, arraché de sa base séculaire, avait changé de place; Rome n'était plus dans Rome, elle était à Constantinople. Les Goths y pénétrèrent comme dans une tente abandonnée et la pillèrent. Honorius, aveuglé par une confiance puérile, avait cru le danger passé pour jamais. Les Goths s'étant retirés une première fois, il s'était hâté de triompher. Claudien avait célébré ce triomphe, et une inscription qui existe déclarait la nation des Goths à jamais domptée, *Getarum gentem in omne œvum domitam.* Alaric n'avait pas de poète de cour pour chanter ses triomphes, il ne mettait pas dans des inscriptions mensongères des victoires anticipées; mais il marcha sur Rome et la prit.

En présence de ce mémorable événement, on éprouve quelque chose de la stupeur qui alors frappa le monde. On se sent partagé, comme il le fut à ce moment, entre la compassion qu'inspire un si grand désastre et je ne sais quel sentiment d'équité satisfaite, en voyant cette revanche du genre humain contre le peuple qui l'avait asservi et s'était déshonoré par son propre asservissement. Sans doute il est triste de voir les Huns dans les prés de Cincinnatus, mais on s'en console en pensant que depuis ils avaient été les prés de Néron. Pour moi, quand je suis près de la porte Salara les pas d'Alaric, je me surprends à vouloir arrêter le Barbare avant qu'il franchisse le seuil de la ville qui avait vu de si grandes choses et produit de si grands hommes; mais je me rappelle ce que cette ville dégénérée avait permis de tyrannie et toléré de bassesse. Alors je courbe la tête et, me rangeant de côté, je dis : Laissons passer la justice de Dieu.

Alaric entra par la porte Salara, Totila par la porte Asinaria, dont on voit encore les deux tours, et une autre fois par la porte Ostiensis, aujourd'hui porte Saint-Paul; par la même porte, Genseric, que la mer apportait, et qui, en s'embarquant, avait dit à son pilote : « Conduis-moi vers le rivage que menace la colère divine. »

Il y eut pourtant un beau moment dans la défense de Rome contre les Barbares, dans ce dernier et désespéré combat du vieux lion mourant, quand Bélisaire vint prendre en main cette défense. Comme un homme courageux attaqué dans sa maison se barricade avec tout ce qui lui tombe sous la main, Bélisaire répara précipitamment les murs entamés dans une première invasion des Goths; il boucha les ouvertures faites par l'ennemi avec de grosses pierres

entassées sans ordre et sans ciment. On croit avoir le spectacle de cette vaillante résistance quand on observe certaines parties de muraille rétablies et pour ainsi dire raccommodées avec des débris empruntés pour la plupart aux vieux murs étrusques de Servius Tullius. L'énergie de la défense est visible dans le désordre et le pêle-mêle de ces fortifications improvisées. En voyant ces remparts de Rome naissante servir à protéger Rome décrépite, on embrasse d'un coup d'œil toute la destinée du peuple romain, on tient pour ainsi dire son histoire par les deux bouts.

Le souvenir de Bélisaire s'attache aussi à la porte Pinciana, aujourd'hui close, qui est de son temps et qui porta son nom. En suivant à l'extérieur les murs de Rome, on est surpris de rencontrer cette porte d'une architecture imposante et simple. Elle rappelle un trait héroïque de Bélisaire. Attaqué par les Goths, il voulut rentrer dans Rome par cette porte; les Romains la fermèrent lâchement : lui alors se retourna et battit les Goths.

C'est le dernier monument où soit empreint le caractère romain, comme Bélisaire fut le dernier des Romains. Après lui, la barbarie a vaincu. On le sent bien en voyant à côté de la porte de Bélisaire, qui est du VIe siècle, la construction informe des murailles du VIIIe, grossier mélange de briques et de petites pierres agglomérées irrégulièrement, œuvre de complète décadence. Évidemment au VIIIe siècle toute trace de la civilisation romaine a disparu; mais au VIe l'architecture romaine n'était pas morte : elle semble dans la porte Pinciana faire un effort contre la barbarie, alors que Rome elle-même lutte encore contre elle, un moment ranimée par le général de Justinien. La croix grecque tracée sur cette porte rappelle en effet que les défenseurs de la métropole occidentale lui étaient envoyés par l'empereur d'Orient.

A côté de la même porte, on lit sur une pierre les paroles célèbres : « Donnez une obole à Bélisaire; » mais cette inscription est moderne, comme la légende à laquelle elle fait allusion, et qu'on ne trouve dans nul historien contemporain de Bélisaire. Bélisaire ne demanda jamais l'aumône, et si le *cicerone* montre encore aux voyageurs l'endroit où, vieux et aveugle, il implorait une obole de la charité des passans, c'est que près de ce lieu il avait, sur la colline du Pincio, son palais, situé entre les jardins de Lucullus et les jardins de Salluste, et digne probablement de ce double voisinage par sa magnificence. Ce qui est vrai, c'est que le vainqueur des Goths et des Vandales fut disgracié par Justinien, grâce aux intrigues de Théodora. La légende, comme presque toujours, a exprimé par une fable une vérité, l'ingratitude si fréquente des souverains envers ceux qui leur ont rendu les plus grands services.

Bélisaire était un de ces hommes du VIe siècle en qui vivait un reste de l'ancien esprit romain, comme fut Boëce, plus platonicien encore que chrétien, et qui, accusé d'avoir conspiré contre Théodoric pour rétablir la république romaine, écrivait dans sa prison ces belles paroles : « Plût à Dieu qu'elle pût être rétablie! »

Le *Muro-Torto* offre aussi un souvenir curieux de cette époque. On nomme ainsi un pan de muraille qui, avant de faire partie du rempart d'Honorius, avait servi à soutenir la terrasse du jardin des Domitius, où fut la sépulture de Néron, et qui, du temps de Bélisaire, était déjà incliné comme il l'est aujourd'hui. Procope raconte que Bélisaire voulait le rebâtir, mais que les Romains l'en empêchèrent, affirmant que ce point n'était pas exposé, parce que saint Pierre avait promis de le défendre. Procope ajoute : « Personne n'a osé réparer ce mur, et il reste encore dans le même état. » Nous pouvons en dire autant que Procope, et le mur, détaché de la colline à laquelle il s'appuyait, reste encore incliné et semble près de tomber. Ce détail du siége de Rome est confirmé par l'aspect singulier du *Muro-Torto,* qui *semble toujours près de tomber,* et subsiste dans *le même état* depuis quatorze siècles, comme s'il était soutenu miraculeusement par la main de saint Pierre. On ne saurait guère trouver pour l'autorité temporelle des papes, au moment où j'écris, un meilleur symbole.

Après Bélisaire, l'eunuque Narsès se montra le seul homme de l'empire. Il défendit contre Vitigès le mausolée d'Adrien, qui déjà était devenu ce qu'il a toujours été et ce qu'il est encore aujourd'hui, la citadelle de Rome. Ce fut pour repousser l'assaut de Vitigès que les troupes grecques lancèrent sur les assaillans les statues qui décoraient le magnifique monument sépulcral d'Adrien. Parmi ces statues était un chef-d'œuvre de l'art antique, le faune Barberini, qui orne aujourd'hui la très remarquable glyptothèque de Munich. Cette fois ce n'étaient pas les Goths, mais les Grecs qui étaient les barbares, comme avant ce temps ce n'était pas Alaric qui avait fait fondre des statues de bronze qui existaient encore dans les temples fermés par Théodose, mais les Romains, pour payer à Alaric la rançon de leur vie.

Les Barbares ont été calomniés. Les ravages dont ils furent les auteurs ont été fort exagérés; on leur attribue généralement la destruction des statues et des monumens. Les Barbares ne s'amusaient guère à briser des statues ou à les fondre. Si la Vénus du Capitole, qui a été trouvée enfouie dans un mur, a été cachée là par crainte de la destruction, c'est qu'on a voulu la protéger contre le zèle des chrétiens plutôt que la sauver de la fureur des Barbares (1).

(1) Une barbarie d'un autre genre a fait depuis quelques années traiter cette belle

Les statues qui n'étaient pas enterrées ou que l'on déterrait par hasard étaient sans doute exposées à être défigurées par ce goût brutal de détruire qui est celui des hommes grossiers de tous les temps, et parmi ceux-ci je place au premier rang les touristes qui mutilent une statue pour le sot plaisir d'emporter un doigt ou une oreille : vol stupide dont Rome voit chaque jour, en pleine civilisation, quelque ignoble exemple. A cette rage de destruction sans but un motif superstitieux a pu se joindre. Rien ne manque plus souvent aux statues antiques que le nez; sans doute cette partie du visage est fort exposée, mais souvent le nez semble avoir été cassé et comme arraché à dessein. Je ne pouvais m'empêcher de m'étonner de cette rareté des nez antiques, quand un jour je crus avoir trouvé le mot de l'énigme. M. Dubois me racontait l'histoire de la Minerve d'Olympie, que l'on peut voir au Louvre : elle fut trouvée le soir presque intacte; grande joie parmi les membres de l'expédition scientifique de Morée. Le lendemain, on se hâte d'aller la considérer au grand jour: mais, ô douleur! Minerve avait le nez cassé. Les paysans grecs sont convaincus que les statues qu'on tire de terre ont *le mauvais œil* et portent infailliblement malheur à ceux qui les ont trouvées, que le seul moyen de se mettre à l'abri de ce danger est de les mutiler. La croyance au mauvais œil est, comme on sait, commune aux Grecs et aux Romains depuis Théocrite et Virgile jusqu'à nos jours. Ce peut donc être une cause de plus de la mutilation des statues antiques, et qui n'a rien à faire avec les Barbares. Sous Alexandre VII, un paysan ayant découvert des figures en mosaïque dans un lieu souterrain, un certain prêtre lui déclara que ces figures étaient des démons, et lui persuada de les briser. Le pape le sut et envoya le paysan aux galères. Alexandre VII aurait dû être plus indulgent, car une mosaïque brisée était un acte de barbarie moins révoltant que la démolition de l'arc de Marc-Aurèle.

Quant aux monumens, les Barbares n'avaient ni l'envie, ni le temps, ni les moyens de les renverser. Pourquoi les auraient-ils renversés? Le mot de barbare, qui dans l'origine voulait dire seulement que les peuples auxquels on le donnait n'étaient pas Romains, ce mot qui par cela même était pris en mauvaise part a fait illusion à la postérité. On se représente parfois les Barbares comme des légions de diables qui se ruaient sur la civilisation avec une haine furibonde; il n'en est rien. Les Barbares n'étaient animés d'aucune antipathie violente contre la société romaine, la plupart étaient depuis assez longtemps en contact avec elle. Souvent ils avaient servi dans les armées de l'empire, et ressemblaient plus à des bandes de

statue comme une image obscène et inspiré l'idée honteuse de la placer au Capitole dans un cabinet réservé avec le groupe si pur de l'Amour et de Psyché enfans, au lieu de la montrer à tous dans sa chaste et majestueuse nudité.

routiers qu'à des hordes de sauvages. Ils cherchaient un pays pour s'établir et le cultiver ou le faire cultiver. De plus, excepté les Huns, presque tous étaient chrétiens; le plus grand nombre, il est vrai, avaient embrassé l'arianisme; ils avaient cela de commun avec plusieurs empereurs. Les Goths de l'arien Alaric respectèrent beaucoup plus les églises de Rome que ne le firent depuis les soldats du très catholique empereur Charles-Quint.

On a fait fort injustement de *Goth* et de *Vandale* le synonyme de ravageur de monumens. Les Goths, les plus civilisés et les plus *civilisables* des peuples qui fondirent sur l'empire romain, ont donné, je ne sais pourquoi, leur nom à la barbarie. L'architecture ogivale, qu'ils n'ont point inventée, a été appelée gothique dans un temps où elle était méprisée uniquement parce qu'on la considérait comme une architecture barbare. A la renaissance, ce préjugé injurieux contre les Goths était si fortement enraciné, qu'un architecte de ce temps, Flaminio Vacca, semble croire à leur existence et leur attribue la destruction des monumens, destruction qu'il voyait s'accomplir sous ses yeux par d'autres mains.

Les Vandales ne se montrèrent pas non plus si sauvages qu'on les a dépeints : c'était l'opinion de Louis XVI, qui, comme on sait, s'occupait beaucoup de géographie et d'histoire. Et qu'il me soit permis à cette occasion de relater un fait qui prouve, chez ce malheureux prince, le plus étrange sang-froid. Au 10 août, Louis XVI, qui s'était réfugié avec sa famille dans le sein de l'assemblée nationale, regardait impassible défiler les bandes de furieux qui venaient faire retentir la salle des séances de leurs imprécations contre le tyran. L'un de ces misérables l'ayant appelé Vandale, le roi, placé dans la loge du logographe, près du siége du président, dit à M. Lémontey, qui occupait momentanément le fauteuil de la présidence, et de qui je tiens cette singulière anecdote : « On se trompe sur les Vandales, ils n'étaient pas si barbares qu'on le croit. » Je pense que Louis XVI avait raison, et quand de nos jours on a appelé vandalisme ce que font les gouvernemens et les particuliers qui renversent les monumens historiques ou les mutilent pour les rajeunir, je pense qu'on a fait tort aux Vandales.

Les Goths et les Vandales n'eurent pas le loisir de beaucoup ravager; si l'on excepte Totila, ils ne firent guère que passer à Rome. Alaric n'y resta que six jours, selon un chroniqueur, et seulement trois d'après un autre; il détruisit si peu, qu'Orose, favorable, il est vrai, aux Barbares, a pu dire : « Bien que la mémoire de ce fait soit récente..., on penserait que rien n'est arrivé; *nihil factum.* » Cependant nous savons qu'Alaric saccagea les jardins de Salluste et endommagea le Colisée, mais il n'incendia que quelques bâtimens, dit Orose; *facto aliquantarum ædium incendio.* Genseric pilla Rome pen-

dant quatorze jours : le pape avait toutefois obtenu de lui qu'il s'abstiendrait de l'incendie; or c'est l'incendie qui pouvait surtout être funeste aux monumens. Le pillage devait se porter sur l'argent, les bijoux, les vases précieux; mais on n'emporte pas les temples.

Un médecin, homme d'esprit, qu'impatientaient les mauvaises plaisanteries sur les docteurs qui tuent leurs malades, disait : « Il n'est pas si aisé qu'on le croit de tuer un homme. » Il est encore moins facile à un peuple peu avancé dans les arts de la civilisation de détruire des monumens et surtout des monumens aussi solides que ceux des Romains. Comment les Goths et les Vandales seraient-ils venus à bout de disjoindre des pierres liées par un ciment tenace, et cela sans nul profit, de scier des colonnes dont ils n'avaient que faire? La destruction des monumens ne s'est opérée en grand que lorsqu'on a eu besoin de matériaux pour construire de nouveaux édifices. C'est pour bâtir qu'on démolit, et non pour le plaisir de démolir. Les Barbares ne démolissaient point, parce qu'ils étaient des barbares qui ne construisaient point. C'est quand on a bâti une Rome nouvelle que la Rome ancienne a presque disparu. Chose singulière et naturelle, c'est la renaissance qui a porté le coup mortel à l'antiquité.

Une opinion fort répandue veut que les Barbares aient jeté beaucoup de choses dans le Tibre. On répète souvent qu'il faudrait détourner le cours du fleuve et en fouiller le lit. Je ne m'y oppose pas, et je crois volontiers que cette fouille d'un genre nouveau serait fructueuse, car, pendant une longue suite de siècles, divers accidens ont pu conduire des objets précieux dans le lit du Tibre; mais il ne faudrait pas concevoir à ce sujet des espérances exagérées. On ne jette de propos délibéré des statues dans un fleuve que lorsque, mû par un sentiment d'hostilité, on veut les anéantir. Or ce sentiment hostile, les Barbares, comme je l'ai dit, ne l'avaient point pour les objets d'art. Et puis, dans ce cas même, on brise sur place l'objet de sa fureur plutôt qu'on ne se donne la peine de le transporter au loin pour avoir le plaisir de le noyer. Les chrétiens, qui seuls ont pu en vouloir sérieusement aux statues antiques, n'avaient pas besoin de prendre tant de peine pour s'en débarrasser : quelques coups de marteau étaient bientôt donnés. Je crois donc que des fouilles faites dans les quartiers de Rome où l'on n'a jamais creusé, parce qu'ils ont toujours été habités, fourniraient une récolte encore plus abondante que les eaux du Tibre, car les colonnes gisantes des temples, plus souvent délaissées que détruites, les statues couchées dans la poussière, plus souvent mutilées qu'entièrement fracassées, peuvent se trouver sous les débris longuement accumulés qui les ont bientôt recouvertes, et n'ont pas tardé à les protéger.

Non-seulement les Barbares n'ont pas détruit à Rome autant qu'on

l'a dit souvent, mais ils y ont réparé et reconstruit. Ils eurent parfois honte du rôle de destructeurs. Vitigès et Totila obéirent à ce sentiment. L'un voulait faire de Rome un pâturage, mais il y renonça sur une lettre de Bélisaire, et pour l'autre, un roi franc lui ayant reproché d'avoir abattu en partie les murs de Rome, il les rebâtit. Enfin Théodoric, bien que Goth et Ostrogoth, était un barbare à la manière de Charlemagne : il ne se montra jamais l'ennemi de la civilisation romaine; bien plus, il en comprit la grandeur, quoique déchue, et fit tout ce qui était en lui pour la relever, de même qu'il conservait et réparait les monumens romains. Sans doute ses conseillers Symmaque et Boëce furent pour beaucoup dans ce zèle de Théodoric pour l'antiquité, sentiment qui était au fond de leur âme, et qu'ils surent inspirer au roi barbare; sans doute, dans ses lettres, c'est souvent son secrétaire Cassiodore qui parle en son nom : il n'en est pas moins certain que Théodoric prit un grand nombre de mesures favorables à la restauration de la civilisation romaine et à celle des monumens de Rome. Théodoric attribua deux cents livres sur la taxe du vin à la réparation du palais impérial. Grâce à lui, ce palais, dont il n'existe plus que quelques grands débris, était encore habitable à la fin du VIIIe siècle, car Charlemagne y a demeuré. Ainsi Théodoric préparait une demeure à Charlemagne, comme il préparait de loin, en le devançant, son règne, qui fut le réveil de la civilisation et des lettres latines. Théodoric abolit l'impôt sur le papyrus, fit reconstruire en marbre le pont Sublicius, réparer le théâtre de Pompée, les aqueducs et les routes, dessécher les marais Pontins. « Je veillerai sur les monumens, écrit-il, avec un zèle infatigable. » On a trouvé une tuile portant cette inscription : *regnante domino Theodorico felix Roma* (sous Théodoric, Rome heureuse). Ces paroles ne sont point un mensonge. Amalasonte et Théodat suivirent son exemple, et firent venir de Grèce des marbres pour décorer la capitale de leur empire. Il est curieux de voir prescrire par une loi de Théodoric un soin dont on ne s'est avisé que depuis mon premier voyage à Rome. Déjà le monarque goth ordonnait d'abattre les arbustes qui, croissant sur les anciens édifices, pouvaient en hâter la destruction. J'ai pu regretter cette mesure au point de vue du pittoresque; mais elle montre chez le roi barbare un désir de conserver les monumens romains qui étonne, et qu'on ne peut s'empêcher d'admirer. Il voulait même qu'on réparât les ruines; *si quid autem senio procubuerit, pervigili charitate reparetur.*

Il faut bien que les Barbares n'aient pas autant détruit qu'on le suppose d'ordinaire, car nous avons une statistique monumentale de Rome qui date du milieu du VIe siècle (540), et on va voir qu'à cette époque Rome est loin encore d'être dépouillée; malgré plusieurs invasions, pas un monument important n'a péri.

L'auteur de ce singulier document, découvert par feu le cardinal Mai, s'appelait Zacharia; il commence ainsi : « Ceci est une brève histoire des beautés de la ville de Rome; l'abondance de toutes choses et la tranquillité sont grandes. » On voit que dans Rome, plusieurs fois prise, on vivait tranquille, fermant les yeux au péril et refusant d'y croire. L'auteur continue : « Les délices et les comforts, *commoditates*, sont merveilleux et tels qu'il convient à cette admirable ville. Et d'abord la richesse des ornemens : je ne parle pas de ceux qui sont dans l'intérieur des maisons, comme les colonnes des portiques, de leur élégance, de leur hauteur. » Ne croirait-on pas lire une description de Rome sous Auguste? « Il y a trois cent vingt-quatre rues larges et spacieuses, deux capitoles, » celui du mont Tarpéien et le capitole Sabin, sur le mont Quirinal; « quatre-vingts grandes statues d'or (dorées) des dieux, soixante-six statues d'ivoire des dieux. » Les chrétiens avaient donc épargné cent quarante-six statues des dieux, et les Barbares quatre-vingts statues dorées. Aujourd'hui il n'existe plus qu'une statue de dieu qui soit dorée, celle d'Hercule, et pas une statue d'ivoire. « Quarante-six mille six cent trois maisons, dix-sept mille quatre-vingt-dix-sept palais, treize mille cinquante-deux fontaines. » On voit que le nombre des palais et surtout des fontaines dans la Rome actuelle est petit, comparé à celui des palais et des fontaines de la Rome du VIe siècle. « Trois mille sept cent quatre-vingt-cinq statues de bronze des empereurs et des autres généraux, vingt-deux grands chevaux en bronze (statues équestres); » aujourd'hui une seule subsiste, celle de Marc-Aurèle. « Deux colosses, deux colonnes à spirales, » la colonne de Trajan et la colonne Antonine, encore debout; « trente et un théâtres et onze amphithéâtres, » plus que nous n'en connaissons par le témoignage des anciens; « neuf mille vingt-six bains. » Quand je suis arrivé à Rome en 1824, cette ville ne possédait qu'un établissement de bains, et dans cet établissement il n'y avait qu'une baignoire. Voici maintenant ce qui concerne les besoins de la population : « Deux cent soixante-quatorze boulangers qui fournissent le pain aux habitans, sans compter ceux qui circulent dans la ville en le vendant; cinq mille fosses communes, où l'on enfouit les cadavres, » entassés exactement comme de nos jours dans les *campi santi;* « deux mille trois cents boutiques de parfumeurs : » cela suppose de singulières habitudes de luxe et de mollesse à cette époque: « deux mille quatre-vingt-onze prisons : » on avait fait sous les empereurs bien du chemin depuis les deux cachots de la prison Mamertine.

N'est-il pas étonnant de se représenter Rome encore si magnifique par ses monumens après qu'Alaric et Genséric y avaient passé? Et que ne donnerait pas un antiquaire pour vivre une journée dans cette Rome envahie plusieurs fois par les Barbares? Ce témoignage si

curieux n'est pas isolé, car Procope nous fait connaître qu'au VIe siècle « le Forum était rempli de statues de bronze, qu'on y voyait les œuvres de Phidias, de Lysippe, et la célèbre vache de Myron. » Cassiodore parle encore sous Théodoric « d'un peuple très abondant de statues. » Ces statues avaient donc échappé à ce qu'on appelle la rage des Barbares; d'autres ennemis plus civilisés et plus dangereux les attendaient. Pour les monumens, nous savons maintenant, par un témoignage positif, ce que la vraisemblance nous avait fait pressentir, qu'au VIe siècle les Barbares n'en avaient pas détruit un seul.

Mais la position topographique de la Rome du moyen âge et de la Rome actuelle, l'aspect que présente la campagne romaine sont dus aux Barbares. Le jour où ils coupèrent les aqueducs, ils produisirent un grand changement dans Rome et hors de Rome. C'est surtout aux Lombards qu'il faut attribuer la dévastation de la campagne romaine, qu'ils ravagèrent à plusieurs reprises pendant près d'un demi-siècle. Ce furent eux qui, soit en coupant les aqueducs, soit seulement en empêchant de les entretenir et de les réparer, privèrent les Romains de l'eau qu'ils recevaient du dehors, et par là les forcèrent à quitter les hauteurs et à se presser aux alentours du Tibre. C'est ainsi que le Champ-de-Mars, inhabité au temps de Cicéron, est devenu l'emplacement principal de la Rome moderne, attirée par le fleuve.

Cette interruption des cours d'eau artificiellement apportés par les aqueducs eut plusieurs résultats déplorables. En même temps que les Romains étaient privés de l'eau salubre des montagnes et réduits à l'eau bourbeuse et malsaine du Tibre, ils voyaient s'arrêter les moulins qui se trouvaient sur la rive droite du fleuve, là où ils sont encore aujourd'hui mis en mouvement au moyen d'un aqueduc que Paul V leur a rendu. Les Romains furent donc pris à la fois par la soif et par la faim. C'est de ce moment que date réellement la substitution de la ville basse à la ville haute et de la Rome misérable du moyen âge à la Rome encore magnifique de l'antiquité.

En même temps les eaux qui n'arrivaient plus à la ville se répandaient dans la campagne romaine, qui cessait d'être cultivée, car grâce aux Lombards les pèlerins mêmes ne pouvaient plus la traverser. Les eaux stagnantes et la dépopulation préparaient le règne lugubre d'un fléau mystérieux, la *malaria*. Les environs de Rome, longtemps couverts d'habitations, prenaient cet air de solitude et d'abandon qu'ils ont encore. Les aqueducs brisés achevaient de donner à ce singulier paysage sa physionomie mélancolique. La poésie de la campagne romaine est due aux causes qui ont fait sa misère.

Si les Barbares n'ont pas détruit les monumens de Rome, ils n'en

ont pas moins amené sa ruine, car ils ont détruit l'empire romain. Après eux, la Rome antique a cessé de compter dans le monde. Alors les destins de la Rome moderne ont commencé. Je suivrai plus tard ces étonnantes destinées en me plaçant dans le milieu, sombre et agité au moyen âge, brillant et corrompu à la renaissance, où elles s'accomplirent. Je ferai d'après les monumens l'histoire de la Rome moderne, comme j'ai fait l'histoire de la Rome ancienne, histoire dont je trace aujourd'hui les dernières lignes. En écrivant ce livre sur place, en contemplant chaque jour un lieu célèbre, un monument ou un portrait historique, il me semble que j'ai vu clairement, dans cette succession de faits qui passaient devant moi, la marche vraie des choses et l'enchaînement des causes et des effets. Voici comment se résume pour moi cette longue et patiente étude: Rome, après avoir dû à la liberté une fortune incomparable, fatiguée et dégradée, s'est livrée au despotisme, dans lequel elle espérait un refuge, mais qui ne lui a donné ni la paix ni la force, qui a favorisé la désorganisation morale au dedans comme au dehors, et a préparé le triomphe de l'invasion. Rome vertueuse et libre a mis cinq cents ans à conquérir le monde; il n'en a pas fallu autant à la corruption et à la servitude pour livrer Rome aux Barbares.

C'est là ce qu'a produit à Rome le pouvoir absolu. Osera-t-on le nier? La main sur la conscience, je ne puis trouver que j'aie calomnié l'empire romain. On m'a accusé de refaire l'histoire romaine; oui, j'ai dû la refaire, car on l'avait défaite. On s'était lassé de la vérité historique; on avait tenté, souvent avec beaucoup d'art, de réhabiliter, comme on dit, cette époque néfaste de l'empire. L'empire romain, tel que je l'ai peint d'après les monumens et les textes, était celui de tout le monde, jusqu'à ce qu'on en ait découvert un autre qu'il faudrait admirer. Ce que j'ai raconté l'a été par Tacite, et si on rejette Tacite comme suspect d'indignation, par Suétone, qui ne s'indigne jamais, par Dion Cassius, ce pauvre diable de sénateur qui avait si grand'peur quand Commode lui montrait son glaive teint de sang et la tête d'autruche qu'il venait de couper, par les arides chroniqueurs de l'*Histoire Auguste;* mais on avait changé tout cela depuis quelque temps. On avait mis le cœur à droite, je l'ai remis à gauche; ce n'est pas ma faute s'il ne convient pas à tout le monde qu'il soit à sa place.

J.-J. Ampère.

LE

ROYAUME DE SIAM

ET

UNE AMBASSADE ANGLAISE A BANGKOK

I. *Description du royaume Thaï ou Siam*, par Mgr Pallegoix, évêque de Malos, vicaire apostolique de Siam; Paris, 1854. — II. *The Kingdom and People of Siam with a narrative of the mission to that country in* 1855, by sir John Bowring, her majesty's plenipotentiary in China; London, 1857, John W. Parker and Son.

L'Europe entreprend depuis quelques années une véritable croisade contre les vieux empires de l'Asie. Ce n'est plus, comme il y a deux siècles, l'esprit d'aventure ou l'ardeur de la propagande religieuse qui l'entraîne vers l'extrême Orient; elle y est conduite par l'intérêt commercial. Ouvrir de nouveaux marchés, conquérir des consommateurs, voilà, en termes techniques, la principale pensée des nations modernes. On a beau déployer avec orgueil le drapeau de la civilisation, les enseignes de la foi, et se placer en quelque sorte sous l'invocation de ces saintes causes : c'est l'amour du gain qui inspire les croisés de Liverpool et de New-York; c'est la recherche des profits commerciaux qui les pousse vers les mers de l'Inde, de la Chine et du Japon. Peu importe cependant : la civilisation et la foi chrétienne y trouvent aussi leur compte; elles s'embarquent avec eux sur les navires; avec eux, elles descendent sur les rives lointaines, et si le négoce s'établit quelque part, elles s'y fixent avec lui. On a vu récemment les États-Unis, et à leur suite l'Angleterre, la France et la Russie, frapper aux portes du Japon :

les États-Unis voulaient posséder des points de relâche pour leurs baleiniers, qui croisent en grand nombre dans les parages de l'Océan-Pacifique, et préparer des dépôts de charbon pour les *steamers* qui doivent un jour ou l'autre naviguer entre la Californie et la Chine. En ce moment même, une seconde expédition est dirigée par l'Angleterre contre le Céleste-Empire : il s'agit en apparence de venger une insulte faite au pavillon britannique; au fond, c'est le commerce anglais à Canton qui est en jeu. Toutes ces entreprises, pacifiques ou militaires, procèdent de l'esprit mercantile, et c'est précisément ce qui en assure le succès, car l'intérêt des États-Unis et de la Grande-Bretagne y est engagé au moins autant que leur honneur.

Si, dans leur indolence traditionnelle ou par un sentiment instinctif de défiance, la plupart des souverains asiatiques repoussent les avances de l'étranger, ou ne consentent à les accueillir qu'avec une extrême réserve et sous la pression de la nécessité, il en est un au moins qui se montre sincèrement disposé à nouer des relations avec l'Europe : c'est le roi de Siam. Depuis trois ans, il a vu successivement paraître à sa cour des envoyés de l'Angleterre, des États-Unis et de la France; il les a reçus avec un véritable empressement, et leur a concédé les facilités commerciales qu'ils réclamaient. De plus, il tient à honneur de pratiquer dans ses états la tolérance religieuse; les missionnaires catholiques et protestans peuvent sans péril s'y livrer à leur œuvre de propagande, et ils jouissent de la faveur du souverain. Deux ouvrages récemment publiés fournissent sur ce pays d'intéressantes informations; l'un est la *Description du royaume Thaï ou Siam,* par Mgr Pallegoix, qui a résidé de longues années à Bangkok; l'autre est le récit de la mission anglaise à Siam en 1855, par sir John Bowring, plénipotentiaire de sa majesté britannique en Chine. Nous pouvons, à l'aide de ces deux publications, nous former une opinion à peu près exacte sur la situation présente de Siam. La narration de sir John Bowring nous introduit en outre à la cour de Bangkok, elle nous montre le roi et les hauts fonctionnaires dans leurs rapports avec les Européens. Aujourd'hui que tous les regards sont tournés vers l'extrême Orient, il n'est pas sans intérêt de tenter une excursion dans le royaume de Siam sur les traces de deux voyageurs intelligens, placés dans les conditions les plus favorables pour bien voir et pour reproduire exactement la physionomie de cette étrange contrée.

I.

Le royaume de Siam s'étend entre les 4e et 22e degrés de latitude nord et les 96e et 102e degrés de longitude est. Il a pour voisins

l'empire chinois, la Cochinchine, le royaume d'Ava, et les Anglais, qui, en Asie, sont plus ou moins voisins de tout le monde. On n'est point d'accord sur le chiffre de sa population : Mgr Pallegoix l'évalue à 6 millions d'âmes, sir John Bowring le réduit à 4 ou 5 millions. Quoi qu'il en soit, Siam ne saurait être mis en parallèle avec la Chine ni avec le Japon quant à la densité de la population. Le pays. couvert de montagnes abruptes et d'épaisses forêts, comprend de vastes espaces complétement inhabités; on y trouve le désert et la nature vierge à côté des plus belles plaines que le soleil tropical et l'inondation régulière de larges fleuves, tels que le Meinam, puissent féconder.

La population n'est point homogène; elle se compose de races nombreuses, les unes originaires du pays, les autres fournies par l'immigration étrangère. D'après le calcul de Mgr Pallegoix, les Siamois y figurent pour 2 millions à peine; puis viennent les Chinois pour 1,500,000, les Malais pour 1 million, les habitans du Laos pour un nombre égal, les Cambogiens pour 500,000. Ici encore on retrouve la colonie chinoise, active, florissante, exploitant le sol et les principales industries, accumulant les capitaux, maîtresse du pays par le travail et par l'usure : singulière fortune de ce peuple qui, sans bruit, sans embarras, sans femmes (les hommes seuls s'expatrient), a fondé dans toutes les contrées de la Malaisie des établissemens prospères. Le roi de Siam est tributaire de l'empire de Chine : il envoie tous les trois ans à Pékin des ambassadeurs chargés de présens; mais ce n'est là qu'un lien traditionnel, et depuis longtemps le souverain du Céleste-Empire n'a rien à démêler avec les affaires politiques du royaume de Siam. Ce qui est plus sérieux, c'est la domination que les immigrans chinois exercent dans le pays même par la supériorité de leur génie commercial. On peut dire que la population indigène paie à la colonie chinoise un énorme tribut.

La forme du gouvernement est despotique. Le souverain est maître absolu de la vie et des biens de ses sujets; c'est à son profit que se perçoivent les impôts, c'est lui qui ordonne toutes les dépenses. Les courtisans admis à ses audiences demeurent prosternés; à son approche, le peuple se jette à terre : malheur à l'imprudent qui oserait lever les yeux sur lui! Il faut se découvrir quand on passe devant le palais; les nobles doivent fermer ou baisser le parasol, insigne de leur dignité, devant les murs de la demeure royale. Enfin, pour dernier trait, quand le souverain se promène sur le fleuve, on a soin de placer dans son embarcation plusieurs cocos vides, liés ensemble, pour lui servir de bouée de sauvetage dans le cas où il tomberait à l'eau, car l'étiquette ne permettrait pas que l'on touchât, même

dans cet extrême péril, à sa personne sacrée. De son côté, le roi est assujetti à un règlement très sévère : tous les actes de sa vie intérieure et de sa vie publique sont prévus et ordonnés avec le soin le plus minutieux. Il ne peut manger, boire, dormir, faire ses prières, donner audience, recevoir la reine et les dames du palais qu'à des heures fixées. Le mode d'éducation de ses enfans est prescrit par le code, qui condamne ses filles à une perpétuelle virginité, le législateur considérant les gendres comme de mauvais parens qui pourraient abuser de leur situation à la cour pour trahir leur beau-père. Ainsi les Siamois sont les esclaves de leur souverain, le roi de Siam est l'esclave de l'étiquette : tout le monde est esclave dans ce pays, où s'est conservée intacte la tradition du despotisme oriental.

La constitution de la royauté de Siam présente une particularité singulière : il y a un second roi, qui est ordinairement un frère ou un proche parent du premier roi, et qui partage avec celui-ci les prérogatives du pouvoir. Au Japon, on voit également deux souverains, le *siogoun* et le *mikado;* mais le *siogoun* est le véritable souverain, et il exerce toutes les attributions politiques; le *mikado,* relégué dans un somptueux couvent, est une sorte de grand-prêtre investi seulement de l'autorité spirituelle. Il n'en est pas de même à Siam : le second roi est en réalité le collègue du premier. Il a sa cour, ses grands officiers, ses ministres; il commande les armées, on le consulte pour toutes les affaires de l'intérieur et de l'extérieur. Les envoyés étrangers qui se sont présentés à Siam ont été reçus par lui. Comment ces deux souverains peuvent-ils vivre ainsi l'un à côté de l'autre, sans empiétement, sans conflit, portant ensemble le fardeau du pouvoir suprême? C'est un problème qui nous paraît insoluble. Quoi qu'il en soit, le fait est exact. Les deux princes qui occupent aujourd'hui le trône de Siam vivent en bonne intelligence : Mgr Pallegoix et sir John Bowring leur rendent ce témoignage.

La famille royale, grâce à la polygamie, est toujours très nombreuse. Mgr Pallegoix évalue à deux ou trois cents l'effectif des princes qui dépendent de la cour de Siam, sans compter les princesses, qui vivent cloîtrées dans le palais de la reine sous la surveillance d'une gouvernante chargée en même temps du service et de la garde des concubines. Il n'y a pour les princes que douze emplois de cour, en tête desquels figure la grande maîtrise des chevaux et des éléphans. Les autres princes font le commerce ou se livrent aux plus humbles métiers; ils disparaissent ainsi peu à peu dans les rangs du peuple. Quant aux mandarins, ils sont divisés en cinq classes entre lesquelles sont réparties toutes les fonctions civiles et militaires. La plupart des emplois se transmettant par voie d'hérédité,

la dignité de mandarin constitue un véritable titre de noblesse. Chaque année, au mois de novembre, le souverain distribue lui-même la solde à tous les fonctionnaires de son royaume. La cérémonie ne dure pas moins de douze jours. Les princes et les ministres reçoivent environ 4,800 fr., les mandarins de dernier ordre de 200 à 400 fr., les employés subalternes de 60 à 120 fr. Il n'est pas besoin de dire que ces fonctionnaires, petits ou grands, savent grossir par leurs exactions le chiffre des émolumens dont les gratifie la main royale.

Mgr Pallegoix distingue dans la population cinq classes : les soldats, les gens de corvée, ceux qui paient un tribut, les cliens et les esclaves. On peut ajouter à cette classification les *talapoins* ou prêtres de Bouddha. Les gens de corvée doivent trois mois de service par an; on les emploie aux travaux publics. Il leur est loisible de s'exempter de la corvée en payant une somme de 16 *ticaux* (48 francs), qui est destinée au trésor royal, mais que les mandarins arrêtent généralement au passage. Les tributaires fournissent chaque année, au lieu de la corvée, un tribut en nature dont la valeur varie de 8 à 16 ticaux (24 à 48 francs). Les cliens sont placés, ainsi que leurs familles, sous la dépendance directe des princes ou des mandarins, à l'égard desquels ils sont tenus à certains services personnels. Il y a des princes qui se trouvent ainsi les patrons ou les suzerains de plusieurs centaines de familles. Les esclaves forment, d'après Mgr Pallegoix, le tiers de la population; sir John Bowring estime que la proportion est beaucoup plus considérable, si on ne l'établit que sur le chiffre de la population indigène, en laissant les Chinois en dehors du calcul.

L'esclavage tient une grande place dans la société siamoise; c'est une institution qui a ses lois, ses traditions, ses usages particuliers. Le code de l'esclavage forme une législation complète dans laquelle sont prévus les plus minutieux détails. Il doit en être ainsi, puisque ce code s'applique à la majeure partie de la population. On peut remarquer d'ailleurs que nulle part les lois ne sont aussi nombreuses ni les règlemens aussi stricts que dans les états où règne l'absolutisme. Ce n'est point seulement l'intérêt de l'ordre public qui exige une définition très nette des devoirs imposés à chacun, il y a là surtout une garantie de conservation pour le despotisme, et une garantie si essentielle, que le législateur s'est toujours efforcé de confondre avec les préceptes de la religion les lois qui commandent l'obéissance envers le souverain et la déférence des classes inférieures à l'égard des classes aristocratiques. Toutes les royautés orientales reposent ainsi sur le respect. A Siam comme au Japon et en Chine, le respect est un dogme politique; il se traduit à l'extérieur par les formules les plus hyperboliques de l'adulation et de la

soumission; il inspire, même dans les relations privées, cette politesse extrême que tous les voyageurs ont observée, et qui n'est, à vrai dire, qu'une sorte de politesse légale, dont les termes et jusqu'aux moindres gestes sont dictés et mesurés par le code. Parmi tant de lois siamoises qui fixent le rang et la condition des personnes, le règlement sur l'esclavage est assurément l'un des plus curieux à étudier. On distingue plusieurs catégories d'esclaves : les prisonniers de guerre, les esclaves achetés, les esclaves de naissance. Les prisonniers de guerre sont la propriété des deux rois, qui les incorporent généralement dans l'armée. On évaluait leur nombre, en 1855, à près de 50,000 (habitans de Laos ou du Pégu, Cochinchinois, Birmans et Malais). En leur qualité de gens du roi, les prisonniers de guerre s'attribuent une grande supériorité sur les autres esclaves. Les esclaves achetés forment la classe la plus nombreuse : ce sont, ou des enfans qui ont été vendus par leurs parens, ou des adultes qui se sont vendus eux-mêmes. Les prix ordinaires sont de 80 à 120 ticaux (280 à 420 francs) pour les hommes, et de 60 à 100 ticaux (200 à 300 francs) pour les femmes. La majeure partie des esclaves se compose de débiteurs qui se mettent en condition chez leurs créanciers jusqu'à ce qu'ils soient en mesure d'acquitter leur dette. Leurs services représentent l'intérêt du capital, et comme à Siam l'intérêt de l'argent est de 30 pour 100 par an, il y a beaucoup d'individus qui préfèrent aliéner momentanément leur liberté plutôt que d'acquitter un impôt aussi lourd. Lorsqu'ils ne sont pas satisfaits de leur maître, ils en cherchent un autre qui consente à rembourser au premier le capital de leur dette, et qui les prenne à son service. L'esclavage se trouve ainsi tempéré par le droit réservé à l'esclave de changer de maître. Enfin les esclaves à Siam sont traités avec une grande douceur; ce sont les familiers, les cliens de la maison. Les mœurs, ainsi que la loi, les protégent contre toute rigueur inutile.

Le règlement sur l'esclavage remonte à près d'un siècle. Les principales lois et les coutumes en vigueur à Siam ne sont pas moins anciennes. Mgr Pallegoix a tenté d'écrire, à l'aide des annales indigènes, un résumé de l'histoire siamoise; mais il n'a recueilli que des documens très confus. On a peine à se reconnaître au milieu des récits fabuleux qui précèdent la fondation de la capitale, Ayuthia, en 1350 de l'ère chrétienne. L'histoire moderne elle-même n'est pas beaucoup plus claire : ce ne sont que révolutions de palais, luttes intestines ou guerres terribles soutenues contre les habitans du Laos, les Birmans, et surtout contre le Pégu. En 1543, le roi de Pégu vint attaquer les Siamois à la tête de 300,000 hommes et de 700 éléphans. En 1547, il revint mettre le siége devant Ayuthia avec une armée de 900,000 hommes, 7,000 éléphans et 15,000 chevaux. Il était ja-

loux de la prospérité du royaume de Siam, qui possédait alors sept éléphans blancs! En 1555, il attaqua de nouveau la ville avec une armée encore plus nombreuse, il s'en rendit maître, et emmena en captivité toute la population. Faut-il ajouter foi à ces chiffres prodigieux, à ces immenses mouvemens d'armées, à ces luttes gigantesques? Il est permis d'hésiter, et pourtant, quand on visite les ruines d'Ayuthia, on est tenté de ne point trouver trop invraisemblables ces étranges récits. Les vastes palais qui jonchent le sol de leurs débris, les dômes élevés des pagodes sous lesquelles se dressent encore dans leur immobilité séculaire les colossales statues de Bouddha; plus loin, une pyramide de 400 pieds de haut, dont la flèche d'or va percer la nue, tous ces monumens, muets témoins du passé, attestent que le royaume de Siam a eu ses jours de grandeur et de richesse presque inouie. Quel contraste présente l'époque actuelle! Les innombrables armées d'autrefois sont réduites à quelques milliers d'hommes; les escadrons d'éléphans qui repoussaient les charges des éléphans du Pégu sont licenciés. La dynastie régnante, qui occupe le trône depuis la fin du dernier siècle (1782), et qui en est à son troisième souverain, n'a eu à soutenir que de petites guerres contre les Birmans et les Cochinchinois, et semble avoir oublié les traditions guerrières des anciennes dynasties.

Les Siamois professent le bouddhisme. Mgr Pallegoix a exposé longuement la doctrine et raconté d'après les livres sacrés la vie de Bouddha. Missionnaire chrétien, il a dû se livrer à une étude approfondie de la religion qu'il venait combattre, et il faut lui savoir gré de la modération équitable qui inspire son langage quand il parle du bouddhisme, signalant les erreurs d'une croyance qui aboutit fatalement au complet anéantissement de l'âme humaine fatiguée de ses multiples transmigrations, mais aussi mettant en relief les qualités morales de la doctrine, l'influence que les préceptes de Bouddha ont exercée sur les sociétés orientales, et l'importance incontestable d'une religion qui compte sur le globe près de 200 millions de sectateurs. C'est du reste un trait particulier que l'on a remarqué fréquemment dans le caractère de ces courageux apôtres, qui vont planter sur les terres lointaines, au milieu de la superstition triomphante et en face des temples consacrés à Bouddha ou à Confucius, le drapeau du christianisme. Ils se sentent généreusement portés à l'indulgence pour l'ennemi contre lequel ils ont à lutter. Ils laissent à d'autres le mépris stérile et les déclamations insultantes. Peu suspects de transiger avec l'erreur, ils fouillent patiemment les origines des superstitions pour en dégager le principe philosophique ou moral qui s'y trouve plus ou moins profondément déposé. Comment expliquer autrement l'empire que depuis des siècles ces superstitions ont conservé sur les consciences

de tant de générations humaines? Il semble que, remontant ainsi le courant des traditions, les missionnaires espèrent découvrir au fond de ces antiques doctrines quelques étincelles de l'éternelle vérité pour les rallumer au foyer du christianisme.

Les Siamois sont pieux; s'ils ne connaissent que très imparfaitement les dogmes fort compliqués du bouddhisme, ils s'acquittent avec ferveur de leurs devoirs religieux, récitent régulièrement les prières et se montrent très respectueux pour leurs bonzes. Ces bonzes ou *talapoins* vivent dans des couvens; ils sont au nombre de plus de cent mille pour tout le royaume, et on en compte environ dix mille à Bangkok seulement. Leur costume est jaune; ils doivent avoir toujours la tête et les sourcils rasés; ils portent une besace qui contient une marmite en fer; ils tiennent à la main un éventail de feuilles de palmier (*talapot;* c'est de là sans doute que vient le nom de talapoins qui leur a été depuis longtemps donné par les Européens), et ils gardent cet éventail ouvert devant les yeux, afin de ne pas être distraits dans leurs méditations par la vue des objets extérieurs. Les talapoins sont organisés hiérarchiquement. Le roi est le chef de l'église; le titre de protecteur et de conservateur de la secte de Bouddha figure au premier rang parmi les nombreux titres apposés en tête des actes officiels. Un prince du sang royal, assisté de plusieurs commissaires qui forment, sous sa présidence, une sorte de tribunal ecclésiastique, est chargé de la haute administration des affaires religieuses. Chaque couvent est gouverné par un supérieur que nomme le roi; puis viennent les vicaires, les secrétaires, les simples moines, et enfin les novices. Autrefois les talapoins étaient liés par un vœu perpétuel : dès qu'ils avaient été admis à porter l'habit jaune, ils ne le quittaient qu'au moment de mourir; mais peu à peu les vœux perpétuels ont été abolis. On devient talapoin, on rentre dans la vie civile, on redevient talapoin; quelques formalités suffisent pour ces divers changemens de condition, et cette facilité explique la multiplicité des prêtres siamois. On est talapoin par piété, par ambition pour jouir de certains priviléges et du respect attachés à l'habit ecclésiastique, par paresse pour vivre d'aumônes, ou par passe-temps, quand on n'a rien de mieux à faire. Une grande partie de la population siamoise, les riches comme les pauvres, passent ainsi au moins quelques mois de leur vie dans un couvent. C'est dans leur pensée un acte méritoire, une sorte de purification, qui profite même aux âmes des parens défunts. On voit des riches donner la liberté à des esclaves à la condition que ceux-ci se feront talapoins. Pendant les trois mois de la saison pluvieuse, les bonzes sont tenus de demeurer dans les monastères, où ils sont soumis aux règles de la discipline; le reste de l'année, il leur est permis de voyager. Le livre des commandemens

que doivent observer les talapoins comprend deux cent vingt-sept articles; il recommande avec les plus minutieux détails la pratique de toutes les vertus et proscrit tous les vices; de plus, il réglemente jusqu'aux moindres actes de la vie matérielle. La continence la plus absolue est ordonnée, au point que la loi défend d'aller dans une barque qui aurait servi à une femme, ou de monter une jument ou un éléphant femelle. Il ne faut ni tuer ni frapper les animaux; en conséquence il est interdit de cultiver la terre, parce qu'on s'exposerait à tuer un ver ou un insecte, de couper les arbres, de faire cuire du riz, parce que le riz et les arbres contiennent des germes de vie; on doit même passer à travers un linge l'eau que l'on veut boire, de peur qu'il ne s'y trouve des animalcules. Les talapoins ne peuvent ni acheter ni vendre; toute occupation temporelle leur est défendue: la règle les condamne pour ainsi dire à une insensibilité complète, et dès-lors elle leur prescrit de vivre seulement d'aumônes. « On trouve, dit Mgr Pallegoix, dans les livres sacrés de très beaux sermons de Bouddha, dans lesquels il inculque aux talapoins des vertus sublimes et dignes d'un vrai philosophe. Par exemple, en leur parlant de l'instabilité des choses humaines, il leur dit : « Ne vous attachez pas aux biens de ce monde, parce qu'ils vous échapperont malgré vous; rien dans l'univers ne vous appartient; votre personne même n'est pas à vous, puisque vous ne pouvez la maintenir dans le même état, et qu'elle change continuellement de forme. » Il leur ordonne aussi de n'avoir ni amour ni haine pour quoi que ce soit, d'établir leur âme dans un état d'indifférence telle que les biens et les maux les trouvent également insensibles, qu'ils ne soient pas plus touchés des louanges que des injures, des bons traitemens que des persécutions, qu'ils supportent la faim, la soif, les privations, les maladies et même la mort avec une égalité d'âme imperturbable. » Voilà en quelques mots la philosophie de la doctrine : l'insensibilité morale, l'inaction matérielle, et, comme conséquence logique, la mendicité. De tous les préceptes de Bouddha, celui qui est le mieux observé, c'est l'article qui prescrit de vivre d'aumônes. Chaque jour, les talapoins se mettent en campagne avec leur besace et leur marmite réglementaire, et ils vont recueillir les provisions, les présens de toute sorte que leur prodigue la charité publique. Donner à un talapoin, c'est donner à Bouddha, et la population s'empresse d'accomplir ce pieux devoir. Le roi, la reine et les principales concubines font tous les jours, de leurs propres mains, à un nombre considérable de bonzes des distributions de vivres et d'aumônes. La récolte est rapportée au couvent. Les talapoins lettrés, qui se livrent à la prédication, sont fréquemment invités à se rendre dans les maisons des riches, où leurs sermons sont rémunérés par des présens; ils parviennent ainsi à se créer un pé-

cule dont ils pourront jouir lorsqu'ils rentreront dans la vie civile. Les talapoins sont d'ailleurs exempts d'impôts, de corvées, de tout service public. Leur costume jaune, honoré et salué par tous, par le roi de Siam lui-même, les élève au-dessus des lois, et leur assigne dans la société un rang exceptionnel.

La piété des Siamois n'est point exempte de superstition. On entretient à la cour des astrologues indiens qui prédisent la pluie et le beau temps, la paix et la guerre, et qui déterminent les jours heureux et les jours néfastes. De même le peuple consulte les devins et les diseurs de bonne aventure; il porte des amulettes, il croit à la vertu des nombres impairs, il dresse des autels aux génies protecteurs de la famille, il craint les sorciers et s'adresse aux magiciens, etc. Bouddha a défendu sévèrement toute pratique superstitieuse; c'est dans les livres des brahmes que les Siamois ont puisé la plupart de ces croyances ridicules. On se figure généralement, d'après les récits des voyageurs, que les Siamois, de même que les Cochinchinois et les Birmans, adorent l'éléphant blanc comme un dieu, et que ce culte se rattache à la religion bouddhique. Mgr Pallegoix explique que « les Siamois ne reconnaissent aucun dieu, pas même Bouddha; mais comme, d'après leur système de métempsycose, les Bouddhas, dans leurs générations successives, seront nécessairement singes blancs, moineaux blancs, éléphans blancs, ils ont de grands égards pour tous les animaux albinos, et en particulier pour l'éléphant blanc; ils croient qu'il est animé par quelque héros ou grand roi qui deviendra un jour Bouddha, et qu'il porte bonheur au pays qui le possède. » Cette croyance ou plutôt cette superstition est très ancienne. Les éléphans blancs sont logés dans un palais; ils ont rang de mandarins de première classe; ils sont servis par des officiers; leur mort est pour la cour et pour toute la population un grand sujet de deuil. Les envoyés européens qui ont récemment visité la capitale de Siam décrivent, avec les mêmes détails, les honneurs extraordinaires décernés aux éléphans blancs. Cela peut être pittoresque, mais on ne saurait lire de tels récits sans éprouver un sentiment de dégoût. Ces peuples orientaux, que nous voyons si platement obséquieux devant un éléphant, sont policés, intelligens, lettrés même; rien chez eux n'excuse cette incroyable idolâtrie.

Toutes les religions étrangères sont tolérées à Siam. A côté des pagodes consacrées à Bouddha, on voit s'élever les mosquées des musulmans et les églises des chrétiens. Les lettrés acceptent volontiers la controverse : ils accordent que le christianisme renferme de grandes vérités et des enseignemens sublimes; mais, suivant eux, les préceptes de Bouddha sont également dignes d'admiration, et pourquoi dès-lors changer de croyance? Chaque pays a sa religion,

et rien n'empêche que toutes les religions ne soient bonnes. Il en est de même des fruits; différens sous chaque latitude, ils peuvent avoir une égale saveur. De tels raisonnemens expliquent la parfaite tolérance des Siamois et la répugnance qu'ils éprouvent à se convertir au christianisme. Il y a bientôt deux siècles que le premier missionnaire catholique, l'évêque de Berythe, débarqua à Bangkok (1662), et commença l'œuvre de la propagande. Mgr Pallegoix raconte longuement l'histoire de la mission; il rappelle les efforts tentés, surtout pendant le XVIIIe siècle, pour étendre dans les divers états dépendans du royaume de Siam l'empire de la foi romaine; il retrace les périodes de persécution que la mission eut à traverser, non point par suite de sa doctrine, mais à raison de son origine européenne; il rend hommage à la protection qu'il a obtenue personnellement depuis son arrivée à Siam (1830), et reconnaît les facilités nouvelles qu'il a obtenues du souverain actuel pour l'établissement d'églises, de séminaires et d'écoles catholiques. Cette histoire, fort intéressante d'ailleurs et très édifiante, de la mission de Siam devait nécessairement occuper une large place dans l'ouvrage de Mgr Pallegoix, et on ne la lira point sans émotion, car les âmes les plus indifférentes et les plus rebelles à l'action de la grâce y trouveront au moins l'attrait qui s'attache invinciblement au spectacle d'une lutte courageuse entreprise contre les idées de tout un peuple par une poignée d'hommes succombant sans éclat et relevés sans interruption au poste de la propagande : lutte ingrate pourtant et bien faiblement récompensée ici-bas, s'il faut en juger par les résultats. On ne comptait encore en 1853, dans tout le royaume de Siam, que 7,050 catholiques, 4,050 à Bangkok, résidence de l'évêque, et 3,000 dans les provinces. Ils habitent en général des villages ou camps séparés sur des terrains qui leur ont été donnés par le roi, et où ils peuvent se livrer en toute liberté à l'exercice de leur culte. La plupart des convertis ont été recrutés dans la population chinoise et annamite; le nombre des prosélytes siamois est presque imperceptible. Quelques milliers de fidèles à peine, voilà donc le produit de l'œuvre à laquelle se consacrent un vicaire apostolique, neuf missionnaires européens et quatre prêtres indigènes, rivalisant de piété et d'habileté pour faire lever des semences jetées depuis deux siècles dans un sol stérile, possédant un séminaire, quatre couvens de femmes et plusieurs écoles, se multipliant par des prodiges d'organisation qui eussent assuré la prospérité de toute entreprise temporelle, et par-dessus tout, dans un pays où la faveur d'en haut est si puissante, jouissant de la protection du souverain!

Mgr Pallegoix cite avec reconnaissance ce trait du roi de Siam, qui, peu de temps avant son avénement, remit entre les mains d'un mandarin chrétien, général d'artillerie, 3,000 Annamites, prisonniers

de guerre, en recommandant de leur enseigner le catholicisme. Le roi a voulu sans doute être agréable à la mission en lui procurant d'un seul coup un bataillon de recrues; mais il est probable que, s'il a livré si aisément des Annamites, il n'aurait point enrôlé ses Siamois sous la bannière chrétienne. Il y a même, sinon la marque d'une grande indifférence, au moins l'indice d'une certaine naïveté dans ce cadeau fait à la mission. Il convient de signaler encore divers moyens d'augmenter le nombre des baptêmes. Des personnes pieuses parcourent les villages où sévissent des épidémies; elles portent des médicamens, ce qui leur donne accès dans les cabanes, et elles profitent d'un moment favorable pour baptiser les enfans moribonds. On compte également sur l'achat des petits enfans à l'aide des fonds recueillis par l'œuvre de la Sainte-Enfance. Les enfans d'esclaves s'achèteraient à très bas prix; on les confierait à des familles chrétiennes, et ils seraient élevés dans la vraie religion. Il est bien plus facile, suivant la remarque judicieuse de Mgr Pallegoix, « de faire ainsi des chrétiens que de convertir les grandes personnes, qui tiennent ordinairement beaucoup à leurs superstitions (1). »

Sans manquer au respect que commande une œuvre sainte, on est involontairement porté à sourire en présence des procédés appliqués à la conversion des infidèles. Rien n'arrête ces infatigables sauveurs d'âmes : soit qu'ils baptisent par surprise l'enfant qui se meurt dans les bras d'une mère désolée, soit qu'ils achètent à prix d'argent des prosélytes à la mamelle, leur mission est accomplie, ils font des chrétiens; mais, à envisager les choses sérieusement, n'est-ce point de leur part un touchant aveu d'impuissance que cette ardeur excessive à s'emparer d'âmes sans défense, alors que, parmi « les grandes personnes, » les conversions demeurent si rares? Le dénombrement des chrétiens à Siam est là qui atteste l'inutilité presque absolue des sacrifices et des travaux de la propagande. Mgr Pallegoix ne se dissimule pas cette situation, qui serait désespérante pour

(1) Voici, sur le même sujet, d'intéressans détails extraits de la relation du comte de Forbin, qui accompagnait l'ambassade de M. de Chaumont : « Le roi (Louis XIV) me demanda si les missionnaires faisaient beaucoup de fruit à Siam, et en particulier s'ils avaient déjà converti beaucoup de Siamois. — Pas un seul, sire, lui répondis-je; mais comme la plus grande partie des peuples qui habitent ce royaume n'est qu'un amas de différentes nations, et qu'il y a parmi les Siamois un grand nombre de Portugais, de Cochinchinois, de Japonais, qui sont chrétiens, ces bons missionnaires en prennent soin et leur administrent les sacremens. Ils vont d'un village à l'autre et s'introduisent dans les maisons sous prétexte de la médecine qu'ils exercent et des petits remèdes qu'ils distribuent; mais, avec tout cela, leur industrie n'a encore rien produit en faveur de la religion. Le plus grand bien qu'ils fassent est de baptiser les enfans des Siamois qu'ils trouvent exposés dans les campagnes, car ces peuples, qui sont fort pauvres, n'élèvent que peu de leurs enfans, et ils exposent tout le reste, ce qui n'est pas un crime chez eux. C'est au baptême de ces enfans que se réduit tout le fruit que les missions produisent dans ce pays. »

tout autre que pour un missionnaire, et il signale les principaux obstacles qui s'opposent aux progrès de la foi chrétienne. En premier lieu, c'est la polygamie, les nobles et les riches se souciant peu d'embrasser une religion qui les obligerait à congédier leurs concubines; puis c'est l'éducation que tous les Siamois reçoivent dans les pagodes, où ils passent un temps plus ou moins long en qualité de talapoins. C'est ensuite la défiance qu'inspire, au point de vue politique, un culte importé par des Européens; il n'est pas surprenant que, témoins des envahissemens successifs de l'Angleterre, de l'Espagne, du Portugal, de la Hollande, dans les diverses contrées de l'Asie, les Siamois, de même que les Japonais et les Chinois, se tiennent en garde contre les missionnaires étrangers qui leur apparaissent comme une avant-garde de la conquête. Il faut une confiance bien robuste pour lutter contre de telles difficultés. En Chine et en Cochinchine, où le christianisme a subi de nombreuses et cruelles persécutions, le chiffre des convertis est relativement plus considérable qu'à Siam, où, d'après le témoignage des missionnaires, le travail de la propagande a été favorisé, non-seulement par l'esprit de tolérance qui règne parmi le peuple, mais encore par la bienveillance personnelle de plusieurs souverains. Cette remarque est peu encourageante pour l'avenir des missions catholiques dans l'extrême Orient, et en particulier à Siam : elle démontre en effet que le christianisme rencontre plus d'obstacles dans les dispositions mêmes des peuples, aveuglément attachés à leurs vieilles croyances, que dans les persécutions.

Les missionnaires protestans se sont établis à Bangkok vers 1830. C'est le docteur Gutzlaff qui leur a ouvert la voie. Il a résidé trois ans dans le pays, et, à son départ, il promettait à ses successeurs une abondante moisson de chrétiens. Ses espérances ont été complétement déçues. Le témoignage de Mgr Pallegoix pourrait, à cet égard, paraître suspect; mais nous avons celui de sir John Bowring, qui constate sans détour l'insuccès de ses coreligionnaires. Les missionnaires protestans, au nombre de huit ou dix, mariés pour la plupart, résident à Bangkok; ils dépendent de trois associations différentes, qui ont leur siége aux États-Unis. Leurs principales occupations consistent à traduire et à imprimer la Bible en siamois, à la répandre par milliers d'exemplaires, à tenir des écoles, et, pour quelques-uns, à exercer la médecine. Ils sont généralement respectés, le roi et les mandarins les consultent volontiers sur les matières de science; mais, quant à l'effet de leur propagande religieuse sur les populations, il est à peu près nul. Les bonzes ou talapoins étant astreints au célibat, les Siamois ne comprennent point qu'un prêtre puisse être marié et avoir une famille. Selon leurs idées, empruntées à la doctrine bouddhique, les ministres protestans ne seraient

pas, au même degré que les prêtres catholiques, revêtus du caractère sacré. L'entretien des missions américaines doit être fort coûteux : l'impression et la distribution des Bibles entraînent des dépenses considérables. On sait que les sociétés religieuses de l'Angleterre et des États-Unis ont couvert de bibles le monde entier : sir John Bowring estime avec raison que ce mode de prédication, très facile assurément, est tout à fait stérile. Les Siamois, les Chinois, les Annamites, ramassent ces bibles, qu'on leur jette ainsi à profusion, et ils les rangent soigneusement dans leurs bibliothèques; mais il n'est pas bien sûr qu'ils les lisent, et peut-être cet empressement qu'ils mettent à se saisir des exemplaires colportés par les ministres protestans, provient-il uniquement du sentiment de respect que ces peuples professent pour les livres en général. Il serait cruel de penser, comme le déclarait ingénument un missionnaire américain à sir John Bowring, que les Siamois aimeraient encore mieux recevoir des brochures de papier blanc que des bibles imprimées. Le résultat le plus clair de tant d'efforts, c'est d'entretenir à Bangkok une sorte d'académie européenne pour l'étude de la langue et de la littérature siamoise. On compte parmi ces infatigables traducteurs et distributeurs de la Bible des philologues distingués; les prêtres catholiques ne se sont point laissé distancer sous ce rapport, témoins le dictionnaire et la grammaire de la langue thaï publiés par Mgr Pallegoix. La connaissance approfondie de l'idiome indigène facilitera singulièrement, dans un prochain avenir, les recherches de l'érudition européenne sur les vieilles annales de Siam, ainsi que les progrès de notre civilisation, de nos idées, de notre commerce. On doit donc, à ce point de vue, suivre avec intérêt les travaux des presses chrétiennes établies à Bangkok.

Les relations du royaume de Siam avec l'Europe remontent aux premiers temps où les Portugais devinrent si puissans dans l'Inde. Dès 1511, Albuquerque envoya une ambassade à Ayuthia, et les Portugais obtinrent l'autorisation d'y fonder une factorerie. En 1548, l'histoire nous montre un détachement de soldats portugais combattant vaillamment sous les drapeaux du roi de Siam pour défendre la capitale attaquée par une armée du Pégu. Pendant tout le XVIe siècle, le pavillon de Portugal fut le seul qui se montrât dans les eaux du fleuve Meïnam, et il y a laissé un tel prestige, que trois siècles plus tard, en 1822, le roi de Siam demandait à un envoyé anglais, M. Crawfurd, si le roi de la Grande-Bretagne était l'allié de la cour de Lisbonne, indiquant, par cette question inattendue, que la qualité d'allié du Portugal était à ses yeux la plus haute marque de grandeur et la plus précieuse recommandation. Dans les premières années du XVIIe siècle, les Hollandais et les Anglais parurent à Siam et commencèrent à ébranler la suprématie du Portugal. Leurs

comptoirs d'Ayuthia devinrent florissans. En 1685, se présentèrent les Français dans des conditions assez singulières. Un Grec, Constantin Phaulcon, qui, d'aventures en aventures, était arrivé à occuper la première place dans les conseils du roi de Siam, imagina d'établir des relations diplomatiques entre la cour d'Ayuthia et Louis XIV. Flatté dans son orgueil par les avances qui lui étaient faites du fond de l'Asie, et désireux de conquérir à la foi romaine comme à l'influence française un état dont on lui avait vanté la richesse, le grand roi envoya à Siam M. de Chaumont, avec une suite brillante et six jésuites. L'abbé de Choisy et le père Tachard, qui accompagnaient M. de Chaumont, ont raconté les curieux détails de cette ambassade. Les rapports établis et soigneusement entretenus par Phaulcon se continuèrent pendant quelques années. En 1687, Louis XIV fit partir pour Siam une seconde mission sous la conduite de M. La Loubère, et un millier de soldats français qui devaient, en vertu d'un traité, occuper les places de Mergui et de Bangkok. Tout allait au mieux, lorsqu'en 1690 une révolution renversa Phaulcon et fut suivie de l'expulsion des troupes françaises : étrange épisode qui se détache, au milieu des grandeurs épiques du règne de Louis XIV, comme un chapitre de roman!

En 1717, sous Philippe V, le capitaine-général des îles Philippines envoya à Siam un ambassadeur, don Gregorio Bustamente Bustillo, qui réussit à conclure un traité de commerce et obtint un emplacement pour l'érection d'une factorerie espagnole; mais un malentendu amena une rupture avant même que le traité eût été mis à exécution. — Durant le XVIIIe siècle, l'attention se détourna du royaume de Siam. Lorsque la paix eut été rendue à l'Europe en 1815, les principales nations maritimes explorèrent de nouveau les contrées de l'extrême Orient. En 1822, la compagnie des Indes expédia à Bangkok M. Crawfurd, et en 1826 le capitaine Burney, pour négocier une alliance politique et une convention commerciale. Le premier de ces ambassadeurs échoua complétement, le second fut plus heureux; mais les conditions qu'il arracha à la défiance ombrageuse de la cour de Siam ne tardèrent pas à être jugées insuffisantes, et en 1850 sir James Brooke, le fameux rajah de Sarawak, se rendit à Bangkok en qualité de plénipotentiaire de la reine Victoria: il revint sans traité. Le gouvernement anglais ne se tint pas pour battu, et en 1855 il chargea sir John Bowring de faire une nouvelle tentative pour ouvrir définitivement au pavillon et à l'industrie britanniques le marché siamois. Cette dernière mission aboutit à la signature d'un traité. Les États-Unis, qui dès 1833 avaient conclu une convention avec Siam (par l'intermédiaire de M. Roberts), voulurent en 1850 rouvrir les négociations; mais leur représentant, M. Ballestier, ne fut même pas reçu à la cour. L'avénement du souverain actuel et

le succès obtenu par sir John Bowring les engagèrent à envoyer vers la fin de 1855 un nouveau plénipotentiaire, M. Townsend Harris, qui remporta de Bangkok une convention analogue à celle que l'Angleterre avait conclue avec Siam. Enfin la France se présenta à son tour, et le 15 août 1856, un traité d'amitié et de commerce fut signé à Bangkok par M. de Montigny.

Tel est le résumé des négociations successivement engagées par les puissances européennes et par les États-Unis avec le royaume de Siam. Il a fallu longtemps et à plusieurs reprises frapper au seuil pour faire pénétrer dans ce pays le commerce de l'Occident. En lisant l'intéressante relation que sir John Bowring a récemment publiée sur sa mission, on appréciera les difficultés que devaient rencontrer les diplomates européens dans leurs rapports avec la cour de Bangkok. C'est une étude instructive égayée par de curieuses scènes de mœurs. Nous avons raconté déjà les impressions de voyage d'un ambassadeur américain au Japon (1) : voici le journal d'un ambassadeur anglais à Siam. Ce sont deux tableaux d'une même galerie où sont représentés d'après nature, avec leurs traits singuliers et sous de vives couleurs, les hommes et les choses de l'Orient.

II.

Sir John Bowring arriva, le 25 mars 1855, à l'embouchure du fleuve Meïnam. Il était embarqué sur le *Rattler,* corvette à hélice. La première visite qu'il reçut à bord fut celle de la douane. On eut assez de peine à s'entendre. Sir John s'adressait en chinois mandarin à un lettré de sa suite; le lettré traduisait la phrase en chinois de Canton; un Cantonais la transmettait en chinois du Fokien; un Fokienois la rendait en siamois. On se figure ce que pouvait devenir la pensée de deux interlocuteurs à la suite de ces transformations presque aussi nombreuses que celles de Bouddha. Les douaniers prirent le parti de retourner, dans leur embarcation, au port de Paknam, où ils furent suivis par plusieurs officiers de la corvette chargés de voir le gouverneur et d'annoncer la venue du plénipotentiaire anglais. Le gouverneur était un frère du premier ministre, et il fit aux envoyés de sir John Bowring un accueil favorable. On apprit néanmoins qu'il existait à la cour un parti hostile aux Européens, et qu'on y agitait la question de savoir s'il ne vaudrait pas mieux éconduire le nouvel ambassadeur en persévérant dans la politique d'exclusion qui avait été adoptée, sous le règne précédent, à l'égard de sir James Brooke et de M. Ballestier. Il régnait donc une certaine anxiété à bord du *Rattler*, où l'on attendait une marée assez haute pour franchir la barre du fleuve.

(1) *Une Ambassade américaine au Japon, Revue des Deux Mondes* du 1er avril 1857.

Ces inquiétudes furent en partie dissipées, le 28 mars, par une lettre du roi de Siam, qui exprimait à son « respectable et gracieux ami, » son excellence sir John Bowring, combien il était heureux de sa visite. Il lui annonçait en même temps que des ordres étaient donnés pour le recevoir dignement à Paknam et pour l'amener à Bangkok. La lettre du roi, écrite en anglais, était rédigée dans les termes les plus aimables; mais elle omettait un point essentiel : le *Rattler* serait-il autorisé à remonter le Meïnam jusqu'à la capitale, et pourrait-il ainsi déplier, aux yeux de la population siamoise, le pavillon de l'ambassadeur britannique? La question fut décidée le 29 : on convint que sir John Bowring et sa suite seraient transportés à Bangkok dans les embarcations royales, conformément au cérémonial en usage pour les ambassades étrangères, que le *Rattler* se mettrait en route le lendemain et mouillerait à l'entrée de la ville. Jusqu'au 3 avril, le temps fut exclusivement employé à débattre tous les détails de la réception qui serait faite à l'envoyé anglais. Sir John Bowring avait une trop grande expérience des habitudes de la politique orientale pour ne point savoir combien sont importantes, dans les relations officielles avec les souverains de ces pays, les moindres formalités de l'étiquette. On proposa en effet de lui appliquer les règles usitées à l'égard des ambassadeurs de Cochinchine ou d'Ava. Sir John Bowring avait et devait avoir des prétentions plus hautes : il exigea que le représentant de la reine d'Angleterre obtînt tous les honneurs qui avaient été décernés à l'ambassadeur du roi Louis XIV, et repoussa vivement l'assimilation que l'on semblait vouloir établir entre lui et les envoyés des nations asiatiques. La cour de Siam n'opposa point de sérieuse résistance à cette demande, et l'on s'entendit assez promptement sur les préliminaires des négociations.

Il ne se passait d'ailleurs pas de jour sans que sir John Bowring reçût du roi une épître familière attestant des dispositions très amicales et accompagnée de cadeaux. Les nombreux messagers ou visiteurs qui venaient à bord du *Rattler* se montraient aussi pleins de prévenances. Plusieurs d'entre eux savaient l'anglais; quelques-uns avaient même voyagé en Europe; ils causaient volontiers, interrogeant sur tout ce qu'ils voyaient à bord, provoquant les explications et les confidences, flattant l'orgueil de leurs hôtes par d'ingénieux complimens et esquivant ainsi l'obligation de répondre aux questions qu'on leur adressait sur leur pays. Ils avaient probablement un mot d'ordre : ils étaient chargés d'observer les allures des Anglais et de pénétrer leurs intentions, car l'arrivée d'un navire de guerre européen est toujours dans ces contrées un sujet de défiance; les bâtimens anglais notamment ont le privilége d'inspirer aux souverains et aux peuples de l'extrême Orient certaines inquiétudes. Est-ce la paix, est-ce la guerre qu'ils apportent dans les plis de leur pavillon?

L'histoire des royaumes de l'Inde et la guerre des Birmans sont pour les cours orientales un épouvantail bien naturel. Aussi les ministres siamois devaient-ils être fort désireux de connaître à l'avance le but réel de la présence du *Rattler* et de la mission confiée à sir John Bowring, et ce n'était point simplement par politesse que leurs agens, sous prétexte de porter des lettres ou des présens, se succédaient sans interruption à bord de la corvette. En tout cas, les impressions qu'ils recueillirent furent complétement favorables à l'ambassade, et le 3 avril, dans une entrevue avec le premier ministre, que le roi avait envoyé à Paknam, l'ambassadeur reçut de nouveau l'assurance qu'il trouverait à Bangkok le meilleur accueil.

Le même jour, à midi, sir John Bowring partit pour la capitale. On avait disposé quatorze embarcations, appartenant au roi, pour le transport de la mission. Le canot destiné à l'ambassadeur était magnifiquement orné. Avec deux yeux peints à l'avant et une queue se prolongeant à l'arrière, il avait la forme d'un poisson. D'élégantes peintures, où l'or brillait à profusion, couvraient les bordages. De riches tapis étaient étendus dans la chambre, que d'épais rideaux protégeaient contre les rayons du soleil. Le capitaine se tenait à la proue auprès d'une idole dorée, placée là sans doute pour conjurer les périls du voyage; deux grands avirons, manœuvrés à la poupe, dirigeaient la marche du canot, qui s'avançait rapidement sous les efforts de quarante rameurs. Les autres embarcations suivaient à distances égales. L'ensemble de cette flottille pavoisée, d'où s'échappaient par momens les bruyantes chansons des matelots, présentait un magique coup d'œil. C'était ainsi qu'au XVIIe siècle l'ambassade de Louis XIV avait solennellement remonté le Meïnam, et sir John Bowring pouvait reconnaître dans les honneurs qui lui étaient rendus sur les eaux siamoises le cérémonial minutieusement décrit par l'abbé de Choisy et par La Loubère.

A moitié route, la flottille s'arrêta pendant une demi-heure devant un petit port nommé Praklan, où la mission fut reçue par un mandarin qui offrit une copieuse collation. Ce fonctionnaire était d'origine portugaise; mais on eût hésité à deviner, sous l'uniforme grotesque dont il était fièrement affublé, sa descendance européenne. Il existe encore à Siam un certain nombre de vieilles familles portugaises; elles sont pour la plupart misérables, et se trouvent confondues avec les classes infimes de la population indigène : tristes débris qui rappellent le temps d'Albuquerque! Il faut, quand on les rencontre, s'incliner devant de tels souvenirs. Après avoir pris congé du mandarin, sir John Bowring se remit en route vers Bangkok, où il arriva à six heures du soir. Pendant tout le trajet, il avait admiré la végétation brillante et vigoureuse qui couvre les rives du Meïnam. Des deux côtés s'étendent de belles forêts, dont le feuillage, toujours

vert, est émaillé de fleurs et de fruits, et peuplé d'une multitude d'oiseaux aux mille couleurs. Par intervalles, on aperçoit les hameaux abrités sous des bouquets de bambous, ou la pointe dorée d'une pagode qui resplendit à travers un rideau d'arbres. Aux approches de Bangkok, le tableau s'anime sur le fleuve et sur les rives. Une foule de bateaux sillonne les eaux du Meïnam; les villages sont plus nombreux, les pagodes plus grandes; on reconnaît à leurs vastes proportions les monastères où vivent les talapoins, que l'on distingue de loin à leur costume jaune et à leur démarche solitaire. On entre enfin dans la ville, dont le fleuve, bordé de maisons construites sur pilotis, forme la principale rue. Sur une étendue de plusieurs milles, le Meïnam est couvert de bateaux de toute sorte, habités par une population très active. C'est, comme à Canton, une seconde ville assise sur l'eau. Au milieu du fleuve sont mouillées les grosses jonques qui font le voyage de Chine, les trois-mâts qui appartiennent au roi de Siam et qui visitent d'ordinaire les ports de Java et de l'Inde, où leur pavillon rouge, au centre duquel se détache l'image sacrée de l'éléphant blanc, commence à être bien connu.

L'entrée de Bangkok présente ainsi l'aspect le plus pittoresque; mais sir John Bowring ne pouvait, dès le premier jour, satisfaire sa curiosité de touriste. Le roi d'ailleurs ne lui en laissa point le loisir. A Paknam, l'ambassadeur recevait messages sur messages de son auguste ami. A peine installé à Bangkok, dans la maison qui lui avait été préparée par ordre du roi, il vit recommencer de plus belle cette correspondance infatigable. La grosse question du moment était le salut de vingt et un coups de canon que devait faire le *Rattler*, quand il arriverait à Bangkok. Le roi écrivit une lettre et envoya deux de ses favoris à sir John; il craignait que le bruit du canon n'effrayât le peuple, et jugeait nécessaire de publier une proclamation pour rassurer à l'avance les habitans de sa capitale. A onze heures du soir, seconde lettre du roi, accompagnée du texte de la proclamation. Le lendemain matin, le peuple était averti, et quand, à une heure de l'après-midi, le *Rattler* jeta l'ancre, il lui fut permis de faire le salut, que lui rendit immédiatement, par un nombre égal de coups de canon, l'artillerie d'un fort voisin du mouillage.

Le roi était très impatient de recevoir sir John Bowring. Aussi, en attendant que les dispositions eussent été prises pour l'audience officielle, voulut-il avoir une entrevue avec l'ambassadeur, qu'il manda le 4 au soir dans son palais. Dans ce premier entretien, il manifesta le désir d'entrer en relations avec l'Angleterre et de favoriser le commerce avec l'étranger. Il expliqua par divers motifs plus ou moins plausibles les échecs éprouvés par les ambassadeurs qui avaient précédé sir John Bowring à Bangkok; mais ce qui parais-

sait surtout le préoccuper, c'était l'impression que produirait en Cochinchine la conclusion d'un traité entre Siam et l'Angleterre. Peut-être, pensait-il, vont-ils s'imaginer que le roi de Siam a eu la main forcée, qu'il s'est humilié devant les exigences des Anglais, que sa dignité est atteinte! Et alors il engageait l'ambassadeur à passer par la Cochinchine avant de retourner à Hong-kong, et à conclure avec le souverain de ce pays une convention analogue au traité qui aurait été signé à Bangkok. De cette façon, il n'aurait plus à craindre de commentaires fâcheux, et les Cochinchinois seraient réduits au silence. Ce détail ne manque pas d'intérêt : il démontre que les cours de l'Asie ne sont point aussi indifférentes qu'on le suppose aux impressions de l'extérieur. Tout en paraissant se replier dans un isolement systématique, elles tiennent à connaître ce qui se passe au-delà de leurs frontières, et elles consultent attentivement l'opinion des contrées voisines. Cette attitude d'observation que les gouvernemens orientaux gardent les uns vis-à-vis des autres est assurément l'un des plus grands obstacles qui arrêtent les progrès de l'influence européenne. En effet, aux yeux des peuples asiatiques, toute concession faite à l'Europe est un acte de trahison et une marque de faiblesse; de là, parmi les souverains de l'extrême Orient, une profonde répugnance à traiter avec l'étranger. Ils craignent qu'on ne les accuse de compromettre la cause commune, d'ouvrir la porte à l'invasion des *barbares* et d'introduire lâchement l'ennemi dans la place. Si l'un d'eux, par hasard, se montre disposé à suivre les inspirations d'idées plus libérales, il désire au moins ne pas être seul à marcher dans de nouvelles voies, et demande pour ainsi dire qu'on lui fournisse une excuse en lui faisant des complices. Telle était la situation d'esprit du roi de Siam, lorsqu'il invitait l'ambassadeur anglais à se rendre également en Cochinchine, et ce conseil ou plutôt cette prière fut reproduit avec instance dans le cours des négociations. Sir John Bowring ne crut point devoir prendre à cet égard d'engagement formel; il donna seulement à entendre qu'il se concerterait avec le ministre de France pour faire une visite à l'empereur d'Annam. La conversation se porta ensuite sur d'autres sujets, et se prolongea plus de deux heures. Il fut entendu qu'avant d'engager officiellement une discussion diplomatique, l'ambassadeur et ses attachés se mettraient en rapports avec les hauts fonctionnaires, afin de préparer les bases d'un traité, et les deux interlocuteurs se séparèrent, fort satisfaits l'un et l'autre de cette première entrevue.

Dès le lendemain 5 avril, sir John Bowring visita le *phra-klang*, premier ministre, et le *phra-kalahom*, ministre des affaires étrangères. Le 6, il eut une conférence avec l'un des deux *somdetches* ou régens, qui, dans la hiérarchie du royaume, prennent rang im-

médiatement après les princes. Le même jour, il eut une seconde audience du roi, qui l'introduisit dans ses appartemens particuliers. Cette partie du palais est presque entièrement meublée à l'européenne. Tous les ornemens, parmi lesquels figurent des bustes de la reine Victoria et du prince Albert, de riches pendules, des baromètres, des thermomètres, etc., ont été apportés d'Angleterre. Quelques pièces renferment de belles collections de porcelaines de Chine. Le roi montra sa bibliothèque, composée de nombreux ouvrages anglais. Il discourut longuement sur l'histoire de Siam et sur les sciences de l'Europe; il récita en latin et en anglais les noms des signes du zodiaque, et, pour prouver qu'il était au courant des plus récentes découvertes, il demanda des nouvelles de la planète Neptune. Malheureusement l'éducation siamoise reparaissait par momens à travers ce brillant vernis d'érudition européenne. Ainsi le roi annonça que l'audience solennelle aurait lieu un lundi, les astrologues de la cour ayant déclaré que ce serait un jour propice, et cela fut dit le plus sérieusement du monde. Sir John Bowring dut s'incliner devant le décret des astrologues, qu'il ne s'attendait pas à voir apparaître dans cette conversation scientifique; mais en présence d'un tel argument pouvait-il se fier complétement aux bonnes dispositions du roi et de ses ministres? Qu'arriverait-il s'il prenait fantaisie aux astrologues de faire parler les étoiles contre le traité, et d'éconduire la mission anglaise sur l'avis de la planète Neptune? Sir John sentit involontairement sa confiance quelque peu ébranlée à la suite de cette seconde entrevue, pendant laquelle le roi, sauf une nouvelle insinuation sur l'affaire de la Cochinchine, évita soigneusement d'aborder la question du traité. Le plénipotentiaire anglais résolut donc d'insister plus énergiquement pour que les négociations officielles s'ouvrissent sans retard.

Enfin le 8 avril, le *phra-kalahom* fit connaître que cinq plénipotentiaires siamois étaient nommés, que l'on procéderait immédiatement à la discussion du traité, que l'audience solennelle suivrait la signature de l'acte diplomatique, et que plus tard le roi enverrait une ambassade en Angleterre. C'étaient de bonnes nouvelles. Le ministre ajouta que l'on serait disposé à concéder les principaux points débattus dans les conférences officieuses qui s'étaient succédé depuis l'arrivé du *Rattler*, et que probablement tout pourrait être terminé en trois jours. Les plénipotentiaires désignés par les deux rois étaient : un prince royal, les deux *somdetches*, le *phra-kalahom* et le *phra-klang*. Le prince royal passait pour un homme très éclairé et partisan des Européens; le premier ministre et le ministre des affaires étrangères avaient déjà donné la mesure de leurs dispositions libérales par l'empressement avec lequel ils avaient, dans les conférences officieuses, accueilli les ouvertures de l'am-

bassadeur anglais. L'un d'eux, le *phra-klang*, était depuis longtemps convaincu des avantages que le royaume de Siam doit retirer du commerce avec l'étranger, car dès 1835 il avait fait construire à Bangkok des navires marchands sur le modèle des bâtimens européens, et inauguré, pour le pavillon siamois, les voyages de long cours. Quant aux deux *somdetches*, on pouvait supposer que, soit par attachement à la politique traditionnelle du pays, soit par intérêt personnel, ils tenteraient de s'opposer au traité, ou tout au moins de repousser les clauses les plus importantes. Ces deux dignitaires exerçaient depuis plus de trente ans une influence prépondérante à la cour de Siam; c'étaient eux qui avaient fait échouer la mission de M. Crawfurd en 1822 et celle de sir James Brooke en 1851. Le plus jeune, chargé de l'administration des impôts, était d'ailleurs intéressé au maintien d'un système qui l'avait enrichi. Les *somdetches* représentaient ainsi, avec une autorité incontestable, le parti de la résistance; mais le choix des trois autres plénipotentiaires qui devaient décider la majorité était de nature à rassurer sir John Bowring et son principal secrétaire, M. Parkes, consul d'Angleterre à Canton, qui joua un rôle important dans ces négociations.

La mission confiée à l'ambassadeur anglais présentait, il faut le reconnaître, de graves difficultés. Il ne s'agissait de rien moins que de détruire presque entièrement le système économique en vigueur dans le royaume de Siam, et de remplacer par une législation précise le régime d'arbitraire auquel étaient jusqu'alors soumis les Européens résidant à Bangkok. Les produits du sol étaient grevés de lourdes taxes; toutes les branches d'industrie et de commerce formaient autant de monopoles affermés par le trésor royal. La plupart de ces monopoles étaient peu à peu tombés entre les mains des Chinois, passés maîtres en matière de perception et d'exactions. Sir John Bowring vit comparaître devant lui un vieux Chinois qui, pour sa part, en avait accaparé quatre-vingt-dix. Le malheureux, qui comptait sans doute aller jusqu'à la centaine, fut terrifié quand on lui annonça la chute imminente de ses chers monopoles. On s'explique aisément que sous un tel régime la production, entravée de mille manières, fût à peine suffisante pour les besoins du marché intérieur : tout élément d'échanges avec l'étranger avait disparu. Les marchandises importées et exportées par les navires européens étaient exemptes de droits de douane; mais ces navires avaient à payer des taxes exorbitantes de tonnage, qui pesaient en définitive sur leurs cargaisons. Quant aux résidens européens, il leur était interdit de posséder des établissemens fixes, de circuler en dehors de Bangkok; ils ne jouissaient d'aucune garantie pour leurs opérations de commerce, ni même pour leurs personnes. Aussi la population européenne était-elle toujours demeurée presque nulle.

Supprimer les taxes qui frappaient les produits de l'agriculture, abolir tous les monopoles, réviser les tarifs de douane et de navigation, fixer la condition des étrangers, instituer des consulats investis d'attributions judiciaires analogues à celles qui sont attachées aux consulats du Levant et de la Chine, voilà les mesures que le représentant de la Grande-Bretagne proposait de consacrer par un engagement solennel. Or, en supposant même qu'au point de vue politique le gouvernement siamois fût sincèrement décidé à nouer des relations régulières avec les puissances européennes, il était permis de douter qu'il acceptât une révolution aussi complète dans son système d'impôts, au risque de compromettre une portion considérable de ses revenus. Sir John Bowring, qui a été en Angleterre l'un des premiers et des plus ardens docteurs en *free-trade*, ne devait pas être embarrassé pour exposer aux Siamois les avantages que leur procurerait, particulièrement sous le rapport fiscal, la libre circulation de leurs produits; mais ses argumens seraient-ils bien compris? Quel résultat pouvait-il se promettre d'un cours d'économie politique professé sur les rives du Meïnam? Bien qu'il ne nous ait pas fait connaître dans sa relation trop sommaire les détails des discussions engagées sur les principaux articles du traité, il en dit assez pour que nous saisissions la physionomie des conférences, qui durèrent près de huit jours. A certains momens, il désespéra du succès; en écoutant les objections subitement opposées à des désirs qui paraissaient avoir été accueillis la veille, en voyant les délais apportés à la solution des points les moins contestables, il se demandait s'il n'était pas lui-même le jouet et la dupe de la diplomatie siamoise, si ce *phra-klang*, qui se donnait pour un partisan des étrangers, si ce *phra-kalahom*, qui s'emportait si violemment contre les scandales des monopoles et prêchait déjà le *free-trade* avec la ferveur d'un nouveau converti, si tous ces faux amis, y compris le roi, ne s'entendaient pas pour l'éconduire et le renvoyer à sa colonie de Hong-kong avec force complimens et sans traité! Une fois même, à l'occasion d'une conférence ajournée, il crut devoir manifester ouvertement sa défiance et recourir presque à la menace. Il se trompait : les plénipotentiaires étaient de bonne foi, la majorité insistait pour que le traité fût conclu au plus vite; mais à chaque réunion, et surtout dans les intervalles des séances, elle avait à lutter contre l'énergique opposition des *somdetches*. A la fin, elle l'emporta, et le 15 avril la rédaction des articles était arrêtée dans un sens conforme aux demandes de l'ambassadeur anglais.

Ces longues discussions auraient suffi pour occuper tous les instans de sir John Bowring; mais il fallait en outre subir les visites officielles, les réceptions, les fêtes, les dîners de cérémonie, etc., et la cour de Siam, qui compte deux rois, plusieurs princes, une foule

de hauts dignitaires, y compris les éléphans blancs, est réellement trop fatigante pour les ambassadeurs européens. Ce n'est pas une légère corvée que d'endosser l'uniforme par une chaleur de 35 degrés, de se tenir dignement assis au milieu d'une nuée de moustiques, et de se mettre au régime de la cuisine orientale! Il n'y a pas moyen cependant d'échapper à ces mille petites misères de la vie diplomatique. Ce n'est pas tout : à Siam, les détails de la mise en scène ne sont parfois réglés qu'à la suite de négociations très sérieuses. Les officiers européens seront-ils admis à se présenter devant le roi avec leurs armes? Déposera-t-on ses chaussures à la porte de la salle d'audience? Quelle place occupera l'ambassadeur? Où se tiendra chacun des membres de la mission? Questions fort graves, qui ne sauraient être résolues du premier coup. Sir John Bowring se reportait invariablement aux dispositions qui avaient été adoptées à l'égard de l'ambassade de Louis XIV, et l'on parvenait ainsi à s'entendre. L'audience solennelle, fixée au 16 avril, avait été précédée de nombreux pourparlers, qui firent sans doute passer plus d'une nuit blanche au grand-maître des cérémonies. Nous voici arrivés, dans la relation de sir John Bowring, à cette représentation extraordinaire. Le roi avait, on s'en souvient, désigné le lundi, jour cher aux astrologues!

Les canots du roi vinrent prendre l'ambassadeur et sa suite, qui furent conduits en grande pompe au débarcadère le plus voisin du palais. Là sir John monta dans une magnifique chaise à porteurs, soutenue par huit hommes et ombragée par un large parasol de couleur écarlate. Des chaises avaient été également préparées pour ses attachés et pour les officiers du *Rattler*. La longue procession se mit en marche sous une bonne escorte, et arriva promptement à l'une des portes de la résidence royale. Dès ce moment, elle eut à passer à travers une double haie de troupes. Ce déploiement militaire présentait le tableau le plus varié. Aux troupes régulières, vêtues à la façon des cipayes de l'Inde, armées de fusils et de sabres et disciplinées à l'européenne, succédait un détachement de soldats du Camboge; puis venaient les irréguliers du Laos, un bataillon d'Annamites, une bande de Malais; à chaque pas, des uniformes différens, si l'on peut donner le nom d'uniformes aux costumes singuliers qui couvraient, parfois très incomplétement, ce ramassis de soldats de tous les pays. Quant aux armes, il y avait là une collection de lances, de haches d'armes, d'arcs, de carquois, de boucliers, etc.; c'était un véritable musée. Des chevaux richement caparaçonnés et des éléphans chargés de leur attirail de guerre avaient leur place dans la haie. Sur le passage du cortége, les soldats réguliers présentaient les armes; les tambours, les tamtams, les fifres et les autres instrumens de la musique siamoise faisaient un effroyable

vacarme, auquel se mêlaient, sans que l'harmonie pût en être troublée, les cris de la foule, qui remplissait les cours et bravait, dans son empressement désordonné, les injonctions et les bambous de la police. Les chaises à porteurs s'arrêtèrent au seuil d'un édifice où la mission dut attendre les ordres du roi. On offrit du café et des cigares, et au bout de quelques instans les Anglais, sur une invitation apportée par un messager, se rendirent à pied à la salle d'audience, où ils trouvèrent les nobles et les hauts fonctionnaires réunis en grand nombre pour la solennité, tous à genoux et la tête inclinée dans l'attitude du plus profond respect.

Sir John alla immédiatement se placer devant un coussin qui lui avait été préparé à côté des premiers dignitaires. Le roi fit son entrée et s'assit sur un trône élevé. Il était couvert de vêtemens d'or; il portait sur la tête un bonnet orné de gros diamans, et on voyait briller à ses doigts de magnifiques bagues : sa couronne était posée auprès de lui. Dès qu'il apparut, les Siamois se couchèrent presque à terre, collant leurs fronts au parquet; les Anglais saluèrent et prirent place sur leurs coussins. La musique joua encore pendant quelque temps, puis sir John Bowring se leva et lut en anglais une harangue dans laquelle, après avoir remercié sa majesté de son excellent accueil, il exprima la confiance que le nouveau traité serait à la fois utile et honorable pour les deux pays. Ce discours fut immédiatement traduit en siamois et répété à voix haute par le frère du premier ministre. Le roi répondit assez longuement. Il reprit l'historique des diverses ambassades européennes qui s'étaient présentées à Siam. « Il y a peu d'années, dit-il, que nous connaissons la grandeur de la Grande-Bretagne et que nous pouvons apprécier la valeur de son alliance. » Il demanda avec intérêt si les négociations étaient complétement terminées, et voulut voir le texte du traité, en anglais et en siamois, pour juger par lui-même si la traduction était exacte et pour en conférer avec le second roi. « Siam, ajouta-t-il, est un bien pauvre pays, c'est une *jungle;* il ne faut pas s'attendre à y trouver les élémens d'un grand commerce. » Les Orientaux ne s'expriment jamais autrement sur leur pays, et cette modestie apparente n'a d'autre objet que d'éloigner autant que possible les Européens, dont ils suspectent plus ou moins les intentions et redoutent les convoitises. « Votre *jungle* deviendra un jardin, répondit sir John Bowring. Ce sera l'œuvre du commerce. » Le roi fit connaître son intention d'écrire une lettre à la reine Victoria. La conversation, assez banale d'ailleurs, dura près d'une demi-heure. Quand le roi se fut éloigné, on tira un rideau devant son trône; la musique joua de nouveau, et la noble assistance, fatiguée sans doute de l'attitude peu comfortable que lui avait trop longtemps imposée l'étiquette, se releva avec empressement pour entourer et complimenter les membres de

la mission. Sir John Bowring fut ensuite mandé auprès de sa majesté, qui lui réitéra, dans une audience particulière, les expressions de son bon vouloir à l'égard des Anglais, mit à sa disposition tous les produits de Siam que la mission désirerait emporter comme échantillon, et lui offrit en cadeau deux jeunes éléphans.

Une gracieuse scène de famille termina cette entrevue : le roi fit apporter une jolie petite fille de huit mois, qu'il présenta à sir John Bowring comme son vingt-troisième enfant. Trois mois après, il en était au vingt-septième. La polygamie produit ces énormes familles qui remplissent les demeures des princes, des nobles et des riches. Le premier roi possède, dit-on, pour sa part six cents concubines qui habitent un quartier de son palais, et qui sont gardées ou servies par plus de deux mille femmes, chargées de différentes fonctions au sein de ce vaste harem. Les étrangers ne sont pas admis à visiter les appartemens occupés par les concubines; on assure que ces mystérieuses retraites renferment, en mobilier, en costumes et en bijoux, de grandes richesses, accumulées pendant plusieurs règnes; mais il vaut mieux n'accepter qu'avec une certaine défiance les récits fantastiques qui entassent si aisément les trésors dans le palais du roi de Siam. Le chiffre même de six cents femmes est assez suspect. Le roi, qui tient à honneur de connaître les mœurs européennes, ne se dissimulait pas l'effet que devait produire sur les civilisés de l'Occident la polygamie élevée à une si haute puissance. « Expliquez-leur bien, dit-il plus d'une fois à sir John Bowring, que c'est une habitude orientale, consacrée par la loi et par l'usage, conforme à la religion de Bouddha. » Et en vérité on serait tenté de croire qu'en conservant dans son harem autant de concubines, il obéissait plutôt aux mœurs de son pays et aux exigences de sa dignité royale qu'à de grossiers et sensuels penchans, car, après avoir eu onze enfans, il se retira dans une pagode où, pendant vingt-six ans, il observa la plus stricte chasteté, et ce fut seulement à dater de son avénement au trône qu'il connut de nouveau, après une continence aussi longue, les douceurs de la paternité. Seize enfans de 1851 à 1855, complétant, avec les onze enfans nés antérieurement, le chiffre de vingt-sept, attestent cependant que l'ancien *talapoin* a pris la polygamie fort au sérieux, quoi qu'il pût en coûter à ses prétentions philosophiques. Posséder de nombreuses femmes, c'est, aux yeux du peuple, un signe de richesse et de grandeur; les nobles suivent du plus près qu'ils peuvent l'exemple du roi, et la polygamie est tellement enracinée dans les mœurs, que les missionnaires chrétiens y voient, non sans raison, l'un des obstacles les plus sérieux qui s'opposent à la propagation de leur foi.

L'ambassade profita de l'occasion solennelle du 16 avril pour visiter le palais, qui, avec ses hautes murailles blanches embrassant

une circonférence de près d'un mille, forme au milieu de Bangkok une véritable ville. Les cours, pavées de granit ou de marbre, sont entourées de beaux édifices qui servent de bureaux, de casernes, de magasins, etc. Les bâtimens consacrés à la demeure du roi et au harem se distinguent par une architecture plus élégante, mais ils sont éclipsés par les temples du bouddhisme. Mgr Pallegoix cite une de ces pagodes dont le pavé est recouvert de nattes d'argent, et dans laquelle se trouvent deux statues de Bouddha, l'une en or massif, l'autre faite d'une seule émeraude qui serait évaluée à plus d'un million de francs. Sir John Bowring s'accorde avec le savant évêque pour exalter la magnificence intérieure et extérieure des pagodes qu'il a visitées à Bangkok. La plupart de ces temples sont construits dans des proportions gigantesques : l'un d'eux renferme une statue de Bouddha endormi, qui mesure plus de cinquante mètres de long. L'or est répandu à profusion; chaque souverain se croyant obligé de marquer son règne par l'érection de splendides pagodes, toutes les richesses de Siam ont été enfouies dans ces monumens de la piété ou plutôt de la vanité royale.

Voici maintenant les écuries où vivent les éléphans. Ce fut un prince qui reçut du roi l'honorable mission d'introduire l'ambassade auprès de l'éléphant blanc. Ce noble animal est d'une couleur assez douteuse, plutôt rose que blanche; il a les yeux d'un Albinos. Il occupe un vaste appartement, où il est servi par un grand nombre de domestiques qui veillent attentivement à son bien-être. Il est richement caparaçonné et couvert d'étoffes brochées d'or, qu'il s'avise parfois de déchirer avec sa trompe; ces distractions attirent à sa seigneurie quelques coups de baguette qui la rappellent aux convenances. Pendant le jour, l'éléphant blanc demeure attaché à un poteau et reçoit ainsi les visites respectueuses des Siamois; la nuit, on le laisse libre. Il mangea avidement des cannes à sucre que lui présenta le prince, et il déploya ses grâces et ses talens devant l'ambassade, qu'il daigna saluer à plusieurs reprises en relevant sa trompe au-dessus du cou; c'est ainsi qu'on lui a appris à faire le *salam*. D'autres éléphans sont renfermés dans des écuries voisines, mais ils ne jouissent pas des mêmes honneurs; ce ne sont que des animaux de ménagerie. Le roi fit distribuer aux principaux membres de l'ambassade anglaise des gravures représentant l'éléphant blanc, et il offrit à sir John Bowring quelques poils de la queue de ce rare quadrupède; de plus, il eut soin de comprendre, parmi les cadeaux qu'il envoya à la reine d'Angleterre, une touffe de poils coupés sur la tête de l'éléphant. Un tel cadeau était aux yeux du roi de Siam l'une des plus grandes marques d'amitié qu'il pût donner à sa puissante alliée. Sir John Bowring

nous apprend que l'éléphant blanc, qu'il avait vu si beau, si bien portant, entouré de tant de respects, mangeant dans la main d'un prince, mourut le 8 septembre 1855. La cour de Siam fut profondément affligée de cette perte douloureuse, dont le roi fit part à sir John par une dépêche mélancolique, à laquelle étaient annexés, comme pièces à l'appui, un morceau de la peau de l'animal et des touffes de poils conservés dans l'esprit de vin. Ce précieux envoi figure aujourd'hui au musée de la Société zoologique de Londres. L'auguste défunt a été immédiatement remplacé par le plus blanc de la troupe; la royauté légitime de l'éléphant blanc ne saurait mourir.

Le 17 avril, sir John Bowring fut reçu par le second roi, dont le palais est à peu près aussi grand que celui du premier roi. Il y eut absolument les mêmes formalités, les mêmes cérémonies que la veille. Déploiement de troupes de toutes armes et de tous costumes, café et cigares dans une salle d'attente, prostration des nobles en présence de sa majesté, harangue de l'ambassadeur, réponse du roi, questions sur la santé de la reine Victoria et de sa famille, etc., toute cette mise en scène était calquée sur celle de la première audience. On crut remarquer dans le langage et dans l'attitude du second roi plus de distinction, une connaissance plus intime des habitudes européennes, un goût plus éclairé et plus intelligent pour les sciences de l'Occident. Le repas qui fut offert à l'ambassade après le départ du roi confirma cette première impression. Les mets, bien préparés et proprement servis, attestaient que les idées de progrès et de civilisation avaient pénétré dans les cuisines de sa majesté, et la renommée, d'accord avec la reconnaissance des courtisans, attribuait au roi lui-même cette importante réforme. Toutefois ce fut surtout dans ses entrevues particulières avec le second roi que sir John Bowring put apprécier par des signes plus sérieux la supériorité réelle de ce souverain. Il parle et écrit correctement l'anglais et paraît être tout à fait familiarisé avec les mœurs de l'Europe. Ses appartemens sont meublés à l'anglaise, avec le goût simple et élégant qui révèle le *gentleman*. Sa bibliothèque renferme les meilleurs ouvrages et les plus nouveaux. Des instrumens de mathématiques et d'astronomie, des modèles de bateaux à vapeur, des trophées d'armes décorent ses salons. Il aime la musique et joue agréablement de la flûte. Il prend un vif intérêt aux affaires de l'armée et de la flotte : son artillerie manœuvre à l'européenne, et les chantiers placés sous sa direction construisaient, en 1855, un *clipper* de 700 tonneaux, destiné à la navigation entre Siam et la Chine. Quant à la politique, bien qu'il ait ses ministres et ses hauts dignitaires aussi bien que le premier roi, il n'y intervient pas activement. Même après la signature du traité anglais, il déclarait à sir John Bowring n'avoir point connais-

sance des articles de cet acte diplomatique, dont le préambule le mentionne cependant comme partie contractante en qualité de second roi de Siam. Est-ce par goût qu'il se tient à l'écart ou par calcul? Craint-il de porter ombrage au premier roi? Quoi qu'il en soit, la cause européenne possède en lui, à Siam, un partisan fervent et éclairé.

Les deux rois faisaient, à l'égard des Anglais, assaut de politesses; les princes et les ministres, se conformant sans doute aux ordres qu'ils avaient reçus, multipliaient les fêtes et les repas en l'honneur de l'ambassade. Le premier roi donna dans la salle de spectacle de son palais deux représentations extraordinaires, où furent jouées plusieurs comédies dont les sujets étaient empruntés à l'histoire de Siam ou aux légendes de la Chine. Les rôles étaient tous remplis par de jeunes filles. On sait que dans le Céleste-Empire il est interdit aux femmes de paraître sur la scène, et que les rôles des comédies chinoises sont exclusivement confiés à des hommes. Faut-il croire, d'après le feuilleton consacré par sir John Bowring au théâtre du roi, que la règle contraire est observée à Siam? Cette opinion serait trop absolue, car, d'un autre côté, en signalant le goût extrême des Siamois pour la comédie et en retraçant la physionomie générale des représentations, Mgr Pallegoix parle d'acteurs aussi bien que d'actrices. Bornons-nous donc à dire que les comédies auxquelles assista l'ambassade étaient jouées par des femmes du harem, revêtues de costumes splendides et déployant dans leur jeu un certain talent mimique. Les pièces se chantent en récitatifs accompagnés par un orchestre; les principaux rôles sont muets et consistent simplement en pantomimes. La troupe royale se compose d'une centaine d'actrices, qui paraissent, ensemble ou successivement, sur la scène, et obéissent aux ordres de vieilles duègnes, maîtresses de chœurs ou de ballets. N'oublions pas les souffleuses, qui viennent en aide aux mémoires hésitantes, rappellent à l'ordre les actrices étourdies, et signalent les désordres de toilette qui peuvent se produire pendant le feu de l'action. Après cette rapide excursion dans les coulisses, regagnons les places destinées aux spectateurs : on est en plein air, des lampes, des bougies et de grosses mèches alimentées par des bassins d'huile de coco répandent une vive clarté; les courtisans et les privilégiés admis à la fête se tiennent respectueusement dans l'enceinte sous l'œil du roi, qui, assis à une fenêtre de ses appartemens en face du théâtre, domine le tableau. La pièce commence; l'intrigue se noue et se poursuit, à travers de nombreuses péripéties, entre un roi, une reine et deux concubines. Une scène représente le roi menant la reine au bain, où elle rencontre les concubines : jalousie, dispute, réconciliation. Dans une autre scène, la reine et les concubines se font apporter des miroirs, et elles luttent à qui saura s'habiller avec le

plus de grâce. Puis viennent des réceptions à la cour; tous les figurans défilent en costumes de cérémonie et assistent à un intermède de danse. — Dans certaines pièces, le fantastique tient une grande place : voici, par exemple, un singe qui habite une sombre forêt où des dames du plus haut rang viennent lui rendre visite; il veut enlever les belles curieuses, mais toujours sa proie lui échappe; enfin après mille poursuites vaines il réussit à saisir une victime. Survient un prêtre pour délivrer la malheureuse, qui est sauvée ainsi que la morale. En général, les scènes se passent à la cour, ce qui fournit l'occasion d'un grand déploiement de costumes luxueux et brillans, de processions à pied et à cheval, de danses et de chants. Bouddha paraît également sur le théâtre, où l'on reproduit avec pompe les solennités religieuses. Souvent encore on assiste à des batailles, où le pugilat, les combats au sabre, les tours de force et d'adresse animent et varient le tableau. On passe ainsi, parfois dans la même pièce, d'une scène de drame à une scène d'opéra. Il en est de même dans les représentations du théâtre chinois. Sir John Bowring ne s'est point chargé d'expliquer le sens des pièces que la troupe ordinaire de sa majesté joua, par ordre, devant l'ambassade : c'eût été une trop rude tâche. Son attention était d'ailleurs détournée de la scène par les messages que le roi lui expédiait soit à propos d'une actrice ou d'un incident de la pièce, soit au sujet de l'exécution du traité : pure coquetterie de souverain voulant montrer à un envoyé d'Europe qu'un roi de Siam est toujours occupé d'affaires sérieuses, même au théâtre! Mais, suivant l'impression de sir John, on se lasse vite des représentations siamoises; chaque pièce ramène à peu près les mêmes récitatifs et les mêmes scènes; il y a de la monotonie dans ce perpétuel éclat de costumes, dans ces interminables processions, et cela dure ainsi toute la nuit. Souvent même le théâtre demeure ouvert sans interruption pendant plusieurs jours : c'est un nouveau trait de ressemblance avec les spectacles chinois. Après une séance de trois heures, sir John osa demander grâce, et fut bien heureux que le roi lui permît gracieusement de se retirer.

Il faut renoncer à décrire toutes ces fêtes, un combat d'éléphans et un jeu de balles à cheval chez le second roi, un concert de musiciens du Laos et des danses siamoises chez un prince, un grand repas chez un autre dignitaire. Revenons au traité. Les signatures furent apposées par les plénipotentiaires le 18 avril, et le même jour le *Rattler*, après avoir salué de vingt et un coups de canon cet heureux événement, quitta Bangkok pour retourner à son premier mouillage devant Paknam, où l'ambassade devait le rejoindre sous peu de jours. Sir John Bowring n'attendait plus pour partir que l'audience de congé, pendant laquelle le roi devait lui remettre solen-

nellement une lettre autographe adressée à la reine Victoria. L'audience fut fixée au 24 avril. Sa majesté prit l'ambassadeur par la main, et lui montra les présens qu'elle le chargeait d'envoyer en Angleterre, notamment une caisse richement ornée qui contenait les cadeaux destinés à la reine, ainsi que la royale dépêche écrite en siamois sur des feuilles d'or et accompagnée d'une traduction en anglais, qui était l'œuvre du roi. La caisse devait s'ouvrir au moyen d'une clé d'or, qui fut confiée à M. Parkes. Le roi fit savoir qu'il comptait bien que la reine d'Angleterre répondrait à sa lettre, et il exprima le désir de recevoir deux exemplaires des journaux qui contiendraient des détails sur la remise de son auguste missive. Étrange préoccupation de cet excellent prince siamois, qui veut qu'on parle de lui dans les journaux, qui tient, à ce qu'il paraît, à l'opinion des journalistes, et qui, du haut de son trône, demande une annonce dans le *Times!* La boîte renfermant la lettre fut placée sur un siége d'or que l'on transporta, au milieu d'un cortége royal, jusque sur la rive du Meïnam. Le second roi avait de son côté envoyé sur le même point la dépêche autographe qu'il écrivait également à la reine. Quand les derniers adieux eurent été échangés, sir John Bowring et ses attachés prirent place dans les embarcations du roi, et la brillante flottille, précédée par deux magnifiques canots, qui portaient les lettres des deux souverains, descendit le fleuve et arriva dans la soirée à Paknam. Le lendemain 25 avril, l'ambassade se rembarqua à bord du *Rattler*, qui leva l'ancre et mit le cap sur Hong-kong. « Ainsi se termina, dit sir John Bowring, cette singulière aventure, cette romanesque mission, qui exercera sans doute sur l'avenir politique et commercial du royaume de Siam une influence décisive! »

Au mois de mai 1856, les ratifications du traité furent échangées à Bangkok. M. Parkes, chargé de cette mission par le gouvernement anglais, obtint l'addition de diverses clauses destinées à compléter l'œuvre de sir John Bowring. La cour de Siam se montra disposée à interpréter largement le traité conclu l'année précédente et à l'exécuter de la façon la plus libérale. Déjà plusieurs navires anglais s'étaient présentés à Bangkok : une convention signée avec l'envoyé des États-Unis, M. Townsend Harris, allait amener dans ce port le pavillon américain, et l'on attendait impatiemment l'arrivée du plénipotentiaire français. Les vieux monopoles étaient décidément abolis, au grand désespoir des Chinois, mais au profit des populations et du trésor. Dès la première année d'expérience, les ministres siamois purent se convaincre que le nouveau régime devait être avantageux à leur pays, et que les leçons d'économie politique professées par sir John Bowring étaient bonnes à mettre en pratique.

Il ne faudrait pas exagérer les ressources que le royaume de Siam offre au commerce européen. La population est peu nombreuse, le sol mal cultivé : la production et la consommation ne sauraient prendre immédiatement un grand essor; mais le contact de l'Europe ne tardera pas à faire sentir son action bienfaisante, et les profits de la culture et du négoce convertiront bientôt à la civilisation occidentale ce peuple, demeuré insensible à la propagande du christianisme. L'exemple donné par la cour de Siam doit porter ses fruits et entraîner d'autres cours asiatiques dans les voies d'une politique nouvelle. Croit-on que les gouvernemens du Japon, de Chine, de Cochinchine, d'Ava, ont vu avec indifférence le roi de Siam recevoir ainsi des ambassadeurs étrangers, envoyer lui-même une ambassade en Europe, rompre enfin avec les vieilles traditions? Non sans doute. A l'indignation du premier moment succédera le désir d'adopter une semblable politique en présence des bénéfices que le royaume de Siam retirera de ses rapports avec l'Europe. Il n'y a réellement pas d'antagonisme entre les deux races. Nous pouvons refuser nos hommages à la majesté de l'éléphant blanc et notre confiance aux astrologues : quelques superstitions, plusieurs détails de mœurs, nous font peut-être sourire; mais en définitive, d'après les relations de Mgr Pallegoix et de sir John Bowring, nous voyons un peuple doux et bienveillant, un roi et même deux rois très éclairés, des princes et des ministres polis, distingués, habitués à la discussion des affaires et tout à fait dignes de figurer, dans une conférence, en face de la diplomatie européenne. On retrouverait les mêmes caractères dans d'autres contrées de l'Asie. Ce ne sont ni des enfans ni des sauvages, et l'on se tromperait fort, si on les jugeait seulement sur quelques traits étranges ou grotesques dont certains voyageurs, abusant de la permission accordée aux gens qui arrivent de loin, ont trop complaisamment égayé leurs faciles récits. Le royaume de Siam veut rentrer aujourd'hui dans la grande famille des peuples; il se rapproche amicalement de l'Europe : qu'il soit le bien-venu! Encourageons ses efforts, faisons en sorte qu'il ait à se féliciter de s'être compromis avec nous et pour nous. L'ambassade des deux rois de Siam est récemment débarquée en Angleterre; elle visitera bientôt la France. Nous lui devons, en retour de l'accueil que notre plénipotentiaire a reçu à la cour de Bangkok, une hospitalité bienveillante, et il est à souhaiter qu'elle remporte dans son pays une haute idée de notre civilisation et de nos mœurs, d'agréables impressions et de grands souvenirs.

C. Lavollée.

LA

GRÈVE DE PRESTON

Les années 1853 et 1854 ont été fécondes pour l'Angleterre en faits industriels qui méritent au plus haut degré l'attention des économistes, soit par les enseignemens généraux qu'en peut tirer la science, soit par la lumière qu'ils jettent sur les ressources de l'industrie anglaise et sur l'état moral des populations qu'elle occupe. C'est à ce double titre que le plus remarquable de ces faits, — la grève de Preston, — nous paraît appeler une étude à laquelle nous invitent des souvenirs, des observations recueillis sur place, et qui, dans les conditions où se poursuit aujourd'hui le développement industriel de l'Angleterre, n'a peut-être rien perdu de son opportunité. Les circonstances au milieu desquelles s'est produit le mouvement de Preston demandent avant tout à être indiquées rapidement, car le lien qui rattache cette grève aux changemens apportés par sir Robert Peel dans la législation de son pays en ressort avec une pleine évidence, et les événemens dont Preston a été le théâtre offrent ainsi l'occasion de préciser quelques résultats de ces réformes au point de vue économique comme au point de vue moral.

Personne n'ignore quel prodigieux essor le commerce et l'industrie prirent en Angleterre après l'établissement du nouveau régime commercial. La navigation et l'agriculture, stimulées par la concurrence et favorisées par la prospérité générale, loin de succomber aux désastres qu'on leur avait prédits, entrèrent l'une et l'autre dans une voie de progrès et de profits inespérés. Jamais, dans l'his-

toire d'aucun pays, on n'avait vu la richesse publique se développer aussi rapidement. Vainement les manufactures se multipliaient et se fortifiaient chaque année; elles n'en restaient pas moins impuissantes à suffire aux commandes qui affluaient de toutes parts, du dedans et du dehors. Malgré le secours du pavillon étranger, malgré l'activité du travail sur tous les chantiers de construction et l'achat des navires partout où il y en avait à vendre, la marine faisait défaut aux besoins du commerce, et le prix du fret s'était élevé au double et souvent même jusqu'au triple de l'ancien taux. L'agriculture elle-même, qui un moment avait paru hors d'état de se relever du rude coup que la libre introduction des grains étrangers lui avait porté, s'était résolûment mise à l'œuvre et luttait contre la difficile position qu'on lui avait faite. Abandonnant ses pratiques de routine invétérée, elle demandait à la science de l'éclairer de ses enseignemens, à la mécanique de lui fournir des instrumens meilleurs, et, grâce à des efforts soutenus et intelligens, elle se préparait à reprendre dans un avenir prochain le premier rang parmi les intérêts du pays. Déjà, à chaque renouvellement de bail, le loyer de la terre se relevait sensiblement de la dépréciation qui avait suivi la loi de 1847.

Tels étaient en 1853 les résultats incontestables des conceptions de sir Robert Peel et de ses hardies innovations : la reconnaissance publique lui en tient compte, et sa mémoire grandit tous les jours dans l'estime de ses concitoyens. Sur presque tous les points, le succès avait justifié ses vues : en même temps que les vides du trésor s'étaient comblés, la prospérité commerciale de l'Angleterre réalisait les prévisions de l'habile ministre, et, dans l'opinion de tous, celle même de ses anciens adversaires, le temps ne pouvait que se charger de les confirmer. Cependant, si les industriels, les commerçans, les armateurs, les fermiers, tous ceux enfin qui ont un capital à mettre au service de leur travail profitaient largement de l'activité imprimée aux affaires, il y avait à côté d'eux une classe nombreuse qui était loin d'être aussi satisfaite des résultats du nouveau système : c'était celle des ouvriers. On leur avait promis que les réformes projetées s'accompliraient à leur profit, et que le premier effet qui en sortirait pour eux serait de leur donner à tous la *vie à bon marché :* dans la lutte entreprise contre les vieilles lois du pays, les promoteurs et les partisans des mesures nouvelles avaient sollicité le concours du peuple en proclamant bien haut qu'ils travaillaient à diminuer ses misères, et il n'est pas douteux que pour beaucoup d'entre eux ce but était celui qu'ils avaient le plus à cœur d'atteindre; mais l'événement sur ce point avait trahi leur attente, et là peut-être est le côté vulnérable du système. En effet, si les exigences provoquées par ce mécompte chez les ouvriers avaient eu

gain de cause, si les élévations de salaire qu'ils ont réclamées avaient dû leur être accordées dans les proportions et dans les conditions qu'ils prétendaient imposer, le commerce de l'Angleterre au dehors ne pouvait manquer d'en être gravement affecté; il aurait perdu sa position de vendeur à bas prix, et la faveur dont le *free trade* avait joui jusque-là dans l'opinion publique aurait rapidement décliné.

Durant les premières années qui suivirent le rappel des lois sur les céréales et les changemens apportés aux lois de douane et de navigation, la condition de la classe ouvrière en Angleterre était incontestablement devenue meilleure. Le prix de presque toutes les denrées de première nécessité avait baissé, et l'impulsion donnée au commerce et à l'industrie fournissait abondamment du travail à tous les bras; mais ce bien-être fut de courte durée. La prospérité et l'aisance générales amenèrent une plus grande consommation de toutes choses, et cette plus grande consommation détermina un renchérissement. A l'exception du pain, que la libre entrée des grains étrangers garantit efficacement contre le retour des hauts prix des temps du monopole, tout le reste, les alimens et les vêtemens, les logemens et les objets d'utilité domestique, en un mot tout ce que la vie de chaque jour exige avait augmenté de prix d'année en année, et bientôt était devenu plus cher qu'à aucune époque antérieure. L'ouvrier prétendait donc n'avoir obtenu dans sa situation que bien peu de changemens; il avait pris d'ailleurs, pendant les quelques années d'abondance qui avaient suivi la réforme, l'habitude d'une vie plus douce; il s'était accoutumé à de certaines jouissances, nouvelles pour lui, dont il trouvait dur de se priver, et l'amertume qui suit les espérances trompées le laissait moins disposé que par le passé à la résignation. Une autre circonstance encore vint aigrir son mécontentement. Si le régime nouveau n'avait été pour lui qu'une déception, ses patrons en recueillaient tout le profit qu'ils avaient jamais pu s'en promettre. Les manufactures florissaient : sur tous les points du royaume, il s'en élevait de nouvelles, et le travail y était en pleine activité; aussi ne parlait-on que des énormes profits des fabricans. Les ouvriers le savaient : ils supputaient ce que leurs bras rapportaient à ces heureux capitalistes dont les habitudes dispendieuses révélaient l'opulence, tandis que le mercenaire qui travaillait pour eux trouvait à peine dans le fruit de son labeur de quoi suffire à ses besoins de chaque jour. Ces rapprochemens et ces contrastes produisaient l'effet accoutumé, et dès l'année 1852 de sourds mécontentemens grondaient au cœur de toutes les populations ouvrières de l'Angleterre. Exagérés plus tard et exploités par des meneurs habiles, il faut croire que dans le principe ces mécontentemens étaient légitimes, et que le rapport véritable entre les

profits du maître et le taux des salaires de l'ouvrier combiné avec les besoins de sa vie n'existait plus, puisque partout ou presque partout, en ces premiers temps d'agitation, les maîtres et les patrons entrèrent en composition avec les hommes qu'ils employaient. Les uns le firent spontanément, d'autres ne cédèrent qu'à la menace de la suspension des travaux, ou même ne se soumirent qu'après que les travaux avaient été abandonnés. Partout néanmoins, nous le répétons, le résultat fut le même. A l'exception peut-être des portefaix de Liverpool, tous les ouvriers de l'Angleterre obtinrent que leurs salaires fussent augmentés.

Ce fut un spectacle curieux à observer que l'agitation qui se produisit aussitôt au milieu de ces masses de travailleurs. On était alors vers la fin du mois de juin de l'année 1853. Tout à coup, à Liverpool, à Manchester, dans le comté de Chester et dans le pays de Galles, dans tout l'ouest de l'Angleterre enfin, les ouvriers de presque tous les corps d'états et de métiers exigèrent une augmentation de salaire, et quand ils ne l'obtenaient pas, on les vit se mettre en grève. Tant que cette augmentation ne fut réclamée que par les ouvriers de métiers et d'industries de peu d'importance, l'attention publique ne s'en préoccupa guère. On laissa les maîtres tailleurs, bottiers, charpentiers et autres accommoder leurs différends avec les hommes qu'ils occupaient, régler eux-mêmes du mieux qu'ils pourraient des intérêts qui semblaient ne regarder qu'eux; mais le mouvement s'étendit rapidement, et gagna les mines de charbon, les usines de fer et les manufactures de coton. A Liverpool, les portefaix et les hommes de peine employés dans les docks se retirèrent du port, au nombre de 5,000. Ils demandaient que le prix de leur journée fût augmenté de 6 deniers, et porté à 4 shillings 1/2 par jour. A Stockport, vingt mille ouvriers des filatures quittèrent le même jour leurs ateliers, réclamant tout à la fois une augmentation de 10 pour 100 dans leur salaire et une diminution dans les heures de leur travail; 6,000 ouvriers firent de même dans les mines du pays de Galles, mais ce n'était pas 10 pour 100 d'augmentation auxquels ils prétendaient : ils en exigeaient 15. A Manchester, les hommes même de la police suivaient l'exemple de plusieurs des corporations de la ville, et 250 constables se démettaient de leur emploi, au grand embarras des magistrats, qui, dans un pareil moment, ne pouvaient se passer d'eux pour protéger l'ordre public. Quelques semaines plus tard, le mouvement s'étendait sur tout le pays, et se faisait sentir à Nottingham, à Bristol et à Hull. Les ouvriers constructeurs de la Clyde, du Wear et de la Tamise y prenaient part. Personne alors ne resta plus indifférent à cette question des salaires; on sentit que la prospérité du pays, l'intérêt de la communauté tout entière, y

étaient engagés. Les journaux intervinrent dans le débat, quelques-uns, mais en petit nombre, en prenant ouvertement la défense des patrons, moins peut-être par sentiment d'équité que par souci de leur clientèle, les autres en laissant voir que leurs sympathies étaient pour les ouvriers, et en prêtant leur appui à des prétentions qui leur paraissaient légitimes. De nombreux *meetings* se réunirent de toutes parts; ouvriers et patrons eurent les leurs, et des deux côtés, après avoir délibéré, on remit à des comités permanens le soin de veiller à l'exécution des résolutions arrêtées.

Les grèves ont été fréquentes autrefois en Angleterre. On se rappelle encore celles de 1829 et de 1840 et les excès de toute nature auxquels les ouvriers se sont portés à ces époques : c'était alors une sorte de guerre déclarée aux fabricans et aux manufacturiers, et on n'entendait parler que de meurtres, de pillages et d'incendies. La grève de 1853, non-seulement à son début, quand elle était pour ainsi dire spontanée et qu'une sorte de nécessité pour les ouvriers la légitimait, mais plus tard même, alors qu'elle prit à Preston le caractère d'une révolte organisée, ne se laissa jamais entraîner à ces coupables excès. Dans cette première période surtout, les ouvriers montrèrent une louable modération. Habiles à tirer parti du sentiment général de sympathie si souvent et officiellement proclamé dans le pays pour les classes souffrantes, pour leur amélioration morale surtout, s'ils demandaient des salaires plus élevés, c'était, disaient-ils, que leur salaire actuel, entièrement absorbé par les nécessités de la vie, ne leur laissait rien pour adoucir la condition de leurs femmes et pourvoir à l'éducation de leurs enfans. L'aigreur ne se mêlait à leurs plaintes que lorsqu'ils en venaient à ce qu'ils appelaient les déceptions des nouvelles lois sur la liberté du commerce. La prospérité du pays s'en était accrue, leurs patrons y avaient trouvé une source féconde de bénéfices et de richesse; mais elles avaient été pour eux sans effet, et c'est vainement qu'ils en avaient espéré plus de bien-être et d'aisance. Que leur servait-il qu'il y eût eu des dégrèvemens et des suppressions de droits, si le profit le plus clair en demeurait aux mains des commerçans, des manufacturiers et des marchands (1), et si les consommateurs n'en payaient pas moins tout à des prix plus élevés que par le passé, objets d'habillement et denrées alimentaires de toute sorte?

De tels griefs, à quelques exagérations près, avaient un grand

(1) Le jour où le droit sur le thé fut réduit à Liverpool de quatre deniers par livre, les marchands de la ville l'achetèrent en douane à deux deniers plus cher qu'ils ne le faisaient la veille : ils savaient que, nonobstant la réduction, ils abaisseraient d'un denier au plus leur prix de vente au détail, et qu'ainsi, même en ayant acheté plus cher, ils pouvaient encore compter sur un plus gros bénéfice que par le passé.

fonds de vérité. Aussi les patrons cédèrent-ils presque toujours dans le premier moment aux réclamations qui leur furent présentées. A Stockport, ville manufacturière de premier ordre, la concession fut entière, et depuis on a beaucoup reproché aux fabricans de ce pays ce que l'on a nommé leur acte de faiblesse. A Manchester, les hommes de la police et les magistrats n'ayant pu réussir à tomber d'accord, ces derniers s'étaient adressés aux polices des villes voisines, ou cherchaient des recrues parmi les Irlandais; mais les nouveau-venus étaient mal accueillis dans la ville, les enfans les suivaient avec des huées, et l'on fut forcé de satisfaire aux exigences des anciens constables pour les amener à reprendre le bâton, signe de leurs fonctions. Dans le pays de Galles, les mineurs, dont plus de 8,000 se préparaient à émigrer en Australie, avaient obtenu le surcroît de salaire qu'ils avaient mis pour condition à la reprise du travail. Dans tous les chantiers de constructions maritimes, le prix de la journée avait été augmenté de 2 et 3 shillings, et plus tard, mais cette fois sans qu'il y eût coalition des ouvriers et par l'effet seul du besoin qu'on avait de leurs bras, il fut porté dans certains ports jusqu'à l'énorme somme de 15 et même 16 shillings. Si dans quelques localités on essaya de résister à toutes ces prétentions, un peu plus tôt ou un peu plus tard il fallut finir, sinon par se soumettre absolument, du moins par entrer en transaction. A Liverpool seulement, les ouvriers du port furent contraints de céder; l'opinion était unanime à trouver leurs exigences exorbitantes, et comme en définitive ils n'avaient à mettre au service de ceux qui les employaient que de la force physique, les remplacer eût été chose facile. Au premier appel qui lui aurait été fait, l'Irlande y aurait abondamment pourvu : on le leur fit sentir, même assez durement; mais cet exemple a été unique, et partout ailleurs la victoire est restée aux ouvriers, partout ils ont obtenu une augmentation de salaire, moindre pour les uns, plus forte pour les autres, selon les lieux et la situation plus ou moins prospère des industries auxquelles ils appartenaient. Dans cette première période de la crise en effet, les ouvriers et les maîtres discutaient encore à l'amiable leurs conditions, et au besoin savaient se faire de mutuelles concessions.

Trois mois s'étaient ainsi passés en débats presque partout terminés à l'avantage des ouvriers : on espérait se remettre promptement de cette crise, et l'on se préparait à faire face à des difficultés d'un autre ordre dont on pressentait l'approche. En Angleterre et sur tout le continent, la moisson avait été mauvaise, et sans avoir une année de famine à craindre, on s'attendait à un excessif renchérissement du pain et de toutes les autres subsistances. Dans les régions politiques, on voyait la question d'Orient se compliquer chaque jour,

et déjà l'on pouvait prévoir que la guerre en sortirait. Sous le poids de cette double appréhension, l'industrie et le commerce se sentaient atteints d'une sorte de malaise : non seulement les commandes diminuaient, mais le fabricant et le manufacturier en étaient venus à décliner souvent celles qui leur étaient faites pour un avenir éloigné; ils répugnaient à prendre des engagemens à longs termes, dans la crainte que les événemens ne les laissassent à leur charge. C'est alors que plusieurs retirèrent une partie des concessions précédemment faites à leurs ouvriers; ils leur demandaient de se soumettre à cette situation nouvelle, de prendre leur part dans la mauvaise fortune, comme ils avaient réclamé et obtenu qu'on leur en fît une dans la bonne. Beaucoup d'entre les ouvriers, il faut le reconnaître, entendirent ce langage, et, se prêtant aux circonstances, consentirent au rétablissement de l'ancien taux du salaire; mais d'autres au contraire (c'étaient surtout les ouvriers des manufactures de coton du district de Manchester) ne répondirent aux demandes des maîtres que par un redoublement d'exigences. Il y avait parmi eux des meneurs imbus des doctrines socialistes qui avaient, quelques années auparavant, si tristement agité la France. Le moment leur parut propice pour s'insurger contre le capital et le dominer à leur tour. Telle fut la redoutable influence sous laquelle s'organisa la grève de Preston, l'une des plus dangereuses et des plus longues par lesquelles l'Angleterre ait passé. Par le nombre des adhérens, l'habileté des chefs et les sympathies qu'elle excita parmi les classes ouvrières, cette grève fera époque dans les annales de l'industrie anglaise; elle se recommande surtout à la sérieuse attention des gouvernemens de tous les pays à raison du caractère menaçant des prétentions des ouvriers et du renversement qu'ils essayèrent d'introduire dans leurs rapports avec les patrons. Pour les économistes aussi, nous l'avons dit, la grève de Preston doit être un sujet de sérieuses méditations. Jusqu'à présent, il était passé en principe qu'aucune grève ne pouvait aboutir au succès, et qu'après avoir enduré les misères auxquelles il se condamne en quittant son travail, l'ouvrier ne pouvait pas échapper, un peu plus tôt ou un peu plus tard, à la nécessité de rentrer dans les ateliers à des conditions presque toujours plus dures que par le passé. Cette fois encore l'événement a donné raison à la science; mais combien il s'en est peu fallu que le contraire arrivât! Les manufacturiers étaient beaucoup moins rassurés que les théoriciens; plus d'une fois ils ont désespéré de leur cause, plus d'une fois ils ont délibéré s'il ne valait pas mieux passer immédiatement sous les fouches caudines que de s'épuiser en une résistance impossible. Les conseils des plus fermes l'ont emporté; mais aujourd'hui encore, et malgré le succès, on se dit tout

bas en Angleterre que ce succès est venu d'ailleurs, et que, sans la perspective d'une guerre imminente et la cherté des grains, c'est-à-dire sans le travail arrêté dans les manufactures et une pression plus dure exercée sur l'ouvrier par les besoins de la vie, les coalisés de Preston, loin de recevoir la loi, l'auraient imposée. On va juger de ce qu'il y a de fondé dans cette assertion par le récit même des événemens.

I.

L'ancienne bourgade de Preston, patrie d'Arkwright (1), est, après Manchester, le centre le plus important des fabriques de coton du comté de Lancastre. Parmi ces fabriques, il en est peu même qui semblent plus avantageusement situées. Bâtie sur une éminence qui domine les eaux du Rible, elle est affranchie de l'atmosphère de fumée qui trop souvent attriste les villes manufacturières. Le rideau pittoresque des collines qui bornent son horizon et la beauté renommée des promenades qui l'entourent en font un séjour délicieux, dont le charme s'est, pour ainsi dire, communiqué au caractère des habitans : il règne à Preston, dans toutes les classes, même chez les ouvriers, qui n'ont rien de la rudesse de leurs camarades des autres parties du royaume, une grande aménité de mœurs et le goût des plaisirs tranquilles et décens. Seulement le Prestonien, fier de ces avantages, de l'antiquité de sa ville, de ses franchises municipales d'autrefois et de sa prospérité commerciale d'aujourd'hui (2), passe pour être enclin à l'orgueil, et ses compatriotes du royaume-uni ne le désignent guère que sous le nom du *dédaigneux Prestonien*. La ville a derrière elle d'immenses plaines où l'agriculture est florissante, et qui approvisionnent abondamment son marché. Elle se relie par un canal et par un chemin de fer aux parties les plus reculées du royaume, ce qui fournit un facile accès chez elle au coton, au charbon, aux autres objets qu'emploient ses manufactures, et un moyen d'écoulement également facile à ses produits fabriqués. On y travaille le coton sous toutes les formes, de telle sorte que l'ouvrier anglais y trouve toujours, et plus facilement qu'ailleurs, à s'employer; aussi cherche-t-il de préférence à entrer dans les manufactures de Preston. Certain d'y vivre à meilleur marché, il y trouve de plus des associations de secours mu-

(1) On sait qu'Arkwright employa le premier, si même il n'inventa la *mule jenny*, qui fit une révolution dans l'industrie manufacturière de son pays.

(2) Pendant des siècles, la population n'a été que de 6,000 âmes; mais depuis que les manufactures de coton y ont été introduites, elle s'est rapidement élevée à 75,000.

tuels établies entre les diverses corporations depuis les temps les plus reculés, et les vieilles et riches familles du pays s'y recommandent par leurs sentimens de sympathie pour les classes que la fortune a moins bien partagées qu'elles.

On comprend que dans de telles conditions les ouvriers des manufactures de Preston fussent peu disposés à rompre les liens d'union et d'harmonie qui existaient entre eux et leurs maîtres. Ils avaient été les derniers à prendre part à la grève de 1836; celle de 1853 était générale dans le pays; tout autour d'eux, elle avait réussi dans les manufactures de coton, au profit de leurs camarades, sans qu'aucun symptôme d'agitation se fût encore fait voir à Preston. Cependant il importait aux meneurs d'engager les Prestoniens dans leur cause; ils y étaient poussés par un double motif. Si les ouvriers de Preston, les mieux traités et les plus favorisés de l'Angleterre, élevaient la voix contre leurs maîtres; si eux aussi ils se plaignaient de leur sort, quel est celui qui pouvait se résigner au sien et n'avait pas le droit de demander le redressement des torts dont il souffrait? Victorieuse à Preston, là où la résistance devait être la plus opiniâtre, la ligue le serait facilement devenue dans tout le pays. C'était là, disaient les instigateurs à leurs camarades pour les entraîner, qu'était la *citadelle de la corruption,* et cette citadelle tombée, ils n'auraient plus qu'à demander partout acquiescement et soumission aux conditions qu'il leur plairait de dicter. Tous leurs efforts tendirent à ce résultat.

En conséquence, une réunion de délégués des divers districts manufacturiers ayant été tenue à Stockport, il y fut résolu qu'on irait à Preston pour y organiser une grève, et quelques jours plus tard, les meneurs se rendaient dans cette ville, après y avoir fait annoncer qu'ils venaient pour délibérer avec leurs camarades de Preston sur les moyens de leur faire concéder les 10 pour 100 qu'ils avaient eux-mêmes obtenus. L'assemblée était nombreuse; son président, un agitateur bien connu, leur dit : « Vos camarades de Stockport ont noblement engagé la bataille et l'ont gagnée; ils viennent aujourd'hui à votre aide, secondez-les en les imitant. Leur appui vous est assuré, et ce n'est pas seulement les 10 pour 100 qui vous seront donnés : il se passera peu de temps avant que cette augmentation de salaire ne soit portée au-delà du double. » Ces paroles, combattues par quelques-uns des plus sages, qui s'en effrayaient, furent malheureusement accueillies par le plus grand nombre, et la résolution qui les sanctionna décidait que les ouvriers de Preston signifieraient immédiatement à leurs patrons qu'ils les quitteraient dans huit jours, si d'ici là les salaires, des plus bas aux plus élevés indistinctement, n'avaient pas été augmentés de 10 pour 100, et si,

pour l'avenir, on ne formulait pas un tarif des prix d'ouvrages, tarif qui serait rendu obligatoire dans toutes les fabriques de la ville, et d'après lequel il y aurait salaire uniforme pour tout ouvrier employé au même genre de travail, selon le nombre de pièces qu'il aurait tissées ou la longueur de fil qu'il aurait filé pendant la semaine. Cela s'appelait *equalization or standard list of prices*. Un comité devait en outre (et ce n'était pas là le point le moins important de la délibération) exiger des fabricans un règlement d'ordre et d'intérieur qui limitât leur autorité sur leurs ouvriers, surtout en ce qui touche au renvoi de ceux-ci de la manufacture.

Avant de dire par quels efforts désespérés cette grande lutte contre le capital a été soutenue du côté des ouvriers, et quelles phases diverses elle a traversées, il convient d'examiner les prétentions qui en ont été le point de départ.

C'était, en premier lieu, une augmentation de 10 pour 100 sur tous les salaires. Or il est un principe universellement admis aujourd'hui par les économistes de toutes les écoles, si ce n'est par ceux dont les doctrines mèneraient vite au bouleversement de la société : c'est que le taux des salaires ne peut pas être réglé *a priori*. Dans le même pays et pour chaque industrie en particulier, ce taux varie selon les lieux, selon les temps et les circonstances; il ne dépend ni de la volonté de l'ouvrier qui loue son travail, ni de celle du capitaliste qui l'emploie. L'un ne peut pas plus l'abaisser que l'autre ne peut l'élever à son gré : la loi qui en est l'unique et suprême arbitre, c'est l'état du marché avec ses chances présentes de profits ou de pertes, avec l'offre du travail qui y abonde ou qui s'en retire. Si la chose est vraie partout, elle l'est peut-être moins, et ceci à l'avantage de l'ouvrier, en Angleterre, centre d'un mouvement immense de commerce et d'affaires. Le capital y est trop abondant, et la concurrence entre ceux qui le possèdent y est trop vive. Aussi le capitaliste y est-il beaucoup plus à la merci du travailleur qu'il ne le tient sous sa dépendance. Les chefs de la ligue projetée à Preston le savaient : ils avaient abusé de cet avantage à Stockport, à Blackburn et en d'autres lieux; mais cette fois l'enivrement du succès les emporta trop loin, et ils dépassèrent le but. Mieux que personne, eux qui étaient des ouvriers de manufactures, qui plus ou moins connaissaient quelque chose de l'économie de ces établissemens, ils auraient dû savoir que ces 10 pour 100 d'augmentation, indistinctement imposés à tous les manufacturiers, n'étaient pas acceptables : peut-être fallait-il demander plus à l'un et moins à l'autre, selon le besoin de travail que l'un ou l'autre avait en ce moment et la quotité des profits qu'il tirait de sa manufacture. Ce niveau, qu'on prétendait faire passer également sur

toutes les fabriques, n'eût été légitime en tout cas, si jamais il pouvait l'être, qu'autant qu'il y eût eu alors uniformité de gages payés par tous les maîtres de Preston, et cela n'était pas. Depuis 1847, époque de souffrances pour l'industrie et le commerce pendant laquelle tous les salaires avaient subi une réduction, la paie de l'ouvrier, dans certaines manufactures avait été élevée de 20, de 30 pour 100, dans quelques autres de 10 seulement ou de moins encore. Fallait-il donc exiger autant de celui qui avait tout donné que de celui qui, à tort ou à raison, persistait à tout refuser? Mais les meneurs ne s'y étaient pas trompés, ils visaient à un autre but qu'une équitable rémunération du travail; ils voulaient que le capital leur fût soumis, et qu'à sa tyrannie, longtemps exercée sur eux, disaient-ils, succédât enfin l'empire de l'ouvrier, instrument réel de la richesse publique. Au fond, il leur importait peu que les 10 pour 100 ou plus ou moins fussent accordés; ils ne s'inquiétaient pas qu'il y eût iniquité, vis-à-vis de leurs propres camarades, à demander autant pour les uns et à ne pas exiger plus pour les autres : avant tout, ils songeaient au succès, à la domination qu'ils mettraient entre leurs mains, et *dix pour cent* n'était qu'un cri de guerre qu'ils avaient cru propre à rallier les masses et à les animer au combat. Il leur fallait un mot clair, intelligible et invariablement répété : ils trouvèrent celui de *dix pour cent*, et ils l'adoptèrent comme ils auraient fait de tout autre, sans tenir au sens qu'il semblait avoir et sans prendre la peine de le définir à ceux qui le poussaient. Leur calcul avait été juste : s'ils s'étaient laissé aller à la discussion raisonnée du gouvernement et de l'exploitation d'une manufacture, s'ils avaient essayé de discourir sur les prix de la matière première comparés à ceux des produits fabriqués, sur les gains et profits du maître mis en regard de ceux de l'ouvrier, quelque éloquence qu'ils y eussent dépensée, les masses seraient restées plus froides. On leur aurait répondu d'ailleurs, et souvent de manière à faire douter les plus intéressés de l'excellence de leurs argumens, car la réforme demandée était en définitive impraticable, et on l'eût assurément abandonnée le lendemain du succès, si le succès fût venu. Mais les chefs du mouvement déclamaient, sans sortir de la phraséologie, sur les riches habitations des manufacturiers, leurs nombreux serviteurs, leurs tables bien servies, leurs coûteux équipages; ils jetaient en finissant leur cri de « dix pour cent, point de capitulation, » et l'effet était irrésistible. Répété de bouche en bouche, salué par les hurrah aux *meetings*, invoqué au foyer domestique comme une panacée assurée contre tous les maux, ce mot finit par acquérir une incroyable puissance. A chaque réunion, on se séparait en jurant de ne reprendre les travaux qu'après la concession pleine, entière et

sans condition des *dix pour cent;* plutôt mourir que de renoncer aux *dix pour cent!*

Le tableau régulateur des salaires tel que les ouvriers exigeaient qu'on le déterminât à l'avance, et d'après lequel la confection de chaque pièce particulière d'ouvrage aurait été payée d'un prix égal dans toutes les fabriques, n'était pas plus admissible que l'augmentation uniforme des 10 pour 100. Cette prétention portait atteinte aussi bien aux droits de l'ouvrier lui-même qu'à ceux du manufacturier. Tel fabricant a renouvelé ses machines, ou en a introduit chez lui de plus perfectionnées; en moins de temps et sans plus d'efforts de travail de la part de l'ouvrier, elles produisent plus d'ouvrage : était-il juste que l'ouvrier en tirât profit au détriment du patron qui avait fait la dépense? Était-il équitable vis-à-vis de ses propres camarades qu'à la fin de la semaine il fût plus rémunéré que celui d'entre eux qui, moins favorisé que lui et travaillant sur des métiers usés ou inférieurs en force, n'avait pas pu, avec autant d'assiduité et de peine, livrer autant d'ouvrage? L'ouvrier encore à qui on avait mis en main de la matière première grossière et résistante n'avait-il pas le droit de se plaindre que l'on mesurât le salaire sur la quantité seule des produits fabriqués — pour lui comme pour celui à qui il était échu un lot de matière fine et facile à manier? Il suffit, à ce qu'il semble, d'énoncer ces propositions pour en faire justice.

Plus tard, cette même question de l'égalité des salaires fut portée sur un autre terrain. Les ouvriers demandèrent qu'on en réglât le taux à Preston sur le taux des salaires à Blackburn, à Stockport, ou dans telle ville qu'ils désigneraient. Cette exigence était également déraisonnable. Chaque centre manufacturier a ses avantages ou ses désavantages particuliers qui se contre-balancent les uns par les autres, et empêchent que toute l'industrie d'un pays ne se concentre sur un même point. A Stockport et à Manchester, par exemple, villes situées près des mines de charbon, qui leur fournissent le combustible à meilleur marché, et près de Liverpool, d'où arrive la matière première et par où s'écoule presque toute la fabrication à de moindres frais de transport, les manufacturiers travaillent dans de meilleures conditions que leurs confrères des autres districts, et le taux des salaires de l'ouvrier y est d'ordinaire plus élevé. Les manufacturiers de Preston au contraire, qui, sous d'autres rapports, ont des charges plus lourdes que leurs concurrens de Manchester, paient leurs ouvriers moins cher. C'est à ceux-ci, à leur tour, de voir s'il leur convient mieux de rester à Preston, où leurs gages sont moindres, mais où la vie est à meilleur marché, que d'aller à Manchester, où le haut prix des subsistances fait échec à l'élévation des

salaires. Quant aux manufacturiers des deux villes, ils louent le travail comme ils l'entendent, aux conditions en harmonie avec leur situation spéciale, et sans qu'il leur soit possible, à moins de s'exposer à une ruine prochaine, de se déterminer par ce qui se fait ailleurs.

En même temps que ces principes désorganisateurs de toute industrie, et qui s'attaquaient au capital dans sa liberté, étaient manifestement et hardiment promulgués, les meneurs combinaient entre eux d'autres arrangemens, mais qu'ils tenaient secrets, car à ce début de la querelle ils semblèrent avoir honte de leurs excitations au désordre. Ils jetaient les bases de ce qu'ils appelaient le nouveau *code des fabriques*, code destiné à régir les rapports des ouvriers avec leurs maîtres, et d'après lequel l'autorité de ces derniers serait passée entre les mains de leurs employés. L'existence de ces règlemens, d'une nature particulière, fut bientôt révélée par des faits graves et nombreux, et plus tard attestée par les témoignages des ouvriers cités devant les magistrats. Ces réformes portaient, entre autres dispositions, que si un fabricant renvoyait un de ses ouvriers pour quelque cause que ce fût, tous quitteraient la manufacture, et n'y rentreraient qu'autant que leur camarade expulsé y rentrerait avec eux. En plus d'une circonstance, il se forma des sortes de tribunaux auxquels le fabricant n'était pas appelé, et où l'on discutait les motifs de plainte qui l'avaient fait sévir contre tel ou tel de ses employés. Quand on les trouvait insuffisans, ce qui arrivait d'ordinaire, on statuait qu'il lui serait enjoint de reprendre l'ouvrier, sous peine de voir le travail cesser chez lui et son établissement « mis hors la loi » (c'était la sanction de l'arrêt). Il serait trop long du reste de relater tous les actes d'indiscipline qui s'ensuivirent : nous nous bornerons à en mentionner quelques-uns.

Un manufacturier chez lequel les salaires se payaient aux taux les plus élevés, et qui, refusant de faire cause commune avec ses confrères, n'avait pas, comme eux, fermé ses ateliers et renvoyé ses ouvriers, se vit contraint lui-même de suivre à la fin cet exemple, et les motifs de sa détermination sont restés consignés dans une déclaration qu'il a rendue publique. « Mes ouvriers, dit-il, ont fait voir un tel esprit de prépotence sur moi, ils se sont livrés à une telle insubordination, que mon autorité dans ma fabrique a été annihilée. J'avais besoin de certains ouvriers pour un travail, je le leur ai commandé, et ils ont refusé de le faire. Un jour que je voyais mes ouvriers, par groupes de cinq ou six, occupés dans chaque salle à lire des imprimés qui contenaient les comptes-rendus financiers de la grève de Stockport, je leur adressai des remontrances; mais ils me répondirent que si cela ne me convenait pas, je pouvais leur donner congé. Et comme la chose se passait devant des enfans et de jeunes

filles, ceux-ci en prirent occasion de se mutiner et de négliger leur travail. Je renvoyai deux des jeunes filles, et j'en pris à leur place trois autres qui furent, le jour même de leur entrée, mises à la porte par les autres ouvriers. Un autre jour, j'avais renvoyé un de mes hommes : au moment où son remplaçant était à l'ouvrage, une dizaine d'ouvriers s'approchèrent de lui, lui présentant son habit et son chapeau, le poussèrent dehors, et l'avertirent de ce qui l'attendait s'il osait revenir. Un autre cas plus grave fut celui d'une de mes femmes que l'on sut n'avoir pas voulu payer sa contribution pour la grève de Stockport; elle fut frappée et maltraitée au point de ne pouvoir pas travailler pendant trois semaines, et quand elle reparut à l'atelier, ses camarades ne l'y admirent qu'après qu'elle eut soldé toute sa part arriérée de la contribution. Les magistrats d'ailleurs ont eu à s'occuper de quelques-unes de ces affaires, et cinq des hommes employés chez moi ont dû donner caution de bonne conduite pendant un an. »

Un autre manufacturier ayant résolu de suspendre le travail de quelques métiers par suite de la diminution des commandes, une députation de ses ouvriers vint le trouver, et lui annonça, par ordre du comité, que si un seul métier s'arrêtait, ils quitteraient tous les autres. Chez un troisième, des ouvriers qui s'étaient mis en grève à l'instigation de leurs camarades, se ressouvenant de la bienveillance que leur maître leur avait toujours témoignée, étaient revenus à l'atelier; mais quelques-uns apportaient tant de négligence et de dégoût au travail, qu'on leur donna congé. Tous sortirent avec eux, et, rencontrant près de là une troupe de musiciens ambulans, ils la firent jouer et ils dansèrent devant la porte de la manufacture, en signe de défi et de bravade contre le propriétaire. Dans deux ou trois fabriques alors encore en activité, le salaire avait été tout récemment augmenté de 5 pour 100, et les ouvriers s'en montraient contens; le comité exigea l'augmentation uniforme des *dix pour cent*, et les maîtres ayant cru y satisfaire en ajoutant 5 pour 100 d'augmentation aux cinq déjà donnés, leur offre fut refusée, et leur manufacture mise en interdit. On barrait le passage aux ouvriers qui voulaient s'y rendre. Ces exemples d'insubordination et d'intimidation se reproduisaient chaque jour. C'était, comme on le voit, la destruction de toute discipline dans les manufactures et leur ruine prochaine; c'était la force du nombre substituée à la liberté que tout homme doit conserver d'administrer sa propriété selon sa volonté. Il ne s'agissait plus du salaire des ouvriers, mais du libre arbitre des maîtres, que l'on prétendait soumettre chez eux à la loi de ceux qu'ils payaient, et aussi bien que de leur indépendance il s'agissait de celle des ouvriers, auxquels il n'était plus loisible de choisir leurs pa-

trons, puisque souvent le travail cessait et était frappé de suspension là où ils auraient voulu rester occupés.

La situation était devenue des plus graves, et tout le pays commençait à s'en émouvoir. On comprenait que la question qui se débattait à Preston intéressait l'industrie de toute l'Angleterre. Preston n'était plus, à proprement parler, qu'un champ de bataille, et suivant que la victoire s'y déciderait pour les maîtres ou pour les ouvriers de cette ville, la cause commune de ceux-ci ou de ceux-là devait être gagnée ou perdue dans toute l'Angleterre. D'un bout du pays à l'autre les ouvriers anglais ne s'y méprenaient pas, on pouvait le reconnaître à l'ardent intérêt que sur tous les points du territoire ils portaient à leurs camarades de Preston. La lutte que les Prestoniens soutenaient était l'objet de toutes leurs préoccupations; ils en suivaient les phases avec la plus vive curiosité, et déjà ils se préparaient à leur prêter une aide plus efficace que de stériles vœux et de vaines paroles d'assentiment. De leur côté, les manufacturiers et les industriels des autres comtés encourageaient leurs confrères de Preston à la résistance; ils se prêtaient à tous les tempéramens possibles dans l'exécution des contrats précédemment passés avec eux. La presse également mettait à leur service sa publicité et son influence, et à l'exception d'un ou deux journaux dont les tendances inclinent au nivellement social, et dont la voix, dans un pays comme l'Angleterre, n'est écoutée que d'un petit nombre et reste sans autorité dans la nation, tous les autres prenaient parti contre les ouvriers. Ceux-là même qui, trois mois auparavant, leur témoignaient plus ou moins explicitement leurs sympathies, alors que leur cause paraissait légitime, s'étaient aujourd'hui retirés d'eux, et se refusaient à soutenir des exigences aussi exagérées au fond qu'elles étaient dangereuses par la forme comminatoire sous laquelle on les produisait. Enhardis dès-lors par ce mouvement général de l'opinion publique, qui de toutes parts se prononçait en leur faveur, les manufacturiers et les fabricans de Preston firent tête à l'orage : quelques-uns, qui déjà y avaient cédé ou se disposaient à le faire, se rallièrent au parti de la résistance, et, tournant machine de guerre contre machine de guerre, à la coalition des ouvriers ils opposèrent la leur.

Les rares, mais très ardens publicistes qui avaient pris en main la défense des ouvriers et qui, durant toute la lutte, n'ont rien négligé pour exciter leurs passions, se sont fait une arme de cette coalition des maîtres. Selon eux, elle justifiait la coalition des employés et elle l'avait rendue nécessaire. L'argument vaut la peine d'être examiné, car il a joué un grand rôle dans le débat. Appliqué à la résolution prise par les manufacturiers de se lier mutuellement

entre eux et de combiner leur résistance, cet argument n'était qu'un pur sophisme, puisque la ligue des ouvriers avait précédé celle des maîtres. Du côté des ouvriers était la coalition d'attaque : celle des maîtres, qui la suivit, n'était plus qu'une coalition de défense; mais depuis longtemps, disait-on au nom des ouvriers, qui assurément s'étaient mis en mouvement sans songer à ces subtilités, depuis longtemps il y avait association des maîtres, *the master's association,* formée entre eux pour protéger leurs industries, amoindrir par leurs efforts combinés les charges de leur fabrication et en augmenter les profits. Les ouvriers n'avaient-ils pas le droit de s'associer, eux aussi, de leur côté, pour forcer leurs patrons à mieux rémunérer leur travail, à leur attribuer une part plus large dans les gains dont ils étaient les instrumens les plus efficaces? La question ainsi présentée a pu égarer beaucoup de bons esprits : il importe donc d'opposer à des argumens sophistiques une plus exacte appréciation des faits.

La loi anglaise autorise les associations, elle autorise même les coalitions. Cette loi est d'une date assez récente, et il y a dix ans à peine, nos voisins n'avaient pas de ces tolérances. Le régime de répression établi par nos codes dans l'intérêt de l'ordre public était, il y a dix ans, à très peu de chose près, en Angleterre, ce qu'il est aujourd'hui chez nous. Les coalitions y étaient interdites aussi bien aux maîtres qu'à leurs ouvriers. Cependant l'Angleterre a pour maxime (et c'est le caractère qui domine toute sa législation) que la société se défend par elle-même, et que l'individu a droit à la plus grande somme possible de liberté. D'après ce principe, elle a abrogé la loi contre les coalitions. Plus d'une fois, pendant la longue et périlleuse épreuve par laquelle la grève de Preston a fait passer l'industrie du pays, l'Angleterre a pu douter de la sagesse de ses législateurs et accuser leur imprévoyance; mais la faute, si c'en est une dans le système général des institutions anglaises, avait été commise : la loi existait, et il est de fait que depuis plusieurs années déjà la majeure partie des manufacturiers de Preston, usant de la faculté qu'elle leur donnait, s'étaient formés en association. Seulement il importe d'examiner ce qu'était cette association des manufacturiers : il convient de ne pas en juger sur le nom seul, et nous n'hésitons pas à dire qu'il y a mauvaise foi ou ignorance à l'assimiler à la ligue ouvrière, que l'on a représentée après coup comme un acte de légitime défense, et à prétendre, ainsi qu'on l'a fait, que l'association primitive des fabricans menaçait tout aussi bien la liberté des ouvriers que la coalition des ouvriers a menacé plus tard la liberté des fabricans. Pour quiconque est familier avec les habitudes des manufacturiers de tout pays, il est notoire qu'ils répugnent aux associations.

D'ordinaire chacun gouverne sa fabrique bien plutôt dans un esprit de rivalité et de compétition contre ses voisins que de confiance et d'union avec eux. Chacun d'eux s'ingénie à introduire chez lui de meilleures machines que n'en ont ses confrères, et il met tout en œuvre pour s'initier aux perfectionnemens que tel autre a apportés aux siennes. Tout manufacturier, en un mot, aime à garder son indépendance, et il n'en aliène que le moins possible. En Angleterre surtout, dans ce pays de concurrence effrénée, et où le capital est si souvent engagé en de téméraires entreprises, on peut dire hardiment que jamais ceux qui le possèdent ne s'associent dans une pensée hostile aux ouvriers; jamais ils ne combinent leurs efforts ni pour augmenter les heures de travail, ni pour réduire le taux du salaire. Si quelquefois ils s'unissent, comme à Preston, ce sera contre les marchands de coton et les propriétaires des mines de charbon, ou contre les acheteurs de leurs produits fabriqués, pour forcer les premiers à abaisser leurs prix, et les autres à souscrire à des prix plus élevés. Quant aux questions de travail et de salaire, ils les regardent comme dépendant des besoins du moment. Selon les circonstances, ils comprennent qu'ils doivent consentir à donner plus, ou que leurs ouvriers doivent se soumettre à recevoir moins.

L'association des manufacturiers de Preston, dont on a fait si grand bruit, n'avait donc en elle-même rien de contraire aux intérêts des ouvriers, rien qui leur fût agressif : elle ne prit ce caractère qu'après que la guerre eut été commencée et que les fabricans attaqués durent songer à leur défense. C'est alors, mais seulement alors, qu'ils se coalisèrent dans toute la rigueur du mot, et que ceux-là mêmes qui jusqu'à ce moment avaient refusé de faire partie de l'association, mais qui n'hésitèrent plus à y donner leur adhésion, s'engagèrent solennellement les uns envers les autres à fermer leurs ateliers et à ne les rouvrir que quand tous les ouvriers en grève auraient fait leur soumission et auraient consenti à reprendre leur travail aux conditions débattues individuellement par chacun d'eux avec le maître.

C'était une mesure désespérée que cette fermeture des ateliers, car déjà on y avait eu recours en 1837, et si elle avait jeté la misère et la détresse parmi les ouvriers, elle avait été la ruine de plus d'un parmi les fabricans. On a dit que les manufacturiers de Preston, dans leur propre intérêt et dans un sentiment d'humanité, auraient pu ne pas aller jusqu'à cette extrémité. Nous ne sommes pas de cette opinion, et l'événement a failli prouver que les manufacturiers n'avaient pas eu trop de toutes leurs armes pour se défendre. Ils ne se dissimulaient aucune des tristes conséquences de leur résolution pour eux-mêmes et pour les autres, mais ils croyaient de leur

devoir, pour eux et pour le pays tout entier, de ne pas reculer. En conséquence, le 15 septembre 1853, une affiche placardée sur tous les murs de la ville faisait connaître aux ouvriers qu'ils avaient jusqu'au 15 du mois suivant pour aviser à ce qu'ils avaient à faire et réfléchir sur les maux auxquels leur fol entêtement allait les exposer.

II.

Cette déclaration produisit une sensation extrême. Dans un langage modéré, mais très ferme, les filateurs se plaignaient de ce que leurs ouvriers, sans tenir compte des concessions récentes qu'on leur avait faites, ni des embarras que leurs patrons éprouvaient en ce moment, cédaient à des suggestions étrangères et prétendaient dicter par la force des conditions que pas un d'eux n'essayait de discuter, tant ils en sentaient tous l'exagération. Ils leur reprochaient de s'être placés sous le joug de quelques misérables venus du dehors, sans relations avec eux, vivant à leurs dépens, et qui s'arrogeaient le droit de les conduire et de déterminer à quelles conditions il leur était permis d'user de leurs bras et de vivre de leur travail. « Que les ouvriers, disaient-ils, se soumettent à cette tyrannie, ils en sont les maîtres; mais, quant à nous, nous ne transigerons pas avec elle, et si dans un mois tous ne sont pas rentrés dans les ateliers, nous sommes fermement résolus à les fermer, quelques conséquences qui puissent en résulter pour nous-mêmes et pour les malheureux qui en seront victimes avec nous. Ceux-là seuls qui nous auront forcés d'en venir à cette extrémité en porteront la responsabilité devant le pays et devant leurs propres familles. » En tête des signatures de la déclaration figurait celle d'un fabricant qui, à lui seul, occupait plus de cinq mille ouvriers.

Les ouvriers, étourdis un moment du coup qui leur était porté, semblèrent fléchir dans leur résolution. Leur comité, par l'organe de son président et de son secrétaire, demanda aux fabricans de se réunir en conférence pour y régler la querelle, mais ceux-ci répondirent qu'ils ne connaissaient rien de ce *soi-disant comité,* et qu'il était à leurs yeux sans qualité pour s'interposer entre eux et leurs hommes. Les manufacturiers de toute l'Angleterre applaudirent à cette énergie, et sans aller aussi loin que leurs confrères, parce que l'attitude des ouvriers chez eux n'était encore que menaçante, la plupart se préparèrent à la lutte pour le cas où elle s'ouvrirait, et presque partout ils se formèrent en association. Dans les villes de fabrique qui avoisinent Preston, plus de quatre-vingt-dix chefs de maisons s'unirent entre eux sous le nom d'*association de défense.* A Manchester, on se hâta de jeter les bases d'une semblable organi-

sation. A Burnton, on fit plus : quelques hommes, dans deux manufactures, ayant demandé une augmentation de salaire et ne l'ayant pas obtenue, leurs camarades avaient tous quitté le travail; les fabricans, alors au nombre de cinquante-sept, pour arrêter le mal à son principe, s'engagèrent mutuellement, sous peine de 2,000 livres sterling de dédit, à fermer tous leurs ateliers, si les ouvriers ne reprenaient pas leurs travaux dans les deux manufactures abandonnées. A Blackburn cependant il n'en fut pas ainsi : huit manufactures étaient fermées et plus de quinze mille ouvriers s'étaient mis en grève; mais les maîtres n'agirent pas de concert, chacun avisant à ce qu'il croyait avoir de mieux à faire pour son propre compte, et les uns transigèrent avec leurs ouvriers, tandis que les autres leur résistaient. On le voit, toute l'industrie cotonnière de l'Angleterre était en émoi : pas une ville qui n'eût ses grèves, ici persistantes, là passagères, victorieuses sur un point, vaincues sur un autre, et dont il serait difficile de suivre les phases dans ce pêle-mêle de concessions et de résistances. L'intérêt dominant se concentrait en définitive à Preston; là était le véritable champ de bataille sur lequel les deux camps avaient réuni toutes leurs forces, et où il y allait de la victoire ou de la défaite pour l'un ou l'autre parti. La lutte y fut longue et acharnée, et quoique les ouvriers aient dû finir par céder, ce sont eux qui ont montré le plus d'énergie et de ténacité. Il y a eu là, au service d'une mauvaise cause, une puissance d'organisation et une habileté de tactique de la part des chefs du mouvement, — et de la part de ce peuple d'ouvriers une docilité à se soumettre à leurs directions, une ardeur de haine contre leurs anciens patrons, une patience et une résignation à supporter les plus dures misères, — qui ont dû provoquer de sérieuses réflexions en Angleterre. Ce grand pays doit se tenir pour averti des périls qui menacent son industrie : ceux qui ont essayé d'y faire brèche ont été trop près d'atteindre leur but pour qu'au fond de leur cœur ils n'aient pas gardé l'espoir d'être une autre fois plus heureux, et pour qu'à la première occasion ils ne soient pas disposés à rentrer en lice.

Le terme fatal marqué par les fabricans allait expirer; leur résolution de fermer les ateliers était irrévocable. Pas un ouvrier ne pouvait se faire illusion sur le sort qui l'attendait : ceux qui jusque-là s'étaient maintenus en bonne harmonie avec leurs patrons et qui n'avaient pas discontinué leur travail, comme ceux qui avaient déjà rompu avec eux et qui s'étaient mis en grève, tous allaient cesser de recevoir leur paie, et plus de vingt-cinq mille individus, hommes, femmes et enfans, dont les salaires réunis montaient à 12 ou 13,000 livres sterling par semaine, allaient dépendre de la charité publique, ou plutôt de l'assistance de leurs camarades des au-

tres villes. Le moment était solennel, et le courage dut faillir à plusieurs. Quand, le soir, le père d'une nombreuse famille rentrait au logis, et que, soustrait aux excitations du dehors, il jetait son regard sur l'avenir pour le ramener ensuite autour de lui, sur sa compagne et les pauvres créatures — fruit de leur union, plus d'une fois son cœur dut s'émouvoir à la pensée des souffrances réservées à ces chers objets de ses affections; mais le malheureux était passé sous un joug mille fois plus dur que n'avait pu l'être celui de ses patrons les plus impitoyables : il avait asservi sa volonté à celle d'autrui; il était sous l'esclavage de sa fausse honte. Vis-à-vis de ses camarades, qui au fond peut-être n'étaient pas plus résolus que lui, mais qui affectaient de l'être, il appréhendait de passer pour timide, pour traître à la cause commune, et le lendemain son ardeur factice le poussait souvent au milieu des plus forcenés. Les chefs du mouvement d'ailleurs, les agitateurs étaient là, qui, par leurs discours et leurs excitations, enflammaient les passions et interdisaient tout accès aux pensées de sagesse et de conciliation. Ils tenaient *meetings* sur *meetings;* ils s'y répandaient en invectives contre les manufacturiers, exagérant leurs profits et leur opulence, énumérant, au milieu des cris d'exécration de l'assemblée, les actes de rigueur que l'on pouvait reprocher à quelques-uns d'entre eux, et qu'ils avaient soin de grossir. Ils parlaient surtout avec emphase des preuves de sympathie que leur donnaient les ouvriers des autres villes, des envois d'argent déjà reçus et de ceux qu'on leur promettait, beaucoup plus abondans, pour l'avenir. Invariablement ils finissaient en poussant le cri, répété avec enthousiasme par la foule, de « dix pour cent, et point de capitulation! »

Ces chefs de la ligue, au nombre de huit ou dix, qui d'ordinaire montaient sur les *hustings* pour haranguer le peuple, étaient la plupart des hommes d'un incontestable talent, de celui du moins qui agit sur les masses et les entraîne. Chacun d'eux avait son thème favori, approprié à la nature particulière de son esprit; chacun d'eux, à son apparition, était salué par un surnom tiré de la similitude plus ou moins réelle qu'on lui prêtait avec tel ou tel membre du parlement. « Voilà, disait-on, Smith, notre président, que n'égale pas le président de la chambre des communes. Voilà Cheetam, notre Disraeli. Voilà Whittle, notre Hume. » Il y en avait d'autres encore dont le peuple comparait la voix à celle du tonnerre : c'était Gallagher et Mortimer Grunwhaw, « la tempête du comté de Lancastre. » Ces derniers jouissaient l'un et l'autre d'une grande faveur auprès des masses; ils étaient moins bien vus des autres chefs de l'agitation, qui doutaient de la délicatesse de Grunwhaw, et qui, jaloux sans doute de la supériorité d'éducation de Gallagher, disaient de lui :

« C'est un homme de collége, mais qui ne saurait se tenir entre les deux roues d'une machine. » Gallagher était en effet le seul lettré parmi les chefs de la ligue : secrétaire du comité, il était chargé de rédiger les proclamations aux ouvriers, et son style, tout en figures et en images, recouvrait de paroles emphatiques d'ardens appels aux plus mauvaises passions de ceux à qui il s'adressait. Mais l'agitateur hors ligne, celui à qui tous les autres cédaient le pas, et qui en réalité menait le mouvement, c'était George Cowel. Il était l'idole de la foule, qui avait mis en lui toute sa confiance, et qui la lui a conservée jusqu'au dernier moment. Simple filateur à Preston, la nature l'avait fait orateur, et sa voix avait une rare puissance, qui tenait moins encore peut-être à son talent qu'aux sympathies pour sa personne et son caractère. Le romancier Dickens, qui s'était rendu à Preston pour y recueillir des études de mœurs, et qui écrivait dans un journal, le *Daily News*, regardé de tout temps comme favorable à la cause des ouvriers, a tracé de Cowel le portrait suivant : « George Cowel est le plus populaire auprès des ouvriers, et, selon nous, il mérite de l'être, car c'est en toute chose un homme vraiment remarquable. Sa taille est au-dessus de la moyenne, son visage est pâle; il a l'œil clair, ouvert et joyeux, le front large; toute sa personne respire un air de résolution et de sincérité qui dès le premier abord lui concilie les sympathies de son auditoire; il parle le rude dialecte de sa contrée, il connaît tous les mots de convention en usage parmi les ouvriers, et il en use avec la conscience de la force que cela lui donne sur eux. Si une objection s'élève de la foule, sa répartie vive et d'ordinaire facétieuse fait taire aussitôt l'interrupteur. C'est en un mot un des plus parfaits orateurs populaires que nous ayons jamais entendus. » Les adversaires mêmes de Cowel louaient son talent et professaient de l'estime pour sa personne. « Abstraction faite, disaient-ils, de ses opinions fondées nous ne savons sur quels motifs, et qui, si elles sont sincères, méritent d'être respectées, nous le tenons pour un homme digne d'honorer une juste cause. »

Au second rang, mais très loin après Cowel, venait Swingkhurst, qui, comme il s'en vantait lui-même, avait été depuis trente ans mêlé à toutes les agitations populaires de son pays. Sa taille athlétique, son geste hardi et sa figure impudente, toute couturée par la petite vérole, l'avaient comme prédestiné à ce rôle de tribun. Il affectait de porter les vêtemens les plus communs et d'être inculte dans tout son extérieur. Bien différent de Cowel, qui gardait toujours une certaine mesure de langage dans ses attaques contre les patrons, Swingkhurst prodiguait l'injure et les expressions grossières; il était loin cependant de manquer d'habileté et de finesse

dans le raisonnement, et pour défendre ses opinions il avait une certaine somme de connaissances à sa disposition.

Tels étaient les chefs de bataille dans le camp des ouvriers. Trois ou quatre autres à côté d'eux, sans être orateurs, avaient aussi leur influence stratégique; mais les véritables meneurs étaient ceux que l'on vient de nommer. Ce sont eux qui, pendant six mois, ont tenu la population de Preston en haleine, l'ont, malgré des tiraillemens de toute sorte, poussée à un but commun, compacte et serrée comme un seul homme. Il faut tenir compte sans doute de l'ignorance et de la faiblesse d'esprit du plus grand nombre de ceux qui s'étaient livrés à leur direction. On se ferait en effet une fausse idée du mouvement de Preston, si l'on croyait que les vingt-cinq mille individus qui y ont pris part étaient des chefs de famille, des hommes que l'âge et l'expérience de la vie avaient mûris. Plus de la moitié se composait de femmes et de jeunes filles, ou de jeunes garçons à peine sortis de l'enfance. Pour comprendre cependant le prestige que les agitateurs ont aussi exercé sur les ouvriers mieux préparés par l'âge à discerner leurs intérêts, il faut se rappeler le soin jaloux que le peuple anglais apporte à maintenir ce qu'il croit être son droit. Tout homme qui s'en porte le défenseur est assuré d'être écouté. L'ignorance même des masses, dont elles ont le sentiment et dont elles se tourmentent, ne les dispose que mieux à la docilité. Là où elles ne voient pas clair, elles acceptent un guide avec empressement.

Déjà l'on a vu qu'un des secrets de la tactique des chefs de la ligue avait été de choisir un mot de ralliement court, précis et rapidement saisissable, tel que celui de « dix pour cent. » Ils ne faisaient pas preuve d'une moindre habileté en s'appuyant sur les sentimens d'humanité et de religion : soit respect humain chez les uns et domination sur eux de l'opinion publique, soit chez les autres (et, à l'honneur de la nation, c'est l'immense majorité) conviction sincère, tout le monde en Angleterre a ces sentimens au fond du cœur ou les professe de bouche. L'esprit du christianisme y prévaut et s'y révèle, non pas seulement par la soumission aux pratiques extérieures que la religion commande, mais surtout par la commisération pour les classes souffrantes. Nous en avons eu de nos jours une manifestation éclatante dans la persévérance du pays à demander l'abolition de l'esclavage, et dans la résignation du gouvernement à souscrire à cette mesure, nonobstant le sacrifice de près de 25 millions sterling qu'il fallut imposer au trésor public et la ruine dont l'émancipation menaçait les colonies. Depuis, ce même esprit est resté vivace au cœur de la nation. Chaque année, le parlement s'en fait l'interprète par des lois et des règlemens nouveaux, tous destinés à adoucir la condition des travailleurs. Les chefs du

mouvement de Preston ne pouvaient donc mieux faire pour leur cause que de l'identifier avec celle de la religion et de la justice. Ainsi firent-ils, peut-être par calcul, peut-être avec sincérité. Il est certain du moins que, parmi les ouvriers, pas un ne doutait que leurs maîtres ne manquassent à ces lois vis-à-vis d'eux. Nul n'avait cherché à se rendre compte de la situation actuelle des manufactures, de leurs profits ou de leurs pertes, et de la résistance motivée ou arbitraire que leurs patrons opposaient à leurs demandes. La question pour eux avait passé du domaine de l'économie dans celui de la morale; pour eux, la dispute soulevée se débattait entre la pauvreté sans appui et la richesse forte de sa puissance. Qu'était-ce qu'un shilling à donner par semaine pour celui qui en possédait des millions? Que penser de lui s'il le refusait, sinon qu'il était un homme sans entrailles et sans pitié, qu'il n'était pas un chrétien, et qu'il répondrait de cette insensibilité au tribunal de Dieu?

Les passages destinés à provoquer ces sentimens abondent dans les placards affichés tous les jours sur les édifices publics pendant la grève, comme dans les discours prononcés aux *meetings*. Ici on lisait : « Devant le Dieu de justice et devant notre pays, si renommé pour son humanité, nous protestons solennellement contre la dureté des chefs de manufactures envers leurs employés. » Plus loin : « Un mois s'est écoulé depuis que plus de trente mille ouvriers sont sans ouvrage et réduits à vivre de la charité publique. Depuis ce temps, les pleurs versés par la veuve aux pieds de l'oppresseur ont été recueillis dans le vase de la justice de Dieu. Les cris de l'orphelin affamé sont montés aussi haut que ceux des Juifs esclaves en Égypte. Pour ces veuves, pour ces orphelins, nous implorons votre pitié. » Les orateurs des *meetings* comparaient les ouvriers en grève à des « âmes en peine. » Les comptes-rendus de ce long débat s'appelaient « le récit des souffrances des travailleurs. » L'union entre eux, c'était « la rédemption de l'industrie. » Dans une assemblée tenue à Stockport, l'orateur, s'adressant au peuple, lui dit : « Les travailleurs du Lancashire, chassés aujourd'hui de leurs ateliers, sont le Lazare de ce pays; ils gisent couchés aux portes de ces ateliers, réclamant de l'ouvrage. Le Lazare de l'Évangile est mort, et il a été porté par les anges dans le sein d'Abraham. Le riche de l'Évangile est mort aussi, et il a été jeté dans les tourmens de l'enfer. Le jour viendra où le filateur de coton paraîtra à la barre de la justice de Dieu côte à côte avec celui à qui il a refusé du travail. » C'est ainsi qu'à ce peuple accoutumé à voir les riches et les puissans de son pays s'occuper de son sort et de l'adoucissement de ses misères, on représentait comme des cœurs endurcis et insensibles à ses maux ceux avec qui il avait ses rapports les plus intimes,

et dont l'existence était le plus étroitement liée à la sienne. A ces fils des puritains de Cromwell, qui, ainsi que leurs pères, se nourrissent de la lecture de la Bible et qui ont gardé quelque chose de leur fanatisme religieux, on parlait le langage des livres saints, pour attiser leurs haines contre les hommes qu'ils considèrent comme les *cavaliers* de notre temps.

Dans un autre ordre d'idées moins sombre, mais avec une égale connaissance des instincts de la multitude et un égal succès d'entraînement, on échauffait l'imagination des masses par des compositions littéraires mises à leur portée, et dont le sujet ordinaire était tiré de la vie de l'ouvrier avec ses souffrances et de celle du manufacturier avec ses plaisirs et ses joies. Des satires, surtout des chansons et des ballades, se succédaient, les unes plaintives et émouvantes, les autres pleines de colère et d'imprécations; elles étaient la plupart l'œuvre des ouvriers eux-mêmes; on les chantait dans les rues et dans toutes les réunions : les adresses affichées sur les murs portaient pour épigraphes des strophes tirées de ces poèmes. C'était en les chantant qu'on ouvrait et terminait les *meetings,* et quand des milliers de voix unies, s'animant l'une par l'autre, répétaient en chœur ces paroles cadencées, la foule n'était plus saisie d'enthousiasme, elle était en proie à une sorte de délire et de frénésie : l'air retentissait des cris de « dix pour cent! vengeance sur nos oppresseurs, les lords du coton! mille fois la mort plutôt que de nous soumettre à ces tyrans! » Sans aucun doute, ces effusions lyriques ont été l'un des principaux instrumens de l'agitation et l'un de ses soutiens les plus puissans. Le recueil en existe, et il est volumineux. Des citations prises au hasard donneront l'idée de l'esprit de colère qui les inspirait toutes; mais quelques-unes, que nous allons citer, se recommandaient en outre par un réel mérite poétique, qu'une traduction en prose et en langue étrangère reproduira, nous le craignons, difficilement.

DIX POUR CENT.

Chanson nouvelle sur la grève de Preston.

« Allons, vous tous, hommes de la liberté, en quelque lieu que vous soyez, prêtez l'oreille, je vous prie; écoutez-moi. Je chante la grève des Prestoniens; armés d'un bon courage, ils tiendront fermes, par ma foi, tant qu'ils auront la vie et du sang dans les veines.

« *Chœur.* — Or ça, mes gars, ne vous laissez pas abattre, mais raidissez-vous pour la lutte. Nous ne céderons pas, nous ne quitterons pas le champ de bataille que la journée ne soit gagnée!

« En mil huit cent quarante-sept, mes gars, — c'est triste à dire, — on nous enleva le dix pour cent, et cela sans faire de façons. Aujourd'hui que

nous voulons le ravoir, nos maîtres, dans leur mauvaise humeur, nous répondent : « Vous ne l'aurez pas, » et nous voilà sur le pavé.

« *Chœur.* — Or ça, etc.

« Il y a aussi les hommes de Blackburn et de Stockport, — je l'ai entendu de leur bouche, — qui sont prêts à nous donner leur appui et à nous suivre dans la carrière. Unissez-vous donc en phalange compacte, et ne consentez jamais à retourner à vos métiers sans le *dix pour cent.*

« *Chœur.* — Or ça, etc.

« Dans la ville de Preston, je le crois, les maîtres sont nos ennemis; mais quelques-uns d'entre eux, avant qu'il soit longtemps, porteront des habits en lambeaux. Nous resterons unis comme un seul homme, et nous n'aurons plus lieu de gémir, lorsque sera finie cette grande guerre du *dix pour cent.*

« *Chœur.* — Or ça, etc.

« L'hiver approche; il fera bien froid, mais nous persévérerons dans notre demande, comme des guerriers pleins d'audace. Et si les maîtres ne cèdent pas et ne consentent pas nettement à la chose, nous tiendrons bon jusqu'à ce que leurs fabriques s'écroulent pour la cause du *dix pour cent.*

« *Chœur.* — Or ça, etc. »

COMPLAINTE DE LA MÈRE QUI A PERDU SA FILLE.

« Venez et consolez-moi dans ma douleur. Je reste seule à gémir sur cette terre. Mon enfant chérie m'est ravie, et je dois maintenant pleurer à jamais. Elle était pour moi tout ce que je pouvais souhaiter. Si elle m'avait été conservée, j'aurais été contente; mais, hélas! elle est morte martyre de la cause du *dix pour cent.*

« Quand vint cette triste nuit où elle devait mourir, son cœur était léger et gai. Elle se rendit avec les autres au lieu fixé pour y recevoir son salaire. Elle parla en termes chaleureux d'un avenir meilleur, elle exprima l'espoir que les patrons consentiraient enfin à donner aux ouvriers du *Card Room* leur juste et légitime *dix pour cent.*

« La chambre qu'on s'était engagé à leur donner leur fut refusée, parce que leur pauvreté choquait l'orgueil de leur maître. On les entassa dans une toute petite chambre, qui s'écroula bientôt, et précipita dans les bras de la mort ma fille unique, victime du *dix pour cent.*

« Oh! puisse le Dieu du ciel jeter un regard sur le pauvre qu'on opprime et punir sans merci les orgueilleux contempteurs du droit! car mon enfant chérie a disparu pour toujours. Pour moi, plus de bonheur; mais j'espère vivre pour voir l'indigent en possession de son *dix pour cent.*

« Adieu donc, Jeanne, ma bien-aimée; mais bientôt, j'en suis sûre, nous nous reverrons dans ce monde serein où nul maître n'osera nous opprimer ni nous affliger. Je murmurerai une prière au Très-Haut, afin qu'il redresse nos griefs et qu'il donne à ses pauvres, désarmés qu'ils sont, leur juste et légitime *dix pour cent.* »

JAMAIS LES ANGLAIS NE SERONT ESCLAVES.

« Anglais, compatriotes, levez-vous! La lutte dure encore, la lutte entre les enfans du travail et la bande des maîtres. Notre cause est juste, aidez-

nous dans toute votre force, et prêtez votre appui à ceux qui combattent pour nos droits.

« Les tyrans ont parlé; ils ont dit avec orgueil qu'ils fermeraient les fabriques et nous priveraient de notre pain, qu'ils nous forceraient à recevoir, humbles et soumis, les gages qu'on jugerait à propos de nous donner.

« Sans doute ils ont oublié, eux les forts et les orgueilleux, que nous sommes décidés à revendiquer notre héritage; mais, quoique nous soyons pauvres et indignement opprimés, le vieux courage anglais vit encore dans nos cœurs.

« Comment! nous, enfans de l'Angleterre, nous qui nous vantons d'un sol inviolable, retournerons-nous au travail, et nous soumettrons-nous humblement à recevoir les gages que ces maîtres opulens voudront bien nous donner?

« Nous ne voulons pas en imposer, nous ne visons pas à la souveraineté; nous ne demandons que des gages qui nous fassent vivre. C'est là ce que nous réclamons énergiquement, et nous ne faiblirons pas avant d'avoir obtenu notre *dix pour cent*.

« Étrangers et amis, de près et de loin, vous avez versé à pleines mains les fonds pour nous aider dans cette guerre. Nous avons toujours besoin de votre aide, et nous comptons que vous ne cesserez pas d'appuyer la cause commune.

« Faut-il que ceux qui gagnent leur vie à la sueur de leur front courbent la tête devant les décrets des tyrans? Ouvriers anglais, c'est à vous de décider si les citoyens de Preston seront esclaves ou libres. »

Chaque semaine, le comité chargé de recevoir les offrandes des ouvriers du dehors et de les distribuer entre ceux de Preston rendait compte de ses opérations, et ce rapport, envoyé par toute l'Angleterre, était toujours précédé de stances dans le style de celles que l'on va lire :

« Tyrans! suspendez vos desseins; le ciel prend parti pour la cause de la liberté. De nobles cœurs battent en ce moment, décidés à vaincre ou à mourir. Forgez de nouveaux fers pour le genre humain, insensés! vous ne sauriez commander aux âmes. Mettez les instrumens de la mort aux mains de vos mercenaires et de vos esclaves, la liberté triomphera tout de même.»

« Enfans de cette magnifique terre, vous êtes égaux dès votre naissance. Unissez-vous d'une commune volonté; nul ne vous dépouillera de votre petit avoir. Anglais, vous qui êtes les rois de l'onde, qui dites que vous ne serez jamais esclaves, oh! je le demande avec douleur, êtes-vous encore des hommes libres? »

« Nous que l'on dit être l'œuvre chérie de Dieu, pourquoi souffrons-nous sous la verge du tyran? Nous qu'on appelle les cœurs de chêne, nous nous sommes courbés trop longtemps sous le joug de la servitude; nos membres robustes, soutenus par des muscles vigoureux, ont supporté trop longtemps le fouet des suppôts de l'oppression. Il est temps, mes amis, de commencer à être des hommes. »

« Levez le front, milliers de travailleurs! Il y a une bande d'hommes au cœur de lion qui ont fait vœu de balayer l'oppression du sein de votre pays, devenu la proie des tyrans. Allez, ralliez-vous autour de l'étendard arboré pour conquérir la paix suprême, et ne quittez point le terrain que le cri de celui qu'on pressure n'ait cessé. »

A ces excitations puissantes se joignaient celles des *meetings* qui se tenaient plusieurs fois par semaine. Tout devenait occasion d'assemblées et de discours : l'arrivée d'un délégué d'une ville voisine, l'arrestation d'un ouvrier condamné par les magistrats pour avoir troublé la paix publique, une proclamation du comité des maîtres que l'on tenait à ne pas laisser sans réponse, etc. C'était dans ces réunions que le pouvoir des meneurs se fortifiait; ils y recouraient quand il leur paraissait que les ouvriers se laissaient aller à la défaillance, et dans les momens d'effervescence ils en profitaient pour échauffer encore plus les têtes. Un placard affiché sur les murs annonçait alors qu'on se réunirait le lendemain, et bien avant l'heure indiquée on voyait de longues files de ce peuple qui ne savait que faire de son oisiveté forcée, et pour qui ces spectacles étaient un passe-temps favori, se diriger vers une immense salle qui de temps immémorial a été en grande faveur chez les Prestoniens. Elle s'appelle aujourd'hui *Temperance hall,* du nom de la société qui a entrepris de faire renoncer à l'usage des liqueurs spiritueuses et qui y tient ses séances; mais le peuple lui a conservé son vieux nom de *Cockpit,* en mémoire des combats de coqs qui s'y donnaient autrefois. Depuis, le mormonisme y avait prêché ses rêveries naissantes, Robert Owen son socialisme étrange, Cobbett y avait dénoncé le papier-monnaie, et Feargus O'Connor y avait expliqué les cinq points de son chartisme. Les doctrines commerciales que Cowel et ses associés y professèrent après eux n'allaient pas sans doute aussi directement à la subversion de la société, mais elles n'en avaient pas moins leur danger pour le pays. Des feuilles anglaises qui, sans se faire ouvertement les organes de la cause des ouvriers, y donnaient leur assentiment dans une certaine mesure, ont dit que ces *meetings,* par le bon ordre et la modération du langage qu'on y faisait entendre, auraient pu servir d'exemple à plus d'une réunion de ceux qui se nommaient l'élite du pays, à la chambre des communes elle-même. Il se peut que l'éloge ait été mérité souvent, car le caractère de la grève de Preston a essentiellement différé de celui des précédentes, dont la violence était l'arme ordinaire. En 1853, les chefs du mouvement furent plus habiles ou moins emportés. Évidemment leur premier soin avait été de ne point alarmer la société par le renouvellement des actes de barbarie qui l'avaient mise en émoi à une autre époque : autant qu'il leur était possible, ils se contenaient dans

leurs discours. Rarement il y eut de leur part provocation directe au désordre, et quand leurs sentimens, leurs théories, leurs récriminations étaient le mieux faits pour enflammer leur auditoire, ils lui recommandaient l'ordre et la tranquillité. Le plus souvent, il faut le dire, ils étaient obéis, tant leur influence sur les masses était puissante et la discipline respectée. Vers la fin de cette longue dispute cependant, quand la cause était perdue aux yeux des moins clairvoyans et que les ménagemens ne pouvaient plus la servir, plus d'un orateur s'en affranchit. On ne prononçait plus alors les noms des manufacturiers sans les accompagner d'épithètes injurieuses, dont les moins outrageantes étaient celles de *cotoncrates* et *shoddyocrates* (1). On les appelait aussi les *vampires du peuple*, les *suppôts de Satan*. C'est surtout dans les adresses écrites, dans les communications faites par le comité de secours aux travailleurs, que la haine débordait. On s'adressait alors aux plus mauvais instincts du peuple, à ses passions les plus basses, à celles qui partout, quand elles prévalent, le poussent à la guerre sociale.

« Bien longtemps (lisait-on dans une lettre de remercîment adressée aux ouvriers d'une ville voisine), bien longtemps avant que les ouvriers de Preston se fussent résolus à revendiquer leurs droits, ils n'étaient plus que les serfs maltraités et méprisés de leurs maîtres : nos bras étaient pour eux comme une mine d'or de la Californie, et chaque jour nous descendions d'un degré de plus dans la fosse de misères et de souffrances. Qu'était-ce que cette prospérité commerciale tant vantée de notre pays? Plus de richesse pour le riche et plus de pauvreté pour le pauvre. Et parce que nous avons demandé à prendre notre part dans cette fortune que nous créons, parce que nous nous sommes unis, comme c'était notre droit, pour l'obtenir, ces maîtres impitoyables, les *lords du coton* de Preston, nous ont jetés hors de leurs manufactures, et trente mille créatures de Dieu souffrent de la faim et en périssent. Espérons des temps meilleurs! un jour viendra où le monde sera ce que le grand architecte a voulu qu'il fût, non un lieu de malheur, d'oppression et de souffrance, mais un séjour de paix, d'abondance et d'amour; l'avarice en sera bannie, et avec elle toutes les mauvaises passions nées du système actuel de fraude et d'injustice... La terre n'est pas faite pour le malheur du peuple; le Dieu impartial n'entend pas que les biens qu'il lui fait produire soient inégalement partagés. Il est contre sa volonté que celui qui sème et moissonne le grain en manque pour se nourrir, que ceux qui filent et tissent les étoffes n'en aient pas pour se couvrir, tandis que celui qui ne travaille pas possède plus de toile, de soie et de satin pour sa seule personne qu'il n'en faudrait pour satisfaire aux besoins de douze ouvriers et de leurs familles. Cette société, dans laquelle un petit nombre est gorgé de toutes choses et le plus grand nombre dénué de tout, a duré trop longtemps; nous en appelons au peuple de notre pays pour qu'il nous aide à établir un autre système, un système qui pro-

(1) Aristocrates du coton, aristocrates de la bobine.

curera à tous ceux qui travaillent la jouissance de ce qu'ils produisent. Nous voulons, en un mot, l'application de la divine sentence qui dit que celui-là ne mange pas qui ne travaille pas. »

Dans une adresse aux ouvriers filateurs, on lisait encore : « Cette terre d'Angleterre est appelée la terre de justice et de liberté. Amis, cela n'est pas : l'oppression règne sur ce pays, ce prétendu pays d'indépendance, où le despote et le tyran, c'est-à-dire les possesseurs du capital, ont le droit d'impunité pour leurs extorsions de toute sorte sur le pauvre et le faible; mais le temps du redressement est venu. » Dans une autre, « deux forces, disait-on, se sont dressées contre nous : l'aristocratie qui nous a volé la terre, et les capitalistes qui nous broient, ces capitalistes sortis du fumier. Nous ne tuerons pas nos tyrans, mais nous leur arracherons les dents et nous jouirons alors de l'Angleterre à notre guise et sans partage. »

Ces sauvages provocations ne furent pas entendues. Heureusement pour l'Angleterre, elles s'adressaient à des hommes chez qui domine le sentiment religieux; elles ne sortaient d'ailleurs, il faut le répéter, que de la bouche d'un petit nombre et des moins considérés parmi ceux qui se disaient les défenseurs du peuple et les soutiens de ses droits; elles émanaient la plupart du comité dirigeant de l'association des ouvriers fileurs, association qui, quoiqu'elle fît cause commune avec le reste des ouvriers de la ville et qu'elle déléguât quelques-uns de ses membres aux assemblées générales, s'était constituée sur des bases particulières, avait ses propres règlemens et ses propres chefs, dont la violence contrastait avec la modération habituelle que ceux des autres comités s'étudiaient à garder, et dépassait toujours les emportemens auxquels par momens ces derniers se laissaient aller aussi.

L'une des proclamations citées plus haut confondait dans une même malédiction la noblesse du royaume et les propriétaires des manufactures; mais ce sentiment d'une haine indistinctement vouée à ces deux classes de la société n'était propre qu'à celui qui s'en faisait l'organe en termes aussi grossiers : la masse des ouvriers ne le partageait pas. Les chefs surtout, qui se dirigeaient d'après une politique plus habile, avaient le soin d'établir à chaque occasion une différence entre l'aristocratie et ce qu'ils nommaient la *shoddyocratie*, entre les possesseurs de la terre et les manufacturiers, les *landlords* et les *coton-lords;* ils comptaient ou feignaient de compter sur les sympathies et l'appui des premiers, et leurs efforts tendaient à raviver les fermens de discorde qui, à l'époque du rappel des lois sur les céréales, avaient éclaté entre ces représentans des deux grands intérêts du pays, et qui avaient laissé dans le cœur des vaincus de sourdes colères et d'âpres rancunes. Ils rappelaient

avec complaisance, car c'était une arme à l'appui de leur propre cause, qu'à cette époque, les manufacturiers avaient souscrit des fonds pour le soutien de la ligue contre les lois sur les céréales, et qu'ils avaient eu leurs *meetings* et leurs comités auxquels ils conviaient jusqu'à leurs ouvriers, leur promettant qu'après l'abolition des droits sur les grains, les salaires hausseraient. Rétorquant l'argument, ils disaient : « Maintenant ces mêmes hommes que l'on a vus s'unir et se combiner pour accomplir cette œuvre qui n'a été pour nous qu'une déception et dont ils ont seuls profité, ces mêmes hommes prétendent que les ouvriers à leur tour n'ont pas le droit de s'associer, de former des comités, de fournir des contributions à la défense de leur cause; ils nous appellent des agitateurs gagés, et ils disent qu'ils ne rouvriront pas leurs ateliers tant que ces associations ne seront pas dissoutes. Voilà quelle est leur impartialité, leur justice! Quant à la hausse des salaires, ils justifient aujourd'hui les prédictions des propriétaires de la terre qui nous annonçaient qu'en poussant au rappel des lois sur les céréales, les manufacturiers n'avaient en vue que leurs propres fins. » De leurs adversaires ainsi attaqués les orateurs populaires se retournaient ensuite vers ceux dont ils voulaient se faire des auxiliaires : ils savaient par quels côtés ils étaient le plus sensibles, sur quel point le plus irritable il fallait porter la main pour rouvrir les blessures qui leur avaient été le plus douloureuses. Dans une adresse à la noblesse anglaise, on lisait ces mots perfides, écho des tristes appréhensions dont elle est tourmentée : « Il est bien connu que les lords du coton, dont chaque mouvement révèle l'hostilité contre vous, convoitent vos propriétés pour arriver avec cette possession au gouvernement de l'état. » Quelques partisans du vieux système protecteur, quelques lords irrités encore du coup que le succès de la ligue de Manchester avait porté tout à la fois à leur fortune et à leur influence, s'imaginèrent que le moment de la revanche était venu, et ils auraient voulu le mettre à profit. Les journaux qui recevaient leurs inspirations essayèrent de plaider de nouveau auprès des masses une cause récemment perdue, avec quel éclat, on le sait, mais à laquelle les circonstances présentes paraissaient venir en aide. On tint même des *meetings* dans lesquels on ne ménageait pas plus l'injure aux manufacturiers que l'assurance de la compassion à leurs ouvriers. Il fut aisé de voir bientôt que ces ouvriers que l'on caressait ne se méprenaient ni sur les motifs ni sur le but des attaques ainsi dirigées contre leurs ennemis du moment, et que ces affectations de souci et de sympathie pour leur bien-être ne les touchaient que faiblement. Les travailleurs en Angleterre pouvaient croire, et ils le croyaient alors, que les nouvelles lois commerciales ont servi d'autres intérêts que les leurs, ou que

l'application n'en a pas été faite à leur profit autant qu'elle devait l'être: mais parmi ces lois il en est une, celle sur les céréales, qui, du moins, n'a pas trompé leurs espérances. Les effets de cette loi bienfaisante sont de tous les jours, et si l'on y portait la main, ils sont prêts à la défendre au cri répété avec plus d'ardeur encore qu'en 1847 : *No bread tax!* Malgré les ambages dont on cherchait à voiler une pensée qu'on n'osait pas produire ouvertement, l'instinct populaire la devinait donc, et il la repoussait de toutes ses forces.

Si l'on a mentionné ici cette tentative de retour à un temps qui ne peut plus revivre, c'est qu'elle a été un des incidens, quoique très éphémère, de la lutte que l'on raconte; mais il y aurait injustice à imputer de tels sentimens à l'aristocratie entière. Les manifestations contre les lois nouvelles n'ont été l'œuvre que de certains de ses membres obstinés ou aventureux, des enfans perdus de son parti, si l'on peut parler ainsi. Plus d'un vieux lord sans aucun doute, tout en se tenant à l'écart de ce mouvement, en souhaitait le succès, et il y aurait applaudi : il aurait joui de ces représailles exercées contre des rivaux qu'il déteste, et dont il a peur; mais aux uns l'entreprise a paru folle et impraticable, et les autres, en plus grand nombre, y répugnaient par esprit de probité, — c'est leur honneur, — et dans un intérêt bien entendu de propre conservation, — ç'a été leur sagesse. Si l'aristocratie anglaise avait été assez peu clairvoyante pour croire qu'elle pouvait recouvrer par le moyen des classes ouvrières ce qu'elle a perdu de son influence politique, dévolue aujourd'hui en partie à l'industrie et au commerce, si elle eût prêté son assistance aux insurgés de Preston dans leurs projets de domination sur leurs patrons, le moment n'aurait pas tardé à venir où elle aurait eu besoin de se défendre elle-même contre les tentatives de ces dangereux alliés.

III.

Toutes les ressources mises en œuvre par les conducteurs du mouvement, et que l'on vient d'énumérer, ne formaient en quelque sorte que le levier moral de la machine d'agitation, à laquelle il fallait un support matériel. Ce n'était pas assez que de faire redire à la foule : « Dix pour cent et pas de capitulation! » En attendant ces 10 pour 100 promis et toujours remis au lendemain, elle était privée de son salaire du temps passé, et il n'en fallait pas moins qu'elle se nourrît et qu'elle vécût. Des douze ou treize mille livres sterling qu'elle recevait autrefois par semaine, elle ne touchait plus un seul penny; les épargnes avaient été promptement épuisées. Les vêtemens, les ustensiles de ménage les plus indispensables avaient été vendus ou

mis en gage : le dénûment et la faim parlaient alors plus haut que les orateurs, et bientôt on se serait résigné à obéir à leurs injonctions avec plus de soumission qu'à la voix de Mortimer Grunwhaw et à celle même, si puissante qu'elle fût, de George Cowel. Ce n'étaient plus des paroles, c'était du pain que vingt-cinq mille individus, hommes, femmes et enfans des deux sexes, demandaient chaque jour. On va voir comment la ligue pourvut à cette impérieuse nécessité, non pas assurément dans toute la mesure des besoins de ces malheureux, mais assez pour qu'avec leur incroyable patience et le fanatisme qui les exaltait, ils soient restés dociles sous le joug, et que leur héroïque constance, digne d'une meilleure cause, ait soutenu cette longue lutte, réputée impossible, jusqu'au jour où leurs conducteurs, contraints d'avouer leur impuissance, les dégagèrent de leurs sermens. Nous entrons ici dans la partie la plus dramatique de cette histoire, dans cette période des trois mois les plus rigoureux de l'hiver de l'année 1853, pendant lesquels l'agitation avait réuni toutes ses forces et s'est montrée le plus acharnée.

Toute l'Angleterre était attentive à ce qui se passait dans une de ses bourgades, car elle sentait la portée de la lutte qui y était engagée. La question ne regardait pas seulement les ouvriers de Preston et leurs maîtres, elle était celle des ouvriers et des chefs de toutes les industries du pays. Si on avait pu le mettre en doute, les ouvriers de ces diverses industries l'auraient fait comprendre par les encouragemens qu'ils adressaient à leurs camarades et par les nombreux secours d'argent qu'ils leur envoyaient. Les chefs des établissemens manufacturiers à leur tour allaient eux-mêmes témoigner de leurs appréhensions en se cotisant au profit de leurs confrères, qui, faute de ces contributions, pouvaient mettre en péril la cause commune en perdant la leur. De ce côté pourtant, le concours n'eut pas le caractère de généralité qu'il avait pris du côté des ouvriers. Tandis que les artisans de tous les métiers et les ouvriers de tous les corps d'état les plus étrangers à la fabrication du coton s'unissaient, par leurs dons et leurs offrandes, aux tisseurs et fileurs de Preston, les manufacturiers de cette ville ne furent secourus que par ceux du comté de Manchester, engagés dans la même industrie, et encore l'intérêt commun, le souci de l'avenir, ne furent-ils pas l'unique mobile qui fit agir ces auxiliaires; il y eut de leur part des calculs d'intérêt personnel : ils ne furent pas sans tenir compte du profit qui revenait à leurs fabriques du long chômage de celles de leurs concurrens.

Il y avait, comme on l'a dit, urgence pour George Cowel et ceux qui s'étaient associés à lui dans la direction du mouvement à se procurer le nerf indispensable à toute guerre : c'est là qu'ils se mon-

trèrent de véritables et dignes chefs de parti. Leur fertilité d'expédiens, l'habile emploi de leurs moyens, justifièrent la confiance que leurs camarades avaient mise en eux.

La campagne s'ouvrit par une longue adresse élaborée avec soin : on y rappelait l'origine et les divers incidens de la dispute, tous présentés à l'honneur de l'ouvrier; on y vantait son bon droit et sa modération mise en regard de la dureté impitoyable de ses patrons, et après une peinture navrante des souffrances qu'il endurait à Preston et qu'il était prêt à supporter jusqu'à la dernière extrémité pour défendre la cause de tous ses frères, on invoquait l'assistance de ceux-ci au nom de l'humanité et de leur propre intérêt. Cette adresse fut répandue avec profusion dans le royaume. A la première réception des secours qu'elle avait provoqués, on en fit une autre de remerciemens, et ce moyen de tenir le peuple en haleine ayant été trouvé efficace, on y recourait à toute occasion, un jour pour signaler au pays la libéralité des ouvriers de telle ville ou de tel corps d'état, un autre jour pour stimuler l'émulation de ceux qui s'étaient montrés moins généreux. Les comptes-rendus hebdomadaires envoyés dans tous les grands centres de manufactures et d'industries n'étaient eux-mêmes, sous une autre forme, qu'un appel incessant à l'assistance publique, car ils étaient tous précédés de quelques lignes énergiques sur la misère croissante du peuple de Preston et la nécessité de soutenir ses efforts. On variait les tons selon les sentimens supposés de ceux que l'on voulait émouvoir. Il y avait des adresses au clergé, dont on sollicitait l'aumône que la loi de Dieu lui impose comme le premier de ses devoirs envers les souffrans et les opprimés; il y en avait au peuple de l'Irlande pour lui recommander ses nombreux coreligionnaires en détresse sur la terre étrangère. « Vainement, lui disait-on, vos pauvres frères ont essayé de se soustraire à la tyrannie de vos *landlords,* ils en ont trouvé une beaucoup plus dure chez nos manufacturiers et nos capitalistes de l'Angleterre. » Il y eut une adresse spécialement destinée aux femmes et aux filles de tout le royaume; on invoquait leur humanité pour les orphelins de Preston en proie aux horreurs de la faim, et pour les pauvres créatures que la misère exposait aux tentations du vice. La passion la plus amère respirait dans toutes ces communications: dans quelques-unes, l'exagération et la violence du langage dépassaient toutes les bornes. Ainsi, après un essai de conciliation qui n'avait pas réussi, les fabricans s'étaient déterminés à appeler des ouvriers étrangers. Une proclamation intitulée « le travail en danger, » et signée cette fois des noms réunis des dix membres qui s'appelaient le comité exécutif de l'association, fut affichée à Preston; elle était adressée aux ouvriers et au peuple du royaume d'Angleterre. Entre autres passages, on y lisait :

« Les droits inhérens à tout Anglais nous ont été déniés. Pour perpétuer leur système d'oppression, nos tyrans ont condamné à la faim et à la mort vingt-cinq mille d'entre nous, dont plusieurs n'étaient que des femmes inoffensives et sans moyens de défense; mais l'humanité n'a pas d'accès en leurs cœurs, les cris de l'orphelin affamé, les soupirs et les sanglots de la mère, le deuil de la veuve, n'excitent que leur dédain et leur mépris..... Pour nous dompter et nous amener à leur merci, ils ont d'abord fermé leurs ateliers, maintenant ils y appellent des étrangers. Voilà par quels moyens ils espèrent écraser et dégrader le travail, achever leur œuvre de monstrueuse injustice et de perversité : que la responsabilité en retombe sur leurs têtes! Braves compatriotes, nous invoquons de nouveau vos sympathies et votre assistance dans ce grand combat que nous livrons pour rédimer le travail et l'arracher des tenailles de fer du capital : notre lutte est celle du droit contre la force, de l'opprimé contre son tyran, de l'esclave contre son maître; nous combattons contre l'infâme système des bas salaires. Au nom de l'humanité souffrante, au nom de la liberté immuable et éternelle, au nom du lien qui unit les frères entre eux, au nom de Dieu, nous invoquons votre assistance.

« Au secours, ouvriers de la Grande-Bretagne! le travail est en danger, notre ennemi tourne et rugit autour de nous : il convoite sa proie, comme le lion des saintes Écritures, et va la saisir; mais venez en aide à vos amis de Preston, et le travail est sauvé! Au secours donc, enfans et filles de la Grande-Bretagne! Souscrivez, souscrivez pour la rédemption du travail; finissons-en avec le système des bas salaires. Un effort encore, un vigoureux effort, et ce système qui a engendré pour nous tous la pauvreté, la misère, les privations de toute sorte, ce système aura fini pour jamais, et nous nous établirons sur ses ruines amoncelées.

« Dix pour cent, et point de capitulation! »

Ces adresses furibondes, émanées des comités de Preston, en partaient chaque semaine pour aller se répandre dans les ateliers et les fabriques de toute l'Angleterre. Elles y étaient colportées par des agens actifs et infatigables qui les commentaient, les exagéraient encore, et avaient pour mission de leur faire produire leur effet et de recueillir les secours qu'elles provoquaient. Ces agens, sous le nom de *délégués,* ont tenu une place importante dans la grève de Preston; ils en étaient les instrumens et les bras au dehors, comme les comités en étaient l'âme et le soutien au dedans. Choisis avec soin dans chaque grand centre manufacturier parmi les ouvriers que l'on avait jugés les plus propres à l'accomplissement de cette œuvre délicate, ils venaient chercher à Preston leurs instructions et leur mot d'ordre; ils y combinaient ensemble et sous l'inspiration des chefs leurs moyens d'action : de là ils partaient pour les diverses régions qui leur avaient été assignées. Pendant trois mois, ils sillonnèrent le pays en tous sens : on les rencontrait partout, sur les chemins de fer, dans les voitures publiques, dans les auberges, tantôt mornes et taciturnes, si, à un mot prononcé, ils avaient reconnu que leur cause répugnait à la compagnie au milieu de laquelle ils se trou-

vaient, tantôt ardens au prosélytisme et à la propagande quand on se prêtait à les écouter et à discuter avec eux. Il y en avait toujours dans les lieux de grandes réunions et de foule, aux foires, dans les fêtes de village, aux courses de chevaux, aux *meetings* de toute nature, si fréquens en Angleterre. Souvent dans ces réunions, quand le débat sur la question spéciale qui en faisait l'objet était terminé, ils demandaient la parole pour exposer les misères de leurs frères de Preston et solliciter en leur faveur la commisération publique. Leur appel n'était jamais fait en vain; mais les récoltes les plus abondantes provenaient des contributions prélevées sur les ouvriers de tous les états dans les villes et dans les centres manufacturiers.

Dans une première visite, les délégués y avaient fait le recensement du montant des salaires de chaque semaine, et ils avaient fixé, de concert avec les ouvriers les plus influens du lieu, ou qui se donnaient pour tels, la part qui devait en revenir à la défense de la cause commune. Leur grand souci était de ne pas manquer à la promesse de secours qu'ils avaient apportée à Preston; ils se regardaient comme engagés d'honneur à tenir cette promesse, et tous les moyens leur étaient bons pour atteindre leur but. Le samedi, jour de paie, des collecteurs, leurs affidés, se tenaient aux portes des manufactures et des ateliers, et réclamaient de tout ouvrier qui en sortait la quote-part à laquelle il avait été taxé. Le plus grand nombre la payait de bonne volonté, spontanément et avec une sorte d'ostentation, tant les esprits étaient alors surexcités. Les délégués d'ailleurs allaient d'un établissement à l'autre pour surveiller la recette; si la semaine précédente elle avait baissé quelque part, ils se chargeaient de l'y faire en personne. C'est dans ces occasions qu'ils usaient de moyens d'intimidation qu'on a justement blâmés. Ils prenaient les noms de ceux qui refusaient leur offrande et les accompagnaient dans leur rapport d'une épithète injurieuse; ils les menaçaient des colères du ***Punch***, le satirique redouté de l'Angleterre, de celles de ***Calico-Park*** et de la vieille ***Paddy***, ces épouvantails du peuple, que les femmes et les enfans se chargeaient le plus souvent de représenter au moment même, en poursuivant le récalcitrant de leurs railleries et de leurs insultes. Ces scènes se sont reproduites partout, et plus d'une fois la force publique a dû intervenir. Un tel système de coercition ne se limitait pas aux seul ouvriers, il s'étendait aux propriétaires des magasins, boutiques et autres lieux dont le peuple forme la clientèle ordinaire. Les délégués les imposaient à des contributions arbitrairement calculées d'après l'importance du trafic et des profits présumés, et sur leur refus de s'y soumettre, on mettait leur maison en interdit; ils trouvaient le matin le signe d'anathème crayonné sur leurs portes, et leurs pratiques n'osaient plus

les franchir. Ces traits épars, ces modes divers d'intimidation ne sont pas des fictions; on les trouve tous constatés dans les feuilles publiques de l'époque, et ils ont fait l'objet de nombreuses plaintes portées devant les magistrats.

Chargés du tribut octroyé par la sympathie des uns, et que la contrainte ou la peur avait arraché aux autres, les délégués retournaient alors à Preston. Avec la rapidité des voies de communication d'aujourd'hui, une nuit suffisait presque à tous pour y arriver, et au grand scandale d'un pays où, comme on le sait, la sanctification du dimanche est religieusement observée, c'est ce jour-là qui avait été choisi pour la distribution des secours. On peut facilement s'imaginer avec quelle impatience elle était attendue. Dès le matin, des groupes stationnaient aux portes de la ville ou s'avançaient à une demi-lieue au-delà, jusqu'à la station du chemin de fer, pour y recevoir les délégués et connaître les premiers quel avait été le produit des collectes. La bonne ou la mauvaise nouvelle circulait de bouche en bouche; les comités s'assemblaient, mais les distributions ne commençaient pas encore; il fallait entendre les rapports des délégués sur la situation des esprits dans les contrées qu'ils avaient parcourues : selon les cas, ils se plaignaient du refroidissement qu'ils avaient rencontré dans les uns, ou ils vantaient l'ardeur persistante dont les autres se montraient toujours animés. Celui-ci était reçu avec enthousiasme, car il apportait une grosse somme, et il promettait mieux encore pour la semaine suivante; celui-là était sifflé parce que ses poches étaient à peu près vides. Il s'en excusait sur les empêchemens de toute sorte qu'il avait rencontrés, sur l'intervention toujours hostile des chefs des manufactures, qui ne laissaient pas pénétrer dans leurs ateliers, sur la difficulté, naïvement avouée, qu'il y avait à obtenir de l'argent des ouvriers quand ils étaient rentrés au logis et qu'ils n'étaient plus sous les yeux les uns des autres. La discussion terminée, on procédait au partage. La somme totale apportée chaque dimanche à Preston était réellement considérable. Ni les manufacturiers, quand ils avaient fermé leurs fabriques, ne pouvaient prévoir que les ouvriers recevraient une telle assistance, ni les agitateurs espérer qu'ils seraient aussi puissamment secondés. C'était d'ordinaire de 2 à 3,000 livres sterling qui arrivaient chaque dimanche à Preston. Aux fêtes de Noël, la recette s'éleva au-delà de 4,000. Dans cette semaine, que l'usage du pays consacre aux réjouissances de famille, les ouvriers avaient voulu que leurs camarades de Preston eussent aussi, sinon leurs joies, du moins un surcroît d'allégement à leurs souffrances. Qu'était-ce cependant que cette somme répartie entre vingt ou vingt-cinq mille individus? Et combien peu il en revenait à chacun! 4 ou 5 shillings

aux adultes, deux au plus aux jeunes filles et aux enfans, qui encore avaient coutume de changer cette monnaie au bureau même de distribution, pour solder leur propre contribution de 1 penny par 6 pence en faveur de ceux de leurs camarades qui étaient chargés de famille.

A l'occasion des délégués, il ne faut pas omettre de dire qu'un jour de distribution il s'éleva contre eux un violent orage. Un organe important de la presse de province, le *Manchester Guardian*, qui, pendant toute la lutte, plaida chaleureusement la cause des chefs des manufactures, et qui ne laissait échapper aucune occasion de faire brèche à celle des ouvriers, se rendit l'écho des accusations alors assez généralement répandues, à tort ou à raison, contre la probité des délégués. On les soupçonnait d'être des dépositaires infidèles. On se plaignait également que le salaire qui leur était alloué, que leurs dépenses, comme celles des comités avec leurs présidens, secrétaires et employés de toute sorte, absorbaient au-delà du quart des sommes recueillies. Les malheureux affamés, qui, quelle que fût la somme distribuée chaque semaine, n'en restaient pas moins soumis aux plus dures privations, prirent feu à la pensée qu'une grosse partie des dons de leurs camarades leur était soustraite ou détournée de sa destination. Il y eut de vives récriminations échangées. Les comités produisirent leurs comptes, et les ouvriers, en ayant reconnu, à ce qu'il paraît, la régularité, continuèrent leur confiance à ces administrateurs, ils la continuèrent également aux délégués; mais l'opinion publique, qui avait suivi le débat avec curiosité, ne se tint pas pour complétement convaincue de la délicatesse de ces derniers.

A l'époque où nous sommes arrivés, c'est-à-dire à la fin de l'année 1853, la crise avait déjà près de cinq mois de durée. L'enivrement de ceux qui conduisaient le mouvement était alors à son comble: tout avait marché au gré de leurs désirs, et ils croyaient toucher au succès. Les malheureux qu'ils tenaient assujettis à leur direction avaient sans doute beaucoup à souffrir, car l'hiver était dur et le prix des subsistances allait toujours en augmentant; mais les contributions de secours prélevées sur les ouvriers de toute l'Angleterre arrivaient, elles aussi, dans une proportion toujours croissante. La collecte de la première semaine de la grève n'avait produit que 80 livres, elle fut de 381 dans la seconde, de 1,100 dans la sixième, de plus de 2,000 dans la neuvième, et, comme on l'a dit plus haut, dans la semaine de Noël elle dépassa 4,000 livres. Comment les ouvriers auraient-ils pu douter de la victoire avec de tels moyens mis en leurs mains pour la conquérir?

Vers le même temps cependant, il survint deux incidens qui du-

rent faire comprendre aux meneurs, l'un, que le gouvernement du pays était peu disposé à se ranger de leur côté contre leurs patrons, et l'autre, qu'ils avaient trop présumé de leur influence sur les classes ouvrières du royaume. Au commencement du mois de décembre 1853, ils avaient pris occasion d'une expression assez vague d'intérêt et de compassion prononcée par lord Palmerston, alors ministre de l'intérieur, dans un *meeting* de la ville de Leeds, pour s'adresser à lui et solliciter son intervention dans leur dispute avec leurs maîtres. Leur mémoire n'était guère autre chose qu'un acte d'accusation contre les manufacturiers, et ils demandaient que l'autorité prît en main la cause des opprimés. Le procédé en lui-même avait blessé l'opinion publique, car en Angleterre on n'accorde pas volontiers au gouvernement le droit d'intervenir dans les affaires entre particuliers. On ne vit donc pas de bon œil les agitateurs de Preston faire bon marché de cette susceptibilité nationale. Lord Palmerston en jugea de même. Après un long délai, qui déjà était de défavorable augure pour les ouvriers, il leur répondit qu'ils s'étaient mépris dans leur démarche, que le gouvernement n'avait ni le droit ni l'intention de s'ingérer dans une question de salaires, et que c'était aux deux parties intéressées seules à la régler entre elles. Il finissait par recommander aux ouvriers de s'efforcer d'entrer en arrangement avec leurs patrons, et d'accepter d'eux les meilleures conditions que la situation actuelle de leur industrie leur permettrait d'accorder.

Dans une seconde circonstance, ai-je dit, les meneurs de Preston échouèrent également. Cette fois leurs prétentions étaient plus ambitieuses, et l'on ne comprend guère qu'ils aient pu sérieusement se proposer un but aussi chimérique. Il ne s'agissait de rien moins pour eux que d'établir ce qu'ils appelaient un *parlement du travail* (*labour parliament*), réunissant un certain nombre de délégués élus par les ouvriers du pays, gouverné par un comité dirigeant et soutenu par une contribution hebdomadaire de 2 pence, prélevée sur chaque membre de la confédération. Ce parlement particulier devait avoir pour mission de se faire concéder une diminution dans les heures de travail, la limitation du nombre des femmes dans les manufactures et l'exclusion absolue des enfans; il devait poursuivre la destruction des *truk mill,* l'abolition de la règle qui prescrit le silence pendant le travail, et obtenir en un mot le redressement de tout ce que les ouvriers appelaient « le système inhumain sous lequel gémissaient leurs industries. » Au nombre des signatures apposées au bas de ces statuts, on lisait celles de deux réfugiés français, Nadaud et Louis Blanc. « Par ce qui se passe à Preston, lisait-on dans la circulaire destinée à les appuyer, vous voyez trop qu'il ne s'agit pas d'une question de salaires et de vos droits plus ou moins

légitimes à en obtenir de meilleurs que par le passé : il s'agit pour vos patrons de vous maintenir en une soumission absolue, d'être, en tout temps et en toute circonstance, les maîtres arbitraires de votre sort. Dans Preston, vingt-cinq mille de vos camarades peuplent les rues, livrés au désespoir. N'est-il pas lamentable que cet exemple et tant d'autres avant celui-là n'aient pas prouvé aux ouvriers de l'Angleterre que, tant qu'ils resteront isolés, sans lien entre eux qui fasse leur force, ils seront à la merci de l'influence et du pouvoir gigantesque du capital? Venez donc en aide à ceux qui combattent pour votre indépendance de travailleurs, fournissez-leur le moyen de faire l'expérience et de voir si à tout jamais les ouvriers doivent vivre esclaves des hommes d'argent. »

Malgré l'esprit tolérant de la législation britannique, malgré la liberté, on pourrait dire illimitée, d'association qu'elle autorise, il est douteux que le gouvernement fût resté témoin impassible de celle que l'on projetait alors, et qu'il ne se fût pas alarmé de ce nouvel état que l'on prétendait constituer dans l'état. Le bon sens des ouvriers lui épargna heureusement cet embarras : ils ne prêtèrent pas l'oreille aux appels qui leur étaient faits; ils continuèrent de payer leurs contributions à leurs camarades de Preston, mais ils refusèrent celles qu'on leur demandait pour l'établissement d'un « parlement du travail. » Le journal de M. Reynold, *the Reynold's paper*, celui de M. Ernest Jones, *the People's paper*, eurent beau vanter l'excellence de l'institution : le peuple se souvint de ce que lui avaient coûté les prédications socialistes d'O'Connor et de Hunt, et il dédaigna celles de Jones, qui se vantait d'être le disciple de ces deux apôtres.

IV.

Ces deux échecs portés à la cause des ouvriers n'empêchaient pas toutefois que la position des fabricans ne devînt de jour en jour plus critique. Le chômage de leurs métiers menaçait d'être bientôt une cause de ruine pour beaucoup d'entre eux, à qui la banqueroute apparaissait déjà en perspective. Avec un capital fixe de plus de 1 million sterling devenu tout à fait improductif, les pertes que chaque mois de résistance accumulait devaient nécessairement aboutir à une catastrophe. Les meneurs ne l'ignoraient pas; leur langage respirait une superbe confiance; ils annonçaient hautement aux ouvriers que la partie allait enfin être gagnée par eux, et qu'il ne restait à leurs patrons d'autre ressource que de se rendre à discrétion. Il en eût été ainsi en effet, si un seul des manufacturiers eût cédé; la cause de tous était perdue, et cependant quelques-uns

étaient hors d'état de soutenir plus longtemps la lutte. Nul ne peut dire ce qui serait résulté d'une victoire de la ligue de Preston pour l'industrie du pays tout entier : elle aurait eu, pour le moins, à passer par un moment de désorganisation, car assurément l'agitation aurait poursuivi son œuvre; elle n'en faisait pas mystère d'ailleurs, et l'on eût vu successivement les ouvriers de tous les grands centres de travail se mettre en grève, exaltés par le succès des Prestoniens. Les manufacturiers du Lancashire, plus menacés que les autres, le comprirent des premiers. L'intérêt de conservation et une sorte de honte de ne pas faire pour leurs confrères en danger ce que leurs ouvriers faisaient pour leurs camarades les arrachèrent à une inaction qui avait duré trop longtemps. Le 3 janvier 1854, une réunion des maîtres tisseurs et filateurs de Manchester, Bolton, Burnley, Stockport, et de dix autres villes du même district, eut lieu à Manchester. Avant toute chose, les assistans exprimèrent leur regret de se mêler d'une discussion de salaires entre les ouvriers et les patrons d'une autre localité, et ils tinrent à constater que le caractère particulier de la grève de Preston les avait seul amenés à se départir d'une réserve qu'autrement ils se seraient fait une loi de garder. A cet effet, ils représentèrent que la crise actuelle avait été fomentée et soutenue par des agitateurs, la plupart étrangers, dont l'intérêt était de prolonger la lutte, et qui ne cachaient pas leur intention d'aller subjuguer, comme ils disaient, les manufacturiers des autres villes quand ils auraient forcé ceux de Preston à se soumettre : l'intérêt de tous se trouvait dès-lors mis en péril, et tous avaient le droit d'y aviser. On décida en conséquence que de même que les ouvriers se cotisaient pour soutenir leurs camarades, les manufacturiers se cotiseraient également pour aider leurs confrères dans la résistance, et immédiatement chaque membre présent s'engaga à verser à un fonds commun une somme égale à 5 pour 100 des salaires qu'il payait par semaine à ses propres ouvriers. Cette contribution devait durer autant que durerait la grève de Preston. Un comité de confiance, revêtu de pouvoirs sans contrôle, fut chargé de la distribution des secours entre les manufacturiers de Preston. La plus sévère discrétion y serait apportée; le comité seul connaîtrait le montant des sommes recueillies et la part qui en serait affectée à chacun de ceux que l'on secourrait.

La bataille engagée entre le travail et le capital prenait ainsi une nouvelle face. L'un des deux camps voyait ses ressources augmentées d'un renfort puissant, et l'on pouvait croire que le découragement se mettrait dans l'autre. Le moment parut propice à tous ceux qui gémissaient de cette longue lutte, et des maux sans nombre qu'elle entraînait avec elle, pour chercher un moyen d'accommo-

dement; mais dans les deux camps, et surtout du côté des patrons, on se montra peu disposé à la conciliation. La *Société des Arts,* qui occupe une place éminente dans l'opinion publique en Angleterre, fit la première une tentative d'intervention. Forte des relations qu'elle entretient avec le commerce et toutes les industries du pays, elle se flattait d'offrir un terrain neutre à la discussion. Elle se réunit donc avec un grand éclat, annonçant qu'elle admettrait les maîtres et les ouvriers à débattre leur différend par-devant elle. Les délégués des ouvriers se rendirent en assez grand nombre à l'appel de la Société des Arts; mais les manufacturiers refusèrent de sanctionner par leur présence telles ou telles résolutions contraires à leurs intérêts qu'aurait pu adopter une assemblée dont ils ne reconnaissaient pas la compétence. Cette assemblée d'ailleurs se jeta dans des divagations indignes d'elle. Elle discourut sur la participation des ouvriers aux gains et pertes de leurs patrons, comme si depuis longtemps le bon sens n'avait pas fait justice de cette théorie séduisante, mais impraticable. Elle s'était posé dans son programme les questions les plus singulières, celle-ci par exemple : l'égalité des salaires est-elle possible dans toutes les manufactures? La réunion eut le bon esprit de se séparer sans avoir abordé cette discussion; mais elle employa deux de ses séances à débattre les avantages et les inconvéniens des coalitions, et, sans se mettre d'accord sur ce point, elle exprima le regret que la législation de son pays, moins prévoyante que la législation française, n'eût rien établi qui ressemblât à nos conseils de prud'hommes.

Plus tard, une adresse signée par le maire de Preston et quelques-uns des principaux citoyens de la ville assurait aux fabricans que les ouvriers étaient prêts à reprendre le travail, et demandait que l'on mît cette bonne disposition à l'épreuve en rouvrant les ateliers. Les fabricans firent droit à la requête : ils annoncèrent par une affiche publique que le lendemain ils recevraient à l'ouvrage, au taux des anciens salaires, tous ceux qui se présenteraient, à la seule condition qu'ils cesseraient de faire partie de l'association de leurs camarades. Pas un ouvrier ne vint s'offrir. On a reproché, et avec toute raison sans doute, aux meneurs et délégués d'avoir été en cette occasion le seul obstacle à la réconciliation. L'immense majorité des ouvriers la souhaitaient, mais les chefs qu'ils s'étaient donnés se mirent à la traverse. N'eurent-ils, pour en agir ainsi, d'autre mobile que le souci de la cause qu'ils avaient prise en main? Cela peut être, car c'était la ruine de cette cause que la reprise des travaux aux conditions posées par les maîtres; mais il est permis de soupçonner que l'intérêt personnel des délégués fut pour quelque chose dans leur persistance : ils trouvaient leur compte à pro-

longer l'agitation et à vivre des profits qu'elle leur assurait. George Cowel lui-même se défendit assez mal du reproche que lui fit un des membres influens de l'association des maîtres, d'avoir gardé par-devers lui à cette époque, sans la communiquer aux ouvriers, comme il en avait été requis, une proposition acceptable d'arrangement. Un poète populaire, qui avait longtemps exercé sa verve contre les patrons, la tourna alors contre le champion le plus estimé de son parti. « Cowel, disait-il dans une chanson qui ne trouva point un mauvais accueil parmi les ouvriers, Cowel n'a pas la pensée de reprendre jamais le travail, soit avec le fuseau ou la navette, soit avec la pioche ou la bêche : il appartient aujourd'hui à une bande d'hommes qui savent bien que la meilleure besogne est celle de l'orateur. Cowel a une langue dangereuse : il nous a dit que nous aurions de plus beaux salaires; mais Cowel nous a longtemps trompés, car cette lutte sans espérance ne finit pas. Nous mourons de faim; mais qu'importe à nos délégués? Réunis autour d'une table bien garnie, chaque jour ils deviennent plus gras, et nous devenons plus maigres. »

D'autres tentatives de conciliation se produisirent encore et avortèrent de même. Une fois les ouvriers filateurs demandèrent une entrevue avec leurs maîtres; mais comme ils étaient venus accompagnés d'un certain nombre de délégués de villes éloignées, les maîtres refusèrent de les accueillir, disant qu'ils ne voulaient traiter qu'avec leurs ouvriers. Une autre fois, et ce fut la dernière, à la suite d'un *meeting* tenu par les habitans de la ville, une députation, sous le nom de *comité de médiation* et sous la conduite du chef du clergé de Preston, intervint auprès de l'association des maîtres. La demande resta sans résultat : les maîtres n'admettaient pas que la question regardât d'autres personnes qu'eux-mêmes. Fidèles à la règle de conduite qu'ils s'étaient faite, et à laquelle ils adhéraient plus fermement que jamais, ils maintenaient qu'un règlement de salaires était matière à traiter entre l'ouvrier seul et son patron, et que l'ingérence de tout autre était abusive. « Nous avons fait, disaient-ils, nos offres à nos ouvriers, offres justes, à ce que nous croyons; nos ateliers leur sont ouverts, ils refusent d'y rentrer; nous garderons, eux et nous, nos positions jusqu'à ce qu'il convienne à eux ou à nous d'en changer. » En droit strict, malgré une dureté apparente, ce langage n'était que juste : il était l'expression vraie de la loi économique qui régit les rapports des maîtres et des ouvriers en matière de salaires. Dans la circonstance présente, il était pour ainsi dire imposé aux manufacturiers de Preston. Après une querelle qui avait fait tant d'éclat, pouvaient-ils s'en départir sans péril pour eux-mêmes et sans félonie envers leurs confrères, dont

l'aide seule les avait soutenus et empêchés de succomber? Ces essais de conciliation cependant, si souvent tentés auprès des manufacturiers par des hommes honorables qui assurément ne voulaient ni leur ruine, ni celle de l'industrie; ces appels faits de toutes parts à leur humanité et à leur commisération pour les souffrances de leurs ouvriers, par le clergé, par la presse même qui défendait leur cause: tout ce mouvement en un mot de l'opinion publique compatissante autorise à penser que, quels que fussent les torts des ouvriers, et de quelques excès qu'ils les eussent aggravés, les maîtres n'étaient pas sans en avoir à se reprocher à eux-mêmes. On peut croire qu'au début de la querelle il aurait dépendu d'eux d'amortir un peu l'irritation des esprits, si ce n'est en se montrant plus traitables sur les principes, du moins en évitant dans leur attitude une roideur inopportune. Quoi qu'il en soit de cette supposition, que nous n'émettons ici qu'avec réserve, le temps des ménagemens était passé. Les choses avaient été poussées trop loin pour que l'un ou l'autre parti songeât à reculer. On a vu avec quelle ténacité les patrons défendaient leur droit de rester les seuls juges en leur cause. Les ouvriers de leur côté continuaient à invoquer, et avec des accens de plus en plus lamentables, les secours de leurs camarades. Ils refusaient obstinément de rentrer dans les manufactures tant qu'on n'aurait pas strictement accepté leurs conditions premières. « Assez longtemps, disaient-ils, on nous a traités comme des machines inanimées; nous entendons qu'on nous traite dorénavant comme des hommes et comme des chrétiens. Nous avons, tout aussi bien que nos patrons, nos nécessités, nos espérances, nos craintes, nos devoirs et nos droits. Restons fidèles à notre devise : unis, nous résisterons; divisés, nous tomberons. »

Les semaines cependant s'ajoutaient aux semaines. Depuis plus d'un mois, les manufacturiers de Preston ne continuaient leur résistance qu'au moyen des cotisations de leurs confrères des autres villes. Cette situation leur était dure, leur fierté en souffrait. Moins que les ouvriers, ils prenaient leur parti de vivre pour ainsi dire de l'aumône. Une fois encore ils firent savoir qu'ils étaient prêts à rouvrir leurs ateliers, toujours, il est vrai, au taux des salaires d'avant la grève; mais ils condescendaient enfin à entrer en explications, et à prouver que, dans l'état actuel de leur industrie, ces salaires étaient tout ce qu'on pouvait exiger d'eux. Craignant en outre que quelques-uns de leurs ouvriers n'obéissent, comme précédemment, à la peur qu'ils avaient de leurs camarades, ils les assuraient que les mesures nécessaires étaient prises, de concert avec les magistrats, pour les garantir contre toute molestation. Ce nouvel appel ne fut pas mieux entendu que les autres. Convaincus alors qu'ils ne réussiraient pas à ramener leurs ouvriers, les manufacturiers durent cher-

cher un moyen de se passer d'eux en faisant des recrues au dehors, parmi les Irlandais et les paysans de l'Écosse et de l'Angleterre. Ils savaient que ces hommes ne pourraient guère être, dans les premiers temps, qu'impropres à un travail tout nouveau pour eux; mais on les y formerait peu à peu, et plus tard ils deviendraient autant de concurrens qu'on opposerait aux ouvriers en grève pour les tenir en bride et mater leurs prétentions. On put croire à une pleine réussite de l'expédient : les agens envoyés en Irlande et en Écosse enrôlaient facilement, et par centaines, de pauvres hommes de peine, peu accoutumés à des prix de journée tels qu'on les leur promettait à Preston; mais ce fut l'occasion de nouveaux et très sérieux embarras pour les magistrats de la ville. Les ouvriers allaient attendre les arrivans à la station du chemin de fer pour les dissuader de passer outre par leurs exhortations, ou les y contraindre par la violence. La police et la force armée, que l'on s'était hâté d'appeler, durent s'y rendre aussi pour protéger les Irlandais et leur servir d'escorte. Un jour la multitude se rua sur la police. Au bruit de la lutte, des milliers d'ouvriers accoururent des environs, et le désordre prit tant de gravité, que l'autorité se vit dans l'obligation de recourir au *riot act,* dont elle ordonna la lecture. Les émeutiers effrayés se dispersèrent; mais le lendemain, au mépris de la défense proclamée par ordre du maire à son de trompe, ils se rassemblèrent en pleine campagne. Ils étaient là plus de trente mille, et après avoir délibéré au milieu de la plus vive effervescence, et en mêlant à des malédictions contre leurs patrons les cris répétés de : « Dix pour cent! point de capitulation! à bas les lords du coton! » ils rentrèrent dans la ville, chantant en chœur une stance devenue populaire : « Fils de la Bretagne, pourquoi seriez-vous esclaves? Dieu, votre créateur, vous a faits libres; il donne la vie à tous les êtres, mais jamais, jamais il n'a créé un homme pour être esclave! »

A la suite de ce *meeting* illégal et sur une dénonciation portée contre George Cowel et d'autres délégués, accusés d'avoir détourné et empêché des ouvriers étrangers d'exécuter leurs engagemens, on arrêta les meneurs au nombre de sept. Conduits dans les prisons de Liverpool sous la prévention du crime dit de *conspiration,* ils furent déférés par le grand jury aux assises; mais la session était alors trop avancée. L'avocat des prévenus demanda que leur procès fût ajourné aux assises suivantes. Le magistrat fit droit à la requête et rendit aux prisonniers leur liberté sous caution. A leur retour à Preston, les inculpés trouvèrent la situation bien changée. Plus d'une manufacture était en pleine activité, plus d'une avait en nombre suffisant non-seulement des apprentis inhabiles venus de l'Irlande et de l'Écosse, mais des ouvriers tout formés venus des villes manufacturières de l'Angleterre ou fournis par Preston même. Évidem-

ment on touchait au déclin de la grève. Les ouvriers s'adressèrent de nouveau à lord Palmerston. Pendant deux heures, le ministre voulut bien discuter à fond la matière avec la députation, qui le quitta charmée de son affabilité, mais convaincue que sa seigneurie ne se mêlerait jamais d'une question de salaires, et que, dans son opinion, des considérations morales n'y avaient rien à faire.

La cause des ouvriers allait d'ailleurs être frappée d'un coup plus rude. La cherté du blé, les appréhensions croissantes causées par l'imminence de la guerre, une rareté subite du numéraire, qui avait fait monter le taux de l'escompte de son prix ordinaire de 3 pour 100 jusqu'à 5, et par momens jusqu'à 6, étaient autant de circonstances fatales dont le commerce et l'industrie de l'Angleterre avaient à souffrir tout à la fois. Les manufacturiers producteurs d'étoffes de coton s'en trouvaient atteints plus particulièrement, par suite de leur immense mouvement d'affaires et à cause du système de crédit en usage entre eux et leurs acheteurs; la marchandise s'amoncelait dans leurs magasins. Pour faire face à ces embarras, les uns réduisirent les salaires de leurs ouvriers, les autres ne leur donnèrent plus à travailler que quatre ou trois jours par semaine. C'en était fait dès-lors des contributions, et par cela même de la grève, qui ne pouvait s'en passer. Dans l'une des dernières semaines du mois de mars, ces contributions s'étaient élevées à 3,337 livres; dans la seconde du mois d'avril, la recette tomba à 946. Vainement les délégués cherchèrent-ils, par deux emprunts successifs, l'un de 400, et l'autre de 600 livres, à couvrir une partie du déficit. La ressource était insuffisante et devait même leur faire promptement défaut. Ils affectaient pourtant encore de la confiance pour en imposer aux ouvriers; en ce moment encore, ils se faisaient forts d'être en mesure de donner, pendant six autres mois, 5 shillings par semaine à chaque individu en grève. Cette jactance ne pouvait tenir longtemps contre des difficultés trop évidentes.

Le dimanche 30 avril, à l'heure ordinaire de la distribution, il fallut confesser aux malheureux qui s'étaient assemblés au *Cockpit* pour y recevoir le denier hebdomadaire qui, malgré son insuffisance, était leur unique ressource, que ce denier même, on ne l'avait plus à leur disposition. Il y eut, à cette triste communication, un moment de morne silence, qu'un des délégués rompit en faisant remarquer que, dans l'état des choses, ils avaient besoin de délibérer en secret. La foule s'écoula, et le lendemain une adresse du comité exécutif des travailleurs, affichée sur les murs, annonçait la fin de la grève en ces termes :

« Amis et braves concitoyens,

« Nous, soussignés, membres du comité exécutif de l'association des tisse-

rands, nous vous informons qu'une combinaison de circonstances fâcheuses nous oblige à vous exposer notre situation présente dans la lutte que nous avons entreprise pour les ouvriers de Preston.

« L'heureuse issue de la grève de Stockport, qui fut immédiatement suivie de la concession d'une augmentation de salaire à Blackburn et dans d'autres villes, nous avait donné lieu de croire que les manufacturiers de Preston pouvaient nous faire la même concession. Trente-deux s'y étaient soumis, mais quatre ont refusé de suivre ce digne exemple. Après trente-sept semaines de combat, nous sommes forcés d'y mettre un terme temporaire.

« Nous avons été conduits à cette extrémité par l'union qu'ont faite entre eux tous les manufacturiers du pays, dont les agens salariés sont allés ramasser des ouvriers dans les trois royaumes pour affamer ceux de Preston. Ces mercenaires ont été assistés, dans leurs funestes desseins, par une presse puissante et sans scrupule, et par ces soi-disant *gardiens des pauvres,* qui ont vidé leurs maisons de refuge de tous ceux qui étaient capables de se traîner hors des portes.

« Pour faire réussir leur croisade impie, ils ont fait circuler à prix d'argent dans le pays de faux rapports sur ce qui se passait à Preston, mensonges qui ont eu pour effet de nous frustrer d'une partie des contributions de nos camarades. A ces attaques infâmes contre notre cause sont venues se joindre une guerre étrangère et une cherté sans exemple des subsistances, et nous avons ainsi rencontré des difficultés insurmontables à continuer la lutte. Nous engageons en conséquence les ouvriers à reprendre leur travail jusqu'à une occasion plus opportune. Le temps viendra où ils obtiendront le 10 pour 100, qui leur est en ce moment si injustement refusé. »

L'adresse se terminait par la demande des secours nécessaires aux ouvriers qui ne trouveraient pas immédiatement du travail, et dont le comité avait également besoin pour satisfaire aux engagemens qu'il avait contractés. Nous avons fidèlement reproduit ce document, parce qu'il nous a paru résumer parfaitement la question envisagée au point de vue des ouvriers, et si nous ne nous trompons, malgré les omissions qui en altèrent l'impartialité, il est l'acte d'accusation le plus grave que les auteurs du manifeste aient pu dresser contre eux-mêmes. L'insuccès de la ligue y est attribué à des circonstances malheureuses, la guerre et la cherté des subsistances. Nous sommes en cela d'accord avec les chefs de la ligue de Preston; leur cause a péri en partie par ces circonstances. Il est probable que, ces circonstances ne se produisant pas, elle aurait réussi; mais une telle réussite, qui, en tout cas, ne pouvait jamais être que momentanée, n'aurait pas établi la justice de leurs réclamations. Les agitateurs se plaignent de ce que les manufacturiers des autres villes aient fait cause commune avec ceux de Preston, que ceux-ci aient recruté des ouvriers étrangers, et que tous ensemble ils aient eu recours à des manœuvres déloyales pour discréditer la cause des ouvriers de Preston et dénaturer souvent leur situation

réelle. Nous ne savons pas si ce dernier reproche a quelque fondement, nous n'en avons trouvé la preuve nulle part; nous sommes loin cependant de le contester, tant la querelle avait pris de vivacité dans les derniers temps, et tant des deux côtés on s'y sentait porté aux excès. Quant à l'union des manufacturiers de tout le district, le comité des délégués, qui était parvenu à réunir le concours de la population ouvrière de toute l'Angleterre, ne devait ni s'étonner, ni trouver illégitime que le besoin de se soutenir mutuellement à leur tour eût amené les manufacturiers à faire alliance avec leurs confrères, et lorsque ce comité mettait tout en œuvre pour empêcher les ouvriers de Preston de rentrer dans leurs ateliers, il réduisait du même coup les fabricans à la nécessité de recourir à d'autres bras. Toutefois ces détails, quelle qu'en soit l'importance, de quelque façon qu'on les interprète, ne sont qu'accessoires. Le premier paragraphe de l'adresse aux ouvriers formule la question dans toute sa netteté et dans toute sa simplicité : on y lit que trente-deux des manufacturiers de Preston avaient accédé avant la grève à la demande qui leur avait été faite d'une augmentation de salaire, mais que quatre s'étaient refusés à suivre ce digne exemple. Ainsi c'eût été pour amener à composition quatre seulement des manufacturiers d'une ville industrielle aussi considérable que l'est Preston que l'on aurait suscité et soutenu, pendant trente-sept semaines, la triste lutte qui l'a désolée. On s'étonne que les hommes sur qui en pèse la responsabilité aient laissé échapper un pareil aveu. S'il était sincère, il serait leur plus éclatante condamnation; mais évidemment ils avaient d'autres desseins, et ils s'en taisent parce qu'ils seraient plus reprochables encore.

Par le fait même de cette adresse, la grève était finie à Preston. Quelques jours après, on essaya bien de la ranimer; on voulut la transporter à Stockport. Ces tentatives demeurèrent sans résultat. Le 30 avril, le travail avait recommencé dans toutes les manufactures de l'Angleterre, et les ouvriers mettaient autant d'empressement à s'y faire admettre qu'ils avaient fait voir d'obstination, peu de semaines auparavant, à n'y pas rentrer.

Nous avons assisté pour ainsi dire en personne au débat que nous venons de raconter, car nous étions alors tout près des lieux où il s'agitait : notre devoir nous commandait d'en suivre attentivement le cours, et à cet effet nous avons recueilli, au fur et à mesure qu'ils paraissaient, les nombreux documens à l'aide desquels chaque parti plaidait sa cause devant l'opinion publique (1). Ce sont ces docu-

(1) Nous nous sommes surtout aidé d'un excellent opuscule publié sur le même sujet par M. Henry Ashworth, vice-président de la chambre de commerce de Manchester.

mens qui ont servi de base à notre récit. Nous croyons n'avoir omis de relater aucun fait essentiel : nous voudrions pouvoir dire que nous les avons tous discutés avec impartialité, et cela était assurément dans notre intention; mais nous ne nous dissimulons pas que nous avons écrit sous l'impression de nos souvenirs, qui nous rappelaient la vive anxiété du pays à cette époque et la réprobation unanime dont on frappait autour de nous la cause des ouvriers et leur conduite.

Comme on fait, après les batailles, le recensement de ses morts et de ses blessés, il ne nous reste plus qu'à énumérer brièvement les pertes essuyées dans celle de Preston par les vainqueurs et par les vaincus. On a estimé que, du côté des manufacturiers, ces pertes s'élevaient en argent à 165,000 livres sterling, dont 115,000 provenant de la détérioration des machines, de l'intérêt du capital resté improductif, des paiemens de gages de domestiques et entretien d'animaux non employés, — et 50,000 de l'absence des profits que l'exercice de leur industrie aurait rapportés aux fabricans. Ces évaluations ne sont qu'approximatives. Du côté des ouvriers, on procède avec plus de certitude. Les contributions de leurs camarades des autres villes se sont élevées à 97,000 livres, et leur propre perte, en salaires qu'ils ont cessé de recevoir, a été de 250,000. On comprend de combien de maux ce triste conflit a dû être la source. « Les résultats de la terrible catastrophe que nous venons de traverser, lisait-on le 6 mai dans un journal de Preston, dépassent les plus sinistres prévisions. Nos rues sont encombrées de malheureux qui demandent vainement du travail; leur place est prise par des ouvriers étrangers, ou de nouvelles machines suppléent au défaut des bras. D'ici à longtemps ils sont condamnés à rester sans occupation. Des milliers de familles ont enduré les plus sévères privations; elles ont contracté des dettes qu'une génération ne parviendra pas à éteindre, et quelque déplorable que soit l'état présent de notre ville, nous sommes convaincus que nous n'en sommes pas encore aux dernières conséquences de ce mouvement insensé. »

On a vu plus haut que sept des délégués avaient été arrêtés. Les manufacturiers consentirent à retirer leur plainte, et, conformément à la loi anglaise, il n'y avait plus lieu à suivre contre les inculpés, que l'on déchargea de leurs cautions. Il est regrettable d'avoir à dire que quelques-uns d'entre les meneurs ainsi relâchés se montrèrent peu reconnaissans de ce bon procédé, car dès la semaine suivante ils tentèrent de soulever une nouvelle grève à Warrington; mais la leçon infligée aux ouvriers de Preston avait été trop sévère, elle était trop récente pour que ceux d'une ville voisine fussent disposés à passer par la même épreuve.

HITIER.

UN

GENTLEMAN MUSULMAN

DE L'INDE

Autobiography of Lutfullah, a Mahomedan gentleman, edited by Edward Eastwick; 1 vol. in-8°, London, Smith, Elder and C°, 1857.

Comment parler aujourd'hui du mouvement de l'esprit anglais sans parler de l'Inde et des émotions qu'a soulevées parmi nos voisins l'insurrection indienne? La vie historique de la Grande-Bretagne n'est-elle pas comme suspendue par cette redoutable crise, et le dernier roman, le poème nouveau ne perdent-ils pas un peu de leur intérêt devant ce fait suprême? Le siége de Delhi et la tragédie de Cawnpore sont des réalités autrement saisissantes que toutes les inventions romanesques ou poétiques. Depuis longtemps, nous voulions parler ici de plusieurs publications récentes où la controverse religieuse joue un grand rôle; mais qu'importaient les destinées de l'église anglicane et les révolutions intérieures du protestantisme au moment même où l'on se demandait si le christianisme n'allait pas être expulsé de l'Asie, et céder la place aux vieilles superstitions hindoues et au fanatisme musulman? Aussi faut-il s'attendre, tant que cette crise n'aura pas reçu de solution, à voir le mouvement littéraire de la Grande-Bretagne se ralentir et languir de plus en plus. Ce ralentissement est déjà sensible. Comme au temps de la guerre de Crimée, une littérature de circonstance encombre de ses produits le

marché littéraire. Vieilles et nouvelles brochures, récits de voyages en Orient, plans de réorganisation de l'armée indigène, plaidoyers pour ou contre la compagnie des Indes, conseils au gouvernement pour la réforme de l'administration de l'empire indien, voilà ce qui compose le bagage littéraire du dernier semestre de l'année 1857, et ce que le public anglais lit et achète avec empressement.

Comme nous n'avons pas les mêmes raisons d'empressement que le public anglais, nous nous serions dispensé d'entretenir nos lecteurs de cette littérature, si, au milieu de l'innombrable quantité de livres publiés récemment, nous n'en avions distingué un qui joint à cet intérêt de circonstance un intérêt plus général. Ce livre, écrit en langue anglaise par un musulman de l'Inde qui a été longtemps au service de la compagnie, édité par un orientaliste anglais, M. Eastwick, n'a été certainement ni écrit ni publié en vue des circonstances actuelles. Il est arrivé au moment même de la crise, mais ce n'est pas elle qui lui a donné naissance. Si l'insurrection prête à ce livre un intérêt de plus, il n'avait pas besoin d'elle pour être amusant et instructif. On l'aurait trouvé curieux en tout temps, et j'ajouterai même qu'il est jusqu'à un certain point désavantageux pour le *gentilhomme* mahométan que son autobiographie ait paru pendant la guerre : c'était plutôt un livre fait pour être lu pendant que la domination anglaise régnait paisiblement sur l'Inde. En effet le charme, l'attrait de ce livre est surtout moral. Il ne contient aucune révélation politique, il ne jette aucun jour sur les haines qui séparent dans l'Inde les races gouvernantes des races gouvernées. Si le gentilhomme musulman en sait plus long qu'il n'en dit sur les sentimens véritables de ses coreligionnaires, il a bien gardé son secret, et possède certainement cette discrétion orientale qui est si voisine de la duplicité et de l'hypocrisie. Les chrétiens non-seulement n'y sont pas maudits, mais ils sont appréciés à plusieurs reprises avec impartialité et tolérance. Si l'auteur n'a aucun parti pris contre l'Angleterre et le christianisme, il en a moins encore, ainsi qu'on peut le supposer, contre ses coreligionnaires et les diverses races orientales qui habitent le territoire indien. En écrivant ses mémoires, il semble n'avoir eu en vue que de raconter les aventures de sa longue vie de voyages, et il les raconte avec sobriété, concision et candeur, sans la moindre emphase orientale. Aucun artifice d'artiste ne vient d'ailleurs nous mettre en garde contre la véracité du narrateur; les incidens et les spectacles, de quelque nature qu'ils soient, qui se présentent à lui ont à ses yeux la même valeur. Il raconte indifféremment ce qu'il a vu et ce qu'il sait, n'oublie pas une des étapes de son itinéraire, et se garde bien, dès qu'il met le pied dans une ville nouvelle, de passer sous silence l'année de sa fondation et l'histoire des familles qui l'ont

gouvernée. On dirait en vérité une manière de Pierre de L'Estoile ou d'avocat Barbier musulman racontant naïvement tout ce qu'il a vu et entendu, sans choix et sans ordre. Il jouit en outre d'une parfaite tranquillité d'esprit. Quoiqu'il soit humain, l'habitude semble avoir un peu émoussé sa sensibilité, et il raconte sans beaucoup d'émotion les traits de mœurs barbares et les actes de superstition sauvage qu'il a rencontrés sur sa route. Nous pouvons donc nous fier à lui et accepter sa compagnie. Voyons dans le tableau qu'il nous présente cet Orient si vanté des artistes et des poètes, et pour lequel tant de gens, en haine de l'Angleterre, se sont senti subitement germer au cœur des tendresses si grandes.

Lutfullah n'est point un barbare; c'est au contraire un échantillon des classes élevées et éclairées de l'Orient. Il est de famille noble et sacerdotale, et il n'a pas manqué, en tête de ses mémoires, de dresser l'arbre généalogique de ses ancêtres depuis Adam, le père commun des hommes, jusqu'à lui-même, Cheik-Lutfullah, dernier rejeton d'une race aussi illustre. Le gentilhomme mahométan n'avait pas besoin de remonter si haut pour nous convaincre de l'antiquité de sa race, car le véritable fondateur de sa famille, Shah-Kamaluddin, appartient au xve siècle. Beaucoup d'illustres gentilshommes européens ne peuvent pas se vanter d'une plus antique origine, et parmi cette aristocratie anglaise qui paraît si imposante à Lutfullah, bien peu de familles de pairs pourraient remonter au-delà des premiers Tudors. Ce Shah-Kamaluddin vécut dans la province de Malwa entre 1434 et 1470, et mourut avec la réputation d'un saint. En récompense des sages conseils qu'il n'avait cessé de lui donner pendant cette période de plus de trente années, le prince qui gouvernait alors le Malwa lui fit ériger un tombeau splendide et attacha à ce monument certaines propriétés dont le revenu était affecté aux réparations de divers édifices religieux et à la postérité du saint. Les ancêtres de Lutfullah jouirent pendant trois siècles de cette fortune, qui fut confisquée presque tout entière en 1706 par les conquérans mahrattes, et cette famille sacerdotale, jusqu'alors si riche, tomba dans une quasi-pauvreté. Ses membres, en bons musulmans, courbèrent la tête sous le coup qui les frappait, continuèrent pieusement l'exercice de leur profession sacerdotale, et gardèrent si peu rancune au tout puissant Allah, que le père de notre héros lui donna à sa naissance le nom de Lutfullah, qui répond à notre nom de Théodore et comme lui signifie *présent de Dieu*.

Lui-même, Lutfullah, élevé dans les ordres, a exercé à plusieurs reprises des fonctions sacerdotales. Il est pieux et gémit sur la décadence du mahométisme et le peu de ferveur que témoignent les nouvelles générations. Sa piété est sincère, assez éclairée, nullement

dévotieuse, et ses plaintes ne sont ni d'un fanatique, ni d'un charlatan. Quand il déplore la décadence du mahométisme, ce n'est pas sur la perte des superstitions qu'il s'afflige, mais sur la perte des pratiques religieuses favorables à la moralité et à la pureté de l'âme. Il s'indigne de voir préférer aux coutumes introduites par la loi du Koran des coutumes qui s'éloignent du mahométisme. Ainsi il fut soumis à l'opération de la circoncision, coutume plus mosaïque que mahométane, et il fait à ce sujet sur l'état présent du mahométisme des réflexions assez curieuses pour mériter d'être rapportées :

« Ici j'exprimerai ma surprise de voir les musulmans adhérer si strictement à cette opération cruelle et quelquefois fatale, quoique le sacré Koran se taise entièrement à ce sujet. Le sens commun devrait suffire pour apprendre à nos coreligionnaires qu'on ne doit priver aucun fils d'Adam de ce qui lui a été accordé par la nature : *Hæc membrana data est pro præservatione sensationis peculiaris et procreationis.* Et néanmoins, malgré cette observance scrupuleuse d'un rite qui ne nous a pas été imposé, un grand nombre de *croyans* à notre époque négligent bien des pratiques qui nous ont été strictement recommandées par le Koran : ainsi la prière cinq fois par jour, les trente jours de jeûne annuel, le don des aumônes jusqu'à la quarantième partie de son revenu, et le pèlerinage à La Mecque une fois dans la vie, si cela est possible au croyant. Le Koran défend aux vrais croyans de faire usage des liqueurs enivrantes, et de recevoir ou de payer intérêt pour l'argent prêté. Je suis affligé d'avouer que ces devoirs religieux, ainsi que bien d'autres, sont peu pratiqués par les musulmans à l'époque où nous vivons. Les prières et les jeûnes ne sont observés que par très peu de personnes, même parmi les plus religieuses, et il n'y a pas plus d'un riche sur mille qui fasse les aumônes prescrites. Le pèlerinage est accompli par très peu de personnes riches ou importantes; il est laissé en général aux pauvres diables qui sont inutiles au monde comme à eux-mêmes. Ceux qui s'abstiennent de drogues ou de liqueurs enivrantes sont à peu près dans la proportion de un sur cinq mille, et je puis dire avec assurance qu'il n'y a absolument aucun musulman qui s'abstienne du crime de transaction usuraire. Le secret mystérieux de la naissance et de la mort des religions est connu seulement de l'Être suprême et omniscient; ses actes doivent être tenus pour très sages, et ils sont insondables pour les plus grands philosophes. Je me tairai donc sur ce sujet, laissant les choses suivre leur cours, comme il plaira à sa toute puissante volonté, en me contentant de gouverner ma vie selon la loi de son bienheureux prophète. Un mortel comme moi ne doit pas dévier du sentier qui a été suivi par cent vingt millions d'hommes depuis plus de douze siècles et demi. Comme le poète anglais l'observe fort bien, « ta personne n'est que poussière, ta stature n'est que d'un empan, ta vie n'est qu'une minute, homme, folle créature ! »

Ces paroles font certes honneur à l'âme de Lutfullah, et cependant je ne les ai pas citées seulement pour les recommander à l'admiration du lecteur. Lutfullah, qui s'offre à nous comme le repré-

sentant de ce que les races orientales ont de meilleur, comme le type de l'honnête homme musulman en un mot, est malgré tout une créature d'un ordre moral inférieur. L'abaissement, l'infériorité de la race à laquelle il appartient se trahissent à chacune des pages de cette autobiographie. Arrêtons-nous donc devant lui, puisqu'il nous permet jusqu'à un certain point de mesurer, sans descendre jusqu'aux régions du crime et de la superstition, l'abaissement de l'Orient. Cet *honnête homme* est d'une indigence morale extrême. L'âme ne se meut pas, et se montre non-seulement incapable d'activité, mais même d'une contemplation large et soutenue. Il ne voit que des détails, ne les voit qu'une minute, et ne peut mettre d'accord deux idées. Les deux vices ou, si l'on aime mieux, les deux privations morales qui ont empêché la civilisation orientale de se développer, qui l'ont pétrifiée et frappée de stérilité, — l'absence d'expansion et l'absence d'assimilation, — se découvrent dans chacune de ses paroles. Avez-vous remarqué dans le passage que nous avons cité sur l'état du mahométisme ce que nous appelons l'indigence morale sous l'humilité pieuse avec laquelle Lutfullah se soumet aux desseins de la Providence? La religion musulmane, qui est chère à Lutfullah, tombe en poussière; mais qu'y peut-il faire? Pauvre individu, misérable intelligence, peut-il sonder les secrets de la destinée? Que la destruction ait donc son cours; cela excitera la tristesse, mais non pas l'indignation de Lutfullah. Quant à lui, il suivra docilement les sentiers où ont marché avant lui des millions d'hommes, tout simplement parce qu'ils y ont marché. Il ne lui vient pas même à l'esprit de se dire que si sa mosquée est détruite, il logera parmi les ruines, et qu'il doit en conséquence la défendre. Ne rien faire et laisser faire, telle est sa devise morale invariable. Il a eu sous les yeux un spectacle imposant et propre à faire réfléchir. Il a vu les hommes blonds, les *Faringis*, établis dans son pays et gouvernant d'inertes multitudes au moyen d'une poignée de soldats. Toutes les réflexions que lui inspire ce spectacle, c'est que probablement le Tout-Puissant n'a point permis sans motifs aux habitans de cette île microscopique de gouverner le vaste empire de l'Inde; mais quels sont ces motifs? Lutfullah ne songe pas même à se le demander; du reste, il accepte la domination anglaise sans surprise ni indignation. Quoiqu'il parle sans cesse de sa *chère patrie*, il ne s'émeut pas plus de la voir aux mains de l'étranger qu'il ne s'est ému de voir sa *chère* religion tomber en ruine. Cet homme a une religion et une patrie; il voit l'une et l'autre lui échapper sans étonnement, sans colère, sans un mot qui trahisse la passion ou seulement un vif attachement.

Lutfullah est un lettré; il a passé sa vie à réfléchir : eh bien!

chez lui l'activité de l'esprit est nulle. L'étonnement que lui cause un spectacle imprévu n'éveille même pas la curiosité et le désir de pénétrer plus avant dans le mystère des choses. On se demande quelle secousse il faudrait imprimer à une telle âme pour la mettre en mouvement et la rendre sonore. Ce n'est pas qu'il ne soit désireux de savoir : il a employé sa vie entière à étudier, il a des velléités de libre pensée, et il se laisse aller à sa rêverie; mais le plus léger incident arrête ce commencement de dilatation spirituelle, et il s'opère en son âme un mouvement de contraction semblable à celui de la tortue repliant sa tête dans sa carapace à l'aspect du plus inoffensif objet. Un jour, sur le bord de la mer, il se prit à méditer sur l'infini, et de déduction en déduction il en vint à réfléchir sur les dogmes d'une secte brahmanique qui tient la matière pour éternelle et existant par elle-même; « mais avant d'être arrivé à la conclusion de ce raisonnement impie, je fus rappelé à moi vivement par une douleur cruelle. Un chien s'était doucement approché de moi, m'avait mordu violemment au mollet, et, après m'avoir puni pour mon crime, s'était enfui comme un boulet de canon. » Cependant, malgré cette timidité d'esprit que nous surprenons ici en flagrant délit, Lutfullah se considère presque comme un libre penseur, et s'effraie de ses audaces philosophiques. Très jeune, il fut arraché à une mort imminente par les soins d'un pieux brahmane, qui confessa avoir obéi en cette circonstance aux bonnes inspirations que son dieu Mahádeva lui avait soufflées. Ce dieu Mahádeva était une idole de pierre. « Cet accident, dit Lutfullah, éveilla des doutes dans mon jeune esprit. Si les Hindous adorent des pierres, nous, nous adorons des ossemens et de la poussière. Croire à l'un ou à l'autre culte ou les rejeter tous deux est une question fort embarrassante. » Toutefois il recule bien vite, et revient soumis à la loi du Koran. Sa doctrine philosophique consiste dans un théisme assez prononcé, mais qui découle, comme une conséquence naturelle, du mahométisme et de la croyance à la fatalité. Il a si peu d'habitude des déductions métaphysiques, qu'il ne s'aperçoit guère qu'il n'a point fait un pas hors du mahométisme, lorsqu'il croit en être sorti. Que son âme soit en paix, et qu'il n'en croie pas ses amis, qui, dit-il, l'ont souvent accusé d'être incrédule : s'il n'a pas toujours vécu dans la mosquée, il n'en a jamais dépassé l'ombre.

Si grand que soit ce défaut d'expansion, il est encore surpassé par l'absence d'assimilation. Lutfullah a vécu les trois quarts de sa vie avec des chrétiens et des Anglais; il n'a réussi à s'assimiler aucune idée chrétienne ou européenne. Il juge les symboles chrétiens comme pourrait le faire un païen, habitué à tout matérialiser et à prendre tout à la lettre. Il s'imagine que les chrétiens donnent à

Dieu une mère ou une femme; il ne sait pas au juste quelle est l'importance de Jésus dans la religion chrétienne, et il prête son ignorance et ses incertitudes de pensée aux diverses églises chrétiennes. « D'un autre côté, dit-il, lorsque je pensais au christianisme, les chrétiens me semblaient aussi être tombés dans des opinions erronées touchant le prophète Jésus-Christ (que béni soit son nom!) : quelques-uns en font leur Dieu, d'autres le fils de Dieu, et quelques autres une des trois personnes de leur Trinité. » Même incertitude sur des sujets moins élevés et plus faciles à saisir. La compagnie des Indes lui apparaît sous une forme presque effrayante, et quoiqu'il ait vu de ses yeux à Londres même les chefs de la compagnie, il ne parle qu'avec une sorte de terreur « de ces quarante personnes puissantes qui tiennent dans leurs mains les destinées de son pays. » Un degré d'ignorance de plus, et Lutfullah ne serait pas loin de voir en elle, comme les Hindous, un être diabolique, une divinité inaccessible, ou une redoutable sorcière. Il a beaucoup étudié, il a lu les poètes anglais : rien de tout cela ne semble avoir modifié son esprit. Il est resté oriental comme devant, son instruction semble lui être extérieure; c'est une propriété achetée à grands efforts de travail au lieu d'être achetée à prix d'or. Il a mal étudié d'ailleurs, à tort et à travers comme les Orientaux, sans méthode et sans direction. Il a étudié par exemple l'anatomie dans les livres. A Londres, il assiste à une séance d'anatomie, et il est obligé de confesser « qu'il en a plus appris en une heure qu'il n'en aurait appris avec ses livres dans une année de dur travail. » Aucune des notions scientifiques qu'il a recueillies dans ses lectures n'a été vérifiée par une expérience personnelle; aussi est-il embarrassé pour se rendre compte du moindre phénomène, et retombe-t-il immédiatement dans les superstitions de l'ignorance. A Londres, il va visiter le Diorama. « A notre arrivée dans ce lieu d'incantations magiques, nous fûmes conduits par le gardien dans une chambre aussi noire que le cœur d'un infidèle. » Ce n'est pas sans appréhension qu'il consent à s'asseoir sur les siéges que lui présente avec *bienveillance* son introducteur. « Je dis avec bienveillance, car nous nous étions mis à sa discrétion, et il aurait pu nous maltraiter avec impunité dans ce noir cachot, s'il l'avait voulu. » Quel état de civilisation, quel singulier état permanent de l'âme, quelles habitudes craintives et défiantes se révèlent dans ce tout petit fait! Mais les fantasmagories du Diorama l'effraient encore bien plus que les ténèbres; il s'explique en partie seulement le phénomène, et il ne respire à l'aise que lorsqu'il est sorti, s'estimant heureux d'en être quitte pour la peur. « Enfin, à notre très grande satisfaction, nous fûmes tirés par le gardien de ce lieu de fausse magie.... A demi satisfaits, à demi inquiets, nous

retournâmes chez nous. Quelques-uns de nos compagnons croyaient que la maison était sous la puissance des mauvais esprits. » Dans ce voyage à Londres, ce pauvre Lutfullah est encore le plus courageux de ses compagnons. C'est lui qui représente parmi eux la civilisation et le progrès. Voyez avec quelle bravoure il se hasarde à descendre dans la cloche à plongeur! Il a fait appel ce jour-là à toute son énergie. « Le 10, j'accompagnai mon chef à l'institut polytechnique, Regent-Street. Parmi plusieurs autres choses, la cloche à plongeur nous amusa beaucoup. J'entrepris de descendre dans l'eau au moyen de cet appareil extraordinaire. Mon chef et mes compagnons non-seulement n'osèrent s'aventurer à descendre, mais me dissuadèrent vivement d'entreprendre cette aventure, en me représentant que c'était un acte de grande imprudence que d'exposer sa vie pour un amusement inutile. Faisant la sourde oreille à leurs remontrances, je me rendis sur le bord de l'eau, et, après avoir dit mes prières au nom du tout puissant et tout miséricordieux Allah, j'entrai dans la cloche avec quatre Anglais... En atteignant le fond, nous vîmes les cailloux et le gravier, et enfin nous sortîmes de ce gouffre dangereux pour revenir à l'air libre du ciel. »

Nous connaissons maintenant Lutfullah; nous savons dans quelle mesure ce type de l'homme éclairé d'Orient peut sentir et penser. Laissons-le raconter ses aventures, en y mêlant le moins possible nos impressions personnelles; suivons l'exemple qu'il nous a donné. Il n'a pas l'esprit critique et analytique, il raconte sans chercher à se rendre compte de ce qu'il a vu, il n'a jamais essayé de tirer le résultat de son expérience personnelle; mais ce résultat apparaîtra de lui-même aussitôt qu'il aura terminé son récit.

Issu d'une famille noble et pauvre, Lutfullah a eu de bonne heure à faire son chemin et à gagner par lui-même son existence. Il a mené la vie d'un Gil Blas oriental. On a remarqué avec raison que la seconde partie de *Gil Blas,* celle où le héros est déjà riche et puissant, est moins curieuse que la première, où le héros traverse les limbes de la misère et de l'obscurité. La seconde partie des *Confessions,* où Rousseau raconte sa vie d'homme célèbre, est moins intéressante aussi, de l'avis de tous, que la première, et semble plus vide, quoiqu'elle soit plus remplie en réalité. Les confessions de Lutfullah présentent le même caractère. En Orient comme en Occident, c'est, paraît-il, le privilége de la jeunesse d'inspirer plus d'intérêt avec ses misères et son inexpérience que l'âge mûr avec sa prudence et ses richesses. C'est la jeunesse qui est remplie, c'est l'âge mûr qui paraît vide, et la situation, le milieu social, le caractère, n'y font rien. Ce qui est arrivé au gai Gil Blas, au mélancolique Rousseau, et à tant d'autres d'humeurs diverses, est arrivé à l'honnête et

grave Lutfullah. Il a beau être seul, pauvre, abandonné : tant qu'il est jeune, les aventures viennent se présenter d'elles-mêmes sans qu'il les ait cherchées. De grotesques caricatures de vieux cheiks musulmans grimacent dans ses souvenirs d'enfance. Les *thugs* l'attendent au bord des grandes routes pour l'initier complaisamment à leur sinistre métier. Les brahmanes se trouvent tout exprès au bord des fleuves pour l'arracher à la mort. Il s'enrôle pour aller à la guerre, et l'armée dont il croit faire partie se compose d'une bande de voleurs afghans. Plus tard, lorsque sa jeunesse est passée, lorsqu'il est au service de l'Angleterre ou qu'il enseigne aux officiers anglais les langues persane et hindoustani, tout change comme par enchantement. Il va de ville en ville sans rencontrer la plus petite aventure, et pourtant il est alors, dans une certaine mesure, riche et puissant; ses relations sont innombrables et se renouvellent avec chaque voyage nouveau. Lutfullah n'a pas échappé à cette loi mystérieuse qui veut, à ce qu'il semble, que notre vie perde en attrait ce qu'elle gagne en expérience. Pour notre plaisir et notre instruction, nous regrettons que Lutfullah n'ait pas été jeune toute sa vie.

Il perdit son père de bonne heure, et sa mère se trouva veuve jeune encore, sans autre ressource qu'une pension de 200 roupies (20 livres sterling), débris de l'énorme revenu qui avait été jadis légué à ses ancêtres par la munificence d'un prince musulman. La jeune femme s'en alla vivre, avec son enfant, dans la maison habitée par sa mère et son frère. C'était une famille de pieux musulmans, hospitaliers et charitables, qui rappelle d'assez loin, mais qui rappelle cependant, — tant sous toutes les latitudes des conditions et des habitudes identiques produisent les mêmes résultats moraux, — les vieilles familles bourgeoises des pays catholiques, et spécialement du midi de la France. Il est réellement curieux de contempler sous une forme orientale les mêmes spectacles intimes, les mêmes péripéties paisibles, les mêmes doux sentimens que beaucoup d'entre nous, venus à temps dans ce monde de progrès saint-simonien, ont pu contempler dans leur enfance. La fortune de la famille était mince, et le foyer étroit; mais on sut l'élargir pour y faire une place à la veuve et à l'enfant. Le petit orphelin fut élevé avec les enfans de son oncle, et si l'un des enfans fut plus gâté et extérieurement plus entouré de tendresse que les autres, ce fut lui. La famille, respectée des voisins pour son antique origine sacerdotale, leur rendait ce respect en services et en bienfaits. La ville où elle résidait (Dhárânagar, dans la province de Malwa) fut quelque temps en butte aux attaques des bandits, et les habitans étaient exposés journellement à être pillés et torturés; pour se mettre à l'abri d'une de ces deux extrémités au moins, les voisins confièrent leurs

richesses et leurs bijoux à cette maison hospitalière, dont les bandits eux-mêmes étaient tenus éloignés par le respect religieux. Un des hôtes habituels de nos vieilles familles catholiques, le famélique abbé italien, payant en déclinaisons et en conjugaisons le prix d'une hospitalité gratuite, ou le vieux curé, maussade et bon, déjà placé sur la limite de la seconde enfance, qui s'endort tous les soirs au coin du feu après avoir dit ses grâces, ne manque pas non plus au coin de ce foyer musulman. Cette intéressante et débonnaire variété (de plus en plus rare aujourd'hui) de l'espèce humaine est représentée dans le récit de Lutfullah par un vieux prêtre musulman, Cheik-Nasrullah. Depuis longues années, il vivait dans la maison aux frais de ses hôtes, et quoiqu'il fût un ennui permanent et une lourde charge, il était traité avec bonté et déférence par le maître hospitalier. La figure de ce vieux radoteur, autrefois homme d'esprit et de savoir, maintenant tombé en enfance, est vivement peinte par Lutfullah. « Je me le rappelle fort bien : il était grand, d'une bonne et solide charpente, le front bas; il louchait beaucoup, et remuait incessamment la tête comme s'il consentait à tout ce qu'on lui proposait. Il était complétement édenté, mais sa longue barbe flottante lui rendait le service de cacher toutes ses difformités. Il aimait tant à parler, qu'il bavardait sans cesse, à tort et à travers, sans rime ni raison, qu'on l'écoutât ou non. » Il n'avait pas l'air d'ailleurs de soupçonner qu'il fût une gêne ou un embarras; il était très despotique, et avait pris en grippe le petit Lutfullah, qui lui fit payer ses mauvais traitemens par une plaisanterie plus mauvaise encore, que nous laisserons raconter à l'auteur :

« Un vendredi (jour du sabbat musulman), ayant congé de l'école, comme il est d'usage dans les écoles mahométanes, j'allai au marché et j'achetai un peu de poudre avec mon argent de réserve. Ce même jour, après la prière de midi, le vieillard alla dormir pour faire sa digestion dans un pavillon de la vérandah. Il avait une physionomie réellement comique avec sa bouche grande ouverte, ses yeux à demi fermés et sa longue barbe blanche, qui tombait sur sa poitrine, semblable à une botte de foin. J'entrai doucement, je m'approchai de lui et je répandis la poudre sur sa barbe, puis je sortis, et, après avoir attaché une allumette enflammée à une longue verge, je communiquai la flamme à la poudre. Toute la barbe s'illumina soudainement, et le vieillard se réveilla en sursaut, se frottant la figure et criant en signe de détresse le symbole de sa croyance : — *Laillah! illilah!* il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu! — Puis il se leva, et moi, étant sorti sans qu'il m'eût aperçu, je regardai par le trou de la serrure avec satisfaction et ébahissement. Le vieillard courait çà et là avec son bâton, prêt à frapper le diable lui-même, s'il l'avait rencontré. Sa figure et ses mains étaient écorchées, ce qui, avec sa laideur naturelle et sa barbe brûlée, faisait de lui quelque chose de hideux. Ses cris attirèrent bientôt mon oncle, qui, en voyant son ami privé de sa

barbe et les mains et la figure brûlées, s'écria : — Qu'y a-t-il donc, Cheik-Nashrullah? — Qu'y a-t-il? répondit le vieillard; le diable lui-même. Je suis perdu pour toujours! Dieu m'a puni pour mes péchés; mon honneur est parti avec ma barbe. Oh! ma barbe! ma barbe! — A force d'écouter ses singulières lamentations et de regarder sa figure, mon oncle ne put s'empêcher de sourire, ce dont le vieillard le réprimanda durement en disant : — N'avez-vous pas de honte de rire du malheur de votre frère? — Mon oncle lui demanda pardon, et le pria de lui apprendre comment cela était arrivé. — C'est ce chien, cette brute, cet infidèle, cet aimable neveu, que vous vous plaisez à appeler un garçon d'avenir, c'est lui, j'en suis sûr, qui a fait le coup. Cette verge que voilà est une preuve assez substantielle de son crime pour le faire décapiter. — En entendant ces paroles, je tremblai, j'allai doucement me mettre au lit, et je fis semblant de dormir profondément. Pendant ce temps, mon bon oncle versa deux ou trois fioles d'encre sur la figure du vieillard et sur ses mains (ce qui est le remède employé ordinairement dans notre pays contre les brûlures), et le fit coucher en lui disant que nous étions tous impuissans contre les décrets de la fatalité, à laquelle nous devons tous nous soumettre, et que ce qui a été ordonné pour chaque individu par la toute-puissante Divinité doit nécessairement arriver. »

On respecta donc la fatalité, mais on punit sévèrement l'instrument libre dont elle s'était servie. Lutfullah fut fortement bâtonné par sa mère et sa grand'mère, et sa mère jura par le saint Koran que s'il se rendait encore coupable d'un pareil délit, elle lui brûlerait les mains avec un fer rouge. Cette histoire eut encore d'autres conséquences, également déplaisantes pour Lutfullah. Son maître d'école, — excellente figure, lui aussi, de cuistre musulman, — apprit le crime de Lutfullah et en ressentit la plus vive indignation; c'était comme si sa propre nature de cuistre eût été insultée. L'esprit de corps, qui pousse tous les individus d'une même espèce (surtout dans les espèces inférieures) à prendre parti les uns pour les autres, lui inspira l'idée de venger l'outrage fait au cheik. Il fit donc fouetter sans merci le jeune Lutfullah, qui, doué alors d'un grand fonds de malice qui semble s'être épuisé depuis, se vengea en mêlant dans le café de son pédagogue une poudre qui lui valut d'atroces coliques. Le pédagogue était superstitieux comme on ne l'est guère qu'en Orient; il s'était reproché comme un grand crime d'avoir osé porter la main sur la personne d'un orphelin de race sacerdotale, et il considéra ses coliques comme une juste punition de son audace criminelle. « Après la guérison du maître, je recommençai mes visites à l'école, qui se repeupla de nouveau. La profonde superstition du maître le rendit plus respectueux envers moi qu'il n'était nécessaire, et il dit à tout le monde que son indisposition avait été causée par le déplaisir des saints, mes ancêtres, dont il avait reçu plusieurs avertissemens dans ses songes. Il implora mon pardon pour le mauvais traitement

qu'il m'avait fait subir. Ainsi à l'âge de sept ans j'étais un petit prêtre, chacun baisait ma main, et j'étais respecté de tout le monde. »

Cette école musulmane fait naturellement songer aux tableaux de Decamps; on comprend qu'il n'y a rien d'exagéré dans les grotesques pédagogues et les malins petits singes que le peintre a reproduits. Quel mélange burlesque de malice et de bêtise, de férocité innée et de superstition! A cette combinaison l'Orient musulman doit ces types curieux de bonhomie crédule, de lâcheté sournoise, tout ce monde de cheiks radoteurs, de tyrans capricieux, de facétieux cadis, qui abondent partout où a passé la loi du Koran. C'est à l'Orient musulman seulement que semble appartenir ce monde bizarre où la férocité tourne au grotesque, contrairement à l'Orient païen, où la férocité tourne au monstrueux. Cette différence très marquée est intéressante et porte à rêver. D'où peut-elle venir? La loi, relativement pure du Koran semble avoir agi sur l'esprit de ses sectateurs comme un opium. C'est là l'infériorité de la religion musulmane. Chose remarquable, le mahométisme n'a pas réussi à changer et à transformer les instincts des hommes de race orientale; il les a seulement endormis, comme un de ces narcotiques puissans qui sont si chers aux Orientaux de tout pays. Il n'a pas voulu à son origine se mettre en contradiction avec ces instincts, il les a ménagés au contraire et a cherché à se mettre en harmonie avec eux. De là, je crois, la rapidité avec laquelle il s'est répandu chez tous les peuples orientaux; de là aussi sa rapide décadence et celle des races qui l'ont adopté. Le paganisme sous toutes ses formes et dans tout pays a réussi parce qu'il était et qu'il est conforme à la nature matérielle et sensuelle de l'homme; le christianisme a réussi, parce qu'il n'a pas voulu accepter cette nature primitive, entachée des vices de la matière, et qu'il s'est audacieusement mis en opposition avec elle. Le mahométisme a voulu réussir par une transaction; il a voulu verser l'influence religieuse à dose convenable et guérir l'âme de ses croyans sans la bouleverser. Il n'a agi qu'à la surface : il a endormi, non éteint, hébété, non détruit les instincts orientaux. Frappés de torpeur, engourdis, ces instincts ont été plus impuissans pour le mal, mais plus impuissans aussi pour le bien, et la virilité naturelle de l'homme en a été diminuée. Or cette nature asiatique primitive, qui a bien pu être hébétée, mais qui n'a pas été transformée, se réveille par momens, et, dans le rapide intervalle de deux rêves, se livre aux fureurs et aux colères qui lui étaient chères. De là d'une part ces excentricités subites, ces caprices inexplicables, ces rapides accès de terreur, ces actes enfin comme d'un homme qui, réveillé en sursaut, continue pendant quelques minutes le rêve commencé, — et de l'autre, cette somnolence bestiale, cet engourdissement

moral, ces radotages de morale honnête, ces superstitions inoffensives, mais prêtant à rire comme les gestes et la nudité de l'homme ivre. Le spectacle d'un bazar musulman avec sa population de mangeurs d'opium, hâves, pâles, aux yeux creux et égarés, aux contorsions ridicules, est le symbole matériel de l'état moral dans lequel la religion incomplète du Koran a plongé les populations qu'elle s'est soumises.

Mais il y a un autre Orient, l'Orient païen, adorateur d'idoles et de monstrueux symboles. Celui-là n'est ni gai ni drôlatique, et il inspire une sorte d'admiration mêlée de terreur. Les instincts primitifs n'ont pas été contrariés par la religion, qui leur a prêté au contraire une sorte de sanction. Aussi tous les instincts bons ou mauvais de l'homme se présentent-ils avec une énergie, une ampleur, une grandeur étonnantes. Un intervalle immense sépare ce monde païen du monde musulman. Les Hindous sectateurs de Brahmah n'excitent pas le rire ou le dédain comme les caricatures du monde musulman; ils éveillent la terreur et la pitié. Il y a de la majesté dans leurs superstitions sanglantes; leurs crimes ont la beauté du tigre, et leurs vertus le charme et la grâce de l'antilope. Rien de mesquin, de petit, de rabougri; tout chez eux est excessif et monstrueux. Ces deux mondes se déroulent parallèlement dans le récit de Lutfullah.

La douceur naturelle à l'Hindou et la charité traditionnelle des hommes de caste sacerdotale sont assez bien illustrées par une aventure périlleuse qui remonte à l'enfance de notre héros. Lutfullah avait du côté paternel des cousins qui désiraient ardemment sa mort. Si Lutfullah, unique descendant direct de sa famille, mourait, les débris de l'espèce de majorat constitué autrefois par la reconnaissance d'un pieux sultan passeraient aux héritiers des branches collatérales. Lutfullah était plein de santé, et ses cousins, comme les frères de Joseph, se concertèrent pour lui donner la mort. Ils l'invitèrent à venir se baigner dans le réservoir de la ville, et lui proposèrent de lui apprendre à nager. Le trop confiant Lutfullah accepta, et lorsqu'il fut au milieu de l'eau, il fut lâchement abandonné.

« Lorsque je revins à moi, je me trouvai suspendu à un arbre, les pieds en l'air et la tête en bas. L'eau mêlée à l'écume coulait de ma bouche, de mon nez et de mes yeux. Ouvrant les yeux, je vis un brahmane qui se tenait à mes côtés, et qui me faisait tourner au bout de la corde à laquelle j'étais suspendu. Comme cette corde se recroquevillait et se raidissait en se roulant sur elle-même, j'essayai de parler; mais, ne le pouvant, je fis signe par gestes au brahmane de me délivrer de la torture que j'éprouvais, ce que fit l'excellent homme, après quoi il me plaça sous son bras droit, et, se levant, il se mit à tourner comme une toupie jusqu'à ce qu'il fût épuisé. Alors il tomba à terre avec moi. Ayant repris quelque force, je m'assis; mais je

fus saisi de cruels vomissemens qui souillèrent ses vêtemens. L'eau sortit de ma bouche pendant plus d'une heure. Pendant ce temps, le bon brahmane se lava, se baigna et se purifia dans le fleuve; puis, revenant, il s'assit à quelque distance de moi, murmurant ses prières en sanscrit et me regardant pendant tout le temps avec compassion. Il me demanda comment j'allais. A cette bienveillante question, je répondis que je me sentais presque rétabli; puis je le saluai respectueusement, et je le priai de me dire son nom. Il me dit qu'il s'appelait Rajárám, et qu'il était le principal gardien du temple qui s'élevait en face de moi, qu'il m'avait surveillé tout le temps, et que lorsque mes cousins m'avaient abandonné pour me laisser noyer, son dieu Mahádeva lui avait inspiré de me tirer de l'eau. C'est par respect pour cet ordre sacré qu'il m'avait sauvé la vie. Il me demanda ensuite de me prosterner devant la divinité à laquelle je devais l'existence. Dans la situation où j'étais placé, je ne pouvais guère désobéir à mon bienfaiteur. Par conséquent, je fis une profonde révérence à l'idole de pierre en courbant la tête jusqu'à terre; mais, en même temps que je faisais cette dévotion apparente, je courbai mon jeune esprit devant le Tout-Puissant, le seul Dieu, le créateur de la pierre ainsi que de toutes les choses créées. La première chose qu'on m'avait inculquée dans l'esprit, en ma qualité de jeune prêtre musulman, c'était de me moquer de la folie des Hindous, qui adorent des pierres taillées et sculptées par eux, et d'autres choses, au lieu d'adorer l'Être suprême.

« J'avais à peine achevé ce simulacre de dévotion, que le brahmane me montra du doigt les enfans, qui revenaient avec des cordes et des harpons sous prétexte de me tirer de l'eau. Mes cousins accoururent vers moi et m'embrassèrent, lavèrent la poussière et la boue qui couvraient mon corps, m'aidèrent à m'habiller, et répandirent de fausses larmes, me disant qu'ils avaient été bien affligés que j'eusse glissé de leurs mains, et que s'ils n'avaient pu me retirer de l'eau, ils étaient décidés à se noyer. Le brahmane écouta tranquillement cette fausse histoire et les regarda me laver et m'habiller. Après que ces opérations furent faites, ils me demandèrent de revenir avec eux. Je me levai, je fis un salut au brahmane, et j'allais partir, lorsque ce dernier, s'adressant à mes cousins d'un ton plein de colère : « L'enfant ne partira pas sans moi, et vous ne l'emmènerez pas pour le jeter dans un autre puits. »

Le bon brahmane acheva de médicamenter Lutfullah, l'invita à dormir à l'ombre de son temple, et lorsqu'il le vit tout à fait rétabli, le reconduisit chez ses parens. « Rajárám reçut de tout le monde des remerciemens sincères. Ma bonne mère surtout parut devant lui, les yeux pleins de larmes, contre toutes les lois de convenance qu'observent les dames mahométanes; elle le remercia vivement d'avoir sauvé son unique enfant, et lui offrit une paire de bracelets d'argent et dix roupies comme une humble récompense du service qu'il lui avait rendu, déclarant que c'était tout ce qu'elle possédait au monde, et que si elle avait dix lacs de roupies, elle les lui donnerait avec plaisir. Le pauvre et honnête brahmane déclara que l'offre était pour

lui de plus de valeur que le présent, et qu'il ne voudrait sous aucun prétexte priver la pauvre dame de cette petite somme, sur laquelle, pour lui faire plaisir, il prit néanmoins une roupie. » A la suite de cette aventure, Lutfullah tomba dangereusement malade, et Rajárám ne cessa de venir le voir jusqu'à sa complète guérison. « En ma présence, il me consolait; mais lorsqu'il avait le dos tourné, il répandait des larmes sur ma condition d'orphelin, ma pauvreté et ma souffrance. » La sensibilité de cet excellent brahmane est touchante; cependant ce qui en diminue le prix, c'est qu'il faut en rapporter en partie l'honneur au dieu Mahádeva : s'il n'avait pas dicté au brahmane l'ordre de sauver l'enfant, toute cette délicatesse de sentimens aurait été perdue, et Rajárám aurait montré autant d'impassible froideur qu'il montra de charité dévouée.

De bonne heure, comme on voit, Lutfullah fit l'expérience de la perversité de ses compatriotes; de bonne heure aussi, il eut sous les yeux les spectacles monstrueux dont l'Orient est si prodigue. Là les accidens de la nature et de la société, la famine, la peste, la guerre, semblent participer du caractère général du continent asiatique, où les forces créatrices comme les forces de destruction se déploient avec une exubérance, une énergie et une violence inconnues ailleurs. Sous l'empire de ces influences excessives, la nature humaine aussi va jusqu'au bout d'elle-même et se développe jusqu'à ses dernières limites. Rien ne peut dépasser la terreur, le désespoir, l'humilité et la férocité de l'Hindou. Une famine sévit sur la ville où résidait Lutfullah, et les habitans moururent par centaines. « Je me rappelle avoir vu une femme qu'on promenait dans les rues assise sur un âne. Sa figure, dont un côté était peint en blanc et l'autre en noir, était tournée vers la queue de l'animal. Ne connaissant pas la raison de cette exhibition étrange, je me pris d'abord à rire beaucoup; mais ma gaieté passa vite, lorsque j'appris que la misérable créature qui était devant moi était une habitante d'un village du district qui avait été convaincue d'avoir tué le jeune enfant d'un voisin, et, pour apaiser les tortures de la faim, de l'avoir fait bouillir et de l'avoir mangé. »

La famine n'était pas le seul fléau : des bandes de voleurs ravageaient les environs et envahissaient la ville une ou deux fois l'an, ou bien quelque prince voisin à court d'argent arrivait subitement pour soumettre la population à une contribution forcée. L'esprit d'artiste, qui est inné chez les Orientaux, ne s'est jamais plus tristement révélé que dans l'art des supplices, et chacune des races de l'Orient y a porté son tempérament, son génie propre. Les Chinois, par exemple, y mettent beaucoup de raffinement sans aucune délicatesse; ils montrent ici leur génie d artisans. Leurs supplices sont

bien calculés, ingénieux, mais grossiers. Ils savent convenablement dévider des entrailles, mutiler un membre, ramener la peau du crâne sur la face de la victime : on dirait d'un charpentier habile qui prend ses mesures avec l'équerre et le compas. Les Tartares s'abandonnent à leur féroce brutalité, et arrivent ainsi à des effets grandioses qu'il faut savoir reconnaître : rien n'égale en ce genre Tamerlan et Gengis-Khan. Doués du génie poétique, les Hindous ont donné à leurs supplices une beauté délicate, une variété exquise, une subtilité d'imagination qui leur assurent le premier rang dans cette branche des beaux-arts. Le Koran a défendu les arts plastiques aux musulmans, mais ils ont trouvé dans les supplices un moyen d'employer leurs facultés, que la religion condamnait à l'inertie. Certains souverains musulmans ont dépassé l'ingénieux Néron et l'habile Domitien. Néron se contentait de torches vivantes qui brûlaient une heure, et puis s'éteignaient : comme il est loin de ce prince qui sut avec une seule victime se donner le spectacle d'un millier de lampes allumées! Faire écorcher vives ses victimes est un plaisir qui a toujours été doux aux barbares; mais les faire rouler ensuite dans une poussière de sel et de soufre, c'est un raffinement que les Orientaux seuls ont su goûter. Et pourtant c'est à cette populace humaine que nos compatissantes âmes chrétiennes voudraient voir sacrifier l'Angleterre!

Je ne veux point priver le lecteur curieux des tortures réellement intéressantes que les maraudeurs et les bandes pillardes faisaient, au rapport de Lutfullah, subir à ses compatriotes. La victime était liée, puis exposée nu-tête aux rayons d'un soleil brûlant; on lui serrait ensuite les oreilles entre le bassinet et le chien d'un fusil. C'était l'initiation et le premier degré de la torture. Une fois chargée de ces lourds ornemens, on lui posait pour coiffure une pierre d'un poids énorme, laquelle pesait sur une autre pierre pointue qui faisait lentement son chemin à travers le crâne, puis on lui posait une muselière remplie de cendres et de poivre rouge qui provoquait les éternumens et procurait à la victime la plus cruelle suffocation. Tels étaient les modes de torture inventés par les brigands hindous. Les représailles étaient également cruelles; les honnêtes citoyens avaient autant d'ingénieux moyens de mettre à mort les coupables que ces derniers avaient eu de moyens de torturer les victimes. Par exemple, on liait les captifs aux pieds d'un éléphant, qui les traînait lentement par toute la ville et les écartelait pièce à pièce, membre à membre, en prenant son temps, ou bien on leur écrasait la tête entre deux pierres avec un solide maillet de bois. L'horreur est d'ordinaire monotone, mais les Orientaux, il faut le reconnaître, ont eu l'art d'y introduire la variété.

Les animaux les plus cruels sont également les plus lâches. Aussi la lâcheté orientale est-elle proverbiale. Il ne serait pas juste d'ailleurs d'attribuer cette lâcheté seulement à des instincts cruels. Les Orientaux ont une vertu qui d'ordinaire encourage ce vice déshonorant : ils n'ont pas de vanité, et le respect humain leur est inconnu. L'Oriental n'a aucune honte, et de même qu'il étale hardiment ses misères et ses difformités, il étale naïvement ses vices moraux. Il est lâche à l'occasion comme il est mendiant, sans pudeur ni scrupule. La mère de Lutfullah se remaria : la femme n'ayant pour ainsi dire d'existence individuelle dans la loi musulmane que par son mari, la condition de veuve est pour elle la moins enviable de toutes. Son premier mari avait été un homme de caste sacerdotale, le second fut un soldat; il s'appelait Mynâbee, et était officier au service de la mère de Daulat-Rao'-Sindhiah, rajah de Gwalior. C'était un homme de quarante ans, nous dit Lutfullah, d'une grande stature, bien fait, mais avec une énorme bedaine semi-ovale. « Il avait le teint noir et l'âme plus noire que le cœur d'un infidèle, car il était entièrement illettré et adonné aux intrigues de ce monde. » C'était en un mot un type parfait de spadassin et de matamore. L'apparence est trompeuse chez les Orientaux. L'air martial, le feu des yeux, l'orgueil imprimé sur les traits font croire au courage : pure illusion! cette physionomie ardente et mâle n'est pas due aux qualités de l'âme, mais aux instincts sauvages de la matière. Mynâbee avait su conquérir la confiance de sa royale maîtresse, et avait alimenté de son mieux la discorde entre la mère et le prince son fils. La princesse mourut, et immédiatement, selon l'usage de l'Orient, son favori tomba en disgrâce. Un matin, la maison de Mynâbee fut entourée par un détachement de soldats, le sabre au poing et le fusil chargé. « Le pauvre maître de la maison, rassemblant ce qui lui restait de fermeté, eut recours aux prières; ma mère et ses servantes, croyant que la mort était proche, s'évanouirent. Pour moi, je demeurai ferme, pensant qu'étant innocent, je ne serais pas tué, et que d'ailleurs, s'ils me mettaient à mort, je mourrais martyr et j'irais par conséquent au paradis, où je mènerais une plus belle vie dans des palais de diamans et de rubis, et en compagnie des houris, que sur cette misérable terre. » Le seul personnage courageux de la famille fut donc le petit Lutfullah : il alla à la rencontre des soldats, qui se contentaient de faire le pillage des écuries et des jardins et de garder strictement la maison jusqu'à l'arrivée des ordres du rajah. Lutfullah conseilla à son beau-père de se rendre et de ne pas faire de résistance. Le beau-père, qui tenait moins à faire preuve de bravoure qu'à sauver sa vie, adopta promptement ce conseil, mais avec une restriction im-

portante. « Il me dit que si l'officier voulait jurer solennellement, en versant de l'eau sur la queue d'une vache, qu'on ne lui ferait aucun mal, il se présenterait; sinon, il s'échapperait par le toit de sa maison. Quant aux femmes, elles pouvaient chercher les moyens qui leur conviendraient de se mettre en sûreté. » Lutfullah alla rapporter ce message à l'officier, en ajoutant que son beau-père était décidé à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. L'officier consentit. « Alors on fit venir un brahmane et une vache. Le brahmane mit la queue de l'animal dans la main du commandant, versa un peu d'eau dessus, et prononça en sanscrit quelques paroles dont la solennité fit trembler le pauvre homme. » Cet exemple de lâcheté, ajoute Lutfullah, me remit en mémoire un des proverbes du livre persan des *Exemples :* « Un lion en apparence peut se trouver, si on le met à l'épreuve, n'être qu'un chacal, et réciproquement. »

Mynâbee en effet était un chacal. Souple et sans rancune, il rentra bientôt en grâce et alla remplir à Gwalior, dans la maison du rajah, un poste important. La proie l'attirait, et il n'était pas homme à s'en priver pour se nourrir de la viande creuse du ressentiment. Il emmena avec lui Lutfullah, qu'il avait assez bien traité jusqu'alors, mais qu'il se mit à malmener avec une férocité de marâtre dès qu'il lui fut né un fils. Les coups pleuvaient sur Lutfullah, qui résolut de s'affranchir de la tutelle de ce lâche, et qui sortit en conséquence du palais pour aller rejoindre sa mère, qui demeurait loin de Gwalior. Lorsqu'après bien des péripéties et des aventures il l'eut enfin rejointe, il trouva dans la maison certains changemens qui le surprirent et qui achevèrent de le confirmer dans l'opinion que son beau-père était bien le chacal qu'il avait soupçonné. « Je fus étonné de voir sa maison remplie de toute sorte de meubles, de draperies de divers genres, d'épices de prix, etc. Comme ces objets n'étaient pas en rapport avec le revenu de mon beau-père, je demandai d'où ils venaient : ma mère me fit une réponse évasive; mais, n'étant pas satisfait de cette réponse, je fis des recherches ultérieures, et j'appris des autres membres de ma famille que ces richesses étaient bel et bien volées, qu'elles avaient été illégitimement acquises par le frère de la première femme de mon beau-père, qui, pendant tout le temps de notre absence, avait fait, par les ordres de son parent, le joli métier de voleur de grand chemin. »

Le récit du voyage forcé que fit Lutfullah de Gwalior à Ujjain, résidence de sa mère, est l'épisode le plus agréable du livre; c'est au moins celui où la nature orientale se présente à nous sous son aspect le plus varié. Lutfullah n'a pas un sentiment bien marqué des beautés naturelles : son œil manque de vivacité, et son esprit de pénétration originale; mais, dans ce récit, la fraîcheur et les terreurs

du souvenir de ce pèlerinage juvénile aiguillonnent son imagination rétive. Quelques-unes des gracieuses scènes pastorales familières à tout l'Orient s'y mêlent à des aventures plus sombres, telles qu'il s'en rencontre seulement dans le pays des pagodes. « A midi, je m'assis sous un magnifique bananier, sur le bord de la rivière. Je fis mes ablutions, et, étendant mon *daputta* (ceinture), je m'assis dessus, et je posai devant moi ma petite épée, mon Koran, mes autres livres et mon morceau de pain. Un berger qui était assis sous un arbre, poussé sans doute par la curiosité, s'approcha avec son chien..... Il se tint debout à quelque distance, appuyé sur son bâton, et me regardait manger..... Le compatissant berger me demanda si je ne voudrais pas un peu de lait pour humecter mon pain sec. Je lui répondis que je serais heureux s'il voulait m'en donner un peu, et que je lui serais reconnaissant pour cette action charitable envers un étranger et un homme d'une caste différente de la sienne. Le berger libéral m'apporta immédiatement un pot d'excellent lait frais; mais alors une difficulté s'éleva : comment le recevoir? Le berger, qui était un Hindou, ne voulait pas me permettre de toucher à son pot; par son conseil, j'arrangeai en forme de coupe quelques feuilles d'arbre, et je bus le lait frais en mangeant mon pain. » Un peu plus loin, le jeune aventurier recommence avec une jolie fille rajpoote la scène de Rébecca et d'Éliézer. La reproduction de la scène biblique est cependant très modernisée : l'Orient a marché depuis les patriarches. Rébecca est un peu coquette, Éliézer est galant et fait des madrigaux. « Je demandai à une des filles rajpootes, qui étaient occupées à tirer de l'eau, de m'en donner un peu pour étancher ma soif. En réponse, elle me demanda d'un ton gracieux, aussi charmant qu'elle : « N'y a-t-il personne autre qui puisse étancher votre soif? — Personne, madame, et s'il y en avait une autre, elle serait comme un atôme devant votre incomparable beauté; une lampe ne peut avoir de splendeur devant le soleil. » Cette flatterie fit courir un sourire sur sa belle figure, et elle me tendit son pot gracieusement en me disant : « Buvez jusqu'à ce que vous soyez rafraîchi. »

A ces rencontres idylliques succède un compagnon de route de mœurs moins pastorales. Un homme robuste et fort, couvert de poussière, s'approche du voyageur et lui propose de faire route avec lui. Son œil d'une stupidité féroce et ses manières trop insinuantes inspirent à Lutfullah une défiance trop justifiée par la suite de l'aventure. « Il me demanda d'où je venais et où j'allais. Je lui rendis son salut, et je lui dis que j'allais à Gohad pour affaires. Alors il observa que sa destination était la même, mais qu'il craignait que nous ne pussions atteindre la ville avant le coucher du soleil, car il y avait

quatre bons milles à faire à partir de l'endroit où nous étions. » En effet, la nuit était déjà venue avant que les voyageurs eussent fait plus de deux milles. Arrivé près d'une mosquée, Lutfullah s'arrête, déclare qu'il a l'intention d'y passer la nuit, et souhaite un bon voyage à son compagnon. Ce dernier essaie de le persuader de finir le voyage, en l'effrayant d'histoires de voleurs et de bêtes féroces. Lutfullah répond qu'un feu clair allumé dans la nuit est un moyen connu d'écarter les bêtes féroces, et que pour les voleurs il les craint peu, n'ayant pas la moindre monnaie sur lui. Juma (c'était le nom de cet indiscret compagnon de route) considère alors Lutfullah d'un regard scrutateur. Puisque Lutfullah s'arrête, il s'arrêtera aussi. Les craintes qu'inspire cette complaisance à Lutfullah ne lui font cependant pas oublier ses devoirs de musulman. Il entre dans une rivière pour faire ses ablutions, et laisse ses habits à la garde de Juma, qui en fouille toutes les poches et tous les replis. Le résultat de cette enquête, en constatant la pauvreté de Lutfullah, sauva sa vie. Juma à son tour, voyant qu'il avait affaire à un gueux comme lui-même, se sentit venir trop de confiance, et il dit à Lutfullah que, s'il voulait lui jurer sur le saint livre de ne jamais divulguer le secret qu'il allait lui révéler, il le prendrait pour apprenti, et lui enseignerait l'art de devenir riche en un instant. L'étourdi Lutfullah prêta le serment demandé et reçut en retour l'horrible secret.

Juma était un *thug*, un *thug* exercé et de premier mérite dans sa profession. Il avait formé dans le district environnant sept disciples aussi recommandables par leur fidélité à leur maître que par l'intelligence avec laquelle ils avaient profité de ses leçons. « Ouvrant un large sac qu'il tira de sa ceinture, il laissa tomber des *mohurs* d'or pour enchanter mes yeux et fasciner mon imagination. » Il enseigne alors à Lutfullah les diverses manières de tuer employées dans sa profession; dans le nombre, il en est une assez curieuse : « Nous nous familiarisons avec les voyageurs en nous présentant comme mendians, en nous proposant comme guides, ou même en servant d'entremetteurs (*pimps*). La femme dont je vous ai parlé nous sert à ce dernier usage; elle attire le voyageur et le conduit dans un endroit écarté, loin de la route, où l'un de nous ne tarde pas à les rejoindre. Le voyageur naturellement ne goûte pas cette visite importune; mais la femme l'apaise en lui disant : C'est mon mari ou mon frère; il va s'en aller bientôt, et nous pourrons parler et fumer à l'aise. Si pendant ce temps le voyageur n'est pas assez sur ses gardes, la femme, comme par accident, laisse tomber certaine partie de son vêtement, ce qui naturellement attire toute son attention, et alors... » On sait le reste, la strangulation par le mouchoir

de soie, la mort sans effusion de sang et l'enterrement sur place.

Juma expose à Lutfullah la théorie morale de ce brigandage. Et d'abord j'observerai que dans son explication il s'écarte un peu des opinions généralement admises. Le *thuggisme* est une profession, un métier, beaucoup plus qu'une secte. C'est une association de brigandage appuyée sur des raisonnemens d'une métaphysique pervertie; mais le brigandage domine, et la dévotion à la déesse Kali ne vient qu'en seconde ligne. Il n'est donc peut-être pas tout à fait juste de voir dans les thugs une secte vouée par religion aux puissances du mal; la religion n'est pas le principe de l'association, et ne vient qu'après coup pour donner une justification à ses crimes. Il ne lui a pas été difficile de trouver dans l'arsenal de la métaphysique hindoue un argument pour déclarer que le crime est indifférent, et que la destruction doit être honorée, ni de trouver dans le vaste panthéon de l'Inde une divinité pour lui rapporter la gloire de ses crimes. Le *thuggisme* est donc surtout un brigandage; mais ce qui est curieux, c'est de voir à quel point la doctrine panthéiste a pénétré dans l'esprit de ce peuple, et avec quelle immorale souplesse elle s'est pliée à tous les actes de l'âme humaine. La grandeur sinistre de cette doctrine séduisante et fatale apparaît ici d'une manière saisissante. Écoutez la confession de Juma. Les argumens dont il se sert pour justifier ses crimes sont les mêmes que ceux par lesquels, dans le poème indien, le dieu Krichna presse le héros Arjouna de pousser son char de guerre contre ses proches et ses amis.

« — N'avez-vous aucun remords, lui dis-je, lorsque vous commettez un crime? — Non, répondit-il. Un boucher n'est jamais ému lorsqu'il tue un bouc ou une vache. Au commencement, on se sent toujours pris de quelque attendrissement, mais la pratique vous met bientôt à l'aise; dans ces occasions, nous pensons à la méchanceté, à l'égoïsme des hommes, à leur peu de conscience. Par exemple, ils ne nous donneraient pas une roupie, si nous mourions de faim; ils ne se sentiraient pas émus, si nous étions punis de mort : nous devons donc les traiter comme ils nous traiteraient.

« Au commencement, il m'arriva une fois d'être presque dégoûté de ma profession. J'accompagnai un jour un vieux prêtre, pendant environ trente milles, dans la direction d'Udepur. Pendant le premier jour du voyage, je ne pus trouver une occasion de le tuer. Le soir, il se réunit à quelques-uns de ses amis, et je ne pouvais m'introduire dans leur compagnie. Le lendemain matin, de très bonne heure, il repartit, et je l'accompagnai, quelquefois le suivant, quelquefois le précédant. Lorsque le premier quart du jour fut écoulé, il s'arrêta pour déjeuner près d'un village, et, me voyant dans une condition misérable, il me donna un morceau de pain, que je reçus avec un empressement apparent, mais auquel je ne touchai pas, pensant que manger son sel et puis le tuer serait une trahison impardonnable. Je lui dis que j'allais à Udepur pour chercher un emploi, et il répondit : Puisse votre entre-

prise être heureuse! Après son déjeuner, il partit, et je le suivis jusqu'à midi, heure de sa prière et je puis dire de sa mort. Il me demanda si je connaissais un ruisseau près de là où il pût faire ses ablutions, sinon qu'il se purifierait avec du sable et prierait. Je lui répondis qu'il y avait un ruisseau à un quart de mille de là environ, mais qu'il était un peu à l'écart de la route; il me demanda de le lui montrer, et je l'accompagnai jusqu'au ruisseau, où il accomplit ses ablutions; puis, étendant ses vêtemens, il fit ses dévotions, et lorsqu'il se releva, je l'étranglai facilement, sans défiance comme il était. Il rendit l'âme aussitôt, et à mon grand désespoir, lorsque je fouillai sa personne, je ne trouvai qu'un liard de monnaie, un rosaire et quelques morceaux de pain desséché. J'enterrai immédiatement le corps, et je m'en allai. Le lendemain j'allai au village, où j'avais donné rendez-vous à ma vieille mère. Je lui appris ce qui s'était passé, la compassion dont j'avais été saisi, ma détermination d'abandonner ma profession, lui disant que j'aimerais mieux mourir de faim que d'être obligé de souiller mes mains à l'avenir d'un sang innocent pour d'aussi misérables bénéfices. Elle ne goûta pas ce manque de courage, et, prenant le liard, elle alla au marché, et revint avec une livre au moins de crevettes. Elle plaça le monceau devant moi et me dit : — Pouvez-vous compter ces petits animaux, mon fils? — Oui, lui dis-je; mais il me faudrait tout un jour au moins pour les compter, et cela n'est d'aucune utilité. — Eh bien! répondit-elle, fol enfant, ne voyez-vous pas combien d'existences sont ici détruites pour un liard, et vous, comme un garçon stupide, couard et pleurnicheur, vous vous inquiétez de la mort d'un vieux prêtre qui avait déjà un pied dans la tombe! Si un lion, ajouta-t-elle, a des remords pour la proie qu'il mange, il est clair qu'il devra mourir de faim. — Les salutaires conseils de la courageuse vieille femme, continua Juma, me réconcilièrent avec ma profession, et depuis je n'ai jamais eu le plus petit remords.»

Après avoir reçu ces confidences, Lutfullah se sentit mal à l'aise en pareille compagnie. Il laissa le thug s'endormir. Un instant, en le contemplant dans son sommeil, il eut la pensée de le tuer. « J'avais grande envie de couper le cou de ce lâche coquin avec mon petit cimeterre et de l'envoyer dans l'enfer, dont Malik le gardien lui ouvrirait les portes avec plaisir.» Il résista prudemment à cette pensée, se contentant de s'évader, et courant à toutes jambes jusqu'à la ville voisine, où il arriva tremblant et sans pouvoir prononcer d'autres paroles que : « Juma, Juma, le thug!» Dénoncé par Lutfullah, qui eut à demander pardon à Dieu d'avoir violé son serment, Juma fut pris, condamné, taillé en morceaux, lardé à coups de pointe d'épée, et finalement attaché à la gueule d'un canon qui l'envoya rejoindre la demeure de la déesse Kali.

A côté de cette scène, qui donne une idée si forte de ce qu'on peut appeler le pervertissement métaphysique de la race hindoue, j'en placerai une autre qui n'a pas le même caractère, mais qui laisse la même impression d'étonnement. C'est la description d'un

suttie, et la plus saisissante à coup sûr que j'aie vue. Cette scène se rapporte à l'époque où Lutfullah était au service de la compagnie des Indes.

« Un matin, comme j'étais avec le lieutenant Earle du 24e régiment, on nous apprit qu'il devait y avoir un *suttie* au village de Maholi, sur les bords du fleuve. Cela nous fit bondir; nous ne pouvions croire qu'un tel crime pût être commis avec impunité tant qu'un résident anglais était près de la capitale. Nous avions à peine terminé notre conversation sur ce sujet, que nous aperçûmes la sinistre procession accompagnée de la musique indigène sortant de la ville et suivant la grand'route, près de la porte du résident. Nous courûmes à nos chevaux, et nous marchâmes au lieu de l'exécution, que nous atteignîmes une demi-heure après environ. Un autre de mes élèves, le docteur Kay, ayant appris ces tristes nouvelles, nous rejoignit bientôt.

« Après que nous eûmes attendu environ un quart d'heure à l'ombre d'un arbre, sur les bords du fleuve, la procession arriva, et les porteurs brahmanes placèrent la bière au bord de l'eau, comme pour rafraîchir les pieds du cadavre. La figure et les mains du mort étant exposées à la vue, nous reconnûmes que le mort était un brahmane bien constitué d'environ quarante ans. Après avoir examiné le mort, nous nous avançâmes vers la jeune dame qui était assise sous un arbre, à peu de distance de la bière, toute prête à s'immoler sur le bûcher qu'on préparait près du cadavre. Elle était entourée de ses proches et d'autres personnes, au nombre de vingt environ, et était engagée avec eux dans une vive conversation. C'était une belle femme, de quinze ans environ, et sa contenance charmante ne montrait aucune marque de crainte ou de chagrin. Le lieutenant Earle, qui parlait fort bien le mahratte, entama une conversation avec elle et lui tint un discours éloquent, la dissuadant, avec toute l'énergie dont il était susceptible, de cet horrible suicide, que dans son opinion il regardait comme un meurtre volontaire commis par les brahmanes, dont les mauvais conseils, contraires à la pure loi hindoue, la condamnaient dans les deux mondes à une existence de tortures. Sa réponse fut courte et nette : « Vous pourrez dire tout ce que vous voudrez, mais je partirai avec mon maître. Il était écrit dans le livre de ma destinée que je devais être sa femme; je dois donc être dans l'entière énergie du mot sa femme, sa femme seulement, et celle de personne autre. Je l'aimais et lui seulement, je ne pourrais plus aimer personne avec cette sincérité première; je dois donc être sa fidèle compagne partout où il va. Ne vous tourmentez plus de cette affaire, monsieur, que la paix soit avec vous ! »

« Cependant le lieutenant Earle, à ma suggestion et à celle du docteur Kay, la supplia de l'écouter encore pendant un instant; elle se tourna donc vers lui de nouveau, et il lui parla ainsi : « Ma chère dame, je vous en prie, considérez une fois encore ce que vous allez faire; n'agissez pas contre votre raison, soyez sûre que nous sommes vos amis et non vos ennemis, que nous vous sauverons de cette mort horrible par tous les moyens, si vous donnez le plus léger signal, et que nous vous ferons une situation convenable pour

le reste de votre vie. » Et il ajouta : « Vous devriez essayer de brûler votre petit doigt avant de confier aux flammes votre beau corps tout entier. » Mais hélas! son fanatisme était allé trop loin pour être arrêté par ces conseils ou d'autres semblables.

« Elle répondit à M. Earle avec un sourire méprisant qu'elle lui était très obligée pour sa sollicitude, dont elle n'avait pas besoin, que sa parole était une et inaltérable. Alors, déchirant un morceau de son mouchoir, elle le trempa dans l'huile de la lampe brûlante (habituellement placée devant les bûchers, soit que le sacrifice ait lieu le jour, soit qu'il ait lieu la nuit), puis elle le roula hardiment autour de son doigt et l'alluma avec vivacité. Il brûla quelques instans comme une petite chandelle, en répandant l'odeur de la chair grillée, pendant que la jeune beauté parlait à l'auditoire sans un soupir ou une plainte qui pût indiquer la souffrance; néanmoins la coloration violente de la face, suivie d'une sueur abondante, trahit à nos esprits inquiets et exempts de préjugés les souffrances qu'elle ressentait. Cette frénésie enthousiaste est aidée et soutenue, je crois, par l'effet de quelques narcotiques, particulièrement du camphre, que les cruels brahmanes administrent en large quantité à leurs victimes aussitôt que, sous le coup de la douleur causée par la mort d'un être chéri, elles manifestent l'intention de se détruire. L'effet de ces drogues se communique bientôt à tout le système nerveux, la stupéfaction s'ensuit, et le corps est complétement engourdi avant d'aller au feu. Le bûcher étant alors apprêté, le corps fut lavé et placé dans l'intérieur. Un paquet de camphre d'une demi-livre environ fut lié autour du cou de la dame; elle se leva avec la vivacité dont elle avait fait preuve jusqu'alors, invoqua ses dieux, et courut au fatal bûcher comme le papillon court à la flamme. Alors elle fit sept fois le tour du bûcher, et y étant entrée enfin, elle plaça sur son sein la tête de son mari mort, puis, prenant une mèche allumée entre l'orteil et le second doigt du pied, elle mit le feu aux combustibles entremêlés aux bûches de bois. Lorsqu'elle fut entrée, les brahmanes commencèrent à fermer les ouvertures avec de grosses pièces de bois; ce que voyant, le docteur Kay entra dans un tel état d'exaspération, qu'il ne put garder le silence plus longtemps. Quoiqu'il sût peu ou même rien de la langue du pays, il cria avec toute la force dont il fut susceptible : « Coquins, cela n'est pas bien! *Darvaza mat kolo,* » c'est-à-dire, n'ouvrez pas la porte, — disant ainsi le contraire de ce qu'il voulait dire. Ce *lapsus linguæ*, même à ce moment tragique, arracha un sourire à la plupart des assistans. Immédiatement après que la pauvre femme eut mis le feu au bûcher, les brahmanes et les autres assistans poussèrent bruyamment au ciel le nom de leur dieu Rámá, ordonnèrent aux tambourins, aux flageolets et aux cymbales qui accompagnaient la procession de battre et de jouer, et déchirèrent l'air de leurs hurlemens, afin qu'on ne pût entendre les cris de détresse de la victime; puis, aussitôt que les flammes se furent ouvert une issue de toutes parts, ils coupèrent aux quatre coins avec leurs petites haches les cordes qui soutenaient les quatre côtés du bûcher, et l'énorme poids, tombant à la fois sur cette femme délicate, l'écrasa en un instant. Quinze minutes après, tout cet embrasement était devenu un monceau de cendres, la musique et les cris cessèrent, et les bourreaux fatigués s'assirent avec calme sous un

arbre, en attendant que les cendres fussent éteintes et qu'ils pussent les jeter dans le fleuve et s'en retourner. De notre côté, nous nous en revînmes tristes et abattus du spectacle que nous avions vu. »

En vérité, ces horreurs sont empreintes d'une majesté sombre qu'on ne peut nier. Ce qui frappe dans les deux tableaux que nous venons de présenter au lecteur, c'est la plénitude dans la perversité. Les caractères sont achevés dans leur monstruosité, il n'y a rien à y ajouter. On dirait des productions frénétiques enfantées par le génie de la vie dans un accès de délire, mais qui ont conservé dans leur démence l'unité et l'harmonie prescrites par les lois de l'art. Ce qui étonne le plus dans ces caractères, c'est l'implacable logique avec laquelle l'âme humaine est allée jusqu'au bout d'elle-même : pas d'hésitation, de remords, pas de combat peureux de la volonté contre l'instinct, ou de l'instinct contre la fatalité. De même que la nature n'éprouve aucune hésitation à faire des monstres, l'âme n'éprouve aucune hésitation devant le crime ou la destruction : elle se conforme sans crainte aux conditions qui lui sont données. Telle est l'immorale obéissance des Hindous au milieu dans lequel ils se développent, obéissance qui leur a permis cependant de représenter les divers instincts de l'âme humaine avec une abondance de vie, une énergie d'expression et un calme d'allure qui ne se sont retrouvés nulle part ailleurs.

Ce monde est immoral, mais il possède sa beauté; le moraliste en est troublé et étonné, l'artiste amoureux des formes et des grandes expressions peut en être ravi. Que nous voilà loin de notre monde européen, où la nature n'est jamais obéie sans réserve, où ses conseils ne sont jamais suivis sans regrets, où la volonté, dans ses luttes incessantes, a creusé l'âme jusque dans les profondeurs où vit la conscience, dont nous apercevons l'œil menaçant aussitôt que nous nous penchons sur l'abîme de notre être! Mais, pour ne pas sortir de l'Orient, combien nous sommes loin du monde musulman! Combien ses superstitions inoffensives sont pâles, ridicules et ennuyeuses à côté de ces superstitions terribles! Que signifient, à côté des *sutties* et des autels de la déesse Kali, les superstitions de la secte des *bohras*, qui se font remettre par leurs prêtres, pour chacun de leurs morts, un certificat de bonne vie et mœurs adressé à l'archange Gabriel, avec prière de décerner en paradis une place convenable à l'âme bienheureuse? Combien leurs derviches paraissent radoteurs, leurs ascètes effacés à côté des brahmanes et des contemplateurs hindous! Il y a entre eux la différence qui sépare la dévotion modérée de la folie religieuse, et une ode enthousiaste d'un livre de sentences. Nous allons placer sous les yeux du lecteur deux portraits de saints orientaux, un *saint* musulman, un

saint hindou : le premier lui semblera sans doute plus humain, mais le dernier reporte l'imagination vers ces descriptions des poèmes indiens qui nous représentent les fakirs prenant racine dans le sol ou se transformant en buissons incultes où les oiseaux viennent faire leurs nids. Lutfullah, dans une de ses pérégrinations, va loger dans une mosquée bâtie par un saint homme, le *hadji* Zacharias.

« Je fus traité par les serviteurs du *hadji* avec respect et hospitalité. Je désirais avoir le plaisir de connaître le fondateur de la mosquée, dont j'avais entendu beaucoup louer le caractère bienveillant lorsque j'étais à Bombay, et après informations j'appris par son domestique, qui me servait, que le *hadji* s'était souvent assis à côté de moi et m'avait souvent parlé après la prière. Je me rappelais bien en effet un homme qui m'avait parlé, mais comme j'étais loin de le prendre pour un grand personnage, je l'avais toujours tenu à l'écart et rebuté à cause de ses manières et de sa conversation vulgaires et de son costume grossier. Je regrettai beaucoup alors d'avoir été si rude envers un homme qui m'avait traité avec tant d'hospitalité. Comme il était de mon devoir de lui offrir des excuses, j'allai à son cabinet, où je le trouvai accroupi sur un vieux matelas étendu sur le parquet et les reins soutenus par un vieux coussin, tandis que ses suivans et ses domestiques étaient tous bien vêtus et éclipsaient extérieurement leur maître. Il y avait aussi là des gentilshommes anglais, un capitaine et son second officier, qui se tenaient chapeau en main, attendant ses ordres. Il me reçut avec beaucoup de civilité, et je m'assis près de lui. Je lui demandai pardon de l'avoir rebuté dans mes premières visites, l'assurant que mon incivilité n'était due qu'à l'ignorance. Il me répondit brusquement qu'étant formé d'humble poussière, son devoir était d'être humble. »

Ce personnage est fort honorable sans doute, mais n'est pas très différent d'un honnête philanthrope. Son humilité a une certaine bizarrerie, mais ne dépasse pas les bornes du sens commun. Ce *saint* est mêlé au monde, il est riche, puissant, il remplit des fonctions publiques : tout cela est assez effacé. Voyons un saint de la religion brahmanique, celui-là au moins a du caractère et de la physionomie.

« Quand on erre dans ces solitudes, il arrive souvent de rencontrer quelque moine hindou que le zèle de son austérité a poussé à tout abandonner et à dévouer sa vie au culte de la Divinité, loin du tumulte des mondains. Il vit des racines qui croissent sur place, fait du feu en frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre pour se chauffer pendant les nuits froides, et se tient le corps soigneusement couvert de cendres, dont la poussière lui fait comme une mince enveloppe qui, fermant les pores de la peau, le dispense de vêtemens artificiels. Après dix ou douze années de cette existence, il devient comme les bêtes sauvages et s'enfuit à la vue de l'homme. Dans cette partie du monde, on rencontre des gens qui ont la singulière idée que ces religieux sont des cannibales, et qu'ils mangent de la chair d'homme,

s'ils peuvent se saisir d'une personne seule et désarmée; mais cela n'est pas croyable.

« Un matin, comme j'errais avec mon élève, nous engageâmes une discussion sur la question de l'esprit et de la matière. Étant profondément excité par ce sujet intéressant, il laissa sa suite sous la garde d'un officier son subordonné, et me pria de l'accompagner à quelque distance de la route, afin que nous pussions discuter plus librement... Tout à coup nous arrivâmes en face d'un feu auprès duquel nous n'aperçûmes aucun individu. Nous allumâmes nos cigares et nous demandâmes à nos *grooms* comment ce feu se trouvait dans ce lieu solitaire. Leur réponse unanime fut que ce feu appartenait à quelque *Agori Bábá* (*père omnivore*), et qu'il était dangereux pour nous de rester plus longtemps. Cette inquiétude nous fit rire, et nous continuâmes notre promenade sans plus songer à cette aventure. Après que nous eûmes avancé de quelques pas, nous arrivâmes dans une vallée énormément profonde, et, en regardant en bas, nous vîmes l'homme de proie, l'ascète lui-même, le demi-dieu des Hindous, à une centaine de mètres, qui courait aussi vite qu'il pouvait, en regardant prudemment derrière lui à chaque instant, comme si quelqu'un le poursuivait. Nos pauvres domestiques, en le voyant, furent terrifiés, et se courbèrent devant lui en touchant la terre de leur front. Mon compagnon, avec la curiosité de l'Européen, l'appela et lui fit signe de venir, comme s'il avait quelque importante communication à lui faire; mais ces actes de civilité, au lieu de produire l'effet désiré, accélérèrent sa fuite, et la rapidité dangereuse de la descente empêcha mon curieux compagnon européen de le suivre. Nous eûmes donc recours à notre lunette d'approche, qui nous le fit voir dans tous ses détails. C'était un homme fort et puissant; sa chevelure argentée tombait en désordre sur ses épaules, et sa barbe également en désordre sur sa poitrine; ses yeux étaient vifs et étincelaient de feu; son corps velu était tout frotté de cendres. A peine l'avions-nous contemplé, qu'il se déroba à notre vue. »

Revenons à Lutfullah. Sa vie errante s'est poursuivie jusqu'à ces dernières années (1847); mais la carrière des aventures s'est, comme nous l'avons dit, fermée pour lui de bonne heure. Dès l'âge de vingt ans, tout est fini. Il lui faut mener une vie laborieuse qui laisse peu de place aux surprises. Ce n'est pas sa faute cependant si sa vie a été aussi peu accidentée, et si les soucis de la gêne et de la pénurie ont été les soucis qui ont fait blanchir ses cheveux. Jeune, il avait rêvé gloire militaire et dangers éclatans, et ces préoccupations impatientes le précipitèrent dans l'aventure la plus périlleuse qu'il eût jamais courue. Au commencement de 1818, il entendit parler des guerres qui se faisaient dans le Dekkan, et il résolut de se rendre dans ce pays. La difficulté était de trouver une caravane à laquelle il pût se joindre, ou un compagnon quelconque qui voulût faire la route avec lui. Un jour, rôdant dans les rues de la ville d'Ujjain, il aperçut une troupe d'Afghans commandés par un *jamadar* (lieutenant). « En passant, je les saluai selon la coutume des mahomé-

tans, fondée sur la tradition du prophète. Le *jamadar* Músá-Khán, — tel était son nom, comme je l'appris plus tard, — me rendit mon salut avec courtoisie et m'invita à m'asseoir et à fumer avec lui, invitation que j'acceptai avec grand plaisir. » Lutfullah ouvrit son cœur, et fut ravi d'apprendre que le *jamadar* partait le lendemain avec sa troupe pour le Dekkan. Músá-Khán lui proposa de s'enrôler, ou plutôt d'entrer à son service pour tenir les comptes de sa bande. Lutfullah accepta avec empressement. Le lendemain, au point du jour, il sortit secrètement de la demeure maternelle et alla rejoindre ses nouveaux compagnons. La troupe était déjà sur pied; ils s'apprêtèrent en quelques minutes, et tous répétèrent la prière suivante, qui est récitée par tous les voyageurs et les guerriers musulmans au moment de partir pour une expédition : « Dieu t'accorde son assistance et une prompte victoire, et te permette de porter de bonnes nouvelles aux vrais croyans! Dieu est le meilleur gardien, et il est le plus clément de ceux qui se montrent clémens. »

Les jours se passent, et l'expédition marche à travers les montagnes, les précipices, les défilés les plus dangereux. Enfin un soir on aperçoit une vallée profondément cachée entre un rempart de montagnes chevelues et de rochers pleins de broussailles, couverte d'arbres et parsemée de huttes, une sorte de caverne naturelle qu'auraient enviée Ali-Baba et ses quarante voleurs. « Grâce à Dieu, nous sommes arrivés au lieu de notre destination, dit Músá-Khán. » Lutfullah était tombé dans une bande de brigands : les vingt-cinq Afghans de Músá-Khán n'étaient que vingt-cinq mercenaires aux gages d'un chef de voleurs *bheels* nommé Nadir. On s'approche de la vallée, et la bande se trouve bientôt entourée d'une troupe soupçonneuse et féroce. « Qui êtes-vous, dit l'un de ces hommes, vous qui venez vous jeter dans les mains de la mort? — Ne me reconnais-tu pas, Kaliya? cria Músá? » Le *Bheel* reconnut la voix du *jamadar* et s'avança vers nous en criant aux autres : C'est notre Músá, et non pas un ennemi. » Cette reconnaissance opérée, Músá va présenter ses hommes au chef Nadir, espèce de roi à la fois burlesque et féroce, qu'ils trouvent assis à l'entrée d'une caverne, sur une estrade en bois, enlacée de plantes grimpantes, nu comme ses sujets, les bras chargés de bracelets d'or. « Músá-Khán, le regardant, le salua et dit : Voici Nadir-Bhai, le bon prince du désert; présentez-lui vos respects. » Le pauvre Lutfullah se trouvait dans la situation de Gil Blas lorsqu'il est tombé par étourderie dans la bande du capitaine Rolando. Il resta dans cette vallée maudite quatre longs mois, maudissant son imprudence et cherchant un moyen de s'évader sans pouvoir le trouver, lorsqu'un événement terrible et tout à fait à l'orientale vint lui fournir l'occasion

qu'il désirait. Les Afghans au service de Nadir avaient un tiers du butin; les expéditions avaient été si lucratives, qu'au bout de peu de temps ils se trouvèrent assez riches et manifestèrent l'envie de retourner dans leur pays pour quelques mois. Nadir accorda à Músá la grâce que celui-ci demandait au nom de ses Afghans, mais il lui dit qu'il ne les laisserait pas partir sans leur donner, en souvenir de leurs services, une grande fête qui durerait trois jours. La fête eut lieu, et voici ce qui se passa à l'aurore du troisième jour.

« Ce matin-là, je me réveillai de meilleure heure que de coutume, et je me rendis à ma fontaine favorite. Après avoir accompli les inévitables devoirs d'un bon musulman, je commençai à penser à mon heureux retour dans le monde civilisé. Chose étrange à dire, ces pensées, loin de réjouir mon cœur, le rendaient plus pesant. Je ne savais pourquoi, mais l'aurore de ce matin si désiré, au lieu d'égayer le cœur, semblait assombrie de nuages sinistres. Je ne pris pas garde à ces présages. Toutefois au point du jour je commençai à m'en revenir vers le grand hangar. Comme j'approchais, mes sens furent terrifiés par des cris et des gémissemens accompagnés d'un bruit sourd d'instrumens tranchans, comme le bruit d'une hache de boucher divisant la chair et les os d'un animal; puis vinrent des cris de détresse finissant en gémissemens. Ici la raison, faisant de nouveau une apparition opportune, m'arrêta court et me força de réfléchir. — Ce sont peut-être les moutons que l'on tue pour notre repas, pensai-je; mais quelle peut être la cause de ces terribles cris? — Pendant que je faisais ce monologue, mes pieds reculaient naturellement au lieu d'avancer, et soudain, à ma grande terreur, qu'est-ce que je vois? Un Afghan qui s'enfuyait, la tête saignante et ses vêtemens couverts de sang. Je courus à lui : — Qu'y a-t-il donc, Ibrahim-Khan? lui demandai-je. — A cette question, il répondit : — Nous sommes trahis; tous les Afghans sont assassinés par les Bheels. J'ai perdu trois doigts en voulant parer un coup qui allait me frapper à la tête. Ma blessure n'est pas mortelle, j'ai échappé en simulant la mort. Ne me suivez pas, je puis être rejoint. Courez aussi vite que vous pourrez, si vous voulez sauver votre vie. — Adieu, Ibrahim, lui dis-je, puisse Dieu vous protéger! »

Lutfullah s'enfuit à toutes jambes à travers la plaine et la montagne, sans retourner la tête, et réussit à regagner la maison maternelle. Il y trouva beaucoup de changement. Son beau-père avait été tué, — justement comme les Afghans par les Bheels, — par son complice en flibusterie, le frère de sa première femme. Sa mère était atteinte de consomption, et mourut bientôt. Lutfullah, après avoir épuisé ses dernières ressources pour soigner sa mère et la faire ensevelir convenablement, s'engagea comme employé des postes au service de la compagnie. Alors commença pour lui cette existence besoigneuse dont il se plaint sans cesse, et qui aujourd'hui encore le remplit de tristes soucis. L'honnêteté ne réussit guère nulle part, mais moins encore chez les musulmans que partout ailleurs.

Lutfullah a été plusieurs fois au service des princes et des nababs de l'Inde; il n'a jamais su en tirer grand'chose, paraît-il. Il manque d'agilité, et se débrouille mal au milieu de ces intrigues, qui sont pourtant si familières aux Orientaux. Son histoire, à partir du moment où il entra pour la première fois au service de l'Angleterre jusqu'en 1847, peut se résumer en quelques lignes.

Il a mené une vie de Gil Blas honnête; il a été au service de l'armée anglaise comme secrétaire, comme interprète, comme traducteur. Il a donné aux officiers anglais des leçons d'hindoustani et de mahratte, d'arabe et de persan. Il a été plusieurs fois au service des nababs de Surat. A la mort d'un de ces derniers, le gouvernement de l'Inde fit annoncer par l'administration de Bombay que le titre de nabab était éteint, et que la pension attachée à ce titre était supprimée. Mir-Jafir-Ali, beau-fils du défunt, après avoir vainement réclamé auprès du gouvernement de l'Inde, résolut d'aller à Londres demander réparation, et Lutfullah l'accompagna en qualité de secrétaire et d'interprète. Ce voyage se fit en 1844. Depuis cette époque, Lutfullah, qui avait été déjà marié une fois et qui ne paraît pas avoir été enchanté du caractère de sa femme, a épousé en secondes noces la fille du dernier nabab de Surat; mais ce mariage princier ne semble pas l'avoir délivré de ses embarras pécuniaires. « Cette dame m'a donné quatre enfans, trois filles et un garçon. Que Dieu les bénisse tous! Mes soucis domestiques sont maintenant fort aggravés. Je suis avancé en âge, et mon revenu n'est pas assez fort pour couvrir les dépenses d'une nombreuse famille; néanmoins je me résigne à la volonté de l'être omniscient dont le pouvoir tout puissant crée d'abord la nourriture, ensuite les créatures destinées à en vivre. Amen. » Il est impossible d'être de meilleure composition avec l'être des êtres, qui a fait pour Lutfullah tout le contraire de ce qu'il a fait pour le monde en général, et qui lui a donné les créatures avant la nourriture destinée à les alimenter. Cette misérable question d'argent le tourmente tellement que nous soupçonnons presque Lutfullah d'avoir écrit ses mémoires pour grossir un peu, s'il était possible, le chiffre de son revenu. Si cette supposition, sur laquelle M. Eastwick, son éditeur, pourrait seul nous renseigner, était vraie, Lutfullah se trouverait transformé en auteur à l'*européenne*, et ce serait là le seul profit qu'il eût tiré de sa longue fréquentation des Européens.

Lutfullah n'a pas beaucoup profité en effet de la société des officiers anglais et des agens de la compagnie; soit que le souci de ses affaires le préoccupe trop vivement et l'empêche de voir autour de lui, soit que son cerveau se refuse à comprendre des caractères et des idées avec lesquels il n'a pas été familiarisé par l'édu-

cation, il ne saisit rien de l'Angleterre ni du caractère anglais. Un jour il essaie de détourner un de ses maîtres anglais, le capitaine Eastwick, malade et fatigué, de se rendre à un poste périlleux pour sa santé; celui-ci lui répond qu'il est bien inutile de vivre, lorsque notre vie n'est plus d'aucune utilité à nos semblables. Lutfullah enregistre ce mot héroïque sans avoir l'air de le comprendre. Ce qui le touche le plus parmi les agens de la compagnie en Angleterre et dans l'Inde, c'est leur extrême politesse. Il remarque avec étonnement qu'en Angleterre ce sont les plus puissans qui sont les plus polis. Pour le dire encore, son intelligence n'a pas gagné grand'chose à cette fréquentation des Européens, et sa vie y a perdu en imprévu. A partir du jour où il est entré au service de la compagnie, il ne lui arrive plus rien. Une agitation monotone le pousse de ville en ville et de province en province, sans lui laisser le loisir de voir et sans lui apporter ce qui fait le charme de l'agitation, les fortunes du hasard. Le destin lui-même, auquel il est si soumis, semble le dédaigner.

Je cherche à résumer les impressions que laisse en moi la lecture des mémoires de cet honnête musulman, et je ne trouve pas de meilleure expression pour le sentiment que me fait éprouver cette peinture de l'Orient qu'une certaine description contenue dans le livre. Lutfullah eut un jour à Surat la fantaisie de visiter le cimetière des Guèbres, fantaisie dangereuse, car le cimetière est toujours gardé par un prêtre, surveillant jaloux de la pourriture confiée à ses soins, et qui peut frapper de mort le curieux indiscret. Lutfullah ne recula pas devant le danger et se rendit au cimetière, au-dessus duquel planaient des bandes de vautours au cou chauve. Il grimpa sur le mur et put satisfaire ses yeux; des cadavres à demi rongés, des lambeaux de chair mêlés à des lambeaux de linceul, s'étalaient à ciel ouvert et empestaient librement l'air de leurs miasmes. Un léger bruit que fit Lutfullah éveilla le gardien du cimetière; mais ce gardien, loin d'être terrible, était un pauvre vieillard édenté, à demi aveugle, courbé par l'âge, qui se mit à courir au hasard, comme un hibou aveuglé par la lumière, en lançant pour tout projectile aux indiscrets d'inoffensives insultes. Ce cimetière où des cadavres pourrissent à l'air libre, ces vautours silencieux qui planent au-dessus de lui, ce vieux gardien impotent et grotesque, c'est bien la fidèle image de l'Orient, jadis foyer de lumières, aujourd'hui foyer pestilentiel. Depuis des siècles pourrissent là toutes les grandes conceptions qui ont été l'honneur de l'homme, toutes les formes et tous les symboles dont une humanité jeune, imaginative et sensuelle s'aida pour exprimer ses inquiétudes morales, et s'expliquer à elle-même les désirs infinis qui la tourmentaient.

Depuis longtemps, la vie qui animait ces formes et ces symboles s'est évanouie, mais leurs squelettes sont toujours là, qui pourrissent lentement et qui font par leurs miasmes le désert autour d'eux. La dissolution est lente et durera encore longtemps, car des siècles et des siècles de civilisation, car les débris de vingt empires et les symboles de dix religions successivement puissantes sont entassés là, en attendant que la mort ait achevé de les reprendre pièce à pièce. Ce spectacle de dissolution est profondément triste et plus émouvant que toutes les plaintes des poètes sur le sort des villes détruites et des générations disparues :

Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulchris;

car ces débris qui achèvent de pourrir, ce sont les restes des plus grandes choses qu'ait enfantées l'esprit humain. Mais cette dissolution, quoique lente, est irrésistible; quoique triste, elle est nécessaire, et nous devons nous féliciter toutes les fois qu'un événement imprévu vient en hâter la marche, et avancer le jour où ce berceau du genre humain cessera d'être le cimetière des civilisations antérieures, et sera rendu de nouveau à la vie et à la nature. Là est la justification morale de la politique européenne, qui aide à l'accomplissement de ce travail de destruction et abrège la urée d'abus et de superstitions que l'inertie orientale laisserait vivre des siècles. C'est le service que l'Angleterre a rendu spécialement dans l'Inde, et c'est pourquoi il y a lieu de se féliciter que l'insurrection des cipayes lui fournisse l'occasion de précipiter un peu plus vite la longue décadence de l'Orient.

ÉMILE MONTÉGUT.

LA MAISON

DE PENARVAN

CINQUIÈME PARTIE.[1]

IX.

Un arbuste a poussé dans un sol ingrat : tendres et délicates, ses racines, meurtries par les cailloux, ne le nourrissent que d'un suc avare; la tige languit, les branches se flétrissent; un pâle et grêle feuillage, voilà sa couronne au printemps. Transplantez-le sous un ciel clément, dans une terre généreuse et féconde; appelez alentour le soleil et les tièdes brises : la séve appauvrie se ranime, la vie court dans tous les rameaux; les pousses jaillissent, les bourgeons éclatent, et l'arbuste, qui dépérissait dans une atmosphère ennemie, se couvre bientôt de verdure et de fleurs. Deux mois à peine s'étaient écoulés depuis le départ de Paule, et déjà Paule n'était plus l'enfant que nous avons entrevu sur le bord de la Sèvre. Réchauffée par une tendresse assidue, sa jeunesse, que n'opprimait plus un regard dédaigneux ou sévère, commençait à se développer et laissait pressentir un prochain épanouissement : ce n'était pas encore avril en son éclat, c'en étaient déjà les promesses. On ne se relève pas en deux mois d'une compression de dix-huit années; on se ressent longtemps du milieu où l'on a grandi : heureux si l'existence tout entière n'en garde pas des teintes désolées! Comme toutes les âmes froissées de bonne heure, Paule était res-

(1) Voyez la *Revue* du 1er et 15 septembre, du 1er et 15 octobre dernier.

tée timide, craintive, un peu farouche. Le monde ne l'attirait pas; la bonté de M. de Soleyre n'avait pu réussir à l'apprivoiser. Elle occupait à la préfecture un petit logement bien clos, sans luxe, décoré avec une exquise simplicité. Tapis, rideaux, tentures, tout y réjouissait la vue; le soleil y pénétrait dès le matin. Elle passait là ses journées, ses soirées, loin du bruit et des réceptions officielles, avec la douce Marie, qui lui donnait toutes les heures qu'elle pouvait dérober aux exigences de sa position : elle ne rêvait pas d'autres joies, ne recherchait pas d'autres distractions. Elle parlait rarement de sa mère, jamais sans un profond respect où perçait malgré elle un instinctif effroi. Elle parlait plus volontiers du bon Pyrmil; depuis son départ, à mesure qu'elle s'était rendue compte de tout ce qu'elle avait souffert, elle avait mieux compris, mieux apprécié le dévouement de ce pauvre être. Elle ne pensait à lui qu'avec attendrissement, et se plaisait à lui écrire : enfantines et caressantes, ses lettres faisaient le bonheur de l'abbé. Pendant que la grande Renée et son vieil écuyer vivaient là-bas comme deux hiboux, Paule renaissait : elle n'éprouvait plus que de loin en loin, et encore bien affaiblie, la sensation de froid qui ne la quittait pas naguère, et qui était, pour ainsi dire, la répercussion de ses sentimens, une réaction mystérieuse de l'âme sur sa frêle enveloppe. Mme de Soleyre l'entourait d'amour et de soins, éveillait son esprit comme elle avait éveillé son cœur, et préparait discrètement la floraison de tout ce que Dieu avait mis en elle d'aimable et de charmant; sans rien perdre de la grâce qui lui était propre, Paule se formait insensiblement sur le modèle qu'elle avait sous les yeux. Bref, à l'arrivée du comte d'Artois, la petite sauvage des rives de la Sèvre nantaise était déjà digne du rare honneur qu'on lui réservait. On a bien deviné que Mme de Soleyre s'était servie du voyage du prince comme d'un prétexte pour enlever son enfant d'adoption : désespérant de vaincre la résistance de Renée, pour en avoir raison, elle avait flatté son orgueil. Quand elle lui montrait la présentation de Mlle de Penarvan à l'héritier du trône comme devant figurer un jour dans l'histoire, elle savait au fond à quoi s'en tenir là-dessus; toutefois cette rencontre pouvait avoir, en réalité, une heureuse influence sur la destinée de Paule, et Mme de Soleyre avait tout combiné en vue des résultats qu'elle s'en promettait. Quant à Paule, elle n'y songeait même pas, et, lorsqu'on lui parlait de Monsieur, elle était toujours tentée de demander son nom.

Sans avoir l'importance d'un fait historique, la présentation de Mlle de Penarvan ne manqua pourtant ni d'éclat ni de solennité; elle eut lieu devant l'élite de la société de Bordeaux, rassemblée dans les salons de l'hôtel de la préfecture pour le bal offert au frère du

roi. Ce ne fut une surprise pour personne; chacun y était préparé. La tendresse est ingénieuse : il s'agissait de frapper un grand coup, Mme de Soleyre n'avait rien négligé. Depuis deux mois, Paule, à son insu, était pour la ville entière un objet de vif intérêt, de curiosité non moins vive. On savait que l'unique et dernière héritière d'une grande maison de Bretagne était descendue à la préfecture, qu'elle y vivait dans la retraite. — Vous la verrez, répondait invariablement Mme de Soleyre à toutes les questions qu'on lui adressait; vous la verrez au bal, nous la présenterons au prince. — Et, sans parler de Paule, elle s'étendait avec complaisance sur l'illustration de sa race. A cette époque, la France qui, dans ses engouemens, va toujours d'un excès à un autre excès, revenait avec fureur à l'histoire de son passé. Le retour des Bourbons avait recrépi et remis à neuf tous les anciens noms de la monarchie. On ne jurait plus que par Bayard ou par Du Guesclin; il n'était si pauvre donjon qui ne racontât ses annales. Enfin les gloires de la Vendée, éclipsées par celles de l'empire, avaient pris le haut du pavé et brillaient d'un lustre exclusif : les héros à cocarde blanche étaient les seuls héros du moment; les chouans eux-mêmes passaient pour gens honnêtes. On juge de l'intérêt que devait exciter la présence de Mlle de Penarvan dans une cité essentiellement monarchique : l'espèce de mystère dont elle s'enveloppait y avait joint un sentiment de curiosité tout aussi facile à comprendre. On allait enfin la voir! Elle n'avait pas encore paru, elle était déjà la reine de la fête : on attendait son entrée avec autant d'impatience que celle de Monsieur. Tous les yeux la cherchaient avec avidité; elle était le sujet de tous les entretiens; de toutes parts on n'entendait que ces mots chuchotés : — Où est Mlle de Penarvan? Montrez-moi Mlle de Penarvan! — Paule entra, moins troublée qu'on ne pourrait le supposer. Rien ne donne plus d'assurance qu'une humilité sincère, une modestie vraie : la timidité naît souvent d'une trop vive préoccupation de soi-même. Dépourvue d'orgueil et de vanité, Paule ne s'était pas souciée un seul instant de l'effet qu'elle allait produire : il ne lui était pas venu à la pensée qu'elle pût seulement attirer l'attention. Indifférente aux grandeurs de convention qu'elle n'avait jamais comprises, étrangère aux honneurs qu'elle n'avait jamais convoités, la perspective d'être présentée à une altesse royale ne l'agitait pas autrement. Elle entra simplement, au bras de Mme de Soleyre, sans hardiesse et sans embarras, avec cette grâce naturelle qu'on porte dans le monde, que le monde n'enseigne pas. Elle était vêtue d'une robe de mousseline blanche des Indes, qui dégageait à demi ses épaules, et que serrait à la taille une ceinture blanche, à rubans flottans; ni diamans ni bijoux; pas une fleur dans ses cheveux : pour unique parure, sa beauté, sa jeu-

nesse et son nom. Il y avait tant d'élégance dans sa démarche encore un peu languissante, quelque chose de si touchant dans l'expression de ses traits encore un peu voilés; elle était si jolie avec ses bandeaux de cheveux noirs renflés aux tempes, ses grands yeux tristes où la vie commençait à poindre, son teint mat et uni, sa bouche d'enfant sérieux; elle était si jolie, si charmante, qu'à peine eut-elle fait quelques pas, tous les cœurs se sentirent entraînés vers elle : les hommes s'inclinaient sur son passage pour honorer la gloire et le malheur. Attendrie plutôt qu'enivrée, Paule s'avançait, les paupières humides, à travers la foule qui s'ouvrait respectueusement, quand tout à coup l'orchestre attaqua avec enthousiasme l'air national alors de *vive Henri IV,* et une immense clameur salua l'entrée de Monsieur. Ce fut au milieu de cette émotion, quand la salle entière était encore debout, que Mme de Soleyre présenta Mlle de Penarvan. Monsieur effaça en cette occasion tout ce qui avait été écrit jusque-là sur l'ingratitude des grands, et montra bien que la reconnaissance n'est pas plus rare chez les races royales que chez le commun des mortels. Avec la courtoisie qui lui avait valu déjà le titre de dernier chevalier français, le comte d'Artois offrit son bras à Paule, fit avec elle le tour du salon, puis, lorsqu'il l'eût ramenée à sa place, près de Mme de Soleyre :

— J'ignorais, dit-il avec le plus aimable sourire, qu'il naquît des colombes dans le nid des aigles : vous me l'avez appris, mademoiselle.

Le mot parut joli, il ne coûtait pas cher : six Penarvan l'avaient payé d'avance de leur vie. Il n'y a véritablement que les princes pour s'acquitter avec tant de grâce! Mlle de Penarvan fut, le reste de la soirée, l'objet des hommages les plus délicats. Ce n'était autour d'elle qu'un bourdonnement de louanges qui arrivaient parfois jusqu'à ses oreilles. Qu'elle est jolie! la délicieuse enfant! la charmante personne! Il y eut un instant où son cœur se serra : ses yeux se remplirent de larmes.

— Qu'avez-vous, Paule? vous pleurez.

— Je pensais, dit-elle, que si ma mère était ici, elle me pardonnerait peut-être.

En montrant à la société de Bordeaux Mlle de Penarvan parée de sa beauté, du nom de ses aïeux, et aussi de la faveur du prince, Mme de Soleyre avait atteint le but qu'elle se proposait. Non-seulement dans la ville, mais encore dans tout le département, et même dans les départemens d'alentour, il n'était question que de Paule, de sa grâce, de sa jeunesse, de l'antique éclat de sa race, de l'héroïque fin de son père, du ravissant mot qu'avait dit Monsieur : ce mot courait déjà par toute la France, et faisait à Paris les délices du

noble faubourg. Les choses ainsi posées, les prétendans de haute lignée ne pouvaient tarder à se présenter : arracher Paule, en la mariant, à l'oppression de sa mère, tel était le rêve de la bonne Marie. *Le Drapeau blanc* de la Gironde avait publié un récit pompeux du bal de la préfecture, avec un précis historique de la maison de Penarvan. Mme de Soleyre s'était empressée d'envoyer le journal à Renée : ç'avait été un dernier rayon de soleil sur les ruines du vieux manoir. Si, dans les éloges décernés à sa fille, la marquise avait pu voir autre chose qu'un hommage rendu à sa maison, peut-être en eût-elle été moins touchée que surprise : elle ne songea pas à s'en étonner, et, dans un billet qu'elle écrivit à Paule, l'expression de l'orgueil satisfait arriva presque à la tendresse. Quant à l'abbé, rien de tout cela n'était à son goût, et ses lettres un peu grondeuses ne témoignaient qu'à demi son inquiétude, son mécontentement.

« Certes, écrivait-il, si quelqu'un doit être fier de vos succès, c'est moi qui vous ai vue naître, qui vous ai élevée, moi qui ai fait de vous ce que vous êtes. Cependant, vous l'avouerai-je? je ne suis pas tranquille, je crains qu'on ne me gâte mon enfant. Vous avez été présentée au frère du roi; c'est bien, mais c'est assez : il faut en rester là. Il me semble aussi que cette présentation eût été plus convenable partout ailleurs qu'au milieu d'un bal, en présence de femmes mondaines dansant au son des instrumens. Et qu'est-ce que j'entends dire? On s'occupe de vous marier. J'aime à croire que vous ne tremperez jamais dans de semblables manœuvres. Vous marier, bonté divine! Je n'en vois pas la nécessité. Outre que vous êtes beaucoup trop jeune encore, et qu'on ne se marie pas à votre âge, n'étiez-vous pas heureuse ici entre le vieux Pyrmil et votre admirable mère? Ah! chère petite amie, pourquoi nous avez-vous quittés? Revenez, revenez : c'est ici seulement que vous trouverez le bonheur. J'ai lu dans une feuille de la Gironde le précis historique de notre maison : c'est d'une ignorance crasse, plein d'inexactitudes, d'omissions, de faits controuvés. Vous le constaterez vous-même, si vous daignez jamais jeter les yeux sur mon histoire. »

Pendant que tout ce bruit se faisait autour d'elle, Paule, qui ne s'en doutait pas, continuait de se tenir à l'écart, profondément touchée de la bienveillance qui l'avait accueillie, nullement enivrée de l'honneur qui lui était échu, peu désireuse de reparaître dans le monde : quelques promenades en voiture étaient les seules distractions auxquelles elle se prêtât volontiers. — Je suis contente, je vous aime, laissez-moi vivre pour vous, pour vous seule, disait-elle à Mme de Soleyre, qui la sollicitait à se montrer aux fêtes de la préfecture : il n'est de fêtes pour moi que votre présence et nos entretiens. Je n'attends rien du monde, il n'attend rien de moi : je n'ai

de plaisir qu'à vous voir. — Marie la pressait sur son cœur, et toutes deux étaient heureuses : l'une avait retrouvé sa fille, l'autre avait trouvé une mère. Les choses en étaient là, lorsqu'éclata sur la place de Bordeaux la nouvelle d'un sinistre qui frappait la ville entière dans un de ses enfans les plus chers, disons mieux, dans son enfant le plus aimé.

X.

Il n'était pas rare autrefois de rencontrer dans la bourgeoisie des familles qui avaient, tout aussi bien que la noblesse, leurs traditions de gloire, d'honneur, de loyauté, se transmettant de père en fils comme un dépôt, comme un héritage, à l'accroissement duquel travaillait chaque génération. Telle était à Bordeaux une famille d'armateurs qui, par la grandeur de ses entreprises, par son luxe et sa magnificence, avait tenu longtemps sur cette place le rang d'Ango à Dieppe ou d'Aufredi à La Rochelle. Les Caverley de Bordeaux s'étaient enrichis dans le commerce maritime, alors que le commerce, élément civilisateur, obéissait à d'autres inspirations que celles de l'avarice, vivait de hautes ambitions et non de petites rapines, élevait les âmes loin de les abaisser, trempait fortement les cœurs et les esprits, commandait le courage plutôt que la ruse, enrôlait les lions plutôt que les renards, et avait en un mot tous les côtés brillans des poétiques aventures. Le commerce jouait alors le rôle que l'industrie a pris de nos jours. Les Caverley s'étaient succédé sans interruption, leur dynastie durait encore : les derniers rejetons de cette race intègre et vigoureuse n'avaient dégénéré d'aucune des vertus de leurs pères. En 1810, quand le commerce maritime, paralysé par le blocus continental, mourait d'inanition, Charles Caverley, poussé non par l'amour du lucre, il possédait des biens considérables dont il usait magnifiquement, mais par ses instincts aventureux, et surtout animé du désir de raviver la place de Bordeaux, d'étayer les maisons qui de toutes parts croulaient autour de lui, Charles Caverley avait lesté de dix canons un trois-mâts de six cents tonneaux. Parti par un gros temps avec un équipage résolu, et emmenant avec lui son fils unique, à peine âgé de dix-huit ans, il avait pu passer à travers la croisière anglaise; poursuivi par une frégate qui le gagnait visiblement, il l'avait attendue à portée de boulet, lui avait lâché sa bordée et fracassé son grand mât de hune : quelques mois après, il revenait aussi heureusement qu'il était allé, et rentrait chargé des produits de l'Inde hollandaise. Ce galant homme était mort vers la fin de 1813, laissant son fils maître, à vingt et un ans, d'une fortune qu'on évaluait, en dehors des affaires de sa mai-

son, à deux cent mille livres de rente : chiffre modeste aujourd'hui que les millions croissent et multiplient à vue d'œil sur le fumier des spéculations équivoques, mais qu'on tenait pour imposant alors, quand il représentait le travail de dix générations sans reproche. Il y a presque toujours, dans la vie des familles, un être en qui se résument toutes les vertus ou tous les vices de sa race; il semblait qu'Henri Caverley fût le rayonnement et l'épanouissement de la sienne. Intrépide, vaillant, généreux, l'honneur et la loyauté même, fier au besoin comme un gentilhomme, doux comme un enfant avec les faibles et les humbles, aux qualités qu'il avait dans le sang Henri joignait tout le charme des âmes tendres. Ce n'était pas un Grandison : on avait parlé de ses duels et de ses maîtresses; mais il avait porté dans toutes ses équipées une élégance, une dignité qu'on pourrait offrir en exemple à la jeunesse dorée d'à présent. En 1817, dans l'espoir de tromper le vide et l'ennui de son cœur, peut-être aussi pour échapper au spectacle des réactions sanglantes dont la France était le théâtre, il avait armé splendidement un de ses navires, et, comme un prince, était allé chasser le tigre et l'éléphant dans l'Inde. Les dernières lettres qu'on avait reçues annonçaient son prochain retour; on l'attendait, quand on apprit que son bâtiment s'était perdu sur la côte d'Afrique et avait péri corps et biens.

La nouvelle de ce désastre avait mis tout Bordeaux en deuil; elle n'avait jeté nulle part plus de désolation qu'à la préfecture. Charles Caverley avait sauvé en 93 les jours et les biens de M. de Grandchamp. La reconnaissance est le culte des belles âmes : il n'est pas moins doux de la ressentir que de l'inspirer. Après la mort du père, Mme de Soleyre avait reporté sa gratitude sur le fils, qu'elle avait connu encore adolescent : Henri avait trouvé dans l'affection presque maternelle de cette aimable femme une consolation d'abord, puis en mainte occasion un guide, un conseil, une direction salutaire. Mieux que personne, elle avait été à même de l'apprécier; elle savait mieux que personne combien il méritait d'être aimé. Elle le pleurait : dans ses entretiens avec Paule, elle ne parlait plus que de lui, si bien que Paule en était arrivée à le regretter, elle aussi. Ce qu'elle entendait raconter des prodigalités de ce jeune homme, de sa bravoure, de son audace, de sa magnificence, ne la touchait guère; mais les traits de bonté, de charité discrète, une misère soulagée dans l'ombre, de pauvres petits enlevés un instant et rendus à leur mère, chaudement vêtus et rapportant chez eux la joie et le bien-être, voilà ce qui la remuait, ce qui l'attendrissait jusqu'aux larmes; voilà ce que Paule ne se lassait pas d'écouter. Elle y revenait constamment, y ramenait sans cesse Mme de Soleyre : c'était

devenu chez elle une obsession de tous les instans, une préoccupation involontaire qui se trahissait jusque dans ses lettres à l'abbé.

« Nous sommes dans la tristesse, dans une grande tristesse, mon abbé. Figurez-vous qu'il y avait à Bordeaux un jeune homme si bon, si bon que tout le monde le chérissait. Il était parti, voilà plus d'un an, pour un voyage de long cours; on vient d'apprendre qu'il a péri dans un naufrage, et tout le monde ici le pleure. C'est une consternation dont vous ne pouvez pas vous faire une idée. Je suis sortie hier avec Mme de Soleyre; nous avons vu partout, sur les places, jusque dans les rues, des rassemblemens de personnes qui avaient l'air bien affligé, et qui ne s'entretenaient que de M. Henri Caverley : on aurait dit d'un malheur public. Si vous saviez tout ce qu'on raconte de lui! Que d'infortunes secourues! que de familles sauvées de la honte et du désespoir! que de malheureux dont il était la providence! Et penser qu'il est mort! Il y a des instans où je m'imagine que peut-être ce n'est pas vrai, et alors je prie Dieu pour lui, comme s'il était seulement en péril. »

— C'est étrange, dit-elle un matin à Mme de Soleyre, qui entrait dans sa chambre : j'ai rêvé cette nuit de M. Henri. Je l'ai vu vivant et tel absolument que vous me l'avez dépeint : grand, élancé, les cheveux noirs et les yeux bleus, le teint pâle, l'air résolu, le regard fier, intrépide et plein de bonté. Il venait à moi et tenait à la main une fleur qui se balançait sur sa tige : nous étions je ne sais où, mais dans un pays enchanté. — Prenez-la, dit-il en me l'offrant, je l'ai cueillie tout exprès pour vous sur les bords du Gange. — Je pris la fleur, et comme j'allais en respirer le parfum, je m'aperçus qu'elle était de diamans, d'émeraudes et de perles fines. Je voulais la lui rendre, mais il ajouta : — Non, gardez-la, ce sera pour vos pauvres. — Et je me réveillai.

A quelques jours de là, on jouait au théâtre un des premiers ouvrages de Boïeldieu. Mme de Soleyre assistait à cette représentation avec Mlle de Penarvan. Depuis la soirée où elle avait été présentée au prince, c'était la première fois que Paule paraissait en public. Là, comme au bal, elle avait, en entrant, attiré, charmé les regards : jamais loge n'avait encadré un visage si suave, des traits si fins, un front si pur, une beauté si délicate. On donnait *la Fête du Village voisin*. La salle tout entière écoutait dans le ravissement cette jolie musique, fraîche encore aujourd'hui, et qui était alors en sa fleur. Paule ne perdait pas une mélodie, quand tout à coup, comme si elle eût cédé à une pression invisible, à une attraction mystérieuse, elle tourna la tête, et dans une loge, demeurée vide jusque-là, et qui faisait face à celle de la préfecture, elle aperçut un jeune homme qui la regardait. Elle tressaillit, saisit vivement la

main de Mme de Soleyre, et, sans détacher les yeux du visage qui la fascinait :

— Ah ! mon Dieu, voyez donc ! dit-elle.

Mme de Soleyre fit un mouvement, son regard suivit la direction de celui de Paule, et, dans un transport de joie que la surprise ne lui permit pas de maîtriser, elle s'écria : — C'est Caverley !

A ce nom prononcé assez haut pour être entendu, et qui, répété de proche en proche, avait couru comme une traînée de poudre, et en moins de quelques secondes éclaté dans la salle, tout le parterre, tout l'orchestre s'étaient levés. Il y eut là un moment d'émotion qui dut enivrer le cœur de celui qui en était la cause. Henri s'était levé de son côté, et saluait de la main avec effusion les amis, les compagnons de sa jeunesse, qui applaudissaient son retour.

— C'est vous ! lui dit Mme de Soleyre quand il se présenta après la chute du rideau. Henri, Henri ! quel chagrin vous nous avez fait ! Mlle de Penarvan pourrait vous le dire. Méchant enfant ! vous n'êtes donc pas mort ? ajouta-t-elle gaiement.

— Et j'en suis bien heureux, madame, dit Caverley d'un ton pénétré en lui baisant la main, car je n'avais jamais senti comme à cette heure tout le prix de la vie.

Et il s'inclina devant la jeune personne, qu'il ne connaissait pas, qui l'avait pourtant signalé la première. Il ne resta qu'un instant ; ses amis assiégeaient la porte de la loge. A la sortie du théâtre, tous les bras l'enlaçaient, toutes les mains se disputaient les siennes. — Ah ! disait-il avec attendrissement, je ne me savais pas si riche. — Et, pressé, harcelé de questions, il racontait la perte de son navire, par quel miracle il avait échappé, lui et son équipage, à la mort qui les serrait de près. Avant de monter en voiture, Mme de Soleyre et Paule avaient été témoins de cette fête. Paule rentra plus troublée qu'elle n'osait le laisser voir ni se l'avouer à elle-même. Elle se déshabilla lentement, se coucha, ne s'endormit qu'au jour. Rêva-t-elle de M. Henri ? On ne sait ; à partir de cette soirée, Paule ne raconta plus ses rêves.

Il n'était pas besoin de consulter les astres pour tirer l'horoscope de ces deux jeunes cœurs ; on pouvait prédire à coup sûr qu'ils seraient irrésistiblement attirés l'un vers l'autre. Dès le lendemain de son arrivée, Henri s'était présenté à l'hôtel de la préfecture ; il y était retourné les jours suivans ; il y dînait fréquemment ; il y passait presque toutes ses soirées. Henri n'en usait guère autrement avant son départ : dans la joie qu'elle éprouvait de son retour, Mme de Soleyre n'avait vu d'abord dans ses assiduités rien que de simple et de naturel. Cependant, au bout de quelques semaines, une vague inquiétude l'agitait déjà. Paule, en moins d'un mois, avait

achevé de se transfigurer. L'espèce de brume qui voilait encore ses traits s'était dissipée : son visage avait l'éclat et la fraîcheur d'une matinée de printemps. Il y a des contrées du nord où il suffit de quelques soleils pour fondre les dernières neiges et couvrir les champs de moissons : il s'était fait quelque chose d'approchant chez Paule; ç'avait été moins un épanouissement qu'une explosion de la jeunesse. Ce n'est pas tout. Paule était devenue moins sauvage; le monde ne l'effarouchait plus; sans qu'il fût nécessaire de l'en prier bien fort, elle descendait au salon; elle s'ennuyait dans sa chambre, et à certaines heures se tenait de préférence dans celle où Mme de Soleyre recevait habituellement ses amis. Elle y avait porté es menus ouvrages, écheveaux, pelotons de fil ou de laine, brosderies et tapisseries. Elle parlait peu, mais paraissait se plaire à tout ce qu'on disait, surtout lorsque Henri était là et qu'il racontait ses voyages : Henri ne causait jamais si volontiers que lorsque Mlle de Penarvan l'écoutait. Parfois, le soir, on dansait au piano; Paule dansait avec Henri : elle avait la grâce et la légèreté d'une nymphe. S'ils ne se voyaient pas à la préfecture, ils se rencontraient au théâtre; quand Paule sortait de la ville en voiture avec Mme de Soleyre, Henri les accompagnait à cheval et galopait près de la portière. Mme de Soleyre s'était abandonnée sans défiance au charme d'avoir à toute heure ces deux enfans à ses côtés. Leur beauté, leur jeunesse, l'affection qu'ils lui témoignaient l'un et l'autre, réjouissaient son cœur et ses yeux. Elle vit enfin le danger; l'amour, qui, chez Paule, s'ignorait encore lui-même et ne se trahissait que par le resplendissement du bonheur, se manifestait si ouvertement chez Henri, que, pour ne pas en être frappé, il aurait fallu être aveugle. Caverley se taisait; mais, ainsi que son âme, son regard était d'or, et ce regard loyal, sans feinte ni mystère, ne laissait rien à deviner alors qu'il s'attachait sur Paule. Mme de Soleyre fut saisie de tristesse et d'effroi. Un jour Henri était seul avec elle; il ne l'entretenait que de Mlle de Penarvan : elle l'interrompit brusquement en lui prenant les mains, et le considéra quelque temps en silence.

— Henri?... demanda-t-elle enfin avec une inflexion de voix plus éloquente et plus explicite que tout ce qu'elle aurait pu ajouter.

— Oui, madame, c'est vrai, répliqua simplement Caverley; j'étais venu pour vous le dire.

— Écoutez-moi, mon enfant, reprit Mme de Soleyre, et quand vous m'aurez entendue, vous déciderez vous-même; j'ai foi en votre honneur, en votre loyauté.

Sans autre préambule, elle partit de là pour lui expliquer d'abord ce que c'était que cette famille de Penarvan, dont il ne connaissait qu'imparfaiment l'illustration et la grandeur; elle en déroula

rapidement la gloire et les infortunes récentes; puis, arrivant à la marquise, elle la montra debout, froide et superbe, sur les ruines de sa maison. Elle retraça fidèlement sa vie, que l'orgueil de race résumait tout entière; elle insista, elle appuya sur cet orgueil, que rien n'avait pu ni dompter ni fléchir, légitime dans son principe, respectable dans son excès. Enfin elle raconta l'histoire de Paule, dans quelles conditions cette enfant était née et avait grandi, sa jeunesse opprimée, sa destinée rivée au nom de ses aïeux, à moins qu'il ne se rencontrât par hasard, dans les rangs éclaircis de la vieille noblesse, un gentilhomme de sang assez pur pour oser prétendre à sa main.

— Maintenant, vous savez tout, Henri. Je ne vous parle pas de moi, des embarras affreux que vous me susciteriez, des reproches sanglans et mérités que la marquise serait en droit de m'adresser. Je ne pense qu'à vous, à vous seul. Vous venez de mesurer la distance qui vous sépare de Mlle de Penarvan : qu'attendez-vous et qu'espérez-vous?

Jamais ce jeune homme ne laissa mieux voir qu'en cette circonstance la droiture de son cœur et de son esprit. Il ne s'emporta pas contre les préjugés de caste, il ne se révolta pas contre l'orgueil des races patriciennes, il ne fit sonner ni les vertus ni l'opulence de ses pères, il n'aborda aucun des lieux-communs que la médiocrité, la sottise et l'envie ont de tout temps débités contre la noblesse. Il tombait de haut; mais, si profonde, si terrible qu'eût été sa chute, il n'en ressentait ni colère ni humiliation.

— Vous avez raison, madame, dit-il tristement et sans amertume : Mlle de Penarvan est trop au-dessus de moi pour que je puisse m'élever jusqu'à elle. Oui, vous avez raison. Rien ne m'eût coûté pour la mériter; mais je ne saurais m'anoblir.

Il se leva et tendit une main que Mme de Soleyre prit et garda entre les siennes.

— Vous ne m'en voulez pas, Henri? Je ne suis pas la mère de Paule : si ma fille eût vécu, je vous l'aurais donnée.

— Vous êtes un ange de bonté, dit Henri.

— Que comptez-vous faire, mon enfant? Vous n'allez pas retourner aux Indes?

— Non, madame, mais j'irais plus loin encore, s'il le fallait, pour vous épargner un chagrin.

Il se retira, l'air si calme, si résigné, que Mme de Soleyre en éprouva un grand allégement. Une fois chez lui, dans son hôtel, au milieu du luxe et des richesses qu'avaient entassées dix générations successives, il se jeta sur un divan et il éclata en sanglots. Il aimait Paule depuis un mois seulement; mais l'amour n'a pas d'âge, il lui suffit

d'une heure pour envahir la vie. Dès le soir où il l'avait aperçue au théâtre, Henri s'était senti subjugué par ce charme, par cette grâce qui ne ressemblait à rien de ce qu'il avait rencontré jusqu'alors : il s'était demandé en souriant si, pendant son absence, le rêve de sa jeunesse, vainement poursuivi, était venu s'abattre près de Mme de Soleyre et attendre là son retour. Il l'avait revue, il l'avait aimée avec l'entraînement d'un cœur ardent et fier, sans songer un seul instant à l'obstacle qui les séparait; il ne réfléchissait pas, il aimait. Il savait que Paule était pauvre, qu'elle habitait avec sa mère un vieux castel, et il caressait en secret la pensée de réparer l'injustice du sort, de venger cette enfant des rigueurs de la fortune : pour la première fois, il s'applaudissait de son opulence. En moins d'une heure, tout avait croulé autour de lui; une barrière infranchissable s'était dressée tout à coup entre sa main et le bonheur. Que devenir? Mme de Soleyre, en le désespérant, lui avait rendu Paule encore plus chère; Paule était malheureuse, et il ne pouvait rien pour elle! Avec quelle joie n'eût-il pas donné, pour un titre de noblesse, tout ce luxe, toutes ces richesses au sein desquelles il avait grandi! Caverley joignait à une âme tendre un caractère ferme et décidé : il quitta Bordeaux le jour même pour aller enfouir, dans une maison de campagne qu'il avait aux environs, son chagrin et ses regrets.

XI.

L'hiver touchait à sa fin. Depuis plus d'un mois qu'il avait quitté la ville, Henri n'y était pas retourné une seule fois. Il vivait triste, solitaire, et n'avait pas même la consolation de se savoir aimé; il sentait sa vie enchaînée au souvenir de Paule, et se disait que, dans la vie de cette enfant, il aurait passé comme un étranger. Il n'avait goût à rien, ne se plaisait que dans sa tristesse et ne souhaitait pas d'en guérir.

Un matin qu'il se promenait autour d'une ancienne abbaye, située à quelques portées de fusil de son habitation, il aperçut, errant à travers les décombres, un personnage d'une tournure si excentrique, d'une physionomie si étrange, qu'il s'arrêta pour l'examiner avec curiosité. C'était un homme qui en avait fini depuis longtemps avec la jeunesse, chaussé de gros souliers lacés, vêtu d'une lévite élimée qui tombait jusqu'à ses talons, et laissait voir, quand la bise en entr'ouvrait les pans, deux jambes d'une maigreur et d'une longueur incroyables; le corps ressemblait à une gaule de bois mort; la face ascétique et blême était comme ensevelie dans l'ombre d'un nez plein de majesté; avec cela, un air si doux, si bon, qu'Henri ne put

s'empêcher d'en être touché, et se sentit pénétré d'une sympathie qu'il ne devait pas tarder à s'expliquer.

— Monsieur, demanda l'homme à la lévite, seriez-vous assez obligeant pour m'indiquer l'abbaye de Sainte-Salaberge?

— Vous y êtes, monsieur, répondit Caverley.

Le long étranger promena autour de lui un regard navré, et poussa un soupir qui résonna comme un tuyau d'orgue sous les arceaux ruinés.

— Vous paraissez contrarié, monsieur?

— Hélas! monsieur, on le serait à moins. C'est la quatrième abbaye que j'explore depuis dix jours que je suis à Bordeaux. J'espérais recueillir dans l'une ou dans l'autre des documens pour mon grand ouvrage, et, au lieu des chroniques, des manuscrits que je cherchais, je n'ai trouvé partout que des murs écroulés, des orties, des ronces et des couleuvres. Ah! malheureux prélat! murmura-t-il en se frappant le front; que de tourmens, que de déboires il m'aura coûtés!

— Monsieur est archéologue?

— Non, monsieur, non.

— Antiquaire?

— Pas davantage.

— Inspecteur des monumens peut-être?

— Historiographe, monsieur, historiographe de la maison de Penarvan!

C'était lui, c'était notre abbé! L'hiver s'achevait, et Paule ne revenait pas : muni des pouvoirs de la marquise, il était parti pour aller la chercher lui-même. Depuis longtemps déjà, il était inquiet, agité, et, pour tout dire, après six mois de neige passés en tête-à-tête avec la grande Renée, il éprouvait le besoin de revoir sa petite Paule. Saisi d'épouvante en la voyant si belle, il avait voulu l'emmener dès le lendemain de son arrivée. Vainement elle avait objecté qu'il ne pouvait quitter Bordeaux sans en avoir visité les monumens, les curiosités : enlever sa fille, son trésor, aux séductions du monde, aux pompes de Satan, rattraper la colombe envolée et la remettre en cage, telle était l'unique pensée, l'unique souci de l'abbé. Toutefois, quand Paule s'était avisée de lui signaler quelques abbayes, riches en vieux manuscrits, disait-elle, alléché par un charmant espoir, il avait ajourné son départ, et depuis plus d'une semaine battait le pays à dix lieues à la ronde, bravant les giboulées de mars, cherchant partout la trace de son prélat, et ne découvrant que des ruines. Sainte-Salaberge venait de lui porter le dernier coup. Caverley avait entendu parler plus d'une fois, soit par Mme de Soleyre, soit par Paule elle-même, de l'historiographe de la

maison de Penarvan; plus d'une fois le nom de l'abbé avait été prononcé devant lui. Henri savait que ce bon être avait élevé l'enfant qu'il aimait, qu'il avait été tout à la fois et son précepteur et sa mère : il fut tenté de l'embrasser.

— Eh quoi! monsieur, s'écria-t-il, est-ce l'abbé Pyrmil que j'ai le bonheur de rencontrer ici?

— Lui-même, monsieur, répondit l'abbé rougissant de plaisir; j'étais loin de me douter qu'un nom si obscur eût pénétré jusqu'en ces contrées.

— Vous êtes trop modeste, monsieur; il n'est personne, connaissant la maison de Penarvan, qui ne connaisse aussi l'abbé Pyrmil : vous faites partie de la famille.

Un sourire de béatitude éclaira la face de l'abbé.

— Ma demeure est ici tout proche, ajouta Caverley; me ferez-vous bien l'amitié de venir vous reposer chez moi?

L'abbé ne résista pas à tant de cordialité : la bonne mine d'Henri, son air franc et ouvert, sa politesse de grand seigneur, mieux encore les paroles de miel qui coulaient de ses lèvres, avaient déjà gagné le cœur du bon Pyrmil.

— Volontiers, monsieur, volontiers! mais à mon tour ne saurai-je point le nom du gentilhomme qui m'offre une hospitalité si gracieuse?

— Je ne suis pas gentilhomme, monsieur, et plût à Dieu que je le fusse! Vous voyez en moi un petit négociant de Bordeaux : on me nomme Henri Caverley.

— Henri Caverley! s'écria l'abbé reculant de trois pas: celui qui a péri si malheureusement dans un naufrage?

— Précisément, répondit Henri, qui n'avait pu s'empêcher de rire.

Après vingt minutes de marche, ils arrivaient, tout en causant, à la porte de la villa. L'habitation était, à l'extérieur, d'un style simple et sans ornemens; tout respirait au dedans la magnificence. L'abbé ouvrait de grands yeux : il se croyait transporté dans un palais des *Mille et une Nuits*, chez le calife Haroun-al-Raschid. C'était l'heure du déjeuner; l'ami Pyrmil, qui comptait se régaler d'une croûte de pain et de quelques radis qu'il avait dans sa poche, attaqua vivement un pâté de venaison. Les vins du crû achevèrent de développer son humeur expansive et tendre : au dessert, Henri et l'abbé se connaissaient depuis vingt ans. S'il fut question des Penarvan, il ne faut pas le demander; dans sa joie d'avoir mis le grapin sur deux oreilles complaisantes et toutes fraîches, notre historiographe ne tarissait pas. Souriant et résigné, Henri espérait que ce diable d'homme en viendrait enfin à lui parler de Paule.

— Eh bien! monsieur Caverley, dit tout à coup l'abbé attachant

sur son hôte un regard affectueux, quand je vous ai rencontré, je vous croyais mort, et cependant, toute réflexion faite, je ne suis pas surpris que vous soyez en vie : vous deviez échapper au danger que vous avez couru.

— Comment cela, monsieur?

— Un ange priait pour vous, repartit l'abbé d'un accent convaincu.

— Un ange!

— Oui, monsieur, un ange du ciel, un ange du bon Dieu : Mlle de Penarvan.

— Mlle de Penarvan priait pour moi! s'écria Henri d'une voix émue; serait-il possible, monsieur?...

— Possible! dit l'abbé tirant de la poche de sa lévite un portefeuille en loques; voici une pièce de conviction que vous ne récuserez pas.

Caverley avait pris d'une main tremblante la lettre que lui tendait l'abbé : en la lisant avec lenteur, comme s'il en eût épelé chaque mot, il la tenait si près de son visage, qu'il paraissait la parcourir des lèvres plutôt que des yeux.

— Vous avez la vue basse, monsieur? demanda le doux Pyrmil avec intérêt. Moi, j'ai des yeux de lynx.

— Je vous en fais bien mon compliment, monsieur.

Et la bouche d'Henri effleura une dernière fois les caractères que Paule avait tracés.

— Ce n'est pas la seule où Mlle de Penarvan m'ait parlé de vous, dit l'abbé remettant la lettre en portefeuille; j'en ai une autre où elle raconte que vous lui êtes apparu dans un rêve, tenant à la main je ne sais quelle fleur que vous lui rapportiez de l'Inde. Ah! quel style, monsieur! que de grâce! C'est moi qui lui ai enseigné sa langue. Ce qui m'étonne, c'est qu'après m'avoir entretenu tant de fois de vous quand vous étiez mort, elle ne m'ait point fait part de votre résurrection. Il y a là une marque d'indifférence, je dirai même d'insensibilité, que je ne m'explique pas, car c'est un aimable cœur. Peut-être ignore-t-elle que vous êtes revenu des sombres bords?

— J'ai eu l'honneur d'apercevoir quelquefois Mlle de Penarvan à l'hôtel de la préfecture, dit Caverley qui buvait à longs traits les confidences de l'abbé : c'est une personne charmante.

— C'est mon élève; mais, monsieur, vous ne l'avez pas vue à son avantage. C'est là-bas, dans nos ruines, qu'elle était charmante en effet, grelottant au milieu des fleurs que j'avais plantées autour d'elle, et tâchant de réchauffer au soleil ses pauvres petits membres glacés. On me l'a bien gâtée, monsieur! Elle n'est plus

reconnaissable. Enfin, si grand que soit le mal, il peut encore se réparer. Nous partons demain...

— Vous partez demain! s'écria Henri. Et vous emmenez Mlle de Penarvan?

— Si je l'emmène! Je ne suis pas venu à d'autres fins. Oui, Dieu soit loué! oui, nous partons : la belle Mme de Soleyre en sera pour ses frais, ajouta-t-il en se frottant les mains. Je m'entends, monsieur, je m'entends. La chère dame avait enlevé notre fille à l'unique intention de la marier : j'ai pénétré ses secrets desseins. S'ils ont échoué, vous pouvez croire que ce n'a pas été faute de prétendans. Depuis dix jours que je suis à Bordeaux, il s'en est présenté plusieurs, et des mieux tournés, et des mieux titrés, tous ayant nom en *ac*, et comtes au plus bas. Eh bien! Mlle de Penarvan les a tous refusés. Et voulez-vous savoir ce qu'elle a répondu, pas plus tard qu'hier, à cette aimable Mme de Soleyre, qui la pressait de faire un choix? Qu'elle ne voulait point se marier, et ne se marierait jamais.

— Mlle de Penarvan a répondu cela?

— Oui, monsieur, et avec une fermeté de résolution qui m'a surpris moi-même, bien que je dusse y voir le fruit de mes enseignemens. Cette enfant a compris qu'elle ne serait nulle part si heureuse qu'entre son admirable mère et son vieux précepteur : elle ne veut pas nous quitter. Voilà le résultat d'une éducation religieuse! ajouta l'excellent Pyrmil plongeant avec onction deux doigts dans sa tabatière.

Tout en l'écoutant, sans perdre une seule de ses paroles, Henri entendait une autre voix plus jeune et plus fraîche qui lui disait tout bas : Elle t'aime! tu es aimé! tu es sa vie, comme elle est la tienne! — Cependant, si l'abbé ne voulait pas coucher en route, il devait songer à prendre congé. Henri avait insisté vainement pour qu'il se laissât reconduire en voiture; le bon Pyrmil aurait cru manquer de gratitude envers la Providence en négligeant une occasion de se servir des jambes qu'elle lui avait si libéralement octroyées.

— Adieu, monsieur, adieu! dit-il en secouant les mains de Caverley : d'une déconvenue vous avez fait une bonne fortune, et, grâce à vous, je garderai un précieux souvenir des manuscrits de Sainte-Salaberge.

— Et moi, monsieur, je n'oublierai de ma vie les heures trop courtes que je viens de passer avec vous : je vous le dis en toute sincérité, j'en ai rarement compté de si charmantes.

L'abbé s'éloigna, enchanté de son hôte, et fort satisfait de sa petite expédition. Quelques heures plus tard, à la nuit tombante, Henri se jetait sur un cheval, brûlait la route, arrivait à Bordeaux,

et se présentait à l'hôtel de la préfecture. Ce qui l'amenait, il ne le savait pas lui-même. Il aimait, il se sentait aimé; Paule partait le lendemain : il n'avait pas résisté au désir de la voir une dernière fois.

L'abbé nous a mis à peu près au courant de ce qui s'était passé, depuis le départ d'Henri, à l'hôtel de la préfecture. L'intimité de Paule et de Mme de Soleyre, sans se refroidir, s'était sensiblement attristée. L'absence d'Henri n'avait rassuré qu'à demi Mme de Soleyre. Paule ne parlait plus de lui, c'était donc qu'elle pensait à lui sans cesse; elle refusait obstinément tous les partis qui se présentaient; son visage disait assez la préoccupation de son âme. La bonne Marie l'observait avec une inquiétude toujours croissante; effrayée de la responsabilité qui pesait sur elle, résolue à ne point provoquer une confidence qui n'eût été qu'un danger de plus, elle songeait sérieusement à la ramener chez sa mère, et ne savait comment s'y prendre pour l'y préparer, quand l'abbé était arrivé juste à point pour la tirer d'embarras. Paule avait épuisé la liste des abbayes : elle était à la veille de son départ.

Lorsque Henri entra au salon, il s'y trouvait quelques personnes. Paule était seule sur un canapé près de la cheminée; dans l'embrasure d'une fenêtre, Mme de Soleyre causait avec un personnage officiel fraîchement arrivé de Paris. Caverley fit quelques pas et rencontra le regard de Paule. Il y avait dans ce regard quelque chose de si profondément triste, quelque chose qui appelait si visiblement la protection, qu'il crut comprendre que Mlle de Penarvan lui confiait sa destinée. Il n'hésita pas. Après avoir salué Mme de Soleyre, il alla s'incliner devant Paule, s'assit résolûment près d'elle, et lui dit :

— Mademoiselle, je sais qu'il m'est interdit de m'élever jamais jusqu'à vous; je sais que quand bien même votre cœur daignerait descendre jusqu'à moi, la marquise de Penarvan me repousserait avec colère, avec dédain; je sais que sa volonté inflexible serait toujours entre vous et moi. Je sais tout cela, mais je vous aime. Quoi qu'il arrive, disposez de moi dans l'avenir comme d'une chose qui vous appartient : je vous donne ici ma vie.

En achevant ces mots, il se leva.

— Adieu, mademoiselle, dit-il d'une voix grave.

— Adieu, Henri, répondit Paule à demi voix avec l'enivrement de l'amour partagé.

Le lendemain, quand Mme de Soleyre, encore toute troublée du retour inattendu d'Henri, entra dans la chambre de Paule, elle la trouva triste, mais résolue, et se disposant à partir.

— Chère enfant, dit-elle en la prenant entre ses bras, j'espérais que votre séjour auprès de moi aurait un dénoûment meilleur; je cherchais le bonheur pour vous, et ne l'ai pas trouvé, ma Paule!

— Ne dites pas cela, madame, vous m'avez guérie, vous m'avez consolée. Comme un oiseau tombé de son nid, vous m'avez recueillie et réchauffée. Je me sens forte, courageuse : rien ne peut plus m'atteindre, je puis tout supporter.

La pauvre enfant était de bonne foi: elle partait, mais elle était aimée, et l'amour, même sans espoir, suffisait à remplir son existence tout entière. Vingt fois elle avait été sur le point d'ouvrir son cœur à Mme de Soleyre; la crainte d'alarmer cette excellente femme, de la placer vis-à-vis de sa mère dans une situation dont elle comprenait toute la gravité, l'en avait toujours empêchée. L'amour avait développé déjà chez cette frêle créature quelque chose de l'énergie et de la fermeté de sa race : elle emporta son secret avec elle.

Paule et l'abbé étaient partis par la diligence de Bordeaux à Nantes; ils occupaient seuls le coupé. Il y a dans les premiers désespoirs de la jeunesse une âpre volupté qui exalte le cœur et l'enivre. Paule, jusqu'au moment du départ, était restée calme et n'avait point faibli; mais une fois hors de la ville, quand elle s'était vue emportée au galop des chevaux, quand elle avait compris bien nettement que tout était fini pour elle, que chaque tour de roue l'entraînait loin de lui et les séparait à jamais, sentant ses forces défaillir, son courage l'abandonner, elle s'était jetée dans un coin de la voiture, et avait appuyé son mouchoir sur sa bouche pour étouffer ses cris et ses sanglots. Quant à l'abbé, il était radieux : il avait ressaisi sa proie. Jamais le bon Pyrmil n'avait été si gai, si loquace, si expansif. Assis auprès de Paule, il se confondait en adoration, lui prenait les mains, et l'entretenait d'un voix câline, comme si elle avait encore dix ans. — Eh bien! disait-il, nous allons donc retrouver notre bonne petite vie d'autrefois, nos fleurs, nos oiseaux, nos lézards frétillant le long des vieux murs! — Paule, abîmée dans sa douleur, se taisait et dévorait ses larmes : elle pensait au bonheur entrevu et perdu, à l'obstacle insurmontable, à l'inexorable volonté de sa mère, au tombeau où elle allait rentrer pour ne plus en sortir, et son âme, affranchie, relevée par l'amour, s'indignait et se révoltait sourdement contre la tyrannie qu'elle avait si longtemps endurée sans se plaindre. Il ne déplaisait pas à l'abbé de la voir triste, absorbée, silencieuse; il la couvait des yeux, et reconnaissait son enfant. Cependant il essayait de la distraire, et l'on va voir qu'il finit par y réussir, car il était écrit que, dans tout le cours de cette admirable expédition de Bordeaux, l'abbé Pyrmil se couvrirait de gloire. Il avait, en allant, fait le voyage juché sur l'impériale de la diligence, et s'était renseigné auprès du conducteur sur toutes les habitations plus ou moins seigneuriales qu'il découvrait dans le paysage : en revenant, il étalait complaisamment dans le coupé les trésors d'érudition qu'il avait amassés sur

la banquette. Du plus loin qu'il apercevait un château, un donjon, un pigeonnier, une tourelle, il les signalait à Paule, et il en racontait l'histoire. Cela durait depuis une demi-journée, les histoires se succédaient, et Paule, blottie dans son coin, ne paraissait y prendre qu'un médiocre intérêt, quand tout à coup l'abbé appela son attention sur une demeure vraiment princière qui s'élevait au flanc d'un coteau.

— Voyez! s'écria-t-il : voici le château des Rohan-Chabot.

Moins par curiosité que pour plaire à son vieux Pyrmil, elle sortit de la torpeur où elle était plongée, mit la tête à la portière, et jeta sur le coteau un œil indifférent.

— C'est très joli! dit-elle.

— Joli... dit l'abbé, cela dépend des goûts : nos ruines sont plus pittoresques.

— La maison de Rohan, l'abbé, c'est une grande maison? demanda Paule pour entr'ouvrir poliment la porte à l'histoire qu'elle pressentait.

— Une grande maison,... une grande maison... C'est une bonne maison, dit l'abbé.

— Je croyais, ajouta Paule, s'arrangeant dans son coin, qu'elle était au moins égale à la nôtre.

— Non, mademoiselle, non, répliqua l'abbé avec aigreur; si vous daignez jamais compulser mon histoire, vous y trouverez un parallèle entre les deux familles, et vous constaterez que, par esprit de justice et d'impartialité, je n'ai pas cru pouvoir me dispenser de donner le pas aux Penarvan.

De tout temps, la maison de Rohan avait excité au plus haut point la jalousie de l'abbé; comme c'était la seule de Bretagne qui s'élevât au-dessus de la maison de Penarvan, il n'en parlait jamais sans dénigrement, sans acrimonie. C'était un peu dur, mais c'était comme cela : les Rohan avaient dans l'abbé Pyrmil un ennemi implacable, acharné. Il entama leur histoire et les accommoda de telle sorte qu'au bout d'un quart d'heure il n'en restait plus rien. Leur devise prêtait à rire, leurs prétentions généalogiques avaient diverti la ville et la cour; passant à un grief plus sérieux, il leur jeta impitoyablement au nez leur abjuration religieuse.

— Ah! les parpaillots! s'écria-t-il enfin. Nous sommes restés fidèles à l'église, nous autres, nous nous éteindrons dans la foi de nos pères; mais la branche aînée des Rohan, qui ne s'est perpétuée qu'en se greffant sur un tronc étranger, serait huguenote encore aujourd'hui, si Mlle de Rohan, une fille de cœur, n'eût épousé un gentilhomme catholique contre la volonté de sa mère.

— Contre la volonté de sa mère! s'écria Paule, se retournant vi-

vement vers l'abbé : Mlle de Rohan s'est mariée contre la volonté de sa mère?

— Parfaitement, répliqua l'abbé.

— Mais c'est affreux, ce qu'elle a fait là!

— Affreux, affreux... Que voulez-vous donc? Mme de Rohan tyrannisait sa fille, et s'opposait à ce qu'elle épousât un galant homme qu'elle aimait : eh bien! la fille s'est mariée sans le consentement de sa mère, elle a usé des droits que lui donnait la loi.

— Que lui donnait la loi?... mais dans ce temps-là il était donc permis de se marier sans le consentement de sa mère?

— Dans ce temps-là comme à présent, dit l'abbé : il n'est pas de fille aujourd'hui qui ne puisse à vingt et un ans disposer de sa destinée.

— Mais, demanda Paule avec avidité et le regardant fixement, que pense-t-on d'une fille qui en use ainsi?

— Dame! c'est toujours un grand malheur quand la division se glisse dans les familles; mais les passions... des cas où les mères... des cas où les filles... des cas où la loi... Ah! bah! tout cela ne nous regarde pas, s'écria l'abbé, qui s'embourbait de plus en plus et ne savait pas comment s'en tirer.

Paule était retombée plus profondément dans ses réflexions silencieuses. Elle y resta longtemps plongée, pendant que l'abbé, pour tout couronner, racontait sa rencontre avec Caverley et chantait sur tous les tons les louanges de ce jeune homme. Il ne lui reconnaissait qu'un défaut ou plutôt qu'une infirmité : Henri Caverley n'était pas gentilhomme. La diligence s'arrêtait une heure à Niort. Paule demanda de quoi écrire, traça deux lignes sur le papier, plia, mit sous pli, cacheta, se fit conduire à la poste, et jeta elle-même la lettre dans la boîte. Quand elle revint vers l'abbé, elle avait un caractère de gravité sereine qui ne devait plus la quitter.

Le lendemain, ils arrivaient au vieux manoir. En apercevant sa fille éclatante de vie, resplendissante de beauté, la marquise ne put trouver qu'une explication au changement qui s'était fait en elle.

— Vous avez vu le prince, ma fille, le prince vous a parlé, dit-elle après l'avoir baisée au front.

Le même jour, à la même heure, Henri Caverley recevait le billet que voici :

« Ayez foi en moi comme j'ai foi en vous, et le 2 janvier 1821 venez demander ma main à la marquise de Penarvan, ma mère.

« PAULE DE PENARVAN. »

(*La dernière partie au prochain n°.*)

JULES SANDEAU.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 novembre 1857.

Le secret n'est donc pas absolument la meilleure des conditions en politique, puisqu'il peut arriver que les temps et les pays où l'on parle le moins soient justement ceux où l'on suppose le plus, puisque là même où un certain mystère semble inhérent au maniement des grandes affaires, c'est-à-dire dans la diplomatie, l'esprit d'hypothèse substitue ses inventions aux faits. Depuis quelque temps, il est vrai, les événemens ont manqué : ils n'ont pas manqué à tous les points de vue, si l'on veut, puisqu'en ce moment même l'Angleterre n'est point encore délivrée de l'insurrection des Indes, tandis que, d'un autre côté, une crise commerciale et financière, s'étendant de proche en proche, paralyse l'essor universel des intérêts; mais dans l'ordre des rapports généraux de l'Europe, une certaine stagnation s'est faite entre les incidens diplomatiques provoqués il y a trois mois par les élections des principautés et la réunion de la conférence où devra s'agiter cette inévitable question de l'organisation des provinces du Danube. Qu'est-il arrivé alors? Plus que jamais on s'est mis à conjecturer, à spéculer sur la politique des diverses puissances et sur les revirements ministériels, plus énigmatiques que sérieux, qui se succèdent à Constantinople. On a voulu scruter les intentions des gouvernemens, pressentir leurs résolutions futures, et voilà quelques jours que les diplomates officieux font mouvoir les cabinets au gré de leur fantaisie. La Russie et la Prusse notamment, après s'être associées à la France pour garantir la liberté des élections dans les principautés, la Russie et la Prusse, dit-on, auraient tout à coup changé d'attitude, se ralliant à la sagesse supérieure de l'Autriche et laissant la France seule soutenir jusqu'au bout la cause désespérée de l'union. L'évolution serait complète et diplomatiquement constatée. — Rien de semblable cependant n'a eu lieu jusqu'ici. La Russie et la Prusse pensent aujourd'hui ce qu'elles pensaient hier. Si, en concourant, il y a trois mois, à garantir la sincérité des élections sur le Danube, elles ont tenu à conserver l'indépendance de leur jugement sur l'union même de la Moldo-Valachie, rien n'indique que cette réserve se soit changée

soudainement en un sentiment d'hostilité, et que la France se trouve séparée des récens alliés qui ont agi avec elle à Constantinople. La France peut avoir une opinion un peu plus prononcée sans que cela implique une radicale incompatibilité de vues. Sous ce rapport, la question arrivera donc intacte au congrès, et d'ici à ce moment les divans des deux provinces danubiennes poursuivent leurs travaux. Celui de Iassy vient d'émettre des vœux en faveur de l'égalité des citoyens devant la loi, de la liberté des cultes, de l'abolition des priviléges, et tous ces vœux, qui en vérité ne paraissent pas aussi révolutionnaires qu'on feint de le croire, deviendront les élémens naturels des délibérations des puissances. Jusqu'au moment où s'ouvriront les délibérations du congrès sur toutes ces questions et sur celle de l'union elle-même, les évolutions de la Russie et de la Prusse sont des hypothèses et non des réalités.

Soit, dira-t-on, la Prusse et la Russie n'ont point fait volte-face dans l'affaire des principautés, et la situation reste la même; mais c'est de Constantinople que peuvent venir des complications nouvelles. Rechid-Pacha vient de remonter au pouvoir, d'où il était assez tristement descendu il y a quelques mois, et voici que l'ambassadeur de France a refusé d'entrer en communication avec le nouveau grand-vizir. Une rupture n'est-elle point imminente? La cour du sultan, on en conviendra, est un terrain difficile, où les ministères se succèdent rapidement, et où l'on n'est jamais bien sûr de voir la résolution de la veille durer jusqu'au lendemain. M. Thouvenel, qui sait habilement mesurer ses initiatives sans se départir des fermes directions qui lui sont données par le ministre des affaires étrangères de France, M. Thouvenel, disons-nous, ne s'est point cru obligé de renouer des rapports particuliers avec Rechid-Pacha, et sa conduite paraît avoir été entièrement approuvée. Évidemment il vaudrait mieux qu'il y eût plus de cordialité ou plus de politesse, si l'on veut, dans les relations personnelles entre le chef du cabinet ottoman et le représentant de la France; mais si le sultan, dans sa souveraine indépendance, a jugé utile de rappeler Rechid-Pacha, la France, après tout, use également de son droit en s'abstenant vis-à-vis d'un homme d'état dont elle a éprouvé l'inconsistance et les faiblesses, et en qui elle n'a pas toujours trouvé une parfaite sécurité de rapports. M. Thouvenel n'avait point contribué à la chute de Rechid-Pacha, il n'était point tenu de saluer son avénement; il lui suffisait désormais de rester dans les strictes limites de sa mission diplomatique, en n'ayant affaire qu'au ministre des relations extérieures de l'empire ottoman : c'est ce qui est arrivé. La situation est difficile peut-être : cela ne veut point dire cependant qu'il y ait une rupture en germe à Constantinople; cela signifie tout au plus que la France ne met point sa dignité à la loterie des vicissitudes ministérielles de la Turquie, et qu'elle peut attendre en voyant passer les hommes tant que sa juste influence et les intérêts supérieurs de sa politique ne sont point compromis. Cette froideur marquée et publique, qui a éclaté entre le représentant de la France et le nouveau grand-vizir, ne peut donc, quoi qu'on en pense, conduire à des complications plus sérieuses; elle révèle seulement une fois de plus la nécessité de mettre enfin un peu d'ordre dans toutes ces difficultés qui se rattachent aux événemens dont l'Orient a été le théâtre à une époque encore récente. Qu'on songe bien que la guerre est finie depuis près de deux

ans, et que quelques-unes des conditions les plus essentielles de la paix sont toujours en suspens. Sans doute, on n'en finira pas de si tôt avec cette question d'Orient, le problème, l'énigme du monde contemporain; mais ne peut-on arriver à créer une situation un peu moins confuse, un état où se trouvent réalisés quelques-uns des bienfaits promis et où l'on ne soit plus, à chaque instant, à se demander s'il n'est point survenu à Constantinople quelque lutte d'influences, quelque crise nouvelle qui va subitement changer tous les rapports, remuer toute la politique, et rejeter encore une fois les peuples en face de l'inconnu? La dernière guerre n'aurait été qu'un inutile et imprévoyant sacrifice, si en fin de compte elle ne devait avoir pour résultat de donner à l'Orient un peu plus de civilisation et à l'Occident un peu plus de sécurité.

Certes, au milieu des affaires du monde, les affaires de l'Inde ont une place à part, et l'intérêt qui s'y attache naît de la grandeur mystérieuse des événemens autant que du caractère tragique de cette lutte, où l'on voit partout l'héroïsme de quelques hommes suppléer au nombre. Pendant quelques mois, cette insurrection indienne a été un cruel trouble-fête pour nos voisins; elle est venue les irriter dans leur orgueil, les inquiéter dans le sentiment de leur domination, et les émouvoir aussi jusqu'au fond de l'âme, en leur offrant le spectacle de ces odieux supplices infligés à des Anglais et à des Anglaises par des Asiatiques barbares. Le moment ne vient-il pas aujourd'hui où l'Angleterre est sur le point de voir sa fortune se relever d'un désastre passager, et toute cette insurrection céder devant son ascendant? Les Anglais ont été surpris, quoique dès longtemps prévenus, cela n'est point douteux; ils ont été les victimes de l'imperturbable assurance qu'ils portent dans toutes leurs affaires. Une fois revenus de cette première surprise cependant, ils se sont mis à l'œuvre, et chaque jour ils regagnent péniblement, héroïquement, le terrain perdu. Delhi est tombée, comme on sait, devant les armes britanniques, et si la victoire a été chèrement payée, elle a été plus complète encore qu'on ne l'avait dit au premier instant. De cette armée insurgée campée à peu de distance de la ville, il ne reste plus rien, ou il n'en est plus question. Des partis de cavalerie anglaise se sont jetés dans la campagne et ont sabré les multitudes, qui se sont dispersées devant eux. Ils ont fait mieux : ils ont pris le roi de Delhi, un vieillard de quatre-vingt-dix ans. Les fils du roi ont été pris également, et ils ont été immédiatement passés par les armes. Quant au roi lui-même, les Anglais l'ont gardé ; ils lui ont accordé la vie pour pouvoir sans doute montrer aux indigènes que ce vieux drapeau de l'insurrection est bien en leurs mains. Un des chefs de l'armée anglaise, le général Nicholson, a péri des suites de blessures reçues dans les affaires de Delhi, et avec lui plus de mille hommes ont été mis hors de combat. Les Européens de l'armée anglaise n'étaient qu'au nombre de cinq mille.

Il y avait un autre point de l'Inde vers lequel se tournaient tous les regards : c'était la résidence de Lucknow, où une petite et brave garnison se soutenait depuis plusieurs mois, presque abandonnée, tout au moins fort compromise. Le général Havelock avait plusieurs fois essayé de se frayer un chemin pour lui porter secours, il n'avait pu réussir. Il avait battu les insurgés en toutes les rencontres; malgré tout, à chaque tentative, il était obligé

de se replier vers Cawnpore, attendant lui-même quelques forces nouvelles. La petite garnison de Lucknow était fort menacée, sans secours et sans vivres; elle était cernée de toutes parts et déjà minée dans la citadelle par l'ennemi, qui occupait la ville, lorsque l'intrépide Havelock a paru avec le général Outram, et la garnison de Lucknow a été secourue. Il faut remarquer que ces succès ont été obtenus avec des forces peu nombreuses, dispersées sur tous les points, et obligées de se concentrer précipitamment pour faire face au péril. Les forces nouvelles expédiées par l'Angleterre n'étaient point encore arrivées. Quant au reste de l'Inde, il y a certes beaucoup de trouble et de confusion, des luttes, des combats, des complots, sans compter les vengeances et des châtimens terribles. L'Inde n'est point évidemment aujourd'hui, même après les victoires de Delhi et de Lucknow, une terre livrée aux douceurs de la paix et de la civilisation; seulement il est un fait désormais sensible: c'est que l'insurrection perd de jour en jour de son caractère sérieux et menaçant, et que l'ascendant de l'Angleterre se rétablit jusqu'ici par la simple énergie d'un petit nombre d'hommes épars dans un immense empire. Le dénoûment ne semble donc plus incertain, s'il l'a jamais été, et c'est la question politique encore plus que la question militaire qui se trouvera déférée au parlement dans la prochaine session. Jusqu'à ce moment, la nécessité de la défense a seule parlé; dans les chambres, c'est toute la politique anglaise dans l'Inde qui sera examinée et débattue, et de ces discussions jailliront peut-être des lumières nouvelles. Lord Palmerston cependant n'a point voulu attendre la réunion du parlement, et il vient de prononcer un discours au banquet du lord-maire, à Guildhall. Lord Palmerston n'a été que juste à coup sûr en rendant un éclatant hommage à la valeur anglaise qui s'est récemment déployée dans l'Inde; il a eu aussi grande raison de montrer ce qu'il y a de ressources dans ce peuple britannique, quand il s'agit de soutenir par les armes un intérêt supérieur. Qu'est-ce à dire pourtant? Lord Palmerston ne traite-t-il pas avec un peu de mauvaise humeur ces pauvres peuples qui aiment les fourreaux d'acier et les talons éperonnés? Les îles britanniques sont-elles donc menacées d'une prochaine invasion pour que le premier ministre montre l'Angleterre sous les armes et prête encore à se lever comme un seul homme, même après s'être dégarnie de son armée envoyée dans l'Inde? Après tout, lord Palmerston n'a peut-être voulu que faire un discours pour flatter l'opinion populaire et s'appuyer sur elle avant l'ouverture du parlement.

La vie publique est une grande arène où passent tous les peuples et où toutes les expériences s'accomplissent à la fois. La Belgique n'est qu'un petit royaume; mais ce petit royaume a le mérite d'offrir, dans les conditions de la plus large liberté, comme un résumé de toutes les questions et de toutes les passions qui s'agitent dans la plupart des pays. Ces passions ont leurs périls sans doute. Heureusement les états constitutionnels ont le privilége de pouvoir se sauver des révolutions par des changemens de ministère, et c'est ce qui vient d'arriver à Bruxelles. Le cabinet qui dirigeait les affaires depuis deux ans s'est retiré, et il est remplacé par un ministère libéral qui compte dans son sein MM. Charles Rogier, Frère-Orban, Tesch, de Vrière; le général Berten est ministre de la guerre, et le ministre des travaux publics n'est point encore nommé. C'est la loi de la charité qui a été la cause pre-

mière de ce changement, ajourné pendant quelques mois et devenu bientôt inévitable. En réalité cependant, cette loi n'a été qu'un incident de la lutte incessante qui se poursuit depuis nombre d'années entre les catholiques et les libéraux, et qui s'est successivement engagée toutes les fois qu'il a été question d'organiser ou d'appliquer toutes ces grandes libertés de l'enseignement, de la presse, des associations, de la bienfaisance, dont le principe était inscrit dans la constitution belge. Or que résulte-t-il de cette histoire constitutionnelle de la Belgique, qui embrasse déjà une assez longue période, et où l'on voit les deux opinions opposées se succéder périodiquement au pouvoir, perdre ou reconquérir alternativement la majorité? C'est que chacun des deux partis perd tour à tour l'ascendant par ses fautes et par ses exagérations. Cédant à ses passions plus qu'à ses lumières, entraîné souvent par des zèles intempérans, il veut, tant qu'il est au pouvoir, pousser à bout la victoire, et alors une réaction naturelle s'opère dans le pays. Le cercle est parcouru, et l'histoire recommence.

Le ministère libéral qui avait été formé en 1847, et qui avait réussi à conduire heureusement la Belgique à travers tous les hasards de l'année 1848, ce ministère fut renversé en 1852 pour avoir froissé les sentimens religieux des populations par ses interprétations abusives des lois sur l'administration de la bienfaisance, et pour avoir compromis imprudemment les relations commerciales du pays avec la France. Il ne fut point sur-le-champ remplacé, il est vrai, par un ministère catholique; il eut pour successeur immédiat un cabinet dont M. Henri de Brouckère était le chef, et qui représentait un libéralisme plus modéré, plus conciliant; mais c'était une transition plutôt qu'une solution. A chaque élection nouvelle, la majorité catholique se dessinait, et en 1855 la Belgique voyait se former l'administration catholique qui existait il y a peu de jours encore, cette administration dont MM. de Decker et Charles Vilain XIIII étaient les deux principaux membres. Ces deux hommes d'état, qui comptent parmi les plus éminens de la Belgique, étaient animés des intentions les plus droites; ils portaient au pouvoir un esprit aussi élevé que modéré. Ils ne laissaient point toutefois de se trouver dans une situation difficile, car, s'ils étaient par eux-mêmes concilians et libéraux sans cesser d'être sincèrement catholiques, ils avaient à compter avec les passions et les exagérations de leur parti. Ils étaient obligés de lutter contre des violences qu'ils réprouvaient, de résister à des pressions dangereuses, et plus d'une fois M. de Decker eut à faire face courageusement à des accusations de tiédeur, presque de défection, qui lui venaient des rangs de son propre parti.

C'est dans ces conditions que la loi sur les établissemens de bienfaisance était présentée aux chambres au commencement de cette année. Cette loi était-elle une satisfaction donnée par le ministère aux entraînemens de son parti? était-elle le coup d'état irréfléchi d'une opinion intolérante? Elle a pu être une imprudence, l'expérience l'a démontré : elle n'était rien de plus. Au fond, elle ne faisait qu'appliquer un principe que la constitution proclame, et qui est le droit commun de la Belgique. En organisant la liberté de fonder des institutions charitables, elle ne désarmait point l'état autant qu'on l'a dit, et elle ne ramenait nullement au moyen âge. Il n'est pas moins certain que dès-lors le ministère se trouvait dans une situation plus critique

encore que par le passé, car, après s'être rendu suspect aux exagérés de son parti par sa modération en plus d'une circonstance, il éloignait de lui quelques esprits libéraux par l'impopularité de certaines dispositions du nouveau projet. Cette loi elle-même était vue avec défaveur par une partie du pays en dehors des chambres. Les discussions législatives, en se passionnant et en se prolongeant, venaient achever d'enflammer l'opinion. On sait ce qui arriva : l'agitation prit un caractère menaçant à Bruxelles et dans les principales villes de la Belgique. Le ministère fut tout d'abord assez sage pour ne pas vouloir braver une telle explosion d'opinion, fût-elle un peu factice; il ajournait les chambres et annonçait que la loi de la charité serait retirée. Le roi lui-même faisait appel au bon sens du pays et des partis.

C'était une trêve momentanément imposée par la sagesse du roi et du cabinet. Rien n'était résolu cependant. A dater de ce moment, si les discussions des chambres n'étaient plus là pour passionner l'opinion, la polémique des journaux ne perdait rien de sa vivacité. Il était évident que le parti catholique supportait avec peine l'échec qu'il venait d'essuyer, et qu'il ferait un effort pour l'effacer. Le parti libéral de son côté, enhardi par un premier succès, si peu parlementaire qu'il fût, voulait davantage, et le pouvoir, dont il paraissait assez loin il y a quelques mois à peine, tentait son ambition. Les élections municipales, fixées au 27 octobre, pour le renouvellement par moitié des conseils communaux du royaume, lui ont procuré l'occasion qu'il cherchait de mesurer ses forces et de faire acte de majorité. Le parti catholique, il faut le dire, n'a pas su résister à ces provocations. C'était de sa part une imprudence de laisser s'engager le combat sur un terrain qui devait doublement lui être défavorable : d'abord parce que l'opinion était encore sous le coup de l'agitation produite par la loi sur la bienfaisance, et en outre parce que dans les élections communales le résultat seul des villes apparaît et frappe, tandis qu'on attache moins d'importance au vote des campagnes, où le parti catholique a ses plus grandes forces. Dans cette lutte, c'est le parti libéral qui a triomphé; les villes les plus importantes et même beaucoup de villes de second ordre lui ont donné la majorité : à Anvers et à Gand surtout, où la lutte a été la plus vive, les catholiques ont été vaincus. Il resterait à savoir si, en triomphant ainsi, les libéraux n'ont pas été eux-mêmes un peu dépassés, et si parmi les élus des conseils communaux il n'y a pas plus d'un démagogue déguisé en libéral.

Au premier aspect et en restant au point de vue strictement constitutionnel, les électeurs municipaux n'avaient sans doute nullement à se prononcer sur la direction générale des affaires de la Belgique; mais comme au fond il avait été convenu, par une sorte d'accord entre les partis, que les élections municipales actuelles auraient exceptionnellement une valeur politique, le cabinet de Bruxelles a vu dans la manifestation qui vient d'avoir lieu un symptôme assez significatif pour qu'il en dût tenir compte. M. de Decker et ses collègues ont remis leur démission au roi, qui, à son tour, a jugé la situation comme ses ministres, et s'est vu obligé d'accepter la démission qui lui était offerte. C'est ainsi qu'a fini le dernier cabinet, certain d'avoir encore la majorité dans les chambres, mais vaincu par les électeurs municipaux, car il semble que tout doive être anormal dans cette crise qui a commencé en Belgique il y a quelques mois. Le roi, dans ces conjonctures,

ne s'est point immédiatement adressé aux chefs de l'opinion libérale. Il a essayé de former un cabinet d'une nuance modérée, intermédiaire. M. Henri de Brouckère, qui avait déjà dirigé une administration de cette nature, a tenté de seconder encore cette fois les intentions du souverain : il n'a point réussi. C'est alors que le roi a fait directement appel à M. Charles Rogier, l'un des hommes les plus considérables du parti libéral par sa position et son expérience. M. Rogier s'est mis à l'œuvre, et le cabinet actuel a été formé; il existe depuis le 9 de ce mois. Voilà donc le parti libéral mis de nouveau en possession du pouvoir. Que va faire aujourd'hui le ministère qui vient de se former? Il se trouvait tout d'abord en face d'une difficulté qu'il ne pouvait éluder. La majorité de la chambre des représentans lui était ouvertement hostile, et elle l'eût vraisemblablement brisé dès le premier jour. D'un autre côté, cette assemblée ne devait se renouveler par moitié que dans le courant de l'année prochaine, et encore à cette époque même la constitution de la chambre n'eût point été peut-être sensiblement modifiée, puisque ce renouvellement ne devait avoir lieu que dans les provinces qui nomment d'habitude des députés libéraux, tandis que l'autre moitié de la chambre restait toujours intacte. La première nécessité pour le nouveau cabinet était donc d'éclaircir cette situation, et c'est ce qu'il a fait en prononçant la dissolution de la chambre des représentans, après l'avoir ajournée dans la première séance de la session annuelle qui a eu lieu le 10 novembre. Les élections vont se faire d'ici à quelques jours, et la chambre nouvelle se réunira, selon toute apparence, vers le milieu du mois prochain. C'est au pays de prononcer souverainement sur la politique intérieure de la Belgique et sur l'existence de l'administration actuelle; mais en dehors de ces combinaisons et de ces questions de majorité, il reste toujours un fait grave qui n'est point sans doute l'œuvre du nouveau ministère, mais qui pourrait lui créer plus d'un embarras. Au fond, on ne peut l'oublier, le cabinet qui vient de naître monte au pouvoir à la suite d'événemens qui à l'origine ont été un échec, sinon absolument pour la loi, du moins pour le caractère légal d'une majorité législative; là est pour lui la difficulté. On ne peut savoir encore quelle sera sa politique. Si elle est empreinte de cet esprit de modération et de transaction qui doit faire la force et la vitalité des institutions belges, la crise peut être considérée comme terminée ou comme notablement diminuée. Si, comme le supposent trop aisément ses ennemis, la politique ministérielle voulait entreprendre, dans un intérêt de parti, des réformes qui touchent à toutes les questions, la crise ne serait point finie, elle ne ferait que continuer. Ce n'est plus seulement la chambre des représentans qu'il faudrait dissoudre, l'opposition qui siége dans le sénat rendrait également nécessaire la dissolution de cette assemblée, et le mouvement qui a porté M. Charles Rogier au pouvoir ne tarderait pas à le dépasser pour le renverser à son tour, en plaçant la Belgique entre les hasards révolutionnaires et une réaction à outrance. Contre ces dangers purement éventuels jusqu'ici, la meilleure garantie est dans la capacité, les lumières et la prudence des ministres actuels, et au-dessus de la sagesse des ministres il y a la sagesse du roi. Ni les uns ni les autres ne voudront assurément lancer la Belgique dans une voie d'aventures où elle n'a rien à gagner et où elle peut tout perdre.

Suivez encore ce mouvement quotidien des choses. Aux crises politiques viennent se mêler les crises financières. Les incidens d'une vie ordinaire s'effacent devant des morts et des deuils. Les morts en effet, les morts qui se succèdent, ont aussi leur place dans la politique. Hier mourait subitement à Claremont une princesse connue de la France, Mme la duchesse de Nemours. La veille, elle était pleine de jeunesse et de force, venant de donner le jour à une fille; le lendemain, elle avait disparu, sans voir venir sa fin, par un de ces accidens foudroyans que rien n'annonce : affliction nouvelle infligée à une famille déjà tant éprouvée, et surtout à cette reine Marie-Amélie, plus vénérable, s'il se peut, sous la majesté du malheur que sous la majesté du trône! Et d'un autre côté, sans sortir de la France, le ministre de la justice, M. Abbattucci, vient de mourir aussi. Placé à la tête de la magistrature depuis l'empire, après avoir pendant longtemps figuré dans les assemblées politiques, M. Abbattucci avait su garder la modération de l'esprit, cette bonne conseillère.

Ainsi dans cette histoire de tous les jours on trouve des morts, et puis l'ouverture prochaine du corps législatif, qui doit se réunir à la fin de ce mois pour vérifier ses pouvoirs, et se constituer sauf à s'ajourner en attendant la session définitive. Puis que trouvez-vous encore? C'est la continuation de cette crise financière et commerciale qui règne un peu partout depuis quelque temps et principalement en Amérique, d'où elle est venue. Aux États-Unis, c'est un fait constant, le désastre est universel; il ne reste plus qu'à compter cette suite de faillites dont s'accommode trop aisément l'esprit aventureux des Américains. En Angleterre, la crise vient d'être marquée par un incident qui a produit une vive impression : c'est la suspension de paiemens de la banque de Glasgow. Le ministère de lord Palmerston vient en même temps d'autoriser la banque d'Angleterre à augmenter l'émission de ses billets. En France, la Banque vient encore une fois d'élever le taux de ses escomptes, qu'elle a porté jusqu'à 10 pour 100 pour les effets à échéance de trois mois. Pour guérir cette situation, il ne manque pas de médecins de tout genre prêts à proposer des remèdes souvent plus dangereux que la maladie elle-même. Une lettre récemment adressée par l'empereur au ministre des finances est faite pour tempérer le zèle de ces chercheurs de recettes héroïques. L'empereur est mû par la double pensée de ne point laisser l'exagération des craintes aggraver la situation actuelle, et de montrer en même temps la solidité du crédit de la France. Il repousse surtout l'idée de recourir à des remèdes empiriques qu'on n'invoque que dans les cas les plus extrêmes. C'est par des moyens réguliers et naturels en effet, c'est par l'esprit de conduite et la fermeté, qu'un pays peut traverser heureusement ces crises de la richesse et du travail.

Ce n'est pas le hasard, quoi qu'on en dise, qui dirige ce monde et produit ces anomalies ou ces crises dont la vie matérielle elle-même des peuples est souvent remplie. Il y a une logique invisible qui préside à ces mouvemens, qui les rattache à tout un ensemble de causes supérieures, et dans le trouble des faits, si vous regardez bien, vous verrez la marque du trouble, des déviations des idées. De là la nécessité invariable de maintenir l'autorité de certaines notions, cette puissance de la raison lumineuse sans laquelle tout flotte dans l'ombre, tout s'en va à la dérive, et le monde moral, et le monde

matériel lui-même. On croit peut-être qu'un faux système philosophique n'est qu'une abstraction inoffensive faite tout au plus pour occuper les esprits spéculatifs et sans nul rapport d'ailleurs avec la réalité. Il n'en est rien : les fausses philosophies ont leur retentissement dans les faits, et les dépravations passagères de la volonté sont moins dangereuses que les conceptions artificieuses d'une fausse spéculation. A l'origine de tous les désastres, il y a un mauvais principe, une erreur, une déviation morale ou intellectuelle. Hegel était un esprit puissant et ingénieux qui combinait merveilleusement des abstractions sans toucher en apparence au monde réel; il a été le père de cette postérité bâtarde, enivrée d'athéisme et de démagogie, qui s'est abattue sur l'Allemagne. Kant était un noble penseur uniquement occupé à rechercher les principes des connaissances humaines et à reconstruire ou à décomposer le monde invisible; il a conduit à l'idéalisme de Fichte, qui a conduit lui-même au panthéisme de Hegel, et ainsi s'est formée cette moderne philosophie allemande qui a rempli ce siècle, qui a commencé par les plus hautes et les plus généreuses spéculations pour finir par les plus abjectes théories.

Lorsque M. Cousin, ému et enthousiaste, commençait, il y a près de trente ans, devant un auditoire plein de feu, l'exposé de cette *Philosophie de Kant* qu'il réédite aujourd'hui en l'accompagnant de quelques pages nouvelles, les dernières conséquences des doctrines allemandes étaient loin de s'être révélées encore. Une chose devait frapper dans la philosophie de Kant, c'est qu'elle était une réaction contre le sensualisme du XVIIIe siècle. Seulement Kant, en s'élevant au-dessus de la sensation, revenait au scepticisme par une autre voie : il ne voyait pas qu'il tombait dans une contradiction singulière en admettant d'un côté dans la philosophie morale la certitude du devoir, tandis que dans la métaphysique il détruisait les idées de Dieu, de l'âme, ces grandes réalités qu'il représentait comme un reflet ou une sorte de création de la raison elle-même. Il ressuscitait artificiellement dans la *raison pratique* ce qu'il détruisait théoriquement dans la *raison spéculative*. La logique de la destruction l'a emporté, et après le tranquille philosophe de Kœnigsberg est venue la bruyante tourbe des hégéliens, se disant tout simplement que ce n'était point la peine de laisser subsister dans un ciel vide ce dieu qui n'était que l'œuvre de l'homme. C'est l'homme qui a été son propre dieu, et le carnaval de la philosophie allemande a commencé. M. Cousin, dans ses éloquentes leçons d'il y a trente ans, demandait à la philosophie de Kant ce qu'elle avait de favorable au spiritualisme renaissant; il lui empruntait des armes contre la philosophie du XVIIIe siècle, et en même temps il se tenait en garde, signalant avec autant de netteté que de vigueur ce qu'il y avait de fragile et de périlleux dans cette métaphysique plus spécieuse que solide. Tel est le mérite de ces substantielles études, qui montrent comment la philosophie moderne de l'Allemagne s'est corrompue à sa source. L'expérience est venue aujourd'hui : qu'en résulte-t-il? C'est que le domaine de la spéculation, si vaste qu'il soit, a néanmoins ses limites, au-delà desquelles les plus grands esprits s'égarent dans un monde d'hypothèses et de chimères. Il y a des bornes où il faut s'arrêter; il est des vérités premières, essentielles, Dieu, l'âme, la conscience, qui sont les fondemens de toute philosophie, que l'homme ne crée pas, qu'il reconnaît, et vers lesquelles il s'élève pour ainsi

dire par la libre méditation. De toutes les philosophies qui se sont produites, la plus nette, la plus solide encore est la philosophie française telle que le XVIIe siècle l'a faite. C'est, si l'on nous passe ce terme, le plus grand et le plus sûr instrument de la vérité, et après tant de naufrages n'est-ce point le cas de se dire, comme M. Cousin, que cette philosophie est le souverain remède aujourd'hui, qu'il faut « jeter l'ancre dans la conscience et le sens commun ? »

Béranger n'a cessé de vivre que depuis quelques mois, et autour de cette tombe à peine close, c'est comme un bruit persistant de révélations, de biographies et de commentaires mêlés de polémiques. Pour les uns, c'est invariablement le patriarche, l'idole, sur qui nul ne peut porter la main sans impiété; pour d'autres, c'est toujours le profanateur injurieux de la religion et de la royauté. M. Savinien Lapointe, un ouvrier poète, publie des *mémoires* qui sont la légende du chansonnier, qui ont la bonne intention de reproduire ses gestes familiers et jusqu'à ses moindres paroles. L'auteur des *Méditations*, l'homme de notre temps le moins fait pour comprendre l'auteur du *Roi d'Yvetot,* M. de Lamartine, écrit à son tour des *Entretiens* où il embaume respectueusement le poète populaire après avoir traité Alfred de Musset en poète léger. Béranger lui-même enfin, ce mort d'hier, vient, par ses *Dernières Chansons*, jeter son mot dans la mêlée, ce mot suprême qu'on attend toujours, même de ceux qui n'ont plus rien à dire, et en présence de ce bruit nouveau on en vient à se demander ce qui restera de cette gloire, ce qu'a été ce poète au fond, ce qu'il y a de vrai ou de factice dans ce talent et dans cette renommée, qui a été l'un des plus surprenans phénomènes de ce siècle. Ce qui restera, il serait bien aisé de le dire, si les hommes n'avaient tant de peine à mettre un peu d'ordre dans leurs jugemens et dans leurs admirations. Il restera avant tout un esprit fin et piquant, sensé et habile, qui eut son jour d'éclat exceptionnel, qui a su éviter les retours de fortune, et qui a eu le malheur ou l'imprévoyance, la seule peut-être qu'il ait eue en sa vie, de faire attendre pendant vingt-cinq ans des œuvres posthumes, surtout des chansons posthumes. Certes ce dernier livre contient encore bien des inspirations heureuses qui vont sans effort rejoindre les premières inspirations du poète. Il est parsemé de morceaux d'une ironie facile ou d'une douce philosophie, tels que la pièce à *Ma Canne,* le fragment sur le bonheur qui a pour titre *Avis*, et toutes ces petites œuvres, *Mon Jardin, Mes Craintes, Les Voyages,* où l'on sent l'homme ingénieux qui préfère à tout, comme Horace, son coin de terre et la paix. Seulement ce que Béranger n'a point vu, c'est que tout changeait autour de lui, et qu'à tant faire que d'être un chansonnier, il ne faut pas laisser fuir ce qui fait la vie de la chanson, l'à-propos.

Quand Béranger chantait au début, il avait tout pour lui, la jeunesse d'abord et la faveur d'un temps dont il flattait les passions ou les goûts; il répondait à un instinct du moment. L'inspiration jaillissait, et la chanson faisait son chemin, devenant aussitôt populaire. Comprenez bien ce qu'il y a de différent dans un homme qui se renferme pendant un quart de siècle en tête-à-tête avec lui-même, s'occupant sérieusement à rassembler des refrains et les mettant sous le sceau d'un notaire pour ne les laisser paraître qu'après sa mort. Le poète n'est plus de ce monde, le sceau du notaire a été

brisé, et ces strophes si longtemps captives ouvrent leurs ailes; mais l'à-propos s'en est allé, l'atmosphère n'est plus la même. Ce n'est plus le chansonnier gai et rapide d'une armée en marche, c'est un lettré ordinaire, un écrivain travaillant pour la postérité, et l'écrivain, il faut le dire, a vieilli chez l'auteur des *Hirondelles*. Béranger a l'haleine courte, il se répète. Partout dans ses derniers vers on sent la fatigue et la peine, l'artifice laborieux venant sans cesse à l'aide d'une inspiration incomplète ou attiédie. Nulle part cela n'est plus visible que dans les pièces consacrées à Napoléon. On avait parlé de tout un poème, d'une suite de légendes merveilleuses. Il n'en est rien. La vraie légende de l'empire, Béranger l'a faite, il y a longtemps, dans *les Souvenirs du Peuple*. Depuis, il n'a plus retrouvé cette veine. Ses morceaux actuels ressemblent trop à des thèmes de rhétorique, et, même en étant si courts, ils sont longs encore quelquefois, parce que l'inspiration vraie a manqué. De toutes ces *Dernières Chansons* il n'en est qu'une peut-être d'une franche venue, et qui aurait eu sans doute autant de fortune que les premières, si elle eût été publiée au moment voulu : c'est celle des *Tambours*, cette vive et piquante parodie de la révolution de février. *Les Tambours* auraient eu, selon toute apparence, plus de succès et autant de valeur politique que la lettre par laquelle Béranger envoyait à l'assemblée sa démission de représentant; mais publier cette spirituelle boutade eût été chose grave : il aurait fallu cesser d'être l'idole aux yeux des maîtres d'alors pour rester simplement l'homme de bon sens. Et voilà comment la chanson des *Tambours*, au lieu d'avoir sa place dans notre histoire, comme tant d'autres, n'est plus aujourd'hui qu'un trait rétrospectif lancé contre une révolution morte. Il est vrai que les tambours sont de tous les temps.

Les *Dernières Chansons* ne montrent donc pas Béranger sous un nouveau jour; elles le montrent encore après tout tel qu'il a été pendant toute sa vie. Qu'on ne s'y trompe pas en effet, sauf la jeunesse du talent et les écarts d'une verve trop libre, sauf ce prestige des circonstances et d'une popularité passagère, le vrai, l'ancien Béranger est là. Au fond, Béranger fut toujours un esprit plus fin qu'élevé. Il a été le poète du plaisir et d'une certaine philosophie modérée; il ne va pas au-delà. Il y a des manières de peindre l'amour et tous les sentimens de l'âme humaine qui lui semblent entièrement étrangères. L'idéal est absent dans ses premières chansons aussi bien que dans les dernières, à moins qu'on ne le cherche dans le goût de la retraite et d'une vie modeste. Béranger a-t-il été politiquement le poète de la liberté? On l'a dit, il l'a cru lui-même sans doute, et ce serait, à vrai dire, la seule façon d'expliquer cette immense renommée. C'est cependant une erreur. La liberté n'était tout au plus pour Béranger que le droit de fronder et de chansonner les pouvoirs qu'il n'aimait pas; ce qu'il voulait, c'était surtout l'absence de tout privilége dans la société. M. Savinien Lapointe rapporte dans son livre une conversation où Béranger traçait toute une théorie politique. — La liberté pour le peuple, selon l'auteur du *Marquis de Carabas*, c'est l'égalité, c'est le bien-être; mais comment trente-six millions d'hommes s'entendront-ils? Ils ne le peuvent qu'en allant vers le pouvoir assez intelligent pour comprendre cette situation. De là pour le peuple et pour le pouvoir la nécessité d'un rapprochement. Il faut à la démocratie un organisateur; « l'ordre dans l'égalité, » voilà le système

qui se retrouve après tout en germe dans la dernière préface du chansonnier. C'est ce qui explique comment Béranger s'est toujours senti une piété singulière pour Napoléon; il a chanté l'empereur non-seulement pour ses malheurs et pour ses défaites, mais encore parce qu'il fut l'organisateur de la démocratie. Il est vrai que le poète ajoute aujourd'hui qu'il a chanté l'homme, non le souverain : simple manière de s'entendre avec lui-même et de ne pas se brouiller avec la république en restant d'accord avec l'image impériale. Béranger a eu souvent dans sa vie de ces façons de tout arranger. Il chansonne la révolution de février, et il garde sa spirituelle vengeance en portefeuille. Il décoche plus d'un trait acéré contre les utopies modernes, et il adresse en même temps un hymne à *l'Idée*. Sait-on la raison de ces contradictions? C'est que Béranger, en possession d'une grande gloire, a voulu la garder jusqu'au bout et ne point brusquer cette popularité si habilement conquise. Et sait-on aussi l'explication de cette gloire? Elle est moins dans le talent du poète que dans sa conduite. C'est que Béranger, avec un instinct sûr et modeste, a su se mettre à l'abri des variations de la fortune. Tout ce que les hommes envient, il a pu l'avoir, et il ne l'a pas voulu; il a pu, lui aussi, être dans des gouvernemens provisoires ou dans des ministères : il s'y est refusé. Ce désintéressement, qui était dans son goût, a été sa vertu. Il a su conduire sa vie, et c'est ainsi qu'il est arrivé jusqu'au bout, plus heureux que bien des poètes qui lui étaient supérieurs en génie; c'est ainsi qu'il s'est vu élevé par son siècle à la plus haute renommée, avec un talent dont l'influence a été souvent funeste, et qui ne peut désormais que reprendre son niveau à mesure que le prestige des circonstances s'évanouira. Et qui sait si ces *Dernières Chansons* n'aideront pas à mieux juger Béranger en le ramenant à ce niveau plus modeste et plus vrai? CH. DE MAZADE.

Avénement au trône de l'empereur Nicolas, ouvrage rédigé d'après l'ordre d'Alexandre II, par M. le secrétaire d'état baron de Korf. — On n'avait pas attendu la mort de l'empereur Nicolas pour écrire l'histoire de son règne. Il y a une dizaine d'années déjà, un écrivain russe, M. Oustrialof, en racontait la première moitié, et vers cette époque aussi on voyait paraître plusieurs relations de la même période dues à des plumes étrangères. La plupart de ces ouvrages ne sont que de fades panégyriques ou des satires sanglantes sans aucune valeur littéraire. Cela est fort naturel; il est certain que même aujourd'hui le moment de raconter le règne du dernier souverain de Russie n'est pas tout à fait venu. Pour bien juger l'empereur Nicolas, il faut attendre l'apaisement des passions qui s'agitent encore autour de sa tombe; il faut attendre aussi que les résultats de la politique nouvelle suivie par le gouvernement russe ait mis en lumière les avantages ou les défauts de l'ancienne. A défaut de l'histoire, il y a place néanmoins pour certains documens destinés à la préparer, et c'est dans cette catégorie que figure l'ouvrage dont nous voudrions dire ici quelques mots. Les événemens qui ont ouvert le règne de l'empereur Nicolas avaient été particulièrement défigurés jusqu'ici par les historiens, faute de renseignemens suffisans sur les causes qui les ont amenés. On savait cependant en Russie qu'un récit détaillé de l'insurrection qui faillit renverser le pouvoir encore mal affermi de l'empe-

reur Nicolas avait été rédigé d'après les ordres du jeune grand-duc Alexandre, le souverain actuel; mais ce document, qui ne s'adressait qu'à la famille impériale, était resté inconnu du public. La réserve que l'on avait cru devoir observer à cet égard étant contraire aux principes politiques dont le gouvernement russe paraît se rapprocher de plus en plus, l'auteur de cette relation vient d'être autorisé à la mettre au jour, et même à y joindre plusieurs pièces justificatives qui sont empruntées à la correspondance des membres de la famille impériale. C'est donc d'un recueil de documens, nous le répétons, qu'il s'agit, mais c'est à ce titre précisément que l'ouvrage de M. de Korf mérite notre attention.

La première partie de ce livre est consacrée à l'exposé des circonstances qui entourèrent la déchéance du grand-duc Constantin, frère de l'empereur défunt et son successeur légitime. L'auteur nous fait pénétrer, à cette occasion, dans l'intimité de la famille impériale. Il nous montre la paix et la concorde domestiques régnant autour de l'empereur Alexandre. On est fondé à croire cependant que ce prince n'avait pas toujours à se louer de ses rapports avec le grand-duc Constantin, alors vice-roi de Pologne. Si à Pétersbourg Alexandre ne trouvait que soumission et déférence, rencontrait-il toujours les mêmes dispositions à Varsovie? Il est permis d'en douter, et ce qui justifie ce doute, c'est la précaution même avec laquelle Alexandre prépara bien avant sa mort la déchéance de son frère. On sait que Constantin ne rappelait que trop l'empereur Paul, de funeste mémoire. L'empereur Alexandre devait donc chercher avec empressement à l'éloigner du trône: mais il ne pouvait mener à bien cette détermination qu'en usant de la plus extrême prudence, et c'est ce qui ressort de la relation aujourd'hui publiée. Avant même que le grand-duc eût répudié sa femme, la princesse Anne de Cobourg, pour épouser en secret une Polonaise, l'empereur Alexandre avait déclaré confidentiellement au grand-duc Nicolas que leur frère Constantin ayant une *antipathie innée* pour le pouvoir, ce serait lui, Nicolas, qui pourrait bien être appelé à régner un jour. Aussitôt que le grand-duc Constantin annonça son divorce, parut un manifeste statuant que les membres de la famille impériale qui s'unissaient en mariage à des personnes non issues d'une maison régnante ou souveraine ne pourraient transmettre leurs droits aux enfans nés de ce mariage. Cette déclaration était significative, et Constantin ne s'y trompa point. A partir de ce moment, il commença à rendre des honneurs extraordinaires à son frère Nicolas; mais le ton qu'il prenait avec lui dans ces occasions laisse percer la nature des sentimens qui l'animaient en secret. Lorsque le grand-duc Nicolas lui faisait quelques observations, Constantin lui répondait ironiquement qu'il honorait en lui le *tsar de Mioliki*. Ce nom était celui de la ville où saint Nicolas, le patron du jeune grand-duc, avait été évêque. L'auteur russe affirme que Constantin employait constamment ce surnom bizarre pour désigner son frère. Plus tard, étant à Pétersbourg, Constantin communiqua, toujours suivant la relation de M. de Korf, à sa mère et à sa sœur la grande-duchesse de Weimar, en présence du grand-duc Michel, la résolution qu'il avait prise de renoncer au trône, et quelques jours après cette confidence, il fit part de sa détermination à l'empereur Alexandre dans une lettre officielle. Cependant il est bon de dire que cette pièce importante n'avait rien de spontané; elle avait été préalable-

ment soumise au chef de la famille impériale et même retouchée de sa propre main. Quelque formelle que fût cette démarche, elle restait sans valeur légale tant que l'empereur ne l'aurait point sanctionnée par un acte spécial. La réponse qu'Alexandre adressa à son frère ne fait aucune mention d'un pareil acte; il fut rédigé l'année suivante par l'archevêque Philarète de Moscou et copié par le prince Alexandre Galitsin, chancelier de l'empire et ami de l'empereur; on en déposa trois exemplaires à Pétersbourg : l'un au conseil de l'empire, l'autre au sénat, et le dernier au synode. L'archevêque en plaça un quatrième dans le tabernacle de la cathédrale de Moscou; mais tous ces plis étaient cachetés du sceau impérial et portaient une inscription de la main de l'empereur, qui ordonnait de ne les ouvrir qu'après sa mort. Trois personnes seulement en connaissaient le contenu; le public et même les premiers dignitaires de l'empire l'ignoraient complétement. Bien mieux, le grand-duc Constantin et le grand-duc Nicolas n'en avaient pas été informés.

Nous ne suivrons pas l'auteur dans le récit qu'il donne de l'insurrection de 1825, et qui forme la seconde partie de son livre. Il nous suffira de dire qu'il donne sur ce grave événement des détails très précis, et de lui adresser quelques observations sur les sentimens et l'attitude qu'il prête aux chefs de ce mouvement séditieux et aux soldats qu'ils avaient entraînés. On peut blâmer sans doute l'opportunité de cette révolte; mais les hommes qui la provoquèrent ne sont assurément pas, comme l'auteur semble l'insinuer, des ambitieux perdus de débauche, des Catilina au petit pied. La plupart d'entre eux appartenaient par leur naissance et leur éducation à l'élite de la société russe, et la courageuse résignation avec laquelle ils ont, à peu d'exceptions près, supporté les terribles conséquences de leur défaite commande le respect. Ils se trompaient sans doute, une constitution n'était point ce qu'il fallait à la Russie. Le spectacle que les corps délibérans du pays, le sénat et le conseil de l'empire présentèrent pendant les quinze jours d'interrègne qui suivirent la mort d'Alexandre donne la mesure de leur capacité politique. Un pays ne passe point en quelques heures d'un régime comme celui qui est imposé à la Russie depuis des siècles au plein exercice de ses forces; mais les insurgés du 14 décembre n'en étaient pas moins dignes d'intérêt, et le souverain qui règne aujourd'hui sur l'empire n'a pas hésité à le reconnaître. En effet, dès le lendemain de son avénement, Alexandre II s'est empressé de rappeler tous ceux d'entre les insurgés de décembre qui avaient survécu à leurs compagnons d'exil (1). H. DELAVEAU.

(1) En constatant l'intérêt de la narration de M. de Korf, nous ne saurions omettre d'ajouter que la version française de ce livre n'est point irréprochable. Nous n'y relevons pas quelques locutions impropres; mais comment passer sous silence une phrase qui pourrait compromettre singulièrement les connaissances historiques de l'auteur aux yeux du public français? On trouve dans ce récit qu'au moment où l'empereur Nicolas marchait contre les insurgés, son fils le grand-duc Alexandre, alors enfant, s'amusait à colorier une estampe qui représentait Alexandre de Macédoine franchissant le *Rubicon*. Comme on pourrait imputer cette erreur à M. le baron de Korf, nous nous sommes empressé de recourir au texte russe, et nous avons reconnu qu'elle ne lui appartient pas : c'est le fait du traducteur.

V. DE MARS.

DES HOMMES

ET

DES HISTOIRES DE LA RESTAURATION

I. — Discours de réception de M. le duc de Broglie à l'Académie Française.
II. — *Notice sur M. le comte de Sainte-Aulaire*, par M. le baron de Barante.

I.

Ce semble une loi des choses humaines que toute société soit presque constamment soumise à deux principes qui s'en disputent la domination. La lutte tantôt calme, tantôt vive, un antagonisme tantôt masqué par des transactions, tantôt manifesté par des ruptures, est comme le fond de l'histoire intérieure des nations. Aux momens les plus tranquilles de leur existence, il serait toujours possible d'apercevoir dans leur sein deux esprits cachés qui se livrent une sourde guerre, ou qui ne font que des trèves par lassitude ou par raison. D'ordinaire l'un d'eux représente le passé, l'autre exprime des besoins nouveaux et cherche le changement. En toutes choses, la sagesse pratique conseille d'amener les deux adversaires à un compromis tolérable, et toutes les fois qu'on parle soit d'une époque de stabilité et de bonheur, soit d'un heureux ou habile gouvernement, il est probable qu'on fait allusion à quelque période de temps signalée par un de ces accommodemens qui établissent entre deux forces contraires un équilibre un peu durable. C'est qu'apparemment la société ou le pouvoir, la politique ou l'opinion, ont su réaliser un sage mélange des élémens qui fermentent au fond des esprits et des

choses. Les courts momens où l'espèce humaine a été contente de son destin sont les momens où ceux qui veulent détruire et ceux qui veulent conserver ont eu une satisfaction suffisante pour qu'un juge impartial eût prononcé que nul ne se devait plaindre.

On conçoit que les conditions de cet équilibre varient avec le temps. Les termes d'une transaction valable se règlent sur la proportion toujours mobile des contingens de force et de raison de chacune des deux parties. Les années amènent des convenances nouvelles, des nécessités inattendues, et la mesure des exigences légitimes et des concessions obligées est fixée par les circonstances. Le superflu d'une époque est le nécessaire d'une autre.

Un philosophe de la renaissance, et dont le génie aspirait à la vérité, un de ces hommes qui vinrent à temps pour essayer et trop tôt pour réussir, Giordano Bruno, avant d'expier dans les flammes allumées par l'inquisition romaine les témérités de ses spéculations, avait hasardé une idée qui est devenue le principe de toute une philosophie : c'est le principe de *la coïncidence des opposés*. Ce principe, dont on peut faire un usage téméraire en philosophie, a cependant une certaine vérité, et du moins il trouve sans cesse son application dans l'état de l'esprit humain. Il n'y a guère d'instant où, soit dans les pensées d'une société entière, soit dans l'intelligence de chaque individu, on ne puisse distinguer deux principes contraires que le temps y a fait arriver à la fois, et qu'il force à y coexister, soit en paix, soit en guerre. La solution de toute question scientifique est dans l'art de concilier des élémens qui semblent contradictoires, et, dans le gouvernement des états comme dans celui de son propre esprit, l'homme doit trouver le secret d'établir une harmonie quelconque entre des choses qui semblent faites pour la dissonance. Ce secret n'est jamais celui des partis, c'est celui des hommes d'état. Le mérite des partis, c'est de l'apprendre des hommes d'état; le mérite des hommes d'état, c'est de l'enseigner aux partis.

Je ne crois pas qu'à aucune époque cette difficulté et cette nécessité se soient montrées plus éclatantes que lorsque, il y a quarante-trois ans, la chute de Napoléon rendit le trône de France aux descendans de Louis XIV.

J'appelle la chute de Napoléon la vraie cause de la restauration. Supposez que la mort eût été moins impitoyable, et que l'obus qui le couvrit à Brienne de terre et de fumée l'eût frappé encore dans le sein de sa gloire, il est possible que son sceptre eût passé aux mains de son héritier : cela est certain, s'il fût tombé un an plus tôt sur le même champ de bataille où périt Gustave-Adolphe; mais une fois détrôné et captif, sa race tombait avec lui. Cependant, si c'était une révolution, elle était faite par des rois; elle voulait encore

une monarchie. Il était naturel que la seule famille royale que la France connût fût rappelée; tout effort d'inventer une dynastie aurait été artificiel et vain. Il n'y avait plus pour la France que les Bourbons : ils devenaient nécessaires.

Mais ces raisons toutes pratiques ne suffisent pas généralement à l'orgueil non plus qu'à l'imagination des hommes. D'ailleurs, dans une vieille société comme la France, où tout avait été mis en mouvement à la fois par l'effet d'événemens incomparables, des principes bien divers, des sentimens bien multipliés, devaient se retrouver et se ranimer pour ainsi dire à l'appel d'une révolution soudaine. Et ce qui tombait et ce qui se relevait représentaient bien d'autres idées que la simple et rude nécessité de pourvoir à la vacance de l'autorité et de ne pas laisser le gouvernement en déshérence.

Les Bourbons avaient eu les droits les plus antiques et les plus assurés à la couronne de France. Ils croyaient assez naturellement les avoir encore, car, par une respectable fiction, les hommes s'efforcent de prêter à ces droits de convention, souvent nécessaires à la sûreté de l'état, cette immutabilité qui n'appartient qu'au droit absolu. C'est ainsi qu'ils supposent volontiers que leurs lois sont saintes et leur justice infaillible comme la loi divine et la justice éternelle, dont elles ne sont que l'ombre. Qu'une société est heureuse, lorsque son sort lui permet de les respecter à jamais, ces fictions salutaires, sans dommage ni pour sa dignité ni pour son salut! Dans l'espoir de les rétablir avec un mot, on appela le droit royal *légitimité;* c'est alors que ce nom contracta d'une manière plus marquée et plus durable la signification spéciale qu'il conserve encore.

Avec la dynastie et son privilége, la révolution française avait détruit bien d'autres choses, et ces destructions sont toujours douloureuses. Le cœur de ceux qu'elles avaient atteints saignait encore de pertes cruelles, et la société, pour qui ces pertes s'étaient changées en véritables biens, avait elle-même acheté ces biens chèrement. Les souvenirs et les ressentimens rapprochaient tout ce qui avait souffert des mêmes coups, et une association d'idées naturelle réunissait dans une même cause tous les principes et tous les intérêts attaqués depuis 1789. Une logique apparente semblait donc lier à la maison de Bourbon l'ancien régime. Il n'était rien moins que contradictoire que la restauration de l'une fût celle de l'autre, et puisque cette double restauration refaisait ce que la révolution avait défait, comment ne pas la concevoir sous le titre et les traits de la contre-révolution?

Ce n'était pas là pourtant ce qu'avaient voulu les vainqueurs de Napoléon. Les rois eux-mêmes, quelque jaloux qu'ils fussent de leur droit de régner, n'entendaient point, en consentant au rappel de la dynastie du passé, frapper d'illégitimité ces autres gouvernemens

de la France qu'ils avaient reconnus. Celui qui était monté sur le radeau de Tilsitt, celui que la fille des césars (*sic*) avait reçu dans son lit, n'était pas devenu en un jour pour les deux empereurs un usurpateur et un parvenu. Aucun d'eux, ni même aucun de leurs alliés n'attachait au retour des Bourbons l'idée de condamner tout le passé, d'abolir les faits accomplis et de mulcter la nation. Le souvenir de la lutte malheureuse des princes français contre la révolution inspirait même à l'Europe couronnée des inquiétudes sur leur aptitude à la terminer. Leur nom faisait douter de leur fortune. Et quand même on taxerait d'affectation ou de calcul l'encouragement donné alors du haut de certains trônes aux idées de liberté, on ne peut prétendre que les signataires étrangers des traités de 1814 aient entendu rayer du même trait de plume la révolution française de l'histoire de France.

Je parle de l'opinion des rois de l'Europe, parce que ce sont eux et quelques conseillers qui décidèrent l'événement. La nation, dépouillée par la guerre de son indépendance, n'eut alors l'initiative de rien. Elle ne put même coopérer au règlement de sa destinée. Non que je vienne, après tant d'années, redire ces mots passionnés qui ôtaient à la restauration l'honneur d'avoir été acceptée par la France. Surprise par les événemens, mise en présence d'une nécessité qu'elle avait peu prévue, la France assista comme à un spectacle à tout ce qu'on faisait d'elle; mais il faudrait n'avoir pas eu les yeux ouverts alors pour ignorer que la paix apparut comme un bien suprême, et que, précédée d'une renommée de modération et de bonté, la race de saint Louis fut accueillie comme la paix. La défiance même, qui ne tarda pas à se produire, se mêla à peine, dans les premiers momens, aux sentimens de soulagement et d'espérance qu'éveillaient les promesses du nouveau règne, tant était loin de la pensée publique toute idée de la possibilité d'un retour aux choses détruites, tant le peuple, se sentant en possession de la nouvelle existence qu'un quart de siècle lui avait faite, imaginait peu qu'elle pût être menacée, et qu'en matière de gouvernement il y eût des chances pour la rétroactivité! Il semblait au contraire que la dernière expérience avait définitivement tourné contre toute espèce de pouvoir absolu. Puisque le génie même n'avait pu conjurer les maux de la dictature, puisqu'un grand homme s'était perdu par la toute-puissance, comment supposer qu'on pût concevoir le gouvernement autrement que limité? Comment ne pas se sentir ramené à ces sages précautions légales qui mettent peuples et rois à l'abri des excès? Sans beaucoup la connaître encore, la France appelait la liberté; elle y voyait une garantie de repos. C'est alors que les générations nouvelles comprirent mieux l'entreprise de leurs pères, et pénétrèrent peu à peu dans cette intelligence du gouvernement représentatif,

dans cette espérance de dignité nationale, qu'il était réservé aux événemens de 1848 de faire reculer après trente-quatre ans de progrès.

Mais il n'en reste pas moins vrai que le retour des Bourbons entre ces deux opinions qu'il appelait à se produire à la fois pouvait être ou la restauration du régime du passé ou la fondation du régime de l'avenir. L'événement avait deux faces; deux partis pouvaient s'en disputer les fruits. C'est là cette duplicité de principes dont je parlais; c'est là cette *coïncidence des opposés,* dont Bruno voulait faire la grande question de la philosophie, et qui est une loi de l'histoire et le problème de la politique. Ils sont rares aujourd'hui, je l'espère, ceux qui contesteraient encore qu'à l'époque qui nous occupe, la solution de la sagesse, la solution nécessaire, l'unique solution possible, ce fût la transaction.

Honneur à ceux qui l'écrivirent dans la charte constitutionnelle! honneur à ceux-là, quels qu'ils soient! Et nous ne tenons pas ce langage pour dérober sa part d'honneur à celui qui a plus d'une fois aimé à se nommer l'auteur de la charte. Qu'elle soit encore *son plus beau titre aux yeux de la postérité.* Les contemporains, dans de véridiques mémoires, diminueront peut-être, diminueront certainement le rôle historique du premier roi de la restauration : son caractère et son esprit ont pu n'égaler ni son œuvre ni sa fortune; mais il a eu la sagesse suffisante, puisqu'il n'a compromis ni sa renommée ni son ouvrage, puisqu'il est mort sur le trône en laissant à son successeur la triste destinée de recommander sa mémoire en perdant son ouvrage. Louis XVIII est certainement de ces hommes que flatte l'histoire, et de ces rois qu'on admire, parce qu'ils ont su être heureux, car il fut heureux sans doute; mais il sut l'être, et ce mérite-là n'est pas encore si commun.

Mais il n'eut guère que le nécessaire de la sagesse, et rien de ce qui est donné par surcroît. Une charte d'ailleurs n'est que la loi écrite, c'est la lettre qu'il faut que l'esprit vivifie. Et, le roi trouvé, la charte faite, il restait encore à savoir quel esprit animerait le tout. Le problème indiqué ci-dessus restait à résoudre. Quelle était la raison d'être, quel était le vrai caractère de la restauration? Dans quelle mesure devait-elle faire leur part respective aux diverses forces et aux principes divers qu'elle appelait à se manifester?

II.

Des hommes à qui cette tâche redoutable est échue, les uns sont morts, les autres, en petit nombre, sont encore au milieu de nous. Il me semble qu'en général les histoires qu'on a essayées de la restauration les ont mal connus, et qu'il n'a été rendu justice à personne. Ceux-là surtout qui, libres de tout sentiment vindicatif, de

toute arrière-pensée de renversement, ont pris loyalement la restauration comme le point de départ d'une politique nouvelle, comme une ère possible de paix et de liberté, n'ont été ni jugés ni dépeints. On s'est fort occupé de ceux pour qui la restauration a été une vengeance, ou de ceux qui voulaient se venger d'elle. Les hommes qui, sans ignorer aucune des passions contradictoires auxquelles elle rouvrait l'arène, se sont efforcés de s'en préserver, de les neutraliser ou de les vaincre, songeant tout simplement à tirer du fait tout le parti possible pour le bonheur et la grandeur de la nation, ont été négligés par les esprits extrêmes, qui n'ont cherché que dans un intérêt de parti à décrire cette instructive époque. L'idée si simple et si patriotique de faire pour le mieux en profitant des circonstances et des élémens dont on peut disposer, de ne point regarder les révolutions comme d'éternelles parties perdues qui exigent d'éternelles revanches, de ne point faire enfin de la négation de ce qui existe la base d'une politique pratique, a été dédaignée comme une de ces vues bornées, comme une de ces inspirations prosaïques d'une prudence timide ou intéressée. Les spéculations de la philosophie sociale, surtout quand tout le monde s'en mêle, ont cet inconvénient de dégoûter les esprits des choses réelles, de les empêcher de se contenter de rien tant que le rêve de l'absolu ne s'est pas réalisé, et de jeter le discrédit sur toutes les chances d'amélioration et de progrès que la fortune offre aux nations. Tout ce qui n'est pas encore l'idéal est misère. Si le principe de l'autorité n'est pas établi sans restriction, tout est anarchie. Si la démocratie pure est encore à venir, tout est oppression. Il n'y a jamais rien à faire du présent qu'une révolution nouvelle, et il faut incessamment agiter, jeter et jeter encore le dé de la politique, jusqu'à ce qu'on amène le chiffre abstrait qui peut-être n'existe pas.

L'histoire vraie des institutions représentatives en France va être écrite, ou plutôt elle l'est déjà. M. Duvergier de Hauranne, dont l'esprit ferme est au-dessus des revers de sa cause comme de l'injustice des partis, a pris en main la cause de la vérité : la vérité sera dite; mais il me semble que dès à présent, et sans suivre dans le détail le progrès laborieux des institutions libres, sans raconter leur chute soudaine, on peut présenter à l'avance quelques réflexions sur la question de gouvernement que la restauration avait à résoudre et sur les opinions et la conduite de ceux qui semblent en avoir le mieux compris la solution, solution à peine essayée et bientôt précipitée au rang des chimères ou des regrets.

J'ai indiqué les deux points de vue sous lesquels la restauration pouvait être envisagée. C'est là le pour et le contre entre lesquels on pouvait choisir, ou qu'il fallait concilier. Jamais on n'a choisi d'une manière absolue l'un ou l'autre. Les partis sont maîtres de

rêver de telles extrémités : c'est leur métier d'être exclusifs. Encore le sont-ils plus dans leurs exigences que dans leur conduite, et un gouvernement, fût-il un gouvernement de parti, ne l'est jamais autant qu'eux. Les réalités pèsent sur lui, et rarement il parvient à secouer le joug de la raison. C'est déjà trop lorsqu'il penche vers un extrême et qu'il tend de plus en plus à une politique absolue. C'est ce qui est arrivé trop fréquemment au gouvernement de la restauration, jusqu'au moment où il s'est décidé à tomber du côté où il penchait.

Exposons avec plus de détails la difficulté ou, pour mieux dire, la contradiction dont la restauration avait à triompher.

Rien n'est commode pour l'esprit comme un principe absolu. Il dispense de regarder aux objections et aux obstacles, ce qui serait fort doux, si les objections et les obstacles ne se faisaient tôt ou tard sentir dans la pratique à qui les néglige dans la théorie. Ainsi toute monarchie repose sur cette convention au moins tacite ou sur cet usage reconnu de regarder comme ayant droit à régner une famille particulière désignée d'ordinaire par les événemens. Ce droit fondé sur la politique, sur l'intérêt général, sur le consentement universel, le temps peut lui donner une telle consécration que l'on cesse d'en rechercher l'origine et d'en discuter la nature; mais le respect et la tradition, après l'avoir consacré, le divinisent. D'une vérité durable on fait une vérité éternelle. C'est ainsi que le droit divin a remplacé sous une forme moins grossière et plus décente l'apothéose des rois et des césars de l'antiquité. L'Écriture avait reproduit, sous une expression un peu vive de saint Paul, cette simple idée, que les pouvoirs, comme tout le reste, existent par la volonté de la Providence, et d'ailleurs toute idée de droit a philosophiquement une céleste origine. En abusant de ces deux pensées, on a prétendu faire une religion de la royauté; mais une religion doit être universelle, et la royauté ne l'est pas. De plus, elle est exposée à des variations et à des interruptions qui ne sauraient atteindre la vérité religieuse. On a beau cacher sous un nuage l'origine de la royauté, un nuage n'est pas le ciel, et après avoir mis la soumission au roi légitime sur la même ligne que le culte envers Dieu même, on n'en est pas moins, une fois ou l'autre, obligé d'accueillir, de louer, de récompenser ceux qui ont le plus audacieusement violé ce devoir, et nié par leur conduite même que ce fût un devoir immuable. Ainsi les royalistes qui avaient soutenu hors de France que tout ce qui se faisait en France sans eux était nul de soi ont bientôt été forcés, sans rien rétracter de cette prétention, à reconnaître pour valable tout ce qu'ils avaient déclaré nul. La monnaie frappée par de soi-disant usurpateurs n'était pas plus pour eux que pour nous de fausse monnaie. Les actes de gouvernement, lois, décrets, jugemens, les biens acquis, les

titres obtenus, les services rendus, tout cela se faisait reconnaître d'autorité. On ne gagnait donc à en proclamer l'illégitimité comme un principe que le triste avantage de blesser l'honneur ou d'inquiéter la sécurité de ceux en faveur de qui on était contraint par les circonstances de violer ce prétendu principe; c'était comme une protestation qu'on insérait à titre de nullité éventuelle dans le nouveau contrat qu'on passait avec eux.

Si de plus à la sainteté originelle du pouvoir royal on ajoutait celle de sa forme et de son étendue, si on tenait à honneur de prétendre que tel qu'il était autrefois constitué et exercé, il n'avait pas mérité un moment la censure ou la résistance, que tout dans le passé avait droit au respect du présent, et que la folie ou l'orgueil, l'envie ou la haine, avaient seules inspiré aux dernières générations la fatale idée de le transformer, il devenait comme obligatoire de le ramener à de si précieux antécédens, et de lui rendre tous ces caractères augustes dont un délire d'un moment l'avait dépouillé. Cependant, non content de reconnaître pour bonnes toute l'organisation administrative et toute la législation civile que ce délire avait données à la France, on n'osait pas se dispenser de lui emprunter jusqu'à ses idées fixes et à ses mots d'ordre, et de régulariser, par un acte constitutionnel, presque tous les principes au nom desquels elle avait attaqué et miné le pouvoir des siècles passés. On se condamnait donc à proclamer sous forme de loi ce qu'on proscrivait sous forme de théorie. Après avoir anathématisé 1789, on souscrivait d'une main royale aux volontés de 1789. On se donnait comme à plaisir une certaine apparence de contrainte et même de mauvaise foi au moment où l'on faisait acte de souveraineté pour contenter et rassurer les peuples. On présentait comme arrachée par les circonstances et désavouée par la conscience la promesse qu'on voulait rendre irrévocable; on s'obligeait en diffamant le principe même de l'obligation; on employait, pour le lier à jamais, le pouvoir même dont on soutenait qu'il ne pouvait être lié, et on limitait la souveraineté en vertu d'une souveraineté illimitée. Si l'on n'eût par là choqué que la logique, passe; mais il arrivait que dans les sacrifices mêmes que l'on faisait pour gagner le respect et la confiance, on détruisait l'un et l'autre.

En tout, le caractère le plus funeste, le plus difficilement effaçable d'une restauration, c'est celui qui la fait regarder comme un châtiment, et par malheur, loin de s'en défendre, une restauration fait souvent gloire de l'être. Elle a mille peines à s'empêcher de penser que c'est le sentiment de leurs fautes, le regret de leurs erreurs, l'expérience, le repentir, qui lui ramènent les peuples. N'est-elle pas la vérité aux pieds de laquelle vient se jeter le pécheur désabusé? N'est-elle pas la leçon que la Providence donne à l'orgueil humain? Seule-

ment, pouvant être sévère, elle consent à la clémence. Elle veut bien n'être pas le châtiment, elle pardonne, elle amnistie la nation. C'est à extirper jusqu'à la racine de cette prétention insolente que devront s'attacher sans hésitation ni retour tous ceux qui, en tout pays, à toute époque, opéreront ou espéreront le rétablissement d'un pouvoir ou d'une dynastie que les souvenirs n'ont pas protégés contre les révolutions. C'est là le vieil homme qu'il leur faut dépouiller à jamais, s'ils ne veulent à jamais lire leur avenir écrit sur la pierre du tombeau du dernier des Stuarts, et c'est là pourtant ce qu'étaient loin de comprendre les plus fervens amis de la restauration de 1814. Séduits par la fortune, surpris eux-mêmes d'un succès longtemps inespéré, ils ne pouvaient se figurer que la Providence n'eût pas choisi leur cause pour humilier l'orgueil humain. Or ces paroles mêmes peuvent avoir assez bon air quand elles sont inspirées par une philosophie chrétienne et qu'elles retentissent du haut d'une chaire comme un défi porté au prince du monde; mais dans la sphère de la politique réelle, elles prennent un tout autre sens, et cette prétention d'humilier l'orgueil humain deviendrait, dans la bouche du pouvoir, l'étrange idée d'humilier le peuple qu'il régit. La belle invention pour un gouvernement de se donner pour une pénitence, dût-il borner ses rigueurs à commander l'abjuration! Faites amende honorable à votre gouvernement, et puis croyez que vous êtes une grande nation!

Voici pourtant comme s'exprimait un des plus éminens esprits de l'école contre-révolutionnaire : « Une grande et puissante nation vient de faire sous nos yeux le plus grand effort vers la liberté qui ait jamais été fait dans le monde. Qu'a-t-elle obtenu? Elle s'est couverte de ridicule et de honte pour mettre enfin sur le trône un gendarme corse à la place d'un roi français, et chez le peuple la servitude à la place de l'obéissance. Elle est tombée ensuite dans l'abîme de l'humiliation, et n'ayant échappé à l'anéantissement politique que par un miracle qu'elle n'avait pas droit d'attendre, elle s'amuse, sous le joug des étrangers, à lire sa charte, qui ne fait honneur qu'à son roi, et sur laquelle d'ailleurs le temps n'a pu s'expliquer. » (Joseph de Maistre.) Il peut être difficile, même au temps, d'expliquer comment une charte pourrait faire honneur au roi, si c'est un ridicule à la nation de s'y attacher. Évidemment il n'y a là qu'un compliment plaqué pour la personne royale, afin de ménager l'auteur en décriant son œuvre. Mais si tout le monde ne les exprimait pas avec une violence aussi ingénue, des sentimens analogues pouvaient avoir été rapportés de l'émigration, et c'est ici le fond des cœurs qui se dévoile. Qui que vous soyez, voulez-vous gouverner les hommes, gardez-vous de les outrager : la tyrannie elle-même les avilit, mais ne les insulte pas.

Cependant, hâtons-nous de le dire, tel n'était pas l'esprit unique de la restauration. Elle avait d'autres amis, elle pouvait appeler d'autres conseillers. Et voici comment ceux-ci auraient pu s'exprimer : « Il n'y a de vrai dans la légitimité que l'hérédité de la couronne, ou plutôt, comme dit Montesquieu, « ce n'est pas pour la famille régnante que l'ordre de succession est établi, mais parce qu'il est de l'intérêt de l'état qu'il y ait une famille régnante. » C'est donc de *l'intérêt de l'état* qu'elle dérive son droit, et ce droit ne pénétrera dans la croyance commune qu'à mesure que *l'intérêt de l'état* sera mieux senti et plus manifeste. Il ne faut donc rien attendre que du bon gouvernement. Gardons-nous aujourd'hui de le chercher dans le passé : les événemens ont condamné le passé. N'y voyons que ceci : la France est de temps immémorial un état monarchique et un état chrétien; mais sous l'influence des siècles la monarchie féodale y était devenue la monarchie administrative, et la religion, cette sorte de catholicisme national qu'on appelle le gallicanisme. Ce n'est pas la restauration qui a rétabli ces deux choses; elle les a trouvées rétablies toutes deux depuis le commencement du siècle. Toutes deux n'ont plus à être modifiées, l'une que par la liberté des cultes, l'autre que par la liberté constitutionnelle. C'est l'œuvre à laquelle doit présider la royauté renouvelée. Que l'antiquité du nom, la communauté de patrie et de souvenirs la recommandent aux peuples; que le principe monarchique renaisse, comme dit le poète latin, *alius et idem,* c'est un avantage dont rois et peuples doivent profiter. L'éclat historique a son prestige; mais ce n'est pas une raison pour gouverner les yeux fixés sur le passé. Si l'histoire doit être consultée, ce n'est pas celle de l'ancien régime, lequel a mal fini, mais celle des révolutions heureuses. Si l'expérience doit être étudiée, interrogée, c'est celle des peuples libres. Là est cette conciliation des différends, ce mélange des contraires, ou plutôt cette transaction entre le présent et le passé qui est en tout temps le but de la vraie politique, — jamais plus clairement, jamais plus nettement qu'au lendemain de la restauration. »

Tel est le système de gouvernement auquel avec une vue plus ou moins lucide, une résolution plus ou moins ferme, arrivaient d'excellens esprits partis de points divers. Là se réunissaient des hommes de 89 éclairés par les enseignemens de la révolution, des amis de la république prêts à en abandonner la forme pour en sauver les principes, des serviteurs de l'empire loyaux jusqu'au terme, mais de plus en plus convaincus par l'événement que les pouvoirs limités sont seuls durables, enfin jusqu'à des hommes de l'ancien régime ou de l'émigration, supérieurs à leur cause par leurs lumières et à leurs ressentimens par leurs vertus. Là en définitive devaient venir se grouper successivement tous ceux dont les yeux s'ouvraient au

jour de la politique, et que chaque année lançait, hardis et confians, dans la société rajeunie.

C'est là sous la restauration le vrai parti des politiques, ce parti qui est loin de réussir toujours, mais le seul qui réussisse à fonder un gouvernement : nous ne parlons pas des gouvernemens extrêmes.

III.

Le public n'a pas oublié le discours de réception de M. le duc de Broglie à l'Académie française. Ceux qui aiment l'exquise union de la noblesse des idées avec la finesse de l'esprit n'entendent pas assez souvent un tel langage pour n'en pas garder durable souvenir. Dans ce discours, on pouvait retrouver l'expression des pensées et des sentimens qui prenaient chaque jour plus complète possession du public éclairé au temps de la restauration, et qui auraient pu la sauver, si elle les avait franchement adoptés. M. de Sainte-Aulaire, à qui M. de Broglie succédait, était un des hommes de cette époque qui, avec un fonds de principes un peu différens, étaient arrivés aux mêmes vues pratiques, et qui ont le mieux servi la cause de la bonne politique par leur conduite et leur talent. Enfin, comme si rien ne devait manquer à l'honorée mémoire de cet homme excellent, une notice biographique a été écrite par M. de Barante, et ceux qui l'ont connu l'y retrouveront sous ses traits véritables. Un esprit net et gracieux, un caractère courtois et loyal, une âme douce et courageuse distinguaient à un haut degré celui qui deux fois a été si bien loué. L'écrit fort court de M. de Barante est comme un sommaire de notre histoire intérieure de 1815 à 1830. Avec son indépendance ordinaire, avec cette impartialité qui ne semble ni ménager, ni haïr personne, avec cette mesure et cette justesse aujourd'hui si rares, l'auteur a présenté sous leurs formes et leur couleur les événemens qu'il a touchés, et s'il ne les a pas reproduits tout entiers, au moins ce qu'il en montre est bien la vérité. La lecture de cet opuscule, commentée par les souvenirs d'un contemporain éclairé, en apprendrait plus que bien des livres sur la restauration. L'auteur a réuni dans deux volumes d'autres notices encore où d'autres personnages sont peints avec la même vérité (1). Dans ces pages, où l'esprit le plus fin ne s'attache qu'à montrer les choses comme elles sont, le public actuel trouverait à chaque ligne ces idées mesurées, ces vœux sages qui auraient dû être la raison d'état de la restauration. M. de Barante est lui-même un des hommes qui ont le plus noblement marqué dans ce parti de conciliation qu'on n'a point voulu entendre, et qui, pour se faire écouter, manquait peut-être d'une certaine au-

(1) *Études historiques et biographiques*, 2 vol. in-8°, chez Didier, 1857.

dace dans la raison. Serviteur loyal et clairvoyant de l'empire, il ne demandait à la monarchie rétablie que d'être aussi nationale et plus libérale que Napoléon. Or il pense encore ce qu'il a pensé, et il écrit comme il pense. Il est de ceux dont on ne saurait trop méditer les conseils. Aujourd'hui que le public a peu à faire, ce semblerait un bon emploi de son temps que de rechercher, aux diverses époques de notre histoire, ce qu'on a voulu et ce qu'on a fait, pourquoi on a tenté et pourquoi on a échoué, comment on aurait pu réussir et rendre le passager durable et le provisoire définitif. C'est surtout dans les témoignages des contemporains éclairés qu'on trouvera ces précieuses leçons d'histoire. Ce sont eux qu'il faut avant tout comprendre pour juger leur époque, et ce sont eux souvent que les historiens ont passés sous silence. Les *politiques* de la restauration en particulier semblent médiocrement compris dans quelques-uns des ouvrages où sont racontés les événemens auxquels ils ont pris part. Si l'on a décrit avec chaleur, quelquefois avec éclat, les mouvemens extérieurs des partis et les phases de l'esprit du temps, l'histoire du gouvernement vu du sein des chambres législatives resterait encore à faire.

Il nous semble que l'histoire intérieure de la restauration pourrait être divisée en quatre périodes distinctes. La première, qui irait du mois de mars 1814 au mois de septembre 1816, présenterait le tableau assez confus des luttes de l'esprit militaire et de l'esprit civil, du patriotisme sans libéralisme, du libéralisme sans patriotisme, du royalisme constitutionnel et du royalisme absolutiste, amenant tous les maux de 1815, qui, bien divers dans leurs causes, ont si cruellement pesé sur les destinées de la France. La seconde période contiendrait tout le temps qui s'écoula du 5 septembre 1816 au commencement de 1820, c'est-à-dire depuis le moment où un acte de délivrance, dont le souvenir n'est point effacé, mit la France sur la voie d'un progrès continu vers la vraie liberté. La troisième comprendrait l'histoire d'une réaction provoquée par les fautes des partis, échappant bientôt aux mains qui tentaient de la contenir et de la diriger, et produisant enfin l'avénement au pouvoir de l'esprit de la contre-révolution, servi et tempéré par la flexible prudence de quelques-uns, démasqué et compromis par le zèle et l'impatience de quelques autres, jusqu'au jour où la France dissipa tout d'un souffle puissant. La période suivante, du mois de décembre 1827 à 1830, serait le tableau des luttes légales et de la collision prévue de la couronne et du parlement, crise qui aurait dû être régulière, mais dont une volonté aveugle fit une révolution. Chacune de ces périodes offrirait les plus instructives leçons, et plus d'un événement saisissant ajouterait à l'enseignement un intérêt dramatique. Les récens souvenirs de ce grand nombre d'hommes

supérieurs qui ont disparu du milieu de nous, après avoir figuré dignement dans ces mobiles scènes, seraient faciles à recueillir encore. On trouverait dans la mémoire de leurs amis, de leurs émules, de leurs adversaires, des documens faits pour l'histoire. Et comment d'ailleurs ne pas se rappeler que, sans compter les noms que nous avons déjà cités, la France a le bonheur de posséder quelques-uns de ceux qui ont alors touché avec le plus d'honneur au gouvernail de l'état? Ne nous est-il pas donné de pouvoir consulter l'incomparable expérience d'un homme d'état vénérable qui a traversé les temps les plus difficiles, les emplois les plus élevés, les crises les plus périlleuses, sans que l'injustice des partis ait pu réussir à obscurcir la renommée de son habileté et de sa modération, de sa sagesse et de son équité, et qui conserve jusque dans une vieillesse avancée toute la vivacité de l'esprit le plus juste et de la mémoire la plus fidèle, toute la bienveillance d'une âme que le ressentiment n'a jamais atteinte et qu'aucune épreuve n'a refroidie? Ne pourrait-on aller chercher aussi dans la retraite où il s'est volontairement plongé, fuyant les retours faciles de la fortune, un homme politique qui, il y a trente ans, a été un ministre puissant, plein d'activité, de clairvoyance, de résolution, zélé dans ses amitiés, infatigable dans son obligeance, et qui, après avoir attaché son nom à un coup d'état irréprochable et à l'inauguration du seul système politique qui pût sauver la monarchie, s'est peu à peu retiré des hautes régions du pouvoir, pour consacrer, dans une vie plus modeste, mais toujours utile, des facultés toujours animées au bien de son pays et de ses amis?

Cherchons à fixer nos idées sur les quatre époques que nous avons distinguées.

IV.

Il est difficile, le lendemain d'un grand événement politique, de savoir où sont les vaincus. La liberté n'existe guère alors, ou si elle existe, les partis ne s'y fient pas assez pour se montrer; on aime mieux se taire ou paraître en sympathie avec le plus fort. La restauration put donc, en 1814, croire pendant un temps qu'elle retrouvait le pays unanime en sa faveur. La France impériale, un peu confuse de ses défaites, n'osait réclamer à voix bien haute; la révolution, depuis longtemps comprimée, façonnée aux revers, n'osait relever la tête. Incertaine et divisée, elle ne savait si elle devait s'envelopper de douleur dans les plis de son drapeau abattu, ou se réjouir d'échapper à la dure discipline qu'elle avait subie depuis quinze ans. On vit les vétérans de nos grandes époques, les uns adhérer avec une confiance un peu forcée au nouveau régime, les autres unir leur

défiance au mécontentement des amis outragés de l'empire. Après les premières émotions de soulagement dues au retour d'une paix longtemps inespérée, le patriotisme s'aperçut de ses blessures et les sentit douloureusement saigner. Le parti de la monarchie s'était trop longtemps tenu à l'écart, il avait trop longtemps, au-delà comme en-deçà du Rhin, vu avec des sentimens, au moins fort combattus, les victoires des trois couleurs, pour ne pas se consoler assez facilement des disgraces de la France, en songeant qu'après tout c'était un gouvernement usurpateur qui les avait amenées. Il ne réfléchit pas que le pays, par une généreuse injustice, absolvant les auteurs de ses revers, en accuserait ceux qui en profitaient sans y avoir contribué; il ne comprit pas assez que le plus grand des malheurs était de triompher là où la France succombait. En même temps, clémente et désarmée, la restauration, représentée par une dynastie que ses infortunes mêmes semblaient convaincre de faiblesse, ne pouvait imposer, si elle ne savait plaire. Elle n'avait rien de ce qui intimide. D'ailleurs le nouveau paraît rarement durable, et la brusquerie des événemens qui avaient renversé l'empire faisait rentrer dans les esprits cette idée d'instabilité, qui depuis lors n'en est peut-être jamais complétement sortie. Ainsi, sous les apparences d'un acquiescement universel, il se créa un fonds de mécontentement général, sans haine, sans crainte et sans impatience. Dans la conviction que les événemens seuls avaient rétabli ce qu'on voyait, que toute la force du pouvoir était née des circonstances et disparaîtrait avec elles, on s'habitua à tout considérer comme un provisoire, à se figurer l'avenir au gré de ses vœux, de ses calculs ou des combinaisons de la prescience politique. Dans les classes les plus riches même, où l'on aime peu à pronostiquer les changemens, la conversation roulait ouvertement sur les chances de durée de la dynastie, sur la possibilité d'établir avec elle ou sans elle des institutions libres, sur l'avenir de la charte, sur l'éventualité des conspirations, sur les mouvemens novateurs de l'opinion naissante. On prédisait une crise sans la désirer, et surtout sans la craindre, et les fautes ou les travers du parti triomphant, jugés avec plus de dédain que de colère, paraissaient, sinon des griefs qui demandaient vengeance, au moins des symptômes qui annonçaient incompatibilité.

Et cependant, quoique rien ne parût solide, la chute fut imprévue. Le coup vint d'un côté auquel on ne pensait point. On avait spéculé sur beaucoup d'événemens possibles, excepté sur le plus probable. A l'exception d'un petit nombre de confidens, le 20 mars surprit tout le monde.

Ce retour de l'empereur, si rapide et si facile, eut un éclat extraordinaire, et comme Napoléon est de ces hommes privilégiés pour lesquels la poésie devance l'histoire, cet événement de sa vie a été

souvent et sera longtemps encore célébré comme une sorte de prodige. Miraculeux ou naturel, ce n'en est pas moins le plus grand malheur qui lui soit arrivé, à lui aussi bien qu'à nous. — Mais M. Villemain a écrit l'histoire des cent jours, et c'est lui qu'il faut écouter.

Les cent jours firent grand mal à tout, même à la restauration qui les suivit. Quand elle s'accomplit, jamais gouvernement ne s'établit sous de plus tristes auspices, dans une situation plus désespérée, et son plus grand malheur fut de le sentir médiocrement. La joie du triomphe, bienveillante en 1814, fut vindicative en 1815. Sans doute la maison de Bourbon avait à se plaindre, elle pouvait s'indigner de plus d'un abandon; elle avait trouvé peu de consolation dans les regrets du peuple. Elle s'était aperçue qu'elle ne tenait au sol par aucune racine. Le parti royaliste, effrayé de son isolement, exaspéré par ses mécomptes, voulait chercher la force où la cherchent les gouvernemens irrités. Désabusé de la confiance, il espérait dans l'oppression. Les mesures de rigueur parurent à la fois des actes de justice et de politique. Mais parmi les faits que l'on qualifiait de trahison, quelques-uns avaient été précisément inspirés par les illusions de la fidélité ou du patriotisme; d'autres, que l'honneur condamnait, n'avaient aucun des vrais caractères du crime; tous tenaient à des circonstances générales pour lesquelles les lois pénales ne sont pas faites. Quand les révolutions se précipitent coup sur coup, ce n'est pas le moins funeste de leurs effets que de rendre obscure et vacillante la notion du devoir, et de mettre en conflit des opinions qui peuvent être également plausibles, des sentimens qui peuvent être également honorables. Pour s'élever alors, en jugeant les actes, au-dessus des emportemens momentanés d'une aveugle rigueur, il suffirait de considérer comment les apprécient, après que le temps a marché, ceux mêmes qui ont le plus le droit de les condamner. Par exemple, qui assurerait que, si un plomb fatal n'eût donné la mort au plus illustre de ceux qui moururent alors, le même prince qui l'a laissé immoler ne lui aurait pas confié huit ans après des armées à commander? Le ministre qui dressa la première liste de proscription était lui-même une preuve vivante que l'oubli peut couvrir des souvenirs tout autrement sinistres que de soudains changemens de drapeau, inévitables aux jours de révolution.

Mais ainsi n'en pouvaient juger tant d'hommes inexpérimentés, promus par les événemens au rang de faction dominante. Il faut avoir vécu alors pour bien comprendre à quel point l'esprit de parti et la fausse raison d'état peuvent tromper la conscience et égarer la raison. Ni l'honneur du gentilhomme, ni la piété du chrétien, ni la frivolité de l'homme du monde, ni la douceur des mœurs et la po-

litesse des manières, ne préservaient une portion de la société française de ces violences d'opinion et de calcul qui ensanglantent le drapeau d'un vainqueur et créent contre lui des griefs inexpiables. Sans doute on a exagéré le mal, la déclamation a envenimé les souvenirs et aigri les ressentimens; mais la facilité même avec laquelle elle a fait accueillir les fictions de la haine indique assez dans quelle disposition la réalité avait laissé les cœurs. Si l'on considère en lui-même, plutôt encore que dans ses actes, l'esprit de 1815, on ne peut guère être trop sévère. Rarement cette sorte de perversité involontaire, cette méchanceté désintéressée qu'engendrent les passions politiques, s'est montrée plus naïvement odieuse chez des hommes qui d'ailleurs s'estimaient eux-mêmes et qui se croyaient justes. Jamais cette leçon de la faiblesse humaine n'a été plus claire et plus frappante. Celui qui a vu de près cette époque sans en partager les passions, et qui n'aurait pas été guéri du mal des persécutions et des réactions politiques, serait condamné à ne jamais rien apprendre.

Tels sont malheureusement les souvenirs dominans que la première année de la seconde restauration a laissés à la France. Elle eut pourtant d'autres et meilleurs résultats. Le parti royaliste était arrivé en majorité dans l'assemblée élective. Le gouvernement, faible devant ses exigences et ses menaces, résistait cependant, et opposait la prérogative royale aux forces parlementaires. L'usage de ces forces, dans quelque esprit qu'il fût dirigé, familiarisa et même en une certaine mesure raccommoda avec les institutions délibératives quelques-uns de ceux qui en avaient été jusque-là les mortels ennemis. Ces formes constitutionnelles d'un si mauvais renom, d'une si fâcheuse origine, devenaient une arme précieuse pour les mains auxquelles elles n'avaient pas été destinées. On fut conduit à opposer les chambres à la royauté pour la plus grande gloire du principe monarchique. Cette charte accordée à la révolution servit de poste avancé aux amis de la contre-révolution, comme ces ouvrages construits pour le défenseur, et dont l'agresseur s'empare pour s'y loger à son tour et attaquer de plus près. Les nécessités de la lutte rendaient moins difficiles et peu scrupuleux ceux qui avaient anathématisé cent fois toute résistance à l'autorité, et l'apôtre rigoureux de l'unité du pouvoir sans limite se servait de la division du pouvoir pour entraver ou dominer la volonté royale, heureux de faire tourner au profit du parti monarchique l'affaiblissement de la monarchie. D'autres, plus flexibles, plus pratiques, entrevoyaient la possibilité de conserver le mécanisme constitutionnel en le faisant jouer dans une direction qui plaisait à leur parti. Une opposition de circonstance les amenait à une véritable intelligence et même à un certain goût de la stratégie parlementaire. M. de Chateaubriand, malgré les erreurs d'une polémique plus véhémente que judicieuse

et les méprises d'une vanité qui choisit mal ses griefs et ses appuis, rendit alors de véritables services. Il inventa le brillant sophisme qui servit à son parti d'épée et de bouclier. Il leur montra comment on pouvait verser le vin nouveau dans les vieux vaisseaux, et déguiser la contre-révolution sous un masque de libéralisme, sorte de fiction dont il ne parvint plus tard à faire une vérité qu'en changeant insensiblement de côté, et en revenant par un long détour au parti des institutions populaires.

Mais la France, défiante et blessée, tint peu de compte de ces subtiles distinctions, de ces évolutions savantes. Elle s'obstina à voir dans le parti de 1815 un ennemi des garanties que la révolution tenait de la loi fondamentale. Elle crut ses droits et ses intérêts nouveaux en péril tant que les portes du pouvoir restaient ouvertes du côté de la contre-révolution, et elle ne respira qu'au jour mémorable où la royauté, la couvrant elle-même de son sceptre, éloigna d'imprudens amis. Un ministre dont nous parlions il n'y a qu'un moment, et qui, jeune alors et sans antécédens, était à peine connu du public, avait, moins par les calculs d'une profonde ambition que par les habiles services d'une activité bienveillante et par le talent de plaire au monarque en l'éclairant, gagné la première influence dans l'état. Choisissant bien ses amis, acceptant les conseils, prompt à les rendre praticables et à les changer en résolutions, flexible et décidé, doué d'un coup d'œil assez sûr pour se passer de méthode et même de prévoyance, M. Decazes, qui depuis longues années a cessé de toucher au pouvoir, exerçait alors dans le conseil une prépondérance qu'on lui aurait plus disputée, si elle avait été dès l'abord plus aperçue. Il vit avec clarté l'angoisse de la France et le péril du pouvoir, et l'ordonnance du 5 septembre fut rendue. Peu d'actes importans de gouvernement ont été aussi promptement compris de la nation et accueillis avec une intelligence plus reconnaissante. Les conséquences s'en étendirent à deux règnes. Louis XVIII restera dans l'histoire caractérisé par cette mémorable mesure, qui lui appropria la charte constitutionnelle mieux que tous les préambules et que tous les discours. L'homme d'état qui a décidé alors sa volonté a fait une des grandes choses de notre temps.

V.

Sous l'impulsion donnée par l'ordonnance du 5 septembre s'ouvrit, avec la seconde époque de la restauration, la voie du véritable gouvernement représentatif. On y marcha lentement, mais on y fit de grands pas. D'éminens esprits, cherchant à la fois la théorie et la pratique des institutions de la France en présence de la France

même, ouvrirent le cours d'enseignement politique le plus utile dont jamais peuple ait entendu les leçons. Au milieu de la tranquillité générale, sous l'influence d'une prospérité jusqu'alors inconnue, fruit naturel du bienfait de la paix ajouté pour la première fois aux bienfaits généraux de la révolution, il se déploya un spectacle digne d'intérêt et d'envie : celui d'une nation formée, il le semblait du moins, par les plus fortes et les plus diverses expériences, s'essayant à perfectionner à l'œuvre le gouvernement tout à la fois nécessaire et nouveau que ses fondateurs mêmes avaient à peine cru possible. Trois années s'écoulèrent, pendant lesquelles le progrès fut continu et signalé même par deux ou trois conquêtes éclatantes. La loi des élections, la loi sur le recrutement de l'armée, la discussion célèbre d'une loi sur la presse, furent à la fois des dates et des résultats qui devaient, on le croyait alors, rester dans notre histoire politique.

Une grande prudence, et par conséquent un peu de timidité, car l'une ne va guère sans l'autre, caractérisait le parti qui dominait alors, et dont l'influence se signala par de réels services rendus au pays. Une certaine hésitation se trahissait dans sa marche. Des craintes et des scrupules venaient dans son sein s'ajouter aux dissentimens et aux rivalités inévitables. C'est dès-lors que put se laisser apercevoir dans ce parti, essentiellement modéré, la distinction de deux nuances qui tendront toujours à diviser tout parti de gouvernement, et qui sont très bien désignées par les dénominations connues de centre droit et de centre gauche. Cette distinction se prononça, s'attesta par la dissidence progressive de M. Lainé et de M. Royer-Collard. Ce n'est guère que pendant l'année 1817 que rien ne parut de ce qui les divisait, et que leur accord extérieur dissimula une divergence qui devait arriver jusqu'à l'antagonisme.

Il nous conviendrait peu d'opposer dans un parallèle ces hommes remarquables. Celui dont nos sympathies nous rapprocheraient le moins, et qui d'ailleurs, pour l'impartialité même, ne peut, il s'en faut, être sous aucun rapport égalé à l'autre, M. Lainé, réunissait encore des mérites divers, et sa mémoire est universellement respectée. Son esprit avait de l'élévation et de la subtilité, à défaut de force et d'étendue; son talent, un peu déclamatoire, joignait la gravité à l'émotion. La pureté de sa vie, la simplicité de ses mœurs, la dignité de sa personne compensaient ce qui pouvait manquer à son caractère pour plaire et pour dominer. Susceptible de prévention et de défiance, il pouvait inspirer l'une et l'autre, et quelque chose d'incertain, de réservé et d'irritable ôtait à sa conduite cette franchise d'allure sans laquelle on ne gouverne pas longtemps. Le tour d'esprit et le genre de supériorité de M. Royer-Collard, sans compter tout le reste, n'allaient nullement à l'intelligence de M. Lainé, et s'il y a quelque chose de fondé dans cette distinction spirituelle de

M. Sainte-Beuve, qui a classé un jour tous les esprits politiques de notre temps en girondins et en doctrinaires, il est certain que celui pour qui la dernière épithète fut inventée ne dut jamais être goûté, ni, j'en ai peur, compris de celui à qui il nous faudra bien attribuer la première. Il y avait en effet du girondin dans M. Lainé, plus l'austérité et la circonspection.

M. Royer-Collard, qu'il faut renoncer à peindre faute de le pouvoir faire en quelques traits, avait dans la monarchie d'alors cette confiance que tout esprit philosophique doit porter à ce qu'il tient pour la vérité. « Elle est la vérité dans le gouvernement, » disait-il. Aussi, quoique des souvenirs toujours présens le rendissent sévère à l'extrême pour les choses révolutionnaires, il en était plus éloigné par des répugnances que par des craintes, et il se persuadait volontiers que *la vérité dans le gouvernement* n'avait besoin que d'être servie avec habileté et décision pour triompher sans imposer trop de sacrifices aux idées absolues de justice et de liberté. Il ne se refusait pas aux concessions, mais il voulait qu'on les tînt pour concessions, et en consentant à des ménagemens temporaires, il entendait qu'on se proposât pour but la pleine réalisation du gouvernement de la charte. Sans fermer les yeux sur l'existence des partis, qu'il jugeait avec une sagacité inexorable, il comptait sur une France qu'il croyait voir se former en dehors d'eux; il espérait en un prochain avenir, où les passions amorties, disparues avec les hommes, permettraient le libre développement des principes tour à tour exagérés et violés par les factions. C'est dans la session de 1817 que, tout en accordant au pouvoir les lois d'exception qu'on jugeait encore indispensables, il se plut à en prédire le terme, et signala pour la première fois l'avénement de ce qu'après lui on a nommé de toutes parts *la France nouvelle*. Il faut redire ses paroles.

« Voilà qu'enfin, après trente années qui se sont écoulées depuis l'origine de nos troubles, une nation nouvelle s'avance et se range autour du trône renouvelé comme elle. A mesure qu'elle s'avance, elle recueille dans ses rangs tous ceux qui n'ont été ni mazarins ni frondeurs, et qui n'ont voulu que le bien de l'état, *espèce de gens*, dit le cardinal de Retz, *qui ne peut rien au commencement des troubles, et qui peut tout à la fin*. La nation dont je parle, innocente de la révolution dont elle est née, mais qui n'est point son ouvrage, ne se condamne point à l'admettre ou à la rejeter tout entière. Ses résultats seuls lui appartiennent, dégagés de tout ce qui les a rendus irrévocables. Supérieure aux partis en force, en dignité, en bon sens, exempte du vieux levain de discorde qui les tourmente, étrangère à leurs querelles, qui sont déjà loin d'elles, leurs excès lui ont enseigné la modération, leur turbulence lui a fait un besoin du repos; elle vient, au nom de la patrie commune, leur commander le

silence et l'inaction. En elle réside aujourd'hui la véritable France; c'est elle qui a reçu la charte, c'est elle qui la possède, c'est pour elle que vous faites des lois, c'est dans son intérêt seulement qu'il vous est permis de disposer d'un avenir qui n'est plus qu'à elle. Alliée naturelle d'un gouvernement qui la protége, et dont elle fait toute la force, unie avec lui de volonté, d'intérêt et de puissance, elle se confie avec amour au roi qui lui a été rendu, et ne lui demande que de régner sur elle par les lois que lui-même lui a données. Enfin elle veut la légitimité, l'ordre, la liberté; mais elle ne connaît, n'estime et ne souhaite rien au-delà. Pour elle, les temps qui ont précédé notre révolution sont relégués dans l'histoire. »

C'était là le langage de la pure sagesse. Telle était ou plutôt telle pouvait être la nation nouvelle, celle qui ne devait dater que de la charte son entrée sur la scène du monde; mais, pour qu'elle pût être ainsi, il fallait au moins que la royauté et son gouvernement acceptassent pleinement ce programme, et que, sans mélange et sans faiblesse, cette politique fût, d'une façon aussi claire que le jour, celle de la restauration. Or, on doit en convenir, malgré beaucoup d'excellentes intentions et d'utiles mesures, bien des craintes plausibles, des préjugés excusables, des difficultés intérieures empêchaient le pouvoir de déployer franchement ce drapeau, et cet idéal n'était pas réalisé. Il ne l'était point par la nation même. Elle avait aussi des défiances et des préventions très concevables, des ressentimens naturels, enfin des passions. On ne s'en douterait guère, la France a été une nation passionnée. Pour que ces causes de trouble moral ne produisissent pas leurs effets, il aurait fallu une constance de sagesse, d'habileté et de bonheur qu'on ne peut guère attendre d'un gouvernement, quel qu'il soit, et par suite des difficultés et des collisions qui se renouvelaient sans cesse, de part et d'autre on s'écarta de cette juste mesure, qui était la condition du succès. Ici, on fut constitutionnel avec tremblement; là, monarchique avec défiance. Ce n'était que trop donner lieu aux partis de s'abandonner sur la pente de leurs passions, et au-delà des partis, les factions, animées par d'implacables inimitiés, travaillèrent comme de concert, les unes à miner la charte, les autres la royauté. Bien des sentimens honorables ou innocens à l'origine purent de tous côtés se changer ainsi en principes de renversement et de désordre, et l'inquiétude, croissant de proche en proche, dut un jour enfin mettre un terme aux progrès réguliers, aux luttes pacifiques, aux rivalités légales, et rouvrir la porte à tout ce qui ne pouvait se tenter et réussir qu'aux dépens de la prudence, de la paix ou de la loi. A partir de 1820, il y eut un temps d'arrêt dans la marche heureuse et tranquille du pouvoir. Des remèdes divers, tous extraordinaires, furent proposés à des maux dont on méconnaissait en par-

tie la cause, et dont on exagérait les dangers. Ce qui avait réussi jusqu'alors parut imprudent. D'excellens esprits modifièrent leurs idées sous l'influence de leurs alarmes. Des amis sincères de l'état crurent que, dans le doute entre le danger de continuer à marcher et celui de revenir en arrière, le dernier était encore le moindre, et que la politique des précautions était après tout plus sûre que celle des concessions. C'est l'éternelle question de la résistance et du mouvement, de la conservation et de la réforme. Je suis prêt à convenir que la moins hardie de ces deux politiques n'est pas pour cela mauvaise en elle-même, et qu'elle a ses chances de réussite et ses jours d'à-propos. Jusqu'ici cependant ses succès n'ont pas décidé qu'elle fût toujours la meilleure dans les cas douteux.

Des événemens imprévus vinrent ajouter à la force d'impulsion qui entraînait le pouvoir vers un système purement défensif. Parmi les incidens funestes, et ils sont nombreux, qui viennent si souvent compliquer ou entraver chez nous la conduite des affaires, le crime, disons-le avec une amère tristesse, joue un rôle important. La catastrophe du 13 février 1820 fut une calamité publique. Elle servit, comme toujours, au parti qui s'en montra le plus fastueusement indigné, et, comme toujours aussi, elle lui prêta cette force ardente et factice qui précipite les fautes. Les événemens sont souvent plus funestes encore comme prétextes que comme malheurs.

Le ministre qui avait inauguré au 5 septembre l'ancienne politique, et qui se fût prêté, dans l'inquiétude dont on l'entourait, à la modifier ou à la suspendre, eut le bonheur d'être dispensé, par les furieuses attaques de ses ennemis, de la tâche difficile de revenir sur ses pas, et les hommes habiles et éclairés qui entreprirent sans lui de diriger ce mouvement un peu rétrograde n'en restèrent pas longtemps les maîtres. Leur sagesse l'aurait sans doute arrêté à ce point où il n'eût rien compromis d'essentiel. Ceux mêmes qui souhaitaient un autre système ne pouvaient méconnaître qu'il y a presque toujours plusieurs manières de gouverner un pays, et que celle qui leur plaisait le moins pouvait être pratiquée avec une prudence qui en conjurât les dangers et en assurât le succès. C'est à cette prudence que ne se prêta point un des partis qui appuyaient le pouvoir, et, non content de l'appuyer, il l'entraîna.

VI.

La période qui s'écoula de 1820 à 1827, ou la troisième époque de la restauration, fut, dans la dernière et majeure partie de son cours, le règne, non de la contre-révolution, mais de l'esprit contre-révolutionnaire contenu par la charte. Je suis aussi profondément qu'alors convaincu que la direction était mauvaise, et que tout, même

l'heureuse guerre d'Espagne, porta malheur à la restauration. Cependant il ne m'en coûte point de rendre justice non-seulement à d'honorables sentimens qui se firent souvent jour dans le pouvoir, mais à une habileté remarquable qui racheta plus d'une fois dans l'action les vices du système. On fit souvent avec sagesse des choses peu sages, et M. de Villèle n'est pas un ministre ordinaire.

Mais au sein d'une prospérité et d'une tranquillité auxquelles le gouvernement contribua pour sa part, un grand mal, un mal profond s'accomplit. Comme les attaches naissantes d'une plaie qui se cicatrise, les liens qui commençaient à réunir la nation et la monarchie se déchirèrent, et la plaie s'enflamma. Cette nation, qui devait être gagnée ou désarmée par la charte, fut peu à peu amenée à faire de la charte même son arme de défense et de guerre. Cette France nouvelle, dont nous voyions tout à l'heure saluer l'apparition comme du véritable appui de la monarchie renouvelée, fut au contraire repoussée du côté où la monarchie n'était pas. L'abîme se rouvrit, l'abîme se creusa entre le pays et la restauration. L'habileté accidentelle, la modération relative, rien ne réussit à tromper, à calmer, à briser cet instinct de défiance, qui, s'emparant de la nation, la conduisit par le ressentiment à l'impatience. Ses justes mécontentemens s'aigrirent de mille causes imaginaires de désaffection et d'inimitié. Il y avait précisément assez de liberté pour que la propagation de la malveillance fût puissante et rapide. Les partis inquiets, puis offensés, puis hostiles, fortifiés par la venue de ces générations nouvelles, exemptes des tristes souvenirs qui laissaient un fonds d'effroi dans les âmes les plus fermes, devinrent de plus en plus redoutables, et par là même avec leurs forces s'accrurent leurs griefs. Il se forma comme une coalition naturelle de toutes les opinions qui, avec des nuances innombrables, s'accordaient à repousser cet esprit contre-révolutionnaire, dont la victoire eût consterné la sagesse et déchaîné la passion. L'espérance de le voir triompher un jour, l'obstination seulement à n'en jamais abandonner l'envie, suffisaient, chez ceux qu'on en soupçonnait, pour rendre leur concours odieux au peuple et nuisible au pouvoir. Ils ne comprenaient pas que parler seulement avec un goût spéculatif de la contre-révolution, c'était menacer le pays d'en ressaisir l'occasion, si elle s'offrait, et l'aliéner pour une chimère, car si la chance de revenir à l'ancien régime était chimérique, ce qui ne l'était pas, ce qui n'était que trop réel, c'était cette misanthropie politique qui, toujours indignée du présent et le condamnant au profit du passé, semblait ne rêver que revanche à prendre et démenti à donner aux prétentions de la France nouvelle. Il y avait là une fatale question de point d'honneur entre un parti et la nation.

Personne ne peut nier aujourd'hui qu'à la fin de 1827, une dé-

fiance générale n'entourât le gouvernement. Le résultat des élections en fut la preuve décisive. De quelque manière qu'on juge l'esprit qui anima les électeurs, il était la condamnation de la politique suivie jusque là. S'il était éclairé et sage, le gouvernement avait tort. Si l'esprit public s'égarait, un gouvernement qui, en six ans de durée et de succès, s'était au sein de la prospérité publique aliéné l'opinion, ne pouvait avoir eu dans l'ensemble de prévoyance ni d'habileté. Sa chute aurait dû servir de leçon à ses amis.

Alors commença cette quatrième époque de la restauration à laquelle un homme d'esprit et de talent, plus fait pour bien servir un gouvernement que pour le diriger, M. de Martignac, a attaché son nom. Cette fois encore la réconciliation parut possible, et avec la réconciliation l'affermissement de toutes les institutions. Cependant l'œuvre était plus difficile qu'en 1819, mais le succès aurait pu être plus durable. La France se sentait très forte; elle avait conscience que le temps était pour elle. A mesure que la société politique se recrutait par des générations nouvelles, l'esprit qui l'animait devait se prononcer davantage. Au commencement de la restauration, le monde était rempli de témoins de la révolution. Les fautes et les revers, ou, pour tout dire, les crimes et les désastres leur avaient laissé parfois des passions assez vives, plus souvent des sentimens de découragement et de crainte. La répugnance pour les hommes et les idées d'ancien régime s'unissait à la défiance envers les hommes et les choses de la révolution; mais en 1828 le temps avait modifié les élémens de la société. A mesure que ceux pour qui *les temps qui ont précédé notre révolution étaient relégués dans l'histoire* entraient sur la scène, ils apportaient à leurs devanciers toute la force de la jeunesse et de l'espérance. La monarchie, si elle ne savait se concilier cette force, allait la rencontrer incessamment devant elle, chaque jour moins maniable, chaque jour plus puissante. S'il eût été donné au prince qui régnait alors de mourir sur le trône, il aurait d'année en année vu se développer cet esprit nouveau qu'il regardait comme son vieil ennemi, et qu'il se faisait gloire de n'avoir jamais compris. Charles X avait beaucoup plus d'esprit que ne lui en attribuait la commune renommée, de bons juges lui en ont trouvé même plus qu'à son frère; mais l'histoire prononcera tout autrement, et l'histoire sera juste. Ce roi aimable et spirituel, à la faute irrémédiable d'avoir en aversion à peu près toutes les opinions et tous les sentimens de son peuple, ajoutait l'irréparable inconvénient de n'avoir de sa vie conduit par lui-même une affaire de guerre, de diplomatie ou d'administration. Il était donc dans les conditions requises pour unir le plus mauvais système politique à la plus mauvaise exécution. Il semblait un de ces hommes prédestinés à porter à leur cause le coup mortel.

Grâce à lui, l'existence du ministère Martignac ne fut jamais prise que pour une trève. La royauté s'attacha à prouver qu'elle le supportait, mais ne le soutenait pas. Les ministres n'étaient d'aucune façon en mesure de se rendre forts par eux-mêmes et de s'imposer à la couronne. La confiance n'était nulle part. Cabinet, chambres, nation, le roi se défiait de tout. Ni sur le roi, ni sur les chambres, le cabinet ne pouvait compter. Les chambres suspectaient les intentions de la cour et la faiblesse du ministère. L'opinion publique n'était assurée que d'elle-même. Jamais aucune époque n'a été plus propre à préparer la chute d'un gouvernement. Plus qu'en 1789, s'il est possible, la France avait foi dans sa raison, dans sa volonté, dans sa force; certainement, plus qu'en 1789, elle jugeait la royauté hors d'état de lui résister longtemps; sans se proposer de la renverser, elle la croyait capable de se perdre, et elle était décidée à la laisser faire.

Ainsi s'explique la dernière époque de la restauration, celle où tout le monde vit avec une clarté parfaite se préparer jour par jour, heure par heure, une infaillible révolution.

Je me borne à indiquer l'événement. Que d'autres le décrivent et le jugent. Croire à la nécessité de le défendre serait à mes yeux manquer de respect à la France.

Il vaut mieux généraliser les questions, et, prenant la révolution de 1830 comme un des événemens du même genre auxquels doivent s'habituer les hommes du XIXe siècle, chercher à tempérer par des considérations toutes politiques soit l'âpreté des principes absolus, soit la vivacité des sentimens irréfléchis. En ce moment, les révolutions ne sont pas en faveur. Ceux qui en ont fait, ceux qui en vivent, tiennent le même langage que ceux qui en ont souffert. Dans l'affaiblissement général des convictions et des courages, on voudrait un refuge, une sauvegarde contre les grands mouvemens sociaux, et l'on se jette dans ces croyances de *statu quo* qui ne calment que l'inquiétude d'esprit, ou dans ces passions de repos à tout prix qui se persuadent qu'il suffit de craindre un danger pour le conjurer.

Il faut à la guerre une bonne cause et la victoire; mais il ne suffit point de supposer l'une et l'autre pour les avoir, et toutes les affirmations du monde ne créent rien de ce qu'elles signifient. Ce qu'il faut, c'est une réalité qui persuade les peuples, leur inspire la foi et le respect, c'est-à-dire la conviction qu'il y a là quelque chose d'indispensable à leur salut. Or comment une telle conviction peut-elle s'établir, si ce n'est par des preuves de fait? Comment inspirer le respect autrement qu'en le méritant et en l'obtenant? Ce sont choses si claires qu'on rougit de les redire. Ce qu'on appelle la légitimité s'acquiert comme elle se perd, car elle n'est et ne peut-être que l'inviolabilité reconnue. Il serait difficile de prouver qu'elle ait

jamais été autre chose. L'histoire est remplie d'événemens approuvés par la postérité qui témoignent à quelles conditions l'hérédité royale se maintient ou s'interrompt. Aujourd'hui surtout, et en vue de l'état de l'Europe, il serait étrange de faire une vérité absolue d'une pure convention politique. Non-seulement plus d'un royaume nous montre durables et prospères des violations de ce principe qu'on suppose éternel; mais là même où l'on se pique de le maintenir, on n'y réussit guère aujourd'hui qu'à la faveur des abdications, c'est-à-dire qu'on en dissimule les violations, même volontaires, par les apparences. Les abdications sont toujours imposées par une force majeure, celle au moins des événemens; elles ont pour la plupart au fond une origine révolutionnaire. Elles sont donc l'indirect aveu de la nécessité politique de contrevenir dans l'occasion à la règle de l'hérédité, et de s'en affranchir de manière ou d'autre. Exiger une renonciation ou exclure une dynastie sont des actes qui ne diffèrent que par la gravité, et qui, selon les cas, sont ou ne sont pas légitimes, mais enfin qui peuvent l'être; on l'admet, et tout est là. Lorsque des hommes très distingués ont soutenu que la révolution de 1830 aurait mieux fait de consacrer sur la tête d'un enfant le principe de l'inviolabilité royale, ils ont admis sans difficulté, et comme allant de soi, le fait préalable d'une double abdication. Dans l'état présent des sociétés, il est difficile en effet de ne point accepter comme inévitables, parfois indispensables, ces interruptions de l'ordre établi; mais parler après cela de principe inviolable et de droit sacré n'est plus possible dans la plupart des grandes monarchies de l'Europe. Les faits tout-puissans forcent ainsi les esprits les plus rétifs à reconnaître que les trônes sont d'institution humaine comme tous les autres moyens par lesquels les hommes ont tâché d'assurer le bien de la société, et que toutes les questions qui intéressent la royauté sont du ressort de la raison et de la politique. Les révolutions qui les décident sont, comme tous les actes des volontés humaines, justes ou injustes par elles-mêmes, et cela indépendamment des situations qu'elles changent et des prérogatives qu'elles déplacent. Il est toujours difficile, douloureux quelquefois, de discerner le droit véritable. Les temps où il est souvent séparé par le fait du droit traditionnel ou coutumier sont des temps laborieux pour les nations. Qui le sait mieux que nous? L'histoire racontera la longue succession des angoisses auxquelles la transformation irrésistible des sociétés modernes aura condamné les hommes de l'Europe depuis l'ère de 1789. Qui voudrait cependant échanger notre temps pour une de ces époques d'engourdissement social où les peuples ne se sentent pas vivre, et reçoivent leur destinée toute faite comme le cours des saisons?

CHARLES DE RÉMUSAT.

UN

PAYSAN TURC

DERNIÈRE PARTIE.

IX.

Une fois certain d'être bien accueilli dans la maison du paysan (1), Athanase y multiplia ses visites, et il ne tarda pas à y compter autant d'amis que le père de Benjamin avait de fils et de petits-fils. Quant à Mehemmedda lui-même, de nouveaux modèles d'instrumens d'agriculture, des semences de fruits étrangers, suffirent pour lui rendre nécessaires les conseils et la présence d'Athanase. Enfin les belles-filles de l'honnête cultivateur en vinrent aussi à s'intéresser au visiteur officieux qui leur ménageait l'occasion d'acheter à moitié prix tantôt des bas ou des gants de laine d'Angora, tantôt des étoffes nouvellement arrivées de Brousse, qui n'étaient en réalité que le rebut des manufactures de la Suisse. Un homme si habile en fait d'achats ne devait pas posséder à un moindre degré le génie de la vente : aussi le paysan lui avait-il confié le soin de placer à de bonnes conditions ses laines, son riz et tous les produits de sa terre. Ces marchés, où Athanase déployait réellement une admirable adresse, ne rapportaient cependant à Mehemmedda que la moitié à peine du revenu ordinaire de son travail. Quand le paysan hasardait une observation à ce sujet, Athanase lui répondait sans hésiter que

(1) Voyez la livraison du 15 novembre.

l'excédant de la somme reçue comptant lui serait payé en nature par tous les marchands de la ville, devenus ses débiteurs, et Mehemmedda s'abandonnait naïvement à cette illusion, qu'une démarche de sa part auprès des marchands pouvait dissiper d'un instant à l'autre; mais le vieillard, trop confiant, reculait sans cesse l'accomplissement de son projet de voyage à la ville, et Athanase se promettait bien de l'ajourner indéfiniment.

Ce qui avait amené Athanase chez Mehemmedda, c'est, je l'ai dit, l'espoir de gagner les bonnes grâces de Sarah. Toutefois le Grec était trop habile pour attaquer directement la belle veuve : il commença par vanter à la jeune mère la beauté et l'intelligence de son petit garçon. Ne fallait-il pas à cet enfant si bien doué un guide éclairé qui prît soin de sa jeunesse? Le laisserait-on végéter dans l'ignorance et dans la grossièreté? Ressemblerait-il aux habitans de la campagne ou à ceux de la ville? — Sarah était ainsi amenée à comparer involontairement les rustiques populations qui l'entouraient avec la société de Constantinople, dont elle regrettait sans cesse les mœurs élégantes. Elle se demandait avec tristesse si le fils de son cher Osman était irrévocablement condamné à mener la vie d'un paysan. Athanase comprit bientôt le trouble que les éloges donnés au fils provoquaient chez la mère, et il sut l'exciter encore par d'adroites insinuations. Il saisit enfin un moment favorable pour s'offrir à élever lui-même le fils de Sarah, à orner ce jeune esprit des trésors d'instruction qu'il prétendait avoir recueillis dans le cours de son orageuse existence. Un moment interdite, Sarah ne put opposer aux ouvertures d'Athanase que de faibles objections. Elle ignorait, disait-elle, si ses parens seraient assez riches pour payer à leur juste valeur des leçons si précieuses. Athanase ne demanda pour prix de ses peines que l'amitié de la jeune veuve, et celle-ci ne répondit qu'en portant respectueusement la main du Grec à ses lèvres. Un moment déconcerté par cette naïve démonstration, Athanase se remit bien vite, et son regard s'arrêta sur Sarah avec une expression tellement protectrice et paternelle, que la pauvre femme ne put concevoir aucune défiance. S'il lui avait adressé la parole avec l'accent de la tendresse et du dévouement, la belle veuve eût pu s'alarmer; mais du moment que l'officieux Grec prenait avec elle les manières d'un protecteur et d'un maître, quelle raison avait-elle de le redouter?

En peu de temps, Athanase devint l'oracle de la famille. On le consultait sur toute chose, sur le moment propice aux semailles et à la récolte, sur la manière de tondre les chèvres et de soigner le bétail, sur les variations du temps, sur le prix des denrées, sur l'emploi de l'argent, sur la santé des femmes et des enfans. Toute

la maison prenait un air de fête dès qu'on entendait résonner le pas de son cheval. Les mets les plus délicats, les fruits les plus exquis, le café de Moka et le tabac de Latakié, tout ce qui faisait l'orgueil ou la jouissance de Mehemmedda et des siens lui était prodigué. Qui l'eût vu ainsi entouré, choyé, fêté par cette honnête et simple famille, l'eût pris sans doute pour un protecteur généreux, pour le fondateur désintéressé de ce bonheur et de cette prospérité domestique. Pour être juste même envers Athanase, j'avouerai qu'il rendit à la famille de Mehemmedda des services réels, qu'il donna tantôt à l'un, tantôt à l'autre, plus d'un bon conseil. Cette intimité l'enrichissait néanmoins au-delà de ce qu'on pourrait supposer. Non-seulement il vivait, ainsi que son cheval, aux dépens de Mehemmedda aussi souvent et aussi longtemps qu'il le voulait, mais j'en ai assez dit sur lui pour qu'on se rende compte du prix qu'il mettait à son rôle de négociateur universel. Mehemmedda ne vendait ni n'achetait une livre de farine, une poignée de sel, une botte de paille, une peau de martre, qu'Athanase ne se réservât le quart, la moitié, les trois quarts du prix arrêté entre le vendeur et l'acquéreur. Il avait repoussé l'idée d'accepter des émolumens pour l'office de précepteur du petit Osman, mais il acceptait sans scrupule tous les présens qui lui étaient offerts par la famille reconnaissante. Ce n'est pas pour tout le monde, disait-il souvent, ce n'est pas pour tout le monde que j'exercerais ainsi ma patience à instruire un enfant sans recevoir de récompense; mais grâce à Dieu la cupidité n'a jamais été mon défaut. L'argent ne me manquait pas jadis, et je l'ai répandu autour de moi, sans jamais compter, jusqu'à ce que je me sois vu à sec : maintenant que je n'ai plus d'argent à donner, je prodigue mon temps et mes connaissances avec le même plaisir. — Et chacun admirait ce grand cœur et cet aimable esprit, qui faisait et disait les choses autrement et mieux que tout le monde.

Qu'en pensait Sarah, et quelle part occupait-elle dans les projets de l'habile aventurier? Athanase, on le sait, n'était rien moins que jeune et beau : une Européenne eût même trouvé ridicule cet homme à la chevelure orangée et aux vêtemens rapiécés; mais nulle part je n'ai vu la beauté aussi peu recherchée ni aussi mal appréciée qu'en Orient. Une femme de quinze ans éprise d'un vieillard de quatre-vingts est un spectacle qui n'étonne personne, et un tout jeune homme épousera une femme assez âgée pour être sa grand'mère sans éprouver la moindre répugnance et sans se rendre ridicule. J'ai vu bien des hommes mariés à plusieurs femmes, et jamais je n'ai remarqué que la plus belle fût la préférée. Ni l'âge ni la laideur d'Athanase ne pouvaient donc être comptés comme préservatifs contre l'amour qu'il s'efforcerait d'inspirer, et pour le coup sa résolution était bien arrêtée

de se faire aimer de Sarah. Il imagina d'abord de la traiter en maître attentif et bienveillant, mais impérieux, de l'accoutumer petit à petit à la soumission et à l'obéissance, de ne pas lui laisser concevoir la possibilité de la révolte ou de la résistance, et une fois établi sur ce pied, de disposer d'elle comme le maître dispose de son esclave. Ce plan de campagne échoua. Sarah exécutait en silence tous les ordres qu'Athanase lui donnait pour constater son empire, mais elle s'arrangeait de façon à paraître devant lui assez rarement pour ne pas être trop exposée à subir son ascendant. Athanase avait oublié que Sarah n'avait point passé par l'esclavage pour arriver à la couche nuptiale, et que le rôle du maître n'était pas associé dans ses souvenirs avec ceux de l'amant ou de l'époux. Il changea donc son plan d'attaque et prit l'attitude d'un esclave soumis; il redoubla de soins pour le petit Osman. — Cet enfant a une intelligence extraordinaire, disait-il à la jeune mère, et si vous me confiez entièrement sa direction, je vous promets d'en faire un grand homme; mais il faut que personne ne se place entre lui et moi. Je l'aime comme s'il était mon fils, et je ne suis jamais aussi heureux que lorsqu'il est auprès de moi. — Athanase ne laissait échapper non plus aucune occasion de faire montre de sa prétendue science médicale. — Qu'a donc Osman aujourd'hui? disait-il par exemple. Je suis sûr qu'il a la fièvre. Eh! mon Dieu oui, et une forte fièvre encore. Que lui donnez-vous quand il a la fièvre? — Mais... rien, répondait Sarah. — Est-il possible! — Hélas! effendi, reprenait la mère confuse et alarmée, que pouvons-nous faire? que savons-nous? Nous ne sommes que de pauvres Turcs! — Allons, allons, ce ne sera rien, disait Athanase avec une superbe assurance, je suis arrivé à temps. Et le Grec tirait de sa poche un papier contenant quelques-unes de ses fameuses pilules qu'il faisait immédiatement avaler au pauvre enfant. Il promettait une guérison instantanée, et sans craindre de se tromper, puisque la maladie n'existait que dans sa fertile imagination; mais la reconnaissance de Sarah était aussi vive pour ces bienfaits imaginaires qu'elle l'eût été pour des services réels.

Faut-il le dire? Sarah ne voyait pas sans une vague satisfaction d'amour-propre cet homme si généralement admiré et redouté, cet homme dont la supériorité n'était contestée par personne, s'occuper constamment d'elle et des siens, passer à ses côtés des heures et des journées. Athanase lui parlait des pays étrangers, des mœurs bizarres qu'il y avait remarquées, des aventures et des périls qu'il avait bravés. C'était l'éternelle scène d'Othello et de Desdémone qui se jouait sous les arbres séculaires d'une vallée de l'Asie-Mineure, avec cette différence que Desdémone n'était pas une grande dame oubliant le monde entier pour s'attendrir aux récits du More, et que le More

lui-même n'était ici qu'un habile aventurier qui n'éprouvait nul embarras à raconter des exploits imaginaires. Athanase possédait quelque instruction acquise pendant son séjour en Europe, et se composait des doctrines scientifiques assez curieuses avec les souvenirs de ses conversations ou de quelques lectures superficielles. Ce qu'il savait était peu de chose, mais il n'en fallait pas beaucoup pour intéresser et surprendre un esprit naïf et inculte comme celui de Sarah. Cueillait-elle une fleur, Athanase lui débitait gravement quelques notions banales de botanique. Le temps se couvrait-il de nuages, Athanase se mettait d'un ton solennel à discourir de météorologie. Quelquefois même, à la vue d'un ciel étoilé, il faisait à Sarah tout un cours d'astronomie, où son éloquence pittoresque se déployait à l'aise. Sarah se sentait transportée dans un monde nouveau, un monde d'enchantemens et de prodiges; tout dans la nature lui semblait renfermer de sublimes mystères, et elle eût voulu ne jamais se séparer de celui qui pouvait seul les lui révéler. Aimait-elle Athanase? Non sans doute, mais elle s'habituait à invoquer en toute occasion son omniscience. Sans cesse elle repassait dans sa mémoire les brillans récits d'Athanase, et pourtant elle éprouvait aussi parfois des mouvemens d'aversion et de frayeur en réfléchissant à l'étrange influence que cet homme, un chrétien, un Grec, avait prise sur elle. Fallait-il que son image fût toujours présente à sa pensée? Fallait-il que ce souvenir impur se mêlât à toutes ses affections? Que deviendrait-elle s'il s'éloignait jamais, et ne pouvait-il pas un jour demander à Sarah de partir avec lui? L'image de Benjamin lui apparaissait alors, et des sentimens confus et douloureux s'éveillaient dans son âme. Durant les premières semaines qui avaient suivi son départ, elle ne s'était préoccupée que du changement apporté par ce départ même à l'avenir de sa fille; mais depuis qu'Athanase s'était en quelque sorte emparé d'elle, Benjamin ne s'offrait plus à son imagination troublée que comme un défenseur et quelquefois comme un juge sévère et irrité. Que dirait-il s'il la voyait ainsi dominée par un Grec? Comprendrait-il l'espèce de fascination exercée sur elle, l'attrait que lui inspiraient ces récits surprenans et ces explications merveilleuses? ou bien ne verrait-il dans tout cela qu'un faux et misérable prétexte à une intrigue criminelle? Et en se posant cette question, Sarah sentait le sang lui monter au visage et son cœur battre avec violence, car les leçons d'Athanase, certaines de ses leçons du moins, avaient été pour elle le fruit défendu; elles lui avaient donné la science des choses qui font rougir.

La veuve d'Osman ne s'expliquait que trop bien maintenant les bizarreries du caractère de Benjamin, et cette découverte lui causait une émotion à la fois douce et pénible, mais entièrement diffé-

rente de celle qu'elle éprouvait en voyant Athanase ou en songeant à lui. Plus d'une fois aussi, en regardant ce front sombre, ce visage flétri, elle s'était tout à coup souvenue des grands yeux noirs, tantôt si doux et si tristes, tantôt si fiers ou si brillans de gaieté, du teint si uni, des formes si grêles, mais si gracieuses de Benjamin, et un trouble singulier s'était emparé d'elle. Athanase en réalité avait travaillé à son insu en faveur de son rival. Sarah savait, grâce à lui, qu'une femme à vingt-six ans n'est pas vieille dans les quatre parties du monde, que les mariages conclus dès le berceau ne sont pas pour cela décrétés dans le ciel, et qu'une jeune fille de onze ans, au lieu d'être une femme, n'est véritablement qu'une enfant.

Athanase devinait cette révolution; il l'avait prévue, et il se promettait d'en tirer parti. Comment? C'est ce qu'il n'avait pas encore arrêté. Se contenterait-il de faire de Sarah sa maîtresse? Ce projet avait un défaut capital. Grec, ou, si on le préfère, poète malgré ses vices et ses bassesses, Athanase aimait à se lancer dans les entreprises dont le but se perdait dans les nuages. Le proverbe vulgaire : « un bon tiens vaut mieux que deux tu l'auras, » n'eût jamais été pris pour devise par l'ex-banquier. Non-seulement il préférait l'avenir au présent, mais c'étaient les brouillards de l'avenir qu'il chérissait par-dessus tout, parce qu'il pouvait élever derrière ces voiles les plus magnifiques constructions. Disposer en maître des biens de Mehemmedda, c'était à coup sûr pour Athanase, qui ne possédait pas un sou vaillant, un grand progrès vers la prospérité; mais Athanase n'eût jamais su s'en contenter. D'ailleurs était-il bien prudent pour un Grec et un raïa d'entretenir des relations amoureuses avec une musulmane dans une campagne à quelques lieues d'une petite ville, c'est-à-dire là où nul secret n'est gardé, où tout se sait, se répète et se commente, dans une province où le fanatisme religieux existe encore avec toute sa férocité? Athanase aimait beaucoup les aventures, mais il préférait les moins dangereuses.

Le second projet était plus en harmonie avec les instincts à la fois timides et aventureux du Grec : enlever Sarah ou se faire suivre par elle à Constantinople, c'était s'assurer peut-être la faveur d'un prince régnant qui leur distribuerait à pleines mains l'or et les pierreries! Feraient-ils ou feindraient-ils d'avoir fait quelque découverte extraordinaire qui, célébrée par des journaux achetés, les mènerait tout droit à la fortune? Vendraient-ils à des spéculateurs confians une mine de diamans en Asie-Mineure, et s'arrangeraient-ils pour en toucher le prix à l'avance? Offriraient-ils à une congrégation religieuse l'honneur de leur conversion? L'arène était vaste, illimitée, telle qu'il la fallait à l'esprit entreprenant d'Athanase; mais on est forcé de reconnaître que ces brillans desseins étaient à peu près

inexécutables. Comment enlever Sarah sans avoir toute la province à sa poursuite? comment la cacher à Constantinople, ne fût-ce que le temps nécessaire pour se préparer à un plus long voyage? Où trouver les premiers fonds indispensables à l'exploitation d'un plan industriel? Tout ce qui semblait s'opposer à l'exécution de son projet ne faisait, à vrai dire, que le rendre d'autant plus cher à Athanase, dont le naturel tendait plutôt à la spéculation qu'à l'action. Heureusement pour Sarah, ce fut à cette dernière combinaison qu'il s'attacha, en rejetant la première, dont la réussite eût amené la perte irréparable de la pauvre enfant, avec la ruine de la prospérité si laborieusement acquise par Mehemmedda et sa famille.

X.

Que devenait pourtant Benjamin? La trahison d'Athanase lui avait été bientôt révélée, et il s'était vu subitement dépouillé de son argent, privé de sa liberté et forcément séparé de tous ceux qu'il aimait. C'était une forte et grande leçon que recevait Benjamin. Le monde lui apparaissait tout à coup sous un aspect complétement nouveau. Il avait parcouru en quinze jours cent fois plus de pays qu'il n'en avait vu dans tout le cours de sa vie antérieure. Il entendait résonner autour de lui des langages inconnus; il voyait les types nouveaux de races étrangères; il s'initiait à des usages et à des croyances dont il n'avait jamais conçu la moindre idée; il se sentait comme transporté dans des sphères mystérieuses et enchantées. Un doute immense, universel, s'empara bientôt de lui : il étouffa tous ses autres sentimens, sans en excepter les regrets et l'indignation. Rêvait-il ou veillait-il? avait-il réellement passé les dix-sept années de sa vie sans sortir de l'étroite vallée qui occupait si peu de place sur la terre? Le monde n'était-il pas exclusivement peuplé de musulmans? Y avait-il en dehors de l'empire ottoman de grands pays et de grandes nations, de belles et de bonnes choses, du bonheur et de la vertu? En même temps que ce doute infini, une soif inextinguible d'apprendre et de connaître s'éveilla en lui; il oublia qu'il avait espéré se trouver un beau matin général en chef ou même grand-vizir, et qu'il n'était qu'un simple soldat, exposé à la bastonnade et fort peu certain de parvenir seulement au grade de sergent. Que lui importait? Il venait d'entrevoir des mondes nouveaux et merveilleux; il voulait en mesurer l'étendue, en sonder les profondeurs, en admirer les magnificences. Dès-lors on ne le vit plus que dans la société des officiers francs. Il questionnait chacun et toujours, s'évertuant à apprendre les langues étrangères. Ses nouveaux camarades, s'amusant de son ardente curiosité, essayèrent plus d'une

fois de l'enivrer avec des liqueurs fortes pour jouir du spectacle d'un musulman ivre; mais ils échouèrent. Rien n'avait d'attrait pour Benjamin que la recherche de notions nouvelles. Tout son passé était concentré pour lui dans un seul souvenir, et ce souvenir était celui de Sarah.

Le jeune soldat écoutait avidement les récits d'aventures, d'intrigues et d'amours que ses camarades échangeaient journellement autour de lui, et le jeune volontaire en vint sans peine à comprendre que la sorcellerie dont il s'était cru l'innocente victime n'avait rien de diabolique. Cette découverte le transporta de joie; il n'avait donc nul besoin de fuir l'enchanteresse; le mariage était un remède bien plus facile et plus doux, et son bonheur ne dépendait que de lui. Telle fut d'abord sa pensée; mais plus tard, et en fréquentant une société plus éclairée que celle des drogmans et des sous-officiers de son corps, il découvrit que les mots *amour* et *bonheur* n'avaient pas pour toutes les âmes la même signification. Il comprit que l'amour n'obéissait pas au commandement, qu'il existait un bonheur dont il n'avait jamais eu l'idée, qu'aucun trésor ne pouvait acheter, et qui consistait à être aimé non moins qu'à aimer. A peine eut-il compris ce bonheur nouveau, qu'il lui parut mériter seul ce nom si beau, et qu'il éprouva un désir ardent de le goûter. Les récits d'événemens où une femme jouait le principal rôle, les éloges donnés devant lui au caractère et aux vertus d'une femme le plongeaient dans une sorte d'extase. Il était de ceux qui ont besoin d'aimer au-dessus d'eux-mêmes, et le choix que son cœur avait fait involontairement de celle qu'il s'était accoutumé à regarder comme sa belle-mère témoignait assez de cette disposition de son cœur. Lorsqu'enfin le premier rayon de lumière eut pénétré dans son âme, lorsqu'il comprit qu'il aimait et que l'objet aimé était une femme raisonnable et sensible, il s'abandonna à des transports de joie qui étonnèrent singulièrement ses camarades. Il voyait clair devant lui, dans son avenir; toutes ses agitations s'évanouissaient à tout jamais : il épouserait sa belle-sœur, il la conduirait là où son mérite serait apprécié; il lui rendrait les leçons qu'il en avait reçues dans son enfance; il s'instruirait pour l'instruire, et il la formerait à l'image de ces héroïnes célèbres dont ses rêves étaient remplis. Mais l'aimerait-elle? Lorsqu'il se posa pour la première fois cette question, Benjamin fut saisi d'un tremblement nerveux si violent, qu'il dut s'asseoir pour ne pas tomber. Pourquoi ne l'aimerait-elle pas? Benjamin cependant voulait être aimé de cet amour nouveau qu'il avait longtemps éprouvé sans le comprendre, et qu'il chérissait comme un trésor depuis qu'il le comprenait. Cet amour-là, serait-il assez heureux pour l'inspirer à Sarah?

Le sort voulut que son régiment fût appelé à Constantinople. Les Anglais, les Français et les Piémontais y affluaient en ce moment. Benjamin ne fraya qu'avec les Européens, et négligea complétement ses compatriotes. En peu de temps, il apprit suffisamment de français, d'anglais et d'italien pour lire assez couramment les ouvrages écrits dans ces trois langues. Il se livra aussitôt à l'étude avec une ardeur fébrile. Les sciences exactes et naturelles le charmaient outre mesure; mais ce qui le passionnait par-dessus tout, c'était une certaine partie de la morale d'Occident. Tout ce qui se rattachait à la condition des femmes dans la société des chrétiens et au sentiment d'honneur chez les hommes lui semblait dicté par une voix divine. Il portait la tête plus haute, et ne rougissait plus depuis qu'il avait compris les lois de l'honneur et reconnu qu'il était assez bien doué pour les suivre. Le mépris dû au lâche et à la lâcheté, le déshonneur et la honte qui accompagnent le mensonge et la fraude, le respect que personne ne refuse au courage et à la loyauté, cela formait pour Benjamin un code suprême, répondant aux secrets instincts qui l'avaient tourmenté dès son enfance. D'éblouissantes clartés pénétraient dans la nuit de sa conscience, dans ces épaisses ténèbres qui avaient failli plus d'une fois le rendre fou. Celui qui eût rencontré Benjamin dans les rues de Péra dix mois après son arrivée à Constantinople n'eût certes pas reconnu le jeune garçon fantasque, ignorant et irritable, qui faisait pleurer sans cesse sa future épouse et sa belle-mère. Il avait grandi de toute la tête, son teint avait pris le coloris de la santé. Ses yeux, toujours beaux, mais jadis effarés et hagards, rayonnaient maintenant de la douce satisfaction que procurent aux nobles âmes la connaissance de leur devoir et la certitude de l'avoir rempli. Mince et agile, sa taille avait pourtant une certaine dignité. On ne savait trop, en le voyant pour la première fois, à quelle race il appartenait. Malgré certains traits qui révélaient une origine asiatique, on ne pouvait reconnaître dans Benjamin ni un Grec, ni un Arménien, ni un Osmanli!... Et pourtant c'était un Osmanli, mais un Osmanli du XIXe siècle, un *jeune Turc,* un de ces hommes comme il en naît aux époques de crise et de transformation chez les nations qui ne sont pas condamnées à périr.

Benjamin s'était créé de nombreuses relations dans la société franque de Péra, et ses supérieurs, qu'il rencontrait dans plusieurs maisons, le traitaient avec bienveillance, comme ils eussent traité leur égal, quoiqu'il ne fût encore que caporal. Un jour qu'il était allé rendre visite à la femme de son colonel, il entendit plusieurs officiers, Polonais de naissance, mais au service de la Porte-Ottomane, parler en plaisantant, et avec mépris, du défaut d'ardeur guerrière qu'on remarquait chez le soldat turc. Ces messieurs igno-

raient que Benjamin pût les entendre, et ils racontaient force anecdotes dont la morale était toujours que le Turc est naturellement poltron. Benjamin resta triste pendant toute la soirée, et il se retira de bonne heure en se plaignant d'une migraine. Le lendemain, la gaieté ne revint pas, et le séjour de Constantinople lui fut bientôt si odieux, qu'il obtint non sans peine d'être envoyé sur les frontières de la Géorgie, dans un régiment qui était destiné à secourir la ville de Kars, et qui n'avait pas encore réussi à traverser l'étroit espace qui sépare les montagnes de la Géorgie et de la Circassie de l'extrémité de la Mer-Noire.

Lorsque Benjamin rejoignit son nouveau régiment, il le trouva opérant sa retraite des environs de Kars, que les Russes avaient prise, à travers quelques districts de la Géorgie, y commettant des actes de cruauté gratuits, et excitant jusqu'à la fureur le ressentiment et l'indignation de populations belliqueuses et vindicatives. Il assista à d'horribles scènes de carnage, et il ne fut pas tout d'abord fort bien accueilli par ses camarades, auxquels la douceur et la générosité de son caractère faisaient l'effet d'un reproche, ou tout au moins d'un blâme indirect. On l'appelait tour à tour *devriche* (1), *papas*, *jacoubi* (juif), *fellah*, ce qui, dans le jargon du soldat turc, veut dire plus ou moins clairement *lâche* et *hypocrite*. L'un des officiers polonais qui avaient médit des soldats osmanlis en présence de Benjamin se trouvait faire aussi partie du même corps, et souriait dédaigneusement lorsqu'on lui rapportait quelque trait d'humanité dont Benjamin s'était rendu coupable. Benjamin souffrait cruellement; mais, il faut l'avouer, il n'était pas encore assez avancé en civilisation pour connaître le moyen d'imposer silence à ses détracteurs, ni peut-être pour l'employer, s'il l'eût découvert. Il n'eût jamais songé que ces jeunes gens si amoureux de la bravoure, si dédaigneux pour la timidité, ne cesseraient de le plaisanter que si la plaisanterie devenait dangereuse.

Un jour pourtant le sort le favorisa. Benjamin marchait à l'avant-garde, le long d'un étroit défilé que dominaient de deux côtés des rochers abrupts, élevés et superposés les uns aux autres comme des rochers d'opéra, c'est-à-dire de façon qu'il fût possible à un bon nombre d'hommes armés et même de cavaliers de s'y tenir complétement cachés. Cette fois comme toujours, les Géorgiens avaient été avertis à l'avance de la marche du régiment turc, de l'heure à laquelle il traverserait le défilé, du nombre d'hommes qui le composaient, des malades qu'il traînait à sa suite, etc. Les malades et les

(1) On me pardonnera de me conformer, pour l'orthographe de ce mot, à la prononciation orientale, et d'écrire *devriche* au lieu de *derviche*.

blessés étaient placés pêle-mêle dans des paniers sur des mulets. entre le corps d'armée et l'arrière-garde: mais, soit que les soldats composant l'arrière-garde eussent émigré séparément ou en petits détachemens vers le centre, soit pour toute autre cause, le fait est qu'avant d'entrer dans le défilé, les malades et les blessés se trouvaient former eux-mêmes l'arrière-garde. Déjà la tête de la colonne sortait du défilé et débouchait dans la plaine, se félicitant que le secret de la marche eût été si bien gardé, et que les terribles rochers ne recélassent aucune bande géorgienne, lorsqu'un coup de fusil, parti on ne sait d'où, abattit un mulet chargé de malades. Des gémissemens répondirent au coup de fusil, mais c'étaient de faibles gémissemens, et le coup de feu était parti d'un enfoncement si peu sonore, que les soldats déjà parvenus dans la plaine ne pouvaient l'entendre. Les agresseurs décidèrent sur-le-champ qu'ils tomberaient sans faire de bruit sur les blessés pour les dépouiller, s'emparer de leurs montures, les massacrer ou les épargner selon l'occasion. A peine les malheureux comprirent-ils le danger qu'ils couraient, que tous appelèrent d'une voix mourante leurs compagnons valides. En vain les féroces Géorgiens les menaçaient de la mort, s'ils ne se renfermaient dans un silence absolu, en vain plusieurs de ces menaces furent-elles exécutées : les morts ne criaient plus, mais les mourans n'en criaient que plus fort, et les assaillans exaspérés commençaient à faire main basse sur le convoi tout entier, sans perdre plus de temps en vaines recommandations. Cependant quelques cris étaient parvenus aux oreilles des soldats défilant dans la plaine. Les officiers de l'avant-garde s'aperçurent alors que le bataillon destiné à protéger les blessés avait rejoint le corps principal, au lieu d'escorter le convoi. On apprit en même temps que les blessés venaient d'être abandonnés sans défense aux montagnards, qui avaient commencé à les massacrer. Un cri, poussé d'abord par un petit nombre, retentit : « Sauvons nos frères! » Ce cri ne tarda pas à trouver des échos, et les Turcs, entraînés par leurs chefs, vinrent disputer aux Géorgiens le convoi que, dans un moment de coupable insouciance, l'arrière-garde avait abandonné.

Benjamin déploya dans cette affaire un courage héroïque. On le vit constamment au plus fort du combat, se précipitant au-devant de tous les coups qui menaçaient l'un de ses camarades. Son sang coulait déjà de deux blessures, qu'il ne s'en apercevait pas. Le Polonais qui avait parlé si légèrement devant Benjamin du courage des Osmanlis était aussi dans la mêlée, où il se comporta en brave, mais non pas avec cet élan d'enthousiasme qui décide le succès. Il calculait, examinait, mesurait ses forces, ses moyens, et malgré toutes ces précautions il se vit bientôt dans le plus grand danger.

Quatre Géorgiens l'avaient attaqué à la fois. Il se défendait admirablement, mais ses forces commençaient à s'épuiser. Pendant que trois Géorgiens l'attaquaient de face, le quatrième s'était jeté légèrement de côté, puis il avait fait un pas en arrière, et levait déjà son poignard pour frapper le Polonais, lorsque Benjamin, que le danger attirait, comme l'eau attire le chameau du désert, s'élança au secours de son camarade, et commença par terrasser le rusé Géorgien. Les assaillans abandonnèrent aussitôt le Polonais pour tomber sur Benjamin, mais ils rencontrèrent une vaillante résistance et durent se décider à la retraite. En ce moment même, le combat finissait à l'avantage des Turcs, et Benjamin, que l'officier polonais venait de proclamer son sauveur, put se dire avec une légitime fierté qu'il avait pour sa part largement concouru au succès. C'est ce que reconnurent d'ailleurs les chefs de la colonne, qui le félicitèrent chaudement sur son courage et le promurent au grade de *iuz-bachi*. A la fin de cette journée mémorable, Benjamin se sentit comme transformé; il était désormais possédé de cet amour du péril, de ce besoin de nobles émotions, qui sont le propre des âmes courageuses et des natures vraiment fortes.

A dater de ce jour aussi, les occasions de manifester ces instincts généreux ne manquèrent pas à Benjamin. Y avait-il une mission dangereuse à remplir, Benjamin en était chargé. On le plaçait tour à tour à l'avant-garde, à l'arrière-garde ou au centre, selon la position de l'ennemi. Loin de s'en plaindre, Benjamin n'était jamais plus content que lorsque la fusillade résonnait à ses oreilles et que les balles sifflaient autour de sa tête. Son cœur battait de joie, ses yeux lançaient des flammes, et il enviait ceux de ses camarades que la mort saisissait au milieu de l'ivresse des combats, qu'il voyait tomber à ses côtés, le sourire du triomphe sur les lèvres. Ces camarades-là n'étaient peut-être pas très nombreux; mais quand on est emporté, comme l'était alors Benjamin, par l'enthousiasme, le jugement le plus net s'obscurcit, et l'on aperçoit des sourires sur les lèvres les plus douloureusement contractées, de même que les sons les plus discordans se changent pour l'oreille enivrée en une musique de fête.

Cette brillante série de combats eut une fin cependant. La guerre était terminée. Le corps dans les rangs duquel servait Benjamin regagna Constantinople. Hélas! le jour du retour et du repos, si beau pour la grande majorité des soldats, fut des plus tristes pour le pauvre Benjamin. Le jeune héros s'aperçut pour la première fois que ses jambes étaient raides et douloureuses; le lendemain amena une autre découverte : son bras droit n'exécutait guère que la moitié des mouvemens exécutés par le bras gauche. A quelques jours de

là, une toux accompagnée d'oppression se déclara. Enfin, quand Benjamin se vit installé avec son régiment dans la capitale de l'empire, il était perclus de tous ses membres, menacé de pulmonie, atteint d'une maladie de foie, et souffrait d'un ébranlement au cerveau, le tout ayant éclaté le lendemain du danger.

Les Turcs, grands et petits, ne sont ni ingrats ni insensibles. La maladie de Benjamin ne lui fit perdre aucun des avantages que son mérite lui avait valus. Il fut nommé *koulassy* (major), et reçut un congé de trois mois pour aller rétablir sa santé dans son pays natal. En Europe, une promotion n'a souvent d'autre résultat qu'un changement dans l'uniforme et dans le traitement. En Orient, la promotion de capitaine à major transforme l'homme presque en entier. Un capitaine turc est un pauvre diable marchant à pied, jouissant des misérables appointemens de cent vingt ou cent trente piastres par mois (vingt-cinq francs à peu près), partageant le logis et la gamelle du soldat, s'il ne préfère coucher à la belle étoile et vivre de pain sec. Un major est un tout autre homme. Il a touché le premier échelon de cette prodigieuse échelle en diamans des fonctions publiques de l'Orient, dont chaque degré est couvert d'or, de palais, de jardins, de houris terrestres, etc. Jadis, au sommet de cette prestigieuse échelle, on trouvait presque toujours le cordon; mais aujourd'hui la plus éclatante disgrâce se résume dans un exil qui laisse au disgracié la libre disposition de ses trésors et la faculté même d'en acquérir de nouveaux. Tel est l'heureux résultat de l'adoucissement des mœurs.

Mais où donc m'égaré-je? Benjamin n'est disgracié ni d'après l'ancienne, ni d'après la nouvelle méthode; tout au contraire il fait aujourd'hui le premier pas dans la voie des honneurs, et je n'ai qu'à expliquer brièvement ce qu'il faut entendre par cette première station. Un major turc est un officier supérieur; il peut ajouter à son nom le titre de bey. Il est censé posséder quatre chevaux, puisqu'il reçoit de l'état des rations calculées en conséquence. Il a une suite, c'est-à-dire un ou deux palefreniers qui l'accompagnent à pied, lorsque lui, le major, chevauche à travers les rues de Stamboul ou de Pera. Il a un *tchiboukdj* (allumeur de pipe) qui le suit de même, son long tuyau en bois de jasmin posé sur l'épaule, comme un fusil sur celle du soldat. Il a un *kaïvédj* (verseur de café) et quelques autres domestiques, dont la presque unique occupation est d'escorter le maître dans ses courses et de passer le reste du temps à dormir, manger, boire et fumer. Voilà ce qu'est un major en Turquie, et voilà ce qu'était devenu le fils de Mehemmedda, le paysan natolien : un grand personnage, comme vous voyez, jouissant de tous les priviléges du rang et de la fortune, y compris la fa-

culté d'emprunter indéfiniment de l'argent à tous les Juifs, Arméniens et Grecs de l'empire, dont la lâcheté naturelle n'est pas rassurée par vingt années d'un régime libéral, et qui n'ont pas encore osé se dire qu'ils peuvent aujourd'hui, sans mettre leur précieuse existence en péril, refuser de prêter leurs trésors aux plus grands pachas du monde.

XI.

Le jour même où Benjamin obtenait son congé et le titre de major, il entrait en pleine convalescence. Aussi une semaine s'était à peine écoulée depuis sa nomination, que le jeune paysan, devenu bey, reprenait gaiement le chemin de sa vallée natale, qu'il avait quittée triste et inquiet dix-huit mois auparavant. Il était bien changé. Les énergiques et sérieux instincts que Benjamin avait apportés de ses montagnes avaient aisément triomphé des influences délétères sous lesquelles son frère Osman avait succombé. Dupe en premier lieu d'Athanase et en butte plus tard aux mauvais traitemens de ses camarades, le jeune fils de Mehemmedda n'en sortait pas moins vainqueur des pénibles épreuves qui avaient marqué sa première rencontre avec les réalités de la vie. Son intelligence s'était rapidement développée, comme se développeraient tant d'intelligences que l'état présent de la société orientale condamne à sommeiller incultes, et qui n'attendent peut-être pour s'épanouir avec puissance qu'une impulsion favorable. Benjamin ne voyait pas moins clair maintenant dans son cœur que dans son esprit. Il savait qu'il aimait depuis sa plus tendre enfance, et il se disait tout bas qu'il n'était pas haï; cependant il ne voulait former aucun projet d'avenir avant d'avoir revu Sarah, avant d'avoir obtenu d'elle une réponse sincère. De la décision de la belle veuve allait dépendre la destinée du jeune bey. Il se marierait avec Sarah, qui le suivrait à Constantinople, et alors il voyait s'ouvrir devant lui toute une perspective d'indicibles félicités, ou bien il retournerait seul et sans murmurer vers la capitale, où l'accomplissement des austères devoirs du chef militaire l'occuperait exclusivement. L'idée d'épouser la fille de Sarah, la petite Attié, ne lui vint pas même à l'esprit. Il n'y avait plus pour lui dans ce monde qu'une seule femme, et cette femme était Sarah. Benjamin était bien véritablement amoureux, et l'amour qui était entré dans son cœur n'était ni oriental, ni occidental; c'était l'amour de tous les pays et de tous les temps. Quelquefois il se demandait tristement s'il était encore attendu sous le paisible toit qui abritait sa famille, qui abritait Sarah. Ne le croyait-on pas mort? ne l'avait-on pas oublié? Le

long veuvage de Sarah n'avait-il pas pris fin? Si Benjamin essayait de se rassurer en se disant que chacun la considérait comme une vieille femme, il ne pouvait retenir un sourire mélancolique en se représentant une belle femme de vingt-cinq ans sauvegardée par ce seul préjugé, et il tremblait en songeant aux mille circonstances qui pouvaient guérir l'aveuglement de ses voisins, ou amener dans la vallée quelque étranger plus clairvoyant qu'eux. Pourquoi toutes ses lettres étaient-elles demeurées sans réponse? Benjamin se posait cette question cent fois par jour sans jamais y trouver de solution satisfaisante. Le fait est qu'Athanase avait intercepté toutes les épîtres de Benjamin à ses parens, non toutefois sans les avoir lues et avoir pris connaissance de la transformation prodigieuse qui s'était opérée à l'avantage de son ancienne victime. Depuis quelque temps seulement, Athanase ignorait le sort de Benjamin, car Benjamin, découragé par le silence de ses parens, avait renoncé à toute correspondance. Ni sa promotion au grade de capitaine et à celui de major, ni ses blessures et la nouvelle de son prochain retour n'étaient parvenues aux oreilles d'Athanase, et celui-ci se berçait encore de la pensée que Benjamin était tombé sous quelque balle géorgienne, alors que celui-ci n'était plus qu'à peu d'heures de la maison paternelle.

Mais à mesure qu'il en approchait, Benjamin se sentit saisi d'une timidité et d'une anxiété si douloureuses, qu'il se décida à visiter d'abord la ville d'Angora, pour y apprendre des nouvelles de ses parens. Il envoya ses gens en avant avec ordre de lui retenir un logement dans l'un des khans consacrés aux voyageurs, et lui-même prit un chemin détourné qui menait à la ville, en suivant le sommet des collines au milieu desquelles s'abritait sa chère vallée. C'était un sentier bien connu de Benjamin, qui l'avait parcouru mille fois dans son enfance, tantôt seul ou avec d'autres enfans ses camarades, tantôt avec l'un de ses parens ou avec Sarah elle-même. Que de souvenirs ce sentier et ce paysage rappelaient au jeune major! Il lui semblait qu'un jour ne s'était pas écoulé depuis que ses regards s'étaient arrêtés sur ces objets si familiers. Arrivé sur une hauteur couronnée de térébinthes et de genévriers, de laquelle on découvrait la maison de Mehemmedda, Benjamin sentit comme un brouillard s'étendre sur ses yeux; il tira la bride de son cheval, mit pied à terre et s'assit sous un arbre. L'habitation de son père était bien là, entourée d'arbres que la vigne sauvage parait de ses festons; il reconnaissait le champ où les blés commençaient à jaunir, la prairie où erraient les troupeaux; un peu plus loin, il distinguait la petite rivière qui coulait derrière un rideau de noyers à l'exubérant feuillage. Rien n'était changé, mais il régnait autour de l'habitation de

Mehemmedda un calme, un silence si profonds, que Benjamin ne put se défendre d'un mouvement de terreur. On eût dit que la maison était déserte. Pour se rassurer, le jeune homme eut besoin de se dire qu'on était à l'heure la plus brûlante d'un jour d'été, que la famille n'osait en ce moment s'exposer à l'ardeur du soleil; il se rappela d'ailleurs que plus d'une fois, à son retour des champs, il avait été frappé par l'air de solitude et d'immobilité qui régnait autour de la chère maison, tandis qu'à l'intérieur tout était joie et animation. Tout en réfléchissant ainsi, Benjamin promenait des regards curieux sur le paysage qui réveillait en lui de si douces impressions d'enfance, quand son attention se concentra soudain sur un objet qui parut exciter au plus haut degré sa surprise : c'était un cheval richement sellé et harnaché, retenu par la bride à l'un des arbres qui bordaient la rivière. Où était le cavalier? A qui pouvait appartenir cette monture assez richement équipée? Le cavalier serait-il dans la maison?... Mais un hôte de Mehemmedda aurait conduit son cheval à l'écurie, et ne l'aurait pas abandonné dans la campagne. Benjamin se leva, sauta en selle; un moment il dirigea son cheval vers la vallée, puis, obéissant à l'un de ces mouvemens d'indécision et de timidité puériles qu'il n'avait encore pu vaincre, il fit volte-face, et sans regarder en arrière, il prit à toute bride le chemin de la ville.

Arrivé à Angora, il se hâta de recueillir des renseignemens sur sa famille. Le premier informateur qui s'offrit à lui, ce fut le *khandj* (le maître du khan). Ce vénérable personnage, possesseur d'une barbe aussi longue et aussi blanche que celle d'un muphti, presque aussi bavard et aussi menteur qu'Athanase lui-même, vint à la rencontre de l'hôte illustre dont la suite était arrivée quelques heures auparavant, l'aida à descendre de son cheval et le conduisit avec respect dans l'appartement retenu et disposé pour lui. C'était une chambrette ressemblant pas mal à une cellule de chartreux ou même à un cachot, donnant par une porte et par une fenêtre haute sur le portique qui entourait la cour carrée. Le plancher avait été récemment balayé; les toiles d'araignée formant draperies le long des murs avaient disparu sous une poignée de plumes d'oie servant de plumeau; des tapis avaient été étendus sur le sol humide par les gens de Benjamin; des coussins étaient disposés en forme de divans le long des murs, et d'autres tapis pendus devant la porte et la fenêtre. On voyait des coffres épars çà et là. Un petit meuble en bois d'ébène incrusté en nacre et en écaille, tenant le milieu entre la table et l'écritoire, occupait un coin du divan, et sur un grand panier turc placé à terre entre le divan et la cheminée était disposé un élégant service à café en porcelaine de Chine. Une collection de pipes et de narghilés complétait l'ameuble-

ment improvisé par les serviteurs du major. L'un d'eux attendait son maître, une robe de chambre déployée à la main; un second lui présentait des pantoufles en maroquin jaune, un troisième allumait une pipe à son intention, et les autres versaient le café dans une tasse, brossaient le tapis à mesure qu'un pied chaussé se posait dessus, ou vaquaient à quelque autre détail du service turc, tandis que les palefreniers étaient occupés et même affairés autour du cheval du *koulassy*.

Benjamin subit patiemment toutes les cérémonies exigées par l'étiquette orientale; il échangea son habit contre sa robe de chambre, ses bottes contre ses pantoufles, s'assit sur le divan, but du café et fuma sa pipe, puis, en homme bien élevé qu'il était, il engagea le *khandj* à faire comme lui, c'est-à-dire à s'asseoir, boire et fumer. Ni Benjamin ni le *khandj* n'avaient encore prononcé un mot, les règles de la politesse turque s'opposant à ce qu'on se hâte d'entamer la conversation, lorsque la voix du muezzin annonça que l'heure de la quatrième prière du jour était venue. Un tapis de Smyrne, dont le dessin irrégulier se terminait en pointe à l'une des extrémités, était étalé dans un coin de l'appartement et disposé de façon que cette pointe fût tournée vers l'orient. Un des domestiques de Benjamin s'approcha de son maître, tenant une aiguière d'une main, une cuvette de l'autre et une serviette sur le bras. Benjamin se lava dévotement les mains et la barbe, après quoi il se prosterna dix ou douze fois sur le tapis, la tête tournée du côté de la pointe, les bras tantôt croisés sur la poitrine, tantôt pendans le long des cuisses. Les prières terminées, il se replaça sur le divan, reprit sa pipe et commença la conversation avec le *khandj*.

Benjamin s'était aperçu que son hôte ne le connaissait pas, et, jugeant l'incognito favorable à ses projets, il s'informa, comme l'eût fait un étranger, du caïmacan régnant, de l'époque de son arrivée, du pays d'où il venait, etc. Du caïmacan, il passa au cadi, à tous les conseillers, au muphti; puis il s'enquit de la population grecque et arménienne, des banquiers, des négocians les plus riches. Une fois sur ce terrain, Benjamin demanda le nom et l'adresse du banquier correspondant avec Constantinople, et par l'intermédiaire duquel il lui serait possible de faire venir son argent.

— Je ne saurais trop vous dire, excellence, répondit le *khandj*, car depuis la dissolution de la fameuse compagnie de Natolie (il y avait de fameux brigands dans cette compagnie, excellence), je ne sache pas qu'il y ait de correspondance régulière entre cette ville et la capitale pour le transfert de l'argent, si ce n'est au moyen du *tatar*. Il y a bien plusieurs négocians qui font des affaires avec Constantinople, mais il n'y a dans leurs relations avec cette ville rien

de fixe, rien de régulier. Vous pourriez cependant vous adresser à Alexandre le maçon, ou bien encore à Christophe le fourreur... Mais, tenez, il me vient une idée qui pourrait bien être bonne. Connaissez-vous Athanase? (Benjamin haussa les épaules avec un geste négatif.) Non? continua le *khandj;* ah! c'est un étrange personnage! Athanase est un Grec, un chien, mais habile, adroit, délié. Il ne possède rien, et il est toujours cousu d'argent. Athanase connaît tout le monde à Constantinople; c'est l'homme qu'il vous faut.

— Ah!... Et où demeure-t-il?

— Il demeure dans le quartier grec. Un de mes serviteurs vous conduira chez lui, si vous le voulez; mais je crains que vous ne le trouviez pas : il est absent, j'en suis presque certain.

— Et savez-vous où il est?

Le *khandj* sourit, secoua la tête, haussa les épaules, porta la main à sa barbe, puis à son nez, regarda Benjamin en dessous, puis le regarda en face, et, riant tout à fait, il répondit : — Je crois que je le sais, oui, et je ne suis pas le seul à le savoir. Ces choses-là se savent toujours.

Pendant que le *khandj* s'égayait ainsi sur le compte d'Athanase, la pensée de Benjamin s'était reportée, je ne sais pourquoi, sur le cheval richement harnaché qu'il venait de voir retenu à un arbre près de la maison de son père. — L'endroit où se trouve Athanase est-il loin d'ici? demanda le bey après un court silence.

— Oui, c'est loin pour un homme qui a tant d'affaires, et la femme qu'il va voir fait perdre bien du temps à ce pauvre Athanase.

— Il est donc question de mariage?

— Non pas! excellence, y pensez-vous? un Grec épouser une musulmane! Oh non! il n'est pas question de mariage, mais il est amoureux, voilà tout.

— Amoureux d'une musulmane! Comment l'a-t-il vue? où la voit-il? quelle est cette femme?

— Elle habite la campagne avec sa famille, c'est-à-dire la famille de son mari, car elle est veuve depuis fort longtemps, et qui plus est, elle est vieille, puisqu'elle a une grande fille à marier; mais ces chrétiens ont d'étranges goûts! Athanase est amoureux de cette Sarah comme il le serait d'une femme de douze ans. Il la dit belle, spirituelle, gracieuse.

— Comment a-t-il l'audace de parler ainsi d'une musulmane? N'a-t-elle pas des parens pour la défendre?

— Elle a des parens, c'est vrai : un vieux beau-père qui n'y voit goutte, des beaux-frères qui ne songent qu'à manger et à dormir. Athanase fait toute sorte d'affaires avec les parens; il vend la laine des chèvres du vieux paysan, le riz du frère aîné, les pommes du

second; que sais-je, moi? Il leur promet des profits, des richesses sans fin, et en attendant il dispose de tout dans la maison. Moi, cela m'inquiète. J'en ris quelquefois, parce que ces choses-là, ce n'est jamais bien triste; mais je n'en préférerais pas moins le voir amoureux d'une Grecque, — sans compter qu'il parle d'enlever cette femme et de la mener à Constantinople! Enfin c'est une vraie folie!

Benjamin allait adresser au *khandj* de nouvelles questions, mais il s'arrêta au moment de demander si Sarah consentait à suivre Athanase, si elle l'aimait, etc. Prolonger cet interrogatoire, n'était-ce pas dévoiler à un confident fort peu discret ses sentimens les plus intimes? Il laissa donc le *khandj* discourir à son aise sur mille autres sujets insignifians jusqu'à l'heure où il lui plut de se retirer. Une fois seul, Benjamin eut encore à réprimer un mouvement de fiévreuse impatience. La nuit était close, ses chevaux étaient fatigués, ses gens endormis. Quelque envie qu'il eût de partir sur-le-champ, il fallait remettre le départ au lendemain, sous peine de paraître fou. Il se contenta de faire savoir au *khandj* que les exigences de son service ne lui permettaient pas de prolonger son séjour dans l'hôtellerie, et qu'il se mettrait en route de bon matin pour éviter les chaleurs.

Trois heures avant le point du jour, le jeune bey avait chaussé ses bottes de voyage et jeté son manteau sur ses épaules; il sortit de sa chambre sans faire de bruit, et alla droit à l'écurie où son cheval, tout sellé selon l'usage, mangeait sa dernière bouchée de paille. Il le brida, éveilla un *seis* (palefrenier) qui couchait sur une estrade, à l'extrémité de l'écurie, et le chargea d'avertir ses gens de se tenir prêts à suivre le guide qu'il leur enverrait, après quoi il lança résolûment son cheval au galop à travers des rues dont le pavage datait du règne de l'impératrice Hélène. En quelques minutes, il fut dans la campagne, et le soleil n'était pas encore bien haut à l'horizon que Benjamin mettait pied à terre à quelques pas de la maison paternelle. Tout autour de lui respirait le calme, et le doux paysage qu'il avait salué la veille lui apparaissait plus riant encore, noyé dans la blanche lumière du matin; mais de la maison du paysan le regard de Benjamin se porta presque aussitôt vers les arbres qui bordaient la rivière : le cheval richement sellé et harnaché était encore à la même place, et sans doute il y avait passé la nuit, ce qui, vu la saison et les coutumes du pays, n'avait rien d'extraordinaire. Sous l'impression des récits du *khandj*, Benjamin se dit cependant que ce cheval toujours prêt au départ pouvait bien être celui d'Athanase, et que sans doute il était là pour servir à un projet de fuite. Attachant aussi sa monture à un arbre, il suivit à pas lents le sentier qui devait le conduire vers l'habitation de Mehemmedda; mais il venait à peine de s'y engager, que son attention fut éveillée

par quelques mots prononcés à voix basse. Ceux qui parlaient devaient être sous les arbres du verger. Benjamin avait reconnu ces deux voix, qui toute la nuit avaient troublé ses rêves : c'étaient celles d'Athanase et de Sarah. Il se rapprocha sans bruit de l'endroit d'où elles partaient, et, caché derrière un buisson, il put ne rien perdre d'un entretien sans doute commencé depuis longtemps, et qui s'animait de plus en plus.

Athanase déclarait qu'il ne pouvait consentir à de nouveaux retards. Pour décider Sarah à la fuite, il parlait de dangers qui les menaçaient : lui, chrétien, accusé d'aimer une musulmane; elle, Sarah, qu'on soupçonnait de partager cet amour. — Mais, seigneur, répondait Sarah, vous savez bien que ces soupçons ne sont pas fondés, que je suis innocente!... — Comment le prouveras-tu? reprenait Athanase, et il étalait alors devant la pauvre femme une perspective de persécutions et de calomnies. N'était-elle pas délaissée, méconnue dans sa famille? On la croyait vieille et laide, tandis que la société de Constantinople serait éblouie de sa beauté! C'est donc à Constantinople qu'elle vivrait désormais, dans un monde digne de l'apprécier, et à ce propos, voulant prouver à Sarah quel pouvait être le prestige de sa beauté, Athanase eut l'imprudence de rappeler le nom de Benjamin, de raconter la singulière démarche qu'était venu faire près de lui le jeune paysan. Quelle influence exerça sur Sarah ce triste et doux souvenir? A voir le trouble subit de la jeune femme, Athanase put croire qu'il avait gagné sa cause, alors que Sarah venait au contraire de trouver des forces nouvelles pour la résistance. Aux instances d'Athanase elle opposa ses devoirs de mère, son attachement à l'humble famille dont elle partageait depuis si longtemps les peines et les joies. Il ne restait plus au Grec qu'à user de la force, et il en était à se demander si l'heure était venue de prendre un parti extrême, quand l'apparition inattendue de Benjamin vint fort heureusement enlever Sarah à ses craintes et le Grec à ses hésitations.

Avant que l'un fût revenu de son trouble, et l'autre de sa joyeuse surprise, le jeune homme avait saisi d'une main le bras de Sarah, qu'il attirait vers lui; de l'autre, il brandissait son épée, sommant son misérable adversaire de se défendre, car en ce moment suprême Benjamin restait encore fidèle aux sentimens d'honneur qui devaient le diriger à toutes les époques de sa vie. Athanase, lui aussi, prenait conseil de l'esprit de ruse qui chez lui ne se trouvait jamais en défaut. — Êtes-vous fou, Benjamin? s'écria-t-il. La belle plaisanterie!... Pour une vieille femme qui n'appartient à personne!.. — Et tout en débitant ce bel exorde, il trouvait le temps de saisir sournoisement un pistolet de poche, de l'armer, enfin d'en presser la détente; mais

la fortune se déclarait décidément contre le Grec, et la capsule éclata sans que le coup partît. Cette fois Benjamin n'avait plus de ménagemens à garder. Il se précipita sur son perfide adversaire, qui chercha, par un effort désespéré, à lui enlever son épée. A peine cependant le bey avait-il réussi à dégager l'arme des mains crispées qui l'avaient saisie, qu'un cri terrible sortit de la poitrine d'Athanase. — Je meurs!... je suis mort!... — Et le Grec tomba lourdement sur la terre. Était-il mort? était-il même blessé? Benjamin ne songea pas un moment à se poser ces questions, tant il était persuadé qu'il n'avait plus à ses pieds qu'un cadavre. Épouvanté, stupéfait, tenant dans ses bras Sarah évanouie, le fils de Mehemmedda courut vers la maison, devant laquelle à cette heure matinale quelques-uns de ses frères commençaient à se grouper.

Il déposa Sarah évanouie dans les bras de l'un des jeunes gens, et, ordonnant à un autre de le suivre, il retourna en toute hâte à l'endroit où il avait laissé sa victime.

Au bout d'une grande heure, Benjamin revenait seul et soucieux. Il n'avait point eu cependant à contempler la douloureuse agonie de son ennemi, il n'avait même pas, et là était la cause de son inquiétude, il n'avait pas retrouvé le corps de celui qu'il croyait avoir mortellement blessé. Comment expliquer cette disparition? Athanase avait-il pu retrouver assez de forces pour se traîner jusqu'à son cheval, également disparu, et regagner la ville? Après d'inutiles recherches, le frère qui accompagnait le jeune bey avait bien voulu se rendre à Angora pour recueillir quelques indications à ce sujet, et donner en même temps avis à la suite de Benjamin du lieu où elle devait rejoindre son maître.

Rentré enfin sous le toit du paysan, Benjamin trouva toute la famille dans l'agitation. L'évanouissement de Sarah, les mots entrecoupés qu'elle avait prononcés en reprenant ses sens, mais surtout le retour inattendu de Benjamin, la terreur peinte sur son visage, le riche costume militaire qui annonçait son rang, tout cela était plus que suffisant pour donner le vertige à toutes les générations empressées autour du jeune homme. Mais la civilité orientale interdit l'expression d'une curiosité qui peut être importune ou offensante, tandis qu'elle n'autorise personne à parler de ses propres affaires sans invitation préalable. Les sujets de conversation entre Benjamin et ses parens ne manquaient pas d'ailleurs, sans qu'il fût besoin d'entrer sur le terrain défendu des secrets et des mystères. Mehemmedda se sentait heureux de rendre à son illustre fils les honneurs qui lui étaient dus. — A chacun sa place! disait gravement le vieillard. Nous sommes d'humbles paysans! il est grand seigneur; il est bey aujourd'hui; demain peut-être il sera pacha, qui sait? grand-vizir...

Quant à Sarah, elle s'était retirée dans sa chambre, d'où elle ne sortit que le soir pour présenter avec un embarras bien concevable sa fille grandie et embellie à son ancien fiancé. Benjamin cependant n'avait d'yeux que pour la mère, et avant l'heure où la famille se sépara, il trouva le temps de demander à Sarah une entrevue dans le jardin dès l'aube du jour suivant.

Le lendemain, sous un berceau de chèvrefeuille, éclairé des premiers feux du soleil, avait lieu l'entretien d'où allait dépendre la destinée de Benjamin. — J'ai désiré vous parler, Sarah, dit d'une voix émue le jeune bey à la belle veuve qui venait de le rejoindre à l'endroit convenu. Oui, j'ai beaucoup de choses, des choses très importantes à vous dire. Il s'agit du bonheur ou du malheur de ma vie entière.

Sarah interdite murmura le nom de sa fille Attié. — Non, reprit Benjamin; ce n'est pas Attié qui me préoccupe en ce moment. Écoutez-moi, Sarah. Je vous demande une réponse sincère. Quelle opinion aviez-vous de mon caractère avant mon départ?

Sarah garda le silence, et Benjamin crut deviner sa réponse.

— Une opinion peu favorable, n'est-ce pas?.. Je comprends votre regard. Oui, je devais vous paraître violent, soupçonneux, presque insensé. Eh bien! faut-il vous avouer la cause de mes emportemens et de mes tristesses? Je vous aimais, Sarah, je vous aimais avec passion, comme on n'aime guère dans le pays où nous sommes. J'étais jaloux de tous ceux à qui vous parliez, de tous ceux qui avaient une part dans votre tendresse, jaloux de votre fille même... Mais ce n'est pas tout encore. Je me suis imposé cette confession pour châtiment, et je ne dois rien vous cacher. Eh bien! Sarah, ce qui faisait de mon amour un véritable supplice, c'était la pensée que vous étiez... vieille, et qu'un pareil amour ne pouvait être l'effet que de coupables sortiléges!.. Pardonnez-moi (Benjamin avait pu voir un léger sourire errer sur les lèvres de Sarah)... Mon enfance s'était passée tout entière dans cette vallée : comment aurais-je pu m'élever au-dessus des préjugés de ma famille? Je vous aimais donc, mais en me disant que vous rêviez ma perte, et que cet amour si doux et si poignant à la fois, toutes ces joies et ces tortures pour moi si nouvelles, s'expliquaient par quelque odieux maléfice. Ce que furent alors mes angoisses, qui le saura jamais? Je partis, je me décidai à fuir ma vallée, ma famille, ma fiancée, vous-même, pour échapper à la folie dont je croyais sentir les premières atteintes. Et, faut-il vous le dire? je bénis aujourd'hui la résolution qui me jeta au milieu d'une vie toute nouvelle, au milieu de ces Européens que nous considérons comme des barbares, et qui comprennent l'amour comme moi. Oui, dans ce que m'apprirent leurs conversations et leurs livres sur cet

amour pur et sublime que les hommes d'Occident vouent à leurs femmes, cet amour qui survit à tout, même à la mort, je reconnus un sentiment étranger aux musulmans, et c'était le sentiment que j'éprouvais pour vous, Sarah! Combien alors j'eus hâte de vous revoir, de courir vous demander si vous aussi vous pouviez comprendre, éprouver un pareil amour! Mais je rougissais de reparaître devant vous comme un obscur paysan; j'étais devenu ambitieux, je voulus non-seulement savoir les langues de l'Occident, mais m'assurer par de nobles actions une position digne de vous. Et c'est au moment même où j'avais réussi qu'un misérable imposteur...

— Vous n'avez pas cru qu'un chrétien pût me séduire! s'écria Sarah, rendue en ce moment à l'orgueil de sa race.

— Un chrétien, Sarah! répéta doucement et non sans tristesse Benjamin. Hélas! que sommes-nous tous pour nous élever ainsi les uns au-dessus des autres? Mais, non, je n'ai pas cru qu'un étranger qui n'avait à partager avec vous que la honte d'une vie coupable pût vous séduire. Et pourtant... je vous le demande, Sarah, pouvez-vous m'affirmer sans rougir que cet homme n'a pas laissé de regrets dans votre cœur?

Sarah ne répondit que par un geste, mais ce geste en disait assez.

— Pouvez-vous, la main dans la mienne, repasser sans trouble dans votre mémoire tous les entretiens que vous avez eus avec lui.

Et en parlant ainsi, Benjamin fixait sur la veuve d'Osman un regard qui aurait voulu pénétrer jusqu'au fond de son âme. Il y avait dans ce regard une sévérité, une tristesse infinies; mais Sarah le soutint bravement. Pourtant elle ne répondait pas.

— Me comprenez-vous, Sarah? ajouta Benjamin, dont la voix était devenue tremblante. — Un éclair d'intelligence et de joie brilla subitement dans les yeux de Sarah, en même temps que ses joues se couvraient de rougeur; mais ce n'était pas la rougeur de la honte ni celle du mensonge qui se sent découvert : c'était une protestation de l'innocence, de la pudeur offensée, pudeur et innocence qui venaient de se reconnaître en interprétant les craintes et les soupçons de Benjamin. Ce trouble ne dura qu'un instant, et le visage de Sarah resplendissait d'une noble et joyeuse assurance, lorsque, fixant son beau regard sur Benjamin, elle lui dit : — Je vous comprends, je vous serre la main, et je vous regarde en face, car il n'y a pas dans toute ma vie un seul instant dont le souvenir puisse me troubler devant vous en ce moment, ni jamais.

— Que Dieu me punisse, reprit Benjamin, si je vous adresse jamais un mot de plus à ce sujet! Et maintenant une dernière question : pouvez-vous m'aimer?

— Je vous aime.

— Pouvez-vous, voulez-vous me suivre? Serez-vous ma femme?...

— Que je suis heureuse! allait répondre Sarah, quand elle pâlit et se troubla tout à coup. Elle pensait à sa fille. Benjamin avait compris ce trouble : il devinait des craintes qu'expliquait trop bien l'éducation orientale de Sarah. — Je serai son père, dit-il.

Le même jour, à l'heure où les vieux parens sortaient du harem, Benjamin se présentait devant Mehemmedda pour lui annoncer son intention d'épouser la veuve d'Osman. Le vieux paysan crut d'abord avoir mal entendu; mais Benjamin répéta nettement sa demande, et la mère de famille s'étant hâtée d'approuver le choix de son fils, le vieillard répondit enfin : — Eh bien! puisque cela convient à ton excellence, cela me convient aussi, et je suis bien sûr que cela convient mieux encore à Sarah. Tu es née sous une heureuse étoile, ma fille, ajouta-t-il en se tournant vers Sarah. Seulement ne va pas te mettre en tête que Benjamin fera comme moi et qu'il ne te donnera pas de rivales. Tiens-toi toujours prête au contraire à faire bonne mine à la compagne ou aux compagnes qu'il te donnera sans doute, à partager avec elles tout ce que tu tiens de la générosité de ton mari. Et maintenant que Dieu vous couvre de ses bénédictions!

Le frère de Benjamin revint dans le courant de la journée avec les équipages du major. Son visage exprimait une affliction mêlée d'inquiétude. Benjamin le prit à part et reçut de lui d'assez tristes nouvelles. Le bruit s'était répandu de la mort d'Athanase, que des voyageurs avaient rencontré, disait-on, expirant au pied d'un arbre, et avaient ramené à sa mère. Personne ne connaissait la cause de ce déplorable événement. On soupçonnait certains créanciers d'Athanase; quelques-uns étaient arrêtés, mais l'opinion publique blâmait ces mesures arbitraires, et l'innocence des inculpés était universellement proclamée.

Benjamin prit sur-le-champ son parti. Il pria son père de tout disposer pour que son mariage pût avoir lieu sous peu de jours, et il prétexta quelques affaires qui le forçaient à se rendre sur-le-champ à Angora, où il comptait passer vingt-quatre heures. Il fut plus explicite avec Sarah, et il se mit en route, accompagné seulement de celui de ses frères qui, déjà formé au rôle de confident, se croyait devenu tout à coup indispensable à *son excellence*. Benjamin alla directement chez le caïmacan, qui lui accorda une audience particulière. Seul avec le gouverneur, le bey lui raconta la tentative de séduction dont il avait cru devoir punir l'auteur. Le caïmacan se caressa la barbe et la moustache, toussa plusieurs fois, et finit par remarquer que le meilleur parti à prendre était le silence. — Puisque le mal est fait, dit-il, à quoi bon en parler? Cela ne ressuscitera pas le mort. D'ailleurs le mort était très coupable. Séduire une

musulmane! Benjamin-Bey, je vous engage à ne pas ébruiter cette affaire. Il dépend de vous qu'elle n'ait aucune suite.

— Je ne demande pas mieux, répondit Benjamin; mais je suis venu vous faire ma confession, dans la crainte que d'autres ne fussent soupçonnés et inquiétés pour mon crime. Me promettez-vous de ne poursuivre personne pour ce meurtre?

— Comme il vous plaira; mais on trouvera extraordinaire que je n'arrête personne...

— Si j'apprends que quelqu'un souffre pour une action que j'ai commise, je m'accuserai publiquement devant le tribunal.

Le caïmacan regarda fixement Benjamin comme s'il eût voulu découvrir le motif caché qui lui dictait une conduite aussi bizarre. L'expression du visage de Benjamin l'embarrassa, et il abandonna aussitôt un examen dont il n'espérait aucun résultat. La conférence terminée, le caïmacan se dit à part lui : — Quel baragouin parle-t-il donc, ce jeune homme? Je ne comprends pas la moitié de ce qu'il dit.

De retour chez lui, Benjamin trouva toute sa famille occupée à préparer la robe de noce de Sarah et les friandises pour le banquet de rigueur. Une semaine se passa ainsi, après laquelle Benjamin, certain de posséder une femme digne de lui, prit congé de ses parens et se dirigea vers Constantinople, avec sa compagne et son cortége ordinaire.

Ici s'arrête l'histoire du jeune fils de Mehemmedda, qui s'apprêtait, comme on vient de le voir, à concilier heureusement les honnêtes et laborieux instincts d'un paysan d'Asie-Mineure avec les nobles ambitions qu'éveille la civilisation occidentale dans toute âme bien douée. Le bonheur des deux époux fut-il dès les premiers jours réellement sans mélange? Un an après son mariage, Benjamin, il faut bien le dire, était encore sujet à des distractions singulières. Son regard semblait se perdre dans le lointain, son front se plissait, et il ne sortait de cet abattement qu'en poussant un profond soupir, comme s'il eût voulu soulager sa poitrine du poids qui l'oppressait.

Un jour enfin qu'assis sur un divan il lisait les journaux d'Europe, tandis que Sarah achevait de déjeuner avec ses enfans, Benjamin poussa une exclamation de joie qui fit lever la tête à sa jeune femme. Le visage du bey s'était subitement illuminé.

— Qu'y a-t-il? dit Sarah.

— Tu m'as souvent reproché certains momens de tristesse qui m'obsédaient même auprès de toi. Ils ne reviendront plus désormais. Je croyais avoir commis un meurtre, et j'apprends qu'il n'en

est rien. Je puis maintenant remercier Dieu, je puis t'embrasser sans regrets ni remords.

Et Benjamin sortit tout joyeux après avoir embrassé sa femme. Le journal était resté sur le divan. Sarah le prit, le parcourut, et ses yeux s'arrêtèrent sur un passage où éclatait la verve toute méridionale d'un correspondant établi dans une des principales villes de l'Occident. « Notre monde élégant, disait l'auteur de la lettre, est fort préoccupé en ce moment de l'arrivée dans ces murs d'une illustre victime des révolutions de l'Orient. Le prince Alexandre d'Arménie se trouve parmi nous. Impliqué dans une conspiration célèbre, il combattit vaillamment les oppresseurs de son pays, et fut laissé pour mort sous des monceaux de cadavres. Recueilli par une pauvre veuve qui le tint caché dans sa cave pendant plusieurs mois, il parvint enfin à s'échapper et à poser le pied sur cette terre de liberté et de sécurité universelle que nous sommes fiers d'appeler notre patrie. Le prince a réussi à emporter avec lui de précieux écrins; mais des pierreries ne pouvant être échangées à toute heure contre de l'argent comptant sans subir de grandes pertes, ses amis ont résolu d'ouvrir à son insu une souscription dont le montant est destiné à subvenir à ses besoins les plus pressans. Cette souscription portera le titre de « prêt national en faveur d'une généreuse victime de l'oppression ottomane. » Elle sera remboursée aux souscripteurs avec le produit de la première vente des pierreries apportées par le prince. Ceux qui désireraient contempler les traits expressifs et réguliers de cet homme véritablement extraordinaire peuvent se rendre tous les jours au casino de ***. On pourra ainsi admirer l'un des plus beaux types de la beauté virile chez les peuples orientaux. » Ici se plaçaient quelques lignes qui avaient toute l'exactitude d'un signalement, puis un avis en grosses lettres indiquant le casino choisi par l'illustre exilé pour sa résidence habituelle, ainsi que le maximum et le minimum de la somme demandée aux souscripteurs.

Sarah posa le journal en souriant, et dès lors aucun nuage ne voila plus le front de Benjamin.

CHRISTINE TRIVULCE DE BELGIOJOSO.

LA

JEUNESSE DE GOETHE

FRÉDÉRIQUE BRION.

« Je n'ai jamais encore aussi bien compris que depuis mon arrivée à Strasbourg comment il se peut faire qu'on s'amuse infiniment sans que le cœur y soit pour rien. Des relations étendues avec ce que la ville offre de plus agréable, un commerce assidu avec des gens d'esprit et de plaisir occupent tout mon temps et ne me laissent pas une minute pour réfléchir et me sentir vivre. En un mot, mon existence actuelle peut se comparer à une partie de patins brillante et bruyante, et si tant est qu'elle ait beaucoup pour les oreilles, je me dois à moi-même d'avouer qu'elle n'a rien pour le cœur. » De qui vient cette confidence? De Wolfgang Goethe, étudiant en droit et âgé alors de vingt-deux ans (1). Et voyez l'ironie de la destinée : quinze jours à peine auront passé sur ces paroles, que ce cœur aujourd'hui si désœuvré sera peut-être occupé fort au-delà de ses souhaits. Ce séjour à Strasbourg va nous montrer Goethe dans le premier exercice de son indépendance. En même temps que l'énergique, la vivace activité de son esprit, vont se donner carrière les facultés d'une grande âme que nul obstacle ne détournera de son but, âme

(1) Nous tirons ce passage des *Lettres et Notes* (*Briefe und Aufzaetze*) de Goethe (1766-1786), recueillies par Schoell, Weimar 1846.

jeune à la fois et sensée, capable beaucoup plus qu'on ne le croit et d'attachement et de souffrance, mais que possède avant tout et subjugue l'idée de la vocation. Après lui, qui dès l'enfance avait vu clair dans sa destinée, personne peut-être mieux que l'aimable jeune fille dont nous voulons aborder l'histoire ne pressentit mieux ce que l'avenir lui réservait.

La période de Wetzlar, que nous avons essayé d'étudier il y a quelques mois (1), est une période orageuse et pleine de conflits. Aux égaremens de cette heure critique bien d'autres auraient succombé, et qui sait si Goethe lui-même s'en fût tiré à son honneur sans l'intervention de cet intraitable Merck, à qui l'on fit payer cher plus tard le rude service rendu à cette occasion? Remontons maintenant de trois ans le cours du dernier siècle : nous étions en 1773, passons à 1770, et suivons, à travers le train de la vie de jeunesse, cette âme qu'un premier amour va distraire. Ce n'est plus Jupiter olympien qu'il faut se représenter cette fois, mais Apollon, dieu de l'arc et de la jeunesse; Apollon beau, rayonnant, superbe! A la place de l'augure accoutumé, dont la bouche impassible rend des oracles, voici l'étudiant au cœur ému, au verbe impétueux, entraînant, entraîné, œil d'aigle, esprit de flamme! — Ce qui l'amène à Strasbourg, on le saura plus tard; en attendant, chacun se le demande. A quelque chose qu'il s'applique, il réussit à ce point qu'on croit surprendre là sa vocation. — Est-ce un médecin? On le croirait, à le voir suivre si assidûment les cours d'anatomie et de clinique du docteur Ehrmann. — Un jurisconsulte? Pourquoi pas? Il ne quitte pas les bancs de l'école et sait par cœur son Joachim Hoppius. — Un architecte? Tant de plans épars autour de lui, d'équerres et de compas, donneraient fort à le penser. — Un bel esprit peut-être? Ma foi, je le crains bien, car l'Odyssée et Ossian l'accompagnent partout.

I.

A peine arrivé à Strasbourg, Goethe se logea au côté sud du Fischmarkt, n° 80, puis se mit aussitôt en mesure de porter ses lettres de recommandation. Il prenait ses repas dans une pension tenue par deux vieilles filles (2), et que fréquentaient journellement une dizaine de personnes, parmi lesquelles un chevalier de Saint-Louis et le docteur Salzmann, qui présidait la compagnie,

(1) Voyez la *Revue des Deux Mondes* du 1er mai 1857.

(2) Les demoiselles Lautz, dans la Kræmergasse, n° 13. Voyez, sur le séjour de Goethe à Strasbourg, Stöber, *der Dichter Lenz;* voyez également Heinrich Viehoff, *Goethe's Leben*, et G.-H. Lewes, *Goethe's Life and Works*, t. Ier.

aimable et savant homme ayant quelque peu dépassé la soixantaine, mais toujours galant et tiré à quatre épingles : la science en bas de soie et portant son chapeau sous le bras pour ne point déranger l'économie de sa coiffure. Goethe, qui dès l'enfance s'était senti du goût pour les vieillards, se lia avec lui, le consulta sur ses études et prit de sa main un répétiteur de droit, lequel eut à vaincre d'abord certaines répugnances, qui d'ailleurs ne tardèrent pas à disparaître, car, s'il faut en croire une lettre de cette époque, écrite à Mlle de Klettenberg par le jeune étudiant, « il en est de la jurisprudence comme de la bière de Merseburg : la première fois qu'on en boit, elle vous répugne, et quand on en a bu pendant une semaine, impossible de s'en lasser. » N'allez pas croire néanmoins que l'étude du droit l'absorbât tout entier. Ouvrez le livre de Schoell, ce curieux recueil, déjà cité, de lettres et de notes relatives à la jeunesse de Goethe; parcourez le journal du poète lui-même à cette période, et vous y verrez un programme si varié, qu'on se demande comment une seule intelligence pouvait suffire à de tels exercices. Pour la médecine, il fut amené tout naturellement à l'étudier : sa complexion délicate sous des apparences de force et de santé l'avait soumis, tant à Leipzig qu'à Francfort, à des épreuves très critiques, et c'en était assez pour qu'il s'éprît d'un intérêt pratique à l'égard d'une science qui aide à la conservation et au rétablissement du plus précieux des biens. « Comment est votre santé? écrit-il de Strasbourg à l'un de ses amis de Worms. N'ayez garde, je vous en supplie, de négliger les soins dus à ce corps, car c'est par ses yeux que voit notre âme, et si ses yeux voient trouble, il n'y a que pluie et brouillards dans le monde. Mieux que personne je suis payé pour le savoir. Il fut un temps où le monde ne m'offrait que tristesse. Le souverain docteur a raffermi dans mon corps la flamme de la vie, et le courage et la joie me sont rendus. » Il étudiait l'anatomie avec Lobstein, la chimie avec Spielmann, fréquentait la clinique des deux Ehrmann, et trouvait le moyen, au milieu de tout cela, d'élaborer des systèmes sur l'électricité, mise à la mode par la fameuse découverte de Franklin, et sur les couleurs, dont la théorie commençait déjà à passionner le futur antagoniste de Newton. Et l'alchimie que j'allais oublier, et dont on trouve une trace si frappante dans ces éphémérides dont je parlais tout à l'heure, où de baroques passages de Paracelse se mêlent à des citations d'Hippocrate et de Boerhaave! On y remarque surtout la production de deux aphorismes de ce dernier, l'un sur la précocité de l'intelligence considérée comme symptôme de rachitisme, l'autre sur l'influence des saisons en matière d'épidémie, lesquels tendent à établir victorieusement cette corrélation entre la matière et l'esprit, entre la maladie et le système

planétaire, entre le *microcosme* et le *macrocosme*, si chère aux cabalistes de tous les temps (1).

Plusieurs de ces idées, basées naturellement beaucoup plus sur le pressentiment que sur l'expérience, et qui dataient de la première période de ses études médicales, persistèrent chez Goethe jusque dans l'âge avancé. Ainsi nous le voyons en 1798 recommander à Schiller de bien se garder d'omettre l'influence astrologique dans les événemens précurseurs de la chute de Wallenstein, et fonder sa recommandation sur l'harmonie qui existe entre l'homme et l'univers. « Le *motif astrologique*, dit-il, repose sur des données profondes, et cette superstition ne nous vient que d'un vague sentiment de l'immense *tout*. L'expérience nous enseigne que les astres les plus rapprochés de nous exercent une incontestable action sur la température, la végétation, et mille autres phénomènes. Essayez maintenant de vous élever par degrés, et cherchez où s'arrêtera cette action. Qui m'empêche dès-lors de l'étendre sur la vie morale, sur le bonheur et sur le malheur de l'homme? » On comprend bien qu'une intelligence vouée à de pareilles études, soumise en outre à la constante influence de cette noble et pieuse personne qui s'appelait Mlle de Klettenberg, dut se sentir médiocrement attirée par le fameux *Système de la Nature*, dont on faisait, hélas! si grand bruit à cette époque. Cet exposé terne et vide d'un athéisme aussi creux que superficiel outrageait les premières croyances de Goethe sans pouvoir satisfaire sa raison. Il annote Bayle, lit Voltaire et Rousseau; mais quelque plaisir qu'il trouve à ces fréquentations, le *Système de la Nature* le révolte, et, docile au mystérieux appel de la religion, il communie dévotement et s'efforce de vivre au milieu de ces bonnes âmes parmi lesquelles l'avait introduit Mlle de Klettenberg, pénible effort qui pourtant ne se prolonge pas. « Si ennuyeuses, hélas! sont ces bonnes âmes, » qu'à la longue il n'y peut plus tenir, et déserte, en confessant ses torts à ses amis.

Un mot maintenant sur Mlle de Klettenberg. Quelques années auparavant, Goethe, souffrant de corps et d'esprit, avait, à son retour de Leipzig, trouvé chez une amie de sa mère des soins intelligens et dévoués, une sollicitude à la fois empressée et pleine de discrétion. Cette femme, d'une organisation excessivement délicate, d'un naturel ouvert et bienfaisant, tout cœur et tout esprit, se nommait Mlle de Klettenberg, et par sa naissance appartenait à la noblesse, dont elle avait les manières et le ton. Souffreteuse et maladive, son zèle pour les autres et sa charité ne se ressentaient pas

(1) *Inter alia signa rachitidis morbi advenientis recenset Boerhaave in op.* 1486 *ingenii præmaturum acumen*, etc. Voyez Schoell, p. 77.

des continuelles épreuves auxquelles la douleur la soumettait, et, sans songer à faire de conversions, elle attirait à Dieu par le calme inaltérable et la céleste bonté de son âme (1). On devine aisément les rapports qui durent s'établir entre une personne de ce caractère et le jeune Wolfgang, que la mélancolie, la souffrance, la solitude, amenaient insensiblement aux idées religieuses, et dont une surexcitation nerveuse doublait l'impressionnabilité. Ces entretiens avec Mlle de Klettenberg, les lectures qu'ils firent en commun de la Bible et des Évangiles, inculquèrent dès les premiers jours à Goethe, sinon la pure foi du chrétien, du moins ce respect des choses saintes auquel on peut dire qu'il n'a jamais failli (2).

Si variées cependant que fussent les études de Goethe à Strasbourg, elles n'occupaient point tout son temps, et de longues heures lui restaient encore à donner au monde et à ses plaisirs. Une aventure de cette période vaut la peine d'être racontée. Son père, intraitable, comme on sait, sur le chapitre de la pédagogie, et ne dédaignant pas un détail, lui avait, à lui et à sa sœur, voulu servir de maître à danser dès la première enfance. Tout étrange que paraisse la chose chez un vieillard si peu enjoué de tempérament, on se l'explique néanmoins par cette manie qu'il avait de ne rien négliger dans une éducation, et l'on n'a qu'à se figurer ce bonhomme raide, empesé, méthodique, enseignant à ses élèves les règles du menuet, et se faisant un devoir de leur jouer lui-même de la flûte traversière. Un zèle si louable n'eut pourtant qu'un médiocre succès, car Goethe ne tarda pas à planter là la danse, si bien qu'ayant un jour à Leipzig, et pour céder aux instances de quelques amis, voulu pincer un menuet, il s'y prit de telle façon, qu'on aurait dit qu'il voulait à jamais guérir les gens de l'envie de le voir danser.

On a de tout temps beaucoup dansé, et surtout beaucoup valsé à Strasbourg. Goethe rougit alors de son ignorance, indigne d'un si beau et si galant jeune homme, et, pour y mettre fin, se fit conduire par un de ses amis à la meilleure école. Le maître qu'on lui indiqua, Français de naissance, et de plus déluré, pimpant et taillé tout exprès pour battre des entrechats, avait deux filles qu'il aimait à produire dans ses leçons en qualité de figurantes. Deux filles jeunes (l'une avait dix-sept ans, l'autre dix-neuf), avenantes et coquettes, devaient, cela se conçoit aisément, exercer bientôt un certain charme

(1) Cette sainte physionomie de Mlle de Klettenberg ne rappelle-t-elle point par bien des traits une admirable personne que la société française et russe a perdue récemment, et qui, elle aussi, femme et apôtre, voix de mansuétude et d'autorité, posséda ce don supérieur de savoir parler aux intelligences et les ramener?

(2) Voyez, comme résultat direct de cette influence, l'admirable épisode intitulé *Confession d'une belle âme* dans *Wilhelm Meister*.

sur un cœur de poète, et d'autre part il fallait s'attendre à ce que le jeune homme ne fût pas vu d'un œil indifférent par des fillettes que l'ennui et la solitude avaient d'avance préparées à la séduction. Les feux s'allumèrent donc, mais ils s'allumèrent de travers. Goethe s'éprit d'Émilie, la plus jeune, laquelle en aimait un autre, et Lucinde, l'aînée, commença de brûler pour Goethe. Émilie ne cherchait désormais qu'à se dérober, qu'à s'effacer, tandis que Lucinde était sans cesse là, toujours prête à reprendre la valse, à traîner la leçon en longueur. Chez leur brave homme de père, les élèves n'affluaient pas, et l'on ne manquait guère de prolonger la séance, tantôt par quelque causerie interminable, tantôt par la lecture d'un roman. « Ce jour-là, nous ne lûmes pas davantage, » dit la Francesca de Dante. Chez le maître à danser de Strasbourg, c'était tout le contraire qui se passait. Tous les jours on lisait davantage, et c'était à recommencer le lendemain, car de Galehaut ni de Lancelot, du diable si l'on se souciait!

Il y avait pourtant une chose que Goethe ne s'expliquait pas : c'était l'attitude ombrageuse de la plus jeune sœur, et cette sauvagerie l'intriguait fort, quand, un soir qu'il voulait après la leçon pénétrer dans l'appartement pour y chercher l'objet de ses préférences, Lucinde l'arrêta sur le seuil en le priant de ne pas entrer, car sa sœur était avec une diseuse de bonne aventure, qu'elle interrogeait au sujet de quelqu'un qui lui tenait très vivement au cœur. — Quant à moi, poursuivit-elle, je suis libre, et mon sort est de me voir dédaignée!

A cette espèce d'aveu, Goethe répondit par des galanteries, et proposa à la jeune fille de consulter la sorcière, ajoutant qu'il se sentait d'humeur d'en faire autant; mais Lucinde répondit qu'elle avait une foi profonde en de pareils oracles, et regarderait comme un sacrilége d'y recourir en plaisantant. Goethe insista, et finit par convaincre la belle, qui promit d'entrer dès que la séance serait levée. On trouva la jeune sœur parfaitement rassurée à l'endroit du cher absent et le cœur soulagé d'un grand poids. Presque aussitôt la sorcière, alléchée par l'appât d'un gain honnête, se mit en devoir de tirer à l'aînée son horoscope. Elle fit le grand jeu, interrogea les cartes avec attention et selon le cérémonial d'usage, puis tout à coup parut hésiter, comme s'il lui en coûtait de révéler ce qu'elle voyait.

— La parole vous manque, dit Émilie, déjà versée dans les manœuvres de l'occulte science, car ce que vous avez à confier à ma sœur n'a, je le crains, rien d'agréable; c'est en effet une carte funeste que celle que vous tenez sous votre doigt.

La sœur aînée pâlit; mais, se remettant à la minute :

— Allons, dit-elle, qu'attendez-vous? Est-ce donc une affaire de vie ou de mort?

Alors la sibylle poussa un long soupir, et promenant sa main sur la table tandis qu'elle parlait : — Vous aimez, reprit-elle, et n'êtes point aimée. Entre vous et celui que vous aimez, j'aperçois une troisième personne qui vous sépare.

A ces mots, la jeune fille sembla perdre courage, et la vieille, croyant réparer le mal qu'elle venait de faire à son pauvre cœur, se mit à lui parler de lettres qui devaient arriver, que sais-je moi? d'une somme d'argent sur laquelle reposaient certaines espérances. — De lettres? répondit la belle enfant, je n'en attends point. Et cet argent que vous m'annoncez, d'où me viendrait-il? Mais si, comme vous le dites, il est vrai que j'aime, je suis digne alors d'être aimée, et j'attends un cœur qui me paie de retour.

— Voyons, murmura la sorcière, si cette fois nous ne réussirons pas mieux. — Et mêlant de nouveau les cartes, elle recommença l'opération, mais avec moins de chances encore qu'au premier coup. Ce n'était plus assez pour la pauvre Lucinde de brûler seule, toute sorte de chagrins l'accablaient, et la figure intermédiaire s'était encore rapprochée de celui qu'elle aimait. La vieille allait tenter une troisième épreuve, lorsque la belle enfant, dont le sein trahissait la plus vive émotion, éclata en sanglots, et s'échappant tout éplorée, courut se réfugier dans sa chambre.

— Courez vite après Lucinde, s'écria la plus jeune sœur; allez la consoler. — Et comme Wolfgang hésitait, comprenant qu'il n'y avait d'autre moyen de consoler la douce victime que de lui déclarer une passion qu'il ne ressentait pas : — Vous tardez, reprit Émilie; eh bien! allons ensemble, quoique je doute fort que ma présence lui soit agréable en ce moment.

On courut, la porte était verrouillée; on eut beau heurter, appeler, supplier, Lucinde ne répondit pas, et Goethe, très penaud, s'esquiva lestement par l'escalier après avoir payé la vieille.

Deux jours après, il revint prendre sa leçon, et comme Lucinde n'assistait pas cette fois à la séance, il s'enquit avec empressement de son état dès que le père se fut éloigné.

— Elle est dans son lit, répondit la jeune sœur, et ne parle que de mourir. — Et là-dessus Émilie accabla Wolfgang des plus amers reproches, le traitant d'ingrat et de faux ami.

— Si coupable que je sois, reprit Goethe, je sais quelqu'un qui du moins me rendra ce témoignage que je n'ai d'aucune façon encouragé un pareil sentiment.

— Je comprends, ajouta Émilie en souriant; mais il n'en est pas moins vrai que l'heure est venue de prendre une résolution, sans

quoi nous allons nous trouver tous dans l'embarras. Que diriez-vous, par exemple, si je vous suppliais de ne plus prendre de leçons? Mon père trouve déjà depuis longtemps que vous en savez assez pour un homme du monde, et comme il a quelque raison de supposer que vous ne voulez point faire de son art votre carrière, il ne se pardonnerait pas de vous voler davantage votre argent.

— Et ce conseil de quitter votre maison, c'est vous, Émilie, vous qui me le donnez?

— Sans doute, et l'inspiration ne vient pas seulement de moi. Écoutez : l'autre jour, après que vous étiez parti, j'ai fait tirer les cartes à votre intention, et à trois reprises elles ont dit les mêmes choses avec plus d'autorité chaque fois. La fortune vous comblait de ses dons; vous n'aviez autour de vous que des amis et des grands personnages; l'argent aussi affluait, mais les femmes se tenaient à distance. Ma pauvre sœur surtout était bien loin; une autre se rapprochait, se rapprochait, mais sans parvenir jusqu'à vos côtés. Je ne vous cacherai pas que j'ai cru être, moi, cette personne, et peut-être, après cet aveu, prendrez-vous en meilleure part le conseil amical que je vous donne... Mon cœur ni ma main ne m'appartiennent plus, je les ai promis à un absent que jusqu'à ce moment j'avais cru aimer par-dessus tout; mais je commence à m'apercevoir que votre présence pourrait bien, avec le temps, me devenir moins indifférente qu'il ne m'avait semblé d'abord. Or voyez quelle situation cela nous créerait ici, et quelle serait votre existence entre deux sœurs, dont l'une serait malheureuse par votre amour, l'autre par vos dédains. Et finalement combien tout cela durerait-il? car, lors même que nous ignorerions qui vous êtes et ce qui vous est réservé, pourrions-nous empêcher que les cartes aient parlé et mis devant nos yeux la brillante destinée qui vous attend? Adieu donc, Wolfgang, adieu!

A ces mots, Émilie lui offrit sa main avec un tendre élan, puis le reconduisit lentement vers la porte; mais, au moment où Goethe allait s'éloigner, se reprenant soudain et lui sautant au cou : — Adieu! s'écria-t-elle, et pour que vous sachiez bien que c'est pour la dernière fois que nous nous voyons, prenez ce que jusqu'ici je vous avais refusé.

Goethe la saisit et l'embrassait éperdument, lorsqu'une porte latérale s'ouvrant tout à coup, Lucinde apparut les cheveux dénoués, l'œil en feu et vêtue seulement d'un long peignoir de nuit.

— Il ne sera pas dit que tu auras pris seule congé de lui, fit la nouvelle venue en s'élançant sur sa proie avec un bond de panthère affamée.

Émilie laissa échapper Wolfgang; Lucinde aussitôt s'en empara,

l'attira sur son cœur, l'inondant de ses larmes, l'enivrant des parfums de ses longues tresses brunes qui fouettaient délicieusement sa joue, et le mettant dans cette position fort difficile et fort embarrassée que lui prédisait Émilie tout à l'heure, celle d'un homme entre deux sœurs qui se l'arrachent. A cette démonstration brûlante Goethe voulut répondre par quelques paroles de tendresse : son éloquence fut loin, par malheur, d'être au niveau d'un si bel enthousiasme. Lucinde un moment le regarda en face avec calme et gravité, puis, après avoir fait quelques pas dans la chambre, elle se laissa tomber sur le sofa. Émilie essaya de s'approcher d'elle, mais pour se voir aussitôt repoussée avec une fureur tragique, et qui pourtant, grâce à la vérité de la passion, n'avait rien en soi de théâtral. — Encore si c'était le premier cœur que tu me voles! s'écria Lucinde, tournée vers sa sœur, qui subissait avec embarras ce torrent d'imprécations; mais non, il en a été de même avec l'*autre*, qui a fini, lui aussi, par se fiancer à toi sous mes yeux. J'ai vu le manége perfide, je l'ai supporté, et Dieu seul sait combien de larmes il m'a coûtées. Un autre se présente, et tu recommences, mais sans pour cela vouloir lâcher l'absent, car il t'en faut plus d'un, à ce qu'il paraît. Ma nature, à moi, est ouverte et bonne, et comme on me connaît dès l'abord, on me néglige, tandis que toi, sournoise et fausse, les gens prennent pour des trésors tout ce que tu leur caches. Mais qu'y a-t-il derrière tout cela, sinon un cœur froid, desséché, misérable, sacrifiant tout à son égoïsme, un cœur que nul ne connaît, car il se dérobe au fond de ta poitrine, tandis que moi, aimante et loyale, j'ai mon cœur sur la main, et chacun peut le voir comme mon visage?

Émilie d'abord garda le silence, puis, voyant sa sœur s'échauffer de plus en plus, essaya de la contenir, et n'y parvenant pas, elle faisait à Goethe de petits signes par derrière pour l'engager à se retirer, car il lui déplaisait d'entendre se prolonger la confidence; mais la jalousie a des yeux de lynx. Lucinde, à qui rien n'avait échappé, se leva et vint à Goethe. — Je sais, dit-elle, que vous êtes désormais perdu pour moi, et je renonce à votre cœur; mais toi non plus, tu ne l'auras pas, chère sœur!

A ces mots, elle saisit Wolfgang par la tête, et après avoir appliqué plusieurs fois ses lèvres sur les lèvres du jeune homme comme pour les marquer fatalement d'un sceau indélébile :

— Malheur, s'écria-t-elle d'un air d'Hécate triomphante, malheur, et pour jamais, et pour toujours, sur celle qui, la première après moi, touchera ces lèvres! Essaie, Émilie, de renouer avec lui maintenant que le ciel a entendu mon imprécation, car il l'a entendue, je le sens, et l'exaucera. Quant à vous, monsieur, vous êtes libre, allez où bon vous semble.

Goethe, assez humilié du sot personnage qu'il avait joué en cette affaire, et d'autre part vivement ému de l'espèce d'exorcisme dont il venait d'être l'objet, s'éloigna tristement et ne remit plus les pieds dans la maison.

II.

La cathédrale, Herder (1) et Frédérique, trois influences qui agirent distinctement et profondément sur Goethe pendant cette période. Ossian faisait alors le tour de l'Europe et trouvait partout des dévots : Goethe se prit pour le *barde du Nord* d'un si bel enthousiasme, qu'il en traduisit un chant tout entier (*Selma*), dont *Werther* devait plus tard s'enrichir. Tout près de Shakspeare et d'Ossian vint bientôt se placer *le Vicaire de Wakefield*, que Herder lui fit connaître et goûter, et cette aimable lecture allait être le prélude d'un autre roman tout semblable à celui de Goldsmith, dont l'intérieur de la famille Brion reproduit au naturel le calme et suave tableau.

Ici nous touchons à l'idylle de Sesenheim, c'est-à-dire au plus doux, au plus honnête sentiment qu'ait eu Goethe, à ce que l'histoire de sa vie offre de plus frais, de plus naïf, de plus digne d'intérêt. Sur la vaste plate-forme de la cathédrale de Strasbourg, les étudians de cette époque se rassemblaient souvent pour vider un verre de vin du Rhin en l'honneur du soleil couchant et saluer d'une chanson les derniers feux du jour. D'en haut, le paysage se

(1) De cinq ans plus âgé que Goethe et déjà célèbre, Herder était venu à Strasbourg pour soigner une maladie d'yeux. Il y subit une opération et n'en bougea de tout un hiver. Goethe, captivé par cet esprit puissant, mit à profit sa nouvelle connaissance, lui faisant visite au moins deux fois par jour et se nourrissant avec ardeur de la parole du maître. Il s'en fallait, et de beaucoup, que ces deux natures se ressemblassent, mais le contraste, si grand qu'il fût, ne les éloignait point l'une de l'autre : Herder, précis, clair, dogmatique, sachant parfaitement ce qu'il voulait et volontiers tournant au pédagogue; Goethe, inquiet, sceptique, ballotté dans ses aspirations; Herder, rigide, amer, sarcastique; Goethe, la sympathie et la tolérance en personne. Cette âpreté de caractère, qui lui aliéna tant de gens, ne découragea point Goethe le moins du monde : il était dans ses habitudes de vivre en bonne intelligence avec les natures les plus opposées à la sienne et de n'aborder jamais avec elles que les points sur lesquels on était d'accord. Ce qu'il y a d'assez curieux en cette affaire, c'est que Herder, tout en se montrant plein de bienveillance pour son jeune ami, paraît ne point s'être un seul instant douté de son génie. L'opinion qu'il pouvait avoir sur Goethe à cette époque ne se trouve d'ailleurs consignée que dans une lettre écrite à sa fiancée (février 1772) : « Goethe est, à vrai dire, un bon jeune homme, seulement un peu bien léger et frivole, sur quoi je ne lui ai point épargné mes reproches. Il n'en a pas moins été le seul qui m'ait été fidèle pendant ma longue captivité de Strasbourg, et que j'aie vu avec plaisir. Je crois, sans me vanter, lui avoir transmis certaines bonnes impressions dont l'effet se fera connaître plus tard. »

déroule à perte de vue, et parmi tant de points que d'aimables souvenirs recommandent, un seul nous attire aujourd'hui, Sesenheim, berceau de Frédérique. De toutes les femmes qui réussirent à charmer Goethe, aucune, selon moi, n'a la grâce et l'attrait enchanteur de Frédérique. Le peu qu'en a dit dans ses mémoires le grand poète qui fut son amant a suffi pour mettre en sympathie avec cette ingénue et loyale figure tous ceux qui s'intéressent aux lettres allemandes. Sesenheim, comme Vaucluse, a ses fidèles et ses pèlerins. Et nous-même, combien de fois, en traversant Strasbourg, n'avons-nous pas profité de quelques heures de station volontaire pour aller reconnaître la maison du vieux pasteur Brion et visiter le jardin où Jean Wolfgang Goethe, *studiosus juris,* passa de si belles heures de sa jeunesse à se promener en causant avec Frédérique, à s'enivrer des douceurs ineffables du premier amour, dont le souvenir devait, même chez lui, survivre à tout! Le secrétaire à qui Goethe dicta cette partie de son histoire (1) avait encore présente à l'esprit pendant ces dernières années l'émotion profonde de l'illustre vieillard évoquant ces scènes de jeunesse. On sait que Goethe, lorsqu'il dictait, avait l'habitude de marcher par la chambre les mains derrière le dos; mais pendant la dictée de cet épisode il s'arrêtait à chaque instant, interrompait sa phrase comme pour se recueillir et soupirer; puis, après un assez long silence, il reprenait, et sa voix était alors altérée et plus basse.

Frédérique, c'est Mignon de *Wilhelm Meister,* Ottilie des *Affinités électives;* c'est surtout Marguerite, la naïve, pieuse, tendre et peccable Marguerite. « Qui fut aimée de Goethe, disait Frédérique, ne saurait plus appartenir à personne. » Ne semble-t-il pas entendre l'adorable maîtresse de Faust et la douce et mélancolique chanson du rouet, dont chaque note se réveille en nous à l'idée de cette simple et dévouée créature? Essayons donc d'aborder cette histoire et gardons-nous des faux bruits et des inventions malavisées. « Pudique serais-tu comme la glace et blanche comme la neige, tu n'échapperas pas à la calomnie : » les mots d'Hamlet à Ophélie trouvent ici leur place. S'aimer, se quitter, triste loi; mais pourquoi dans une rupture tant de curieux et de bavards dont ce ne sont pas les affaires? Les uns, sans qu'on le leur demande, vont s'attendrir sur la jeune fille et jeter l'injure au galant; les autres, prétendus amis du damoiseau, vont diffamer la demoiselle, comme si deux amoureux ne pouvaient rêver de vivre ensemble sans que ce fût la guerre des guelfes et des gibelins! Pourquoi Goethe, qui l'aimait, eût-il délaissé Frédérique, si Frédérique ne l'eût indignement trompé?

(1) M. Krauter, mort en 1856

Aux cruelles et sottes hypothèses que cette belle question fit naître, l'écrit (1) d'un certain professeur Näke, mort à Bonn en 1838, n'a que trop prêté de consistance : cela s'appelle *Pèlerinage à Sesenheim* et renferme sur le compte de l'aimable enfant les plus odieux bavardages. De semblables calomnies, transcrites avec une légèreté impardonnable, appelaient une enquête sérieuse, et c'est au louable désir de venger cette douce mémoire outragée que nous devons un excellent ouvrage de M. Pfeiffer, contenant une curieuse correspondance de Frédérique. Quelques-uns, et des plus accrédités parmi les récens biographes de Goethe (2), ont nié, nous le savons, l'authenticité des lettres de Frédérique publiées pour la première fois par M. Pfeiffer; mais cette opinion est loin d'avoir été adoptée par tout le monde, et nous citerions au besoin des critiques très compétens, M. Kühne (3) par exemple, qui n'ont point songé un seul instant à s'inscrire en faux contre ces lettres. D'ailleurs, alors même que cette correspondance serait quelque peu *arrangée*, elle ne contient pas un mot que Frédérique n'ait pu dire, et vous la retrouverez, presqu'à la lettre, chez des commentateurs qui passent pour n'accueillir que les renseignemens sérieux, tels que M. Dünker (4). A ce compte aucun scrupule ne saurait nous empêcher de nous en servir, et c'est en la donnant que nous allons continuer ou plutôt commencer notre histoire. Les lettres de Frédérique, adressées à une amie d'enfance nommée Lucie, portent la date de 1770 et 1771.

« J'ai le doigt noirci d'encre, et je n'en peux plus : tout un long sermon imprimé à copier pour mon père! Me vois-tu assise là depuis quatre heures, et il en est neuf? Ma mère me charge de te dire de ne pas manquer de nous venir voir, quoi qu'il arrive, attendu que de longtemps tu ne retrouverais pas un si commode véhicule. Mon père ne sort toujours pas de sa chambre, et Salome t'envoie mille tendresses. Nous espérons Weyland (5) pour aujourd'hui. A revoir, bonne Lucie, et à bientôt! »

« Sesenheim, lundi.

« Nous avons eu ici l'aimable ami de Weyland, celui qui prend ses repas dans la même pension et dont on nous avait conté déjà mainte facétie, le même qui se montra si prompt à couvrir de sa protection la fameuse perruque d'Adam (6). Arrivés samedi, Weyland et lui sont repartis à cheval hier

(1) *Wallfahrt nach Sesenheim*, 1823.

(2) M. Henri Viehoff, *Goethe's Leben*, Stuttgart 1855, et d'après lui M. Lewes, le savant et compendieux historien de Goethe en Angleterre. Voyez G. H. Lewes, *Goethe's Life and Works*, t. Ier, p. 99.

(3) *Portraits und Silhouetten*, von Gustav. Kühne, t. II, p. 9.

(4) Dünker, *Frauenbilder*, Stuttgart 1852.

(5) Un des amis et des compagnons de table de Goethe à Strasbourg, celui par qui Wolfgang fut amené dans la famille Brion.

(6) Allusion à un trait de bonne camaraderie que Jung Stilling, autre compagnon de

au soir, et je puis te dire, bonne Lucie, que nous venons d'avoir là deux journées comme notre cher Sesenheim n'en avait jamais vu. On n'a fait que rire et plaisanter, et c'était dans toute la maison un mouvement, une joie que je n'essaierai pas de te décrire. Figure-toi qu'il s'était déguisé, et que personne entre nous ne se doutait que c'était là le joyeux garnement dont tout le monde raffole, et qui compose des vers si charmans! Weyland, qui jouait à merveille son rôle de compère, le présenta à ma mère comme un étudiant appliqué, honnête et besoigneux, auquel il désirait procurer quelque distraction. Mon père s'entretint avec lui des affaires de son ministère, et le bon apôtre, pincé dans sa longue lévite grise, s'offrait du meilleur cœur à venir prêcher de temps en temps. Nous avons tous donné dans le panneau, quoique ma mère prétende avoir eu dès le premier abord l'idée d'une mascarade. Et maintenant écoute.

« Dimanche matin, nous faisions une promenade du côté du champ du moulin et causions de l'étudiant à la capote grise, qui s'était esquivé de bonne heure sans prendre la peine de saluer personne, lorsque nous rencontrons George de Drusenheim, vêtu de ses habits du dimanche et portant quelque chose d'enveloppé dans une serviette. — Bonjour, George! m'écrié-je du plus loin que je l'aperçois, que portes-tu là? — Une galette, répond-il en m'ôtant son chapeau. — Porte-la chez nous, dit alors Salome, et si ma mère n'y est pas, donne-la à Christel; mais ne t'en va pas, attends, nous allons revenir. — Très bien! — Et il s'éloigne.

« Avant-dîner, j'étais allée un moment rôder dans mon cher petit bois du rossignol. Qui trouvé-je là? George assis sur mon banc et rêvant à l'écart. — George, lui dis-je, que fais-tu là? — Mais en voici bien d'une autre, et quel est mon saisissement en reconnaissant dans le prétendu George notre visiteur d'hier au soir, qui se répand en excuses, disant que son affreuse redingote grise lui était devenue insupportable, et me suppliant d'être à l'avenir aimable et gracieuse pour le George de Strasbourg comme je paraissais l'être pour celui de Drusenheim! Il ajouta que son intention avait d'abord été de courir à Strasbourg changer d'habits, mais que, chemin faisant, l'idée lui était venue de nous jouer ce nouveau tour. Mais nous ne sommes pas au bout. Presque au même instant arrivent Weyland et Salome, qui s'étonnent de me trouver là seule avec George. — Eh bien! s'écrie ma sœur, ne vous gênez pas! Monsieur George et mademoiselle Frédérique l'un près de l'autre,

table d'hôte, raconte dans ses mémoires. Stilling, sans se mettre à la dernière mode, était toujours vêtu fort décemment. Il portait à l'ordinaire un habit brun foncé avec des culottes de drap de Manchester; seulement il lui arriva une fois de venir dîner en perruque ronde : personne autour de lui ne songeait à s'en formaliser, quand un M. Waldberg de Vienne, qui le savait fort confit en dévotion, se mit à l'apostropher brutalement, lui demandant si c'était aussi d'une perruque ronde que notre père Adam se coiffait dans le paradis. Cette mauvaise plaisanterie amusa beaucoup tout le monde. Goethe cependant ne riait pas; quant à Stilling, il tremblait de tous ses membres et ne savait que répondre; mais Goethe alors : « Je concevrais encore, dit-il, qu'on plaisantât quelqu'un en état de se défendre; mais bafouer un brave homme qui ne fait de mal à personne, vraiment c'est là un assez vilain métier! » A dater de ce moment, Goethe témoigna beaucoup d'intérêt à Stilling, et ne perdit pas une occasion de lui marquer son empressement à le protéger et lui être utile.

la main dans la main, à merveille! — Goethe alors se fait reconnaître, nouvelle surprise et nouvelles questions. — Eh bien! reprend Weyland en lui secouant bravement la main, n'avais-je pas raison de vous le donner pour un joyeux luron? — Mais la plaisanterie d'aller son train, bafouant père, frère, servante, toute la maison en un mot, à l'exception de ma mère, qui avait eu le nez plus fin. En passant dans le jardin, nous rencontrons Christel. — Viens, lui dit Salome, allant au-devant d'elle, viens, Christel; George s'est brouillé avec Barbe, et te veut épouser. — Et Christel d'ouvrir de grands yeux et de rester là plantée comme un terme en apercevant le nouveau George, et les rires d'éclater de plus belle! Lorsqu'enfin nous rentrâmes à la maison, on était à table. — Père, dit Salome, si tu tiens à ce que George dîne avec nous aujourd'hui, il te faut lui permettre de garder son chapeau. — J'y consens; mais pourquoi cette plaisanterie? Serait-il enrhumé du cerveau par hasard? — Non, mais il a là-dessous toute une nichée d'oiseaux. — Et sur ce elle vous le décoiffe. Cinquième tableau : mon frère vient pour s'asseoir à table, frappe notre hôte sur l'épaule en lui donnant le bonjour, autre jubilation universelle! Enfin, comme on se levait de table, le vrai George survient, et la gaieté reprend son cours. Maintenant, chère Lucie, tout est rentré dans l'ordre; mais ce furent là deux jours heureux, et ta Frédérique, en t'écrivant, se les rappelle avec bonheur. Ce cher, ce gentil Goethe! Il m'a promis de m'envoyer des livres de Strasbourg... »

« Vendredi.

« Ta petite Frédérique a maintenant un sobriquet, on l'appelle la *prophétesse de Sesenheim*. Goethe est revenu nous voir. Il nous est apparu samedi sur le tard, et à l'étonnement général, car j'avais, tout le jour durant, prophétisé l'arrivée d'un aimable visiteur, prophétie qui, à vrai dire, ne me coûtait guère, ayant reçu par George, la veille, une lettre de Strasbourg avec des livres. Goethe, à chaque minute, nous devient plus cher; mais cette fois, ma Lucie, que d'élégance et de distinction! Un surtout galonné, des manchettes, un air de gentilhomme! Nous avons joué aux petits jeux. Son esprit, sa verve, sa gaieté ne tarissaient pas; c'étaient à chaque instant de jolis vers, les énigmes les plus amusantes! Mon père goûte beaucoup son jugement, et fait grand cas des idées qu'il lui a suggérées pour notre nouvelle habitation, dont il doit lui tracer le plan, car il faut que tu saches que nous dessinons à merveille...

« Ne crois pas que je sois sa fiancée : de pareils secrets, jamais je n'oserais les avouer à mes parens; mais je sens que je l'aime de toute mon âme. Lorsque, dans nos promenades ou les lectures qu'il me fait, il se met à me dérouler ses magnifiques pensées, mon cœur se gonfle à éclater sans que je puisse dire si c'est de l'admiration ou de l'amour. Il a gravé nos deux noms dans l'écorce des tilleuls du puits, et vient de m'adresser des vers composés tout exprès pour moi, et dans lesquels il m'appelle sa *vie bien aimée*. Tiens, je suis trop heureuse, et j'avais ignoré jusqu'ici qu'on pleure de joie. Ma tante veut absolument nous avoir à Strasbourg; impossible de lui refuser, et pourtant je ne saurais jamais me décider à me séparer de mes chers

arbres et de mes chères fleurs, si Goethe ne m'assurait que de longtemps peut-être il ne pourra venir ici. »

. . . . . .

« Nous avons vécu dans les délices comme des bergers de Gessner. Goethe anime tout, vivifie tout de son souffle divin, les choses les plus infimes comme les plus immenses, le vermisseau comme le soleil! Chaque fois que j'élevais mes yeux vers les siens, une extase indicible me prenait : c'était à en mourir de joie! »

III.

Ces quelques pages, « témoins chéris de jours écoulés dans un doux rêve, » composent toute la correspondance de Frédérique publiée par M. Pfeiffer. Elles suffisent pour donner une idée de l'impression que Goethe à vingt ans, le Goethe de Strasbourg, produisit sur cette âme naïve et tendre. Quant aux sentimens que le poète éprouva, lui-même a pris soin de nous en faire part. Arrivé à cette période de sa vie, on dirait que les termes lui manquent pour peindre le bonheur qu'il y goûta, un de ces bonheurs immenses, infinis, qui transforment tout dans la nature, et qui donnent à la fleur du printemps, à l'étoile des nuits, au rossignol de mai, des haleines, des lueurs, des vibrations que jamais plus ne percevront vos sens. Goethe n'est ni rêveur, ni sentimental, ni enthousiaste, et cependant il y a de tout cela dans ce récit d'une heure fortunée; il y a surtout du feu, le feu sacré de la jeunesse. Cinquante ans ont passé sur cette douce pastorale de Sesenheim, et il en parle comme si c'était d'hier, et pour décrire toutes les sensations, peindre les moindres fleurettes de ce beau mois de mai de son existence; il retrouve l'entrain, l'aisance et la sympathie d'un cœur qui ne songe encore qu'à se laisser vivre et se dépenser librement. Quoi de plus aimable et de plus séduisant que cette figure qu'il nous trace lui-même de Frédérique! « Je la vois encore avec sa jupe blanche et ronde, à simple garniture, découvrant jusqu'à la cheville les plus jolis petits pieds, son corsage blanc serré à la taille et son tablier de taffetas noir, tenant le milieu entre la villageoise et la demoiselle. Svelte et légère, elle allait comme n'ayant nul poids à supporter, et pour les opulentes tresses blondes de sa gentille tête, son cou semblait presque trop fin, trop délicat. Son œil serein et bleu promenait ses regards de tous côtés, et son joli nez fripon flairait le vent sans paraître se douter qu'il y eût souci ni chagrin en ce monde, et ce fut ainsi, son chapeau de paille à son bras, que, pour la première fois, il me fut donné de la voir et de la contempler dans toute sa grâce et tout son charme. » Et plus loin : « Rien ne lui seyait

mieux que le mouvement en plein air; le charme de sa désinvolture semblait alors jouter avec la terre en fleurs, et l'inaltérable sérénité de son visage avec l'azur du ciel. Dans nos promenades, dont elle était la vie et l'âme, elle se multipliait incessamment, et savait combler les lacunes qu'il pouvait y avoir ici et là. Et la voir courir, que c'était donc charmant! Comme un chevreuil qui obéit aux lois de la nature en bondissant par les semailles, on eût dit qu'elle faisait quelque chose de particulier à son instinct, à son tempérament, alors que, pour réparer un oubli, retrouver un objet perdu, rallier des retardataires, elle prenait sa course et s'échappait par monts et par vaux. »

Le 13 avril 1771, Goethe venait à Sesenheim dans l'intention d'y séjourner quelques semaines. Déjà on se connaissait, on s'était distingué; trois rencontres avaient suffi pour émouvoir ces jeunes cœurs. Il y avait ce jour-là grande et joyeuse compagnie au presbytère. Frédérique s'empressait à recevoir ses hôtes, et Goethe, en la voyant ainsi lui apparaître dans tout l'éclat de sa candeur céleste, belle de ses quinze ans et de sa ravissante pureté, à la fois enfant et jeune fille, Goethe sentit la fleur d'amour dont il avait le germe dans son âme ouvrir soudain son calice d'or. Elle était si heureuse à faire fête à tout ce monde, si encourageante et si modestement expansive, tant de bonté respirait dans son regard, le charme de sa personne se déployait si librement au sein de cette belle nature, que l'étudiant de Strasbourg fut captivé d'une manière irrésistible.

Après le dîner, où peut-être n'avait pas régné la plus stricte tempérance, on se dispersa sous les arbres, et de turbulentes parties s'organisèrent par les soins de Goethe et de Frédérique. Les gages qu'on s'impose de garçon à fillette, et réciproquement, sont en général ce qui fait le grand charme de ces jeux qu'on appelle innocens, je ne sais trop pourquoi. Au point où ils en étaient désormais, quel autre gage qu'un baiser Wolfgang et Frédérique pouvaient-ils échanger? Au milieu des joyeusetés et des éclats de rire, le baiser fut donné, ardent, tendre, mystérieux, et l'amour scella ces lèvres virginales de son indélébile empreinte : heure enchantée, ineffable accord de deux âmes dont Goethe a consacré le souvenir dans ces vers de l'album de Frédérique :

Enfin il est à moi, cet ange, mon doux maître;
Tout ce que je ressens l'émeut au fond de l'être;
Sur mon cœur vibre son cœur d'or!
Destin, qui m'accordas cette faveur insigne,
Fais qu'au jour d'aujourd'hui demain ressemble encor,
Et m'instruis à m'en montrer digne!

« Malheur sur malheur, et pour jamais et pour toujours, à celle

que la première après moi toucheront ces lèvres! » La sauvage imprécation de Lucinde s'acharnant comme une furie après l'amant qui la dédaignait, cette tragique malédiction avait ému Goethe d'une vague terreur superstitieuse, à ce point qu'il n'osait plus approcher d'une jeune fille, dans la crainte de lui porter malheur, ses lèvres décidément anathématisées; mais ces résolutions fantasques prises légèrement vis-à-vis du troupeau des indifférentes, l'amour ne pouvait manquer d'en avoir bon marché. Qu'importent en effet à la passion les restrictions mentales, les timidités et les petits scrupules? Elle parle, et l'homme à vingt ans obéit sans songer au danger, aux *conséquences*. « Elle n'est pas la première! » s'écrie Méphistophélès en réponse aux lamentations de Faust déplorant le sort de Marguerite, parole atroce autant que vraie, que le diable dit tout haut en ricanant, et que le plus doux, le plus tendre, le plus ingénu des amoureux pense tout bas, car sur toutes les lèvres qui touchent au fruit défendu pèse une malédiction; seulement, comme il s'agit d'éloigner le remords et de jouir à l'aise, on se dit en pressentant la catastrophe : « Après tout, elle ne sera pas la première! » Aimable et douce fille du pasteur Brion, vous non plus ne fûtes pas la première, et Lucinde ne savait pas quel cœur pur et dévoué son exorcisme devait frapper.

Vers le soir, il y eut la danse, puis après la danse la promenade au clair de lune sous les bosquets où le rossignol commençait à chanter. La main dans la main, on vint s'asseoir loin des parens et loin du bruit : secrets chuchotemens, tendres confidences, baisers furtifs que la brise des nuits de printemps emporta dans son vol avec tant de germes nouveaux et de fécondantes émanations, avec les parfums de la plaine, les murmures du ruisseau et les battemens d'ailes des oiseaux accouplés! Longtemps ils causèrent ainsi avec des intervalles de rêverie et de silence pendant lesquels on entendait l'orchestre villageois continuer sa fanfare et le bal joyeux se trémousser. Tout ce que l'amour peut promettre de délices à deux jeunes cœurs, cette heure enchantée le leur donna, chaste et profonde ivresse qu'à peine devait accroître à quelques jours de là le délire de la possession!

Ce séjour de Goethe à Sesenheim se prolongea plus d'un mois qu'ils passèrent en faciles tête-à-tête, en pittoresques excursions dans les environs. « Nous vivions en dehors de toute espèce de surveillance, et il ne dépendait que de nous de courir le pays et d'aller en nombreuse ou petite compagnie visiter les amis du voisinage. Nos explorations ne se bornaient pas à ce côté-ci du Rhin; nous traversions le fleuve et retrouvions ainsi dispersées dans Haguenau, Fort-Louis, Philippsbourg, toutes les personnes que nous avions vues

réunies à Sesenheim, heureuses l'une après l'autre d'exercer à leur tour à notre endroit la plus franche hospitalité et de nous faire les honneurs du cellier, de la cuisine et du jardin. Les îles du Rhin furent aussi très souvent le but de nos promenades en bateau. »

Les convives ne manquaient pas d'ailleurs à Sesenheim; Weyland y venait quelquefois de Strasbourg, l'épigrammatique Weyland, qui se passa un jour la fantaisie d'apporter sous son bras *le Vicaire de Wakefield*, où la famille se reconnut en souriant. N'est-ce pas en effet le bon docteur Primerose en personne que cet excellent père de Frédérique, honnête, cordial, trop confiant peut-être, la joue en fleur et la gaieté sur les lèvres, et prenant au fond très au sérieux son ministère, dont les soins l'empêchent de voir ce qui se passe chez lui? Wolfgang, on le conçoit de reste, n'avait garde de manquer l'office le dimanche. Alors que Frédérique était là recueillie et charmante auprès de lui, quel sermon, même le plus aride, eût jamais paru long? Et tandis que le brave homme exposait à ses ouailles l'évangile de la destruction de Jérusalem ou la parabole de la brebis perdue, la tête de sa pauvre enfant battait la campagne à la suite du cher séducteur, et la tendre pécheresse palpitait sous le regard de Faust, chez qui le sens divin et l'amour de la créature se confondaient ensemble :

> Appelle-le bonheur, cœur, amour ou Dieu! Non,
> Non, il n'est pour cela point de parole humaine (1)!

Cependant, au milieu de cette joie intime et profonde où Goethe s'abandonnait sans réserve, l'idée de l'avenir se dressait parfois comme un remords; il sentait qu'un pareil bonheur ne pouvait, hélas! longtemps se prolonger, et cherchait alors dans l'étude un moyen d'échapper à ses tristes réflexions. Que de fois la belle enfant le trouva ainsi établi sous le jasmin de la maison, entouré de livres et de papiers, Homère, Ossian et Shakspeare sur la table! A des compositions originales, à peine s'il songeait; il traduisait d'Ossian les *Plaintes de Selma*, et s'il rimait, c'était quelque improvisation inspirée par la circonstance, quelque madrigal à Frédérique. Il y a ainsi tout un petit volume de chansons, tout un bouquet, le recueil des chants de Sesenheim : fugitives peines écrites la plupart du temps sur des motifs connus et n'exprimant de l'amour que les joies, la confiance et la plénitude. Ici pas une trace de combats, point de ces amertumes, de ces doutes, de ces jalousies cruelles qui font d'un amoureux un patient à la chaîne qui veut toujours s'en aller et qui

(1) Voyez, dans la première partie de *Faust*, la scène du jardin, évidente réminiscence de ces émotions pleines d'ivresse et de trouble.

toujours demeure, comme retenu malgré lui, mais au contraire le perpétuel épanouissement de l'âme, les actions de grâces aux dieux qu'on remercie de ce bonheur en les suppliant d'en prolonger la durée.

IV.

Il était décidément de la famille, et rien de ce qui pouvait intéresser ces braves gens ne lui restait étranger. Célébrait-on une noce dans le voisinage, il voulait servir de témoin; un baptême, il s'offrait aussitôt pour parrain. Héritages, procès, loteries, il s'occupait de tout, même de construire, derrière un frais rideau de hêtres et de peupliers, une maison nouvelle qu'on habiterait en commun. Ainsi passait le temps, ainsi les jours heureux se succédaient sans que sa main doucement comprimée par l'étreinte de cette pauvre enfant osât s'en dégager pour soulever les voiles de l'avenir.

L'avenir! il fallut pourtant l'envisager, et quels ne furent pas son trouble et sa douleur en voyant le désordre qu'il avait jeté dans cette jeune âme, en se trouvant vis-à-vis d'engagemens tacites qu'il ne pouvait tenir, en sentant qu'il allait avoir à se séparer de cet être naïf, loyal, généreux, tout amour et toute confiance, qui s'était donné à lui sans réserve! Mais, dira-t-on, cette rupture était-elle donc indispensable? Goethe ne pouvait-il même à cette époque s'assurer par le mariage la possession légitime d'une telle personne? En effet, cela, je crois, eût mieux valu que la conduite qu'il a tenue; seulement il eût fallu avoir un certain courage et savoir marcher tout de suite à la conquête d'une indépendance qui, si elle avait sa gloire, n'était pas non plus sans périls. On sait quel pédant rigide et absolu, quel formaliste impraticable était le père de Goethe, et si un pareil homme eût jamais consenti à prêter l'oreille à des propositions d'alliance avec la famille d'un pauvre pasteur de campagne. Il eût donc fallu forcément abandonner tout, père, mère, sœur, et ne demander conseil qu'à son dévouement, à son travail, à son génie. Or, si l'on y pense, une semblable résolution était ce qu'il y avait de plus contraire au caractère de Goethe, qui déclina toute sa vie les responsabilités, et dont le cœur ne fut jamais propre à ces combats que certaines âmes vigoureuses engagent hardiment avec les circonstances. A cette amertume de la séparation devait se joindre pour Goethe le remords d'avoir entretenu dans l'âme de la pauvre Frédérique des illusions dont la perte ferait inévitablement le désespoir de sa vie. Lui-même avoue cette faute et la déplore dans un langage où la grandeur du style semble venir en aide au trouble de la conscience. « Ces inclinations de jeunesse prises légère-

ment sont pareilles à la bombe qu'on lance pendant la nuit : elle monte en ligne douce et lumineuse, se mêle aux étoiles et paraît même un instant vouloir s'attarder parmi elles, puis elle descend comme à regret, décrivant la même route, mais en sens opposé, et finalement porte le désastre aux lieux où s'arrête sa course. — Comment faire pour voir où nous conduit cette passion qui nous flatte et nous enivre? Serait-on mille fois circonspect, peut-on résister aux charmes de l'habitude et ne point se laisser aller à tant d'autres entraînemens non moins doux et non moins aimables? » Ici commence la crise. J'ai parlé d'effusions de joie, d'actions de grâces; l'heure ineffable de ce tendre lyrisme est passée, la litanie est close.

Il voyait donc bien qu'il fallait rompre, et cependant il ne pouvait se résoudre à se séparer de l'adorable créature. Cette lutte fatale du devoir et de la volonté, tous la connaissent plus ou moins et savent les ébranlemens qu'elle entraîne : hésitations, faiblesses, violences, contradictions; on empoisonne sa vie et celle des autres. Il y eut là pour Goethe des jours cruels à traverser, pleins d'angoisses et d'ennuis de toute sorte. Il allait parfois, n'y tenant plus et pour se distraire par une occupation mécanique de ses langueurs morales, — il allait chez un vannier du voisinage, un certain boiteux du nom de Philippe (*der lahme Philipp*), connaissance de la famille qui lui apprenait à tresser l'osier. Quelques lettres écrites vers la fin de son séjour à Sesenheim, et qu'il adressait à l'un de ses amis de Strasbourg, le notaire Salzmann, vont nous mettre dans la confidence de ces jours de trouble et de misères.

« Avril 1770.

« J'arriverai encore avant la Pentecôte, ou peut-être même n'arriverai-je pas..., ou bien... tout ce que je vous puis dire, c'est que j'en saurai, quand ce sera fait, plus que maintenant. Au dehors comme au dedans, temps de pluie; les affreux vents du soir sifflent dans les vignes, là, devant ma fenêtre, et mon *animula vagula* (1) est comme la girouette du clocher : tourne, tourne, et ainsi tant que va le jour! *Punctum!* Grande affaire en vérité que de bien mettre un point à sa place et d'établir de bonnes périodes! Les jeunes filles ne mettent ni virgules ni points; rien d'étonnant si je me forme à leur manière. N'importe! je n'en apprends pas moins le grec, et pour que vous le sachiez, j'ai tellement, depuis que je suis né, augmenté mes connaissances en langue grecque, que je lis aujourd'hui mon Homère sans traduction; mais aussi me voilà plus vieux de quatre semaines, ce qui pour moi n'est pas peu dire. Dieu garde mes chers parens, et ma chère sœur, et vous aussi, cher notaire, et aussi toutes les bonnes âmes! Amen.

(1) Allusion à ces vers charmans écrits par l'empereur Adrien avant sa mort.

Animula vagula, blandula,
Hospes, comesque corporis, etc.

« Oui, en effet, il est temps que j'arrive, et je le veux, je le veux; mais qu'est-ce que la volonté en présence des figures qui m'entourent? L'état de mon cœur est étrange, et ma santé commence à chanceler. Un pays ravissant, de bonnes gens qui t'aiment, un cercle d'amis, tes rêves de jeunesse ne sont-ils pas tous accomplis? me demandé-je maintes fois en plongeant mon regard dans cet horizon de béatitude. N'as-tu pas mis le pied dans ce jardin féerique où tendaient tes vœux? En effet je le sens, et je sens aussi, mes amis, que l'homme, pour avoir atteint le but qu'il souhaitait, n'en est pas plus heureux de l'épaisseur d'un cheveu. Ah! le surcroît, ce damné surcroît que le destin marchande éternellement à toutes nos jouissances (1)! Allez, chers amis, pour ne pas se décourager en ce monde, il faut avoir bien du courage! Enfant, il m'arriva un jour de planter un cerisier en m'amusant : le cerisier poussa, et j'eus la joie de le voir fleurir. Une gelée blanche de mai ruina tout, la joie et les fleurs : il me fallut attendre un an, les fleurs revinrent; mais, avant que j'eusse goûté à une seule cerise, les oiseaux avaient tout mangé; l'autre fois ce furent les chenilles, puis un voisin gourmand et larron, puis que sais-je? Et cependant, si jamais je suis propriétaire d'un jardin, on m'y verra planter encore des cerisiers, car, en dépit de toutes les traverses, il *reste assez de fruit* pour s'en régaler (2). »

« 22 mai (3).

« De cette fois encore je ne bouge pas, et, comme j'ignore quand je vous verrai, je pense qu'il est bon de vous dire comment tout se comporte... Assez bien pour moi du moins : la toux va mieux, les soins et l'exercice m'en ont presque délivré; mais il s'en faut que j'en puisse dire autant de l'entourage. Frédérique continue à souffrir, à péricliter, ce qui répand sur tout le reste un vilain nuage, sans compter le *conscia mens,* qui, pour moi, hélas! ne l'est point *recti.* . . . . . .

« On a dansé à la Pentecôte, dansé de dix heures à minuit, avec quelques entr'actes pour se rafraîchir. C'était une véritable furie. J'en ai oublié la fièvre, et suis mieux depuis. Que ne m'avez-vous pu voir à ce bal, tout mon *moi* plongé, perdu dans la danse! Et encore si je pouvais seulement dire : Je suis heureux! « Qui peut se dire le plus malheureux? » dit Edgard (4). Et c'est là aussi, mon cher, une sorte de consolation. Ma tête ressemble à une girouette au moment où l'orage se prépare et où les vents sont variables. »

(1) Ce surcroît, comme il l'appelle, ce complément définitif, ce *par-dessus le marché* qui ne s'obtient pas, semblerait être ici pour lui la calme et durable et légitime possession de Frédérique, de celle qu'il a trompée et dont il entrevoit le triste sort.

(2) Il ne faudrait pas se méprendre sur le vrai sens de cette parabole, qui veut dire simplement qu'il ne faut après tout jamais désespérer de l'avenir. Comparez ce passage avec ce que Goethe devait écrire beaucoup plus tard au sujet de Frédérique : « Revenu dans la maison paternelle, son image m'était partout présente, je sentais à toute heure qu'elle me manquait, et le pire était que je ne pouvais m'en prendre qu'à moi-même de mon infortune. Gretchen, on me l'avait prise; Annette m'avait délaissé; mais ici pour la première fois j'étais coupable, j'avais blessé à mort le plus noble cœur. »

(3) On voit qu'il avait fort prolongé le séjour au-delà de ses conjectures premières, la Pentecôte étant cette année le 19 de mai.

(4) Dans *le Roi Lear* de Shakspeare, act. IV.

« Mercredi, la nuit.

« Dix lignes sont toujours mieux que rien. Ma toux a repris, du reste je ne suis point mal; mais ce n'est vivre qu'à moitié que de ne pouvoir respirer sans peine : raison de plus pour m'abstenir de retourner à la ville. Ici du moins l'exercice et le grand air opèrent tout le bien qui se peut faire, sans compter (1)... Le monde est si beau! si beau! Et qui de nous sait en jouir? Par momens la colère me prend à ce sujet, et je me tiens alors les plus édifians discours sur cette méthode, que nul professeur d'éthique ne comprend et encore moins n'enseigne. Adieu, adieu! je ne voulais que vous écrire un mot, et vous dire que je vous aime. »

Goethe quitta Sesenheim le 27 mai pour retourner à Strasbourg, où ses études et ses examens de droit le rappelaient. Herder était parti dès le mois d'avril, mais il retrouva ses autres professeurs et camarades, qui l'attendaient avec impatience, et se reprit de plus belle au travail et à l'amitié. Les adieux n'avaient pas été définitifs, Goethe y avait mis des réticences, et la liaison continua de loin. On s'écrivait activement, lui de plus en plus inquiet et troublé, elle calme, sereine, confiante, n'osant et ne voulant croire qu'alors qu'on s'aime ainsi du fond de l'âme, cela puisse jamais finir. Aux vacances de la Saint-Jean, Goethe s'échappa du côté de Pfalzbourg avec Weyland, cet ami qui l'avait introduit dans la famille Brion. Qui le poussait à cette excursion? L'ennui, le besoin de se distraire, cet incurable mécontentement de soi-même et des autres qu'on trouve au fond de tous les vagabondages. On dit que l'amour rend courageux : rien n'est plus faux; l'amour amollit les cœurs, et les cœurs mous sont faibles. Quand le cœur vous bat à rompre la poitrine, quand vous avez la gorge étranglée, l'œil plein de larmes, vous êtes faible, si faible qu'il suffit d'un lien de fleurs pour vous enchaîner, et cela n'est point parce que ce lien a des vertus magiques, mais parce que la force vous manque, à vous, de le briser. Il y a bien un moment où le courage vient aux amoureux, c'est celui où ils vont perdre leur maîtresse; mais ce courage, ce n'est pas l'amour qui le donne, c'est la crainte de voir celle qu'on a possédée passer aux bras d'un autre. Par amour, j'entends cette sensation irrésolue où flotte notre âme, ce tiraillement en sens divers dont elle est la proie dès qu'une secousse électrique l'a mise hors du commode sentier de l'indifférence. Nous sommes alors, comme l'enfant sur son cheval de bois, toujours en mouvement, toujours en travail, toujours nous démenant sans changer de place. Voyez Goethe : il a renoncé délibérément à la main de Frédérique, il s'est dit tout ce qu'il y avait de sage et de judicieux à se dire au sujet d'un pareil mariage, et

(1) Inutile de compléter la phrase en ajoutant « la présence de l'être aimé. »

cette liaison sans issue, il n'a désormais qu'une idée, la renouer! Et le voyage qui devait le rapprocher de Francfort va le ramener à Sesenheim.

Ce souvenir de la douce bien-aimée qui semblait sommeiller au fond de l'âme se réveilla à Neukirch un soir que Wolfgang, laissant à l'auberge son compagnon se reposer des fatigues du voyage, était allé s'asseoir au pied d'un château de chasse construit sur la hauteur. Du fond de cette solitude qui s'étend autour de lui, de ces bois et de ces montagnes où plongent ses regards attristés, un son de cor s'élève. A ce bruit sa rêverie s'exalte, une image adorable est évoquée : Frédérique! Il ne veut plus qu'une chose : la revoir, et l'aube nouvelle va les trouver, lui et Weyland, son compagnon, chevauchant sur la route de Sesenheim. A Niedermodern, les deux amis se séparèrent. Laissons Goethe lui-même raconter ici les détails de son arrivée. « Si rapide que fût l'allure de mon cheval, la nuit me surprit; il n'y avait du reste pas à se tromper de chemin, et la lune éclairait cette entreprise de ma passion. La nuit devenait orageuse et sinistre, et je sautais les haies et les fossés pour n'avoir point à attendre jusqu'au lendemain matin la joie de la retrouver. Il était déjà tard lorsque je descendis de cheval à Sesenheim. L'aubergiste, quand je lui demandai s'il y avait encore de la lumière au presbytère, m'assura que ces dames ne faisaient que de rentrer, et qu'il croyait avoir entendu dire qu'on attendait encore quelqu'un dans la soirée. Ceci ne m'allait pas du tout. Je me hâtai pour arriver du moins le premier. Je trouvai les deux sœurs assises sur la porte; elles ne semblèrent point trop étonnées; mais qui n'en revenait pas, ce fut moi quand j'entendis Frédérique dire à l'oreille d'Olivia (1), mais assez haut pour que je l'entendisse : « Eh bien! ne vous l'avais-je pas dit? C'est lui! » On me conduisit dans la salle à manger, où je trouvai une petite collation déjà servie. » Frédérique, mue par un pressentiment, avait en effet prophétisé la veille que Goethe arriverait; la sympathie avait poussé irrésistiblement ces deux âmes l'une vers l'autre, et au moment même où Wolfgang se sentait entraîné, la jeune fille annonçait son retour. « Cette force magnétique, observait Goethe plus tard dans ses *Conversations avec Eckermann,* existe surtout entre deux êtres qui s'aiment, et très souvent elle agit aussi à distance. Bien des fois il m'est arrivé, étant jeune, que, me promenant à l'écart et seul, un vif désir me prit de me trouver avec celle que j'aimais; j'y pensais alors avec intensité et jusqu'à ce qu'elle se montrât en personne. — Je ne sais quelle inquiétude m'a saisie, di-

(1) C'est ainsi que Goethe, par allusion au *Vicaire de Wakefield,* appelle la sœur aînée, qui se nommait Marie Salome.

sait-elle en approchant; mais je me sentais mal à l'aise dans ma chambre, et il m'a fallu venir ici. »

La visite de Goethe à Sesenheim dura peu cette fois, et quelques jours plus tard (1er juillet 1771) il s'en revenait à Strasbourg après s'être donné la joie de contempler encore l'aimable enfant au sein de son entourage idyllique. La famille Brion, qu'on visitait de tous côtés pendant la belle saison, avait à la ville une foule de connaissances qui depuis longtemps ne demandaient qu'à la recevoir à leur tour. L'invitation, déjà mainte fois mise en avant, et toujours sans succès, fut de nouveau proposée, et, quoique après certaines hésitations, définitivement acceptée. La mère et les deux aînées (Frédérique pouvait-elle manquer d'être du voyage?) se mirent donc en route pour Strasbourg dans l'intention d'y séjourner une semaine ou deux chez des amis. Naturellement on se revit à cette occasion. En changeant ainsi de cadre, en passant tout à coup de la prairie au salon, la gracieuse figure ne perdit rien de ses charmes, et son amant, qui ne l'avait encore aperçue qu'au milieu des arbres et des ruisseaux, fut le premier à s'étonner de l'aisance parfaite qu'elle savait conserver dans le monde, et à remarquer le délicieux attrait que gardait, parmi les tentures de soie et les vases du Japon, cette douce physionomie villageoise habituée à se détacher sur le vaste et libre horizon. Bientôt pourtant à cet étonnement la mauvaise humeur succéda, car Frédérique, en personne sensée et discrète, avait trop l'instinct des convenances pour rester sur ce nouveau terrain ce qu'elle était chez elle, et ne point prendre avec ses habits de demoiselle, qui lui seyaient si galamment, certaines réserves indispensables. Peut-être s'y mêla-t-il un peu de coquetterie : quelle nature féminine, même la plus simple et la plus loyale, en serait exempte? Toujours est-il que Goethe prit la chose en dépit, et se fâcha de ce qu'on le voulait ainsi réduire au rôle de serviteur très humble. Aussi, lorsqu'il advint que la sœur aînée, qui n'avait ni la grâce, ni la distinction de la cadette, s'ennuya de la ville, et se mit à languir après ses moutons, Wolfgang s'empressa de pousser au départ. Dans l'état d'angoisse et de perplexités où se trouvait son cœur, il craignait de finir par faire un éclat, et quand il vit toute la famille monter en carriole et s'en retourner vers Sesenheim, ce fut pour lui comme si on lui ôtait une pierre de dessus le cœur. Il se peut aussi que le coup de feu de ses études (car l'heure des examens approchait) ait été pour quelque chose dans cette irritation de caractère dont il allait ne point tarder à se repentir, car Frédérique, blessée d'une telle conduite, affecta en le quittant beaucoup de froideur, et, pour mieux atteindre sa victime, témoigna les plus vives tendresses à celles de ses amies qui se trouvaient là. Cela fit que si le premier

moment fut pour Wolfgang un moment de bien-être et de délivrance, le second fut tout à la colère et au désespoir.

Cependant le grand jour avançait. Le 6 août de l'an de grâce 1771, l'illustre académie de Strasbourg, *illustris jureconsultorum ordo,* décernait à l'étudiant Johann-Wolfgang Goethe, *virum prænobilissimum atque doctissimum*, les magnifiques honneurs et priviléges du doctorat, *summos in utroque jure honores et privilegia doctoralia.* Des thèses latines et des mercuriales, il y en eut à n'en pas finir, et le tout fut terminé par un immense banquet où professeurs, élèves et répétiteurs fraternisèrent ensemble jusqu'au matin aux frais du brillant lauréat. Enfin c'était donc fait, et après tant d'empêchemens, d'atermoiemens, d'erreurs et de crises, en dépit d'Apollon et de l'Amour, Johann-Wolfgang Goethe était avocat, — avocat dans le présent, et dans l'avenir, qui sait? peut-être bourgmestre de la sérénissime ville de Francfort.

V.

Les parens de Goethe étaient ravis et l'attendaient à Francfort; pour lui cependant ce furent des jours douloureux. Quitter Strasbourg sans revoir Frédérique, il n'y pouvait penser, et la seule idée de ces adieux suprêmes lui déchirait le cœur. Il allait et venait, prétextait, remettait au lendemain. Enfin, après avoir épuisé toutes les distractions, tous les vagabondages, après s'être fatigué le corps et l'esprit dans les écoles buissonnières, un matin il selle son cheval et part pour Sesenheim. Pauvre Frédérique! un pressentiment l'avait-il avertie? En arrivant, il la trouva sur la porte du jardin toute pensive et découragée; quand il eut mis pied à terre, elle lui tendit la main sans rien dire, et tous deux restèrent embrassés, des larmes dans les yeux, la mort dans l'âme! Ce qu'ils perdaient l'un et l'autre, quelle somme de bonheur et d'irréparables jouissances, ils le sentaient trop vivement pour l'exprimer. Goethe s'avoua coupable et ne se pardonnait pas d'avoir brisé ce noble cœur, si digne des plus douces félicités. Quant à Frédérique, pas un mot de reproche ne sortit de sa bouche : elle avait aimé, et sa vie était maintenant tout entière dans le souvenir de cet amour, dont les peines jamais ne dépasseraient l'ivresse et les délices. D'ailleurs qu'eût-elle dit, la pauvre enfant, qu'eût-elle fait pour retenir celui à qui elle s'était donnée, et qui finalement manquait de courage pour se conquérir l'indépendance et livrer combat en l'honneur d'elle aux dures nécessités de l'existence, le cœur plus occupé de l'analyse de son amour que de cet amour même, poète qui de ses sensations tôt ou tard se délivre en chantant! N'importe, l'heure des chansons n'allait pas

venir encore, et devant qu'elle sonnât, les regrets et les soucis eurent leur tour. Goethe quitta Sesenheim troublé, fiévreux, confus, accablé de sa faute et de ses remords, et tandis que, plus mécontent encore que malheureux, il s'en allait au galop de son cheval, dévorant cette route qu'il avait si souvent parcourue la joie au front, elle, pieuse, simple, résignée, retournait à ses devoirs de fille et de sœur, et s'apprêtait à les remplir jusqu'à la fin avec cette gravité sereine, cet inaltérable désintéressement des belles âmes que la douleur atteignit jeunes.

Une fois encore ils devaient se revoir. Ce fut en 1779. Goethe voyageait avec le grand-duc Charles-Auguste, et voulut à son passage visiter le cher Sesenheim. Ici se place la réalisation d'un singulier effet de mirage qui vaut la peine d'être consigné. Lorsque Goethe, huit ans plus tôt, le cœur et le cerveau troublés, s'en retournait à Strasbourg après avoir quitté sa maîtresse, il avait par une étrange illusion vu, un peu avant d'arriver à Drusenheim, mais vu distinctement, ce qui s'appelle vu, un autre Goethe, également à cheval, venir à sa rencontre, vêtu d'un habit gris perle, à paremens d'or, comme lui, le vrai, l'authentique Wolfgang, n'en avait jamais eu dans sa garde-robe. Or le hasard voulut que, le jour de son dernier pèlerinage à Sesenheim, Goethe portât exactement le même habit qu'il avait jadis remarqué sur le dos de cet autre lui-même.

Ce fut le vieux père Brion qui reçut cette fois le galant damoiseau à sa descente de voiture avec une dignité triste, sinon sévère. Comme il lui demandait s'il comptait faire quelque séjour parmi eux, Goethe répondit qu'il partirait le lendemain, ayant laissé un de ses amis au prochain village.

— Et pourquoi ne pas nous l'avoir amené? dit Brion.

— C'est que... c'est le grand-duc de Saxe.

— Ah! reprit le vieillard, je conçois... ma maison, à moi, n'est pas pour les altesses!

Laissons Goethe raconter lui-même à une autre femme, à l'amie du moment, à Mme de Stein, cette dernière entrevue avec Frédérique.

« Emmedingen, 28 septembre 1779.

« Le 25 au soir, j'ai fait une escapade du côté de Sesenheim pour y retrouver une famille que j'avais autrefois beaucoup connue, et qui m'a très cordialement accueilli. Aujourd'hui que je suis pur et calme comme l'air, je me sens tout aise de respirer l'atmosphère d'êtres calmes et bons. La seconde fille de la maison m'aima jadis plus que je ne le méritais et plus que beaucoup d'autres à qui j'ai prodigué ma tendresse et ma confiance. Je dus me séparer d'elle en un moment où mon abandon faillit lui coûter la vie. En apprenant que j'étais là, elle accourut comme une folle et se jeta dans

mes bras avec tant d'ivresse et d'élan, que nos deux nez se cognèrent et que j'en eus le ciel dans l'âme. Ensuite elle m'entretint des souffrances qui lui étaient restées de sa maladie, et j'évitais de la toucher de peur de sentir à sa moindre étreinte toute mon ancienne passion se rallumer. Nous visitâmes tous les bosquets l'un après l'autre et nous assîmes dans chacun, c'était si bon! Il faisait le plus beau clair de lune, et je ne cessais de lui demander des nouvelles de tout le monde. Un voisin, qui nous avait aidés jadis dans nos petits travaux, fut mandé et m'assura qu'il n'y avait pas huit jours qu'il parlait encore de moi; le barbier aussi dut comparaître. Je retrouvai de vieilles chansons de moi qu'on s'était transmises, et jusqu'à une voiture que j'avais peinte. Nous causâmes de mille bonnes histoires de cet heureux temps-là, et je vis que mon souvenir était aussi présent parmi eux que si je les avais quittés depuis six mois à peine. Les parens furent excellens, ils me trouvaient rajeuni. Je passai la nuit à Sesenheim et ne m'éloignai que le lendemain au jour naissant de ce petit coin de terre où mes yeux se retourneront toujours avec bonheur, de ces êtres tout sympathiques avec qui je me sentais pour jamais assimilé. »

Idylle évanouie, frais roman des premières années dont les traces vont s'effaçant de plus en plus! De leur correspondance on n'a jamais pu trouver que des fragmens dépareillés, et cependant ils s'écrivaient à chaque instant, « et quelque sujet qu'elle touchât, qu'elle vous racontât quelque chose de nouveau ou qu'elle revînt à d'anciens motifs, c'était toujours dans ses peintures, ses réflexions, ses digressions au courant de la plume, toujours même grâce flexible et même sûreté. » Tout porte à croire que les lettres de la pauvre Frédérique furent la proie avec tant d'autres de cet immense *auto-da-fé* qui précéda le voyage en Italie (1786). Quant à celles de Goethe, elles eurent le même sort et périrent également par les flammes. Sophie, la plus jeune des quatre filles du pasteur Brion, en avait trente qu'elle brûla finalement parce qu'elles compromettaient sa sœur. Et les lieux témoins de cette simple histoire, que sont-ils aujourd'hui? Allez les voir : vous retrouverez le gai ruisseau qui babille à la même place, l'arbre où le poète a gravé le nom de sa chère maîtresse, et dans cet arbre, toujours trillant et modulant au clair de lune, les petits-enfans des rossignols dont la chanson fit les délices de l'heureux couple. Mais le paysage, la maison, quelle mélancolie! Vous vous étiez figuré l'avenante habitation d'un vicaire de Wakefield, un bâtiment commode assis sur le penchant de la colline, à droite le ruisseau qui clapote dans la prairie où paît la vache, où l'abeille bourdonne; par derrière, le verger plein de légumes et de fruits. Hélas! c'était bon pour autrefois! Une masure badigeonnée de jaune, triviale, démantelée, à moitié croulante, voilà le presbytère d'aujourd'hui. Tout auprès est venu s'installer un cabaret qui rit et chante vis-à-vis du cimetière également abandonné, également

lamentable à contempler avec ses murailles déchaussées, ses tombes qui s'effondrent, ses croix de bois perdues dans les broussailles. La révolution et la guerre ont passé par-là : sur cet aimable sol de Théocrite et de Gessner, les Cosaques sont venus camper, les pieds dans le sang; puis, la tourmente finie, on a tant bien que mal réparé le dégât. Le cabinet d'étude du pasteur, un moment changé en écurie, a recouvré son ancienne destination, et vous pouvez voir encore la chambre où fut le clavecin de Frédérique, ce joli meuble en bois de rose où tous les deux recouraient par momens : il jetait la rime, elle improvisait l'air, et les chansons leur venaient aux lèvres comme les baisers.

Vous retrouverez le banc de pierre tel qu'il était il y a quatre-vingts ans et plus, comme aussi le bosquet de jasmin dont il est tant question dans les *mémoires*. Quant aux bois entourant le village, ils se sont, le temps et la guerre aidant, fort éclaircis, et certains sites que Goethe se complaît à décrire ont totalement disparu. Le *Friederiken's-Ruh* subsiste pourtant, cette jolie retraite de verdure de l'autre côté de la chaussée de Drusenheim, où l'aimable enfant allait s'asseoir un livre à la main pendant les heures de solitude, mais combien amoindri et dévasté! Au petit bois à peine quelques arbres ont survécu; ces ondoyantes et riches frondaisons qui servaient d'encadrement aux tableaux si variés que de chaque banc l'œil apercevait sont tombées sous la cognée du bûcheron, et le paysage est devenu un champ de blé. C'est à cette place, d'où la vue s'étendait sur les îles boisées du Rhin et le magnifique panorama des Vosges, qu'elle s'assit rougissante et troublée auprès de Goethe, lorsqu'il lui apparut pour la première fois sous son déguisement; c'est à cette place que leurs mains se rencontrèrent et qu'ils se dirent qu'ils s'aimaient!

A Niederbronn, petite ville de bains en Alsace, vivait encore il y a quelques années « mamsell' Brion, » cette Sophie dont nous avons parlé tout à l'heure, la plus jeune des quatre sœurs. O ravages du temps! Si vous l'aviez vue en 1841, courbée, chevrotante, parcheminée, la jolie espiègle de dix-sept ans qui, sans y prendre garde, et tout en courant à tort et à travers, était venue donner de la tête contre cette idylle! Sa demeure, quoique très modeste, était propre et bien tenue : deux ou trois volumes sur la table, un vieux dressoir à vaisselle d'étain reluisant comme de l'argenterie, quelques chaises de paille, et dans l'embrasure de la croisée, un rouet faisant vis-à-vis au fauteuil, puis contre la muraille le coucou traditionnel. Elle avait lu *Poésie et Vérité,* et connaissait à fond tout ce qu'avait écrit Goethe sur sa sœur et sur sa famille. Seulement elle ne se souvenait point qu'entre Wolfgang et Frédérique il eût jamais été question de fiançailles. « Goethe, disait-elle, avait le teint pâle avec des yeux

vifs et brillans. Après qu'il nous eut quittés, bien longtemps encore nous continuâmes à recevoir de ses lettres et de ses ouvrages. Une fois il écrivit que, son prince voulant absolument le marier à une demoiselle, il devait se soumettre, mais que son cœur ne cesserait jamais d'appartenir à Frédérique. » Puis la vieille Sophie ajoutait que ni les succès ni les honneurs n'avaient pu le distraire de la mémoire de ces heureux jours, et racontait comme preuve qu'elle-même s'était vue complimenter, huit ou neuf ans plus tôt, au nom du poète, par un ouvrier du pays que Goethe avait rencontré chez un serrurier de Weimar.

— Et Frédérique, Frédérique, que devint-elle? Est-il vrai qu'elle soit morte dans la misère?

— Dieu merci, on a beaucoup exagéré, quoique, à vrai dire, elle n'ait pas toujours comme lui marché sur des roses! A la mort de nos parens, elle s'occupa d'éducation et fut accueillie en France chez une de ses anciennes amies mariée à un M. Rosenstiel, Danois d'origine et secrétaire d'ambassade. Elle réussissait à merveille et se faisait partout bien venir de la société de Versailles et de Paris, lorsque la terreur la força de rentrer au pays. Elle quitta Paris en 1794, un peu avant la chute de Robespierre, et vint à Diessburg s'établir chez Salome, qui avait épousé le pasteur de l'endroit, et dont elle éleva la fille. Si Frédérique avait voulu se marier, croyez que les propositions ne lui auraient point manqué : il en pleuvait au contraire; elle refusa tout. « Le cœur qui fut aimé de Goethe, répondait-elle toujours, ne saurait plus appartenir à personne. » Quand Salome mourut, elle lui confia sa fille. Frédérique promit de s'en charger, et Dieu a permis à ma pauvre sœur de vivre assez longtemps pour tenir jusqu'au bout sa parole.

En effet, en 1813, la jeune nièce de Frédérique se maria sous les yeux de sa tante au pasteur de Meissenheim, un M. Fischer qui, je crois, vit encore. Ce fut le dernier ouvrage de cette âme honnête et dévouée; après la cérémonie, elle supplia Sophie de ne plus la quitter, « car, disait-elle, il faut que les jeunes gens vivent pour eux, et je me sens si seule! » Ses pressentimens ne la trompaient pas : six semaines après, elle s'éteignait sans souffrance, et ce neveu qu'elle vit marier la conduisait au cimetière au milieu des pleurs et des regrets de toute cette petite population qui perdait en elle une sœur de charité. Comme elle mourut en Dieu, on peut dire que son avant-dernière pensée fut pour Goethe, pour ce Wolfgang dont elle n'avait jamais parlé qu'avec révérence, répondant aux allusions amères qu'on pouvait faire sur sa conduite envers elle qu'il était trop grand, elle trop humble, et que sa carrière avait tendu trop haut pour qu'il eût pu songer à la prendre pour compagne.

Ainsi, tant qu'elle vécut, elle resta fidèle à ce premier amour de

sa jeunesse, sans en vouloir à personne du sacrifice dont elle souffrait, car elle savait au fond de ce cœur qu'elle gardait à Goethe, elle savait, la douce et miséricordieuse enfant, que son amant n'était ni un traître ni un parjure vulgaire, et que les circonstances seules l'avaient condamné à renoncer à tout ce qui eût jamais fait son bonheur et sa joie en ce monde. Aussi ce nom de Frédérique brille comme une étoile blanche et pure au ciel de la vie du poète, et dans le chœur flottant et voilé des pâles victimes de l'amour je ne sais pas de figure plus charmante et plus digne de pitié, car elle eut, cette humble et simple fillette de campagne, le singulier courage de lire au fond du cœur de celui qu'elle aimait, et de se dire, après en avoir reconnu les instincts et les aspirations, qu'elle n'était point faite pour enchaîner le héros qui l'avait, hélas! si inconsidérément affolée. Dût son cœur se briser, il fallait avant tout pourvoir au plus important, qui n'était ni son bonheur, ni sa satisfaction à elle, pauvre et timide colombe sacrifiée à la gloire du jeune aigle : elle s'immola donc, elle dit adieu à celui à qui peut-être elle avait révélé la poésie, et dont elle allait conserver dans son cœur la chère image, éternellement jeune. Et cet amour, qui lui avait donné des forces pour son sacrifice, projeta sur le reste de son existence je ne sais quelle sérénité rayonnante, quel air de douce et calme transfiguration. Goethe, de son côté, voué à cet ineffaçable souvenir, devait partout le reproduire. La Marie de *Gœtz de Berlichingen,* la Claire d'*Egmont,* la Gretchen, idéales incarnations de Frédérique! Et quand, au dénoûment de la seconde partie de son poème, Goethe, voulant sauver l'âme de Faust, évoque une des pénitentes du chœur mystique (*una pœnitentium*), cette âme adorable qui sollicite la grâce du bien-aimé et l'aide à franchir les degrés de la divine échelle, c'est encore la tendre et compatissante Frédérique.

Il y a de ces âmes bonnes, pieuses, résignées, dont la vie tout entière s'écoule à racheter les misères d'autrui. Cet être généreux, expiatoire, rédempteur, Goethe le rencontra dans l'humble fille du pasteur Brion, et qui sait ce qu'à cet heureux du monde, à ce génie, à ce titan, les larmes et l'amour de l'innocente et faible créature auront valu de grâces? Figure riante et sympathique, vous la voyez toujours, avec ses beaux yeux bleus qui respirent l'intelligence, son chapeau de paille à son bras, ses riches tresses nattées autour de son gracieux front : pas une ride au portrait, pas une ombre déplaisante. Elle ressemble à ces jeunes filles mortes dans la fleur de la beauté, et dont l'image revit en nous aussi fraîche que la rose de mai.

HENRI BLAZE DE BURY.

LA

CHIMIE AGRICOLE

I. *Traité de Chimie générale*, par J. Pelouze et E. Fremy, seconde édition, 6 vol. in-8°, Paris 1853-1857. — II. *Principes de Chimie agricole*, par Liebig, in-12, Paris 1856. — III. *Leçons de Chimie agricole*, par F. Malaguti, in-12, Paris 1856. — IV. *Précis élémentaire de Chimie agricole*, par le docteur F. Sacc, in-12, Paris 1855. — V. *Chimie agricole, Considérations chimiques sur l'Alimentation du bétail*, par Isidore Pierre, Paris 1856. — VI. *Mémoires de chimie agricole et de physiologie*, par M. Boussingault, de l'Institut, in-8°, Paris 1854.

I.

L'agriculture est à la mode. Les capitaux, l'activité, la science, la fantaisie même se sont portés vers elle, et le mouvement de l'argent, qui semble remplacer aujourd'hui le mouvement de l'esprit, ne lui a pas nui. Les plus désintéressés des hommes, atteints par ce besoin d'une occupation qui ne fût pas purement intellectuelle, se sont tournés vers les travaux des champs. Il leur a paru que si c'était une manière d'étudier la nature, c'était aussi du travail productif, et qu'à ce double titre, l'esprit de la société moderne ne pouvait repousser l'agriculture. Quelques-uns s'enrichissent, d'autres se ruinent et se mettent alors, comme il convient, à écrire sur la théorie pour se consoler de leur pratique; mais tous, jeunes ou vieux, spéculatifs ou spéculateurs, politiques fatigués des révolutions ou portant le deuil de la liberté, tous se passionnent et pensent, suivant leur goût, faire encore de l'économie politique, de l'industrie, du commerce ou de la science. L'agriculture en effet est tout cela, et elle est plus que tout cela : ce n'est point une science distincte de toutes les autres, c'est un art qui se compose de sciences.

On pourrait en ce sens la comparer à la médecine, qui, elle aussi, ne peut être apprise sans un certain nombre d'accessoires plus importans peut-être que le principal. Pour être un agriculteur excellent, il faudrait être à la fois botaniste, mécanicien, chimiste, météorologiste, vétérinaire. De cette diversité même naît pour quelques-uns cette croyance, que rien de tout cela n'est nécessaire, et qu'on peut cultiver, comme on peut parler politique ou juger des opéras. D'autres au contraire, plus sérieux, sachant qu'il est impossible d'être universel et difficile de faire les choses sans les savoir, cherchent dans l'agriculture la science qui leur plaît le mieux. De même qu'il y a des médecins chimistes, mécaniciens, anatomistes ou physiologistes, et que non-seulement les procédés, mais la définition même de l'art de guérir diffèrent suivant que l'on prend pour guide Broussais, Pinel ou Orfila, de même dans l'agriculture on peut s'attacher surtout à l'art de battre mécaniquement les récoltes ou de retourner la terre d'une façon plus parfaite, ou à la botanique et à la connaissance des plantes les plus fécondes et les plus industrielles, ou au commerce des animaux, ou à l'hippiatrique, ou à la chimie avec M. Liebig, M. Boussingault et M. Payen. Quelques personnes enfin savent y trouver de douces jouissances et des consolations, et l'on pourrait les dépeindre comme Homère : *Laertem lenientem desiderium..., colentem agrum et eum stercorantem facit* (1).

Ajoutons enfin que toute cette collection d'arts et de sciences n'est pas toute l'agriculture, constituée essentiellement par leur concours sagement entendu et leur application à l'exploitation des terres, — de telle sorte que si l'on veut rester dans la généralité, on peut, sans rien exposer qui soit spécialement scientifique, donner les plus utiles conseils, satisfaire la curiosité des gens du monde et instruire les agronomes. C'est ce qu'ont fait des hommes distingués, l'un surtout qu'il est inutile de nommer aux lecteurs de la *Revue*, et dont le livre éminent est aujourd'hui dans toutes les mains. Pour atteindre un tel succès, il lui a suffi d'une grande connaissance de l'économie politique, d'un bon sens supérieur, d'une sagacité attentive et d'un style excellent.

On ne peut tenter de rivaliser avec M. de Lavergne, et c'est à un autre point de vue que le sien que nous voudrions nous placer. Avant d'attirer les yeux des écrivains et des savans, l'agriculture existait, et il n'est pas nécessaire d'être fort habile pour assurer qu'elle fut la première des sciences, si du moins les procédés que les premiers hommes employèrent pour se nourrir, et qui étaient plutôt instinctifs qu'empiriques même, sont dignes de ce nom. Elle

(1) Cicéron, *De Senectute XV*.

a été pratiquée longtemps avant d'être étudiée, et chantée avant d'être scientifiquement exposée. De l'imagination à la raison le passage est souvent difficile, et les hommes mirent bien des années à découvrir qu'une profession qui leur semblait si noble et si belle, que des rois même ne dédaignaient pas, pût être assujettie comme toutes les autres à des règles précises. Dans la production du blé, ils trouvaient quelque chose de si grandiose et de si mystérieux, qu'ils ne songeaient pas à la perfectionner comme ils amélioraient la fabrication des étoffes ou des armures. De plus, cultiver la terre est pénible : aussi l'ignorance et les goûts des cultivateurs ont-ils été longtemps un obstacle à la perfection des arts agricoles. Cette dernière cause agit encore aujourd'hui, et l'on conçoit quels lents progrès doit faire une science difficile, pratiquée par des hommes d'ordinaire grossiers, qui croient tout savoir sans rien apprendre. Ils nient les perfectionnemens sans les connaître, pensent qu'une amélioration est une injure envers leurs pères, que toute science est une pure occupation de l'esprit, et ils confondent sans cesse la routine avec l'expérience.

Par ces causes diverses, le vocabulaire des agriculteurs est rempli d'expressions qui parfois représentent des idées justes, mais qui sont toujours métaphoriques, car l'exactitude n'appartient ni aux poètes ni aux natures primitives. C'est une science qui n'a pas de termes techniques, et dont les adeptes parlent comme tout le monde, c'est-à-dire fort mal. Heureux encore quand leurs locutions figurées expriment inexactement des faits vrais! Dans les sciences pourtant, il est presque aussi funeste de se tromper sur la forme que sur le fond, et ici la forme est presque toujours mauvaise pour un fond qui est rarement excellent. On est étonné, quand on y réfléchit, de la quantité de phrases que la raison ne saurait expliquer, et qui remplissent nos conversations journalières. Sans penser, comme l'école de Condillac, qu'une langue bien faite soit toute la science, on peut souhaiter que tous ces non-sens disparaissent, surtout lorsqu'il s'agit d'exprimer les difficultés d'un art et de les résoudre. Or les axiomes qui font le désespoir ou la sécurité des cultivateurs sont d'ordinaire inintelligibles. Pour ne citer que les plus communs, que veut-on dire lorsqu'on recommande de laisser reposer un champ après une récolte de blé? La terre se fatigue-t-elle? a-t-elle comme nous des muscles et des nerfs auxquels le sommeil seul peut rendre la souplesse et la sensibilité? Tous ces organes ne frappent pas nos yeux, et je ne connais personne qui puisse au premier abord distinguer une terre reposée d'une terre lasse. Quels efforts d'ailleurs lui voit-on faire, et ne semble-t-elle pas être purement passive dans l'acte de la végétation? On ajoute souvent que si la culture du blé

fatigue les champs, telle autre, celle de la luzerne par exemple, les repose. Comment cela se peut-il faire? Je sais bien qu'on dit qu'un travail d'esprit repose d'un travail manuel, ou même que l'épuisement des jambes n'empêche point les bras d'être dispos; mais toutes les plantes semblent pousser sur le sol d'une manière, sinon identique, du moins très analogue. Si ce sol se fatigue, c'est toujours de la même manière et par un travail du même genre. A peine pourrait-on comprendre que l'effort fût plus faible dans un cas que dans l'autre, difficilement il pourrait être nul, et jamais d'ailleurs cet effort nouveau ne procurerait des forces nouvelles. Lorsqu'on prétend qu'une occupation nous délasse d'une autre, c'est une manière de parler très hasardée; la seconde fatigue peut faire oublier la première, mais un repos complet vaudrait mieux. Lorsqu'on défriche les forêts vierges, on assure que la terre est fertile, car elle s'est reposée pendant des siècles. Quel être singulier que celui dont les forces ne sont en rien altérées par la production de ces arbres immenses que notre continent connaît à peine, tandis qu'il faut du temps et des soins de toute sorte pour le récompenser, lorsqu'il a porté les tiges légères de l'avoine et du blé! N'y a-t-il pas ici une disproportion évidente entre l'effort et la fatigue?

C'est aussi une autre opinion très répandue que la nécessité pour le grain de pourrir avant de germer et pour le fumier de fermenter. Toute vie vient de la pourriture, assure-t-on, et pour que les engrais agissent, il faut qu'ils soient fermentés ou consommés. Personne ne doute de ces axiomes, et l'on cite à l'appui la multitude de vers et de mouches que semble produire toute matière organique en putréfaction. Comment se fait-il alors qu'un cadavre de cheval ne donne pas naissance à des chevaux, une vache morte à des génisses, et que le grain qui se pourrit dans un grenier ne forme pas des épis de froment? Il n'est personne qui ne sache distinguer les deux phénomènes. Lorsqu'une graine germe, elle s'étend et forme un végétal pareil à celui qui l'a portée; mais lorsqu'une matière organique entre en putréfaction, elle offre seulement de la chaleur et un aliment aux germes apportés sans cesse par le mouvement de l'air. Personne n'imagine que de la paille ou de la farine corrompue sont sur le point de donner du blé ou de l'avoine, et cependant l'expression n'est pas et ne sera pas de longtemps abandonnée. On pourrait multiplier les exemples et prouver que la langue agricole est toute poétique. Si donc l'on veut continuer de s'en servir, il faut du moins l'expliquer et voir ce qu'il y a de vrai sous ces locutions, car on risque fort de parler longtemps ainsi sans s'entendre, et il est temps enfin *de savoir ce que parler veut dire.*

Les expériences agricoles sont longues et difficiles, les résultats

en sont incertains, par mille causes que l'expérimentateur connaît imparfaitement, et surtout qu'il ne saurait ni modifier ni prévoir. De ce qu'une plante a réussi dans un champ, il n'est pas permis de conclure qu'elle y poussera toujours, car le froid, la chaleur, la pluie, la grêle, le vent, varient d'une année à l'autre; les engrais des fermes ordinaires ne sont jamais analysés et sont rarement identiques; les labours sont bien ou mal faits. La sécheresse a tué la plante, tandis qu'une pluie l'eût sauvée. C'est un peu comme en médecine : le même remède, dans des cas qui paraissent identiques, a des effets divers. Mille causes peuvent agir sur les végétaux comme sur les hommes. La météorologie, qui pourrait donner sur ces causes quelques indications, n'est pas encore une science, et ses progrès, si elle doit en faire, ne s'accompliront pas sous nos yeux. Comment peut-on savoir, par exemple, si le froment épuise la terre? La première fois qu'on le sème dans un champ, la moisson est abondante, il en est de même la seconde année; la troisième récolte est moins bonne, mais les cultivateurs assurent que l'hiver a été trop sec; la quatrième fois elle est mauvaise, mais ce sont les inondations qui ont fait grand mal. Faut-il continuer ou s'arrêter? Le blé ne vient pas sur un domaine, le propriétaire y plante de la vigne; elle meurt. Sans doute la plantation a été mal faite; on recommence, et on a la satisfaction de la voir pousser, mais aucune grappe ne couronne ses pampres rabougris. Que conclure de ces observations, et comment pratiquer une science où l'expérience même est incertaine? Il n'est pas une de ces tentatives qui ne dure plus d'une année, il faut les recommencer indéfiniment, et en attendant la vie se passe, l'argent se dépense, et la terre devient stérile.

Que l'on se figure une masse composée d'air, de terre et d'eau, d'un poids déterminé, et dans cette masse une graine qui commence à se développer. Peu à peu les racines s'allongent et s'éparpillent, la tige s'élève, les feuilles, les fleurs et enfin les fruits apparaissent. Le poids de la masse totale a-t-il augmenté par l'apparition de cet être nouveau? Non certainement, et il ne saurait être douteux pour personne qu'il a dû puiser dans ce qui l'entoure les élémens qui le composent; mais ces élémens au premier abord semblent différer du sol, de l'air ou de la terre, et on ne peut confondre le bois ou la paille avec ces substances. Bien plus, tous les végétaux ne sont pas identiques, et un même végétal, aux différentes époques de son existence, doit avoir une composition variable; la tige du topinambour ne ressemble point à celle de la betterave, et les fruits verts ne sont pas sucrés. Enfin la terre est tantôt rouge, tantôt grise, noire, jaune, compacte ou friable. Il se passe donc à chaque instant dans toute fleur, toute tige et toute racine des transformations. Des substances

nouvelles se créent, d'autres sont détruites, et, comme le poids total de la matière ne varie pas, cette création et cette destruction ne peuvent être que combinaison et décomposition. En même temps agissent la chaleur et l'électricité. Enfin il n'est pas besoin de démontrer que la nature du sol et celle de la graine doivent avoir une influence sur le phénomène : les élémens qui les composent doivent réagir, comme on dit en chimie, les uns sur les autres et sur les corps nouveaux qui se produisent. Suivant que la terre aura telle ou telle composition, telle ou telle combinaison sera plus facile, et une certaine plante pourra facilement pousser, fleurir et fructifier. Or quelle est la science des combinaisons et des décompositions? C'est apparemment la chimie. Elle montre comment on peut hâter ou retarder l'union de deux substances, et si cette union est possible. Elle sait faire la part de la chaleur, de l'électricité et de l'humidité, et trouver dans cette masse au milieu de laquelle se développe le végétal quelles sont les substances qui doivent plus tard le composer, quelles sont les inutiles, quelles sont les nuisibles. Les expériences chimiques sont si simples, si faciles et si courtes, que l'incertitude et la perte de temps dont nous avons parlé disparaissent, et qu'elles peuvent être facilement exprimées dans une langue précise et claire. Longtemps les relations de la chimie et de l'agriculture ont été niées, et c'est à la fois la cause et l'effet de l'imperfection de cette dernière science, qui d'ailleurs a toujours été pratiquée par trop de monde pour faire des progrès rapides. Plus un art est universel, moins il se perfectionne. La chimie au contraire, étudiée par un petit nombre de gens instruits, est devenue en peu d'années telle que nous la voyons aujourd'hui. Ce qui est fait par tous participe aux erreurs de chacun, et de cette somme d'erreurs diverses la vérité ne saurait sortir; mais maintenant la science doit cesser d'être exclusive, et dès qu'elle peut être utile, elle se doit à tout le monde, dût-elle y perdre un peu de sa grandeur. C'est ce qu'ont fort bien compris la plupart des chimistes de notre temps, et déjà des résultats certains ont témoigné de l'utilité de cette direction.

L'homme qui le premier a divisé les terres en argileuses, siliceuses et calcaires a fait de la chimie agricole; on pourrait dire que la science même ne se compose que des conséquences de cette première division. Cependant la plupart de ceux qui classent ainsi les terres se bornent à ces désignations vagues. Ils ne se demandent pas pourquoi telle ou telle de ces trois espèces de terre a telle ou telle propriété et quelles sont les différences substantielles de ces espèces mêmes. Ces praticiens s'en tiennent aux généralités, ils se gardent bien d'entrer dans les détails, comme si toute idée générale n'était pas

appuyée sur des faits particuliers. C'est de ces faits que nous voulons parler, et il nous semble qu'il ne serait pas inutile de tenter d'expliquer quelques-uns de ces phénomènes, qui paraissent souvent fort simples, parce qu'ils sont très communs, qui deviennent incompréhensibles lorsqu'on y pense sérieusement, et qui pour une raison ou pour une science un peu plus avancée arrivent à être parfaitement clairs et explicables. Ainsi nous parlions du blé tout à l'heure : pourquoi épuise-t-il le sol? Surtout parce que ses racines absorbent du phosphate de chaux et sans doute aussi de l'ammoniaque. Si ces deux substances manquent, il ne viendra point. Une analyse facile ne vaut-elle pas mieux qu'une expérience coûteuse et longue? De même le raisin est en partie formé de tartrate de potasse : comment la vigne fructifierait-elle sur un sol qui ne contiendrait aucun sel potassique? Les circonstances atmosphériques agissent sans doute, et on doit en tenir compte; mais si, comme chacun en convient, la plante puise ses élémens dans ce qui l'entoure, la pluie et la sécheresse n'ont qu'une influence secondaire. Elles ne peuvent ni suppléer à l'absence des réactions, ni créer de nouveaux élémens. La terre est composée de substances agissant chimiquement les unes sur les autres sous l'influence de la chaleur, de l'air et de l'électricité. Comment cultiver un sol sans connaître la plupart de ses actions, sans savoir ce que c'est que l'air, ce que c'est que l'eau, les combinaisons et les décompositions de l'un et de l'autre? Les lois de la nature sont immuables et éternelles, et ce qui a été reconnu par la science est vrai aussi dans la pratique. Lorsqu'une expérience est en contradiction avec une de ces lois, assurément elle a été mal faite. Ajoutons même que tout succès en dehors des règles ne peut être très utile, car comment se placer dans les mêmes conditions, si on ne les a pas scientifiquement observées? On risque de réussir une année et d'échouer vingt fois.

On ne peut s'étendre longuement ici sur les généralités de la chimie agricole, et il faut entrer tout de suite au cœur même du sujet. Les sciences appliquées ne comportent pas d'idées générales, et la chimie est tout entière dans ses applications; c'est la pratique des autres sciences. Elle ne se compose point d'abstractions logiquement enchaînées; elle observe les faits, et si elle explique parfois, ses explications reposent toujours sur des expériences nouvelles. Faire une théorie chimique, c'est mettre en évidence toutes les conditions d'un phénomène et vérifier par des essais distincts chaque conclusion. Un bon traité de chimie est un recueil d'expériences, et le meilleur est celui qui en contient le plus sous la forme la plus précise. Aussi introduire cette science dans une autre, dans la physiologie, l'agriculture, la médecine ou la minéralogie, c'est y introduire l'ex-

périence, et on ne saurait prétendre que les hommes qui ont enseigné aux industriels à faire du savon, de l'alcool ou du bleu de Prusse, ne fussent-ils jamais entrés dans une fabrique, ne soient que des théoriciens. C'est aussi par un abus de langage que l'on donne ce nom aux chimistes agriculteurs; ils le doivent à la malveillance à laquelle sont toujours exposés ceux qui tentent de comprendre ce qu'ils font. Un temps arrivera où tous ces malentendus cesseront et où les agronomes placeront dans leur reconnaissance les noms de M. Boussingault, M. Liebig et M. Payen, à côté de ceux d'Olivier de Serres et de Mathieu de Dombasle. Alors aussi le langage scientifique sera couramment employé, car il n'est pas aussi indifférent qu'on le croit d'être compris par les autres, de se comprendre soi-même, et de ne plus parler en poète, mais en savant. C'est à la chimie qu'il appartient d'opérer cette transformation; c'est la science la plus propre à exaucer la prière de Courier : « Grand Dieu ! préserve-moi de la métaphore. »

II.

Rien ne se perd, rien ne se crée. Voilà le principe fondamental de la chimie agricole. Il n'y a dans le monde matériel que des transformations. C'est une expression inexacte que de dire qu'un corps se détruit. En réalité il se décompose, et ses élémens s'unissent sous une autre forme, mais ne s'anéantissent point. Le monde contient une certaine quantité de matière qui n'augmente ni ne diminue, et au moyen d'un petit nombre de corps élémentaires diversement combinés, la nature a su faire cette diversité infinie d'hommes, d'animaux, de plantes et de pierres. Non-seulement le nombre et l'essence de ces élémens ne varient point, mais ils sont matériellement les mêmes, peut-être depuis le commencement des âges. Les élémens d'un corps décomposé vont former de nouvelles substances, mais il est probable qu'aujourd'hui aucune des parcelles de la terre que nous foulons ou de l'air que nous respirons n'est neuve, c'est-à-dire n'a servi à former la chair ou le sang, les os ou les branches d'aucun homme ou d'aucun arbre. Un mouvement éternel anime la matière, et ce n'est pas sur une fantaisie, c'est sur la réalité même qu'un philosophe rêveur avait établi la théorie, devenue chimérique entre ses mains, du *circulus*.

Tous les livres de chimie agricole, et le nombre en est grand aujourd'hui, tous les mémoires et toutes les expériences des chimistes agriculteurs reposent sur ce principe, et sont destinés à expliquer la nature de ces transformations et les combinaisons intermédiaires entre le corps qui se détruit et celui qui se forme. Lorsqu'une graine

commence à germer, elle se gonfle, son enveloppe se rompt, et tandis que la radicule, qui doit plus tard devenir la racine, se dirige vers le sol, la plumule, qui doit devenir la tige, se développe. La plante qui naît se trouve ainsi exposée à l'action de l'air, de la terre et de l'humidité; il se produit aussitôt des réactions chimiques, il se dégage de l'électricité et de la chaleur, et c'est là, c'est dans cette eau, ce sol et cette atmosphère, que le végétal puise tous les élémens qui doivent le composer. Il faut donc qu'ils s'y trouvent, et en même temps il faut qu'ils soient dans un certain état propre aux combinaisons nouvelles qu'ils vont former. S'il y a quelque chose de mystérieux dans la cause première de la germination, dans cette force qui se développe tout à coup au sein d'une petite graine, sous l'influence de l'oxygène et de l'humidité, à partir de ce moment, l'impulsion une fois donnée, rien ne doit plus être mystérieux; les corps de la nature sont soumis aux mêmes lois, qu'ils se trouvent dans les creusets de nos laboratoires ou dans le sein de la terre. Du premier de ces phénomènes nous n'avons pas, grâce au ciel, à nous occuper : il appartient à une science qui n'est pas encore faite, à cette partie de la physiologie sur laquelle l'expérience n'a pu encore jeter qu'un faible jour, et qui se confondra sans doute avec la chimie et la physique. Ainsi la confusion est déjà évidente pour l'introduction des sucs dans les racines : cette succion est un phénomène du ressort de la physique, que l'on peut reproduire à volonté, et nommé *endosmose* par M. Dutrochet; mais cela ne doit point nous arrêter, et nous ne nous préoccuperons que des actions bien connues et bien claires de chacun des élémens du sol, de l'air et de l'eau sur les organes de la plante. Ces actions ont été particulièrement étudiées par M. Boussingault, à qui avant tout il faut rendre hommage lorsqu'on touche à la chimie appliquée à l'agriculture : les autres n'ont fait que vérifier ou étendre ses découvertes. C'est lui qui le premier, en France du moins, car Davy, en Angleterre, avait là aussi marqué la trace de son génie, a recherché quelle partie de ses élémens la plante enlève au sol, quelle autre à l'eau, quelle autre à l'air. On voit tout de suite que, quelque délicates que soient ces expériences, et quoique faites pour les mains habiles d'un théoricien dans un laboratoire, elles ont une conséquence immédiate dans la pratique. Telle plante qui se nourrit dans l'air épuisera à peine le sol, telle autre dont les racines seules enlèvent au milieu ambiant les principes nutritifs aura besoin d'être très fumée, telle autre qui réunira ces deux caractères se placera dans la moyenne. En outre il sera important de connaître quels élémens sont fournis par l'air, quels autres par le sol, pour modifier ce dernier suivant les cas. On comprend donc déjà qu'on puisse dire au figuré

qu'une plante fatigue plus ou moins le sol, qu'une plante est plus épuisante que l'autre, puisqu'on n'a point à renouveler l'air qui s'étend indéfiniment autour de nous, tandis que le sol d'un champ s'épuise et ne peut être remis en état que par de coûteux engrais, en ce sens qu'il perd de ses élémens et qu'il faut les lui rendre.

Les chimistes ont divisé tous les corps de la nature en substances minérales et substances organiques. Les premières forment les individus du règne minéral, et les autres ceux des règnes animal et végétal. Il ne serait pas difficile de montrer que cette division est arbitraire, car bien des élémens sont communs aux trois règnes; mais elle est commode, et on ne doit y renoncer que dans les livres véritablement scientifiques. Les élémens qui composent toute substance organique sont le carbone, l'hydrogène et l'oxygène, auxquels se joint l'azote dans la plupart des plantes et chez tous les animaux. Les élémens minéraux de tout être vivant sont plus variables, quoique leur poids soit moindre. Pour bien saisir cette distinction, il faudrait savoir la chimie, et pour comprendre qu'elle est inexacte, il faudrait la savoir mieux encore. Il suffit pour notre objet de dire que la partie inorganique d'un être animé se retrouve dans ses cendres, composées de sels divers, de chaux, de potasse, de soude, de magnésie. Le poids de ces cendres n'est pas constant, non-seulement pour des végétaux différens, mais encore pour des végétaux d'une même espèce, et même pour les diverses parties d'un même végétal. Ainsi les herbes donnent plus de cendres que les bois, le tronc en laisse plus que les branches, les branches moins que les feuilles. Le foin laisse 0,06 de cendres pour 100 de plante sèche, le peuplier 0,0080, la paille de blé 0,0440, et le grain 0,0240; la paille d'avoine 0,0051, et l'avoine 0,0310.

Les quatre élémens des substances organiques, dont trois sont gazeux, se trouvent dans l'air, qui contient à peu près un cinquième d'azote et quatre cinquièmes d'oxygène; mais l'air renferme aussi de la vapeur d'eau, de l'acide carbonique, c'est-à-dire une combinaison de carbone et d'oxygène, puis de l'hydrogène, de l'ammoniaque, c'est-à-dire un composé d'hydrogène et d'azote. On pourrait donc concevoir que les plantes puisent dans l'air directement tous leurs principes organiques, et en effet tout le monde a vu dans les serres des orchidées suspendues à un fil s'accroître dans l'air humide. Des plantes, même plus communes, peuvent germer, sans que le sol leur fournisse aucun aliment, dans du sable pur ou de la brique pilée; mais les plantes nées ainsi sont toujours faibles et languissantes. Que leur manque-t-il donc? D'abord le carbone est-il fourni par l'air ou par le sol? Il forme une partie importante du poids de tout être animé, car on sait que le bois réduit en charbon

perd de son poids, mais conserve sa forme, son squelette pour ainsi dire. Pourtant l'air contient une quantité d'acide carbonique qu'on ne peut évaluer à plus de trois ou six dix-millièmes. Est-ce dans cette quantité, relativement faible, que les feuilles et les tiges des végétaux puisent par une décomposition le carbone qui les constitue, ou sont-ce les racines qui vont le puiser dans le sol? Pour arriver aussitôt à la pratique, doit-on se préoccuper, par les engrais ou les amendemens, de fournir aux plantes ce carbone qui constitue plus de la moitié de leur poids?

La décomposition de l'acide carbonique de l'air a été opérée d'abord par Bonnet, puis vérifiée par Priestley, Sennebier et Ingenhousz, et enfin étudiée la balance à la main par Théodore de Saussure dans une expérience célèbre confirmée plus tard par M. Boussingault. De Saussure a vu que les parties vertes des végétaux, formées de cette substance que l'on a appelée la chlorophylle, sont douées de la propriété singulière d'absorber l'acide carbonique, de garder le carbone et de rejeter l'oxygène. On sait que chez les animaux le contraire a lieu, qu'ils absorbent de l'oxygène et rejettent de l'acide carbonique, de sorte que la composition de l'air varie à peine, et le vent la maintient partout identique. Cette expérience de Théodore de Saussure est confirmée par ce qui se passe journellement sous les yeux. Ainsi les forêts qui ne sont pas fumées livrent journellement à la consommation des quantités considérables de carbone ou de charbon, et la quantité d'acide carbonique que pourraient leur fournir les eaux souterraines est insignifiante. Il en est de même des prairies. On peut, par des engrais, augmenter le rendement des champs en carbone sans que les engrais en contiennent. Les plantes puisent ainsi dans l'air, qui ne peut s'épuiser. La quantité de carbone contenue dans l'atmosphère entière est évaluée par M. Liebig à plus de 1,500 billions de kilogrammes. Lors donc même que les hommes cesseraient d'exister, la végétation ne disparaîtrait pas aussitôt. Si l'on faisait l'expérience inverse et que l'on fumât un champ avec du carbone ou ses combinaisons, la moisson ne serait pas meilleure. Pour augmenter la récolte, il ne faut donc pas augmenter la proportion de carbone du sol, mais faciliter le développement de la plante par d'autres procédés, de sorte qu'offrant à l'air une plus grande surface, ses feuilles et sa tige agissent sur plus d'acide carbonique à la fois.

L'oxygène forme environ les deux cinquièmes et l'hydrogène le vingtième de tout végétal. La source de ces élémens est encore plus facile à découvrir que celle du carbone et a été moins contestée. Je ne veux au reste exposer ici que les résultats certains et non les hypothèses, comme, par exemple, la théorie de l'humus, encore soute-

nue dans un livre, bien fait d'ailleurs, de M. Sacc. L'humus et l'acide carbonique qu'il produit peuvent aider à la végétation, mais n'en sont point les agens principaux. L'eau, soit celle de l'air, soit celle du sol, se décompose à chaque instant, et fournit aux plantes de l'oxygène et de l'hydrogène. De plus ce n'est que sous l'influence des rayons solaires, ou plutôt des rayons chimiques du soleil, que la chlorophylle décompose l'acide carbonique; dans l'obscurité, le contraire a lieu, et les plantes absorbent de l'oxygène, dont elles rejettent une partie combinée à du carbone et dont elles condensent l'autre partie. On sait que c'est pour cette raison que quelques médecins défendent aux malades de se promener le soir. C'est en effet le moment de la journée où l'air est le plus vicié. Quant à expliquer pourquoi les végétaux sont successivement des producteurs et des consommateurs d'acide carbonique, on ne le peut, et il faut abandonner le fait aux partisans des causes finales. Ce n'est pas tout d'ailleurs, et l'oxygène de l'air ne suffirait pas à nourrir toutes les plantes; les racines vont chercher l'oxygène dans le sol, qui le leur fournit, non à l'état de combinaison, mais pur, ou plutôt, comme disent les chimistes, à l'état naissant, c'est-à-dire dans l'état le plus propre aux combinaisons. Ce serait une raison, entre mille autres, de labourer la terre avec soin, de sorte que l'air puisse pénétrer dans le sol. Cet oxygène, ainsi absorbé par les racines, les fruits et les parties ligneuses, se change bientôt en acide carbonique, qui parvient jusqu'aux parties vertes, où se passe un phénomène identique à celui que j'ai décrit tout à l'heure. Une décomposition a lieu, et le carbone est absorbé, tandis qu'une partie de l'oxygène mise à nu est expulsée; l'eau aussi est décomposée. Aucune expérience ne le prouve précisément, mais la fixité de la composition de l'air rend cette décomposition très probable. Si une partie de l'oxygène ne venait pas de l'eau, l'atmosphère ne serait bientôt plus respirable.

Voilà donc trois des substances composant les végétaux qu'il est inutile de fournir au sol, et il faut se contenter d'en favoriser l'assimilation par des labourages qui aèrent la terre et permettent à l'eau de venir mouiller les racines. Ces trois substances sont nécessaires, mais c'est l'eau du ciel, l'atmosphère et la respiration des hommes qui les fournissent, et par conséquent l'agriculteur n'a pas à y songer. Pour l'azote, la question est plus difficile, et la science ne s'est pas encore prononcée d'une manière définitive sur toutes les parties d'un problème posé d'ailleurs plus tard que les autres. De toute éternité, on sait que les plantes donnent du charbon après une combustion imparfaite, et depuis les découvertes de Lavoisier on sait que l'oxygène et l'hydrogène font partie de toute substance organique; mais c'est très récemment que la présence de l'azote,

admise dans la viande et la plupart des organes des animaux, a été mise hors de doute dans le règne végétal. M. Payen en a trouvé d'abord dans les graines et dans les jeunes pousses; plus tard il a pu affirmer que l'azote était non pas un accident, mais la règle générale. C'est même par la proportion d'azote contenue dans un fourrage ou une graine que sa valeur nutritive est déterminée, de sorte que cette substance, qui avait été nommée *azote* par Lavoisier pour indiquer qu'elle est impropre à la vie et dans laquelle en effet on ne pourrait vivre, est au fond l'indispensable agent de la vie.

Les quatre cinquièmes de l'atmosphère terrestre sont formés d'azote. La nature a donc mis auprès de nous la source de la vie, et les végétaux semblent devoir facilement y puiser. Autour de leur tige, de leurs fleurs et de leurs fruits se meuvent sans cesse des quantités énormes d'azote, qui, comme l'oxygène, semblent devoir être absorbées et assimilées par eux. La nature prévoyante a su réunir dans l'air les substances propres à les faire vivre, comme l'oxygène, par la respiration, et aussi à les faire exister avec une forme particulière. Malheureusement ceux qui aiment la simplicité sont souvent déçus lorsqu'ils étudient les phénomènes naturels et leurs causes. M. Boussingault a fait germer des graines (c'étaient, je crois, des haricots et de l'avoine) dans une atmosphère ne contenant que de l'azote, de l'oxygène et de l'acide carbonique, mais privée, ainsi que le sol, de toute combinaison azotée. Les plantes sont mal venues, et ne contenaient que l'azote renfermé dans la graine après trois mois de végétation. L'expérience a été cent fois refaite, et le résultat n'a point varié. Tout l'azote des végétaux serait-il donc fourni par le sol ou apporté par les engrais? Et cependant les prairies et les forêts poussent sans cesse, donnent du bois, des glands, du foin, et le sol ne paraît pas s'épuiser; bien plus, les terres défrichées sont les meilleures, quoique tous les ans la récolte enlève des quantités énormes d'azote. Ainsi sur 1 hectare de prairie on enlève tous les ans 15,000 kilogrammes de foin sec, c'est-à-dire 660 kilogrammes d'azote; même le produit en azote d'une prairie qui ne reçoit aucun engrais azoté est beaucoup plus considérable que celui d'un champ de froment qui a été fumé. D'autres plantes, comme le lupin, viennent sur des terres qui renferment peu ou point de combinaisons azotées. Si, comme nous le verrons bientôt, on peut croire qu'une partie de l'azote des plantes vient du sol, il est clair qu'une partie au moins égale vient de l'atmosphère. Comment pourtant concilier ce résultat avec l'expérience que je citais tout à l'heure? Il existe une combinaison d'hydrogène et d'azote bien connue sous le nom d'ammoniaque; cette substance se produit toutes les fois qu'une matière azotée entre en décomposition, et dans les

écuries mal tenues, elle se révèle par une odeur caractéristique fort sensible. Les analyses de l'air délicatement faites prouvent qu'il en contient toujours des traces il est vrai; mais c'est au moyen de ces traces sans cesse absorbées et renouvelées sans cesse, qu'un grand nombre de végétaux, tous peut-être, suivant quelques chimistes et M. Liebig à leur tête, composent leurs tiges, leurs feuilles et leurs fruits. L'ammoniaque est décomposé par les feuilles à peu près comme l'acide carbonique. La quantité contenue dans l'air est sans doute fort variable, et les chimistes ne sont point d'accord, car on conçoit qu'elle varie plus que celle de l'oxygène, tant la décomposition de l'ammoniaque est facile, tant la production en est fréquente. Des chimistes ont évalué cette quantité, M. Grœger à 0,000000333 de son poids, M. Kemp à 0,000003880, d'autres à 0,000000133, d'autres à moins encore, à 0,00000002241.

Ce sont là des quantités bien faibles, et il est singulier qu'une des substances les plus utiles aux végétaux et aux animaux, qui est répandue à l'état pur autant et plus que toute autre matière, ne puisse être assimilée par eux que lorsqu'elle a formé avec l'hydrogène une combinaison assez difficile, impossible même à produire par l'union directe de ces deux gaz. Les philosophes doivent toujours être tentés de dire à l'azote, comme Pangloss au matelot de Lisbonne : « Mon ami, vous manquez à la raison universelle! » Mais le plus prudent est d'exposer le phénomène sans tenter de raisonner. On sait en outre que le fumier de ferme et la plupart des engrais contiennent de l'azote sous la forme d'ammoniaque ou sous toute autre. Les engrais ammoniacaux sont même réputés les meilleurs. De plus, toute terre contient des débris de matières organiques, et les plus fertiles sont d'ordinaire celles qui en contiennent le plus. Ainsi, tandis que la boulbène de la Haute-Garonne ne contient pour 1,000 kilog. que 0^k, 7 d'ammoniaque, celle de la Limagne, en Auvergne, en renferme 3^k, 2, et en général la fertilité d'un sol est en rapport avec sa richesse en azote. Entre le 54e et le 57e degrés de latitude nord, dans la partie méridionale de la Russie, sur la rive gauche du Volga et le versant asiatique des monts Ourals, est un terrain immense, d'une étendue de 80 millions d'hectares, qui, après avoir nourri plus de 20 millions d'hommes, permet d'exporter, soit dans les autres provinces de la Russie, soit en Europe, plus de 20 millions d'hectolitres de blé. Connu sous le nom de Tchernoyzen ou Tchornoi-Zem, il n'a jamais été fumé; mais il contient 7 pour 100 de matière organique azotée. Les plantes qui passent pour les plus nutritives sont aussi celles qui ne prospèrent que sur les sols qui contiennent de l'azote soit naturellement, soit artificiellement. Ainsi, pour l'avoine et le seigle, le terrain peut ne contenir que 1 ou 1 1/2 pour 100 de

matière organique, tandis que l'orge en exige de 2 à 3, et le blé de 5 à 7. Il est donc probable, — et malgré leurs divergences extrêmes dans l'origine, M. Liebig et M. Boussingault me semblent arrivés à s'accorder sur ce point, — qu'il faut distinguer les plantes en deux catégories : l'une puise surtout son azote dans l'ammoniaque de l'air, l'autre en absorbe la plus grande partie par ses racines. D'ailleurs, même en suivant M. Liebig jusque dans la théorie un peu exclusive qu'il avait d'abord professée, et sur laquelle il est revenu depuis, même en supposant que tout l'azote assimilé provient de l'ammoniaque de l'air, il faudrait admettre que les engrais azotés sont utiles pourtant, soit en modifiant la composition de l'air au-dessus du champ qui les contient, soit en donnant au sol plus de division et augmentant le nombre de décompositions chimiques qui s'y passent. Notons bien pourtant ce point-ci, qui pour la pratique est le plus important, que les plantes à feuilles plus larges, comme la plupart des légumineuses, absorbent surtout l'ammoniaque de l'air, tandis que le blé se nourrit surtout par les racines. Il en résulte que les unes doivent moins épuiser la terre que les autres, et que l'opération qui consiste à enfouir une recolte verte, les lupins par exemple, est plus rationnelle que celle qui consisterait à enfouir du blé ou de l'avoine. Dans le second cas, le champ n'aurait rien perdu, il est vrai; mais dans le premier il aurait gagné : presque tout l'azote que lui rendraient les tiges, les feuilles et les fleurs, aurait été soustrait à l'air. C'est dans ce sens qu'on dit improprement que certaines plantes fatiguent moins la terre que d'autres. L'expression est inexacte, mais l'idée est juste, et fondée sur les notions les plus saines et les mieux démontrées de la chimie.

On conçoit que je ne parle point en détail de toutes les discussions qui troubleraient l'esprit du lecteur peu habitué à discerner la vérité au milieu des expériences diverses et des théories qu'elles ont fondées. Il suffit de conclure que l'ammoniaque des matières organiques en décomposition et aussi les sels ammoniacaux sont d'excellens engrais. Et ainsi, quoi qu'on en ait dit, la théorie la plus raffinée est d'accord avec la routine, et les membres de l'Académie des Sciences pensent sur ce point comme le plus borné des cultivateurs. On peut encore tirer de là l'explication de bien des problèmes. Par leur décomposition, les matières organiques donnent naissance à de l'ammoniaque et à de l'acide carbonique, et par conséquent à du carbonate d'ammoniaque. Le fumier de ferme ne saurait échapper à cette loi. C'est donc un préjugé funeste qui oblige, dans bien des parties de la France, les agriculteurs à garder longtemps celui qu'ils enlèvent de leurs étables pour le laisser *pourrir,* suivant leur expression. Les fumiers perdent ainsi une grande partie de leurs prin-

cipes les plus puissans. Je ne parle même pas de ceux qui ne sont point abrités et sont sans cesse lavés par les eaux de pluie, de sorte qu'ils deviennent peu à peu inefficaces, et ne contiennent plus que des matières insolubles, comme l'acide ulmique, sans valeur et sans action; mais le tas même le plus soigné perd chaque jour une partie importante de son poids. D'après le chimiste italien Gazzeri, cette perte peut aller jusqu'à la moitié du poids total en quatre mois. M. Payen a analysé du fumier frais et le même fermenté, et il a trouvé dans le premier 207 d'azote pour 10,000, et 157,7 seulement dans le second, c'est-à-dire qu'on perd par la fermentation la moitié de la masse du fumier de ferme, la moitié de ses principes solubles et les deux tiers de son azote. On a employé cent précautions pour éviter cette déperdition; on a arrosé le tas avec des liquides pouvant se combiner avec l'ammoniaque, avec du sulfate de chaux ou plâtre, avec du sulfate de fer ou vitriol vert, espérant qu'il se formerait du carbonate de fer ou de chaux et du sulfate d'ammoniaque, qui est fixe. Le plus sûr cependant est de ne mettre aucun intervalle entre le moment où l'on nettoie les écuries et celui où l'on fume les champs. L'effet du fumier est alors un peu moins immédiat, car la décomposition en est plus lente, et sans cesse les agriculteurs se trompent sur ce point; mais il est facile de le répandre sur les champs qui vont porter une récolte qui n'a pas besoin d'engrais, et l'année suivante la décomposition est complète. Parmi de nombreux avantages, ce procédé a celui de diviser les terres. En un mot, on ne doit plus suivre le principe de Caton, *sterquilinum magnum stude ut habeas*, ni dire, comme autrefois, qu'en entrant dans une cour de ferme on peut juger du degré d'intelligence d'un cultivateur par les soins qu'il donne à son tas de fumier; seulement il faut le dédaigner ou l'admirer, suivant qu'il en a un ou qu'il n'en a pas.

On conçoit aussi que les autres engrais azotés soient d'une grande valeur, les sels ammoniacaux par exemple, car ils contiennent beaucoup d'azote sous un petit volume. Dans bien des endroits, ils sont encore trop chers pour être employés en grand; dans d'autres, ils nous sont offerts par la nature en grande abondance. Ainsi la tangue ou le trez, débris d'animaux conservés par le sel marin sur le bord de la mer, et jetés par elle sur la plage, fournissent à l'arrondissement de Morlaix et à toute l'agriculture bretonne un important secours. Mais il est aussi une autre combinaison de l'azote qui a son utilité, et qui se forme dans l'air traversé par un courant électrique, ou tout simplement par un éclair. Ce composé d'oxygène et d'azote, connu sous les noms divers d'eau-forte, d'eau de cuivre et d'acide azotique ou nitrique, se trouve dans toutes les eaux de pluie, et agit favorablement sur la végétation, lorsqu'il n'est pas pur, bien

entendu, mais combiné à une base. Il forme des sels contenant de 13,78 à 16,42 pour 100 d'azote. L'électricité des nuages ne produit par seule ces sels. Ainsi dans quelques parties de l'Espagne, de l'Italie, de la France, de l'Inde, etc., il se forme spontanément sur le sol du nitrate de potasse ou salpêtre. On peut en faire artificiellement en construisant de petits murs, et c'est aux agriculteurs d'obéir aux exigences du sol ou du climat. La chimie ne doit leur enseigner que les procédés généraux, la richesse en azote, la composition de chacun de leurs produits, celle aussi de leurs récoltes, et avec la comparaison de ce qu'on a mis et de ce qu'on a enlevé, on peut conclure ce qui reste, et par conséquent ce qu'on gagne ou ce qu'on perd.

Ce serait sortir des bornes que je me suis tracées — entre l'agriculture et la chimie — d'insister sur toutes les réactions des sels ammoniacaux et des nitrates, sur les autres sels du sol, la silice et les matières organiques. Je ne rechercherai pas non plus si l'azote des nitrates, pour être efficace, a besoin de se combiner à l'hydrogène, ou s'il agit à l'état d'acide azotique. Il me suffit d'indiquer ici quels sont les principaux problèmes de la chimie agricole, et en quoi elle peut être utile. Rappelons cependant, pour ne point être accusé de présenter comme des résultats certains des choses encore contestées, que la nécessité de la transformation de l'azote en ammoniaque, même pour l'absorption par les feuilles, a été niée par un observateur, M. Ville, qu'il ne faut point confondre avec M. Sainte-Claire Deville, l'inventeur de l'aluminium, le professeur excellent de la Sorbonne et de l'École normale. Celui des deux qui n'a point découvert un nouveau métal a prétendu rectifier M. Boussingault, et a soutenu l'absorption directe de l'azote par les plantes. Cela est assez peu probable, car cette absorption est lente, et elle devrait être fort rapide, puisque l'air contient tant d'azote libre. Les expériences que M. Ville a faites sont d'ailleurs si difficiles et si longues, que bien des erreurs ont pu s'y glisser, et elles ne méritent pas une absolue confiance. Heureusement cette théorie est étrangère au sujet que je traite, et je n'ai point à la discuter : je ne serais peut-être pas assez habile pour distinguer ici la chimie de la politique.

III.

La plupart des substances minérales ou inorganiques, les sels, sont peu volatils, et l'air n'en contient que des traces à peine sensibles. C'est donc seulement dans le sol que les plantes doivent puiser cette partie de leur nourriture, qui est plus importante qu'on ne l'imagine. Les mauvaises récoltes viennent d'ordinaire sur les champs

qui contiennent peu de sels solubles, et sous ce rapport, il n'existe absolument qu'un seul moyen de rendre au sol sa fertilité, c'est de lui restituer les sels qu'il a perdus ou qu'il ne possédait point. Ces sels sont variables par la quantité et la qualité. Quelques-uns peuvent être suppléés, et il importe de les connaître; d'autres sont indispensables, non-seulement à la vie des plantes, mais surtout à la forme des animaux qui doivent s'en nourrir. Ainsi deux chênes supportés par des terrains différens peuvent contenir, l'un de la chaux, l'autre de la magnésie. La soude et la potasse peuvent aussi se remplacer suivant que les plantes poussent dans l'intérieur des terres ou sur le bord de la mer. Cependant il est d'autres substances que chaque végétal doit trouver nécessairement dans le sol qui le supporte, sous peine de ne point exister. Les sels les plus ordinaires dans les plantes sont les chlorures alcalins, les phosphates de chaux, les carbonates de chaux et de magnésie, les oxydes de fer et de manganèse, les silicates alcalins. On sait que ce qu'on appelle un sel est le résultat de la combinaison d'une base ou oxyde avec un acide. Cette forme est tellement nécessaire aux plantes que lorsque le terrain ne contient rien qui s'y rapporte, la plante produit elle-même un composé organique doué de propriétés analogues à celles des bases minérales, et ce composé se combine avec un acide. Ainsi, dans des pommes de terre venues sur le sol d'une cave, pauvre en principes minéraux, s'est formé un alcali organique, la solanine. Il est inutile de dire que la récolte était mauvaise.

Les extrémités des radicules, les spongioles, ont des pores bien tenus, et ne peuvent absorber que des liquides. Une poudre, quelque impalpable qu'elle soit, ne saurait s'introduire dans la plante, et si dans les cendres on trouve souvent des sels insolubles, ils se sont formés dans le végétal lui-même, par la réaction de deux sels solubles ou par la combustion. Il faut donc prendre soin, non de ne porter sur la terre que des sels solubles, mais seulement des sels qui, par leurs réactions connues, puissent se transformer en sels solubles et être alors absorbés. Cette absorption se fait d'une façon merveilleuse, et dans une dissolution de plusieurs sels les plantes vont chercher ceux qui leur conviennent dans la proportion nécessaire, et à un degré déterminé de concentration. Ainsi une plante marine prendra du chlorure de sodium ou sel marin, la vigne de la potasse, l'ortie ou la bourrache du salpêtre ou nitrate de potasse, qui alors ne sert point à donner de l'azote aux organes, mais se retrouve à l'état de sel dans la tige. On voit même ici combien cette division entre les deux chimies est arbitraire, puisque ce sel, que nous considérions tout à l'heure comme une source des élémens organiques des végétaux, est maintenant un minéral, et qu'il

en serait de même de tous les sels ammoniacaux. Toutes les substances qui composent les plantes se retrouvent dans les minéraux. Remarquons pourtant que dans l'état actuel de la science une différence subsiste. Les sels minéraux que nous considérons maintenant existent dans la plante avec une composition et une forme toujours identiques, qu'il s'agisse du blé, de la pomme de terre ou de l'acacia, tandis que les autres substances y forment des combinaisons infinies, du gluten, de la cellulose, de la fécule, de la légumine, du sucre.

La quantité de sels enlevée par une récolte peut aller jusqu'à 330 kilog. par hectare; elle est à peu près de 220 kilog. pour le blé, de 199 kilog. pour les betteraves, de 330 kilog. pour les topinambours. L'important est de restituer tout cela, et il y a ici deux choses à considérer : quand on met un engrais sur un champ, fort rarement cet engrais est un sel pur; c'est tantôt du fumier de ferme, tantôt de la chaux ou de la marne, des débris végétaux, de la tangue, des os et mille autres choses. Les sels que contiennent ces substances sont très variés, et ne peuvent être enlevés par une seule récolte, non-seulement en quantité, mais en qualité; ainsi telle plante prendra le phosphate de chaux, telle autre le sulfate ou le silicate de potasse; en un mot, chaque récolte tend à épuiser le sol d'une manière spéciale. Or les engrais sont chers et la main-d'œuvre dispendieuse; il importe donc de ne rien perdre et d'enlever au sol, sous une forme assimilable pour les animaux, tout ce qu'on y a mis sous la forme de *caput mortuum*. Si une plante ne suffit pas pour cela, il faut en semer une autre douée de propriétés différentes. Il faut, lorsqu'on a enlevé la potasse apportée, prendre la chaux et la silice; il faut en un mot varier les cultures, il faut inventer les assolemens.

C'est la chimie seule qui peut enseigner le meilleur assolement pour un terrain dont la composition est connue. La facilité des transports ou de la communication, le voisinage d'une grande ville ou d'une usine importante, peuvent assurément influer sur le choix; mais un assolement contraire aux principes de la chimie est destiné à ruiner en peu d'années le cultivateur, soit en enlevant à la terre plus de sels qu'elle n'en reçoit chaque année, soit en ne prélevant qu'une certaine espèce de sels. Il est toujours facile de céder à ces nécessités de situation, car ce n'est pas une certaine plante seule qui a des propriétés particulières, ce sont des familles entières qui se ressemblent, et entre lesquelles chacun peut choisir suivant son goût ou son intérêt. Ainsi le maïs, le navet, la betterave, la pomme de terre épuisent le sol, surtout en potasse; le tabac, le trèfle et le sainfoin prennent surtout la chaux; l'avoine, l'orge et le froment,

surtout les phosphates et la silice. Ces connaissances, combinées avec l'art de distinguer les plantes qui puisent l'azote dans l'air ou dans le sol, et aussi avec la nécessité, pour nettoyer les champs, d'introduire dans l'assolement des plantes sarclées, qui sont en général des plantes à potasse, — voilà ce qui donne naissance à un bon assolement. Ce n'est pas ici le lieu de les discuter tous et de chercher le meilleur; mais qu'on étudie par exemple l'assolement quinquennal adopté à Bechelbronn par le grand chimiste agriculteur, M. Boussingault, et l'on verra comment, après avoir fait produire à sa terre plus que personne, il la retrouve toujours après chaque récolte en meilleur état; la culture pourrait ici être éternelle sans que le sol fût appauvri.

Pour être tout à fait juste, il faut convenir qu'un autre effet, dont les chimistes n'ont pu encore déterminer la cause, vient confirmer la théorie des assolemens. Une plante, quelque peu épuisante qu'elle soit, quelque bien fumé que soit le champ, ne saurait venir longtemps de suite au même endroit. L'explication est fort simple, lorsqu'on ne rend pas au sol ce qu'il a perdu; elle devient difficile dans le cas contraire. Le fait paraît certain cependant à bien des gens, mais on ne saurait disconvenir qu'il n'est pas général. Le maïs est cultivé d'une manière continue sur la côte du Pérou, le blé sur le plateau des Andes, le topinambour en bien des endroits, à Bechelbronn en particulier, où il rapporte annuellement en moyenne 330 hectolitres ou 26,400 kilog. à l'hectare. D'autres exemples encore prouveraient que le fait n'a pas toute la généralité qu'on lui attribue, et qu'il est inutile d'avoir recours, pour l'expliquer, à des excrétions végétales qui, dit-on, tueraient la plante qui les a produites, qui pourraient en nourrir d'autres, et qui sont apparemment invisibles, ou à des animaux enfantés sans doute par la génération spontanée, nuisibles à une plante et utiles à l'autre. Pourtant le fait est vrai, et même des plantes appelées plantes améliorantes, qui ont des organes aériens très développés, en sorte qu'ils puisent surtout leurs élémens dans l'air, et dont les racines restent dans le sol, en sorte que la récolte enlève peu ou point d'azote, peu de silice, substance si nécessaire au blé, et seulement un peu d'alcali, — de telles plantes ne peuvent rester longtemps vivantes sur le même champ. Assurément il y a là quelque chose d'inexplicable encore aujourd'hui.

Il résulte de tout cela que le plus important pour un agriculteur est de ne pas exporter au dehors une grande quantité de sels minéraux. La Sicile, le grenier des Romains, les provinces de Virginie et du Maryland sont devenues improductives; l'Angleterre même le serait aujourd'hui, tant elle a perdu de phosphore, si les perfec-

tionnemens de son agriculture et la découverte de nouveaux gisemens de phosphate de chaux ne l'avaient sauvée. Ce résultat funeste, là où les lois de la chimie ne sont pas observées, où le bilan entre l'exportation et l'importation n'est pas exactement fait, est plus ou moins tardif, mais il est infaillible. Ce qui ruine les états ruine aussi les particuliers. Chacun doit s'attacher à vendre surtout des matières organiques qui ont été enlevées à l'air. C'est en ce sens que la culture du blé doit être restreinte, car la vente de chaque hectolitre diminue l'avoir du cultivateur de près de 2 kilogrammes de phosphates de chaux, de potasse et de magnésie qu'il faut racheter. Les betteraves au contraire, le sorgho, l'orge, les pommes de terre, etc., peuvent facilement n'être pas vendus en nature, ou du moins peuvent être restitués en partie au sol. Il suffit d'extraire la fécule, le sucre, l'amidon ou l'alcool, en gardant les résidus, qui, pour l'agriculteur, sont les matières véritablement précieuses. Aussi une féculerie, une raffinerie ou toute autre industrie jointe à une ferme ou voisine de l'exploitation sont-elles d'une utilité incontestable. Non-seulement le bénéfice provient de ce qu'aux revenus du fermier s'ajoutent ceux de l'industriel, mais surtout le fermier ne vend alors que l'air du ciel, et il n'a dépensé que la main-d'œuvre; il n'a perdu ni phosphates, ni silicates, ni soude, ni chaux, ni potasse, c'est-à-dire ni sa chair ni son sang. Ici encore, on le voit, la théorie chimique vient confirmer les résultats des praticiens éclairés, et la ferme de Bresles, qui rapporte 17 pour 100 à ses propriétaires, est là pour prouver si la raison n'est pas du même côté que le succès. Quoique ces notions soient vulgaires aujourd'hui, nous ne devons pas dédaigner de les répéter, car l'accord entre la théorie et la pratique prouve, non pas l'utilité intellectuelle des notions scientifiques, qu'on n'ose plus mettre en doute, mais l'utilité pratique de ces notions, beaucoup plus contestée.

IV.

Les animaux, comme les plantes, sont soumis aux lois de la chimie; vivre ou engraisser, c'est être le siége de réactions chimiques bien déterminées, et les principes, vrais pour les uns, sont vrais pour les autres. Eux aussi, a très bien dit M. Isidore Pierre, sont comme des armoires, et on n'en peut retirer que ce qu'on y a mis. Ils font de la chair, du lait, des os, de la graisse, lorsque les substances dont on les a nourris contiennent les élémens de ces composés, et sauf les maladies, dues pour la plupart à d'autres réactions moins connues, ils ne maigrissent que lorsqu'ils ne mangent point assez, comme une plante est faible si le sol est stérile. Chez eux aussi, nous

trouvons du carbone, de l'azote, de l'hydrogène, de l'oxygène et des sels minéraux; mais il y a cette différence, qu'ils n'empruntent rien à l'air, et que leur respiration est la cause d'une perte de substance et non d'un accroissement; du moins les autres résultats de cette fonction sont trop mal connus pour devenir la base d'une théorie. Enfin, chez les animaux aussi, il y a peut-être une force vitale à laquelle il faut croire jusqu'au moment où tous les phénomènes pourront s'expliquer par la chimie, la physique et les mathématiques. Ce moment semble se rapprocher sans cesse; mais longtemps, toujours peut-être, l'impulsion primitive, non celle qui a amené le monde, il ne s'agit point de théologie, mais celle qui est particulière à chaque être animé, celle qui fait germer la plante et apparaître l'animal dans l'œuf restera inexplicable. Pourtant, même dans l'état actuel, on peut raisonner comme si cette force n'existait point, car elle ne produit par elle-même aucune réaction chimique, et dans un certain sens ne met obstacle à aucune. Elle agit comme la chaleur ou l'électricité, qui rendent possibles certaines combinaisons difficiles dans l'état normal, mais non scientifiquement impossibles, et en même temps elle annihile parfois l'influence perturbatrice de ces forces, comme la chaleur pourrait empêcher l'électricité de produire un phénomène. La plupart des combinaisons organiques ont besoin d'être ainsi aidées, car les élémens ne sont pas ici fortement unis comme dans les minéraux, et les affinités sont moins puissantes.

Entre les deux règnes pourtant une barrière a été élevée qui n'a pas encore été renversée. Les plantes puisent dans l'air ou dans le sol des corps simples, c'est-à-dire des corps dont la décomposition nous est impossible. Elles combinent ces élémens pour former du bois ou de la paille, du blé ou des roses. On ignore comment s'exécutent ces combinaisons entre des corps à peine doués d'affinité les uns pour les autres, et l'on n'a jamais pu, dans aucune cornue, dans aucun creuset, provoquer une de ces combinaisons si variées et si communes. Ces composés sont loin d'être formés au hasard, et on a pu les diviser en familles; ce sont du sucre, de la résine, de la fécule, ou des principes azotés comme le gluten, l'albumine et la fibrine. Dans l'estomac des animaux, les choses ne se passent pas de même, et ils sont sous ce rapport inférieurs ou supérieurs. Il est à peu près prouvé qu'un animal est incapable de combiner deux corps simples pour faire un composé organique. La fibrine et l'albumine, qui constituent sa chair et son sang, ne sont pas fabriquées par lui de toutes pièces : elles sont prises toutes formées dans le foin ou dans l'avoine, et subissent à peine une transformation pour devenir du sang, puis de la chair. L'intérieur des végétaux est ainsi une sorte de laboratoire où se forment les principes immédiats né-

cessaires aux animaux, et de cette façon il n'y a pas une si grande différence qu'on le croirait entre les animaux carnivores et les herbivores. Il est un peu plus facile, plus court surtout, de transformer de la viande en chair nouvelle que des fourrages, mais les deux opérations ne sont pas essentiellement différentes. Les carnivores ont un tube digestif moins long que les herbivores; les réactions chimiques sont à peu près partout les mêmes. Ainsi l'on sait que chez le lion, le tube digestif a trois fois la longueur du corps; chez le mouton, il a dix-sept fois cette même longueur. Pour ceux qui aiment ce genre de comparaison, on peut dire qu'il y a une sorte d'échelle qui part des substances minérales servant d'alimens aux plantes, et qui se termine aux parties les plus complexes de l'organisme animal. La vie des uns commence là où finit celle des autres.

Les hommes et les animaux perdent sans cesse par la respiration de l'oxygène et du carbone. L'oxygène vient du dehors, mais le carbone de l'acide carbonique qui sort du poumon vient des alimens. En même temps chaque animal produit de la force, de la chaleur, du lait ou de la graisse. Il faut donc lui donner deux sortes d'alimens, les uns destinés à entretenir la respiration, qui est d'autant plus active que plus de force est dépensée (ce sont les alimens respiratoires), et d'autres qui doivent faire de la chair. Nous n'insisterons point sur cette distinction, qui a déjà été exposée ici même par M. Payen (1), et c'est surtout des derniers alimens que nous devons parler, des alimens plastiques. Les premiers n'ont pas besoin d'être azotés, et il est important de mélanger habilement ces deux sortes de nourritures, car les unes sont plus coûteuses que les autres, et il ne serait pas raisonnable, par exemple, de donner à un cheval du grain seulement, car une grande partie des substances que le grain contient ne servirait qu'à la respiration, à laquelle peuvent suffire des fourrages, alimens moins précieux, formés surtout de carbone, d'hydrogène et d'oxygène. Un cheval brûle par jour 1,700 grammes de carbone, et il les prend dans ses alimens; il est clair que pour cet objet les fourrages, considérés comme peu nourrissans, sont aussi bons que de l'avoine. C'est d'après le même principe que pour les animaux malades, qui ne peuvent ni digérer ni assimiler, il faut agir en sens inverse; il importe de leur conserver la chaleur, qui est la vie, mais on ne peut songer à augmenter leur poids. Les médecins ordonnent aux convalescens des épinards ou des plantes analogues : elles ne servent qu'à être brûlées, aurait dit Lavoisier; mais elles ne peuvent former un atome de chair, ni de sang.

(1) Livraison du 15 novembre 1855.

Pour savoir si un aliment est nutritif, il faut l'analyser, et toutes les expériences diverses des agriculteurs, qui ne sont pas comparables entre elles, ne doivent intervenir que comme des preuves nouvelles des résultats de la chimie; mais on ne saurait rien fonder sur des essais aussi variables, et qui dépendent de tant de causes mal connues. C'est par la chimie seule qu'on a pu établir des divisions mathématiquement exactes entre les alimens, ainsi qu'une échelle comparative. On a dressé des tables d'équivalens, et on peut savoir comment un aliment peut en remplacer un autre, par exemple quelle quantité de foin équivaut à 1 quintal de luzerne. C'est ce qu'on appelle les équivalens des fourrages. Sous ce rapport, les anciens livres d'agriculture sont remplis de contradictions et de fautes. Ainsi, pour la valeur nutritive des pois, on a admis des nombres qui varient dans le rapport de 3 à 8, pour celle du trèfle fané du simple au double. Mathieu de Dombasle, le plus exact des agriculteurs, s'est souvent fourvoyé ainsi, et par conséquent le procédé direct, qui a trompé un tel agronome, ne saurait être bon. Le chimiste le moins habile ne pourrait s'y tromper aujourd'hui, et peut affirmer, autant que l'affirmation est permise dans la science, quel est l'équivalent d'une ration, c'est-à-dire quelle quantité d'un autre fourrage il faut donner à un animal pour le maintenir dans le même état, au même point d'engraissement, avec la même dépense de force. Ces données, bien entendu, ont besoin d'être complétées par l'observation, qui enseigne quels animaux assimilent le mieux ce qu'on leur donne, quels sont ceux qui sont le plus disposés à faire de la chair que de la graisse, du lait que de la laine. La question est complexe en effet, car on ne demande pas la même chose à tous les animaux. Les uns dépensent de la force, c'est-à-dire de la chaleur et du carbone; les autres donnent de la chair ou de la laine, c'est-à-dire des substances azotées et soufrées; quelques-uns, de la graisse qui ne contient pas d'azote, d'autres enfin du lait. Il faut donc donner aux uns des substances riches en carbone, comme l'amidon et la fécule, à d'autres de l'albumine, du gluten, de la graisse, sans oublier les principes minéraux nécessaires aux réactions chimiques bien connues de la digestion et à la formation des os. Enfin il faut les varier et les alterner, car aucun animal n'est parqué dans une spécialité exclusive, et si l'un a besoin de cinq ou six fois plus d'alimens respiratoires que d'alimens plastiques, celui qui reste à l'écurie doit en absorber moins que celui qui travaille, mais il doit en absorber cependant, car il respire. La variété enfin est nécessaire; on ne peut vivre avec un seul aliment, même nourrissant, pris d'une manière continue.

Les détails seraient infinis, et nous n'insistons que parce que cette

partie de la chimie agricole est, sinon plus contestée, du moins plus ignorée que l'autre. Elle est plus difficile que la chimie végétale, mais elle n'est pas moins importante. La production de la viande est plus imparfaite encore en France que celle du blé. De cette production dépendent une foule d'arts et d'industries, et en moyenne elle n'entre que pour un dixième dans l'alimentation publique; elle devrait y entrer pour un quart au moins. Toute science qui enseigne à développer cette production, soit en employant mieux les alimens ordinaires, soit en faisant servir ce qui était autrefois considéré comme un déchet, est utile. C'est ce qui arrive par exemple pour les résidus de la fabrication du sucre, pour les tourteaux de lin et de colza, pour la paille, et surtout pour les balles de blé ou d'avoine. Toutes ces substances et une foule d'autres étaient employées seulement comme engrais; beaucoup de carbone et d'azote était perdu et ne remplissait qu'un rôle médiocre dans le mouvement universel qui anime la matière. Tous ces résidus ne servaient que de support et d'accompagnement aux matières véritablement utiles; ils tendent, comme les autres, à suivre le circuit complet, et à ne rentrer dans la terre pour produire de nouvelles plantes qu'après avoir, comme les autres, servi à l'alimentation publique. La chimie seule serait impuissante à indiquer tous ces perfectionnemens, mais elle y peut aider. Comment pourrait-on savoir si la production de la laine est profitable dans tel pays ou dans tel autre, si l'on n'en connaissait la composition? La laine contient de 16 à 18 pour 100 d'azote, tandis que dans la viande il n'y en a que 3 1/2 pour 100; mais d'un autre côté le fumier d'une bergerie où les moutons donnent beaucoup de laine est plus mauvais. Comment comparer tout cela et tirer de justes conclusions par des expériences directes sur les champs fumés et sur les animaux? En étudiant par l'analyse ce qu'on a gagné d'un côté et ce qu'on a perdu de l'autre, ce que vaut l'azote sous la forme de laine et l'azote sous la forme de fumier, on arrive à des chiffres rigoureusement exacts. Il en est de même de la production des cornes, qui sont aussi très azotées, et des calculs sur les avantages de la production du lait comparée à celle de la viande. Le lait renferme $8^{gr}.5$ d'azote par litre, et le foin $11^{gr}.5$ par kilogramme. Pour faire 15 litres de lait, il faut donc à une vache 13 kilogrammes de bon foin, outre ce qu'elle doit absorber pour ses autres fonctions. Toutes ces indications sont surtout des moyens d'arriver à la vérité, qui dépend de tant de causes; mais ce sont les meilleurs, tantôt pour vérifier les résultats des expériences agricoles, tantôt pour arrêter les agronomes dans une voie funeste.

Les traités de chimie agricole enseignent tout cela, et c'est à ces

livres qu'il faut s'adresser. Ce sont les plus pratiques de tous les ouvrages d'agriculture que j'aie lus, ce sont surtout les plus clairs et les plus raisonnables. Quant à la dose de science qu'il faut posséder pour les comprendre, elle est bien faible la plupart du temps. Pour les personnes habituées au langage scientifique, le meilleur de tous est l'excellent *Traité de Chimie générale* de MM. Pelouze et Frémy, dont un volume tout entier est consacré à l'analyse des plantes, du sol et des engrais. Si l'on veut un langage plus simple, on peut consulter le *Traité d'Économie rurale* de M. Boussingault, dont les expériences et les pensées forment le fonds de tous les essais plus récens. Un des livres de chimie agricole les plus clairs est celui de M. Malaguti, qui n'exige aucune étude préalable. Il est composé de leçons qui remontent à 1847, et la science a fait des progrès depuis dix ans; mais si les agriculteurs n'étaient en retard que de dix années sur les savans, ils seraient plus avancés qu'ils ne sont. N'eussent-ils étudié la chimie agricole que dans l'excellente traduction, qui a paru il y a trente ans, du livre de Davy (1), un grand pas serait déjà fait. Un autre ouvrage moins élémentaire que celui de M. Malaguti, moins scientifique que le *Traité de Chimie générale*, est celui de M. Isidore Pierre, professeur à la faculté de Caen. C'est aussi un livre attachant et sagement écrit. Enfin nous avons cité en tête de cette étude, un *Précis élémentaire de Chimie agricole* qui n'est pas sans mérite et dont la lecture est intéressante; mais il n'est pas fait pour tout le monde. L'auteur, M. Sacc, professeur à l'académie de Neuchâtel en Suisse, présente comme certaines des théories très contestées; sa doctrine sur l'humus, sans être fausse de tout point, pourrait facilement être combattue. Ajoutons aussi que son sujet ne le maintient pas toujours dans de justes limites, et qu'il est souvent entraîné par son goût pour les causes finales. On pourrait dire que son livre est un traité de chimie agricole au point de vue théologique, et cependant l'ordre du monde, surtout la simplicité de cet ordre, sont fort difficiles à démontrer, comme un système rigoureusement exact, quand il s'agit de la végétation et de la nutrition des plantes et des animaux.

V.

Des Espagnols abordèrent un jour dans une contrée du Nouveau-Monde dont les habitans grossiers ignoraient encore l'usage du feu. C'était en hiver. Ils dirent aux habitans qu'avec du bois et une

(1) *L'Art de préparer les terres et d'appliquer les engrais, ou Chimie appliquée à l'Agriculture*, par sir Humphry Davy, etc., Paris 1825.

autre chose, ils imiteraient le soleil et allumeraient sur la terre un feu tel que celui de cet astre. « Vous connaissez donc ce que c'est que le bois? dirent les habitans de la contrée aux Espagnols. — Non. — Vous connaissez donc le feu qui luit au soleil? — Non. — Vous connaissez donc au moins comment le feu prend au bois? — Non. — Et quand vous avez allumé le feu, sans doute vous savez l'éteindre? — Oui. — Et avec quoi? — Avec l'eau. — Et vous savez donc ce que c'est que l'eau? — Non. — Et vous savez donc comment le feu est éteint par l'eau? — Non. » Les habitans de la contrée se mirent à rire et tournèrent le dos aux Espagnols, qui allumèrent du feu qu'ils ne connaissaient pas avec du bois qu'ils ne connaissaient pas, sans savoir comment se consumait le bois, et ensuite, avec l'eau qu'ils ne connaissaient pas, ils éteignirent le feu qu'ils ne connaissaient pas, sans savoir comment l'eau éteignait le feu. C'est Diderot qui raconte cette histoire, et l'application à l'agriculture en est facile. Longtemps on a semé et fait germer des graines sans savoir ce que c'est que la végétation, on a employé des fumiers en ignorant comment ils agissent, on a nourri des bestiaux avec du foin sans connaître l'équivalent du foin. Les bœufs engraissaient pourtant, et le blé poussait. Bien des agriculteurs s'enrichissaient sans savoir la chimie. La famine arrivait parfois; mais les temps de disette sont-ils loin de nous? On ne savait pas ce qu'on faisait; qu'importe si tout allait aussi bien ou mieux qu'aujourd'hui? Le feu chauffait-il moins quand on ignorait la composition du bois et les phénomènes chimiques de la combustion, et n'y a-t-il pas eu des novateurs ruinés pour s'être trop hardiment avancés sur la foi d'une idée théorique?

Il ne manque pas en effet de gens qui soutiennent que l'instruction et la science sont sans doute de belles choses, mais faites pour les savans, tandis que la pratique est réservée à d'autres, apparemment aux ignorans. Les progrès les épouvantent; comme on ne s'est pas plaint jusqu'ici, ils pensent que rien n'est à reprendre, et ils préfèrent les *Géorgiques* de Virgile aux *traités d'économie rurale* de M. de Lavergne et de M. Boussingault. Ils couvrent la routine du nom d'expérience, et l'opposent aux meilleures observations. D'autres, plus raisonnables, tentent de combattre les chimistes avec leurs propres armes. Vous croyez tout expliquer, disent-ils, et des opérations agricoles d'une utilité incontestable sont encore mystérieuses pour vous! Vous ignorez pourquoi une plante ne peut venir longtemps de suite sur le même terrain, pourquoi un animal ne peut supporter toute sa vie un aliment unique, quelque nourrissant qu'il soit. N'avez-vous pas sur l'action des engrais, sur la décomposition des nitrates, sur l'absorption de l'azote des opi-

nions très diverses, et ne sont-ce pas des choses fondamentales? Vous assurez que la terre n'agit point dans la végétation et fournit seulement aux végétaux des sucs nourriciers, comme un puits fournit de l'eau à une pompe, et pourtant un champ qui n'a pas porté de récolte pendant un an est plus fertile l'année suivante, quoiqu'il semble n'avoir rien perdu ni rien gagné! La terre a donc une force végétative qui s'accroît par le repos. Des animaux nourris suivant les préceptes de la science ont maigri, et une personne intelligente ayant élevé diversement deux troupeaux de dindons, le troupeau dirigé scientifiquement est mort, tandis que l'autre a prospéré. Des animaux qui mangent plus de sel que leur corps n'en doit contenir engraissent plus que les autres. Il y a donc des stimulans, et alors comment les distinguer des alimens proprement dits? En un mot, là comme partout, on rencontre des esprits théoriquement opposés à tout progrès, d'autres qui aimeraient la science, mais qui nient sa perfection et son utilité, d'autres surtout qui se présentent comme des victimes de la science et se vantent d'avoir trouvé la ruine dans l'excès de savoir. De toutes ces objections, les unes ne doivent arrêter personne, les autres sont sérieuses. D'abord je ne pense pas que la science ait besoin d'être défendue, ni le discours de Rousseau réfuté encore une fois. S'il existe aujourd'hui même des ennemis acharnés de tout changement raisonné, d'aveugles amis d'une indolente oisiveté, qui croient imiter leurs pères en vivant fiers de leur ignorance, ce n'est point à de tels adversaires qu'on s'adresse ici. Ils ont bien d'autres choses à apprendre avant la chimie, et, comme on aurait dit au XVIIIe siècle, il faut qu'ils sachent être citoyens avant d'être agriculteurs; la société moderne leur impose, sous peine d'une déchéance bien méritée, l'effort et le travail. Mais, sans imiter cette torpeur systématique, des hommes prudens pourraient avoir scrupule ou répugnance à s'abandonner au gouvernement de l'Académie des Sciences et à n'étudier l'agriculture que dans les traités de chimie : aussi n'est-ce point ce qu'on leur conseille. Nous voudrions seulement obtenir qu'on ne rejetât rien *à priori,* et qu'on sût distinguer, ce qui n'est pas aussi difficile qu'on le dit, la théorie probable de l'hypothèse gratuite, qu'on fît pour l'agriculture ce qu'on a fait heureusement pour toutes les autres industries, mais sans secousses, sans perturbations. Les conservateurs sages sont utiles peut-être en agriculture, mais là comme ailleurs les absolutistes sont funestes.

Quant aux jachères, au sel, à l'écobuage, aux labours, aux substances azotées qui ne fument pas, aux erreurs des chimistes agricoles, toutes les objections qu'on prend là sont puériles. La jachère est condamnée, car, pour qu'elle fût profitable, il faudrait que la récolte suivante représentât le produit de deux ou trois années, ce

qui n'arrive point. Cette récolte est bonne pourtant, car l'air agit chimiquement sur les sels du sol, une série de combinaisons bien connues se produit, et certains sels insolubles deviennent ainsi propres à être absorbés, des matières organiques se décomposent et augmentent la proportion d'ammoniaque. Si l'on peut dire avec Virgile :

> Sæpe etiam steriles incendere profuit agros,
> Atque levem stipulam crepitantibus urere flammis,

c'est que l'écobuage ou le brûlis dessèche l'argile du sol, la rend friable et propre à absorber, comme toute substance poreuse, les produits organiques volatils. En même temps le carbonate de chaux est décomposé, et la chaux non carbonatée est plus assimilable. Les labours détruisent les mauvaises herbes, facilitent l'extension des racines, mais aussi mélangent les engrais, aident aux combinaisons, et, en retournant le sol, permettent à toutes ses parties de s'oxyder au contact de l'air. Si des fumiers excellens n'ont pas agi, c'est qu'ils étaient d'une décomposition difficile, et les chimistes savent distinguer ceux qui sont dans ce cas. Ainsi les débris des roches feldspathiques, qui forment des terrains très alcalins, ne sont pas tout d'abord fertiles, même pour des plantes alcalines, car le feldspath a besoin d'être décomposé pour devenir assimilable. Si le sel semble nourrissant, cela tient à ce qu'il favorise d'abord mécaniquement l'absorption, qu'il est antiseptique, empêche l'altération des sucs, et surtout qu'il fournit à l'estomac un acide, l'acide chlorhydrique, qui fait la base du suc gastrique, et au sang la soude dont il a besoin.

Il serait trop long de répondre à tout, et d'ailleurs, si quelquefois on ne le pouvait point, si l'on s'était trompé, que conclure? Qui ne s'est pas trompé? Il est certain que, sur la production de la graisse, l'opinion d'abord répandue, et qui semblait prouvée, est fausse. On croyait que les animaux ne pouvaient faire de la graisse, et qu'ils puisaient toute la leur dans les alimens, qu'ils l'oxydaient seulement plus ou moins pour faire du suif, du beurre ou de la graisse de porc. Les expériences de deux grands chimistes semblaient démontrer qu'un bœuf gras a toujours moins de graisse qu'on ne lui en a donné, car le foin en contient 35 grammes, le trèfle fané 40 grammes, la paille d'avoine 51 grammes, le maïs 88 grammes, la pomme de terre seulement 0gr.,9, et la betterave 1gr.,1 par kilogramme; mais d'autres observations sur les abeilles ont prouvé que celles-ci produisent cinq fois plus de cire qu'elles n'en absorbent. Des porcs pesant 200 kilogrammes, dont 84 kilogrammes de graisse, ne mangent que 500 kil. de faînes ou 600 kil. de glands, c'est-à-

de la faculté, non-seulement de colorer la réalité, mais de donner un corps à tous les désirs et à tous les rêves. Aussitôt que, par une cause générale quelconque, il se produit un courant nouveau dans les goûts et même dans les caprices d'une société, le roman abonde dès-lors dans ce sens, et propage, en la forçant, l'impulsion qu'il a reçue jusqu'à ce que ce mouvement, s'épuisant par son excès même, soit remplacé par un autre.

Aux époques où les tendances d'une société sont plus prononcées que variées, comme au moyen âge par exemple ou au XVIIe siècle, tous les romans, à travers les nuances qui les distinguent, se ressemblent plus ou moins par un fonds commun d'inventions, par une disposition analogue, par des sentimens et des caractères identiques. En d'autres temps au contraire, lorsque la société se décompose, les productions romanesques les plus hétérogènes peuvent se produire avec le même succès. C'est ainsi qu'au XVIIIe siècle le public admire avec un égal enthousiasme *Candide, la Nouvelle Héloïse, Faublas, Paul et Virginie.*

De nos jours, où l'ancienne société est dissoute et où la nouvelle cherche péniblement à s'organiser au milieu de crises périodiques qui l'ébranlent à peu près tous les quinze ans; de nos jours, où tous les principes sont remis en question, où l'ordre matériel, au lieu de reposer sur un ordre moral correspondant, n'a guère d'autre base que l'instinct matériel de son utilité, où presque tous les anciens rapports entre les hommes sont plus ou moins altérés, où l'incertitude des opinions n'est égalée que par leur mobilité, — la littérature romanesque présente un spectacle peut-être plus discordant encore que celui qu'elle offrait au XVIIIe siècle. Si l'on rapprochait tous les romans qui, en moins de cinquante ans, depuis *Atala* jusqu'aux *Mystères de Paris,* ont eu le privilége d'attirer et d'émouvoir le public; si on les comparait sous le rapport du fond et de la forme, on serait étonné que des générations identiques aient pu goûter des ouvrages si différens. Il ne serait pas même besoin d'embrasser un espace de cinquante ans : une seule génération nous offrirait des lecteurs passionnés pour des romans animés de l'esprit le plus opposé, — les uns enthousiastes, les autres ironiques, ceux-ci insolemment aristocratiques, ceux-là flattant bassement les mauvaises passions de la démocratie; plusieurs offrant des nuances de *religiosité* assez marquées, d'autres caractérisés par le scepticisme le plus complet; ceux-ci délicats jusqu'au raffinement, ceux-là grossiers jusqu'à la brutalité, ou affectant les airs dégagés et libertins du XVIIIe siècle; les uns voués au genre sombre et satanique, les autres au genre naïf et pastoral. Toutes ces conceptions, pourvu qu'elles soient relevées par un certain talent de mise en scène ou de colo-

ris, peuvent également rencontrer la vogue, tant est grande la diversité des tendances qui aujourd'hui se disputent les esprits et les cœurs.

Il est certain néanmoins que, dans ce mélange si confus qu'offre maintenant la littérature romanesque, on peut encore saisir et constater quelques nuances dominantes, quelques sentimens qui ont plus de prise que les autres sur les masses, car il n'est pas d'époque, si discordante qu'elle soit sous le rapport intellectuel et moral, qui n'offre quelques traits caractéristiques qui la détachent du passé, et qui lui donnent en quelque sorte une vie personnelle. C'est ainsi qu'au fond un très grand nombre de romans contemporains trahissent une disposition maladive et inquiète, un esprit de révolte contre la règle sous toutes ses formes, mais en même temps l'impossibilité de s'arranger d'un désordre insouciant ou cynique, et par suite la recherche d'une règle plus commode et plus élastique, un penchant à donner au vice les allures de la vertu et réciproquement, ou bien à faire sortir la pureté d'une source impure, et à placer la dépravation dans une atmosphère qui prépare d'ordinaire à l'honnêteté un besoin de s'en prendre à la société des faiblesses et des misères de la nature humaine, — de vagues aspirations vers un ordre de choses où l'homme pourrait être à la fois vertueux et heureux sans sacrifice et sans combat, et où, à l'aide de combinaisons ingénieuses, on composerait une société grande et forte avec des individus moralement faibles et petits. Ce sont bien là, si nous ne nous trompons, quelques-uns des traits les plus généraux et les plus accusés de la littérature romanesque à notre époque; elle en présente sans doute beaucoup d'autres du même genre, mais elle en présente aussi de très différens, elle en présente même qui sont l'opposé de ceux que nous venons d'indiquer. Le succès si éclatant et si prolongé des romans de Walter Scott par exemple suffit pour caractériser une période du XIXe siècle très étrangère aux tendances qui se manifestent de nos jours dans le roman; mais c'est précisément parce qu'elle reproduit tous les changemens, toutes les diversités et toutes les discordances du goût public, que cette littérature, avec la liberté de composition dont elle jouit et la variété de moyens dont elle dispose, est plus que jamais ce qu'elle a toujours été, — l'expression non pas la plus élevée, mais peut-être la plus complète de l'état moral et social d'une époque et d'un pays.

Considérée sous cet aspect, la littérature romanesque prend un intérêt qui ne dépend plus seulement de la valeur intrinsèque de ses productions à chaque époque, mais qui s'attache aussi aux transformations successives qu'elle a subies, aux rapports et aux contrastes qu'elle a présentés de siècle en siècle avec la réalité, à l'im-

pulsion qu'elle lui a donnée et à l'impulsion qu'elle en a reçue. Son histoire devient l'histoire même de l'imagination humaine, et cette histoire n'est pas plus à dédaigner que celle des actions humaines, car toutes deux influent l'une sur l'autre et se touchent par plus d'un point.

Jusqu'à la fin du siècle dernier, la critique littéraire ne daignait s'occuper du roman qu'à partir du jour où ce genre avait produit des chefs-d'œuvre de composition et de style : cela tenait au point de vue exclusivement didactique dans lequel elle se renfermait. Il n'y avait alors en histoire littéraire que deux méthodes bien tranchées, l'une, plus scientifique que littéraire, celle des bénédictins, qui, épuisant la matière, s'imposaient la tâche laborieuse de faire entrer, sans exception et sans choix, dans un immense répertoire l'analyse de tous les ouvrages que notre pays a produits dans tous les genres. Ce travail énorme, si méritoire d'ailleurs et si utile comme source d'informations, qu'ils avaient conduit seulement jusqu'au XIIe siècle, et que d'autres érudits continuent de nos jours, était alors assez peu apprécié, par les littérateurs proprement dits au moins, si l'on en juge par quelques phrases dédaigneuses de Voltaire. Ceux-ci adoptaient une méthode diamétralement opposée. Pour eux, l'étude d'une littérature se bornait presque exclusivement à l'étude de ses chefs-d'œuvre les plus incontestés. De même que, dans les travaux historiques, les chefs des nations étaient encore presque seuls jugés dignes d'arrêter les regards de l'historien, de même, dans l'exposé des annales littéraires d'un peuple, l'écrivain qui tenait à passer pour un homme de goût ne devait guère s'attacher qu'aux époques les plus brillantes et aux ouvrages assez parfaits pour servir de texte à l'exposition des principes et des règles de l'art. C'est ainsi que Voltaire, qui pourtant en histoire avait travaillé à élargir la sphère quand il s'agissait d'apprécier dans son ensemble la marche de l'esprit humain, supprimait tous les rapports de cause et d'effet, brisait la chaîne qui lie les générations, et disait tout crûment : « Quiconque pense et, ce qui est encore plus rare, quiconque a du goût ne compte que quatre siècles dans l'histoire du monde. » C'est en se plaçant à ce même point de vue exclusif de l'*homme de goût* que La Harpe apprécie la littérature romanesque dans son ensemble. Pour lui, l'histoire du roman en France ne commence qu'avec *Zaïde* et *la Princesse de Clèves*. Tout ce qui précède ne compte pas : c'est en vain que, durant cinq siècles, l'esprit des hommes s'est nourri avec avidité d'un certain genre de production plus ou moins modifié de siècle en siècle : il suffit que toutes ces compositions soient antérieures à la plus belle période de notre littérature pour que La Harpe en renvoie l'examen « aux philologues

de profession, aux érudits, aux étymologistes, qui se font, dit-il, un plaisir d'habiter dans les ténébreuses antiquités de notre langue, de deviner notre vieux jargon, et qui se croient assez payés de leur patience quand ils ont déterré quelques origines, ou qu'ils peuvent citer un mot heureux (1). » Quant à ces divers romans qui ont fait les délices des trois ou quatre premières générations du XVIIe siècle, quoiqu'ils n'exigent point, pour être lus, la connaissance de ce vieux jargon dont s'épouvante La Harpe, quoiqu'ils soient les précurseurs et les pères de *la Princesse de Clèves*, le dédaigneux critique ne les mentionne que pour nous avertir qu'il n'a jamais pu les lire malgré la vogue prodigieuse dont ils ont joui. « Ce n'est pas, dit-il, faute de bonne volonté; mais il m'est impossible de lire ce qui m'ennuie. »

Au système de La Harpe, qui avait ce mérite incontestable de simplifier beaucoup l'étude d'une littérature, des systèmes bien différens ont succédé. A mesure que dans les travaux historiques l'ancienne méthode faisait place à une méthode plus large, à une méthode qui ne s'attache plus seulement au côté en quelque sorte officiel des événemens, mais qui embrasse tous les aspects de la vie sociale, une transformation analogue s'opérait dans la manière d'étudier et de suivre les annales littéraires des peuples. Des maîtres éminens, en appliquant la méthode historique au mouvement des lettres et de l'esprit humain, nous ont accoutumés à tenir compte à la fois et du beau absolu et du beau relatif, et à faire ainsi sa part à toute production ayant concouru aux modifications successives qui se sont accomplies dans le langage, les idées, les sentimens et les goûts d'une nation. Ils nous ont appris également, tout en réservant notre admiration pour ce qui porte l'empreinte du génie, à chercher aussi dans l'étude des lettres ce plaisir instructif et varié qui naît de la comparaison des produits de l'imagination avec le mouvement des faits et l'ensemble des mœurs à chaque époque, de l'appréciation des affinités ou des dissidences que présentent tour à tour l'idéal et le réel agissant l'un sur l'autre, se modifiant l'un par l'autre. Cette tendance, à la fois historique et philosophique, des études littéraires, jadis presque complétement sacrifiée, est aujourd'hui fort en honneur, et représente certainement un des mérites les plus incontestables de la critique au XIXe siècle; mais d'un autre côté on ne saurait contester que cette méthode n'ait ses exagérations et ses dangers. Si elle est appliquée sans mesure et sans choix avec un parti pris d'admiration quand même, elle tend à effacer la ligne de démarcation entre ce qui est beau et ce qui ne

(1) *Cours de littérature*, t. VII, p. 297, édition Agasse.

l'est pas, et à établir, sous prétexte d'intérêt historique, le régime de l'indifférence et de la promiscuité en fait de goût littéraire. On voit souvent ainsi l'esprit de curiosité se substituer en littérature à l'esprit de discernement, la satiété des chefs-d'œuvre consacrés par l'assentiment universel engendrer la mode des exhumations, des enthousiasmes de fantaisie, des réhabilitations complaisantes, avec la manie de tout remettre en question et de réviser les procès littéraires les plus définitivement jugés. N'est-ce pas sous l'influence de cette manie que nous voyons réimprimer chaque matin et présenter comme des chefs-d'œuvre bien des écrits insignifians qui n'ont souvent d'autre mérite que celui d'être depuis longtemps oubliés?

En entreprenant ici quelques études sur le genre littéraire qui produit les renommées les plus populaires, mais aussi les plus fragiles, nous ne voudrions pas tomber dans le défaut que nous venons de signaler. Nous n'avons la prétention de réhabiliter aucun chef-d'œuvre méconnu, nous ne croyons guère à la possibilité des réhabilitations en littérature; nous ne voulons pas davantage embrasser dans toute son étendue l'histoire de la littérature romanesque, cela nous entraînerait trop loin. Notre but est d'examiner quelques-uns des romans qui, après avoir joui de la plus grande célébrité, sont tombés dans l'oubli, et d'apprécier les causes qui ont produit ce double résultat. Aucun ouvrage ne remplit mieux les conditions de notre programme que le fameux roman de d'Urfé; car, après avoir été passionnément admiré durant un demi-siècle, il a depuis longtemps disparu de la circulation, et ne se trouve plus guère que dans les bibliothèques publiques, ces vastes cimetières où dorment en paix tous les livres morts. Il ne tiendrait qu'à nous d'essayer de ressusciter l'*Astrée;* plus d'un lecteur, n'ayant pas l'occasion de vérifier nos argumens, nous croirait peut-être sur parole, et cela nous donnerait l'air avantageux d'un redresseur de torts en littérature. Malheureusement il suffit de lire cet ouvrage pour être obligé en conscience de reconnaître qu'il n'est pas de ceux qui survivent aux changemens que le temps amène dans les goûts et dans les mœurs des sociétés, et qui traversent les âges, doués d'une jeunesse éternelle. S'ensuit-il qu'un livre qui a eu tant d'admirateurs, et non-seulement des admirateurs spirituels, mais même des admirateurs illustres, un livre loué avec enthousiasme par Huet, Patru, Pélisson, Perrault, un livre que La Fontaine nommait une *œuvre exquise*, et que Jean-Jacques Rousseau lisait encore avec beaucoup de plaisir, s'ensuit-il qu'un tel livre mérite d'être écarté par la dédaigneuse fin de non-recevoir que lui oppose La Harpe, sous prétexte qu'il est *ennuyeux?* Non certainement.

Il est bien vrai que si un lecteur de nos jours ouvre l'*Astrée* avec l'espérance de trouver dans cette lecture de vives émotions, nous

ne pouvons lui garantir que son espérance ne sera pas déçue. Peut-être même aura-t-il besoin d'une certaine obstination pour aller jusqu'au bout de ces longues et nombreuses histoires, où, *sous personnes de bergers et d'autres, sont déduits les divers effets de l'honnête amitié,* et qui jadis ont fait verser tant de larmes. Perrault, à l'article d'Urfé dans ses *Hommes illustres,* se demande si l'on peut sans péril laisser lire l'*Astrée* aux jeunes personnes, et il se prononce résolûment pour la négative, en déclarant que la passion, dans ce livre, est d'autant plus dangereuse qu'elle y est dégagée, dit-il, de toute sorte d'impuretés. A l'appui de l'opinion de Perrault, Furetière, dans son *Roman bourgeois,* publié en 1666, sorte de réaction ironique contre le genre de l'*Astrée,* nous peint son héroïne, Mlle Javotte, fille d'un procureur, d'abord innocente et modeste, puis bientôt gâtée et perdue par une lecture trop assidue du roman de d'Urfé. Aucun danger de ce genre ne serait, je crois, à redouter aujourd'hui pour une lectrice de l'*Astrée;* loin d'empêcher de dormir une jeune fille de nos jours, il est, hélas! beaucoup plus probable que les discours de Céladon et de Sylvandre produiraient l'effet contraire. Tel est le sort des œuvres où la passion, au lieu de parler le langage universel et immuable de la nature et de la vérité, se revêt trop complaisamment de ces formes conventionnelles, factices, éphémères, qui sont comme des costumes de cérémonie particuliers à chaque époque, et démodés d'une génération à l'autre. En dehors toutefois de ce genre d'intérêt dramatique et émouvant qu'on demanderait en vain à une lecture de l'*Astrée,* ce roman n'en conserve pas moins un intérêt très réel et très varié pour quiconque tient à se rendre compte de la succession et de la filiation des idées, des sentimens, des goûts en littérature. Au point de vue du style, de l'étude du cœur humain, des tableaux de la nature, de l'application de l'histoire au roman, l'ouvrage de d'Urfé nous présente un progrès très remarquable, quand on le compare à tout ce qui l'a précédé, en même temps qu'il nous offre des indications précieuses sur le tour d'esprit des premières générations du XVIIe siècle. C'est à la fois le tableau des goûts d'une époque et le point de départ d'une transformation considérable dans la structure des fictions romanesques; c'est par ce livre que s'accomplit la transition du roman primitif au roman moderne, du roman d'aventures, du roman conte de fées, au roman de sentiment et d'analyse, au roman pittoresque, au roman historique. Il n'y a donc pas d'exagération à le considérer comme un monument très important pour l'histoire du genre auquel il appartient; mais, afin de mettre cette vérité dans tout son jour, il faut d'abord tracer une esquisse des diverses modifications du roman depuis ses origines jusqu'à l'*Astrée.*

II.

La question de savoir si l'antiquité grecque et latine a connu le roman est une question très discutable, quoiqu'elle ait été souvent tranchée dans le sens de l'affirmative, d'après le petit traité du docte évêque d'Avranches, Huet, sur l'*origine des romans*. Si l'on donne le nom de roman à toute narration fictive, il est clair que le goût des fables, des contes, des légendes, n'est pas particulier aux peuples modernes, et que le roman remonte à la plus haute antiquité. La fiction tient une grande place dans la littérature grecque et latine; le polythéisme était un inépuisable réservoir de fables ingénieuses qui vivifiait toutes les branches de cette littérature. Si donc le mot *romanesque* était synonyme du mot *fictif*, il y aurait du romanesque partout dans les ouvrages anciens: il y en aurait jusque dans les travaux historiques, l'exactitude étant chez les historiens de la Grèce et de Rome une préoccupation secondaire. Mais si, distinguant ce que Huet confond souvent, — d'une part les contes merveilleux, les légendes mythologiques, et d'autre part le roman proprement dit, — l'on cherche à définir ce dernier genre de production par les attributs généraux qui le caractérisent de plus en plus depuis trois siècles; si l'on définit le roman — une fiction en prose donnée comme fiction par l'auteur, acceptée comme telle par le lecteur, et néanmoins composée presque toujours avec des prétentions à la vraisemblance (1), ayant généralement pour but d'exposer des faits imaginaires, mais naturels, de peindre des mœurs et des situations appartenant à la vie privée, où les événemens de l'histoire ne figurent qu'accessoirement et où les personnages publics agissent surtout en tant que personnes privées; — si enfin l'on s'arrête sur ce qui fait d'ordinaire le principal sujet d'un roman, sur cette peinture éternellement renouvelée de l'amour avec toutes ses nuances, tous

(1) Nous disons *presque toujours*, de même que nous employons plus loin d'autres formules analogues, parce que rien n'est plus difficile que de renfermer dans une définition précise toutes les variétés du genre romanesque. Il nous semble que le Dictionnaire de l'Académie écarte la difficulté plutôt qu'il ne la résout quand il définit spécialement le roman *moderne* ainsi : « toute histoire feinte écrite en prose, où l'auteur cherche à exciter l'intérêt soit par le développement des passions, soit par la peinture des mœurs, soit par la singularité des aventures. » Cette définition n'est-elle pas à la fois trop étendue et incomplète? Elle ne définit pas les romans de Walter Scott, et elle embrasse les contes de Perrault, à moins que les mots *histoire feinte* signifient autre chose que fiction, ce qui n'est guère probable. Il y a incontestablement quelque chose qui sépare le roman moderne des contes de fées, et ce quelque chose tient à la vraisemblance qui distingue en général la fiction romanesque, et qui peut jusqu'à un certain point se retrouver même dans les développemens d'une première donnée fantastique, comme dans les *Voyages de Gulliver* par exemple.

ses orages, toutes ses douceurs, de l'amour, qui est comme le grand ressort de la littérature romanesque, par lequel se meuvent tous les autres rouages, et si l'on demande à la littérature grecque ou latine, avant l'ère chrétienne, quelque chose d'analogue au roman ainsi caractérisé, on ne le trouvera pas (1).

Les causes qui expliquent que les anciens n'ont pas connu ou ont dédaigné cette forme de composition si populaire chez les modernes tiennent à l'organisation même de la société païenne. En Grèce et à Rome, la vie publique, si active pour tous les citoyens, absorbait en quelque sorte la vie privée, et ne laissait place ni aux loisirs, ni aux goûts qui font lire des romans, ni aux passions qui les font naître. La tribune et le théâtre suffisaient à satisfaire le besoin d'émotion inhérent au cœur de l'homme. Quant aux imaginations, elles avaient à leur service toutes les ressources de la mythologie. La vie domestique n'offrait d'ailleurs rien de romanesque; la condition presque servile des femmes, matrones enfermées dans le gynécée ou courtisanes tombées dans le domaine public, était incompatible avec ces sentimens enthousiastes, délicats ou tourmentés dont se nourrit le roman (2).

Ce n'est que dans les derniers jours du monde païen, sous l'influence de la révolution morale accomplie par le christianisme, que l'on voit naître en Grèce le genre de fiction destiné à devenir un jour le plus fécond et le plus répandu de tous les genres littéraires. C'est au moment où la passion de l'amour, presque toujours uniforme et simple chez les anciens, parce qu'elle était avant tout sensuelle, va devenir cette passion compliquée et envahissante qui agit à la fois sur l'esprit, le cœur et les sens, et que saint Augustin décrit déjà dans ses *Confessions* avec des couleurs nouvelles, qu'on peut dire *romanesques*, c'est au moment où la tradition mythologique s'affaiblit et s'efface, « où, pour employer une belle expression de M. Ampère, il se fait dans les imaginations comme un grand vide que quelque chose doit combler, » c'est au moment où l'individu, jusque-là effacé par le citoyen, va se prendre lui-même en

(1) On ne retrouvera les caractères du roman ainsi compris ni dans ces fables milésiennes que Huet nous présente comme le germe des fictions romanesques introduit par les Perses en Ionie et de là en Grèce, et qui, si nous en jugeons par l'unique échantillon complet qui nous en reste, par le charmant épisode de *Psyché*, sont des légendes mythologiques et allégoriques. On ne les retrouvera pas davantage dans la *Cyropédie* de Xénophon, ouvrage réputé fictif par les uns, plus ou moins historique par les autres, et dans tous les cas présenté comme historique par l'auteur. On ne les retrouvera pas non plus dans le *Satyricon* de Pétrone qui est une peinture énergique des vices de la société romaine sous Néron, et non point une fiction romanesque.

(2) Voyez à ce sujet deux belles pages de l'*Essai sur les romans grecs*, de M. Villemain, dont ce passage n'est guère qu'un faible résumé.

tant qu'individu comme sujet d'observation et d'analyse, que le roman fait son apparition dans les lettres. C'est au IVe siècle, au temps de Théodose, que nous rencontrons pour la première fois un ouvrage principalement consacré à raconter la vie de deux êtres qui ne sont ni des demi-dieux ni des héros, mais des mortels inconnus, et à peindre les joies, les souffrances d'un amour exalté, délicat, traversé, constant; c'est à un chrétien, à un évêque, que nous devons ce livre, très bien nommé par M. Villemain le premier type du roman d'amour. A la vérité, il est probable que, lorsque Héliodore composa *les Amours de Théagène et de Chariclée*, il n'était point encore évêque; mais, comme le remarque l'illustre écrivain que nous venons de citer, on ne peut douter qu'il ne fût au moins initié dès lors aux croyances chrétiennes. Quoiqu'il y ait encore dans son ouvrage beaucoup de réminiscences mythologiques, les pensées, les sentimens, les formes même du style, tout y décèle l'influence d'un dogme nouveau et de mœurs nouvelles. A côté vient se placer la pastorale célèbre de *Daphnis et Chloé*, dont on ne connaît avec certitude ni la date ni l'auteur, que l'on attribue généralement à un écrivain grec nommé Longus, appartenant au IVe ou au Ve siècle de notre ère. Ici c'est le génie païen qui domine encore, mais le génie païen déjà altéré. L'idée seule de peindre l'innocence à un degré tel qu'elle ne connaît même pas la pudeur, de la peindre avec une foule de nuances d'une délicatesse souvent portée jusqu'au raffinement, qui se mêlent en les tempérant à des couleurs très licencieuses, cette idée s'écarte déjà des données du paganisme. De ces deux romans, le seul du reste qui ait engendré presque immédiatement des ouvrages analogues est le premier. Nous ne suivrons pas la trace du roman d'Héliodore dans les productions du même genre, mais fort inférieures, que présente la littérature grecque du Bas-Empire. Tous ces romans grecs n'ont été connus que fort tard dans l'Europe occidentale, et par conséquent n'ont point exercé sur la littérature romanesque de notre pays l'influence que Huet leur attribue très gratuitement.

La même révolution morale qui a fait naître le roman dans l'empire d'Orient du IVe au Ve siècle l'a fait naître en Occident vers le XIe siècle, avec d'autres élémens, empruntés au caractère, à la vie des nations jeunes et vigoureuses qui s'élevaient sur les ruines du monde romain.

Personne n'ignore que l'on a d'abord en Europe donné le nom de *romans* à des compositions qui, quoique différentes au fond des épopées antiques, ont cependant plus de rapports de forme avec ces fictions épiques qu'avec les fictions romanesques de nos jours. A son début dans notre littérature, le roman, au lieu d'être un récit en

prose, est un récit en vers; au lieu d'être donné comme une fiction, il est présenté et reçu comme l'expression de la vérité; au lieu d'inventer arbitrairement des personnages, il se voue, de même que l'épopée grecque, à des familles, à des groupes de héros consacrés par la tradition populaire, dont il recommence incessamment l'histoire avec des variantes : d'un côté le *cycle* carlovingien, de l'autre le *cycle* breton; ici Charlemagne et ses pairs, là Arthur et les chevaliers de la Table-Ronde. On ne peut pas dire pourtant que cette première forme de la fiction romanesque en France soit empruntée à l'antiquité, car la littérature ancienne est à peu près complétement inconnue de nos premiers romanciers, et lorsque les souvenirs de l'antiquité pénètrent plus tard dans le roman chevaleresque, ils y pénètrent si absolument subordonnés aux inspirations contemporaines, qu'on ne reconnaît presque plus, ni au moral, ni au physique, les personnages grecs ou romains sous l'étrange costume dont le moyen âge les affuble. Les rapports qui existent entre notre roman primitif et l'épopée ancienne tiennent donc uniquementà ce que l'épopée est la forme de narration qui apparaît la première chez tous les peuples; mais sous cette identité générique de l'épopée grecque et de l'épopée chevaleresque percent des dissemblances radicales, qui tiennent à la différence des idées, des sentimens, des mœurs, et qui font que l'épopée chevaleresque contient en germe le roman, tandis que l'épopée grecque ne le contient pas. L'exaltation du point d'honneur, qui ne permettrait pas à un Hector du moyen âge de fuir devant un Achille, et qui impose à chacun la loyauté, même dans le combat; l'énergique sentiment de la dignité individuelle; la soif des aventures, non pour conquérir des toisons d'or, de belles captives ou de riches troupeaux, mais pour gagner le renom d'un preux chevalier, le cœur d'une femme, ou le salut éternel; la prédominance de l'élément moral dans l'amour élevé à l'état de culte, rivalisant dans l'âme humaine avec la passion de la gloire et l'enthousiasme religieux : voilà les caractères généraux qui distinguent profondément l'épopée chevaleresque de l'épopée grecque. Ce sont ces caractères, plus rudes, plus élémentaires, moins nuancés, moins développés dans les premiers poèmes carlovingiens, plus travaillés déjà, plus compliqués, plus raffinés, plus amollis dans les poèmes de la Table-Ronde, qui iront en se modifiant à mesure que la société se modifiera elle-même, à mesure que l'âge de l'épopée passera, que les romans en vers seront mis en prose, et que l'imagination de chaque romancier altérera plus ou moins les types consacrés et le merveilleux traditionnel. La transformation se prononcera bien davantage encore, lorsque la littérature romanesque, échappant à l'empire de ces types consacrés et de ce merveilleux traditionnel,

aspirera à devenir, soit l'expression idéalisée, soit le tableau fidèle, soit la satire de la réalité à chaque époque. Alors naîtra le roman moderne avec toute la diversité de ses genres : roman poétique et sentimental, roman historique, roman de mœurs, roman philosophique, fantastique, satirique. Les deux tendances de la nature humaine, le penchant à l'admiration et le penchant à l'ironie, qui, au début du moyen âge, semblaient avoir deux organes distincts, l'épopée et le fabliau, se rencontreront et se confondront même souvent dans le roman moderne; mais à travers les formes si diverses qu'il revêt de siècle en siècle, l'idéal romanesque peut toujours être ramené à un type primitif, celui de l'épopée chevaleresque, dont le fabliau lui-même n'est qu'une dérivation. Et c'est là ce qui constitue à la fois l'unité de cette littérature si variée et son originalité par rapport à la littérature ancienne.

D'abord, pour toute une classe de romans, il y a une parenté évidente qui se continue d'âge en âge entre les plus anciens poèmes chevaleresques et les fictions romanesques les plus modernes. — Roland, Lancelot du Lac, Amadis, quelques héros de l'*Astrée*, les héros de Mlle de Scudéry, ceux de Mme Cottin et les héros de Walter Scott sont des personnages de même famille, quoique très différens. Que si l'on compare aux héros des romans chevaleresques d'autres types qui semblent au premier abord n'avoir rien de commun avec eux, comme Saint-Preux par exemple, Werther ou René, et si l'on y regarde de près, il ne sera pas difficile de discerner, à travers des faits complétement dissemblables, tout un ordre de sentimens analogues et inconnus à l'antiquité. Si l'on rapproche enfin des épopées du moyen âge des fictions romanesques tout à fait contraires, celles qui s'appliquent, soit à peindre sérieusement les choses communes de la vie, soit à déjouer l'admiration par l'ironie, on les verra naître encore du roman chevaleresque, non plus par dérivation, mais par opposition. Le premier roman de mœurs, le chef-d'œuvre de Cervantes, est une parodie des romans de chevalerie. Le premier roman fantastique et satirique, celui de Rabelais, est inspiré par la même pensée; c'est également pour réagir contre l'*Astrée* et le *Cyrus*, issus des romans chevaleresques, que Scarron écrit le ***Roman comique***, et Furetière le ***Roman bourgeois***. Ainsi donc la littérature romanesque tout entière a sa source dans l'épopée chevaleresque du moyen âge, qui elle-même a sa racine dans les traditions populaires; mais pourquoi cette épopée a-t-elle produit le roman, tandis que l'épopée grecque ne l'a pas produit? C'est que tous les caractères distinctifs de l'épopée chevaleresque, que nous venons d'indiquer plus haut, peuvent se résumer en un seul, qui fait la différence entre les temps anciens et les temps modernes, — l'accroissement de valeur de la

personne humaine. Si l'idée que l'homme a de lui-même ne s'était pas considérablement modifiée sous l'influence combinée et croisée du christianisme et du germanisme, si la poésie épique du moyen âge ne représentait rien autre chose que ce goût du merveilleux qui distingue l'enfance de tous les peuples, elle serait morte avec le moyen âge, et n'aurait point engendré cette autre épopée prosaïque de la vie ordinaire, de la vie domestique, qui s'appelle le roman, et qui forme une des branches les plus productives et les plus vivaces de la littérature moderne.

Le jour où les Grecs et les Romains perdirent le goût du merveilleux épique, ils renoncèrent à l'épopée; mais il ne leur vint pas à l'esprit qu'on pourrait les émouvoir en leur offrant en échange le tableau des souffrances intimes et des aventures particulières d'un bourgeois, et à plus forte raison d'un prolétaire d'Athènes ou de Rome. Pourquoi les modernes, en délaissant les fictions épiques, ne se sont-ils pas contentés, comme les anciens, des émotions ou des distractions limitées, concentrées et choisies, que leur fournissait la tragédie ou la comédie? Pourquoi le drame même, avec toutes ses variétés, le drame, qui combine les deux élémens tragiques et comiques, ne leur a-t-il pas suffi? D'où naît chez nous ce besoin insatiable de lire et d'écrire des récits plus ou moins imaginaires, racontant les incidens les plus minutieux de la vie humaine, fouillant dans tous les replis du cœur humain, et qui nous plaisent d'autant plus qu'ils réunissent à un plus haut degré les combinaisons arbitraires de la fiction et l'apparence de la vérité? En admettant, comme le dit l'évêque d'Avranches, que le roman ne soit qu'un *délassement à l'usage des honnêtes paresseux*, pourquoi ce délassement plutôt qu'un autre, plutôt que celui des contes de fées et des légendes mythologiques? Et comment ce délassement peut-il attirer tant de paresseux dans un siècle aussi affairé que le nôtre? N'est-il pas évident que la popularité toujours croissante du genre romanesque tient à des causes plus sérieuses, et qu'elle se rattache au mouvement général de l'humanité, qui tend à s'intéresser de plus en plus à elle-même? Le héros épique du moyen âge, quoique enveloppé encore des brumes de la tradition et des prismes du merveilleux, est déjà plus homme que le héros épique de l'antiquité. Il n'est point soumis au joug d'un aveugle destin, il n'est point fils des dieux; il a le sentiment de sa liberté individuelle, il pense et il agit par lui-même. Bientôt l'esprit humain éprouve le besoin d'un idéal romanesque plus rapproché de la vérité. Les héros fantastiques et surnaturels font place à des êtres plus réels, quoique très idéalisés encore et très choisis : ce sont des rois, des princes, des barons, des chevaliers. A ceux-ci succèdent des hommes de cour du

XVIIe siècle, très reconnaissables, quoiqu'ils soient déguisés tantôt en bergers, tantôt en personnages grecs, romains ou assyriens. Au XVIIIe siècle, l'*homme de qualité*, bien que son monopole soit déjà ébranlé, règne encore dans le roman; mais à mesure que les idées d'égalité se propagent, le terrain de la littérature romanesque s'élargit de plus en plus : le *grade* de héros de roman devient accessible à des êtres appartenant aux conditions les plus infimes de la société, et dont le seul titre à l'intérêt est de représenter des vicissitudes, des souffrances ou des vertus humaines. La fantastique *table ronde* du roman à son origine, qui n'admettait que vingt-quatre héros sur le pied de l'égalité, est aujourd'hui une table immense à laquelle vient s'asseoir l'humanité tout entière, prise sous tous ses aspects et dans toutes ses conditions, de sorte qu'en considérant les deux points extrêmes de l'histoire du roman, et pour donner une idée de l'espace parcouru, on peut mettre en regard : d'un côté, les Roland, les Olivier, les Lancelot, les Tristan, les Blancheflor, les Geniève, les Iseult, entourés de toutes les pompes, de toutes les féeries du merveilleux chevaleresque: de l'autre, un vieux nègre, l'oncle Tom, ou une pauvre institutrice. Jane Eyre, qui ne possède pas même l'attribut jusqu'ici le plus indispensable à une héroïne de roman, celui de la beauté.

III.

C'est ainsi que l'histoire de la littérature romanesque, envisagée sous son aspect le plus général, se lie étroitement à l'histoire même du genre humain. Que si on l'étudie de plus près dans les diverses périodes de son développement et dans les modifications plus intimes qu'elle subit d'âge en âge, elle nous fournit des données précieuses sur tout un ordre de faits intellectuels et moraux que l'histoire proprement dite effleure ou ignore. Quoi qu'en dise La Harpe, l'étude du roman au moyen âge offre un autre intérêt que celui qui s'attache à des questions de *philologie* et d'*étymologie*. Sans parler de ce genre d'utilité qui saute aux yeux, qu'il est puéril de méconnaître, et qui fait que le savant Daunou louait Chapelain d'avoir donné le nom de *grand coutumier* au roman de *Lancelot du Lac*, sans rappeler ce que tout le monde sait, que c'est surtout dans les romans du moyen âge qu'on peut étudier les usages de la vie publique et de la vie privée à cette époque, il y a dans cette portion de la littérature romanesque un autre intérêt essentiellement littéraire, pourvu qu'on prenne ce mot dans son acception la plus large et la plus élevée : c'est celui que Daunou ne fait qu'indiquer quand il dit que les romans goûtés par les hommes du moyen âge nous éclairent sur les

caractères habituels de leurs pensées, de leurs sentimens, de leur conduite (1). Ce n'est pas en effet une question d'*étymologie* que celle de savoir comment l'imagination humaine, pendant plusieurs siècles, a compris, exprimé et modifié plus ou moins dans leur expression les sentimens généraux du cœur humain, l'amour-passion, l'amour maternel, paternel, conjugal, filial, la religion, l'amitié, l'ambition, les notions du bien et du mal moral, les rapports d'égalité et de subordination entre les hommes. Si l'étude de la littérature est autre chose que l'étude de la rhétorique, ce serait incontestablement un travail très littéraire que celui qui consisterait (en laissant précisément de côté les questions de linguistique sur lesquelles d'ailleurs les recherches abondent) à choisir les romans qui ont joui de la plus grande célébrité depuis le XIIe jusqu'au XVe siècle, à étudier dans chacun d'eux et dans les versions successives de chacun d'eux les sentimens et les rapports que nous venons d'indiquer, à démêler, sous la couche plus ou moins uniforme du merveilleux imposé par la tradition, les nuances diverses qui révèlent des changemens accomplis dans l'état intellectuel et moral des générations, à montrer enfin comment la littérature romanesque part de ces premiers poèmes carlovingiens, empreints d'un cachet de simplicité et de rudesse barbares, pour aboutir graduellement à cette forme de composition en prose qui tient à la fois de l'épopée et du drame, qui, en prenant la réalité pour base, dispose les faits dans un ordre imaginaire, et s'efforce de réunir la plus grande somme d'intérêt à la plus grande somme de vraisemblance.

Une histoire de la littérature romanesque au moyen âge ainsi conçue serait une œuvre difficile, mais certainement très intéressante et très littéraire; nous n'avons pas la prétention de l'exécuter, nous ne voulons ici qu'en effleurer quelques points, dont l'étude nous suffira pour traverser cette première période de la littérature romanesque, et arriver à celle qui précède immédiatement l'apparition du roman de d'Urfé (2).

Si nous prenons, par exemple, la plus ancienne version du poème

(1) *Histoire littéraire de la France,* t. XVI, p. 181.

(2) L'étude du roman au moyen âge a déjà été l'objet de divers travaux qui rentrent plus ou moins dans le programme que nous tracions tout à l'heure, mais dont aucun ne le réalise dans son ensemble. Il y a un éloquent morceau de M. Quinet publié dans cette *Revue* même sur les épopées françaises au XIIe siècle (1er janvier 1837); il y a le beau travail de M. Ampère sur la chevalerie, que la *Revue* a publié également (1 et 15 février 1838), sans parler de quelques-unes de ses leçons du collége de France sur le roman, qui nous ont été très utiles. Il y a aussi le savant ouvrage de M. Fauriel sur l'histoire de la poésie provençale, où l'étude des premiers romans du moyen âge tient une assez grande place, et qui fournirait également des indications précieuses à celui qui entreprendrait l'œuvre dont nous venons de parler.

de *Roland*, celle qu'on fait généralement remonter jusqu'au XIe siècle, et si nous cherchons quelle place tient dans un poème un sentiment dont l'expression se développe et se raffine en quelque sorte avec la civilisation, — le sentiment de l'amour, — nous ne l'y trouvons guère qu'indiqué. Le caractère religieux et héroïque est le caractère dominant de cette composition. Avant de mourir, Roland ne pense qu'à Dieu et à son épée Durandal. Il a cependant une fiancée qu'il aime et dont il est aimé, la belle Aude. Celle-ci ne figure dans le poème que pour apprendre la mort de son amant de la bouche de l'empereur Charlemagne. Ce prince, pour la consoler, lui propose brutalement un autre époux, son propre fils. Il est vrai qu'à cette proposition la belle Aude s'évanouit et meurt, ce qui semble indiquer une passion assez intense; mais dans tous les cas cette passion est des plus laconiques.

Une autre version du même poème, postérieure au moins d'un siècle à la première, nous offre déjà un plus grand développement dans l'expression des sentimens tendres. La douleur de la fiancée de Roland est décrite avec complaisance. Pour rendre plus vif le tableau de cette douleur, le romancier commence par nous montrer la belle Aude remplie de joie dans l'attente du retour de Roland, lorsque la nouvelle inattendue de son trépas la plonge tout à coup dans un profond désespoir. On voit ensuite apparaître la mère du héros tombé à Roncevaux, qui vient mêler ses larmes aux larmes de sa fiancée. Les deux femmes s'embrassent tendrement, et déplorent ensemble la perte de celui qui tenait la première place dans leur cœur.

Non-seulement pour tout ce qui tient à cet ordre de sentimens tendres dont nous nous occupons plus spécialement, mais aussi dans l'ensemble de leur composition, les poèmes carlovingiens, qui sont les premiers en date, offrent beaucoup moins de raffinement et de complication que les poèmes du cycle breton. La lutte entre la passion et le devoir, le sacrifice de la passion au devoir, ou réciproquement la transposition du devoir, c'est-à-dire l'amour coupable, excusé et poétisé par sa constance, tous ces ressorts principaux de la littérature romanesque, qui se multiplieront dans les romans de la Table-Ronde surtout, quand ces romans auront passé de la poésie à la prose, sont assez rarement employés dans l'épopée carlovingienne. Les relations entre les sexes y offrent un caractère de simplicité étranger à tous ces raffinemens de galanterie subtilisée qui domineront plus tard. Les femmes dans ces poèmes sont en général ou de robustes et intrépides matrones, comme la dame Guibars, dans le roman de *Guillaume au Court-Nez*, qui refuse d'ouvrir les portes d'Orange à son mari, poursuivi seul par une armée de Sarrasins, jusqu'à ce qu'il ait fait en son honneur sur cette troupe

ennemie une dernière charge qui la met en fuite, ou bien de jeunes épouses timides et soumises, comme la belle Béatrix du roman des *Lohérains,* qui en soupirant ceint l'épée de combat au duc son époux, et le suit longtemps des yeux, quand il s'est élancé sur son cheval de guerre. Quelquefois, dans la bouche même de très jeunes filles, l'expression de l'amour a un caractère de hardiesse qui touche à l'effronterie; mais cet amour tend au mariage, et la légitimité du but explique et excuse la vivacité du moyen. Les passions vicieuses et éhontées sont en général l'apanage des princesses sarrasines. L'adultère est d'ordinaire peint en laid dans les poèmes carlovingiens. C'est ainsi qu'on voit dans ce même roman de *Guillaume au Court-Nez,* que nous venons de citer, le héros apostropher sa sœur, qui nous est présentée comme l'épouse infidèle de l'empereur Louis le Débonnaire, avec une grossièreté homérique, en la qualifiant de *chienne impure,* et lui arracher de la tête, en présence de toute sa cour, le diadème qu'elle est indigne de porter. Quelquefois le poète du cycle carlovingien appelle déjà à son aide une distinction délicate et périlleuse, inconnue au paganisme, et qui jouera longtemps après, au XVIIe siècle, un assez grand rôle dans la littérature romanesque. C'est en vertu de cette donnée que, dans le poème de *Gérard de Roussillon,* dont M. Fauriel fait remonter la date jusqu'aux premières années du XIIe siècle, nous voyons une princesse, au moment d'épouser un roi qu'elle n'aime pas, donner son anneau au duc Gérard qu'elle aime, contracter avec lui par-devant témoins une sorte de mariage spirituel, et s'engager à n'aimer jamais que lui, tout en gardant scrupuleusement la fidélité matérielle qu'elle doit à son époux. « Et dès ce moment, dit le romancier (dans une traduction que nous empruntons à M. Fauriel), dura sans fin l'amour de Gérard et de la reine l'un pour l'autre, sans qu'il y eût jamais de mal ni autre chose que tendre vouloir et secrètes pensées. »

Dans les poèmes de la Table-Ronde, les choses ne se passent en général ni aussi simplement ni aussi honnêtement; la complication des aventures et des situations, le conflit des passions, le raffinement du langage, le mélange des sentimens les plus exaltés et des capitulations morales, tous ces caractères, qui représentent la seconde période de la chevalerie, se dessinent de plus en plus dans ces poèmes, à mesure qu'ils passent de la poésie à la prose, à mesure que la civilisation elle-même se complique et se raffine, et que, dans les versions successives de chaque poème, l'imagination des romanciers modifie à son gré les types consacrés.

On sait que la donnée primitive d'un certain nombre de poèmes du cycle breton est religieuse et même mystique, puisqu'il s'agit pour le héros d'aller à la recherche du Saint-Graal ou Saint-Hanap, c'est-

à-dire d'un vase doué de vertus merveilleuses dans lequel Jésus-Christ est supposé avoir bu quand il célébra la cène avec ses disciples la veille de sa passion; néanmoins l'inspiration profane, aventureuse, amoureuse et galante forme le caractère dominant de la plupart de ces compositions, surtout dans les versions en prose. Deux des principaux romans de ce cycle, le roman de *Lancelot du Lac*, qui paraît n'avoir jamais existé qu'en prose, et celui de *Tristan du Leonois*, offrent tous les signes que nous venons d'énumérer d'un idéal romanesque plus gracieux, plus tendre, mais aussi moins grandiose et moins pur. On sait encore que c'est le premier de ces deux romans que Dante a choisi pour le rendre en quelque sorte responsable de la chute de Francesca de Rimini. Dans tous les deux, la situation est plus dramatique que morale : elle porte sur les relations adultères de Lancelot et de la reine Geniève, de Tristan et d'Yseult; mais il faut reconnaître surtout, en faveur de l'auteur de *Tristan*, qu'il accumule toutes les circonstances qui peuvent excuser une affection coupable et la purifier en quelque sorte par les épreuves sans nombre qu'elle subit. « Les mœurs de nos aïeux, dit élégamment à ce sujet Marie-Joseph Chénier, déplaçaient les devoirs, mais elles ne les supprimaient pas; un choix involontaire, mais unique, remplissait l'espace de la vie : être infidèle à ce choix du cœur, voilà ce qui paraissait répréhensible. » Après avoir vécu l'un pour l'autre, Tristan et Yseult meurent ensemble, et l'auteur de la version en prose que nous avons sous les yeux ajoute au récit de leur mort un dernier trait de délicatesse sentimentale qui semble annoncer déjà une période sociale assez raffinée. Il nous montre les deux tombeaux d'Yseult et de Tristan placés dans la même chapelle, « et l'on veoit, dit-il, *yssir* (sortir) de la tombe de Tristan une belle ronce verte et feuillue qui alloit par la chapelle, et descendoit le bout de la ronce sur la tombe d'Yseult et entroit dedans. Le roi de Cornouailles (l'indigne époux d'Yseult) la fit couper par trois fois, mais, ajoute le romancier, le lendemain était aussi belle comme elle avoit ci-devant été, et ce miracle étoit sur Tristan et sur Yseult à tout jamais advenir. »

A travers ces modifications diverses de l'idéal romanesque au moyen âge, modifications que nous n'avons voulu qu'indiquer légèrement en les rattachant à un seul sentiment, mais qu'on retrouverait aussi dans l'expression des autres sentimens du cœur humain et des principaux rapports des hommes entre eux, l'empire de la tradition populaire, quoique affaibli, subsiste toujours dans le roman. Jusqu'au xve siècle, même après la transformation générale des narrations versifiées en narrations en prose, et malgré les altérations que subissent les types consacrés, ce sont cependant presque toujours

les mêmes personnages, les mêmes aventures, le même merveilleux qui alimentent l'imagination des romanciers. La littérature romanesque n'en est pas encore à prendre pour point de départ soit l'histoire, soit la réalité contemporaine; elle n'aspire point encore à la vraisemblance (1).

Toutefois, sous l'influence du mouvement des esprits qui commencent à s'enquérir de l'antiquité, une nouvelle famille de héros romanesques est venue se joindre aux héros de la tradition populaire. Hector, Alexandre, César, disputent le terrain du roman aux paladins de Charlemagne et d'Arthur. Tantôt ces personnages anciens sont les héros d'une fiction où quelques faits de leur histoire disparaissent sous un amas de chimères; tantôt, comme dans le roman de *Perceforest*, on voit les souvenirs confus de l'histoire ancienne rattachés le plus étrangement du monde à la partie, même mystique, du cycle breton. Perceforest est couronné roi de la Grande-Bretagne par Alexandre le Grand, il est vaincu par Jules César, il est converti au christianisme par un des descendans de Joseph d'Arimathie, qui a apporté en Angleterre le Saint-Graal, et il fonde la sacrée confrérie des chevaliers du Franc-Palais.

Ce n'est qu'au xve siècle que la littérature romanesque semble vouloir s'affranchir de la tradition populaire et se rapprocher de la vérité historique et de la réalité contemporaine. Dans le roman intitulé *le Triomphe des neuf Preux* et dédié à Charles VIII, l'auteur choisit les personnages anciens et modernes qui paraissent avoir le plus de prise sur l'imagination des contemporains, et il raconte successivement leur histoire. Il introduit dans sa galerie d'abord trois héros de l'histoire sainte : Josué, David, Judas Macchabée; puis trois païens : Hector, Alexandre, César, et enfin trois modernes : le personnage semi-fabuleux d'Arthur, Charlemagne, et un neuvième preux qui jusqu'ici ne paraît pas encore avoir jamais figuré dans la littérature romanesque, Godefroy de Bouillon, qui deviendra plus tard le héros du Tasse. La vie de ce personnage est racontée avec assez d'exactitude, et en général dans tout ce roman, en mettant de côté la portion légendaire de la biographie d'Arthur et de Charlemagne, l'histoire est bien moins falsifiée que dans les romans précédens. L'auteur, en terminant sa galerie, annonce qu'il a vu apparaître devant lui un *dixième* preux qui demande à son tour à être célébré, et ce dixième preux est un personnage historique qui n'est

(1) Nous écartons ici de l'histoire du roman proprement dit le fameux poème allégorique, philosophique, didactique et satirique intitulé le *Roman de la Rose*, dont une portion appartient au xiiie et l'autre au commencement du xive siècle, parce que cet ouvrage n'a rien de romanesque, et qu'il représente plutôt une dégénération de la poésie épique qu'un signe de la transition de cette poésie au roman.

séparé du romancier que par deux ou trois générations : c'est Bertrand Du Guesclin, qui entre déjà dans la littérature romanesque sans que sa physionomie réelle soit notablement altérée par l'auteur du *Triomphe des neuf Preux*.

Mais de tous les romans du XVe siècle celui qui nous paraît, sous le rapport du fond et de la forme, caractériser le plus nettement une période nouvelle dans la littérature romanesque, c'est un ouvrage assez répandu par la version plus élégante que fidèle que Tressan en a donnée dans le style du XVIIIe siècle, mais moins connu dans l'original; c'est l'ouvrage intitulé *Histoire et plaisante Chronique du petit Jehan de Saintré et de la jeune Dame des Belles-Cousines*. Cet ouvrage est peut-être le premier exemple d'une narration romanesque et chevaleresque complétement affranchie des types et des incidens traditionnels, dont le héros n'appartient ni au cycle de Charlemagne ni au cycle d'Arthur, mais au XVe siècle, où ne figure aucun personnage de l'antiquité travesti en baron féodal, où l'on ne rencontre aucune scène de magie, aucun enchanteur, aucune fée, aucun géant, aucun monstre fantastique, aucun événement surnaturel, et dont l'auteur, Antoine de La Sale, semble s'être tout simplement proposé de peindre avec une égale préoccupation d'art et de vraisemblance la vie réelle de son temps, quoique, pour se mettre à l'aise, au lieu de placer la scène de son roman à la cour de Charles VII, sous le règne duquel il écrivait, il l'ait reculée d'un siècle et transportée à la cour du roi Jean.

Sans nous occuper ici des rapports, d'ailleurs très insignifians, que peut offrir le héros du roman de La Sale avec un Jehan de Saintré signalé par Froissart comme un des plus vaillans guerriers du XIVe siècle, et en prenant ce héros comme un être fictif destiné à personnifier l'idéal chevaleresque au XVe siècle, on voit combien cet idéal est affaibli, et l'on reconnaît que nous touchons à la fin de la chevalerie. Ce beau page de quinze ans protégé par une jeune veuve qui lui fait les sermons les plus édifians entremêlés de caresses moins édifiantes, et lui donne sans cesse de l'argent pour qu'il soit *très bien joly*, c'est-à-dire qu'il ait de beaux vêtemens, de beaux chevaux, un bel équipage, se présente tout d'abord à nous sous un aspect qui n'a rien d'épique et qui nous rejette bien loin des rudes et grandioses figures de l'épopée carlovingienne (1). A la vérité, le jeune page devient bientôt un vaillant chevalier qui, pour plaire à sa dame, accomplit beaucoup de prouesses; mais ces prouesses n'ont plus le caractère surhumain des prouesses d'autrefois : non-seule-

(1) « Or, dit la dame au jeune Saintré, pensez doncques de bien faire. Si vous aymeray, et quand je verray que bien vous gouvernerez, alors je vous tiendray pour mon amy et vous feray très bien joly. »

ment Saintré n'a plus à combattre des enchanteurs, des géans, des lions ou des dragons, mais, sauf une bataille contre les Sarrasins, où pour un seul homme il tue peut-être quelques ennemis de trop, on ne le voit guère figurer que dans des joutes, des passes d'armes où chacun des tenans déploie la plus grande magnificence en armures, en écharpes, en housses, en chevaux, mais où tout se borne à de légères égratignures, le roi ayant soin d'arrêter le combat aussitôt qu'il pourrait devenir meurtrier. Les luttes à mort en champ clos ont disparu, et les exercices chevaleresques ne sont déjà plus qu'une occasion pour les acteurs et les spectateurs d'étaler de brillantes parures que La Sale se complaît à décrire avec les détails les plus minutieux, en donnant à Saintré et à sa dame une égale préoccupation de toilette et de vanité. On reconnaît qu'on approche du temps où les tournois se transformeront en carrousels.

L'affaiblissement de l'idéal chevaleresque n'est pas moins sensible dans le tableau de la passion, qui fait le principal intérêt de ce roman. Il faut dire cependant que, sur la foi de la version souvent infidèle de Tressan, on a fort exagéré le caractère licencieux de l'ouvrage de La Sale. Quand il raconte les secrètes entrevues du jeune page, et plus tard du jeune chevalier, avec la dame des belles cousines, l'auteur met dans ses récits, empreints d'ailleurs d'une grâce tour à tour naïve et piquante, une assez grande réserve; il glisse très légèrement sur les détails scabreux, et nous pouvons à la rigueur, si nous le voulons bien, supposer que la protectrice de Saintré s'arrête à la limite de l'extrême familiarité, tandis que Tressan s'attache à donner à toutes les scènes de tendresse ce tour élégamment libertin qui était dans les goûts de son temps, mais qui n'est point dans l'original qu'il prétend reproduire.

Il n'en est pas moins vrai que le thème romanesque qui fait le fond du *Petit Jehan de Saintré* est en opposition flagrante avec les thèmes antérieurs. Nous avons vu dans *Lancelot du Lac* et dans *Tristan du Leonois* les affections coupables n'être admises à figurer sérieusement et au premier plan dans un roman qu'à la condition de se distinguer par une constance à toute épreuve. Dans l'ouvrage de La Sale, la fidélité chevaleresque est violée de la manière la plus choquante, car ce n'est pas le héros qui est infidèle. Saintré au contraire, malgré les séductions auxquelles l'exposent l'éclat de sa renommée et la grâce de sa personne, ferme son cœur à tout autre amour que celui qu'il éprouve pour sa belle princesse. C'est celle-ci qui trahit indignement Saintré, et pour qui? Est-ce au moins pour un chevalier brillant et valeureux comme lui? Non, c'est pour un moine vulgaire, débauché et brutal, que le romancier nous peint ainsi : « C'étoit un grand, gros et très puissant de corps, moine,

fils d'un bourgeois, et qui étoit damp-abbé d'une abbaye bonne et riche; il étoit fort et habile pour lutter, saillir, jeter barres, pierres, à la paume jouer. » Tel est le héros à qui une dame, que La Sale nous présente comme une princesse de sang royal (1), sacrifie le noble et charmant Saintré. Non contente de le sacrifier, elle l'outrage; elle le force, par ses railleries, à accepter avec ce moine une lutte de crocheteur dans laquelle il est vaincu : autre altération notable de l'ancien type du héros chevaleresque dont la force physique, toujours prodigieuse, était égale à son adresse, tandis que Saintré nous apparaît avec des formes plus élégantes que robustes. Cette partie du roman de La Sale lui donnerait presque la tournure d'un fabliau satirique dirigé contre la chevalerie, si le caractère tragique des dernières scènes ne lui rendait sa physionomie sérieuse. Saintré en effet, après avoir subi l'affront de se voir renversé par ce moine impudent, le force à son tour à revêtir une armure, à combattre contre lui en chevalier, la dague et la hache à la main, et il le punit de son insolence. Toutefois, à l'occasion de ce dénoûment, Tressan a encore induit en erreur plusieurs critiques qui n'avaient pas lu l'original : dans sa version du *Saintré*, il déclare qu'il a modifié le dénoûment comme trop féroce, et il laisse croire, on ne sait pourquoi, que dans le texte primitif le chevalier outragé tue à la fois son rival heureux et sa maîtresse infidèle. Aussi Marie-Joseph Chénier, partant de l'assertion de Tressan, nous dit que Damp-Abbé et la dame périssent tous deux, et nous fait remarquer que « ce châtiment était bien rigoureux sans doute, mais que pourtant il ne choqua point nos ancêtres, tant ils méprisaient la déloyauté en amour comme en tout le reste (2). » L'affirmation de Tressan étant complétement erronée, c'est une conséquence toute différente qu'il faut tirer du véritable dénoûment. Dans le texte de La Sale, Saintré ne tue personne : au moment où, après avoir à son tour terrassé Damp-Abbé, il lève sa hache pour le frapper d'un coup mortel, le romancier lui fait revenir à l'esprit tous les passages de l'Écriture qui défendent le meurtre; il jette alors sa hache, et de sa dague il se contente de percer la langue du moine brutal qui s'est répandu en injures contre la chevalerie. Quant à la dame des belles cousines, il a seulement la tentation de la maltraiter. « Lors la prend, dit La Sale, par le toupet de son atour, et haussa la paulme pour lui donner une couple de soufflets, mais à coup se retint, ayant mémoire des grands biens qu'elle lui avait faits, et qu'il en pour-

(1) C'est en effet ce que veut dire La Sale quand il dit que la jeune dame veuve, à laquelle il ne donne d'ailleurs aucun nom particulier, « des belles cousines de France estoit, » ce qui signifie que le roi la qualifiait de *belle cousine*.

(2) *Discours sur les romans français*.

roit être blâmé. » Il lui enlève seulement l'écharpe bleue qu'elle est indigne de porter, la couleur bleue signifiant loyauté, et ne tire d'elle d'autre vengeance que de la couvrir de confusion devant toute la cour. Ce dénoûment, qui est le vrai (1), prouve le contraire de ce que dit Chénier; il indique à la fois un affaiblissement et un adoucissement des anciennes mœurs, et par suite, des anciennes données romanesques, en vertu desquelles on punissait volontiers de mort la déloyauté en amour; il ajoute donc à la signification historique du roman de La Sale.

Au point de vue littéraire, ce roman est supérieur à tout ce qui l'a précédé. Au lieu d'offrir cet entassement d'aventures qui distingue les ouvrages antérieurs, il annonce déjà un travail de composition assez remarquable. A côté d'un étalage abusif d'érudition, de citations pédantesques et de science héraldique, on y trouve non-seulement des descriptions exactes et curieuses, mais des sentimens étudiés et exprimés avec profondeur, justesse et finesse, des scènes bien conduites, des gradations, des suspensions, des surprises, ménagées avec art pour soutenir et pour accroître l'intérêt. En un mot, c'est dans le *Petit Jehan de Saintré*, composé au milieu du XVe siècle, qu'on voit apparaître pour la première fois quelque chose d'analogue au roman actuel, une fiction affranchie du merveilleux traditionnel, où l'auteur cherche à exciter l'intérêt sans s'écarter de la vraisemblance.

IV.

Au XVIe siècle, il s'opère dans la littérature romanesque un mouvement assez bizarre : au lieu de continuer à marcher dans la voie du naturel et de la vraisemblance, ouverte par La Sale, le roman retourne en arrière, et dans le siècle où la chevalerie n'est déjà plus guère qu'un souvenir, dans le siècle de Rabelais, de Montaigne, de Philippe II, de Catherine de Médicis, de Machiavel, de l'Arétin, les imaginations s'éprennent pour l'ancien idéal chevaleresque d'un enthousiasme d'autant plus vif que cet idéal s'éloigne davantage de la réalité. On sait l'immense vogue de toute une nouvelle famille de héros romanesques, importés de l'Espagne à la suite, dit-on, des lectures de François Ier durant sa captivité à Madrid. L'interminable histoire des Amadis, c'est-à-dire d'Amadis de Gaule, de ses frères, de ses fils, de ses petits-fils et même de ses neveux, en partie traduite de l'espagnol, mais adaptée au goût français, en partie continuée

(1) Aucune version du *Saintré* ne contient le dénoûment supposé par Tressan et admis par Marie-Joseph Chénier. Voyez d'ailleurs l'excellente édition que M. Marie Guichard a donnée de ce roman en 1843, d'après les plus anciens manuscrits.

par divers écrivains français, de manière à former successivement un ensemble de vingt-quatre volumes, devient la lecture favorite de la ville et de la cour, des jeunes gens, des femmes et des vieillards.

Nous ne discuterons pas ici l'origine des *Amadis*. Suivant le traducteur des premiers volumes, Nicolas d'Herberay, cette origine est française; ce dernier prétend avoir vu un vieux manuscrit en langage picard, dont l'auteur espagnol aurait tiré le fond de son roman; suivant Daunou, l'origine des *Amadis* est italienne; suivant d'autres, elle est portugaise. N'ayant point lu l'ouvrage en espagnol, nous n'examinerons pas non plus quels changemens les traducteurs français ont fait subir à l'original, publié à Séville au commencement du XVIe siècle. D'Herberay avoue que pour sa part il a ajouté ou retranché à volonté. Les autres traducteurs se sont mis encore plus à l'aise, et enfin une grande partie des livres d'*Amadis* est tout à fait l'œuvre des continuateurs français et n'existe point en espagnol. Nous prenons donc cet ouvrage dans son ensemble comme un roman arrangé à la française et destiné à nous donner une idée des goûts du public français au XVIe siècle. On ne peut douter qu'il ne représente ces goûts parfaitement, puisqu'il a joui d'une telle vogue, que, dans un écrit sur lequel nous reviendrons tout à l'heure, La Noue, l'austère capitaine calviniste, nous apprend qu'il fut un temps « où si quelqu'un eût voulu blâmer les livres d'*Amadis*, on lui eût craché au visage. »

Par quels points donc cet ouvrage, qui, pour le fond des aventures, n'est qu'un mélange de toutes les données fabuleuses et fantastiques des anciens romans, tient-il au XVIe siècle et a-t-il pu exercer une attraction si vive sur les hommes de cette époque? L'*Amadis* se rattache de plusieurs manières au temps où il a paru.

Il s'y rattache d'abord par l'exagération même d'un ancien idéal romanesque dont la juste mesure est perdue, et ensuite par l'altération notable que fait subir à cet ancien idéal sa combinaison avec quelques élémens contemporains. Amadis est un pourfendeur auprès duquel pâlissent les Roland, les Olivier, les Ogier, les Lancelot, les Tristan. « Il attaque à lui seul des armées entières, renversant, dit d'Herberay, tout ce qu'il rencontre, tuant l'un, desmembrant ou *eschignant* l'autre, tellement que tous lui faisoient voie. » En même temps qu'il dépasse en vaillance tous les paladins de l'ancienne chevalerie, il les dépasse bien davantage encore en sensibilité, il pleure avec une facilité effrayante. « J'estime, dit son honnête écuyer Gandalin, j'estime, vu l'abondance de ses larmes, que son pauvre cœur soit déjà *lambiqué* et distillé par les yeux. » Amadis lui-même, s'expliquant sur cet excès de larmes en un jargon qui dépasse celui des *précieuses*, dit à sa bien-aimée la belle Oriane : « Les larmes dont

vous parlez n'étoient point pleurs, la source en estant jà épuisée; c'étoit une humeur provenant de mon cœur, lequel tant continuellement ardoit en votre amour, qu'estant contraint par l'effort de la flamme, il faisoit monter aux yeux l'eau que nature mettoit autour de soi pour le conserver et lui donner vie. » A cette sensibilité larmoyante, Amadis joint une nuance très marquée de mélancolie rêveuse; lorsque de faux rapports ont irrité Oriane contre lui, son désespoir, au lieu d'aboutir à la folie comme celui de Tristan, qui a servi de modèle à l'Arioste pour son Roland furieux, tourne en une sorte de désolation plaintive et paisible qui cherche la solitude pour s'y repaître de souvenirs. C'est alors qu'Amadis se réfugie dans un ermitage où il reçoit ce nom de *Beau-Ténébreux,* ridiculisé à jamais par l'immortelle parodie de Cervantes, mais qui n'en fait pas moins d'Amadis le père d'une foule de héros langoureux et assombris qui joueront plus tard un grand rôle dans la littérature romanesque.

Tout en s'abandonnant au plaisir de pleurer et de rêver, le *Beau-Ténébreux* résiste pourtant un peu à son chagrin; on le voit même chercher des récréations dont n'usaient guère, je crois, les chevaliers de la Table-Ronde. « Il commença, dit d'Herberay, pour divertir sa tristesse, à pêcher quelquefois à la ligne. » Ce n'est pas seulement parce que le héros principal pêche quelquefois à la ligne que le roman d'*Amadis* nous offre une altération de l'ancien idéal chevaleresque : c'est que dans ce livre, à côté d'une exagération de coups de lance et de coups d'épée qui dépasse tout, il y a un caractère général de subtilité prétentieuse et de mollesse efféminée; il y a plus encore, il y a le signe d'une grande corruption de mœurs. Le côté licencieux de l'*Amadis* n'a pas été assez mis en lumière par les écrivains de nos jours qui ont parlé de ce roman : ce point est pourtant bien saillant, il l'est d'autant plus qu'il perce très effrontément sous un étalage de sentimens délicats et raffinés jusqu'à l'excès. Cette nuance de sensualtié voluptueuse contribua certainement pour une grande part au succès de l'*Amadis* auprès des hommes et des femmes de la cour de Henri II et de Charles IX : on voit ce caractère de licence se prononcer de plus en plus à mesure qu'un nouveau livre vient s'ajouter aux premiers et que le siècle lui-même avance dans la dépravation. C'est par là que s'explique la brutalité des formes de langage qu'emploie Brantôme quand il dit, en termes que nous sommes obligé de modifier un peu : « Je voudrois avoir autant de centaines d'écus comme il y a eu des filles, tant du monde que de religieuses, qui se sont émues, pollues et flétries par la lecture d'*Amadis de Gaule* (1). » C'est aussi ce qui motive

(1) Brantôme, *Dames galantes,* t. Ier, p. 50, édition in-18.

les attaques très vives dont l'*Amadis* était l'objet de la part des hommes sévères dans les deux communions. D'un côté, le père Possevin, savant jésuite, un des maîtres de saint François de Sales, fulminant contre ce roman, assurait que c'était à l'instigation du diable que l'*Amadis* avait vu le jour; il ajoutait même que le diable avait suscité cet ouvrage, afin de favoriser les progrès de l'hérésie de Luther et de Calvin. Ceci était moins admissible, car d'un autre côté les calvinistes austères attaquaient avec une égale ardeur l'immoralité de l'*Amadis*. Le capitaine La Noue a écrit contre ce roman tout un discours sous ce titre assez curieux « que la lecture des livres d'*Amadis* n'est moins pernicieuse aux jeunes gens que celle des livres de Machiavel aux vieux (1). » Après avoir ainsi rapproché d'une façon piquante deux ouvrages si différens en apparence, mais qui tous deux aboutissent au même résultat, l'altération du sentiment moral, La Noue, indépendamment de l'accusation principale qu'il dirige contre l'*Amadis*, attaque ce roman sur quelques points très importans alors, et qui valent la peine d'être indiqués comme un signe du temps : il lui reproche d'avoir, en prodiguant les enchantemens et les sortiléges traditionnels, contribué à entretenir en France le goût très dangereux de la magie et de l'astrologie : il l'accuse ensuite de multiplier les duels et l'esprit de vengeance « en attachant le plus haut point d'honneur des chevaliers à s'entrecouper la gorge pour choses frivoles. » Il s'élève enfin contre les prouesses absurdes et impossibles dont ce livre farcit l'imagination des jeunes gens. « Quand un gentilhomme, dit le vieux guerrier, auroit toute sa vie lu les livres d'*Amadis*, il ne seroit bon soldat ne bon gendarme, car pour être l'un et l'autre il ne faut rien faire de ce qui est là-dedans. » Quant à l'effet de ce roman sur les mœurs, La Noue le juge bien plus pernicieux encore : il fait remarquer que c'est surtout dans les inventions licencieuses, dans l'art d'assaisonner ce qu'il appelle le *poison de volupté*, que les traducteurs et continuateurs de l'*Amadis* espagnol se sont donné carrière.

Il y a en effet souvent, même dans les deux premiers livres de l'*Amadis* français, plus réservés que les autres, un singulier mélange de délicatesse outrée et de grossièreté indécente. Tous ces détails scabreux sur lesquels nous avons vu le plus ingénieux romancier du xve siècle, La Sale, glisser légèrement, — d'Herberay, sans les multiplier à chaque page, les aime pourtant beaucoup, et quand il les rencontre sous sa plume, il les dessine et les colore avec une complaisance qui touche à la lubricité, et qui devait plaire aux contemporains de Brantôme, en même temps qu'il y accoutume l'imagina-

(1) *Discours politiques et militaires du seigneur de La Noue*, p. 199, édition de 1588.

tion des femmes et des jeunes filles, en entourant le tout d'un cadre général de prouesses fabuleuses, de langueurs sentimentales et d'adorations passionnées. Il faut noter d'abord que les principales situations de ce roman sont presque toujours immorales. Ainsi dès les premières pages nous voyons le héros Amadis naître hors mariage des amours du roi Périon de Gaule et de la princesse Élisène, amours très effrontés, très expéditifs, grâce à un personnage de soubrette entremetteuse, Dariolette, dont le nom était devenu un nom générique à la fin du XVIe siècle. Ce roi Périon, grand voyageur et grand polygame, donne à Amadis des frères dans tous les pays qu'il traverse. Il est vrai que ce n'est pas toujours sa faute, car il rencontre des *damoiselles* terriblement impérieuses, notamment la jeune fille d'un comte allemand, le comte de Salandric, qui n'entreprend rien moins que d'attenter violemment à sa pudeur. Le roi Périon résiste d'abord en disant qu'il aimerait mieux mourir que de déshonorer la fille d'un homme dont il a reçu la plus affectueuse hospitalité; mais la *damoiselle*, aussi ingénieuse qu'obstinée, saisit brusquement l'épée que le héros a déposée dans un coin de la chambre, la tire du fourreau, et menace Périon, non pas de le tuer, mais de se tuer elle-même à l'instant, s'il ne se résigne à ce qu'elle exige de lui, et Périon est obligé de se résigner. Nous avons vu qu'il y avait çà et là quelques scènes analogues, quoique moins vives, dans nos plus anciens romans de chevalerie, mais nous avons vu aussi que c'était généralement à des princesses sarrasines que nos vieux auteurs attribuaient des passions si éhontées. Dans l'*Amadis*, toute distinction de ce genre a disparu; il semble qu'en général les rapports ordinaires y soient renversés : ou les *damoiselles* font les avances, ou elles sont d'une facilité qui offre presque un caractère aussi scandaleux. La belle Oriane elle-même, adorée d'Amadis comme une divinité, n'exige pas de son chevalier le respect au même degré que l'adoration; elle aussi n'attend pas le sacrement, et avant même la fin du premier volume, le romancier se complaît à nous la montrer beaucoup plus tendre que vertueuse, s'exposant à donner à Amadis un fils qui, comme lui, devra être légitimé par mariage subséquent: un grand nombre de héros dans les vingt-quatre livres des *Amadis* en sont là, et même restent illégitimes toute leur vie. La bâtardise devient déjà, comme elle l'a été plus tard, une qualité essentiellement romanesque, quelquefois même elle apparaît avec des allures tout à fait bizarres. Ainsi le neuvième livre des *Amadis* porte ce titre singulier : « Histoire des fils d'Amadis de Grèce, Florisel de Niquée, et ensemble deux autres fils et filles *engendrés insciemment* par icelui Amadis en l'excellente reine Zahara de Caucase, par Claude Colet, Champenois. » Que veut dire ce romancier champenois par ces

mots *engendrés insciemment?* Ceci mérite explication. Amadis de Grèce, étant déjà marié, devient amoureux de la reine Zahara. Un magicien complaisant et néanmoins vertueux, pour supprimer entre eux le péché d'adultère, les enchante tous deux et les transporte dans une sorte de paradis de Mahomet ou de jardin d'Armide, où ils donnent le jour à plusieurs enfans, et « quelque temps après, dit La Noue, étant désenchantés, chacun s'en alla où il voulut, sans se ressouvenir de ce qui s'était passé. » Ainsi s'explique le mot *insciemment.*

C'est dans *Amadis de Gaule* que la littérature romanesque s'enrichit d'un personnage nouveau, mais peu moral, qui deviendra le père d'une nombreuse lignée, celle des Faublas et des Lovelace. A côté de l'amant d'Oriane, amant passionné, sentimental, langoureux, très insuffisamment respectueux, mais scrupuleusement fidèle, figure au premier plan son frère Galaor, type de légèreté licencieuse et gaie, aimant indifféremment toutes les dames ou damoiselles qu'il rencontre sur son chemin, toujours prêt à les délivrer de leurs persécuteurs, mais ne les délivrant jamais *gratis.* Toutes, du reste, se montrent animées envers lui d'une reconnaissance sans bornes. Il y en a même une qui, après lui avoir prodigué les témoignages les plus vifs de sa gratitude, songe seulement à lui adresser cette question, par laquelle il semble qu'elle aurait dû commencer : « Hélas! vous plairait-il me dire votre nom? » Le contraste entre les deux caractères d'Amadis et de Galaor est quelquefois présenté d'une manière assez comique, mais toujours aux dépens de la morale. Les deux frères, par exemple, ont été attirés dans une embuscade et faits prisonniers par les hommes d'armes de la belle Madasime, dame de Gantasi. Cette belle dame est une personne à la fois très féroce et très légère. Un de ses chevaliers, qui s'intéresse à Amadis, vient lui dire en secret qu'il n'a qu'un moyen d'échapper à la mort qui lui est réservée, c'est de se montrer aussi galant que possible avec Madasime. Amadis répond d'abord, à l'instar de son père Périon, qu'il aime mieux mourir que d'être infidèle à Oriane. Cependant, comme il ne serait pas fâché de se tirer de ce mauvais pas, il ajoute : « Néanmoins, s'il vous plaît vous adresser à mon compagnon, qui est trop meilleur chevalier et plus beau que je ne suis, peut-être s'accordera-t-il à tout ce que vous voudrez. » Il va sans dire que ce compagnon, qui est Galaor, n'a pas les mêmes scrupules qu'Amadis, et ne se fait point du tout prier. Il se conduit si bien avec la dame de Gantasi, qu'elle rend la liberté aux deux prisonniers, non sans faire promettre à Galaor de revenir la voir volontairement.

Telle est la physionomie générale de l'ouvrage qui fut considéré

en France, au XVIe siècle, comme le chef-d'œuvre de la littérature romanesque. Nous avons insisté sur le côté immoral de l'*Amadis* français, parce que, l'idée qu'on se fait généralement de ce livre étant empruntée à la célèbre parodie que Cervantes a tirée de l'*Amadis* espagnol, on est habitué à n'y voir qu'une conception plus ou moins ridicule par l'exagération de l'héroïsme guerrier, de la délicatesse et de la sensibilité en amour. L'*Amadis* français présente incontestablement ces divers caractères, mais il y joint aussi une nuance très marquée de sensualité licencieuse dont nous n'avons pu que donner une idée par l'analyse de quelques situations, l'indécence de la forme ne nous permettant de citer textuellement aucun des passages signalés (1). C'est par ce mélange d'inspirations hétérogènes que ce roman a pu passionner une société qui offrait elle-même des contrastes analogues, où des goûts intellectuels déjà très raffinés s'alliaient à des mœurs encore guerrières jusqu'à la férocité et en même temps voluptueuses et efféminées, où l'on aimait tout à la fois les libertés les plus audacieuses du langage et les déguisemens les plus délicats de la passion, où l'on voyait par exemple des femmes honnêtes dans leur conduite, comme la sœur de François Ier, la reine de Navarre, écrire des récits graveleux qu'une femme honnête ne peut pas lire, tandis que l'autre Marguerite, la première femme de Henri IV, très déréglée dans ses mœurs, nous laissait des mémoires empreints d'une réserve pudique et des lettres d'amour qui respirent le platonisme le plus éthéré (2).

Considéré sous le rapport littéraire et comparé au *Petit Jehan de Saintré*, l'*Amadis* n'indique aucun progrès dans la littérature romanesque. Il indique plutôt un mouvement contraire; le merveilleux des anciens romans de chevalerie y reparaît et s'y étale avec la plus grande confusion; l'analyse des sentimens et des passions y est étouffée sous l'entassement des aventures; l'histoire, la chronologie, la géographie, y sont également et grossièrement outragées. Le sentiment des beautés de la nature y est absent : on y rencontre quelques mots sur le printemps ou sur le ramage des oiseaux dans les bois, comme dans tous nos vieux romans, mais le paysage ne figure point encore dans la littérature romanesque. On a voulu quelquefois classer le principal traducteur et arrangeur de l'*Amadis*, d'Herberay, parmi les bons prosateurs du XVIe siècle. Il ne mérite pas

(1) Il y a dans le troisième volume du *Cours de littérature dramatique* de M. Saint-Marc Girardin un morceau sur l'*Amadis* qui est charmant, comme tout ce qui sort de la plume de l'auteur; mais c'est l'*Amadis* vu par son beau côté. Dès lors il n'était peut-être pas inutile de mettre en lumière le côté opposé.

(2) Voyez ces *Lettres de Marguerite à M. de Chanvalon*, dans l'édition des *Œuvres* de cette princesse publiée par la Société de l'Histoire de France.

cet honneur, sa prose est la prose des écrivains médiocres de son temps, elle est habituellement lourde, incolore et enchevêtrée, sauf quelques éclairs de finesse et d'originalité qu'elle doit plutôt à l'agrément de certains tours du langage usuel de l'époque qu'au talent de l'auteur.

V.

Dès la fin du XVIe siècle, le goût du vieux genre chevaleresque, restauré et en même temps altéré par l'*Amadis*, commençait à passer de mode; mais, quoique ce genre fût discrédité, rien ne le remplaçait encore dans la faveur publique, lorsque parut en 1609 le premier volume de l'*Astrée*. Le second volume suivit de près. L'immense succès de ces deux volumes rendit l'auteur plus lent à composer les autres; le troisième ne parut qu'en 1619, et d'Urfé était mort en 1625, laissant le manuscrit du quatrième, qui fut publié en 1627, avec le plan du cinquième, qui fut rédigé et publié dans cette même année 1627 par son secrétaire et son ami Balthazar Baro (1).

C'était peut-être la première fois, dans notre histoire littéraire, qu'un ouvrage d'imagination aussi étendu que l'*Astrée*, où se remarque, comme on le verra plus loin, une assez forte dose d'érudition au moins relative, sortait de la plume, non d'un clerc ou d'un lettré de profession, mais d'un grand seigneur dont la jeunesse s'était écoulée au milieu des agitations de la guerre civile. L'éducation et les goûts d'Honoré d'Urfé témoignent du changement intellectuel opéré parmi les hautes classes de la société par la renaissance, changement qui se manifeste surtout dans la seconde moitié du XVIe siècle. Des écrivains superficiels prennent souvent à la lettre une boutade que Saint-Évremond, sous la régence d'Anne d'Au-

(1) La date exacte de la publication des deux premiers volumes de l'*Astrée* est assez difficile à déterminer avec certitude, et il y a sur ce point diversité d'opinions parmi les bibliographes. Les uns, comme Lenglet-Dufresnoy, se fondant sans doute sur ce fait que le plus ancien exemplaire du premier volume de l'*Astrée* que possède la Bibliothèque impériale porte la date de 1612, ont adopté cette date; mais il suffit d'ouvrir ce premier volume pour reconnaître qu'il doit y avoir une édition antérieure à 1612, puisque l'ouvrage est dédié par l'auteur à Henri IV et à Henri IV vivant. Or tout le monde sait que le Béarnais fut assassiné en mai 1610. La plupart des bibliographes placent en conséquence la date de la publication du premier volume de l'*Astrée* à cette même année 1610; mais il y a dans les *Mémoires* de Bassompierre un passage où l'auteur raconte à la date de 1609 que Henri IV, ne pouvant dormir, tourmenté à la fois par son amour pour Mlle de Montmorency et par la goutte, se faisait lire la nuit par Bassompierre, Bellegarde et Grammont, qui se relayaient pour cela, *le livre d'Astrée, qui lors étoit en vogue*. On ne peut guère admettre que Bassompierre se trompe d'une année, car il a soin de spécifier que ces lectures de l'*Astrée* faites à Henri IV précédèrent le mariage de Mlle de Montmorency avec le prince de Condé. Or ce mariage eut

triche, met dans la bouche d'un vieux courtisan ignorant : « Du latin! du latin! de mon temps, un gentilhomme en eût été déshonoré. » Et cette saillie devient pour eux une preuve que la noblesse d'épée était encore très illettrée jusqu'à Louis XIV. Rien n'autorise une pareille conclusion. La phrase attribuée par Saint-Évremond, dans un dialogue fictif, au commandeur de Jars n'est qu'une saillie destinée à mettre en relief l'ignorance particulière du personnage en question : elle n'a aucune signification comme témoignage historique; on peut lui opposer des faits nombreux qui prouvent que non-seulement la noblesse de robe, mais la noblesse d'épée recevait, longtemps avant Louis XIV, une instruction classique plus soignée que celle qui se donne généralement aujourd'hui. On n'a qu'à lire dans les mémoires d'un homme d'ailleurs très frivole, dans les mémoires de Bassompierre, les détails précis et minutieux que l'auteur nous fournit sur ses années de *seconde*, de *rhétorique* et de *logique*, depuis 1593 jusqu'en 1596, pour reconnaître qu'à cette époque les gentilshommes n'en étaient déjà plus à rougir de savoir le latin. A l'exemple de Bassompierre, on pourrait en ajouter mille autres; celui que nous offre d'Urfé n'est pas le moins éclatant.

Issu d'une des plus grandes familles de l'ancienne province du Forez, Honoré d'Urfé appartenait à une race qui, depuis longtemps déjà, faisait marcher de front le goût des lettres et les occupations de la guerre et de la politique. Son grand-père, Claude d'Urfé, successivement bailli du Forez sous François Ier, capitaine de cent hommes d'armes, ambassadeur auprès du saint-siége sous Henri II, gouverneur des enfans de France, avait formé dans son château de La Bâtie, près de Montbrison, une bibliothèque signalée par Du Verdier comme une des plus belles de l'époque, et de laquelle ont

lieu en 1609. Cette date nous paraît donc la plus probable, et ce qui la rend encore plus probable, c'est que l'auteur d'un récent travail sur d'Urfé, M. Bonafous, nous affirme qu'il existe à la bibliothèque publique de Marseille un exemplaire du *second* volume de l'*Astrée* imprimé en 1610. Or il est manifeste, d'après la lettre de l'auteur à Céladon qui sert de préface à ce second volume, qu'il a été publié lorsque le premier avait fait *connaître à l'Europe* le nom de Céladon. Nous sommes donc porté à conclure de tout cela que le premier volume de l'*Astrée* parut en 1609 et le second en 1610. Quant à la date du troisième, 1619, nous l'empruntons à un ouvrage très détaillé et très consciencieux publié sur la famille d'Urfé par M. Bernard (de Montbrison), en faisant remarquer toutefois que l'édition de ce troisième volume citée par M. Bernard comme imprimée en juin 1619 pourrait bien ne pas être la première, car il y a dans les *Mémoires* du duc de La Force (t. II, p. 456) une lettre adressée au duc par sa belle-fille en date du 19 décembre 1617, dans laquelle elle lui recommande de lui apporter la troisième partie (c'est-à-dire le troisième volume) de l'*Astrée*, si cette troisième partie est imprimée *comme on lui a assuré*. A la vérité, elle pouvait ne pas être imprimée encore, mais il paraît au premier abord peu vraisemblable qu'elle n'ait été imprimée que dix-huit mois après qu'on *avait assuré* à la marquise de La Force qu'elle l'était.

dire, dans le premier cas, 75 kil. de graisse, et 19k,5 dans le second. On s'était donc trompé, cela est certain. Bien plus, cette production de graisse, la formation du sucre, démontrée par M. Bernard, me porteraient à supposer, contrairement à l'opinion établie, que l'organisme des animaux est peut-être capable de produire tous les principes immédiats, comme la fibrine et l'albumine, et que ces mêmes substances, introduites dans l'économie, sont décomposées pour être reformées ensuite. Cette opinion ne saurait être hardiment soutenue sans des expériences nouvelles, mais elle me semble probable. Pourtant, quand même elle serait un jour démontrée, serait-ce une raison pour ne plus croire les chimistes sur rien et pour proscrire en masse les résultats d'une science admirable?

Il est arrivé souvent que des gens habiles ont échoué, et l'on en conclut que la science est pernicieuse en agriculture; mais l'ignorance n'a jamais été une cause de succès, et l'agriculture anglaise est là pour démontrer que la routine n'est pas seule propre à produire à bon marché de la viande et du grain. La ferme de Bechelbronn et tant d'autres prouvent aussi que, fût-on un homme d'esprit, un membre de l'Académie des Sciences, un chimiste et un observateur habile, fût-on M. Boussingault, on peut réussir à diriger une exploitation, et qu'il n'est pas toujours inutile de savoir ce qu'on fait. Cependant de la patrie même de la culture savante sont venues des attaques contre M. Liebig. Dans le journal de la Société royale d'agriculture, M. Lawes a assuré que des expériences directes sur le sol contredisaient les théories de laboratoire, et que celles-ci écoutées devaient rendre en peu de temps stérile le champ du cultivateur. Des Allemands l'ont suivi dans cette voie, et M. Liebig s'est vu violemment attaqué. Il s'est aussi vivement défendu, et nous ne parlons du débat que parce qu'il pourrait effrayer les timides. Il s'agit de l'azote, c'est-à-dire d'une des plus grandes questions de la chimie agricole. Les agriculteurs anglais et allemands ont accusé le professeur de Giessen d'avoir affirmé que tout l'azote des plantes provient de l'ammoniaque de l'air. M. Liebig a tenté de se justifier en répondant qu'on avait pris d'une façon trop absolue quelques phrases de son livre, et que surtout on avait eu tort de conclure de ses assertions que les sels azotés, sels d'ammoniaque ou nitrates, devaient être inutiles et nuisibles. C'est surtout sur ce dernier point que sa défense est excellente. Sur le premier, elle est difficile, car il est certain qu'il avait combattu la plupart des chimistes de la France, où l'on soutenait qu'il fallait faire deux parts de l'azote des plantes, — l'une venant de l'air et l'autre du sol. Sur le second point, M. Liebig est inattaquable, car, pour d'autres raisons, il avait reconnu l'utilité des sels d'azote, surtout afin de dissoudre

les silicates et les phosphates terreux. Pour lui, l'ammoniaque employé comme engrais, quand le sol est dépourvu de sels minéraux, ressemble à l'eau-de-vie que le pauvre boit pour accroître en un temps donné les forces nécessaires à son travail : dans les deux cas, il survient un épuisement. Et rien effectivement n'est certain sous ce rapport : un hectare du plus mauvais terrain, en lui supposant 0^m, 25 d'épaisseur, contient 2,000 kilog. d'ammoniaque, et les terres de qualité moyenne en ont de 8,000 à 9,000 kilog. Le meilleur engrais n'en fournit pas 100 kilog., et les plus riches récoltes n'en prélèvent pas la moitié.

Ce sont là néanmoins des nuages légers dans un ciel pur, et l'on ne peut demander la perfection à une science si récente. Peu importe que l'on discute encore sur l'absorption de l'azote dans l'air ou dans le sol, directement ou par l'intermédiaire de l'ammoniaque, puisque tous les chimistes s'accordent sur les moyens à prendre pour obtenir la meilleure récolte. Les praticiens trouvent dans la chimie agricole assez de résultats certains pour n'avoir pas à s'inquiéter de ce qui est encore problématique. Nous-même, malgré nos efforts pour éviter les détails, nous espérons avoir montré que l'introduction de la chimie dans l'agriculture pouvait être raisonnable et satisfaire en même temps les cultivateurs et les curieux, en apprenant aux uns à bien faire et aux autres pourquoi l'on fait bien. On a vu aussi, je pense, combien la chimie agricole comporte peu les généralités. On comprend qu'il est injuste de traiter de théoricien le savant qui observe scrupuleusement la nature, qui reprend matériellement dans son laboratoire les réactions qui se passent dans les champs ou les basses-cours, qui a vu de ses yeux s'accomplir tous les phénomènes de la végétation, et qui, appuyé sur la balance et le microscope, peut s'avancer hardiment dans ce chemin difficile où l'agriculteur abandonné à lui-même ne peut marcher que d'un pas incertain. Le théoricien à hypothèses est celui qui ne songe qu'aux effets du vent et du brouillard, qui consulte son baromètre pour prévoir le beau temps ou la pluie, qui s'inquiète de la lune et de son influence, qui raisonne au hasard sur les lieux où les plantes se plaisent, sur les terres froides ou chaudes, sur les champs qui se reposent ou se fatiguent, sur les effets mystérieux d'un engrais, d'un remède ou d'un aliment, — qui en un mot se dirige suivant des lois de la culture qu'il croit différentes des lois générales de la nature.

PAUL DE RÉMUSAT.

LA

LITTÉRATURE ROMANESQUE

I.

DU ROMAN EN FRANCE JUSQU'A L'*ASTRÉE*.

I.

De tous les genres de composition littéraire, le genre qui fut le plus étranger à l'antiquité, au moins sous sa forme actuelle, est précisément celui qui a été le plus cultivé, le plus goûté par les modernes.

Quel que soit le rang qu'on assigne au roman dans la hiérarchie des productions de l'esprit humain, il faut bien reconnaître que depuis que cet aliment intellectuel est entré dans nos habitudes, nul autre ne fut jamais d'un usage aussi général. Durant tout le moyen âge, lorsque les hommes, vivant par petits groupes isolés, n'ont entre eux que des communications orales et ne se réunissent en grand nombre qu'à de rares intervalles, sous l'influence du sentiment religieux, leur intelligence, en dehors des préoccupations religieuses, se nourrit presque exclusivement de fictions romanesques récitées de bourgade en bourgade, de château en château, par les troubadours et les trouvères. Plus tard, l'invention de l'imprimerie s'applique tout d'abord à la multiplication sans fin des romans. Plus tard encore, à mesure que la société s'éclaire et se transforme, à mesure que les chefs-d'œuvre apparaissent dans toutes les autres parties de la littérature, le roman se transforme de son côté, se diversifie, se perfectionne, et captive les esprits raffinés du

XVIIe et du XVIIIe siècle, comme il charmait jadis les rudes générations du moyen âge. De nos jours enfin, où la vie réelle est si remplie de labeurs, d'entreprises, de sollicitudes pour les uns et de distractions pour les autres, le roman, loin de perdre son prestige, est plus que jamais en possession de la popularité. L'instruction élémentaire, en se répandant parmi les masses, fait pénétrer le goût de ces sortes de lectures dans des régions où rien ne remplaçait encore le souvenir plus ou moins altéré des vieilles fictions du moyen âge. Ce résultat est surtout sensible depuis que le roman s'est associé à une autre puissance d'origine encore plus moderne : nous voulons parler du journal. La coalition de ces deux influences n'est pas un fait insignifiant, à quelque point de vue qu'on l'envisage. Cette combinaison, il est vrai, a compromis le roman au point de vue de l'art, mais elle a augmenté considérablement sa clientèle. Or les attributions du romancier sont illimitées : il touche à tout, embrasse tout, s'attaque à volonté dans ses fictions aux plus graves questions morales, religieuses ou sociales, et les tranche avec une audace que rien n'arrête, car elle ne connaît d'autres bornes que celles de l'imagination. Dès-lors, sans exagérer l'importance de la littérature romanesque et en accordant que pour les esprits mûrs et exercés la lecture des romans n'est qu'une récréation sans conséquence, on ne saurait nier que pour le grand nombre elle ne soit aussi un enseignement de chaque jour, par lequel s'insinuent dans les intelligences et dans les cœurs des idées et des impressions dont l'influence se fait plus ou moins sentir sur les actes de la vie. Il n'est personne qui puisse méconnaître la part de certains romans dans les mouvemens qui s'accomplissent au sein des sociétés. Si l'on voulait citer des exemples à l'appui, on n'aurait que l'embarras du choix. Considérée sous ce point de vue, c'est-à-dire comme un instrument de propagation du bien ou du mal, la littérature romanesque mérite déjà sa part dans l'histoire intellectuelle d'une nation. Ceux qui l'excluent ou l'effleurent dédaigneusement, en ne tenant compte que de ses apparences frivoles, font eux-mêmes preuve d'une grande frivolité.

S'il est vrai cependant que la littérature romanesque agisse jusqu'à un certain point sur les idées et les sentimens d'une époque, il est peut-être encore plus incontestable qu'elle est l'expression de ces idées et de ces sentimens : c'est même par la manière dont elle les exprime qu'elle les modifie plus ou moins. La popularité constante de ce genre littéraire, à travers toutes les variations qu'il a subies dans ses formes, s'explique surtout par ce fait, qu'il a été de tout temps, pour chaque génération, comme un miroir qui lui offrait une image d'elle-même, mais un miroir plus complaisant que fidèle, grossissant ou diminuant à volonté les objets qu'il réfléchit, et doué

été tirés deux des plus précieux manuscrits que possède actuellement la Bibliothèque impériale. Tous deux sont connus sous le nom de manuscrits d'Urfé. L'un est un recueil de poésies des troubadours, l'autre est ce célèbre et magnifique in-folio en vélin, contenant toutes les pièces aujourd'hui publiées du procès de Jeanne d'Arc.

Le père d'Honoré, Jacques d'Urfé, eut de son mariage avec la fille de Claude de Savoie, comte de Tende, né d'une branche bâtarde de la maison souveraine de Savoie, six fils et six filles. Honoré était le cinquième des six garçons, dont l'un mourut en bas âge. L'aîné des enfans, Anne d'Urfé, faisant allusion aux goûts littéraires de la famille, nous dit ceci : « A sa mort, notre père nous laissa cinq frères dont nous fûmes trois *qui nous délectâmes à mettre par escrit.* » C'était en effet un grand barbouilleur de papier qu'Anne d'Urfé. Tout en prenant comme chef de la ligue dans le Forez une part active aux guerres de religion, il écrivait sans cesse de la prose et des vers, et avait acquis une certaine célébrité littéraire qui lui valut des éloges de Ronsard, mais qui s'est complétement perdue dans l'éclatante renommée de son frère, l'auteur de l'*Astrée.*

Celui-ci naquit en 1568 à Marseille, où l'un de ses oncles maternels, Honoré de Savoie, comte de Tende, résidait comme gouverneur de Provence, et où probablement sa mère était venue du Forez faire une visite à son frère. Le jeune Honoré d'Urfé fut élevé dans un collége tenu par les jésuites, et qui jouissait alors d'une grande réputation, au collége de Tournon. Il nous reste de cette période de sa vie un opuscule d'écolier rédigé par lui-même à quinze ans en 1583, et imprimé à la même époque, qui nous fournit des détails assez curieux, et qu'on ne trouverait peut-être pas ailleurs, sur l'éducation qu'on donnait alors aux jeunes gentilshommes. C'est un récit des fêtes qui eurent lieu au collége de Tournon en 1583 à l'occasion du mariage du seigneur de cette ville avec Madeleine de La Rochefoucauld. On voit figurer dans ces fêtes près de quinze cents écoliers « vestus, dit le jeune auteur, de leurs habillemens scolastiques, conduicts et rangés de trois à trois, portants en main un petit rameau, qui d'olivier, qui de laurier, qui d'aubespin fleuri. Et premièrement ceux de la cinquième classe, deux gentilshommes desquels en passant récitèrent des vers françois à la louange de ladicte dame, et ainsi de suite ceux de la quatrième, troisième, seconde et première, comme ceux de la dialectique, physique, métaphysique, mathématique et théologie, chacune classe conduicte par bastonniers, et par deux régents qui les suivoyent pas à pas. Et à mesure que chaque classe s'approchoit, deux des plus nobles et des plus suffisants d'icelle récitoyent quatre ou cinq vers, les uns en latin, les autres en grec, hébreu, caldée, syriac, allemand, ita-

lien, anglois, écossois, et à leur départ redoubloyent gracieusement ces voix d'allégresse : *vivat, vivat!* »

Parmi ces quinze cents écoliers, d'Urfé nous apprend qu'il y avait « de sept à huit cents gentilshommes de race, et plusieurs de grandes et illustres maisons, non-seulement des diverses provinces de France, mais de Piémont, d'Écosse et d'Italie. » Il nous apprend aussi que les jésuites, en ornant l'esprit de leurs élèves de toutes les connaissances classiques, ne négligeaient aucun des exercices propres à former des guerriers, car il nous montre dans cette même cérémonie des groupes de dix écoliers qui exécutent une sorte de danse *pyrrhique*. « Ils s'en viennent, dit-il, l'espée au poing, desmarchant à la cadence des luttes, tantôt s'accouplant, tantôt se séparant, puis tous ensemble commençant à jouer la *moresque*, se frappant d'accord au son des instrumens, maintenant simple, à mesure entière, haute et basse, en carré contre deux à la fois, maintenant entrelacée à demi mesure en rond contre six à la fois; tantôt de taille, tantôt de revers, et à la parfin d'estocade, se mêlant avec une merveilleuse dextérité les uns avec les autres, et néanmoins se rencontrant si bien, que de dix coups ils n'en sembloient qu'un, chose beaucoup plus plaisante à voir qu'on ne sauroit pas dire. » Après cette danse militaire, les écoliers chantent en chœur une ode en l'honneur de l'époux et de l'épouse.

Le troisième jour, ils représentent une pastorale en vers latins. Le quatrième jour, ils donnent au seigneur de Tournon et à sa femme un spectacle d'un genre nouveau.

« On vit, dit le jeune d'Urfé, en la cour du collége et église d'iceluy, les murailles du haut en bas très richement tapissées des oraisons, dialogues, épithalames, églogues, odes, hymnes, anagrammes, emblèmes, énigmes, épigrammes faicts en œufs, en tours, en balances, en coutelas, en halebardes, lances, *œsles* (ailes), et en autres gentilles inventions en plusieurs langues, principalement en latin et en grec, prose, vers lyriques, héroïques, élégiaques et autres en une infinité de sortes : le tout sur les louanges de cette alliance. Chose esmerveillable du bel exercice des escholiers, et de la variété de la tractation de cest argument, et de la peine incroyable prinse par eux à peindre leurs emblèmes et énigmes, et à escrire quatre ou cinq rames de papier, dont tout étoit couvert, jusques aux troncs des six arbres qui sont en la dicte cour. De quoy tous les plus doctes estrangers qui le virent s'esmerveillèrent fort, principalement monsieur (le seigneur de Tournon), lequel, considérant le travail que lesdits escholiers avoient pris pour honorer l'entrée de madame la comtesse sa femme, requit monsieur le recteur de leur donner congé de jouer les deux jours suivants; ce qui lui ayant été accordé, la plus grande part des enfants cria : *vivat, vivat!* et dès lors commencèrent à jouir de la grâce impétrée. »

On peut juger par cet échantillon de ce qu'était l'éducation don-

née aux fils de famille en 1583. Il est évident qu'elle péchait plutôt par l'excès que par l'insuffisance des études classiques.

Rentré à dix-huit ans dans le manoir de ses pères, en Forez, Honoré d'Urfé se trouva bientôt engagé, à la suite de son frère et sous la direction du duc de Nemours, dans la guerre que la ligue, après l'assassinat des Guises, soutenait à la fois contre les calvinistes et contre les royalistes; il prit part aux divers combats et siéges qui eurent lieu soit dans le Forez, soit dans les provinces voisines. Nous ne le suivrons pas dans cette partie de sa carrière, dont s'est occupé l'auteur d'un ouvrage déjà cité, M. Bernard, de Montbrison. Nous ferons seulement à cet ouvrage une objection portant sur une question qui se rattache à l'*Astrée*.

D'Urfé nous apprend que son roman lui a été inspiré à la fois par le souvenir des beaux lieux où il avait passé sa jeunesse et par le souvenir d'une première passion qui vivra à jamais dans son cœur, et « dont la terre de son tombeau pourra seule, dit-il, étouffer la flamme. » Après le grand succès du livre, et surtout après la mort de l'auteur, on éprouva le besoin de s'enquérir de l'objet et des circonstances de cette passion. L'avocat Patru, qui dans sa jeunesse avait rencontré d'Urfé à la cour de Turin, où celui-ci résidait alors, présenta le premier à ce sujet une explication romanesque qui fut généralement adoptée au XVIIe siècle. On disait que le père de d'Urfé, pour éteindre une longue inimitié qui existait entre sa famille et une autre puissante famille du Forez, celle de Chateaumorand, avait formé le projet de marier son fils aîné, Anne d'Urfé, à l'unique héritière de cette maison, lorsque Honoré devint amoureux de la jeune fille réservée à son frère. Pour le distraire de cet amour, son père l'aurait envoyé à Malte, et à son retour d'Urfé aurait trouvé Diane de Chateaumorand mariée à son frère aîné; il aurait continué à l'aimer ardemment, mais en silence, jusqu'au jour où, le mariage de son frère ayant été annulé, il avait pu être récompensé de sa longue constance en épousant l'objet de sa passion. Patru prétendait retrouver dans l'*Astrée*, sous des formes déguisées, les principaux incidens de cette histoire, dont la partie authentique se bornait aux trois points suivans : 1° il était vrai que Diane de Chateaumorand avait épousé en 1574 ou en 1576 (la date exacte n'est pas certaine) le frère aîné de l'auteur de l'*Astrée;* 2° il était vrai qu'en 1598 ce mariage de l'aîné des d'Urfé avait été annulé par une décision du pape, l'époux ayant consenti à se laisser déclarer, à tort ou à raison, *incapable d'avoir lignée*, et ayant embrassé l'état ecclésiastique; 3° il était vrai enfin qu'un an ou deux après la dissolution de ce mariage, Honoré d'Urfé avait épousé sa belle-sœur. Si l'on pouvait affirmer avec la même certitude que cette union était la consécration d'un sentiment

aussi pur que constant, qui se serait prolongé sans altération durant vingt-quatre ou vingt-cinq ans, il faudrait bien reconnaître que d'Urfé était digne d'inventer le personnage de Céladon, car lui-même aurait dépassé ce type des amans délicats et fidèles. Malheureusement il y a toujours des vérificateurs impitoyables pour contrôler les légendes les plus intéressantes. Bien longtemps avant M. Bernard, un écrivain du XVIIIe siècle, l'abbé d'Artigny (1), opposant au récit de Patru l'autorité des dates, avait démontré qu'à l'époque du mariage de Diane de Chateaumorand avec son frère aîné, Honoré d'Urfé avait sept ans ou neuf ans au plus, et que par conséquent il est très difficile d'admettre qu'à cet âge son père ait été obligé de l'envoyer à Malte pour le distraire d'une passion malheureuse, — que rien n'indique qu'il ait jamais été à Malte, et qu'à l'époque où Patru le peint en proie aux douleurs d'un amour contrarié, il était au collége de Tournon, où nous l'avons vu à quinze ans fort occupé de danser la moresque et de jouer des pastorales en vers latins. Le dernier des biographes de d'Urfé ne fait que reproduire sur ce point les argumens de l'abbé d'Artigny, auquel seulement il a oublié de faire honneur de cette découverte; mais tous deux concluent de là que le récit de Patru dans son entier n'est qu'une fable, qu'il n'a jamais existé la moindre nuance d'amour entre d'Urfé et Diane de Chateaumorand, et que si, après l'annulation du mariage de sa belle-sœur, l'auteur de l'*Astrée* l'a épousée quand elle avait près de quarante ans, c'est uniquement par calcul, afin de ne pas laisser sortir de sa maison les grands biens qu'elle y avait apportés. Ce sont ces conclusions peu romanesques qui nous paraissent excessives. Patru s'est trompé évidemment dans une partie de son récit : il a confondu les dates, fait remonter trop haut et peut-être durer trop longtemps la passion de d'Urfé, quoiqu'il ait soin de dire que celui-ci était presque encore *enfant quand il commença à aimer Diane;* mais s'ensuit-il que nous devions repousser comme une imposture complète le témoignage d'un homme honorable tel que Patru, qui, après nous avoir avoué avec franchise que d'Urfé l'a trouvé trop jeune pour lui donner toutes les explications qu'il demandait, nous déclare néanmoins positivement que son récit est *une petite partie de ce qu'il a pu comme dérober à l'auteur de l'Astrée dans les conversations qu'il a eues avec lui.* Nous ne voyons en effet rien d'invraisemblable à ce qu'Honoré d'Urfé, après sa sortie du collége à dix-huit ou vingt ans, vivant dans une intimité d'abord fraternelle avec une très belle personne de vingt-trois ou vingt-quatre ans, mariée sans amour à treize

(1) Voyez *Nouveaux Mémoires d'Histoire, de Critique et de Littérature,* par l'abbé d'Artigny, t. V, p. 20 et suiv.

ans à un homme qui plus tard devait être déclaré *incapable d'avoir lignée*, ait éprouvé pour elle et lui ait inspiré un sentiment très tendre, quoique contenu dans les limites du devoir, et que ce soit là ce premier amour dont l'auteur de l'*Astrée* invoque le souvenir dans la préface du troisième volume de son roman. Ce qui est certain, c'est que, sans parler de l'obstination de d'Urfé à célébrer ce nom de Diane d'abord dans son poème de *Sireine*, ensuite dans son roman, où la bergère Diane joue un rôle très important et présente une physionomie plus intéressante et plus caractérisée que la physionomie un peu blafarde de la bergère Astrée, en admettant, si l'on veut, que le goût de d'Urfé pour le nom de Diane provenait uniquement de son goût pour l'ouvrage espagnol qu'il a imité, la *Diane de Montemayor*, il y a dans les rapports que le romancier établit tantôt entre Céladon et Astrée, tantôt entre Sylvandre et Diane, plus d'une bizarrerie qui peut s'expliquer par l'intention de reproduire, en les déguisant le plus possible, des incidens de cet amour de jeunesse, incidens occasionnés par la situation que nous avons indiquée plus haut.

Nous accorderons volontiers qu'il est moins vraisemblable que l'amour de d'Urfé pour Diane de Chateaumorand ait duré vingt ans. C'est l'évêque d'Avranches, Huet, qui, le premier, nous apprend qu'en l'épousant longtemps après l'avoir aimée, il l'épousa par calcul; mais Huet n'en conclut pas, comme M. Bernard, qu'il ne l'avait jamais aimée. C'est qu'en effet, même en tenant pour démontrée l'assertion de Huet, ce mariage d'intérêt ne serait nullement incompatible avec un attachement plus désintéressé remontant à une époque très éloignée. Ce qui paraît malheureusement incontestable, c'est que le mariage de d'Urfé et de Diane ne tourna pas bien. Céladon, après avoir épousé Astrée, la prit en grippe; les deux époux se séparèrent volontairement, et ils vivaient l'un en Savoie, l'autre en France (1). Même dans ce résultat définitif nous ne saurions voir cependant une preuve décisive que d'Urfé et Diane de Chateaumorand ne s'étaient jamais aimés; nous serions porté à croire au contraire que l'ardeur d'imagination avec laquelle l'auteur de l'*Astrée* se complaît à évoquer dans l'âge mûr le premier amour de sa jeunesse est peut-être d'autant plus sincère qu'il ne lui reste de cet amour qu'un lointain souvenir. L'évêque d'Avranches pense comme nous, car il concilie les deux choses en disant que d'Urfé, lorsqu'il écrivit son roman, « était toujours amoureux de l'idée qu'il conser-

(1) Huet prétend que la belle Diane, tout en s'occupant exclusivement de recettes destinées à conserver son ancienne beauté, était devenue très malpropre, qu'elle était sans cesse entourée de grands chiens qui répandaient partout et jusque dans son lit une saleté insupportable.

vait de l'*Astrée* du temps passé, si différente de l'*Astrée* d'alors. » L'abbé d'Artigny soutient que cette conciliation est impossible; mais il nous semble que sur ce point de casuistique amoureuse c'est le docte évêque qui a raison contre le savant abbé.

Le premier ouvrage de d'Urfé ne faisait guère prévoir qu'il écrirait un jour l'*Astrée*. L'homme qui devait consacrer son âge mûr à une vaste composition romanesque, dont le principal défaut est la fadeur, débuta en littérature par une sorte de traité de philosophie morale empreint du stoïcisme à la fois le plus sévère et le plus exalté. Engagé dans la ligue par son attachement au duc de Nemours, le jeune d'Urfé avait été un des derniers à déposer les armes. Il soutenait encore dans le Forez le drapeau de la résistance, quand déjà toutes les autres provinces avaient fait leur soumission à Henri IV. Emprisonné deux fois dans des circonstances que le mieux informé de ses biographes n'a pu éclaircir, trompé dans ses espérances, aigri contre les hommes, il composa à vingt-sept ans, en 1595, dans sa prison même, cet ouvrage intitulé *Épîtres morales*, où il se raidit contre la destinée, et proclame fièrement, à l'imitation de Zénon et de Sénèque, le mépris des richesses, des grandeurs, des adversités, de la mort même, et la subordination absolue de tous les instincts, de toutes les passions de l'homme à sa raison. Son style n'a pas encore ce caractère de facilité limpide et d'élégance harmonieuse qui se remarque même dans les pages les plus subtiles de l'*Astrée*, et qui donne à ce livre un grand intérêt, comme signe de la transformation du langage se manifestant dès les premières années du XVIIe siècle. C'est encore la langue du XVIe que parle le jeune auteur des *Épîtres morales;* ses tours de phrase sont souvent lourds, obscurs, parfois même incorrects, mais souvent aussi ils ont une allure énergique qu'on trouve plus rarement dans l'*Astrée*. « Se vante de ses bonnes fortunes qui voudra! s'écrie le jeune ligueur captif. Quant à moi, j'estime mille fois plus mes malheurs. car ils sont esclaves de *leurs* fortunes, et sont contraints de *leur* obéir comme *ses* payes et mercenaires; mais j'appelle mes malheurs miens d'autant que je les ai surmontés, et que comme serfs je les tiens sous moi (1). » L'incorrection dont nous parlions tout à l'heure est visible dans cette phrase, mais il nous semble que la dernière partie surtout est d'une facture vigoureuse, et il y a beaucoup de passages de ce genre dans les *Épîtres morales*. Cependant le jeune d'Urfé n'était pas tellement stoïcien qu'on ne puisse, même dans ce livre austère, saisir quelque indice plus léger qui nous ramènera à l'*Astrée*. L'exemplaire que nous avons sous les yeux contient deux

(1) *Épistres morales*, liv. Ier, p. 100.

dédicaces adressées par l'auteur, la première à une personne dont le stoïcisme n'était pas le caractère distinctif, à la reine Marguerite (1), la seconde à une dame qui n'est pas autrement désignée, et qui par cela même pourrait bien être la belle Diane de Chateaumorand, car l'auteur la prie « d'éclairer ses discours d'un seul *ray* (rayon) de ses yeux, et de daigner les allumer de ces flammes dont leur père a tant ressenti d'embrasement. » Si cette dédicace s'adressait en effet à Diane, comme la première édition des *Épîtres morales*, composées en 1595, parut en 1598, précisément l'année même où Diane demanda et obtint la dissolution de son mariage avec l'aîné des d'Urfé, il faudrait en conclure que nous avons trop concédé aux adversaires du récit romanesque de Patru en leur accordant que l'auteur de l'*Astrée* n'avait peut-être pas été aussi constant que Céladon, à moins qu'avec un parti pris d'interprétation machiavélique, on ne préfère admettre qu'en flattant ainsi en 1598 le cœur et l'amour-propre de Diane par une sorte de déclaration d'amour sous forme de dédicace, d'Urfé ne songeait qu'à faciliter le mariage d'in-

(1) Cette première dédicace nous entraîne à plaider encore pour un des récits poétiques de l'avocat Patru contre une des réfutations impitoyables de M. Bernard. Suivant Patru, d'Urfé, ayant été fait prisonnier dans un combat contre les troupes royales, aurait été conduit dans une province voisine du Forez, en Auvergne, dans le château fort d'Usson, que tenait alors la reine Marguerite. Comme il était jeune, beau, spirituel, et même blessé, dit-on, dans le combat, il aurait produit sur le cœur très inflammable de cette princesse une vive impression, et plus tard l'épisode de l'*Astrée* où l'auteur nous peint Céladon retenu malgré lui dans le palais de la *Nymphe* (lisez princesse) Galathée qui cherche en vain à lui faire partager sa passion, ne serait, suivant Patru, que la reproduction *romancée* de cet incident de la vie de l'auteur. M. Bernard repousse cette anecdote comme fondée sur une impossibilité, « attendu, dit-il, que d'Urfé et Marguerite suivaient alors le même parti, celui de la ligue. » Cette assertion nous paraît contestable. Il est bien vrai que Marguerite, en se retirant à Usson après avoir quitté son mari, commença par arborer le drapeau de la ligue, qui était encore à ce moment le drapeau de son frère Henri III; mais il est évident, à en juger par sa correspondance avec Henri IV, qu'après la mort de son frère elle n'attendit même pas la soumission de Paris pour se soumettre à son mari. Dès le 10 novembre 1593 elle lui écrit pour lui demander de garder la forteresse d'Usson *en son nom*. Dès lors, quoique nous ne prétendions pas garantir l'authenticité de l'anecdote racontée par Patru, nous ne voyons néanmoins rien d'impossible à ce que l'opiniâtre ligueur du Forez, qui se maintenait dans sa résistance à Henri IV jusqu'en septembre 1595, ait été conduit dans le château d'Usson par ceux qui l'avaient arrêté. Ce qui est certain, c'est que, d'après sa dédicace à Marguerite, il existait entre eux une certaine intimité qui datait de l'époque même où d'Urfé avait écrit ses *Épîtres*, composées durant son emprisonnement, puisqu'en les lui dédiant il lui dit : « Je n'aurois pas eu la hardiesse de les vous offrir, si le commandement que vous m'avez fait autrefois de les vous lire et la peine que vous avez prise de les écouter ne me donnoient assurance que vous les recevrez de bon œil. » Et comme, si je ne me trompe, de 1595 à 1598 Marguerite n'avait pas quitté le château d'Usson, ce serait dans ce château même qu'auraient eu lieu les lectures dont parle d'Urfé.

térêt qu'il devait bientôt contracter avec l'opulente héritière de la maison de Chateaumorand.

Quoi qu'il en soit, au moment de la publication des *Épîtres morales* en 1598, d'Urfé, compromis auprès de Henri IV par l'opiniâtreté de sa résistance dans le Forez, avait quitté la France, et était entré au service du duc de Savoie. Ce prince, dont il était l'allié par sa mère, l'avait accueilli avec beaucoup de faveur, et lui avait conféré de hautes dignités. Sur le titre de l'ouvrage dont nous venons de parler, il est qualifié « écuyer et chambellan de son altesse, colonel-général de sa cavalerie et infanterie française, et capitaine de cent chevau-légers de ses ordonnances. » Ses occupations lui laissant des loisirs d'autant plus doux qu'ils succédaient à une vie très agitée, il se livra de plus en plus à son goût pour les travaux littéraires. Il publia d'abord son poème de *Sireine*, qui n'est que la reproduction en vers assez faibles de l'épisode principal de la *Diane de Montemayor*, et que par conséquent nous ne faisons qu'indiquer. Enfin à quarante ans son esprit, fortifié par des lectures nombreuses, excité par des souvenirs de jeunesse qui souvent se réveillent à cette époque de la vie, adouci et poli par la fréquentation des salons et des cours, rencontra la veine heureuse où l'attendait le plus éclatant succès, et l'*Astrée* parut.

De même que l'*Amadis* représente la fin d'une période sociale, de même l'*Astrée* représente le commencement d'une autre. Nous avons vu que dans l'*Amadis* les extrêmes se touchent. La délicatesse de sentimens la plus exagérée y côtoie la grossièreté la plus licencieuse; une sauvage énergie s'y rencontre mêlée à des raffinemens de mollesse insouciante ou mélancolique. Les aventures y sont chimériques, comme dans les romans du moyen âge, mais avec parti pris et sans naïveté. Les véritables devoirs de l'homme y sont presque toujours sacrifiés à des devoirs de fantaisie et d'apparat, et l'ensemble est essentiellement décousu et désordonné. C'est assez l'image de la haute société française sous les derniers Valois, de cette société à la fois corrompue et ardente, raffinée et brutale, chez laquelle le fanatisme religieux lui-même, si compliqué d'élémens étrangers, bigarré de paganisme dans les goûts, de scepticisme dans les idées et d'épicuréisme dans les mœurs, semble plutôt l'expression violente d'une sorte d'effervescence intellectuelle et physique que le signe d'une salutaire agitation morale.

Avec l'*Astrée*, nous entrons dans une période nouvelle, dans une période où, sous l'habile direction de Henri IV, la France commence à se remettre des sanglantes convulsions du siècle précédent, où se prépare une ère de progrès en tous genres. Les mœurs, en s'adoucissant, s'épurent peu à peu. Les femmes, sorties naguère de la so-

litude des manoirs pour venir respirer l'air empoisonné de la cour sous les Valois, après avoir d'abord subi docilement l'influence de ce milieu corrupteur, commencent à réagir à leur tour contre une brutalité de mœurs et de langage antipathique à l'esprit féminin. Par leur ascendant, elles font pénétrer graduellement dans la littérature des habitudes de décence jusqu'alors inconnues, et dont l'excès même est un témoignage de leur pouvoir. A mesure que l'esprit de sociabilité se développe, il engendre un besoin passionné de conversation qui s'exerce sur tous les sujets et de préférence sur ceux qui semblent les plus accessibles à tout le monde, c'est-à-dire sur le cœur humain, ses passions, ses contrastes, ses problèmes, ses devoirs, ses forces, ses faiblesses. Ce goût des controverses sentimentales et métaphysiques, si répandu dans la première moitié du XVIIe siècle, est un des caractères les plus saillans de l'*Astrée*. Le germe en existait déjà au moyen âge dans les *arrêts des cours d'amour;* mais il se manifeste dans le roman de d'Urfé sous des formes nouvelles, avec des qualités d'invention et d'exposition, avec une finesse ingénieuse, une variété d'aperçus, et parfois une profondeur, une élévation que le moyen âge ne connaissait pas, au moins dans cet ordre d'idées. C'est par-là surtout que d'Urfé captive l'imagination des hommes de son temps.

Cette subtilité délicate et pénétrante, avec laquelle l'auteur de l'*Astrée* analyse, fouille, creuse en tout sens la nature humaine pour en dégager les élémens les plus purs et les plus nobles, sépare profondément son ouvrage de tous les romans qui l'ont précédé. Qu'on joigne à cela un style limpide, élégant, harmonieux, offrant déjà, quinze ans avant la publication des premières lettres de Balzac, quelques-unes des principales qualités de la langue française au XVIIe siècle; un commencement de vérité historique succédant aux anachronismes grossiers de l'*Amadis;* le spectacle des beautés de la nature encadrant pour la première fois le tableau des émotions du cœur humain, et l'on comprendra l'enthousiasme avec lequel fut accueilli cet ouvrage. L'on comprendra également qu'il mérite une assez large place dans notre histoire littéraire, car, en se répandant parmi toutes les classes de lecteurs, il a contribué puissamment à raffiner, à purifier, à élever le goût public, et à préparer ainsi les chefs-d'œuvre qui l'ont suivi et qui l'ont fait oublier.

LOUIS DE LOMÉNIE.

BÉRANGER

POÈTES, ROMANCIERS ET ÉCRIVAINS CONTEMPORAINS. [1]

Dernières Chansons de Béranger, 1834-1851, avec une lettre et une préface de l'auteur; 1 vol. in-8°, Paris, 1857.

Ce n'est pas sans hésitation que nous venons parler de Béranger. Malgré l'opinion de Voltaire, dire la vérité, même sur les morts, n'est pas toujours chose aisée, car les morts n'attendent plus de nous que la stricte équité, et l'équité est ce qui pèse le plus au cœur de l'homme. Demandez-lui de la colère, de l'indignation, de l'enthousiasme, de la pitié, tout ce que vous voudrez enfin, mais non de l'équité. Je ne voudrais pas qu'on pût croire qu'en parlant ainsi j'ai l'intention de faire le procès à la nature humaine; non, car cette absence d'équité est jusqu'à un certain point morale, salutaire à l'âme, et en tout cas elle est une des conditions inévitables, fatales, des combats de l'esprit. Nous n'aimons la vérité qu'à la condition de croire qu'elle est en notre possession; de là un désir irrésistible d'exalter notre pensée partout où nous la rencontrons, et de repousser tout ce qui lui est contraire. L'homme qui reconnaît les vertus

(1) Au moment où toute une école littéraire semble finir et où les idées se transforment, il peut paraître opportun de jeter un coup d'œil définitif sur cette génération et d'essayer de porter un jugement impartial sur bien des hommes qui ont eu un rôle brillant dans la première partie de ce siècle. C'est dans ce dessein que nous voudrions ouvrir ici une galerie où se succéderaient les écrivains ou poètes de notre temps qu'on ne pouvait juger d'une façon complète tant qu'ils ne s'étaient pas révélés tout entiers, et qui apparaissent aujourd'hui avec leur talent, comme aussi avec des faiblesses qui n'ont fait souvent que se développer ou se dévoiler avec l'âge. Équité sans complaisance, tel est le mot que nous voudrions inscrire en tête de cette galerie. (*N. d. D.*)

de son adversaire semble se désarmer volontairement, et celui qui s'avoue ses défauts est déjà à demi vaincu. Cet amour aveugle de la vérité, cette persuasion chimérique, mais noble, que cette mystérieuse et libre souveraine a consenti à se remettre prisonnière entre nos mains, est la raison d'être des partis, l'excuse de leurs emportemens, la justification de leurs excès. Les exagérations de l'esprit de parti sont donc fort naturelles et fort légitimes, et la mort même des adversaires ne les diminue pas toujours. Le mort n'a pas emporté avec lui les doctrines qu'il représentait : son influence lui survit et continue son œuvre; il nous laisse donc en partant les mêmes motifs d'admiration et d'emportement exagéré. Les alliés avec lesquels il a combattu, et qu'il a aidés à triompher, les adversaires qu'il a vaincus ou flétris existent toujours : n'est-ce pas comme s'il était encore vivant? Et celui qui s'attribue les fonctions de juge, si désintéressé qu'on le suppose, n'a-t-il pas plus ou moins pris part aux mêmes combats, n'a-t-il pas partagé les mêmes passions, subi les mêmes mécomptes? S'il est vrai que nous devions aux morts un jugement équitable, combien il nous sera difficile de le leur accorder! Essayons cependant.

Il y a deux hommes dans Béranger : un poète et un homme de parti. L'homme de parti est un personnage très important; il a tenu une grande place dans l'histoire contemporaine. Ce bon homme avisé, au regard fin et obstiné, qui sortait sans carrosse, que nous avons tous rencontré, vêtu à l'antique mode, sur nos promenades et au coin de nos rues, a exercé sur le monde une autre influence que celle qu'exercent et qu'exerceront tant de gens affairés et importuns qui vont et viennent, ennuyant le public du tapage et du clinquant de leurs chétives personnes. Qu'y faire? l'esprit souffle où il veut, et la puissance véritable va loger où il lui plaît, quelquefois même plus mal qu'elle n'était logée dans le petit asile de Béranger. L'esprit qui mène le monde a en effet de fort singulières idées; pour accomplir son œuvre, on croirait qu'il va s'adresser à ceux qui sont ostensiblement riches et puissans, brillans de santé et de force, entourés d'éclat et de renom, ou même honorés pour leurs vertus. Pas du tout, il s'en va choisir quelque moine visionnaire, quelque paralytique toujours prêt à rendre le dernier souffle, quelque libertin entreprenant ou quelque misanthrope excentrique. Cette fois il avait fait choix d'un chansonnier. L'élu de l'esprit a rempli en conscience le rôle dont il était chargé. Ce chansonnier a donc fait beaucoup de choses, très grandes disent les uns, très désastreuses disent les autres. Plus que personne, il a effacé de la mémoire de la France le souvenir de l'antique race de ses rois; plus que personne, il a contribué à chasser du sol national les derniers représentans de la mo-

narchie. Il a déchiré tout ce qui restait de velours au vieux trône, et en a fait des masques pour l'amusement du populaire. Après avoir été un des ouvriers les plus actifs dans la démolition de la vieille monarchie, il a contribué à élever une nouvelle royauté : il a renversé un roi *par la grâce de Dieu* et salué un roi *citoyen*. Là ne s'est pas bornée son œuvre. Il a entretenu dans le peuple le plus redoutable des sentimens français, le sentiment militaire; du commencement à la fin de sa carrière, il a attisé, avivé cette religion toute française, — quelques-uns disent cette superstition, — de la gloire. Il a conservé dans ses chants le souvenir du puissant génie qui s'empara de la France au sortir de la révolution, qui la rendit si grande et la quitta si lasse. Il a fait la légende populaire de Napoléon, et rendu la grandeur de l'empire présente à l'esprit des générations qui ne l'avaient pas connu. Le nom de Béranger reste donc attaché aux plus grands faits de l'histoire contemporaine, que ses chansons commentent, bafouent et glorifient. Il fait, pour ainsi dire, partie intégrante de la popularité de l'empereur Napoléon Ier; il a été le plus irréconciliable ennemi de la monarchie des Bourbons, la révolution de juillet est pour lui comme un triomphe personnel, et comme si ce n'était assez de tant de titres à la célébrité, le parti républicain le considérait comme son patriarche et son pape infaillible.

Voilà quelle place occupait Béranger dans la société générale de son pays et dans l'histoire de son temps. La place qu'il occupait dans la société intellectuelle, politique, lettrée, était plus importante encore, s'il est possible. Une immense considération entourait ce chantre de Frétillon et de Lisette. Ses paroles, quelquefois banales, étaient citées comme les oracles du bon sens; ses opinions, quelquefois terre à terre, étaient acceptées comme l'expression de la sagesse instruite par l'expérience. Il a beaucoup parlé des flatteurs des rois, lui n'a pas eu de flatteurs : il n'a eu que des admirateurs satisfaits d'admirer. C'est le seul homme de notre temps qui n'ait eu aucune occasion d'accuser les envieux, et dont la gloire n'ait semblé lourde à personne. Dans la société française en général, Béranger n'était que l'homme le plus populaire de France; mais dans sa retraite il était une espèce de saint : si ce diable fait ermite ne s'est pas déclaré pape, c'est par une modestie dont il faut lui savoir gré, et s'il n'a pas fait baiser sa mule, ce n'est pas faute de bonne volonté de la part de ceux qui l'approchaient. Il trônait comme une idole au sommet de la littérature contemporaine, et malheur à l'audacieux qui eût osé porter la main sur lui! S'attaquer à Béranger était en effet pure folie, car tous les défauts qu'on peut lui reprocher avaient été depuis longtemps transformées par ses admirateurs en qualités et en vertus. Si on eût dit qu'il lui échappait parfois des

lieux communs, on eût répondu : Langage du bon sens, esprit pratique. Si on eût dit qu'il est quelquefois irrévérencieux à tort, on eût répondu : Ironie socratique. Si on eût dit qu'il est trop souvent obscène, ou, si vous trouvez le mot trop fort, *inconvenant* (on ne saurait employer trop de nuances quand on parle de Béranger), on eût répondu : Gaieté française, et taisez-vous, cafard! Si on eût dit enfin que ses fameuses *odes* et chansons nationales, célèbres à juste titre, et où brillent des beautés de premier ordre, étaient trop souvent essoufflées, asthmatiques, bourrées de chevilles et de vers plats, incolores, prosaïques, on eût crié à tue-tête : A bas le sycophante, et silence au mauvais Français! Défendue par d'aussi invincibles argumens et par une garde aussi vigilante, la gloire de Béranger était vraiment inattaquable; il en a donc joui avec sécurité, quiétude, plénitude. Il a pu la savourer lentement, à son aise, comme une volupté qu'il était sûr de ne voir finir qu'avec lui. Ce n'était pas encore assez cependant : il a fallu que toutes les gloires de ce siècle vinssent baisser leur pavillon devant la sienne; les hommes les plus célèbres de notre temps, Chateaubriand, Lamennais, Lamartine, sont venus humblement en pèlerinage dans la retraite de Béranger pour demander pardon de leur catholicisme passé, expier leurs péchés de royalisme, et réclamer de cette main vénérée la confirmation démocratique. Enfin cet homme meurt chargé de jours: *le Moniteur* annonce à la France la mort du poète national, l'état se convie à ses funérailles; il est conduit à sa dernière demeure entre deux rangées de soldats, et, confessé ou non, lorsque sa dépouille vient recevoir la dernière absolution de l'église, l'orgue salue son entrée par l'air des *Souvenirs du Peuple*. Est-il beaucoup d'hommes, je le demande, même parmi les plus illustres, qui aient laissé

De leur passage un plus grand souvenir?

Ainsi dans Béranger le personnage est très considérable. En est-il de même du poète? La réponse est difficile. Le poète et le personnage ne faisaient qu'un, car c'est le poète qui avait créé le personnage. Il n'est arrivé encore à personne de les séparer l'un de l'autre, et de juger Béranger sur son mérite poétique seul. Quand on pense à Béranger, on pense aux événemens auxquels il a été mêlé, et il apparaît toujours comme poète militant, comme auteur de pamphlets rimés. La flèche siffle, on la suit dans son vol, on regarde le but où elle va frapper, et on ne s'inquiète pas de savoir de quel bois elle est faite. Le coup de fusil part, et la balle tue l'assaillant. — Quel habile tireur! — se dit-on. Il ne vient à l'esprit de personne de se demander si le fusil repoussait, et de quelle qualité était la

poudre. L'importance des événemens, l'animation de la lutte, les ivresses du triomphe, viennent en aide à la muse de Béranger, et attachent à chacun de ses chants une date historique : on ne sépare pas la chanson de l'acte auquel elle a participé. Dans Béranger donc, le personnage public et le poète se confondent, et on ne songe guère à les considérer séparément. La logique populaire, surtout en France, fait d'ailleurs un raisonnement qui paraît sensé, et qui souvent ne l'est guère : elle croit à une proportion entre le talent et les actes d'un homme. Pour avoir joué un aussi grand rôle au moyen de ses chansons, dit cette logique, il faut que l'homme ait reçu à un bien haut degré le don poétique! — C'est ici que la tâche du critique devient délicate, car il est obligé de déclarer, s'il veut porter un jugement impartial, que le génie du poète n'est pas tout à fait en proportion avec le rôle qu'il a joué. Le don poétique, il l'avait reçu, cela est incontestable, mais non pas au même degré que les autres poètes illustres de ce temps. Cent mille personnes ont regardé passer son convoi; mais deux mois avant sa mort, trente personnes accompagnaient au cimetière le pauvre Alfred de Musset, sacré poète par la Muse d'un baiser bien autrement amoureux et ardent que celui que, d'une lèvre légère, elle avait déposé en passant sur le front de Béranger dans une minute de facile complaisance (1). La grâce un peu pâle, la rêverie à fleur d'âme qui animent quelques-unes des chansons de Béranger, ne sauraient soutenir la comparaison avec la tendresse passionnée, la sensibilité nerveuse et l'éloquence douloureuse d'Alfred de Musset. Ce n'est pas non plus par l'imagination que brille Béranger; il est industrieusement inventif, et sa muse, abeille active, butine son miel avec une diligence ingénieuse; mais il n'est pas trop hardi de dire qu'une seule des merveilleuses images de ce grand maître des formes, des couleurs et des sons, qui vit maintenant en exil, écraserait vingt de ces frêles métaphores et de ces aimables fleurs de rhétorique que le bon Béranger est parvenu à faire croître dans son parterre poétique, à la sueur de son front. Parlerai-je de l'élan, de cet essor qui, avant toute autre qualité, constitue le poète, et qui semble lui être si naturel, que les idées d'ailes et de vol sont indissolublement associées à l'idée de poésie? Comment comparer l'essor léger et pénible à la fois de cette

(1) Même parmi ces trente personnes qui suivaient le convoi d'Alfred de Musset, combien y en avait-il qui eussent voulu avouer que la France venait de perdre son plus grand poète? Les jugemens portés sur l'auteur des *Nuits* sont une preuve frappante que les vrais juges en matière poétique sont aussi peu nombreux que les poètes eux-mêmes. Et dans cette Académie dont il fit partie, les jours où l'on célébrera les morts illustres de l'année, on oubliera dédaigneusement le nom de celui qui fit les plus belles, les seules élégies de la littérature française, et qui prêta à la passion un langage inconnu en France avant lui.

muse qui sautille, volette, et ne perd jamais la terre de vue, à l'essor de la muse de Lamartine, lorsque cette reine incontestée des domaines de l'espace nage avec une si puissante indolence et d'un mouvement si majestueux à travers les flots de l'éther? Et maintenant, les deux grands poètes en prose qui s'honoraient de l'amitié du chansonnier avaient-ils reçu des dons inférieurs à Béranger? Hélas! *le Jour des Morts* du chansonnier, *Mirliton, mirlitaine*, fait un bien désagréable contraste avec cet hymne en prose que Lamennais consacre au peuple des morts; ces aimables gaietés de vieillard qui se console de la jeunesse perdue en regardant danser les grisettes paraissent fades à côté des soliloques amers où l'âme du vieux prêtre raconte ses désenchantemens et la solitude glacée où elle vit : « Laissez pleurer ceux qui n'ont pas de printemps! » Et toute sa verve gauloise tant célébrée, ses refrains de bon vivant, sa philosophie du caveau, ses peintures du plaisir, font une triste figure devant l'épicuréisme mélancolique et la corruption savante du chantre de *René*.

Cette disproportion qui existait entre le personnage et le poète, Béranger l'a sentie, je crois, et profondément. Avec son bon sens fin et judicieux, il est impossible qu'il ne se soit pas rendu compte de ses défauts, et qu'il ne se soit pas constitué son propre critique. De plus, il était modeste réellement, et les fumées de l'orgueil n'ont pu obscurcir sa vue, si nette et si perçante, au point de lui faire croire qu'il possédait un génie égal à sa renommée. A plusieurs reprises, dans ses vives préfaces et dans les lambeaux de conversation qui ont été recueillis (1), il exprime la crainte que sa réputation aille en déclinant, et attribue aux circonstances une grande part de son succès. Modestie affectée, diront quelques-uns, nouvelle ruse du bonhomme, manière ingénieuse de provoquer les protestations enthousiastes et de se faire jeter de nouvelles couronnes! Je crois au contraire que les aveux de Béranger étaient sincères, et que les craintes qu'il exprimait l'avaient sérieusement préoccupé. Pourquoi cela ne serait-il pas? Cette inquiétude n'a rien que de très noble, et elle est faite pour ajouter au respect mérité qui s'attache au nom de Béranger. Je ne sais si je m'abuse, mais il me semble que c'est cette connaissance très précise de la disproportion qui existait entre son génie et sa renommée qui a dirigé sa vie depuis le moment où il est devenu un homme illustre, et qui lui a donné cette règle de conduite qu'il a suivie inflexiblement jusqu'à sa mort. Sa vie modeste, sa retraite volontaire, ses refus obstinés des honneurs et des récompenses dus à son talent, ces ménagemens envers l'opinion et

(1) Voyez le livre plein de curieuses révélations sur Béranger qu'a publié récemment M. Savinien Lapointe.

cette tactique qui consistait à se faire le plus possible humble et petit, peuvent très bien s'expliquer ainsi. Les circonstances, habilement aidées par un esprit adroit, lui avaient donné la popularité, et Béranger avait pour cette popularité un amour qu'on lui a reproché, et qui nous semble à nous très légitime; mais il ne s'abusait pas sur les causes de cette faveur, il savait qu'il la devait aux circonstances. Ce que certaines circonstances lui avaient donné, d'autres circonstances pouvaient le lui enlever, s'il les affrontait. Prudemment donc il mit un clou à la roue de la Fortune, et lui défendit de tourner plus longtemps pour lui. Au moment où sa popularité était la plus grande, une nouvelle école poétique s'élevait, dont les succès ne devaient rien aux circonstances. Le mouvement romantique, si audacieux, si irrévérencieux envers les classiques et les célébrités littéraires de la précédente génération, semble avoir effrayé Béranger. Il demande grâce pour les classiques, rime en forme de couplet un plaidoyer en l'honneur de Delille, souhaite bonne chance aux nouveau-venus et prend sa retraite. La renommée que la restauration lui avait donnée pouvait d'autre part s'évanouir avec elle; il eût été singulier de voir la muse de Béranger s'en aller en exil en même temps que le vieux Charles X. C'était donc trop s'exposer que de persister à occuper le public de son nom; Béranger céda à la crainte très naturelle et parfaitement légitime de se survivre à lui-même. Il voulut mourir, et il est mort, grâce à cette clairvoyance, avec toute sa renommée.

Il est donc permis de croire que Béranger ne s'abusait pas sur lui-même. C'est à cette clairvoyance qu'il faut encore attribuer un sentiment qui honore singulièrement l'homme, et auquel le poète a dû ses derniers et peut-être ses plus vrais succès. Nous l'avons dit, Béranger était modeste; il n'avait pas pour le public ce mépris affecté et cette arrogance byronienne que de notre temps se sont permis et se permettent tant de gens. Le public lui avait donné la renommée, Béranger en fut reconnaissant. Il crut que cette faveur lui imposait des devoirs envers le public. Aussi, à chaque pas de sa carrière, nouvel essai, nouvelle tentative. On l'avait félicité de sa bonne humeur : il essaie, pour employer son expression, d'attendrir les sons de son luth joyeux. On le surnomme, à tort ou à raison, l'Horace français : il prend au sérieux l'éloge et s'applique à le mériter par des chants où il exprime une philosophie indulgente et un bienveillant optimisme. On lui dit qu'il s'est élevé jusqu'à l'ode : alors il fait effort pour atteindre ces hauteurs où vivent les sentimens héroïques, et il rencontre l'inspiration des *Souvenirs du Peuple* et du *Chant du Cosaque*. Et lorsque sa gloire est consacrée, il ne s'arrête pas davantage; il ne la croit pas encore assez méritée. Il

cherche encore, il observe les directions de l'opinion publique, épie l'éclosion de nouveaux sentimens, et trouve cette fois quelques-uns des plus beaux chants de la littérature française, *Jeanne la Rousse, les Bohémiens, le Vieux Vagabond, le Juif errant*. Parti de la simple chanson grivoise et parisienne, il a passé tout près de l'ode, et a rencontré la ballade au terme de son voyage poétique. Il a débuté par la poésie artificielle des civilisations corrompues et factices, et il a fini par trouver la poésie de la nature. Ce grand succès, je le répète, il le doit à sa reconnaissance pour le public et à la croyance qu'il devait mériter sa renommée. Un pareil sentiment rachète bien des fautes contre le goût et même contre la morale, et il suffit à lui seul à justifier le respect dont la personne de Béranger était depuis longtemps entourée.

Les qualités poétiques que Béranger a montrées dans ses chansons sont très diverses et très opposées les unes aux autre. Il n'est pas trop téméraire d'avancer qu'il n'y a pas d'unité dans ce talent. Ses qualités ne s'enchaînent pas, ne se soutiennent pas, ne correspondent pas entre elles : c'est qu'en effet beaucoup ne lui étaient pas naturelles; il les avait acquises à force de persévérance, de soin, de volonté et de ruse. L'art chez lui domine beaucoup la nature. Quels dons la nature lui avait-elle faits, et quelle était cette muse avant les conquêtes de l'étude et du travail? Essayons de nous la représenter; Béranger aimait les allégories, imitons-le. Il a dit plusieurs fois que lorsqu'il naquit chez le tailleur son grand-père, une fée fut surprise auprès de son berceau. La fée y était-elle? Oui, mais ce n'était pas la fée éblouissante qui fait rêver Oberon; c'était une fée de la famille de celles qui accompagnent Puck dans ses expéditions espiègles, et qui l'aident à embrouiller les crins des chevaux et à faire aigrir le beurre dans les barattes. Seulement cette fée était une citadine et avait été la compagne d'un Puck citadin. Elle apprit au poète toutes les espiègleries qui lui étaient familières, comment on éclaboussait un équipage armorié, comment on réveillait en sursaut les sacristains en sonnant les cloches à une heure intempestive, et comment on faisait grommeler les rois en jetant de petits cailloux aux vitres de leurs palais. Voilà la fée qui servit de marraine à Béranger! Sur son berceau, elle déposa comme cadeaux de baptême, non la lyre d'Apollon, non la guitare chère aux amans, non la flûte pastorale, mais un sifflet d'ivoire très aigu, une petite trompette et un tambour. Les anciens se figuraient la Muse sous la forme d'un oiseau, *musa ales*. La muse de Béranger ne fut pas un de ces oiseaux au plumage splendide ou à la voix retentissante, faits pour habiter la grande nature et les forêts sonores; ce fut à l'origine un pauvre petit moineau parisien, familier, effronté, libertin, ayant

pour toute nature les jardins des faubourgs, faisant l'amour sur les gouttières des toits, et chantant cependant, avec son petit filet de voix perçante et railleuse, tout aussi bien qu'un autre oiseau le plaisir facile, le beau soleil, le printemps et la liberté.

Béranger, a-t-on dit, est un Français : oui, sans doute; mais lorsqu'on dit d'un poète ou d'un écrivain qu'il est Français, il faut se hâter de demander de quelle province. Béranger est un pur Parisien; il a toutes les qualités et tous les défauts de cette population, une des plus vives et des moins poétiques qui existent. L'esprit essentiellement frondeur de la population parisienne a trouvé en lui son plus fidèle interprète; Béranger fut toute sa vie un merveilleux écho d'opposition. Les paysages qui lui sont familiers sont les paysages parisiens: il n'a guère vu la nature qu'aux Tuileries, aux Champs-Élysées et à l'ancien bois de Boulogne, cher aux rendez-vous illégitimes. Il reproduit avec une exactitude de daguerréotype cette nature artificielle, à la fois pompeuse et grêle. De même, pour le peuple, Béranger ne l'a guère connu que dans les faubourgs parisiens, dans les guinguettes de la banlieue et sur l'esplanade des Invalides. Les sentimens et les mœurs des populations rustiques lui sont à peu près inconnus. Il n'a vu que le peuple vêtu de la blouse ou de l'uniforme, le monde des artisans et des soldats. Il doit, je le sais, quelques-uns de ses plus beaux succès à la peinture des souffrances du peuple des campagnes et à l'expression des sentimens populaires généraux, sans acception de costume, et je dirais volontiers de caste; mais ce n'est que fort tard qu'il s'est avisé de donner droit de cité au peuple entier dans ses chansons (1). C'est surtout dans le premier recueil de Béranger, avant les préoccupations politiques, avant la renommée, avant les nécessités qui le forcèrent d'élargir le cadre de la chanson, avant les devoirs imposés par le succès, qu'on peut saisir cet esprit exclusivement parisien.

Ce premier recueil me frappe beaucoup; le ton n'en est pas très élevé, mais tout y est naturel et franc. Plus tard, le poète visera plus haut, il rencontrera de plus nobles inspirations, il n'en rencontrera jamais de plus parfaites. L'auteur, on le sent, ne s'essouffle pas à poursuivre une muse qui le fuit; il est maître absolu des sentimens et des types qu'il chante. Ce sont des sentimens peu relevés et des types peu distingués : les sentimens se composent d'un épicuréisme grivois et à fleur de peau, d'une absence complète de sens moral d'une impiété plus insouciante qu'agressive; mais tout cela

(1) Et même alors il lui resta toujours quelque chose du Parisien. Ainsi, dans l'admirable chanson des *Bohémiens*, il y a une foule de traits qui appartiennent beaucoup plutôt au peuple des vagabonds parisiens qu'à la singulière population qu'il a voulu chanter.

est exprimé gaiement et lestement. Les types sont de gais coquins, mais ils sont dessinés d'un crayon net, rapide et fin. Ce monde de la bohème parisienne est assez peu intéressant, mais l'auteur s'est donné la peine de l'observer, et il l'a reproduit avec exactitude et malice. Si la morale n'y trouve pas son compte, l'art n'a rien à réclamer, car ces chansons sont la perfection même. Voyez-vous défiler tous ces drôles interlopes, toutes ces bonnes filles au cœur banal? Voici le mari trompé, et qui, ma foi, s'il le savait, ne serait pas fâché de l'être, tant il trouve d'agrément dans la société de l'amant de sa femme! Voici Roger Bontemps, décent Diogène, que n'ont jamais tourmenté les profondes tristesses, et qui, n'ayant jamais eu rien à regretter, se trouve heureux de n'avoir rien à espérer. Voici le petit homme gris, dont la femme fait bouillir le pot au feu, et qui raille les railleurs en leur disant : *Ma foi, moi, je m'en..., ma foi, moi, je m'en ris!* Voici Camille la bonne fille, qui, craignant de s'entortiller dans ses jupons, trouve plus simple de les mettre bas, et Mme Grégoire, dont le cabaret est toujours plein de chansons, et Frétillon, qui tend ses lacs à sa fenêtre, et l'ami Robin, actif courtier de Cythère. Tous ces personnages cabriolent et au refrain de la chanson du poète vont gaiement au diable :

> Tant que l'on pourra, larirette,
> On se damnera, larira.

Qu'ils soient sans crainte, ils sont en bon chemin, et leurs souhaits seront exaucés; mais en attendant ils vivent, chantent et sautillent : le poète les a doués de l'étincelle vitale.

Cette muse parisienne est celle qui est naturelle à Béranger. Elle est bien née avec lui, elle s'est éveillée avec lui; elle l'a accompagné fidèlement jusqu'au dernier jour, même alors qu'il la délaissait pour courir après d'autres muses. Celle-là, il n'a pas eu besoin de la dompter; elle s'est donnée comme Lisette, et elle s'est donnée tout entière. Béranger a connu tout son cœur, il l'a connu dans ses heures de sensibilité comme dans ses heures de folie, car cette muse ne prend pas toujours plaisir à tracer d'une main insouciante des croquis malicieux, ou à chanter après souper des refrains grivois; elle a des jours de tristesse et de douce mélancolie, des jours où le poète voit briller des larmes dans ses yeux. Ces jours-là, elle retourne lentement la tête, et suit dans le lointain la jeunesse qui s'enfuit, ou se met à la fenêtre et regarde passer la foule des sots heureux, ou contemple avec un sourire triste et doux le vieil habit des anciens rendez-vous. Alors elle se console en chantant de sa petite voix claire, sonore, comme celle du pinson, et se montre reconnaissante pour le dieu qui, en compensation de ses disgrâces, lui accorda

le don du chant. Elle trouve des accens d'une douceur sympathique qui pincent finement quelque délicate fibre du cœur :

Jeté sur cette boule
Laid, chétif et souffrant,
Étouffé dans la foule,
Faute d'être assez grand,
Une plainte touchante
De ma bouche sortit :
Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit!

Cette mélancolie légère inspire toujours bien Béranger. Les larmes n'apparaissent qu'un instant, et s'arrêtent au bord des paupières; mais avant qu'elles soient essuyées, elles ont eu le temps d'être traversées par la lumière, et elles en reflètent les couleurs. On a souvent comparé Béranger à Horace : c'est sans doute parce que l'un et l'autre n'ont jamais exprimé que des sentimens modérés; mais ces sentimens ne sont pas chez les deux poètes de la même famille. Horace a chanté l'*aurea mediocritas;* mais tous les plaisirs qu'il a célébrés ne peuvent se comprendre sans les doux loisirs, la sécurité, les villas paisibles, le falerne et les coupes d'or, en un mot sans cette chose que Voltaire déclare si nécessaire, — le superflu. Béranger est au contraire le poète de la médiocrité *non dorée*. Il est par excellence le poète de la jeunesse pauvre et même nécessiteuse; il en a exprimé toutes les légères tristesses et tous les désirs; c'est là une des causes de sa grande popularité. Ses chansons les plus jolies s'adressent à un public immense et incessamment renouvelé. *Ma Vocation, Mon vieil Habit, le Grenier, Maudit Printemps*, renferment le peu qu'il y a de poésie dans l'existence du pauvre employé, de l'étudiant sans fortune, du jeune homme sans ressources qui use sa journée à tourner la roue du travail. Tout ce qu'ils ont senti et vu est là : le grenier où ils ont niché exempts d'envie, — car il faut avoir du loisir pour envier, et ce public est l'esclave du temps, — le vieil habit trop longtemps brossé qui connut des jours mêlés de plus de pluie que de soleil, et le plaisir saisi au passage, et les amours de rencontre interrompus par le printemps. Tous ces chants gaiement attendris, tendrement sensuels, sont en outre irréprochables au point de vue de la morale. Ils ne contiennent aucun alliage de sentimens bas et méchans, nulle envie coupable, nulle lâche convoitise, nulle récrimination déclamatoire contre les riches et les heureux. Combien ces jolis chants ont-ils réjoui de cœurs attristés et réchauffé de pauvres foyers solitaires! Il ne faut pas s'étonner de la grande popularité de Béranger, car chaque variété de ses chansons s'adresse à un public immense. Les chants politiques

ont été répétés par la France entière, les chants militaires ont fait retentir toutes les casernes et tous les ateliers, et depuis vingt-cinq ans toute la jeune population des greniers parisiens, loin de redouter la pluie et le froid, a réclamé avec le poète le retour de l'hiver :

C'est l'hiver que mon cœur implore :
Ah! je voudrais qu'on entendît
Tinter sur la vitre sonore
Le grésil léger qui bondit.
Que me fait tout ton vieil empire,
Tes fleurs, tes zéphyrs, tes longs jours?
Je ne la verrai plus sourire.
Maudit printemps, reviendras-tu toujours?

Béranger est aussi très parisien, mais beaucoup plus répréhensible, dans la manière dont il chante les sentimens amoureux. Là encore il s'adresse à un public très nombreux, mais cette fois il flatte les instincts vulgaires de son public. Cependant, sans vouloir venger la morale, examinons au point de vue de l'art cette partie de son recueil. C'est la plus faible à notre avis. Béranger aimait trop la chanson libertine, ou, pour être précis, *polissonne*. L'expression n'est pas trop forte, car elle est de Béranger lui-même :

Mais des sujets *polissons*
Le ton m'affriole.

Ces chansons ont-elles chez lui les qualités qui, en même temps qu'elles sont en quelque sorte l'excuse du poète, sont nécessaires pour donner à de tels sujets droit de cité dans le royaume de l'art? Non, car elles n'ont pas de tempérament et ne réveillent jamais l'idée de beauté. La fougue sensuelle leur manque, elles n'expriment ni ardeurs, ni désirs, et semblent faites pour être chantées par un vieux célibataire. Leur libertinage se compose d'allusions, de calembours grivois et de sous-entendus indécens, enfilés à la suite les uns des autres comme les grains d'un chapelet composé de figures obscènes. Tout cela est déshabillé et non pas nu, cynique et non pas sensuel. Du reste, ce n'est pas seulement dans les chansons libertines que ce défaut de tempérament se laisse apercevoir. La gaieté tant célébrée de Béranger est souvent très froide et manque d'entrain : on n'y sent pas la joie de vivre, ce tapage de l'homme en bonne santé qui éclate dans les chansons de Désaugiers, et cette extravagance de bonne humeur qui distingue quelques-unes des chansons du bon Panard. Les chansons bachiques de Béranger semblent l'œuvre d'un homme qui joue un rôle qui ne lui convient pas, l'œuvre d'un tartufe d'intempérance, qui se connaît moins en gastronomie qu'il ne le prétend, et dont l'estomac doit refuser de se prêter aux exploits de la goinfrerie. S'il est un poète badin que le

dieu Momus n'ait pas visité, c'est à coup sûr Béranger. Jamais il ne s'est endormi au charivari de ses tambourins, jamais il n'a connu cet oubli brutal de toute chose qui caractérisait chez nos pères les disciples de cette crapuleuse divinité. Quelques-unes des chansons prétendues gaies de Béranger me paraissent lugubres; je ne connais rien qui laisse l'imagination plus froide et plus attristée que son *Jour des Morts*, son *Gai, gai, De Profundis*, que les galanteries de son croquemort et de sa bouquetière. Béranger n'est gai que lorsqu'il est méchant et sous l'empire d'une préoccupation sérieuse : la gaieté d'abandon, de tempérament, lui a été refusée.

Revenons aux chansons libertines : le tempérament est l'excuse du libertinage, et il est absent des chansons libertines de Béranger; elles ont aussi un autre défaut. On a beaucoup parlé d'Horace et des poètes érotiques anciens à propos de Béranger, on l'a comparé aux Grecs et aux Latins, et le bonhomme avait fini par prendre au sérieux cette comparaison. Il se figurait avoir vécu dans Athènes :

Oui, je fus Grec, Pythagore a raison.

Pythagore avait tort. Jamais le bon Béranger n'a troublé la moindre abeille sur le mont Hymette; Lutèce, et non Athènes, était sa véritable mère. Béranger n'avait à aucun degré l'exaltation voluptueuse qui anime les poésies sensuelles des anciens, et que, chez les modernes, les poètes de la pléiade, pour ne pas sortir de France, surent si bien extraire de la littérature antique et exprimer si savamment. Les chansons érotiques de Béranger n'éveillent jamais un sentiment de beauté et n'inspirent jamais un sentiment de volupté. Or ces deux sentimens sont aussi nécessaires dans la poésie que dans la vie réelle : un amour qui, dans la vie réelle, ne peut se concilier avec l'idée de jeunesse et de beauté excite toujours un mouvement de surprise, et souvent provoque le rire. On a beau l'expliquer par mille raisons honorables, il paraîtra toujours contraire à la nature. L'amour qui n'est pas conciliable avec l'idée de beauté est repoussant; la sensualité qui n'est pas accompagnée de la grâce a perdu son excuse. Les lois de l'art sont en cela parfaitement conformes aux lois de la nature; l'art, de même que la nature, veut que l'idée de plaisir soit associée à l'idée de beauté et de jeunesse, afin que de cette union charmante sorte ce sentiment exquis qu'on appelle la volupté. Si ce charme est absent, adieu la poésie érotique! Or il est presque toujours absent des chansons de Béranger, qui semble n'avoir jamais connu l'amour sensuel, lequel est aussi loin du libertinage que de l'amour véritable. Lisette lui a servi d'amusement, jamais de plaisir : il y a entre ces deux choses une très notable différence. Et qu'on ne me dise pas que ces chants lestes et légers convenaient mieux à Lisette, et qu'ils étaient plus en harmonie avec les

sentimens qu'elle pouvait inspirer. Tant pis pour Lisette alors, mais tant pis aussi pour le poète. En prenant un ton libertin et grivois, Béranger a bien pu se rapprocher de la vérité parisienne, mais à coup sûr il s'est éloigné de la vérité poétique.

Il y a cependant à faire plus d'une exception. Béranger n'a jamais chanté et, je crois bien, n'a jamais connu cet extrême degré de l'amour qu'on nomme la passion; mais il a exprimé une variété de l'amour sérieux très noble, très digne, très élevée. La célèbre chanson de *la Bonne Vieille* et quelques strophes admirables intitulées *le Temps* sont l'expression la plus pure de cette variété du sentiment érotique. C'est un amour sans orages et sans flammes, paisible et délicat comme une lumière d'automne; je dirais volontiers que c'est le coucher de soleil de l'amour. Il s'exprime avec une émotion attendrie et reconnaissante: il n'a aucune arrière-pensée de regret, et la sécurité, en bannissant l'espérance et la crainte, déroule devant lui une longue série de jours remplis de la douce monotonie du bonheur. L'amour sérieux chez Béranger confine à l'amitié, et se confond même parfois avec elle: mais n'importe, ce mélange est beau et nous a valu quelques accens délicieux, *le Temps*, par exemple, qui est le *Lac* de cet amour-amitié, car Béranger, comme tout poète, a fait son *Lac;* il a rencontré un jour où il s'est plaint de la fuite rapide des années. C'est une belle chanson d'un ton élevé, très lyrique, et qui mêle à l'idée d'un amour sincère l'idée sérieuse de l'éternité. Mais la pièce où cette affection est résumée dans toute sa douceur intime est la chanson de *la Bonne Vieille*. On lui a comparé un sonnet célèbre de Ronsard, et on l'a mise au-dessous, avec injustice selon nous. Les deux pièces expriment bien la même idée, mais non pas le même sentiment. Le sonnet de Ronsard exprime un sentiment de fierté un peu brutale et une invitation toute païenne à cueillir les roses qui, une fois effeuillées, ne refleuriront plus: la chanson de Béranger exprime un sentiment de pieuse reconnaissance et un espoir que cet amour, qui dans ce monde ne fut pas éphémère, aura pour récompense l'immortalité. Inférieure comme facture au sonnet de Ronsard, la poésie de cette jolie pièce consiste dans l'accent plutôt que dans la forme : c'est un écho, c'est un adieu, c'est un souvenir; on dirait le discours d'une âme qui a déjà quitté ce monde à un ami qui habite encore la terre. Tant qu'il y aura des cœurs sensibles à certaines harmonies, ils tressailleront en lisant ces vers où le poète imagine les amoureux qui ne sont pas encore rêvant au coin du feu et devant l'image des amoureux qui ne sont plus :

Lorsque les yeux chercheront sous vos rides
Ces traits charmans qui m'auront inspiré,
De doux récits les jeunes gens avides

Diront : Quel fut cet ami tant pleuré?

. . . . . .

Ah! dites bien qu'amoureux et sensible,
D'un luth joyeux il attendrit les sons,
Et, bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons (1).

Cet amour-amitié est, avec les joies de la médiocrité *non dorée*, le seul sentiment vraiment pur et élevé que Béranger ait chanté en dehors du sentiment patriotique et populaire. Il n'a jamais soupçonné les sentimens de la famille, non-seulement parce qu'il ne les a pas connus, mais parce que sa nature parisienne se refusait à les comprendre. Tous les maris lui semblent dignes de compassion, toutes les femmes lui paraissent occupées à tromper, et toutes les filles disposées à chercher aventure. Je n'appuierai pas sur ce sujet; mais je ne puis passer sous silence qu'il y a un très grand sentiment, le plus beau peut-être de l'âme humaine, qui est absolument étranger à Béranger, celui de l'innocence et de la pudeur : jamais il ne songe à le respecter, et, ce qui est grave, c'est qu'il ne l'attaque pas de parti pris, mais tout ensemble par instinct et par ignorance. Chaque fois qu'il le rencontre sur son chemin, il l'outrage à son insu et presque sans penser à mal. Il croit être plaisant, il est obscène; il croit badiner, il devient indécent. Il ne peut voir une jeune fille sans que les idées les plus déplaisantes lui viennent aussitôt à la pensée (2). Il ne peut assister à un mariage sans faire les hypothèses les plus désagréables. Il chante au mariage de son ami Wilhelm, et il prophétise aux époux leur bonheur futur dans des termes au moins singuliers. On lui présente une petite fille de douze ans, il lui adresse des vers où il trouve moyen de lui faire de fort étranges complimens et de lui donner des conseils non moins étranges. Un père se plaint de n'avoir que des filles, Béranger le console en philanthrope épicurien, et l'engage à continuer comme il a commencé pour le plaisir des générations futures. Il est inutile d'insister davantage sur ce défaut, qui est trop évident chez lui, et que rien cette fois ne saurait racheter.

Avec son mélange de qualités et de défauts, cette muse avait tout ce qu'il faut pour être aisément populaire et pour être un écho des

(1) Pour en finir avec l'expression des sentimens amoureux chez Béranger, je dois faire encore une exception pour deux pièces intitulées *la Bacchante* et *la Cantharide*. Ce sont, à mon avis, les seules qui possèdent cette qualité du *tempérament* dont j'ai dû accuser l'absence chez Béranger. Malheureusement, dans *la Bacchante*, le style est détestable et empêche d'apercevoir le mouvement de la pièce, qui exprime bien la fureur orgiaque et l'empressement bestial. Je n'ai pas à faire le même reproche à l'autre pièce; *la Cantharide* est de tout point une belle chose. Le sujet est traité avec austérité et sans ombre de libertinage. Les plaintes de cette femme brûlée des ardeurs de la nature sont exprimées avec une éloquence amère et une passion contenue vraiment saisissantes.

(2) Voyez dans les *Dernières Chansons* la pièce déplaisante intitulée *la Jeune Fille*.

foules, car, remarquons-le bien, à une ou deux exceptions près, Béranger ne reproduit guère que les passions des foules. Béranger exprime rarement des sentimens exclusivement individuels, et quand il le fait par hasard, ses sentimens individuels se trouvent encore en parfaite harmonie avec les instincts des multitudes. Quand il chante *le Dieu des bonnes gens*, il est sûr d'obtenir les suffrages de tous les voltairiens bons vivans, si nombreux sous la restauration; quand il chante *Mon vieil habit* ou *Maudit printemps*, il trouve naturellement un écho dans tous les greniers parisiens; s'il entonne la *Gaudriole*, il fait retentir toutes les guinguettes de la capitale et de la banlieue. Béranger n'a jamais plus d'élévation que les auditeurs auxquels il s'adresse dans telle ou telle de ses chansons; il est le moins lyrique des poètes lyriques. Comprend-on maintenant comment cette muse toute parisienne, mais qui ne s'élève jamais au-dessus du niveau des foules, pourra, les circonstances aidant, se faire entendre de toute la France et devenir muse nationale! Et les circonstances aideront. Au moment où la nation, épuisée de luttes et misérable par trop de gloire, regardait venir en frémissant une seconde invasion, un petit coup de sifflet partit, un véritable coup de sifflet parisien, aigu, strident, plus terrible aux victorieux et aux puissans, plus menaçant pour *nos amis les ennemis* que l'éloquence la plus enflammée et que les violences de la plus redoutable colère. Ce coup de sifflet populaire fut comme le signal de la guerre sans trêve ni merci qui devait emporter la monarchie deux fois restaurée. Cette première chanson politique, *l'Opinion de ces Demoiselles*, où Béranger identifie brutalement les sentimens des amis de la légitimité avec les convoitises de la portion la plus dépravée de la vermine sociale, contient en germe toute l'opposition de Béranger sous la restauration. Vue à la distance où nous sommes aujourd'hui de cette époque, l'opposition de Béranger nous apparaît non-seulement acharnée, mais meurtrière. Elle a un caractère cruel et sanglant, qui ne se dément pas une seule fois durant quinze années, depuis cette chanson datée des cent-jours (1815) jusqu'à cette autre datée de la Force un an avant la révolution de juillet :

Dans mon vieux carquois où font brèche
Les coups de vos juges maudits,
Il me reste encore une flèche,
J'écris dessus pour Charles dix.
Malgré ce mur qui me désole,
Malgré ces barreaux si serrés,
L'arc est tendu, la flèche vole :
Mon bon roi, vous me la paierez.

Béranger était par nature non pas un homme de parti, mais un homme d'opposition. L'opposition était sa force, il y tenait comme

on tient aux armes qui vous ont rendu victorieux, il l'aimait comme un sauvage aime son arc, ou, si vous trouvez la comparaison trop peu noble, comme Achille aimait sa lance et son bouclier. Sous tous les régimes, il eût, je le crois, suivi l'opposition, et s'il ne l'eût pas suivie, il l'eût au moins ménagée. Cependant cet amour de l'opposition sous d'autres régimes eût été un jeu plus ou moins agressif, ou un moyen de conserver une popularité qui lui était chère; il n'eût pas franchi certaines limites, car Béranger était très habile à se modérer quand il le fallait, et il aurait pu se vanter, comme O'Connell, de passer aussi près que possible de n'importe quelle constitution sans lui faire le moindre accroc. Voyez les quelques chansons politiques écrites après 1830, elles ont juste le ton nécessaire pour lui conserver son rôle d'opposant sans le rendre agressif envers le pouvoir qu'il a contribué à fonder; mais l'opposition de Béranger sous la restauration a un caractère distinct et très marqué, que des instincts frondeurs ne suffisent pas à expliquer. Béranger haïssait la restauration d'une haine implacable, d'une haine affamée de vengeance, et qu'on ne saurait comparer qu'au fameux lion de l'Écriture, *quærens quem devoret*. De tous les ennemis de la restauration, il m'apparaît comme le plus sérieux, en ce sens qu'il est le seul irréconciliable. Les autres ennemis apaiseront leurs colères ou modéreront leurs violences, lorsqu'ils verront une perspective de succès, ou qu'ils auront obtenu un triomphe partiel; mais lui, aucune concession ne l'apaisera, aucun compromis ne le trouvera indulgent, et tous les ministères Martignac le laisseront aussi mécontent que devant. Il serait même désolé que la restauration s'arrêtât dans sa voie rétrograde. Dieu me conserve mon Metternich! disait Louis Boerne après 1830; Dieu me conserve mon Villèle ou mon Polignac! a dû se dire plus d'une fois Béranger sous la restauration.

C'est surtout dans les chansons satiriques, dans les chansons d'opposition directe, faites à mesure que les événemens se succèdent, que cette haine apparaît avec toute son énergie. Ce ne sont nullement des chansons de *fronde*, des chansons d'opposition à l'ancienne manière française; ici la gaieté est sinistre, l'enjouement terrible, et les refrains valent des coups de feu. Ce ne sont pas des personnes nominativement désignées qui sont attaquées, ce ne sont pas des abus qui sont persiflés, ce sont des classes entières et une hiérarchie sociale au complet. Cette guerre obstinée est servie par des armes redoutables. Ces refrains se chantent d'eux-mêmes, on dirait une poudre douée de la propriété de s'enflammer toute seule. Quand on voit partir ces légères flammes incendiaires, on a je ne sais quelle envie de crier au feu ou d'y courir pour son propre compte. Pour mieux expliquer ma pensée, je désignerai les refrains des *Révérends Pères*, des *Missionnaires* et des *Capucins* comme

ayant au plus haut degré ces dangereuses qualités de combustion spontanée et de vitesse incalculable. Ils sont faits pour se répandre avec la vélocité de la lumière et du fluide électrique. Il y a des épidémies qui sont contagieuses et d'autres qui ne se communiquent pas. Il en est de même des courans d'opinion et des divers genres d'opposition. Il y a des courans d'opinion qui s'arrêtent à certaines classes; il y a des genres d'opposition qui n'attaquent que les individus, qui gagnent un à un leurs adhérens. Les refrains de Béranger sont contagieux, ils appartiennent à l'espèce d'opposition la plus maligne. Faites pour se répandre en un instant, ces chansons ont aussi tout ce qu'il faut pour exciter à la haine et au mépris des adversaires qu'elles attaquent. Dans ses chansons politiques, Béranger a employé le procédé contraire à celui qu'il emploie dans ses chansons libertines. Là il ne procède plus par allusion, il va droit au fait et nomme les choses crûment par leur nom. Il emploie le mode d'injure propre au peuple, l'injure brutale, directe, meurtrière comme le caillou lancé à bout portant, par exemple *Paillasse, le Ventru, la Marquise de Prétintaille,*

J'ai vengé sur ce possédé
Charette, Cobourg et Condé;

ou bien encore il parodie (autre procédé d'injure familier au peuple) le langage, les manières et les habitudes de ses ennemis, comme dans *le Marquis de Carabas, les Chantres de paroisse.* Il déshonore ses adversaires dans leur langue même, l'église avec ses prières et ses *oremus,* l'émigration avec ses propres jactances. Une verve comique, très maîtresse d'elle-même, très précise dans sa violence, habile à s'arrêter à propos et à ne pas dépasser le but, anime enfin toutes ces petites compositions, et leur prête quelque chose de dramatique. Tel me paraît Béranger dans la chanson politique; c'est une sorte de Tyrtée bouffon, animé d'une haine irréconciliable, mais un Tyrtée qui ne s'abandonne pas à sa colère et qui calcule ses vengeances.

Béranger a attaqué la restauration de deux manières, par le ridicule et par le sentiment national. Il a voulu que les instincts élevés participassent au combat et à la victoire. Avant de chercher comment il a compris le sentiment national, disons un mot de la valeur littéraire de ces fâcheux chants qu'on accepte généralement comme les plus beaux de Béranger, et qu'on a pompeusement qualifiées du titre d'odes. A notre avis, ses chants élevés n'ont pas la valeur de ses chansons satiriques. Béranger est beaucoup moins à son aise dans le sublime que dans le bouffon; il n'est parfait que dans le genre trivial. Il m'est impossible de comprendre certains de ces chants tant admirés; pour un beau vers attrapé à force d'efforts,

que de chutes, que de chevilles, que de boursoufflures et de métaphores traînées dans tous les hymnes républicains et dans tous les corps-de-garde de l'empire! Ce ne sont que tyrans et esclaves, fers brisés, chars de victoire, nobles drapeaux. En général, ces chants existent surtout par le refrain, qui est sonore, bien trouvé, et en qui vient se condenser la pensée assez faiblement exprimée dans la strophe; le refrain dans Béranger est, si j'osais m'exprimer ainsi, grossi de la strophe entière. Le sentiment de ces chansons est ordinairement beau, mais il est déparé par le style, qui n'est pas toujours net, quoi qu'on en dise, et qui est parfois pénible. Avec Béranger, il faut trop souvent aujourd'hui séparer le sentiment de son enveloppe. Une des plus parfaites de ces chansons patriotiques, *l'Orage,* nous servira d'exemple.

Vos pères ont eu bien des peines,
Comme eux ne soyez point trahis;
D'une main ils brisaient leurs chaînes,
De l'autre ils vengeaient leur pays.
De leur char de victoire
Tombés sans déshonneur,
Ils vous lèguent la gloire;
Ce fut tout leur bonheur.

Certes il y a dans cette strophe une certaine grandeur; le mouvement en est beau; y a-t-il pourtant trop d'audace à dire que ce style a vieilli?

Mais c'est le sentiment seul que voyaient nos pères dans ces chants, qui n'ont pas été populaires à l'origine pour leur mérite littéraire. Ceux qui les chantaient voyaient dans ces mauvaises expressions de très grands souvenirs; dans ces *chaînes brisées,* ils voyaient les triomphes de 89, et dans ce *char de victoire,* dont ils étaient tombés sans déshonneur, la défaite de Waterloo. Peu leur importait donc le style, avec lequel d'ailleurs ils étaient familiers, et puis cette emphase semblait naturelle en un pareil sujet. Les strophes du poète avaient beau se gonfler, elles étaient encore loin d'atteindre à la grandeur des événemens qu'elles voulaient célébrer. Ces chansons sont restées célèbres, parce qu'elles furent vraiment nationales. Il y eut un jour, une heure en effet, où elles donnèrent une voix au sentiment public, ou mieux à la douleur publique. L'esprit français, qui est si élastique, est sujet à des accès de découragement extrême. Après la double invasion, il y eut en France un moment de morne abattement. La nation courba la tête, et crut une minute que son rôle était fini, et qu'elle n'avait plus rien à faire dans ce monde. En dépit des bienfaits de la paix qu'on lui rendait, en dépit des libertés politiques qu'on lui promettait, elle se sentit vaincue. Ce découragement était-il insensé? Je ne sais, mais la restauration

se chargea bientôt de démontrer à la France que son instinct ne l'avait pas trompé. La restauration ne négligea rien pour persuader à la France qu'il y avait en effet dans la nation des vainqueurs et des vaincus. Or les vaincus étaient très nombreux, ils composaient la France entière; les vaincus, c'étaient les classes émancipées par la révolution et les débris des armées qui avaient suivi, pendant vingt ans, en tout pays, la fortune de la France. C'est cette minute de découragement que marquent les chants de Béranger. Au milieu d'un silence profond, où l'on n'entendait encore que les cris des victimes de la défaite et les menaces des vainqueurs, cette voix s'éleva, et la France prêta l'oreille. On a dit souvent que Béranger avait consolé la France de l'invasion; l'expression n'est pas trop forte. Oui, ces chants furent alors une consolation et même une espérance; ils apaisèrent les douleurs et les regrets, ils réveillèrent les courages. Aussi ces chants méritent-ils, quelle qu'en soit la valeur littéraire, d'être appelés patriotiques, et ils resteront attachés au souvenir de l'invasion comme un poétique commentaire des émotions qui traversèrent alors le cœur de la France.

Ces sentimens, auxquels Béranger donna une voix, furent donc ceux de la France entière, sans acception de classes et de partis; mais le poète réveilla bien d'autres échos, et contre la restauration il souleva les plus redoutables souvenirs. Quoi qu'ils puissent penser des opinions de Béranger, ses plus obstinés défenseurs ne nieront pas que s'il combattit les Bourbons, ce fut beaucoup plus au nom de l'honneur national qu'au nom de la liberté, avec le souvenir de l'empereur qu'avec le souvenir de la république. On a demandé plusieurs fois, et récemment encore, si Béranger avait appartenu à un parti; on a dit qu'il tenait surtout à la révolution, et que les formes de gouvernement qu'elle pouvait revêtir étaient pour lui d'une importance secondaire. Je crois en effet qu'il pensait ainsi; mais beaucoup pensent comme lui, qui pourtant ont une préférence pour une de ces formes politiques qu'on ne veut mettre qu'en seconde ligne. Nous avons tous, si je puis me servir de cette expression, une grande et une petite opinion. La grande opinion se compose d'un vaste ensemble d'idées et de sentimens relatifs à la situation générale de la société dans le siècle où nous vivons; la petite opinion consiste dans la préférence de la forme politique sous laquelle nous voudrions voir se développer cette société. Nous connaissons tous la grande opinion de Béranger; en avait-il une petite? C'est une question assez obscure. A le suivre attentivement du commencement à la fin de sa carrière, on ne trouve dans Béranger que deux instincts opiniâtres et tenaces : la haine des Bourbons et l'admiration pour l'empereur. Toutes ses autres haines sont légères,

et tous ses autres amours sont tièdes. Il n'a pas fait d'opposition en règle à la monarchie de juillet, qu'il avait d'ailleurs contribué à fonder. Faut-il croire, comme il le disait, que c'est parce que le gouvernement de juillet nous donnait autant de liberté que nous en pouvions porter, ou bien ne faudrait-il pas plutôt attribuer ce silence à la réserve naturelle d'un père qui s'est imposé le devoir de montrer une certaine bienveillance pour un enfant qu'il aime médiocrement, mais qu'après tout il ne peut désavouer? La république le réclamait comme un de ses patriarches; pourtant il ne lui a jamais prodigué l'éloge, et s'il ne l'a pas sifflée ouvertement, ce n'est pas, il est permis de le croire, parce qu'il pensait qu'elle méritait d'être applaudie. Qu'était-il donc, et sous quelle forme désirait-il voir triompher les principes de la révolution?

Était-il bonapartiste? Certes il n'eût jamais avoué une telle opinion. Il proteste en vers et en prose que dans Napoléon il a exalté l'homme et non le souverain. Il reproche à la France de l'empire d'avoir pris l'*autel de la Victoire pour l'autel de la Liberté.* Il a chanté Napoléon sous la restauration, mais alors le libéralisme s'était abrité sous le drapeau de l'empereur. Beaucoup arboraient ce drapeau par tactique, beaucoup l'arboraient par regret. En chantant l'empereur, Béranger a donc pu dire qu'il était resté fidèle à la liberté, et qu'il s'était servi de ce grand nom comme de l'arme la plus populaire qu'il eût à sa disposition. Tout cela est vrai, et cependant, s'il faut le dire, je crois fermement que Béranger était et n'était pas bonapartiste en même temps. Il n'était pas bonapartiste d'opinion; il l'était d'instinct et de système. Expliquons-nous.

Lorsque de notre temps on ne peut déterminer avec certitude à quel parti un homme se rattache, la meilleure méthode à employer est de chercher à savoir comment il comprend l'organisation de la société qui est sortie de la révolution. Depuis que la révolution est venue au monde, deux principes, vieux comme l'histoire, se disputent l'honneur de l'organiser, la liberté et l'autorité; mais ces deux principes, grâce aux conditions nouvelles qui leur étaient faites, ont dû prendre une forme nouvelle et s'inspirer de l'esprit de la révolution. La liberté, d'oligarchique et d'aristocratique qu'elle avait été jusqu'alors, est devenue démocratique; l'autorité, qui avait prétendu jusqu'alors ne relever que d'elle-même, a cherché son droit d'exister dans le consentement populaire. Ces deux principes se sont donc rajeunis à la même source; ils ont subi une transformation démocratique. Ils ont le même esprit et ils se proposent le même but; mais leur antique combat continue sur la question de savoir comment ce but peut être atteint. De là deux systèmes en présence : l'absolutisme démocratique et le gouvernement libéral,

monarchie limitée ou république. Rien ne semble plus contraire que ces deux systèmes, et cependant ils ont une origine commune : l'un et l'autre repoussent également l'ancien régime, c'est-à-dire l'ancienne autorité de droit divin et l'ancienne liberté privilégiée et aristocratique. On a donc vu certains hommes, selon le cours des événemens, embrasser successivement l'un et l'autre système, sans croire qu'ils étaient infidèles à leurs sentimens. Béranger est du nombre de ces hommes, et c'est à cela qu'il doit d'avoir été revendiqué par les trois partis issus de la révolution : il n'en repoussait donc aucun; mais lequel préférait-il et jugeait-il le plus propre à accomplir cette œuvre que dans sa dernière préface il réclame du parti républicain, c'est-à-dire l'organisation de la démocratie? Béranger avait des instincts éminemment plébéiens, il aimait avant tout l'égalité; il était en même temps judicieux et sensé, et il aimait l'ordre. C'est assez dire comment il comprenait l'organisation sociale : une société absolument nivelée sous le protectorat de l'état démocratique. Il aimait la liberté sans doute, il l'a dit et il faut l'en croire; mais il l'eût aimée bien davantage, s'il eût moins aimé l'égalité. Il se défiait de la liberté; il la considérait comme un objet de luxe à l'usage des heureux et des riches, et même, en certains cas, comme une arme dangereuse qui peut se retourner contre l'égalité. Il craignait que, livrée à elle-même, une société, si nivelée qu'elle fût, ne tombât sous le gouvernement d'une oligarchie qui, si démocratique et si étendue qu'on pût la supposer, n'en constituerait pas moins une classe privilégiée. De là sa tiédeur pour la monarchie limitée et son zèle modéré pour la république. Il préférait donc le système d'organisation politique appliqué si vigoureusement par l'empereur Napoléon, et qu'on pourrait appeler la monarchie populaire. Le nom d'empereur l'aurait choqué sans doute, retirons-le : il n'en restera pas moins l'idée d'une société nivelée, sous la surveillance d'un pouvoir suprême qui a pour mission d'y maintenir l'égalité. Libéral selon les temps et les nécessités de l'opposition, républicain d'étiquette, voilà le Béranger officiel et extérieur; démocrate d'instinct et de substance, napoléonien de système, voilà le Béranger véritable.

Béranger a grandi sous la révolution; il avait donc une foule de préjugés et de frayeurs à l'endroit des titres proscrits par elle. Ce qui le gênait dans Napoléon, ce n'était ni l'homme ni le système, c'était le titre de roi et d'empereur; mais il acceptait Napoléon comme le représentant de la démocratie, et son système d'organisation comme celui qui convenait le mieux à la société issue de la révolution. Dans une lettre publiée récemment, il avoue qu'au commencement de ce siècle il a voté pour le consulat à vie et contre l'empire : ce double vote renfermait tout le secret de ses opinions. Il n'a jamais dépassé cette limite, il n'est jamais allé au-delà du Na-

poléon dictateur temporaire (1). Même sous la restauration, et lorsqu'il opposa à la monarchie le souvenir du grand capitaine, il s'appliqua toujours autant que possible à confondre la personne de l'empereur avec l'idée de patrie. En cela, il se sépare des libéraux napoléoniens qui prirent ostensiblement pour drapeau le nom de l'empereur. Rien d'ailleurs n'explique mieux la manière dont Béranger comprenait la personne de Napoléon que les chants qu'il lui a consacrés. Béranger n'a pas fait, comme d'autres, l'*épopée* impériale : il a fait la *légende* populaire de Napoléon. Le héros, le dieu, le personnage épique, n'apparaissent jamais dans ces chants, où figure seul le représentant de la démocratie armée. La statue historique est descendue de son piédestal; au lieu du classique émule des Alexandre et des César, on n'a plus devant les yeux qu'un capitaine populaire. Le voilà qui passe, non enveloppé de la pourpre impériale et le front ceint de la couronne des rois, mais vêtu du costume historique et coiffé du petit chapeau. Il a des allures familières; on l'aborde, il parle, il soupire. Ce n'est pas un dieu, c'est un des nôtres. Autour de ce Napoléon réduit à des proportions humaines, le poète a groupé tout un état-major démocratique. Ce ne sont pas ses brillans maréchaux qui lui font cortége, ni les empereurs ses alliés; ce sont les plus obscurs personnages de son empire et de son armée, la pauvre paysanne qui le reçut dans sa chaumière à la veille de la déroute finale et l'entendit pousser un si profond soupir, le vieux sergent revenu des longues guerres, le paysan qui tire de sa cachette pour le baiser pieusement le drapeau prohibé, le prisonnier de guerre qui salua la côte de Sainte-Hélène le jour où il rendit le dernier soupir. Cette succession de pièces, dont l'admirable inspiration des *Souvenirs du Peuple* forme comme le centre, peut s'appeler à juste titre la légende démocratique de Napoléon. Si c'est encore un roi, c'est bien le roi du peuple et de l'égalité. D'au-

(1) Cependant, pour rester dans le vrai et bien marquer toutes les nuances de cette physionomie si simple en apparence et si complexe en réalité, je ne sais jusqu'à quel point il serait juste de dire qu'il fut hostile à l'empire. Il y a une grande différence entre la neutralité et l'hostilité. Je crois que le sentiment véritable de Béranger à l'endroit de l'empire était la neutralité. *Le Roi d'Yvetot*, satire aimable, piqûre à fleur de peau, ne peut être donné comme l'expression d'une bien grande hostilité ni comme le cri des cruelles souffrances qu'éprouvait alors la France. Béranger ne fut pas hostile, il est vrai, à la première restauration; mais dans la préface de son recueil de 1833 il nous a naïvement livré son secret : « Il lui sembla que le peuple n'était pas si hostile à ces maîtres qu'on venait d'exhumer pour lui. » Il craignit de se mettre en opposition avec le sentiment populaire, qu'il se fait gloire d'avoir toujours fidèlement suivi et écouté avant de chanter. Il refoula donc ses véritables sentimens; s'il les eût écoutés, il est probable qu'il aurait été aussi hostile à la première restauration qu'à la seconde. Je n'en veux pour preuve que quelques couplets rimés en obéissance au sentiment public de 1814, et qui sont d'un froid de glace. Les cent-jours et la seconde invasion le délivrèrent bientôt de cette contrainte.

tres poètes ont eu pour chanter Napoléon des chants plus altiers ou plus pompeux; aucun n'en a eu d'aussi simples, d'aussi humains, d'aussi profondément naïfs. Ce n'est pas tout à fait le Napoléon de l'histoire, mais c'est bien le Napoléon que l'imagination populaire a aimé à se représenter.

Cependant cette figure de Napoléon est tyrannique, et quand elle s'est une fois emparée de l'imagination d'un poète, elle ne la quitte plus. Avec les années, le souvenir de l'empereur grandissait davantage dans l'esprit de Béranger. Ses *Dernières Chansons* en font foi. Ce qui est étrange, c'est qu'à force d'y rêver il a fait subir une métamorphose singulière à sa pensée. Le Napoléon primitif s'est altéré; dans les chants de son âge mûr, Béranger nous avait donné un Napoléon populaire et humain; dans les chants de sa vieillesse, nous avons un demi-dieu. L'apothéose a commencé sérieusement, et le bonhomme introduit l'empereur dans l'Olympe, péniblement, il est vrai, et en se traînant beaucoup. On dirait qu'il a oublié cette opinion si nette, si radicale, si tranchée, qu'il avait exprimée sur l'empereur dans les chants de la restauration. De même qu'autrefois il absorbait l'empereur dans la France, maintenant il absorbe la France dans l'empereur. Le secret de cette transformation n'est peut-être pas si difficile à trouver qu'on pourrait le supposer: Béranger, comme tous les hommes qui ont l'esprit plus ferme que vif, et qui n'ont qu'un certain nombre d'idées, éprouvait le besoin de s'assimiler celles qu'il ne possédait pas. Cet effort lui a quelquefois réussi; sa tentative pour s'assimiler les idées socialistes nous a valu quelques-unes de ses plus touchantes chansons, *Jeanne la Rousse* et *le Vieux Vagabond*. Depuis les *Souvenirs du peuple*, d'autres poètes avaient paru, qui avaient vu Napoléon sous un tout autre aspect que Béranger : Edgar Quinet, Henri Heine, Mickiewicz. Il me semble retrouver dans ces dernières et très bizarres chansons la trace de ses lectures. Il a lu le *Napoléon* de Quinet, et il fait une *Ballade de la Bohémienne;* il a lu *le Tambour Legrand*, et il lui prend envie de paraphraser le fameux cantique napoléonien d'Heine : « Et Sainte-Hélène sera le saint sépulcre, etc. » Comme Heine et Mickiewicz, il n'est pas éloigné de voir un messie dans l'empereur :

> Dieu, disait-on, dans ce héros, vrai sage,
> *Au vieux monde croulant donne un messie armé.*

Je crois donc qu'il ne faut pas attacher grande importance à cette transformation du type de l'empereur, et qu'elle indique plutôt une certaine inquiétude littéraire qu'un changement véritable d'opinions. Toutefois elle est singulière, et il est au moins curieux de

voir Béranger se mettre à la suite de poètes qui devaient lui sembler des visionnaires.

Les *Dernières Chansons*, qu'on a publiées récemment, n'ajouteront rien à la gloire de Béranger, et ne serviront qu'à grossir le petit bagage du chansonnier, déjà trop lourd pour la postérité d'une centaine de pièces. Ce n'est pas cependant que ce recueil soit de beaucoup inférieur à ses aînés : il serait aisé d'y glaner une aussi grande quantité de jolis vers; toutefois il y a cette remarque à faire que les vers qu'on y glanerait seraient plutôt jolis que beaux. Ce n'est pas la poésie qui manque à ce recueil, c'est la matière poétique. La verve n'a pas disparu autant qu'on veut bien le dire; mais les sujets sur lesquels elle aimait à s'exercer n'existent plus. Ce sont les chansons d'une muse qui s'est condamnée à la retraite; le froid de la solitude et la monotonie d'une vie désormais sans mobile d'action l'ont enveloppée. Béranger n'a jamais eu un grand sentiment de la nature, et son imagination ingénieuse n'a jamais été inventive; laissé seul en tête à tête avec la nature et son imagination, il n'a avec elles que des conversations assez courtes et assez peu soutenues. Il essaie de causer avec la nature, mais la conversation s'arrête souvent, l'un et l'autre étant un peu embarrassés pour se donner la réplique. Il parle avec les petits oiseaux et les merles de son jardin, qui lui sifflent quelques jolies notes dont il les remercie par quelques mots bien tournés, mais ces colloques sont rapides. Que voulez-vous, la langue des oiseaux est si difficile, et Béranger bien vieux pour se mettre à cette étude. Il fait cependant çà et là d'agréables découvertes, par exemple que les colombes sont volages et les papillons constans en amour, et il s'empresse, fidèle à sa vie passée, de combattre cette réputation usurpée et de défendre cette vertu calomniée. Hélas! ce sont là maintenant les seuls préjugés qu'il bat en brèche. Quand il est fatigué de causer avec la nature et qu'il s'adresse à son imagination, il trouve d'ingénieuses allégories ou quelque rêverie légère qui le berce doucement. Il aime à se reporter vers la jeunesse écoulée, il lui tend les bras avec tendresse, et retrouve pour l'appeler ses accens espiègles et malicieux d'autrefois, comme dans la chanson intitulée *les Défauts*, une des plus gaies et des plus vives du livre.

A l'exception des pièces sur Napoléon, qui sont décidément médiocres, et de quelques pièces à prétention philosophique, ces chansons se ressemblent toutes, et c'est là leur très grand défaut. Elles ont toutes la même grâce sénile et le même indulgent sourire : ce sont bien des chansons de vieillard. Pour éviter le reproche d'être ennuyeux, que leur fait Béranger dans un de ses derniers refrains, les vieillards sont souvent aimables hors de propos et prévenans à

tort et à travers. Ainsi de Béranger dans les *Dernières Chansons;* il ne rit plus, ne danse plus, ne raille plus, mais il sourit toujours, à chaque page. Ce n'est que lis et roses, violettes et papillons, azur et printemps. Un autre défaut de ce recueil, c'est que la plupart des pièces n'ont réellement pas de sujet : elles roulent, si l'on peut s'exprimer ainsi, sur la pluie et le beau temps. Ce qui m'étonne, c'est qu'après avoir pris congé du public, Béranger ait eu encore la velléité d'écrire : le public était la source de son inspiration. Aussitôt qu'il n'a plus eu le public en face de lui, et qu'il a voulu chanter pour lui seul, Béranger n'a plus fait d'efforts. Il s'est retranché d'ailleurs tous les sujets auxquels il aimait à s'attaquer. Comme un homme qui a beaucoup péché, il se met au régime et se sèvre de toute velléité d'opposition contre le gouvernement de juillet; à peine quelques mots à voix basse en 1840, dans une chanson riche en contradictions, intitulée *la Guerre*, où le poète demande qu'on mate la *félonie de l'oppresseur des Polonais*, et préconise en même temps la paix comme le meilleur soutien de la liberté. La république de 1848 lui inspire une jolie chanson, *les Tambours*, d'un caractère équivoque; l'auteur, ne sachant pas au juste s'il doit rire ou s'indigner, prend gaiement son parti d'accompagner les tambours à l'enterrement de la liberté. Le spectacle des mœurs contemporaines n'éveille plus sa curiosité. *L'Or* et *Au Galop*, chanson vive et rapide, sont à peu près les seules pièces où trouvent place les accidens de la vie moderne, sur le compte de laquelle le poète ne professe pas toujours une opinion indulgente. Enfin cette source d'inspiration qu'il avait ouverte la dernière, — la chanson démocratique et légèrement humanitaire, — à laquelle on aurait pu croire qu'il aurait puisé dans sa solitude, il l'a laissée tarir. Le vieillard n'a plus de temps pour toutes ces frivolités : il se prépare pour le grand voyage, et fait ses dévotions au *Dieu des bonnes gens*, car les opinions philosophiques de Béranger ont pris avec l'âge un accent quasi-religieux : la croyance en Dieu et en l'immortalité de l'âme revient à diverses reprises sous une forme d'acte de foi, et ce n'est pas le côté le moins inattendu du livre que cette transformation presque mystique du déisme de Béranger.

Pour porter un jugement impartial sur Béranger, il faut non-seulement autant que possible se placer en dehors des exagérations contraires des partis, mais éviter même de trop appuyer sur les nuances, car alors on courrait risque de créer un Béranger fantastique, comme celui que le parti catholique aime à se représenter et celui que le parti républicain s'était plu à imaginer. Béranger n'est pas un caractère aussi tranché et aussi simple qu'on l'a cru. Le dirai-je? Politiquement, il me paraît un sceptique. Un opiniâtre in-

stinct d'égalité est tout ce qu'on trouve de consistant en lui du commencement à la fin de sa carrière; c'est là l'opinion de son cœur, et, si je puis m'exprimer ainsi, de ses entrailles. Ses autres opinions, son libéralisme, son républicanisme, qui sont les opinions de son esprit, fléchissent légèrement suivant les circonstances et la volonté du maître que reconnaît toujours Béranger, — le public. Ah! Béranger a bien une âme de poète, une âme passive, obéissante. Si l'on trouve des poètes qui avouent que la nature n'existe que pour être mise en sonnets, Béranger, dans ses heures de misanthropie et quand il pense que le monde est « assez vieux, » avouerait volontiers que la politique n'est guère bonne après tout qu'à faire des chansons. Si je n'étais convaincu depuis longtemps que le libéralisme est non-seulement une opinion, mais une forme de l'âme, un mode de la nature que nous portons en naissant, le rôle de Béranger suffirait pour m'en convaincre. Ce singulier républicain n'a du libéral que la cocarde; il se soumet, sans se faire prier, aux sentimens des multitudes, et ne songe jamais à réagir contre elles, soit pour les éclairer, soit pour les combattre. Quand il sent qu'il devrait parler, il préfère se taire ou railler à demi-voix, et je ne suis pas sûr que, dans sa vie, il n'ait souvent parlé lorsque sa conscience lui disait de se taire. Il n'a en un mot aucune haute liberté d'esprit, aucune force de résistance contre l'opinion, aucune initiative politique : je le répète, il suit les multitudes, il ne les précède pas. Un seul jour il les a précédées, et ce jour a suffi pour lui conquérir la plus grande popularité de ce siècle. N'importe, malgré la docilité trop grande de son esprit et la prudence trop craintive de sa muse amoureuse de popularité, ce fut souvent un poète et quelquefois un citoyen. Son nom perdra de son importance dans notre littérature, mais il restera attaché à l'histoire du XIXe siècle, car, sans cet instrument docile des passions populaires, l'histoire de ce siècle aurait été, il est permis de le croire, un peu différente de ce qu'elle est.

ÉMILE MONTÉGUT.

D'UNE THÉORIE POLITIQUE

DE M. BÉRANGER

ADOPTÉE

PAR M. DE LAMARTINE

Il y a plus de trente ans, l'Europe, alors très occupée cependant, prit un véritable intérêt à la découverte inattendue de la *République* de Cicéron, déchiffrée sur *palimpsestes* par un abbé romain, devenu depuis cardinal, en partie pour cette bonne œuvre. Tous les journaux en parlèrent longuement, comme s'ils n'avaient pas eu, dans ce temps-là, bien d'autres choses à dire. De l'Italie, et du patronage pontifical, l'ouvrage tomba vite dans le domaine public et fut réimprimé et commenté de toutes parts. L'auteur de cette note eut le mérite ou la témérité d'en essayer le premier une traduction en langue vulgaire, et comme les nouveaux fragmens étaient encore fort incomplets et pleins de lacunes, il y joignit des supplémens qui furent traduits à leur tour à l'étranger : tant l'ouvrage était porté, par une sorte de faveur publique, pour les idées mêmes qu'il rappelait! Cela s'explique par les préoccupations habituelles de cette époque. On aimait à retrouver dans la pensée des grandes âmes de l'antiquité ce qui était l'entretien et l'allusion du jour. Les dissidences étaient rares sur ce point. Je me souviens seulement qu'un professeur de l'université de Varsovie, par ordre ou par zèle, écrivit un savant volume pour réfuter les théories dangereuses, les idées de pondération de pouvoir et de droit absolu, qu'il s'effrayait de rencontrer dans le manuscrit trop mutilé de la *République,* et même dans les observations du traducteur.

Ici, au contraire, on était frappé du langage si modéré, de l'esprit de liberté si scrupuleux et si légal que Cicéron avait mis dans la bouche de Scipion Émilien, de ce héros vertueux, l'adversaire et la victime de cette démocratie dont le dernier triomphe devait aboutir à la domination des césars. On remarquait comment la stabilité d'un principe monarchique était donnée, dans le vœu de l'illustre Romain, pour contre-poids à l'action des assemblées et à la puissance du nombre; mais à Varsovie, ou du moins dans la chaire du professeur, armé d'office contre la publication de M. le cardinal Mai, il n'en était pas ainsi. Le *palimpseste* déchiffré par le pieux érudit restait dénoncé comme un avant-coureur de l'esprit séditieux, si bien réprimé dans le grand-duché. La doctrine de la division des pouvoirs indiquée dans ces pages antiques, le principe surtout d'une justice absolue supérieure à la force et inviolable à la toute-puissance, était signalé comme une pernicieuse utopie et un premier essai des doctrines anarchiques dont s'inquiétait l'Europe en 1825.

Le lieu et la date de cette réfutation en affaiblissaient beaucoup l'autorité, et dans les nombreuses éditions du texte latin qui se firent en Italie, en Allemagne, en Angleterre, personne ne se plaignit des maximes de justice et de liberté à recueillir ou à conclure des nouveaux *fragmens* de la *République*. Un célèbre orateur anglais, M. Brougham, en cita même avec admiration quelques lignes dans une séance de la chambre des communes.

En serait-il autrement aujourd'hui, je ne dis pas à la chambre des communes ou même des lords de l'empire britannique, mais dans des pays devenus moins parlementaires? Je suis tenté de le croire, quand je vois un ancien député, un brillant orateur, illustré même par quelques-unes de ces nobles résistances qui sont les hauts faits de la tribune, ignorer ou désavouer les libres et invariables maximes de Cicéron comme de Montesquieu, et proclamer la dictature excellente et nécessaire, pourvu qu'elle soit souverainement démocratique.

Cette doctrine, il est vrai, non moins étrangère aux grands poètes de l'antiquité qu'à ses grands orateurs, M. de Lamartine la met dans une autre bouche que la sienne; mais, en la citant de mémoire, avec les expressions littérales de M. Béranger, il déclare l'adopter pour son compte et n'y concevoir aucune réponse; il se borne donc à transcrire les paroles mêmes du poète populaire, son ami, qu'il célèbre à si juste titre, mais qu'il félicite surtout en cette occasion d'avoir été *très gouvernemental dans ses instincts* (1). « La républi-

(1) *Cours de littérature*, entretien 22e, p. 338.

que, lui aurait dit souvent M. Béranger, qui paraît à quelques-uns la dissémination des forces du peuple, doit en être, à mon avis, la plus puissante concentration. Quand le droit de tous est représenté, quand la volonté de tous est exprimée, *cette volonté doit être irrésistible.* »

Oui, aurait répondu le moindre disciple de la sagesse antique, si cette volonté est juste; mais, si vous ne mettez en avant que la puissance du nombre, le poids de la foule, votre langage devient la négation du droit en lui-même : vous n'admettez pas une justice absolue, antérieure et dominante, à laquelle la loi même doit se conformer; vous violez ou vous ignorez les principes, et vous faites mentir les mots, car ce que vous appelez la volonté de tous n'est jamais que la volonté de la majorité, et cette majorité même n'a pas le droit d'imposer l'iniquité.

Quoi qu'il en soit, M. Béranger voulait pour la république de 1848 un gouvernement plus concentré, plus dictatorial que les gouvernemens parlementaires, et il conseillait à M. de Lamartine, si l'occasion lui revenait, « de prendre tout au moins une dictature de dix ans ou une dictature à vie, avec faculté de désigner son successeur, le tout afin de donner à la liberté le temps de devenir une habitude (1). » On ne reconnaît pas ici la piquante raison et la précision d'idées du poète populaire. Comment en effet la liberté deviendrait-elle une habitude, pendant qu'elle serait suspendue? L'interruption est bien plutôt faite pour amener la désuétude.

Du reste, lorsqu'il résumait ainsi sa doctrine politique, M. Béranger en faisait surtout l'application à un peuple, disait-il, plus soldat que citoyen; mais M. de Lamartine, en confirmant cette pensée, la généralise. Le pouvoir concentré du peuple, la dictature populaire, si facilement personnifiée, quand elle est absolue, lui paraît la vraie solution du problème social: « car, dit-il, la liberté n'a pas moins besoin de gouvernement que la monarchie. » De gouvernement, oui; mais vous parlez de dictature, et ce n'est pas la même chose.

Ici, je le crois, malgré le progrès du temps et l'autorité même du publiciste, que M. de Lamartine appelle l'*homme-progrès* (2), on peut à propos rappeler ces maximes de la vieille sagesse politique, qui, de bonne heure instruite par toutes les vicissitudes des grands et des petits états et toutes les formes de tyrannie ou de liberté qu'elle avait sous les yeux, s'était naturellement élevée à la recherche d'une justice absolue et d'une règle d'équité suprême, indépendante de la tyrannie de tous ou d'un seul.

(1) *Cours de Littérature*, entretien 22e, p. 338.
(2) *Cours de Littérature*, entretien 21e, p. 252.

On ne retrouvera pas sans intérêt ces vérités premières et durables dans le langage si ferme et si sensé de Xénophon, homme de guerre, philosophe, historien, longtemps exilé de son orageuse patrie. Qu'il nous soit donc permis d'opposer à l'éloge ou au regret de la dictature, même démocratique, quelques-unes des judicieuses et fines déductions que Xénophon nous donne comme un dialogue entre Alcibiade et Périclès (1).

« On raconte qu'Alcibiade, avant d'être à l'âge de vingt ans, eut avec Périclès, son tuteur et le premier magistrat de la ville, l'entretien que voici, sur les lois : « Dis-moi, Périclès, pourrais-tu m'enseigner ce que c'est que la loi? — Parfaitement, répondit Périclès. — Eh bien! au nom des dieux, enseigne-le-moi, dit Alcibiade, car j'entends louer certaines gens en qualité d'hommes amis des lois, et j'imagine qu'on ne peut justement obtenir cette louange, si on ne sait ce que c'est que la loi. — Tu désires, ô Alcibiade, reprit Périclès, une chose qui n'a rien de difficile, quand tu veux savoir ce qu'est la loi. Sont lois toutes les choses qu'a décrétées le peuple réuni, délibérant et prescrivant ce qu'il faut faire et ce qu'il ne faut pas faire. — Mais est-ce le *bien* que par les lois on déclare obligatoire ou le *mal?* — Le *bien*, certes, ô jeune homme : le *mal*, jamais. — Mais ce qui arrive dans l'oligarchie, lorsqu'un petit nombre seulement décrète ce qu'on doit faire, qu'est-ce que cela? — Tout ce que le pouvoir maître de la cité, délibérant et statuant, prescrit s'appelle loi. — Et, reprit Alcibiade, si un tyran, maître de la ville, prescrit aux citoyens ce qu'ils doivent faire, cela aussi est-il loi? — Oui, tout ce qu'un tyran, devenu maître, prescrit, s'appelle aussi loi. — Qu'est-ce donc que la violence et l'illégalité, ô Périclès? N'est-ce pas l'action du puissant, alors que, non par persuasion, mais par force, il contraint le plus faible à faire ce qu'il lui plaît à lui? — Je le pense ainsi, dit Périclès. — Et le tyran qui, sans avoir persuadé les citoyens, les contraint d'agir d'après ses décrets, est-il ennemi des lois? — Je le pense, dit Périclès, et je désavoue cette assertion, que les choses qu'un tyran décrète, sans assentiment obtenu, soient lois. — Et les choses qu'un petit nombre de puissans décrètent, sans les avoir persuadées au grand nombre, dirons-nous que ce soit là violence, ou non? — Toutes les choses, dit Périclès, que quelqu'un contraint quelqu'un de faire, sans assentiment préalable, mais par violence ou autrement, sont violences plutôt que lois. — Et ce que tout le peuple, dominant sur les riches, décrète, sans leur libre assentiment, sera donc aussi violence plutôt que loi? — Tout à fait, reprit Périclès, ô Alcibiade. »

(1) Xénoph. Socrat. memor, lib. I, c. II, 40.

Ainsi, selon les deux interlocuteurs, d'accord cette fois, l'action collective du peuple ne validait pas davantage la décision que le libre examen et le libre assentiment n'avaient pas précédée. Cela nous laisse bien loin de ce droit irrésistible que M. de Lamartine reconnaît dans le peuple en masse, et sur lequel il fonde la légitimité de cette dictature que lui conseillait son ami. A cette seule raison du nombre, à cette prétendue volonté de tous, au nom de laquelle on supprime la volonté de chacun, je préfère, je l'avoue, la naïve profondeur du dialogue grec. Elle répond, ce me semble, victorieusement à la préférence des deux poètes publicistes pour la démocratie dictatoriale : elle fait justice de cette illusion qui les porte à supposer que le pouvoir arbitraire change de nature en changeant d'origine, et qu'il devient sage et juste, s'il s'exerce au nom de tous.

La sagacité des sages antiques, avertie par l'exemple des cités diverses établies de leur temps, avait admirablement démêlé ce vieux sophisme de l'ignorance et de la force, qu'on nous vante aujourd'hui comme une découverte. Ils donnaient pour principe à la loi l'équité, pour condition aux suffrages l'aptitude, l'examen et la liberté. Ils pensaient, comme Bossuet l'a dit, « qu'il n'y a pas de droit contre le droit, » et ils reconnaissaient les caractères et l'autorité de la loi, non pas à l'acclamation tumultueuse ou à la coaction qui l'aurait imposée, mais à la justice qui en avait préparé les bases, à la persuasion éclairée qui en assurait l'empire, et à la force légitimée par elle qui la défendait à son tour.

Voilà ce que le poète illustre, analysé et admiré comme publiciste par M. de Lamartine, aurait pu recueillir dans quelques pages du Xénophon, inspirées par Socrate, ou plutôt voilà ce qu'il aurait mérité de trouver lui-même par cette affinité naturelle que son panégyriste lui attribuait avec le sage même d'Athènes.

Que serait-ce si nous remontions plus haut, et si nous allions consulter l'autre disciple et l'interprète plus sublime du même Socrate? Que dire des sanctions lumineuses et divines dont le génie de Platon a revêtu ce principe fondamental d'une justice absolue, indépendante de la force et du nombre, et visible image ici-bas de la vérité qui réside en Dieu même? C'est la doctrine qui respire dans tous les dialogues de Platon et qu'on peut voir supérieurement résumée par un moderne dans le discours préliminaire que M. Cousin a mis en tête de la traduction du *Traité des lois*. Cicéron, il faut le dire, n'était que le traducteur habile et passionné de cette philosophie. C'est d'elle qu'il empruntait la définition de la vraie, de la suprême loi, de cette loi « contre laquelle on ne peut légiférer, à laquelle on ne peut, même partiellement, déroger, et qu'on ne

peut abroger tout entière (1), de cette loi, dit-il encore, dont nous ne pouvons être relevés ni par décret du sénat, ni par plébiscite. »

Sous cette conviction, apprise des sages de la Grèce, mais agrandie par le spectacle de Rome, le consul romain, loin d'attacher à la puissance du nombre le droit de tout faire et de trouver légitime la dictature, pourvu qu'elle soit au nom de tous, déclarait que le but de la loi devait être que le plus grand nombre n'eût pas le plus de pouvoir. En réponse à de lâches sophismes de tous les temps sur la distinction du droit positif et de la justice, ou plutôt sur la nécessité d'une seconde justice qu'on appellerait politique, et qui n'appartiendrait qu'au plus fort, soit la multitude, soit un maître, il ajoutait : « Non-seulement il est faux que la république ne puisse se gouverner sans une part d'injustice; mais le vrai, c'est qu'elle ne peut être gouvernée qu'avec une suprême justice. »

C'étaient ces belles maximes du droit public et civil que le christianisme, à sa naissance, trouvait dans quelques sages du monde païen et qu'il opposait vainement à la tyrannie des lois impériales. La *Cité de Dieu* empruntait à la *République* de Platon ces nobles paroles que nous adresse saint Augustin : « Là où la justice n'est pas, le droit ne peut pas être; car ce qui se fait au nom du droit doit être juste, et ce qui est injuste en soi ne peut se faire au nom du droit. On ne doit pas, en effet, appeler droit certaines décisions iniques des hommes, car eux-mêmes déclarent que le droit est ce qui émane des sources de la justice; et c'est faussement qu'il a été dit, par quelques esprits malavisés, que le droit est ce qui est utile au plus puissant (2). »

Le monde, à travers le fléau des invasions barbares et la ruine des anciennes sociétés, entrevit encore la lumière de ces saintes et pures doctrines, que le christianisme avait reconnues siennes et qu'il marquait de son divin sceau. Le moyen âge leur dut par intervalle ce qu'il compta de jours heureux, ce qu'il vit briller de grands hommes, un pape Léon le Grand, un empereur Othon, un saint Louis, un saint Bernard, un Suger.

Si plus tard la corruption raffinée de l'Italie, les convoitises de ses états rivaux, le mélange de grandes lumières avec des vices grossiers, vint altérer cette belle tradition des sages et des saints, la

(1) Huic legi nec obrogari fas est, neque derogari ex hac aliquid licet, neque tota abrogari potest. — Lact. lib. VI, cap. VIII.

(2) Ubi vero justitia non est, nec jus potest esse : quod enim jure fit, profecto jure fit; quod autem fit injuste, nec jure fieri potest. Non enim jura dicenda sunt, vel putanda, iniqua hominum constituta, cùm illud etiam ipsi jus esse dicant, quod de justitiæ fonte manaverit, falsumque sit, quod a quibusdam non recte sentientibus dici solet, id jus esse, quod ei, qui plus potest, utile est. — August. *Civit. Dei*, lib. XIX, c. XXI.

vérité ne changea pas cependant, et elle se renouvela dans d'immortels écrits, depuis le chancelier de L'Hôpital, l'historien de Thou jusqu'à Montesquieu, à Burke, et aux plus nobles représentans des libertés modernes.

M. de Lamartine a, par momens, figuré dans cette élite de la parole militante, et le grand poète s'est montré quelquefois puissant et généreux orateur. Qu'il n'oublie donc pas, qu'il ne sacrifie à aucun mécompte, à aucune illusion, les doctrines inaltérables de l'ancienne sagesse et de la vraie liberté! qu'il ne prenne pas la tyrannie ou l'inertie du grand nombre pour une liberté, sa dictature réelle ou nominale pour un heureux progrès! qu'il ne préconise pas le gouvernement concentré de la foule, car c'était là précisément cette république *non libre* prédite par Montesquieu, ce gouvernement de la convention et des clubs dont tout le monde connaît l'histoire. Pareille méprise était plus excusable chez Rousseau, avant l'épreuve des faits et dans la première ardeur des théories. C'est ainsi, comme l'a fortement démontré Benjamin Constant, que du *Contrat social*, des conséquences outrées de la souveraineté populaire, de la puissance irrésistible du suffrage universel, on voit sortir, sous la main de Rousseau, tout un ordre d'instrumens, et, qui pis est, de spécieux motifs pour la tyrannie.

Que cette erreur d'une belle imagination et d'un puissant esprit préserve ceux qui lui ressemblent! On peut pardonner encore aux penseurs inactifs, aux poètes restés toujours et exclusivement poètes, d'avoir souhaité ou regretté la dictature par amour de la liberté, et fait l'apothéose de la force par amour de l'égalité; mais le poète entré dans la vie politique, exposé aux luttes des assemblées, aux manœuvres des partis, aux instabilités de la foule, à ses alternatives de fièvre ou de léthargie, n'a pas le droit de se méprendre sur les choses ni sur les mots, de justifier l'arbitraire par le nombre de ceux qui le votent ou l'exercent, et de recommander la dictature comme un nécessaire et heureux passage vers la liberté.

C'est à ce point de vue, et par respect pour quelques belles traditions du génie antique trop oubliées aujourd'hui, sans être moins évidentes, qu'il nous a semblé permis de contredire quelque peu l'illustre auteur des *Entretiens familiers* sur la littérature de tous les pays et de tous les temps. Il n'exclut pas, sans doute, du cercle infini qu'il embrasse, cette parole classique dont nous avons reproduit quelques accens trop affaiblis. Il ne dédaigne pas plus Cicéron ou Xénophon qu'il n'oublie les poètes de l'Inde et qu'il ne néglige la mythologie chrétienne de Dante. Plus la variété et le charme de ses écrits lui donnent de lecteurs, plus il doit permettre quelques dissentimens. Il n'en est pas de moins offensif que la modeste étude

qui, devant des erreurs plus que littéraires et des prédilections imprudentes pour la force et le nombre, oppose la protestation du bon sens et l'autorité de l'ancienne sagesse en fait de droit public et d'histoire.

Il faut le reconnaître d'ailleurs, cette pensée toujours présente d'un principe supérieur, cette idée d'une justice abstraite et nécessaire est bien autrement efficace que l'argument matériel du nombre pour élever les âmes, en même temps qu'elle éclaire les esprits. Elle inspire bien mieux ce qui est si utile à l'ordre des sociétés, le sentiment profond du devoir, l'instinct rapide de l'honneur, le courage du sacrifice, le mépris de l'intérêt personnel et des sophismes qu'il se fait à lui-même. On tire quelquefois un peu arbitrairement les conséquences de ce qu'on appelle le droit naturel et le droit civil, on fait plus ou moins grande la part de l'un ou de l'autre selon la liberté d'action et la latitude de conscience qu'on désire se réserver; mais cette loi du vrai et du juste, cette loi des lois, dont Dieu lui-même est l'auteur et le promulgateur (1), disait le grand consul romain, si on la place une fois en tête de tout, on ne peut ensuite la tordre et l'infléchir à volonté. Il importe donc aux esprits généreux comme M. de Lamartine d'en recommander ici-bas la conviction et le culte, en dehors même de ce qu'ils croient l'expression la plus complète de la souveraineté populaire.

Dans le XVIIe siècle, lorsque le ministre Jurieu s'avisa de soutenir que « le peuple était la seule autorité dans le monde qui n'avait pas besoin de la raison pour valider ses actes, » on lui répondit de toutes parts au nom de la logique, encore plus que de la monarchie, alors si puissante. La même doctrine reproduite sous d'autres noms, appliquée à d'autres formes de concentration et de dictature populaires, n'est pas aujourd'hui plus vraie ni plus digne des lumières du temps. Il ne faut pas surtout que l'imagination et le talent se chargent de fournir des prétextes à la servilité, qui n'en manque jamais.

VILLEMAIN.

(1) Ille Deus hujus legis inventor, disceptator, lator. — M. Cicer., *Fragm.*

LA MAISON

DE PENARVAN

DERNIÈRE PARTIE.[1]

XII.

Il est doux de revoir dans la joie de son cœur les lieux où l'on a souffert : le bonheur s'accroît du souvenir des chagrins passés. Paule était rentrée épanouie et souriante dans les ruines du vieux manoir. A peine arrivée, elle en avait visité tous les coins, comme pour montrer sa métamorphose aux murs qui l'avaient vue partir chétive, languissante, étiolée; les ennuis, les tristesses, les spectres menaçans qu'elle avait laissés là et qui attendaient son retour, s'étaient dissipés, dès qu'elle avait paru, comme un essaim d'ombres légères. En moins d'une semaine, par sa présence seule, elle avait rendu la vie à cet intérieur désolé : il semblait qu'autour d'elle tout se fût éclairé du rayonnement de son âme. Ce n'était plus l'enfant silencieuse et craintive, façonnée au joug et repliée sur elle-même, mais une belle et noble créature, libre en ses mouvemens, charmante en ses discours, respectueuse sans humilité. La marquise l'observait avec étonnement : l'heure approchait où l'orgueilet l'amour allaient engager la lutte qui devait briser l'un ou l'autre.

(1) Voyez la *Revue* du 1er et 15 septembre, du 1er et 15 octobre, et du 15 novembre

Un jour, elles travaillaient toutes deux; l'abbé, retiré dans un coin du salon, revoyait, corrigeait, augmentait son interminable manuscrit. Paule venait de raconter pour la dixième fois depuis son retour le grand bal de la préfecture, sa présentation à Monsieur, car la marquise l'y ramenait sans cesse : elle pardonnait à sa fille en la voyant au bras du prince.

— Paule, dit-elle, le prenant sur un ton d'auguste bienveillance, après les succès que vous avez obtenus à Bordeaux, il peut se faire que nos ruines vous semblent un séjour par trop austère. Mon intention n'a jamais été d'enchaîner irrévocablement votre destinée à la mienne. J'ai cru longtemps que vous n'étiez pas née pour le monde : puisque je me trompais, je trouverais tout simple que le monde vous attirât. Mme de Soleyre m'a écrit que plusieurs prétendans sollicitaient l'honneur de notre alliance : s'il en est un que vous préfériez, nommez-le-moi, ma fille, je ne m'opposerai pas à votre union.

— Mais, madame la marquise, c'est affaire déjà réglée! s'écria l'abbé, bondissant sur sa chaise comme s'il eût été piqué par une guêpe. A quoi bon revenir là-dessus? Mademoiselle a refusé tous les partis qui se présentaient.

— Silence, monsieur l'abbé! dit la marquise avec autorité. En repoussant obstinément tous les partis qui s'offraient à elle, Mlle de Penarvan a cédé peut-être à la crainte de me déplaire; je tiens à ce que Mlle de Penarvan sache bien qu'elle peut se marier sans encourir ma disgrâce. Parlez donc, ma fille, et parlez avec confiance : parmi les prétendans à votre main, en est-il un qui vous agrée?

Paule n'était pas fille à garder son secret pour en frapper sa mère comme d'une arme déloyale le jour de sa majorité : elle saisit courageusement l'occasion qui lui était offerte, et qu'elle avait cherchée vainement jusque-là.

— Oui, ma mère, répondit-elle sans hésitation.

— Comment, comment? marmotta Pyrmil effaré.

— Silence donc, l'abbé! Vous êtes intolérable.

— Oui, reprit Paule avec une modeste assurance, il en est un que j'aime; je l'aimais avant de le connaître. Il est bon, généreux, loyal : en le voyant pour la première fois, j'ai senti que ma vie lui appartenait

— Eh bien! ma fille, repartit la marquise avec un geste de résignation, si ce gentilhomme est tel que vous le dites, s'il est généreux, loyal, et de grande maison d'ailleurs.....

— Il n'est pas gentilhomme, ma mère.

— Il n'est pas gentilhomme! s'écria la terrible Renée, dont l'œil

avait passé subitement du bleu de ciel au vert de mer; mais qu'est-il donc alors?

— Un galant homme, un honnête homme, environné de l'estime de tous, issu d'une famille où l'honneur est héréditaire. Il avait suffi du bruit de sa mort pour mettre Bordeaux en deuil: il a suffi de son retour pour mettre toute la ville en fête. D'autres pourront vous dire ses qualités brillantes : je l'ai aimé pour sa bonté.

— Ah! malheureuse enfant! murmura l'abbé d'une voix étouffée.

— C'est un armateur, ajouta-t-elle : il se nomme Henri Caverley.

— Un marchand?

— Oui, ma mère, un marchand, répliqua Paule simplement, sans provocation, mais sans humilité.

— Et voilà le choix que vous avez fait? demanda Renée sans élever la voix.

— Je ne l'ai pas choisi, dit Paule : je l'ai aimé.

— Et vous aviez espéré, vous vous étiez flattée que je consentirais à une alliance si glorieuse?

Mlle de Penarvan se tut, et demeura les yeux baissés sur son ouvrage.

— Allez, vous êtes bien le sang de votre père, qui épousait sans moi la fille d'un meunier! s'écria la marquise en lui jetant un regard de mépris. C'en est assez, mademoiselle. Considérez dès à présent cette sotte histoire comme terminée, et qu'il n'en soit plus question entre nous : c'est déjà trop que vous ayez osé m'en parler.

— Il était de mon devoir de vous instruire de mes sentimens, madame, répondit Paule avec respect; il est de mon devoir d'ajouter que je n'épouserai que l'homme que j'aime.

— Votre devoir est de m'obéir : s'il vous arrivait de l'oublier, je vous le rappellerais.

Mlle de Penarvan continua de broder en silence, pendant que sa mère l'examinait d'un œil où se peignaient tour à tour le dédain, la colère et la stupeur. Il vint un instant où la marquise exaspérée n'y tint plus : elle se leva et sortit pour ne pas éclater.

— Ah! ma chère fille, quel affreux malheur! s'écria l'abbé tout en larmes.

— Allons, mon abbé, allons, dit Paule avec tristesse, mais calme, résignée, et d'un ton caressant, ne vous désolez pas ainsi : j'ai plus de courage que vous ne le pensez. Quel que soit mon sort, je serai toujours votre petite Paule, et je sens bien que vous m'aimerez toujours.

Les choses devaient en rester là longtemps. La marquise avait dédaigné une explication : toutefois, après avoir interrogé l'abbé, qui n'en savait ni plus ni moins qu'elle, et ne se vantait pas de sa

rencontre avec Caverley, elle avait écrit à Mme de Soleyre et demandé d'un style assez vif ce que signifiait la ridicule histoire dont on venait de la régaler. — Je vous confie ma fille, vous parliez de la marier à un gentilhomme de la cour, et vous me la renvoyez amoureuse d'un marchand de sucre et de cannelle. — Mme de Soleyre s'était tirée de cet embarras en racontant tout uniment la vérité : si elle ne l'avait pas fait de son propre mouvement, c'est qu'elle n'avait point pensé que l'aventure en valût la peine. Paule et Caverley ne s'étaient vus qu'en sa présence. Sans appartenir à l'aristocratie, ce marchand de sucre et de cannelle n'était pas pourtant un homme ordinaire et pouvait se présenter partout; il s'était éloigné de lui-même dès qu'elle lui avait signalé le danger; elle n'avait pas cru un seul instant que le cœur de Paule fût sérieusement atteint; elle avait craint de l'éclairer en l'interrogeant; bref, elle s'était conduite en mère prudente et tendre, et n'en eût point usé autrement s'il se fût agi de sa propre fille. La marquise ne s'était pas tenue pour satisfaite, et avait rompu violemment avec Mme de Soleyre : dernier résultat d'une campagne entreprise sous les auspices du prince, et qui promettait de jeter tant de splendeur sur le déclin de la maison de Penarvan! La bonne Marie apprit à ses dépens que rien n'est difficile à faire comme le bien, et qu'une fois marié, le mariage est de toutes les négociations celle dont il faut se mêler le moins.

La vie du château avait repris son calme habituel : si le fond en était troublé, il n'en paraissait rien à la surface. L'attitude de Paule, l'égalité de son humeur, qui ne se démentait jamais, l'expression paisible de ses traits, avaient fini par rassurer l'abbé. La marquise s'y trompait elle-même, et se disait, avec un sentiment de satisfaction dédaigneuse, qu'elle avait eu raison de l'enfant, comme autrefois du père. Et pourtant il y avait des heures où elle la considérait d'un air défiant, avec une sourde irritation, comme si elle eût compris, en la voyant si belle et si sereine, que cette âme était libre et lui échappait. Depuis qu'elle avait fait à sa mère l'aveu de son amour, Paule avait redoublé près d'elle de respect, de soins, d'empressement : la moins aimée des filles en était la plus aimable. Rien ne la rebutait, et lorsque, à force d'attentions et de prévenances, elle obtenait par hasard une parole, un regard amolli, dans son cœur inondé de joie elle sentait germer un fol espoir qu'étouffait bientôt un regard sévère ou une parole hautaine. Pour son abbé aussi, elle se montrait plus affectueuse encore que par le passé. Le bon Pyrmil n'avait failli à aucun de ses devoirs de chapelain, de précepteur, de mère de famille. Oui, certes, ç'avait été un rude coup, quand il avait appris que la dernière héritière de la maison

de Penarvan s'était éprise d'un commerçant : qu'elles se trouvaient cruellement justifiées, ses préventions contre Mme de Soleyre, ses appréhensions, ses terreurs, après le départ de Paule pour Bordeaux! mais telle était sa faiblesse pour cette chère créature, qu'il pouvait lui tout pardonner, et, malgré sa douleur, il n'avait témoigné qu'indulgence et bonté. Quelques sermons par-ci par-là sur l'égarement et la vanité des passions : l'abbé n'était pas éloigné d'attribuer à ces petits morceaux, d'une éloquence douce et pénétrante, la résignation qu'il remarquait chez son élève. Il paraissait si content, si heureux, que Paule, tout en souffrant de sa sécurité, n'osait pas le désabuser : elle n'avait pas le courage d'empoisonner les derniers mois de bonheur que la destinée lui comptait ici-bas. Ils arrivèrent ainsi jusqu'à la fin de 1820. Sur les derniers temps, à mesure qu'approchait le terme fatal, Paule était devenue triste, inquiète, agitée, et lorsqu'elle entra, le 1er janvier, chez sa mère, pour lui offrir l'expression de ses vœux, elle demeura tout interdite, et ne sut que baiser la main de la marquise. Le même jour, quand le vieux Pyrmil, pour fêter l'anniversaire de sa naissance, lui présenta quelques pâles violettes qu'il avait cueillies dans les fourrés du parc, elle se troubla, et le soir, en le quittant devant la porte de sa chambre, elle lui dit : — L'abbé, priez pour moi!

XIII.

Le 2 janvier 1821, la marquise et l'abbé étaient tous les deux au salon. Bien qu'il fût plus de midi, Mlle de Penarvan n'était pas encore descendue. Elle avait l'habitude de venir saluer tous les matins sa mère, avant l'heure du déjeuner : Renée s'étonnait de son absence, l'abbé commençait à s'en alarmer. Dans son inquiétude croissante, il alla frapper à la porte de Paule : on ne répondait pas, il ouvrit, et trouva Mlle de Penarvan tout habillée sur son lit, qui n'était pas défait, la tête entre ses mains, dans une rêverie profonde. Il s'approcha d'elle, et vit qu'elle pleurait.

— Ma fille! qu'avez-vous? dit-il. Je vous croyais guérie : vous ne l'avez donc pas oublié?

— Ah! l'abbé, ah! mon abbé! s'écria-t-elle en se jetant avec désespoir au cou du bon Pyrmil.

Il se mit à l'interroger, à lui parler avec bonté, mais elle l'interrompait à chaque phrase par ces mots : Ah! l'abbé! ah! mon ami! ah! mon abbé! et elle pleurait, elle sanglotait. Tout à coup, par un mouvement de résolution inattendue, elle saisit son bras, et d'un ton décidé :

— Allons! dit-elle, allons trouver ma mère!

— Que se passe-t-il? que va-t-il se passer? demanda l'abbé, pressentant une catastrophe.

— Venez, venez! dit-elle, l'entraînant avec fermeté.

Lorsqu'ils entrèrent, la marquise était assise dans son grand fauteuil de bois de chêne : Paule s'avança d'un pas grave et s'agenouilla devant elle.

— Que faites-vous, ma fille?

— Ma mère, dit Paule d'une voix suppliante, ayez pitié de moi. Ne vous irritez pas, soyez bonne. Jusqu'ici, je n'ai pas été bien heureuse; effacez en un jour tout ce que j'ai souffert.

— Parlez, expliquez-vous, que je sache où vous prétendez en venir, répliqua, moins émue qu'étonnée, la marquise qui n'avait jamais eu de goût pour les scènes d'attendrissement.

— A vous toucher, à vous fléchir, à mériter votre compassion, puisque je n'ai pas su gagner votre tendresse. Peut-être avez-vous été pour moi un peu sévère, mais vous ne voulez pas que je meure. Ne me repoussez pas, considérez plutôt ce que je suis. Ce n'est pas moi que vous attendiez. Je ne puis rien pour votre gloire. Qu'est-ce qu'un pauvre être comme moi peut ajouter à l'éclat de votre maison? Qu'importe aux destinées de notre famille que j'épouse l'homme que j'aime?

— J'aurais cru, dit froidement Renée, que vous aviez renoncé à ces extravagances; j'avais compté que je n'aurais pas à vous rappeler une seconde fois ce que vous devez à votre nom, à votre rang, à votre race.

— Mon nom, mon rang, ma race! reprit Paule avec amertume. Grâce à eux, mon malheur a commencé le jour de ma naissance : je n'ai pas connu mon père, et ils m'ont fermé votre cœur.

— Brisons là, mademoiselle.

— Oh! non, écoutez-moi... Par grâce! par pitié!... Il est impossible que je ne vous attendrisse point. Laissez-moi vos mains, souffrez que je les baise. Ma mère, au nom du ciel!.. Je n'ai jamais été une méchante fille. Que vous ai-je fait? qu'avez-vous à me reprocher? J'étais chétive, distraite, silencieuse, ma présence vous irritait; mais je vous fus toujours soumise, et si vous aviez voulu, oh! je vous aurais adorée. Il en est temps encore; soyez généreuse, ouvrez-nous votre cœur. Nous vous aimerons tant! nous vous entourerons de tant d'amour et de vénération! Vous serez notre reine! Vous en viendrez à nous sourire.

Paule supplia longtemps ainsi. Elle roulait sa tête sur les genoux de sa mère; elle inondait ses mains de pleurs et de baisers.

— Assez, mademoiselle, assez! dit enfin la marquise, dont le cœur aurait éclaté, si l'orgueil ne l'eût doublé d'un triple airain;

c'est trop prolonger une situation aussi pénible pour moi que pour vous.

— Eh bien! permettez-moi d'espérer qu'un jour vous pourrez vous laisser fléchir, et je l'attendrai près de vous, ce jour, si éloigné qu'il soit, je l'attendrai sans me plaindre, je l'attendrai en vous bénissant.

— Jamais, tant que je vivrai, la fille de la marquise de Penarvan n'épousera M. Caverley.

— Jamais, ma mère, jamais, avez-vous dit?

— Jamais! répéta Renée d'un accent sec et dur qui retentit comme un coup de hache.

En ce moment, une chaise de poste enfilait l'avenue du manoir et s'avançait au galop des chevaux. Paule avait entendu le roulement lointain des roues sur le sol durci par la gelée : elle redoubla de supplications.

— Si vous le connaissiez! disait-elle. Consentez seulement à le voir, et je sens que je serai sauvée! Voyez-le, je serai pardonnée! Il est si noble, il est si fier! Vous le tiendrez pour gentilhomme.

La voiture entrait dans la cour et s'arrêtait devant le perron.

— Miséricorde! M. Caverley! s'écria l'abbé, qui se tenait dans l'embrasure d'une fenêtre.

— Vous l'attendiez donc? demanda la marquise en se levant avec violence. Monsieur l'abbé, ajouta-t-elle impérieusement pendant que Paule embrassait ses genoux, allez dire à M. Caverley que la marquise de Penarvan refuse de le recevoir.

— C'est moi qui vais le lui dire, madame! s'écria Paule, qui s'était relevée fièrement. Monsieur l'abbé, accompagnez-moi.

L'abbé se précipita pour la retenir. Il était trop tard : Paule avait déjà traversé l'antichambre; elle était déjà sur le perron, dont Caverley franchissait les degrés.

— N'allez pas plus avant, monsieur, lui dit-elle, la marquise de Penarvan refuse de vous recevoir.

— Je m'y attendais, mademoiselle, répondit tristement Henri. Je ne venais pas chercher le consentement de madame votre mère; je savais d'avance que je ne l'obtiendrais point. Vous m'aviez appelé, j'arrive; je vous avais donné ma vie, je vous l'apporte.

— C'est bien, monsieur! répondit Paule avec dignité. Vous êtes venu, je vous attendais, vous n'êtes pas au-dessous de mon cœur. Voici ma main, Henri, elle est à vous.

Henri avait pris la main que lui tendait Paule : il la porta respectueusement à ses lèvres.

— Ah! les malheureux! ah! les pauvres enfans! disait l'abbé en se tordant les bras.

— Et maintenant, monsieur, reprit Mlle de Penarvan, partez, retournez à Bordeaux. J'ai eu raison d'avoir foi en vous : vous saurez bientôt si vous avez eu tort d'avoir confiance en moi.

— Mademoiselle, qu'allez-vous faire? demanda l'abbé avec épouvante.

— Ce qu'a fait Mlle de Rohan, répondit Paule.

Et d'un pas résolu, elle retourna au salon.

— Ah! misérable! murmura l'infortuné Pyrmil en se frappant le front : c'est moi qui ai fait tout le mal, c'est moi qui les ai tous perdus!

La marquise était restée debout contre la cheminée, pâle, froide, immobile, les bras croisés sur sa poitrine :

— Vous venez d'outrager votre mère, mademoiselle.

— Ma mère, madame? où donc est-elle? demanda Paule avec douceur. Tout enfant, j'étais déjà l'objet de vos mépris; j'ai grandi sous votre dédain, et, sans ce pauvre homme qui pleure là en nous écoutant, qui donc ici m'aurait aimée? Ma mère, ma vraie mère, la seule que j'aie connue, c'est lui.

— Prétendriez-vous entrer en lutte contre moi? demanda Renée frémissante.

— La lutte est terminée, madame. Je suis libre depuis hier, maîtresse de ma destinée, et vous n'avez aucun droit sur mon cœur. Tout à l'heure encore, il eût suffi d'une parole de tendresse pour m'enchaîner auprès de vous; cette parole que j'implorais à genoux, je l'ai vainement attendue. Il m'eût été doux de devoir le bonheur à votre autorité, de le tenir de votre main : ce n'est pas ma faute si je le demande à mon droit.

— Quel parti comptez-vous donc prendre? dit la marquise avec hauteur.

— Me retirer dans un couvent, madame, jusqu'au jour où la loi, moins implacable que vous, me permettra d'épouser M. Caverley.

La marquise demeura un instant atterrée : chez cette enfant si longtemps dédaignée, elle reconnaissait l'énergie de sa race.

— Prenez garde, mademoiselle. Je suis votre mère, quoi que vous en disiez. Avez-vous bien réfléchi sur la portée de l'acte que vous allez commettre?

— Oui, madame.

— Votre résolution est bien arrêtée?

— Oui, madame.

— Irrévocable?

— Oui, madame.

— Pensez à Dieu, ma fille! s'écria l'abbé d'un ton sévère.

— Dieu est bon, Dieu est juste, dit Paule.

— Mais, chère malheureuse égarée!...

— Pas un mot de plus! dit Renée. Vous partirez demain, mademoiselle. Monsieur l'abbé, vous accompagnerez Mlle de Penarvan, et ne la quitterez que le jour où elle sera morte pour moi. Rassurez-vous, mademoiselle, je n'oublie pas que c'est au nom de la loi que vous m'avez parlé : M. l'abbé vous rendra compte de la fortune de votre père.

— Oh! madame!... s'écria Paule avec un geste suppliant.

— Allez, mademoiselle, et que Dieu vous pardonne!

Mlle de Penarvan s'inclina devant sa mère, et, en levant les yeux, crut voir deux larmes sous ses paupières.

— Ma mère!...

— Allez, dit la marquise en lui montrant la porte du salon.

Paule se retirait à pas lents.

— Monsieur l'abbé, ajouta Renée, le jour où vous rentrerez ici, nous prendrons le deuil pour ne le quitter jamais.

XIV.

Deux jours après, Paule arrivait à Bordeaux et descendait au Sacré-Cœur. Les émotions de l'abbé pendant ce voyage, comment les raconter? Quant à Paule, on eût dit qu'elle obéissait à l'impulsion d'une volonté étrangère à la sienne; elle était restée tout le temps silencieuse, immobile, insensible aux remontrances, aux supplications de l'abbé. Pas un mot, pas un soupir, pas un attendrissement : l'amour eut la même férocité que l'orgueil. Elle passa trois mois au couvent dans une retraite absolue, et ne consentit à voir Mme de Soleyre que la veille du jour fixé pour son mariage. Ce n'était plus l'heure des sermons : Mme de Soleyre la prit dans ses bras et la tint longtemps embrassée. Cette véritable amie comprenait qu'elle n'avait qu'une tâche à remplir : servir de mère à l'enfant qui n'en avait plus, et la couvrir de sa bonne renommée. Le mariage de Mlle de Penarvan n'eut pas le caractère de réprobation qui frappe généralement les unions contractées contre la volonté des parens. Si la noblesse murmurait, tout le côté vivant et brillant de Bordeaux avait pris parti pour elle, et lui savait gré de sa résolution. Disons-le à la gloire du monde officiel, M. de Soleyre en cette occasion se montra digne de sa femme : Paule entra à la mairie au bras du préfet. Le maire, un des vieux amis de la famille Caverley, avait tenu à honneur d'unir lui-même ces deux jeunes gens : par le profond respect qu'il témoignait à Mlle de Penarvan, il sauva ce que

la situation de cette jeune personne avait de pénible et de douloureux. L'abbé, qui avait crié bien haut qu'il ne tremperait dans aucune des cérémonies de cet hyménée, servait de second témoin à son enfant, et ce fut lui qui les maria la nuit suivante dans une modeste chapelle : le pauvre homme n'avait pu résister aux prières de sa petite Paule. Au moment de les bénir, il voulut leur adresser une allocution, mais il songea subitement à cette grande maison de Penarvan, qu'il avait tant aimée; il lui sembla qu'il en consacrait lui-même la déchéance, l'anéantissement éternel, et il eut bien de la peine à retenir ses sanglots. Après la bénédiction nuptiale, épouvanté de ce qu'il venait de faire, il s'échappa sans dire adieu, erra jusqu'au matin dans les rues de la ville, et grimpa tristement sur l'impériale de la diligence qui partait pour Nantes. Il avait tout perdu, son bonheur, son orgueil, la fête de sa vie; il n'avait plus rien au monde, et, en reconnaissant à mi-côte le château des Rohan-Chabot, il fut tenté de se précipiter du haut de la banquette sous les pieds des chevaux.

A la sortie de la chapelle, les deux jeunes mariés montaient en voiture et partaient pour la villa Caverley. Au bout d'une heure, les chevaux s'arrêtaient devant la porte d'une habitation ensevelie dans une nuit profonde. Ils descendirent, et Henri enivré introduisit sa jeune épouse dans une maison déserte, silencieuse, où ne se trouvait pas un serviteur pour les recevoir. Ivre d'amour, de bonheur, elle aussi, Paule se soutenait à peine et marchait la tête appuyée sur l'épaule de son mari. Ils gravirent lentement, entre deux haies de fleurs, les degrés d'un escalier de marbre qu'éclairaient des lampes d'albâtre. Après avoir traversé plusieurs appartemens où s'étalaient les richesses des quatre parties du monde, tapis de la Perse et de l'Inde, glaces de Venise, chefs-d'œuvre de l'art, tableaux de prix, marbres de la Grèce, armes étincelantes, porcelaines héréditaires; après avoir traversé une vaste serre où s'épanouissaient toutes les magnificences de la nature des tropiques, Caverley souleva une lourde tenture et offrit à Paule une clé d'or. Paule ouvrit une porte de cèdre, elle entra, et quand elle eut fait quelques pas, quand elle eut embrassé d'un regard le luxe amoncelé autour d'elle, les coupes débordant de bijoux, de perles et de diamans, les cachemires, les velours, les dentelles jetées sur les meubles; quand ce beau jeune homme plia un genou devant elle et lui dit : « Oh! ma chère Paule, oh! mon unique bien, je suis ici chez vous! » elle pensa tout à coup à sa mère, elle la vit dans la tristesse, dans la misère, dans l'abandon où elle l'avait laissée; elle la vit seule, dans sa chambre nue et glacée, n'ayant plus même, pour se soutenir, l'orgueil, son unique appui, qui venait de tomber en poussière; elle se rappela les deux

larmes qu'elle avait cru voir rouler sous sa paupière, elle jeta un cri, et, foudroyée par le remords, tomba raide dans les bras d'Henri, qui n'eut que le temps de la recevoir.

XV.

Dès lors commença pour cette infortunée un supplice inconnu jusque-là, le supplice de l'amour et de l'opulence : elle eut pour châtiment tout ce qui donne la félicité ici-bas. En touchant au bonheur, elle était tombée brisée par l'effort qu'elle avait fait pour s'en emparer. Son existence ne fut plus qu'une expiation sans trêve ni répit. Jeune, belle, adorée, au milieu des biens que tout le monde envie, elle se consuma dans les pleurs. Elle ne pensait plus qu'à sa mère, au vieux château qu'elle avait quitté; elle avait la nostalgie du malheur et de la pauvreté. Elle vécut dans une retraite obstinée, loin de la ville, loin des fêtes, honteuse de sa richesse, la repoussant avec horreur; elle avait dépouillé sa chambre de tout le luxe, de toutes les magnificences qui insultaient au dénûment de la marquise. Le manoir humide et sombre où s'était étiolée sa jeunesse, elle n'en saisissait plus que la poésie; elle ne voyait plus que les grandes vertus de la mère qui l'avait si longtemps opprimée: sans cesse elle se rappelait les deux larmes qui mouillaient sa paupière aride, les seules qu'elle eût jamais aperçues dans ses yeux, et Paule les sentait tomber comme deux gouttes de plomb brûlant sur son cœur. Vainement Caverley éperdu l'entourait de la tendresse la plus patiente et la plus délicate : — Je t'aime, disait-elle d'un accent passionné; ma vie date du jour où je t'ai vu pour la première fois. Je t'aime, et à cette heure encore je bénis l'heure où je t'ai rencontré; mais ne m'en veux point de n'être pas heureuse : je mourrais loin de toi, et je ne puis vivre si ma mère ne me pardonne. — Et lorsqu'Henri, pour l'apaiser, lui rappelait tout ce qu'elle avait enduré : — Ah! disait-elle, j'ai manqué de patience, je m'y prenais mal, je n'ai pas assez attendu; je l'aurais attendrie, elle eût fini peut-être par m'aimer.

Ils écrivirent, l'abbé seul répondit : ses lettres désolées ne laissaient aucune espérance. Ils écrivirent sans se lasser, et ne reçurent jamais d'autre réponse. Ils partirent, ils visitèrent la Grèce et l'Italie. Paule emporta partout l'image de sa mère vieillissant dans l'abandon; en présence des merveilles de l'art et des splendeurs de la nature, elle pleurait les ruines où elle avait tant souffert. Elle devint mère, et sa tristesse redoubla : en donnant le jour à une fille, elle s'était demandé avec épouvante si cette enfant ne grandirait pas

pour sa punition; les joies de la maternité avaient encore aggravé ses remords en lui révélant dans toute leur étendue les droits sacrés, les droits imprescriptibles que les mères ont sur leurs enfans. Ç'avait été une occasion pour jeter un nouveau cri vers la marquise. La marquise ne répondit pas : elle n'ouvrait aucune lettre, et jamais le nom de Paule n'était, ne devait être prononcé devant elle. Ils passèrent plus d'une année au bord du lac de Côme. Mieux Paule connaissait Henri, plus son amour pour lui grandissait : son chagrin grandissait avec son amour. Plus elle avait de raisons d'être heureuse, plus elle se sentait misérable : elle se déchirait à son bonheur. Une fièvre lente la minait sourdement; ils rentrèrent en France tristes, découragés.

Le malheur a son égoïsme, auquel les âmes délicates échappent avec autant de soin qu'à l'égoïsme du bonheur : Paule comprit enfin que le poids de sa faute avait assez longtemps pesé sur l'homme qu'elle aimait, elle se décida à paraître dans le monde. L'hôtel Caverley se rouvrit, elle en fit les honneurs avec simplicité; tout Bordeaux la fêta, l'entoura d'hommages et de respects : l'accueil que Paule avait reçu au bras du prince, elle le retrouvait au bras de son mari. Elle ne portait ni diamans ni bijoux, et, comme autrefois, ne se montrait parée que de sa grâce et de sa beauté. Cependant malgré ses efforts pour tromper Henri et pour se tromper elle-même, malgré les caresses de sa fille, qui déjà commençait à grandir, elle restait en proie aux mêmes tristesses, se débattait sous l'étreinte des mêmes remords, et Henri voyait bien que sa chère Paule n'était pas heureuse. Mme de Soleyre le savait, elle aussi : Paule naguère ne l'entretenait de sa mère qu'à longs intervalles, et jamais sans effroi; maintenant elle lui parlait d'elle à toute heure, et quand Mme de Soleyre, pressée de questions, racontait la jeunesse aventureuse de cette belle Renée qu'elle avait connue si héroïque et si fière, Paule, éprise de ces récits, souriait à la poétique figure dont elle s'accusait d'avoir méconnu la grandeur. Un soir, en revenant du bal, elle tomba sur un canapé, et laissa éclater la douleur qu'elle avait étouffée pendant toute la fête. Caverley était là, il se mit à ses pieds, et lui dit : — Qu'as-tu ? que te faut-il? Parle, que puis-je faire?

— Écoute, Henri, dit Paule, je veux revoir ma mère : dût-elle me chasser, dût-elle me maudire, dussé-je mourir à ses pieds, il faut que je la revoie.

— Mais, chère infortunée, demanda Henri, comment pourras-tu arriver jusqu'à elle?

— Eh bien! je me cacherai dans le parc, j'attendrai, je la verrai passer peut-être.

— Nous partirons demain, dit Henri.

— Que tu es bon, et que je t'aime! s'écria-t-elle se jetant dans ses bras.

A deux jours de là, un soir de fin d'octobre, ils descendaient dans une méchante auberge de Tiffauges; ils avaient emmené avec eux leur fille, qui avait trois ans accomplis. Il était trop tard pour avertir l'abbé : à peine arrivés, ils prirent le chemin du manoir. Après s'être glissés dans le parc par une des nombreuses brèches du mur d'enceinte, ils s'avancèrent dans la brume, le long des allées dépouillées; Henri tenait l'enfant, Paule marchait devant, et montrait le chemin.

— Elle est là! elle est là! dit-elle en apercevant tout à coup une fenêtre éclairée dans l'ombre.

Ils avaient l'amour, la beauté, la jeunesse, ils avaient des villas, un palais, des navires qui sillonnaient les mers, et leur unique rêve, leur unique ambition était de pénétrer dans cette masure ouverte à tous les vents, et dont la porte leur était fermée.

Une autre fenêtre brillait dans le même corps de logis : c'était celle du pauvre réduit où vivait le bon Pyrmil. Que faisait-il à cette heure? Priait-il pour sa petite Paule? Travaillait-il à son histoire? Quand Paule était enfant, elle avait l'habitude, pour appeler l'abbé, de frapper trois coups dans ses mains; elle fit quelques pas, et frappa trois coups : la fenêtre s'ouvrit aussitôt, et un long fantôme se plia sur le balcon comme pour plonger dans le brouillard un regard avide.

— L'abbé, mon abbé! dit Paule d'une voix gémissante.

Le fantôme s'évanouit. Moins d'une minute après, l'abbé serrait Paule sur son cœur, et les entraînait mystérieusement, comme trois proscrits, dans sa chambre.

— Vous ici, ma fille! Et vous, monsieur, et vous!

— Je me meurs, l'abbé, je me meurs! Ayez pitié de moi, faites que je voie ma mère, faites qu'elle nous pardonne : nous ne pouvons plus vivre ainsi!

L'abbé avait pris la petite, il la tenait sur ses genoux, et la petite lui souriait.

— Ah! monsieur! ah! mon ami! s'écria Caverley, sauvez-la, sauvez-nous!

L'abbé se taisait et regardait l'enfant.

— Que fait-elle? demanda Paule. Que se passe-t-il dans son cœur? Vous a-t-elle permis de lui parler de nous? vous a-t-elle parlé de moi?

Ils interrogèrent, ils supplièrent quelque temps encore, et l'abbé ne répondait pas.

— Ah! c'est donc fini, l'abbé, c'est donc fini à tout jamais! s'écria

Paule dans un accès de désespoir; je suis donc bien morte pour elle!

L'abbé avait fait joindre les mains à la petite, il lui dit :

— Aimez-vous le bon Dieu, mon enfant?

— Oh! oui, répondit-elle.

— Eh bien! reprit l'abbé, dites-lui : Mon Dieu, venez à moi!

— Mon Dieu, venez à moi! répéta la petite.

L'abbé se leva, et saisissant l'enfant entre ses bras :

— Viens donc, s'écria-t-il, viens, et que Dieu t'inspire!

Entourée comme autrefois des portraits de ses ancêtres, à la lueur d'une lampe avare, près de deux tisons qui fumaient au fond de l'âtre, la marquise était assise dans son vieux fauteuil de chêne. Ses traits amaigris, ses yeux caves racontaient les luttes intérieures qu'elle avait soutenues, le travail sourd, mystérieux, inavoué, qui depuis quatre ans se faisait en elle. Elle n'était plus que le spectre d'elle-même, mais gardait encore quelque chose de majestueux et de superbe : on la sentait vaincue, non soumise. Autour d'elle tout s'était écroulé, tout en elle souffrait et gémissait; mais son orgueil restait debout, comme une citadelle assaillie, minée, pressée de toutes parts, qui tient bon, combat, résiste et refuse de capituler, pendant qu'à ses pieds la ville assiégée, écrasée de boulets, dévastée par la mort et par la famine, crie grâce et merci, et ne demande qu'à se rendre. Jamais la solitude et l'ennui n'avaient pesé sur son cœur d'un poids si lourd qu'en cette soirée d'octobre : elle était accoudée, la tête sur sa main, quand la porte s'entr'ouvrit, et laissa se glisser un enfant. Intimidée par la grande figure qui se tenait au coin du foyer, l'enfant qui était entrée souriante, s'arrêta interdite au milieu du salon.

— Qui êtes-vous? demanda la marquise, qui ne savait pas même que sa fille fût mère.

— Je suis une petite fille.

— Approchez, mon enfant.

L'enfant, encouragée, s'avança, et vint poser ses mains sur le bras du fauteuil où sa grand'mère était assise.

— Comment vous nomme-t-on? demanda la marquise, adoucie par ce joli visage.

— Je m'appelle Renée.

La marquise tressaillit, l'enveloppa d'un regard ardent et reconnut les traits de Paule : elle comprit, devina tout.

— Va-t'en, dit-elle d'une voix sourde, retourne vers ta mère, va retrouver Mme Caverley.

Épouvantée par la physionomie et par l'accent plutôt que par les paroles qu'elle ne pouvait comprendre, l'enfant se tourna vers la

porte et s'éloigna toute tremblante. Elle s'en allait à petits pas, et la marquise la suivait des yeux. Et, à mesure que l'enfant s'éloignait, elle voyait se dérouler devant elle son existence tout entière : elle voyait son mari, si tendre, si charmant, et qu'elle avait envoyé à la mort; elle voyait sa fille, si belle, si touchante, qui l'eût entourée de tant de soins, d'amour, et dont elle portait le deuil; elle comprenait toutes les joies qu'elle avait méconnues, tous les bonheurs qu'elle avait repoussés, et, en voyant cette blonde tête s'enfoncer peu à peu dans la pénombre, la marquise sentait que c'était la vie qui s'en allait encore une fois, qui s'en allait pour ne plus revenir. Par un mouvement de détresse, elle jeta les yeux sur les portraits de ses ancêtres, et crut voir autant de minotaures qui avaient dévoré sa jeunesse et sa destinée.

Et cependant, l'enfant s'éloignait. Elle était près de la porte entr'ouverte, et Renée hésitait encore. Au moment de sortir, la petite se retourna :

— C'est donc pas vrai, dit-elle d'une voix argentine, que c'est vous qui êtes mon autre maman?

L'orgueil s'engloutit, et le cœur éclata. Renée avait poussé un cri : elle se précipita comme une lionne sur sa petite-fille, l'enleva entre ses bras, et l'inondant de larmes, la couvrant de baisers :

— Reste! reste! s'écria-t-elle; reste, la vie! reste, le bonheur!

XVI.

Moins d'une année après, on eût cherché vainement sur le bord de la Sèvre les ruines du vieux manoir : le château de Penarvan était revenu à l'époque de sa splendeur. Comme au coup d'une baguette magique, les murs, la façade, les tourelles s'étaient relevés; les écussons avaient reparu au-dessus des portes; les grandes herbes ne poussaient plus dans la cour d'honneur. Les chevaux piaffaient dans les écuries, les chiens aboyaient dans les chenils, les équipages encombraient les remises. Au salon, magnifiquement décoré, les aïeux rentoilés, restaurés, paraissaient rajeunis dans leurs cadres tout neufs. Partout, au dedans comme à l'extérieur, le mouvement avait succédé à l'immobilité, partout la vie remplaçait la mort. Les fermes autrefois incendiées étaient reconstruites, l'ancien domaine était reconstitué, des fabriques de cordage et de toile à voiles égayaient le bord de la rivière. Il était passé, le temps des soutanes râpées : l'autel de la chapelle avait retrouvé son antique splendeur, le banc seigneurial était rétabli, et les dimanches et les jours de fête

l'abbé officiait en grande pompe. Partout la joie, l'aisance, le bonheur; partout le respect du passé uni à l'activité du travail. Henri Caverley ne s'était pas borné à reconstituer l'ancien fief de Penarvan : à la sollicitation de Paule, il avait racheté le domaine de La Brigazière. M. Michaud, qui possédait trois ou quatre châteaux aux environs de Rennes, s'était défait avec dédain de cette petite châtellenie comme d'un vêtement trop étroit et passé de mode. Le père Michaud était devenu ce grand Michaud, qui, sous la restauration, fit tant de bruit sur les bancs de l'opposition, et clabauda contre la noblesse et le retour des droits féodaux, jusqu'au jour où 1830 lui ferma le bec avec un titre de baron.

Un jour d'été, par une chaude après-midi, la marquise de Penarvan, sa petite-fille et l'abbé, se trouvaient réunis tous trois dans cette salle des portraits où nous les avons vus si souvent. Malgré les années écoulées, la marquise était belle encore; le bonheur l'avait rajeunie; elle avait toujours ses magnifiques cheveux blonds où ne brillait pas un seul fil d'argent. L'abbé était un peu engraissé. Il tenait sur ses genoux la petite Renée, et lui montrait à lire dans son admirable histoire. Cette petite était devenue l'idole de l'abbé; elle était du bonheur sur la planche pour les dernières années du bon Pyrmil. Elle était surtout la passion, la première et unique passion de la marquise. La grande Renée aimait la petite Renée de toute la tendresse qu'elle n'avait eue pour personne; elle s'en était emparée, elle portait dans cet amour le despotisme de son caractère.

Paule et Henri partaient à cheval pour une promenade aux environs; la marquise s'était approchée de la fenêtre, et les suivait du regard le long de l'avenue.

— L'abbé? dit-elle en lui faisant un signe. L'abbé accourut près d'elle, et Renée les montra d'un geste qui voulait dire : Voyez qu'ils sont beaux et charmans!

— Eh bien! dit l'abbé à demi-voix, d'un air qu'il s'efforçait de rendre fin et narquois, c'est moi qui les ai mariés.

— Ah! fourbe, ah! traître, dit la marquise en lui prenant l'oreille. Ah! l'abbé, l'abbé, vous n'en avez jamais fait d'autres! vous avez toujours conspiré contre moi!

Et de rire, le bon abbé, de se gaudir en se frottant les mains.

— Allons! ajouta gaiement la marquise, la famille sera ce soir au grand complet : nous attendons Mme de Soleyre.

L'abbé avait repris la petite, et recommençait sa leçon.

— En vérité, l'abbé, dit la marquise, vous êtes impitoyable : vous allez ennuyer cet enfant.

— Mais pas du tout! Mlle Renée annonce les plus heureuses dispositions.

— Allons, l'abbé, allons, c'est assez; mais à propos, où donc en est-elle enfin, cette éternelle histoire?

— Cette éternelle histoire est terminée, madame, répondit l'abbé un peu piqué; pas plus tard qu'hier, j'ai buriné les dernières lignes du chapitre consacré au marquis, votre époux.

— Vous êtes moins avancé que vous ne le pensez; votre histoire n'est pas complète.

— Hélas! madame la marquise, je ne le sais que trop, il reste toujours ce malheureux prélat...

— Sans parler du prélat, l'abbé, votre histoire n'est pas complète: il y manque encore quelque chose.

— Quelque chose?... Et quoi donc, madame la marquise?

— Eh bien! et moi, monsieur l'abbé? me comptez-vous pour rien?

— Je n'écris que l'histoire des morts, dit l'abbé en souriant, et je compte bien, madame, n'écrire jamais la vôtre.

— Je vais vous la dicter. Prenez une plume... écrivez.

L'abbé, un peu étonné, prit une plume et se mit en devoir d'écrire.

— En tête, dit la marquise : ***Louise-Charlotte-Antoinette-Renée, marquise de Penarvan, dernière du nom.***

— Dernière du nom, répéta l'abbé comme un écho.

— A la ligne, reprit la marquise.

« Elle vécut cloîtrée dans la gloire de sa famille, et reconnut, quoique un peu tard, que s'il est beau d'honorer les morts, il est bien doux d'aimer les vivans. »

— C'est tout, madame?

— C'est tout, mon cher abbé, répondit la marquise, attirant sa petite-fille et l'embrassant avec amour. Ajoutez cependant, si vous le voulez bien :

Ici finit l'histoire de la maison de Penarvan.

JULES SANDEAU.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 novembre 1857.

La réalité est une terrible puissance qui a toujours sa place et une grande place dans les affaires du monde. De toutes les chimères de ce temps-ci, il n'en est pas une seule peut-être qui ne reçoive un cruel et ironique démenti des événemens. Est-ce un bien? est-ce un mal? L'excès du découragement vaudrait-il mieux que l'excès des illusions et de la confiance? Toujours est-il que beaucoup de ces chimères dont s'est nourri notre siècle s'en sont allées ou s'en vont à chaque instant au contact d'une réalité qui se manifeste sous toutes les formes. Il y a quelques années, des congrès se réunissaient pour inaugurer solennellement l'ère de la paix universelle, et la guerre ne tardait pas à se montrer dans ce qu'elle a de plus grandiose et de plus tragique. La guerre ne s'est assoupie sur un point que pour se réveiller sur un autre, et partout la terre boit le sang des hommes. Vous avez entendu parler d'une déification philosophique de l'humanité, de l'adoucissement des mœurs sous la bienfaisante influence de la civilisation, et le monde a frémi des épisodes qui lui ont été offerts en spectacle, comme il frémit encore des sanglantes horreurs de l'Inde. Jamais on n'a proclamé plus haut le règne illimité, universel de la liberté, et la liberté a eu d'assez tristes aventures qu'il est inutile de rappeler. Vous célébrerez par des dithyrambes, — cela se voit tous les jours, — l'essor de la richesse matérielle, la prospérité des intérêts, et aussitôt vous serez obligé d'ajouter le petit correctif de cette crise qui est venue infliger une rude épreuve au commerce, au crédit, à la puissance financière des plus grandes nations. Il en est ainsi de tout. La politique de l'Europe a certainement encore à l'heure qu'il est ses réorganisateurs, ses législateurs, qui règlent d'un mot toutes les questions, tranchent tous les différends, promulguent des droits nouveaux très propres à simplifier singulièrement l'œuvre de la diplomatie, et cependant la réalité est que l'Europe se trouve plus modestement engagée dans toute sorte de petites affaires

où le plus simple progrès rencontre sur son chemin les rivalités, l'esprit de routine, les prétentions surannées. La question des principautés attend depuis plus d'un an une solution, et nul ne peut savoir encore comment elle sortira de tous les défilés qu'elle a dû traverser. Si le Danemark cherche à se reconstituer dans des conditions plus libérales et plus conformes aux nécessités de notre temps, il vient se heurter contre les susceptibilités germaniques, qui lui disputent ses droits de souveraineté sur les duchés en invoquant les vieilles chartes et les droits de la nationalité allemande. Si la France et le grand-duché de Bade s'entendent pour construire un pont à Kehl afin de relier les chemins de fer des deux pays et de supprimer dans les relations commerciales l'obstacle du Rhin, cette mesure si simple et inévitable, on peut le dire, ne laisse pas d'exciter plus d'une méfiance. La première de ces questions appartient à l'Europe; les deux autres sont aujourd'hui soumises à la diète de Francfort, réunie depuis quelque temps.

Ce ne sont point là de grandes affaires, si l'on veut; telles qu'elles sont, elles résument ce qu'on pourrait appeler aujourd'hui la partie pratique de la politique européenne. La question des principautés ne peut plus être longtemps ajournée désormais. D'ici à peu, l'œuvre des divans sera terminée, celle de l'Europe commencera; les conférences seront ouvertes sans doute avant la fin de janvier prochain. Jusque-là cependant, ceux qui se sont donné la mission d'entraver une réorganisation sérieuse de la Moldo-Valachie ne restent point inactifs. Tantôt ils s'évertuent à supposer un changement de politique de la part de la Russie et de la Prusse, qui ont péremptoirement contredit ces hypothèses, et qui persistent plus que jamais dans leurs dispositions premières; tantôt ils s'efforcent de montrer sous le jour le plus défavorable les divans de la Valachie et de la Moldavie, qu'ils représentent comme des foyers révolutionnaires. Qu'il y ait eu des choix malheureux dans le divan de Bucharest, que des questions dangereuses ou inutiles aient été agitées, cela se peut; que ces révolutionnaires soient fort menaçans, on en jugera en voyant ces républicains demander à l'Europe un prince choisi dans l'une des familles souveraines de l'Occident. On peut en juger encore mieux aujourd'hui en parcourant le mémorandum dans lequel les Valaques exposent leurs vœux avec autant de modération que de netteté. La raison secrète de l'insistance qu'on met à faire surgir du fond des principautés une menace révolutionnaire, cette raison se dévoile peut-être dans le bruit habilement accrédité de désordres possibles qui rendraient nécessaire une occupation des provinces danubiennes. Après avoir inutilement essayé de ramener à son point de vue la Russie et la Prusse, après avoir multiplié les circulaires, où elle va jusqu'à mettre en doute l'authenticité des capitulations qui consacrent les priviléges des Moldo-Valaques, la Turquie voudrait peut-être en venir à un fait plus concluant, en commençant par aller occuper les deux provinces. Malheureusement la Turquie se trouve ici en présence d'un document plus récent, plus solennel et plus notoirement authentique que les capitulations anciennes : c'est le traité de Paris, d'après lequel les principautés ne pourraient être occupées qu'avec le consentement de l'Europe. Or il est douteux que la Turquie obtienne aujourd'hui cet assentiment. Il faudrait des événemens plus sérieux pour provoquer un acte d'une telle

nature, et la Turquie se montre évidemment en cette occasion une trop vigilante protectrice de l'ordre, qui ne paraît d'ailleurs nullement troublé sur le Danube. Quant à la solution dernière de la question, que peut-on en espérer? Il y a longtemps, on le sait, que toute éventualité de guerre a été écartée. Dès lors la conséquence inévitable, c'est que tout finira par une transaction, et peut-être déjà les conditions essentielles de cette transaction sont-elles admises par les principaux cabinets. Si les résolutions de l'Europe ne répondent point entièrement aux justes et légitimes aspirations des Roumains, elles commenceront du moins ce que l'avenir achèvera. Si l'union politique n'est pas prononcée, elle sera en germe dans l'organisation qui sera vraisemblablement adoptée, et qui n'aura qu'à se développer. L'œuvre d'aujourd'hui sera faite, il restera l'œuvre de demain.

Des deux autres affaires diplomatiques qui s'agitent en ce moment, la plus sérieuse, à coup sûr, est le différend qui s'est élevé entre le Danemark et la confédération germanique au sujet de la situation faite aux duchés de Lauenbourg et de Holstein dans la monarchie danoise. C'est le Lauenbourg qui le premier, appuyé par le Hanovre, a porté directement ses griefs devant la diète de Francfort, tandis que d'un autre côté la Prusse et l'Autriche transmettaient à l'autorité suprême de la confédération le résultat des négociations qu'elles ont suivies avec le cabinet de Copenhague concernant le Holstein. Ce résultat, on s'en souvient, est entièrement négatif, et il est dû surtout à l'attitude d'hostilité prise dès le premier jour par la diète d'Itzehoe en face du gouvernement danois, qui proposait aux représentans du Holstein une nouvelle constitution provinciale. Tout réside aujourd'hui dans la mesure des concessions que le roi de Danemark peut juger compatibles avec sa dignité, sa souveraineté et son indépendance. L'intervention de l'Allemagne aggrave nécessairement la question. Rien n'indique cependant jusqu'ici que la diète de Francfort soit très décidée à suivre jusqu'au bout les passions germaniques. Elle se hâte avec une certaine lenteur; elle a commencé par communiquer au cabinet de Copenhague les plaintes du Lauenbourg. C'est un nouvel épisode diplomatique qui commence. Il ne reste pas moins certain qu'il y a toujours quelque chose d'insoluble dans cette question tant qu'on se place sur un terrain où l'on somme en quelque sorte le gouvernement danois de faire aux duchés une situation telle qu'elle aboutirait, par une égalisation de droits, à une véritable annihilation du royaume de Danemark. C'est là justement le but que poursuivent les passions allemandes; c'est ce que le gouvernement danois ne peut point concéder sans aliéner son indépendance. L'œuvre de la diète de Francfort, si elle est utilement et efficacement dirigée, ne peut donc consister qu'à définir, à garantir la situation particulière du Holstein et du Lauenbourg, sans intervenir dans les rapports des duchés avec la monarchie danoise. Là où l'indépendance du Danemark serait mise en jeu, l'affaire tomberait inévitablement sous le verdict de l'Europe.

Quant à la question du pont de Kehl, dont la diète de Francfort est également saisie, quelle opposition sérieuse peut-elle rencontrer? Elle intéresse le commerce de tous les pays : elle a été l'objet d'un traité signé entre la France et le grand-duché de Bade, et c'est ce traité qui est en ce moment

soumis à la diète. La Prusse paraissait d'abord disposée à élever quelques difficultés; mais elle s'est ravisée en songeant qu'elle avait elle-même quelques considérations à garder, ayant fait construire le pont de Cologne sans tenir suffisamment compte de toutes les nécessités de la navigation du Rhin. Il resterait donc seulement l'opposition possible de l'Autriche. Ce n'est pas que l'Autriche ne voie dans le pont de Kehl un avantage réel pour le commerce de l'Allemagne : ses objections sont d'un ordre militaire. Il est évident que c'est par ce côté qu'un pont sur le Rhin a pu éveiller les chatouilleuses susceptibilités germaniques. Quelle valeur cependant peuvent avoir de telles objections, lorsque le territoire de l'Allemagne est gardé sur ce point par des forteresses formidables, lorsque les progrès de la science militaire ont rendu praticable partout et à tout instant le passage des fleuves? Quand nos armées ont passé le Rhin, le pont de Kehl n'existait pas; elles ne le passeront pas plus souvent, parce que le pont existera. De vieilles passions, toujours prêtes à se frayer une issue, ont pu saisir cette occasion nouvelle, car ces passions existent en Allemagne, et elles parlent parfois bruyamment. Il ne faut pas croire pourtant qu'elles soient générales. On a pu le voir récemment à Leipzig, à l'inauguration d'un monument élevé en mémoire de la journée fameuse qu'on a appelée la bataille des nations. Ce monument est placé à l'endroit d'où Napoléon dirigeait l'action. Les inscriptions n'ont rien d'hostile, elles sont purement religieuses et ne rappellent que la vanité de la guerre. L'inauguration n'a été accompagnée d'aucune manifestation antifrançaise. Cette pierre n'est point le témoignage d'une animosité survivante contre notre pays; c'est un simple souvenir d'histoire, comme devraient être les haines elles-mêmes entre l'Allemagne et la France.

Si l'on observe maintenant quelques-uns de ces pays dont l'existence est au premier rang, l'Angleterre suit toujours d'un œil attentif et ardent ses affaires de l'Inde, qui semblent être décidément entrées dans une voie favorable depuis la victoire de Delhi et le ravitaillement héroïque de Lucknow. Les affaires de l'Inde vont devenir un des principaux objets de discussion dans la prochaine session du parlement britannique. Là se posera inévitablement la question, agitée déjà dans la presse, de la dépossession de la compagnie des Indes et du gouvernement direct de la reine. L'insurrection indienne et la crise financière, ce sont là les deux grandes affaires qui vont retentir dans les chambres. Quant à la France, le corps législatif vient de se réunir, ainsi qu'on l'avait annoncé. Cette réunion n'a pour le moment d'autre objet que la vérification des pouvoirs des députés élus il y a quelques mois, et cette vérification opérée, le corps législatif sera ajourné; la véritable session commencera au mois de janvier. Ce serait tout aujourd'hui, s'il n'y avait quelques changemens dans les hautes fonctions publiques. M. Chaix-d'Est-Ange vient d'être mis à la tête du parquet de la cour impériale de Paris ; mais ce n'est point là l'événement principal. Tandis que M. de Royer remplace M. Abbatucci au ministère de la justice, il a pour successeur à la cour de cassation, qui? M. Dupin lui-même, qui vient en même temps d'être nommé sénateur. Ainsi les hommes s'en vont et reviennent, et M. Dupin, après avoir commencé sa carrière politique dans la chambre des re-

présentans de 1815, aspire à mourir là où il a vécu pendant longtemps, à la cour de cassation, qu'il n'avait quittée que par accident.

De tout ce qui arrive et de tout ce qui passe sous les yeux souvent étonnés des contemporains, il résulte une impression qu'on a quelque peine à définir. Tout est changement dans les hommes et dans les choses, et les hommes eux-mêmes, en s'en allant ou en reparaissant, semblent n'être là que pour mieux marquer la fuite des choses. Le monde actuel est un théâtre de permanentes évolutions où l'on voit se transformer incessamment tout ce qu'il y a de plus sérieux et tout ce qu'il y a de plus léger, les lois, les idées, les mœurs, les goûts, les intérêts, aussi bien que les modes. Ne dirait-on pas que la société tout entière se trouve toujours placée dans une sorte d'indécision crépusculaire, entre le souvenir de ce qu'elle a été et le pressentiment de l'état nouveau qu'on lui promet? Elle marche à pas pressés dans ces voies nouvelles qui lui sont ouvertes, non sans regretter quelquefois cependant ce qu'elle a eu de meilleur, ce qui a pu faire un jour sa dignité ou sa grâce. Que cette société moderne ait ses grandeurs et ses beaux côtés, qu'elle compte plus d'un progrès, qui le niera? Cela ne veut point dire pourtant que toutes les transformations soient des progrès, et que les nouveautés les mieux constatées suppléent heureusement à tout ce qui fit le charme de la société française. Il a pris fantaisie à une femme qui a obtenu des succès par quelques œuvres dramatiques d'écrire un petit livre sur *les Salons de Paris,* et ce petit livre a un autre titre encore, à la fois doux et triste, celui des *Foyers éteints.* Mme Ancelot, l'auteur des *Salons de Paris*, rassemble ses souvenirs sur quelques-unes de ces réunions qui ont brillé autrefois, et qui eurent même leur célébrité littéraire ou mondaine. Elle vous conduira dans le salon du baron Gérard, où vous verrez des peintres et des poètes, des grands seigneurs et des diplomates, l'abbé de Pradt conversant avec M. de Humboldt. Puis, si vous le voulez, franchissez cette porte soigneusement gardée: vous serez dans un de ces asiles choisis où le jour est ménagé, où l'on parle à demi-voix. C'est moins un salon qu'un sanctuaire; Chateaubriand est le dieu, et Mme Récamier est la paisible gardienne de cette gloire. Allez un peu plus loin; vous vous trouverez à l'Arsenal, dans la maison du plus spirituel désabusé de notre temps, de Charles Nodier en personne, l'homme qui a eu le plus d'aventures par l'imagination, qui a su le mieux conter, et qui a vu passer autour de lui tout ce qui avait un nom. Ce ne sont point là certainement tous les salons de Paris. Mme Ancelot raconte ce qu'elle a vu, ce qu'elle a connu, et même elle aiguise plus d'un trait piquant, lancé avec une dextérité de main toute féminine; mais il ne s'agit point ici de l'esprit de Mme Ancelot et de quelques-uns de ces *salons* dont l'auteur trace la monographie : il s'agit plutôt de l'essence même de ces réunions, qui ont été pendant longtemps le produit d'un esprit de sociabilité particulier à la France, et dont le nombre va chaque jour en diminuant. Ce sont des *foyers éteints.* Les salons anciens n'existent plus, les salons nouveaux deviennent rares.

A quoi cela tient-il? A bien des causes sans doute : à la politique, qui commence par diviser les hommes et qui finit par les disperser périodiquement, aux intérêts nouveaux qui ont prévalu, à la vie affairée et besoigneuse qui s'est développée, au travail de l'esprit démocratique, qui émousse la distinc-

tion des mœurs et décompose les groupes, en ne laissant subsister qu'une vaste foule. Autrefois les salons étaient des foyers où l'on se retrouvait, la politesse était le lien de ces réunions habilement formées et plus habilement dominées par la grâce ou par l'esprit. Il y avait, comme le dit La Bruyère, « la ressemblance des goûts sur ce qui regarde les mœurs, » et la différence des opinions, c'est-à-dire tout ce qui fait l'homogénéité d'une réunion et ce qui l'anime par la vivacité de la conversation. Les salons étaient une puissance, car ils représentaient, sous une certaine forme, l'opinion publique telle qu'on pouvait la concevoir alors. Aux premiers temps de la restauration, il y eut une sorte de renaissance de cette société, que l'orage avait dispersée, et qui avait hâte de se recomposer. Les hommes nouveaux qui avaient grandi trouvaient naturellement leur place dans ce monde transformé; le goût des choses de l'esprit pénétrait partout. De là ces réunions à demi aristocratiques, politiques et littéraires, que Mme Ancelot indique plus qu'elle ne les caractérise. Cette époque, à vrai dire, a été le plus beau moment pour les salons de notre siècle. Depuis, tout a changé, et à mesure que des révolutions nouvelles sont survenues, les intérêts, les diversions de toute sorte, les habitudes nouvelles, les obligations, ont achevé de dissoudre ce qui existait de ce monde. Il y a eu des cercles, des clubs, des coteries ou des cohues, des petites bourses ou des banquets; le salon a disparu. Il y a des réunions où l'on se coudoie sans se connaître, où l'on se voit un soir pour ne plus se rencontrer jamais. Le hasard rassemble souvent les hommes, lorsque, par aventure, il n'aura pas plu à quelque enrichi de notre temps de convier à ses festins les amis qu'il n'a jamais vus. Il ne faut pas s'y tromper, si c'est une conséquence des mœurs démocratiques, c'est aussi une diminution de ce qui fit l'ornement et même l'une des forces de la société française. Et qu'on le remarque bien en outre, c'est peut-être ce qui explique comment le ridicule n'est plus rien. Le ridicule est souvent une chose relative; il faut une certaine finesse d'esprit pour le sentir, et il faut une certaine force sociale collective pour en faire justice. Cette force sociale, ce juge, c'était ce qu'on nommait le monde autrefois. Les masses sont d'assez mauvaises appréciatrices. C'est le propre de l'esprit démocratique de diminuer le sentiment de ce qui est vrai et de ce qui est ridicule, comme aussi malheureusement il efface parfois toute distinction entre ce qui est bien et ce qui est mal. Le succès est la seule règle, et voilà comment le ridicule ne tue plus personne; il est des hommes qu'il fait vivre.

Le ridicule reste livré à la muse immortelle de l'ironie, qui aurait certes fort à faire, si elle voulait mener jusqu'au bout cette œuvre de correction universelle, qui est une de ses missions. Que le théâtre s'empare donc des ridicules sans compter les vices, qu'il les représente, qu'il les personnifie : il aura des types nombreux à sa portée, il tracera des peintures saisissantes. Est-ce là le but que s'est proposé M. Camille Doucet dans sa récente comédie, jouée au Théâtre-Français sous le titre séduisant du *Fruit défendu?* L'auteur s'est renfermé dans un cadre plus modeste; il a peint des effervescences de jeune homme plutôt que des vices, des travers plutôt que des ridicules caractérisés, et il a écrit une œuvre enjouée, facile, élégante, quoique un peu dénuée de cette force comique qui fait tout revivre au théâtre. Suppo-

sez un jeune homme qui ne songe à aimer deux de ses cousines que quand il ne peut plus les aimer, c'est-à-dire quand elles sont mariées, et qui alors les aime toutes les deux, qui ne se détermine à s'éprendre sérieusement d'une troisième de ses parentes, encore dans la fleur de sa jeunesse et de sa beauté, que lorsqu'on lui assure qu'il doit être à jamais séparé d'elle; mêlez à ceci un oncle bonhomme, deux maris peu clairvoyans, des oppositions de goût et de caractère, des troubles féminins, des élans de jeunesse, des scènes assez piquantes : ce sera la comédie nouvelle, dont le mérite est dans le détail comme dans la vivacité du dialogue. Hélas! qui n'a pas son fruit défendu dans la vie? Dans la comédie de M. Camille Doucet, personne n'y touche, et tout le monde est content ou en a l'air. Que faut-il de plus? Il reste à savoir si la vie réelle ressemble toujours à la comédie. Cette pièce de M. Scribe qui a repris récemment son rang au théâtre, *la Calomnie,* laisse une impression plus triste, quoiqu'elle soit spirituellement comique. Le jour où l'auteur fécond de tant de vaudevilles a eu l'idée de peindre la calomnie, il a songé sans doute à faire une œuvre sérieuse, et s'il n'a point réussi dans le sens le plus complet du mot, il a tracé un tableau qui n'a perdu ni sa nouveauté ni son intérêt. C'est une esquisse des mœurs politiques d'autrefois qui revient à la lumière dans un temps où toutes les conditions de la politique sont changées.

Au milieu du calme des états européens, ramenés impérieusement par le cours des choses sous la discipline des pouvoirs concentrés et prépondérans, voici deux pays restés malgré tout en possession du régime constitutionnel et parlementaire, et où s'agitent des questions qui intéressent le monde. Ces deux pays sont la Belgique et le Piémont. Ce dernier sort à peine d'une crise d'élections qui a déconcerté plus d'une prévision. La Belgique vient d'entrer à son tour dans un mouvement semblable par suite de la dissolution de la chambre des représentans, qui a été le premier acte du nouveau cabinet. On sait comment cette situation s'est engendrée en Belgique, comment le pays a vu passer tous ces faits, les discussions orageuses de la loi de la bienfaisance, les manifestations populaires, l'ajournement et la clôture de la session, les élections communales, la retraite du dernier cabinet, l'avénement d'un ministère libéral. Tout se suit, tout s'enchaîne. Aujourd'hui, en présence de ce scrutin qui va s'ouvrir le 10 décembre, les partis parlent successivement au pays. Le gouvernement a tenu d'abord à s'expliquer; il l'a fait dans une circulaire que M. Charles Rogier s'est empressé d'adresser aux gouverneurs des provinces, et où le nouveau ministre de l'intérieur s'est principalement proposé de dissiper les préventions sur l'origine du cabinet, comme aussi d'attester le caractère conservateur et sensé de son libéralisme. Le parti catholique, à son tour, vient de publier un manifeste aux électeurs, manifeste qui ne dissimule rien et qui reste dans les limites d'une sage politique. Enfin le parti libéral, en dehors du gouvernement, adresse au corps électoral une longue lettre où il raconte les événemens, et où il s'efforce de rassurer en même temps que d'attirer à lui les populations rurales. Au fond, la Belgique est livrée aujourd'hui à deux partis qui se renvoient mutuellement la responsabilité d'une crise qui a ses difficultés et ses anomalies pour tout le monde, puisque le parti catholique a

perdu le pouvoir en ayant la majorité dans les chambres, et que le parti libéral désavoue hautement toute connivence, répudie toute solidarité avec les manifestations irrégulières qui ont joué un si grand rôle dans ces événemens. Écoutez les catholiques : ils vous diront que ce sont les libéraux qui ont suscité une émotion factice dans le pays en travestissant l'objet et le caractère d'une loi faite essentiellement pour les pauvres, en dehors de tout calcul politique. Écoutez les libéraux : ils vous diront que ce sont les catholiques qui, par l'excès de leurs prétentions, ont troublé le pays et provoqué des manifestations populaires déplorables dans la forme, quoique légitimes ou explicables dans leur principe. Or il est évident pour tout observateur impartial que les uns et les autres ont contribué à créer une situation qui est l'œuvre de leurs passions, ou du moins de la partie exagérée des deux opinions. C'est là malheureusement ce qui caractérise l'état de la Belgique. A côté des antagonismes naturels, légitimes, nullement dangereux d'ailleurs, il y a les luttes factices, les violences, les récriminations, les représailles, en un mot toutes les exagérations à l'aide desquelles les partis se font une guerre qui dépasse le but.

Ainsi il semble bien clair que le parti catholique n'a nullement l'intention de porter atteinte aux institutions libérales de la Belgique. Cela n'est point douteux pour les principaux hommes d'état de cette opinion, qui déclaraient récemment encore dans leur manifeste qu'ils n'auraient jamais prêté leur appui à une loi dont le caractère eût été tel qu'on l'avait supposé, et qui exprimaient le regret que la dissolution du parlement leur eût enlevé le pouvoir et le mérite de proposer eux-mêmes l'abandon de la loi de la charité. Serait-ce l'église belge qui voudrait systématiquement détruire les institutions libres? Elle ne le pourrait évidemment, par la raison bien simple qu'elle ne trouverait sous aucun régime les avantages que lui assurent les institutions sous lesquelles elle vit. Qu'on remarque en effet que l'église est entièrement libre en Belgique : par ses associations, par ses corporations, par ses établissemens d'instruction publique, elle a une situation et un pouvoir considérables. Depuis l'évêque jusqu'au plus simple prêtre, toutes les nominations se font en dehors de toute intervention de l'état. Les communications du clergé belge avec Rome sont pleinement libres. Comment donc l'église belge songerait-elle à échanger contre un régime politique quelconque cette souveraine et entière liberté que lui garantit la constitution belge? Et cependant il n'est pas moins vrai que les exagérés du parti catholique parlent souvent comme s'ils nourrissaient des desseins hostiles contre les institutions libérales. Ils refusent au pouvoir civil les plus simples prérogatives : ils mettent parfois l'état en interdit, ils inquiètent l'esprit moderne dans ses plus légitimes aspirations, et ils arrivent à créer toute sorte de perplexités aux hommes d'état qui ont parfois la mission de gouverner au nom du parti catholique. C'est ainsi que le chef du dernier cabinet, M. de Decker, s'est trouvé jeté dans la situation la plus difficile, et qu'il n'a pu contenir un jour cette parole, qu'un « souffle d'intolérance semblait passer sur le pays. » Certains catholiques ont reproché à M. de Decker sa retraite comme une défection. Que pouvait-il faire cependant en présence du résultat des élections communales? Il avait, il est vrai, la majorité dans les cham-

bres; mais d'un autre côté il se trouvait en face d'une présomption d'hostilité de la part du pays. Si les exaltés du parti catholique étaient plus clairvoyans, ils s'apercevraient peut-être qu'ils ne sont point étrangers à ce résultat. Et cette situation une fois créée, que pouvaient faire à leur tour les chefs du parti libéral appelés au pouvoir? Leur conduite était toute tracée : ils ne pouvaient gouverner avec la chambre telle qu'elle existait. La dissolution était une nécessité, comme elle était peut-être le dénoûment le plus naturel de cette crise, qui finissait par n'avoir plus d'issue.

Les libéraux profiteront-ils de la leçon et de l'expérience? Les premiers actes de M. Charles Rogier attestent la modération de ses vues. Le cabinet actuel n'a point d'autre pensée que de suivre une politique d'ordre et de conservation, en maintenant l'indépendance du pouvoir civil et l'intégrité des droits de l'état dans ses rapports avec l'église. Le progrès, tel qu'il l'entend, est un progrès sage, mesuré, sans secousse et sans violence. Malheureusement ce qui est vrai des catholiques ne l'est pas moins des libéraux dans un autre sens. Pour les hommes d'état des deux opinions, le danger est dans les entraînemens de leurs partisans. Les libéraux belges au fond ne menacent point l'église, et la plupart d'entre eux d'ailleurs sont catholiques; mais ils font comme s'ils la menaçaient. Par une sorte d'ostentation de liberté, ils patronnent quelquefois les enseignemens irréligieux; ils vont chercher au dehors des modèles de libéralisme d'un genre un peu suspect, et dont d'autres pays n'ont pas voulu, outre que l'importance sérieuse qu'ils donnent à ces modèles fait sourire les pays auxquels ils font de tels emprunts. Ils jettent dans des polémiques violentes tous ces mots de parti clérical, de parti épiscopal, qui sont les armes dangereuses des révolutionnaires, et, loin de servir la liberté, ils arrivent ainsi à effaroucher les croyances. Il suit de là que les libéraux belges, qui sont placés sur un terrain juste et vrai, et qui retrouvent toute leur force quand ils défendent l'indépendance et les droits de la société civile, perdent leurs avantages et compromettent leur cause quand ils semblent menacer les consciences religieuses. Ils éloignent d'eux beaucoup d'esprits conservateurs dont au fond ils ne sont séparés que par des passions et des exagérations de langage. Les uns et les autres devraient se rappeler que l'alliance de l'esprit religieux et de l'esprit de liberté a fait la nationalité belge. Ce sont ces deux choses qui sont la raison d'être de l'indépendance de la Belgique aussi bien que de sa constitution, l'une des plus libérales qui existent, et c'est là ce qui devrait se dégager sans cesse des polémiques violentes pour servir de guide aux hommes d'état vraiment modérés des deux partis. C'est aux chefs de l'opinion libérale maintenant au pouvoir de dénouer victorieusement par leur intelligente prudence une crise trop prolongée. Prétendre, comme on le fait encore, qu'ils ont reçu la direction des affaires des mains de l'émeute, ne servirait qu'à aggraver une situation déjà assez difficile. Le cabinet actuel a reçu le pouvoir de la prérogative constitutionnelle du roi agissant librement; il l'a reçue pour gouverner avec modération, et c'est là sans nul doute sa pensée, lorsqu'il demande un témoignage de confiance au pays, qui va se prononcer le 10 de ce mois.

Les élections piémontaises, d'un autre côté, ne sont plus à s'accomplir.

Le dernier mot du scrutin a été dit il y a déjà quelques jours. Au fond, ce sont les mêmes questions qui s'agitent dans le Piémont et en Belgique, si ce n'est qu'à Turin c'est le parti libéral qui est au pouvoir depuis longtemps. Le parti libéral piémontais a eu le singulier avantage de trouver pour premier ministre un homme habile, doué d'autant de pénétration que de fermeté, qui a su donner un lustre nouveau à la politique extérieure de son pays, et qui a dans l'esprit assez de prudence pour savoir attendre, pour ne pas vouloir brusquer les questions dangereuses. Que le parti libéral ait fait une grande position à M. de Cavour, cela n'est point douteux. M. de Cavour n'a pas moins fait de son côté, il faut le dire, pour le parti libéral piémontais. Il lui a donné en premier lieu le succès; il l'a constitué en parti de gouvernement, il vient de lui assurer un règne ininterrompu de plus de cinq années, qui a permis au régime constitutionnel de s'affermir et de devenir une réalité sérieuse. Au premier abord, lorsque l'épreuve électorale a commencé, on ne doutait point que le résultat ne fût favorable au cabinet, à la politique du président du conseil. Par le fait, il en a été ainsi. La lutte cependant a été vive, et les élections ont présenté un spectacle aussi curieux qu'animé.

Il y aurait un premier fait à remarquer, c'est l'intervention active de l'aristocratie piémontaise, qui s'est montrée jalouse d'exercer ses droits et de prendre le rôle qui lui est offert par le régime constitutionnel. Une grande partie de cette noblesse d'ailleurs porte dans la vie politique des inclinations sincèrement libérales. La fraction qui a été visiblement la plus menacée et qui a le plus perdu dans les élections est la partie avancée de l'opinion libérale, la gauche, ou pour mieux dire le radicalisme, qui est sorti assez meurtri du combat. La droite au contraire, le parti conservateur, a vu s'accroître le nombre de ses représentans, qui était assez restreint dans la dernière chambre, et même M. Solar della Margherita, l'ancien ministre du roi Charles-Albert, dont les opinions absolutistes sont fort connues, a été élu plusieurs fois. Au premier instant, lorsqu'on a connu ces résultats, lorsqu'on a vu poindre cette force conservatrice, l'émotion a été vive; la crainte d'une réaction s'est réveillée aussitôt. Il en est résulté que dans les scrutins de ballottage qui ont eu lieu pour les élections restées incomplètes, toutes les divisions de l'opinion libérale se sont effacées et toutes les nuances se sont ralliées. Deux des ministres, MM. Ratazzi et Lanza, qui n'avaient point été élus au premier scrutin, ont été nommés au second. C'est ce qui explique aussi peut-être la nomination du radical M. Brofferio, qui l'a emporté à Turin sur M. le comte de Revel, le chef le plus éminent du parti conservateur modéré. M. de Revel a été visiblement la victime de la multiple élection de M. Solar della Margherita. Tous ces faits ne sont pas aussi inconciliables qu'ils le paraissent; ils prouvent que dans le Piémont comme partout, on nomme des députés de la droite, si l'on craint que la politique n'incline trop vers les exagérations libérales, et on va jusqu'à M. Brofferio, si l'on voit surgir M. Solar della Margherita. En définitive, les diverses nuances de la droite formeront dans la chambre nouvelle une minorité respectable. Le ministère a toujours une majorité suffisante. Les quelques députés de la gauche qui ont été élus semblent devoir se perdre aujourd'hui dans la masse

ministérielle. Quel sera le résultat de ces élections? Au premier instant, le bruit s'est répandu à Turin que deux ministres, MM. Ratazzi et Lanza, qui représentent plus particulièrement ce qu'on nommait autrefois le centre gauche, allaient se retirer, et que M. de Cavour se rapprocherait de la fraction modérée du parti conservateur. Rien n'indique cependant que ces changemens, qui auraient leur portée, étaient en question. D'autres demandent au contraire au cabinet une politique plus énergiquement libérale, la présentation de lois anticléricales, comme le dit M. Brofferio. Si M. de Cavour ne croit point utile à son pays d'être plus conservateur, on conviendra que ce serait étrangement pratiquer les règles du régime constitutionnel de choisir, pour déployer un libéralisme plus vif, le moment où une partie du corps électoral semble se prononcer dans un sens plus modéré. Le plus vraisemblable, c'est que M. de Cavour suivra la politique qu'il a suivie jusqu'à présent, en tenant compte des circonstances. Dans tous les cas, M. de Cavour a du moins un avantage, c'est la multiple élection de M. Solar della Margherita, qui tiendra serrées autour de lui toutes les nuances du parti libéral, et la plus grande faute du parti conservateur modéré serait d'accepter les directions de l'ancien ministre absolutiste.

Ces luttes d'opinions et de tendances qui éclatent au grand jour en certains pays sont pour le moment peut-être plus voilées en Espagne, elles n'existent pas moins toutefois. Elles sont la raison de tout ce qui est arrivé depuis quelque temps, elles se retrouvent dans les débats parlementaires, dans les polémiques de la presse, dans les crises ministérielles, dans les émotions publiques. Partout on voit un pays alternativement poussé dans des sens contraires et cherchant à grand'peine un équilibre toujours troublé par les passions des hommes. En Espagne aussi, il y a des absolutistes qui épient les faiblesses du régime constitutionnel, et ne demanderaient pas mieux que de s'en délivrer; la révolution à son tour a été en permanence à Madrid. Qu'est-il arrivé? Toutes les fois qu'un parti extrême a eu l'air de prévaloir, tout a été mis en question, l'opinion s'est inquiétée, car l'Espagne a déjà fait trop de chemin pour pouvoir être ramenée vers l'absolutisme, et elle garde trop le culte de ses traditions monarchiques et religieuses pour avoir le goût des utopies révolutionnaires. Le ministère qui s'est formé il y a un mois sous la présidence de l'amiral Armero s'est pénétré sans doute de cette situation, et il semble s'être proposé de rassurer les instincts libéraux de l'Espagne sans affaiblir les garanties conservatrices. Il a vu que le dernier cabinet avait été conduit par une sorte de fatalité au-delà des limites que le général Narvaez avait dû se tracer en arrivant au pouvoir, et il s'est habilement placé en dehors de ce courant de réaction. La situation politique de l'Espagne n'a point changé au fond, puisque les mêmes opinions sont dans le conseil de la reine Isabelle; mais de cette évolution du pouvoir il est résulté une tension moins grande en toute chose au-delà des Pyrénées. L'administration intérieure du pays s'est adoucie. La presse, bien que toujours placée sous l'empire d'une loi qui a été votée par les chambres et qui ne peut être abrogée que par elles, la presse jouit par le fait de plus de latitude. Des arrestations assez nombreuses avaient été opérées dans ces derniers temps, et les victimes de ces arrestations s'étaient vues reléguées dans

la maison de dépôt de Leganès, où elles restaient sans être jugées; cette maison a été vidée et même fermée par le nouveau gouverneur civil de Madrid, le marquis de Corbera. Des mesures d'exil ou d'internement précédemment infligées à diverses personnes ont été levées. L'état de siége ne subsiste que sur quelques-uns des points les plus menacés, comme la Catalogne. Un acte surtout a révélé l'esprit qui anime le nouveau cabinet : c'est le choix d'un certain nombre de gouverneurs de provinces appelés à remplacer ceux qui ont cru devoir suivre la fortune de la dernière administration. Il ressort évidemment des choix qui ont été faits que le ministre de l'intérieur, M. Bermudez de Castro, ne s'est laissé guider par aucune pensée exclusive et systématique. Il a pris dans toutes les nuances du parti constitutionnel conservateur, même dans les rangs de *l'union libérale*. Un des nouveaux gouverneurs, M. Canovas del Castillo, était aux côtés du général O'Donnell en 1854; un autre est de la famille de M. Rios-Rosas, dont il porte le nom. D'ici à peu, on verra les réformes que M. Mon prépare dans les finances, et qui porteront sans nul doute la marque de cet esprit résolu et expérimenté.

Le nouveau ministère espagnol semble donc vouloir se placer sur un large terrain de conciliation, où il peut trouver une certaine force. A proprement parler, le système de conduite qu'il suit n'est autre que la politique à laquelle se ralliaient il y a quelques années toutes les fractions du parti conservateur, et qui se résume dans le maintien, dans l'exécution fidèle de la constitution de 1845. Il reste, il est vrai, une dernière question à vider. Le cabinet Armero-Mon n'ira-t-il pas encore se heurter contre quelque écueil imprévu ? Obtiendra-t-il l'appui des cortès elles-mêmes, qui doivent se réunir à la fin de décembre ? Malheureusement, on le sait, le parti modéré espagnol est livré depuis quelque temps à toute sorte de divisions qui l'affaiblissent et qui ont contribué à jeter l'Espagne dans la situation difficile où elle est, en paralysant le raffermissement de l'ordre constitutionnel, ébranlé par une révolution. Avec un peu d'esprit politique, ce parti doit voir aujourd'hui que, s'il veut conserver l'influence qui s'attache à une grande opinion, il doit tout faire pour se recomposer, pour se rallier. Le jour où le parti modéré se reconstituera avec une politique déterminée, avec un but précis, toutes les difficultés ne seront pas sans doute vaincues au-delà des Pyrénées; seulement il y aura une force avec laquelle il faudra toujours compter et capable de jeter son poids dans la balance avec profit pour le pays comme pour la reine elle-même. Mais avant que ces questions ne reparaissent dans les chambres, l'Espagne voit s'accomplir un événement qui était attendu d'un instant à l'autre : c'est la délivrance de la reine. Déjà tout se préparait depuis quelques jours. La province des Asturies, qui a gardé le privilége de donner son nom à l'héritier du trône, avait envoyé sa députation à Madrid; le roi avait reçu exceptionnellement le pouvoir de rendre un décret pour décorer de tous les ordres royaux l'enfant attendu, lorsque la reine a mis au jour un prince dont la naissance ne peut qu'être une force nouvelle et un nouveau gage de durée pour la monarchie espagnole.

CH. DE MAZADE.

ESSAIS ET NOTICES.

DE QUELQUES TRAVAUX DE LITTÉRATURE MUSICALE.

I. *Essai d'instruction musicale*, par M. Mercadier. — II. *Leçons de lecture musicale*, par M. J. Halévy. — III. *Mozart, Vie d'un Artiste chrétien*, par M. Goschler.

L'enseignement de la musique et la diffusion des connaissances musicales parmi les classes populaires de la France est un fait que nous avons déjà eu occasion de constater ici. Un grand nombre de bons esprits se sont voués à la noble mission de répandre les principes d'un art si puissant sur les masses, et n'ont pas dédaigné de consacrer leurs veilles à en simplifier les premières notions. La musique a cela de particulier, qu'elle est à la fois une science profonde qui, comme toutes les sciences possibles, repose sur des lois de nombre, et qu'elle devient, sous la main du temps et l'inspiration du génie, un art merveilleux qui semble ne procéder que de la spontanéité et du sentiment individuel. Le monde est ainsi très porté à croire que la musique ne renferme que des effets dont les causes sont inconnues, et importent aussi peu à l'artiste qui crée qu'au simple amateur qui jouit. Cette erreur, presque universellement répandue en France, empêche qu'on n'accorde à la musique le rang élevé qui lui appartient parmi les connaissances de l'esprit humain. Les divagations qui s'impriment chaque jour à propos de cet art admirable, l'ignorance si profonde de la plupart des beaux esprits qui en parlent dans les journaux, ignorance dont nous avons pu récemment encore apprécier l'étendue, — tout cela contribue à répandre le préjugé que la musique est une sorte d'alchimie sur laquelle on peut dire ce qu'on veut sans avoir à craindre un démenti. Les théâtres d'ailleurs sont un plaisir charmant et coûteux qu'on est bien aise de se procurer à peu de frais, au moyen d'articles où l'on juge les maîtres et surtout les cantatrices avec une assurance cavalière qui ne prête à rire qu'aux initiés, qu'on traite de lourds pédans. Toutefois cet état de choses commence à s'améliorer un peu. Le public, qui est moins ignorant en ces matières délicates que ne le croient ceux qui ont la prétention de l'éclairer, ne prête plus qu'une oreille distraite à ces faux prophètes qui l'ont tant de fois induit en erreur. Il les laisse dire, et ne s'en rapporte qu'à son propre jugement ou à celui de quelques bons esprits dont il a eu soin de constater la véracité. Le peuple lui-même entre chaque jour davantage dans la connaissance d'un art qui a le don d'épurer et d'élever ses instincts, et, grâce aux nombreuses institutions publiques où

la musique fait partie de l'enseignement qu'on lui distribue gratuitement, il devient plus apte à en apprécier les véritables beautés.

Parmi les ouvrages élémentaires qui se publient en si grand nombre sur l'enseignement de la musique, nous avons remarqué l'*Essai d'Instruction musicale* de M. Mercadier. Ce petit livre, de cent cinquante-sept pages, fort bien imprimé, contient une explication claire, méthodique, et plus que suffisante, de tous les élémens de l'art musical, depuis le son isolé, résultat des ondulations de l'air, jusqu'à l'accord, qui est le principe de l'harmonie. Divisé en trente-six chapitres suivis d'un appendice sur l'enchaînement des gammes, c'est-à-dire des tons, que l'auteur rend plus sensible au moyen d'un jeu d'enfant très ingénieux, le livre de M. Mercadier a été adopté pour les classes du Conservatoire, ce qui n'est pas toujours un titre de recommandation, car le Conservatoire est aussi prodigue que l'Académie des Beaux-Arts de pareils témoignages de satisfaction. Dans le cas particulier qui nous occupe, on ne peut que louer le Conservatoire d'avoir adopté l'*Essai d'Instruction musicale* de M. Mercadier, dont l'esprit méthodique a su renfermer en quelques pages lucides et accessibles à tous les notions d'un art très compliqué.

Un ouvrage plus important sur le même sujet est celui qu'a publié M. Halévy sous le titre de *Leçons de Lecture musicale*. Appelé par la nature de ses fonctions de secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts à émettre souvent ses idées sur les divers procédés de l'esprit, M. Halévy était plus apte qu'aucun autre compositeur éminent à parler avec mesure et clarté d'un art dont il connaît toutes les lois. Esprit diversement éclairé et rompu aux détails de l'enseignement supérieur de la composition, M. Halévy a été chargé par une commission du conseil municipal du département de la Seine de rédiger un traité de musique élémentaire à l'usage des écoles primaires de la ville de Paris et de l'Orphéon. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que le traité de M. Halévy a été aussi adopté par le Conservatoire et approuvé par l'Institut. Il est divisé en quatre grandes parties. La première partie est consacrée à la connaissance des *signes*, la seconde à l'*intonation*; la troisième traite de la *mesure*, et la quatrième, la plus importante, s'occupe de ce qu'on appelle la *tonalité*. Après avoir parcouru les différens chapitres qui subdivisent chacune des quatre grandes divisions, l'auteur en résume les idées dans un chapitre final, afin que l'élève puisse avoir une conscience nette de ce qu'on vient de lui apprendre. Nous ne pouvons aborder ici toutes les questions que soulève un ouvrage élémentaire sur l'enseignement de la musique; il n'y a rien de nouveau sous le soleil, et M. Halévy est un esprit trop sage pour avoir voulu innover dans un art où les faiseurs de systèmes se donnent libre carrière depuis cinquante ans. Nous ferons cependant au travail de M. Halévy un reproche général : il nous semble que le savant compositeur a commis par excès de zèle une double erreur, — qu'il a d'abord trop présumé de l'intelligence de l'élève en lui parlant souvent une langue abstraite et synthétique, et qu'ensuite il a trop divisé sa matière pour ne pas produire quelquefois de la confusion dans de jeunes esprits. Il est si difficile de parler à la jeunesse, de lui dire ce qu'il faut pour éveiller son attention, en laissant au temps à faire le reste. Ce défaut se fait surtout remarquer dans

la quatrième partie, qui traite de la *tonalité,* c'est-à-dire de la formation et de l'enchaînement des gammes au moyen des accidens d'altération.

M. Mercadier, dans l'*Essai d'Instruction musicale* dont nous avons déjà parlé, s'exprime ainsi au chapitre XIXe, qui traite de ce sujet délicat : « On entend par *tonalité*, dit-il, l'effet d'un groupe ou assemblage de notes qui se reproduit sur l'échelle diatonique à des intervalles réguliers. Notre gamme par octaves est un exemple remarquable de tonalité, parce que les deux demi-tons occupent toujours une place invariable, et que la mélodie reçoit de cette régularité un certain caractère que l'oreille sait apprécier. » Au point de vue scientifique, cette définition laisse beaucoup à désirer, puisqu'elle ne comprend pas la *tonalité* du plain-chant, dont le caractère est la mobilité des deux demi-tons; mais elle suffit provisoirement pour donner à l'élève une notion qu'il lui sera facile de développer plus tard. M. Halévy creuse davantage ce sujet important, il en suit toutes les ramifications et en résume les effets dans un tableau où la génération des *tons* par les *bémols* et par les *dièses* frappe l'œil et saisit l'attention, mais le langage dont se sert M. Halévy pour traduire sa pensée est-il toujours en rapport avec l'intelligence de l'élève auquel il s'adresse? pourrait-on affirmer que la définition que donne le savant compositeur de l'enchaînement des *tons* produits par les *bémols* avec ceux qui résultent de l'emploi des dièses, « pénétration réciproque des gammes bémolisées et des gammes diésées, produite par l'enharmonie, » soit facilement comprise d'un enfant de dix ou douze ans? Nous nous permettons d'en douter. Toute cette leçon (la trente-cinquième), qui a pour objet de classer les différentes gammes qui sortent de la source primordiale, la gamme d'*ut naturel,* au moyen des accidens d'altération qui, parcourant deux chemins différens, vont aboutir à un rendez-vous commun (*fa dièse* ou *sol bémol*), est traitée de main de maître; mais elle suppose chez l'élève des connaissances et une habitude de raisonner qu'il eût été plus sage de ne pas exiger encore. La définition de la gamme ou du *mode mineur,* cette pierre d'achoppement de tous les livres de théorie musicale, laisse aussi quelque chose à désirer. M. Mercadier nous semble résoudre d'une manière plus simple et plus pratique cette difficulté d'enseignement : « En musique, dit-il, *mode* (du latin *modus*, manière), *manière d'être* ou *modification*, signifie le caractère qu'imprime à une gamme la place occupée par ses deux demi-tons constitutifs. Il est évident qu'en déplaçant les demi-tons on change la *manière d'être* de cette gamme, etc. « M. Halévy pénètre sans doute plus avant dans la nature de la gamme mineure lorsqu'il dit : « Les deux tétracordes qui forment une gamme mineure ne sont pas semblables dans leur composition... L'intervalle, composé d'un ton et demi, qu'on remarque dans le second tétracorde, intervalle né du *genre chromatique*, est *cause* que la gamme mineure participe du *genre chromatique.* » La définition de M. Halévy, pour être plus scientifique, s'adresse au maître qui enseigne bien plutôt qu'à l'élève qui apprend. En résumé, les *Leçons de Lecture musicale* de M. Halévy et l'*Essai d'Instruction musicale* de M. Mercadier se suivent et se complètent l'un par l'autre. Si nous avions pouvoir d'assigner à ces deux traités un but d'utilité publique, nous conseillerions de mettre le petit livre de M. Mercadier dans les mains des enfans qui n'ont aucune no-

tion de la musique, tandis que les leçons de M. Halévy serviraient aux classes des adultes, déjà préparés à recevoir une connaissance plus étendue d'un art qui parle à la raison autant qu'au sentiment.

Passer de la simple théorie aux livres qui s'occupent de l'histoire de la musique ou de la vie des musiciens, ce n'est pas une transition aussi brusque qu'on pourrait le croire au premier abord. Un homme de goût, M. le chanoine Goschler, a eu l'heureuse pensée de feuilleter avec respect la correspondance si connue en Allemagne de la famille de Mozart, et d'en extraire un petit volume intéressant qu'il a publié sous ce titre : *Mozart, Vie d'un Artiste chrétien*. On sait que la veuve du musicien le plus parfait qui ait encore existé a épousé en secondes noces un admirateur du génie de Mozart, M. de Nissen, conseiller d'état du Danemark, qui mourut à son tour en 1826. M. de Nissen avait classé les papiers de la famille de Mozart et en avait formé un gros volume qui fut publié par sa veuve en 1828 à Leipzig. C'est dans l'ouvrage confus, mais rempli de faits et de documens intéressans, de M. de Nissen qu'ont puisé depuis lors tous les écrivains qui ont eu à s'occuper de la vie de Mozart. M. Goschler raconte dans une courte préface comment il fut amené à s'intéresser à la vie de l'auteur de *Don Juan* : il a lu successivement toutes les biographies de ce grand compositeur qui lui furent signalées. « Je dois l'avouer, dit M. Goschler, je cherchais dans ces lectures plutôt l'homme que l'artiste, et tous les biographes me montraient l'artiste bien plus que l'homme. Tous exaltaient le génie, pas un n'appréciait le caractère; tous analysaient minutieusement les œuvres, aucun ne parlait de l'âme candide de Mozart, de sa foi vive, de sa piété sincère, de son dévouement filial, etc. » Si M. Goschler avait eu connaissance de l'étude publiée dans cette *Revue* sur *Mozart et Don Juan*, il aurait pu s'assurer que nous avons été le premier à signaler la noblesse de caractère qui distingue le père de l'immortel musicien, ainsi que l'union parfaite « de cette famille pieuse et résignée, famille tout allemande et vraiment chrétienne, où régnaient l'ordre, la chasteté et le goût des belles choses, digne berceau du musicien de l'amour idéal (1). » En parlant du caractère élevé de Mozart et de l'influence qu'il a exercée sur la direction de son génie, nous disions encore : « Mozart était arrivé (en 1787) à cette heure suprême de la vie d'un grand artiste où sa main peut écrire couramment sous la dictée de son cœur et réaliser, comme il disait, les rêves de son génie. Son esprit profondément religieux, sa piété naïve, que n'affaiblissaient même point les déréglemens passagers où il tomba dans les derniers jours de sa vie, semblaient pressentir confusément l'approche d'une révolution qui viendrait détruire tout ce qu'il adorait. »

M. Goschler n'en a pas moins rendu un véritable service au goût et à la saine critique en mettant à la portée des lecteurs français un choix des meilleures lettres de la famille de Mozart, où se trouvent consignés tant de faits curieux et intéressans de la seconde moitié du XVIIIe siècle. Les lettres de Mozart surtout sont remarquables par une foule d'observations fines, judicieuses et profondes, d'où l'on pourrait extraire comme un résumé des règles

(1) Voyez la *Revue* du 15 mars 1849.

immuables que ne doit jamais oublier un peintre du cœur humain. On lit dans une lettre de Léopold Mozart à sa femme du 30 juillet 1768 : « Cent fois j'ai voulu faire mes paquets et m'en aller (ils se trouvaient à Vienne); mais il a fallu démontrer que ce ne sont pas des imposteurs, des charlatans qui vont en pays étranger jeter de la poudre aux yeux, mais bien de braves et honnêtes gens qui font connaître au monde *un miracle que Dieu a produit à Salzbourg*. Voilà ce que je dois à Dieu, sous peine d'être la plus ingrate des créatures; et si jamais ce m'a été un devoir de convaincre le monde de ce miracle, c'est précisément en un temps *où l'on se moque de tout ce qui s'appelle miracle*. Ce n'a pas été une petite joie et un mince triomphe pour moi que d'entendre un voltairien me dire dernièrement avec stupeur : *Eh bien! j'ai enfin vu dans ma vie un miracle, c'est le premier*. » Ces paroles sont de Grimm qui, seul à Paris, comprit toute la grandeur du génie de Mozart. On a souvent discuté et l'on discute encore tous les jours pour savoir quelle doit être la part de la poésie dans un drame lyrique. Voici ce que pensait Mozart sur ce sujet délicat : « Je sais que dans un opéra il faut absolument que la poésie soit la fille obéissante de la musique. Pourquoi donc les opéras bouffes italiens plaisent-ils partout, malgré les misères du libretto? Parce que la musique seule y domine et fait tout oublier..... Si nous autres compositeurs nous voulions toujours suivre scrupuleusement nos règles (qui étaient fort bonnes quand on ne savait rien de mieux), nous ferions d'aussi mauvaise musique que les poètes font de mauvais livrets (1). » N'a-t-il pas prévu le règne de l'art grossier de notre temps lorsque Mozart écrivait à son père en 1782 ces propres paroles : « L'ode (qu'il devait mettre en musique) est noble, belle, tout ce que vous voudrez, malheureusement trop boursouflée pour mes fines oreilles; mais que voulez-vous? Le juste milieu, le vrai en toutes choses, on ne le connaît, on ne l'estime plus nulle part. *Pour obtenir du succès, il faut écrire des choses assez intelligibles pour qu'un fiacre puisse les retenir*, etc. » On dirait presque une définition anticipée de la musique de M. Verdi. Tout le monde connaît cet admirable passage sur la mort que nous avions déjà cité dans notre travail sur le *Don Juan* : « Comme la mort, à la bien considérer, est le vrai but de la vie, je me suis depuis plusieurs années tellement familiarisé avec ce véritable ami de l'homme, que son image,

(1) Dans son discours de réception à l'Académie française, Alfred de Musset a dit quelques mots pleins de justesse sur la part et le rôle de la musique dans une action dramatique : « Tant que l'acteur parle, l'action marche, ou du moins peut marcher; mais dès qu'il chante, il est clair qu'elle s'arrête. Que devient alors ce personnage? Est-ce un maître irrité qui gronde? Est-ce un esclave qui supplie? Est-ce un amant jaloux qui jure de se venger? Est-ce une jeune fille qui s'aperçoit qu'elle aime? Non, ce n'est rien de tout cela, et il ne s'agit plus de savoir quelle circonstance naît de la situation. C'est la colère, c'est la prière, c'est la jalousie, c'est l'amour que nous voyons et que nous entendons. La musique s'empare du sentiment, elle l'isole. Soit qu'elle la commente, soit qu'elle l'épanche largement, elle en tire l'accent suprême. Tantôt lui prêtant une vérité plus frappante que la parole, tantôt l'entourant d'un nuage aussi léger que la pensée, elle le précipite ou l'enlève; parfois même elle le détourne, puis le ramène au thème favori, comme pour forcer l'esprit à se souvenir, jusqu'à ce que la Muse s'envole et rende à l'action passagère la place qu'elle a semée de fleurs. »

loin d'être effrayante pour moi, n'a rien que de doux et de consolant! Je remercie mon Dieu de m'avoir accordé la grâce de reconnaître la mort comme la clé de notre véritable béatitude, etc. » Certes l'esprit qui pouvait s'élever à de pareilles considérations n'était pas indigne du génie qui a écrit le *Don Juan* et la messe de *Requiem*.

Il y aurait de curieux rapprochemens à établir entre certaines lettres de Mozart et quelques-unes de Weber. En étendant cette investigation à la vie de Beethoven, d'Haydn, de Gluck, de Haendel, de Bach, etc., on pourrait en extraire un vrai trésor d'observations, de remarques et de menus propos où, à travers la diversité des génies et des caractères, on trouverait cette vérité générale qui est de tous les temps et de toutes les écoles. Nous qui avons souvent l'honneur d'approcher de Rossini et de Meyerbeer, deux esprits qui se valent par la finesse des aperçus, l'étendue et la solidité du jugement, nous pouvons affirmer que l'auteur de *Guillaume Tell* et celui de *Robert le Diable* n'ont pas deux manières de voir sur les vrais principes de l'art. Ce sont ces principes qui nous préoccupent aussi, nous, humble propagateur de la bonne nouvelle. Et tant que nous pourrons tenir une plume, nous ne ferons pas de lâches concessions au mauvais goût triomphant.

P. SCUDO.

Dictionnaire de l'Administration française, par M. Maurice Block (1). — La France est de tous les pays celui où l'administration tient la plus grande place. Alors même qu'elle n'était plus gouvernée, elle continuait à être administrée. L'administration française, avec ses principes sagement établis, avec ses traditions modérées, avec son personnel bien discipliné, a survécu à tous les gouvernemens; elle a traversé, sans trop de dommages, les plus violentes crises révolutionnaires, et les orages passés, c'est toujours par elle que l'ordre est promptement rentré dans l'état. Nous n'avons pas à examiner en ce moment si parfois elle n'aurait point, par sa jurisprudence, dépassé le domaine de la législation générale et entrepris sur les libertés locales ou industrielles. En définitive, le système, tel qu'il a été constitué sous l'ancienne monarchie, renforcé sous le consulat et maintenu jusqu'à nos jours sous tous les régimes, a produit de bons résultats. Aujourd'hui les nations qui par tradition et par instinct s'étaient montrées le plus rebelles à l'action administrative imitent peu à peu l'organisation française, et en Angleterre même nous voyons, par les débats du parlement, que les idées de centralisation, d'intervention officielle de l'état, gagnent chaque année du terrain. En présence des intérêts multiples et souvent contradictoires qui se sont créés ou développés au sein des sociétés modernes, on a reconnu que l'ordre et l'équité, nécessaires au bien-être général, ne sauraient trouver de garantie que dans une autorité supérieure, complétant, pour les détails de l'exécution, les règles établies par la législation, procédant avec unité et discipline, fortement armée pour résister aux pressions illégitimes, et pouvant

(1) 1 vol. de 1,600 pages, Paris 1856, librairie administrative de Berger-Levrault.

concilier dans une juste mesure les prétentions respectives de l'état et de l'individu.

Le *Dictionnaire* qu'a récemment publié M. Maurice Block, avec la collaboration de nombreux fonctionnaires, a pour but de présenter un exposé fidèle et suffisamment détaillé de la législation administrative. Ce n'est point, dit l'auteur, un traité théorique, c'est un ouvrage pratique, qui ne perd jamais de vue l'application. Nous avons en effet remarqué, dans la plupart des articles, une grande sobriété de considérations générales et en même temps une grande abondance de faits, de décisions, de textes applicables à chaque matière : or le lecteur ne perd pas son temps à lire l'opinion de l'écrivain, alors qu'il ne demande qu'un renseignement précis et approprié aux divers aspects d'une question. Le soin qu'a pris M. Block de solliciter la collaboration des membres de l'administration qui, par la nature de leurs fonctions, devaient avoir acquis une compétence particulière pour traiter chaque sujet garantit l'exactitude des textes cités, la saine interprétation des décisions et l'exposé fidèle de la doctrine administrative, qu'il n'est pas moins essentiel de connaître que la loi elle-même. De plus, chaque auteur, informé, par une pratique journalière, des points qui, dans l'application d'une loi ou d'un règlement, soulèvent le plus souvent des difficultés ou des incertitudes, a pu consacrer à ces mêmes points des éclaircissemens plus étendus. C'est donc un bon et utile travail qui vient s'ajouter, en les résumant et en les complétant, aux nombreux écrits publiés depuis vingt ans sur les questions administratives. C'est un guide que l'on peut suivre sûrement. Nous ne saurions apprécier en détail les articles qui composent ce *Dictionnaire,* et dont quelques-uns forment de véritables traités où sont indiquées, grâce à la publication récente du livre, les modifications assez nombreuses qui, depuis la constitution de l'empire, ont été introduites dans le système administratif. Qu'il nous suffise d'émettre une appréciation générale : indépendamment de l'intérêt particulier que présente chaque article, on trouve dans cet ouvrage, dont toutes les parties paraissent avoir été habilement combinées, l'occasion de jeter un coup d'œil général sur le mécanisme de l'administration française, et on peut ainsi se rendre compte de la nature et de la multiplicité des services qu'elle est appelée à rendre. C. LAVOLLÉE.

V. DE MARS.

L'ÉCUEIL

DE LOVELACE

I.

Je vais raconter une histoire qui froissera quelques esprits, j'en suis sûr, parce qu'elle renferme l'élément dont nous nous accommodons le moins : la vérité. Ce n'est pas toutefois que des exagérations évidentes, qu'il ne m'était pas loisible de faire disparaître, ne s'y rencontrent çà et là. Dans l'humble jardin où j'invite à venir errer quelques instans l'ami passager et inattendu que nous donne la destinée des livres, plus d'une illusion étale sur sa haute tige ses fleurs fantasques, et, je l'espère, cette plante merveilleuse dont tous les poètes affirment l'existence, l'idéal, pousse au milieu d'un gazon solitaire; mais aucune fabrique ne s'y élève : point de petits temples, de ruines factices, de statues en marbre ou même en plâtre. Eh bien! ces ornemens sont nécessaires pour faire accepter à la plupart de nous ce qu'on appelle la nature. Les êtres et les choses, tels qu'ils échappent au formidable génie dont ce monde est le jouet mystérieux, inquiètent et révoltent nombre de gens réputés pourtant sages et disciplinés entre tous, — oui, les révoltent, et je le prouve.

Représentez-vous une créature appartenant aux humbles conditions de cette vie, avec des couleurs, sous des formes qui l'arrachent à la réalité, et vous entrez dans une des rêveries les plus chères de tout temps aux imaginations aristocratiques. Pour aborder sur-le-champ mon sujet, qu'un grand poète, avec le souvenir de deux yeux noirs qu'il a vus briller dans sa jeunesse sous un toit de pêcheur, vous crée une sorte d'être divin dont vous ne sauriez dire la pa-

trie, voilà tout ce qu'on nomme les cœurs et les esprits d'élite qui, comme autant de harpes séraphiques, s'unit dans un concert de louanges. Quelle sensible lady, quelle jeune miss refusera son affectueux enthousiasme à la Graziella des *Confidences?* Comment ne pas aimer un charmant et discret fantôme marchant d'un pas si léger dans ce monde, qu'il n'y heurte personne, qu'il n'y dérange rien? On lui offre de toutes parts cette tendre sympathie que l'on prodigue volontiers aux ombres; mais donnez à cet être si caressé tout à l'heure le sang et la chair, toutes les forces et toute la plénitude de la vie, puis à ces esprits d'élite que le spectre charmait présentez la créature vivante, non point répugnante, non point vulgaire, parée au contraire de tous ses attraits, des vrais attraits qu'elle tient de Dieu, et vous verrez comment la pauvre fille sera reçue! Ce ne sera pas seulement contre elle qu'on se déchaînera, ce sera encore, et par-dessus tout, contre l'homme qui aura pu l'aimer. Eh bien! il faut l'avouer cependant, cet homme-là, c'est chacun de nous.

Oui, chaque homme rencontre d'ordinaire une femme qui, séparée de lui par tout ce qui peut séparer deux créatures humaines en ce monde, froissant tous ses intérêts, choquant toutes ses vanités, l'attire au nom de ce qu'a de plus vif et de plus secret la grâce irrésistible de l'amour. Cette femme apparaît d'habitude à deux époques bien différentes de la vie : à l'âge où le cœur commence à s'ouvrir, — c'est alors une apparition rarement redoutable, — et à l'âge au contraire où il se ferme, lassé par la chaleur du jour, mais doucement troublé en même temps par les premiers souffles de la nuit. Cette seconde apparition est terrible. Ne riez pas trop de ma théorie. Je vais l'appuyer sur des faits qui rendront, je l'espère, toute ma pensée, et qui pour plus d'un, je crois, seront des souvenirs.

Jamais aucun homme ne m'a mieux représenté le parfait officier de cavalerie légère que Richard de Fleminges, il y a de cela peu de temps encore. Son destin l'avait conduit par des voies singulières à ce genre de perfection qu'il n'avait pas atteint tout d'un coup. Épris longtemps du monde, où tout avait souri à ses débuts, il avait connu ces amours puissantes et raffinées qui, malgré tant de bouleversemens extérieurs, sont depuis des siècles la vie intime d'une société tout entière. S'il avait eu le goût et s'il avait reçu le don d'écrire, il aurait pu faire un livre semblable à l'œuvre (me pardonnent des opinions illustres!) d'une des âmes les plus tendres et les plus blessées qu'il y ait jamais eu suivant moi : je veux dire les *Maximes* de M. de La Rochefoucauld. Pour plaire à certains yeux qui répandent encore à présent peut-être une lumière sereine et lim-

pide, il aurait à coup sûr fait *la guerre aux rois,* il l'avait *faite aux dieux,* car après tout n'avait-il pas mortellement frappé la confiance, l'expansion, que sais-je? toutes les divinités de sa jeunesse? Mais au lieu de rester sur le théâtre de ses souffrances, avec un esprit médisant et un cœur blasé, Richard avait profité de son métier pour aller puiser la vie à d'autres sources que celles dont ses lèvres ne pouvaient plus supporter l'amertume. Il s'était battu au loin pendant plusieurs années. Sous l'influence des chevaux, de la poudre et d'un ciel toujours en fête, son caractère s'était peu à peu transformé. Lors donc qu'il y a quelques années, les hasards de sa profession le ramenèrent dans sa patrie, ce n'était plus assurément le même homme. Si la duchesse de Longueville se fût promenée sur la plage de Marseille quand il y sauta d'un pied léger, elle n'eût point reconnu son pâle et romanesque Marcillac. Ce ne fut point la duchesse de Longueville du reste qu'il trouva sur la Cannebière.

Il y fut reçu par de joyeux camarades dont il venait partager la vie et par des femmes dont je serais bien désolé de médire. Manon, dans toute sa liberté et tout son charme, c'est-à-dire dépourvue de tout Desgrieux, lui donna l'accolade de l'arrivée. Le voilà donc acclimaté tout à coup en France, parfaitement installé au sein d'un aimable régiment dont le numéro n'importe en aucune façon à notre affaire. Au moment où commence ce récit, il lui arrivait souvent pendant des heures entières de se croire heureux, ce qui est exactement la même chose que de l'être. Pensant en avoir fini pour toujours avec un des fléaux de sa jeunesse, il disait à part lui du vague chagrin dont tant d'hommes sont rongés ce que disent du diable quelques dévots pleins de confiance : « Il sera bien fin, s'il parvient à m'attraper! » On sait l'éternelle imprudence de ces défis adressés au mal.

Il advint que le régiment de Richard reçut l'ordre de partir pour une petite ville du Nord assez aimée de la cavalerie, quoiqu'en définitive l'épithète consacrée de *trou* puisse parfaitement lui être appliquée. Herthal, dont je n'engage personne à vérifier la position sur la carte, est tout près des Pays-Bas. Il est situé au milieu de grandes plaines où l'on cultive le houblon; ses fortifications, à demi détruites, sont entourées d'immenses abris d'un vert sombre, comme ceux dont quelques peintres hollandais étendent l'ombre, à travers de calmes paysages, sur de riches seigneurs portés par de robustes coursiers. La gaieté ne semble pas certainement, au premier abord, avoir dû choisir ce coin de la terre pour sa résidence habituelle, et cependant Herthal est bien loin d'être la plus exécrée des garnisons. On y fume des cigares recommandables et on y boit de l'excellente bière. Ceux à qui un amour effréné des splendeurs

mondaines ferait chercher les lauriers des Richelieu et des Lauzun jusque sous la hutte des Hottentots y trouvent une société à peu près semblable à toutes les sociétés de province. Enfin, dernière considération toute puissante, il y a là pour les sages amis d'une retraite sans austérité, c'est-à-dire pour le plus grand nombre, une race de femmes à la beauté solide et au cœur à la fois tendre et calme, offrant des affections sans orages à une foule de militaires reconnaissans.

Ce fut au commencement d'un jour printanier que le régiment où servait Fleminges arriva devant cette ville. — Jamais, disait un jour Richard, je n'ai vu apparaître à la fin d'une étape une ville où je devais passer seulement vingt-quatre heures, sans me livrer au moins quelques minutes à une petite rêverie pleine de charmes. Je m'écrie tout comme M. de Lamartine : « Là je vais trouver une âme que j'ignore. » Cette âme habitera le corps d'une hôtelière, ou d'une souveraine de comptoir, ou d'une femme de notaire, peut-être même d'une châtelaine, que sais-je? Les billets de logement nous envoient partout, le destin est tout puissant, et les fourriers sont ses ministres. Dans quelques heures, les chevaux installés et le déjeuner terminé, j'entamerai un roman plus ou moins agréable, mais que la brièveté, à coup sûr, sauvera de l'ennui. Il se peut bien que ce soir je sois prodigieusement sentimental; c'est même certain, s'il y a devant l'auberge des arbres et un banc de pierre. En ce cas, je me sens porté aux amours allemandes, et je regarde avec un attendrissement profond la Gretchen de la *Croix-d'Or* ou du *Cheval-Blanc*. Demain matin, la trompette heureusement dissipera mes songes langoureux de la veille avec les premiers rayons du jour. Toutefois la marche sera un peu triste à ses débuts, et je sentirai comme le poids d'un fantôme sur la croupe de mon cheval. Soudain, à la première halte, cette gaie et vaillante sagesse qui sort du baril de la cantinière se lèvera, et me rendra tout entier à l'heure présente. Hélas! pourquoi n'ai-je pas toujours donné ces bonnes et vives allures à ma vie? — Eh bien! en arrivant devant Herthal, Richard ne fit aucune de ces réflexions à teintes roses; il se sentit envahi au contraire par une tristesse secrète. Le vieil homme, comme on dit si bien, cet insupportable, cet obstiné compagnon, dont chacun de nous cherche avec tant de raison à se défaire, sembla un instant avoir repris son autorité sur lui. Il est vrai qu'il touchait au but d'une course, non point à un de ces lieux de passage où notre âme et les choses extérieures n'ont guère le temps de former entre elles des unions fastidieuses. — On devrait, disait-il à un de ses compagnons, n'arriver jamais à la fin d'un voyage. Le terme d'une excursion, c'est quelque chose comme le mariage à la fin d'un roman, c'est-à-dire le

dénoûment avec sa morne et impitoyable vulgarité. Herthal était d'un charmant effet dans mon esprit, derrière vingt villes à traverser; à présent que le voilà, je lui trouve une sotte figure. J'étais né pour être nomade. Le désert est divin, parce qu'on ne s'y arrête nulle part. La vie humaine y glisse et s'y joue comme le soleil, de là ces songes que l'on nomme le mirage.

Cet accès intempestif de poésie prouvait que l'âme de Fleminges était troublée. Ce trouble ne venait point d'un voyage fini, il venait d'un événement inconnu prêt à se montrer. A l'approche des orages qui doivent les bouleverser, point de natures qui ne frissonnent. Celles où les hautes pensées n'ont pas tout à fait disparu, abattues comme les grands arbres par les souffles mystérieux du ciel ou par la main intéressée des hommes, celles-là ont parfois des frémissemens harmonieux. Mon Dieu, oui, ce sont là phénomènes fréquens du monde invisible, et le monde invisible existe même sous un dolman.

II.

La première chose à faire quand on arrive dans une garnison nouvelle, c'est d'y chercher un logement. Un gîte commode et une femme qui ne soit pas un tyran trop porté aux exactions, voilà ce que poursuit l'officier dans tous les lieux où ses destins le conduisent. Fleminges se mit en quête du logement, espérant que la femme s'offrirait ensuite. Il était par sa vie et par sa nature disposé à s'accommoder de tous les abris. Depuis nombre d'années, il avait couché quelquefois sous le ciel, souvent sous la tente; toutes les recherches du luxe lui étaient devenues étrangères: mais cependant il demandait à ses résidences les plus passagères certaines conditions que l'on ne rencontre pas toujours. Il avait les goûts que l'écrivain héraldique Vulson de La Colombière prête aux merlettes : il aimait les vieilles masures. Il eût préféré la tour du lord Ravenswood à l'entre-sol le plus élégant de la rue de Rivoli. Or les logis occupés d'ordinaire à Herthal par les officiers n'avaient point pour la plupart de quoi répondre à ses désirs. C'étaient d'honnêtes chambres situées chez des boulangers, chez des tonneliers, chez des brasseurs, avec des fenêtres donnant sur la rue, de véritables petits enfers bourgeois pour des esprits d'une certaine nature. Fleminges avait passé une journée tout entière à visiter cette série de maussades demeures, et se trouvait encore sur le pavé quand, se promenant le soir solitairement après son dîner, un écriteau attira son regard. C'était derrière l'église, au fond d'une rue déserte, une vaste maison à l'air abandonné, la véritable maison de province,

qui éveille dans presque tous les cœurs soit des songes, soit des souvenirs. Un de ces grands marronniers qui pourraient raconter de longues annales domestiques, qui se sont associés à des joies d'enfans et à des mélancolies de vieillards, élevait sa tête au-dessus d'un mur. Une porte d'un vert sombre parsemée de clous usés semblait avoir l'habitude d'être close, car il y avait, avec les herbes et les fleurs qui s'échappaient de son seuil, de quoi faire un bouquet pour Margot et une salade pour La Ramée. Richard mit en branle un lourd marteau qui fit entendre un son prolongé; il pensa que ce bruit ne ferait apparaître personne, mais, à sa vive satisfaction, cette pensée-là fut trompée. La porte s'ouvrit, et une sorte de manant à cheveux gris, génie rustique de ces ruines, s'offrit à lui ayant sur les lèvres le *che vuoi?* de tous les êtres évoqués.

L'officier dit qu'il voulait habiter cette maison, si ses chevaux et lui pouvaient s'y loger. Les écuries eurent son approbation; elles étaient un peu délabrées, mais dix chevaux auraient pu y tenir à l'aise dans toutes les situations possibles. Restait donc à voir le séjour des hommes. Le guide à cheveux blancs, qui n'était autre qu'un vieux jardinier, prit un flambeau, gravit un perron, et voilà Fleminges tout d'abord dans un vaste salon qui émut vivement sa curiosité. Aux quatre murailles étaient appendus quatre portraits. Deux de ces tableaux représentaient un homme et une femme poudrés, de mine assez fière, l'un et l'autre en costume de chasse, quoique avec des attributs fort différens. L'homme avait un magnifique fusil, la femme un arc et des flèches. L'homme s'était contenté d'être un riche mortel, la femme avait aspiré à être déesse. Rien du reste d'étonnant à cela : les Eloa ont succédé aux Iris et aux Uranies. Nos pères hantaient les déesses; les anges nous étaient réservés.

Le troisième portrait était un officier de mousquetaires, non point du temps de Louis XV ni de Louis XVI, mais du temps de Louis XVIII. Ce jeune seigneur de la restauration avait tout à fait grand air. Une chevelure blonde et un peu claire, qui semblait protester contre l'absence de la poudre, s'élevait sur un front plein de noblesse. Deux lèvres fines se contractaient dédaigneusement sous un nez aux narines élégantes et minces. La taille de ce gentilhomme était d'une grâce parfaite : c'était celle du sire de Saintré; si le poing d'un manant eût pu la briser, le vent d'aucun boulet ne l'eût fait fléchir.

Quant au quatrième portrait, assurément le plus charmant de tous, rien ne pouvait faire comprendre comment il se trouvait auprès des trois autres. Avez-vous jamais rêvé de Fanchon la vielleuse ou de la belle écaillère? J'avoue que ces héroïnes populaires ont souvent préoccupé ma jeunesse. Eh bien! ces filles splendides de la plèbe devaient avoir les traits que Fleminges avait sous les

yeux. Imaginez une créature n'ayant rien cette fois ni de l'ange ni de la déesse, femme par excellence au contraire, avec une chair où circule un sang plein, comme la liqueur des grappes, d'une ivresse accessible à tous. Elle est assise sur une chaise rustique, elle tient un ouvrage, mais ne coud pas : le diable ne peut pas laisser travailler une pareille fille. Sans avoir rien de cette courbe fatiguée des tailles trop frêles, sa taille est un peu affaissée; elle exprime, ainsi que l'attitude en même temps animée et attentive de sa tête, quelque entraînement invisible. C'est tout au plus si elle a vingt ans; toutes les fêtes et toutes les ardeurs du printemps sont sur ce visage. Les yeux dardent un feu à brûler comme un amas de paille tout ce que les cœurs choisis pour arsenaux par la sagesse peuvent enfermer d'armes et d'engins contre le plaisir.

Fleminges n'avait pas affaire à un guide bavard; il ne put obtenir sur ces portraits que des renseignemens très concis et très obscurs. La maison lui convint. Après en avoir parcouru chaque pièce, il erra dans un jardin touffu, vraie république d'arbres et de plantes dont le jardinier n'était le chef que de nom à coup sûr. Ce jardin acheva de le ravir.

— Dès demain, dit-il, je veux venir habiter ce logis, si on me le laisse à des conditions tolérables.

— Monsieur est donc marié? s'écria le jardinier, ne pouvant pas croire qu'un homme choisît pour lui seul une aussi vaste demeure.

Fleminges ne répondit pas et se mit à sourire. Il était marié depuis longtemps, et assez peu secrètement, à la dame qui réclame les plus grands espaces pour ses ébats, et que les artistes appellent la fantaisie, les philosophes l'imagination, les sots la folie.

Il s'en alla finir sa soirée au café. Le café où vont les officiers à Herthal est d'une physionomie attrayante. De grands arbres plantés devant la porte forment, en entrelaçant leurs branches, un abri qui convient parfaitement à la rêverie de la bière et du cigare. Fleminges s'assit sous la verdure tout occupé de son nouveau gîte. Un vieil habitant du pays, qu'on appelait le baron de Mière, vint prendre place auprès de lui. M. de Mière avait passé quelques années de sa jeunesse dans la garde royale. Il tenait toujours à la famille militaire par ces liens que conservent soigneusement ceux mêmes qui ont été appelés à y figurer le moins longtemps. C'était l'ami de toutes les générations d'officiers qu'il avait vues passer sous ses yeux du sein de sa retraite. Aimable discoureur, guide obligeant, il initiait à tous les mystères d'Herthal les divers compagnons que lui envoyaient les changemens de garnison. On sentait qu'il n'avait pas toujours vécu dans un coin obscur de la France. Son esprit ne manquait ni d'originalité, ni d'élévation, ni de verve, et sa médisance,

car il faut bien reconnaître qu'il était un peu médisant, n'avait pas les maussades allures, le trot désagréable et menu de la médisance provinciale. Fleminges accueillit le baron avec joie; il fit une foule de questions sur le logis qu'il venait de visiter, et voici à peu près ce qu'on lui répondit :

« Cette maison avait appartenu au marquis Olivier de Restaud. Ce marquis de Restaud, le mousquetaire dont Fleminges avait vu le portrait, eut sous la restauration à peu près toute l'élégance que comporte ce siècle-ci. Aussi Herthal ne le possédait pas souvent. Il menait grand train à Paris, dansait chez Mme la duchesse de Berri, chassait avec le roi Charles X, et faisait parler de lui par ce luxe à part, don de quelques natures privilégiées, qui s'élève à la dignité d'une faculté de l'esprit. Quoiqu'il n'eût pas le travers de vouloir suivre sur un Pégase d'amateur les hippogriffes qui portent les vrais enfans de la poésie, il aimait les lettres et les arts. Un jour il crayonna sur un album un sonnet d'une grâce singulière, tel que Boufflers aurait pu l'écrire, s'il était revenu en ce monde après s'être entretenu aux enfers avec l'auteur de *Lara*. Il fut lié intimement avec Géricault, qui a plus d'une fois reproduit ses traits. Enfin c'était un de ces esprits distingués qui goûtent toutes les élégances, et qui, brillans miroirs à mille facettes, attirent continuellement autour d'eux la population ailée des hommes de génie. Un beau jour, le marquis de Restaud vint ici, annonçant l'intention de consacrer quelques semaines à sa sœur. Il était charmant encore, quoique sa jeunesse, à ce qu'il prétendait, fût déjà morte et enterrée. Son regard, où la bonté faisait toujours passer un nuage devant la raillerie, peignait merveilleusement une âme où une sensibilité native luttait avec un continuel succès contre un scepticisme acquis. Eh bien! tout à coup on remarqua d'étranges changemens chez cet aimable gentilhomme. Il ne retournait pas à Paris, ce dont nous étions fort loin de nous plaindre; mais ce qui nous étonnait et nous désolait, il s'éloignait chaque jour davantage de sa famille et de ses amis. Bientôt on connut le mot de cette énigme : c'était la femme dont le portrait vous a frappé, la belle Julie Marguen, l'hôtesse du *Grand-Chandelier*. M. de Restaud était tombé sous la tyrannie de Julie. Il avait rencontré sur le seuil d'une auberge ce qu'aucun salon n'avait pu lui offrir : la maîtresse de sa vie. Le malheur voulut que le possesseur légal de cette beauté, le gros Marguen, vînt à mourir subitement; voilà Julie qui se trouve veuve. Le marquis l'enlève à son hôtellerie, et s'établit avec elle dans la maison que vous venez de visiter. Jusqu'alors, toutes les fois qu'il était venu à Herthal, il avait demeuré chez sa sœur. Depuis la mort du vieux marquis de Restaud, le logis qui se rouvrit pour

Julie était resté abandonné. Aussi jugez de l'étonnement dont fut saisie notre ville, quand on apprit que le brillant, le prodigue Olivier rentrait dans la maison de ses pères, se faisait citoyen d'Herthal, et que ce miracle était l'œuvre de Julie. Malheureusement nous devions avoir motif à nous étonner encore plus. Un jour on apprit que la veuve Marguen devenait marquise de Restaud. Je poussai comme tout le monde mainte exclamation de surprise, et ce mariage ne me parut pourtant qu'un événement d'un ordre fort connu qu'il était impossible de ne pas prévoir. Il est des routes au bout desquelles ces sortes d'unions se dressent fatalement comme la potence au bout de certains autres chemins. Notre pauvre Olivier nous fut alors enlevé pour toujours. Ceux qui l'avaient le plus aimé, ceux qui l'avaient le plus envié s'éloignèrent de lui avec ce sentiment de blâme, d'aversion, presque d'horreur qu'on professe encore en province pour les mésalliances dont la passion est la seule origine. Mlle de La Ruberie me disait hier soir qu'elle avait cru longtemps que le marquis Olivier de Restaud avait commis un grand crime, et qu'étant enfant, elle avait peur lorsqu'elle passait devant sa maison. Aujourd'hui Olivier et Julie sont morts tous deux, Olivier a disparu le premier; une maladie aiguë a récemment enlevé Julie, qui était à sa mort presque aussi belle encore que son portrait. La maison qui vous a séduit est revenue à Mme de Bressange. C'est à cette respectable douairière que vous devrez adresser votre déclaration d'amour pour ce gîte. Elle vous l'abandonnera, je crois, avec précipitation, sans vous faire de difficulté sur aucun point, comme on donne au premier épouseur venu la main d'une fille de condition qui a mésusé de sa jeunesse. Mme de Bressange a juré de ne revoir jamais les lieux où son frère a si tristement fini. Maintenant, mon cher monsieur, que vous en connaissez la chronique, votre maison vous charme-t-elle encore, ou vous inspire-t-elle le même effroi qu'à Mlle de La Ruberie?

— Ma foi, repartit Fleminges, je conserve ma première impression, et j'irai demain faire ma demande formelle à Mme de Bressange.

— Si ce logis allait vous porter malheur! reprit en riant M. de Mière. »

III.

Quelques jours après cette conversation, Fleminges était en pleine possession du logis qu'il avait désiré; quelques semaines plus tard, au logis il avait joint une maîtresse, et cette maîtresse, ma foi, je vous la nommerai, quoiqu'il y ait là peut-être une indiscrétion

monstrueuse. Mais nous sommes bien loin d'Herthal, où probablement vous n'irez jamais, où, je crois, vous ne connaissez personne. Bref, Fleminges était aimé de Félicie-Honorine de Bressange, baronne de Pornais.

Mme de Pornais était une robuste femme, d'un coloris vigoureux, qui pouvait avoir une trentaine d'années. Elle passait pour une beauté à Herthal, où elle exerçait un empire absolu. Le fait est que ses traits ne manquaient pas de régularité, et si elle n'avait pas la blonde chevelure, la chair éclatante des femmes de Rubens, elle en avait les formes solides; mais la plus redoutable des mauvaises puissances, la vulgarité, l'avait marquée de son empreinte. Son visage ne pouvait pas plus échapper à une minauderie banale que son esprit à un lieu commun.

Le baron de Pornais, personnage taciturne, qui en apparence semblait tout entier au goût des médailles antiques et des fleurs, avait cependant entouré sa compagne de quatre gros enfans. On prétend que ce sont là des fortifications excellentes, les seuls remparts qui puissent rendre une femme inexpugnable. Eh bien! ces remparts-là avaient assez mal protégé Mme de Pornais. Comme nombre de femmes, la baronne passait sa vie à réunir dans une sorte d'*olla-podrida* les sentimens les plus opposés : affections maternelles, tendresse romanesque, légère pointe même d'amour ou tout au moins de devoir conjugal. C'était un abominable ragoût qu'elle servait impitoyablement au malheureux qui se trouvait vis-à-vis d'elle dans la situation de Fleminges. Ce pauvre Richard était obligé de subir sans cesse des tirades pleines d'un effroi haletant sur les dangers de la coqueluche, des homélies remplies d'une austérité onctueuse sur les obligations du mariage. Il faut avouer que les propos d'amour qui se trouvent en compagnie de ces respectables propos y font une figure singulière. Aussi, quand la sensible matrone venait tout à coup à changer de ton, le galant avait grande envie de la renvoyer à son mari et à ses enfans. Ce n'est pas à coup sûr que Mme de Pornais fît connaître à Fleminges un genre nouveau de déceptions : loin de là, elle lui rappelait au contraire maintes choses que, dans sa jeunesse, il avait prises avec de sérieux dépits et souvent avec de grandes douleurs. Seulement elle les lui rappelait comme ses toilettes de bal lui rappelaient aussi quelques toilettes pleines d'un art divin; Richard voyait son passé lui apparaître dans l'étrange accoutrement de la province.

Pourquoi, me direz-vous alors, s'était-il lancé dans cette aventure? que ne laissait-il cette honnête personne en repos? Parce qu'il avait tout simplement cette habitude, que le roman ne veut jamais reconnaître, mais qu'il faut bien constater dans la vie réelle, de

repousser avec énergie certaine nature d'isolement. Depuis qu'il avait renoncé aux rayons charmans et meurtriers de ses premières passions, depuis qu'il avait dit pour toujours adieu aux jardins enchantés où il avait été le jouet des cruelles déesses, il vivait le plus paisiblement possible dans ce petit harem illégal que nous avons entendu souvent les chefs arabes nous reprocher au retour de leurs voyages en France. C'était, en un mot, le désir d'échapper aux tristesses de la solitude comme aux périls de la vie à deux qui avait uni Fleminges à Mme de Pornais.

Cette union, qui n'était donc pas précisément celle de Roméo et de Juliette, fut sur le point de se dissoudre un soir assez brusquement. Un jeudi, vers huit heures, Richard s'était rendu chez sa maîtresse, comptant passer quelques heures d'une manière plus ou moins galante. Le mari devait être absent pour une chasse de plusieurs jours, deux enfans devaient être couchés, les deux autres en partie chez une tante. Le hasard détruisit toutes ces combinaisons. Honorine était seule, il est vrai, dans son salon, quand Fleminges se présenta; mais elle l'avertit que M. de Pornais ne s'était point soucié d'aller courre le cerf : il était en haut, dans sa chambre, occupé à ranger quelques médailles; on entendait sur le plafond le bruit de sa pantoufle, il pouvait descendre d'un moment à l'autre; les enfans aussi étaient restés au logis; deux d'entre eux avaient une sorte de rhume mêlé de fièvre qui menaçait de tourner à la rougeole. Au moins aussi sage que tendre, Honorine réclamait pour les épanchemens de son amour le plus exact huis-clos. Aussitôt qu'une porte était entr'ouverte, la vertu entrait chez elle comme une bise refroidissante. Elle accueillit Fleminges de la manière qui affectait le plus désagréablement les nerfs de ce pauvre diable. A quelques privautés fort modestes, elle opposa des airs d'abbesse outragée; à quelques menus propos de galanterie, elle riposta par des sermons sur les devoirs de la vie sociale. « Son cœur, disait-elle, pouvait être coupable de quelque faiblesse; mais, Dieu merci, aucun grand principe ne s'effacerait jamais de son esprit. » Fleminges réprima l'ironie qui venait en dépit de lui sur ses lèvres. En homme de modération et d'expérience, il prit le parti de s'en aller. Il se trouva dehors par une nuit d'été toute remplie d'attrait et d'émotion. La plus molle des villes italiennes n'a jamais été couchée, sous le regard des étoiles, dans une pose plus languissante que ne l'était Herthal en cet instant-là. Des souffles charmans faisaient frissonner tous les marronniers qui entouraient la ville d'une ceinture verdoyante; les grands arbres placés derrière les murailles des cours balançaient doucement leurs têtes comme des dilettantes aux passages exquis d'un opéra. Fleminges ne put s'empêcher de penser

qu'il s'abandonnerait volontiers à une affection présentant un peu plus d'analogie avec l'amour que son occupation du moment. — Par bonheur, se dit-il, je ne suis en aucune manière à la place de M. de Pornais. Je jouis d'une liberté complète, et je pourrais dès ce soir remplacer mon Honorine par quelque objet plus doux à mon cœur. J'aimerais, poursuivit-il en entrant plus avant dans sa rêverie, une femme qui m'aiderait à sortir du cercle où je tourne depuis si longtemps. Je voudrais m'attacher à une créature si étrangère au monde où j'ai vécu, qu'elle ne me choquât par aucune des vulgarités que je connais et que je redoute, dont j'attends la venue avec l'anxiété de mon vieux maître de musique guettant l'endroit où je faisais invariablement une fausse note.

Tout en devisant ainsi à part lui, il se trouva engagé dans une rue que l'on appelait la rue du Mail. Dans cette rue, il aperçut derrière un comptoir, à travers des vitres éclairées, une femme qu'il avait remarquée déjà plusieurs fois. C'était une pâtissière, mon Dieu, oui, le mot est dit maintenant, et même une pâtissière qui vendait des brioches fort estimées. Cette pâtissière n'en était pas moins ce qu'il y a de plus idéal et de plus charmant. Elle n'avait point une de ces vigoureuses beautés que l'on demande d'habitude aux déesses sorties de l'océan populaire; ce n'eût point été une femme à représenter aux fêtes révolutionnaires ni la paix, ni la justice, ni la vérité, ni la raison. Non, c'était au contraire une créature délicate, devant s'appeler Rosemonde ou Miranda plutôt que Sabine ou Porcie. Son front, du modèle le plus pur, pliait sous une chevelure mystérieuse; ses grands yeux, surmontés par des sourcils d'un dessin élégant et sérieux, laissaient voir de bleues et limpides profondeurs. Ce qui toutefois rappelait un peu son origine et l'empêchait d'être une fille vivante de Raphaël ou de Vinci, c'était un nez fin et léger, mais moins correct que gracieux, ouvrant deux narines roses et mobiles au-dessus d'une bouche plus attrayante que les cerises des *Confessions*. Ce qui la rendait encore une femme de sa condition, c'était une fraîcheur étrangère aux madones dans leurs cadres, aux duchesses dans leurs salons, la fraîcheur de la rose sauvage, se moquant du soleil et de la bise, défiant la poussière de la route du haut de son buisson.

Fleminges se sentit ce soir-là atteint avec une vivacité toute particulière par cette beauté. « Voilà, se dit-il, une femme dont j'ai été bien sot de ne pas m'occuper jusqu'à ce jour. Quoiqu'elle soit derrière un comptoir, elle a de tous les prestiges, à coup sûr, le plus incontestable, c'est-à-dire la grâce. Si borné, si incomplet, si défectueux que soit son esprit, je la défie de m'impatienter plus que Mme de Pornais et maintes autres créatures qui m'ont vu à leurs

genoux, pour me servir de l'expression consacrée. Il y a longtemps que je ne suis plus à la recherche des Corinne. — Elle ne vous comprendra pas, me dirait telle de mes amies, si je lui confiais mes projets. — Je vous demande pardon, madame; elle me comprendra si bien, qu'elle me donnera tout le genre de bonheur que je lui demanderai. »

Le lendemain et tous les jours suivans, Fleminges ne fit pas une course sans passer devant la boutique de la belle pâtissière. La rue du Mail le conduisait partout. S'il était à cheval, sa monture s'associait si bien à ses desseins, qu'elle prenait d'elle-même à l'endroit voulu les allures d'un coursier arabe rentrant au *douar;* s'il était à pied, il s'arrêtait et jetait à travers les vitres les œillades qu'il croyait de l'effet le plus sûr. Il vit avec joie que l'objet de sa flamme lisait quelquefois des romans, car tout roman, même vertueux, n'est qu'un suppôt de la passion. Enfin il se décida un dimanche à se déclarer d'une manière ouverte; pour cela, il écrivit de sa plus belle écriture une lettre qui pouvait être pliée dans un gant. Le billet, si discrédité, si suranné chez les femmes d'une certaine classe comme moyen de séduction, a encore tout son prestige pour les Iris plébéiennes. C'est toujours cette sorte d'engin redoutable qu'on regarde avec une curiosité inquiète et effarouchée, comme s'il allait en sortir quelque diablotin terrible et charmant. Les belles dames d'Herthal entraient volontiers au sortir de la messe dans la boutique *éclairée*, pour prendre à La Fontaine son expression, *par les yeux* qu'adorait Fleminges. Mme de Pornais et quelques autres merveilleuses du pays, tenant leurs missels d'une main et des gâteaux de l'autre, entouraient le comptoir de la pâtissière quand l'officier se présenta. Richard fit une entrée assez habile. Fort goûté de la société d'Herthal, il recueillit à son apparition toute sorte de minauderies, que, par un regard d'une profonde adresse, il mit sournoisement aux pieds de la maîtresse du logis. Avec une singulière aisance, il se fraya un passage à travers des jupes volumineuses jusqu'à l'endroit où se tenait la *vierge aux brioches,* comme il disait en ces temps légers de ses amours. La vierge aux brioches du reste ne méritait ce nom que par ce qu'il y avait dans ses traits de pur, de suave, de familier au pinceau des grands maîtres, car elle était au pouvoir d'un pâtissier qui, joignant heureusement à son métier une autre industrie peu sédentaire (il voyageait pour le commerce des vins), veillait rarement sur son trésor. En ce moment, eût-il été là, je ne sais si sa présence eût pu le préserver d'une infortune, tant le billet de Richard, dès qu'il se montra, exerça d'attraction sur la belle. Sans que personne vît rien à ce manége, la lettre insidieuse passa des doigts de Fleminges dans la poche d'un petit tablier de soubrette.

Mme de Pornais, tout en dévorant un monstrueux gâteau, recevait les reproches d'une amie sur sa sollicitude maternelle, qu'elle nourrissait, disait-on, au détriment de sa santé. — Que voulez-vous? répondit-elle en essuyant sur ses lèvres avec son mouchoir une dernière trace de crème, tout notre bonheur est dans ces petits anges. En prononçant ces mots, elle jeta, vous devinez sur qui, un regard qui eût éteint tout remords dans le cœur de Fleminges, si ce cœur eût connu le remords. — Eh bien! le bonheur, mesdames, dit gravement Richard, moi, qui suis un militaire pourtant, et non une femme, je le cherche encore dans l'amour, le véritable amour, celui auquel je ne pense pas sans pleurer, celui dont vous n'osez pas parler sans rire.

On prit pour une bouffonnerie cette sortie, débitée avec un sérieux incroyable. On ne s'aperçut pas que ces paroles étaient adressées à la pâtissière. La chère enfant dirigeait toute la flamme de ses beaux yeux sur Fleminges, pour elle plus séduisant que Lauzun au cercle de Mademoiselle, plus grand que Jean-Jacques prenant tout à coup la cause de Dieu au souper de Mme d'Épinay.

IV.

Fleminges était un soir devant un café dont nous avons déjà parlé. Il n'avait pas encore tout à fait la mine d'un homme en proie à une passion exclusive, mais ce n'était plus déjà le joyeux compagnon que tout un régiment chérissait il y avait à peine quelques mois. Son sourire était devenu contraint, son regard rêveur ou d'une gaieté qui sentait la fièvre. — Je commence à craindre, pensait-il, une terrible résurrection. Je croyais que le vieil homme était mort en moi pour toujours. Il me semblait l'avoir enseveli, en déposant dans son sépulcre, à la façon des anciens, tous les objets familiers à sa vaine et douloureuse vie : — les médaillons renfermant des cheveux qu'il avait sérieusement baisés, qu'il avait portés sur son cœur jusque sous le feu de l'ennemi; les lettres qui lui avaient paru, comme le ruban de Chérubin, compresses excellentes pour les blessures, les lettres dont chaque mot, commenté à l'infini par son âme tout entière, lui causait des joies incroyables ou des douleurs inouies. Eh bien! je m'étais trompé : aujourd'hui le sépulcre est vide, et le vieil homme est debout.

Pendant qu'il devisait ainsi, un de ces amis comme il y en a heureusement ailleurs qu'au Monomotapa vint à passer devant lui. Il l'appela. L'ami en question était un de ces personnages sensés qui ne transforment pas les objets réels en créations fantastiques par des examens obstinés et malsains. Ce n'est pas lui qui eût permis jamais

au barbet que rencontra un dimanche soir le docteur Faust de devenir le fatal démon que vous savez. C'était du reste un spirituel garçon, possédant le don providentiel de la légèreté et la qualité inappréciable de la bonne humeur. Plus d'une affinité secrète l'unissait à Fleminges, qu'il avait vu ailleurs qu'au régiment, et dont il comprenait maint trait saillant, quoique invisible au regard du grand nombre.

L'ami se laissa tomber sur un tabouret, se composa un grog avec beaucoup de soin, alluma un cigare, et s'écria ensuite d'un ton joyeux : — Ma foi, j'ai passé une matinée charmante. Une femme... — Faut-il donc, interrompit Richard, qu'il y ait éternellement une femme dans toute chose?... Je t'ai appelé précisément pour oublier ce funeste élément de notre vie, et voici que tu entonnes, à peine assis, une ritournelle amoureuse. Au diable l'amour! je dirai de lui comme Lovelace : je le hais parce qu'il est mon maître.

— L'amour, reprit l'ami, n'a rien à voir dans mon affaire. Mon infante est tout simplement une de ces femmes comme nous en connaissons beaucoup. Ce qui la distingue, c'est qu'elle a seize ans, une taille à tenir dans des mains plus petites que les miennes, et deux grands yeux d'un noir de raisin...

— Es-tu bien sûr de ne pas être amoureux d'elle?

— Pourquoi me dis-tu cette folie?

— Pourquoi? Eh bien! écoute la terrible chose.

Et Fleminges, qui était évidemment en proie au besoin de la confidence, commença par la théorie que démontre cette véridique histoire. Il affirma que les gens étrangers à tout principe de vie régulière étaient destinés à souffrir précisément par l'espèce de femmes qu'ils avaient traitées avec le plus de superbe. — Quelle Némésis, s'écria-t-il, est armée du fouet qui doit nous châtier, nous autres libertins, comme on disait au siècle dernier? — C'est Margot,... mon Dieu, oui, la Margot que nous avons aimée, puis délaissée. Plus tard nous la retrouvons, elle est brune peut-être au lieu d'être blonde, mais elle compte toujours par printemps; elle possède ce maître trésor de la jeunesse. Nous autres, nous comptons déjà par une série de saisons ingrates sans fleurs et sans fruits, nous avons pour tout bien ce lingot de plomb appelé l'expérience, valeur si embarrassante et si lourde, que, ne sachant plus qu'en faire, on finit par s'en délivrer. Margot a beau jeu alors pour asservir celui qui la domina jadis. Elle le charge de liens et l'emmène où il lui plaît. Quand elle le tient à l'écart, ne connaissant qu'elle, ne relevant que d'elle, Dieu sait quels traitemens elle lui prodigue. La poésie nous montre don Juan saisi par la main glacée du commandeur. La poésie a raison, c'est son métier et son devoir de donner aux choses

de cette vie un tour héroïque; mais ce n'est pas ainsi que finit l'effrayante légende. Au lieu d'une main inanimée et pâle, c'est une main vivante et un peu rouge qui étreint le bras de l'impitoyable galant. Mathurine s'empare de don Juan. Elle le force à lui parler le langage de Pierrot, à s'asseoir à la place où Pierrot se serait assis, à bercer enfin les enfans dont Pierrot aurait pu être le père, et qui sont peut-être les fils de Pierrot; ma foi, voilà l'enfer de don Juan, et je crois par momens que j'ai déjà mis le pied dans cet enfer-là.

Puis il changea subitement de ton par une loi de sa nature, que ce récit essaiera de réfléchir, au risque de rester complexe, incertain, à l'état de problème comme cette vie. D'une voix où toute amertume avait disparu, où l'on ne sentait plus que la confiante ardeur d'un cœur épris, « mon ami, dit-il, j'aime, il faut bien que j'en convienne, j'aime une femme qui m'étonne chaque jour par toute la série de choses nobles et touchantes que je découvre en elle. Jamais je n'ai été très enclin à prendre au sérieux les héroïnes des métairies, des boutiques et des mansardes. J'ai toujours eu grand'peine à croire que ces pauvres créatures, à qui le diable présente brutalement les fruits funestes sans se mettre en frais de beaux discours et de déguisemens, soient armées du même pouvoir sur nous que les Èves nées dans les jardins du luxe. Et pourquoi cependant après tout? qui sait si elles ne doivent pas avoir à notre endroit un genre tout particulier d'attraction? Ce drame de deux êtres qui, placés aux extrémités de cette vie, se font des signes passionnés, s'appellent et finissent par se rejoindre, n'est-il pas l'action la plus émouvante qui puisse nous occuper ici-bas? Pourquoi ne s'aimeraient-ils pas avec sincérité, avec délices, en toute sûreté de conscience? Ma foi, mon cher, je crois que nous nous adorons, la pâtissière et moi, car il s'agit d'une pâtissière... »

Et Fleminges raconta tout ce que vous savez déjà.

« Je l'attendais, poursuivit-il, après ma lettre, ou plutôt je ne l'attendais guère. Malgré la prière passionnée que je lui avais adressée de venir me trouver en un logis dont je lui avais dépeint la solitude, je n'espérais pas qu'elle répondrait sur-le-champ à mon appel. J'étais donc chez moi, à l'heure qu'à tout hasard je lui avais indiquée, dans un état d'assez agréable incertitude, poursuivant à travers la fumée de mon cigare une rêverie qui pouvait se changer en une chose réelle, quand j'entendis un pas léger, le frôlement d'une robe et un coup discret frappé à ma porte. Ce fut un long frémissement dans toute ma personne, nul de ces aimables bruits ne m'avait jamais si vivement affecté. Je me levai, j'allai ouvrir, la charmante apparition était là.

« Je la reçus dans mes bras, elle n'est pas grande, et sa taille est

particulièrement mignonne. Elle a quelque chose de frêle et de printanier. C'est une femme à peine, quoiqu'elle soit mariée depuis plus d'un an. Nous vieillissons, mon ami: peut-être cette grâce adolescente est-elle pour moi un de ses plus grands charmes. Nous avons passé l'âge où l'on veut chez sa belle les teintes dorées du soleil couchant, l'haleine chaude et parfumée des longs jours à leur déclin. Il faut que notre amour tienne du matin: des tons frais, un air un peu âpre, voilà ce que réclament nos yeux fatigués et toute notre personne engourdie. Tu souris, ce n'est que trop vrai. Je regrette les Ellenore, pour mieux dire le temps où je les adorais. Qu'y faire? Cette petite avec sa mine d'Hébé me causa donc une singulière émotion. Je la plaçai dans le grand fauteuil où je venais de songer à elle, et je me mis à ses genoux. Elle ne disait rien et semblait près de tomber en défaillance. Seulement ses traits, au lieu d'être envahis par la pâleur, prenaient au contraire une teinte uniforme d'incarnat. Tout à coup ses yeux, qui étaient à demi fermés, se rouvrirent, et sans relever sa tête, appuyée sur mon fauteuil dans une attitude de suprême abandon, elle me jeta un regard d'une si étrange et si touchante expression, que je me sentis pénétré dans tout mon être d'un sentiment dont je fus confondu. Ainsi un homme initié soudain à la vie occulte des fleurs se sentirait regardé par la rose qu'il serait au moment d'arracher de sa tige. Je me disais à part moi : C'est bien une fleur que je coupe, et pour la mettre dans ce vase où tant de fleurs se sont fanées déjà, dans ce vase fêlé que j'appelle mon cœur!

« Mais cet élan d'une pitié rêveuse fut rapide, comme tu peux penser; bientôt j'eus lieu de craindre, au contraire, ce que je redoute aujourd'hui, de n'aimer la belle qu'avec trop d'ardeur, de sincérité et de candeur hors de saison. Je dis à la charmante créature des paroles que depuis longtemps je n'avais adressées à aucune femme. Je prenais plaisir à lui réciter toutes ces litanies amoureuses que je croyais ne devoir plus débiter qu'avec un secret ennui, et en passant le plus de mots possible, comme un écolier pressé d'arriver à la fin de sa leçon. Sa langue se délia, et elle aussi prit part à cette fête de l'amour, sur laquelle je ne comptais point. Pour m'expliquer comment elle m'avait aimé, et aimé en apparence si promptement, elle me dit que depuis nombre de jours elle avait entendu parler de moi. Il paraît que j'ai à Herthal une sorte de réputation d'élégance qui, je l'espère, n'exaltera pas trop ma vanité. Elle voulait voir, ce sont ses expressions, ce vicomte de Fleminges, dont toutes ces dames venaient dire chez elle tantôt du bien, tantôt du mal, tout en mangeant ses petits gâteaux. « Il n'y a pas de femme dans sa vie, a dit un charmant poète, qui ne soit destinée à voir passer le fils du roi. »

Mon ami, quoique j'aie l'âge d'un vrai monarque, et même d'un monarque fort raisonnable, je fus le fils du roi pour elle, et son cœur quitta sa boutique pour me suivre.

« Notre première entrevue eut donc un caractère qui la rendit fort différente de nos rendez-vous habituels avec les beautés de garnison. Après cette séance, je restai pendant quelques instans à la fois mécontent et charmé. Le charme tenait au parfum dont en partant elle avait laissé toute ma personne imprégnée, il venait d'elle; le mécontentement venait de moi-même, que je trouvais horriblement sot. — Mon pauvre Richard, me disais-je familièrement, comme tu ne peux pas te flatter de revenir à l'âge de Chérubin, tu tournes au bonhomme Cassandre; te voilà prêt à faire du sentiment avec Javotte. — Et de quel droit, me répondais-je à moi-même, nommes-tu Javotte une aimable créature qui s'appelle Lucile? soit dit en passant. Pourquoi cet être jeune et souriant, dont pas une parole, pas un regard ne t'ont irrité, dont chaque expression au contraire était attendrissante et vraie, dont chaque mot était juste et doux, pourquoi cette femme pleine de simplicité et d'à-propos t'inspire-t-elle ces ridicules dédains? Ouvre-lui, au lieu de le lui fermer, un cœur où ne s'est jamais réfléchie plus gracieuse image que la sienne. Aime-la franchement, complétement, de cet amour que tu ne méritais plus ni de faire naître ni d'éprouver. — Je crains, en vérité, d'avoir trop suivi mon conseil.

« Quand je l'ai revue pour la seconde fois, elle m'a paru plus séduisante encore que le jour de notre première entrevue. On ne peut pas dire qu'elle s'exprime avec éloquence, mais on ne peut pas dire non plus que les mots trahissent sa pensée; ils la servent au contraire avec une gaucherie pleine de charme. Elle semble écouter comme une musique céleste tout ce langage amoureux dont je n'osais plus me servir, parce qu'il me semblait trop usé. Je te jure que par momens je regrette de ne pouvoir offrir à ma jeune idole que ces vieilles parures qui me rappellent tant de divinités tombées dans le néant. Heureusement ces oripeaux se transforment en la touchant. C'est le plus puissant de ses sortiléges, les paroles que je lui adresse m'émeuvent comme celles qui sortent de sa bouche. Je me laisse aller à ce terrible enivrement de dire cent fois « je vous aime » à une créature humaine... Je vais l'aimer. »

Lorsqu'il eut fini de parler, l'ami sensé lui dit en lui serrant la main avec un juron plein d'une joyeuse énergie : « Ne t'avise pas d'une semblable sottise! Ton bon sens a encore des éclairs qui te font voir ta situation telle qu'elle est. Profite de ces instans de lumière pour reconnaître et fuir le danger. Tu es tout simplement au bord d'une mare diabolique où bien d'autres que toi se sont laissés choir, les uns pour s'embourber, les autres pour se noyer. Malheur

à l'homme qui aime une femme comme ta maîtresse d'aujourd'hui, à l'âge où te voici arrivé! Les idylles ne vont qu'avec le printemps. Si tu prends au sérieux ta pâtissière, au bout d'un an tu ne seras plus que l'ombre de toi-même, — l'ombre, que dis-je? c'est un mot qui rend bien mal la chose épaisse que nous te verrons devenir. Traite ta Lucile, puisque la dame s'appelle ainsi, comme tu en as traité tant d'autres. C'est une fleur de plus, dis-tu, dans ton cœur, que tu compares à un vieux vase; soit, respire cette fleur-là tant que le parfum t'en charmera, et quand tu la jetteras, sois sans inquiétude, quelqu'un saura la recueillir. »

Et le sage ami, par un mouvement naturel d'idées, en vint à cette folie qu'ont les hommes de regarder comme détruits tous les cœurs où ils ont campé. « Il semble, s'écria-t-il en s'animant, que notre amour à tous soit le tonnerre brûlant l'existence sur laquelle il s'abat. Les femmes nous mettent en tête cette sornette dont elles doivent bien rire entre elles. »

Dans cette ironie, les deux compagnons se retrouvèrent en parfait accord, et ce fut un assaut de médisances sur le sexe « qui fait notre joie, » pour me servir de l'expression du poète. Médisances stériles au reste, propos de poltrons révoltés et de poltrons d'une singulière espèce, aspirant à pleins poumons le péril adoré qu'ils sentent dans l'air!

V.

Quoique Fleminges écrivît fort peu, il y avait une personne, de par le monde, — était-ce un homme? était-ce une femme? c'est ce que je laisserai incertain, — à qui son cœur s'ouvrait volontiers de toutes choses, dans des lettres tantôt courtes, tantôt longues, toujours vraies, et partant toujours remplies. Faites à votre gré de ce confident un ami sérieux et discret, à l'âme délicate et douce, véritable lit de repos pour vos affections blessées, ou bien une amie enjouée, tendrement curieuse de tous les détails de votre vie, sympathique à vos défauts, indulgente à vos fautes, conscience habillée de rose, qui vous renvoie souriant et absous, cela importe peu à notre récit. Voici les fragmens ajustés des lettres de Fleminges au dépositaire inconnu de ses secrets.

« Il y a dans un admirable conte une scène qui a inspiré plus d'un tableau. Deux amans se sont jetés dans une barque pour s'éloigner de Venise. Leur esquif les entraîne peu à peu, au soulagement de leurs cœurs, loin des rives où toutes les douleurs, tous les dangers se sont conjurés contre eux; mais voici que la terre devient pour ces fugitifs comme une vision qui s'évanouit : la mer seule répond à leurs regards. Perdus entre le ciel et les flots, ils éprouvent une impression étrange. Cette impression, je la connaissais, et je viens

de la sentir encore tout à l'heure : c'est le moment où l'on se trouve tout à coup en puissance unique de l'amour. J'étais embarqué, je le savais bien, et sur la plus frêle des nacelles, je ne pouvais pas l'ignorer; mais je voyais toujours la terre, d'abord si rapprochée de moi qu'à chaque instant je songeais à la rejoindre d'un coup de rame, ensuite loin, puis plus loin encore, cependant nette, distincte et me suivant des yeux comme une amie. Depuis hier je ne la vois plus. La chose est advenue bien simplement.

« La petite beauté que vous savez devait aller passer plusieurs jours dans un village où sont ses parens. Sur ce temps dérobé à la vie conjugale, elle a trouvé moyen de me donner quelques momens dont je n'oublierai jamais le charme puissant et singulier. Elle avait pris vers quatre heures une diligence comme il n'en existe plus, je crois, qu'à Herthal. Ce véhicule primitif devait la conduire à l'endroit où sa famille réside. Il fut convenu qu'elle me rencontrerait à la moitié de sa route sur un point où je l'attendrais avec une voiture, et qu'au lieu de suivre sa course, elle reviendrait avec moi dans mon gîte. Tout s'est accompli au gré de nos souhaits.

« La nuit était tombée déjà quand je suis arrivé avec elle à mon logis, et quelle délicieuse nuit! le voile parfumé et amoureux d'une déesse endormie. Quand je suis entré dans le premier jardin, lui donnant le bras, mes arbres avaient une physionomie que je ne leur connaissais point. Ma maison avait quelque chose de bon, de doux et de tendre; ma jeunesse, sortie du tombeau, errait, fantôme charmant, sous la lumière des étoiles; elle glissait devant moi sous le feuillage, guidait mes pas réglés sur ceux de ma compagne, et se retournait pour me tendre les bras. Je vivrais des siècles que je n'oublierais pas le trajet de la grande porte à la première marche de mon perron.

« J'entrai dans un salon à portraits que je me rappelle vous avoir décrit. J'avais ordonné qu'on m'y préparât un souper. Je m'assis à une table étroite en face d'elle, et je jouis d'un des plaisirs les plus profonds et les plus complets qu'il y ait assurément sur cette terre, celui de souper avec ce qu'on aime. Je dis cela sans croire blasphémer contre l'idéal. La coupe est pleine de mystères. Si des lèvres grossières y trouvent une ivresse avilissante, que de lèvres délicates y ont trouvé la rêveuse exaltation que j'adore, que j'adorais, devrais-je dire! Je ne sais plus trop comment parler, car cette passion imprévue qu'une bonne ou mauvaise puissance m'a envoyée pousse le sang de mes jeunes années dans mon cœur, que je ne puis m'empêcher de sentir usé pourtant : c'est le vin nouveau dans l'outre vieille; il faut, je le crois bien, que l'outre éclate, ou que le vin soit tout de suite répandu. Pauvre vin! si généreux, si pur, que je goûte le plus longtemps possible ta divine chaleur, et que le vase se brise ensuite!

« Je disais donc qu'il est charmant de souper avec sa maîtresse, que le repas à deux est un acte tout particulier de foi amoureuse, et que les plus raffinés sur le sentiment doivent confesser cette vérité. Jamais je n'avais eu ces pensées aussi vivement que ce soir-là. Je prenais à la servir une joie indicible, et de temps à autre, après avoir mis un morceau dans son assiette ou rempli son verre, je m'oubliais à la regarder, ou bien je saisissais sa main par-dessous la table et je déposais sur ses doigts un long baiser. De quel incroyable bonheur alors je me sentais rempli! quelle immense tendresse me suffoquait délicieusement! « Il me semble, lui disais-je, quand par hasard j'avais besoin de parler, que tu es ma femme, ma vraie femme. Tu me donnes des joies dont je n'avais pas l'idée. » J'adorais chacun de ses regards, j'admirais chacun de ses gestes. Par momens je me levais comme un fou, obéissant à un élan subit, souffle doux et embrasé qui s'élevait dans mon cœur: tout à coup je courais à elle et j'appuyais ma bouche sur ses cheveux. Puis je retournais m'asseoir en face d'elle et reprendre possession par mes yeux de toute sa grâce, de toute sa jeunesse, de toute sa beauté.

« Que me disait-elle? Voilà, n'est-ce pas? ce qui pique votre curiosité? Elle me disait des choses que je serais bien embarrassé de vous transcrire, mais qui me semblaient ravissantes, tout imprégnées d'un parfum nouveau et pénétrant. Elle m'expliquait à sa manière ce qui l'entraînait vers moi. Sa chère parole me faisait songer à l'enfant que l'on prend dans ses bras, et que l'on couvre de baisers quand il trébuche. Chaque hésitation de son langage était le signal d'une caresse dans mon cœur. Notre repas fini, je m'accoudai avec elle sur ma fenêtre. Après avoir regardé tour à tour les profondeurs de mon jardin, un ciel paré pour des fêtes nuptiales et l'être adoré gracieusement incliné près de moi, je me sentis dans un de ces instans remplis d'une exquise, d'une adorable émotion, qui pourtant ressemble presque à de l'effroi, où l'homme voit passer devant lui en tremblant la vision fugitive du bonheur.

« Elle comprit ce qui se passait en moi. Une larme électrique qui brilla tout à coup dans mes yeux éveilla une autre larme sous sa paupière, et dans toute sa personne un long frisson. Elle saisit ma main, et, par un mouvement d'une soumission passionnée, qui pourtant avait une grâce souveraine, elle la porta malgré moi à ses lèvres. « C'est donc vrai, m'écriai-je, que tu m'aimes? — Ah! fit-elle en relevant la tête et offrant à la clarté des étoiles un visage que le pinceau d'aucun maître ne m'avait montré, puisse le ciel faire un miracle qui te permette de lire en moi ce que je sens, ou qui m'accorde le don de te le dire! »

« Le miracle était fait. Oui, je croirai désormais à ce que j'avais toujours repoussé avec une superbe dont je suis honteux et indigné

maintenant. Je suis convaincu que la belle et touchante créature qui s'est donnée à moi, ou plutôt à qui je me donne, m'a été destinée de tout temps. Malgré la résignation extérieure que j'ai toujours pratiquée, vous savez quels préjugés violens j'enfermais dans le secret de mes pensées contre maintes choses bénies par un grand nombre, acceptées par tous. Aujourd'hui j'ai fait ma révolution, et je l'ai faite ardente, complète. Pour moi, c'est tout un monde que deux yeux ont brûlé! » . . . . . .

« ..... Ainsi donc, mon cher vicomte, vous venez d'inaugurer un autel nouveau sur un amas de débris gothiques, et c'est à cet autel qu'en présence de la déesse Raison, sans aucun doute, vous jurez foi éternelle à votre pâtissière. Ah! mon pauvre Richard, qu'est devenu le temps où vous preniez toujours le parti des pères nobles, quand nous allions voir ensemble quelque mélodrame révolutionnaire? Vous vous jetiez avec indignation au fond de ma loge. « Ces exécrables amans m'exaspèrent, disiez-vous, et je joins ma malédiction à celles d'une intéressante famille! » Je ne savais comment vous apaiser... Je me répète à chaque instant ce commencement de votre lettre que je sais tout entière par cœur. Le fait est que je suis un peu honteux de ce que je vous ai écrit il y a quelques jours. De cette époque où j'étais l'ami des pères nobles, comme vous me le rappelez avec tant d'aimable moquerie, date une liaison que rien n'a pu rompre. Cela seul pourrait suffire à me rendre chères mes opinions du passé. Puis, si quelque chose d'ailleurs est la tunique de Nessus, ce tissu qu'on ne peut arracher sans mettre en lambeaux toute sa chair, c'est le rôle assurément que, sous l'inspiration de nos premiers goûts, de nos premiers instincts, de nos premières pensées, nous avons choisi pour les débuts de notre jeunesse. Non, je ne pourrai jamais me travestir en Saint-Preux; mais qu'ai-je besoin de ressembler au personnage de Jean-Jacques? elle ressemble si peu à Julie! Au lieu de faire de longs discours, la chère petite n'a jamais sur sa jolie bouche qu'un petit nombre de mots dont mon cœur complète le sens. On peut dire que ses lèvres produisent moins de paroles que de baisers, et cependant je sens une âme intelligente dans son regard; il y a derrière son œil limpide un esprit charmant qui me fait signe comme une fée enfermée dans un palais de cristal. Allons, voilà ma songerie qui recommence. Hier cependant j'ai essayé de l'oublier.

« Je suis allé hier voir Mme de Pornais, que j'ai trouvée entourée des trois ou quatre femmes qui composent l'aristocratie féminine d'Herthal. La baronne se mit à parler des hommes qui rompent avec leur société naturelle pour se livrer à toute sorte de basses et ridicules amours. Son teint était animé, sa parole était vibrante. Je n'eus pas besoin de demander *pour qui ces serpens qui sifflaient sur*

ma tête. Quand je me trouvai seul avec elle d'ailleurs, je ne l'appris que trop. Il paraît que je cause ici un véritable scandale. Les habituées de ma pâtissière me mordent à plus belles dents que ses brioches. Il n'y a qu'un cri : Quelle sotte et vilaine histoire! Si encore il n'avait pas cette monstruosité d'en être amoureux! C'est un homme qui a toujours eu des goûts dépravés, et voilà pourtant où l'immoralité peut conduire! Jamais un homme sans mœurs n'appartiendra réellement à la bonne compagnie. — Avec un ton et un regard qui m'ont confondu, Mme de Pornais s'est félicitée de ne point m'avoir donné son cœur. Je l'ai regardée à mon tour, et j'ai eu l'extrême chevalerie de ne rien dire. Puis, ce qu'il y a de plus triste, cet orage s'est apaisé. Le baron était sérieusement parti pour la chasse, on n'attendait plus de visites. Je suis resté plus longtemps que je ne le pensais. En regagnant mon logis, assez penaud, j'ai passé devant la boutique de Lucile, qui était sur le seuil de sa porte, et, vous allez bien vous moquer de moi, j'ai éprouvé un singulier sentiment qu'à coup sûr je ne puis avouer qu'à vous.

« Imaginez-vous que j'ai trouvé quelque chose de noble et d'étrange à cette boutique. Elle me semblait comme une sorte d'intérieur à la Rembrandt, toute rayonnante d'un éclat particulier. Le soleil couchant qui passait à travers les vitres faisait un vrai trône du comptoir, et les brioches elles-mêmes, disposées en amphithéâtre sur un dressoir, me paraissaient avoir une manière de dignité. Elles me rappelaient le sénat d'un de ces royaumes fantastiques où nous introduisent les conteurs d'outre-Rhin. Et que vous dire de la beauté d'où venaient ces bizarres enchantemens? C'était un rêve de grand peintre. Une chevelure aérienne et dorée se détachait sur son cou blanc; les roses des voluptés ardentes étaient écrasées sur ses lèvres, et ses yeux, tout baignés de lumière bleue, témoignaient de l'idéal comme des yeux de madones ou de saintes. Je serais volontiers tombé à ses pieds. — Voilà donc, pensais-je, ce que l'on nomme mes sottes et vilaines amours!

« Et pourquoi donc, après tout, ma foi, serais-je si honteux de ma passion? Ce Byron dont je n'ai jamais eu le travers de me moquer, ce Byron qui a vêtu son oisive et superbe tristesse comme Dieu a vêtu les lis d'une plus éclatante parure que l'habit royal de Salomon, le poète qui a pris à Mozart l'âme frémissante de son don Juan pour la mettre dans la poitrine de Lovelace n'a-t-il pas aimé à Venise une *fornarina*? Je crois me rappeler son nom : elle se nommait Margarita, si je ne me trompe. Vous voyez bien que je puis aimer une pâtissière. Une pâtissière! J'allais oublier la plus charmante sœur peut être de Lucile, Kitty Bell, cette touchante héroïne de l'un des plus beaux drames de notre temps. . . . . .

« ... Je l'ai compris dès la première heure où j'ai senti l'atteinte

de ce mal. Le genre d'amour dont je suis possédé est comme le souverain esprit de la tentation; il emprunte toutes les formes pour nous perdre. Ne m'inspirait-il pas, il y a quelque temps, ces lubies révolutionnaires dont vous vous êtes moquée? Aujourd'hui c'est au nom de mes anciennes idées qu'il me maîtrise. Ne suis-je pas de ceux, après tout, qui peuvent imposer au monde leurs caprices? J'estime le grand seigneur anglais qui, sans rien perdre de sa fierté, va prendre sa compagne où il plaît à son cœur, pose sa couronne de comte ou de duc sur le front où ses lèvres ont eu le plus de bonheur à s'appuyer. Il y a des instans où je voudrais que mon choix fût connu de tous. Je mettrais volontiers, comme les raffinés du XVIe siècle, son gant à mon chapeau. Je vous vois rire. Elle a donc des gants? me direz-vous. Oui, elle en met le dimanche quand elle vient me voir dans une petite toilette de sa façon que je trouve adorable. Et comment donc est sa main? Ah! sa main, ce serait tout un chapitre. Avez-vous jamais remarqué avec une extrême attention la main de la Vierge appelée la belle Jardinière? Quoique divine, elle est un peu grosse, je vous le jure. C'est une main qui ne doit pas à l'oisiveté cette sorte de pâleur élégante, et, si l'on peut parler ainsi, de touchante étisie que j'ai adorée du reste, je l'avoue. Elle est fraîche et remplie d'un sang pur que l'on voit couler sous son tissu transparent. Ainsi est la main de Lucile. Que de fois ma bouche a pressé ces doigts roses, qui m'ont ouvert la porte d'un monde nouveau! Quand je lui fais ces sortes de caresses avec une onction romanesque dont vous ririez bien, j'en suis sûr, mon attendrissement la gagne, et je sais alors pourquoi elle m'aime.

« Les femmes sont faites pour l'amour, on l'a répété cent fois; elles le flairent comme certains vaillans chevaux que j'ai connus flairaient la poudre, — et c'est ce qu'elles rencontrent le moins souvent, surtout dans la classe de Lucile, car je n'ai pas encore assez rompu avec les pensées qui ont si longtemps gouverné ma vie pour croire à l'amour rustique. L'amour sera toujours un jeune patricien, partisan, il est vrai, des nouveautés et des turbulences, troublant tout dans le conseil des dieux, mais le plus grand seigneur de l'Olympe, le plus orné, le plus paré, le plus porté aux délicatesses suprêmes et aux recherches exquises. C'est ainsi que le rêvent toutes les femmes, et il s'agit de donner raison à leurs songes. Aussi, loin de dépouiller ma nature, j'ai plutôt pris avec ma Lucile le parti de l'exagérer un peu. Des choses qui vous paraîtraient d'un goût fort équivoque peuvent être risquées auprès d'elle sans danger. Qu'elle voie dans tout leur éclat les couleurs dont elle est éprise, plus tard je lui en montrerai les nuances.

« Et vous voulez que ces passions où des deux côtés tant de sentimens sont en jeu ne soient pas les plus puissantes de toutes? Hélas!

je ne veux pas blasphémer... Ne songeons pas au passé; quand je rencontre le regard mystérieux de ses yeux morts, la rêverie ouvre sous mon front un abîme où je ne veux plus tomber. Revenons à ma pâtissière. Je lui ai donné il y a deux jours une preuve d'amour du genre le plus effrayant. Si ce que je vais vous raconter s'était passé ailleurs qu'à Herthal, vous-même ne me le pardonneriez peut-être pas. Que le pâtissier meure, et, après ce que j'ai fait, il ne me resterait plus qu'à épouser sa veuve. Voici l'histoire dans toute son horreur.

« Un frère de Mme de Pornais, le comte de Bressange, a une maison à peu près aussi agréable que maison de province puisse l'être. La marquise de Bressange, sa mère, qui demeure avec lui, est une douairière amie du plaisir; sa femme est une personne de trente ans, ayant encore de la beauté, un vif désir de plaire et une mélancolie un peu passée de mode, mais que je ne trouve point sans charme, et qui ne l'enlève d'ailleurs à aucune sorte de distraction. Lui-même est un brave garçon, d'humeur franche et joyeuse, qui dans un autre siècle se serait piqué de bel esprit, qui dans ce temps-ci n'est pas trop occupé des moyens d'augmenter son bien. C'est ici un des hommes qui m'ennuient le moins. Si j'étais plus fat, plus immoral et plus léger, je dirais que je regrette de ne pas avoir placé mes affections sous son toit. Ces braves gens, qui ont un magnifique jardin, ont eu l'idée fort raisonnable, quoiqu'assez rare en tout pays, d'offrir à leurs amis une fête d'été. Ces sortes de fêtes sont les seules qui me paraissent toujours sûres de donner un peu d'émotion et d'avoir un peu d'élégance. Là au moins les fleurs ne ressemblent pas à ces têtes dont les sultans décorent les murailles de leurs harems. Elles ne sont pas coupées: elles vivent et répandent autour d'elles l'action mystérieuse de leur vie. Le gazon et les arbres ont des frissons qui nous gagnent. Le ciel enfin est de la partie, et il inspire à l'esprit comme au cœur le désir d'avoir des ailes. Tout cela fait que dans un jardin on est en même temps plus vif et plus attendri, plus recueilli et plus dispos que dans un salon. J'avoue, pour ma part, que, très sensible à toutes les influences dont je viens de parler, j'étais chez M. de Bressange en humeur très sentimentale. Je me promenai assez longtemps avec la maîtresse du logis, l'écoutant me débiter toute la série des vagues confidences, c'est-à-dire jouer ce grand morceau d'ouverture qui heureusement n'engage pas les femmes à nous donner la suite de l'opéra. J'errai aussi quelques momens avec Mme de Pornais, et je lui parlai, ma foi, avec une tendresse dont elle sembla doucement surprise. Que voulez-vous? la nature, à qui je dis sans cesse pourtant : Je ne suis point digne que vous entriez dans mon âme, j'ai laissé trop de poussière s'y amonceler, — la nature, par esprit de

contradiction peut-être, semble avoir un goût particulier pour ce taudis. Il me semble que la lune me regarde comme si j'étais Endymion, et qu'à travers l'écorce des arbres toute la bande des dryades m'appelle. Enfin, pour rendre ma pensée complétement et simplement, une belle nuit me dispose toujours à dire et à faire toute sorte de folies.

« J'avais donc au suprême degré cette disposition-là, quand j'aperçus celle qui actuellement a le pouvoir de troubler mon cerveau à toute heure. Lucile était à quelques pas de moi. Elle se tenait au coin d'un parterre, entre une femme de charge et une sorte d'intendant. Il y avait dans le jardin de M. de Bressange une illumination qui était une nouveauté splendide pour Herthal. Les gens de la maison, protégés par les us de la province, s'étaient avancés discrétement dans une allée obscure pour contempler ces magnificences. Quelques voisins s'étaient joints à eux, et parmi ces derniers ma Lucile, qui d'ailleurs ne devait pas être étrangère à la partie gastronomique de la soirée. Eh bien! malgré la singulière situation où je trouvai cette créature bien-aimée, je sentis à son aspect le plus emporté de tous les élans amoureux s'élever dans mon cœur. Bientôt je me fus glissé près d'elle; je lui fis signe de me suivre, elle m'obéit toute rougissante d'une tendre fierté qui acheva de m'enivrer. Quand je l'eus séparée de la société malencontreuse où elle figurait, je pris sa main que je portai à mes lèvres, puis je plaçai son bras sous le mien. Cela se passait près d'une haute charmille, dans une partie retirée du jardin où aucun invité n'avait pénétré. L'ombre parfumée qui devant nous s'étendait sous un épais feuillage avait quelque chose de si séduisant, que je ne pus résister au désir de m'y plonger avec elle. Et me voilà dans le jardin de M. de Bressange comme j'aurais été avec Ève dans le jardin de la création, tout entier à ma compagne, traitant ce qui m'environnait comme la plus profonde et la plus complète des solitudes. Bientôt je revins à cette pensée que ce n'était point le désert qui m'entourait, mais le monde, et un monde qui à coup sûr n'avait nulle fantaisie de s'associer à mes inspirations romanesques. Ces réflexions, au lieu de me glacer, me causèrent une excitation nouvelle. C'est alors que je sentis dans toute sa force la dangereuse volupté de transformer un amour en défi jeté à l'opinion. — Appuie-toi sur mon bras, disais-je à Lucile avec une exaltation qui me charmait, ne suis-je pas ton soutien? Je voudrais te prendre pour ma femme à la face de l'univers entier. — J'avoue pourtant que, guidé par des instincts de diverse nature, je me gardais bien, tout en prononçant ces paroles passionnées, de quitter les plus sombres profondeurs du jardin.

« J'arrivai avec elle jusqu'à une sorte de bosquet taillé dans le

goût du XVIIIe siècle, le vrai bosquet de Jean-Jacques et de Mme d'Houdetot. Je m'assis à ses côtés sur un banc de gazon, et bientôt je fus à ses genoux. Nous étions entourés de cette adorable obscurité où l'amour, qui est un vrai prince des ténèbres, on ne peut le nier, règne avec tant de bonheur et de puissance. Je ne voyais pas ses traits, mais je sentais ses mains dans les miennes et son souffle sur ma joue. J'éprouvais une de ces grandes joies fugitives et immortelles comme des déesses qui poseraient un instant le pied sur la terre. Tout à coup j'entends des pas près de nous, puis des paroles viennent à mon oreille : c'étaient Mme de Pornais et M. de Bressange s'entretenant à voix basse, comme des gens qui trament quelque complot. — Là, dans ce bosquet, disait Mme de Pornais, ce sera d'un effet merveilleux! — Et la voilà qui envahit notre asile. Ce réduit n'avait qu'une issue. Lucile, en s'échappant, effleure la baronne, qui retient à peine un cri de surprise. C'était une fuite qui arrivait à point. A peine ma pauvre colombe venait-elle de s'envoler, qu'une flamme d'un agréable incarnat illumine autour de moi le feuillage, et me fait surgir au milieu d'une véritable apothéose. Bressange avait eu la déplorable idée d'allumer dans son jardin des feux de Bengale. Il avait prié sa sœur de le guider dans l'art de disposer ces flammes malencontreuses. Voilà ce qui avait amené ce que je renonce à vous peindre. Encore tout étourdie par la brusque disparition de Lucile, Mme de Pornais me regardait d'un air si indigné, et ma situation était d'ailleurs si étrange, qu'un rire triomphant vint à mon secours et me délivra de tout embarras. J'offris mon bras à Honorine, qui n'osa point me refuser, et je rejoignis avec elle ceux dont je m'étais si complétement séparé. Soudain elle aperçut Lucile, qui avait repris la place où j'étais allé la chercher. Un regard rapide, échangé entre ma gracieuse complice et moi, lui apprit ce que du reste je n'aurais pas essayé de lui cacher.

— Vous n'êtes pas honteux, vous ne rougissez pas!...

Ainsi me parla tout bas une voix irritée.

— Ma foi, madame, répondis-je, vos flammes de Bengale m'ont teint, je crois, d'un assez beau rouge. Je n'ai plus d'autre rougeur à vous offrir.

— Ah! reprit-elle, l'odieuse histoire! vous abandonner à de pareilles amours, et si près de moi, ou pour mieux dire si près de nous...

Ce *nous* renfermant tout un ordre de personnes et de choses que la société d'Herthal représente assez mal peut-être, mais dont je reconnais l'existence après tout, ce *nous*, qu'elle dit avec une certaine dignité d'ailleurs, me causa une émotion dont je conviendrai avec vous, mon aimable et souverain juge. Cette fois je gardai le silence.

« Non, ce n'est pas impunément que l'on rompt avec toutes les habitudes de sa vie. J'ai eu tort. J'ai péché par une sotte action et surtout par de sottes pensées. Si l'on m'eût dit pourtant, il y a quelques années, que j'irais dans une fête chercher, presqu'au milieu de la livrée, une Dulcinée semblable à ma pauvre Lucile, j'aurais cru à une bien fausse et bien impertinente prophétie. N'ai-je pas raison d'être effrayé? Dieu sait qui gouvernera les derniers jours de mon existence violente et futile! Oui, futile, j'écris ce mot dont je ne me rends pas trop compte, car, en y réfléchissant bien, que pouvais-je faire, sinon ce que j'ai fait? Vous avouerez que le bon Dieu ne m'avait pas créé pour le mariage. Est-ce ma faute si j'appartiens à la grande tribu des célibataires? C'est dans cette tribu qu'il serait bon d'appliquer la coutume des sauvages, de hucher les vieillards dans les branches d'un arbre : on secoue le tronc, et malheur à celui qui tombe! Qu'on mette cet usage en vigueur, et je ne demande pas mieux que d'en être la première victime. Quand mes bras seront trop faibles pour étreindre cet arbre mystérieux qui seul a survécu à l'éblouissante végétation de l'Éden, cet arbre où j'ai cueilli tant de fruits pleins de délices mortelles, guidé par des Ève brunes ou blondes, mais que je croyais toutes faites de ma chair et de mon sang, pensez-vous que je ne serai pas heureux de mourir? Il me semble vous entendre dire en riant que je vous fais horreur. Que voulez-vous, je suis franc. Combien avons-nous connu d'hommes réputés graves qui après tout pensaient comme moi, et qui seulement n'osaient pas dire ce que je vous écris avec la confiance d'un ami? Sous de vénérables apparences, qu'étaient en définitive toutes sortes de célèbres personnages que nous avons hantés, vous et moi, si ce n'est de vieux galantins pestant contre leur jeunesse envolée, et ne retrouvant encore une ombre de bonheur que dans les boudoirs où quelques Célimènes flattaient en riant leurs faiblesses séniles? Ces faiblesses, je ne les leur reproche pas à coup sûr, c'est par là au contraire, par là uniquement qu'ils m'étaient quelquefois sympathiques. Je respectais jusqu'à leur goût pour la race immortelle, mais surannée, des Égéries. Foncièrement toute femme m'attendrit un peu. Je donnerais la main à la fée Carabosse pour la reconduire à sa voiture. — J'ai supporté des pédantes, j'ai adoré des précieuses. Décidément ne pourriez-vous pas me pardonner ma pâtissière? »

VI.

Un événement inattendu vint tout à coup porter au suprême degré les angoisses de Fleminges. Par des motifs qui n'importent guère à cette histoire, son régiment reçut l'ordre de quitter sur-le-champ

Herthal pour aller tenir garnison à Paris. Ce qui causait autour de lui une joie expansive le remplit d'anxiété et de tristesse. Avec quelle amertume il sentait les changemens que son bizarre amour avait apportés en lui! Quoi! l'homme qui depuis si longtemps faisait des adieux si joyeux ou tout au moins si résolus à tout lieu, à tout être, à toute chose, quittait maintenant un gîte dont il aurait dû s'éloigner en chantant avec l'attendrissement maladif d'un conscrit tournant pour la première fois les talons à son foyer! On devait se mettre en route le lendemain, et la journée tout entière avait été employée aux préparatifs de départ. Le soir, elle vint le trouver, quelques instans après la tombée de la nuit. Il attendait l'heure de ce dernier entretien avec une impatience fébrile. Quand il entendit son pas sur le sable du jardin, le bruit de sa robe sous les feuilles, il se sentit pris d'une sorte de défaillance. Il alla au-devant d'elle pourtant et la reçut au seuil de ce salon où, assis en face d'elle à ce repas que j'ai raconté, il avait éprouvé une joie si profonde. Cet asile d'un bonheur déjà passé était rempli de ténèbres. Il la conduisit à un canapé où il prit place auprès d'elle, il la sentit dans cette obscurité se serrer contre lui et pleurer sur son cœur. Le pauvre garçon avait envie de pleurer à l'instar de sa belle. Que devint-il quand, par un mouvement qu'il ne put empêcher, elle se laissa glisser à ses genoux, et s'écria en lui prenant les mains : « Emmenez-moi, je vous en supplie. En vous disant que je vous donnais toute ma vie, je ne vous ai pas menti. Puisque je suis à vous, emportez-moi. » Elle parlait avec une voix pleine de larmes, et qui vraiment ne manquait pas d'éloquence. Je sais bien que Fleminges est de ceux qui très sincèrement trouvent la bouche d'une jolie femme, quand elle leur tient de tendres discours, plus éloquente que celle des plus grands orateurs. C'est un assez mauvais juge du génie féminin. Voici du reste à peu près ce qu'elle disait ou voulait dire : « Ne me laissez pas retomber dans le néant d'où vous m'avez tirée. Ce serait une cruauté de me rendre à des choses auxquelles vous m'avez arrachée et que vous m'avez fait paraître odieuses. Songez au supplice qui m'attend quand demain je verrai s'éloigner avec vous tout espoir d'un bonheur auquel je n'avais peut-être pas droit, mais qu'après tout enfin j'ai connu. Vous me répétiez que j'étais votre maîtresse, votre femme, que je devais avoir en vous une foi absolue. Vous qui avez une âme si bonne et si loyale, donnez raison aujourd'hui à vos paroles. Ne m'abandonnez pas. » Fleminges ne savait trop que répondre. « Rien de faux et de malencontreux, a-t-il toujours pensé, comme la situation d'un homme dont toutes les actions, tous les discours ont été une provocation perpétuelle à un dévouement absolu, et qui, le jour où ce dévouement vient le trouver, est pris d'un indicible effroi. A la femme qui vous crie : « Je te suis, emmène-moi, »

il n'y a qu'une seule réponse à faire qui ne sente ni l'égoïsme, ni la vulgarité, ni la félonie. Fleminges eut un moment d'éblouissement; puis, comme on se jette dans un abîme, il fit cette réponse-là.

Il allait à Paris. Il fut convenu qu'elle le rejoindrait. Quand elle l'eut quitté, il se demanda de quel étrange rêve il était le jouet. Le voilà, lui, Richard de Fleminges, associé décidément à une faiseuse de brioches; en un instant, d'un seul bond, il a gravi tous les degrés de la funeste échelle sur laquelle il avait posé le pied. Il est au sommet maintenant, c'est-à-dire qu'il a la corde au cou, et qu'il ne lui reste plus qu'à se balancer avec grâce au bout de la potence. Ainsi pensait-il tout en se rendant au café où ses camarades célébraient par un punch suprême leur départ d'Herthal.

Il trouva une compagnie fort animée et assez nombreuse encore; cependant la fête touchait à sa fin. Depuis longtemps, le répertoire des romances sentimentales était épuisé, on avait passé aux refrains les plus audacieusement gais, et de ces refrains mêmes on commençait à être un peu las. A une extrémité du café, quelques auditeurs bénévoles entouraient un chanteur intrépide; partout ailleurs des groupes s'étaient formés. On était arrivé au moment où dans ces sortes de réunions toute impulsion générale disparaît pour faire place au caprice de chacun. Chez quelques-uns le vin devient tout à coup sérieux, ceux-là abordent sans peur les discussions les plus élevées; chez d'autres, il tourne au mélancolique : pour ces buveurs, les bouteilles se transforment en autant de sépulcres d'où sort un essaim de tristes fantômes; chez d'autres enfin, il est tendre. Parmi ces derniers figure le capitaine de gendarmerie qui veille aujourd'hui sur Herthal.

Ce capitaine est un bon compagnon qui a servi pendant quinze ans en Afrique. Il assiste à toutes les fêtes que donne la garnison, et malgré la nature de ses fonctions, au lieu d'arrêter la gaieté, il lui prête volontiers main-forte. Voilà ce qui le rend assurément fort aimable, mais du reste, je crois qu'on peut le dire sans méchanceté, ce n'est pas précisément un héritier des Lauzun ni des Richelieu. Outre un nez trop éclatant, l'honnête homme dont il s'agit possède un ventre qui prend chaque jour des dimensions plus orgueilleuses. Il sait tout cela parfaitement, il accepte à ce sujet maintes plaisanteries auxquelles il répond à merveille, et toutefois il est convaincu que la moitié du genre humain trouve à le voir un extrême plaisir. C'est là sa secrète pensée, secrète même est un mot de trop, car il ne cache point, pour peu qu'on l'en prie, ses nombreux succès auprès des femmes. Le soir dont il s'agit, le punch et le vin chaud l'avaient mis en goût extrême de confidence. Le hasard fit que Fleminges alla s'asseoir près de ce robuste suppôt de la galanterie.

Le capitaine Bacoux (c'est ainsi qu'il s'appelait) accueillit Richard, qu'il avait toujours traité d'une manière fort cordiale, avec une amitié plus démonstrative que de coutume, et en lui serrant la main à la lui briser, « ma foi, dit-il, j'avoue que je regrette votre départ, car je vous aimais de tout mon cœur, ce qui en définitive est assez beau de ma part. » Et il le regarda d'un œil tellement fin, rempli d'une intention tout à la fois si évidemment amicale et malicieuse, que Fleminges ne put s'empêcher de lui demander pourquoi il avait ce mérite particulier à l'aimer. Alors devinez-vous ce qu'il répondit, et ce qui était vrai, et ce qui n'a fait tomber de douleur aucune étoile sur la terre? Lucile, oui, Lucile,..... avec ce front et ces yeux de vierge, avec cette grâce adorable, la Lucile de notre pauvre Richard.....

Eh bien! telle est la différence de la vie au roman. Ces choses-là se passent dans la vie, elles en sont les poignantes et grotesques douleurs. Fleminges sentit quelque chose d'incroyable se passer dans toute sa personne. Il ressemblait à ces statues qui pleurent. Des gouttes de sueur tombaient de son front, devenu d'une pâleur de marbre, et sous ce front pâle s'accomplissait une destruction étrange : c'était un magnifique palais de cristal qui se brisait en mille morceaux et d'où s'échappaient en se voilant un essaim de figures ailées. Si ce sac, cette ruine d'illusions avait lieu dans son cerveau, dirai-je les scènes de son cœur? Là ce n'était plus dans des fantômes qu'il se sentait atteint, c'était dans une créature de chair, liée à tout son corps par des liens tels qu'il ne pouvait pas les briser. Il voyait bien que cette créature venait de recevoir un coup suprême, qu'elle était morte, qu'à la place d'un être radieux c'était un cadavre souillé; mais ce cadavre, il ne pouvait pas s'en séparer. Dans un élan de souffrance qui atteignit presqu'à la folie, il eut une horrible impression. Il se compara en lui-même à la femme qui, au moment où elle se livre à toutes les espérances et à toutes les joies de la maternité, s'aperçoit soudain avec une indicible épouvante qu'elle est devenue le sépulcre d'un enfant mort. Son malheureux amour, c'était cette chair mortellement frappée, source effrayante de dégoût et de tendresse que porte en elle la mère dont le ciel a desséché le fruit. — Non, se dit-il, ces lambeaux de ce qui était la plus précieuse partie de ma vie, je ne pourrai jamais les rejeter au dehors; je les garderai, et ils m'étoufferont.

Plus tard, en regagnant son logis, il eut cependant plus de calme. Un instant il éprouva pour celle qu'il avait si violemment aimée une sorte de compassion indulgente. Ce que lui avait appris en définitive l'homme dont il avait reçu les intempestives confidences, c'est qu'il avait été avant lui le possesseur de Lucile. Pourquoi cette femme, quand elle ne l'avait pas rencontré encore, aurait-elle eu

des délicatesses inconnues à tant de créatures dans des conditions bien différentes de la sienne? Ce dont il s'était flatté, c'était de l'avoir appelée à une nouvelle vie. Qui lui prouvait que dans cette pensée il avait tort? Mais à tout ce qu'il pouvait se dire, des voix lui criaient éternellement en chœur, comme dans je ne sais quel conte allemand : « La belle est morte, la belle est morte! » et à cela il ne trouvait rien à répondre.

Vers deux heures du matin, il écrivit à Lucile un petit billet exempt de colère, et qui, adressé à toute autre qu'une pâtissière, eût été tout à fait irréprochable. Peut-être n'était-il pas d'un style entièrement approprié à celle qui devait le lire. Je crois bien que le mot « idéal » s'y trouvait; celui « d'irréparable » y était pour sûr. Toutefois le billet de Fleminges signifiait d'une manière intelligible à la pauvre femme qu'il ne pouvait plus être son compagnon dans le pays du Tendre ni ailleurs, qu'elle eût à garder le logis. L'homme est ainsi fait : il fut sur le point d'introduire dans un billet d'un ton beaucoup trop sentimental et rêveur une plaisanterie sur ce que sa maîtresse, en cas de fuite, aurait à craindre de la gendarmerie. Heureusement il ne s'abandonna pas à cette sottise fébrile.

Le lendemain, à quatre heures, le régiment montait à cheval. Ma foi! de si triste humeur soit-on, il est difficile de ne pas être égayé par le départ d'un régiment qui va prendre une nouvelle garnison. Les beautés consolables qui reconduisent les cavaliers jusqu'aux dernières maisons de la ville ont, pour la plupart, des jeux de physionomie à dérider Manfred, René ou Obermann. Les trompettes qui de temps en temps couvrent joyeusement les adieux, le pas délibéré des chevaux, et par-dessus tout le regard indéfinissable du soldat, ce regard plein de tendresse sceptique et de résignation joviale qu'il lance à son amante et que son amante lui rend si bien, tout cela crie : « en route, bon soir, bon voyage! » avec tant d'entrain, de gaieté et d'énergie, que le plus morose devient allègre, le plus préoccupé, insouciant. Fleminges sentit un souffle léger et bienfaisant se glisser à travers les vapeurs dont il était depuis quelques heures environné. La vie lui parut moins sombre. Ne croyez point pourtant que sa tristesse ait suivi le cours des affections de route dont je parlais au commencement de ce récit. Il n'a pas laissé à la première halte un chagrin dont peut-être il ne sera jamais complétement guéri. Puis il gardera de son aventure d'Herthal une profonde impression de terreur. « J'ai évité, dit-il, l'être dangereux qu'on peut appeler le croquemitaine des vieux garçons, je l'ai évité; mais aurai-je encore un bonheur dont, après tout, je ne me réjouis guère? Ma pauvre Lucile! »

PAUL DE MOLÈNES.

BENVENUTO CELLINI

I Trattati dell' Oreficeria e della Scultura di Benvenuto Cellini, publiés par M. Carlo Milanesi. Florence 1857.

S'il convenait de juger du goût public d'après certaines opinions et certains écrits, on serait tenté de prendre pour un penchant de notre époque l'esprit d'agression contre les gloires consacrées, de téméraire indulgence pour l'audace aventureuse érigée en génie. Ne s'est-il pas rencontré des historiens qui n'ont voulu voir dans Louis XIV qu'un sot fastueux, imposant seulement par la solennité de l'attitude, et dans Henri IV rien de plus qu'un espiègle politique? Tout récemment, un grand poète, hélas! bien mal inspiré ce jour-là, n'essayait-il pas de faucher sur la tombe de La Fontaine « le vert laurier » qu'avait chanté Alfred de Musset, victime, lui aussi, d'une injustice à peu près semblable? De telles fantaisies, il est vrai, ne sauraient avoir des conséquences fort graves : chacun, en pareil cas, est plus ou moins en mesure de reviser les décisions de la critique; mais dans le domaine des arts le contrôle est plus difficile, et l'opinion publique moins bien aguerrie contre les caprices de ceux qui prétendent la réformer. Il faut, pour avoir le droit de répudier sur ce point leur influence, posséder soi-même des connaissances toutes spéciales, une expérience que beaucoup d'entre nous n'ont pu acquérir. Plus le terrain est périlleux, plus il importe cependant que la critique y vienne marquer sa place, en recueillant sur des questions mal comprises, sur des hommes mal jugés, tous les faits propres à éclairer l'opinion. Les difficultés d'une pareille tâche n'ont rien qui doive l'effrayer. Pourvu qu'en protestant contre des renommées usurpées elle évite de compromettre la cause des maîtres véritables,

pourvu qu'elle ne pousse pas la sévérité jusqu'au dénigrement systématique, elle peut parler avec confiance, certaine d'obtenir le suffrage des esprits élevés, et de voir toujours en définitive des vérités utiles prévaloir sur de passagères erreurs.

D'ailleurs est-ce le cas d'être timide quand il s'agit non-seulement d'un talent secondaire mal à propos classé parmi les talens supérieurs, mais encore d'un caractère qui nous convie effrontément à observer ses faiblesses, d'une vie qu'ont agitée toutes les passions mauvaises, et qu'on a jugée presque toujours avec une incroyable indulgence? On rencontre dans l'histoire de l'art de ces noms peu respectables à tous égards, auxquels une vénération traditionnelle reste attachée, et qui semblent avoir le double privilége de la popularité sans cause bien définie et de la gloire sans contrôle. Quel nom d'artiste, par exemple, est plus universellement célèbre que le nom de Benvenuto Cellini? Les aventures de cet étrange héros, le soin qu'il a pris de nous informer de ses mérites et de nous détailler les moindres événemens qui marquèrent sa vie, — sauf à surfaire singulièrement le tout, — expliqueraient sans doute la notoriété, mais ne suffisent pas, tant s'en faut, pour justifier une aussi vaste renommée. Si l'on examine les œuvres de Cellini, abstraction faite de ce qu'il en a dit lui-même, nul doute qu'il n'y ait beaucoup à rabattre de l'estime qu'on leur accorde en général, nul doute qu'on n'arrive à s'étonner que ce talent, humble en soi, ait pu être exhaussé au niveau des plus grands. Benvenuto Cellini fut tout au plus un artiste de second ordre, un *petit maître*, comme on dit de certains artistes de l'Allemagne et des Pays-Bas : pourtant, suivant le préjugé commun, il va de pair avec les maîtres illustres. Le roman, le théâtre ont fait d'un industrieux orfévre un homme de génie, et, — transformation plus radicale encore, — d'un abominable *bravo* le type des générosités de l'âme, un rêveur, presque un martyr. Rien de moins élégiaque à coup sûr qu'un personnage de cette trempe, rien de moins équivoque que sa physionomie. Il faut essayer de replacer sous son vrai jour et de réduire à ses justes proportions cette figure tantôt affublée, on ne sait pourquoi, de poésie et de mystère, tantôt démesurément grandie.

Si l'on se proposait seulement de contredire l'opinion en ce qui concerne des travaux admirés un peu à la légère, si nous n'avions d'autre dessein que de discuter la valeur de quelques œuvres, l'entreprise pourrait paraître inopportune, en tout cas assez oiseuse. Qu'importe après tout, pourrait-on dire, un nom de plus ou de moins sur la liste des anciens maîtres ou une méprise qui ne ferait de tort qu'à la hiérarchie des talens? Le grand mal, par exemple, que Carlo Dolci, l'un des plus chétifs peintres de l'école italienne,

soit estimé fort au-dessus de son mérite par bon nombre de gens? Le goût seul est compromis dans une erreur de ce genre, et ceux qui la commettent ne gagneraient à être éclairés qu'un sentiment plus exact des conditions extérieures de l'art. — Soit, mais le nom de Cellini soulève des questions plus hautes. La loi même du beau, inséparable du bien, ce qu'on pourrait appeler la moralité esthétique, est ici directement en cause, et l'étude des travaux de l'orfévre florentin, combinée avec l'examen des faits biographiques, nous découvre à la fois l'insuffisance de ce talent et l'origine de ses faiblesses. Elle prouve une fois de plus qu'il n'y a ni inspiration sûre sans l'honnêteté du cœur, ni art sérieux sans la dignité de la vie. A ce titre, la publication des écrits de Cellini peut aujourd'hui avoir son utilité, même en dehors de l'Italie. Est-ce en effet seulement à Florence ou à Rome que les artistes contemporains ont besoin d'être prémunis contre les entraînemens de la vanité, contre l'amour des succès faciles, et ne pourrait-on constater plus près de nous les symptômes d'égaremens semblables? Jamais en France les talens n'ont été aussi nombreux qu'aujourd'hui ni aussi habituellement encouragés, jamais à un certain point de vue l'habileté n'a été plus commune, et cependant l'école française n'est plus à la hauteur où elle se maintenait encore il y a quelques années, parce que l'esprit de spéculation inspire trop souvent ces talens, parce que l'habileté semble bien moins le fruit des recherches studieuses que l'expression d'une vaine adresse. Il y a de notre temps quantité de peintres, de sculpteurs, de graveurs : sauf quelques exceptions qui se signalent d'elles-mêmes, il n'y a plus d'artistes, c'est-à-dire d'hommes pour qui l'art soit mieux qu'un métier, le succès autre chose que le bruit du moment. Sera-t-il inutile dès lors d'invoquer l'exemple même des tristes effets que produit dans l'art l'avilissement du sens moral, et, comme autrefois à Sparte, de chercher à dégoûter ceux que tenterait l'ivresse par le spectacle de ses excès?

On connaît assez généralement la *Vie de Cellini*, écrite par lui-même; mais ses *Traités de l'Orfévrerie et de la Sculpture* n'ont pas obtenu à beaucoup près la même popularité, bien que ces ouvrages, moitié autobiographiques, moitié didactiques, accusent aussi nettement que le premier les habitudes d'esprit, le genre d'habileté et le caractère de l'auteur. Il est vrai que, depuis l'année où parut la première édition, publiée du vivant même de Cellini, en 1568, et aujourd'hui fort rare, les *Traités* ont été singulièrement modifiés par les éditeurs successifs, et accommodés plus ou moins adroitement au goût de chaque époque. Bien plus, cette première édition, imprimée pourtant avec le consentement et sous les yeux de Cellini, ne reproduit que sous une forme tantôt abrégée, tantôt ouvertement

infidèle, le texte original. L'artiste s'était-il défié de son style? avait-il demandé à quelque écrivain de profession d'en polir les aspérités, de supprimer les incorrections grammaticales et même certaines vivacités de langage qui pouvaient blesser quelque chose de plus que la syntaxe? Le fait semble assez probable. Quoi qu'il en soit, les *Traités*, tels qu'on les avait jusqu'ici, n'existaient qu'à l'état de version incomplète et défigurée. L'un des plus actifs et des plus érudits entre ces écrivains italiens qui se sont associés pour remettre en lumière les documens authentiques sur l'art de leur pays, M. Carlo Milanesi, a restitué le texte conformément aux manuscrits mêmes, et fait revivre ainsi la vérité après trois siècles de méprise ou d'oubli. C'est en partie à M. Milanesi que l'on devait déjà l'excellente édition de Vasari, publiée à Florence dans le cours des dernières années; son récent travail n'a guère une moindre importance, bien que dans un sens tout opposé. Il nous permet de juger, en regard de la vie des grands maîtres et sur des preuves irrécusables, la vie, la pensée, toute la physionomie morale d'un personnage qui appartient à une autre race, à cette famille des aventuriers de l'art dont Salvator Rosa devait, cent ans plus tard, renouveler le type. Contrôlés les uns par les autres, les écrits de Cellini et les témoignages de son habileté pratique font bien connaître la valeur réelle de ce talent. Le tout nous montre clairement ce que la réputation de l'artiste doit au savoir-faire de l'homme, et dans quelle mesure il convient de ratifier la gloire qu'il s'est décernée à lui-même, ou que d'autres lui ont attribuée de confiance.

I.

Si l'on demandait à bon nombre de ceux qui s'intitulent les admirateurs de Benvenuto Cellini sur quels spécimens de sa manière se fonde leur admiration, la réponse ne leur serait pas toujours facile. Les œuvres authentiques de Cellini dans l'ordre d'art qui lui a valu la meilleure part de sa réputation, c'est-à-dire dans l'orfévrerie, sont des plus rares : tel qui salue en lui le prince des orfévres n'a peut-être jamais vu un objet ciselé de sa main. Beaucoup de gens connaissent, il est vrai, sa statue de *Persée* à Florence, mais il est permis de se demander jusqu'à quel point cette œuvre de grande statuaire peut justifier la renommée de l'artiste. Quant aux œuvres moins ambitieuses qui sortaient de sa boutique pour orner les médailliers ou les dressoirs, les habits sacerdotaux ou les costumes de fête, le nombre en est aujourd'hui si restreint que quelques lignes suffiraient pour en dresser le catalogue; encore faudrait-il parcourir bien des pays, explorer bien des collections, avant d'avoir acquis à

cet égard les notions nécessaires. Rien de plus naturel au surplus que cette rareté extrême des ouvrages de Cellini. La valeur intrinsèque ou la fragilité des matières, les variations du goût, tout concourait ici à multiplier les chances de destruction. On n'a guère tenu compte pourtant d'un fait qui commandait au moins quelque scrupule dans le classement des morceaux conservés. Toutes les pièces d'orfévrerie, tous les bijoux appartenant à l'école italienne et au XVIe siècle, quel qu'en soit d'ailleurs le caractère ou le mérite, ont été sans hésitation attribués à un seul homme. Quiconque a visité l'Italie sait par expérience à quoi s'en tenir sur ce point et quel large impôt la prétendue fécondité de Cellini prélève sur l'attention des voyageurs. Le nom de Cellini est devenu une sorte d'étiquette banale sous laquelle on range pêle-mêle les produits qui ont survécu, à peu près comme on a voulu rendre Jules Romain responsable de toutes les copies, bonnes ou mauvaises, exécutées d'après Raphaël. L'art de l'orfévrerie est aujourd'hui si complétement identifié avec ce nom, qu'il semble même que rien de sérieux n'avait été fait en Italie avant la venue du maître : erreur formelle qu'il convient d'abord de relever.

L'exemple donné par les orfévres fut le premier terme des progrès qui s'accomplirent en Italie depuis le moyen âge jusqu'à la fin du XVe siècle. Les sculpteurs, les peintres, les architectes éminens de cette époque ont tous, ou presque tous, fait leur apprentissage dans une boutique d'orfévrerie, et, pour n'en citer que quelques-uns entre les plus illustres, Jean de Pise, Orgagna, Filippo Brunelleschi, se sont instruits d'abord à cette modeste école. Un peu plus tard, Donatello, Verocchio, vingt autres maîtres diversement célèbres se signalèrent au début par leur habileté à ciseler des vases ou des statuettes, à sertir des pierres précieuses, à nieller des patènes ou des coupes. Lorsque ensuite ils eurent fait leurs preuves dans un ordre d'art plus élevé, il leur arriva souvent de revenir à ces travaux humbles en apparence, mais dignes d'eux encore par le caractère de grandeur qu'ils savaient leur imprimer. Ainsi au moment de terminer les portes du baptistère de Florence, — œuvre fameuse dès le principe et déjà qualifiée par tous d'incomparable, — Ghiberti enchâssait des diamans dans une tiare d'or décorée de figurines que lui avait commandée le pape Eugène IV. Quelques années auparavant, nous le voyons occupé d'un travail semblable pour le pape Martin V et de la monture d'un cachet pour Jean de Médicis, fils de Côme. Enfin depuis le *paliotto* d'or du Xe siècle qu'on admire dans l'église Saint-Ambroise, à Milan, jusqu'au beau devant d'autel en argent qui orne la cathédrale de Pistoie, et dont l'exécution presque tout entière appartient au XIVe siècle, depuis les médailles jusqu'aux

nielles, nombre de monumens attestent avec quelle supériorité l'orfévrerie était pratiquée en Italie avant que Benvenuto Cellini y appliquât son talent.

Dans la langue moderne, ce mot « orfévrerie » a perdu en grande partie sa valeur et presque complétement changé de sens. Il ne sert plus en général qu'à désigner des produits où l'art n'est intéressé que d'assez loin : il est donc nécessaire, pour l'intelligence même de notre sujet, de lui restituer la signification qu'on lui attribuait autrefois. « A proprement parler, dit M. Milanesi dans la judicieuse introduction qui précède les *Traités* de Cellini, l'orfévrerie est l'art de travailler l'or. Au moyen âge, puis à l'époque de la renaissance, on donnait le nom de pièce d'orfévrerie à toute sculpture en or, en argent, en cuivre, ou même en étain et en plomb. Souvent, faute de matières précieuses, les artistes façonnaient des matières vulgaires avec autant de soin et de zèle que s'ils eussent eu des trésors sous la main; la grossièreté de l'élément premier était rachetée ici par la noblesse et par l'élégance de la forme... La religion, les mœurs de la noblesse, le luxe, procuraient jadis aux orfévres, principalement en Italie, une ample besogne et de continuels encouragemens. Aussi, malgré les discordes et les guerres qui ravagèrent les états italiens jusque vers le milieu du XVIe siècle, l'orfévrerie garda-t-elle à Florence, à Venise, à Gênes, une importance plus considérable que partout ailleurs. Elle intervenait nécessairement dans la décoration des églises et des autels; elle enrichissait les vases sacrés aussi bien que la vaisselle de table, les reliquaires où se conservaient les ossemens des saints comme les menus objets de la toilette des femmes... C'était elle enfin qui fournissait au guerrier ses armes, au pontife sa triple couronne, à l'empereur son diadème, au prince son collier, au gentilhomme, au capitaine, au magistrat, ces petits médaillons qu'il était de mode d'attacher au bonnet. » — Voilà qui définit suffisamment le rôle des anciens orfévres italiens et les conditions particulières qui leur étaient faites. Quant au degré de considération qu'un tel genre d'industrie mérite en général, Cellini a pris soin de le déterminer dans une lettre au duc Côme écrite en 1548. « L'art de l'orfévrerie, dit-il, est plus grand qu'aucun autre (*maggiore di tutte*), car si l'on veut en exploiter toutes les ressources, il faut un matériel qu'on n'acquerra pas pour cinq cents écus. » Soit, si l'excellence d'un art doit se proportionner au prix des instrumens de travail; mais n'y a-t-il pas ici, sous une autre forme, quelque chose de cette naïveté intéressée que Molière a mise en scène, et ne pourrait-on voir tout uniment dans le fier artiste florentin un ancêtre de M. Josse?

On ne court guère au surplus le risque de calomnier Cellini en lui

prêtant sur ce point des arrière-pensées toutes personnelles. Ses écrits respirent un tel contentement de soi, il a de lui-même et de ses œuvres une opinion si imperturbablement favorable, qu'il ne saurait sans doute juger avec moins d'indulgence que son propre talent l'art auquel il avait voué sa vie, sa vie tout entière. On ne doit pas l'oublier en effet : Cellini rompit avec la tradition de ses devanciers, qui n'étaient orfévres qu'à leurs heures et à la condition de devenir peintres, sculpteurs ou architectes. La voie ne s'élargit pas pour lui : il suivit jusqu'au bout le même sentier, côtoyant à peine l'art sérieux et se faufilant pour ainsi dire à travers les difficultés que d'autres écartaient de haute lutte. Parfois, il est vrai, il lui arriva d'aborder la statuaire monumentale; mais quelque réputation qu'ait encore aujourd'hui l'une de ses œuvres en ce genre, on y reconnaît plus d'adresse que de science, l'intelligence des détails plutôt qu'un large sentiment de la forme; en un mot, le goût et la main d'un orfévre se trahissent encore dans le *Persée* bien plutôt que la main et les intentions d'un sculpteur. Un jour aussi, Cellini fournit quelques dessins pour fortifier deux des portes de Florence, la *Porta al Prato* et la *Porticciuola :* ce ne sont là toutefois que de rares accidens dans sa carrière d'artiste, et, s'il n'avait pas mis tant de zèle à publier jusqu'aux moindres particularités qui en accompagnèrent l'exécution, de pareils travaux n'auraient peut-être gardé jusqu'à notre temps ni une importance bien sérieuse, ni une popularité bien grande. Cellini, quoiqu'il ait fort à cœur dans ses écrits de nous laisser persuadés du contraire, est donc avant tout et à peu près exclusivement un orfévre. Reste à savoir quelles innovations il a introduites dans son art, quel style distingue les ouvrages qu'il a laissés des ouvrages de ses prédécesseurs, et de quelle autorité sont pourvus les livres où il propose ses opinions théoriques comme des règles et sa manière comme un exemple.

A l'époque où Cellini commença son apprentissage, menant de front d'ailleurs avec l'étude du dessin l'étude de la musique, dont son père voulait qu'il fît son occupation principale, l'orfévrerie, telle qu'on la pratiquait à Florence, continuait le mouvement qui, depuis plus d'un demi-siècle, avait renouvelé les autres arts. On était en 1515. L'influence exercée d'un bout à l'autre de l'Italie par la découverte des monumens antiques, le culte en toutes choses des modèles grecs et romains, l'action des *platoniciens*, amis de Laurent, secondée par les artistes contemporains, et si puissamment développée par les maîtres nés vers la fin du xve siècle, — tout avait, sinon radicalement transformé, au moins profondément modifié le goût, le style, le génie florentins : révolution heureuse à bien des égards, mais en un certain sens excessive, et dont le tort principal

fut d'étouffer la sincérité du sentiment sous un appareil scientifique, l'inspiration évangélique sous des formes païennes. Est-il besoin d'ajouter que ce reproche n'effleure même pas certaines gloires au-dessus de toute atteinte, et de déclarer hors de cause un sculpteur comme Michel-Ange, des peintres comme Léonard et Raphaël? Profiter des exemples antiques à la manière de ces maîtres immortels, ce n'est certes ni imiter mal à propos, ni enfreindre les lois de l'art chrétien : c'est au contraire l'achever et en compléter l'expression par un élément nouveau, — le beau extérieur et la correction suprême. Aussi doit-on hautement réprouver les efforts d'une petite secte dont le puritanisme étroit voudrait assigner pour date à la décadence de l'école italienne le moment où elle donna les témoignages les plus éclatans de sa grandeur; mais, toutes réserves faites en ce qui concerne les chefs-d'œuvre de la renaissance, il faut reconnaître que le mouvement que l'on a qualifié ainsi introduisit, avec le progrès, certaines habitudes de pédantisme et de caprice. En répudiant ses propres traditions pour s'inspirer un peu inconsidérément de l'antique ou pour faire à la fantaisie une part trop large, l'art florentin, sous le pinceau ou le ciseau de bien des hommes habiles, perdit en partie ce caractère de profondeur et d'émotion intime qui avait signalé ses débuts. Il lui resta un goût pittoresque exquis, une finesse d'exécution admirable : il n'eut plus, il eut du moins plus rarement une grande portée morale et des formes d'expression strictement appropriées aux exigences de chaque sujet. Pour ne citer qu'une œuvre appartenant directement à l'orfévrerie, les ornemens en bronze ciselés par Verocchio sur le tombeau de Jean et Pierre de Médicis dans l'ancienne sacristie de Saint-Laurent à Florence montrent assez que, même avant la fin du xve siècle, l'exacte relation entre la décoration et la destination spéciale d'un monument avait cessé d'être une loi. Rien de plus ingénieux, au point de vue de l'harmonie linéaire, que ces guirlandes de fleurs et de fruits s'échappant, au sommet du sarcophage, de coquillages disposés en forme de cornes d'abondance, rien de plus élégamment ajusté que les rinceaux qui s'élancent des angles du monument pour aller s'épanouir sur ses faces; mais en quoi cette riante ornementation indique-t-elle une sépulture, et une sépulture chrétienne? La croix même est absente, et si la bague ornée d'un chaton, emblème adopté d'abord par les Médicis, si les noms inscrits dans le porphyre informent suffisamment nos regards, rien ne nous parle de la mort dans ce tombeau, qu'on pourrait, sans en outrager le caractère, réduire à l'office et aux proportions d'un coffret. Combien d'autres travaux, tantôt inutilement magnifiques, tantôt plus agréables que de droit, n'attestent-ils pas ce désaccord entre les intentions de l'artiste et l'objet du tra-

vail! Trop souvent, dans la seconde moitié du xve siècle, les œuvres de l'art florentin, œuvres charmantes à n'en estimer que la valeur pittoresque, ont ces mêmes dehors de grâce sans signification bien précise, sans raison d'être nécessaire, cette même élégance savante quant à la distribution des lignes, mais au fond un peu vide de sens. Les vases sacrés. les reliquaires, accusent le besoin d'agrément à tout prix auquel obéissaient les orfévres formés à l'école du paganisme, et qui, d'abus en abus, devait amener une confusion de principes telle que les mêmes modèles servissent indistinctement pour l'exécution d'un surtout de table et pour l'ornement d'un autel.

Benvenuto Cellini ne fut donc ni le seul, ni le premier coupable en recherchant, de préférence à la rectitude du style, les formes propres surtout à caresser le regard. Ajoutons que son talent s'appliqua le plus souvent à des objets purement de luxe, à des travaux d'une destination toute mondaine. Une imagination capricieuse était de mise là plutôt qu'ailleurs, et l'artiste, en écoutant principalement sa fantaisie, ne fit jusqu'à un certain point qu'user de son droit, bien qu'il ait cru devoir insister dans ses écrits sur la justesse ou la profondeur des pensées qu'il entreprenait de traduire. Il arrivait quoiparfois que quelque spectateur ne pût saisir du premier coup d'œil ces intentions, un peu trop subtiles : un jour, par exemple, le dessin d'une fontaine projetée pour le palais de Fontainebleau fit dire à François Ier « qu'en dépit de tous ses efforts pour comprendre ce que pouvait signifier ce projet, il n'en devinait pas le premier mot; » mais Cellini ne serait pas homme à reproduire un aveu aussi compromettant pour sa gloire s'il n'y trouvait un correctif suffisant dans les complimens que le roi lui adresse ensuite à tout hasard, et surtout dans les louanges qu'il se prodigue de sa propre autorité. S'agit-il de patrons moins courtois ou moins généreux que François Ier, Cellini, en parlant d'eux, a un moyen fort simple de se consoler de leur mauvais vouloir ou de leur parcimonie : il les traite sans marchander « d'ânes, » comme Octavien de Médicis, de « diables incarnés, » ou « d'ivrognes, » comme le cardinal d'Este et le pape Paul III lui-même.

On le voit, les façons d'agir de Cellini ne continuent pas plus les habitudes morales des artistes ses devanciers que les conditions mêmes de l'art italien, vers le milieu du xvie siècle, ne rappellent les conditions premières. Le temps semble loin déjà où le suffrage des gens de goût était mis à plus haut prix que l'argent ou la partialité des grands, où Raphaël lui-même, si sûr qu'il fût de ses propres forces, demandait des avis aux Castiglione et aux Bembo, et modifiait patiemment l'expression de sa pensée jusqu'à ce qu'il eût contenté ces juges difficiles. Maintenant un simple orfévre prétend

être cru sur parole quand il affirme son infaillibilité, et honoré à l'égal des plus nobles maîtres pour le moindre ouvrage sorti de ses mains. Tout témoignage d'improbation ou seulement de froideur prend à ses yeux les proportions d'un attentat dont il ne se vengera pas d'ailleurs en travaillant à mieux faire : Pierre Arétin a enseigné à ses contemporains des moyens plus faciles de maîtriser l'opinion, et Cellini est de ceux à qui la leçon a le mieux profité. C'est en flattant qui le récompense, en injuriant qui le dédaigne, en imposant partout sa personne au moins autant que son talent, qu'il saura réduire à peu près tout le monde à une sorte d'admiration forcée ou bien au silence : triste exemple de ce que peut trop souvent l'esprit de jactance et d'intrigue, mais aussi exemple bon à méditer! Quand les artistes s'appliquent à exagérer ainsi leur importance, quand ils mettent une vanité bruyante à la place d'une juste fierté et l'intérêt personnel au-dessus du zèle de l'art, ils réussissent quelquefois à surprendre le succès; ils peuvent même, comme Cellini, abuser pour un temps la postérité : à un certain moment la lumière se fait néanmoins, la fraude se décèle, et ce moment ne tarde pas toujours à venir. Pour notre siècle surtout, instruit sur ce point par de bien fréquentes expériences, les méprises ne sauraient être durables. Maintenant que toutes les jongleries sont usées, toutes les manœuvres percées à jour, l'artiste qui essaie ou qui essaiera d'escompter la gloire ne fera pas longtemps des dupes, et le moindre châtiment qui l'attende est le dédain à courte échéance et un irrévocable oubli. — Mais revenons aux œuvres de Cellini et à l'époque de ses débuts.

Le premier ouvrage du jeune orfévre fut un fermoir de ceinture en argent qu'il exécuta à Florence, et sur lequel, — écrivait Cellini quarante ans plus tard, — on voyait agencés, « suivant le goût antique, des guirlandes de feuillage, des figurines d'enfans et des masques extrêmement beaux. » Puis, à la suite d'une rixe qui avait fait scandale, — car, en même temps que sa carrière d'artiste, Cellini commençait cette carrière de spadassin dont il a si complaisamment raconté les odieuses prouesses, — il alla se fixer à Rome. Quelques pièces d'orfévrerie fabriquées dans cette ville pour l'évêque de Salamanque, quelques bijoux vendus à des femmes de la haute société romaine ne tardèrent pas à le mettre à la mode, et deux ans s'étaient à peine écoulés qu'il avait obtenu la faveur de Clément VII, faveur toute particulière, à ce qu'il semble, et qu'accrurent encore certains services, fort étrangers à l'art, rendus au pape pendant le siége de Rome. Ces services d'ailleurs, il est au moins probable que Cellini en exagère passablement l'étendue et le nombre. Qu'il se soit vaillamment conduit pendant la lutte engagée sous les murs

du château Saint-Ange, rien de mieux; mais la portée de ses coups est si infailliblement heureuse pour la cause qu'il défend, il prend à son compte la mort de tant de gens, et des meilleurs, qu'on ne saurait suivre d'un œil très confiant la longue liste de ses succès. Si le connétable de Bourbon tombe pour ne plus se relever, c'est l'arquebuse de Cellini qui l'a renversé; si le prince d'Orange est atteint à son tour, c'est encore Cellini qui a frappé ce second chef de l'armée impériale. Enfin au dernier moment un coup de canon vient-il à décider, sinon la victoire, au moins la cessation des hostilités, c'est que le feu a été mis à ce canon par la main de Cellini. A certains momens pourtant, il s'occupait d'une autre besogne dans ce même château Saint-Ange, d'où il foudroyait si bien l'ennemi. Chargé par Clément VII de démonter toutes les pierreries de la chambre apostolique et d'en faire fondre l'or, afin d'assurer au pape des ressources en cas de fuite, il s'acquittait de sa tâche entre deux décharges d'artillerie, sauf, — c'est lui qui nous l'apprend, — à prélever sur les lingots quelque chose pour son propre compte en vue du lendemain. Une précaution de ce genre ne mériterait-elle pas un nom plus sévère? Notons aussi qu'en racontant à deux reprises l'opération qu'il dut accomplir par ordre du pape, il ne trouve pas une parole de regret pour les anciens monumens de l'art qui périrent ainsi sous ses doigts. Dans sa *Vie*, il mentionne simplement le fait; dans son *Traité de l'Orfévrerie*, il en prend occasion pour recommander le mode de construction du fourneau dont il s'est servi. Et cependant quels trésors d'invention et de goût, combien d'ouvrages précieux à divers titres sont venus s'anéantir dans le creuset de Cellini!

Aucune de ces œuvres, il est vrai, n'intéressait directement l'artiste, aucune d'elles n'était signée de son nom : qu'eût-il pensé ou dit des mains impies qui, dans une circonstance pareille, eussent détruit avec indifférence ses propres travaux, — le bouton de chape, par exemple, qu'il allait l'année suivante ciseler pour Clément VII, et qu'il nous décrit dans son *Traité*, non sans se comparer à « Phaëton, fils du Soleil, » sauf cette différence toutefois que « Phaëton se rompit le cou à la suite de son entreprise, et que lui, Benvenuto, retira de la sienne infiniment d'honneur et de profit? » Nous ne savons dans quelle mesure le pape se fût accommodé de l'hyperbole. Il est certain du moins que Clément VII suivit de fort près les progrès du travail, et qu'il en pressa l'achèvement avec autant de zèle que s'il se fût agi d'un monument à la gloire de son règne. On s'étonnera peut-être qu'une œuvre aussi peu considérable, qu'un simple bouton de chape en un mot ait pu exciter à ce point la sollicitude de Clément VII; mais il ne faut pas oublier que celui-ci, tout

Médicis qu'il était, n'avait hérité de sa famille ni le goût éclairé d'un Laurent, ni les nobles passions d'un Léon X. Il ne faut pas oublier non plus que, excepté Michel-Ange, d'ailleurs assez mal en cour à cette époque, les maîtres qui venaient d'illustrer les règnes de Jules II et de Léon X avaient tous cessé d'exister. Enfin les années qui suivirent le siége de Rome étaient-elles un moment propice aux vastes entreprises, et ne semble-t-il pas naturel que, faute de grandes ressources en tout genre, on se contentât du peu qu'on avait sous la main? Ce joyau, si cher à Clément VII et plus cher encore à Cellini, avait au surplus en soi une certaine importance. Bien qu'il ne subsiste aujourd'hui que dans la description qu'en a donnée l'artiste, on peut, sur ce seul document, pressentir les conditions compliquées, les difficultés matérielles, et même en partie les caractères du style de ce travail. L'ensemble de l'œuvre avait les dimensions d'une main ouverte. On voyait au milieu une figure représentant Dieu le père entourée d'anges ciselés les uns en ronde-bosse, les autres en bas-relief, les autres enfin presque à plat dans l'or, suivant l'éloignement progressif des plans et la distance où apparaissait chaque groupe. Cette figure principale, assise dans l'attitude de la bénédiction, reposait sur un énorme diamant acheté autrefois par Jules II au prix de 36,000 écus. Bon nombre d'autres pierres précieuses enrichissaient le fond et le cadre de la composition, que décoraient aussi des émaux de différentes couleurs. Enfin, sur la face interne de la plaque, se dessinaient en creux et en relief des mascarons, des coquillages et divers sujets d'ornement.

Benvenuto Cellini, on le voit, avait dans l'exécution du bouton de chape de Clément VII fait acte d'orfévre, de joaillier et de graveur. Sans doute le choix de certains objets, l'idée d'associer par exemple à une image de la Divinité des mascarons et d'autres ornemens de pure fantaisie n'indiquent ni un goût très sévère, ni un sentiment très exact des convenances morales du sujet. Le tout attesterait plutôt, et une fois de plus, ce besoin commun aux artistes de l'époque d'introduire les formules païennes jusque dans l'expression des dogmes bibliques. Quant aux procédés employés pour sertir ces pierreries, pour ciseler ces figures et pour incruster ces émaux, ils constituaient du moins un progrès, et l'on voit par tous les détails où Cellini entre à ce propos qu'il perfectionna véritablement, au point de vue technique, la méthode de ses prédécesseurs. Au point de vue technique, avons-nous dit : c'est là en effet qu'il convient de se placer pour faire à ce talent sa meilleure part. Une grande habileté de main au service d'un esprit peu étendu, mais délié, une sorte de dextérité dans les habitudes intellectuelles aussi bien que dans la pratique, tels sont les caractères qui distinguent en général

les œuvres de Cellini. Le bouton destiné à fermer la chape de Clément VII n'avait probablement pas un autre mérite. Ce travail toutefois n'autorise que des conjectures, et il est temps d'invoquer des témoignages plus décisifs, de consulter, en regard des allégations de l'artiste, les travaux de sa main qui ont survécu.

Benvenuto Cellini cite avec orgueil les médailles qu'il fit à diverses époques, médailles universellement admirées, dit-il, et préférées par les bons juges aux chefs-d'œuvre de l'antiquité. Nous doutons qu'aujourd'hui les mêmes préventions puissent subsister, et qu'en examinant côte à côte, avec les œuvres de l'artiste en ce genre, non pas les monumens antiques, mais seulement les pièces qu'ont laissées les anciens orfévres italiens, on attribue à celles-ci un mérite moindre qu'aux pièces sorties de l'atelier de Cellini. Le contraire arrivera plutôt, et ce sera justice. Ainsi, que l'on rapproche de cette médaille de Clément VII, dont l'auteur se montre si fier, les médailles exécutées vers le milieu du siècle précédent par Pisanello et Matteo de' Pasti, on sentira ce que le portrait du pape a de grêle dans le dessin, d'indéterminé dans la physionomie, tandis que les portraits voisins apparaîtront avec l'accent de la vie, l'ampleur du style, le caractère de chaque modèle clairement défini. Même résultat et peut-être plus significatif encore, si l'on substitue à l'effigie de Clément VII l'effigie de Paul III, ou cette médaille d'Alexandre de Médicis dont Lorenzino s'était chargé de fournir l'inscription alors qu'il méditait pour le tyran de Florence on sait quel autre mode d'apothéose. Comparé à l'art des maîtres antérieurs et même de quelques maîtres contemporains, — Grechetto et Bernardi entre autres, — l'art de Cellini n'exprime plus que l'industrie matérielle, l'habile emploi du moyen; encore ce genre de mérite n'est-il pas si personnel à l'orfévre florentin qu'on ne puisse le retrouver à peu près au même degré dans les œuvres des disciples, dans la médaille par exemple où Paolo Gozzi a reproduit les traits de Philippe II. Il ne s'agit donc pas ici d'une manière particulière d'apercevoir et de rendre la nature; il s'agit seulement d'une pratique adroite, soigneuse souvent jusqu'à la minutie, et de procédés assez indépendans du sentiment. Or de tels secrets sont de ceux qui se divulguent, et l'on conçoit que Cellini ait pu les révéler tout entiers dans son *Traité de l'Orfévrerie*, comme on comprend qu'il se soit rencontré des gens pour s'en emparer et les exploiter à leur tour. Soyons juste toutefois : à certains momens, Cellini a su montrer un talent d'un ordre plus élevé, le jour surtout où il fit la médaille de François Ier, œuvre d'un caractère héroïque sans emphase, d'une expression nette sans sécheresse, et dont l'exécution, çà et là un peu précieuse encore, accuse cependant plus que de coutume le goût et la recherche du grand style.

Il est singulier que Cellini, si attentif d'ordinaire à mentionner jusqu'aux moindres de ses ouvrages, ait passé celui-là sous silence dans son *Traité* aussi bien que dans sa *Vie*. A plusieurs reprises il parle de la médaille qu'il grava pour Clément VII; il ne dit pas un mot de la médaille de François Ier, médaille parfaitement authentique pourtant, signée de son nom comme la première, et le meilleur spécimen de son talent en ce genre. Une pareille omission est d'autant plus digne de remarque que tout ce qui se rattache au séjour de l'artiste en France, à ses travaux dans ce pays, et même à des faits en dehors de son art, est rapporté par lui avec une complaisance extrême, et plutôt amplifié qu'amoindri, témoin certaine description des voyages de la cour dans laquelle il représente le roi ne se rendant d'une résidence à une autre qu'escorté de dix-huit mille hommes, sans compter douze mille chevaux, dont l'unique office est de traîner ses bagages. Comment un homme si bien instruit des habitudes de François Ier a-t-il pu oublier qu'il avait fait le portrait de ce souverain magnifique? Comment a-t-il laissé échapper une occasion si belle de vanter son propre talent et de nous rappeler la haute faveur dont il était l'objet?

Quoi qu'il en soit, on sait que Benvenuto Cellini quitta le service de Paul III pour venir en France, et qu'il passa cinq années à peu près tant à Fontainebleau qu'à Paris. Les années précédentes avaient été marquées par bien des aventures. Meurtres, emprisonnemens, agitations de toute sorte, y compris de honteuses amours, rien ne manque à cette phase de la vie de l'artiste, et la période suivante sera digne en tous points de celle-ci. Les mœurs de l'époque étaient-elles donc telles qu'elles comportassent naturellement cet incroyable mélange de passion sauvage et d'intelligence raffinée, d'immoralité et de talent, d'élégance d'esprit et de bassesse d'âme? On l'a prétendu quelquefois, et l'on a voulu excuser ainsi la candeur effrontée avec laquelle Cellini se glorifie d'un assassinat aussi bien que d'une œuvre d'art, d'une nuit de débauche aussi bien que d'une heure d'inspiration. L'auteur d'une traduction, d'ailleurs très recommandable, de la *Vie* de Cellini, M. Léclanché, va même jusqu'à dire dans l'avant-propos de son ouvrage : « Les passions de Cellini furent les passions de l'Italie tout entière, ses erreurs les erreurs de son temps, ses excentricités les excentricités de toute la renaissance. » A Dieu ne plaise qu'il faille confondre tous les personnages ou seulement les artistes du XVIe siècle avec un excentrique de cette sorte, les faiblesses de Raphaël, que d'ailleurs il payait de sa vie, avec des « erreurs » qui ôtaient la vie aux autres, les nobles passions et la fierté d'un Michel-Ange avec cette vanité folle et ces passions de grand chemin! Non, l'homme qui frappe sans marchander, à Florence, à Rome, à Paris, quiconque offense son amour-propre ou gêne son am-

bition; le *bravo* qui le plus souvent brandit son poignard en face de ceux dont il n'a rien à craindre, et qui le tire dans l'ombre lorsqu'il rencontre des adversaires redoutables; le satrape de bas étage qui se venge des cœurs qui lui échappent en ensanglantant jusqu'à ses plaisirs (1), — un tel homme ne saurait personnifier toute une classe, encore moins toute une époque. Que par quelques côtés il représente les mœurs italiennes et les sensualités de la renaissance, je le veux bien; mais gardons-nous de voir en lui un caractère générique et un type. Une société composée de pareils hommes serait tout simplement un assemblage de bandits, et, pour associer des confrères dignes de lui à un artiste de cette trempe, il faudrait grouper, non les artistes contemporains, purs au moins de pareils crimes, mais ceux qui à diverses époques se sont signalés par quelque détestable forfait, — Andrea del Castagno par exemple, le meurtrier de Domenico Veneziano, et Belisario Corenzio, qui empoisonna, dit-on, Dominiquin.

Il est présumable que Cellini arrivait à la cour de France précédé seulement de sa réputation d'habile orfévre. Accueilli par le roi avec une singulière bienveillance, il se vit, dès les premiers jours, accablé de faveurs et de travaux. Aux commandes qu'il lui avait faites, François Ier ajouta bientôt des lettres de naturalisation, le titre de seigneur du Petit-Nesle, — château construit, on le sait, à peu près sur le terrain qu'occupent aujourd'hui les bâtimens de l'Institut, — enfin le don viager de cette demeure et le droit de l'habiter seul. Quant à la dernière clause, elle ne laissait pas, il est vrai, d'entraîner quelques difficultés d'exécution. Bien des gens installés de longue main dans le château ou dans ses dépendances refusèrent d'abord de céder la place. On jugera du nombre des familles et de la variété des industries réunies au Petit-Nesle, lorsque nous aurons dit qu'à l'époque où Cellini voulut prendre possession de son domaine, il s'y trouvait, entre autres établissemens, un jeu de paume, une distillerie, une imprimerie et une fabrique de salpêtre. Le nouveau seigneur du lieu n'était pas homme à réclamer ses droits dans la forme ordinaire : il arma ses élèves et ses ouvriers, livra un véritable assaut aux récalcitrans, bouleversa leurs habitations, et jeta leurs meubles par les fenêtres. Par malheur, quelques-uns de ceux qu'il venait d'évincer ainsi étaient les protégés de la duchesse d'Étampes, dont Cellini n'avait pas su, tant s'en faut, se concilier les bonnes grâces. Informée de l'affaire, la favorite en instruisit à son tour le roi, qui commença de reconnaître aux façons d'agir de

(1) On trouvera un révoltant exemple de la cruauté de Cellini dans ce qu'il raconte, au second volume de sa *Vie*, d'une de ces *donne de' suoi piaceri* qui lui avait préféré certain garçon employé dans la maison en qualité de teneur de livres.

l'artiste moins d'opportunité qu'à son talent. Les juges intervinrent ensuite, et le procès suivit son cours jusqu'au jour où les intéressés retirèrent eux-mêmes leur plainte après une entrevue avec l'accusé, entrevue dont celui-ci nous a transmis les détails. « Lorsque je me vis, dit-il, sous le coup des sentences que tous ces avocats avaient obtenues contre moi, et sans appui d'aucune sorte, j'appelai à mon aide une longue dague que je possédais, car j'ai toujours eu le goût des belles armes. L'homme à qui je m'adressai d'abord fut celui qui m'avait intenté cet injuste procès. Un soir, je lui portai avec ma dague tant de coups dans les jambes et dans les bras, en évitant de le tuer toutefois, que je le mis hors d'état de marcher dorénavant. J'allai ensuite trouver l'acheteur qui avait pris l'affaire à son compte (1), et je le tailladai si bien, lui aussi, que la fin du procès s'ensuivit. Rendant grâces à Dieu de cela comme de toutes choses, j'espérai alors pouvoir vivre quelque temps sans être molesté. »

Voilà donc Cellini, sa vengeance et ses dévotions une fois accomplies, libre de se remettre à l'œuvre et de poursuivre en paix les travaux que lui a confiés le roi. De ces travaux, qui occupaient, outre le maître lui-même, un nombre considérable d'apprentis et d'élèves, bien peu subsistent aujourd'hui. A l'exception de la *Nymphe de Fontainebleau*, vaste et faible ouvrage dont nous parlerons plus loin, les morceaux que l'on possède en France n'ont qu'une importance médiocre, sinon même une authenticité douteuse. Les riches candélabres en argent faits pour le palais de Fontainebleau ont disparu comme l'aiguière et le bassin offerts à François Ier par le cardinal d'Este, et la seule pièce d'orfévrerie appartenant à cette époque qui puisse nous donner une idée complète de la manière de Cellini, c'est à Vienne, au cabinet des antiques, qu'il faut aller la chercher : nous voulons parler de cette salière d'or destinée autrefois à orner la table royale, et qui passe pour le chef-d'œuvre de l'artiste (2). Lui-même semble avoir pensé qu'on devait en juger ainsi, ou que du moins un tel morceau importait singulièrement à sa gloire, car il en a décrit la composition et les détails avec un soin minutieux. « La salière du roi, dit-il, était de forme ovale, de la grandeur de deux tiers de brasse environ, tout entière

(1) Cellini, dans un passage précédent de son livre, explique ce qu'il faut entendre par ces mots. Suivant lui, il était d'usage en France que l'on achetât une plainte portée devant les tribunaux comme on escompte aujourd'hui un papier de commerce. Moyennant une somme proportionnée à l'importance de l'affaire en litige, on se substituait dans tous les droits du premier plaignant, et celui-ci, désintéressé de fait, ne figurait plus au procès que pour la forme.

(2) L'œuvre dont il s'agit a été transportée en Autriche vers la fin du XVIe siècle, à titre de cadeau fait par Charles IX à l'archiduc Ferdinand.

d'or, et travaillée au ciselet (1). Comme je l'ai dit à propos du modèle, j'avais représenté la Mer et la Terre sous la forme de deux figures assises... La Mer portait un trident dans la main droite, et dans la gauche une barque délicatement ciselée, destinée à contenir le sel. Au-dessous de cette figure se groupaient quatre animaux marins, ayant chacun le poitrail, les jambes de devant et les sabots d'un cheval, et le reste du corps d'un poisson. Leurs queues, armées de nageoires, s'entrelaçaient les unes dans les autres le plus agréablement du monde. La Mer, assise au-dessus du groupe, dans une attitude tout à fait noble, était environnée d'une multitude d'animaux marins et de poissons se jouant dans les flots, dont j'avais reproduit au naturel la forme et la couleur, grâce à un excellent travail d'émaillure. J'avais donné à la Terre l'apparence d'une femme parfaitement belle, entièrement nue comme la figure d'homme qui représentait la Mer, et tenant dans une main la corne d'abondance. Sa main gauche supportait un petit temple d'ordre ionique travaillé avec une finesse extrême et disposé de manière à recevoir le poivre. Aux pieds de cette femme, j'avais réuni les plus beaux des animaux qui habitent la terre, et imité les terrains, les rochers, soit en employant l'émail, soit en laissant paraître le champ même de l'or. L'ensemble de mon travail reposait sur un socle d'ébène le long duquel j'avais distribué quatre figures d'or, un peu plus saillantes qu'en demi-relief, et représentant la Nuit, le Jour, le Crépuscule et l'Aurore. Enfin quatre autres figures de même grandeur, personnifiant les quatre vents, étaient travaillées et émaillées en partie avec toute la grâce et l'adresse que l'on pourra s'imaginer. Lorsque je présentai cette salière au roi, il poussa un cri de surprise, et la contempla longtemps sans pouvoir rassasier ses yeux. Il m'enjoignit ensuite de la reprendre et de la garder chez moi jusqu'à nouvel ordre. Je la remportai donc au logis, et j'invitai aussitôt à s'y rendre quelques-uns de mes plus chers amis; puis je dînai joyeusement avec eux, après avoir placé au milieu de la table cette salière, dont nous fûmes ainsi les premiers à faire usage. »

Sauf quelque inexactitude dans la description de certains détails, — inexactitude qu'expliquent d'ailleurs les vingt années écoulées entre la date du travail et l'époque où l'auteur en rendait compte de mémoire, — les renseignemens que Cellini nous donne sur son ouvrage permettent d'en apprécier assez bien l'intention générale. On peut, sans courir le risque de se tromper, pressentir d'après le

(1) Notons en passant, — car c'est là un des caractères distinctifs de la manière de Cellini, — que tous les ouvrages de sa main en ce genre, tous les objets de menue orfévrerie et de bijouterie qu'il a laissés, sont exécutés en vertu du même procédé. Rien n'y est fondu ni estampé : le ciselet seul a fait les frais du travail.

texte une composition suffisamment ingénieuse, des élémens pittoresques choisis avec à propos; mais on serait mal venu à croire Cellini sur parole, quand il s'applaudit de l'art avec lequel ces élémens sont mis en œuvre, ces principes de composition développés. Il y a dans l'aspect de l'ensemble quelque chose de grêle et de lourd en même temps, dans les lignes un certain trouble qui fait hésiter le regard, et l'empêche de saisir une silhouette générale, un galbe bien défini. L'angle ouvert que forment les deux figures de la Mer et de la Terre, assises chacune de son côté et se penchant un peu en arrière, est accidenté par la saillie des jambes, qui se replient, sans qu'il résulte de cette combinaison de formes rien de plus qu'une agitation inutile. L'enchevêtrement massif des animaux accumulés entre la base et les figures fait ressortir d'autant plus les lignes à la fois lâches et tourmentées de celles-ci. Ajoutons que le dessin du groupe principal offre le même mélange de recherche excessive et de mollesse. La figure de la Mer et celle de la Terre n'ont pas moins chacune de vingt ou vingt-cinq centimètres : leurs dimensions, si restreintes qu'elles soient, ne pouvaient faire obstacle à une expression plus large de la forme, et les statuettes que nous a léguées l'antiquité montrent assez que l'ampleur du modelé ne dépend pas de la grandeur du champ où l'on opère. Si donc Cellini n'a pas mieux rempli sur ce point les conditions de sa tâche, la faute ne peut être imputée qu'à lui. Quant aux travaux d'un ordre plus directement matériel, quant aux opérations qui exigent l'infaillibilité de la main et une expérience profonde des procédés, la salière de François Ier prouve que Cellini excellait à les accomplir. Nul ne sut mieux que lui associer l'émail à l'or, exprimer curieusement un détail avec l'outil le plus rebelle, en un mot résoudre, sinon les difficultés de l'art, au moins toutes les difficultés du métier. C'est en cela, il faut le redire, que consiste sa vraie supériorité; c'est là le genre de mérite que mettent en relief, aussi bien que les ouvrages dont nous avons parlé, les coupes conservées aujourd'hui dans le cabinet des *Gemme* à Florence, le médaillon en or ciselé et émaillé que l'on voit dans la collection de Vienne, et qui représente les amours de Jupiter et de Léda, d'autres pièces encore qu'il faudrait citer à côté de celles-ci, si l'on ne craignait de multiplier les exemples outre mesure. Le tout, remarquable au point de vue de la fabrication, n'a, au point de vue de l'art, qu'un intérêt bien moindre, une valeur très souvent contestable, et le plus sûr est de chercher ailleurs des modèles d'imagination, de goût pur et de style.

Mais, dira-t-on, c'est prendre bien au sérieux ce qui n'a en soi qu'une portée et un caractère fort peu graves. Est-ce quand il s'agit de pièces d'orfévrerie et de bijoux qu'il convient de demander à l'art

des formes d'expression puissantes, et l'artiste n'aura-t-il pas assez fait en pareil cas s'il a su donner à sa pensée un tour délicat et facile? Sans doute il ne faut pas la main d'un Michel-Ange pour agencer de menus ornemens ou pour ciseler des figurines; il ne faut pas viser à renfermer un poème épique dans les proportions d'un sonnet. Suit-il de là toutefois que cette délicatesse puisse impunément dégénérer en mesquinerie, et cette facilité en purs tours d'adresse? Une part, et une part nécessaire, n'est-elle pas à faire aussi à la justesse des intentions, à la précision du style, à l'élévation du sentiment? Puisque l'allégorie, l'allusion morale ou poétique interviennent dans le travail, que ce travail au moins ne soit pas en désaccord avec les souvenirs qu'il réveille ou les idées qu'il prétend exprimer. S'agit-il de combinaisons absolument décoratives, de formes associées les unes aux autres sans signification positive, sans autre fin que le plaisir des yeux : il faut que, même ici, le caprice ait sa raison d'être, que ces lignes et ces formes impossibles empruntent une sorte de vraisemblance à l'ordre dans lequel elles auront été disposées. Veut-on des exemples, les ornemens gravés par les *niellatori* florentins au xve siècle expliqueront ce que nous essayons d'indiquer. A coup sûr, de pareils ouvrages ne reproduisent guère les réalités qui nous entourent; ils en définissent tout au plus quelques fragmens accouplés comme au hasard, et l'on dirait au premier abord que ces élémens à peu près chimériques auraient pu, sans dommage pour la composition, se coordonner tout autrement. Si l'on examine pourtant la distribution des divers détails, si l'on creuse la pensée qui les a groupés ainsi, on sentira qu'ils résultent logiquement les uns des autres, que, telle forme une fois donnée, telle autre ne l'avoisine qu'à titre de corollaire et de complément indispensable. Et quelle aisance dans ces déductions pittoresques! quelle science sous cette grâce! quel accent magistral dans ces œuvres presque microscopiques! Dans les œuvres de Cellini au contraire, une sorte de bizarrerie pédantesque, quelque chose de surchargé ou d'interrompu mal à propos déconcerte le regard. Le style, capricieux sans ingénuité et laborieux sans précision, exprime des intentions précieuses plutôt que fines, une originalité recherchée plutôt qu'un goût vraiment original; en un mot, ce talent, quelque indépendance qu'il affecte, manque pour ainsi dire d'instinct. Rien de l'étrangeté exquise qui caractérisait les travaux de l'ancienne école florentine dans ces ornemens, dans ces figures où l'instrument se montre si habile et la main qui le dirige si incomplétement inspirée : pas une tête dont l'expression vous saisisse, pas une forme ressentie et traduite à la manière des dessinateurs de haute race. Cellini connaît à merveille tous les secrets de la pratique, il parle

correctement la langue de son art; mais entre un artiste de cette sorte et un maître la distance ne reste pas moins grande qu'entre un versificateur et un poète. Aussi en est-il des écrits qu'il a laissés comme de ses autres œuvres : ils ne sauraient être consultés avec fruit qu'à titre de renseignemens techniques. Ne cherchez pas dans son *Traité de l'Orfévrerie* ces vives lueurs qui éclairent çà et là les livres didactiques de Leone Battista Alberti ou les *Lettres* de Poussin : vous n'y trouverez, à côté de beaucoup de détails sur ses succès personnels et sur ses aventures en tout genre, que des préceptes fort étrangers à l'esthétique. Cellini se contente de nous faire part des moyens de fabrication qu'il a éprouvés, et le plus souvent perfectionnés. Ses confidences peuvent être utiles aux hommes du métier, intéresser même d'autres lecteurs, parce qu'elles révèlent l'état de l'industrie italienne au XVIe siècle; mais celui qui les a écrites se montre ici tel qu'il nous apparaît comme artiste, et, pas plus que son burin ou son ciselet, sa plume n'est en mesure de répandre des enseignemens hautement profitables, ni des exemples vraiment féconds.

Le rôle de Benvenuto Cellini en tant qu'orfévre relève donc du métier plus immédiatement que de l'art. Son talent de sculpteur et les préceptes qu'il donne sur la statuaire tendent-ils à démentir l'opinion que nous venons d'exprimer? En interrogeant les travaux qui ont rempli la seconde moitié de sa carrière, il sera facile de reconnaître ce qu'il y a au fond d'impuissance sous ces nouveaux dehors d'autorité, et quelle insuffisance d'imagination, de sentiment, de science même, cachent ces faux chefs-d'œuvre, admirés en général un peu trop sur la foi de l'auteur.

II.

« Afin de bien établir mon crédit et d'inspirer une pleine confiance à quiconque lira ce livre, dit Cellini au début de son *Traité de la Sculpture,* je mentionnerai tout de suite les grands ouvrages en bronze que j'ai exécutés dans la célèbre ville de Paris pour l'illustre roi François Ier. » Et plus loin : « Ces vieux maîtres (ceux qu'il avait rencontrés ici) bénissaient le jour et l'heure où ils m'avaient connu. » Quoi de plus clair? Au ton dont Cellini affirme ses talens et ses services, on doit croire que nous avons affaire à l'un des princes de l'art, et qu'il n'y a pas à discuter les titres d'un homme aussi sûr de son fait. Si l'on s'avise pourtant de contrôler l'importance qu'il se donne par l'examen de ses œuvres mêmes, on trouvera un orgueil passablement déplacé dans ces façons de grand seigneur, et sous ce fier langage un large fonds de hâblerie. Et d'abord

pourquoi nos « vieux maîtres » se seraient-ils montrés si reconnaissans envers l'artiste florentin? Qu'apprirent-ils, que pouvaient-ils même apprendre à son école? Il leur enseigna, nous dit-il, certains procédés de fonte plus sûrs ou moins compliqués que les procédés jusqu'alors en usage; mais en dehors de ces indications toutes matérielles quelles leçons leur donna-t-il? Si tant est qu'en France on ait béni sa venue, il ne paraît pas en tout cas qu'on ait fort pieusement accepté son influence. Rien de plus naturel d'ailleurs : les sculpteurs français de cette époque avaient sous les yeux d'assez bons modèles pour qu'il leur fût très peu nécessaire de recourir aux exemples de Cellini.

Quelle était en effet la situation de notre école au moment où Cellini prétendait s'attribuer ce rôle de messie? Léonard de Vinci et André del Sarto étaient venus en France quelques années auparavant. Merveilleusement propres l'un et l'autre, — le premier surtout, — à diriger l'art de notre pays dans le sens de ses inclinations naturelles, le temps et peut-être l'occasion leur avaient manqué pour déterminer dans le domaine de la peinture un progrès décisif. Nos peintres, qui, par malheur, allaient se soumettre si docilement au joug du Rosso et du Primatice, n'avaient pu ou n'avaient pas su accepter une discipline bien autrement conforme à leurs instincts. Au lieu de chercher dans les exemples de Léonard le secret d'assouplir leur style un peu sec, mais non sans finesse, ils s'étaient pour la plupart évertués à contrefaire ce que l'on appelait alors la grande manière florentine, et l'on peut dire que, sauf dans les travaux des *portraitistes*, la peinture française débutait en quelque sorte par la décadence; mais il n'en allait pas ainsi de la sculpture, qui depuis bien des années d'ailleurs n'en était plus en France à ses débuts. Sans parler des monumens antérieurs, de cette longue série de beaux ouvrages que leur avait légués le moyen âge, nos sculpteurs du XVIe siècle pouvaient puiser des inspirations et des conseils dans les morceaux signés par des maîtres contemporains. Déjà le *Tombeau de François II, duc de Bretagne*, monument dû au ciseau de Michel Colombe, et que l'on admire aujourd'hui à Nantes, les tombeaux sculptés par Jean Juste à Tours et à Saint-Denis, avaient ouvert pour la statuaire française une ère nouvelle et annoncé les œuvres qui allaient éclore sous la main de Ligier Richier, de Pierre Bontemps et de Germain Pilon. Pas plus que la sculpture, l'architecture n'attendait, pour devenir florissante, qu'un artiste étranger vînt donner à la France des exemples qu'elle était plutôt en mesure de fournir aux autres pays. Serlio lui-même, appelé d'Italie par François Ier, n'eut-il pas lieu de reconnaître avec quelle supériorité l'art était pratiqué chez nous? Et lorsqu'il fut question de reconstruire le Louvre, ne

déclara-t-il pas que les projets de Pierre Lescot méritaient à tous égards d'être préférés aux siens? On l'ignore ou on l'oublie trop souvent, — et les écrits de Cellini ne tendent pas à réformer sur ce point nos erreurs, — les sculpteurs et les architectes français du milieu et de la fin du XVIe siècle n'auraient pas rencontré à Florence ou à Rome non-seulement des maîtres, mais même des égaux. Loin d'avancer un paradoxe, on rétablit au contraire un fait en disant qu'on trouverait difficilement alors dans l'école italienne des rivaux à opposer aux sculpteurs et aux architectes qui se succédèrent en France depuis Jean Cousin jusqu'à Jean Goujon, depuis Pierre Lescot jusqu'à Philibert Delorme.

A l'époque où Cellini vint s'installer à Paris (1540), plusieurs de ces excellens artistes n'avaient pas, il est vrai, produit encore leurs plus importans ouvrages; mais le nombre de ceux qui avaient fait leurs preuves était assez considérable déjà pour que le nouveau venu dût au moins tenir quelque compte d'une école à laquelle ne manquaient ni les précédens, ni l'activité. Et cependant il semble qu'en se mettant ici à la besogne, il ait eu pour mission d'initier à l'art un peuple qui jusque-là n'en avait rien pu savoir! Entreprend-il, sur l'ordre du roi, de composer et d'exécuter l'ensemble d'une décoration pour la porte du palais de Fontainebleau : on dirait presque qu'il y va de l'avenir de la sculpture en France, et qu'une pareille tâche aux mains d'un pareil homme servira d'immortel exemple à quiconque essaiera de manier un ébauchoir. Il n'est pas inutile d'ailleurs de faire remarquer que celui qui s'érigeait ainsi en initiateur souverain en était lui-même à commencer son apprentissage de sculpteur. En Italie, Cellini n'avait produit encore que des ouvrages d'orfévrerie et de joaillerie, ce qui ne l'avait pas empêché, à son arrivée en France, d'exiger un traitement annuel égal au traitement alloué autrefois à Léonard de Vinci. C'était bien le moins que, pour consoler le roi de la mort d'un grand peintre, il lui promît tout d'abord un grand sculpteur, et qu'il songeât à doter notre pays d'un équivalent en bronze ou en marbre de la *Joconde*, dût ce chef-d'œuvre être son coup d'essai. Or ce morceau destiné à nous révéler les conditions du beau et du grand style, ce modèle qui devait populariser parmi nous toutes les perfections de la statuaire, on sait la mine qu'il fait aujourd'hui au Louvre à côté des spécimens de la sculpture française, Expiation bien méritée des vantardises de Cellini : sa *Nymphe de Fontainebleau*, placée en regard des œuvres de Jean Cousin et de ses successeurs, ne réussit qu'à rendre sensibles la vanité de ce talent qui prétendait régénérer l'art de notre pays et l'autorité de l'école que Cellini dédaignait si cavalièrement.

De toute la décoration imaginée par l'artiste florentin, il n'est

resté que le vaste bas-relief de bronze où il a représenté cette *Nymphe*. Les ornemens qui l'accompagnaient n'existent plus; quelques-uns même n'ont jamais été terminés. Il n'est donc pas possible d'apprécier la partie architecturale du travail, et l'on a pour tous documens sur ce point les détails que Cellini a pris soin d'enregistrer lui-même, — détails auxquels se mêlent, comme de coutume, force particularités biographiques et des souvenirs recueillis par l'écrivain avec un cynisme naïf : témoin l'effort de mémoire qu'il lui faut faire pour constater les droits d'aînesse d'une fille née de ses amours avec une pauvre créature nommée Jeanne qu'il avait séduite à Paris. « Jeanne me donna une fille, dit-il. De tous les enfans que j'eus, celui-là, autant qu'il m'en souvient, fut le premier (1). » Mais revenons à l'œuvre qui préoccupait bien autrement sa sollicitude paternelle, à cette *Nymphe de Fontainebleau* dont il parle du moins sans nulle crainte de méprise, sans incertitude d'aucune sorte.

La figure destinée à couronner la porte principale du palais de Fontainebleau était primitivement une allusion à l'origine de la résidence royale construite par François Ier. Elle devait personnifier une source, la fontaine de Belle-Eau, découverte un jour à la chasse par les chiens de la meute royale. Sous le règne de Henri II, elle changea de sens comme de destination : on l'envoya, au château de Diane de Poitiers, à Anet, grossir le nombre des images de la déesse que la maîtresse du logis reconnaissait pour sa patronne. Diane ou nymphe, qu'importe le nom au surplus? Les intentions allégoriques ont dans le travail de Cellini un caractère si incomplétement défini, que le champ reste libre aux interprétations. Il ne s'agit ici en effet ni d'une Diane se manifestant, comme la Diane de Jean Goujon, dans sa beauté radieuse et dans sa gloire, ni d'une chaste naïade, d'une *Source* comme celle dont le pinceau d'un grand maître nous révélait naguère la mystérieuse demeure. Cellini nous montre simplement une femme fort dévêtue, se reposant au bord de l'eau en compagnie d'un cerf que ne paraissent pas émouvoir plus qu'elle les aboiemens de la meute qui survient. L'exécution rachète-t-elle la nullité de la composition? Il suffit de se rappeler les ouvrages des maîtres anté-

(1) Le nouvel éditeur des *Traités* a placé en tête de l'ouvrage un tableau de la descendance de Cellini. Il résulte de ce tableau que Cellini eut deux enfans légitimes, six enfans naturels, et que, non content de cette postérité directe, il y ajouta le surcroît d'un fils d'adoption. Les devoirs de la paternité ne lui semblaient pas, il est vrai, si rigoureux, qu'il hésitât beaucoup à s'en affranchir quand ces devoirs menaçaient de compromettre sa liberté ou son repos. Cellini adopte un fils en 1560 : on le voit bien peu après revenir sur le fait de cette adoption et l'annuler par acte authentique. Quelques années auparavant, il était devenu père, — non par voie d'adoption cette fois : « Costanza, dit-il, — l'enfant se nommait ainsi, — fut remise par moi avec une certaine somme à une sœur de sa mère. Depuis lors je n'ai jamais entendu parler d'elle. »

rieurs, — les figures en demi-relief de Donatello et de Desiderio da Settignano par exemple, — pour sentir ce que le dessin et le modelé ont ici de faux ou d'insuffisant, et quelle large part de complicité revient à Cellini dans les erreurs de l'école qui succéda en Italie à l'école de la renaissance. Les sculpteurs italiens du xve siècle avaient pu quelquefois manquer de puissance, s'il faut entendre par ce mot l'ampleur du faire et cette énergie de style qu'il n'appartint ensuite qu'à Michel-Ange de concilier avec la finesse; mais quelle délicatesse dans leur manière de rendre la nature, quelle correction savante sans ostentation, rigoureuse sans sécheresse! La manière de Cellini au contraire est à la fois grêle et emphatique. Quoi de plus inerte que la silhouette de cette longue figure où la raideur linéaire parodie la majesté? Quoi de plus vide que le modelé de la poitrine, de plus pauvre que le dessin des jambes? Des prétentions à la grandeur compliquées de préoccupations mesquines, une main habituée à exprimer des formes exiguës dépaysée dans un travail gigantesque et s'évertuant à jouer l'aisance, — voilà ce qu'accuse fort clairement l'œuvre dont l'orfévre florentin entendait se faire un titre pour prendre rang parmi les statuaires. Faut-il s'étonner après tout du résultat de sa tentative? Un artiste familiarisé avec les vastes entreprises peut bien, sans apprentissage préalable, mener à bonne fin des tâches de dimension et de portée plus modestes, exceller même dans cet ordre de travaux qu'il aborde pour la première fois. Qui peut le plus peut le moins; les sculpteurs italiens l'ont prouvé de reste quand ils se sont occupés de quelque ouvrage d'orfévrerie, et l'on expliquerait par des raisons semblables la supériorité des peintres d'histoire qui ont traité accidentellement le paysage sur les paysagistes de profession; mais, est-il besoin de le dire? qui peut le moins ne peut pas toujours ni aussi bien le plus. On n'aborde pas tout d'un coup sans péril les plus hautes conditions de l'art, on ne devient pas d'un jour à l'autre capable de modeler à souhait une composition monumentale quand on n'a fait toute sa vie que monter des bijoux, ciseler des salières ou graver des médailles. La *Nymphe de Fontainebleau* atteste, au moins chez Benvenuto Cellini, l'impossibilité d'une transformation aussi radicale.

Il ne semble pas que François Ier ait jugé de cette façon l'essai de grande sculpture où s'était aventuré l'artiste qu'il protégeait, bien que les statues antiques moulées en Italie et rapportées à Fontainebleau dussent être en pareil cas des termes de comparaison concluans. Si l'on en croit Cellini, le roi salua sans hésiter le travail du nom de chef-d'œuvre, et l'auteur lui-même du glorieux titre d'ami. François Ier ce jour-là ne plaçait pas très opportunément son admiration, mais, il faut en convenir, il plaçait son amitié plus mal à

propos encore. En général, la bienveillance dont il honora longtemps un pareil homme s'explique assez difficilement. Après les embarras de plus d'une sorte que suscitaient autour de lui les exigences de Cellini, après les tours pendables que celui-ci jouait à tous les gens auxquels il avait affaire, on ne comprend guère que le roi vécût dans une appréhension perpétuelle de voir s'éloigner un serviteur aussi fâcheux. Il y a bien des momens où les sentimens tout contraires de la duchesse d'Étampes et d'autres personnages de la cour semblent beaucoup mieux justifiés, et où l'on serait presque tenté de partager l'avis du comte de Saint-Paul, qui, pour rassurer François Ier sur le danger de perdre son protégé, lui proposait simplement « de le faire attacher une bonne fois à un gibet. » On ne saurait dire pourtant que le roi ait persévéré jusqu'au bout dans sa vive affection pour Cellini, ou que du moins il ne se soit jamais résigné à se passer de lui et de ses services, puisque, après l'avoir dépossédé d'une partie de ses travaux pour les confier au Primatice, il lui accorda à peu près l'autorisation de retourner en Italie. Cellini une fois parti, François Ier ne tarda pas à se refroidir singulièrement à son égard, si bien même qu'avant la fin de l'année il lui faisait écrire, non pour lui intimer l'ordre de revenir, mais pour le sommer de rendre ses comptes, sous peine de laisser en France une assez triste opinion de sa probité.

Nous avons essayé de démontrer l'insuffisance de Cellini dans la statuaire, en prenant pour spécimen de sa manière une de ses œuvres les plus importantes, la *Nymphe de Fontainebleau*. Après avoir mentionné le buste en bronze de *Côme Ier*, que possède la galerie de Florence, et un grand *crucifix* en marbre placé aujourd'hui dans le monastère Saint-Laurent, à l'Escurial, il nous reste à examiner une œuvre beaucoup plus célèbre, — cette statue de *Persée* qui depuis trois siècles figure sur la place du Palais-Vieux, à Florence, et que l'on regarde en général non-seulement comme le chef-d'œuvre de l'artiste, mais aussi comme l'un des plus beaux produits de l'art italien au XVIe siècle. Ici encore l'opinion s'est montrée trop favorable à Cellini; mais, hâtons-nous de le dire, si imparfait à plus d'un égard que soit le *Persée*, il atteste du moins un zèle de l'art et des études dont on ne trouverait dans les travaux précédens ni des traces aussi profondes, ni des témoignages aussi sérieux. En outre, parmi les ouvrages de l'artiste, celui-ci est le seul peut-être qui se relie à des souvenirs honorables pour l'homme, le seul dont l'exécution ait si bien absorbé toutes les forces de sa volonté, que les mauvaises passions se soient comme d'elles-mêmes imposé silence et refoulées en quelque sorte sous la pression du devoir. On se rappelle ce qu'il a fallu à Cellini d'obstination et d'énergie pour me-

ner à bonne fin ce travail. On sait avec quelle infatigable constance il lutta pendant plusieurs années contre le mauvais vouloir de ses confrères et souvent du duc lui-même, contre les défiances de la foule, et, au dernier moment, contre de terribles difficultés matérielles, alors que, pendant la douteuse opération de la fonte, le fruit de ses peines, sa réputation, sa fortune, tout se jouait comme sur un coup de dé. Lui-même a raconté avec une verve et une vigueur d'accent saisissantes la longue histoire de ces péripéties, et l'on ne peut, tant que dure son récit, ne pas s'associer à ces anxiétés, refuser un intérêt légitime à ces efforts et un hommage à tant de persévérance. Nous verrons tout à l'heure si, l'ouvrage achevé, les applaudissemens qui en saluèrent l'apparition ne continuèrent pas dans un autre sens quelque chose des injustices passées, et s'il convient d'accepter sans restriction l'espèce d'admiration classique dont le *Persée* est resté l'objet.

Lorsque, après avoir quitté le service de François Ier, Cellini revint se fixer à Florence, il fut accueilli d'abord par le duc Côme avec un empressement presque égal à la bienveillance qu'il avait rencontrée à la cour de Fontainebleau cinq ans auparavant. Côme Ier n'avait pas, il est vrai, ce vif amour des arts, encore moins ces habitudes de munificence qui avaient illustré ses aïeux et qui distinguaient alors le roi de France; mais il trouvait plus près de lui, dans les exemples d'Alexandre de Médicis et de Clément VII, des souvenirs moins imposans et un rôle mieux à sa portée. En se déclarant à son tour le patron de Cellini, il ne faisait que suivre une tradition de famille, et il hésita si peu sur ce point, que dès sa première entrevue avec l'artiste il lui commanda une statue ayant pour sujet *Persée au moment où il vient de trancher la tête de Méduse.* Quelques semaines après, le modèle en petit de cette statue était déjà terminé et soumis au duc, qui s'écria, dit-on, avec un peu plus d'enthousiame que de raison, puisque le *Persée* devait être placé à côté du *David* de Michel-Ange et de la *Judith* de Donatello : « Benvenuto, si tu réussis en grand comme tu as réussi dans cette statuette, l'œuvre sortie de tes mains sera plus belle qu'aucune des statues qui ornent la place (1). » Jusque-là tout allait au mieux. Malheureusement les bonnes dispositions de Côme se changèrent assez vite en indifférence, sinon même en hostilité secrète. Des atermoiemens sans fin, de vagues promesses ou fort souvent le silence, — voilà ce que le duc opposait aux suppliques de Cellini, lorsque celui-ci, à

(1) Ce modèle, que l'on voit aujourd'hui dans la galerie des Offices à Florence, se recommande d'ailleurs par la verve de l'exécution et par l'unité du style : qualités qu'on ne retrouve pas, à beaucoup près, au même degré dans la statue exécutée ensuite par Cellini.

bout de ressources, se hasardait à solliciter quelques secours qui lui permissent de continuer son travail. On a bon nombre de ces suppliques, dans lesquelles, tout en qualifiant son souverain du titre d'excellemment divin protecteur (*molto divinissimo patrone*), l'artiste lui donne clairement à entendre qu'il n'a aucune foi dans sa parole et qu'il se lasse d'en attendre les effets. Spectacle fort imprévu à coup sûr : le beau rôle appartient ici tout entier à Cellini. Il est curieux de le voir, lui le type de la forfanterie, lui si peu désintéressé d'ordinaire, agissant avec une dignité véritable et travaillant presque sans salaire pour tenir ses engagemens personnels envers un homme qui faisait si bon marché des siens.

Tout le mal d'ailleurs ne venait pas de Côme. Les officiers du palais qui avaient reçu l'ordre de seconder l'entreprise faisaient de leur mieux pour en entraver l'exécution. De leur côté, les sculpteurs s'indignaient des premières préférences du duc comme d'une injure à leur propre talent, et le plus écouté d'entre eux, Baccio Bandinelli, ne parlait qu'avec mépris de ce rival de contrebande qui s'était chargé d'une tâche bien au-dessus de ses forces : pour plus de sûreté toutefois et pour augmenter d'autant les difficultés de cette tâche, il empêchait les aides dont Cellini avait besoin d'aller travailler chez lui. Il va sans dire qu'en face des obstacles de tout genre qu'on lui suscitait, Cellini songea d'abord à recourir aux moyens qu'il employait d'ordinaire en pareil cas; mais, soit qu'il craignît pour lui-même les suites de nouveaux méfaits, soit que l'âge commençât à modérer sa soif de vengeance, il s'en tint cette fois aux injures et se contenta de la terreur qu'il sut inspirer à Baccio Bandinelli un jour où il se trouva face à face avec lui sur la route de Fiesole. « Bandinelli, dit-il, avait coutume de se rendre le soir à une ferme qu'il possédait au-delà de l'église Saint-Dominique. Dans mon désespoir, je m'étais promis, si je le rencontrais, de me précipiter sur lui, et tandis que, cheminant dans la direction de Florence, j'atteignais la place Saint-Dominique, il apparaissait précisément à l'autre extrémité de cette place, juché sur un méchant mulet qu'on aurait pu prendre pour un âne. Décidé aussitôt à faire œuvre de sang, je marchai droit à mon ennemi; mais, en levant les yeux, je reconnus qu'il était sans armes et qu'il avait avec lui un petit garçon d'une dizaine d'années. A peine m'eut-il aperçu, qu'il devint de la couleur d'un cadavre et qu'il se mit à trembler de la tête aux pieds. Son abjecte lâcheté me fit pitié. — N'aie pas peur, vil poltron, lui criai-je; je ne te juge pas digne de mes coups. Alors il se rassura et me regarda sans souffler mot. De mon côté, je repris possession de moi-même, et je remerciai Dieu, qui n'avait pas voulu que cet acte de fureur s'accomplît. Ainsi délivré des pensées que m'avait

inspirées le démon, je sentis mon courage s'accroître et je me dis : Si, par la grâce de Dieu, je puis terminer mon travail, j'écraserai de la sorte, je l'espère, les coquins qui se sont acharnés contre moi, et ma vengeance sera bien plus sûre, bien plus glorieuse, que si je m'étais débarrassé violemment de l'un d'entre eux. Le cœur plein de ces bonnes pensées, je regagnai ma maison. » Voilà certes des sentimens assez nouveaux chez un homme dont la conscience était chargée d'une demi-douzaine de meurtres, et qui, bien peu auparavant, au temps de ses altercations avec le Primatice, avertissait nettement celui-ci qu'il eût à opter entre l'abandon d'un travail sur lequel, lui, Benvenuto, avait compté et la perspective « d'être tué comme un chien. » Qu'on n'attribue pourtant pas à cette modération relative la valeur d'une conversion absolue. Cellini n'est pas si bien guéri qu'en plus d'une occasion il ne revienne encore à ses habitudes passées, — certain jour entre autres où il malmène étrangement ce même Bandinelli en présence du duc et de la cour; — mais il ne s'agit plus maintenant que d'emportemens de parole, et là est le progrès.

Cependant le *Persée* n'avançait qu'à grand'peine. Pour faire face aux dépenses qu'entraînait l'exécution de ce grand ouvrage, Cellini était obligé souvent de reprendre son premier métier et de ciseler des bijoux ou des pièces d'orfévrerie. Encore ne tirait-il de ses travaux en ce genre qu'un bien mince profit, surtout lorsqu'il avait affaire à la duchesse, femme de Côme, dont la munificence, à ce qu'il semble, se restreignait dans des limites encore plus étroites que la munificence de son mari. « Je fis pour cette princesse, dit-il, une bague qu'elle envoya en présent au roi Philippe, puis divers petits ouvrages qu'elle me commandait en termes si bienveillans, que je mettais tous mes soins à la contenter. Quant à son argent, je ne le voyais guère : Dieu sait pourtant si j'en avais besoin! » Enfin, après deux années d'efforts, de patience et d'épreuves de toute sorte, la statue se trouva achevée. Restait un point délicat, l'opération de la fonte : opération d'autant plus difficile, qu'en vertu même de la composition, plusieurs parties se détachaient de la masse principale. Dans les conditions où se trouvait alors l'art du fondeur, il fallait un surcroît de précautions et une habileté toute nouvelle pour arriver à obtenir du même jet cette masse compacte et les morceaux plus ou moins isolés d'elle, — les deux bras de *Persée* par exemple, dont l'un tient élevée en l'air la tête de Méduse, tandis que l'autre, rejeté en arrière et encore armé du glaive, n'adhère au corps que par l'attache de l'épaule. Aussi, à mesure que le moment décisif approchait, l'incrédulité et les railleries redoublaient-elles, et le duc se montrait-il plus que jamais indisposé

contre un homme que chacun accusait hautement de présomption et de folie. Cellini cependant prenait sans se déconcerter les dernières mesures, et, le jour venu qui devait faire de lui un novateur heureux ou une dupe de son propre entêtement, il se met à l'œuvre, non sans avoir épuisé dans les préparatifs de cette opération suprême ce qu'il appelle « toutes les forces de son corps et de sa bourse. »

Nous l'avons dit, Cellini a raconté deux fois, — dans sa *Vie* et dans son *Traité de la Sculpture*, — ses efforts pour assurer la réussite d'une entreprise qui allait décider de sa gloire, ses angoisses pendant l'opération, et enfin le succès obtenu à l'heure même où la défaite paraissait certaine. Il serait superflu d'insister beaucoup ici sur l'épisode le plus connu en général de la vie de Cellini; mais il est impossible de ne pas reproduire au moins quelques traits d'un récit qui, toute proportion gardée entre les deux artistes, rappelle l'énergique tableau tracé un peu plus tard, et dans un cas à peu près pareil, par notre Bernard Palissy.

Tout est prêt. Après un exposé des moyens employés pour mouler le *Persée* en terre et, ce creux une fois obtenu, pour extraire la cire avec laquelle la statue avait été modelée, Cellini nous montre le bois amoncelé, le métal disposé dans le fourneau, les canaux dirigés dans le sens convenable, et les hommes qui doivent assister le maître chacun au poste assigné.

« Quand j'eus vu, dit-il, que mes aides avaient bien compris ma méthode, fort différente d'ailleurs des procédés ordinaires,.... je donnai vaillamment l'ordre d'allumer le fourneau. Bientôt, grâce à un excellent mode de construction, le fourneau fit vigoureusement son office, si vigoureusement même que j'étais obligé, pour maintenir toutes choses en état, de courir tantôt ici, tantôt là, me fatiguant outre mesure, et cependant ne songeant guère à m'épargner. Il arriva en outre que le feu prit à mon atelier. Nous avions lieu de craindre que d'un instant à l'autre le toit ne s'écroulât sur nos têtes, tandis que du côté du jardin le ciel chassait sur nous tant de pluie et de vent, que mon fourneau commençait à se refroidir. Je luttai pendant plusieurs heures contre ces terribles accidens, mais à la fin je me sentis vaincu, et malgré ma robuste complexion je succombai à la fatigue. Me voilà pris d'un accès de fièvre, le plus violent qui puisse saisir un homme, et contraint d'aller me mettre au lit. Ainsi condamné à quitter la partie et désolé jusqu'au fond de l'âme, je me tournai vers ceux qui m'avaient aidé jusque-là (ils étaient dix environ, fondeurs, manœuvres, paysans ou apprentis), et m'adressant à l'un d'eux que j'avais auprès de moi depuis plusieurs années, je lui donnai mes dernières instructions, non sans m'être recommandé aussi à tous les autres.....

« Je venais de me coucher en proie aux plus cruelles angoisses quand je vis entrer dans ma chambre un de mes hommes dont le corps tortu avait

l'apparence d'un S majuscule. D'une voix sinistre, lugubre comme la voix des sbires annonçant aux condamnés que l'heure est venue de recommander leur âme à Dieu : Benvenuto, me dit-il, votre œuvre est perdue, perdue sans ressource. A peine ce malheureux eut-il parlé, que je jetai un cri si effroyable qu'on l'aurait entendu au ciel et aux enfers. Je me précipitai hors de mon lit, et tandis que j'endossais à la hâte mes vêtemens, repoussant à coups de pied et à coups de poing servantes, apprentis, quiconque se présentait pour m'aider, je m'épuisais en lamentations furieuses : — Ah ! perfides, envieux que vous êtes, m'écriais-je, ceci est un crime de haute trahison envers l'art ; mais, je le jure par le ciel, j'en connaîtrai l'auteur, et la vengeance que je tirerai avant de mourir sera telle que plus d'un en restera stupéfait. — J'achevai de m'habiller, et, le cœur plein de rage, je m'acheminai vers mon atelier, où je trouvai dans la consternation et l'épouvante ceux que j'avais quittés tout à l'heure en si bonne veine de courage. — Allons, leur dis-je, puisque vous n'avez pas su ou que vous n'avez pas voulu obéir aux ordres que je vous avais laissés, obéissez-moi maintenant que me voilà au milieu de vous, face à face avec mon œuvre, et que personne ne s'avise de me contredire, parce qu'en pareil cas il faut des aides et non des avis. »

Cependant on représente au maître l'impossibilité de remettre l'opération en bon train. Cellini veut d'abord étendre à ses pieds celui qui vient de porter la parole; puis, songeant qu'il a mieux à faire et que le temps presse, il se ravise, et entreprend de tout réparer de ses propres mains. Bientôt le bois, qui commençait à manquer, abonde, grâce à de nouveaux approvisionnemens faits en toute hâte chez les voisins. Le métal à peine liquéfié s'était refroidi avant l'heure, et avait, pour employer un terme de fonderie, formé « un gâteau. » Un bloc d'étain est jeté dans la fournaise pour en stimuler l'action et déterminer de nouveau la fonte. Le feu, qui avait repris de plus belle dans la toiture, est à peu près maîtrisé, des lambeaux d'étoffes bouchent tant bien que mal les trous qui livraient passage à la pluie : bref, le succès de l'opération redevient possible quand de nouveaux accidens compromettent tout une seconde fois, et menacent d'anéantir en même temps l'œuvre et les ouvriers.

« J'avais réussi, dit Cellini, à ressusciter un cadavre, quoique les ignorans qui m'entouraient se fussent attendus à un tout autre résultat. Mes forces étaient revenues avec la vie de mon œuvre, et j'oubliais, aussi bien que la fièvre, la peur de mourir que j'avais un instant auparavant. Tout à coup nous entendons un bruit terrible accompagné d'un éclair éblouissant, comme si la foudre même eût éclaté là sous nos yeux, phénomène effroyable qui donne le frisson à chacun de nous, et qui m'épouvante, moi, plus que personne. Cependant ce grand bruit a cessé, l'éclair s'est éteint. Nous nous regardons les uns les autres, et je m'aperçois que le couvercle de la fournaise vient de se fendre et de se soulever. Le métal liquéfié déborde et va se perdre. Vite, vite, je découvre les orifices de mon moule; mais le bronze ne

coule pas avec la rapidité accoutumée. Je comprends que ce feu d'enfer a dévoré tout l'alliage, et j'ordonne à mes aides de m'apporter sur-le-champ les plats, les écuelles, les assiettes, tous les ustensiles en étain que je possède; j'en avais deux cents environ, que je mis un à un à l'entrée des canaux ou que je fis jeter en bloc dans la fournaise. Dès lors, chacun voyant que le bronze s'épanchait à merveille et que mon moule s'emplissait régulièrement, ce fut à qui m'aiderait avec le plus de zèle et ferait la plus joyeuse mine. Quant à moi, je surveillais tout le monde, dirigeant l'un, secourant l'autre, et répétant : O mon Dieu, mon Dieu, qui es ressuscité des morts par la toute-puissance pour monter glorieusement aux cieux! En un instant, le moule se trouva plein, et je tombai à genoux en remerciant Dieu dans toute l'effusion de mon cœur..... »

On juge du retentissement qu'eut dans Florence un succès aussi inattendu, et de la déconvenue de ceux qui avaient compté sur un dénoûment tout contraire. Les uns criaient au sortilége, et, faute de mieux, accusaient Cellini d'accointances avec le démon; les autres acceptaient l'événement en silence, sauf à en condamner les résultats le jour où le *Persée* serait mis en place. Quant au duc, il prit tout d'abord le parti de se réjouir et de féliciter l'artiste d'aussi bon cœur que s'il se fût toujours fort intéressé à sa gloire. Une fois en veine de satisfaction, Côme ne se démentit plus. Les figures destinées à orner le piédestal de la statue achevèrent de le mettre en belle humeur, et, au bout de quelques années, il avait si bien oublié le passé, il s'était si complétement rallié à la cause de Cellini, que le jour où le *Persée* fut découvert (1554), il demeura du matin au soir caché derrière les rideaux d'une fenêtre basse pour entendre les propos de la foule et savourer secrètement des louanges qui devaient se formuler les jours suivans en d'innombrables sonnets, en distiques grecs et en vers latins.

La popularité rapide de l'œuvre de Cellini, les éloges presque unanimes qui en accueillirent l'apparition, ne s'expliquent pas seulement par les difficultés dont l'artiste avait su triompher au dernier moment. Une certaine nouveauté dans l'attitude et dans l'expression de la figure, l'élégance de quelques morceaux, du piédestal surtout, — bien que cette base un peu étroite ne soit pas tout à fait d'accord avec les développemens de la statue, — expliquent aussi et justifient en partie l'admiration des contemporains pour le *Persée*, mais à côté de ces qualités, dont on doit tenir compte, de bien graves défauts viennent choquer le regard. Comment ne pas être frappé, par exemple, de l'inexactitude des proportions, du rapport évidemment faux entre la longueur du torse et la longueur des membres, en un mot d'un vice de construction qui, pour employer la langue des ateliers, laisse la figure *mal ensemble*, c'est-à-dire radicalement impossible? Une pareille faute est-elle de celles que rachètent les

agrémens du style, et faut-il, en considération de quelques détails, passer condamnation sur le fond même et sur les erreurs de principe? Mieux vaudrait au contraire que ces détails fussent traités moins délicatement, et que les formes eussent entre elles une corrélation plus directe, plus complète à tous égards, car elles diffèrent ici d'âge et de caractère, comme elles manquent de justesse dans les proportions. Certes, le goût de l'exécution l'atteste, Cellini, en modelant sa statue, se préoccupait fort des exemples antiques: n'est-il pas étrange qu'il ait négligé de les suivre précisément là où il importait le plus de s'y conformer, et ne doit-on pas voir un véritable signe d'impuissance dans ce mélange d'incorrection radicale et de curiosité minutieuse? Je sais bien que, sur le premier point, les grands maîtres eux-mêmes ne sont pas toujours irréprochables. Sans chercher plus loin des preuves, le *David* de Michel-Ange, qui avoisine le *Persée* sur la place du Palais-Vieux, ne se recommande pas, on le sait, par un sentiment très pur de l'harmonie; mais il y a dans la disproportion même des formes de ce colosse, dans la bizarrerie avec laquelle ses membres sont assemblés, quelque chose de profondément instinctif, de puissant, de voulu. Le dessin général, si invraisemblable qu'il soit, a du moins sa signification propre, et, tout en ne les acceptant qu'à demi, on ne peut s'empêcher d'admirer des incorrections si fières. Cellini ne connaît pas de tels entraînemens. Chez lui, l'erreur procède non d'un excès de hardiesse, mais d'une faculté d'observation peu étendue. En s'efforçant d'être vrai, il n'envisage qu'isolément chacun des morceaux à traduire, et son attention, trop concentrée sur ces vérités de détail, n'a plus de forces pour les relier entre elles et leur imprimer un caractère uniforme. De là les mérites partiels du *Persée* et l'imperfection de l'ensemble. A les examiner un à un, plusieurs fragmens paraîtront dignes d'éloges. La tête, coiffée d'un casque où l'imprévu de la forme s'allie à une singulière délicatesse de style, est jeune par les traits, virile par l'expression. Le bras qui tient l'épée est modelé avec fermeté, dans la partie supérieure surtout, et, sauf quelque raideur dans les attaches, le dessin du torse a de la noblesse; mais si l'on embrasse le tout d'un seul coup d'œil, quel désaccord entre ces diverses parties! Comment admettre que des jambes aussi vulgaires supportent ce corps héroïque, qu'un bras dessiné avec ce sentiment fin de la vérité se termine par une main aussi dépourvue d'élégance, et que çà et là une dépression des muscles accusant presque la sénilité puisse correspondre au caractère tout opposé de certaines formes, à la jeunesse du visage par exemple? Nous ne répéterons pas ici ce que nous avons dit déjà de l'infériorité de Cellini lorsqu'on le compare aux sculpteurs italiens ses prédécesseurs, ou aux sculpteurs français du temps de la renaissance. Pour peu qu'on

étudie sans prévention cette statue de *Persée*, on appréciera aisément la distance qui la sépare des travaux laissés par la plupart des anciens maîtres et par quelques maîtres du XVIe siècle. Nous dirons seulement que notre époque même a vu se produire des œuvres supérieures à celle-ci, et que, toute proportion gardée entre des difficultés matérielles inégales, la belle figure de *Pyrrhus*, dans le groupe où Bartolini a représenté la *Mort d'Astyanax*, est traitée avec une autorité plus réelle, avec une science bien plus sûre que la figure modelée par Cellini.

Malgré ses graves défauts cependant, le *Persée* a des titres moins douteux à l'estime qu'aucune autre œuvre de la même main. C'est ici qu'on pourra le mieux apprécier le talent de l'orfévre, car par le goût et le caractère de l'exécution, cette figure et le piédestal qui la supporte sont encore une grande pièce d'orfévrerie plutôt qu'un monument de la statuaire; c'est ici surtout qu'on reconnaîtra les témoignages, fort équivoques ailleurs, d'une application sérieuse, d'un véritable respect pour l'art dans ses conditions élevées. Un pareil progrès s'explique, et, si tardif qu'il ait pu être, il n'y a que justice à le constater. Jusqu'au jour où il fit le *Persée*, comblé de faveurs en tous genres, entouré d'hommes qu'il avait amenés de gré ou de force à se fier pleinement à lui, Benvenuto Cellini s'était mis en devoir seulement d'exploiter son heureuse fortune. Comment aurait-il pris le temps et la peine de méditer patiemment ses ouvrages, alors qu'une grande part de sa vie était donnée aux intrigues ou aux plaisirs, et que la renommée, l'argent, tout ce dont il était avide venait à lui sans contestation et presque sans effort? Point de luttes, sinon quelques rivalités où il n'y avait en jeu que l'amour-propre; point d'ambition digne d'un artiste, mais les vœux, trop bien exaucés, d'un cœur vaniteux; point de souffrances enfin, sinon les inquiétudes d'un homme qui s'agite pour se maintenir en crédit. Un jour vint où Cellini connut de plus nobles douleurs, où, son cœur s'ouvrant à une passion plus haute, il engagea courageusement avec l'idéal ce combat mystérieux qu'il avait décliné jusque-là pour des tâches moins pénibles, pour des succès moins incertains. On ne saurait dire, en face du *Persée*, que Cellini soit sorti victorieux de la lutte; mais il a eu du moins l'honneur de la tenter et de poursuivre en vue de l'art une tâche qu'il eût accomplie, quelques années auparavant, les yeux tournés vers un tout autre but.

Est-ce assez toutefois? Suffit-il d'avoir, à un moment de sa vie, fait acte de zèle, pour conquérir une place à côté de ceux dont l'existence tout entière a été vouée à des efforts semblables, et, telle qu'elle est, la statue de *Persée* assure-t-elle à l'artiste qui l'a produite les mêmes droits qu'aux grands artistes de l'école italienne?

Nous ne le pensons pas. Très préférable sans doute à la *Nymphe de Fontainebleau,* le *Persée* ne dépasse pas le niveau des œuvres de second ordre : il prouve une fois de plus ce qu'il y a d'excessif dans la célébrité attachée au nom de Cellini. Chez cet homme, qu'on a voulu assimiler aux hommes de génie, il y avait si peu l'étoffe d'un maître, que partout où il s'est essayé il a rencontré mieux que des rivaux. Parmi les ouvrages de sa main qui subsistent, parmi les médailles, les pièces d'orfévrerie et les statues qu'il a exécutées depuis 1524, époque de son premier séjour à Rome, jusqu'en 1570, époque de sa mort, pourra-t-on rien citer dans chaque genre dont on ne trouve ailleurs de plus beaux spécimens? Les médailles faites par Cellini ne soutiendront certes pas la comparaison avec les chefs-d'œuvre italiens du XVe siècle : supporteraient-elles beaucoup mieux le voisinage des pièces gravées en France au XVIIe? La salière de François Ier, la monture d'une coupe en lapis-lazuli ornée d'anses en or émaillé, le couvercle, aussi en or émaillé, d'une autre coupe conservée, comme la première, dans le cabinet des *Gemme* à Florence, en un mot les pièces les plus renommées entre les bijoux et les objets d'orfévrerie ciselés par l'artiste valent-elles mieux, valent-elles même autant, au point de vue de l'imagination et du style, que les ouvrages de même sorte exécutés par des maîtres antérieurs, ou que les modèles gravés par certains orfévres contemporains, tels qu'Étienne de Laulne et Woëriot? La main de Cellini est aussi sûre, aussi déliée que pas une autre; mais ce qu'elle a façonné n'exprime rien au-delà de cette singulière adresse matérielle et ne laisse pressentir, dans le goût du dessin comme dans l'ordonnance générale des lignes, ni fantaisie vraiment inspirée, ni science vraiment magistrale. Enfin le sculpteur du *Persée,* — à plus forte raison le sculpteur de la *Nymphe,* — ne peut être mis au même rang que les grands sculpteurs de la renaissance.

D'où vient donc la vaste réputation de Cellini? Nous l'avons dit, du zèle qu'il a mis à la propager lui-même et de la docilité avec laquelle on l'a cru sur parole. Les œuvres de l'orfévre sont en réalité très peu connues : on ne songe même pas à les distinguer d'une foule d'autres appartenant au même ordre d'art et à la même époque, parce que, aux yeux du plus grand nombre, la question de talent personnel se confond ici avec la question historique en général. Cellini est avant tout un nom, et un nom qui résume l'ensemble des travaux d'orfévrerie accomplis au XVIe siècle en Italie et même ailleurs. Ajoutons qu'en enregistrant à côté des témoignages de sa propre satisfaction les suffrages de quelques contemporains illustres, Cellini semble défier la postérité de contredire, en ce qui le regarde, des jugemens venus de si haut lieu. Le moyen de mettre en

doute le mérite d'un homme que François Ier appelait « son ami, » et à qui Michel-Ange lui-même écrivait une lettre où le sculpteur des *Tombeaux des Médicis* s'humilie presque devant l'orfévre! Pourtant, si l'on se rappelle la courtoisie proverbiale de François Ier, peut-être ne prendra-t-on pas tout à fait à la lettre cette expression de ses sentimens. Peut-être aussi se souviendra-t-on qu'il existe une autre épître de Michel-Ange, adressée cette fois à Pierre Arétin, et conçue dans les termes de la déférence. Suit-il de là qu'il faille tenir l'Arétin pour un honnête homme, et puisque Michel-Ange a consenti un jour à le traiter comme tel, n'a-t-il pas pu tout aussi bien exagérer dans la forme son estime pour le talent de Cellini?

A quoi bon au surplus discuter les témoignages d'autrui? Que l'on consulte les travaux en tous genres qu'a laissés Cellini, les œuvres de sa plume aussi bien que les œuvres de son ciselet : on s'assurera qu'en dehors des questions de fabrication, il y a peu de profit à tirer de ses théories et de ses exemples. Je me trompe : la publication des *Traités de l'Orfévrerie et de la Sculpture* peut avoir son utilité, précisément à cause du caractère tout matériel des préceptes qu'ils renferment. Rapproché d'autres publications où l'art est envisagé de beaucoup plus haut, — de l'ouvrage de Vasari par exemple, — ce livre fera d'autant mieux ressortir les vrais titres de l'ancienne école. Puissent les artistes italiens comprendre le rôle que ce passé leur impose! Qu'ils désespèrent de reconquérir pleinement l'héritage de leurs ancêtres, cela se conçoit de reste. Faut-il pour cela qu'ils poussent le sentiment de leur déchéance jusqu'à s'humilier devant l'art étranger, jusqu'à porter tantôt la livrée de l'art français, tantôt quelque autre déguisement, — que dis-je? — jusqu'à chercher dans les perfectionnemens du procédé photographique les maigres succès que, faute de mieux, l'on poursuit aussi en Amérique? D'assez grands modèles leur sont proposés, assez de traditions subsistent, pour qu'il leur soit facile de s'informer de leurs devoirs. Qu'ils laissent à d'autres les ambitions vulgaires. Peut-être sont-ils condamnés à ne représenter que des souvenirs, à perpétuer seulement le nom d'une race illustre : quoi qu'il arrive, ce nom leur reste, ces souvenirs leur appartiennent; c'est à eux de les respecter les premiers et de porter fièrement l'indigence actuelle en se rappelant les grandeurs d'un passé qui, fort heureusement, revit ailleurs que dans les travaux de Cellini.

Quant à nous, quant à tous ceux que préoccupent les intérêts de l'art moderne et les dangers qui le menacent, l'étude des œuvres et de la vie de Cellini offre plus d'un enseignement. Elle détermine à la fois, et par un exemple contraire, les fonctions sérieuses et les conditions morales du talent : double leçon qu'il n'est pas su-

perflu peut-être de proposer à notre école et à notre époque. N'y a-t-il pas en effet dans la plupart des productions contemporaines, parfois même dans les plus remarquables, quelque chose de hâtif, de superficiel, de futile, comme si elles n'avaient d'autre objet que le succès d'un moment? De là ce désir de surprendre l'attention à tout prix qui tourmente aujourd'hui les artistes, de là ces essais, tantôt prétentieusement naïfs, tantôt renouvelés des exemples du XVIIIe siècle, ou ces effigies de la réalité grossière dont s'étonnent au moins ceux qui n'en sourient pas; de là aussi une étrange confusion dans les jugemens portés sur les divers talens et dans l'estime relative où il conviendrait de les tenir. Tel d'entre eux qui se consacre exclusivement à la représentation de petites scènes familières compte autant d'admirateurs que le peintre de l'*Apothéose d'Homère;* tel autre, dont tout le mérite consiste dans une pratique adroite, est exhaussé au niveau des talens que de fortes études ont fécondés. Ainsi, en faisant une part trop large aux qualités purement matérielles ou aux inspirations capricieuses, nous continuons à notre manière la doctrine de Cellini; nous obéissons aux principes que ses œuvres aussi bien que ses écrits tendaient à faire prévaloir. Sont-ce là cependant les exemples qui nous obligent? L'école qui procède de Jean Cousin et de Jean Goujon, de Poussin et de Lesueur, reconnaît des origines plus hautes et doit respecter de plus nobles traditions.

Il est d'autres traditions encore, — et celles-ci ne concernent pas seulement la valeur pittoresque des œuvres, — il est certaines habitudes morales que nous recommande la vie des anciens maîtres français, et pour lesquelles notre siècle semble avoir moins de goût que pour des mœurs à tous égards moins austères. Ne pourrait-on dire que sous ce rapport Cellini a trouvé des disciples parmi nous? Sans doute le temps est bien passé des haines furieuses et des vengeances à main armée. Pour plus d'une raison, les artistes contemporains ne songent guère à se débarrasser de leurs ennemis suivant les procédés de l'orfévre florentin : songent-ils aussi peu à l'imiter dans ses manœuvres pour s'emparer de la renommée, dans sa diplomatie vaniteuse, dans sa soif des succès fructueux? Nous le disions en commençant : les talens sont aussi nombreux aujourd'hui qu'à aucune autre époque; mais trop souvent l'esprit de spéculation et de savoir-faire les inspire plus directement que le zèle du progrès. Sauf à ne répéter qu'une vérité banale, — inséparable malheureusement des souvenirs qu'éveille le nom de Cellini, — n'hésitons pas à rappeler aux artistes qu'aucun d'eux ne saurait impunément transiger avec les devoirs de la conscience, car ces devoirs se lient de près aux conditions mêmes de l'art et se confondent avec ses lois.

HENRI DELABORDE.

SOUVENIRS

D'UN AMIRAL

PREMIÈRE PARTIE.

LA JEUNESSE D'UN HOMME DE MER

I.

UNE ÉDUCATION MARITIME D'AUTREFOIS.

Ce n'est pas dans la bravoure innée de nos soldats, dans la perfection de leurs armes, dans la vigueur de notre organisation militaire, ce n'est pas même dans l'habileté de nos officiers qu'il faut chercher la véritable force de notre armée de terre : cette force réside avant tout dans la puissance des traditions qui donnent à nos troupes un incontestable ascendant sur les autres armées de l'Europe. Notre marine est loin de posséder le même avantage : si elle a le légitime orgueil de sa valeur présente, elle ignore ce qu'elle pourrait puiser de confiance dans une histoire dont elle ne connaît guère que les malheurs. Les fastes de la grande guerre dont la révolution a donné le signal sont remplis de tristes et féconds enseignemens que nous avons mis à profit. L'organisation actuelle de la flotte est le fruit de ces leçons. Il ne reste plus aujourd'hui qu'à réconcilier notre jeune marine avec ses ancêtres et à lui montrer qu'à côté des grands événemens qui tournèrent contre nous, il s'accomplit une foule de faits d'armes dont nous pouvons invoquer les

souvenirs à notre avantage. Ces chroniques survivaient, il y a quelques années encore, dans la mémoire de nombreux officiers. Il est à craindre qu'elles ne s'évanouissent bientôt, si l'on ne s'empresse de les recueillir. Ce serait, je le dis hardiment, une perte regrettable. Les officiers que nous avons remplacés n'avaient point l'esprit organisateur qui s'est depuis quelques années développé parmi nous : ils avaient des vertus militaires dont nous aurions bien tort de répudier l'héritage. Pour chercher des modèles d'intrépidité, de pur et noble patriotisme, on n'a point à rétrograder jusqu'aux temps de la vieille monarchie; on n'a qu'à se reporter d'un demi-siècle en arrière. On trouvera dans le corps mutilé qui soutint si courageusement un conflit inégal des caractères qui ne le cèdent en rien pour l'élévation des sentimens aux plus généreux esprits d'une autre époque. Je ne conseillerais point de prendre exemple sur la naïve confiance avec laquelle nos pères se présentaient à l'ennemi, n'attendant la victoire que de leur courage et négligeant trop ce qui pouvait la préparer; mais je crois qu'on ne saurait mieux faire que de s'inspirer de l'ardeur chevaleresque qui les animait. J'ajouterai même que, comme marins, ces vaillans officiers avaient des qualités que pour ma part je leur ai souvent enviées. Apprendre ce qu'ils ont fait n'est donc point inutile, apprendre comment ils ont été conduits à le faire me paraît plus profitable encore.

J'ai trouvé dans des souvenirs qui me sont précieux à plus d'un titre les élémens d'un récit qui peut en quelque sorte servir de prélude aux chroniques dont je déplorais tout à l'heure l'absence. Ce travail retrace dans ses détails les plus intimes et les plus familiers une éducation maritime. C'est le rude noviciat par lequel ont passé la plupart des capitaines qui ont joué un rôle important dans les guerres du commencement de ce siècle que je me propose de faire connaître ici à une génération qui ne s'endurcit plus en de pareilles épreuves. Pour offrir de cet apprentissage un tableau plus exact, j'ai voulu laisser la parole à l'officier qu'une destinée laborieuse devait faire arriver de degré en degré, de campagne en campagne, jusqu'aux premiers emplois de son arme. Je n'ai point cependant jugé à propos de franchir pour le moment la période où ces souvenirs prennent un caractère à la fois plus historique et plus personnel. J'ose espérer qu'on n'en retrouvera pas moins dans les pages qu'on va lire la physionomie générale d'une époque qui compte encore en France plus d'un contemporain. C'est à ces glorieux survivans d'un autre âge qu'il appartiendra de dire si j'ai tracé un portrait idéal ou fidèle des marins avec lesquels ils ont combattu, si dans l'officier, fils patient de ses œuvres, à qui j'ai laissé le soin de raconter ses premières campagnes, ils ne reconnaissent pas les

traits de toute une pléiade d'héroïques capitaines, devenus, après la dispersion des compagnons de d'Estaing et de Suffren, la consolation de la république, l'espoir et l'orgueil de l'empire.

I.

Je ne semblais point destiné à servir sur les vaisseaux du roi. Ma famille, de vieille bourgeoisie et jouissant depuis longtemps d'une honorable aisance, habitait une de ces provinces de l'intérieur de la France où jamais le *flot de mars* (1) ne s'était fait sentir, et qui n'avait rien à démêler avec les institutions de Colbert. Quelques années avant la révolution, des revers de fortune décidèrent mon père à solliciter une place dans l'administration de la marine. De tous les biens qu'il avait possédés, il ne lui restait plus que les noms de diverses petites fermes par lesquels il continua, suivant l'usage du temps, de distinguer encore ses nombreux enfans, réservant pour l'aîné seul le simple nom de la famille. Dans cette triste situation, il se trouva fort heureux d'être attaché au port de Rochefort en qualité de commis aux appointemens de 1,200 francs. C'est avec une aussi modique ressource qu'il dut songer à élever sa nombreuse famille, qui se composait alors de six garçons et d'une fille. Bien que notre détresse fût déjà très grande, cela n'empêcha pas ma mère de donner le jour à un huitième enfant, c'est-à-dire à une seconde fille. L'arrivée de la nouvelle venue en ce monde fut accueillie avec joie; mais la santé de ma mère ne lui permettant pas de donner à sa fille les premiers soins, il fallut avoir recours à une nourrice de la campagne. Ce surcroît de charge nous imposa l'obligation d'apporter dans les dépenses de la maison une extrême économie. Ma mère, qui n'avait connu jusqu'alors que les jouissances d'un tranquille bien-être, eut non-seulement le courage de se condamner à toute espèce de privations, mais encore de travailler jour et nuit à l'entretien des vêtemens de ses enfans. Mon père, de son côté, se dévoua à notre instruction. Chaque soir, des leçons, qu'il savait varier suivant notre âge et nos aptitudes, développèrent les dispositions de chacun de nous. C'est peut-être à cette éducation domestique, la seule que sa position de fortune lui permît de nous donner, qu'il faut attribuer la satisfaction que lui ont toujours causée ses enfans. Jamais aucun d'eux n'a eu à se reprocher une action répréhensible.

Le mérite personnel de mon père, son exactitude à remplir ses

(1) On sait que les anciennes lois qui régissaient l'inscription maritime étendaient les obligations de ce régime exceptionnel non-seulement jusqu'aux embouchures des fleuves, mais jusqu'aux limites extrêmes où les marées d'équinoxe, les plus fortes marées de l'année, produisaient deux fois l'an une élévation dans le niveau des eaux.

devoirs et la constante dignité de sa conduite ne tardèrent pas à lui concilier l'intérêt de ses supérieurs. Son fils aîné fut admis dans les bureaux du port aux appointemens de 400 francs; le second fut embarqué en qualité de pilotin. Nos ressources étaient notablement augmentées. Mon troisième frère continuait ses études au collége de notre ville natale : ma grand'mère et une de nos tantes s'étaient chargées de pourvoir aux frais de son éducation; de rapides progrès lui permirent de venir bientôt se joindre à nous, et dès son arrivée à Rochefort, il fut employé dans les bureaux de la marine avec un traitement de 300 francs. Le travail et une sévère économie éloignèrent peu à peu la gêne de notre intérieur. Tout était en commun entre nous : moi-même, j'apportais à la masse les 10 francs de solde qui m'étaient alloués en qualité de mousse attaché à l'atelier de la garniture. Je profitais en outre des leçons d'hydrographie et de dessin qui étaient données gratuitement tous les matins aux enfans de la ville.

Nous commencions à être heureux lorsqu'en 1786 une affreuse épidémie vint jeter le deuil dans la ville de Rochefort. Le frère qui venait immédiatement après moi en fut atteint et succomba au bout de quelques jours. Ma plus jeune sœur éprouva le même sort. En supputant les dates, nous reconnûmes avec la plus profonde douleur qu'un de mes frères, le second de la famille, qui était embarqué sur la flûte *le Rhône* en qualité de volontaire, et qui était à la veille d'obtenir le grade de sous-lieutenant, était mort d'une maladie de langueur à peu près à la même époque. La mort de ce frère qui donnait les plus belles espérances inspira à mon père de fortes préventions contre la marine. Il ne voulait plus qu'aucun de ses enfans entrât dans cette fatale carrière, et il ne fallut rien moins que ma persévérance, je dirai même mon opiniâtreté, pour changer ses résolutions. Après une longue résistance, il finit par consentir à mon embarquement en qualité de pilotin sur la corvette du roi *la Favorite,* qui devait aller rejoindre l'escadre d'évolutions que l'on réunissait en ce moment à Brest. J'étais d'une constitution si chétive, que sans la protection du lieutenant en pied de cette corvette, ami particulier de ma famille, j'aurais vainement sollicité l'honneur de faire partie de son équipage.

La Favorite portait vingt canons du calibre de 8. Sa carène présentait des formes favorables à la marche, ses œuvres mortes étaient peu élevées au-dessus de l'eau, mais le gréement était lourd et mal tenu. Nous étions à peine en mer que des vents contraires soufflèrent avec force. Le régime du bord ne s'accordait sans doute pas avec ma frêle santé; je tombai malade pendant la traversée, et il fallut m'envoyer à l'hôpital dès notre arrivée à Brest. Le vif chagrin que

j'en éprouvai aggrava mon indisposition. Je reçus des sœurs hospitalières des soins si empressés et si touchans, que mon rétablissement fut plus prompt qu'on n'aurait pu raisonnablement l'espérer. En moins d'un mois, je fus en état de m'embarquer sur le brick *le Héros*, qui faisait habituellement les transports de Brest à Rochefort. J'avais été chaudement recommandé au sous-lieutenant qui nous servait de capitaine. Soit que ma physionomie lui déplût, ou qu'il fît peu de cas des recommandations de mes protecteurs, nous n'étions pas en dehors du goulet, qu'il me signifia l'ordre de rester sur le gaillard d'avant. Aucune place ne me fut assignée pour me coucher; on ne me donna pas même la ration qui me revenait comme passager. Je serais probablement mort de faim, si un jeune officier n'avait eu pitié de moi, et si quelques matelots, plus humains que leur capitaine, n'avaient suivi ce généreux exemple. Heureusement la traversée fut courte. Le sixième jour, nous remontâmes la Charente, et nous vînmes prendre le mouillage de Martrou. L'ancre était à peine au fond, que je sollicitais la permission de descendre à terre avec l'officier qui allait rendre compte au commandant de la marine de l'arrivée du bâtiment. J'obtins cette faveur non sans peine, et, me jetant à la hâte dans le canot, je trouvai, grâce à l'exiguïté de ma taille, le moyen de m'y blottir sans gêner personne. Je fus ainsi déposé sur le rivage, à deux lieues environ de Rochefort, avec le sac de toile qui renfermait tout mon petit bagage de matelot. C'était la charge d'un homme et non celle d'un enfant; mais j'avais été habitué de bonne heure à ne trouver d'assistance que dans mon courage et mon industrie. Je me mis donc en route, traînant bravement mes richesses après moi. Avertie de mon retour, mon excellente mère s'était empressée de venir à ma rencontre : elle me trouva assis sur mon sac, accablé de fatigue et inondé de sueur. N'écoutant que son amour maternel, elle voulut prendre sa part du fardeau qui avait épuisé mes forces. Malgré nos efforts réunis, nous serions cependant difficilement sortis d'embarras sans le secours d'un robuste jeune homme qui, pour un léger salaire, se chargea de faire à lui seul ce que nous étions dans l'impossibilité d'accomplir à nous deux. Mon retour dans la maison paternelle fut un sujet de grande joie pour la famille. Mon père et mes frères ne se lassaient pas de me témoigner le plaisir qu'ils en ressentaient; mais, à les en croire, l'indisposition que j'avais éprouvée dans ce premier essai de la navigation devait me faire renoncer à la carrière de la marine. Je résistai à tous leurs raisonnemens, si fondés qu'ils pussent paraître alors, et je parvins encore une fois à vaincre leurs préventions.

Une ordonnance du roi, en date du 1er janvier 1786, contre-signée par M. de Castries, venait de réorganiser le corps de la marine et

de modifier dans plusieurs de ses dispositions essentielles l'ordonnance du 14 septembre 1764, contre-signée par M. le duc de Choiseul. En 1764, le corps de la marine se recrutait exclusivement dans les rangs de la noblesse. Les volontaires gentilshommes pouvaient seuls aspirer à l'honneur de servir en qualité d'officiers sur les vaisseaux du roi. Les jeunes gens de *bonne famille* qui étaient admis, concurremment avec les jeunes gentilshommes, à naviguer sur les bâtimens de sa majesté dans l'emploi de volontaires n'étaient destinés, ce noviciat expiré, qu'à commander *les bâtimens des particuliers*. En temps de guerre, sa majesté délivrait à un certain nombre de ces capitaines marchands, formés à l'école de la marine royale, des commissions d'officier. L'accès du grand corps n'était définitivement ouvert qu'à ceux qui, pendant l'emploi provisoire que le roi avait daigné faire de leurs services, avaient pu par de *belles actions* mériter cette insigne faveur. M. de Castries effaça la distinction établie par l'ordonnance de 1764 entre les volontaires gentilshommes et ceux qui ne l'étaient pas. Les fils de « sous-lieutenans de vaisseau ou de port, de négocians en gros, d'armateurs, de capitaines marchands, et de gens vivant noblement, » purent briguer, après six ans de service dans l'emploi de volontaire, le grade de sous-lieutenant de vaisseau. Les volontaires remplissaient à bord des bâtimens du roi les mêmes fonctions que les élèves de la marine; ils vivaient à la même table et portaient le même uniforme. Placés sous la police immédiate des majors ou premiers lieutenans, ils étaient subordonnés au maître d'équipage, au maître pilote et au maître canonnier. Après six ans de navigation, s'ils préféraient la carrière de la marine marchande à celle de la marine royale, ils pouvaient être reçus capitaines au long cours à l'âge de vingt-trois ans, le roi ayant daigné déroger en leur faveur aux règlemens d'après lesquels ce brevet ne pouvait être obtenu avant l'âge de vingt-cinq ans.

Le frère que j'avais perdu était sur le point de profiter du bénéfice de ces dispositions libérales : une mort prématurée avait brisé les espérances que nous fondions sur son avenir; j'avais l'ambition de remplacer ce frère si regretté, et mon amour-propre était vivement excité par la pensée de faire un jour partie d'un corps qui, depuis le règne de Louis XIV, était considéré comme le premier corps militaire du royaume; mais, pour être inscrit sur les registres des volontaires, il fallait seize ans accomplis, il fallait avoir navigué douze mois au moins sur les bâtimens du roi ou du commerce. Les jeunes gens qui, comme moi, n'avaient pas encore l'âge ou le temps de navigation exigé, n'étaient admis que provisoirement au service sous le titre d'*aspirans volontaires*.

Grâce à la protection du commandant du port, je fus embarqué

en cette qualité, à l'âge de quatorze ans et demi, le 3 novembre 1787, sur la petite frégate *la Reconnaissance*. Cette frégate, qui était armée de vingt-six canons du calibre de 8, avait été donnée à la France par les Américains. C'était un bâtiment de construction très soignée. Les formes en étaient gracieuses, les emménagemens fort bien entendus. La dunette qui servait de logement au capitaine était parfaitement dissimulée. Le faux-pont et la batterie avaient partout une hauteur suffisante. La tenue du bâtiment n'était guère en harmonie par malheur avec ces élégans dehors. Tout était à bord dans le plus grand désordre; le branle-bas ne se faisait que dans la batterie; on ne s'occupait jamais du faux-pont, où les hamacs demeuraient constamment suspendus. Cette insouciance se manifestait dans toutes les parties du service. On ne faisait ni exercices d'artillerie ni exercices de manœuvre. Aussi l'équipage était-il fort ignorant, et cependant la frégate, avant son départ, venait de passer plus de six mois sur les vases de la Charente, en face du port des Barques. Il ne faut pas croire que ce qui se passait à bord de *la Reconnaissance* fût une exception. C'est là qu'en était généralement, pour les soins donnés à l'instruction du personnel et à l'organisation intérieure du navire, cette belle marine qui venait de balancer la fortune de l'Angleterre dans les mers des Antilles et de l'Inde. Les Anglais heureusement n'étaient pas sur ce point plus avancés que nous. Après les premières années des grandes guerres de la république, ils comprirent les vices d'un pareil système, et s'occupèrent de les réformer. Nous restâmes stationnaires. Aussi les résultats de la nouvelle lutte furent-ils bien différens de ce qu'ils avaient été à l'époque où la négligence dans les deux marines était la même.

Le temps que nous eussions pu consacrer à l'instruction militaire de nos jeunes marins ne se passait pas toutefois dans un *far-niente* complet. On l'employait à faire de magnifiques parties de barres, où nous apportions le même entrain que les *midshipmen* anglais dans leurs parties de *cricket*. La plaine qui avoisine l'île Madame était le théâtre de nos joutes d'agilité. L'équipage était divisé en deux camps, et chacun faisait ses efforts pour assurer le triomphe de son parti. Les succès étaient annoncés par des coups de pierriers ou par des roulemens de tambour. Ces distractions étaient considérées comme le meilleur moyen d'entretenir la santé des équipages, et en effet elles n'auraient point été un mauvais emploi de nos loisirs, si l'on eût su y mêler quelques occupations plus sérieuses. Tout le monde, sans distinction de grades, se rangeait dans un camp ou dans l'autre. La familiarité inséparable d'un jeu où l'émulation finit par être si vivement excitée n'altéra cependant pas la discipline, et les subordonnés n'en furent pas, durant la campagne, moins respectueux envers leurs supérieurs.

Nul n'admire plus que moi les progrès remarquables que notre marine a réalisés depuis vingt-cinq ans; mais peut-être, en voulant éviter les fautes des anciens temps, est-on tombé dans une exagération contraire. A un relâchement absolu on a fait succéder des habitudes de service si froides, si compassées, si perpétuellement méthodiques, que l'ennui et le dégoût sont devenus les hôtes de nos casernes flottantes. L'emploi de chaque instant y a été réglé avec l'uniformité la plus désespérante d'un bout de l'année à l'autre. Les exercices ne sont point une diversion à cette existence monotone, parce qu'ils sont répétés avec une régularité routinière, sans un but bien défini et sans espoir d'en voir jamais le terme. Les officiers, distraits par les plaisirs qu'ils vont chercher à terre ou par les occupations studieuses qu'ils savent se créer à bord, ne s'aperçoivent pas de la nostalgie qui envahit les équipages confiés à leurs soins. Ils s'étonnent de l'éloignement que des hommes bien nourris, bien vêtus, bien payés, soumis à une discipline indulgente, manifestent pour le service des bâtimens de guerre. Ils ne voient point que ce service est surtout odieux au matelot parce qu'il n'a jamais rien d'imprévu, qu'il lui demande tous les jours exactement la même chose, et que, s'il lui épargne les fatigues de la navigation marchande, il le laisse pour ainsi dire périr de langueur. Aussi tout ce qui arrache nos marins à cette atonie est-il accueilli par eux avec empressement. Les joutes de canots, les séances solennelles d'escrime, les manœuvres d'infanterie, sont des distractions qui ont bien leur prix, mais qui ne valent pas encore, suivant moi, ces belles parties de barres auxquelles l'équipage et l'état-major de *la Reconnaissance* se livraient avec tant d'ardeur.

Dans les premiers jours du mois d'avril 1788, *la Reconnaissance* reçut les derniers ordres qu'elle attendait pour mettre sous voile. Notre mission n'était pas sans intérêt. Nous devions visiter les divers établissemens que la France possédait sur les côtes occidentales d'Afrique, et y déposer des troupes destinées à en renforcer les garnisons. Les incidens de ce voyage furent assez pénibles et assez multipliés pour décourager la vocation la plus robuste. Ils peuvent donner une idée du désordre qui régnait à cette époque sur les frégates du roi. Un de ces incidens faillit me coûter la vie. Nous avions jeté l'ancre, à l'entrée de la nuit, devant Portandic, le premier des comptoirs où nos bâtimens de commerce faisaient avec les Maures la traite de la gomme, quelquefois aussi, mais plus rarement, la traite des esclaves. Au point du jour, le vent s'éleva, et la mer grossit subitement d'une façon inquiétante. Le commandant prit le parti d'appareiller. Nous éprouvions des tangages extrêmement violens, et il importait de ne lever l'ancre qu'avec de grandes précautions. On montra malheureusement en cette occasion l'incurie dont j'avais

eu déjà tant de preuves depuis mon embarquement sur la frégate. Au moment de déraper, il fallut appeler sur le pont une grande partie des hommes qui étaient au cabestan, afin de border les huniers et de hisser les focs. A la suite d'un violent coup de tangage, les barres du cabestan, qu'on avait négligé d'unir entre elles par une corde, furent lancées de tous côtés par l'action de la force centrifuge. Plus de vingt personnes furent tuées ou blessées très grièvement. Je fus moi-même rudement frappé par le capitaine d'armes, qui, atteint par le bout d'une barre, se mit à pirouetter, les bras écartés, et me lança sans connaissance sur la culasse d'un canon. Les soins qui me furent donnés me rétablirent promptement, mais j'avais reçu une leçon que je n'oubliai pas : il faut bien payer son éducation.

En quittant ce funeste mouillage, nous suivîmes la côte d'Afrique, en nous arrêtant d'abord à Saint-Louis et dans l'île de Gorée, où nous débarquâmes sans encombre des troupes destinées à fortifier nos garnisons coloniales. La frégate se dirigea ensuite vers les établissemens hollandais d'Axim et d'El-Mina, qui méritaient à plus d'un titre de fixer l'attention d'un équipage français. Le fort d'El-Mina, armé de cent pièces de canon, était le chef-lieu des nombreux comptoirs que les Hollandais possédaient alors dans cette partie du monde. La population d'El-Mina se composait à cette époque presque entièrement de noirs. Les cases y étaient nombreuses, mais peu commodes, et plutôt faites pour loger des abeilles que des hommes. La compagnie hollandaise avait créé, à quelque distance du fort, un immense jardin dans lequel, avec ce génie de l'horticulture particulier à la race batave, elle avait creusé de vastes bassins destinés à conserver les eaux pluviales et à faciliter ainsi en tout temps l'arrosage. La puissance de végétation dont ce jardin offrait le spectacle était pour nous un perpétuel sujet d'étonnement. Des orangers, plantés de manière à former de longues avenues, y avaient acquis une élévation qu'on pouvait comparer à celle de nos arbres de haute futaie. Le jardin d'El-Mina, presque négligé quand nous le visitâmes, suffisait à donner une idée des produits que pourrait fournir une terre à laquelle il ne manque que des bras pour la mettre en culture.

Au moment où nous allions quitter le mouillage d'El-Mina, nous fûmes joints par un navire de commerce français chargé de vivres destinés à ravitailler *la Reconnaissance*. Le transbordement de ces vivres eut lieu pendant que nous étions à l'ancre. Cette circonstance donna aux agens préposés pour les recevoir la facilité d'en détourner une portion considérable, qu'ils vendirent à terre, ou laissèrent à bord du bâtiment qui les avait apportés, fraude odieuse qui devait nous condamner bientôt aux plus terribles privations.

A quelques lieues du fort d'El-Mina et dans la même baie, les Anglais avaient élevé une forteresse non moins considérable, connue

sous le nom d'établissement du *Cap-Coast*. Cette forteresse était le chef-lieu militaire des Anglais. Annamabou, situé dix milles plus à l'est, était leur grand marché d'esclaves. C'est là que la puissante tribu des Ashantis, ainsi que les Fantis, leurs alliés et courtiers, qui occupaient la côte, dirigeaient les nombreux captifs qu'ils allaient enlever dans le pays des Chambas. Ces esclaves étaient fort recherchés, car les Chambas sont un peuple agriculteur, doux, traitable et inoffensif; mais, à défaut de prisonniers faits chez ces voisins timides, les Fantis et les Ashantis vendaient aux négriers leurs propres compatriotes. Les prétextes ne leur manquaient jamais pour trouver des esclaves, et quand les criminels se faisaient rares, le frère amenait son frère au marché la chaîne au cou; le père de famille y amenait ses enfans. Les Fantis et les Ashantis, qu'on pouvait à la rigueur considérer comme une seule et même nation, étaient d'un noir de jais, musculeux, marqués de trois incisions verticales à chaque tempe et sur le derrière du cou. Leur humeur sournoise et chagrine inquiétait fort les capitaines négriers. Si quelque révolte éclatait à bord, c'était toujours à ces esclaves turbulens qu'il fallait s'en prendre. Heureusement les Chambas, que les Fantis et les Ashantis affectaient de dédaigner, les haïssaient cordialement de leur côté. Dans la plupart des soulèvemens, ils restaient neutres ou faisaient cause commune avec l'équipage du navire pour comprimer la révolte.

Privés du commerce des esclaves, les nègres d'Annamabou et du Cap-Coast se sont, depuis l'époque où je visitai l'Afrique, adonnés, comme ceux d'El-Mina, au commerce de l'huile de palme et de la poudre d'or. La population noire d'Annamabou compte encore aujourd'hui trois ou quatre mille âmes. La tribu des Ashantis est devenue la plus redoutable tribu de la côte occidentale d'Afrique, et serait sans rivale si l'empire despotique du roi de Dahomey, après s'être étendu jusqu'au golfe de Benin, n'eût grandi plus rapidement encore que cette république fédérative.

Le mouillage d'Amokou, rade foraine près de laquelle la France venait de fonder un comptoir, fut marqué pour moi, comme celui de Portandic, par un de ces malheurs qui servent à l'instruction du marin. J'appris à n'aborder qu'avec une extrême circonspection les côtes que bat en brèche la houle de l'Atlantique. Le grand canot de la frégate s'approcha sans les précautions nécessaires de la plage : une lame l'enveloppa, et il disparut à l'instant. On parvint à sauver une partie de l'équipage; mais deux de nos meilleurs matelots, qui nageaient cependant parfaitement, furent ensevelis dans les sables que la mer, lorsqu'elle déferle avec violence, soulève et roule sur le rivage.

Peu de jours après cet accident, nous appareillâmes d'Amokou

pour continuer notre campagne. Perdant rarement la côte de vue, nous laissâmes successivement tomber l'ancre devant les différens comptoirs anglais, hollandais, danois, portugais, qui se trouvaient sur notre route. Des pirogues chargées de fruits, de volailles et d'oiseaux venaient sans cesse à bord échanger leur cargaison contre de vieilles hardes, des bouteilles vides, du tabac ou des pipes. Nous pûmes ainsi remplir à peu de frais nos cages, et nous assurer pour quelque temps une nourriture plus saine et plus abondante. A Acra surtout, situé à vingt-cinq lieues environ à l'est du fort d'El-Mina, dans cette baie où les Anglais possédaient le fort James, les Hollandais le fort de Crève-Cœur, les Danois Christianborg, on se montra si empressé aux échanges, que plusieurs poules étaient offertes pour un objet de la plus mince valeur. Le nombre des perroquets gris à queue rouge, des perruches-moineaux à tête écarlate, s'accroissait tous les jours à bord, et cette cohue babillarde, qui semblait avoir pris possession de l'entre-pont et de la batterie, ne contribuait pas peu à donner à notre frégate une parfaite ressemblance avec l'arche de Noé. Nous atteignîmes enfin dans les premiers jours de juillet le golfe de Benin, et nous jetâmes l'ancre devant Whydah, entre l'embouchure de la Volta, distante de Whydah d'une vingtaine de lieues, et les rivières qui viennent se décharger à travers de vastes marécages à Lagos. Whydah était le terme de l'exploration qui nous avait été prescrite. Pendant les vingt-trois jours que nous passâmes à ce triste mouillage, la mer fut toujours grosse et la barre tellement forte, que les premières pirogues qui tentèrent de la franchir *firent gribou*, c'est-à-dire furent renversées de l'avant à l'arrière : *chavirer* est un accident plus commun, qui consiste à verser sur le côté. Le premier pilote de la frégate, qui s'était embarqué dans une de ces pirogues, eut la cuisse cassée. Cet exemple nous fit sentir la nécessité d'attendre un temps plus propice pour descendre à terre, et ce ne fut que le huitième jour après notre arrivée que nous pûmes communiquer avec l'établissement français de Whydah, situé à un mille et demi du rivage. Débarqués sains et saufs sur la plage, nous eûmes d'abord à faire près d'un quart de mille dans un sable mouvant; puis il nous fallut traverser à gué la lagune avant d'arriver à notre comptoir, séparé par une portée de fusil à peine des comptoirs appartenant aux Anglais et aux Portugais. Le pavillon de ces deux puissances y flottait, ainsi que le nôtre, sous la protection ou plutôt sous la tutelle du roi de Dahomey, dont les états, fort étendus déjà, s'augmentaient chaque jour de nouvelles conquêtes. La traite des nègres était la branche la plus lucrative du commerce que faisait ce prince avec les Européens; la poudre d'or, l'ivoire et la cire ne donnaient lieu qu'à d'insignifians échanges, tandis que la vente

des esclaves attirait chaque année devant Whydah un assez grand nombre de navires.

Nous nous éloignâmes sans regret d'une rade qui nous offrait, chaque fois que nous voulions descendre à terre, un double péril à courir : celui de nous noyer et celui de servir de pâture aux requins. En partant de Whydah, il ne nous restait plus qu'à nous rendre à l'île du Prince, possession portugaise d'où nous devions, après quelques jours de repos, faire voile pour France. On craignait que les courans qui règnent sur cette côte ne nous entraînassent dans le golfe de Biafra, d'où nous aurions, disait-on, beaucoup de peine à sortir. On dirigea donc la frégate de manière à prévenir ce danger un peu imaginaire, et la première terre que nous aperçûmes fut l'île d'Annobon, qui est fort élevée et boisée jusqu'à son sommet. Annobon est à soixante-sept lieues de l'île du Prince, mais dans le sud-sud-ouest, et par conséquent au vent de cette dernière île. Le chemin que nous avions fait inutilement n'allongea donc notre traversée que de quelques jours. Aux approches de l'île du Prince, le temps se mit à l'orage. Ce fut à la lueur des éclairs que nous découvrîmes le rocher du Diamant, qui marque l'entrée du port de Santo-Antonio. La pluie tombait par torrens, et nous masquait presque complétement la vue de la côte. Nous continuâmes néanmoins à courir vers la terre pour la bien reconnaître, et vînmes prendre mouillage vers le fond de la baie.

Les rues de Santo-Antonio sont spacieuses; les habitations n'y manquent pas d'une certaine élégance. La population de cette ville comptait alors près de dix mille âmes : elle se composait de quelques Portugais, de nègres, et surtout de métis indigènes. Les habitudes sociales n'établissaient pas d'ailleurs de distinctions bien marquées entre ces trois races. Les noirs qui n'étaient pas esclaves jouissaient des mêmes prérogatives que les autres habitans. Ce n'est qu'à Santo-Antonio que j'ai rencontré des prêtres noirs, qui m'ont paru, je dois le dire, fort jaloux de leurs droits. Chaque fois qu'un Européen se trouvait sur leur passage, ils ne manquaient pas, suivant la coutume portugaise, de lui présenter leur main à baiser. Cette exigence pouvait sembler singulière à des Français; les recommandations qui furent faites à ceux de nos marins qui obtinrent l'autorisation de descendre à terre prévinrent tout scandale. Les plus délicats et les plus railleurs se soumirent, ou évitèrent des rencontres qui ne pouvaient être que fort désagréables. La nation portugaise est peut-être de toutes les nations européennes celle à laquelle les préjugés de race sont le plus étrangers. C'est aussi la seule qui ait su rendre la condition de l'esclave supportable. Dans les colonies qu'elle a fondées, on rencontre plutôt le spectacle de la

vie patriarcale que celui d'une exploitation. Les nègres y font partie de la famille du maître, et l'on n'exige d'eux qu'un travail modéré.

Le port de Santo-Antonio est le meilleur point de relâche que l'on puisse trouver sur la côte d'Afrique. Il est si bien fermé, que l'on peut y stationner dans toutes les saisons sans y être exposé à aucun danger. On n'y éprouve jamais la moindre houle, et l'on peut y entreprendre en toute sécurité les réparations les plus importantes. A cet avantage il faut joindre celui, non moins appréciable, de pouvoir s'y approvisionner avec la plus grande facilité d'une eau pure et limpide qui ne se corrompt jamais. Située sous l'équateur, l'île du Prince eût pu devenir, à l'époque surtout où je la visitai, une colonie des plus importantes. Tombée sous le régime indolent des Portugais, elle ne tirait aucun parti des nombreux élémens de richesse qu'elle renferme. La seule source de revenu, suffisante d'ailleurs pour subvenir aux dépenses locales, était le droit d'ancrage imposé aux bâtimens négriers qui, après avoir complété leur chargement sur la côte d'Afrique, venaient à Santo-Antonio chercher des rafraîchissemens et y mettre à terre pendant quelques jours leur cargaison d'esclaves pour les préparer à supporter les fatigues du voyage aux Antilles ou aux îles Sous-le-Vent. Aujourd'hui l'île du Prince offrirait encore, en cas de guerre maritime, une position militaire d'un très grand intérêt. On pourrait de ce poste avancé expédier des croiseurs qui commanderaient la grande route de l'Inde, et trouveraient dans le port de Santo-Antonio un excellent lieu de recel pour leurs prises.

Lorsque nous eûmes renouvelé notre provision d'eau et embarqué quelques vivres frais, nous songeâmes à reprendre le chemin de la France. Les ordres qu'avait reçus notre commandant à son départ lui prescrivaient de ramener la frégate au port de Brest, où l'on devait en effectuer le désarmement. Nous éprouvâmes des calmes sous la ligne, et après le calme, des vents de nord. Ces contrariétés allongèrent singulièrement notre traversée. Dans les parages des Açores, j'eus encore un exemple d'un de ces accidens de la vie maritime que la moindre lenteur dans les précautions à prendre transforme aisément en d'irréparables malheurs. Un de nos matelots était tombé à la mer. Fort heureusement pour lui, il nageait comme un poisson. Il semblait naturel d'envoyer un canot à son secours, et faute d'avoir pris à temps ce dernier parti, nous pûmes craindre que ce pauvre diable ne fût victime de la gaucherie de notre manœuvre. Déjà les personnes placées sur le pont l'avaient perdu de vue. La bouée de sauvetage avait été détachée au moment même de l'accident et filée à la mer avec la ligne de sonde qui y était fixée. La longueur de cette ligne devenant insuffisante, on y joignit les drisses de bonnettes, les drisses même des huniers. Tout était inutile. La

dérive de la frégate entraînait la bouée trop vite, et le nageur faisait de vains efforts pour l'atteindre. Du reste, le désordre à bord était complet. On jetait à l'eau tout ce qui se trouvait sous la main, les bailles à drisses, les cages à poules, les bancs de quart, en un mot tout ce qui pouvait flotter. On ne s'avisa enfin d'expédier une embarcation que lorsqu'on perdit tout espoir. On mit dans ce canot une boussole, et du haut des mâts de la frégate on indiqua au patron le point de l'horizon vers lequel il devait se diriger. L'homme fut sauvé; mais au moment où l'embarcation arriva près de lui, ses forces étaient épuisées : quelques minutes encore, il allait disparaître.

Lorsque nous nous présentâmes à l'est du golfe de Gascogne, nous étions à la veille de manquer de vivres par suite de l'odieux détournement commis près de la rade d'El-Mina. Nous avions cependant rencontré déjà deux bâtimens qui avaient bien voulu venir à notre aide, l'un français, parti du Havre et allant aux Antilles, l'autre anglais, se rendant à la Jamaïque. Tous deux nous avaient donné toutes les provisions dont ils pouvaient disposer sans compromettre leur voyage. Les équipages de ces navires étaient si peu nombreux, qu'un mois de leurs vivres n'était qu'une ressource insignifiante pour nous, qui comptions environ deux cent-cinquante hommes. La ration, depuis plusieurs jours, n'était plus que de huit onces de pain ou de biscuit. Il fallut successivement la réduire à six, à quatre, enfin à deux onces. On était au mois de novembre : le froid était extrême, et les vents, toujours contraires, nous menaçaient de toutes les horreurs de la famine. Chacun de nous cherchait à assouvir ou à tromper sa faim par tous les moyens imaginables. Pour moi, je poursuivais dans les haubans de la frégate les oiseaux jetés au large par le vent. Mon agilité m'était en ces tristes conjonctures d'un grand secours; je réussis à faire quelques bonnes captures. Quand après plusieurs heures de poursuite j'avais enfin saisi quelque oiseau, j'étais si affamé que je ne prenais pas le temps de le plumer : je le présentais au feu de la cuisine, qui le plumait et le cuisait tout à la fois.

Nous n'approchions des côtes de France qu'avec une extrême lenteur. Aussi ne cessions-nous d'explorer l'horizon dans l'espoir d'y voir apparaître quelque bâtiment qui pût nous assister dans notre détresse. Une galiote hollandaise fut enfin signalée; nous lui donnâmes la chasse et ne tardâmes pas à l'atteindre. Ce bâtiment, parti de Rotterdam, se rendait à La Rochelle. Nous lui prîmes la majeure partie de ses vivres, ne lui en laissant tout juste que pour un mois. Nos scrupules, si nous en éprouvâmes, furent bien vite étouffés. Nous étions en effet dans la dure nécessité de mettre à contribution les navires moins à plaindre que nous ou de mourir de faim. Cet impôt prélevé sur la pauvre galiote, dont l'équipage ne se compo-

sait que de sept hommes, apporta d'ailleurs peu de changement dans notre position. Les forces de nos hommes s'épuisaient; on ne pouvait plus manœuvrer sans appeler tout le monde sur le pont, et souvent on voyait des matelots tomber de faiblesse. Pour les ranimer, on leur donnait alors une cuillerée de vin, dont le commandant possédait encore quelques bouteilles. La neige et le verglas rendaient la manœuvre si pénible, qu'il fallut faire coucher les matelots dans la grande chambre et placer des factionnaires à la porte. Sans cette sage mesure, on eût dû renoncer à brasser les vergues, à augmenter ou à diminuer de voiles. Il eût fallu se laisser aller à la merci du vent. Enfin après bien des jours d'intolérables souffrances nous aperçûmes la terre. Notre pilote côtier nous dirigeait de façon à donner dans l'Iroise, lorsqu'on reconnut, mais trop tard, que l'on avait gouverné sous le vent de la passe. Il nous fallut venir au plus près et recommencer à louvoyer. Par une fatalité bien extraordinaire, aucun des officiers ne pouvait ce jour-là réussir à faire virer la frégate vent devant. Nos évolutions maladroites entraînaient peu à peu la pauvre *Reconnaissance* vers les écueils qui environnent l'île d'Ouessant. Déjà on pouvait prévoir le moment du naufrage, lorsqu'un coup de vent se déclara avec la plus grande violence et nous éloigna de terre. Il fallut aussitôt fuir vent arrière et à sec de voiles. La mer devint prodigieusement grosse. La lame augmentait encore notre sillage, qui était de plus de douze nœuds à l'heure. Nous franchîmes en peu de temps l'espace qui sépare la côte de Bretagne de la côte d'Espagne, et la première terre que nous aperçûmes fut le cap Ortegal. A l'approche de ce cap, la force du vent diminua; un pilote vint à bord et conduisit la frégate à La Corogne. Les vents d'est continuant à régner avec force, il fallut attendre deux mois le moment où le retour en France ne présenterait plus des difficultés insurmontables. Il n'y eut pas jusqu'à ce séjour à La Corogne qui ne faillit nous être funeste. Faute d'avoir observé les précautions nécessitées par un brusque changement de régime, l'équipage eut à souffrir de graves indispositions qui vinrent ajouter de nouveaux maux à ceux qu'il avait déjà éprouvés. On partit enfin, mais c'est en vain que l'on comptait sur une traversée exempte des vicissitudes qui avaient signalé le cours de notre campagne. Nous n'étions pas à vingt lieues de notre point de départ, que les vents changèrent de nouveau. La mer devint très grosse; des grains accompagnés de neige et de grêle ne nous permettaient de porter que peu de voiles. La frégate, n'étant pas appuyée, éprouvait parfois des mouvemens de roulis si violens, qu'on pouvait craindre que sa mâture n'y résistât pas. Néanmoins ces nouvelles contrariétés nous semblaient bien légères quand nous les comparions aux épreuves que nous ve-

nions de subir. Cette fois nous avions des vivres, et nous pouvions attendre patiemment un temps favorable. Nous luttâmes plusieurs jours contre les vents contraires. Rebutés enfin par tant d'efforts inutiles, nous renonçâmes à gagner le port de Brest, et nous vînmes mouiller sur la rade de l'île d'Aix, d'où la chaloupe et le grand canot furent expédiés à Rochefort. Un grand nombre de personnes obtinrent la permission de profiter du départ de ces embarcations, et j'y fus compris. En donnant en rivière, nous trouvâmes que les glaces interceptaient complétement le passage. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que nous parvînmes à prendre terre à la hauteur du port des Barques, éloigné de Rochefort d'environ trois lieues. La rivière étant glacée, nous en suivions à pied toutes les sinuosités. Pour nous réchauffer, nous marchions très vite, et les plus robustes ne tardèrent pas à prendre une grande avance sur les plus faibles. J'étais de ces derniers et je restais en arrière, lorsque le commis aux revues de la frégate me pria de vouloir bien tenir pour un instant un gros sac d'argent qu'il avait à la main. A peine eus-je imprudemment accédé à sa demande, qu'il se mit à marcher à grands pas; j'eus beau l'appeler, il fit le sourd. Le froid m'engourdissait les mains, et le poids qu'il me fallait porter m'était doublement incommode. Vingt fois il me vint dans la pensée de jeter là le maudit sac; mais, quoique je ne fusse encore qu'un enfant, je sentis que si je ne remettais pas ce dépôt à celui qui me l'avait confié avec tant de perfidie, on pourrait m'en faire un crime. Je le conservai donc, tout insupportable que me parût pendant une si longue course un pareil fardeau. Nous ne pûmes traverser la rivière sur la glace qu'à l'entrée même de l'arsenal, en face du vaisseau amiral. J'allais entrer chez mon père, lorsque le commis aux revues vint réclamer son sac d'argent. L'impatience de revoir ma famille me fit oublier les reproches que je m'étais promis de lui adresser. Depuis, j'ai réfléchi que cet argent pouvait bien être le produit de quelque connivence dans la vente illicite des vivres dont nous avions été privés à la fin de notre voyage. Le scandaleux déficit qui avait failli avoir des suites si funestes ne manqua pas en effet d'éveiller l'attention des autorités du port. Une enquête eut lieu, et le commis aux vivres, agent spécialement préposé sur chaque navire au service des subsistances, fut traduit devant un conseil de guerre. Il fut condamné à deux ans de prison et déclaré indigne de servir sur les bâtimens de sa majesté. Ni le commis aux revues ni le lieutenant en pied ne furent mis en cause. On serait moins indulgent aujourd'hui.

Le rude apprentissage auquel je venais d'être soumis n'avait pas diminué mon goût pour la marine. Convaincu désormais que j'obéissais à une vocation bien décidée, mon père ne songea plus qu'à

me fournir les moyens de parcourir honorablement cette périlleuse carrière. Il avait quelques amis dans l'expérience desquels il avait la plus entière confiance : il les consulta, et, suivant les idées généralement répandues à cette époque, on lui persuada que, pour devenir un véritable homme de mer, il fallait avoir passé un certain temps à bord des navires du commerce (1). Un armateur de La Rochelle voulut bien promettre de m'embarquer sur le premier navire qu'il expédierait. L'occasion malheureusement ne se fit pas attendre. Une lettre vint annoncer à mon père qu'un navire était en partance pour la côte d'Angola, où il allait faire la traite des noirs, et qu'une place m'y avait été réservée. Ce départ si précipité m'affligea. Les efforts que je faisais pour dissimuler mon chagrin n'échappèrent pas à mon père, et il fut le premier à me proposer de renoncer à un projet dont l'accomplissement paraissait m'être si pénible; mais la carrière que j'avais choisie n'était guère compatible avec l'excès de sensibilité dont je n'avais pu me défendre. Je le compris, et pour la troisième fois, à l'âge de seize ans, après deux mois à peine de congé, je m'éloignai de la maison paternelle, sinon sans verser quelques larmes, du moins sans laisser soupçonner que le moindre sentiment de découragement eût trouvé place dans mon cœur. Le soir même de mon arrivée à La Rochelle, je me rendis à bord du bâtiment, où m'attendaient les épreuves d'un second noviciat, sans lequel mon éducation eût été considérée comme incomplète. Quelques heures après, nous étions sous voiles.

II.

En 1788, l'Inde et le Canada étaient perdus pour la France. Les Antilles seules entretenaient le mouvement de notre navigation mar-

(1) Était-ce vraiment un préjugé, comme on serait tenté de le croire aujourd'hui? En tout cas, ce préjugé, avant la révolution, régnait en Angleterre aussi bien qu'en France. « Je fus embarqué, dit Nelson dans l'esquisse qu'il a tracée lui-même des débuts de sa carrière, à bord d'un navire de commerce qui faisait les voyages des Indes occidentales et qui appartenait à la maison Hibbert. Si je ne revins de ce voyage ni plus policé ni plus savant, j'en revins du moins un bon et vrai matelot, plein d'horreur pour la marine royale, et répétant à tout propos ce dicton, en grande vogue alors chez les marins anglais : « C'est sur le gaillard d'arrière qu'on porte l'épaulette; mais c'est sur le gaillard d'avant qu'on sait son métier. » Il me fallut plusieurs semaines pour me réconcilier avec un navire de guerre... » C'est un très mauvais sentiment que cette horreur du service militaire, et, comme on le contracte souvent dans la marine marchande, je comprends qu'on ne se soit point soucié d'assujettir nos jeunes gens à ce noviciat. Il n'en faut pas moins avouer que les officiers qui ont fait leur apprentissage sur les navires du commerce, *if they did not improve in their education,* comme dit Nelson, se sont presque toujours montrés *practical seamen,* pour emprunter encore les expressions du grand amiral anglais.

chande. Pourvoir ces colonies d'esclaves, en échanger les produits contre ceux de la métropole, tel était avant la révolution le principal rôle de notre marine commerciale. J'avais appris sur une frégate du roi à protéger la traite avant de la faire moi-même sur un bâtiment du commerce. Il ne faut donc pas s'étonner si je n'éprouvais pas pour cet odieux trafic la profonde répugnance que tout cœur bien né éprouverait aujourd'hui.

Les nègres n'avaient pas encore trouvé à la fin du XVIIIe siècle les puissans avocats qu'ils ont rencontrés de nos jours. Peu de gens faisaient alors difficulté de reconnaître dans la malheureuse descendance de Cham une famille d'un ordre inférieur et justement condamnée à la servitude. Sans cette opinion si commode, qu'auraient fait les Européens de ce Nouveau-Monde dont ils avaient en moins d'un siècle exterminé ou usé les habitans? Les conquérans n'étaient pas d'humeur à prendre eux-mêmes la bêche et la faucille ou à fouiller de leurs propres mains les entrailles de la terre. L'eussent-ils voulu, leurs forces les auraient trahis. Ils vinrent donc demander au continent africain des bras plus vigoureux que ceux des Indiens et des Caraïbes. La traite des noirs devint un trafic annuel et régulier. Comme toutes les autres branches du commerce, elle eut ses périodes d'activité et de stagnation. La paix européenne la fit fleurir, la guerre et la piraterie arrêtèrent ses progrès. En 1788, elle était à son apogée. Presque toutes les nations maritimes, la France, l'Angleterre, la Hollande, le Danemark, le Portugal, avaient des comptoirs sur la côte d'Afrique. L'Espagne seule recevait la majeure partie de ses esclaves par des navires étrangers. Le droit d'approvisionner les immenses possessions coloniales de cette puissance avait d'abord appartenu aux Portugais. La présence d'un prince français sur le trône de Madrid nous l'avait assuré; en 1713, nous avions dû le céder à l'Angleterre : ce fut une des conditions de la paix d'Utrecht. Aussi, pendant que nous n'occupions que deux comptoirs dans le golfe de Guinée, Whydah et Amokou, les Anglais étaient-ils obligés d'en posséder quarante, mais là même où la France ne possédait aucun comptoir, ses bâtimens n'en poursuivaient pas leurs opérations avec moins d'activité. Cent navires jaugeant environ trente mille tonneaux partaient chaque année de Nantes, de La Rochelle, du Havre, de Saint-Malo et de Dunkerque, pour se rendre sur la côte d'Afrique, soit au nord, soit au sud de l'équateur. Ces navires transportaient dans nos colonies, particulièrement à Saint-Domingue, près de quarante mille esclaves. C'était un voyage de sept mois environ qui, à moins de quelque chance malheureuse, donnait à l'armateur et au capitaine de très beaux bénéfices. Les nègres achetés 400 francs sur la côte d'Afrique se vendaient jusqu'à

2,500 francs à Saint-Domingue. Le gouvernement de son côté encourageait fort ce trafic, et une prime de 40 livres par tonneau était accordée aux armemens de traite. Les établissemens anglais et hollandais sur la côte occidentale d'Afrique appartenaient à des compagnies privilégiées. La France, qui avait également à l'origine adopté ce système, fort en vogue au XVIIe siècle, l'avait abandonné après la ruine de plusieurs compagnies, et avait trouvé de grands avantages à substituer les primes d'encouragement aux concessions de privilége, qui entravaient la liberté du commerce.

Une longue expérience avait révélé aux navigateurs les aptitudes des diverses tribus africaines. On savait sur quel marché il fallait aller chercher des laboureurs, sur quel autre on trouverait des artisans ou des serviteurs intelligens et dociles. La côte d'Or fournissait de rudes travailleurs, mais des caractères opiniâtres et enclins à la révolte; le Congo et la côte d'Angola offraient des captifs moins robustes, peu propres aux travaux de la terre, très portés en revanche aux travaux des ateliers ou aux soins de la domesticité, joyeux et insoucians dans la servitude. Bien des nègres d'ailleurs arrivaient de contrées inconnues. Il en venait des bords du lac Tchad et des sources du Niger. Plusieurs de ces caravanes avaient passé des mois entiers en voyage, et avaient parcouru des espaces de deux et trois cents lieues avant d'atteindre le bord de la mer. Des courtiers, sortis pour la plupart de la tribu des Mandingues, dont le berceau est situé sur la rive droite de la Cazamance, près de la frontière orientale de la Sénégambie, se chargeaient de l'achat et de la conduite de ces captifs. Ils allaient les chercher sur les lieux mêmes de provenance, et les amenaient sur le marché le moins éloigné ou le plus avantageux. Un homme armé d'une lance et d'un fouet suffisait généralement à conduire une file de sept esclaves dont chacun avait le cou enclavé dans une fourche, et portait sur l'épaule l'autre bout de la fourche qui servait de carcan à son voisin. Ces caravanes faisaient d'ordinaire des étapes de dix ou douze lieues par jour. On reconnaissait facilement la longueur du voyage à la maigreur et à l'épuisement des captifs; mais mieux valait encore des esclaves fatigués d'une longue route que ces nègres de rebut ramassés dans les provinces voisines de l'équateur, dont le front déprimé, ovale et fuyant, les yeux rapprochés, la mâchoire saillante, la poitrine étroite, les extrémités inférieures plus courtes que le torse, les longs bras, les jambes sans mollets et l'abdomen protubérant indiquaient que dans cette exploitation séculaire de l'Afrique on avait enfin rencontré le dernier échelon de la race humaine.

Ce fut sans doute une noble inspiration que la pensée d'abolir l'esclavage des noirs et la traite. L'honneur en revient à la révolu-

tion française : elle l'a, ce me semble, payé assez cher pour qu'on ne le lui conteste pas. Abandonné par nous, ce principe fut recueilli par l'Angleterre, qui en 1815 réussit à le faire triompher. Cependant, malgré l'accord et les sermens de la plupart des nations maritimes, trente ou quarante mille esclaves n'ont pas cessé, pendant plus d'un quart de siècle, d'être exportés annuellement de la côte d'Afrique sur les rivages du Nouveau-Monde. Seulement, en raison des dangers et des chances désavantageuses qu'il fallait courir, le prix du noir avait baissé sur le marché africain de 400 francs à 150 et 140; il s'était élevé, sur le marché où on l'importait, de 1,200 fr. à 1,500 francs. Il restait ainsi assez de bénéfices pour encourager la spéculation. Les croiseurs se consumaient donc en efforts impuissans pour mettre un terme à des fraudes qui trouvaient partout des complices. Le golfe de Benin, le Congo et la côte d'Angola étaient devenus les principaux foyers de traite; le Portugal et l'Espagne fournissaient les plus effrontés négriers; le Brésil et Cuba étaient les deux gouffres où allaient encore s'engloutir en 1848 plus de soixante mille captifs (1). Les progrès de la marine à vapeur, qui ont résolu tant de problèmes, ont aussi eu cet heureux effet de rendre la répression d'un trafic mis au ban des nations plus efficace à la fois et plus facile. Le Brésil et Cuba, gorgés d'esclaves, ont trouvé plus de risques que de profits dans ces opérations, qui les exposaient en outre aux réclamations, de jour en jour plus vives, de l'Angleterre. La traite, on peut le dire, est aujourd'hui complétement supprimée : admirable résultat de l'union cordiale et sincère de ces deux grands peuples dont l'alliance sera toujours le gage le plus assuré des progrès de la civilisation! Je n'aurais pas tenu ce langage il y a cinquante ans. J'avais alors pour les Anglais les sentimens que Nelson avait pour nous; mais les temps sont changeans et les cœurs des nations aussi.

Le Bon-Père, — tel était le nom du bâtiment sur lequel j'avais obtenu d'être embarqué, — était un grand brick percé de seize sabords et armé de six canons. Bien qu'on prétendît qu'il avait été jadis construit pour *la course,* sa marche était au-dessous des plus médiocres. Son équipage était composé de quarante-cinq hommes, officiers et capitaine compris. J'étais porté sur le rôle comme volontaire aux appointemens de 30 francs par mois, et admis, ainsi que toutes les personnes de l'état-major, à la table du capitaine. Cette

(1) L'importation des Africains au Brésil a été en 1842 de 17,000, en 1843 de 19,000, en 1844 de 22,000, en 1845 de 29,000, en 1846 de 50,000, en 1847 de 56,000, en 1848 de 60,000, en 1849 de 54,000. A dater de 1849, la période décroissante commence; l'importation au Brésil n'est plus : en 1850 que de 23,000 esclaves, en 1851 de 3,000, en 1852 de 700. En 1853, l'importation paraît avoir complétement cessé.

faveur ne laissa pas de me faire des envieux. J'avais d'ailleurs le tort d'appartenir à la classe des volontaires de la marine royale, et à ce titre il me fallait supporter les plaisanteries de tous mes compagnons. Ma docilité et l'égalité de mon caractère ne tardèrent pas cependant à changer les injustes préventions qu'on avait conçues contre moi, et je n'eus bientôt que des amis à bord.

A la hauteur du cap Finistère, nous essuyâmes un violent coup de vent. Le bâtiment fuyait vent arrière, et dans un mouvement de roulis le grand mât de hune cassa, entraînant dans sa chute la rupture du petit mât de perroquet et de la vergue du petit hunier. Nous eûmes le bonheur de ne perdre personne au milieu de ces avaries. Avant la nuit, tout était réparé : chacun avait mis la main à l'œuvre, et le capitaine lui-même, qui avait remplacé le timonier à son poste, n'avait pas un instant quitté le gouvernail. On n'eût pas si bien fait à bord d'un brick de la marine royale.

En approchant de la ligne, nous rencontrâmes les calmes habituels et des brises souvent contraires. Les efforts que nous fîmes pour serrer la côte d'Afrique furent inutiles : nous fûmes forcés de prendre *la grande route*, c'est-à-dire de nous porter au sud pour y chercher les vents variables. Notre traversée fut très longue, et notre capitaine aurait eu sans doute à regretter l'insuffisance de ses provisions de table, si nous n'eussions été constamment accompagnés de bancs de thons, de bonites et de dorades, qui nous offrirent une précieuse ressource sur laquelle nous n'avions pas compté.

A cette époque, on ne savait en général naviguer que sur l'estime. L'usage des chronomètres et des observations astronomiques n'était pas répandu comme il l'est aujourd'hui. On se croyait ainsi souvent très en avant, souvent très en arrière de sa véritable position. Les atterrages exigeaient donc la plus grande surveillance. Depuis plusieurs jours, nous courions sur la terre, et aucun indice ne nous en avait encore signalé la proximité, lorsqu'au milieu de la nuit on entendit la mer briser avec force sur la plage. L'inquiétude que l'on manifesta ne me parut pas réfléchie. A midi, nous avions eu une bonne latitude : nous ne pouvions donc avoir beaucoup d'incertitude sur notre position. Les vents nous donnaient d'ailleurs toute facilité pour nous éloigner de terre. Aussi jugeai-je, quoique très jeune et peu expérimenté encore, qu'on se montrait à bord du *Bon-Père* bien prompt à s'effrayer. Le jour, attendu avec anxiété, parut enfin. Nous vîmes une terre haute et boisée que nous reconnûmes pour le morne Sombrero, situé, par 12 degrés 35 minutes de latitude australe, à l'entrée de la baie de Saint-Philippe-de-Benguela. Les Portugais, qui possédaient cet établissement, défendaient aux navires étrangers d'y aborder. Pendant deux jours, nous prolongeâmes la côte

d'assez près, poussés par une belle brise de sud qui nous fit rapidement remonter vers le nord. Nous passâmes devant Saint-Paul-de-Loando, chef-lieu des possessions portugaises sur la côte d'Afrique, sans nous y arrêter, et nous laissâmes enfin tomber l'ancre sur la rade d'Ambriz. Le Portugal avait bien aussi quelques prétentions sur ce point, où la traite amenait annuellement de trois à quatre mille captifs; mais ce ne fut qu'en 1791 qu'il essaya de les faire valoir. Les réclamations de la cour de Londres et celles de notre ambassadeur à Lisbonne l'obligèrent d'ailleurs à se désister. Nous trouvâmes devant Ambriz plusieurs bâtimens avec lesquels nous entrâmes en relations de commerce. Les capitaines de ces bâtimens nous cédèrent douze esclaves, au nombre desquels se trouvaient trois jeunes femmes que les gens habitués à ce triste métier déclarèrent sans hésiter fort jolies. Ce premier acte de traite fut considéré comme étant d'un augure favorable pour l'avenir.

Notre traversée, qui eût dû s'accomplir en cent ou cent vingt jours, avait duré quatre mois et demi : aussi notre équipage avait-il grand besoin de quelques rafraîchissemens et d'un peu de repos. Nous nous arrêtâmes donc près d'une semaine devant Ambriz, mais ce n'était pas sur ce point, où tant de navires nous avaient devancés, que nous pouvions avoir l'espérance d'opérer notre chargement. Dès que les épreuves de notre long voyage furent un peu oubliées, nous reprîmes la mer, et le surlendemain de notre départ nous nous trouvâmes devant l'embouchure du Zaïre. Ce fleuve était déjà connu comme un des plus grands fleuves de l'Afrique. Nous remarquâmes en effet de nombreux indices de la rapidité de son cours et du volume considérable de ses eaux. Une teinte jaune et bourbeuse s'étendait à plusieurs lieues au large, et des îles flottantes arrachées par le courant aux deux rives du fleuve étaient entraînées jusque sur la route de notre navire, obligé de les éviter comme des écueils. Nous savions que des négriers avaient autrefois remonté le Zaïre jusqu'à une assez grande distance de l'embouchure. L'insalubrité du climat ayant souvent compromis le succès de ces expéditions, on avait renoncé depuis quelques années à braver un danger inutile. Les marchands d'esclaves, après avoir descendu le fleuve, amenaient par terre leurs captifs aux divers comptoirs de la côte.

Ce qui valut au Zaïre, même après que le congrès de Vienne eut proclamé l'abolition de la traite, l'honneur d'explorations spéciales, ce fut la croyance où l'on était généralement que l'embouchure de ce grand cours d'eau devait être celle du fleuve mystérieux qui passait à Tombouctou. C'était l'opinion de Mungo-Park, et bien qu'il eût fallu, pour admettre cette hypothèse, accorder au Niger un cours plus étendu qu'au Mississipi, au Nil ou au fleuve des Ama-

zones, les raisonnemens ne manquaient pas pour démontrer la vraisemblance d'une pareille supposition. Aujourd'hui la question n'est plus à résoudre. On sait que le Zaïre, si large, si profond et si rapide à son embouchure, n'a cependant qu'un cours égal en étendue à celui du Danube, double de celui du Rhin, inférieur de plus de moitié à celui du Nil ou du fleuve des Amazones. Ce n'en est pas moins une artère importante de l'Afrique centrale, et si jamais la civilisation acquiert dans ce vieux continent le développement qu'elle a pris en quelques années dans le Nouveau-Monde, le Zaïre verra s'élever sur ses bords des cités non moins florissantes que la Thèbes aux cent portes, que Babylone ou que Ninive.

C'était à Kabenda, à cinquante-cinq lieues au nord d'Ambriz, à quinze lieues tout au plus de l'embouchure du Zaïre, que nous devions, suivant l'expression consacrée, établir notre comptoir de traite. La baie de Kabenda, formée par le promontoire de ce nom, offre un excellent mouillage aux plus gros bâtimens. Les embarcations, chose rare sur la côte d'Afrique, y peuvent de tout temps communiquer avec la terre, grâce à un banc de vase distant d'un demi-mille environ du rivage, qui forme dans la baie même un précieux abri intérieur. On y trouve de l'eau douce, une grande abondance de poisson, et les captifs y valaient en 1788 de 400 à 450 livres, *prix courant*. Ces esclaves n'étaient pas moins chers que ceux qu'on se procurait sur la côte d'Or : ils étaient, je l'ai dit déjà, beaucoup moins robustes; mais, comme ils étaient en même temps intelligens, dociles et inoffensifs, on ne laissait pas de les rechercher beaucoup dans nos colonies par la même raison qui fait qu'on y recherche aujourd'hui les engagés hindous. Les captifs de Kabenda étaient pour la plupart d'une taille au-dessous de la moyenne, d'apparence plutôt délicate que chétive. Leur physionomie joyeuse, placide et insouciante semblait indiquer que dans la servitude ils ne redoutaient guère que l'obligation du travail. Nulles tribus africaines ne savouraient en effet plus délicieusement le bonheur de la paresse que celles qui habitaient, au temps où je visitai cette partie du monde, la côte du Congo et la côte d'Angola. Elles cultivaient, il est vrai, le manioc, le maïs, les ignames et les courges, mais en quantité à peine suffisante pour subvenir à leurs propres besoins. Sur les autres points de la côte d'Afrique, les négriers achetaient sans peine des provisions pour la nourriture de leurs esclaves. Le Sénégal leur fournissait du millet, la côte d'Or et le golfe de Benin du maïs et des courges, le golfe de Biafra des ignames. Sur les côtes du Congo et d'Angola, plus d'un capitaine s'était mal trouvé d'avoir trop compté sur les ressources du pays.

Toute cette région, où la France avait ses marchés favoris, était

divisée en petites souverainetés tributaires du roi de Loango, dont les états, situés plus au nord, s'étendaient presque jusqu'à l'équateur. Kabenda dépendait de la principauté de N'Goy, qui n'avait pour limites au sud que le cours du Zaïre, et qui confinait au nord à la principauté de Makongo, dont le port était Malemba, distant de sept ou huit lieues de Kabenda. La traite avait jeté là de si profondes racines, que cette partie du continent africain a été, avec le golfe de Benin, le point d'où les croiseurs français et anglais ont eu le plus de peine à l'extirper. Les marchands de Kabenda et de Malemba, initiés aux belles manières par nos négriers, avaient contracté dans ce long commerce certaines habitudes d'élégance qui contrastaient avec l'apparence sordide des habitans relégués sur la rive méridionale du Zaïre et réduits à n'avoir de communications qu'avec les marchands ou les moines portugais.

Dès que nous eûmes jeté l'ancre dans la baie de Kabenda, nous songeâmes à regagner par notre activité le temps que les contrariétés de notre traversée nous avaient fait perdre, et pas un mousse ne demeura oisif à bord. Il fallut s'occuper avant tout de faire à notre bâtiment les réparations que ses fatigues et sa vétusté rendaient indispensables. Nous faisions beaucoup d'eau : pour en découvrir la cause, nous fîmes incliner le navire sur un bord, puis sur l'autre; nous lui donnâmes ce que, dans le langage des marins, on appelle une *forte demi-bande*, et nous reconnûmes que les coutures au-dessous de la flottaison étaient trop larges pour retenir les étoupes : preuve incontestable que *le Bon-Père*, avant d'entreprendre ce nouveau voyage, avait déjà gagné ses invalides. Il fallut recouvrir ces coutures avec des lattes de bois et clouer par-dessus de fortes bandes de toile goudronnée. Grâce à cette opération, nous fûmes dispensés, pendant le reste de la campagne, de la pénible obligation de pomper presque constamment. Ce travail n'employa d'ailleurs qu'une partie de l'équipage; l'autre fut occupée à préparer le terrain sur lequel nous devions installer nos magasins et à l'enclore d'une palissade assez élevée pour en défendre l'accès.

Notre capitaine, qui avait une grande expérience des campagnes de traite, avait envoyé au chef noir qu'il savait le plus influent sur les marchands d'esclaves des émissaires chargés de lui offrir des cadeaux dont l'effet séduisant n'était pas douteux : — quelques pièces d'étoffe de soie, de la poudre à canon et de l'eau-de-vie au degré le plus élevé. Ce dernier présent ne pouvait manquer d'assurer au capitaine du *Bon-Père* une préférence marquée sur tous ses concurrens. Lorsque notre comptoir fut installé, le capitaine s'établit à terre avec un officier, laissant le second et le reste de l'état-major à bord du bâtiment. Dès lors la traite commença. Les captifs arri-

vèrent d'abord en petit nombre. Les courtiers de ce commerce voulaient naturellement ménager tous les navires qui se trouvaient sur rade, et cherchaient à faire croire à la rareté de leur marchandise pour établir une concurrence qui tournât à leur profit.

L'arrivée des esclaves au comptoir est certainement la plus horrible chose qu'on puisse imaginer. Ces malheureux, formés en caravanes, sont liés par le cou les uns aux autres au moyen de ces grandes fourches de bois dont j'ai déjà parlé. Le poids et le frottement de ces entraves, qui semblent avoir suggéré aux Chinois le supplice de la *cangue*, condamnent les captifs à d'atroces souffrances, surtout lorsqu'ils ont une longue route à parcourir. Le bien-être que ces pauvres gens éprouvent à être débarrassés de leur collier de misère, les soins dont ils deviennent l'objet de la part de leur nouveau maître expliquent la résignation dont ils font généralement preuve. Quelques-uns cependant appartenant à des tribus anthropophages, telles que les Monsombés et les Mondongues, que l'on reconnaît à leurs incisives limées et aiguisées en pointe, s'imaginent qu'on ne les achète que pour les manger. Ceux-là résistent souvent à toute espèce d'encouragement. Ils ne profèrent pas une plainte, mais ils serrent les dents et se laissent mourir de faim.

Avant la révolution française, la traite était non-seulement un commerce légal, mais encore un commerce très honoré et encouragé par de fortes primes. N'ayant point à cacher ses opérations et à fuir la rencontre des bâtimens de guerre, le négrier n'était pas obligé d'entasser comme aujourd'hui les esclaves sur des navires de marche rapide et de petites dimensions; on n'avait de précautions à prendre que contre la révolte de la cargaison, on n'avait d'autre préoccupation que celle de préserver de tout déchet la marchandise. Les bâtimens destinés à ce trafic avaient en conséquence adopté des dispositions toutes particulières. Le pont était divisé en deux parties par une forte rambarde élevée de huit pieds et débordant la muraille du navire des deux côtés, de manière à rendre le passage de l'avant à l'arrière impossible : dans cette rambarde était pratiquée une porte, qui ne s'ouvrait que pour les gens de l'équipage, et un certain nombre de créneaux étaient incessamment garnis de pierriers et d'espingoles chargés jusqu'à la gueule. En dehors du bâtiment, deux plates-formes à jour servaient aux ablutions des hommes et des femmes, toujours impitoyablement séparés. C'est là que chaque matin les captifs recevaient plusieurs seaux d'eau de mer sur le corps, qu'on les obligeait à se rincer la bouche avec de l'eau douce mêlée de jus de citron, et qu'on leur frottait tout le corps d'huile de coco pour éloigner d'eux la piqûre des insectes et leur rendre la peau à la fois douce et luisante.

Les esclaves faisaient deux repas par jour. Leur nourriture consistait principalement dans une soupe très compacte, nommée *macondia,* où l'on faisait entrer des fèves, du riz, du biscuit pilé, et même, lorsqu'on le pouvait, des ignames, des patates ou des bananes. Un noir libre, parlant les différens idiomes de la langue *congo,* était chargé de la police des captifs. Il désignait parmi eux les plus intelligens pour le seconder et faisait reconnaître leur autorité par les autres esclaves. Muni d'un sifflet semblable à celui des maîtres d'équipage, il appelait les nègres sur le pont aux heures fixées par le capitaine et donnait lui-même le signal de la danse. Le premier, il entonnait la chanson dont le rhythme cadencé exerce une irrésistible influence sur les populations de la côte d'Afrique. Les esclaves qu'il s'était adjoints la répétaient après lui, et bientôt tous les autres, entraînés par cet exemple, frappant des pieds et des mains en mesure, s'animaient de telle sorte qu'en peu d'instans leur corps nu était couvert de sueur. Tous ces soins, inspirés par une basse cupidité, n'avaient rien de bien méritoire, mais on ne peut nier qu'ils ne fussent parfaitement entendus pour entretenir la santé parmi les malheureux sur la bonne mine desquels reposait tout l'espoir de l'expédition.

Nous avions trouvé, à notre arrivée sur la rade de Kabenda, deux bâtimens français avec lesquels nous étions immédiatement entrés en concurrence. Celui dont le chargement était le plus avancé éleva ses prix et obtint ainsi une préférence qui lui permit de partir, peu de jours après, pour sa destination. L'autre, pendant près de deux mois, essaya de lutter contre nous. Peu scrupuleux sur le choix des moyens, son capitaine expédiait des canots sur les différens points de la côte pour gagner les marchands dont nous attendions l'arrivée et intercepter les captifs qui nous étaient promis. Nous étions obligés de déployer non moins d'activité pour déjouer autant que possible ces manœuvres. Nuit et jour nos embarcations étaient en course. Ce fut dans une de ces circonstances que le second du *Bon-Père* s'aperçut que je me servais assez gauchement de mon aviron. Comme il n'était rien moins que d'humeur facile, il jura de ne pas me laisser croupir dans cette ignorance et profita de l'absence du capitaine pour faire de moi un canotier en titre. Pendant plus d'un mois, il me fallut faire le plus rude des apprentissages. Le capitaine, venant un jour à bord, remarqua, non sans étonnement, mon excessive maigreur. Lorsqu'il en connut la cause, il fut fort mécontent et décida que, pour me rétablir, je serais attaché au service du comptoir. En effet dès le jour même je descendis à terre, et je crois n'avoir jamais mieux dormi de ma vie.

Depuis près de trois mois, nous étions sur la rade de Kabenda, et

nous n'avions encore rassemblé qu'un nombre insuffisant d'esclaves. La saison des pluies venait de commencer. Une vaste tente couvrait une partie du pont de notre navire. C'est sous cet abri que couchaient les hommes de l'équipage, leur santé étant sans doute réputée moins précieuse que celle des captifs qui promettaient de si beaux bénéfices, et auxquels était en conséquence réservé l'entrepont tout entier. On calculait déjà avec une satisfaction expansive les profits que produirait la vente d'une si riche cargaison. Pour ne pas compromettre de si beaux résultats par des délais qui pouvaient avoir des suites funestes, on accorda aux marchands des prix bien supérieurs à ceux qu'on leur avait offerts jusque-là. Cette mesure eut le succès qu'on devait en attendre. Les captifs arrivèrent en foule, et comme la cupidité des chefs de ce triste pays ne connaît pas de bornes, quelques-uns, sous prétexte d'un beau zèle pour nos intérêts, allèrent jusqu'à offrir de nous vendre leurs femmes. J'étais présent lorsqu'un de ces misérables, ivre d'eau-de-vie, vint faire une proposition de ce genre à notre capitaine. Les observations qui lui furent faites ne servirent qu'à l'affermir dans sa résolution : il voulait, disait-il, ou vendre sa femme ou la tuer. La certitude qu'il prendrait ce dernier parti si l'on n'accédait pas à sa proposition détermina le capitaine. L'esclave qu'on lui offrait était d'ailleurs jeune, grande, bien portante et jolie. Toutes ces perfections firent évanouir les derniers scrupules qu'éprouvait encore le commandant du *Bon-Père :* il paya le prix demandé, et la princesse fut envoyée à bord, où elle ne tarda pas à prendre les habitudes résignées des autres captives. Il est impossible de rencontrer sur la surface du globe une race plus ignorante et plus dépravée que celle dont à cette époque le trafic des esclaves exploitait les vices. On a peine à comprendre qu'une société chrétienne ait pu pendant plusieurs siècles encourager cette odieuse industrie, et que des hommes fort honorables d'ailleurs en aient fait l'objet de spéculations dont il ne leur vint jamais la pensée de rougir. Il est vrai que ces temps de barbarie ne sont pas si loin de nous qu'on pourrait le supposer, et j'ai vu depuis cinquante ans bien des notions nouvelles succéder à des préjugés contre lesquels protestaient seuls avant la révolution quelques esprits supérieurs.

Dès que notre cargaison de bois d'ébène fut complète, nous nous rendîmes sur la rade de Malemba, distante de sept lieues environ de la rade de Kabenda. Nous y trouvâmes une douzaine de navires français, armés, comme *le Bon-Père,* pour la traite. Le but de notre apparition devant Malemba n'était pas de nous procurer de nouveaux esclaves, mais de chercher à connaître la destination de chacun des navires dont nous avions à craindre la concurrence, ainsi

que l'époque présumée de leur arrivée dans les colonies. Ces renseignemens devaient déterminer nos conditions de vente lorsque nous arriverions à Saint-Domingue, car le commerce des nègres avait à cette époque, aussi bien que celui des blés, du coton ou du sucre, ses hausses inespérées et ses dépréciations subites.

La falaise argileuse qui commence au promontoire de Kabenda atteint, avant de s'abaisser vers l'embouchure de la Luisa-Loango, une élévation de cent pieds au moins. Ce n'est que par un sentier sinueux creusé dans cette argile qu'on atteignait le plateau sur lequel était bâti le village de Malemba, placé sous la domination du chef de Makongo. Ce chef ne résidait pas à Malemba, mais à Chingelé, village considérable situé à vingt milles environ dans l'intérieur. En arrivant au sommet de la falaise, on découvrait, aussi loin que la vue pouvait s'étendre vers l'est et vers le sud, une belle et vaste plaine, non moins plate et non moins unie que les steppes de la Tartarie ou les prairies du Nouveau-Monde. Une herbe luxuriante couvrait cette savane africaine, parsemée à de rares intervalles de bouquets d'arbres qui semblaient avoir été plantés par la main des hommes. Du côté du nord, l'uniformité monotone qui eût pu gâter la beauté d'un pareil paysage était heureusement brisée par les détours capricieux de la Luisa-Loango, dont le méandre s'égarait, entre deux rives boisées, jusqu'au bord de la mer.

Le climat de Malemba est, dit-on, très salubre, du moins si on le compare au climat des autres points de la côte occidentale d'Afrique. C'est un avantage que Malemba paraît devoir à la sécheresse habituelle de l'atmosphère et du sol, et surtout à l'absence de ces épaisses forêts où couvent tant de miasmes funestes. Malemba fut désigné, il y a une trentaine d'années, au gouvernement anglais par le capitaine John Adams, comme le point de la côte d'Afrique sur lequel une colonie européenne aurait le plus de chances de prospérer; ce projet ne fut point accueilli, et jusqu'à ces derniers temps Malemba n'a vu d'autre établissement européen que les *barracons* des marchands d'esclaves espagnols, brésiliens et portugais. Du reste, en refusant de prêter l'oreille aux suggestions du capitaine Adams, le gouvernement britannique me paraît avoir fait acte de sagesse. Fonder des colonies en quelque lieu que ce soit sous les tropiques aujourd'hui que la traite et l'esclavage des noirs sont également abolis, cela me paraît une entreprise fort aventureuse, à moins que ces colonies, réduites autant que possible dans leur étendue et dans leurs dépenses, ne soient tout simplement des centres commerciaux ou des postes militaires.

Nous ne restâmes que quelques jours au mouillage de Malemba. Au moment où nous allions mettre sous voiles, une scène affreuse,

dont le souvenir me fait encore frissonner, vint suspendre notre appareillage. Une malheureuse négresse avait par accident reçu toute une chaudière d'eau bouillante sur le corps. Les médecins la guérirent, ses douleurs cependant avaient été si vives qu'elle perdit la raison. Il fallut la séparer de ses compagnes et l'enfermer dans la sainte-barbe. Laissée un moment sans surveillance, la pauvre folle courut au sabord, réussit à l'ouvrir, et, croyant probablement s'évader, se précipita à la mer. Avant même qu'on pût songer à la secourir, les requins étaient autour d'elle. Elle nageait parfaitement, et pendant quelque temps elle réussit à éviter les gueules béantes prêtes à la saisir. Tout à coup on l'entendit pousser un cri déchirant, et elle disparut sous l'eau, comme entraînée par une force invisible. Une embarcation avait été amenée : quand on arriva sous la poupe, à l'endroit où l'on avait vu la négresse tomber et se débattre, on ne trouva plus qu'une large tache de sang. La sensibilité de nos matelots était depuis trop longtemps émoussée pour qu'un pareil épisode pût leur causer une impression bien vive et surtout bien durable. L'équipage, qui s'était porté tout entier sur le gaillard d'arrière, instinctivement attiré par cet affreux spectacle, fut renvoyé avec quelques jurons énergiques au cabestan et aux écoutes des huniers, et *le Bon-Père*, dont une fraîche brise ne tarda pas à enfler les voiles, cingla presque en droite ligne vers l'ouest, de manière à couper l'équateur par 20 ou 25 degrés de longitude, et à gagner le plus promptement possible le chef-lieu militaire de notre colonie de Saint-Domingue.

La traversée fut souvent contrariée par des calmes et des orages. Pendant une nuit obscure, le brick, surpris par un grain des tropiques, faillit chavirer. Des matelots descendirent dans les parcs, et à grands coups de fouet ils firent remonter tous les esclaves. Le bâtiment se redressa, et la trombe fut bientôt suivie d'un calme plat dont on profita pour rétablir l'ordre. Nous jetâmes enfin l'ancre devant Saint-Domingue dans les premiers jours du mois d'avril 1790. Il nous restait deux cent soixante-dix esclaves, dont cent vingt-huit femmes. Nous n'avions perdu depuis notre départ de Kabenda que dix de nos captifs, et encore dans ce nombre quelques-uns, cédant à la nostalgie, s'étaient-ils laissés mourir d'inanition.

Nous arrivions à Saint-Domingue dans les circonstances les plus favorables. Le commerce français, n'ayant point à craindre la concurrence des navires étrangers, faisait durement la loi aux colonies. En vain les Anglais offraient-ils d'introduire à Saint-Domingue trois ou quatre mille nègres au prix de 1,200 ou 1,400 livres, prix courant du commerce interlope : nos capitaines, sûrs de leur monopole, s'obstinaient à exiger par tête de noir 2,500 et jusqu'à 2,800 livres.

Un nègre de choix, qui ne coûtait, dans les premiers temps de la colonie, que 100 écus, en valait plus de 1,000 en 1790. Aussi les colons, désespérés de cette progression si rapide, demandaient-ils à grands cris que l'on prît des mesures pour abaisser les prétentions exorbitantes de nos armateurs, déclarant que si le gouvernement n'y mettait bon ordre, il fallait s'attendre à voir bientôt, faute d'acheteurs, cesser complétement le commerce des nègres. Le ministre de la marine, aimant mieux avoir à supporter les criailleries des colons, qui lui arrivaient fort affaiblies par la distance, que les réclamations des armateurs, faisait la sourde oreille et laissait tranquillement les choses suivre leur cours. La navigation réservée venait cependant de subir un échec malgré la protection dont l'entourait le gouvernement de la métropole. N'ayant importé en 1789 à Saint-Domingue que 3,000 quintaux environ de morue alors que les nègres, dont cette denrée composait presque exclusivement la nourriture, en consommaient chaque année 27,000 quintaux au moins, l'administration coloniale avait pris une résolution énergique. Les ports de Saint-Domingue devaient rester ouverts aux navires des États-Unis tant que le déficit ne serait pas comblé; mais c'eût été méconnaître les droits les plus incontestés de la mère-patrie que d'étendre cette mesure jusqu'à l'importation des noirs sous un autre pavillon que le pavillon français. Si quelques esclaves étaient introduits furtivement à Saint-Domingue par la navigation étrangère, ce commerce frauduleux était sans importance, et ne pouvait porter que faiblement atteinte aux intérêts qu'on n'hésitait point alors à faire passer avant les intérêts les plus légitimes des colonies.

Le Bon-Père était donc assuré de trouver un placement avantageux de sa cargaison. La guerre ayant interrompu pendant cinq ans les communications avec la côte d'Afrique, le chiffre de la population noire avait baissé à Saint-Domingue, de 1780 à 1785, de près de cent cinquante mille âmes. C'était ce vide que les habitans avaient hâte de remplir, et qui, depuis quelques années, maintenait les prix à un taux si élevé. Comme au demeurant les colons, bien qu'endettés pour la plupart, n'en faisaient pas moins de magnifiques récoltes et étaient toujours très disposés à augmenter leur exploitation, il n'était pas probable qu'ils voulussent, malgré toutes leurs plaintes, refuser de bons et joyeux noirs tels que ceux que nous apportions, — de *francs Congos*, des *Congos mangeurs de bananes*, comme on disait à Saint-Domingue, pour distinguer les esclaves venus des royaumes de Congo et d'Angola de ceux qu'on avait achetés entre Kabenda et Ambriz. Les acquéreurs en effet s'empressèrent à bord du *Bon-Père*. On eut la précaution de ne leur montrer que les esclaves de qualité inférieure, sachant bien qu'on

trouverait toujours à se défaire aisément des autres. De jeunes et jolies créoles, non point de la plus haute classe il est vrai, mais parées cependant d'élégantes toilettes, se mêlaient à la foule des acheteurs, et semblaient, je dois le dire à regret, n'éprouver d'autre crainte que celle de faire un mauvais marché. Cet oubli si complet des bienséances n'était d'ailleurs qu'une conséquence toute naturelle de l'esclavage et des préjugés coloniaux de l'époque. Les créoles, qu'elles appartinssent ou non à l'aristocratie de la colonie, étaient toutes un peu *marquises* à Saint-Domingue : elles croyaient, — et il eût fallu en ce temps-là être un grand philosophe pour songer à les contredire, — qu'un esclave noir avait encore moins de droits qu'*un jardinier* à être considéré comme un homme.

La vente de nos esclaves n'avançait guère cependant. Plusieurs bâtimens négriers venaient d'arriver, et il y avait pour le moment encombrement sur le marché. Notre capitaine prit donc le parti de se rendre avec son navire à Port-au-Prince dans l'espoir d'y trouver moins de concurrence et d'y obtenir aussi à de meilleures conditions un chargement de sucre, de café et de coton, pour opérer son retour en France. Plusieurs mois s'écoulèrent ainsi.

III.

L'île de Saint-Domingue était alors au plus haut point de sa prospérité. Tout y respirait l'orgueil d'une facile opulence. Cette colonie méritait bien alors le nom qu'elle avait reçu de reine des Antilles: mais ses jours étaient déjà comptés, et une sourde fermentation commençait à présager les terribles événemens qui allaient causer sa ruine. Trois fois dans ma vie et à des époques bien différentes, les hasards de ma carrière m'ont ramené dans les ports de Saint-Domingue. Après avoir admiré l'édifice dans toute sa majesté, j'en ai pu à loisir contempler les débris. Je ne crois pas qu'on puisse imaginer un spectacle plus navrant et mieux fait pour inspirer l'horreur des révolutions. Ce désastre si complet, dont l'effrayant tableau provoque encore le dégoût et l'indignation, porte cependant avec lui son enseignement. Il nous apprend qu'il ne faut jamais rien fonder sur une injustice, car les injustices aboutissent plus souvent à des catastrophes qu'à des réformes. Or tout était injuste dans le régime colonial : l'esclavage, sans lequel aucune colonie n'aurait pu exister, — le système prohibitif, sans lequel aucune métropole n'aurait voulu avoir de colonies. Aussi, dès que la fièvre révolutionnaire eut éclaté en France, on vit se passer à Saint-Domingue quelque chose d'analogue à ce qui se passait au sein de la mère patrie. D'imprudens raisonneurs donnèrent à des sauvages les premières leçons de révolte. On se prit à discourir en tous lieux du redressement des abus,

comme si le plus flagrant des abus à Saint-Domingue n'était pas la servitude des noirs et la condition humiliante des hommes de couleur: on ne craignit point d'afficher le mépris de l'autorité dans un pays où l'on n'avait d'autre force que le respect inspiré par cette autorité même. Les conséquences d'une pareille conduite ne se firent pas longtemps attendre. Au mois d'octobre 1789, une démonstration des créoles du Cap obligeait l'intendant, M. Barbé de Marbois, à s'embarquer pour la France; au mois d'août 1791 éclatait le premier soulèvement des noirs.

Ceux qui n'ont point vu Saint-Domingue au temps de sa grandeur se feront difficilement une idée de l'importance que cette colonie avait acquise dans l'espace de cinquante ou soixante ans. Java seule et Cuba aujourd'hui ont atteint à ce degré de richesse. Avec Saint-Domingue, la France pouvait se consoler de la perte de l'Inde et du Canada. Saint-Domingue produisait annuellement 80 millions de kilogrammes de sucre, 34 millions de kilogrammes de café, sans parler du coton, de l'indigo, du cacao, des bois d'ébénisterie. La valeur de ces produits s'élevait presque à 200 millions de francs, quatre ou cinq fois la valeur des exportations de la Martinique et de la Guadeloupe réunies. En échange des précieuses denrées qu'attendaient les entrepôts de nos ports, quatre cent soixante-dix navires français, jaugeant plus de 130,000 tonneaux, apportaient à Saint-Domingue des esclaves, de la farine, des salaisons, de la morue, des vins, des eaux-de-vie, des mousselines de l'Inde, des armes, des cordages et des voiles. Cette colonie était à la fois le pivot de notre industrie et de notre navigation marchande. Et cependant qu'elle était loin d'avoir reçu toute l'extension dont elle était susceptible!

La superficie de Saint-Domingue ou de Haïti, si on veut l'appeler de son nom moderne, est à peu près celle du royaume de Bavière, le septième environ de la France. Nous possédions à peine le tiers de cette île, car l'Espagne en avait conservé la majeure partie pour y dépenser chaque année en pure perte près de 1,500,000 francs. Nous n'en occupions pas moins à Saint-Domingue un territoire encore aussi vaste que celui de la Sicile ou de la Sardaigne.

Ce n'était pas sans une juste fierté que les créoles de Saint-Domingue montraient à la France l'œuvre de leur industrie. Dans la partie de l'île où s'étaient maintenus les Espagnols, on ne voyait encore que des forêts impénétrables ou d'immenses savanes livrées aux bestiaux, qui composaient toute la richesse d'une race indolente. Dans la partie française, le sommet des mornes, couronné de sapins, d'acajous, de gaïacs, d'ébéniers, était presque seul demeuré inaccessible. Partout ailleurs, là même où le sol n'avait point encore été soumis à la culture, la main de l'homme avait déjà imprimé sa trace et marqué les défrichemens à venir. Des routes bordées de

haies de citronniers, d'orangers, d'acacias, de bois de campêche, s'enfonçaient jusque dans la montagne; des plantations de cafiers entremêlées de vergers couvraient le flanc des collines; d'immenses champs de cannes ondulaient à perte de vue dans la plaine. Pour apprécier le mouvement commercial de Saint-Domingue, il était inutile d'en visiter tous les ports secondaires : le fort Louis, le port de Paix, le môle Saint-Nicolas, les Gonaïves, Saint-Marc, Léogane, le grand et le petit Goave, Jérémie, les Cayes et Jacmel. Il suffisait de se transporter sur les quais du Cap et sur ceux de Port-au-Prince, car les trois quarts au moins des exportations avaient lieu par ces deux ports. Il était rare qu'il y eût moins de cent soixante-dix navires à la fois sur la rade du Cap, moins de cent vingt sur celle de Port-au-Prince. La position centrale de cette dernière ville lui avait valu l'honneur de devenir en 1751 la capitale de la colonie; mais en temps de guerre le siége du gouvernement se fixait de nouveau dans la ville du Cap, parce que c'était sur la côte septentrionale que venaient atterrir tous les bâtimens arrivant de France, et parce que le Cap était alors le seul point où l'autorité coloniale pût se concerter avec les commandans de nos escadres pour défendre nos possessions ou pour menacer celles de l'Angleterre. Saint-Domingue n'est qu'à trente-six lieues de la Jamaïque. Le voisinage de la seule rivale que la reine des Antilles eût alors au monde, — Cuba et Porto-Rico ne cultivaient pas encore la canne à sucre, — devenait pour notre colonie, aussitôt que les hostilités étaient déclarées, un danger incessant ou un sujet perpétuel de projets offensifs. Deux ou trois mille hommes de troupes régulières et cent cinquante-six compagnies de milice pourvoyaient en temps ordinaire à la garde de l'île; pendant la guerre maritime qui remplit les dernières années du siècle, au mois d'avril 1782, après la défaite de M. de Grasse dans le canal de la Dominique, on avait vu plus de cinq cents bâtimens rassemblés sur la rade du Cap et vingt mille hommes de troupes françaises ou espagnoles distribués dans la ville et dans les environs.

Deux ou trois ans à peine après mon départ de Saint-Domingue, tout vestige de cette opulence que j'avais tant admirée avait disparu. Nos malheureux compatriotes, réfugiés pour la plupart aux États-Unis, avaient échangé une fortune évaluée à plus d'un milliard et demi pour le pain de l'exil et de l'aumône. Leur imprudence seule, aidée comme elle le fut par les décrets versatiles de la métropole, n'aurait point suffi pour consommer si rapidement un pareil désastre : il fallut que la guerre éclatât, que l'hostilité des Espagnols et des Anglais vînt en aide à la révolte des noirs; mais, une fois que cette population d'esclaves avait goûté à l'indépendance, comment la ramener sous le joug, que ce joug s'appelât le travail ou l'esclavage? Et

sans le travail des nègres que sont les colonies? Aussitôt que la paix maritime eut rouvert à nos bâtimens l'accès des Antilles, un grand effort fut tenté pour rendre Saint-Domingue à la France. On sait l'issue de cette entreprise. Saint-Domingue devint, suivant l'expression de l'amiral La Touche-Tréville, qui, lorsqu'il écrivait cette lettre, se déclarait prêt à mourir sur la brèche, un *filtre d'hommes et d'argent*. Je n'ignore pas qu'on a cherché à atténuer le chiffre de nos pertes, que sous la restauration même, alors qu'on voulait pousser le gouvernement à reprendre la conquête d'Haïti, on ne les évaluait qu'à douze mille hommes. J'ai été chargé de dire au premier consul, vers la fin de l'année 1803, que, depuis le commencement de l'expédition, nous avions perdu soixante-six mille soldats ou marins. Les Africains, comme les Asiatiques, sont faciles à vaincre; mais ils ont un climat qui les venge.

Les premiers momens perdus pour la répression, le sacrifice était consommé. Saint-Domingue avait cessé pour jamais d'appartenir à la France. D'ailleurs, je le répète, qu'était Saint-Domingue sans les noirs? La propriété foncière des colons n'était estimée que 342 millions; c'étaient les nègres, c'était la population esclave qui valait 1,137 millions, et qui donnait à la propriété foncière sa valeur. Il est des malheurs qu'il faut savoir accepter quand on n'a pas su les prévenir, car ils sont de leur nature même irréparables. La révolution nous a fait payer bien cher les services incontestables qu'elle nous a rendus. De tous les désastres dont elle a été l'origine ou la cause, je n'en connais aucun de plus digne de pitié que celui de la colonie de Saint-Domingue. Les colons haïtiens n'avaient pas créé l'esclavage, ils l'avaient accepté comme une institution du temps où ils vivaient, et, quoi qu'on ait pu dire, ils n'en avaient pas abusé. Au prix de longs efforts et de mille dangers, ils s'étaient moins enrichis qu'ils n'avaient enrichi la France. Immolés aux principes qui devaient triompher pour l'honneur de la civilisation, ce sont peut-être les seules victimes de la révolution qu'une équité tardive n'ait point dédommagées. L'obole même promise à leur détresse n'a fait qu'ajouter à toutes les épreuves qu'ils avaient subies l'amertume d'une déception nouvelle. C'est ainsi que l'humanité marche où Dieu la dirige, insouciante des ruines qu'elle laisse sur son passage. Qui se souvient aujourd'hui des colons de Saint-Domingue? Qui voudrait accorder encore quelque intérêt à leur sort?

Cette admirable colonie, que l'Angleterre nous enviait, et qui faisait notre orgueil, n'a compté en réalité qu'un siècle d'existence, de 1690 à 1791 : elle a eu le développement hâtif et la fin prématurée de tout ce qui grandit sous les tropiques. Fondée par une troupe d'aventuriers, elle est sortie d'un misérable germe pour périr, sans avoir eu de déclin, au premier souffle de l'orage. En tombant, elle

sembla entraîner dans sa chute l'avenir colonial et la puissance maritime de la France. A partir de cette époque, nous dûmes chercher ailleurs que dans les possessions lointaines nos conditions de grandeur. Peut-être aujourd'hui ne faut-il pas trop nous en plaindre. Les questions redoutables qui pèsent sur les États-Unis, sur l'Espagne, sur la Hollande, sur l'Angleterre elle-même, se sont trouvées de bonne heure résolues pour nous. Notre position, à tout prendre, est encore la meilleure de toutes.

Les bâtimens négriers, surtout ceux qui avaient sujet de se féliciter de leur voyage, ne partaient pas pour la France sans faire, avant de lever l'ancre pour la dernière fois, quelques frais de toilette. L'extérieur du navire recevait à cette occasion une nouvelle couche de peinture. Ce travail était ordinairement confié aux jeunes gens de l'état-major, qui l'exécutaient sous la surveillance du second. Pendant que je m'acquittais consciencieusement de ma tâche, un de mes camarades, plus âgé et bien plus robuste que moi, trouva plaisant de se servir de son pinceau pour m'en barbouiller la figure. Je fis tous mes efforts pour lui rendre la pareille; outré de n'y pouvoir réussir, je me vengeai de mon impuissance par des injures, et je finis par une provocation formelle. Mes menaces ne me valurent que de nouvelles railleries. J'avais oublié cette querelle, lorsqu'au bout de huit jours l'adversaire que j'avais imprudemment appelé sur le terrain vint me rafraîchir la mémoire. Il me proposa de descendre à terre avec lui et d'y acheter des fleurets dont nous ferions sauter les boutons. Il ne lui manquait que de l'argent pour faire cette acquisition : j'en avais, et je pris volontiers la dépense à ma charge, car tous mes ressentimens s'étaient à l'instant ranimés. Nous sortîmes de la ville tous les deux, et là, sans témoins, nous nous mîmes bravement à ferrailler. Mon adversaire avait tout l'avantage sur moi; il était beaucoup plus grand, et avait dans le poignet une force double au moins de la mienne. Heureusement les fleurets dont nous avions cassé les boutons à la hâte n'étaient pas assez aigus pour pénétrer bien avant dans les chairs. Je recevais des coups sur le ventre ou dans la poitrine qui ne laissaient d'autres traces que de larges égratignures. J'étais furieux de mon infériorité, et je voulais à toute force voir à mon tour sur le corps de mon antagoniste les preuves de mon adresse. Je me précipitai sur lui avec tant de rage que je parvins à l'effrayer, même avant d'avoir pu lui porter une seule botte. Il fut le premier à me proposer de cesser le combat. Je dictai les conditions de la capitulation, et j'exigeai de lui l'engagement de ne jamais parler de cette affaire. Le traître le promit, mais il ne me tint pas longtemps parole. Un jour que nous faisions assaut de rimes et qu'il avait épuisé tout son vocabulaire, il ne craignit pas d'abuser de mon nom pour faire une sanglante allusion à

notre duel et se vanta effrontément de *m'avoir crevé la bedaine.* Nous étions alors en route pour la France. Lorsque nous y arrivâmes, le temps, mieux encore que ses justifications, avait dissipé ma colère. Ce brave garçon a été plus tard embarqué sous mes ordres en qualité d'enseigne de vaisseau, et je lui ai prouvé que je ne lui gardais rancune ni de son indiscrétion ni de sa leçon d'escrime.

Quand *le Bon-Père* eut bien séché sa peinture et envergué ses voiles les plus neuves, nous partîmes de la rade de Port-au-Prince, et nous débouquâmes par le canal des Cayes avec des vents favorables. Notre traversée n'en fut pas cependant plus courte, conséquence naturelle de la mauvaise marche de notre bâtiment. Notre navigation ne fut d'ailleurs signalée par aucun incident, si ce n'est toutefois au moment de notre atterrage sur la côte de France. Nous avions pris connaissance de l'île d'Yeu, et nous faisions route pour donner dans le pertuis breton. Le vent s'était élevé, la mer était devenue grosse. Nous passâmes probablement trop près de l'extrémité du banc qui s'étend au large de la pointe de la Baleine, car nous reçûmes tout à coup plusieurs lames qui causèrent à bord une grande épouvante. Nous étions sous l'influence de la sinistre réputation que tant de naufrages ont value à ces dangereux écueils, et nous crûmes un instant que nous n'avions échappé à tous les périls de notre campagne que pour venir périr à l'entrée du port. Nous en fûmes heureusement quittes pour la peur; le soir même, nous laissions tomber l'ancre sur la rade des Basques. Deux jours après, nous étions dans le port de La Rochelle, où se termina ce pénible voyage, qui n'avait pas duré moins de dix-sept mois.

Aussitôt que je fus débarqué du *Bon-Père,* je m'empressai de me rendre à Rochefort. J'y trouvai toute ma famille réunie et en parfaite santé. Il y a dans les premières impressions du retour un bonheur que les marins peuvent seuls connaître. Mon instruction se ressentait de mes longues absences de la maison paternelle. Je me mis courageusement à l'étude. Un professeur de navigation qui avait la réputation de faire en peu de temps de bons élèves me donna des leçons de mathématiques. Mes progrès furent rapides. Dans l'espace de trois mois, j'étais en état d'être le répétiteur de mes nombreux camarades d'école. J'avais sur eux l'avantage d'avoir déjà fait plusieurs campagnes; les notions que j'avais acquises à la mer me donnaient une grande facilité pour comprendre et démontrer les problèmes qu'il faut résoudre par le calcul. Comme témoignage irrécusable de ma science, j'emportai le 23 avril 1791 l'attestation de M. Fradin, sous-lieutenant de vaisseau, professeur de l'école publique d'hydrographie à Rochefort, qui certifiait que « M. P. J..... avait suivi ses leçons avec une attention et une application peu communes, qu'il était très en état de résoudre toutes questions rela-

tives au point du vaisseau à la mer, tant sur le quartier de réduction que sur les cartes, les questions et calculs astronomiques, les différens cas de variation, les calculs de latitude, la petite navigation par le calcul ordinaire et celui des tables, l'échelle des cordes, les différens problèmes de navigation, questions astronomiques et autres y relatives par les logarithmes. Il joint *à tout ceci*, — ajoutait mon digne maître, — une parfaite connaissance des calculs de la longitude des vaisseaux à la mer par la distance de la lune au soleil ou à une étoile. » C'est avec ce mince bagage scientifique que je suis arrivé au grade d'officier-général, que j'ai commandé des vaisseaux et des escadres. Je ne sais trop ce que j'aurais gagné à pousser plus loin mes études. Si l'on en croyait certaines gens, la marine deviendrait une succursale de l'Académie des Sciences : j'aime mieux qu'elle demeure ce qu'elle était avant la révolution, — le premier de nos corps militaires. L'*honnête* Iago, après tout, a raison : ce n'est point un arithméticien que le More devait choisir pour son lieutenant dans le commandement de la flotte vénitienne.

Le bonheur dont je jouissais ne me faisait pas oublier cependant le désir de poursuivre ma carrière. On parlait beaucoup depuis quelque temps d'un projet de voyage autour du monde. Une pareille campagne était trop dans mes goûts pour que je ne sollicitasse pas la faveur d'être embarqué sur un des deux bâtimens qui venaient d'être désignés, et que l'on armait à Brest pour remplir cette mission. Grâce à la recommandation d'un de mes parens, le chef de l'expédition voulut bien accéder à ma prière. Je sortais à peine de l'enfance; mais la rude école de l'adversité avait fait de moi un homme : je m'en sentais le courage, et j'acceptais avec joie la perspective des dangers que nous allions courir, car j'espérais y trouver l'occasion de me distinguer. Je fis donc immédiatement mes préparatifs de départ. La stricte économie que me commandait impérieusement notre position de fortune me détermina à éviter les frais qu'eût entraînés un voyage par terre. Le transport *le Singe* allait appareiller pour se rendre à Brest : j'obtins passage sur ce bâtiment, et quelques jours après, le 2 août 1791, je me présentais au commandant de *la Durance*, qui me remettait, avec mon ordre d'embarquement sur cette corvette, le brevet de volontaire de première classe.

La campagne que j'allais entreprendre n'a pas employé moins de cinq années de mon existence : elle m'a initié à tous les secrets du métier et à toutes les épreuves de la vie. Ce fut pour moi la campagne décisive.

E. Jurien de La Gravière.

DU

GÉNIE ANGLAIS

DANS L'INDE

SIR WILLIAM JONES, GRAND-JUGE DANS L'INDE. — LE TRÈS RÉVÉREND RÉGINALD HEBER, LORD ÉVÊQUE DE CALCUTTA.

Depuis six mois, l'attention de l'Europe ne s'est reportée sur l'Inde que pour y démêler confusément un amas de rébellions militaires, de trahisons calculées avec la patience de l'Orient, de soulèvemens partiels étouffés dans le sang, de cruautés barbares, de résistances héroïques, devenues par momens d'étonnantes victoires. Aujourd'hui cette épaisse et sinistre nuit semble en partie se dissiper. On entrevoit dans l'avenir la durée subsistante de la domination des Anglais sur l'Inde : cela résulte de la gravité même du péril qu'elle vient de courir. Puisque, malgré l'insidieuse fureur de l'attaque, malgré ces surprises faites sur tant de points, la supériorité de race s'est maintenue, à nombre si prodigieusement inégal, que sera-ce quand les forces nouvelles dont dispose la métropole seront présentes et distribuées sur le terrain de la conquête !

Quelques milliers d'Anglais et d'Écossais, séparés d'abord, coupés dans leurs positions, enfermés dans des villes mal fortifiées, non-seulement n'ont pas succombé sous l'insurrection des troupes indigènes, mais l'ont en partie réprimée ou prévenue, et tiennent encore sous un joug qui n'a pas vacillé la population laborieuse et timide du pays. Quel raffermissement de puissance peut donc se

présumer, lorsque, ce péril franchi, l'Angleterre règlera de nouveau sa possession de l'Inde, et que, renonçant à une épreuve sans autre exemple dans l'histoire du monde, elle ne prétendra pas armer à plaisir ses vaincus pour assurer leur obéissance, et maîtriser ce monde lointain de tributaires et de sujets avec une garde prise parmi les opprimés eux-mêmes!

Selon la vraisemblance historique et l'induction à tirer des faits même les plus récens, ce n'est pas la conservation ou la perte de l'Inde qui est en question pour l'avenir, mais la mesure des sacrifices, la surcharge de soins, l'emploi de forces exclusivement anglaises, ou du moins européennes, que coûtera cette conservation, complète ou restreinte.

Quoi qu'il en soit à cet égard, les belles et vastes contrées tant de fois ravagées depuis leur déchéance d'une antique civilisation ne semblent point destinées à briser encore de longtemps le joug que le génie du septentrion a mis sur elles. Ces races mêlées et presque toutes énervées qui couvrent la grande presqu'île du Gange, ces cultes hindous et mahométans, ces débris de principautés indigènes, ces castes oppressives ne reprendront pas l'empire de ce vaste pays. Elles ne s'arracheront pas aux mains habiles et tenaces de vainqueurs peu nombreux, mais si supérieurs à ceux qu'ils assujettissent, armés d'une tactique si puissante, et avertis de leurs périls par une si terrible leçon.

Reste donc, ce semble, à se demander, non pas ce que va devenir l'Inde émancipée par une sanglante révolte, qui sans doute l'aurait laissée barbare sous une caste nouvelle, son armée indigène. Cette chance est déjà détournée. Mais que doit attendre l'Inde du complet rétablissement de ses maîtres inexpugnables? Qu'aura-t-elle à souffrir de plus, ou que pourra-t-elle gagner, pour elle-même et pour l'humanité, à la situation nouvelle de ses dominateurs et au problème, chaque jour plus avancé, de l'ascendant européen sur le monde asiatique? Voilà ce que l'avenir verra se développer avec plus ou moins de sacrifices et d'obstacles, et ce qui de longtemps ne laissera pas à l'Angleterre toute sa force disponible en Europe.

La série de ces questions n'est pas nouvelle du reste; elle ramène d'abord la pensée sur ce qui s'était fait dans l'Inde pour mêler à la conquête, tout oppressive qu'on la vît souvent, quelque chose des institutions et des garanties sociales dont l'Angleterre ne peut jamais se départir tout à fait. Depuis un siècle en effet, parmi ces détrônemens, ces confiscations, ces violences qui ont étendu le joug anglais dans l'Inde, l'ont débarrassé d'abord de la concurrence française, puis rendu si puissant, de singuliers progrès de l'esprit moderne avaient été apportés par les maîtres au milieu de ces masses

de nations asservies. Ce n'était pas seulement cette *tolérance* religieuse tant vantée en Europe et poussée dans l'Inde jusqu'à la tolérance inhumaine des plus sanguinaires superstitions : c'était aussi l'introduction des pratiques de liberté civile les plus chères aux Anglais, puis un soin scrupuleux de mêler à ces bienfaits étrangers le respect des lois locales, et de paraître ainsi gouverner les Hindous par leurs propres coutumes et par eux-mêmes.

Un illustre Anglais, William Jones, un de ces prodiges d'érudition moderne, joignant à la science polyglotte du XVIe siècle l'élévation libérale de l'esprit et des vues, avait été le principal instrument de cette entreprise. Nommé juge à la cour suprême du Bengale et embrassant aussitôt de son infatigable étude la langue et les monumens des principales races soumises à cet empire nouveau, il réunit, traduisit, commenta les anciennes lois des *brahmes* et, pour une autre partie du peuple, l'ancienne législation des vainqueurs mahométans; il fit appliquer le droit des indigènes et celui des conquérans intermédiaires par leurs descendans dégénérés, paraissant leur rendre à tous la patrie, ou l'indépendance qu'ils avaient perdue.

Nous ne prétendons pas dissimuler ici tout ce que cette influence d'un esprit généreux, ce système équitable de William Jones devait rencontrer d'exceptions et de démentis dans les procédés inévitables de la conquête, dans l'avare cupidité de quelques chefs, dans les rigueurs obligées de quelques percepteurs aux ordres d'une compagnie de marchands, dans les reprises perpétuelles de guerre enfin, et dans les traditions de tyrannie tour à tour punies et permises de nouveau par les Anglais chez les petits souverains qui servaient leur puissance. Cette contradiction fut grande sans doute, et l'équité, l'humanité de William Jones eurent souvent à gémir, quoique, durant la plus grande partie de sa difficile mission, le ciel lui eût donné dans le gouverneur de l'Inde, lord Teingmouth, l'associé le plus noble et l'appui le plus éclairé.

Que dans cette ville de Calcutta, dans cette Alexandrie de l'Inde qui s'étendait si vite autour de l'ancien fort *William*, dans cette capitale déjà remplie de palais, entre le luxe du commerce conquérant et la richesse craintive et cachée de quelques héritiers des anciennes tribus souveraines, la pensée se figure deux sages, deux enthousiastes de la science et de la liberté, — le gouverneur et le grand-juge, — veillant sur ce peuple immense qui leur est soumis, rêvant pour lui la paix et le bien-être, et y travaillant par mille efforts trop tôt perdus dans cet océan de vices et de misères!

Arrivé au Bengale en 1783 et promptement familier par l'usage avec des idiomes que lui ouvrait déjà son immense érudition, la première idée de William Jones fut donc d'assurer dans l'empire bri-

tannique de l'Inde ce qui manque si souvent dans l'Orient et rend l'existence des hommes précaire et servile. « Nous avons, écrivait-il en 1790 (1), vingt millions de sujets indiens, dont je suis maintenant occupé à recueillir et à coordonner les lois dans l'espoir de leur garantir leurs propriétés à eux et à leurs héritiers: ils sont charmés de ce travail. » Et peu de temps après il écrivait encore, en se félicitant du succès de son œuvre : « C'est maintenant une chose établie ici que les natifs sont propriétaires de leur sol, et que la possession doit en être transmise d'après leurs propres lois. »

Ce nombre de vingt millions de sujets, indiqué sur documens exacts, fait observer William Jones, est aujourd'hui presque décuplé; mais les lieux que ce peuple occupait alors, les grands établissemens, les foyers de commerce ou de défense désignés par le magistrat de 1790, sont les mêmes qui figurent aujourd'hui dans les récits des troubles actuels, de Calcutta à Delhi, de Bombay à Lucknow, sur tous ces points qu'a parcourus la rébellion sanglante des cipayes.

C'était surtout pour les présidences de Calcutta et de Bombay, pour ce premier fond de l'empire anglais dans l'Inde, que William Jones avait la généreuse et politique pensée de replacer sous la protection des anciennes lois du pays tout ce qui se rapporte aux successions et aux contrats civils, tout le régime de la propriété patrimoniale et des échanges volontaires. Achevé en trois ans par un prodigieux effort, ce travail de William Jones, ce nouveau *digeste,* comme il l'appelle, fut en quelque sorte l'émancipation civile de l'Inde britannique, et fonda sur le respect de la justice, quant aux droits privés du moins, cette puissance qui allait si rapidement s'accroître de tant d'usurpations et de conquêtes.

Faut-il ajouter qu'à la même époque, dans les courtes distractions de cette immense tâche, l'interprète des vieilles lois hindoues, du code antique de Manou, dévoilait aussi quelques-unes des beautés de la poésie sanscrite. William Jones traduisait du poète Kalidasa, qu'il appelle le Shakspeare de l'Inde, le drame de *Sacountala, le fatal anneau,* antérieur à peine d'un siècle à notre ère, et où respire encore un souffle si pur de cette civilisation antique et meilleure qu'allaient détruire, quelques siècles après, les invasions du nord asiatique.

Ce goût si vif de la poésie dans un esprit si savant et si grave est le dernier trait de William Jones, et complète pour nous sa grandeur originale. Enthousiaste de la liberté comme du savoir sous toutes les formes, il était parti d'Europe avec le projet d'un poème

(1) *The Works of sir William Jones,* vol. 1.

épique de *Brut* embrassant, sous un cadre allégorique, dans le lointain des âges, la découverte de l'île d'Albion et l'apothéose de la liberté, dont elle se couronnerait un jour. L'Océan traversé, l'aspect d'une nature nouvelle, les immenses travaux du magistrat anglais sur son tribunal et dans ses veilles (1), ses yeux affaiblis par tant d'études et par l'éclat éblouissant du ciel de l'Inde, rien ne lui fit oublier cette première ambition épique; il songeait seulement à enrichir la fable de son premier récit par l'intervention de ces dieux de l'Inde dont il semblait, à force de science, avoir abordé les antiques mystères.

L'épuisement fébrile de cet homme infatigable et sa mort bientôt prochaine ne devaient point lui laisser le temps d'achever cette partie de son œuvre, où probablement une érudition même si hardie et si neuve n'aurait pu atteindre ni suppléer le génie; mais la préoccupation du ciel et de la poésie de l'Inde était si forte en lui, que, nourri, pénétré des anciens hymnes où s'était exhalé le pieux enthousiasme de quelques solitaires pour le Dieu créateur et les symboles personnifiés de sa puissance, il imita lui-même ces accens idolâtres dans des hymnes en vers anglais adressés à ces fantômes d'un autre siècle et d'un autre monde.

Tel fut cet Européen, transplanté sur les bords du Gange pour y consumer douze ans dans de prodigieuses études et la plus active administration de la justice. Il y mourut jeune encore, emportant les regrets des peuples, auxquels il semblait un génie protecteur, une incarnation céleste, qui leur rendait leurs vieilles lois. Nul doute que le savant et généreux Anglais qui, dans son propre pays et sous les souffles avant-coureurs de 1789, avait porté à l'excès la passion de la liberté, ne se soit élevé sur cette terre antique de l'Inde, et dans sa mission de juge suprême, à des pensées plus grandes et plus calmes. En Europe, il semble que l'imagination de William Jones avait plié comme encombrée sous le poids des souvenirs érudits. Jurisconsulte, antiquaire, helléniste, orientaliste, poète dans plusieurs langues, il n'était naturel dans aucune, et n'avait offert qu'un merveilleux phénomène de mémoire et d'artifice de langage.

Cette impression frappe le lecteur dans les *Commentarii poeseos asiaticæ,* où de curieux fragmens de poésies arabes et persanes sont traduits par la même main en vers grecs, latins, italiens, français même. L'originalité primitive disparaît, on peut le croire, dans cette œuvre trop académique; mais, devant la grandeur de l'Inde, la pensée de William Jones se dégagea de ce luxe facile, ou plutôt elle

(1) *The Works of William Jones,* vol. I, p. 125.

s'absorba dans la contemplation de cette seule antiquité et de cette grande nature qui lui est contemporaine et semblable. Puis, cette fois à l'ardente curiosité de l'étude se joignaient dans le docte étranger la religion du devoir, le sentiment profond de l'humanité, la passion du soulagement de ces peuples, auxquels il s'identifiait par la science. De là, sur une partie de ses écrits se répand la douce sérénité d'une âme vertueuse et satisfaite.

Ainsi même cette singulière illusion de continuer les hymnes des *Védas* n'est pas sans vérité et sans charme, alors que, sur ces beaux rivages souvent si malheureux, sur cette terre ravagée par tant de violences, où jadis, chez des hommes paisibles, étaient montés vers Dieu quelques accens si purs, un homme de la race des nouveaux dominateurs du pays, un Anglais dans le faste du pouvoir, emploie sa veille laborieuse à murmurer des vers pleins des traditions et des images qui l'entourent. Lui-même, dans un de ses hymnes, fait à cet égard une allusion qui, tout étrange qu'elle peut paraître, a sa grâce poétique. S'adressant au dieu Soleil (*Surya*) (1), « si les hommes, dit-il, demandent quel mortel élève ainsi la voix, dis, ô dieu (car tes regards embrassent le ciel, la terre et l'océan), dis que du sein de l'île d'argent, là-bas, au loin, de cette terre où les astres sourient d'un éclat plus doux, un homme est venu, et, bégayant notre langue divine, bien qu'il ne soit pas issu de Brahma, a tiré de sa source la plus pure la science orientale à travers des souterrains longtemps fermés et des sentiers longtemps obscurs. »

William Jones, consumé des feux de l'Inde et de la dévorante activité de son esprit, triste de sa solitude, après le départ d'une épouse aimée que la maladie forçait de retourner sous un autre climat, était mort à quarante-sept ans, en 1794. C'était le temps où l'Europe, effrayée de si menaçans spectacles et agitée de convulsions si violentes, ne songeait guère à l'Inde, que la France avait perdue déjà depuis près d'un demi-siècle. L'Angleterre cependant accroissait son empire oriental par une habileté profonde, sans éclat de génie. Les idées généreuses de William Jones continuaient de s'appliquer dans le gouvernement civil, sauf les terribles exceptions qu'y faisaient parfois les nécessités de la conquête et certaines spéculations impitoyables de l'esprit mercantile. A côté de cette équitable inten-

(1) And, if they ask what mortal pours the strain?
Say (for thou seest earth, air, and main),
Say, from the bosom of yon-silver isle,
Where skies more softly smile,
He came; and lisping our celestial tongue,
Though not from Brahma sprung,
Draws Orient knowledge, from its fountains pure,
Through caves obstructed long, and paths too long obscure.

tion de laisser aux indigènes leurs lois dans tout ce qu'elles avaient de tutélaire pour la transmission des biens et la durée des familles, à côté du jugement par jury graduellement introduit, et de la liberté de la presse exercée sans obstacle dans les principales langues du pays, se fortifiait et s'étendait l'emploi de troupes indigènes rangées sous des officiers anglais.

De grandes épreuves imposées ailleurs à l'Angleterre lui avaient rendu cette méthode précieuse. Ses combats en Égypte contre le général Bonaparte l'avaient plus d'une fois contrainte d'affaiblir les garnisons mêmes du Bengale, pour donner des auxiliaires aux armées turques sur les bords du Nil, et parfois elle s'était inquiétée des projets qu'un adversaire si hardi, déchaîné dans l'Orient, pouvait tenter pour atteindre un jour l'empire britannique jusqu'aux rives du Gange. Cette pensée, que Napoléon avait eue de bonne heure, et qui sans doute l'avait quitté de 1800 à 1810 pendant les grandes guerres du continent, le reprit, on ne l'ignore pas, en 1812, et lui apparaissait au passage du Niémen et à la lueur des flammes de Smolensk; mais alors elle alarmait peu les Anglais, si rassurés du côté de la Russie par une intime alliance de périls et de haine.

A cette époque même et dans les années calamiteuses qui suivirent, l'Angleterre, en prenant une part si active aux luttes du continent européen, poursuivait avec une tranquille inflexibilité l'agrandissement de son empire dans l'Inde, transformant les alliés en tributaires, les tributaires en sujets directs, pensionnant les princes détrônés, ajoutant province à province, soumettant le pays par les bras mêmes des indigènes, et avec chaque peuplade nouvellement vaincue en asservissant une autre, souvent la plus civilisée par la plus barbare.

Alors même se formait dans l'Inde l'habile et puissant général, l'homme d'état militaire, qui, des champs de bataille orientaux du grand Albuquerque, devait revenir en Europe animer la résistance de la nation portugaise, humilier la fortune des lieutenans de Napoléon au pied des hauteurs fortifiées de Cintra, la poursuivre et la blesser en Espagne, lutter contre elle encore dans la France envahie, et s'élever, pour dernier terme, à l'attaque et à la défaite de Napoléon lui-même. Ainsi l'Inde préparait des guerriers pour l'Europe. Wellesley ne fut pas remplacé dans l'Inde; mais il n'en était pas besoin, et après comme durant la chute de l'empire en Europe, la grandeur britannique sur le Gange allait s'accroissant d'elle-même par une impulsion que hâtaient les obstacles.

C'est à ce moment même d'une domination incontestée, sans gloire éclatante, qu'on aime à considérer, dans cette histoire de tant de peuples si facilement soumis, le spectacle des vertus d'un homme,

la pure élévation d'une âme bienfaisante et le charme poétique dont elle fut inspirée. Il y a là des choses dignes des premiers siècles de l'église, un enthousiasme d'imagination comme de foi qui rappelle les chants lyriques de Grégoire de Nazianze, et il s'agit d'un temps auquel nous touchons encore.

C'est en 1823 qu'un jeune ministre anglican, brillant élève de Cambridge et déjà célèbre par quelques poésies grecques, latines, anglaises, était envoyé à Calcutta pour diriger, à titre d'évêque, les établissemens religieux du Bengale. C'était un ministre protestant qui avait l'âme de Fénelon et ce même goût d'antiquité, ce même attrait de culture élégante et d'imagination émue. Sa jeune femme, le petit enfant qu'elle amenait d'Europe, le luxe officiel dont sa charité même ne pouvait le délivrer, tout cela ne choque pas plus dans les mémoires de sa vie que ne nous blessent dans l'histoire ecclésiastique les équipages de chasse et les études mondaines de l'évêque de Ptolémaïs, le platonicien Synésius.

Réginald Heber n'a pas moins d'élévation philosophique et de douceur chrétienne. Il n'est pas époux moins tendre, poète moins gracieux, et ce qu'il y a d'immense dans cette puissance anglaise dont il est un des modérateurs, cet empire absolu sur tant de millions d'hommes aussi opiniâtres dans leurs cultes indigènes que résignés dans leur obéissance, cette visite pastorale de Calcutta jusqu'à Bombay à travers les souverainetés détruites, les idoles tolérées dans les temples et les anciens sultans reclus dans leurs palais, tout ce spectacle sans exemple dans le monde donne au pieux et charitable évêque une grandeur singulière. Européens, mahométans, Hindous de castes diverses, il est pour tous un être supérieur en sagesse et en bonté.

Au loin et pour le lecteur, il intéresse surtout comme témoin historique et comme pur et noble génie, ayant trouvé dans le ciel de l'Inde, dans sa vie d'apôtre, dans sa foi, dans son ambition évangélique, une grandeur et une nouveauté de poésie désormais bien rares. A part cette inspiration, le récit de son voyage, ses lettres durant son séjour abondent en précieux détails, dont quelques-uns jettent beaucoup de lumière sur des événemens mêmes qui semblaient imprévus. « L'Inde britannique, écrit Réginald Heber dans une lettre de janvier 1824, comprenant aujourd'hui directement ou indirectement les trois quarts de la grande péninsule, paraissait jusqu'à cette heure en complète sécurité. Les Mahrattes sont totalement vaincus et découragés : les rois d'Oude et de Hyderabad tiennent leurs trônes sous notre agrément et bon plaisir, et leurs sujets ne désirent rien tant que de nous voir prendre dans nos mains le gouvernement de ces deux pays. La Russie, d'autre part, est considérée comme

un danger si éloigné, que pendant les dernières années de l'administration de lord Hastings, et jusqu'au moment actuel, l'armée de l'Inde a été laissée dans une décroissance continue, et qu'elle est maintenant, on me l'assure, le moins nombreux établissement militaire que, par comparaison à la population, à l'étendue et aux revenus des contrées qui la recrutent ou l'entretiennent, aucun empire civilisé puisse offrir dans le monde. »

« Il semble cependant, ajoutait Réginald Heber, qu'une guerre avec un nouvel ennemi nullement à mépriser est maintenant inévitable. Le roi d'Ava, dont vous verrez les territoires, sous le nom d'empire *birman*, indiqués dans toutes les cartes récentes, a longtemps joué dans ce qui est appelé l'Inde au-delà du Gange, bien que reculé à plusieurs centaines de milles de ce fleuve, le même jeu napoléonien que nous avons joué dans l'Hindoustan. Ses domaines avaient été jusqu'à présent séparés des nôtres par une ligne de montagnes et de forêts qui prévenait presque toute communication pacifique ou hostile; mais, par la récente conquête du pays d'*Assam* et de quelques autres *rajahs* de la montagne, il s'est avancé dans le voisinage du Bengale, et il a commencé à tenir, touchant les frontières, les terrains neutres et les anciens droits de l'*empire doré*, un langage que les Anglais dans l'Inde ne sont nullement accoutumés à entendre, et qu'il serait inconvenant de supporter une seule minute. »

Le roi d'Ava, voilà un Napoléon oriental dont la gloire était fort peu connue en Europe; mais l'évêque de Calcutta pressent ici le côté faible qui vient de se révéler dans la puissance actuelle de l'Inde britannique. Seulement de bien autres pensées l'occupaient, lorsqu'il allait à Delhi visiter l'ancien souverain en retraite, quelque bisaïeul des princes qu'on fusille aujourd'hui, et qu'il en recevait une humble offrande de *shawls*, débris d'une antique opulence. Le vertueux évêque souffrait surtout de sa douloureuse indignation à la vue des crimes religieux qu'il ne pouvait prévenir. Il était obligé d'entendre les raisonnemens de légistes et même de missionnaires anglais qui croyaient nécessaire de permettre encore les immolations volontaires des veuves, pour ne pas rendre plus fréquens ces affreux sacrifices. Chrétien fervent et convaincu, il invoque parfois le simple déisme comme un port plus facile contre tant de vices, dont il voudrait à tout prix retirer les âmes. Sectaire tolérant, il embrasse dans sa pieuse fraternité toutes les formes de christianisme, tous les genres d'apostolat.

Ce beau caractère de prosélytisme, allié dans Réginald Heber à toute l'étendue du savoir, à toute la délicatesse du goût le plus exquis, ne pouvait que l'inspirer heureusement pour la poésie comme

pour l'éloquence. Cette poésie eut deux formes, tantôt l'hymne religieux, tantôt l'ode descriptive et passionnée. L'hymne religieux peut naître dans tous les pays, et à ce titre la plupart des chants chrétiens d'Heber, inspirés par ses études, sa vocation simple, ses contemplations de la foi, avaient précédé son séjour dans l'Inde. Il y continua les mêmes accens sous un ciel plus favorable et dans l'ardeur d'un apostolat plus impérieux; mais en même temps il y fut poète de la nature et de la vie privée : il y fut poète inspiré par les lieux comme par les souvenirs, mêlant ses joies de famille à ses épreuves de missionnaire, son amour humain à ses espérances célestes. Tel est le charme de ces stances à la femme qui portait son nom, et qui d'Europe le suivit en Orient, où elle resta seulement séparée de lui durant quelques missions plus périlleuses (1) :

« Si tu étais à mon côté, ô mon amour! combien, sous le bosquet de palmiers du Bengale, la soirée passerait vite à écouter le rossignol!

« Si toi, ô mon amour! tu étais à mon côté, mes petits enfans sur mes genoux, combien notre barque glisserait joyeuse sur cette mer du Gange!

« Je te cherche à l'aube naissante, lorsque, penché sur le tillac, j'étends mon corps dans un oublieux repos et que j'aspire à la fraîcheur de la brise.

« Je te cherche lorsque sur le vaste sein du fleuve je dirige ma course dans le crépuscule; mais plus encore sous le pâle rayon de la lune je m'aperçois que tu manques à mon côté.

« Je dispose mes livres, j'essaie mon pinceau, pour charmer les heures languissantes du midi; mais il me manque ton œil doucement approbateur, ton oreille attentive avec indulgence.

« Seulement lorsque l'étoile du matin et celle du soir me voient m'agenouiller, je sens que, malgré la grande distance qui nous sépare, tes prières, à la même heure, montent aux cieux pour moi.

« En avant donc, en avant! Où le devoir m'appelle, que là se précipitent mes pas, sur les brûlantes prairies de l'Hindoustan, sur les froides hauteurs d'Armora!

« Que ni les portes royales de Delhi, ni la terre sauvage des Malais ne me retiennent, car le suprême bonheur nous attend tous deux, là-bas près de l'Océan occidental!

« Tes tours, ô Bombay, s'élèvent resplendissantes au-dessus de la bleuâtre obscurité de la mer; mais il n'exista jamais cœurs si contens et si heureux qu'il s'en rencontrera bientôt dans tes murs. »

(1)

If thou wert by my side, my love
How fast would evening fail
In green Bengal's palmy grove,
Listening the nightingale!
If thou, my love, wert by my side,
My babies at my knee,
How gaily would our pinnace glide
O'er Gunga's mimick sea!
Etc. . . . . .

N'y a-t-il pas ici pour nous, sinon l'évêque, le chrétien du moins dans le poète? Et quand on pense que l'objet de cette passion, la courageuse compagne de cette vie si dévouée, si charitable et terminée si vite, partageait la science comme les vertus du généreux apôtre, qu'elle rassembla les feuilles échappées de sa main mourante, que souvent elle les éclaircit, les acheva, voudrait-on se défendre d'un affectueux respect, même pour ce qui peut causer l'étonnement ou le sourire dans l'intimité d'une si tendre union? Ne craignons pas d'en recueillir encore le pur et gracieux témoignage dans d'autres vers où le même amour est entouré et comme pénétré de cette douce et brûlante vapeur de l'Inde. Cette fois les deux époux ne sont pas séparés, et ils respirent d'une même haleine ce délicieux climat où Réginald Heber devait bientôt laisser sa vie. Hâtez-vous, assistez un moment à son repos du soir.

« Notre tâche du jour est achevée (1). Sur le sein du Gange, le soleil incliné s'abaisse pour le repos. Amarrée sous les bouquets de tamarin, notre barque a trouvé son asile aujourd'hui. Avec sa voile repliée et ses flancs décorés de peintures, vois s'avancer la petite frégate : sur sa poupe, aux clartés du charbon, le souper savoureux du musulman bouillonne, tandis qu'à l'écart, dans l'ombre du bois, l'Hindou prépare sa nourriture plus simple.

« Viens errer avec moi à travers la forêt. Si le chasseur de là-bas nous a dit vrai, au loin, dans le désert marécageux et sauvage, le tigre a établi sa solitude, et averti, à son récent dommage, d'éviter la foudre des fusils anglais, hôte formidable, mais rare, il ne revient plus déchirer le verdoyant hameau. Avance hardiment. Le venimeux serpent ne s'abrite pas sous un si frais bocage. Fils du soleil, il aime à reposer sur une couche de feu allumé par la nature, un sol sec et brûlant, entre quelques débris de tours écroulées, au-dessus desquels le *pepel* étend son ombre, ou bien autour d'une tombe il enlace ses écailles, gardien naturel des portes de la mort. Avance encore; non, arrête-toi. Regarde maintenant sous les rameaux courbés en arc du bambou, où, semant d'étincelles cette obscurité sainte, la fleur écarlate du *géranium* resplendit aux yeux, et où notre sentier s'égare entre maints berceaux d'arbres odorans et de fleurs géantes, tandis que l'éclat rougissant du *ceiba* se déploie au-dessus de l'ombrage plus modeste du *plantain* aux larges feuilles et sur les rangées de l'ananas rugueux. Tandis que sur le bocage, le *bétel* si sauvage et si beau agite sa cime dans l'air,

(1) Our task is done! on Gunga's breast
The sun is sinking down to rest;
And moor'd, beneath the Tamarind bough,
Our bark has found his harbour now, etc.
Etc. . . . . .
Come walk with me, the jungle through,
If yonder hunter told-us true
Far off in desert dank and rude,
The tiger hold's its solitude.

avec sa queue traînante et ses ailes étendues, le faisan magnifique s'élance d'un rapide essor, ainsi que le volatile aux cent couleurs, dont les dames d'Ava prisent tant le plumage. »

Peut-être, lecteur français, ces noms étrangers, cet amas de vives couleurs vous semblent-ils monotones comme les cieux qu'ils rappellent? Mais l'âme du poète va reparaître dans quelques vers tout anglais de sentiment et de paysage :

« Jamais si riches ombrages et pelouses si verdoyantes n'ont tressailli sous les pas de nos danses britanniques, et cependant qui de nous s'est arrêté sous les berceaux indiens, et n'a pas aussitôt songé aux vertes forêts de l'Angleterre, et sous l'ombre des palmiers n'a pas béni les noisetiers de la terre natale, sa clairière d'aubépine, et soupiré la prière, tant de fois inutile, de pouvoir encore contempler les chênes de ses bois?

« Mais trêve à cette pensée. Le cri du chacal retentit comme l'écho d'une orgie sauvage, et à travers les arbres le rayon là-bas pâlissant prête un faible secours à guider notre marche. Regarde cependant : à mesure que s'efface l'éclat des astres d'en haut, chaque bouquet de bois ouvre sur nous des milliers de regards, en face, à nos côtés, sur nos têtes; la mouche de feu promène sa flamme d'amour, et, dans sa fuite, sa poursuite, son vol en bas, en haut, explore l'obscurité du bois, tandis que, sous un souffle plus frais, le *datura,* se dévoilant, ouvre son large sein d'une senteur embaumée et d'une virginale blancheur, tel qu'une perle suspendue alentour des boucles de la nuit.

« Comme nous marchons encore, au milieu des bourdonnemens affaiblis, nous arrivent le long des avenues agitées par la brise la chanson du village, le bruit des cors et des tambours. Comme nous marchons encore, du buisson et de la bruyère, la grêle cigale fait crier son luth. Et quelle est cette autre voix dont le son clair vibre au loin dans la moisson de cannes à sucre? Je reconnais cet accent qui monte et qui pénètre l'âme : c'est, ce doit être Philomèle.

« Assez, assez! Déjà le bruissement des arbres annonce une pluie à la suite de la brise; les flammèches d'un ciel d'été ont pris une teinte plus profonde et plus rouge : la lampe qui là-bas tremblote sur le fleuve projette de notre cabine son rayon vers nous, et il nous faut reposer de bonne heure pour trouver au réveil le vent salubre du matin. Oh! mais nous devons avouer que même ici peut se trouver le bonheur, et que celui qui est le maître bienfaisant nous a donné sa paix sur la terre, et son espérance pour le ciel. »

Le pieux ministre qui, même dans les effusions de sa tendresse domestique, avait toujours la sévère douceur de la pensée chrétienne, ne la perdait guère, on peut le croire, dans ses travaux et ses études. Les poésies de sa jeunesse nous offrent en vers élégans quelques versions des hymnes de Pindare, des bardes du Nord, ou des poètes d'Asie; mais les grands souvenirs de la Bible et les fêtes de l'église chrétiennes sont sa plus touchante inspiration.

A quinze siècles de distance, la tendresse chrétienne qui inspira l'hymne délicieux *Salvete, flores martyrum*, reparaît dans ces vers pour le jour des Saints-Innocens :

« Oh! ne pleure pas sur la tombe de tes enfans, Rachel; ne pleure pas. Le bourgeon naissant est cueilli par le martyre : la fleur s'épanouira dans les cieux.

« Prémices de la foi, le couteau du meurtrier a perdu sur vous sa plus mortelle atteinte! Le Dieu pour lequel ils ont donné leur vie est venu souffrir pour eux.

« Bien que leurs jours aient été courts et faibles, baptisés dans le sang et la souffrance, il les connaît, ce Dieu qu'ils n'ont jamais connu, et ils sont assurés de revivre.

« Ne pleure donc pas sur la tombe de tes enfans, ô Rachel; le bourgeon naissant est cueilli par le martyre; la fleur s'épanouira dans les cieux. »

C'est ainsi que presque tous les pieux souvenirs du christianisme, les mystères de la foi, les fêtes du culte, les noms des saints consacrés furent célébrés par l'évêque-poète. Correct et gracieux génie, tantôt il a pour nous, dans une langue du Nord, l'élégante douceur de Grégoire de Nazianze, tantôt la simplicité naïve de quelques anciens chants de l'église. L'un et l'autre caractère respirent dans cette hymne pour le jour de Saint-Étienne :

« Le fils de Dieu (1) s'avance à la guerre, pour gagner une royale couronne. Sa bannière rouge de sang flotte au loin dans les airs. Quel suivant figure dans son cortége?

« Celui qui savoure le mieux sa coupe d'amertume et qui triomphe de l'affliction, celui qui porte avec patience la croix ici-bas, celui-là est du cortége du Christ.

« C'est là le premier martyr dont l'œil sut pénétrer au-delà du tombeau, qui aperçut son maître dans les cieux et l'invoqua pour être sauvé.

« Comme lui, le pardon sur les lèvres, au milieu des souffrances d'une angoisse mortelle, il pria pour ses bourreaux. Quel suivant marche après lui?

« Une troupe glorieuse, ce petit nombre d'élus sur lesquels est descendu l'esprit de Dieu, douze saints courageux, sûrs de leur espérance et bravant la croix et le bûcher.

(1) The son of God goes forth to war,
A Kingly crown to gain :
His blood-red bamer streams afar!
Who follows in his train?
Who best can drink his cup of woe
Triumphant over pain,
Who patient bears his cross below
He follows in his train!
Etc. . . . . .

« Ils virent en face le glaive du tyran, la crinière ensanglantée du lion; ils inclinèrent leurs têtes pour recevoir la mort. Quels suivans marchent après eux?

« Une noble armée, hommes et enfans, la mère et la jeune fille, entourant le trône du Seigneur, triomphent parés de vêtemens de lumière.

« Ils ont gravi la rude montée des cieux à travers le péril, le labeur et la peine. O Dieu, puisse nous être accordée la grâce de venir à leur suite! »

N'est-ce pas ici, au milieu des splendeurs de la conquête britannique, la voix charitable, la douce ferveur du missionnaire anglais des premiers temps, de ce Winfried, le prédicateur venu d'Irlande dans la Germanie sauvage? L'état du monde, la science de l'apôtre, le lieu de sa mission, la forme de son sacrifice, tout est bien changé, bien divers : ce sont les horizons de feu, les diamans de Golconde, le luxe de Calcutta, les palais des princes déchus, au lieu des huttes éparses sur les bords du Rhin et dans les forêts de la Thuringe; mais l'âme du charitable apôtre est la même. On le sent aux cris de douleur qui lui échappent sur les vices inhumains mêlés à l'idolâtrie des Hindous, et sur tous les maux dont il faudrait les guérir pour les élever jusqu'à la foi. Le spectacle et le désespoir d'une telle mission détruisirent bientôt les forces d'Heber. Ni la grandeur, ni la politique du pouvoir anglais dans l'Inde ne permettaient qu'il y eût un péril de martyre pour l'évêque, dont le zèle curieux parcourut même les contrées les moins soumises encore de ce vaste empire; mais le sacrifice était dans cet effort même, dans les tristesses et l'activité dévorante de ce zèle trop faible encore pour tant de misères humaines.

La vie de Réginald Heber s'épuisa vite sous le ciel brûlant de l'Inde. Cet aimable et vertueux génie fut enlevé au monde, à ses compatriotes, dont il adoucissait la puissance, à ces millions d'hommes qui, dans leur abaissement et leur ignorance, avaient appris à prononcer son nom, et supposaient vaguement quelque sainteté dans une religion dont il était l'apôtre. Mais ce zèle même si consumant pour la faiblesse du corps, cette ferveur ingénue qui semblait un don de l'église primitive, s'alliaient en lui aux vues les plus hautes sur le mouvement de la race humaine ici-bas et le progrès nécessaire de l'Évangile. Tous les peuples du monde étaient présens à sa charité, et ce pieux enthousiasme anticipait, à ses yeux, de quelques siècles le travail des peuples civilisés, ce travail de salut spirituel incessamment servi par les guerres, le commerce, les arts, l'ambition de puissance et de gain des nations de l'Europe. Un simple prélude qu'on lui avait demandé pour une quête en faveur de missions évangéliques devient un hymne sur la future conversion du monde :

« Des montagnes glacées du Groënland, des rivages de corail de l'Inde jusqu'aux lieux de l'Afrique où des sources brûlantes roulent leur sable d'or, de la rive des fleuves, du fond des plaines ombreuses, les hommes nous appellent pour les délivrer des chaînes de l'erreur.

« Bien que des brises parfumées passent avec douceur sur l'île de Ceylan, bien que chaque horizon y charme les yeux, et que l'homme seul y soit dégradé, en vain les dons de Dieu sont là répandus avec une prodigue bonté : l'idolâtrie dans son aveuglement s'agenouille devant le bois et la pierre.

« Pouvons-nous, lorsque nos âmes sont éclairées de la sagesse d'en haut, pouvons-nous, à ces hommes demeurés dans les ténèbres, refuser la lampe de vie, le salut ?

« Oh le salut ! faites retentir ce mot d'allégresse jusqu'au jour, jusqu'au lieu où le peuple le plus lointain aura reçu le nom du Christ.

« O vous, souffles des vents, portez ce souvenir, et vous, vagues roulantes, entraînez-le dans votre cours, de sorte qu'il s'étende, comme une surface lumineuse, d'un pôle à l'autre, jusqu'au jour où l'agneau immolé pour les pécheurs, le rédempteur, le roi, le Créateur rétablira sur notre nature sauvée son règne béni. »

Ce pieux élan et bien d'autres affections du même cœur n'étaient pas, comme on l'a dit quelquefois, le langage d'un politique théiste servant de ses vertus la domination anglaise dans l'Inde. Comme chez Fénelon, il y avait dans Réginald Heber, à côté du charme des lettres, de la persuasion habile et gracieuse, de la prévoyance et de la sagacité mondaine, le don naturel de l'enthousiasme, le goût de l'élévation spéculative, l'amour de Dieu et de l'humanité, et par là le génie du poète dans son plus noble essor. Ce caractère, marqué dans les essais mêmes de sa jeunesse, dans un poème sur la Palestine et dans presque tous ses hymnes, animait toute sa vie, comme il sanctifia sa mort. Consumé par les fatigues de son zèle et par le regret de ses stériles efforts, Héber succomba de bonne heure à l'épreuve dévorante du ciel de l'Inde. Il mourut à trente-sept ans. Sa jeune femme, initiée aux même études, rapporta en Angleterre ses ouvrages, qu'elle a publiés en y joignant sa vie.

Son nom est demeuré célèbre et surtout aimé dans toutes les communions protestantes. L'Amérique du Nord réimprime ses vers, et dans un des *états unis* de formation récente, près des chutes du Niagara, deux églises ont été bâties avec des inscriptions dédiées à sa mémoire. Voilà les honneurs rendus à ce noble et gracieux génie, qui, dans la foi romaine, aurait mérité d'être un saint, et qui a laissé chez les dominateurs de l'Inde la renommée d'un sage et d'un poète. Puisse sous un autre ciel, et parmi d'autres descendans de ses compatriotes, l'invocation religieuse de son nom adoucir un peu la rudesse de l'extrême démocratie ! Puisse le pieux souvenir et la vertu chrétienne d'un tel homme, d'accord avec d'autres voix évangé-

liques, inspirer quelque honte à ces barbares civilisés des *états du sud*, qui fondent la liberté républicaine sur l'esclavage, et l'inviolabilité de l'esclavage sur l'oppression et l'assassinat des contradicteurs!

Puisse enfin le nom et l'exemple de Réginald Heber revenir aujourd'hui sans cesse à la mémoire de ses compatriotes dans l'Inde, pour calmer leur esprit de vengeance, pour humaniser leur incomplète victoire! Ce ne sont pas en effet les cruautés superstitieuses, les immolations indigènes, les rites sanglans de pauvres idolâtres, dont s'indignait Réginald Heber, qu'il faut aujourd'hui déplorer: c'est l'immolation politique, l'épouvantail du meurtre systématiquement multiplié; c'est la mort infligée avec excès pour pacifier un pays (1); c'est la conquête replacée sous les auspices du dieu Moloch, et le petit nombre des conquérans couvert et compensé par la réduction la plus grande et la plus prompte qu'il se puisse de la race vaincue. Mais cela même est impossible; l'abondance de la vie dans l'Inde, la puissance de la nature y résistent. On ne peut jamais là faire, la solitude, ni tuer assez pour n'avoir plus à craindre. Qu'un officier anglais, se faisant juge par son droit d'être bourreau, fusille lui-même de sa carabine trois captifs de guerre, sans autre formalité que de leur faire quitter d'abord leurs riches vêtemens, pour ne pas gâter cette part de butin: que vingt autres lieutenans fassent mitrailler à leur gré des milliers d'hommes nus et tremblans; que les vainqueurs ne sachent où placer leurs tentes pour n'être pas trop empestés de la masse des morts qu'ils ensevelissent autour d'eux : oh! c'est là sans doute un spectacle d'horreur que n'eût pas supporté l'âme de Réginald Heber, et qui eût brisé de remords chrétiens et d'effroi cette frêle et noble vie.

Que dit, que fait aujourd'hui son successeur dans Calcutta? Quelle voix religieuse s'élève dans l'Inde pour demander quelque trêve de Dieu, quelque modération dans les supplices, quelque rémission à la fureur des représailles et aux vengeances de la peur, plus impitoyable encore? Nous l'ignorons; mais nous espérons que ce cri de l'Évangile, que ce cri d'alarme de l'humanité se fait entendre dans les diverses *missions* protestantes de l'Inde. Nous voulons croire au zèle de ces *missions* comme à leur puissance, et nous croyons aussi que la saine politique des agens civils et militaires d'une grande nation saura comprendre que la charité chrétienne est ici prudence mondaine, que les exterminateurs ne fondent pas d'empire.

VILLEMAIN.

(1) « Rapere, auferre, trucidare falsis nominibus *imperium*, atque ubi solitudinem faciunt, pacem appellant. » (Tacit., *Agricol.*)

TENDANCES NOUVELLES

DE LA ZOOLOGIE

LA ZOOLOGIE PHYSIOLOGIQUE.

I. *Introduction à la Zoologie générale, ou Considérations sur les tendances de la nature dans la constitution du règne animal*, par M. Milne Edwards. — II. *Leçons sur la Physiologie et l'Anatomie comparée de l'homme et des animaux*, par le même.

I.

Comme toutes les branches du savoir humain, la zoologie a son histoire. Plus complexe qu'aucune autre science par la multiplicité et la variété des objets qu'elle embrasse, par les points de vue très divers sous lesquels on peut en envisager l'ensemble et les détails, elle présente dans ses évolutions successives le tableau le plus vrai peut-être du développement de l'esprit humain. Par cela même, elle est restée jeune, si l'on peut s'exprimer ainsi, et tandis que ses sœurs ont déjà rencontré ou pressentent en quelque sorte les bornes de leur empire, celui de la zoologie s'étend encore chaque jour, dévoilant des horizons nouveaux, soit dans le domaine des faits, soit dans celui de la pensée.

Dans l'antiquité, chez les Grecs, l'étude des animaux n'est qu'une branche du savoir encyclopédique des philosophes. A ce titre, on ne saurait trop admirer les écrits d'Aristote (1). Description exté-

(1) 384-322 avant l'ère chrétienne. Je crois devoir indiquer en note l'époque de la naissance et celle de la mort des savans dont je parle dans cette étude. En cas de doute, je reproduis les chiffres adoptés par Cuvier et Blainville dans leurs *Leçons sur l'histoire des sciences naturelles*.

rieure, anatomie générale et comparée, physiologie, méthode naturelle, classification, cet immense génie a tout embrassé; il a compris la zoologie complète. A vrai dire, les révolutions de cette science ont consisté seulement en ce que les successeurs du *maître* ont envisagé tour à tour chaque face du problème dont il avait saisi l'ensemble, et cependant l'œuvre d'Aristote présente d'immenses lacunes, renferme d'étranges erreurs. C'est que, dans les sciences d'observation, le temps est un indispensable élément du savoir. Le génie d'un seul homme peut sonder le monde de la pensée et découvrir en lui-même ce qu'y ont trouvé les Platon ou les Descartes : il peut, dans les sciences de calcul, atteindre d'un bond aux limites des déductions logiques, comme les Newton et les Pascal: il peut concevoir une épreuve décisive et renouveler d'un seul coup toute une science d'expérimentation, comme l'a fait Lavoisier; mais il ne saurait deviner ce qui existe, ce qu'il faut voir et toucher. Pour atteindre ce dernier résultat, il faut des années, des siècles. Voilà pourquoi Aristote a laissé en zoologie un édifice merveilleux par le plan que révèlent les fondations, mais à peu près tout entier à reprendre et à élever.

Entre les mains des Grecs, l'histoire des animaux apparaissait comme une vraie science : elle perdit ce caractère chez les Romains, et se fit avant tout anecdotique. Le volumineux ouvrage de Pline (1) est en grand ce que sont en petit la plupart de ces recueils informes que nous avons lus dans notre enfance, et d'après lesquels on juge trop souvent les sciences naturelles. Cette compilation indigeste de faits pris de toutes mains, accueillis sans critique, entassés sans ordre, semble avoir été écrite dans la seule intention d'amuser et d'étonner. De là ces histoires merveilleuses, ces descriptions de monstres, ces rêves de pure imagination qu'on rencontre à chaque page, mêlés à des faits intéressans, à des observations bien faites, et constituant autant d'acquisitions réelles pour la science de l'avenir. Avec tous ces vices, l'*Histoire naturelle* de Pline n'en est pas moins un des plus précieux monumens qu'aient respectés les siècles. Elle nous présente l'inventaire confus, mais complet, de tout un ensemble de sciences à l'une des grandes époques de l'antiquité. Sans doute l'erreur y tient presque autant de place que la vérité, mais la première entre pour une bonne part dans l'histoire de l'esprit humain, et, connaissant bien ce point de départ, nous n'en apprécions que mieux le chemin parcouru.

Pline, matérialiste et Romain, a d'ailleurs envisagé la zoologie sous un point de vue à peu près entièrement négligé par Aristote et

(1) 23-79 après J.-C.

ses disciples grecs; le premier, il en a signalé les applications pratiques et démontré l'utilité. La science devait conserver longtemps ce caractère. Si les philosophes persans et les médecins arabes s'occupèrent des animaux, ce fut surtout pour leur demander des médicamens. Le foie, le cœur, le sang, le cerveau, les productions cutanées de certaines espèces, la chair tout entière de certaines autres entrèrent dans les formules si compliquées qui surchargeaient les pharmacopées du moyen âge, et il serait inutile de rappeler ici toutes les vertus attribuées à ces *besoards,* à ces *œgagropiles* qui, d'après les démonstrations de la science moderne, ne sont autre chose que des concrétions calcaires ou des amas de poils feutrés.

Avant de subir avec toutes les sciences le long temps d'arrêt qu'imposèrent à l'esprit humain la barbarie et le moyen âge, l'étude des animaux avait déployé à Rome même deux tendances presque opposées, quoique se rattachant toutes deux aux instincts utilitaires. Avec Galien (1), elle était devenue à peu près exclusivement anatomique. Médecin avant tout, ce grand homme ne chercha guère qu'à éclairer l'histoire de l'homme, et s'il disséqua des animaux, ce fut parce qu'il ne pouvait ouvrir des cadavres humains. En anatomie, en physiologie, il fut l'égal et parfois le supérieur d'Aristote; mais il lui importait peu de décrire les espèces connues, d'en découvrir de nouvelles, de s'enquérir de leurs instincts, de leurs mœurs, de leurs usages domestiques. Tel fut au contraire le but d'Oppien (2) et d'Élien (3), que Cuvier a appelés les derniers naturalistes de l'antiquité. Entre leurs mains, la science se fit presque uniquement descriptive et narrative; elle devint ce que le vulgaire entend par les mots d'*histoire naturelle.*

Le moyen âge fit aussi de la zoologie une application bien différente, et toute spiritualiste. Aristote, à qui rien semble n'avoir échappé de ce qui peut se concevoir en zoologie, avait cherché dans l'étude comparée des êtres des notions sur la vie des plantes et des animaux, sur le principe immatériel qui anime l'homme lui-même, sur la cause intelligente qui a créé le monde. De grands esprits le suivirent dans cette voie, et plus qu'aucun autre cet Albert de Bollstœdt (4), à qui la postérité n'a pas trop disputé le surnom de *grand* que lui décernèrent ses contemporains. Albert voulut donner la science pour fondement à la théologie, et il consacra à la zoologie en particulier un grand ouvrage, remarquable à bien des titres, quoique calqué sur celui de son maître. La thèse fondamentale y

(1) 131-201 après J.-C.
(2) Né vers 220. On ignore l'époque de sa mort.
(3) Né vers 180, mort âgé de trente ans.
(4) 1193-1280.

est largement développée, et peut se résumer dans les termes suivans : l'homme est un être à part des animaux; seul, il réunit en lui le monde de la matière et le monde de l'esprit; seul, il est le lien entre cet univers et Dieu. On voit que l'illustre dominicain se bornait sagement aux vérités fondamentales. Il fut suivi dans cette voie par un grand nombre d'écrivains: mais bientôt l'esprit de secte envahit ce terrain, où auraient dû se rencontrer en paix les croyances les plus diverses. La zoologie eut ses légendes et ses miracles; elle aussi devint un champ de bataille où se heurtèrent les théologiens de toutes les communions. Les insectes, les mollusques, eurent leur *théologie* aussi bien que les pierres elles-mêmes (1). Ces luttes durent peut-être encore. Tous, nous avons pu entendre M. de Blainville (2) soutenir les doctrines catholiques, et foudroyer le protestantisme au nom de la science en général et de la zoologie en particulier. Par une réaction facile à prévoir, les philosophes du XVIIIe siècle cherchèrent aussi des armes dans ce même arsenal, et de nos jours, les ouvrages de Lamarck (3) reproduisirent à peu de chose près les rêveries de Telliamed (4) presque à l'époque où Oken (5) introduisait dans l'anatomie et la zoologie les doctrines panthéistes des philosophes de la nature.

On vient de voir que dès les temps anciens la conception si large et si complète d'Aristote semblait avoir été oubliée. Ses successeurs, loin d'embrasser l'ensemble de l'animal, s'arrêtent à un seul point de vue. Le médecin se réserve l'anatomie et ce qu'on pouvait faire alors de physiologie; il se préoccupe aussi, et d'une manière exagérée, des applications à la *matière médicale*. Les compilateurs se bornent à une énumération sans méthode, à des descriptions incomplètes, à quelques observations de mœurs: d'autres ne s'attachent guère qu'aux applications usuelles. Ne faisons pas à nos devanciers un trop grand crime de ce morcellement. Étudier d'emblée le règne animal dans son ensemble et ses détails, en tenant compte de tout, était vraiment chose impossible. Une étude successive pouvait seule conduire au but, et nous allons voir comment plusieurs générations de naturalistes ont concouru à l'accomplissement de cette œuvre avec une logique instinctive qu'on ne saurait trop admirer.

La zoologie reprend faveur dès le XVIe siècle, et se fait d'abord

(1) *Lithothéologie*, ou *Théologie des Pierres*, par Lesser; *Théologie des Testacés*, *Théologie des Insectes*, par le même (1692-1754). Ce dernier ouvrage a été traduit en français par Lyonnet, le célèbre anatomiste de la chenille du saule.

(2) 1778-1850.

(3) 1741-1829.

(4) Pseudonyme de De Maillet, consul de France. Cet auteur cherche entre autres choses à prouver que l'homme n'est qu'un poisson modifié.

(5) 1758-1828.

toute *littéraire et érudite*. Rondelet, Belon, Salviani (1), veulent avant tout retrouver les espèces décrites par les anciens, et leurs ouvrages sont en quelque sorte des *centons scientifiques;* mais, par suite de cette investigation même, ils rencontrent des faits inattendus, et les indiquent en passant; ils découvrent des espèces nouvelles et les décrivent. Le nombre de ces dernières s'accroît, le goût de l'observation directe se développe. Bientôt on se met avec ardeur à la recherche de richesses qui n'attendaient que des mains pour les ramasser. On place dans les cabinets tout ce qui est susceptible de conservation, et les collections commencent à se former; on appelle d'habiles artistes à représenter ce qui ne saurait se garder en nature, et l'iconographie prend naissance. L'érudition tient encore une très grande place dans la science; mais dans les ouvrages d'Aldrovande, et surtout de Gessner (2), elle marche appuyée sur des observations originales, et entourée d'une foule de faits inconnus des anciens.

On voit que pendant cette période la zoologie éminemment *collectrice* ne faisait, à vrai dire, que recueillir ses matériaux. Elle agissait comme un bouquiniste qui achèterait en bloc un grand nombre de livres précieux, mais entassés au hasard, et les ferait transporter par charretées dans ses magasins. Dieu sait quel pêle-mêle d'ouvrages et de volumes! Avant de pouvoir s'en servir, n'est-il pas évident qu'il faudrait les disposer dans un ordre quelconque et en dresser le catalogue? La zoologie éprouva bientôt des besoins tout pareils. On commença à se préoccuper sérieusement de la *classification*.

Reprenant les idées d'Aristote, Gessner lui-même avait fait quelques tentatives dans cette direction. Il fut imité plus ou moins heureusement par ses successeurs. Toutefois Jean Ray, éclairé par ses études en botanique, science qui, sous ce rapport, était bien en avant de la zoologie, fut le premier à résoudre approximativement le problème. Sa répartition des animaux est remarquable à bien des égards. Quelques-unes des principales divisions sont heureusement imaginées, et le dernier des groupes inférieurs, le *genre*, est bien compris; mais il restait beaucoup à faire.

La zoologie, devenue *classificatrice*, rencontra tout d'abord une difficulté inconnue aux amateurs de livres. Les objets qu'il s'agissait de réunir dans un même genre n'avaient pas de titre, pas de nom. Pour tourner la difficulté, on remplaça longtemps l'un et l'autre par une courte phrase caractéristique. Or, à mesure que les espèces nouvelles se multipliaient, la phrase s'allongeait forcément, et bien-

(1) 1507-1566, — 1518-1564, — 1514-1572.
(2) 1527-1605, — 1516-1565.

tôt la mémoire la plus robuste dut succomber sous ce fardeau sans cesse croissant. On comprit qu'au travail de répartition, dont on s'était à peu près uniquement occupé, il fallait en joindre un autre, et que, pour dresser le catalogue des espèces animales, il était nécessaire à la fois d'améliorer la *classification* et de créer la *nomenclature*. Linné (1) résolut ce double problème. Chaque animal fut désigné par deux mots, dont l'un indique le *genre*, l'autre l'*espèce* elle-même. Ces deux mots, représentant en quelque sorte le prénom et le nom de famille, indiquèrent, si l'on peut s'exprimer ainsi, l'*état civil* de l'animal. Les genres furent groupés en *ordres*, et les ordres en *classes*. Chacune de ces divisions fut nettement caractérisée. Dès lors l'esprit put aisément embrasser l'ensemble du règne: la détermination d'une espèce déjà connue et nommée n'offrit plus de difficultés réelles, et chaque espèce nouvelle prit place tout naturellement dans le groupe dont elle présentait les caractères. Le *système* de Linné, sa *nomenclature binaire*, furent pour la zoologie de puissans instrumens, et, grâce à eux, elle accomplit en quelques années d'immenses progrès.

Malheureusement la classification de Linné était toute systématique. Conçue *a priori* et n'ayant d'autre but que d'arriver aisément à reconnaître le *nom* d'un animal et par conséquent à déterminer son espèce, elle n'utilisait qu'un petit nombre de caractères choisis arbitrairement et regardés comme ayant une égale valeur. Tous les classificateurs en botanique comme en zoologie avaient agi de même, et tous, Linné comme les autres, arrivaient ainsi à ne tenir presque aucun compte des rapports naturels des êtres, souvent à les rompre d'une manière étrange, en rapprochant les espèces les plus disparates ou éloignant les plus voisines. Le grand naturaliste suédois avait trop de génie pour ne pas sentir ce grave défaut. Au-delà de tous les systèmes, il entrevoyait bien quelque chose de plus haut. La *méthode naturelle* lui apparaissait comme un idéal, « mais, disait-il à son correspondant Bernard de Jussieu, comme un idéal que l'on ne pourrait atteindre. » Si nous parlions de botanique, nous aurions à rappeler ici comment notre compatriote ne désespéra pas à ce point, comment il approcha du but, comment il laissa à son neveu Antoine-Laurent de Jussieu la gloire de l'atteindre, et comment ce dernier en fit l'application à la science des végétaux: mais il s'agit de zoologie, et il nous reste à montrer comment la *méthode* passa de l'étude des plantes dans celle des animaux.

Latreille, le premier, tenta cette introduction (2); mais il fallut le

(1) 1707-1778.
(2) 1762-1833.

génie et la puissance de travail de Cuvier pour atteindre à un tel résultat (1). Jussieu avait dit : « Il faut dans une classification méthodique tenir compte non-seulement de *tous* les caractères, mais encore de la *valeur* de chacun d'eux. » Pour apprécier ce dernier élément, le fondateur des méthodes naturelles avait eu recours à l'observation seule. Cette manière de procéder était praticable en botanique; elle eût été d'une application impossible en zoologie. Cuvier y suppléa par des *a priori*. Il mesura l'importance des caractères à l'importance de l'appareil organique qui les fournissait, et posa ainsi le *principe des caractères dominateurs*, qui, fondé presque uniquement sur l'examen des animaux les plus élevés en organisation, n'a de valeur réelle que dans les groupes supérieurs. Toutefois la grandeur de l'intelligence suppléa, chez Cuvier, à ce qui manquait en observation; il traça le premier cadre méthodique qui ait renfermé l'ensemble toujours croissant des espèces animales, et ce cadre dans son ensemble subsiste encore aujourd'hui.

Entraîné par les préoccupations des siècles précédens et par les idées de son époque, quelque peu fier aussi sans doute de l'œuvre qu'il avait accomplie, Cuvier crut d'abord qu'une classification méthodique, remaniée et perfectionnée grâce à des progrès journaliers, devait être l'expression dernière et le but final de la science; mais il reconnut plus tard son erreur. Vers la fin de sa vie, et quand une observation incessante eut fécondé son génie, la méthode lui apparut comme la *science des rapports*, et il sentit combien sont nombreux les liens qui rattachent chaque espèce à toutes les autres. Dès lors il n'hésita pas à proclamer que la classification la plus rationnelle est nécessairement imparfaite, et ne saurait être la traduction fidèle de la science, par cela seul qu'elle est impuissante à exprimer ces relations multiples. — Trop souvent oubliée par les admirateurs aussi bien que par les adversaires de Cuvier, cette déclaration formelle témoigne en faveur du caractère de celui qui l'a faite tout autant qu'en faveur de son génie. D'une part, Cuvier brûlait pour ainsi dire ses dieux d'autrefois et ne craignait pas d'amoindrir ce qui pour bien des savans à courte vue était son principal titre de gloire, et d'autre part il ouvrait la porte à des progrès nouveaux, accomplis après lui, et sur lesquels nous aurons à revenir.

Pour ne pas rompre l'enchaînement des idées et des faits, nous avons suivi la zoologie dans les efforts qui l'ont conduite à inventorier ses richesses et à en dresser le catalogue raisonné; mais la science n'a pas marché dans une voie unique depuis la renaissance jusqu'à nos jours, et il nous faudra revenir en arrière pour juger des

(1) 1769-1832.

tendances diverses qu'elle a manifestées dans d'autres directions. Avant tout, il faut parler de Buffon (1).

Parmi les titres de gloire de ce grand homme, un des plus incontestables est d'avoir été, d'être resté le roi de l'école descriptive. Cela même rend plus difficile à comprendre l'aversion qu'il montra toute sa vie pour les classifications, alors même qu'entraîné par la force des choses, il était obligé d'en faire sans l'avouer. Peut-être se sentait-il à l'étroit dans le cadre systématique tracé par Linné; peut-être avait-il, lui aussi, le pressentiment d'une méthode plus large et plus vraie. Quoi qu'il en soit, tout en refusant d'admettre les progrès dus à un illustre rival, Buffon en faisait d'une autre nature, et poussait, entre autres, la science dans une voie toute nouvelle. Le premier il rechercha les lois de la répartition des espèces animales à la surface du globe, et en fondant la *zoologie géographique* il créa une des branches les plus élevées de la zoologie générale et philosophique.

Buffon avait étudié la zoologie *dans l'espace,* il restait à la considérer *dans le temps*. Cet honneur était réservé à Cuvier. En publiant ses *Recherches sur les ossemens fossiles,* celui-ci créa la *zoologie paléontologique*. Malheureusement cette dernière a été de trop bonne heure considérée et traitée comme une science spéciale. Ce fait s'explique par les progrès mêmes de cette branche de l'histoire naturelle : nulle part ils n'ont été aussi rapides, nulle part ils n'ont produit en aussi peu de temps d'aussi grands résultats. La paléontologie se rattache intimement à la géologie, qu'elle éclaire en s'enrichissant elle-même, à la zoologie descriptive et systématique, dont elle complète les cadres, à la zoologie générale enfin, dont elle a étendu et multiplié les horizons. Elle a donc à perdre beaucoup en se séparant de ses sœurs, et pourtant à peine Cuvier achevait-il d'en poser les bases, que cette tendance à l'isolement se montrait et se caractérisait de plus en plus.

De l'aveu de Linné, de l'aveu de Cuvier, les classifications ne sont pas la zoologie. Reconnaître le genre et l'espèce d'un animal à quelques signes extérieurs, pouvoir lui appliquer immédiatement les deux noms qui le désignent, c'est posséder tout au plus le savoir du bibliophile monomane qui juge des livres par le format, l'impression, la reliure, qui connaît fort bien le titre des volumes et ignore ce qu'ils renferment. Un trop grand nombre de zoologistes ont voulu pourtant réduire la science à ce rôle. Toutefois les meilleurs esprits ont réagi sans cesse contre cette tendance et cherché à lire dans les ouvrages que d'autres se bornaient à classer. De tout temps,

(1) 1707-1788.

on s'est enquis des actes accomplis par les animaux. Plus tard, on a voulu savoir comment étaient construites ces admirables machines vivantes; plus tard encore, comment elles fonctionnaient. De là trois routes ouvertes aux naturalistes. La première conduit à l'étude des instincts et des mœurs, à tout ce qu'on désigne généralement sous le nom d'*histoire naturelle.* Cette branche de la zoologie, que n'ont presque jamais négligée entièrement les nomenclateurs eux-mêmes, compte dans ses annales scientifiques quelques noms vraiment illustres, et par-dessus tous celui de Réaumur (1), qui dans l'étude des insectes poussa jusqu'au génie l'art de l'observation et de l'expérimentation. La seconde aboutit à l'anatomie, la troisième à la physiologie. Pour compléter cette revue rapide, il nous reste à parler de ces deux sciences que nous envisagerons seulement dans leurs rapports avec l'étude des animaux.

La *zoologie anatomique,* dans le sens qu'on attache aujourd'hui à ces mots, est une des acquisitions les plus modernes de l'esprit humain. La tradition anatomique d'Aristote et de Galien ne s'était, il est vrai, jamais perdue. Grâce aux médecins arabes et juifs, elle avait traversé tout le moyen âge et s'était retrouvée entière à la renaissance; mais si le philosophe grec avait cherché dans la structure organique des animaux le point de vue vraiment scientifique, le médecin romain, on le sait, l'avait étudiée à peu près uniquement pour parvenir à deviner celle de l'homme lui-même et faire de cette connaissance des applications à son art. Au XVIe siècle, les disciples de Galien, les Sylvius et les Vésale (2), animés du même esprit et pouvant disséquer des hommes, négligèrent les animaux. Ils fondèrent l'*anatomie humaine,* qui grandit et se développa avec la médecine et la chirurgie. Bientôt cependant quelques médecins savans, et qui s'occupaient de physiologie, comprirent que pour bien connaître l'homme il fallait ne pas le connaître seul, que des doctrines générales devaient s'appuyer sur autre chose que sur un exemple isolé. Telles furent les raisons qui ramenèrent à l'examen des espèces animales les Perrault, les Rédi, les Duverney (3). Ceux-ci eurent des imitateurs. A leurs travaux vinrent se joindre des monographies assez nombreuses, si bien que Linné put attacher à chacune de ses six grandes classes un certain nombre de caractères anatomiques. Toutefois ces matériaux épars, que rien ne reliait les uns aux autres et que séparaient d'immenses lacunes, ne constituaient pas une science. En faire à la zoologie une application quelque peu régulière eût été impossible. C'est alors que Cuvier se mit à l'œuvre et produisit deux

(1) 1683-1757.
(2) 1514-1572, — 1514-1564.
(3) 1613-1688, — 1626-1697, — 1648-1730.

ouvrages, expression d'une même pensée, fruit du même travail et s'appuyant l'un sur l'autre, les *Leçons d'anatomie comparée* et le *Règne animal*. A partir de ce moment, la zoologie dut devenir *anatomique*, et ce caractère lui restera incontestablement; mais ce progrès, si grand qu'il fût, en appelait, en nécessitait de nouveaux.

Cuvier, tout occupé de la méthode et de la classification, semblait demander avant tout aux organes que son scalpel mettait à nu des *caractères* intérieurs propres à compléter, à contrôler les caractères fournis par l'extérieur. Il saisissait admirablement les faits organiques tels que chaque animal les présente; mais il allait rarement au-delà. Dès l'abord, Geoffroy Saint-Hilaire (1) comprit qu'il existait entre ces faits des rapports dont la connaissance pouvait seule imprimer à l'ensemble des observations recueillies le cachet d'une doctrine scientifique. Il se mit à la recherche de ces rapports avec l'ardeur qu'il portait à toutes choses, et découvrit un certain nombre de lois, ou mieux de règles générales, que doit avoir sans cesse présentes à l'esprit quiconque s'occupe de ces difficiles problèmes. Ainsi, presque uniquement *descriptive* entre les mains de Cuvier, l'anatomie comparée devint essentiellement *philosophique* dans celles de Geoffroy. On le voit, ces deux grands esprits se complètent ici l'un l'autre. Engagés par des routes diverses dans des études identiques au fond, tous deux ont dû parfois méconnaître ce qui les rapprochait, et lutter pour leurs doctrines. Ces discussions ont fait un bruit dont l'écho se prolonge encore. On sait quel en fut le résultat. Grâce à un concours de circonstances très diverses, l'avantage sembla presque toujours rester à Cuvier; mais la postérité, plus équitable que les contemporains, confondra dans une égale reconnaissance les deux fondateurs de l'anatomie comparée. Déjà, peut-on dire, justice a commencé à être rendue : Geoffroy Saint-Hilaire a sa statue à Étampes, sa ville natale, en attendant qu'il en ait une au Muséum.

L'anatomie philosophique, pour mériter son titre nouveau, devait embrasser tous les cas possibles. La logique conduisait de l'étude des êtres normaux à celle de ces êtres bizarres, presque toujours incapables de vivre, que l'on regardait alors comme des caprices ou des erreurs de la nature. Geoffroy aborda ce nouveau problème avec l'assurance, la conviction du génie sûr de lui-même et de ses déductions. Il ne craignit pas d'affirmer à l'avance que les monstres obéissaient aux mêmes lois fondamentales que l'organisation la plus ordinaire; que pour en expliquer la formation il ne fallait recourir à rien de nouveau; qu'ils rentreraient à tous égards dans ses formules anatomiques. Chose étrange, et qui n'est pas encore assez générale-

(1) 1772-1844.

ment connue : non-seulement le fait justifia ces prédictions, taxées d'abord de témérité folle, mais encore, souvent par leurs caractères exceptionnels mêmes, les monstres révélèrent à celui qui savait si bien les interroger certaines lois du développement des animaux que voile pour ainsi dire une évolution régulière. Ramenés dès lors dans les règles communes, ils devaient, eux aussi, se prêter à un groupement, à une répartition logiques. M. Isidore Geoffroy s'empara de cette idée, leur appliqua les méthodes de la zoologie descriptive, les soumit à la nomenclature binaire, et systématisa la science de ces êtres qu'on avait crus en dehors de toute loi. Le père et le fils ont donc apporté tous deux une part distincte à cette œuvre, ils se partagent l'honneur d'avoir fondé la *zoologie tératologique.*

Les organes étudiés par l'anatomie descriptive ou philosophique se composent d'un certain nombre d'élémens ou tissus qu'on retrouve toujours les mêmes dans les diverses parties du corps. Ces tissus à leur tour devaient attirer l'attention, et un homme de génie porta de ce côté son examen. Bien qu'employant des procédés fort imparfaits encore, Bichat (1) marcha à pas de géant dans cette voie nouvelle, et, malgré la mort prématurée qui vint arrêter ses travaux, il a mérité d'être regardé comme le fondateur de *l'anatomie générale.*

Connaître parfaitement la forme des organes intérieurs ou extérieurs, les suivre dans leurs métamorphoses, dévoiler les rapports cachés qui les relient, en trouver les élémens communs, ne suffit pas à l'esprit humain. De tout temps, trop tôt, pourrait-on dire, il a voulu savoir comment ces diverses parties concourent à produire ce tout qu'on appelle un homme ou un animal. La physiologie est aussi ancienne qu'aucune autre science se rattachant aux êtres animés, et il faut lui consacrer quelques mots dans cette revue du passé.

Aristote et Galien avaient beau être de grands hommes, ils ne pouvaient bâtir sans les matériaux qui devaient s'accumuler lentement et de siècle en siècle. Leur physiologie, comme celle de leurs disciples de la renaissance, fut nécessairement plus qu'imparfaite; elle le fut d'autant plus qu'on voulut devancer le temps et qu'on se jeta dans les hypothèses. Quelques bons esprits, il est vrai, résistèrent à ces tendances et cherchèrent dans l'expérimentation la base de leurs doctrines. Sanctorius (2) passa près de trente années de sa vie dans une balance pour déterminer les lois de l'évaporation cutanée et de la transpiration, mais il eut peu d'imitateurs. En général, dans les écoles de médecine, qui furent surtout le théâtre de

(1) 1771-1802.
(2) 1561-1626.

ces variations, la physiologie erra au gré des théories qui régnaient dans les autres sciences ou des doctrines imaginées par quelques hommes supérieurs. Ainsi elle fut *alchimique* avec les médecins arabes et juifs, *chimique* avec Sylvius, *mystique* avec van Helmont (1), *physique* avec Boerhave, *animiste* avec Stahl, *vitaliste* avec Barthès (2). Elle refléta aussi les doctrines philosophiques de son temps, et c'est alors surtout que, revêtant un caractère plus général, elle s'adressa aux animaux pour trouver la solution des problèmes les plus délicats. Le mode de propagation, les métamorphoses des insectes fournirent tour à tour des argumens aux partisans de l'épigénèse, à ceux de l'évolution, et le grand Haller (3) demanda à *l'embryogénie* du poulet l'histoire du développement de l'homme lui-même.

Les naturalistes, presque tous occupés de recueillir, de classer, de cataloguer, ne pouvaient guère songer à la physiologie. Quelques-uns pourtant s'engagèrent sur ce terrain, et en général avec plus de prudence que les médecins. Réaumur, Swammerdam (4), au milieu de leurs expériences et tout en faisant de l'anatomie, ne perdirent jamais de vue l'étude des fonctions, ni les grandes questions de la physiologie générale. Malheureusement ils n'eurent que bien peu d'imitateurs parmi les anatomistes. Ceux-ci méconnurent trop souvent les préceptes de Haller sur l'alliance intime qui doit unir l'anatomie et la physiologie. Cuvier lui-même mérita ce grave reproche, mais peut-être est-il excusable. Lui et ses disciples immédiats nous ont fait connaître les instrumens, à nous de rechercher comment ils agissent.

Toutefois la physiologie ne pouvait rester étrangère au grand mouvement scientifique qui marque la fin du dernier siècle et le commencement du nôtre. A ce moment, la physique et la chimie surtout, prenant un essor inattendu, laissèrent bien loin en arrière le savoir ancien, et bientôt, non contentes de régner sur la matière brute, elles voulurent soumettre à leurs lois les êtres vivans. Par sa théorie de la respiration, Lavoisier fonda le *chimisme moderne* (5). Cette invasion, tant de fois inutilement tentée, des sciences physico-chimiques dans le domaine des êtres vivans eut cette fois des avantages réels. Quelques hommes, éminens d'ailleurs, voulurent, il est vrai, ne voir dans les animaux que des appareils analogues à ceux de nos laboratoires, et s'engagèrent ainsi dans la plus fausse voie. En

(1) 1577-1644.
(2) 1668-1738, — 1660-1734, — 1734-1806.
(3) 1708-1777.
(4) 1637-1680.
(5) 1743-1793.

revanche, ces physiciens, ces chimistes, exagérés eux-mêmes, apportèrent dans l'étude des êtres vivans leurs méthodes précises, leurs procédés perfectionnés. L'expérimentation prit une part de plus en plus large dans ces études, et la physiologie enregistra bientôt des résultats positifs de la plus haute importance. On en vint à distinguer des phénomènes purement vitaux, ceux qui, quoique s'accomplissant toujours sous l'influence de la vie, conservent à un degré plus ou moins grand le caractère des phénomènes physico-chimiques. Néanmoins, dans cette voie nouvelle, la science sembla vouloir se restreindre. Elle s'en prit à quelques mammifères, à quelques oiseaux, et cela faute de pouvoir s'adresser à l'homme lui-même. Rarement elle descendit jusqu'aux reptiles; presque jamais elle n'atteignit les invertébrés. La *physiologie expérimentale* prit de plus en plus un caractère essentiellement *humain* et *médical*, et jusqu'à ces derniers temps elle n'a eu presque rien de commun avec la zoologie.

Je n'ai cherché, dans ce qui précède, ni à faire l'histoire complète, ni même à tracer une esquisse historique de la zoologie. Je n'ai pas eu davantage l'intention d'indiquer tous ceux qui lui ont rendu des services éclatans. Trop de morts illustres, trop de vivans justement célèbres auraient à se plaindre de mon silence. Il m'était d'ailleurs impossible de signaler la nature, parfois très diverse, des travaux de chacun des hommes que j'ai nommés. Qui ne sait pourtant que Blainville a été en zoologie autre chose qu'un théologien intolérant, que Lamarck a dû à ses ouvrages descriptifs le surnom de *Linné français*, que Geoffroy a débrouillé et classé les groupes les plus difficiles des mammifères? Préoccupé du but de cette étude, j'ai voulu seulement indiquer les principales tendances manifestées par la science dans le cours de son développement et attacher à chacune d'elles un de ces noms qui la caractérisent nettement. Or, si, laissant de côté les détails, on cherche les résultantes générales de ces directions diverses, on trouvera que de la renaissance à la mort de Cuvier et de Geoffroy la zoologie a été d'abord descriptive, puis anatomique. Il nous reste à montrer quels ont été les progrès accomplis dans ce dernier quart de siècle et quels rameaux nouveaux ont poussé sur le tronc fertile de la science zoologique.

II.

La zoologie moderne n'a eu à répudier aucune de ses tendances passées : logiquement déduites les unes des autres, elles ont chacune apporté au fonds commun des acquisitions réelles, et qui s'accroissent journellement par des efforts semblables. Pour être moins fréquemment nécessaire, pour se montrer avec moins d'appareil,

l'érudition classique est toujours également en honneur chez les naturalistes. Grâce aux efforts des voyageurs, aux investigations des collecteurs indigènes, nos musées regorgent de richesses qui trouvent une place toute faite dans les cadres préparés d'avance. Chaque jour quelque animal nouveau, décrit d'ordinaire avec un soin extrême, vient grossir le catalogue, déjà effrayant, des espèces vivantes ou éteintes. Une foule de mémoires, de monographies, de grands ouvrages généraux, accusent la marche incessante de la *zoologie descriptive*, qui laissera de notre époque un véritable monument dans les *Suites à Buffon* (1).

Dans tous ces ouvrages, la nomenclature binaire, cette grande invention de Linné, est seule employée; les classifications oscillent généralement autour de celles qu'avaient proposées nos illustres devanciers. Toutefois la méthode, en se perfectionnant chaque jour, a fait distinguer entre les êtres vivans, entre les animaux en particulier, deux sortes de rapports bien distincts. On s'est aperçu que certains traits de ressemblance accusaient un voisinage réel, une sorte de parenté, tandis que d'autres indiquaient seulement des analogies existant entre des êtres d'ailleurs très différens et appartenant parfois à des groupes assez éloignés. Nous reviendrons plus loin sur ce sujet; bornons-nous à dire ici que ces faits bien reconnus ont donné naissance aux classifications appelées *parallèliques* par M. Isidore Geoffroy, qui le premier a représenté à la fois par ce moyen les *affinités* et les *analogies* des mammifères.

La zoologie générale s'est enrichie de nombreux et importans travaux relatifs à la distribution géographique des animaux. M. Forbes, étendant à la mer cette sorte de recherches, en a sondé les abîmes, et mis hors de doute deux faits aussi importans que curieux : le premier, que toute vie s'arrête à une profondeur assez peu considérable; le second, que les animaux sont distribués autour des rochers et des montagnes sous-marines en zones superposées, qui restent constamment distinctes ou ne se confondent que par l'intermédiaire de quelques espèces errantes. Toutefois la zoologie géographique ne possède aucun ouvrage qui résume les faits et en expose les lois. Moins heureuse que la botanique, elle attend encore son Alphonse de Candolle.

On pourrait en dire à peu près autant de la paléontologie, qui touche aussi par tant de côtés à la zoologie générale. A mesure qu'elle grandit, cette branche de la science semble s'écarter du

(1) Cette belle collection, publiée chez l'éditeur Roret, se compose d'une suite de traités complets sur les diverses branches des sciences naturelles, tous accompagnés de leur atlas spécial. Quelques-uns des principaux ouvrages qui la composent sont déjà terminés, d'autres sont en voie de publication.

tronc qui lui donna naissance et tendre à se confondre avec la géologie. Là elle a formé toute une école qui mesure les révolutions du globe aux variations des faunes éteintes. Par suite de cette tendance même, elle s'attache aujourd'hui de préférence aux dépouilles des invertébrés et récolte avec plus d'empressement les coquilles et les polypiers que les ossemens fossiles. Du reste elle enfante chaque jour des ouvrages considérables et d'une incontestable valeur; mais aucun n'embrasse dans leur ensemble ces milliers de détails, relevés presque toujours en vue des applications géologiques : bien peu en signalent l'importance zoologique. Et pourtant quel plus magnifique but de recherches et de méditations pour un esprit élevé que la succession des espèces animales à la surface du globe, l'apparition et la disparition des types divers, les traces que chacun d'eux a laissées dans la création actuellement vivante, — l'étude enfin des rapports nécessaires qui, à travers les transmutations et les cataclysmes, relient toujours l'un à l'autre l'animalité et le monde ambiant?

Les instincts *utilitaires* de notre époque, si fortement prononcés dans les sciences physico-chimiques, ne pouvaient manquer de se manifester dans les sciences naturelles, dans la zoologie en particulier : ne nous en plaignons pas. On comprendra mieux l'importance du savoir pur en jouissant de ses applications. D'ailleurs, pour être devenues industrielles au premier chef, la chimie, la physique, n'ont rien perdu de leur élévation intellectuelle. Que les savans de profession conservent pieusement le feu sacré, mais qu'ils ne le tiennent pas dans l'ombre et le laissent réchauffer, éclairer ceux qui demandent la chaleur et la lumière. En parlant ainsi, je ne crains pas qu'on se méprenne sur le sens de mes paroles. Ce n'est pas moi qu'on accusera d'être un utilitaire exagéré; j'ai trop souvent ici même pris la défense de la science pure contre ceux qui en méconnaissent à la fois et l'importance et les bienfaits réels. Expression la plus élevée de tout un côté de l'intelligence humaine, elle ne saurait se ralentir dans ses progrès sans trahir par cela même une profonde et déplorable décadence. Mère de tout ce qu'admirent et demandent les hommes pratiques, elle ne pourrait déchoir sans entraîner la déchéance même des applications. Néanmoins jamais je n'ai méconnu ce qu'il y a de légitime, de glorieux et de profondément caractéristique pour notre siècle dans cette *utilisation* de la science. Jusqu'à ce jour, la zoologie avait été négligée à ce point de vue. On reconnaît enfin que seule elle peut résoudre une foule de problèmes qui touchent au bien-être de populations entières, aux raffinemens du luxe aussi bien qu'aux nécessités premières. Déjà, sous l'influence de ces idées nouvelles, un enseignement de *zoologie appliquée* ou

zootechnie a été fondé à Paris; la Société d'acclimatation s'est fondée. Sous l'habile direction de M. Isidore Geoffroy, cette société a pris un développement remarquablement rapide. Née il y a quatre ans à peine, elle réunit dans une pensée commune des hommes de tout rang, de toute fortune, de toute profession, qui tous viennent demander à la science de féconder leurs efforts pratiques; elle a des représentans dans les quatre parties du monde et compte dans ses rangs plusieurs têtes couronnées. Certes le zoologiste le plus dévoué ne peut que saluer avec joie un mouvement qui popularise notre belle science, et lui donne de plus en plus dans l'opinion publique un rang égal à celui que ses sœurs avaient conquis précisément par leurs applications.

En même temps qu'elle se développait dans les divers sens que nous venons d'indiquer, la zoologie devenait de plus en plus anatomique. A part quelques entomologistes, quelques conchyliologistes, quelques ornithologistes incorrigibles, et qui tiennent plus de l'amateur que du savant, les zoologistes comprennent aujourd'hui que, pour connaître un animal, il faut l'étudier en dedans aussi bien qu'en dehors. En ce sens, on peut dire qu'ils sont tous à des degrés divers les disciples de Cuvier.

Ils ne le sont pas moins de Geoffroy Saint-Hilaire. Sans prétendre, sans croire peut-être s'occuper d'anatomie philosophique, les débutans eux-mêmes en font à chaque instant. Journellement, à propos d'un animal quelconque et des espèces appartenant aux groupes les plus différens, on applique les règles formulées par Geoffroy, sans même les rappeler. Rien, ce nous semble, ne prouve au même degré tout ce qu'il y avait de profondément vrai dans ces découvertes, qui datent à peine d'un demi-siècle. Elles sont si bien entrées dans le savoir public, qu'on en oublierait l'auteur, si ceux qui ont été presque ses contemporains ne rappelaient son nom de temps à autre. Cela même rend plus étrange l'oubli où semble être tombée la zoologie tératologique. Sans doute, lorsqu'on rencontre un de ces êtres bizarres dont un arrêt ou un excès de développement a profondément altéré les formes, on est bien forcé de le remarquer; mais presque toujours on se contente d'en décrire l'extérieur, de le nommer, de le placer dans un bocal, comme si on regrettait de le détruire en le disséquant. Rien d'ailleurs ne vient réunir ces faits isolés et épars dans une foule de recueils. Depuis l'ouvrage de M. Isidore Geoffroy, la tératologie n'a pas fait un véritable progrès. Seule de toutes les branches de la science, elle subit un temps d'arrêt marqué, et ce fait est d'autant plus à regretter, que par sa nature elle touche à toutes les autres, à la zoologie pure comme à la physiologie.

En revanche, l'anatomie générale a pris un développement des

plus remarquables. Empruntant à la physique ses verres grossissans et ses microscopes, à la chimie ses réactifs, elle a poussé presque à ses limites extrêmes l'étude des tissus, et sous le nom d'*histologie* est devenue en quelque sorte une science à part, qui se rattache intimement à la physiologie. Les naturalistes, restés trop longtemps en arrière, rejoignent aujourd'hui les médecins sur ce terrain, qui doit être commun, et la science gagne chaque jour, en enregistrant tantôt les différences et tantôt les ressemblances très grandes que le règne animal présente à ses deux extrémités dans les élémens anatomiques premiers de l'organisation.

L'histoire du développement des animaux, l'embryogénie, a fait aussi d'immenses progrès, dus surtout aux zoologistes. Entre les mains de nos devanciers, elle s'arrêtait volontiers aux oiseaux ou aux reptiles. De nos jours, elle s'est adressée à tous les embranchemens, à toutes les classes. De grands résultats ont été le fruit de ces efforts. La connaissance des métamorphoses s'est agrandie et étendue; des phénomènes entièrement nouveaux ont été découverts. Les doctrines ont pu se raffermir et devenir générales. J'ai naguère essayé dans ce recueil de formuler à mon point de vue l'ensemble de ces faits, et je ne puis aujourd'hui que renvoyer le lecteur à ces travaux (1). Pourtant je crois devoir consigner ici un fait capital constaté depuis l'époque où ils parurent. On n'avait alors remarqué chez aucun vertébré, à l'exception des batraciens, de métamorphoses proprement dites. On a depuis découvert ce mode de développement chez les poissons. L'*ammocète*, si commune dans nos ruisseaux, et regardée jusque-là comme le dernier représentant de sa classe, n'est pas un animal parfait; elle n'est que la *larve* de la lamproie. Dans les deux dernières classes de vertébrés, on rencontre donc des espèces à développement en partie extérieur. C'est là un caractère de dégradation qu'il faut ajouter à tous ceux qui établissent la supériorité relative des oiseaux et des mammifères.

Le fait seul de ces travaux histologiques et embryogéniques accuse chez les zoologistes de notre époque des préoccupations physiologiques généralement bien étrangères à leurs prédécesseurs; mais cette tendance me semble encore plus caractérisée par l'entraînement si marqué vers l'étude des animaux inférieurs, et surtout vers celle des espèces transparentes. Ici la machine animale, se démontant pour ainsi dire pièce à pièce, finit par ne plus conserver que les organes fondamentaux, et la nature intime des fonctions se laisse bien mieux pénétrer. Armé du microscope, l'œil peut aller

(1) Voyez, sur les *métamorphoses*, les livraisons des 1er et 15 avril 1855, des 1er et 15 juin, et du 1er juillet 1856.

fouiller au milieu de ces organismes vivans sans les détruire, sans même les altérer, et prendre pour ainsi dire la nature sur le fait. Aussi la physiologie générale, cessant de reposer sur des hypothèses gratuites ou sur des faits mal interprétés, parce qu'ils étaient mal connus, a-t-elle immensément gagné depuis un quart de siècle, et ces progrès, elle les doit surtout aux zoologistes, qui de la connaissance des formes extérieures ou intérieures ont voulu remonter à celle des fonctions.

La zoologie moderne n'est donc pas seulement restée descriptive et anatomique; elle est allée plus loin. Entraînée par la logique des faits et des idées, elle a marché dans sa voie nouvelle d'abord sans se rendre bien compte de ce changement de direction. Il lui a fallu quelque temps pour acquérir la conscience de ce progrès. Voilà douze ans à peine qu'un journal, parlant des travaux de l'Académie des Sciences, appliqua ironiquement les expressions de *zoologistes physiologistes* à M. Edwards et à quelques jeunes travailleurs groupés autour de lui. Les uns et les autres acceptèrent de très grand cœur, et comme caractérisant au mieux leurs tendances, ce titre qu'on leur donnait comme un blâme et par dérision. Cette petite école, sur laquelle on appelait le ridicule, a bien grandi depuis lors : elle compte aujourd'hui de nombreux adeptes en Allemagne, en Suède, en Norvége, en Angleterre, partout où la science déploie une activité réelle. Chose remarquable, quoique très naturelle, c'est en suivant la voie frayée par les naturalistes français que les savans de ces diverses contrées arrivent à se ranger sous la même bannière. Là comme chez nous, l'étude de plus en plus sérieuse des animaux inférieurs a modifié les anciennes idées et fait pressentir de nouveaux horizons. Là comme chez nous, c'est le monde marin qui conduit à l'évidence et commande les convictions. Ce mouvement se prononce et se généralise chaque jour d'une manière plus frappante. Tous les ans, des universités allemandes, russes, suisses ou scandinaves part une foule de naturalistes, de médecins, qui émigrent vers les côtes de la Baltique, de l'Océan ou de la Méditerranée. Tous les ans, chacun revient avec sa moisson de faits et de déductions qui chaque fois jettent un jour nouveau sur la physiologie comparée. Et ce ne sont pas seulement des étudians, des *privat docent,* qui marchent ainsi sur nos traces. Des professeurs, des savans justement célèbres, n'hésitent pas à faire de même. L'illustre Müller, le chef des physiologistes allemands, après avoir pendant vingt ans demandé aux animaux supérieurs les secrets de la vie, a compris qu'il devait, lui aussi, aller s'instruire au bord de la mer. Il compte aujourd'hui sept ou huit campagnes de ce genre, et c'est à elles qu'il doit quelques-uns de ses titres scientifiques les plus glorieux.

Ainsi la zoologie et la physiologie, si longtemps regardées comme distinctes, cherchent mutuellement à se rapprocher. La zoologie physiologique, qui leur sert de lien, grandit à la faveur de cette double tendance, et M. Edwards en est resté le chef reconnu. Il n'y a là que justice. Peu d'hommes ont donné à la science qu'ils cultivent des gages aussi nombreux, aussi complets que ce savant. Associé à M. Audouin, il est entré le premier dans la voie des études maritimes dont nous venons de signaler l'influence. Il a d'ailleurs touché à toutes les branches de la zoologie, et dans toutes il a laissé sa trace. La liste de ses ouvrages présente en zoologie méthodique des recherches sur la classification des vertébrés aussi bien que sur celle des mollusques, des annelés et des rayonnés; en zoologie descriptive vivante ou fossile, plusieurs livres généraux, devenus classiques; en zoologie générale, des recherches sur les centres de création, sur la répartition géographique des crustacés; en anatomie proprement dite, une foule de *mémoires* dont nous ne pourrions même indiquer les principaux; en anatomie philosophique, des études sur le squelette des crustacés, regardées par Geoffroy comme un modèle du genre, etc. Mais ce qui caractérise M. Edwards mieux encore que tous ces travaux, quelque remarquables qu'ils soient d'ailleurs, c'est que jamais il ne perd de vue le côté physiologique du sujet qui l'occupe, c'est qu'il le met constamment en saillie et s'en sert pour éclairer les autres points de la question.

Cette tendance générale, M. Edwards l'a transportée dans son enseignement. Là encore il a dû envisager la science sous tous ses aspects. Jeune professeur à l'École centrale des arts et manufactures, il a dû s'occuper des applications à l'agriculture, à l'industrie, à l'hygiène privée et publique. A la Sorbonne, comme suppléant de Geoffroy, comme professeur titulaire, il a embrassé le règne animal dans son ensemble, tantôt plus spécialement en zoologiste classificateur, tantôt en anatomiste et en physiologiste. Au Jardin des Plantes, chargé du cours d'entomologie, qui comprend les crustacés et les insectes, il a été conduit à examiner en tous sens l'histoire de cet embranchement des annelés, un des mieux faits pour élargir et redresser les idées que nous avaient léguées nos prédécesseurs. Pour chacun de ces enseignemens, M. Edwards ne s'est jamais tracé de cadre absolu. Nous l'avons vu nous-même remanier chaque année le cours de l'année précédente, cherchant sans cesse à perfectionner, à découvrir quelque nouveau joint, et de ce travail incessant, fécondé par le savoir personnel, est résultée une érudition solide et éclairée à laquelle rendent justice de nombreux et assidus auditeurs.

C'eût été grand dommage que les résultats d'un semblable labeur disparussent avec celui qui a su les acquérir. Heureusement M. Edwards devait obéir à la logique de tout esprit vraiment élevé, et

chercher à coordonner, ne fût-ce que pour lui-même, l'ensemble de ses connaissances. Sans renoncer aux recherches spéciales (1), il a entrepris presque coup sur coup deux ouvrages, tous deux rédigés dans ce sens. Dans l'un, il résume plus spécialement les idées qui l'ont guidé au milieu de ses travaux et de son enseignement oral ou écrit; l'autre doit être pour ainsi dire la preuve et le développement du précédent, en même temps qu'il doit présenter le tableau détaillé de la science actuelle. Tous deux, bien qu'inachevés, caractérisent très nettement les tendances de M. Edwards et celles de l'école qu'il représente. Le premier surtout renferme, on peut le dire, tout un corps de doctrines, et à ce titre doit appeler particulièrement notre attention.

III.

La création vivante est pour ainsi dire l'infini animé. Qu'il parcoure du regard les airs, la terre ou les eaux, le naturaliste aperçoit partout et à toute heure des êtres en train de naître, de se développer, de mourir. S'il creuse les entrailles du globe, il rencontre les ossemens, les moules, les empreintes de milliers de générations éteintes, et un premier fait ressort de cet examen : c'est l'extrême variété qui règne au milieu de toutes ces richesses. Chaque espèce diffère de tout le reste de la création; dans une même espèce, les individus ne sont jamais rigoureusement semblables, et l'individu, comparé à lui-même, varie à chaque phase de son existence. « Les organismes, dit M. Edwards, ne sont réellement identiques ni dans le temps, ni dans l'espace. La première condition imposée à la nature dans la formation des animaux semble être la *diversité des produits.* »

Une étude quelque peu attentive révèle un second fait général, indiqué sans doute depuis longtemps, mais dont on était loin d'avoir apprécié toute l'importance : c'est que cette variété extrême s'obtient toujours à peu de frais. La liste des combinaisons anatomiques et physiologiques possibles est bien loin d'être close, et notre esprit peut facilement concevoir une foule de formes et de machines animales très rationnelles qui n'ont pas encore été réalisées, qui ne le seront peut-être jamais. On dirait que la nature répugne aux innovations, et qu'avant de créer un nouveau modèle, elle s'efforce de tirer tout le parti possible de ceux qu'elle s'était déjà donnés. Les

(1) Dans la séance du 16 novembre 1857, M. Edwards a présenté à l'Académie des Sciences deux volumes sur l'*Histoire des Polypes coralliaires*, faisant partie de la collection des *Suites à Buffon*. Dans la séance précédente, il avait présenté la seconde moitié du tome deuxième de ses *Leçons d'anatomie et de physiologie*.

modifications les plus légères, les retouches les plus insignifiantes, lui suffisent pour multiplier et diversifier ses œuvres à l'infini. Prenons pour exemple deux de ces groupes, tellement naturels que le vulgaire lui-même y rapporte sans hésiter les espèces qui en font partie. Examinons la classe des oiseaux et celle des insectes. Existe-t-il dans la première d'une extrémité à l'autre quelque différence essentielle? Non, partout dans ce groupe l'organisme se compose des mêmes matériaux juxtaposés dans le même ordre. A l'intérieur quelques variations légères dans les proportions, à l'extérieur les teintes multipliées du plumage ont suffi pour caractériser plus de sept mille espèces. Chez les insectes, les faits sont plus frappans : l'*ordre* auquel appartiennent le hanneton et les scarabées compte à lui seul plus de quarante mille espèces déjà inscrites dans les catalogues entomologiques, et on en découvre chaque jour de nouvelles. Eh bien! il n'existe pas entre elles plus de différences qu'entre les espèces d'oiseaux. Au reste, ce n'est pas seulement dans la création actuelle que se manifeste le fait que nous signalons, on le retrouve tout aussi évident quand on examine les faunes les plus anciennes. Là aussi la nature semble s'être posé le problème de multiplier à l'infini les différences tout en changeant le moins possible les matériaux et la mise en œuvre. Des premiers âges paléontologiques jusqu'à nos jours, on la voit obéir à ces deux lois en apparence opposées, la *loi de variété* et la *loi d'économie*. Rechercher les moyens employés pour satisfaire à l'une et à l'autre, tel est le but principal de l'ouvrage que nous examinons.

Au premier rang des causes de variété, il faut placer l'inégalité dans la perfection avec laquelle s'accomplissent les fonctions. On sait depuis longtemps que dans le règne animal, considéré à ce point de vue, il existe des espèces supérieures et des espèces inférieures, que de l'éponge au mammifère la distance est immense, et comblée par des milliers d'intermédiaires. Des faits pareils se présentent dans chacun des groupes primaires et secondaires. Là aussi, la supériorité et l'infériorité relatives se manifestent clairement de la première à la dernière des espèces. Enfin l'individu n'est pas toujours égal à lui-même. De l'état de germe à celui d'embryon, de nouveau-né, d'enfant et d'adulte, l'homme parcourt une échelle immense, change sans cesse, gagne à chaque pas. Ainsi, pour satisfaire à la grande loi de variété dans l'ensemble comme dans les détails, la nature avant tout perfectionne. Déterminer les procédés de ce perfectionnement est donc d'une haute importance : c'est par là que commence M. Edwards, et il est inutile de faire remarquer ce qu'il y a de profondément physiologique dans ce point de départ.

Usant d'une comparaison qui revient souvent sous sa plume, l'au-

teur rapproche l'animal des machines employées dans une usine. Il est évident qu'on demande à celles-ci deux choses bien distinctes, — la quantité et la qualité des produits. Toutes choses égales d'ailleurs, un rendement plus considérable, une somme de *travail industriel* plus élevée est pour les machines un caractère de supériorité. Or, pour atteindre ce but, l'industrie agit de deux manières : tantôt elle augmente la puissance d'une machine donnée, comme lorsqu'il s'agit d'une locomotive dont elle accroît les dimensions; tantôt elle multiplie les parties actives, comme lorsqu'elle ajoute un certain nombre de *broches* à un métier de filature. Dans les deux cas, il y a un surplus de matière employée et mise en jeu pour obtenir un résultat plus grand. Quelque chose de tout semblable se rencontre dans le règne animal. Toutes les autres conditions étant égales, la masse des tissus vivans qui entrent dans la composition d'un organisme est en rapport avec la quantité de *travail fonctionnel*. Augmenter cette masse, c'est donc perfectionner l'animal d'une certaine façon, et cette augmentation s'effectue comme dans nos ateliers, tantôt par le simple accroissement de toutes les parties, tantôt par la multiplication de quelques-unes. Le tigre n'est au fond qu'un chat plus grand, et par cela seul plus fort et plus puissant; la *phyllodocée lamelleuse,* qui compte jusqu'à huit ou neuf cents anneaux parfaitement semblables, qui atteint jusqu'à sept ou huit décimètres de long, diffère à peine, sous tous les autres rapports, des annélides voisines, qui n'ont qu'une centaine d'anneaux et un ou deux décimètres de longueur. Tous deux sont néanmoins très faciles à distinguer de leurs congénères. Chez tous les deux, par l'accroissement de la masse, la nature a perfectionné et par cela même a satisfait à la loi de variété. La loi d'économie se trouve également observée, puisque, pas plus dans le tigre que dans la phyllodocée, aucun appareil, aucun organe ne diffère de ceux des espèces les plus rapprochées. Dans le premier cas, on ne trouve pas la moindre innovation; dans le second, il y a simple *répétition* de ce qui existait déjà.

Le procédé si simple de la répétition est un des plus fréquemment employés à l'extérieur comme à l'intérieur de l'économie animale. Il joue un grand rôle en physiologie. Sans entrer dans le détail de ces applications si diverses, si multipliées, signalons une de celles dont le résultat est le plus frappant. Pour partager le règne animal tout entier en quatre groupes fondamentaux, construits sur un plan essentiellement distinct, il a suffi que les parties similaires ou *homologues* fussent répétées suivant des règles différentes. Groupées autour d'un point unique qui sert de centre, elles donnent naissance aux *rayonnés,* dont les astéries ou étoiles de mer peuvent être regardées comme le type. Disposées en séries longitudi-

nales à droite et à gauche d'un plan médian, elles caractérisent le type des *annelés*, si profondément empreint chez les *mille-pieds*. Les *mollusques* se reconnaissent à la rareté des répétitions, à l'absence de symétrie, si facile à constater chez le colimaçon. Enfin les *vertébrés* réunissent en quelque sorte les caractères des deux derniers types. Les organes des sens et du mouvement, le système nerveux qui les anime, présentent à un haut degré la disposition symétrique binaire et la tendance à la répétition longitudinale des *annelés*, tandis que l'appareil digestif et les autres organes de nutrition rappellent ce qui se voit chez les mollusques. Sans doute d'autres caractères différentiels viennent s'ajouter à ceux-ci, mais ils ne font que confirmer ce qu'indiquait la forme générale et séparer plus profondément ce qu'elle aurait suffi à distinguer.

Le plus puissant moyen mis en œuvre par la nature pour perfectionner les organismes et établir entre les groupes, entre les espèces d'animaux la merveilleuse variété qui les distingue, est incontestablement la division du travail fonctionnel. Ici encore l'industrie humaine fournit un terme de comparaison facile à saisir, et qui explique le fait physiologique. Qu'on se rappelle ce qui arrive là où le même individu doit à la fois soigner et tondre ses bestiaux; préparer, teindre et filer la laine; tisser le drap; tailler et façonner les vêtemens : quelle grossièreté, quelle inégalité, quelle imperfection partout! Pour arriver à fabriquer ces étoffes moelleuses qui nous réchauffent en hiver, ces tissus légers qui semblent nous rafraîchir en été, il a fallu répartir le travail entre une multitude de mains et inventer autant de machines que la fabrication compte de phases. L'atelier du tailleur est le rendez-vous d'une foule d'industries, et ici encore les rôles sont partagés. Il en est de même chez les animaux. Là où les fonctions de sensation, de mouvement, de nutrition, etc., s'accumulent dans un petit nombre d'organes bons pour ainsi dire à tout faire, elles restent obscures et incomplètes; elles n'atteignent tout leur développement que dans des organismes très complexes, et où chacune d'elles a son instrument spécial. Le progrès physiologique nécessite donc une certaine complication anatomique croissante. Par cela même, il entraîne une différenciation proportionnelle des espèces, et produit la *variété*. Il nous reste à voir quelle part est faite à l'*économie* dans l'application de ce procédé.

Et d'abord, le perfectionnement anatomique et physiologique ne porte jamais à la fois sur l'organisme tout entier. En passant d'un groupe à un autre, d'une espèce à l'espèce voisine, on voit à chaque instant la machine animale se développer dans quelqu'une de ses parties, rester stationnaire dans les parties les plus connexes. Les

crustacés et les insectes, par exemple, appartiennent au même embranchement, et sont construits sur un type fondamental identique : quelle différence pourtant sous le rapport des fonctions et des organes circulatoires et respiratoires ! Les premiers ont un cœur volumineux et robuste pour chasser le sang, des artères bien développées pour conduire dans toutes les parties du corps ce liquide nourricier, lequel revient aux branchies, sinon par des veines proprement dites, du moins par des routes nettement tracées. Les insectes au contraire n'ont aucune trace d'artères, et le vaisseau dorsal, qui chez eux représente le cœur, n'agite que par faibles ondées le sang épanché dans les larges lacunes du corps. En revanche, les premiers ne possèdent pour appareil respiratoire que des branchies à surface restreinte, tandis que chez les seconds un riche lacis de vaisseaux aériens va porter l'air jusqu'au fond des plus petits organes et donner par momens à la respiration une activité extrême. Considérés sous le rapport qui nous occupe, les organismes qui se suivent de plus près ne sont jamais ou plus élevés ou plus bas placés d'une manière absolue. Celui qui l'emporte par le développement d'un organe, d'une fonction est inférieur à quelque autre titre. Les espèces, les groupes chevauchent donc pour ainsi dire les uns sur les autres. Il est facile de voir quelle diversité extrême doit naître précisément de cette singulière parcimonie, d'où il résulte que la machine animale, au lieu de s'améliorer en masse, ne se perfectionne que par portions souvent très restreintes.

La tendance à l'économie se manifeste d'une façon bien remarquable dans chacun de ces perfectionnemens partiels eux-mêmes. Lorsque la nature se décide à localiser une fonction exercée jusque-là par l'organisme tout entier, elle ne se croit pas pour cela obligée de créer un instrument nouveau. Presque toujours au contraire elle commence par utiliser quelques-uns des organes déjà existans en se bornant à l'approprier à cet usage de surcroît. Ces espèces d'*emprunts physiologiques* sont curieux à suivre, surtout dans l'histoire de la respiration. Chez un très grand nombre d'animaux, d'une complication anatomique assez grande déjà, cette fonction s'exerce encore par toute la surface du corps. Certaines annélides sont évidemment dans ce cas. Chez d'autres, elle se localise d'abord vers la base des pieds, qui ne changent en rien de forme, mais où la peau devient seulement plus mince et se couvre de cils vibratiles. Chez quelques autres, les espèces de languettes désignées sous le nom de *cirrhes* s'allongent, deviennent plus vasculaires, et jouent le rôle de branchies. Plus tard seulement, on voit se montrer des organes respiratoires proprement dits. Chez les crustacés inférieurs, nous constaterions des faits presque semblables. Ici encore, la peau d'a-

bord, puis les pattes, puis une portion seule de ces dernières servent à la respiration. Le tube digestif lui-même est souvent utilisé au profit de cette fonction. Chez les mollusques tuniciers, qui occupent le dernier rang de leur embranchement, la portion du canal alimentaire qui représente la bouche et l'arrière-bouche remplace les branchies qu'on trouve chez leurs frères plus élevés. Au contraire la fonction respiratoire est dévolue à la partie postérieure du tube digestif dans quelques naïs, dans quelques annélides inférieures, et dans la larve de ces beaux insectes que tout le monde connaît sous les noms de libellules ou de demoiselles. Toutes les fonctions primaires, secondaires, etc., examinées une à une, nous présenteraient des faits analogues. Il est facile de voir comment dans ce cas encore l'*économie* devient une cause de *variété*.

Nous pourrions emprunter, soit à l'ouvrage de M. Edwards, soit à nos propres souvenirs, une foule d'autres exemples de cette espèce d'avarice dans les moyens alliée à la plus magnifique profusion dans les résultats; nous nous bornerons à un seul, important à signaler à raison des conséquences qui en découlent.

Rappelons d'abord que le règne animal présente quatre types fondamentaux nettement caractérisés et distincts les uns des autres, lors même que par une abstraction tout idéale on les réduit à de simples lignes. L'observation et l'expérience, l'anatomie aussi bien que l'examen extérieur, ont depuis longtemps fait justice de l'idée d'une série animale unique conduisant de l'éponge jusqu'à l'homme. La paléontologie, l'embryogénie, interrogées à leur tour, ont donné sur ce point la même réponse. La première a certainement comblé des vides et adouci des transitions, mais elle n'a nullement réuni les vertébrés à aucun des trois autres embranchemens, elle n'a pas détruit les différences essentielles qui séparent ces derniers les uns des autres. La seconde a montré chacun des quatre types se prononçant alors que le germe mérite encore à peine le nom d'embryon. Dès les premiers âges du monde comme dans les premiers temps du développement, l'animalité à la surface du globe, l'individu dans son œuf, nous apparaissent sous l'une des quatre formes qu'a précisées le génie de Cuvier. Tout animal est vertébré, annelé, mollusque ou rayonné. Chacun de ces quatre grands troncs se divise ensuite en branches donnant elles-mêmes naissance à des rameaux et à des ramuscules. Ces divisions secondaires ou tertiaires ont aussi leurs caractères propres, essentiels, écartant de toutes les autres les espèces qui les composent.

Or, — et c'est ici que la loi d'économie se montre dans toute sa puissance, — la nature n'a pas imaginé pour chacun de ces embranchemens, pour chacune de leurs dépendances, des moyens par-

ticuliers de varier et de distinguer les espèces. Partout au contraire elle se répète et reproduit les mêmes procédés de différenciation. Un seul exemple, emprunté aux animaux les plus connus, fera facilement saisir ce fait et les conséquences qu'on en peut tirer. Le type général des mammifères présente deux modifications. Chez les uns, les plus nombreux et qu'on trouve partout, les petits se développent à l'intérieur de la mère et viennent au monde faibles sans doute, mais entièrement formés. Chez les autres, dont la patrie est surtout la Nouvelle-Hollande, les jeunes quittent le sein maternel encore à l'état d'embryon, et passent les premiers temps de leur existence dans une poche placée sous le ventre des femelles. Des particularités anatomiques sur lesquelles il est inutile d'insister coïncident avec ces faits physiologiques fondamentaux. Les *mammifères ordinaires* et les *mammifères marsupiaux* forment donc deux groupes distincts. Or tout le monde sait que de légères différences dans les dents, le tube alimentaire, les organes de locomotion, etc., constituent chez les premiers autant de caractères, qui les ont fait partager en un certain nombre de groupes secondaires appelés *ordres*. Des modifications presque identiques se retrouvent chez les seconds, et devaient se traduire de même dans les classifications. On peut conclure de là que l'ensemble des mammifères se décompose en deux séries ayant chacune ses *carnassiers insectivores*, ses *rongeurs*, ses *ruminans*, etc.

Ainsi la loi d'économie, que nous avons vue jusqu'à présent servir à établir des différences, à éloigner les espèces l'une de l'autre, produit ici un résultat inverse. Elle fonde entre les espèces appartenant à deux séries radicalement distinctes des rapports en quelque sorte *collatéraux*. C'est à ces rapports qu'on donne dans la méthode naturelle le nom d'*analogies*, et les espèces rattachées ainsi entre elles, quoique appartenant à des groupes parfois fort éloignés, sont appelées *analogues zoologiques* ou *termes correspondans*. La recherche de ces analogies, la détermination de ces termes, sont devenues avec raison une des principales préoccupations de la science moderne. On a pu ainsi mieux démêler les affinités directes, les véritables parentés zoologiques, et l'ensemble du règne animal s'est trouvé éclairé d'un jour tout nouveau. M. Isidore Geoffroy a donc rendu à la science un véritable service en insistant plus que tout autre sur l'importance de cette étude, en s'efforçant le premier d'en traduire les résultats par la classification parallélique dont nous avons parlé.

Nous pourrions suivre M. Edwards jusqu'au bout de son livre, rechercher avec lui comment au milieu des modifications innombrables de l'espèce apparaissent toujours et se conservent intacts les

types fondamentaux ou secondaires; comment s'établissent ou se manifestent des harmonies organiques, tantôt rationnelles, tantôt purement empiriques; nous pourrions discuter avec lui la doctrine de la subordination des caractères, celle des caractères dominateurs. Ce serait toutefois aller peut-être au-delà de notre but, qui est de montrer surtout, d'après cet ouvrage, les tendances qui prévalent de nos jours dans la zoologie. On a pu voir comment la physiologie la plus élevée a inspiré l'*Introduction à la zoologie générale*, et comment, éclairé par elle, l'esprit comprend et coordonne sans peine une foule de faits anatomiques, embryogéniques et même paléontologiques, trop souvent regardés comme dépourvus de liens. Rattacher à la physiologie toutes les autres branches de la zoologie, celles-là mêmes qui semblent lui être le plus étrangères, telle était l'intention de l'auteur, et cette intention, dès aujourd'hui, on peut la regarder comme pleinement réalisée.

L'*Introduction à la zoologie générale* s'adressait à deux classes de lecteurs : aux hommes qui, déjà au courant de la science, veulent en coordonner les détails, et à ceux qui, sans être spéciaux, désirent se faire une idée des principes généraux de la zoologie. Pour les uns et les autres, un exposé rapide des doctrines, appuyé sur un petit nombre de faits décisifs, devait suffire, et l'ouvrage de M. Edwards a été conçu dans cet esprit. Les *Leçons de physiologie* devaient aller à un public différent et nécessitaient un mode d'exposition tout autre. Ici l'auteur parlait ou à des étudians qu'il fallait mettre au courant des faits et des idées élémentaires, ou à des savans curieux de renseignemens précis et minutieux. Sous ce double rapport, les *Leçons de physiologie* satisfont largement à toutes les exigences. Un texte détaillé, et cependant très clair, forme le corps de l'ouvrage. Un double système de notes permet à l'auteur, tantôt de creuser plus avant une question délicate, tantôt de faire quelqu'une de ces réserves que commande l'état encore imparfait de nos connaissances, toujours d'indiquer les sources où il a puisé.

Dans un livre comme dans un cours, il y a deux manières de présenter un ensemble de phénomènes. Le professeur, l'écrivain peuvent exposer l'état actuel de la science sans s'inquiéter des moyens qui ont fait atteindre le but, ou bien ils peuvent suivre l'esprit humain dans les voies souvent bien tortueuses qui l'y ont conduit. De ces deux méthodes, la première, comme l'observe M. Edwards, a pour elle la précision et la force; la seconde a certainement plus d'utilité. Le spectacle des efforts que nécessitent le développement d'une science et l'acquisition du moindre progrès durable est un spectacle plein d'enseignemens. En voyant comment nos prédécesseurs ont été conduits à leurs découvertes, nous apprenons à mar-

cher sur leurs traces, à devenir inventeurs à notre tour. En reconnaissant combien de faits jugés d'abord inutiles ou sans portée ont joué plus tard un rôle important lorsqu'ils ont été mieux compris, on se sent pénétré d'un juste respect pour les travaux d'autrui, alors même qu'ils ne semblent pas présenter d'emblée une haute valeur. M. Edwards, parlant à un jeune auditoire, cherchant à former des investigateurs qui pussent à leur tour reculer les bornes de notre savoir, a dû suivre depuis longtemps dans ses cours la méthode historique; il l'a conservée dans ses *Leçons,* et l'on ne peut qu'applaudir à son choix. Sans doute il ne s'est pas cru obligé de faire l'histoire complète des erreurs de ses devanciers : il s'est borné à suivre la science dans ses conquêtes réelles, à montrer la liaison qui existe entre chacun de ces grands résultats, à constater que chaque découverte nouvelle n'est le plus souvent que la conséquence logique des découvertes précédentes. Le lecteur le plus novice est ainsi préparé à juger sainement les hommes et les choses en même temps qu'il est initié aux procédés suivis par l'intelligence humaine dans la recherche de la vérité.

Les *Leçons de physiologie et d'anatomie* formeront, on peut déjà l'assurer, un ouvrage très considérable. Les deux premiers volumes ne renferment encore que l'histoire du sang avec l'étude physiologique et anatomique de la respiration. Il est facile de juger par là de l'étendue du cadre embrassé par M. Edwards. A part tout autre mérite, on ne trouverait nulle part aujourd'hui une réunion aussi complète de documens de tout genre : travaux anatomiques ou physiologiques, ouvrages généraux ou monographies, auteurs français ou étrangers, tout ce qu'a produit l'étude ancienne et moderne se trouve ou analysé ou signalé. Pour chaque fait, pour chaque opinion empruntée soit à ses propres recherches, soit à celles de ses confrères, l'auteur cite non pas seulement le titre du livre, mais le volume et la page, et en vérifiant quelques-unes de ces indications on reconnaît bien vite que M. Edwards n'a travaillé qu'avec les originaux en mains. La méthode suivie maintient toujours l'ordre le plus parfait au milieu de cette abondance de matériaux qui pouvaient si facilement devenir encombrans; mais, pour bien apprécier ces mérites divers, il faudrait étudier l'ouvrage même, et nous terminerons par une dernière observation.

De tout temps, les physiciens et les chimistes surtout ont semblé se trouver à l'étroit dans leur savoir spécial; de tout temps, ils ont tenté de sortir de l'étude des corps bruts et d'atteindre à celle des êtres vivans. Nous avons dit bien des fois ce qu'il fallait penser de cette tendance : elle est utile à la physiologie; mais les résultats obtenus ainsi veulent être contrôlés. Or tel est rarement l'avis des sa-

vans dont nous parlons. Habitués à voir tous les phénomènes de laboratoire dépendre de la chaleur, de l'électricité, de l'affinité et d'une demi-douzaine d'autres forces dont ils admettent l'existence, ils ne veulent pas voir autre chose dans les êtres organisés. De là des exagérations vraiment étranges, et qui n'ont rien de nouveau pour être datées d'hier. Sans remonter à l'antiquité, bien avant M. Fink, les *iatromathématiciens*, les *iatrophysiciens* des derniers siècles étaient allés jusqu'à dire que « la psychologie ne sera bientôt plus qu'une branche de la mécanique. » Bien avant M. Lehmann, les *iatrochimistes*, héritiers eux-mêmes des alchimistes, avaient nié l'existence des forces vitales et cherché dans les lois de la physique et de la chimie l'explication de tous les phénomènes vitaux (1). Pour se reproduire appuyées sur un savoir plus avancé, ces doctrines ne sont pas plus vraies. Elles prouvent seulement que l'espèce d'ambition inquiète dont je parlais tout à l'heure est passée de leurs devanciers aux physiciens, aux chimistes de nos jours. Décidé, — et avec raison, — à faire dans ses *Leçons* une large place aux recherches de la physiologie expérimentale, M. Edwards a pu craindre qu'on ne se méprît sur ses convictions, qu'on ne le regardât comme un adepte de cette école que nous avons tant de fois combattue. Une déclaration très explicite et très sage, placée au début de l'ouvrage, a prévenu cette erreur. « Le physiologiste, dit M. Edwards, doit étudier avec soin la série des réactions chimiques et des phénomènes physiques dont l'organisme peut être le siége; mais il ne faut pas croire que dans la machine animée tout puisse s'expliquer par le jeu de ces forces, et je dois attacher non moins d'importance à bien mettre en lumière ce qui dépend de la puissance vitale, force sans laquelle aucun être organisé ne pourrait même commencer à exister. » Nous ne pouvons qu'applaudir à ce langage: c'est celui d'un esprit vraiment élevé, qui, au-dessus de la matière brute et morte, voit clairement la nature organisée et vivante, qui, au-delà des forces physico-chimiques, aperçoit celle qui les maîtrise et les régit. On peut suivre sans crainte le physiologiste qui fait une pareille profession de foi.

A. DE QUATREFAGES.

(1) M. Edwards cite ces deux auteurs précisément comme des exemples de ces exagérations contre lesquelles il faut se tenir en garde.

OLIVIER GOLDSMITH

SA VIE ET SES ÉCRITS

I. *The Works Oliver Goldsmith*, edited by Peter Cunningham; London 1854, Murray, 4 vol. in-8°. — II. *The Life of Oliver Goldsmith*, by James Prior; London 1837, Murray, 2 vol. in-8°. — III. *The Life and Adventures of Oliver Goldsmith*, by John Forster; London 1848, Bradbury et Evans, 1 vol. in-8°.

I.

Originaires du comté de Kent en Angleterre et établis en Irlande avant le règne de Henri VIII, les Goldsmith comptaient, au commencement du XVIIIe siècle, parmi les bonnes familles de la province de Connaught. Leurs diverses branches étaient répandues dans les trois comtés de Roscommon, Westmeath et Longford. C'était une famille d'église : il était rare qu'on ne vît pas deux ou trois de ses membres en possession de quelques-uns des bénéfices du pays; elle s'était toujours montrée fort attachée à la foi protestante : aussi avait-elle été tour à tour persécutée par les catholiques lorsque l'Irlande s'était insurgée, et récompensée par les souverains lorsque l'autorité royale avait été rétablie. Elle serait arrivée sans doute à la fortune, et peut-être aux honneurs, sans une sorte de fatalité qui semblait peser sur elle. « Tous les Goldsmith, disait-on proverbialement dans le Connaught, ont un *coup de marteau*. Ils ne font jamais rien comme les autres. Ils ont le cœur à la bonne place, mais leur tête les mène toujours à droite lorsqu'il faudrait aller à gauche. »

Le chef de cette famille était, vers 1700, Robert Goldsmith, qui vivait en gentilhomme dans son domaine de Ballyoughter, et qui eut treize enfans. L'aîné des fils de Robert se sentait pour le barreau un penchant qui ne fut pas de longue durée; le second, Charles, fut destiné à l'église et envoyé, comme l'avaient été avant lui son frère, son

père, ses deux grands-pères et nombre de ses cousins, au collége de la Trinité à Dublin, qui était pour l'Irlande ce qu'Oxford et Cambridge sont pour l'Angleterre. Charles Goldsmith ne démentit pas le caractère romanesque que la tradition attribuait à tous les membres de sa famille. A peine entré dans les ordres, et avant d'être pourvu du moindre bénéfice, il revint à Elphin, où il avait fait ses premières études, demander en mariage et épouser la fille de son ancien maître d'école. Anne Jones ne lui apportait en dot que le souvenir de leurs jeux enfantins, de leurs premiers sermens d'amour, et les jeunes époux se seraient trouvés sans asile et sans ressources dès le lendemain de leur union, si un oncle d'Anne, le révérend Green, recteur de Kilkenny-West, ne leur était venu en aide. Il les établit à Pallas, à six milles de Kilkenny, dans une maison dont il avait la jouissance, à la condition que son nouveau neveu suppléerait le recteur de Forney et lui-même dans le service de leurs paroisses. Le revenu de Charles Goldsmith était des plus minces; mais la vie était peu coûteuse dans ce coin retiré de l'Irlande, et le jeune ministre, pour utiliser ses loisirs et accroître ses ressources, afferma à un prix avantageux quelques terres du voisinage qu'il fit valoir. Dix années s'écoulèrent ainsi au sein de la pauvreté et d'un tranquille bonheur; Charles Goldsmith était déjà père d'un fils et de trois filles, lorsque, le 10 novembre 1728, lui naquit un second fils qui fut nommé Olivier, du nom de son grand-père maternel.

Olivier avait deux ans quand un grand changement s'opéra dans la position de sa famille. L'excellent M. Green vint à mourir, et son neveu fut appelé à lui succéder dans le rectorat de Kilkenny-West. Charles Goldsmith transféra sa résidence au centre de sa paroisse, au village de Lissoy, situé sur la grande route qui mène de Ballymahon à Athlone, et à une égale distance de ces deux villes. Il y occupait, au bout du village, dans une agréable situation, une maison spacieuse et commode, à laquelle on arrivait par une belle avenue de frênes; derrière s'étendaient un grand verger et un jardin. C'est là qu'Olivier grandit au milieu des champs, c'est là que s'écoulèrent les plus heureuses années de sa vie, les seules où il ne connut ni la misère, ni son cortége de souffrances. Aussi le bonheur avait-il gravé dans sa mémoire en caractères ineffaçables les moindres traits de ces lieux chéris, et lorsque, jeune encore, mais déjà brisé par la lutte et plein du pressentiment d'une fin prochaine, il sentit un jour son cœur déborder, le village et les champs paternels étaient aussi présens à son esprit qu'à l'heure où il les avait quittés, et ce fut Lissoy qu'il chanta sous le nom poétique d'Auburn.

Le maître d'école du village était un vieux soldat. Pris d'un ac-

cès d'ardeur guerrière, il avait, un matin, dit adieu à Virgile pour s'enrôler, et il avait fait toutes les campagnes de Marlborough. A la paix, il était venu reprendre ses fonctions; mais il lui arrivait souvent de s'interrompre au milieu de ses leçons pour parler des pays qu'il avait parcourus, et raconter les batailles auxquelles il avait assisté. Une histoire en amenait une autre; les légendes du pays et toutes sortes d'histoires merveilleuses mises en vers par le maître d'école succédaient bientôt aux campagnes d'Espagne et des Pays-Bas. Olivier, le plus étourdi et le plus paresseux des écoliers, devenait alors tout oreilles, et sa mémoire imperturbable retenait dans leurs moindres détails les récits du magister. Quant aux ballades que chantaient les paysans, il les savait déjà toutes par cœur, et il ne les oublia jamais. La vieille servante du logis, la bonne Peggy Golden, dont la mémoire lui était encore chère quarante ans plus tard, faisait de lui tout ce qu'elle voulait, à la condition de lui chanter *la Dernière nuit de Johnny Armstrong* ou *la Cruauté de Barbara Allen*, qui ne manquait jamais de faire couler ses larmes. L'hiver, il se glissait à la cuisine pour écouter les valets de charrue qui, suivant l'usage du pays, racontaient, chacun à son tour, quelqu'une de ces histoires fantastiques, de ces légendes miraculeuses qui abrégent les veillées, et dont chaque canton d'Irlande est abondamment pourvu. Non-seulement l'enfant répétait d'une voix juste et déjà agréable les chants qu'on lui avait appris, mais il s'essayait à mettre en ballade sur les mêmes airs les récits qu'il avait entendus. Il dévorait tous les livres qui lui tombaient sous la main dans les maisons du village; malheureusement il n'y rencontrait guère que le genre de livres qu'on imprimait alors pour les enfans et pour le peuple : l'*Histoire des Bandits irlandais*, les *Vies des Pirates célèbres*, l'histoire de Moll Flanders, celles de Jack le contrebandier, de la belle Rosemonde et de Jane Shore, de doña Rozena, la courtisane espagnole, la *Vie et les Aventures de James Freney*, le plus célèbre des voleurs irlandais, enfin ces histoires de sorciers, ces romans de chevalerie qui forment en tout pays le fond de la littérature populaire. Ce jeune esprit vécut donc dès les premiers jours dans un monde de fictions et d'aventures, où tout parlait à l'imagination, où rien n'était de nature à éveiller et à fortifier le jugement. Ses parens et les visiteurs du logis, par une imprudence trop ordinaire, encourageaient comme des preuves d'une intelligence précoce des saillies qui n'étaient que l'indice d'une exaltation prématurée. Goldsmith a été le premier à reconnaître plus tard l'influence funeste que de mauvaises lectures avaient exercée sur son esprit. Adressant à son frère aîné, dans une lettre charmante, quelques conseils pour l'éducation de ses enfans, il lui recommande par-dessus tout de ne pas leur laisser

lire de romans, et il invoque sa propre histoire comme la preuve la plus décisive du mal que produisent dans une jeune intelligence ces peintures menteuses de la vie humaine.

Une violente attaque de la petite vérole mit ses jours en danger, lorsqu'il avait huit ou dix ans : la maladie laissa des traces profondes sur son visage, dont tous les traits furent démesurément grossis. Il ne lui resta de sa gentillesse première que de beaux yeux, dont le regard avait une douceur extrême, et une certaine vivacité de physionomie à laquelle on finissait par trouver quelque charme. A peine guéri, il fut envoyé à Elphin, à l'école où avait étudié son père. On ne se proposait point de lui donner une éducation complète : les ressources de la famille suffisaient à peine à payer dans une école latine la pension du fils aîné, Henri, qui se préparait pour l'université. Charles Goldsmith décida qu'Olivier entrerait dans le commerce; mais tous les parens se récrièrent : ils firent valoir quelques réparties heureuses et la facilité avec laquelle l'enfant apprenait, quand il voulait s'en donner la peine; ils offrirent de contribuer à la dépense et gagnèrent leur cause. Olivier fut envoyé au collége, à Athlone d'abord, puis à Edgeworthstown. Il se montra un écolier intelligent, mais d'une extrême indolence : très indifférent à la routine ordinaire de la classe et presque toujours inattentif, il devenait plus appliqué et plus laborieux que personne lorsqu'un sujet d'étude lui plaisait. Horace et Ovide étaient ses auteurs favoris; il les savait par cœur, il était toujours prêt à les traduire, soit en prose, soit en vers : il avait peu de goût pour les philosophes et les orateurs, sans en excepter Cicéron; mais Tite-Live le charmait, et Tacite, quand il eut triomphé des difficultés du texte, devint et demeura toujours une de ses lectures de prédilection. Les mathématiques le rebutaient, et tous les instans qu'il pouvait dérober à cette étude ingrate, il les consacrait à lire furtivement les poètes anglais, surtout ceux de son pays, tels que Denham, Parnell et Roscommon. Olivier prenait ces poètes pour modèles dans de petites pièces qu'une modestie excessive l'entraînait à détruire aussitôt qu'elles étaient achevées. Quant à son caractère, il était une énigme pour ses camarades et pour ses maîtres; il semblait qu'il y eût en lui deux natures : tantôt il était le plus gai, le plus étourdi, le plus pétulant des écoliers, tantôt on le voyait réservé, silencieux, et comme mécontent de lui-même et des autres; mais ce qu'on ne pouvait méconnaître dans cette jeune âme, c'étaient une sensibilité extrême, une susceptibilité ombrageuse qui lui faisaient une souffrance du moindre reproche ou d'une parole un peu dure, et une tendresse de cœur dont la plus faible marque d'amitié provoquait l'explosion.

Olivier passait la plus grande partie de ses vacances dans le comté de Roscommon, chez le révérend Contarine, qui avait épousé une des sœurs de Charles Goldsmith. Le grand-père de Contarine était un Vénitien de la famille Contarini, qui a fourni plusieurs doges. Entré dans les ordres, il s'était épris d'une religieuse, issue également de noble famille, et l'avait enlevée. Les deux amans avaient parcouru dans leur fuite l'Allemagne, la France et l'Angleterre. La religieuse était morte dans les bras de Contarini, qui allait périr à son tour de maladie et de misère, lorsque la fille d'un dignitaire de l'église d'Irlande s'était éprise de lui, l'avait rappelé à la vie par son dévouement, et l'avait épousé. Ce n'était point la seule histoire romanesque que l'on racontât de cette famille, qui semblait destinée aux aventures. L'oncle d'Olivier était du reste un homme de mérite : il avait été l'ami et le compagnon d'études du savant Berkeley, et il passait pour l'un des membres les plus instruits du clergé d'Irlande. Il n'avait d'autre enfant qu'une fille, il avait pour Olivier une amitié qui allait jusqu'à la faiblesse, et il le traitait en fils plutôt qu'en neveu. Il se faisait rendre compte de ses études, il encourageait ses essais poétiques, il lui prêtait des livres. Carolan, qu'Olivier avait vu quelquefois chez son oncle dans son enfance, était pour eux le sujet de fréquens entretiens. Turlogh O'Carolan a été le dernier barde irlandais. Devenu aveugle à l'âge de dix-huit ans et sans autre moyen d'existence que sa harpe, il passa sa vie à parcourir le Connaught. Invité et choyé chez tous les grands propriétaires, vénéré par les paysans, il payait par ses chants l'hospitalité qu'on s'empressait de lui offrir partout. Il composait lui-même les paroles et les airs de ses ballades, dont la plupart se chantent encore. Carolan fut une des premières admirations d'Olivier : celui-ci n'oublia jamais ni la noble physionomie de l'Homère irlandais, ni les hommages dont sa vieillesse était entourée, ni les applaudissemens qui accueillaient ses chants, et cette impression que le temps n'effaça jamais ne contribua peut-être pas médiocrement à éveiller chez lui l'instinct poétique et à lui inspirer le goût des vers.

Ainsi tout contribuait à développer chez lui l'imagination au préjudice des autres facultés. L'indulgente affection de ses parens et de ses amis achevait l'œuvre commencée par de mauvaises lectures et des études mal dirigées. On riait de ses saillies et de ses ingénuités, au lieu de chercher à rectifier son jugement et à fortifier sa raison : on encourageait les élans de sa bonté naturelle sans s'apercevoir que cette bonté dégénérait en faiblesse; nul ne le mettait en garde contre une sensibilité excessive qui devait être la source de toutes ses erreurs et de toutes ses souffrances. « Il n'y a point chez lui le moindre grain de méchanceté, » disaient d'une voix unanime

ses parens, ses amis, ses maîtres, ses camarades, et il semblait que cet hommage rendu à son heureuse nature dispensât de former son esprit et surtout son caractère. Ce n'était point du reste le père d'Olivier qui aurait pu diriger cette éducation dans une meilleure voie. Charles Goldsmith était le meilleur, le plus obligeant, le plus charitable, mais aussi le plus faible et le plus imprévoyant des hommes, le plus dépourvu de toute connaissance du monde. C'est ainsi qu'Olivier lui-même l'a peint dans *le Vicaire de Wakefield* et dans l'*Histoire de l'Homme noir*. Il n'est pas douteux en effet que Charles Goldsmith ne soit l'original du docteur Primrose et du père de *l'homme noir;* ses enfans ont été les premiers à reconnaître la fidélité de ce double portrait :

« Comme nous demeurions près de la grande route, dit le vicaire, étrangers et voyageurs venaient souvent goûter notre vin de groseilles, pour lequel nous étions en grande réputation, et je dois dire, avec la véracité d'un historien, que jamais personne ne lui a trouvé le moindre défaut. Nos cousins, jusqu'au quarantième degré, se rappelaient tous leur parenté, sans aucune aide du héraut d'armes, et venaient aussi fréquemment nous voir. Quelques-uns ne nous faisaient pas grand honneur par leurs prétentions au cousinage, car l'aveugle, le boiteux et le bossu ne se faisaient pas faute de venir. Ma femme cependant soutenait toujours que comme ils étaient la même chair et le même sang que nous, ils devaient s'asseoir à la même table. Si donc les amis que nous avions à la maison n'étaient pas toujours riches, ils étaient généralement très heureux : en effet l'expérience de la vie nous apprend que plus un hôte est pauvre et plus il est charmé d'être fêté, et de même que certaines gens s'éprennent des couleurs d'une tulipe ou d'un papillon, je suis de mon naturel grand ami des figures que le bonheur épanouit. »

Laissons maintenant parler *l'homme noir :*

« Mon père, cadet de bonne famille, était pourvu d'un petit bénéfice. Son instruction était au-dessus de sa fortune, et sa générosité plus grande que son instruction. Tout pauvre qu'il était, il avait ses flatteurs, plus pauvres encore que lui : pour chaque dîner qu'il leur donnait, ils le payaient en louanges, et c'était tout ce qu'il demandait. L'ambition qui anime un monarque à la tête de son armée animait aussi mon père à la tête de sa table. Il racontait l'histoire du lierre, et l'on riait; il répétait la plaisanterie des deux écoliers qui n'avaient qu'une paire de culottes, et la compagnie de rire de plus belle; mais l'histoire de Taffy et de la chaise longue ne manquait jamais de faire pouffer toute la table. Son plaisir s'accroissait en proportion du plaisir qu'il causait aux autres; il aimait tout le monde et croyait que tout le monde l'aimait. Comme sa fortune était mince, il allait jusqu'à la dernière limite de son revenu; il n'avait nulle intention de laisser un sou à ses enfans : qu'importait un vil métal s'ils avaient de l'instruction? Car l'instruction, répétait-il volontiers, valait mieux que l'argent ou l'or. Aussi voulut-il se

charger de notre éducation, et il prit autant de peine pour former notre caractère que pour développer notre intelligence. Il nous disait que la bienveillance universelle était le premier lien et le ciment des sociétés; il nous enseigna à regarder les besoins de tout le genre humain comme les nôtres, à contempler avec affection et estime toute face humaine comme l'œuvre de Dieu. Il nous dressa à être de pures machines à compassion, et nous rendit incapables de résister à la moindre impression que produirait sur nous la misère réelle ou fictive. En un mot, nous fûmes parfaitement instruits dans l'art de dépenser des millions avant d'apprendre le talent plus nécessaire de gagner un écu. »

On devine aisément quel fut le résultat d'une pareille éducation, surtout appliquée à une nature aimante et généreuse, à un caractère imprévoyant et irréfléchi. « Les leçons de mon père, dit encore Olivier sous le masque de *l'homme noir*, m'ayant ainsi purifié de toute espèce de défiance et m'ayant dépouillé du peu de malice que la nature m'avait donnée, je ressemblais assez, à ma première entrée dans ce monde affairé et plein de ruse, à ces gladiateurs que les Romains faisaient descendre sans armure dans l'amphithéâtre. » Et de fait, les premiers pas qu'il fit seul le montrèrent ce qu'il devait être toute sa vie, le jouet de quiconque voudrait abuser de sa confiance et de sa crédulité. Il avait dix-sept ans, les vacances venaient de finir, et il retournait pour la dernière fois à Edgeworthstown : on le laissa partir seul en lui confiant un cheval qu'il devait renvoyer par une occasion, et on le gratifia d'une guinée. Il n'avait jamais été si riche; aussi résolut-il de voyager à petites journées, en vrai gentilhomme. La nuit venue, il n'était encore qu'à moitié route, à l'entrée de la petite ville d'Ardagh. Il arrêta le premier passant qu'il avisa, et lui demanda d'un ton important où était la meilleure auberge de l'endroit. Le passant, qui vit à qui il avait affaire, eut la malice de lui indiquer la maison du plus riche propriétaire d'Ardagh, M. Featherstone. Olivier y va tout droit; il carillonne, il commande qu'on mène son cheval à l'écurie et qu'on en ait grand soin. Les domestiques croient voir en lui un visiteur inattendu, ils s'empressent d'exécuter ses ordres et le conduisent au salon. Le maître du logis devine dès les premiers mots la méprise du jeune homme, et découvrant en lui, grâce à ses confidences empressées, le fils d'un ancien camarade d'université, il défend qu'on le détrompe. Olivier, charmé de la tenue de la maison et de la déférence qu'on lui montre, commande un souper délicat, fait apporter du vin fin, et invite l'aubergiste supposé, sa femme et ses filles, à prendre leur part du festin. En se retirant, il recommande qu'on l'éveille et qu'on prépare un pâté chaud pour son déjeuner. Ce ne fut qu'au moment de partir, et quand il demanda la carte à payer, qu'il fut averti de

son erreur. Il était plus tard le premier à rire de cette équipée, et il en a fait le nœud d'une de ses comédies : *les Méprises d'une Nuit.*

L'âge était arrivé pour Olivier d'entrer à l'université; mais deux événemens vinrent à ce moment même bannir de la maison paternelle l'heureuse aisance qui y régnait depuis quelques années. Le fils aîné, Henri, après avoir suivi avec honneur les cours de l'université et avoir conquis le titre de *scholar*, qui devait le conduire à une chaire universitaire ou à une prébende, paya tribut à son tour au mauvais génie de la famille : à l'exemple de son père, il fit un mariage d'amour, sacrifiant à sa passion son titre de *scholar* et l'avenir qui s'ouvrait devant lui. Il vint à vingt-deux ans s'établir à Pallas, où il ouvrit une petite école et où sa vie s'écoula dans les modestes fonctions de desservant, au traitement de 40 livres par an. Ainsi s'évanouirent les espérances que la famille avait fondées sur ce fils si sage, si vertueux, si bien doué, et pour l'éducation duquel elle s'était imposé tant de sacrifices. Ce n'est pas tout. Henri fut chargé de terminer l'éducation du fils d'un riche propriétaire : le jeune Hodson connut ainsi la sœur d'Henri, Catherine, s'en éprit, et l'épousa secrètement. Grandes furent la surprise et la douleur des deux familles quand le mariage fut déclaré. Les deux amans n'avaient obéi qu'à leur amour mutuel; mais la disproportion des fortunes était telle qu'on pouvait croire à une intrigue de la part des parens de la jeune fille. Pour aller au-devant de tout soupçon injurieux, Charles Goldsmith s'engagea à constituer à sa fille un douaire égal à la provision qui serait faite au jeune Hodson. Il tint scrupuleusement sa promesse, mais au prix du plus clair de son revenu, et il se trouva hors d'état d'assurer le sort de ses autres enfans, que cet excès de délicatesse voua pour toujours à la pauvreté.

Il ne fallait donc plus songer à envoyer Olivier à l'université comme pensionnaire, ainsi que l'on avait fait de son frère : il ne pouvait plus y entrer que comme boursier. A cette époque, les boursiers n'étaient pas seulement distingués des autres élèves par quelques différences dans le costume : ils étaient de plus astreints à diverses obligations dont on les a dispensés depuis, et dont les plus pénibles étaient de balayer les cours le matin, de servir les professeurs à table, et de ne manger qu'après que ceux-ci s'étaient retirés. L'amour-propre d'Olivier se révolta à l'idée d'entrer à l'université à de telles conditions : il fallut pour l'y décider les exhortations et l'influence de son oncle Contarine, qui lui-même avait été boursier autrefois, et qui ne manqua pas de s'en faire un argument. Olivier concourut donc pour une bourse, et il l'obtint, ce qui prouve qu'en somme ses premières études avaient été bonnes. A l'université, il se montra ce qu'il avait été au collége, un étudiant peu dili-

gent et médiocrement studieux, auquel on ne pouvait refuser une vive intelligence, mais qui ne tirait point parti de ses facultés. Il esquivait le plus qu'il pouvait les leçons des professeurs, et il employait le temps qu'il dérobait aux études à regarder les passans, assis sur le seuil de Trinity-College, ou dans sa chambre à lire de bons auteurs anglais. Il se prenait parfois d'une ardeur extrême pour le grec, puis le délaissait des mois entiers. S'agissait-il de rendre en vers une ode d'Horace ou un morceau de Virgile, personne ne pouvait s'en acquitter aussi bien que lui : en revanche, il avait en aversion les mathématiques, qui étaient en grand honneur à l'université, et il ne goûtait guère mieux la métaphysique. « A cette époque, dit *l'homme noir* en parlant de ses études, mon imagination et ma mémoire étaient loin d'être rassasiées, et elles étaient plus impatientes d'acquérir des connaissances nouvelles que désireuses de raisonner sur celles que j'avais déjà. »

C'était pour Olivier un grand sujet de chagrin que d'être boursier : il en était d'autant plus mortifié, qu'il avait retrouvé à l'université des camarades de pension, des voisins, et même des parens éloignés. Les obligations imposées aux boursiers froissaient sa fierté; il en garda toujours un souvenir pénible, et il y fait allusion dans plusieurs de ses ouvrages. « N'est-ce point l'orgueil lui-même, dit-il dans son *Essai sur la Littérature polie,* qui a soufflé aux professeurs de nos universités l'absurde fantaisie de se faire servir à leurs repas et dans d'autres occasions publiques par les pauvres jeunes gens qui, désireux de s'instruire, profitent des bourses fondées par la charité. Quelle contradiction que d'enseigner aux gens les arts libéraux et de les traiter en même temps comme des esclaves, de leur faire étudier la liberté et pratiquer la servitude! » La pénurie vint bientôt s'ajouter à ses autres ennuis; il perdit son père quelques mois après son entrée à l'université, et les petits envois d'argent qui lui étaient faits quelquefois par sa famille cessèrent entièrement; il lui aurait même fallu quitter l'université sans un peu d'aide que lui donna son oncle Contarine. Aussi il lui arriva plus d'une fois de mettre en gage ses effets et ses livres, quand il s'était laissé aller à quelque dépense imprudente. Ce n'est point qu'il cherchât à se procurer des plaisirs que sa position de fortune lui interdisait; mais, bon, généreux et confiant, il se laissait aisément dépouiller du peu qu'il possédait par des amis peu scrupuleux. Les pauvres surtout étaient pour ses modestes finances une cause perpétuelle de ruine. Dès cette époque, il lui était impossible de rencontrer un malheureux sans lui donner tout ce qu'il avait d'argent. Les mendians de Dublin le reconnaissaient à son costume de boursier, à sa robe noire sans manches, à son chapeau rouge, et lui faisaient fréquem-

ment cortége. Une matinée d'hiver, un des camarades d'Olivier le trouva blotti dans la plume de son matelas, qu'il avait décousu; la veille, Olivier avait été abordé par une pauvre femme accompagnée de plusieurs petits enfans qui se mouraient de faim et de froid : n'ayant rien à leur donner, il les avait amenés jusqu'au collége, et leur avait jeté par la fenêtre de sa chambre ses draps et ses couvertures.

Lorsqu'une de ces libéralités irréfléchies avaient mis ses finances en désarroi, lorsque la bourse de ses amis était à sec, lorsqu'il avait engagé ses livres et ne pouvait plus, comme le disait un de ses professeurs, *mutare quadrata rotundis*, il lui restait encore une ressource : c'était de composer une ballade sur les événemens du jour. Il y avait dans Montrath-Street, à l'enseigne du Renne, un libraire qui publiait de petits livres à l'usage des classes populaires, et qui lui achetait toutes ses ballades à raison de 5 shillings. Le pauvre garçon se cachait soigneusement d'écrire des choses aussi profanes : un pareil emploi de son temps eût scandalisé toute l'université, et pourtant il y avait au fond de son cœur une invincible tendresse pour ces enfans désavoués de sa veine. Il lui arrivait de passer des soirées entières à suivre de rue en rue les musiciens ambulans pour leur entendre chanter sa dernière ballade, et si la foule criait bravo, si les auditeurs en s'éloignant fredonnaient un de ses couplets, Olivier ravi regagnait d'un pas plus léger son humble couchette.

Telles étaient du reste l'insouciance de son caractère et son ingénuité, qu'un rien suffisait à le distraire des peines les plus vives. Un étudiant noble s'était-il permis quelque allusion humiliante à sa pauvreté, avait-il subi les reproches d'un professeur, était-il atteint d'un accès de nostalgie : il s'enfermait dans sa chambre, prenait sa flûte, dont il jouait agréablement, et au bout d'une heure il était redevenu le plus léger, le plus étourdi, le plus bruyant des étudians. Nombre de ses camarades recherchaient sa société, parce que nul n'aimait plus à rire, à dire et à faire des folies, et ne savait mieux chanter un gai refrain. Malheureusement aussi nul n'était plus faible et plus facile à se laisser entraîner. En mai 1747, les étudians, qui croyaient avoir à se plaindre de la police, se saisirent de quelques constables, les rouèrent de coups et leur firent prendre un bain dans les réservoirs de l'université. Plusieurs furent expulsés à la suite de cet esclandre, d'autres furent condamnés à une réprimande publique. Olivier fut du nombre de ces derniers. Ce ne fut pas sa seule équipée; il avait pour répétiteur un des dignitaires de l'université, le docteur Wilder, homme violent et emporté, que ses passions conduisirent à une fin tragique. Celui-ci traitait avec une sévérité vraiment décourageante un élève dont il aurait tout

obtenu par la douceur : en outre, il ne prisait que les mathématiques, et les goûts d'Olivier étaient tout littéraires. Ce fut bientôt une guerre acharnée entre l'élève et le maître. Un jour, il y avait réunion dans la chambre de Goldsmith, on y buvait du punch en dépit des règlemens, on y chantait, et le tapage était grand. Averti par le bruit, le docteur Wilder arrive, et sa vue met en fuite les coupables. Olivier, accablé de reproches et poussé à bout, répond par une impertinence; le professeur, irrité, le jette à terre d'un coup de poing. C'était plus qu'Olivier ne pouvait supporter. Il se persuade qu'il ne peut rester à l'université après un tel affront, il vend ses livres, il emprunte à ceux de ses camarades qui lui ouvrent leur bourse, et le voilà parti furtivement. Où allait-il? Il n'en savait rien : sa seule idée était de gagner les côtes et de s'embarquer pour l'Amérique. Ses faibles ressources furent bientôt épuisées. En approchant de Cork, il n'avait plus en poche qu'un seul shilling sur lequel il vécut trois jours; son dernier penny dépensé, il erra encore un jour ou deux sans prendre de nourriture, et il serait mort de faim si une jeune fille, le voyant de grand matin hâve, exténué et se soutenant à peine, ne lui avait donné une assiette de petits pois. Ce souvenir demeura gravé dans son esprit, et aux derniers jours de sa vie, il parlait encore du bonheur avec lequel il avait dévoré ce plat de petits pois. Vaincu par la famine, il prit le parti d'écrire à son frère. Henri accourut, le fit soigner, l'habilla de neuf et le reconduisit lui-même à l'université, où il parvint à le réconcilier avec le docteur Wilder.

Le 27 février 1749, Olivier fut reçu bachelier ès-arts. Pleins de confiance dans ses facultés brillantes et sa facilité, ses parens avaient compté qu'il s'ouvrirait la voie des honneurs universitaires : les succès qu'il avait obtenus dans les examens, chaque fois qu'il s'était préparé sérieusement, autorisaient ces espérances, qui furent trompées, car Olivier fut reçu le dernier de sa promotion. Il revint dans sa famille, et comme sa mère, réduite à une extrême pauvreté, avait peine à suffire à l'entretien de ses plus jeunes enfans, il résidait le plus habituellement auprès de son frère Henri, qu'il aidait dans la direction de son école. Deux années s'écoulèrent ainsi dans une oisiveté presque complète : il employait une partie de ses journées à lire des récits de voyages, des contes et des romans, il passait le reste du temps à visiter ses parens et ses amis; puis il donnait rendez-vous dans une auberge aux jeunes désœuvrés du pays, et les soirées s'écoulaient à jouer au whist, à chanter des chansons et à échanger des plaisanteries de village. Dans cette société, à laquelle il était fort supérieur par l'éducation et l'intelligence, il contracta une certaine vulgarité de manières dont la fréquentation de la bonne

compagnie ne put jamais le corriger. Ajoutons que les plaisirs de Londres ne valurent jamais non plus, à ses yeux, les divertissemens de sa jeunesse.

« Quand je songe, dit-il dans un de ses essais, aux champs où la première partie de ma vie s'est écoulée au sein de la solitude et loin de toute ambition, je ne puis me défendre d'un certain chagrin à la pensée que ces jours heureux ne doivent jamais revenir. Dans cette retraite, la nature entière semblait contribuer à mes plaisirs. Je ne raffinais pas alors sur le bonheur: j'étais charmé des plus gauches efforts d'une gaieté rustique, je regardais les énigmes comme la production la plus haute de l'esprit humain, et jouer aux propos interrompus me paraissait la façon la plus raisonnable d'employer une soirée. Je serais trop heureux, si une illusion aussi charmante pouvait durer encore. L'âge et l'expérience, à mon avis, n'ont d'autre effet que de nous aigrir le caractère. Mes divertissemens peuvent être plus raffinés aujourd'hui; ils sont infiniment moins agréables. Le plaisir que le meilleur acteur peut me faire n'est point à comparer à celui que me donnait un farceur de village en contrefaisant le sermon d'un quaker. La voix de la plus habile chanteuse me paraît manquer d'harmonie quand je songe à la vieille servante qui me chantait les ballades du pays. »

Si douce et si agréable que fût pour lui cette existence désœuvrée, elle ne pouvait se prolonger. Les parens d'Olivier le pressèrent d'entrer dans les ordres. L'église avait toujours été la carrière de prédilection des Goldsmith; un de leurs cousins venait d'être élevé à la dignité de doyen de Cloyne, et pourrait le protéger. Olivier ne se sentait aucune vocation pour l'état ecclésiastique, il se reconnaissait incapable d'en pratiquer les vertus, et le costume seul lui inspirait une aversion ridicule, mais insurmontable. Il se rendit cependant aux désirs des siens, et alla se présenter devant l'évêque d'Elphin. A sa grande joie, l'évêque refusa de l'ordonner, parce qu'il était trop jeune. Peut-être aussi l'évêque trouva-t-il qu'Olivier n'avait pas une gravité suffisante; peut-être avait-il entendu parler de ses équipées à l'université. Olivier ne voulut point approfondir les causes d'un refus qui le comblait d'aise, et revint au plus vite annoncer son échec. Son oncle Contarine lui procura aussitôt une place de précepteur dans une des plus riches familles du comté de Roscommon. Les habitudes sédentaires de cette famille et la contrainte continuelle qu'il fallait s'imposer lui rendirent le métier de précepteur insupportable. Au bout d'un an, il demanda son congé; on lui compta trente guinées et on lui fit présent d'un bon cheval. A la tête d'une pareille fortune, il ne songea point à retourner chez ses parens. Le moment lui parut arrivé de réaliser les projets de voyage qui avaient toujours occupé son esprit. Il se rendit tout droit à Cork, vendit son cheval en arrivant, et alla incontinent retenir sa place à bord d'un

navire qui partait pour l'Amérique. Par une juste défiance de son incurable prodigalité, il voulut payer d'avance le prix de son passage. Le vent était contraire, et il ne changea pas de plusieurs jours. Que faire à Cork? Le capitaine présenta Olivier dans plusieurs maisons. Olivier, qui se liait aisément, eut bientôt fait des amis par lesquels il se laissa emmener à la campagne. Quand il revint à Cork, il n'y retrouva plus le navire : le vent était tout à coup devenu bon, et le capitaine, après avoir fait chercher partout son passager, s'était décidé à partir sans lui. Il ne restait à Goldsmith qu'une couple de guinées; il acheta un cheval hors d'âge, qu'il baptisa du nom de *Fiddleback* à cause de son excessive maigreur, et il reprit lentement le chemin de Ballymahon avec 5 shillings dans sa poche. En route, il vint à songer à un de ses anciens condisciples qui l'avait souvent invité à venir chez lui, lorsqu'ils étaient à l'université; il résolut d'aller lui demander assistance. Son ami commença par le recevoir à bras ouverts, puis, découvrant en lui un emprunteur, changea aussitôt de conduite et de langage. Il fit souper Olivier avec du petit-lait et du pain noir, et le lendemain, au lieu de lui prêter de l'argent, lui donna un bon conseil : « Défaites-vous de votre cheval, lui dit-il; je puis vous en fournir un qui ne vous coûtera point à nourrir et vous conduira partout où vous voudrez aller. » Et il présenta à Olivier un gros bâton de chêne. D'autres demeures furent plus hospitalières, et après une disparition de six semaines, Olivier fit son entrée à Ballymahon perché sur le fidèle *Fiddleback*. Il n'osa point se présenter tout d'abord devant sa mère après cette nouvelle mésaventure, et pour la fléchir il lui adressa le récit de sa folle expédition dans une lettre qui peut soutenir la comparaison avec les meilleurs chapitres du *Vicaire de Wakefield*.

Voilà donc l'enfant prodigue revenu encore une fois à la maison. Le gronder était chose facile, mais ne menait à rien. Il reconnaissait ses torts de la meilleure foi du monde, il renchérissait sur tous les reproches qu'on pouvait lui faire. Il n'y avait pas moyen de tenir rigueur à une nature si douce, si confiante et si bonne. Il fallait cependant lui trouver une carrière. Un conseil de famille fut tenu : puisque Olivier ne convenait pas à l'église, et que l'enseignement ne lui convenait pas, ne pouvait-il essayer du barreau? Il fut décidé qu'il retournerait à Dublin pour y suivre les cours de droit : l'oncle Contarine, toujours indulgent, lui donna 50 guinées pour ses dépenses d'une année. Olivier n'était point encore au bout de ses mésaventures. En entrant dans Dublin, il fit rencontre d'une ancienne connaissance : c'était un de ses compatriotes, un mauvais sujet, qui, flairant en lui une dupe, l'entraîna dans une maison de jeu et le dépouilla de son dernier shilling. La confusion d'Olivier

fut au comble quand il se vit sur le pavé de Dublin sans un écu. Il ne savait quel parti prendre, et plusieurs jours s'écoulèrent avant qu'il eût le courage d'annoncer à sa famille ce qui lui était arrivé. Il n'osa point écrire à sa mère, ce fut à son oncle Contarine qu'il s'adressa, et cet excellent homme fut comme toujours le premier à lui pardonner. Olivier revint passer quelques mois auprès de son frère; mais une discussion assez vive qu'il eut avec Henri lui fit comprendre la nécessité de s'éloigner et de se créer enfin une carrière. Sur le conseil de son cousin, le doyen de Cloyne, il résolut d'étudier la médecine, et demanda à être envoyé à Édimbourg, dont l'enseignement médical était alors en grande réputation. On se rendit à son désir. Son oncle, son frère, son beau-frère Hodson, s'engagèrent tous à contribuer à son entretien; mais on eut cette fois la précaution de ne lui donner que l'argent nécessaire au voyage, en lui annonçant qu'on lui ferait parvenir sa petite pension à mesure de ses besoins. L'expédient réussit : Olivier arriva sans encombre à Édimbourg en octobre 1752. En descendant du coche, il déposa ses effets dans la première hôtellerie qu'il aperçut, et, pressé de voir la ville, il sortit aussitôt, sans s'informer du nom de l'hôtelier ni même du nom de la rue où celui-ci demeurait. Quand il se fut bien promené et que l'heure de dîner fut venue, il lui fut impossible de retrouver son chemin. Il erra jusqu'au soir de rue en rue, et il était menacé de coucher à la belle étoile lorsqu'un heureux hasard lui fit rencontrer le commissionnaire qui le matin avait porté son petit bagage.

Goldsmith passa dix-huit mois à Édimbourg. Il paraît y avoir assez bien employé son temps. Dans le petit nombre de ses lettres qui ont été conservées, il parle avec une admiration sincère du professeur d'anatomie Munro, et le jugement qu'il porte sur les autres professeurs atteste une certaine assiduité aux cours. La chimie était l'étude qui lui plaisait le plus, et il se lia assez étroitement avec Joseph Black, qui devait s'illustrer par des découvertes considérables dans cette science. Plusieurs des compagnons d'études de Goldsmith à Édimbourg, les docteurs Farr et Sleigh, M. Lauchlan Macleane, qui devait plus tard faire figure dans la politique, gardèrent bon souvenir de leurs relations avec lui, et demeurèrent ses amis. Ce n'est pas qu'il fût devenu un modèle de régularité : il avait retrouvé en Écosse un certain nombre de compatriotes, et avec eux il ne recherchait que la réputation d'un gai convive et d'un bon compagnon. On se donnait rendez-vous dans une taverne pour chanter des chansons irlandaises, et tourner en dérision l'avarice, la raideur et l'hypocrisie des Écossais. Sur ce sujet, Goldsmith ne tarissait pas : il avait toujours prêt un bon mot ou un couplet contre l'Écosse.

Quel que fût son goût pour les réunions joyeuses, il n'eut néanmoins aucune faute grave à se reprocher. De temps en temps, l'ennui le prenait : il faisait alors une excursion de quelques jours dans les *Highlands* ou dans le nord de l'Angleterre, puis il revenait à ses livres. Quand il crut n'avoir plus rien à apprendre à Édimbourg, il fit agréer à son oncle le projet d'aller passer quelques mois à Paris, puis ensuite à Leyde, où il se proposait d'entendre le célèbre Albinus. Il se promettait d'autant plus de fruit de ce voyage, qu'il savait assez bien le français. Après avoir réuni 33 guinées, il se rendit à Leith pour chercher les moyens de passer en France. Il ne trouva dans le port qu'un navire à destination de Bordeaux : ce n'était pas le chemin le plus direct pour aller à Paris; mais le capitaine l'ayant assuré qu'il trouverait à son bord excellente compagnie, Goldsmith, qui n'y regardait pas de si près, se laissa persuader et retint son passage. Il était à la veille de s'embarquer, lorsqu'il fut arrêté à la requête d'un tailleur. Avec son imprudence ordinaire, il avait répondu pour un de ses amis qui négligea de tenir ses engagemens. Il passa quinze jours en prison. Dans une lettre à son oncle, il représente ce contre-temps comme le plus grand bonheur qui pouvait lui arriver : en effet, le navire sur lequel il devait s'embarquer fit naufrage à l'entrée de la Gironde et se perdit corps et biens. Mis en liberté, Goldsmith s'embarqua pour Rotterdam, d'où il gagna Leyde. Il trouva les professeurs de cette ville, à l'exception d'Albinus et de Gaubius, fort au-dessous de leur réputation et inférieurs de tous points aux professeurs d'Édimbourg. Aussi consacra-t-il beaucoup moins de temps à leurs leçons qu'à l'étude de la langue et de la littérature françaises, et à l'observation des mœurs du pays. Ses lettres à son oncle et plusieurs passages de ses écrits contiennent sur la Hollande et le caractère de ses habitans les appréciations les plus justes et les plus fines. On ne doit point trop s'en étonner : les esprits les plus réfléchis et les plus positifs ne sont pas les mieux doués pour l'étude des mœurs; ils sont trop portés à juger ce qu'ils voient d'après des idées préconçues, à ramener toutes les actions des hommes à un calcul. Goldsmith voyait juste et bien, précisément parce qu'il ne prétendait point au titre d'observateur, parce qu'il obéissait uniquement à la curiosité qui était un des traits dominans de son caractère. Il n'avait de parti-pris sur rien, et, quelque part qu'il se trouvât, il arrivait disposé à tout admirer. C'était presque toujours à ses dépens qu'il apprenait à connaître le mauvais côté des hommes et des choses. Avec son humeur inquiète, ses habitudes de dissipation, son goût pour les plaisirs peu coûteux, sa facilité à se lier, il pénétrait un peu partout et frayait avec tout le monde. Il n'entrait point dans une hôtellerie sans faire

causer l'aubergiste; il ne rencontrait pas un paysan sans l'arrêter et lui demander son histoire. Or, pour bien juger une nation, il n'est rien de tel que de voir de près les mœurs du peuple : les hautes classes de la société se ressemblent à peu près partout par l'effet naturel de l'éducation, qui est sensiblement la même dans tous les pays civilisés; les classes populaires gardent plus fidèlement la physionomie nationale, et les différences de caractère s'accusent chez elles par des traits plus prononcés et plus faciles à saisir.

On ne connaît guère sur le séjour de Goldsmith à Leyde que les détails fournis par un de ses compatriotes, le docteur Ellis, qui y étudiait en même temps. Il recherchait assidûment la compagnie des professeurs et des hommes instruits de la ville, et il en était bien accueilli : une grande partie de son temps se passait en entretiens sur la littérature et les sciences. Sa pauvreté était plus grande encore qu'à Édimbourg : non-seulement la vie était beaucoup plus chère à Leyde qu'en Écosse, mais l'éloignement et la difficulté des communications ne lui permettaient de recevoir que très rarement des secours de sa famille. Il donnait à l'occasion des leçons d'anglais, mais cette ressource précaire lui manquait souvent. Dans ses jours de détresse, il recourait à la bourse des trois ou quatre étudians anglais qu'il avait trouvés à Leyde; parfois aussi il se laissait aller à tenter la chance du jeu. La Hollande était alors par excellence le pays des joueurs; les moindres villes étaient remplies de maisons de jeu que fréquentaient toutes les classes de la société. Un jour, Goldsmith montra au docteur Ellis une somme considérable qu'il avait gagnée la veille; Ellis lui donna le conseil de la mettre de côté, parce qu'elle pouvait suffire pour longtemps à ses besoins. Goldsmith se déclara tout à fait de cet avis; mais, à la première invitation qui lui fut faite, il joua de nouveau et reperdit tout ce qu'il avait gagné. Cependant une année s'était écoulée depuis son arrivée à Leyde, où il s'était proposé de ne séjourner que quelque mois; le moment était venu de retourner en Irlande, et il n'avait point pris, faute d'argent, le grade de docteur. Goldsmith se dit qu'il ne pouvait rentrer dans son pays sans avoir vu Paris, où enseignaient alors Farhein, Petit et Duhamel Dumonceau. A quoi lui aurait servi d'avoir étudié à fond la langue française, s'il ne profitait pas d'une connaissance aussi utile? Il emprunta donc au docteur Ellis la somme nécessaire pour se rendre à Paris. En quittant son ami, il passa devant l'établissement d'un fleuriste qui prétendait vendre à bon marché des oignons de tulipes rares. Goldsmith se souvint tout à coup de la passion de son oncle Contarine pour les fleurs, et crut trouver une excellente occasion de témoigner sa reconnaissance à son parent. Il acheta toute une collection d'oignons de tulipes pour les en-

voyer en Irlande. Cette emplette épuisa presque complétement sa bourse; il n'en persista pas moins dans ses projets de voyage. La mort toute récente du baron Louis de Holberg venait de ramener l'attention sur les débuts de cet homme célèbre. On rappelait que, fils d'un simple ouvrier, il avait appris seul à lire, qu'à l'âge de dix-sept ans il avait entrepris de faire le tour de l'Europe, et qu'il avait exécuté son dessein à pied, sans autre ressource qu'une voix agréable et un peu de talent pour la musique. Goldsmith, qui a raconté l'histoire de Holberg, pensa qu'il en pouvait faire autant que lui : il était jeune, vigoureux, quoique de petite taille, et familiarisé depuis longtemps avec la pauvreté et les privations; il savait plusieurs langues et pouvait, au besoin, tirer parti de ses connaissances médicales. Il quitta donc Leyde en février 1755 et se mit en route pour la France à petites journées. Il visita Bruxelles, Anvers, puis Louvain, où il passa quelques mois; on croit même qu'il y subit un examen de médecine. On sait très peu de chose de son séjour en France. Goldsmith, même quand il fut arrivé à la célébrité, ne faisait point difficulté de raconter les expédiens auxquels la pauvreté l'avait réduit; mais ses amis de haut parage lui firent honte de ces sortes de confidences, comme si elles pouvaient jeter sur lui quelque discrédit. Goldsmith, avec sa docilité ordinaire, en crut leurs conseils: il poussa même le soin jusqu'à effacer dans les dernières éditions de ses ouvrages les allusions à sa vie passée qui avaient pu lui échapper. Il nous apprend cependant lui-même qu'il suivit à Paris le cours de chimie de Rouelle, et il paraît avoir été présenté à Voltaire : du moins il ne parle jamais du grand écrivain que comme d'une personne qu'il a connue et avec laquelle il a conversé. Il quitta Paris à la suite d'un gentilhomme anglais qui allait faire un voyage en Suisse. Il parcourut avec lui la Lorraine, la Franche-Comté, l'Alsace, le duché de Bade et toute la Suisse jusqu'à Genève. Là une séparation eut lieu : Goldsmith était trop près de l'Italie pour résister à la tentation de la visiter. Il poursuivit donc son voyage à pied, il traversa les états de Venise, le Tyrol, et pénétra jusqu'en Carinthie; découragé par la grossièreté des habitans et leurs mœurs peu hospitalières, il revint bientôt sur ses pas et parcourut la Lombardie, la Toscane et le Piémont. Il paraît avoir séjourné quelque temps à Padoue, dont l'université avait alors une célébrité européenne, et y avoir pris le grade de docteur. La façon dont il subvenait à ses dépenses mérite d'être rapportée. C'était alors l'usage, dans les universités et les couvens d'Italie, que, les jours de thèse, du lever au coucher du soleil, les candidats au doctorat se tinssent prêts à argumenter contre tout venant, et tout argumentant étranger qui se présentait et faisait preuve de quelque capacité avait droit à une petite rétribution

en argent, à un dîner et à un lit pour la nuit. Le premier soin de Goldsmith, en arrivant dans une ville, était de s'enquérir s'il y aurait prochainement une soutenance de thèses, afin de gagner, à la pointe de sa logique, de quoi poursuivre sa route; mais, quand il eut franchi les Alpes et pénétré dans le midi de la France, il lui fallut renoncer à ce moyen ingénieux de pourvoir à ses besoins. Sa flûte, qui jusque-là n'avait été pour lui qu'une distraction, devint alors sa principale ressource. Il cheminait toute la journée; quand la nuit approchait, il s'arrêtait dans le voisinage de quelque ferme de bonne apparence et jouait les airs les plus gais de son répertoire. Les paysans ne manquaient jamais de venir sur leur porte, d'encourager le musicien à recommencer, et de lui offrir, pour prix de sa complaisance, une place au souper et un lit. Goldsmith, dans son poème du *Voyageur,* a peint cette scène qui se renouvelait tous les jours.

« Que de fois les sons enroués de ma flûte ont conduit la danse joyeuse dans les pays où la Loire murmure, où de grands ormes croissent le long du fleuve, où l'onde rafraîchit le souffle du zéphyr! Musicien inhabile, en vain mes rudes accords bravaient toute mesure, et mettaient les danseurs en défaut : tout le village n'avait qu'une voix pour vanter mon talent, et dansait, oublieux des heures qui s'enfuyaient. »

Grâce à l'hospitalité des paysans français, dont il s'est plu à célébrer le bon cœur et la générosité, Goldsmith put traverser toute la France, et au printemps de 1756 il débarquait à Douvres. Il était alors dans sa vingt-huitième année. Le jour où il touche le sol de l'Angleterre, la vie du vagabond sans souci, qu'entraînaient le caprice et le goût des aventures, est terminée; celle de l'homme de lettres va commencer.

II.

On ne sait comment fit Goldsmith pour se rendre de Douvres à Londres : on a prétendu, mais sans preuve aucune, qu'il s'était engagé dans une troupe de comédiens ambulans. Il arriva dans la grande capitale, comme il le disait lui-même, « sans argent, sans amis, sans recommandations et sans impudence. » Ce fut en vain qu'il écrivit à sa famille : depuis un an, celle-ci n'avait point entendu parler de lui, et une pauvreté croissante la mettait hors d'état de lui venir en aide. On ignore comment il trouva le moyen de subsister. Dix ans plus tard, dînant chez de grands personnages, il frappa de surprise toute la compagnie en commençant un récit par ces mots : « Quand je vivais avec les mendians d'Axe-Lane. » La

première profession à laquelle il songea pour avoir du pain fut celle de maître d'études. Il se présenta sous un nom supposé dans un pensionnat des environs de Londres : on lui demanda s'il pouvait se recommander de quelqu'un ; il donna l'adresse du docteur Radcliff, un de ses anciens professeurs de Dublin, auquel il écrivit le jour même pour le prier de ne pas dévoiler son mensonge, et de laisser sans réponse la demande de renseignemens qui lui serait faite. Il espérait dans l'intervalle mériter par sa bonne conduite d'être conservé; mais le silence du docteur Radcliff fut interprété contre lui, et il perdit sa place. Il pensa alors à entrer comme préparateur dans une pharmacie; mais le manque de recommandation le fit partout éconduire. Enfin un pharmacien nommé Jacob, touché de son dénûment et de sa candeur, et découvrant par ses réponses qu'il savait réellement la chimie, consentit à le prendre avec lui. Il était depuis quelques mois dans cette humble position, lorsqu'il rencontra un de ses camarades d'Édimbourg, le docteur Sleigh. Celui-ci lui fit le meilleur accueil, l'exhorta à quitter la pharmacie pour la médecine, et lui donna de quoi acquérir un habit noir, une perruque et une canne, c'est-à-dire les trois quarts de la science du médecin. Malheureusement un praticien qui débute, qui n'a point d'amis pour le vanter ni d'aplomb pour se faire valoir, est sûr de n'avoir d'autres cliens que les pauvres. Ainsi arriva-t-il de Goldsmith, qui ne payait pas de mine, et dont l'humble logis trahissait la pauvreté; il n'était appelé que par les indigens, et, avec le caractère qu'on lui a vu, il était plutôt d'humeur à donner à ses malades le peu qu'il avait qu'à leur réclamer ses honoraires. Les pauvres sont d'ordinaire reconnaissans de ce que l'on fait pour eux : un ouvrier imprimeur que Goldsmith avait soigné avec sa bonté ordinaire, et qui avait pénétré le secret de sa misère, lui donna le conseil de s'adresser à l'imprimeur chez lequel lui-même travaillait, qui était un homme riche, bienfaisant et secourable. C'était Richardson, l'auteur de *Clarisse Harlowe*. Goldsmith obtint d'utiliser comme correcteur d'épreuves ses loisirs trop fréquens. Il rencontra chez Richardson l'auteur des *Nuits*, Young, alors le poète à la mode, qui daigna quelquefois causer avec l'humble correcteur. L'ambition littéraire de Goldsmith se réveilla : à Leyde comme à Édimbourg, il n'avait pas cessé de faire des vers, et de Genève il avait adressé à son frère la première ébauche du *Voyageur*. Il commença une tragédie dont il écrivit au moins trois actes, et dont il soumit des fragmens à son patron. Il ne paraît pas que Richardson ait encouragé cet essai, dont aucune trace n'a pu être retrouvée; Goldsmith l'aura sans doute détruit, comme toutes les œuvres de sa jeunesse. Du reste, ni son travail de correcteur ni ses ordonnances ne suffisaient à le

faire vivre; sa détresse était si grande qu'ayant fait un large accroc à son habit, il ne put s'acheter un nouveau vêtement et dut faire raccommoder l'ancien. Quand il était appelé quelque part, il avait soin de tenir son chapeau contre sa poitrine, afin de dissimuler la pièce malencontreuse. Un érudit ayant laissé par testament une rente de 300 guinées pour le savant qui voudrait aller déchiffrer les inscriptions gravées sur certaines montagnes d'Arabie, Goldsmith médita de tenter l'aventure, quoiqu'il ne sût pas un mot des langues orientales. Il était encore poursuivi par cette folle pensée, lorsqu'il retrouva à Londres un autre de ses camarades d'Édimbourg : c'était le fils du docteur Milner, qui tenait à Peckham, aux environs de Londres, un pensionnat en grande réputation. Milner proposa à Goldsmith de suppléer son père, qui était fréquemment malade : cette offre fut acceptée avec empressement par le poète, dont toute l'ambition, a-t-il dit lui-même, était alors de vivre. Goldsmith se fit bientôt aimer des élèves : il avait toujours des histoires à leur raconter pendant les récréations; il jouait de la flûte pour les distraire, il était indulgent sur la discipline, et, pour peu qu'il fût en fonds, il ne fallait pas le prier beaucoup pour qu'il régalât tout le monde de gâteaux ou de fruits. Le reste de ses appointemens passait en aumônes à tous les pauvres qu'il trouvait sur son chemin, et, s'il avait une emplette à faire, il était presque toujours obligé de demander une avance. Mme Milner lui disait alors en riant : « Il vaudrait mieux pour vous, monsieur Goldsmith, me laisser prendre soin de votre argent, comme je fais pour quelques-uns de nos jeunes gens. » Et Goldsmith répondait avec bonhomie : « Vous avez bien raison, madame; j'en aurais aussi grand besoin qu'eux. »

Le docteur Milner était en relation avec le libraire Griffiths, fondateur de la *Revue Mensuelle*, le premier recueil littéraire qui ait réussi à vivre en Angleterre; il fournissait quelquefois des articles à la *Revue* et Griffiths venait de temps en temps dîner à Peckham. Goldsmith eut donc occasion de voir le libraire, et les connaissances variées qu'il déploya dans la conversation donnèrent à celui-ci l'idée de se l'attacher comme collaborateur. Le parti tory venait de fonder la *Revue Critique* pour faire concurrence à la *Revue Mensuelle*, et en avait confié la direction à un homme d'un véritable talent, à Smollett. Griffiths éprouvait le besoin de nouveaux aides pour soutenir la lutte : il offrit à Goldsmith la table et le logement chez lui, et un traitement fixe s'il voulait écrire pour la *Revue Mensuelle*. L'engagement fut conclu pour un an; mais il fut résilié au bout de cinq mois. Griffiths, qui était par-dessus tout un homme d'affaires, croyait avoir acquis Goldsmith corps et âme, et, pour prix d'une maigre pitance, l'écrasait de besogne. Goldsmith écrivait tous les

jours au moins depuis neuf heures jusqu'à deux, souvent beaucoup plus tard; le reste de la journée suffisait à peine pour les lectures indispensables. On lui demanda en effet pour un seul numéro, celui de mai 1757, cinq articles étendus et vingt-trois notices sur des livres nouveaux. Il était donc plus esclave qu'il n'avait jamais été à Peckham; mais ce qui le révoltait bien plus encore que ces exigences excessives, c'était de voir le libraire allonger ou raccourcir ses articles, en bouleverser l'ordonnance ou en changer les conclusions, et faire remanier par sa femme ceux qu'il ne revoyait pas lui-même. Aucun des articles de la *Revue Mensuelle* n'est signé; un registre trouvé dans les papiers de Griffiths a fait savoir cependant ceux qui appartiennent au docteur Milner, ceux qui sont de la main du docteur Granger, un autre des amis de Goldsmith, et ceux qui sont l'œuvre du poète. Parmi ces derniers, il en est de remarquables, notamment ceux qu'il consacra à l'*Essai* de Burke sur le beau, et aux *Odes* de Gray. Celui-ci est surtout curieux, parce qu'il fait connaître les idées de Goldsmith sur la poésie avant qu'il eût rien publié lui-même, et prouve ainsi que ces idées ne furent point formées après coup.

Gray, dont on ne lit plus guère qu'une touchante élégie intitulée *le Cimetière de Village*, était alors fort prisé dans le beau monde, qui saluait en lui le Pindare de l'Angleterre. C'était un de ces lyriques érudits et beaux esprits qui font de l'enthousiasme à froid, cherchent laborieusement *un beau désordre*, et n'aboutissent avec beaucoup d'efforts et de talent qu'à produire des œuvres artificielles, dépourvues de vie et de réalité. Tout en rendant justice aux mérites de Gray, Goldsmith démontre très bien que les imitateurs trop fidèles de Pindare ne s'attachent qu'aux procédés matériels, c'est-à-dire au côté éminemment périssable de sa poésie, tandis qu'ils en négligent le côté toujours vivant, et que le vrai moyen d'égaler l'inspiration des anciens, ce n'est pas de la contrefaire, mais de la puiser aux mêmes sources :

« C'est avec regret, disait Goldsmith, que nous voyons des talens si capables de charmer tout le monde se dépenser en efforts qui peuvent tout au plus plaire au petit nombre. Nous ne pouvons voir ce poète nouveau demander la réputation aux lettrés sans être tenté de lui donner le conseil qu'Isocrate répétait à ses élèves : *Étudiez le peuple*. Cette étude est ce qui a conduit à l'immortalité les grands maîtres de l'antiquité. Pindare lui-même, dont notre moderne lyrique est l'imitateur, semble se régler entièrement sur ce principe. Ses ouvrages s'adaptaient exactement au caractère de ses compatriotes. Irrégulier, enthousiaste, rapide dans ses transitions, il écrivait pour un peuple inconstant, d'une vive imagination et d'une exquise sensibilité. Il faisait choix des sujets les plus populaires, et toutes ses allu-

sions portent sur des usages qui de son temps étaient parfaitement connus du dernier des Grecs.

« M. Gray n'a point les avantages de l'écrivain grec. Il s'adresse à un peuple qui se laisse malaisément pénétrer par des idées nouvelles, qui s'attache avec obstination aux idées anciennes, qui s'échauffe difficilement, et se refroidit avec une égale lenteur. Rien ne convient moins au caractère de notre nation que cette sorte de poésie qui nous surprend par des élans inattendus, où il faut se hâter de saisir la pensée sous peine de la laisser échapper, et où le lecteur doit avoir sa bonne part de l'enthousiasme du poète pour jouir de ses beautés. Les *Odes* de M. Gray ont sans doute beaucoup de l'inspiration de Pindare; mais elles ont pris aussi l'apparente obscurité, les transitions soudaines, les épithètes hasardées de ce grand maître, et dans ces beautés cherchées par l'auteur, la généralité des lecteurs ne verra probablement que des défauts. En somme, ces odes sont dans une certaine mesure une reproduction de ce qu'aujourd'hui Pindare nous paraît être, mais non pas de ce qu'il était pour les états de la Grèce, lorsqu'ils se disputaient l'honneur de l'applaudir, et qu'on voyait Pan lui-même danser au son de ses mélodies. »

Sorti des mains de Griffiths, Goldsmith reprit l'exercice de la profession médicale; il écrivait de temps en temps dans le *Magasin littéraire,* recueil récemment fondé par Newbery, et il traduisait pour les libraires des ouvrages français. Sa principale distraction était d'aller quelquefois au café du Temple-Exchange, près de Temple-Bar, où se réunissaient beaucoup de jeunes avocats et de jeunes médecins, et, suivant un usage assez général alors, il s'y faisait adresser ses lettres et y donnait ses rendez-vous, ce qui lui évitait de faire voir la pauvreté de son logement. Il occupait tout près de là une petite chambre dans Fleet-Street, à deux pas de la prison pour dettes. Un matin, il fut surpris de voir entrer dans sa chambre un jeune homme qui lui sauta au cou : c'était Charles, son frère cadet. En écrivant au pays, Goldsmith n'avait pu s'empêcher de parler des hommes célèbres, des auteurs en renom avec lesquels il s'était rencontré : on en avait conclu en Irlande qu'il était en train de faire fortune. Charles, qui venait d'atteindre ses dix-huit ans, et qui avait sa part de l'esprit aventureux de la famille, avait disparu de la maison maternelle pour venir rejoindre son frère à Londres et lui demander de le pousser dans le monde. En trouvant Olivier dans la pauvreté, il ne put retenir l'expression de sa surprise. « Tout viendra en son temps, mon cher enfant, lui dit gaiement Olivier : je finirai par être riche un jour. D'ailleurs, vous le voyez, je ne manque pas tout à fait de pain. Addison, souvenez-vous-en, a écrit son poème sur la campagne de 1707 dans un grenier d'Haymarket, au troisième, et moi, je n'en suis pas encore là; je ne suis qu'au second étage. » Charles disparut aussi soudainement qu'il était venu : il

s'embarqua à bord d'un navire qui partait pour la Jamaïque, et ne revint en Angleterre que trente ans plus tard, après les aventures les plus bizarres.

La vue de Charles réveilla chez Olivier le souvenir de tous les parens, de tous les amis qu'il avait quittés. Dans une lettre à son beau-frère Hodson, il peint éloquemment les atteintes du chagrin dont il souffre, du *mal du pays*, suivant l'expression même qu'il emploie. Il porte partout ce regret, ce malaise indéfinissable qui lui gâte tous les plaisirs. « Si je gravis, dit-il, la colline d'Hampstead, d'où l'œil embrasse le plus magnifique point de vue, je ne puis nier que cela ne soit beau à voir; mais combien j'aimerais mieux être sur la petite éminence, en face de notre porte de Lissoy, et avoir devant les yeux ce qui est pour moi le plus délicieux horizon du monde! » Loin d'être en mesure de revoir ceux qu'il aimait, Goldsmith fut contraint de retourner chez le docteur Milner, et d'y reprendre pour quelques mois des fonctions qui lui étaient extrêmement pénibles. Un morceau souvent cité du *Vicaire de Wakefield* et plusieurs passages de ses ouvrages attestent le triste souvenir qu'il avait gardé du métier de maître d'étude. Punir et surtout frapper les enfans étaient au-dessus de ses forces. Il fallut pourtant s'y résigner; mais le docteur Milner, qui lui portait une réelle affection, s'engagea à demander pour lui une place de médecin au service de la compagnie des Indes, et obtint en effet une promesse de l'un des directeurs. En attendant sa nomination, qui ne vint qu'au bout de plusieurs mois, Goldsmith songea à se procurer les moyens de s'équiper et de payer son passage. Il lui fallait pour cela au moins 60 guinées. Il traduisit une couple de romans français pour Griffiths, et il composa son *Essai sur la Littérature polie*, coup d'œil général sur l'état de la littérature en Europe au XVIIIe siècle, livre agréable et bien fait, mais qui ne trouva de lecteurs qu'après que l'auteur fut devenu célèbre. Quand Goldsmith reçut sa nomination et un ordre de départ pour la côte de Coromandel, il n'avait pas encore ou déjà il n'avait plus l'argent nécessaire à son voyage. Il perdit donc l'occasion d'être placé, sans trop de regrets peut-être, car à cette époque se mettre au service de la compagnie des Indes, c'était s'expatrier pour la vie. Il pensa alors à entrer comme chirurgien dans la marine royale, ce qui lui laissait la chance de revenir en Angleterre après quelques années de séjour aux colonies, et il se présenta à l'examen qu'il fallait subir; mais son inhabileté de main le fit refuser. Il était condamné à demeurer homme de lettres et à devenir célèbre.

En attendant, il faillit tâter de la prison. Pour se présenter à Surgeons'-Hall et subir l'examen, il lui avait fallu un habillement convenable. Non-seulement il n'avait pas le moyen de s'acheter des

effets neufs, mais il ne pouvait s'en procurer à crédit. Il demeurait alors dans Green-Arbour-Court, dans une petite chambre, à laquelle il arrivait par un escalier qu'il appelait lui-même son *casse-cou*, et où il n'avait qu'un lit, une table et une chaise : quand il lui venait un visiteur, Goldsmith était obligé de s'asseoir sur l'appui de la croisée. Le tailleur refusa de livrer des habits à un homme aussi mal logé, s'il ne trouvait quelqu'un qui répondît pour lui. Goldsmith s'adressa à Griffiths, qui pour prix de ce service exigea quatre articles pour son recueil. Goldsmith s'engagea à payer le tailleur ou à rendre les habits. L'examen passé, comme il rentrait chez lui tout mortifié de son échec, il trouva son hôtesse en larmes : on venait d'arrêter son mari pour une petite dette, et Goldsmith était leur débiteur. Goldsmith s'empressa de donner à la pauvre femme l'habit dont il n'avait plus besoin, lui disant de l'aller mettre en gage et de libérer son mari. Quand le tailleur revint, Goldsmith n'avait plus ni argent ni habits. Grande colère de Griffiths, qui adressa au pauvre auteur des lettres foudroyantes où il le traitait de *drôle* et d'*escroc*, qui le menaça de la prison, et ne se radoucit que quand Goldsmith se fut engagé à écrire pour lui la *Vie de Voltaire*, qui parut l'année suivante.

La dureté de Griffiths en cette occasion détermina Goldsmith à offrir ses services à son concurrent Archibald Hamilton, propriétaire de la *Revue Critique*. Il écrivit fréquemment pour ce recueil ainsi que pour deux autres journaux littéraires, le *Magasin des Dames*, dont il fut le principal rédacteur, et le *Busybody*. Ses articles avaient un grand succès, les journaux et les *magazines* les reproduisaient à l'envi, et quelques écrivains peu scrupuleux en assumaient audacieusement la paternité, les signant de leur nom sans prendre la peine d'y changer une ligne. C'était un crève-cœur de tous les jours pour Goldsmith de se voir ainsi dépouiller, parce qu'il était pauvre et inconnu, et de ne pas même garder l'honneur des produits de sa plume. Il essaya bien de publier pour son propre compte un journal hebdomadaire qu'il intitula *l'Abeille;* mais, faute d'argent, il fut contraint d'en discontinuer la publication au bout de quelques semaines. Sa situation ne s'améliora que par la connaissance qu'il fit de John Newbery, avec qui Smollett le mit en rapport. Newbery était un libraire actif, intelligent, très attentif à ses propres intérêts, mais fort honnête homme. Il entreprenait de fonder à la fois un recueil littéraire, *le Magasin Britannique*, et un journal quotidien, le *Public Ledger*, qui existe encore, et dont le premier numéro parut le 1er janvier 1760. Il était en quête d'écrivains, et Smollett lui signala Goldsmith comme une des meilleures plumes qu'il pût employer. Newbery assura à Goldsmith un traite-

ment annuel de 100 guinées pour deux articles *amusans* par semaine. Telle fut l'occasion des lettres d'un philosophe chinois, qui furent presque immédiatement traduites en français sous le nom de *Lettres chinoises*, et que Goldsmith a republiées plus tard en volumes sous le titre du *Citoyen du Monde* (*the Citizen of the World*), qui est demeuré à l'ouvrage. Ces lettres, au nombre de cent vingt-trois, eurent un immense succès; elles assurèrent la prospérité de l'entreprise de Newbery. Moins connues des étrangers que *le Spectateur*, elles sont mises en Angleterre par les bons juges au niveau, sinon au-dessus de l'œuvre d'Addison. Elles ont assurément une portée philosophique plus haute. Goldsmith n'est pas seulement un peintre caustique des mœurs contemporaines. Addison, après quelques jours de pauvreté, a parcouru rapidement la carrière de la fortune et des honneurs : il se moque agréablement des ridicules du monde au milieu duquel il vit, il reconnaît et signale autour de lui les faiblesses inhérentes à la nature humaine; mais il ne voit rien à changer dans la société. Goldsmith a eu la misère pour compagne assidue de sa vie, il a vu la pauvreté sous toutes ses faces, à tous les degrés et dans tous les pays : il connaît les souffrances et les besoins du peuple parce qu'il les a partagés. Fils cadet, il a été dépouillé de sa part d'héritage par un scrupule de faux orgueil; boursier, il a été dédaigné par ses riches condisciples et humilié par ses professeurs; prisonnier, il a subi le contact des êtres les plus dégradés. Il a vu de près les horreurs de la législation sur les dettes, les misères du professorat, la mendicité des gens de lettres; il sait combien le mérite a de peine à percer, il sait ce qu'il en coûte pour vivre honnêtement quand on n'a pour soi que le travail et le courage. Aussi sa sympathie est-elle pour ceux qui souffrent; s'il aperçoit le côté ridicule de la société, il en voit mieux encore le côté douloureux. Il ne quitte guère le ton du badinage, parce que son rôle est d'amuser; mais que son rire est près des larmes! Que de vues profondes, que de pensées d'améliorations il jette en passant sous cette forme plaisante et légère! Tous les progrès que les cent dernières années ont vus s'accomplir, depuis la réforme des prisons jusqu'à celle des lois sur la chasse ou sur le divorce, depuis la simplification de la procédure jusqu'à l'abolition de la pluralité des bénéfices, se retrouvent en germe dans les lettres du philosophe chinois. Nul n'a plus de bon sens et d'esprit qu'Addison, il est impossible de n'être pas charmé par cette raison ferme, nette, et toujours revêtue d'un tour ingénieux ou caustique; mais vous êtes amusé, vous n'êtes point ému. Goldsmith a autant de finesse et moins de malice; sa raison, aussi droite et plus profonde, s'adresse au cœur plus qu'à l'esprit, et il se mêle à sa gaieté, même lorsqu'elle est la plus franche, une

teinte de mélancolie qui fait succéder la réflexion au rire. Tout en vous divertissant, il vous fait penser. Aussi a-t-on fait remarquer qu'aucun écrivain n'avait fourni à la langue anglaise autant de ces mots heureux, de ces réflexions rapides qui demeurent des proverbes. Rien de plus charmant d'ailleurs que quelques-uns des épisodes qu'il a entremêlés avec ses lettres : l'*Histoire de l'Homme noir*, celle du *Beau Tibbs* et les *Misères d'un simple Soldat* sont de petits chefs-d'œuvre.

Le prodigieux succès des *Lettres Chinoises* fit comprendre à Newbery quelle trouvaille il avait faite en Goldsmith. Aussi lui commanda-t-il travaux sur travaux. Il l'employa à écrire dans le *Magasin Chrétien*, qu'il venait de fonder avec le concours du docteur Dodd, à revoir divers ouvrages, par exemple une *Histoire du Mecklenbourg* depuis le premier établissement des Vandales, à rédiger toute sorte d'introductions et de préfaces, à compiler un *Art poétique sur un nouveau plan*, puis un *Abrégé de Biographie*, extrait de Plutarque et payé à raison de huit guinées le volume. N'oublions pas non plus l'histoire d'un revenant qui avait apparu dans Cock-Lane, ni l'histoire du *Beau Nash*, dandy émérite et ridicule, prédécesseur de Brummel dans le royaume de la mode, et qui avait trôné longtemps aux eaux de Bath. Ces travaux n'empêchaient pas Goldsmith d'écrire des préfaces et de faire des traductions pour d'autres éditeurs, car, inconnu encore du public, il était déjà en vogue parmi les libraires. Il était maintenant assuré de son pain quotidien, et il put même prendre un logement un peu plus convenable dans Wine-Office-Court; mais son cœur n'avait pas changé, et l'argent coulait comme de l'eau entre ses doigts : jamais les malheureux ne l'avaient imploré en vain, jamais ses voisins pauvres ne s'étaient vu refuser un service. Maintenant la troupe des auteurs faméliques commençait à s'abattre sur Goldsmith : les plus délicats lui faisaient des emprunts; les moins scrupuleux l'abusaient par de mensongers récits. Il ne fallait pas du reste de bien grandes prodigalités pour mettre sa bourse à sec. Par un travail incessant, en écrivant la valeur d'un volume par mois, il arrivait à gagner 120 guinées dans une année. Ce labeur excessif altéra promptement sa santé, déjà ruinée par les nombreuses privations qu'il avait endurées. Dès 1760, il ressentit les premières atteintes d'une maladie cruelle, résultat trop fréquent d'une vie sédentaire et d'un travail trop obstiné. Quand l'excès de la fatigue avait vaincu la lucidité de son esprit, quand un brouillard se formait devant ses yeux et que ses doigts se refusaient à tenir la plume, il quittait sa petite chambre pour essayer d'une promenade; mais le bruit de Londres et son atmosphère fumeuse lui devenaient alors insup-

portables. Il fallait de l'air, du soleil et de la verdure à ce fils des champs, dont l'enfance s'était écoulée au milieu des prairies et des bois, et dont l'active jeunesse avait parcouru une moitié de l'Europe. C'est alors qu'il pensait à Lissoy et au bosquet d'aubépines à l'ombre duquel il avait joué, à son frère Henri, pauvre curé de village qui avait trouvé le bonheur dans la pratique de toutes les vertus, à l'auberge de George Conway, où il avait tant de fois chanté des chansons joyeuses avec Robert Bryanton et ses autres amis d'enfance, et où maintenant l'on se réunissait sans lui. Il courait chez Newbery, et en échange de quelqu'une de ces besognes obscures auxquelles s'usait son génie, il obtenait quelques guinées avec lesquelles il allait prendre un peu de repos hors de Londres, à Tunbridge, à Bath, à Orpington. Et si la pluie venait à le confiner dans une auberge, il écrivait avec une bague, sur le carreau d'une fenêtre, quelques vers charmans qui devaient, sans qu'il s'en doutât, éterniser le souvenir de son passage.

Newbery s'était bien vite aperçu que Goldsmith était un véritable enfant qu'il fallait tenir en tutelle dans son propre intérêt : en homme avisé, il songea à tirer parti des faiblesses du grand écrivain tout en lui rendant service. Il avait une maison de campagne à Canonbury-Terrace, sur le territoire d'Islington. Il découvrit tout auprès, chez une veuve nommée mistress Fleming, un petit appartement garni : il y installa Goldsmith, dont il payait tous les trois mois le loyer, la pension et jusqu'au blanchissage. Il retenait ensuite ses avances sur le prix des travaux que Goldsmith faisait pour lui. Il procurait de la sorte au poète une existence régulière et une tranquillité que celui-ci n'avait jamais connue, et il s'assurait à lui-même toutes les productions de ce charmant esprit. Il garda ainsi Goldsmith à Islington depuis les derniers jours de 1762 jusqu'à la fin de l'été de 1764, et cette réclusion de dix-huit mois fut après tout l'époque la plus paisible et la plus féconde de son existence. De temps en temps, Goldsmith faisait une excursion à Londres pour se distraire et pour voir ses amis, mais il revenait promptement et volontiers au bercail. Non-seulement il était débarrassé de toutes les préoccupations de la vie matérielle, non-seulement il n'avait plus de créanciers pour le harasser ni d'importuns pour consumer son temps, non-seulement il travaillait à ses heures et pouvait faire alterner l'étude et la promenade, mais il pouvait enfin écrire pour lui-même et aspirer à la gloire littéraire. Sans doute il fallait bien, pour s'acquitter envers les libraires, rédiger des introductions et des préfaces pour l'*Histoire naturelle* de Brookes, compiler une histoire d'Angleterre par lettres, improviser des brochures et des articles; mais tout en se promenant il mettait la dernière main à son poème

du *Voyageur*, et il trouvait encore quelques heures pour un autre ouvrage qui était la distraction de ses momens d'ennui, qui, sans être des *mémoires*, en avait pour lui l'attrait par un mélange heureusement combiné d'événemens imaginaires et de souvenirs personnels, par une union de la fiction et de la réalité, *le Vicaire de Wakefield*. C'est au séjour de Goldsmith à Islington que la langue anglaise doit deux de ses chefs-d'œuvre.

La connaissance de Johnson ne fut pas moins utile à Goldsmith que celle de Newbery. Touché de la façon élogieuse dont Goldsmith s'était exprimé sur son compte en plusieurs occasions, Johnson voulut connaître ce critique si bienveillant. Tous deux avaient un ami commun, Percy, qui les présenta l'un à l'autre. Johnson avait connu toutes les angoisses et toutes les souffrances de la pauvreté : c'était au prix des efforts les plus pénibles et les plus opiniâtres qu'il était parvenu à se faire jour dans la littérature. Arrivé à l'apogée de sa réputation, admiré de toute l'Angleterre et réputé l'arbitre suprême du goût, il avait conservé de ses luttes passées un amer souvenir qui tournait à la misanthropie; mais en dépit de son humeur morose et de la rudesse de ses manières, son caractère était demeuré droit et son cœur excellent. Il suffisait d'être honnête homme pour avoir ses sympathies, d'être malheureux pour obtenir son appui. Dès le premier jour qu'il vit Goldsmith, il apprécia son talent à sa valeur, et il l'aima pour sa bonté, pour sa candeur et pour sa faiblesse. Il prit sous sa protection cet agneau sans défense, exploité par les éditeurs, pillé par les plagiaires, insulté par les critiques. Comme il s'était mis sur le pied de tout dire, et ne se laissait intimider ni par les grands seigneurs, ni par les pamphlétaires, son amitié fut pour Goldsmith un bouclier. Aux envieux, aux sots et aux importans, aux Kenrick, aux Boswell et aux Hawkins, qui dénigraient ou tournaient en ridicule l'écrivain besoigneux et timide, il fermait la bouche par quelque déclaration catégorique : « Trouvez un homme qui tourne aussi bien et aussi agréablement un article. — Goldsmith est un de nos premiers écrivains, et de plus il mérite notre estime. — Poésie, théâtre, histoire, Goldsmith est au premier rang en tout ce qu'il entreprend. » C'est en termes semblables que Johnson, en toute occasion, se plut à rendre hommage à Goldsmith, et cette amitié généreuse ne contribua pas médiocrement à soutenir l'humble poète contre le découragement, et à lui faire rendre justice par le public.

Johnson, du reste, n'était pas seul à apprécier le talent et les aimables qualités de Goldsmith. Chaque jour amenait à celui-ci quelque nouvelle et honorable amitié. C'était Edmond Burke, son ancien camarade à l'université de Dublin; c'était un grand artiste, le peintre

Reynolds; un savant antiquaire, Percy; des hommes du monde qui se piquaient de littérature, Topham Beauclerk, George Steevens, Langton; des personnages politiques, Wilkes, sir William Chambers, Oglethorpe, et même des grands seigneurs, lord Charlemont et lord Clare. Reynolds et Johnson eurent l'idée de fonder, sous le nom de *Club littéraire*, une réunion de douze personnes qui devaient souper ensemble tous les lundis pour causer de littérature et de philosophie. Le souper fut plus tard converti en un dîner qui aurait lieu tous les vendredis, et le nombre des membres fut porté de douze à trente, lorsque les plus grands personnages briguèrent l'honneur d'en faire partie. Goldsmith fut au nombre des douze premiers membres : Johnson, Reynolds et Burke le voulurent ainsi. Hawkins insinua que ce n'était pourtant pas là la place d'un barbouilleur à la solde des libraires, et dont on ne connaissait que des compilations. La réponse devait suivre de près l'attaque. John Newbery, dont la fortune était faite, et qui voulait se retirer des affaires, était revenu à Londres pour prendre les dispositions nécessaires. Goldsmith l'y avait suivi. Ses habitudes de dissipation reprirent immédiatement le dessus : tous les auteurs fameliques, habitués à user librement de sa bourse, l'entourèrent de nouveau : les indigens et les infirmes reprirent le chemin de son logement. Au bout de quelques mois, tous ses embarras avaient reparu, il était sous le coup d'une arrestation, et il écrivait à Johnson une lettre désespérée. Johnson accourut, le consola, et lui demanda s'il n'avait point quelque manuscrit dont il pût faire argent. Goldsmith, après avoir répondu négativement, se décida enfin à montrer à son ami le manuscrit de son roman. Au mot de roman, Johnson fit la grimace : les libraires n'en voulaient plus. Cependant il emporta le manuscrit, et il décida Francis Newbery, qui allait succéder à son oncle, à l'acquérir. Francis en donna 60 guinées, qui suffirent à tirer Goldsmith d'embarras, et il jeta le manuscrit au fond d'un tiroir, où il l'oublia. En même temps Johnson pressa John Newbery de hâter la publication du *Voyageur*, qui vit enfin le jour en décembre 1764. Goldsmith cette fois avait mis son nom à son ouvrage. Il aurait pu, par une dédicace, s'acquérir le patronage de quelque grand seigneur; il voulut dédier son poème à l'humble desservant de Pallas, à son frère Henri. La première édition du *Voyageur* fut enlevée en quelques jours; il s'en vendit trois autres dans le cours d'une année. Johnson allait répétant partout : « C'est le plus beau poème qui ait paru dans notre langue depuis Pope. » Il mettait ainsi Goldsmith au-dessus de Thompson, d'Akenside, de Young et de Gray.

Le Voyageur est un de ces poèmes philosophiques dont Pope a donné dans l'*Essai sur l'Homme* le modèle le plus vanté, et qui

tiennent une place si considérable dans la littérature anglaise. C'est un genre nécessairement froid. Le développement d'une pensée morale ou d'une théorie philosophique comporte difficilement un appel aux passions. L'imagination y trouve son compte plus que le cœur par la facilité avec laquelle ces sortes d'ouvrages se prêtent aux récits épisodiques et aux descriptions. Aussi l'abus des descriptions et par suite la monotonie sont l'écueil sur lequel vinrent échouer presque tous les successeurs de Pope. Goldsmith n'y a échappé peut-être que par la brièveté de son poème, qui n'a pas plus de cinq cents vers. Le but du poète est de prouver que, par une sage et équitable disposition de la Providence, la somme de bonheur est à peu près la même dans tous les pays, quels qu'en soient le climat et la forme de gouvernement; — que la source de notre félicité est dans notre cœur, et non dans les circonstances au milieu desquelles nous sommes placés; — que la vertu, la sagesse et la modération suffisent partout à nous rendre heureux. Ce cadre contenait naturellement la description des pays que Goldsmith avait visités, et la fidélité de ses peintures, prises sur la réalité même, n'est pas un des moindres charmes de son œuvre. Par l'élégance, la noblesse et l'harmonie soutenue de la versification, *le Voyageur* rappelle la manière de Pope : c'est la même pureté de style, le même fini dans l'exécution. On y trouve moins d'ampleur et d'abondance dans les développemens; mais la touche est plus délicate et plus fine, et il s'échappe de ces vers un parfum de sensibilité, de grâce et d'exquise honnêteté qui repose et ravit l'âme.

Inconnu la veille de cette publication, le nom de Goldsmith fut le lendemain dans toutes les bouches. Grand fut l'étonnement dans le monde des beaux esprits, des journalistes et des libraires, que cet homme si timide et si lourd, ce compilateur à une guinée la feuille fût l'auteur d'une œuvre aussi exquise. Il fallait nécessairement que Johnson y eût mis la main; mais Johnson repoussa énergiquement cette insinuation, et fut le plus ardent à revendiquer pour Goldsmith tout le mérite du *Voyageur*. Les éditeurs affluèrent autour de l'écrivain jusque-là dédaigné pour lui faire des offres de service; les gens du monde voulurent le connaître. Adieu son existence modeste et retirée, adieu son humble chambrette, adieu les paisibles soirées au café de Temple-Exchange et les parties de whist avec d'obscures connaissances : il fallut prendre un appartement pour y recevoir les gens de bonne compagnie, s'habiller à la mode avec une tournure qui bravait l'art du tailleur, et s'essayer aux belles manières. *Le Vicaire de Wakefield,* que Francis Newbery se décida à tirer de ses cartons après le succès du *Voyageur,* vint porter au comble la réputation de Goldsmith : il s'en vendit trois éditions en cinq mois. Il

est inutile de faire ressortir le mérite d'un livre qui a été traduit dans toutes les langues, et que tout le monde a lu. On demandait à Byron s'il ne fallait pas mettre *le Vicaire* au rang des meilleurs romans qu'il y eût dans aucune langue. « Dites, répondit Byron, que c'est le meilleur. » Goethe écrivait à Zelter en 1830 : « Il n'est pas possible de vous rendre l'effet que produisit sur moi *le Vicaire* de Goldsmith, juste au moment critique du développement de mon intelligence. Cette ironie sublime et bienveillante, cette noble et indulgente façon d'envisager toutes les infirmités et toutes les fautes humaines, cette douceur dans le malheur, cette égalité d'âme au milieu des traverses et des changemens de fortune, tout cet ensemble de vertus, si voisines les unes des autres, et de quelque nom qu'on les nomme, fit la meilleure partie de mon éducation... Ce sont bien là les idées et les sentimens qui nous préservent de toutes les erreurs de la vie. »

Goldsmith occupait alors, après Johnson, la première place dans le monde littéraire : on recherchait avidement tout ce qui sortait de sa plume. Trois ans auparavant, il avait publié une histoire d'Angleterre en deux petits volumes sous le titre de *Lettres d'un Noble à son Fils*. Cet ouvrage, clair, rapide, élégamment écrit, avait fort réussi. On l'avait attribué à plusieurs lords qui se mêlaient d'écrire, et en dernier lieu à lord Lyttleton. Comme cette erreur contribuait au succès du livre, Newbery avait exigé que Goldsmith gardât l'anonyme. Maintenant les libraires, dans leurs traités, lui imposaient pour première condition de signer ce qu'il écrirait pour eux. Les jugemens de Goldsmith en littérature avaient force de loi : on invoquait son autorité dans les controverses; aucun nom n'était entouré de plus de popularité et d'estime. Cette faveur de l'opinion publique lui valut une proposition fort inattendue. L'administration de lord North avait à lutter contre une opposition formidable; elle était dans la presse en butte à des attaques très vives, et le mystérieux et terrible Junius avait commencé la publication de ces lettres qui, pendant plusieurs années, tinrent toute l'Angleterre en suspens. Battu en brèche par la presse, le ministère voulut retourner contre ses adversaires les armes dont ils se servaient. On résolut d'enrôler des écrivains en renom pour la défense de l'administration. On pensa tout d'abord à Goldsmith; comme il était pauvre, on crut qu'il était à vendre. On lui dépêcha avec carte blanche le révérend Scott, chapelain de lord Sandwich et l'un des coryphées de la presse ministérielle. « Je le trouvai, racontait Scott, dans un méchant appartement garni au Temple. Je lui dis par qui j'étais envoyé; j'ajoutai qu'on m'avait autorisé à rémunérer très largement ses travaux. Le croiriez-vous? il fut assez absurde pour me répondre qu'il gagnait par

sa plume de quoi suffire à ses besoins, sans écrire pour aucun parti, et que l'assistance que je lui offrais lui était par conséquent inutile. Il me fallut le laisser dans son grenier. » Étrange absurdité en effet que de refuser les faveurs du pouvoir! Combien Scott devait applaudir à sa propre sagesse, lui dont les services furent récompensés par deux riches bénéfices, tandis que Goldsmith allait mourir, à quarante-cinq ans, d'épuisement et de chagrin! Pourtant c'était Goldsmith qui avait raison, et sa droite et loyale nature l'avait bien conseillé. L'erreur de lord North, erreur commune à presque tous les gouvernemens, avait été de croire que la plume de l'écrivain puisse, comme l'épée du gladiateur, servir indifféremment toutes les causes, et qu'un homme puisse impunément trafiquer de son talent, de son autorité et de sa bonne renommée. Le ciel n'a pas voulu qu'on pût abuser à ce point de ses dons les plus précieux. Goldsmith savait où il puisait l'inspiration : il sentait que l'intelligence n'est qu'un instrument au service de l'âme, qu'ainsi elle ne vaut que par l'être moral qui l'emploie, et que, si belle et si forte soit-elle, elle se flétrit et s'éteint quand l'âme s'avilit. Non-seulement l'écrivain est un témoin dont la parole n'a d'autorité qu'autant qu'elle est libre et désintéressée, mais l'homme de talent qui se dégrade au rang de mercenaire voit bientôt son intelligence s'énerver et s'obscurcir, faute de pouvoir se retremper aux inspirations d'un cœur sincère et d'une conscience pure : le vase mortel demeure, paré encore des plus brillantes couleurs, mais le parfum divin qui lui donnait un prix inestimable s'est échappé avec l'indépendance et la dignité.

Goldsmith allait payer cher sa tardive célébrité : il se trouvait entraîné malgré lui dans une vie dispendieuse sans que ses ressources fussent plus régulières, ni plus grandes que par le passé. Pour avoir un peu d'air et de lumière, il avait changé de logement sans quitter le Temple, et pris un appartement qui avait vue sur les jardins et sur la Tamise. L'ameublement de cet appartement lui coûta 400 guinées. On lui avait si souvent reproché la négligence de sa mise, qu'il ne se croyait jamais suffisamment bien vêtu, et il vint un jour dîner chez Boswell avec un pourpoint de taffetas rose. Il ne pouvait suffire à toutes ces dépenses que par un labeur opiniâtre. On est effrayé des travaux de toute nature qu'il exécuta en quelques années : histoire, biographie, philosophie, sciences, compilations, traductions du français, se succédaient sans relâche, suivant les exigences des libraires. Il gémissait de dépenser ainsi un temps et des facultés dont il se sentait capable de faire un meilleur emploi; mais il était attaché à la glèbe, et ne pouvait s'affranchir. Tous ces travaux étaient payés un prix dérisoire : par exemple, il reçut 5 guinées pour un abrégé de grammaire anglaise. Les pièces

de théâtre étaient alors les seules œuvres de l'esprit qui rapportassent quelque argent. Cela donna à Goldsmith l'idée d'écrire une comédie. Il prit sur ses momens de repos le temps de composer *le Bon Enfant* (*the Good-natured Man*); mais il eut à subir toutes les tribulations ordinaires des auteurs dramatiques : il fut renvoyé d'un théâtre à l'autre, de Covent-Garden à Drury-Lane, de Garrick à Colman. Les directeurs lui demandèrent des coupures; les actrices réclamèrent des tirades qui les fissent valoir: les acteurs à prétentions refusèrent leur rôle comme trop insignifiant. Après un an d'attente, Goldsmith ne fut joué que quelques jours avant la clôture de la saison. Ses envieux firent un succès de vogue à une mauvaise pièce de Kelly, *la Fausse Délicatesse*, représentée le même jour que la sienne, et ameutèrent contre *le Bon Enfant* tous les petits journaux. Goldsmith, du reste, avait eu le tort de vouloir braver le goût de son temps. C'était alors le règne des pièces sentimentales et larmoyantes : rien ne réussissait plus que le mélange du marivaudage et de la sensiblerie. Goldsmith tenait que la comédie est faite surtout pour amuser, et il s'était proposé d'être gai. Sa pièce eut un succès médiocre : elle réussit beaucoup mieux lorsqu'elle fut reprise les années suivantes, et elle a fini par demeurer au répertoire. Elle le mérite : elle est bien faite, quoique l'auteur ait pris toutes les libertés que le théâtre anglais comporte, et malgré une couple de scènes qui semblent voisines de la charge, elle respire une bonne et franche gaieté. Un peu désappointé dans son attente, Goldsmith, dont la santé s'affaiblissait de plus en plus, alla passer l'été à Islington pour y écrire l'*histoire romaine* que lui avait commandée Davies, et il y composa en même temps son poème du *Village abandonné*, qu'il publia au mois de mai de l'année suivante.

L'objet de ce nouveau poème est de prouver que le développement de la richesse et du luxe n'est pas toujours une cause de bonheur pour un peuple. L'auteur invoque comme preuve le sort d'un village dont les habitans sont réduits à s'expatrier parce qu'un riche propriétaire a besoin de leurs champs pour agrandir son parc. Quelque chose d'analogue s'était passé à Lissoy depuis que Goldsmith l'avait quitté, et le poète, chez qui la souffrance réveillait souvent le mal du pays, a saisi cette occasion de donner un libre cours à ses regrets, de faire entrer dans le cadre de son œuvre tous les souvenirs qui lui étaient chers. Auburn, c'est Lissoy avec son église sur la hauteur, avec sa petite rivière et son moulin. Le pasteur secourable qui se croit riche avec 40 livres par an n'est autre que le frère de Goldsmith, le bon et vertueux Henri, dont il pleurait la perte récente. De là cette émotion qui respire dans l'œuvre de Goldsmith, et qui fait d'un poème philosophique la plus touchante

des élégies. Sous chaque vers, on sent le cœur du poète qui saigne et qui souffre, et malgré soi l'on s'associe à sa douleur.

Le Village abandonné eut un succès plus grand encore que celui du *Voyageur;* quatre éditions furent épuisées en six semaines, et il en fallut faire une cinquième bientôt après. On fut frappé du ton mélancolique de cet ouvrage, et de l'adieu que le poète adressait à sa muse. De toutes parts on exprima l'espoir que Goldsmith reviendrait sur sa détermination. Elle était pourtant irrévocable : Goldsmith n'avait plus le temps de faire des vers; il commençait à craindre de ne pouvoir faire face aux engagemens qu'il avait contractés. Il retourna au plus tôt à la campagne pour y terminer, dans les intervalles que lui laissaient la maladie et les exigences des libraires, une comédie qu'il avait depuis longtemps en tête, et qui ne fut achevée que l'année suivante. *Les Méprises d'une nuit* eurent, dès la première représentation, un succès de rire qui alla toujours croissant, et que le temps a confirmé. Aujourd'hui encore c'est une des pièces de l'ancien répertoire qui sont le plus fréquemment remises à la scène. La donnée fondamentale est difficile à admettre : comment croire qu'un jeune homme intelligent puisse prendre pour une auberge la maison de son futur beau-père? Mais la pièce est d'une gaieté folle, et tous les caractères en sont tracés de main de maître.

Ce fut le dernier succès du pauvre Goldsmith. Sa robuste constitution avait cédé à l'excès du travail, et des préoccupations trop constantes avaient porté au dernier degré la sensibilité maladive qui le rendait incapable de résister à certaines impressions. Un soir qu'il jouait au whist, on le vit tout à coup poser les cartes, sortir de la maison et revenir presque immédiatement. Aucune des personnes présentes n'avait prêté attention au chant d'une mendiante qui passait dans la rue; mais Goldsmith l'avait entendue, et ce chant plaintif, qui lui rappelait que lui aussi avait gagné sa vie en chantant et en jouant de la flûte, avait ébranlé tous ses nerfs : il n'aurait pu continuer à jouer, s'il n'était allé congédier la mendiante en lui donnant quelque argent. Ses embarras allaient croissant : il ne pouvait plus écrire autant qu'autrefois, parce que ses forces l'abandonnaient, et chaque avance qu'il obtenait des libraires enchaînait pour plusieurs mois sa liberté. Il songea à publier un grand *Dictionnaire des Sciences et des Lettres,* sorte d'encyclopédie à laquelle Burke, Reynolds et d'autres personnes de mérite promirent de contribuer. Il passa beaucoup de temps à arrêter le plan de cet ouvrage, à en rédiger le programme et l'introduction; mais aucun libraire ne voulut se charger d'une entreprise qui exigeait une mise de fonds considérable. Goldsmith avait compté que cette publication lui assurerait un travail régulier pendant plusieurs années : la ruine de ses

espérances le jeta dans un découragement profond. Il venait de publier une *Histoire de la Nature animée,* et il s'était retiré à la campagne pour mettre la dernière main à un *Abrégé de l'Histoire grecque*, lorsqu'il ressentit une atteinte plus forte de la dysurie dont il souffrait. Il revint à Londres en mars 1774 pour se faire soigner. Le mal disparut, mais il lui resta une fièvre nerveuse qui s'aggrava tout à coup. Un pharmacien du voisinage qu'il connaissait familièrement, et qu'il envoya chercher à défaut de médecin, le trouva en proie à une agitation extrême, et se convainquit que ses souffrances physiques n'étaient que le contre-coup d'une souffrance morale. Goldsmith n'avait pas le temps d'être malade : il voulait retourner à ses travaux, et l'on ne put le dissuader d'user d'un remède violent mis à la mode par un empirique. Il provoqua par là une crise qui épuisa ses forces; le délire le prit, et il expira le 4 avril 1774, à l'âge de quarante-cinq ans et cinq mois. A peine eut-il fermé les yeux, que l'on sentit l'étendue de la perte que les lettres venaient de faire; il s'éleva un concert unanime de louanges et de regrets, et le poète qui de son vivant n'avait jamais été sûr d'un morceau de pain eut une tombe à Westminster.

Goldsmith fut mis au premier rang des poètes de son temps pour deux courts poèmes et quelques petites pièces : il n'a pas laissé deux mille vers. Les circonstances aidèrent à son succès. L'Angleterre n'avait plus de poète quand *le Voyageur* fut publié : Young et Thompson avaient cessé de vivre, Gray avait cessé d'écrire. Goldsmith prit donc du premier coup une place que personne ne pouvait lui disputer; mais, si son mérite en fut plus facilement reconnu, il n'était pas pour cela moins réel. Loin de diminuer la renommée de Goldsmith, le temps n'a fait que la consacrer, et notre siècle a placé l'auteur du *Village abandonné* plus haut encore que ne le mettaient ses contemporains. C'est que Goldsmith, sans s'en douter, ouvrit à la poésie anglaise une voie nouvelle, plus conforme au génie national. Précurseur de Cowper, de Crabbe, de Burns et de Wordsworth, il inaugura en Angleterre la poésie anglaise par excellence, la poésie des sentimens intimes et du foyer domestique.

L'œuvre que les grands écrivains du règne de Louis XIV ont accomplie en France, les écrivains du règne de la reine Anne l'entreprirent cinquante ans plus tard en Angleterre. Ce que Corneille, Racine et Boileau avaient fait pour notre langue, Dryden, Pope et Addison le firent pour la langue anglaise. Ils la fixèrent et l'assouplirent; ils lui donnèrent la noblesse, le nombre et l'harmonie. En ramenant la nation au culte des grands modèles de l'antiquité, ils formèrent son jugement et épurèrent son goût. Ils donnèrent à la poésie un idéal élevé; ils lui apprirent à chercher l'inspiration aux

sources les plus hautes, à la demander aux vérités éternelles de la morale et de la philosophie, aux sentimens généraux de l'humanité. Leur seul tort fut de bannir du domaine de l'art la nature et l'individu. En ce point, ils méconnaissaient le génie de la nation anglaise. Le protestantisme, en proclamant le droit d'examen, en érigeant l'individu en arbitre de sa foi, a fait de tout homme un souverain dans le domaine de la conscience, et, par une conséquence inévitable, dans le cercle de sa famille. Tout père de famille, comme autrefois les patriarches hébreux, est non-seulement un roi, mais encore un grand prêtre au sein de sa maison. De là ce culte du *home,* cette surveillance jalouse du foyer domestique, cette inviolabilité du domicile, caractères si remarquables des mœurs et de la législation anglaises. Comment les sentimens de famille, les idées domestiques, les détails intimes n'auraient-ils pas conquis dans la poésie la place qu'ils tiennent dans la vie de la nation? Ainsi s'expliquent le discrédit et l'oubli où sont tombés les élèves et les successeurs de Pope, hommes d'esprit et de talent pour la plupart, mais qui n'avaient pas les qualités éminentes du maître, et qui remplaçaient l'élévation par la sagesse, la noblesse par l'élégance, le souffle poétique par le savoir-faire. Corrects, ingénieux et diserts, ils développèrent agréablement, en vers bien tournés, des pensées d'une irréprochable morale; ils esquissèrent des tableaux d'une élégante fidélité, mais d'où la vie était absente. Thompson lui-même, qui avait l'œil d'un peintre, ne vit dans la nature et sa surprenante variété qu'une mine inépuisable de vers descriptifs. La monotonie, la froideur et l'ennui furent leur châtiment.

Goldsmith ne se croyait lui-même qu'un élève de Pope : il n'aspirait qu'à l'élégance et au bien-dire. Ses contemporains admiraient en lui une diction d'une pureté irréprochable, une versification noble, ferme et d'une exquise harmonie : ses deux grands mérites, la sensibilité et le don du pathétique, passaient inaperçus à ce point que les meilleurs juges, et Johnson lui-même, mettaient *le Voyageur* au-dessus du *Village abandonné.* Cependant, si Goldsmith appartenait à l'école de Pope par le style et le mérite de l'exécution, il puisait l'inspiration à une source différente. Plus de souvenirs classiques, plus d'allégories, plus d'allusions mythologiques! l'Olympe a cessé d'exister pour lui; point de périodes longuement balancées, point de parallèles savans, de loin en loin une comparaison rapide empruntée à la nature extérieure. Les idées générales ne sont pour Goldsmith qu'un thème promptement abandonné pour faire appel au cœur et aux sentimens intimes. Les souffrances et les joies du peuple, voilà ce qui préoccupe le *voyageur.* La douleur du paysan expulsé de la maison paternelle, et qui dit en pleurant adieu aux

lieux où il a grandi, à l'arbre sous lequel ont joué ses enfans, à l'humble demeure où un pasteur pieux l'a béni, — voilà le fond du *Village abandonné*. Ce n'est plus la poésie philosophique de Pope, de Savage, de Thompson ou d'Akenside; c'est le commencement de la poésie individuelle et domestique. Quelques années plus tard, un poète bizarre et morose, uniquement épris de la solitude et des champs, Cowper, en mettant au-dessus des plaisirs du monde les joies du cœur et les satisfactions de la conscience, ajoutera à la poésie de Goldsmith un élément nouveau. Aimable et souriante avec Goldsmith, religieuse avec Cowper, la poésie intime deviendra pathétique et austère avec Crabbe, et Wordsworth lui donnera la grandeur.

Les ouvrages en prose de Goldsmith sont, d'un avis unanime, le plus parfait modèle de la prose anglaise. Son style a toutes les qualités du style de Voltaire : une diction d'une irréprochable pureté, le naturel et la simplicité unis à l'élégance, une limpidité merveilleuse, le tour aisé, vif et rapide du récit, le choix dans les détails, la sobriété dans les jugemens, l'art de suggérer les réflexions sans les exprimer. Ajoutez qu'il s'élève sans efforts dès que le sujet y convie l'écrivain, et atteint de premier jet à la noblesse et à la grandeur. Les trois histoires qu'il a composées, — celle de Rome, celle de la Grèce et celle d'Angleterre, — ne furent à ses yeux que des besognes de librairie. On n'y trouve en effet ni recherches nouvelles, ni vues originales, ni ces détails d'érudition et cette connaissance minutieuse des mœurs et des usages du passé qu'on attend aujourd'hui de l'historien. Ce sont des compilations qu'il a faites rapidement sur les ouvrages antérieurs, sans jamais remonter aux sources : elles ne contiennent que le gros des événemens, ce qu'il est indispensable de connaître; mais le choix des faits, la distribution des matières, l'ordonnance du récit, tout est excellent; on n'écrit pas mieux l'histoire. Aussi Johnson n'hésitait-il pas à mettre les ouvrages de Goldsmith au-dessus des livres si vantés de Robertson. Il reprochait à celui-ci du verbiage, des digressions et des hors-d'œuvre qui n'avaient d'autre but que de faire briller l'écrivain. Robertson, à son avis, aurait pu faire entrer dans ses livres deux fois plus de matière; il n'y avait pas dans Goldsmith une ligne qui ne fût pleine. « Goldsmith, disait-il encore, a l'art de compiler et de dire tout ce qu'il doit dire d'une façon heureuse. Il est en train d'écrire une histoire naturelle; il la rendra aussi intéressante que les *Mille et une Nuits*. »

Comment ces dons heureux de l'intelligence se conciliaient-ils avec une si complète incapacité de se conduire lui-même? Goldsmith, disaient de lui ses amis, est un fou auquel il suffit de mettre une plume en main pour en faire le plus sensé des hommes. En

effet, historien ou critique, personne ne juge mieux les actes ou les écrits d'autrui. Bon sens, sagacité, pénétration, finesse, il déploie toutes les qualités les plus propres à guider un homme dans sa conduite ou ses appréciations, et toute sa vie fut marquée au coin de la légèreté, de l'inconséquence et de la faiblesse. La faute en est à son éducation. Des lectures continuelles, l'étude approfondie des grands écrivains, la pratique assidue de l'art d'écrire, donnèrent à son intelligence une fermeté et une discipline qui manquèrent toujours à son caractère. Généreux, confiant et crédule, il aurait eu besoin d'être mis en garde contre lui-même et contre les autres : personne ne lui enseigna les mérites de l'ordre et de la prudence, la nécessité de la défiance; il demeura toute sa vie ce qu'il avait été dès l'enfance, un homme de premier mouvement. Une extrême sensibilité, qui prit avec le temps tous les caractères d'une maladie nerveuse, acheva de rendre le mal incurable. Personne ne se jugeait mieux que Goldsmith lui-même, et dans l'*Histoire de l'Homme noir* il persifle, mieux que personne n'aurait pu le faire, ses propres inconséquences, sa faiblesse et sa prodigalité. Il voyait donc ses défauts, mais il lui aurait fallu, pour n'y pas succomber, un effort dont il se sentait incapable. Dans le silence du cabinet, son intelligence seule était en jeu, et elle guidait merveilleusement sa plume. Sa besogne terminée, las d'avoir vécu pour les autres, Goldsmith voulait vivre pour lui-même; il bannissait la réflexion comme une contrainte, il redevenait un grand enfant. En somme, quels reproches lui faisait-on? De ne pouvoir refuser un pauvre ou un ami, de dissiper par des libéralités irréfléchies ce qu'il avait péniblement gagné, de ne jamais songer au lendemain, de dire imprudemment tout ce qui lui venait à l'esprit, de laisser voir son goût pour la louange et son besoin d'être aimé, de manquer par ignorance ou par distraction aux usages et aux règles d'un monde dans lequel sa célébrité l'avait brusquement jeté. Mais qui lui reprocha jamais une mauvaise action, une méchanceté, une simple épigramme? A une époque où la presse anglaise n'était qu'une école de diffamation, et en butte lui-même aux personnalités les plus grossières, aux insinuations les plus malveillantes, il écrivit dix ans dans les journaux sans blesser personne. On ne put le connaître sans l'aimer, et il ne perdit jamais un ami. A sa mort, les plus grands, les meilleurs de ses contemporains, Burke, Reynolds, Garrick, Sheridan, lord Shelburn, ne purent retenir leurs larmes, et Johnson, le morose et misanthrope Johnson, éclata en sanglots. Qui ne voudrait, au prix de ses faiblesses et de ses malheurs, avoir été aimé comme lui, et comme lui pleuré par de pareils hommes?

CUCHEVAL-CLARIGNY.

REVUE MUSICALE

THÉATRES. — LE MOUVEMENT MUSICAL DE 1857.

OPÉRAS NOUVEAUX : *MARGOT, LE CARNAVAL DE VENISE.*

L'année 1857 va bientôt terminer son cours. Encore quelques jours, et elle ne sera plus que de l'histoire, un fait accompli qui ira augmenter le poids, déjà si lourd, des souvenirs. Quelle signification aura-t-elle pour les âges futurs, quels événemens remarquables aura-t-elle vus s'accomplir, pour que la postérité se souvienne de son passage dans le temps? Est-ce l'insurrection de l'Inde et les efforts de cette grande nation anglaise pour ressaisir une domination lointaine non moins utile à la civilisation générale qu'à sa propre puissance qui imprimeront à l'année 1857 un caractère indélébile? Est-ce l'apparition d'une nouvelle comète, la rencontre préméditée de quelques souverains de l'Europe, ou bien plutôt la mort d'un grand citoyen, je veux dire du général Cavaignac qui a donné à la France le spectacle d'une vertu plus rare chez elle que l'éloquence, le génie militaire et les vaines ostentations du pouvoir? Tout cela dépend du point de vue moral où se placera l'observateur et des évolutions qui se seront accomplies dans la conscience publique, dont les principes, pour être immuables dans leur essence, n'empêchent pas la notion de justice de s'épurer et d'agrandir de plus en plus la sphère de son action. Voilà pourquoi, ce nous semble, l'histoire est toujours à refaire. Les faits ayant été bien constatés par la critique, il reste à les juger, et chaque génération les soumet au criterium de sa raison et de sa moralité. C'est ainsi que l'idée de progrès, qui est, sans contredit, la grande préoccupation de notre siècle, se concilie avec la perpétuité des sentimens de l'homme et les lois immuables de la raison. Malgré les tristesses du présent, malgré les défaillances des caractères que chacun peut remarquer autour de soi, malgré ces lâches palinodies des prétendus éclaireurs de l'opinion, nous sommes attiré vers cette idée consolante d'amélioration morale qui est aussi vieille que le genre humain. Entre les faiseurs d'utopie qui présument trop de l'avenir, de la virtualité de l'esprit humain, et les

adorateurs béats du passé qui prêchent l'immobilité et la contemplation stérile des vieux rites et des institutions surannées, nous ne saurions hésiter, et nous aimerions mieux croire à l'erreur salutaire qui excite à vivre qu'à la vérité qui produirait la mort. Qu'est-il besoin de tant s'inquiéter de la tradition, qui nous tient par tous les fils de l'existence, et qui, depuis le berceau jusqu'à la tombe, nous enveloppe d'un réseau d'entraves et de prescriptions inévitables? Il n'est pas à craindre qu'on oublie jamais qu'on est le fils de son père, car chaque mot qui sort de nos lèvres porte témoignage de la tradition que nous subissons, tandis qu'il est facile d'endormir l'esprit en lui faisant croire que tout est dit et qu'il n'y a plus qu'à se croiser les bras. Les penseurs immortels qui, au milieu du XVIIIe siècle et sous le gouvernement avili d'un Louis XV, élaboraient et dégageaient des faits contingens de l'histoire cette grande idé du développement et de l'amélioration du genre humain, ces penseurs, tout isolés et faibles qu'ils étaient, n'ont-ils pas suffi pour amener la révolution de 1789, l'ère des sociétés modernes? Affirmons-la donc, cette loi divine du progrès dont nous voyons chaque jour se produire les miracles, appuyons-nous sur ce levier puissant qui soulèvera le monde, et laissons à Dieu à faire le reste. Le genre humain a plus à gagner aux rêves d'un Turgot et d'un Condorcet qu'à se laisser enfermer dans le cercle providentiel que lui trace Bossuet dans son *Discours sur l'histoire universelle.*

La mort de Manin, ce grand citoyen de Venise dont la vie exemplaire a rempli l'Italie d'un enthousiasme fécond pour ses destinées; celle de Béranger, qui a ému la France tout entière, — et, qu'on nous permette de le dire, la fin prématurée du critique éminent, Gustave Planche, qui a illustré pendant si longtemps les pages de cette *Revue,* — ce sont là aussi des événemens remarquables qui prouvent la vitalité morale de l'époque où nous sommes, et qui doivent imprimer un caractère à l'année 1857. On aurait pu croire que la vie modeste de Gustave Planche, sa pauvreté notoire, la sévérité de ses jugemens sur les hommes et les œuvres d'une génération ambitieuse et conquérante, l'auraient complétement isolé de l'opinion publique, dont les interprètes n'avaient pour Gustave Planche que des paroles amères et quelquefois insultantes: il n'en était rien. L'opinion est comme un fleuve qui a des courans divers. Sous la mobilité des vagues qui agitent la surface, sous le bourdonnement des esprits éphémères dont les feuilles quotidiennes colportent la renommée, il y a l'opinion des honnêtes gens, qui se forme lentement et qui ne se manifeste avec éclat que dans les circonstances solennelles. C'est cette opinion solide des consciences éclairées, qui s'adresse autant à l'homme qu'à l'écrivain, qui s'est révélée bruyamment à la mort de Gustave Planche. Son convoi, aussi modeste que l'avait été sa vie, a été suivi par des représentans illustres des lettres et des arts, qui sont venus rendre hommage à la mémoire d'un écrivain supérieur, d'un critique qui a su allier un beau talent, une pensée élevée, à un caractère honorable. Ce n'est pas forcer l'analogie des choses que de voir dans l'émotion publique produite par tant de pertes douloureuses un symptôme consolant de l'opinion, la persistance d'un certain ordre d'idées morales que les événemens contraires sont loin d'avoir affaiblies. Dans la vie et l'œuvre si différentes des hommes que nous venons de nommer, l'opinion a vu un trait commun

qu'elle a voulu honorer de ses regrets : la fermeté du caractère au milieu de nombreuses et cruelles vicissitudes, le respect du juste et du beau, le triomphe d'une conscience éclairée qui ne transige pas avec les événemens qui lui enlèvent ses espérances. Une de ces organisations mobiles, exquises et privilégiées qui vivent quelques heures de poésie et d'amour pour laisser un nom immortel, c'est-à-dire Alfred de Musset, a été enlevé aussi pendant l'année 1857, que ces pertes multipliées marquent d'un signe indélébile.

Cependant les théâtres s'agitent, et si les chefs-d'œuvre n'abondent pas sous les yeux du public, ce n'est pas faute de beaucoup d'efforts de la part des entrepreneurs de succès. Jamais l'industrie, qui s'attache à faire éclore les talens et les germes cachés, n'a été plus vigilante et plus habile que de nos jours. D'où vient cependant la stérilité des résultats? La pisciculture, l'horticulture, la télégraphie sous-marine, la mécanique, les sciences physiques et mathématiques, les recherches historiques et philologiques, en un mot l'ensemble des connaissances de l'esprit humain n'a jamais été plus étendu et plus florissant. Le monde se transforme sous nos yeux, la pensée ne recule devant aucun obstacle, aucun mystère ne résiste à sa pénétration ou n'effraie son audace, et dans le champ de la libre fantaisie, à un petit nombre d'exceptions près, rien ne se produit de remarquable, ou du moins de durable! L'imagination aurait-elle épuisé la source de ses enchantemens? N'y aurait-il plus de belles passions à mettre en œuvre, et le cœur humain est-il si connu, qu'on ne puisse en tirer de nouveaux accens? Ou bien faut-il croire avec un philosophe qui vient aussi de mourir tout récemment, M. Auguste Comte, que l'humanité, ayant passé l'âge des illusions et des conceptions chimériques, est arrivée à ce degré de maturité où la connaissance des véritables lois de la nature peut seule la satisfaire? Ainsi donc la *philosophie positive*, car tel est le titre de l'ouvrage où M. Auguste Comte a exposé l'ensemble de ses idées, serait la clé du monde à venir, où nul ne pourra pénétrer s'il n'est géomètre, comme l'exigeait déjà Platon de ceux qu'il admettait à son école? Ce qui est certain, ce qui paraît être le besoin et la tendance de l'époque que nous traversons, c'est l'alliance des lettres et de la science, une forme élevée et un beau style mis au service de la vérité. Pour intéresser les générations qui arrivent à la vie, il faudra parler de philosophie comme M. Cousin, ou de haute philologie comme M. Ernest Renan; il faudra écrire sur les sciences naturelles et médicales comme M. Littré. Les baladins de la phrase, les chercheurs de mots pittoresques qui ne peignent rien, les amateurs du relief sonore qui cache le vide de la pensée, seront abandonnés à leur triste sort et à la solitude qui se fait déjà autour d'eux. C'est tout au plus si on pardonnera à une belle imagination, comme celle de Mme Sand, de se jouer de la vérité en rapprochant, comme elle l'a fait dans ses mémoires, l'agréable génie de Chopin d'un colosse comme Beethoven. Et lorsqu'une intelligence aussi vive et aussi pénétrante que celle de Balzac s'amusera à écrire des pauvretés sur le *Moïse* italien de Rossini, on passera outre en lui disant : — Dites-nous plutôt, monsieur de Balzac, un de ces contes que vous savez si bien ourdir, et laissez la musique à qui a pris la peine de l'étudier! — Stendhal lui-même ne sera plus possible, car tout l'esprit qu'il a mis dans sa *Vie de Rossini* ne suffit pas pour en pallier les bévues.

En attendant qu'il naisse à la France un poète, un poète comique surtout,

qui sache peindre ses mœurs et flageller ses ridicules aussi changeans que les gouvernemens qui s'efforcent de diriger ses destinées, le Théâtre-Français, suivant une impulsion qu'on aime à encourager, déroule sous les yeux du public les chefs-d'œuvre de son ancien répertoire. Molière, Regnard, Marivaux, Beaumarchais, et jusqu'à M. Scribe, dont on reprend les comédies légères, moins faciles à faire oublier que ne le pensent les beaux esprits, apparaissent tour à tour sur le théâtre de la rue de Richelieu et y attirent la foule. Quelle est la nation de l'Europe qui peut, comme la France, remonter le cours de sa littérature dramatique et faire admirer aux générations contemporaines des œuvres qui ont deux cents ans de date? Shakspeare est à peu près le seul grand poète dramatique dont le public de Londres entende encore la langue. Le théâtre de l'Allemagne ne remonte pas au-delà de Lessing, de Goethe et de Schiller, c'est-à-dire des dernières années du XVIIIe siècle. L'Italie n'a pas de théâtre national avant Goldoni et Alfieri. L'Espagne pourrait-elle évoquer sur la scène de Madrid, de Séville ou de Barcelone, les conceptions plus épiques et plus lyriques que dramatiques des Calderon et des Lope de Véga? Il est permis d'en douter. L'Espagne, il est vrai, lit et admire la langue de Cervantes comme nous lisons avec délices Montaigne, Amyot et Rabelais; mais, excepté l'Angleterre et son Shakspeare, il n'y a que la France qui possède une littérature dramatique, vivante et accessible à tous, depuis *le Cid* et *le Menteur* de Corneille jusqu'à *la Calomnie* de M. Scribe, qu'on a reprise tout récemment. Il est de mode depuis quelque temps, et dans un certain monde infiniment petit, où l'on cultive avec rage le mot en relief et les modulations de style sans idées, de prendre en pitié l'esprit et l'œuvre de M. Scribe. On a tant de chefs-d'œuvre sous la main, les génies éclos sous l'incubation de l'école pittoresque ont été si inventifs au théâtre, ils ont parlé une langue si sensée, si bien interprété l'histoire et fait parler le cœur humain, qu'on a bien raison de se moquer de cet écrivain bourgeois qui, depuis quarante ans, amuse la France et l'Europe tout entière. Nous savons tout ce qu'on peut reprocher à l'esprit fécond et ingénieux de M. Scribe, ses négligences de style, la vulgarité de ses types, la fâcheuse disposition qui le porte à rabaisser les beaux élans de l'âme, à ridiculiser l'héroïsme, à ne voir partout que des diplomates de comptoir et des Jérôme Paturot, qui narguent volontiers les passions généreuses et les caractères puissans. Ces défauts, et d'autres encore, qu'on peut relever dans la manière de M. Scribe, comme la trop grande complexité des incidens et l'abus de la mise en scène, ces défauts, disons-nous, n'empêchent pas que l'auteur de *la Calomnie,* d'*une Chaîne,* de *Bertrand et Raton,* de *la Camaraderie,* de cent vaudevilles qui ont vécu plus d'une semaine, ne soit l'écrivain dramatique le plus fécond, le plus ingénieux et le plus universellement populaire qu'il y ait en Europe depuis un demi-siècle. Je ne parle pas de ses beaux *libretti* d'opéras et d'opéras-comiques, de *Robert-le-Diable,* qui est un chef-d'œuvre, de *la Juive,* du quatrième acte des *Huguenots,* de *la Dame Blanche*, du *Domino noir,* du *Maçon*, et de tous les opéras de M. Auber. J'ignore si après Molière, après Regnard, Destouches, et cent autres qu'il est inutile de citer, il est encore possible d'écrire en France ce qu'on appelle une comédie de caractères, et si les vices et les grands travers de la nature humaine n'y sont pas tracés depuis longtemps au théâtre

de manière à désespérer tous ceux qui voudraient recommencer une œuvre si parfaitement accomplie. La société moderne telle que l'a faite la révolution, avec l'égalité de condition qui en efface chaque jour les aspérités, avec les courans divers qui la traversent et la modifient tous les dix ans, offre-t-elle quelque prise au peintre de mœurs, au poète dramatique qui veut en crayonner les ridicules sans trop effrayer la conscience morale? Oui, sans doute, et tant qu'il y aura des sociétés, il y aura des passions et des contrastes piquans qui peuvent être saisis et mis en lumière par un observateur intelligent. Eh bien! cette comédie moderne dont on parle tant, et sur l'avenir de laquelle chacun s'inquiète, cette peinture de surface, qui ne vise ni à la profondeur philosophique, ni à la couleur et au relief du style, cette moquerie un peu bourgeoise des grands élans de la nature, cette comédie viagère enfin, qui reproduit les nuances, les travers changeans, et même la vulgarité des mœurs contemporaines, personne ne l'a mieux faite que M. Scribe.

Je ne veux pas m'appesantir aujourd'hui sur des tentatives qui se sont produites dans une direction plus sérieuse en apparence et rechercher ce qu'il peut y avoir de durable dans des pièces applaudies comme *l'Honneur et l'Argent,* de M. Ponsard, dans le talent distingué de M. Émile Augier et dans la verve un peu aventureuse de l'auteur de *la Dame aux Camélias*. Ce qu'il y a d'évident pour tous ceux qui examinent sans prévention la littérature dramatique depuis le commencement de ce siècle, c'est que le théâtre de M. Scribe est le plus vivant et le plus universellement accepté du public français et de l'Europe. La postérité, qui vraisemblablement jouera plus d'un tour aux vanités et aux ambitions contemporaines, pourrait bien rapprocher deux noms qui semblent, de nos jours, fort éloignés l'un de l'autre. C'est peut-être dans l'œuvre mêlée, mais vivante, de Balzac, et dans les comédies de M. Scribe que les historiens et les moralistes futurs iront puiser les renseignemens dont ils auront besoin pour étudier les ridicules, les vices compliqués et les travers de la société française pendant la première moitié du XIXe siècle. Quoi qu'il en soit, les comédies de M. Scribe, les tableaux de M. Horace Vernet et les opéras charmans de M. Auber ont de nombreuses analogies de style et de vérité, et forment l'expression la moins contestable des goûts, des mœurs et des tendances de la bourgeoisie de notre temps, c'est-à-dire de l'immense majorité de la nation française.

La musique n'aura pas gagné grand'chose pendant l'année qui va bientôt expirer. En Allemagne, les drames historiques et symboliques de M. Richard Wagner excitent toujours l'enthousiasme des philosophes, des érudits, des peintres, des littérateurs, des politiques et des étudians de l'avenir. Les représentans de la presse parisienne ont été conviés, il y a deux mois, à aller entendre à Wiesbaden cette fameuse légende du *Tannhauser*, dont le poème et la musique sont de M. Richard Wagner, et il semble que les effets produits par cette œuvre étrange, dont nous ne connaissons malheureusement que la partition réduite pour le piano, ne sont pas trop désavantageux à la renommée du nouveau compositeur. Des touristes éclairés, qui sont allés se promener en Allemagne pendant la saison des eaux, ont entendu également l'opéra du *Tannhauser* sans trop de frayeur, et en ont rapporté une impression d'étonnement qui ne ressemble pas à du dégoût. Il est vrai que ces

voyageurs ont l'esprit et le cœur remplis d'aspirations politiques très conformes aux opinions républicaines de M. Richard Wagner, en sorte que la question d'art se complique d'un élément qui lui est étranger, et qui altère tous les jugemens de l'époque où nous sommes.

Le vent qui vient à travers *l'Allemagne*
Me rendra fou!

En Italie et dans le monde occidental tout entier, c'est toujours la *furia* de M. Verdi qui émeut et agite les esprits. Ses opéras se chantent dans toute la péninsule italique, à Londres, à Madrid, à Lisbonne, à Saint-Pétersbourg, à Varsovie, et dans les principales villes des deux Amériques. Ils sont aussi très goûtés du public de Vienne, qui a toujours été plus italien qu'allemand. Du temps de Mozart, ce public préférait déjà *la Cosa rara* de Martini aux divines inspirations de *Don Juan,* et de nos jours il a couru à la *Linda di Sciamouni* de Donizetti, délaissant le *Fidelio* de Beethoven. A Berlin, dans la véritable capitale intellectuelle de l'Allemagne, on a jugé le *Trovatore* de M. Verdi bien plus sévèrement que nous ne l'avons fait ici. Devant un public qui entend tour à tour l'*Orphée* et l'*Iphigénie en Aulide* de Gluck, *Don Juan* et *le Nozze di Figaro* de Mozart, *la Vestale* de Spontini, *Joseph* de Méhul, le *Freyschütz* et les deux autres chefs-d'œuvre de Weber, *Euryanthe* et *Oberon, la Muette* de M. Auber, *Guillaume Tell* de Rossini, *Robert, les Huguenots,* de Meyerbeer, et le *Tannhauser* de M. Richard Wagner, devant ce public-là qui possède le plus admirable ensemble de musique religieuse qui existe en Europe, la musique du *Domchor,* les mélodrames de M. Verdi ne pouvaient pas exciter de surprise et prendre d'assaut des imaginations qui, comme celles du midi, n'entendent qu'un son et qu'une cloche fêlée pendant toute une saison. A Paris, dans cette ville hospitalière à toutes les doctrines et à toutes les langues, qui joue dans les temps modernes un rôle à peu près semblable à celui que jouait la ville d'Alexandrie sous les Ptolémées; à Paris, les ouvrages de M. Verdi ont été entendus, étudiés et classés, je le crois, à leur véritable rang. Dans le vaste panthéon où l'éclectisme du goût parisien, le vrai génie de la France, a réuni les images de tous les dieux vivans, M. Verdi a sa place marquée, il a ses fidèles et ses dévots, mais il n'absorbe pas, comme cela arrive en Italie, tous les *ex-voto* des pèlerins. Il a sa chapelle, ses petits miracles, mais à côté de lui il y a des thaumaturges plus puissans dont il n'est pas facile de faire oublier la légende dorée.

Nous avons été des premiers, ici et ailleurs, à signaler à l'attention du public les œuvres du compositeur lombard. Il y a tel article de journal qui nous fut inspiré, il y a une douzaine d'années, par l'opéra de *Nabucco*, et que nous pourrions reproduire en entier sans avoir à craindre le moindre reproche de partialité intellectuelle. On peut lire dans cette *Revue* le jugement que nous avons porté successivement sur le *Trovatore,* sur *la Traviata* et *Rigoletto* (1), et l'on s'assurera facilement que nous n'avons jamais méconnu les qualités du talent de M. Verdi. Les pages que nous avons consacrées à l'examen des *Vêpres siciliennes* ont été reproduites par la plupart des journaux italiens, qui ont trouvé que nous avions été trop indulgent pour une

(1) Voyez notamment les livraisons du 15 janvier 1855 et du 15 décembre 1856.

œuvre qui a échoué sur tous les théâtres de la péninsule où elle a été représentée. Cette fois les journaux italiens avaient raison. Le dernier opéra que M. Verdi a composé à Venise, *Simone Boccanegra,* n'y a pas réussi, et a été encore plus mal accueilli au théâtre de la Pergola à Florence. A Milan même, assure-t-on, le gouvernement autrichien, pour éviter toute émotion publique, a pris la muse de M. Verdi sous sa protection et a défendu qu'on en relève avec trop de vivacité les défauts qui commencent à frapper les gens de goût, toujours en minorité. Cette façon de sauvegarder les œuvres de l'esprit n'est pas, comme on le pense bien, renouvelée des Grecs, mais des Prussiens. En 1821, le chef de la censure des journaux de Berlin défendit, par une ordonnance publique, de rien blâmer dans les opéras de Spontini, qui eut l'inqualifiable faiblesse de recourir à de pareils moyens. Il en fut cruellement puni par l'opinion d'abord, et puis par l'immense succès du *Freyschütz*, qui vint rejeter au second rang l'auteur irascible et tout-puissant de *la Vestale,* de *Fernand Cortez* et d'*Olympie*.

La musique, comme tous les arts, se compose de deux élémens, à savoir les idées et la forme qui les révèle. Les idées peuvent être simples, développées, nobles ou triviales, la forme grossière, insuffisante, ou bien l'œuvre d'une main exercée. On peut remplir d'un vin exquis un vase rustique, ou bien ne boire que de la piquette dans une coupe d'or ciselée par un Benvenuto Cellini. Si je me sers de cette image, c'est pour rendre ma pensée plus saisissante, car je n'ignore pas que, dans les arts, les idées et la forme se pénètrent d'une manière presque aussi intime que l'âme et le corps qu'elle vivifie de son souffle mystérieux. Il est aussi difficile de séparer, dans un tableau de Raphaël, le type de ces têtes divines qu'il a révélées au monde de l'art suprême de l'ouvrier qui en a tracé la forme matérielle que de dépouiller les pensées de Pascal du style incomparable dont il les a revêtues. Cela forme un tout vivant où les délicats seuls peuvent apercevoir les coups de pinceau et les retouches de l'ouvrier.

Il y a en musique comme en littérature, et dans toutes les manifestations plastiques de l'esprit humain, un art de bien dire et de bien exprimer les sentimens dont on est pénétré. Cet art, très compliqué, est le résultat de trois siècles au moins de civilisation musicale. Il commence à peu près avec Palestrina, vers la seconde moitié du XVIe siècle, et se divise en deux grands courans, la musique religieuse et la musique dramatique. La musique dramatique ne remonte pas au-delà du XVIIe siècle; elle commence avec Alexandre Scarlatti, le chef de l'école napolitaine, dont les disciples, Leo, Durante et Pergolèse, perfectionnent l'idée mélodique, les formes du duo, du trio, et de l'harmonie d'accompagnement, qui devient plus cursive et moins compliquée qu'elle ne l'était dans la musique de chambre en général, dans les cantates, les duos et les madrigaux à plusieurs voix. A ce canevas de musique dramatique Piccinni et Jomelli, qu'on a trop oublié, ajoutent des morceaux d'ensemble plus développés, comme le finale de *la Buona figliuola*, et une instrumentation plus étoffée et déjà pittoresque. Gluck survient, et imprime au drame lyrique l'empreinte de son génie pathétique. Si quelque chose peut donner aux contemporains une idée approximative de ce que devait être la mélopée grecque dans les drames religieux et patriotiques d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, ce sont des scènes comme il y

en a dans *Orphée,* dans les deux *Iphigénies* et dans *Alceste.* Sur ce fond dramatique, dont l'action est encore très simple et les personnages peu nombreux, Mozart jette le fluide lumineux de son génie éminemment musical, il multiplie les incidens et les caractères de la fable. Il y a plus de musique proprement dite dans *Idoménée, le Nozze di Figaro* et *Don Juan* que dans toute l'œuvre de Gluck, où domine la déclamation lyrique, à peine recouverte d'une couche légère de sonorité. Gluck n'en reste pas moins un des grands maîtres dans l'art de chanter les belles passions du cœur humain; mais, comme musicien, il ne possède ni la science suprême, ni l'abondance inépuisable, ni la grâce divine et la flexibilité de Mozart, dont l'avénement est un miracle de la nature. Rossini prend le drame lyrique presque où l'a laissé Mozart, et, suivant les impulsions secrètes de son propre génie et celles de la nation qui lui a donné le jour, il produit en riant une trentaine de chefs-d'œuvre qui font une révolution dans la musique dramatique du XIXe siècle. Sans le vouloir d'une manière explicite, Rossini combine dans son style, le plus varié qui existe au théâtre, la grâce mélodique, l'esprit, l'entrain et la gaieté naïve des maîtres italiens, surtout de Cimarosa, avec l'instrumentation nourrie de Haydn et de Mozart, dont il est le véritable successeur. Il écrit mieux pour les voix que l'auteur de *Don Juan;* sa phrase mélodique est plus longue et plus facile, ses morceaux d'ensemble sont quelquefois plus développés, son orchestre est plus sonore, plus éclatant, et rempli du *brio,* de l'accent pittoresque de la passion moderne. *Le Barbier de Séville, Otello, Semiramide* et la *Zelmira* sont les quatre opéras italiens où Rossini a mis le plus grand nombre d'idées originales et déployé la plus grande puissance de son génie avant la transformation que lui ont fait subir l'esprit et le goût de la France. *Le Comte Ory, le Siége de Corinthe, Moïse,* et surtout *Guillaume Tell*, marquent l'agrandissement successif de sa manière et le plus grand développement que l'art musical ait trouvé au théâtre. Si l'idéal révélé par Mozart dans certains morceaux d'*Idoménée,* dans *le Nozze di Figaro*, dans *Don Juan,* dans l'*Ave Verum* et dans le *Requiem,* est plus élevé, plus chaste et plus pur que celui qui se dégage de l'œuvre tout entière de Rossini, celui-ci n'en est pas moins le compositeur dramatique le plus varié qui se soit encore produit dans l'histoire, et *Guillaume Tell* le tableau musical le plus grandiose qui existe sur la scène lyrique. Ainsi donc, de Scarlatti à Jomelli, de Gluck à Mozart, et de Mozart à Rossini, la musique, appliquée à une fable dramatique, soit dans le genre sérieux ou dans le genre comique, développe de plus en plus les propriétés de son langage, agrandit son domaine, et couvre le modeste canevas qui lui a servi de thème d'une floraison de poésie qui charme et ravit le public, indépendamment de l'intérêt dramatique et de la vérité de l'expression. Est-ce qu'un tableau de Titien ou de Rubens, est-ce qu'un Ruysdaël ou un Claude Lorrain, n'offrent pas aux amateurs de peinture un plaisir tout à fait indépendant du sujet qui s'y trouve représenté? Est-ce que la langue dans laquelle sont écrits *Polyeucte, Athalie* ou *le Misanthrope* a besoin de l'illusion dramatique pour que les connaisseurs en goûtent les beautés? Je touche ici à des lieux communs dont on ne conteste l'évidence que lorsqu'il s'agit d'apprécier les œuvres de l'art musical.

Donizetti et Bellini continuent la belle tradition de l'école italienne, tout en développant les qualités particulières que le ciel leur a départies. Si Doni-

zetti est un meilleur musicien que le génie touchant et si bien doué de l'auteur du *Pirate* et de *la Sonnambula*, celui-ci possède une originalité mélodique, un accent, un instinct des effets harmoniques qui lui donnent une véritable supériorité sur son brillant émule, dont le style est plus souple et plus varié. Cependant, entre les mains de Donizetti et de Bellini, l'idéal transmis par le génie de Rossini s'abaisse et s'altère considérablement. Les formes mélodiques sont déjà moins amples, l'instrumentation moins splendide et moins colorée, le plan des morceaux moins vaste et plus pauvre d'incidens, et l'ensemble des effets se rapproche plus d'un tableau de genre que d'une conception historique. Il n'y a pas de système ni de sophisme qui puisse méconnaître la distance qui sépare des œuvres comme *Otello*, *Semiramide*, *la Gazza ladra*, *le Barbier de Séville*, des charmantes partitions de *Lucie*, *la Favorite*, *Don Pasquale*, de *la Sonnambula*, *Norma* et *les Puritains*. On peut avoir ses préférences et se sentir attiré plutôt vers l'un de ces maîtres que vers l'autre, mais on ferait preuve d'une éclatante ignorance des proportions des choses et des beautés inhérentes à l'art musical, si l'on s'avisait de confondre l'auteur de *Moïse* et de *Guillaume Tell* avec les compositeurs distingués qui ont marché sur ses traces lumineuses sans pouvoir l'atteindre.

Pendant que Rossini opérait en Italie et dans la musiquelpurement dramatique l'évolution dont nous venons de parler, l'Allemagne créait un monde nouveau. Autour du génie homérique de Beethoven, Weber, Schubert, Spohr, Mendelssohn et Chopin développent leurs qualités respectives sur un fond de poésie nationale qui se manifeste pour la première fois dans l'art musical. Ajoutez à ces noms ceux de Handel et de Sébastien Bach, de Haydn et de Mozart, comme compositeurs de musique instrumentale, et vous avez un ensemble de merveilles dont la pauvre Italie ne soupçonne même pas l'existence. La France, comme toujours, reste fidèle à son goût presque exclusif pour la musique qui sert d'accessoire à une action dramatique. D'un côté, Spontini et Méhul continuent la tradition de Gluck, qui était déjà celle de Rameau et de Lully; de l'autre, on marche sur les traces de Grétry, qui professait les mêmes principes sur la déclamation lyrique que l'auteur d'*Alceste* et d'*Iphigénie*. Nicolo, Boïeldieu, Auber et Hérold surtout agrandissent le cadre de l'opéra-comique, et transforment la comédie à ariettes en un poème musical, tandis que Meyerbeer vient doter le grand opéra de son coloris puissant, du relief des caractères et de la logique profonde qu'on remarque dans *Robert*, dans *les Huguenots* et *le Prophète*. M. Halévy marche sur ses traces, comme Cherubini avait continué au théâtre la manière de Mozart et de Cimarosa, combinée avec la tradition de Gluck.

C'est à peu près vers l'année 1840 que l'Italie commença à connaître le nom de M. Verdi. Bellini était mort, et Donizetti était absorbé par la noble ambition d'écrire des ouvrages pour la scène française, moins sujette aux révolutions de la mode que les théâtres de la péninsule. Il donna *la Favorite*, *Don Pasquale*, *Dom Sébastien*, qui renferment de si belles choses, et puis son aimable génie s'éteignit avant l'heure, emportant le secret de bien des chefs-d'œuvre qu'auraient produits sans doute une plus grande expérience et la maturité des facultés. Resté seul sur le champ de bataille, au milieu d'une nation oisive, toujours avide de nouveautés et déjà fortement émue par des espérances de changemens politiques, M. Verdi acquit en peu de temps une

grande popularité. *Nabucco* et puis *Ernani*, composé à Venise en 1843 sous les yeux de Manin, qui avait déjà commencé à jouer le rôle d'agitateur légal contre le gouvernement de l'Autriche, ces opéras et ceux qui vinrent ensuite avaient précisément les qualités et les défauts qui devaient plaire à des imaginations plus exaltées que délicates. Les *libretti* choisis par M. Verdi, toujours d'un caractère sombre et mélodramatique, la nature de ses idées musicales peu nombreuses, mais colorées et vibrantes, son penchant pour les effets heurtés, la grosse sonorité et les rhythmes violens, la réputation de patriote que le *maestro* s'était laissé faire par ses admirateurs, et qui devint pour lui un titre à Paris auprès des écrivains du *National* et d'autres journaux républicains, ces élémens secondaires de succès, ajoutés au mérite incontestable de certaines parties de son talent, donnèrent aux opéras de M. Verdi la vogue d'une œuvre quasi-politique. On le jugea avec passion; sa musique s'enrichit de tous les courans, de tous les vœux secrets de l'opinion; on applaudissait, au finale du troisième acte d'*Ernani*, — *A-Carlo magno gloria e onor*, — qui est un morceau d'ensemble d'un bel effet, comme on applaudit un chant patriotique qui, en exaltant l'émotion de tous, acquiert la puissance d'un acte de foi. « Les symboles ne signifient que ce qu'on leur ordonne de signifier; l'homme fait la sainteté de ce qu'il croit, comme la beauté de ce qu'il aime, » a dit M. Ernest Renan dans sa belle étude sur un tableau de M. Ary Scheffer, *la Tentation du Christ* (1). Ce n'est point un rapprochement téméraire que de voir aussi dans la vogue inouie et, selon nous, excessive des opéras de M. Verdi la valeur d'un sentiment national sanctifiant la forme imparfaite qui lui sert de symbole pendant une transition difficile. Et cela se conçoit surtout dans certaines régions de l'Italie, où l'oppression qui pèse sur toutes les intelligences et sur tous les cœurs ne laisse guère échapper à sa vigilance que ce qui ne tombe pas sous le sens grossier de la police. Or la musique est celui de tous les arts qui renferme le plus de parties mystérieuses propres à satisfaire ce besoin d'infini, qui est le plus beau titre de la nature humaine. Toute œuvre d'art qui suscite un grand intérêt, et qui arrive à ce qu'on peut appeler une popularité avouable, mérite un sérieux examen, car il est évident qu'il y a dans cette œuvre quelque chose du sentiment qu'elle a éveillé dans les cœurs qui l'ont acclamée. Le succès est un fait qu'il faut apprécier; mais il appartient à la critique, ce nous semble, de dégager du symbole matériel l'élément divin qui doit lui survivre.

Pour revenir à des idées plus humbles et nous servir d'un langage plus précis, nous dirons aujourd'hui à nos contradicteurs ce que nous avons dit si souvent ici même : M. Verdi est un homme de talent dont la réputation excessive n'est pas justifiée par le seul mérite de ses ouvrages. M. Verdi n'est point le fondateur d'une nouvelle école, comme le croient des amateurs zélés et certains écrivains qui veulent bien nous honorer de leurs injures. Il se rattacherait plutôt à la tradition de Gluck, s'il était un meilleur musicien, et il n'est après tout qu'un imitateur peu adroit de Meyerbeer et de l'école allemande. On trouve souvent dans les opéras de M. Verdi des mélodies heureuses qui n'ont pas le développement nécessaire, des morceaux

(1) Voyez *Études d'histoire religieuse*, p. 423.

d'ensemble vigoureux, des scènes pathétiques qui laissent à désirer un art plus délié dans la préparation des effets. Le style de M. Verdi est brusque, haché, sans flexibilité et sans grâce. Il ignore à peu près l'art suprême des maîtres, qui consiste à préparer l'éclosion de l'idée et à en poursuivre l'épanouissement graduel, il ne sait point orner la passion d'une forme élégante qui satisfasse les délicats en touchant le vulgaire. Il frappe fort, sinon toujours juste; il vise aux coups de théâtre, aux péripéties violentes, et ses personnages ont toujours le poignard à la main et l'invective à la bouche. On a rarement vu un compositeur italien plus dépourvu d'imagination que M. Verdi. Sa muse, toujours irritée, ne sait pas encore sourire, et sous sa mélopée vigoureuse et stridente, on n'entend susurrer que de pauvres accords plaqués qui marquent les pulsations périodiques du rhythme. C'est un vrai supplice pour des oreilles exercées et nourries de la manne du Seigneur que d'entendre pendant trois ou quatre actes cet accompagnement de guitare espagnole qu'affectionne M. Verdi, et dont il n'a pu se corriger jusqu'à ce jour. L'orchestre de M. Verdi est constamment partagé en deux tronçons dont il ne sait pas faire un tout harmonieux : d'un côté sont les instrumens à cordes qui mâchent à vide une bien pauvre harmonie, et de l'autre les instrumens à vent, et surtout ceux de cuivre, qui n'interviennent dans le discours symphonique qu'en poussant de grosses bouffées de sonorité qui frappent d'autant plus la foule, qu'elle en est surprise comme d'une trop vive lumière succédant à une nuit obscure. Ces défauts joints à la parcimonie et à la dureté des modulations, la violence habituelle du style, la pauvreté de l'harmonie, cette instrumentation à la fois vide et bruyante, ces rhythmes tendus et *baldanzosi*, ces unissons perpétuels, ces coups de théâtre, la passion, le sentiment, la vigueur de certains morceaux d'ensemble, et quelquefois aussi la beauté réelle de scènes comme celle du *miserere* au quatrième acte du *Trovatore*, tout cela donne aux opéras de M. Verdi la couleur sombre et criarde de véritables mélodrames. Dans toute l'œuvre connue jusqu'ici de M. Verdi, il n'y a rien qui égale le finale de *Lucie* de Donizetti et celui de la *Norma* de Bellini. Sous la main du compositeur lombard, la grande et belle tradition de l'école italienne, qui s'est conservée jusqu'à Donizetti, est considérablement altérée sans qu'il ait pu atteindre aux qualités supérieures des maîtres étrangers qu'il a pris pour modèles. Il y a plus de poésie musicale dans un acte d'*Oberon* que dans les vingt opéras qu'on doit à la faconde de M. Verdi. Il a perdu le bel art de chanter, qui faisait la supériorité de l'école italienne sur toutes celles de l'Europe. Tous les voyageurs qui visitent cette terre, jadis si féconde en génies de premier ordre, sont unanimes pour déplorer l'état misérable où sont les théâtres lyriques de l'Italie et le goût du public qui les fréquente. Nous pouvons en juger par les chanteurs formés à l'école de M. Verdi que nous entendons à Paris, par la critique et la littérature musicales qui se publient dans ce beau pays. Nous avons lu dans un journal de Naples, dont le style valait bien celui de M. Verdi, que le *Guillaume Tell* de Rossini marquait la décadence de cet incomparable génie! La nation qui accepte de pareils jugemens nous paraît digne de croire que *il Trovatore* est un chef-d'œuvre, et M. Verdi le plus grand compositeur de musique dramatique qui ait jamais existé.

On nous accuse tout à la fois ici de méconnaître la puissance de la nou-

velle école inaugurée par M. Verdi en Italie, d'être un admirateur exclusif et obstiné des formes rossiniennes, et en Allemagne de trop adorer le génie divin de Mozart en refusant de nous incliner devant quelques bizarreries qu'on trouve dans les dernières compositions de Beethoven. Nous serions presque tenté de nous écrier : Heureux l'écrivain qui peut encourir de tels reproches, car c'est le propre de la vérité et de la saine raison de déplaire aux partis extrêmes! Mais, ainsi que nous le disions tout à l'heure, loin d'être un fanatique du passé, un admirateur exclusif de certaines formes consacrées par le temps, nous serions plutôt disposé, par tempérament d'esprit, à courir des aventures en allant au-devant des utopies généreuses. Nous n'appartenons à aucun culte national, mais à la grande religion des belles choses, qui élèvent le sentiment. Nous sommes attiré partout où il y a de la poésie, et toute forme de l'art qui entr'ouvre un coin de l'infini nous captive. Il n'y a pas jusqu'à la tentative de M. Berlioz qui nous eût trouvé plus favorable, si l'auteur de la *Symphonie fantastique* et de *l'Enfance du Christ* n'eût compliqué son rôle de compositeur d'un rôle de polémiste agressif aux dieux que nous adorons. Nous avons rendu à M. Verdi la justice que méritent certaines qualités de son talent fruste et passionné; mais en face de l'exagération de son succès, qui tient à des causes passagères qui n'ont rien à démêler avec l'art, en face de cette horde de marchands qui ont envahi le parvis du temple et acclamé le faux dieu, nous avons protesté et nous avons dû défendre l'idéal formé par trois siècles de civilisation musicale. On peut être assuré que la désapprobation de quelques amateurs zélés et les injures dont nous gratifient quelques journaux infimes de Naples ou de Paris ne nous feront pas changer de conduite.

Le Théâtre-Lyrique a livré le 5 novembre la grande bataille qu'il prépare tous les ans pour mettre en évidence le talent stratégique de Mme Carvalho, général en chef. On lui a donné cette année la qualification de *Margot,* opéra-comique en trois actes, dont le plan a été conçu par l'imagination de MM. Saint-George et de Leuven. C'est l'histoire lamentable d'une jeune fille très vertueuse, d'une pauvre servante du fermier Landriche, ce qui veut dire, dans la langue symbolique de ces messieurs, riche en terre. Chassée par son maître pour un acte généreux, Margot se réfugie au château de M. le marquis de Brétigny, son parrain, jeune et fringant seigneur qui jette ses écus par la fenêtre. Peu s'en faut vraiment que M. de Brétigny ne devienne amoureux et n'enlève la pauvre Margot, qui est devenue tout à coup une personne charmante, possédant toute sorte de talens d'agrément et chantant comme une *prima donna*. Les choses se passent mieux qu'on n'aurait pu le croire. Après un nouvel acte de dévouement envers son parrain, Margot épouse Jacquot, garçon de ferme, qu'elle aime éperdument depuis son enfance, à ce qu'il appert du témoignage de MM. Saint-George et de Leuven. C'est sur ce thème émouvant que M. Clapisson a modulé un grand nombre de chansons agrestes.

Quoi qu'on dise, l'auteur de *la Fanchonnette* et de dix autres ouvrages qui ne sont pas restés inaperçus, est un musicien de talent. Il a de la verve, de la chaleur, de la franchise dans le style, et quelquefois aussi de la distinction dans le choix de ses harmonies. Il faut rendre cette justice à M. Clapisson qu'il vise toujours à faire de son mieux, et si l'inspiration ne le sert

pas toujours au gré de ses désirs, ce n'est pas faute d'efforts ni de pieuses invocations de sa part. Il n'y a pas d'ouverture à l'opéra de *Margot*, mais un simple prélude symphonique qui vise au pittoresque, et dans lequel deux flûtes obstinées prolongent un peu trop une mauvaise plaisanterie. On remarque au premier acte un petit duo, pour soprano et ténor, entre Margot et son ami Jacquot, qui rappelle un peu l'accent mélodique des vieilles romances françaises et la manière sobre et recueillie de M. Reber. Les couplets de la lecture du journal, débités avec esprit par Mlle Girard, qui représente la gentille Nanette, une cousine du fermier Landriche, ces couplets sont bien frappés et accompagnés avec goût. Le duo qui vient après, entre Margot et son parrain, M. de Brétigny, ne renferme qu'une petite phrase : *Cela se trouve ici*, qui dans la bouche de Mme Carvalho est d'une exquise délicatesse. Nous n'en dirons pas autant des adieux de Margot, qui forment le thème du finale du premier acte. C'est une espèce de récitatif mesuré, bien ambitieux pour une fille des champs, et sur lequel Mme Carvalho jette toutes les notes perlées de son gosier, dont elle fatigue par trop la flexibilité. C'est un luxe de vocalisation, un contre-sens dramatique, qui n'est pas racheté par la nouveauté des effets. Cela rappelle *la Sirène* de M. Auber, le finale du premier acte de *l'Étoile du Nord*, et, malheureusement pour M. Clapisson, les adieux de *la Fille du Régiment* de Donizetti, un petit chef-d'œuvre.

Au second acte, on peut signaler les couplets (encore des couplets!) que chante le fermier Landriche, représenté par M. Meillet. La mélodie en est agréable, mais d'une couleur trop sentimentale pour un drôle de cette espèce, qui vole son maître autant que le permet la loi. Quant à l'entassement de fioritures, de trilles et d'arpéges de toute nature qu'on est convenu d'appeler la *chanson des fleurs* pour piper les marchands, il serait difficile d'extraire de cet amas de notes insipides une apparence d'idée musicale. Il est triste de voir une cantatrice du mérite de Mme Carvalho se donner ainsi en spectacle, et poursuivre une lutte stérile pour l'art, dont elle pourrait être un si digne interprète. Nous le lui avons prédit à propos de *la Reine Topaze :* Mme Carvalho a dépassé le but, elle est parvenue enfin à chanter faux et à renvoyer son public assouvi de creuses et froides merveilles. On peut encore signaler au second acte un joli chœur, justement qualifié cette fois *l'éclat de rire*, et qui forme l'introduction du finale : ce sont les amis du marquis de Brétigny qui, en voyant sortir Margot de la chambre de son parrain, se mettent à rire d'une manière blessante pour l'honneur de la jeune fille. Le compositeur a rendu cet effet par un mouvement syncopique ingénieux et très élégant. Le finale en lui-même est bruyant et confus.

Au troisième acte, il y a un duo entre le fermier Landriche et sa cousine Nanette qui renferme quelques passages heureux, surtout la *stretta* où les deux voix s'étreignent galamment, à la manière du style bouffe italien. Le grand air, fort prétentieux, que chante encore Margot ne vaut certes pas toute la peine que se donne Mme Carvalho pour le dire sur un ton de princesse fort extraordinaire pour une pauvre vachère. Je préfère à ce fracas de notes suraiguës, qui ne sont pas toujours justes, le joli badinage de Nanette, dont la petite phrase :

J'en aurais p' t' — ê' t' fait autant,

s'échappe malicieusement des lèvres de Mlle Girard, qui se fait justement applaudir. C'est un rien, une espiéglerie de vaudeville, très bien rendue par le compositeur et la virtuose.

Si malgré tout cela l'opéra de *Margot* n'est pas un chef-d'œuvre, ce n'est peut-être pas absolument la faute du musicien, qui a fait de son mieux, et dont le style est parfois très soigné. Il se pourrait que les prétentions et les exigences de la *prima donna assolutissima* eussent exercé une influence fâcheuse sur M. Clapisson, qui a été plus heureux autrefois, ne fût-ce que dans *la Fanchonnette*. L'exécution de *Margot* est en général assez bonne. Les chœurs et l'orchestre marchent avec ensemble, et M. Meillet fait preuve d'intelligence dans le rôle du fermier normand. C'est une justice qu'il faut rendre à la direction du Théâtre-Lyrique, que les moindres détails de la mise en scène y sont soignés. N'oublions pas non plus que M. Carvalho nous a fait entendre *Oberon* et *Euryanthe* au théâtre qu'il exploite à ses risques et périls, tandis que l'Opéra, sous la main de la liste civile, a laissé échapper cette belle occasion d'enrichir son répertoire de deux chefs-d'œuvre de plus.

Cependant on vient de reprendre à l'Opéra, pour le bénéfice de Mme Rosati, un très joli ballet, *la Somnambule*, qui remonte à l'année 1827. Le *scenario* de M. Scribe a fait le tour de l'Europe depuis que Bellini s'en est inspiré en 1831. La musique du ballet où Mme Rosati déploie une si grande vérité d'expression mimique est un badinage délicieux d'Hérold, qui préludait ainsi à la création de *Zampa* et du *Pré aux Clercs*. Le spectacle est d'ailleurs amusant et mérite bien qu'on aille le voir. Le 28 novembre, il y a eu également à l'Opéra une belle solennité musicale au profit de la caisse des pensions accordées aux artistes de ce grand établissement. Le programme, riche et varié en morceaux de maîtres, a commencé par la symphonie en *la* de Beethoven, qui a produit tout son effet. Après *le Songe d'une Nuit d'été* de Mendelssohn, qui a été aussi fort goûté par le public nombreux qui emplissait la salle jusqu'aux combles, la première partie s'est terminée par *la Bénédiction des Poignards* du quatrième acte des *Huguenots*, morceau colossal, une des plus grandes pages de musique dramatique qui existent. Le public, enthousiasmé par une bonne exécution, a voulu réentendre cette scène, où la fureur du fanatisme religieux a été rendue d'une manière inimitable. La deuxième partie du concert, qui aurait pu être mieux composée, a été close par le finale du troisième acte de *Moïse* de Rossini, autre conception sublime du génie le plus fécond et le plus varié qui se soit produit dans la musique dramatique. L'exécution de ce dernier morceau a laissé beaucoup à désirer, surtout la prière qui s'y trouve encadrée, et dont ces messieurs ne rendent ni l'onction divine, ni la suprême délicatesse. Ils en font un *allegretto! Non parliam di loro...*

Le Théâtre-Italien poursuit le cours de ses représentations et fait de son mieux pour lutter contre les difficultés de la situation que lui ont faite les destins. Après *il Barbiere di Siviglia*, qu'on a repris au grand contentement des *zelanti*, on a donné *la Cenerentola* avec un nouveau ténor, M. Bellart, qui n'est point à mépriser. D'origine espagnole, M. Bellart possède une voix agréable, suffisamment flexible, et ne manque ni de goût ni de sentiment. Il fera bien cependant de mieux composer ses points d'orgue qui sont quelquefois ridicules, et de ne pas trop précipiter le mouvement de ses gammes

ascendantes, qui finissent par ne plus être qu'un bredouillement informe. Nous pourrions faire aussi la même remarque au chef d'orchestre, M. Bonnetti, qui précipite tous les mouvemens et donne à la musique de Rossini la *furia* qui n'appartient qu'à la mélopée de M. Verdi. Pourquoi M. Bonnetti ne dit-il pas à M. Corsi que, dans le finale du *Barbier* par exemple, on ne doit pas chanter à pleine poitrine cette phrase si connue :

Guarda don Bartolo...
Sembra una statua?...

Le simple bon sens ne devrait-il pas avertir l'artiste que, s'il crie par-dessus les toits, Bartholo se réveillera de sa stupeur? Les nuances ne sont plus observées, et sans ces nuances que deviennent les chefs-d'œuvre de l'art musical? Dans la *Lucrezia Borgia* de Donizetti, M. Bellart a été plus favorablement accueilli encore que dans *la Cenerentola*. Mme Steffenone a rendu avec énergie et beaucoup de noblesse le rôle si dramatique de la Borgia, tandis que Mme Nantier-Didiée a été charmante sous le costume du jeune Orsino. Elle a chanté avec goût le fameux *brindisi*, et sa taille élégante, ses bonnes façons, sa voix de *mezzo-soprano* ont été appréciées du public. Dans *la Traviata*, dont on a essayé de relever le crédit auprès des Parisiens, Mme Saint-Urbain a eu quelques bonnes intentions. D'un physique agréable et comédienne intelligente, Mme Saint-Urbain peut tenir la suppléance d'un premier rôle, mais non pas le remplir d'une manière définitive. Sa voix légère et grêle manque de timbre, de puissance et parfois de justesse. M. Mario a chanté avec beaucoup de verve tout le premier acte de *la Traviata*, qui est le meilleur de l'ouvrage.. On a voulu aussi reprendre *Ernani* de M. Verdi, mais le public a paru trouver que c'était là de la *robba rechia*. La reprise de *l'Italiana in Algeri*, qui a eu lieu le samedi 12 décembre, a été plus heureuse, et le public a été enchanté de pouvoir rire enfin à un théâtre qui s'appelait autrefois *les Bouffons italiens*. On a redemandé le trio délicieux de *Papataci*, où le ténor Bellart s'est fait justement applaudir, et Mme Alboni a été parfaite dans *l'Italiana* aussi bien que dans *le Barbier* et dans *la Cenerentola*.

Le Théâtre de l'Opéra-Comique a changé de directeur. Après une gestion de neuf années, parmi lesquelles se trouve l'année néfaste de 1848, M. Émile Perrin a cédé son privilége à M. Nestor Roqueplan, qui passe ainsi du sérieux au plaisant, je veux dire du théâtre de Gluck, qu'il a dirigé assez longtemps, à celui de Grétry, dont les destinées vont dépendre de son bon plaisir et de sa vigilance. Parmi les objets et curiosités légués par M. Perrin à M. Roqueplan se trouve *le Carnaval de Venise*, opéra en trois actes, qui a été représenté tout récemment, au grand étonnement du public, qui ne s'attendait pas à ce don de joyeux avénement de la part de la direction nouvelle. Si M. Roqueplan y était moins intéressé, il pourrait s'en laver les mains en disant : Je ne suis pour rien dans la mésaventure que vous éprouvez, prenez-vous-en à mon habile prédécesseur. Que ce soit Pierre ou que ce soit Jacques, *le Carnaval de Venise* est une mauvaise plaisanterie, dont le sort n'a pas été un seul instant douteux. Les paroles sont de M. Sauvage et la musique de M. Ambroise Thomas, l'un des compositeurs les plus instruits de l'école française, mais que la nature a traité avec peu de généro-

sité. On ne raconte pas une fable comme celle qu'a imaginée M. Sauvage. Quand nous dirions à nos lecteurs qu'un certain Lelio, de Venise, veut épouser une Sylvia quelconque, première cantatrice de l'Italie, dont il s'est follement épris, malgré son rang et sa naissance, ils n'auraient encore qu'une idée inexacte de l'imbroglio fastidieux qui sert de cadre à la donnée poétique. Nous ne voudrions pas affliger un artiste de mérite comme l'auteur du *Caïd*, du *Songe d'une Nuit d'été* et de dix autres partitions distinguées et souvent consultées avec fruit par les amateurs de finesses harmoniques, mais il faut avouer cependant que la musique que lui a inspirée un sujet tel que le carnaval de Venise pouvait être plus gaie, plus neuve ou tout au moins plus perceptible aux oreilles avides des pauvres auditeurs, qui ne savaient comment passer leur temps. Sans rien dire de l'ouverture qui présente le thème si connu de l'air du carnaval de Venise avec les *lazzi* ajoutés par le génie de Paganini et un second mouvement sur une espèce de *tarentelle*, nous n'avons remarqué au premier acte que l'*andante* d'un air que chante fort bien M. Stockhausen, et un *trio* avec variations de violon où Mme Cabel fait de tristes prouesses. Au second acte, il y a un sextuor habilement écrit, et puis un duo pour soprano et ténor au troisième, le morceau le plus agréable de l'ouvrage. Il est évident que c'est pour faire éclater toute la bravoure de Mme Cabel que le nouvel opéra de M. Ambroise Thomas a été conçu et composé. Elle y joue le rôle de Sylvia, de la *prima donna* aux séductions irrésistibles. C'est là un détestable système, qu'une cantatrice bien autrement habile que Mme Cabel, Mme Carvalho, n'a pu faire accepter sans ennui. A quelque chose malheur est bon, et après un échec comme celui que vient d'éprouver Mme Cabel dans *le Carnaval de Venise*, je demande qu'on me reconduise à la *Margot* de M. Clapisson, et qu'on élève un monument à M. Verdi, qui est un colosse à côté de tout ce qu'on nous fait entendre depuis quelque temps dans les théâtres de Paris.

M. Ambroise Thomas a été mieux inspiré dans la messe solennelle qu'il a composée il y a trois ans pour la fête de Sainte-Cécile, et qui a été exécutée pour la seconde fois, le 19 novembre, à l'église Saint-Eustache, par l'association des artistes musiciens, au nombre de six cents. D'un style soutenu et souvent élevé, la messe de M. Ambroise Thomas ne s'écarte guère des formes connues de la musique religieuse, et ne présente pas la solution de la question qui préoccupe beaucoup d'esprits cultivés, à savoir quel doit être le caractère de la musique religieuse dans le culte catholique au XIXe siècle. Dans le *Gloria* de la messe de M. Ambroise Thomas, qui est écrit avec éclat et une sonorité excessive peut-être, j'ai remarqué le *Qui tollis peccata mundi*, pour voix de soprano seule, que Mme Bockholtz-Falconi a chanté avec goût. L'*Agnus Dei*, solo pour voix de soprano et chœur, est aussi un morceau plein d'onction, mais je lui préfère l'*O Salutaris*, duo pour basse et ténor que MM. Bataille et Jourdan, de l'Opéra-Comique, ont fort bien chanté. L'exécution de l'ensemble de cette composition distinguée de M. Ambroise Thomas a été satisfaisante, et la solennité n'aurait laissé rien à désirer sans un sermon trop développé pour la patience d'un auditoire qui était venu chercher de l'émotion religieuse, et non pas des subtilités de casuiste dont il n'avait que faire.

Le 6 décembre, il y a eu aux Champs-Élysées, dans la salle du Cirque-

Olympique, une de ces fêtes musicales connues en Allemagne sous le nom de festival. Sous la direction de M. Pasdeloup, chef de la Société des jeunes artistes, on a exécuté pour la première fois à Paris, si ce n'est en France, un oratorio de Mendelssohn, *Elie*, que l'Allemagne et l'Angleterre admirent depuis longtemps. On sait que dans l'œuvre considérable de Mendelssohn, qui est mort le 4 novembre 1847, se trouvent deux oratorios, *Paulus* et *Elie*, composés sur la prose même de la Bible, arrangée à cet effet par le musicien. Le sujet d'*Elie* est tiré du livre des Rois. Déjà Sébastien Bach, au milieu du XVIIIe siècle, avait composé une œuvre considérable, *la Passion*, sur le texte, scrupuleusement observé, de l'évangile de saint Matthieu. Handel au contraire se faisait écrire les *libretti* de ses oratorios par des poètes anglais, auxquels il donnait un canevas des scènes qu'il avait choisies pour thème de ses inspirations grandioses. C'est à Mendelssohn et à son maître, le vieux Zelter, qu'on doit la première exécution qui se fit à Berlin de *la Passion* de Sébastien Bach. L'*Elie* de Mendelssohn a été traduit en vers français par M. Maurice Bourges, et la partition pour piano et chant a été publiée à Paris, depuis une dizaine d'années, par la maison Brandus. Au festival des Champs-Élysées, on n'a exécuté que la première partie de l'oratorio de Mendelssohn, tandis qu'au congrès de l'ouest, en 1856, il fut donné en entier. Aujourd'hui nous voulons seulement constater l'effet produit par certains morceaux de l'œuvre de Mendelssohn, sans entrer dans des développemens qu'il faut réserver pour une autre occasion.

Le programme, divisé en deux parties, a commencé par l'ouverture du *Freyschütz*, qui a été rendue avec énergie, puis est venue une *Méditation* de M. Gounod sur un prélude de Bach, un de ces joyaux d'harmonie et de modulation qui sont sortis de l'officine de ce grand forgeron de formes musicales. Confié à la harpe, le prélude de Bach a été enchâssé par M. Gounod dans une belle phrase mélodique rendue par les violons, et accompagnée de tout l'orchestre et du chœur. Il y a une progression ascendante du plus bel effet, et toute cette composition élégante fait le plus grand honneur au goût de M. Gounod. Le morceau a été redemandé par le public ravi. La première partie de l'oratorio de Mendelssohn, composée de dix-neuf morceaux, a rempli tout le reste du programme. Après un récitatif de quelques mesures dans lequel le prophète Élie annonce aux Hébreux le châtiment du Seigneur, suivi d'un prélude original de l'orchestre, vient un chœur à quatre parties chanté par tout le peuple éploré. On a surtout remarqué un charmant duo pour voix de femme d'une simplicité mélodique qu'on est surpris de trouver dans le style ordinairement compliqué de Mendelssohn. Le récitatif et l'air du ténor chantés par Abdias nous ont paru manquer de caractère, tandis que le chœur qui lui succède est d'une belle harmonie religieuse. Le duo pour soprano et basse entre Élie et la veuve de Sarepta rappelle heureusement la belle déclamation lyrique de Gluck. Nous pouvons encore signaler un très beau chœur, — *Heureux qui toujours l'aime*, — celui des prêtres de Baal, — *O Dieu d'Israël!* — la prière ou choral qui vient après, et quelques passages d'un air en *la mineur* que chante encore Élie. Ce sont là les différens morceaux de cette grande composition, un peu monotone, dont nous avons pu saisir au passage les beautés relatives et apprécier le style élevé et soutenu. On y chercherait vainement une de ces inspi-

rations de génie comme l'invocation de Moïse, par exemple, dans le chef-d'œuvre de Rossini. Quoi qu'en disent les Allemands et les Anglais réunis, Mendelssohn reste pour nous le premier des grands musiciens de second ordre, c'est-à-dire qu'il ne peut être mis sur la ligne de Haydn, de Mozart et de Beethoven. L'exécution, qui a été fort bonne de la part de l'orchestre et des chœurs, a laissé beaucoup à désirer quant aux virtuoses chargés des différens personnages de ce drame trop constamment lugubre. M. Stockhausen, qui est un chanteur d'un vrai mérite, n'a pas une voix de basse assez puissante ni assez profonde pour rendre toute l'énergie du prophète Élie, qui ne cesse de lancer les éclats de sa pieuse indignation. Il s'est pourtant fait applaudir dans plusieurs morceaux, ainsi que M. Jourdan de l'Opéra-Comique, à qui était confiée la partie d'Abdias. Mme Bockholtz-Falconi, qui est une musicienne parfaite, n'a pas la voix assez jeune et suffisamment élevée pour chanter dans un si grand local la partie de la veuve de Sarepta. D'ailleurs la salle du Cirque-Olympique n'a pas été construite pour faire ressortir la voix humaine, mais pour y entendre les hennissemens des chevaux. Il est à désirer cependant que M. Pasdeloup, dont l'initiative intelligente contraste avec la fâcheuse routine de la Société des Concerts, ne se décourage pas, et qu'il persévère dans sa louable entreprise d'initier le public français aux nombreux chefs-d'œuvre de l'art musical qui lui sont inconnus. Pour notre part, nous lui votons d'humbles actions de grâce.

Puisque les nouveautés qu'on nous présente sur les théâtres sont dépourvues d'intérêt, c'est le cas de jeter un coup d'œil sur l'histoire musicale d'un peuple intéressant. La musique d'un peuple, si elle a un caractère vraiment original, repose sur des principes qu'il appartient à la science de définir. L'un a le goût de la mélodie par exemple, l'autre préfère les combinaisons de l'harmonie; celui-ci est sensible aux rhythmes compliqués, celui-là aux tonalités étranges et piquantes, etc. Eh bien! c'est au philosophe d'expliquer ces phénomènes que lui livre l'histoire, si elle est bien faite, et le philosophe, fût-il aussi sublime que Platon, a besoin de s'appuyer sur la connaissance des principes de l'art sous peine de divagation. Les Polonais, ce peuple guerrier et bruyant dont l'organisation politique est restée si longtemps dans une sorte d'enfance chevaleresque, pendant qu'autour de lui la Russie, la Prusse et l'Autriche devenaient des monarchies puissantes, toutes prêtes à le dévorer, le peuple polonais a-t-il eu une musique nationale comme il se vante de posséder une poésie, si ce n'est toute une littérature, qui exprime les tendances et les propriétés de son génie? Un Polonais, un musicien distingué, M. Albert Sowinski, a entrepris la tâche difficile d'écrire l'histoire des musiciens de son pays sous la forme commode d'un dictionnaire biographique. En tête du livre, l'auteur a mis une introduction où il raconte brièvement les vicissitudes qu'a éprouvées l'histoire de la musique en Pologne. Chez toutes les nations de l'Europe, l'histoire de la musique se divise en deux parties très distinctes : les chants et les danses populaires, qui sont le produit de l'instinct et de la tradition, et la musique, qui résulte du travail de l'esprit et des combinaisons de l'art. C'est dans les chants et dans les danses populaires qu'on peut trouver l'accent moral d'une nation qui a vécu d'une vie qui lui est propre; mais aussitôt que l'art intervient et qu'il touche à ce germe poétique légué par le sentiment, il lui imprime sa

régularité et en fait une langue savante qui se rapproche beaucoup de celle des autres nations civilisées. La musique de l'école italienne, par exemple, diffère beaucoup moins de la musique de l'école allemande que les *canzonette* de Venise, de Florence, de Rome et de la Sicile ne diffèrent des chansons agrestes de la Bohême, de l'Ukraine, de la Wolhynie ou de la Pologne. Il en est de la musique et de la poésie comme des costumes, qui sont pittoresques et nationaux dans les campagnes, tandis que la société polie de Londres ou de Paris s'habille à peu de chose près comme celle de Berlin, de Varsovie ou de Saint-Pétersbourg. Cependant il arrive certaines époques de satiété et d'épuisement où l'art, ayant produit déjà ses plus grands chefs-d'œuvre, se retourne vers le passé et va se rajeunir aux sources populaires et nationales. Frédéric Chopin est le compositeur qui, de nos jours, a le mieux traduit sous les formes de l'art proprement dit les propriétés du génie musical et poétique de sa nation.

Dans son résumé de l'histoire de la musique en Pologne, qu'on pourrait désirer plus développé et plus explicite sur certaines questions importantes comme celles de l'harmonie et de la tonalité, M. Sowinski donne une définition des principaux chants et danses populaires de sa nation. C'est d'abord la *Polonaise,* danse populaire fort connue, qui remonte aux premiers siècles, et dont un compositeur polonais du XVIIIe siècle, Kozlowski, a reproduit le type avec un grand succès; la *Mazoure* ou *Mazoureck,* danse à trois temps, d'un accent mélancolique, et que les chefs-d'œuvre de Chopin ont répandue dans toute l'Europe. « On ne saurait préciser l'époque à laquelle on commença à composer des mazurecks, dit M. Sowinski. Il est probable que les joueurs de luth du XVIe siècle connaissaient ce genre d'airs, à en juger par les descriptions qu'en donnent d'anciens poètes polonais. Celles que le peuple chantait avaient quelque chose de naïf et de tendre, et la mélodie en était courte et accentuée. Elles avaient primitivement deux reprises, avec un prélude que les ménétriers de village improvisaient à leur façon. » Viennent ensuite le *Krakowiak*, air vif, à deux temps, connu en France sous le nom de la *Cracovienne,* et les *Dumij* ou *Dumki*, airs plaintifs, comme le sont la plupart des airs primitifs de la race slave. Les *dumki* étaient accompagnés sur un instrument à cordes nommé *guinsla*. Enfin, les *daïnos,* airs vifs et simples, appartiennent surtout à la Lithuanie. « Un de ces airs, dit M. Sowinski, composé par Chopin, fut chanté à Paris par Mme Viardot en langue polonaise, à un concert donné au bénéfice des pauvres par la princesse Marceline Czartoryska. » M. Sowinski donne aussi la description de quelques vieux instrumens abandonnés depuis longtemps, et qui n'ont point appartenu exclusivement au peuple polonais, car on les trouve chez toutes les nations européennes du moyen âge.

L'histoire de la musique en Pologne peut se résumer dans la biographie de quatre personnages importans. Saint Adalbert, né en Bohême, apôtre des Slaves, successivement évêque de Prague et puis archevêque de Gnesne, ancienne capitale de la Pologne, introduisit chez ce peuple, au Xe siècle, le plain-chant de l'église romaine. Il est auteur d'une hymne à la Vierge très populaire, et qui s'est conservée jusqu'à nos jours. M. Sowinski a reproduit la musique de l'hymne de saint Adalbert, qui n'est pas autre chose qu'une mélodie grégorienne écrite dans le premier ton de l'église. Après saint

Adalbert, l'homme qui a eu la plus grande influence sur l'art musical en Pologne, c'est Nicolas Gomolka, dont le *Psautier*, imprimé à Cracovie en 1580, est une imitation du style de Palestrina. Gomolka vivait sous le règne d'Étienne Botarij, et il alla étudier la composition en Italie. Un amateur distingué de Varsovie, M. Joseph Cichoçki, a traduit en notation moderne quelques-uns des psaumes de Gomolka à quatre parties. Le *Psautier* de Gomolka renferme cent cinquante psaumes, dont M. Sowinski reproduit quelques-uns, qui donnent une haute idée du savoir de ce maître polonais. Au XVIIIe siècle, un autre compositeur, Mathias Kamienski, né en Hongrie, a été le créateur de l'opéra en langue polonaise, dont le premier spécimen fut représenté sur le théâtre de Varsovie en 1778 sous le titre de *Misère consolée*. Enfin Joseph Elsner, qui n'est pas non plus Polonais de naissance, continue l'œuvre de Kamienski, et fonde une école de musique à Varsovie sur le modèle du Conservatoire de Paris. Joseph Elsner a été le maître de Chopin et d'un grand nombre d'artistes distingués. — De ce coup d'œil rapide jeté sur l'histoire de l'art musical en Pologne, il résulte qu'il n'y a pas eu et qu'il n'existe pas à proprement dire d'école polonaise. C'est sous la double influence d'abord de l'Italie, puis de l'Allemagne, que les artistes polonais se sont instruits et ont développé leurs talens. De nos jours, excepté Chopin, qui est un artiste de génie, les musiciens polonais ne se distinguent par aucune propriété nationale des autres musiciens de l'Europe. Comme leurs compatriotes, qui parlent sans accent presque toutes les langues étrangères, c'est aussi sans un accent bien reconnaissable qu'ils imitent les arts des nations plus heureusement douées.

Indépendamment de son utilité pour l'histoire générale de la musique, l'ouvrage sur les *musiciens polonais,* qui renferme un grand nombre d'articles intéressans, remplit une lacune dans l'histoire particulière des arts et de la civilisation en Pologne. Ayant à traiter le premier un sujet difficile, M. Sowinski a consacré vingt années de sa vie à réunir les matériaux épars de son dictionnaire, qui suppose une vaste lecture et une persévérance infatigable. Dans un livre qui renferme des élémens si divers, M. Sowinski n'a pu échapper sans doute à quelques inexactitudes et à un excès de patriotisme qu'on lui pardonne plus volontiers. L'auteur rattache, un peu arbitrairement, à l'histoire de la Pologne une foule de compositeurs célèbres qui ne lui appartiennent que d'une manière indirecte. Paisiello par exemple, pour avoir séjourné quelque temps à Varsovie à son retour de Saint-Pétersbourg, en 1784, et pour y avoir composé un opéra italien, *la Finta Amante,* n'en est pas moins un bel oiseau de passage qui a vu le jour et qui est mort dans le royaume de Naples. Nous en dirons autant de Hasse et de sa femme Faustina, qui étaient attachés à la cour de Saxe bien plus qu'à celle de Pologne, où ils n'ont fait que de rares apparitions. M. Sowinski dit, à l'article d'*Antonia Campi,* cantatrice polonaise, qu'elle a créé le rôle de dona Anna dans le *Don Juan* de Mozart. C'est une erreur où il a été induit par l'article de la *Biographie universelle des Musiciens* de M. Fétis. C'est pour Mme Teresa Saporiti que fut composé ce rôle admirable, ainsi qu'on peut le vérifier dans notre travail sur le chef-d'œuvre de Mozart. Nous aurions aussi à reprocher à M. Sowinski de s'être trop complaisamment étendu sur certains artistes contemporains, qui n'auront pas pour la postérité l'importance que leur ac-

corde gratuitement l'auteur de l'ouvrage estimable que nous examinons. Consacrer trois ou quatre pages à inscrire les œuvres les plus minimes de tel pianiste ou compositeur obscur que nous pourrions citer, c'est évidemment dépasser la mesure qui doit être le premier mérite d'un ouvrage historique. M. Fétis, dans sa *Biographie universelle des Musiciens*, n'a pas su non plus toujours se défendre de cette faiblesse envers quelques artistes contemporains dont l'avenir s'occupera fort peu. Les siècles vont s'accumulant sur la tête du genre humain, et c'est le devoir de l'histoire de ne pas charger la mémoire des générations futures de faits et de noms inutiles.

Parmi les articles intéressans que renferme le dictionnaire biographique de M. Sowinski, on peut citer, après ceux consacrés à saint Adalbert, à Gomolka et à Chopin, celui du prince Radziwil, amateur distingué et auteur de la musique d'un *Faust*, dont on exécute souvent en Allemagne des fragmens; — Marco Scacchi, Italien né à Rome vers la fin du XVIe siècle, maître de chapelle du roi de Pologne Sigismond III; — Sigismond Ier de l'illustre famille des Jagellons, roi de Pologne, qui a fondé dans la cathédrale de Cracovie en 1534 l'institution célèbre des *Roraristes*, sorte de chapelle musicale composée de neuf membres; — la femme de Sigismond Ier, la reine Bona, de la maison de Gonzague, qui fit venir à la cour de Pologne un grand nombre de chanteurs, de musiciens et d'artistes italiens; — Lipinski, violoniste célèbre, qui depuis longtemps est fixé à Dresde, etc... Tous ces noms-là, et d'autres encore que nous ne pouvons citer, ont été traités avec soin par M. Sowinski. L'auteur n'a pas oublié non plus sa propre biographie, qui occupe sept grandes pages. A part ces réserves et celles que nous pourrions faire sur le style, qui parfois vise un peu trop au lyrisme de M. Liszt, l'ouvrage de M. Sowinski mérite d'être accueilli avec faveur par les hommes éclairés, et sera consulté avec fruit par les historiens de la musique. Si M. Sowinski est assez heureux pour publier une seconde édition de son dictionnaire biographique, nous l'engageons à développer davantage le *résumé de l'histoire de la musique en Pologne*, qui en forme l'introduction. L'histoire de la musique chez toutes les nations modernes se confond avec celle de la poésie, dont il importe de connaître les formes successives pour bien apprécier celles de l'art musical avant l'époque de son émancipation.

La mort, qui ne cesse de frapper, cette année, sur les hommes distingués, vient d'enlever, le 11 décembre, M. Castil-Blaze, dont le nom appartient de droit à l'histoire de la musique et de la critique en France. Agé de soixante-treize ans, M. Castil-Blaze a consacré sa longue et laborieuse carrière à vulgariser les chefs-d'œuvre des grands maîtres étrangers et à propager dans le public de saines idées sur un art qu'il avait étudié à fond. Le traducteur d'*Il Barbiere* et du *Freyschütz* a droit à la reconnaissance de tous les amis de la belle musique, dont il s'est efforcé de répandre le goût chez une nation spirituelle qui n'a point inventé la gamme. Par ses livres, par ses traductions des opéras de Mozart, de Rossini, de Weber, de Beethoven, par ses articles au *Journal des Débats*, où il est resté dix ans, M. Castil-Blaze a beaucoup contribué au développement de l'instinct musical en France.

P. Scudo.

POÉSIE

LA FERME DU VAL-CLAVIN.

A Mme AUG. B.....

I.

C'est le samedi soir. Par de tièdes ondées
Les plaines tout le jour ont été fécondées.
Lentement, sous les bois qu'avril a reverdis,
Les bœufs en mugissant reviennent des pâtis;
Le soleil s'est couché derrière les ramées,
Au loin montent au ciel de bleuâtres fumées;
Là-bas, sur la hauteur aux pentes de gazon,
Se montrent des hangars et des toits de maison :
C'est la ferme. Un sentier, semé de brins de paille,
Conduit jusqu'à la cour où le fermier travaille
Avec ses journaliers. Des herses, des rouleaux,
Des chariots boueux et des troncs de bouleaux
Reposent pêle-mêle aux portes de l'étable.
Au dedans, un grand feu fait de souches d'érable
S'allume en petillant. Les lueurs du foyer
Éclairent les vitraux, les meubles de noyer,
Et sur le dressoir brun les pièces de vaisselle.
Sur le seuil, des poussins viennent, battant de l'aile,
Se disputer les grains de maïs et de blé
Que leur jette une fille au visage hâlé,
Tandis que près du feu la jeune ménagère
Dresse le lard fumant et les pommes de terre,
Et tire du bahut, pour le repas du soir,
Les gobelets d'étain, les brocs et le pain noir...

Les bœufs étaient rentrés, la nuit était venue,
Au coucher du soleil la pluie interrompue
Retombait et pleurait aux vitres du logis.
Pour réchauffer ses doigts engourdis et rougis.
Le fermier Jean Bernard s'assit au coin de l'âtre.
Les tisons coloraient de leur reflet bleuâtre
Ses cheveux blancs, ses traits brunis, son œil gris clair.
C'était un grand vieillard à l'air sauvage et fier :
Resté veuf de bonne heure avec deux jeunes filles,
Au tranchant de la hache et des lourdes faucilles,
Il avait amassé dans vingt ans de labeur
Un modeste héritage et des trésors d'honneur,
Et malgré les sueurs, malgré la soixantaine,
Il était demeuré fort et droit comme un chêne.
— Il se tenait penché, pensif, vers le foyer,
Et ses yeux inquiets, qui semblaient flamboyer,
Sans cesse se tournaient vers la porte d'entrée;
Soudain il aperçut la table préparée :
Attendant le souper, les valets de labour
S'étaient assis, lassés par les travaux du jour;
Sérieuse et coupant les parts, la fille aînée
Sur les grands plats fumans se tenait inclinée.
— Thérèse, lui dit-il, où donc est votre sœur? —
Thérèse se taisait. Une vive rougeur
Du vieillard anima le visage sévère.
— Bien! dit-il (et sa voix frémissait de colère),
Il se fait déjà tard, prenez votre repas,
Vous autres; moi, j'attends. — Il marchait à grands pas.
Après quelques instans, il ouvrit une armoire,
Et, prenant dans un coin sa lourde bible noire,
Il vint s'asseoir et lire aux clartés du brasier.
— On n'entendait plus rien que le chant régulier
De l'horloge berçant son balancier de cuivre
Et le bruit sec des doigts sur les feuillets du livre.
Tout à coup dans la cour sonore retentit
Un pas précipité, puis la porte s'ouvrit.
La jeune sœur entra : sa capeline ronde
Recouvrait à demi sa chevelure blonde;
La course à travers bois et les baisers du vent
Avaient rougi sa joue et son doux front d'enfant.
Ses grands yeux bleus brillaient tout humides de pluie;
On eût dit une rose à peine épanouie,
Ruisselante des pleurs de l'averse d'avril.

Le vieillard se leva. — D'où venez-vous? dit-il.
— Du village... — Si tard? Et qu'alliez-vous y faire?
— Mon père!... — Jean Bernard jeta sa bible à terre :
— Vous mentez!... — Eh bien! oui, je viens des Prés-Thibaut,
J'ai causé dans le bois avec Didier Renaud.
— Malheureuse! — L'enfant, tremblante et toute blême,
Se mit à deux genoux : — Ah! dit-elle, je l'aime,
Mon père, ayez pitié! pardonnez-moi! Didier
Est honnête homme et brave, il m'aime. — Un braconnier!
Dit le père. J'aurai trente ans pris de la peine,
Trente ans rompu mes bras à défricher la plaine,
Et j'aurai pour mon gendre un traîneur de forêts,
Un voleur de chevreuils, un tendeur de collets!...
Jamais. — Mon père!... — Assez, dit-il d'une voix ferme,
Vous ne passerez plus la porte de la ferme.

II.

L'horloge du village avait sonné minuit;
De la ferme endormie une femme, sans bruit,
Sortit, et, se glissant à travers les clôtures,
Courut jusqu'au ruisseau qui borde les cultures
Et bondit en chantant à l'abri des sureaux.
La nuit étincelait. Sur le flanc des coteaux,
La lune répandait ses clartés vaporeuses;
Les bois retentissaient des plaintes amoureuses
Des rossignols cachés dans l'ombre des halliers,
Et les muguets tapis dans le creux des sentiers
Exhalaient doucement de leurs petites urnes
Des parfums emportés par les brises nocturnes.
La rosée, imprégnant les épines en fleurs,
Goutte à goutte tombait comme tombent des pleurs.
Un brouillard argenté glissait sur les prairies,
Les étoiles dardaient leurs lumières chéries
Et contemplaient la terre avec de bleus regards, —
Et ces chants étouffés, ces murmures épars,
Frais soupirs du printemps, notes harmonieuses,
Montaient comme un concert d'amours mystérieuses.

Écartant les rameaux serrés d'un noisetier,
Sur le bord du ruisseau fait d'humide gravier,
Un jeune homme parut : — Est-ce toi, Madeleine?
Dit-il. — La jeune fille, émue et hors d'haleine,

Se jeta dans ses bras. — Ah! fit-elle, Didier,
Notre pauvre bonheur est perdu tout entier;
Nous ne nous verrons plus, ta Madeleine aimée
Doit rester au logis nuit et jour enfermée;
Mon père a tout appris... Adieu donc notre espoir,
Adieu nos rendez-vous sous les hêtres le soir!
Et je t'aime pourtant!... — Sur sa joue empourprée,
Des larmes ruisselaient, et la lune dorée
Les faisait scintiller comme des diamans.
Didier restait muet. Son cœur à tous momens
Semblait prêt à se rompre. — Hélas! dit-il, que faire?
Demain, dès le matin, j'irai trouver ton père.
— Mon père?... Ah! pauvre ami, tu ne le connais pas!
Vois ces frênes au loin, les plus robustes bras
Ne sauraient les plier : mon père leur ressemble. —
Ils s'assirent pensifs sur le tronc d'un vieux tremble;
Les mains cherchaient les mains, les lèvres s'unissaient,
Et sur leurs fronts penchés les brises qui passaient
Emportaient des soupirs et des mots de tendresse...
Tout à coup Madeleine : — Hélas! le temps nous presse,
Adieu, le jour va luire. — Écoute, fit Didier,
J'ai pour toute fortune un toit de coudrier,
Mon vieux fusil, mon chien, et dans le creux d'un chêne
Cent écus, amassés semaine par semaine.
Je gagne mon pain noir en chassant dans les bois,
Et suis heureux malgré les gardes et les lois.
As-tu peur de ma vie errante et solitaire?
M'aimes-tu?... Sous mon toit, viens remplacer ma mère;
Partons, et sois toujours et tout entière à moi! —
Madeleine pleurait. — Ah! je n'ai plus que toi!
Dit-elle, et sur son sein, troublée et palpitante,
Elle laissa tomber sa tête fléchissante.
Tous deux avaient vingt ans; le printemps parfumé
Les enivrait. Que ceux qui n'ont jamais aimé
A leurs jeunes amours osent jeter la pierre!...

Déjà l'aube au lointain blanchissait la clairière,
L'air fraîchissait; le coq dans la ferme chanta.
Madeleine hésitante un moment s'arrêta :
L'étable s'éveillait, la brise matinale
Agitait les volets de sa maison natale,
Et ce calme logis, qui vit ses premiers pas,
Semblait lui dire : « Enfant, ne m'abandonne pas. »

Mais Didier l'entraînait parmi le bois plus sombre,
Et le couple bientôt s'évanouit dans l'ombre.

III.

Au long d'un pré bordé d'osiers et de roseaux,
En été, la forêt penche ses grands rameaux.
La hutte de Didier élève sous leur dôme
Sa toiture où la mousse a poussé sur le chaume.
Les hêtres, ses voisins, la défendent du vent,
Et sa vitre de plomb s'ouvre au soleil levant.
La ronce, qui garnit son mur de pierres sèches,
Au-devant des vitraux étend ses feuilles fraîches;
Par le froid de la nuit maint lézard engourdi
S'y vient en frétillant réchauffer à midi.
Une source, non loin, à l'abri des platanes,
Répand sur les cailloux ses ondes diaphanes.
C'est là que Madeleine, après trois ans passés,
Endormait deux enfans contre son sein pressés.
Les pleurs, la pauvreté, les soucis et les veilles
Avaient fané son front et ses lèvres vermeilles;
Ce n'était plus la fille encor vierge d'amour,
Courant en robe neuve aux fêtes d'alentour :
Son bonheur était mort, l'amour fuyait loin d'elle,
Comme s'enfuit aux jours d'automne l'hirondelle,
Car l'amour est pareil à ces pavots des champs :
On en cueille la fleur, elle s'envole aux vents.
Plus de baisers bruyans, plus de folles ivresses!
Les douleurs avaient pris la place des tendresses,
La joie était perdue, et sur tous ces chers morts
Comme un spectre, en son cœur, seul veillait le remords.
Tournant ses yeux parfois vers les forêts brumeuses
Qui fermaient l'horizon de leurs cimes ombreuses,
Elle se rappelait la ferme et ses beaux jours :
Les chars rentrant chargés d'épis jaunes et lourds,
Et les meules de foin dans les prés alignées,
Et les chants de l'étable et le bruit des cognées...
La nuit tombait, Didier tardait à revenir;
On entendait au loin la chouette gémir,
Un coup de feu partait, quelque biche timide
S'élançait effarée à travers l'herbe humide,
Et Madeleine, seule au seuil de sa maison,
Tremblait, et ne rêvait que gardes et prison.

Didier pris, c'était fait des fils et de la mère,
C'était le déshonneur, le deuil et la misère;
Il lui faudrait l'hiver aller tendre la main,
Comme une vagabonde, au bord du grand chemin.
Alors elle fondait en larmes, et sa lèvre
Prodiguait aux enfans des baisers pleins de fièvre.
— Les pauvrets, assoupis dans leur lit tiède et clos,
S'éveillaient en pleurant au bruit de ses sanglots.

IV.

Quand le chêne vieilli, brisé par la tempête,
Secoué par les vents des racines au faîte,
A demi déterré par les eaux du torrent,
Se penche et fait tremper ses bras dans le courant,
Le lierre grimpe autour de ses branches séchées,
La bise emporte au loin ses feuilles arrachées;
Puis vient le bûcheron, sa cognée à la main,
Qui couche le géant dans l'herbe du chemin.
Les sueurs de l'été, les fraîcheurs de l'automne,
Les ans et la douleur, qui n'épargne personne,
Avaient enfin vaincu le corps de Jean Bernard,
Et sur son lit de mort renversé le vieillard.
Auprès de son chevet, sa chère fille aînée,
Thérèse, sanglotait à genoux prosternée,
Et l'on n'entendait rien qu'un soupir déchirant,
Et d'instans en instans le souffle du mourant.
Quand il sentit venir l'heure de l'agonie,
Un éclair alluma sa prunelle ternie,
Et, contemplant l'enfant courbée au pied du lit,
Il imposa ses mains sur sa tête, et lui dit : —

« O ma fille, voici que mon heure est prochaine,
Mais je verrais la mort sans peur et sans émoi;
Je bénirais le coup qui va rompre ma chaîne,
Si je ne te laissais seule et faible après moi.

« Même pour les plus forts, la vie est lourde et rude;
Elle pèse encor plus aux cœurs comme le tien;
Il te faudra chercher contre la solitude
Un défenseur fidèle, un robuste soutien.

« Ah! quand tu recevras l'anneau du mariage,
Choisis pour tes vieux jours un vaillant protecteur :
Regarde au cœur, ma fille, et non pas au visage;
Oh! mon unique enfant, prends un homme d'honneur!

« Je ne serai plus là!... Mais, ô Thérèse, écoute :
J'ai pendant soixante ans marché, souffert, lutté,
Et j'ai toujours suivi la droite et bonne route;
Je te laisse un nom pur et partout respecté.

« Prends bien garde, après moi, qu'une souillure y tombe,
Car, j'en jure ce Christ sur mon lit suspendu,
L'ombre de Jean Bernard sortirait de sa tombe
Pour te redemander son vieil honneur perdu. »

— Ce fut le dernier mot qui sortit de sa bouche,
Il retomba glacé sur le bord de sa couche.

Déjà le jour naissant blanchissait les vitraux,
Les coqs s'égosillaient dans la cour, les taureaux
Mugissaient, et, quittant son lit dans l'herbe humide,
L'alouette chantait, et vers le ciel limpide
Montait : — simple concert, hymne retentissant,
Rustique chant de mort du pauvre paysan.

V.

Le lendemain matin, au prochain cimetière,
On conduisit le mort enfermé dans sa bière.
On posa le cercueil couvert d'un linge blanc
Sur un lourd chariot que traînaient d'un pas lent
Deux bœufs liés au joug. — Murmurant sa prière,
Un prêtre précédait la charrette, et derrière
Thérèse en habits noirs, les amis, les parens,
Des cierges à la main, cheminaient sur deux rangs.
C'était au mois d'octobre, aux derniers jours d'automne;
Les bois du Val-Clavin effeuillaient leur couronne,
Sur le linceul flottant les hêtres dépouillés
Secouaient tristement leurs feuillages rouillés;
Le vent dans les rameaux sifflait des airs sauvages,
Et la pluie en fouettant inondait les visages. —
Une femme, tenant deux enfans par la main,
Apparut tout à coup sur le bord du chemin :
Des sanglots étouffés soulevaient sa poitrine,
Malgré ses traits flétris, malgré sa capeline,
Chacun la reconnut. — Madeleine en pleurant,
Et sans lever les yeux, se mit au dernier rang. —
Enfin on atteignit le portail de l'église;
Au-devant de l'autel et sur la dalle grise,
Deux robustes fermiers déposèrent le corps,
Et le prêtre entonna les prières des morts.

Tout autour de l'église, un étroit cimetière
S'étendait, clos d'un mur où verdoyait le lierre.
Des tombes et des croix parsemaient le gazon,
Et dans un coin désert, à l'abri d'un buisson,
Une fosse entr'ouvrait sa profondeur béante
Qu'éclairait par instans la lueur souriante
D'un rayon de soleil. — C'est là qu'on amena
Le corps de Jean Bernard; la bière résonna
Sous le choc des graviers qui retombaient sur elle,
L'eau bénite aspergea la dépouille mortelle,
Et puis tout fut fini... Le prêtre s'en alla,
Et la foule en priant lentement s'écoula.
Les deux sœurs demeuraient seules agenouillées,
Sanglotant, sur la mousse et la terre mouillées.
Confuse, anéantie et pleine de frayeur,
Madeleine n'osait se tourner vers sa sœur;
Mais Thérèse lui prit la main : leurs cœurs battirent,
Dans un pieux baiser leurs pleurs se confondirent.
— Las! je n'étais pas là pour lui fermer les yeux!
Dit Madeleine. — O sœur! maintenant dans les cieux
Il a tout pardonné. —

Parmi les tombes fraîches
Les deux enfans jouaient avec des feuilles sèches.
— Leur père, où donc est-il? fit Thérèse. — En prison.
Les gardes dans le bois l'ont pris par trahison,
Et me voilà sans pain et sans abri sur terre!
— N'as-tu pas, dit la sœur, le toit de notre père?
Viens, la ferme t'attend et les vieux murs en deuil
Comme aux jours d'autrefois te feront bon accueil. —
Elle prit les enfans. Les penchantes ramées
Les virent repasser, graves et ranimées...

Dans la ferme, le soir, deux femmes à genoux
Courbaient aux pieds d'un Christ leurs fronts pâles et doux;
L'une égrenait tout bas son chapelet d'ivoire
Et l'autre feuilletait la lourde bible noire :
C'étaient, près des enfans, aux lueurs du foyer,
Les deux sœurs qui priaient Dieu pour le braconnier.

ANDRÉ THEURIET.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 décembre 1857.

L'hiver, qui s'avance à pas lents et comme à regret, va-t-il faire renaître dans la vie des peuples et dans les relations des gouvernemens une certaine activité propre à la saison? Verra-t-il se dénouer les questions pendantes devant l'opinion européenne, ou surgir des conflits imprévus? Il semble, au moment où nous sommes, que les affaires de la diplomatie s'effacent un peu. C'est à peine si l'on remarque que lord Stratford de Redcliffe quitte pour quelques mois Constantinople, parce que l'absence du hautain ministre britannique n'a plus aujourd'hui la signification et la portée qu'elle aurait pu avoir en d'autres instans. Les discussions relatives aux principautés dorment et ne se réveilleront que dans le congrès. La diète de Francfort retient sous sa lente et méthodique juridiction les querelles de l'Allemagne et du Danemark au sujet des duchés. En compensation, les questions intérieures passent au premier rang, et quelques-unes s'engagent ou se débattent avec feu là où la lutte des opinions est l'essence même du régime politique. Les parlemens, les corps législatifs s'ouvrent ou vont s'ouvrir. Le Piémont, remis de sa récente agitation électorale, voit en ce moment même se réunir les chambres où va se dessiner avec plus de netteté l'attitude respective du gouvernement et des partis. La Belgique était hier encore dans une crise semblable, et le nouveau ministère est à la veille de se présenter aux chambres affermi par ce scrutin qui recompose une majorité libérale. En Suisse, l'assemblée fédérale se réunissait tout récemment. On sait d'un autre côté que le corps législatif de France a eu, il y a quelques jours, une courte session pour vérifier les pouvoirs des députés nommés dans les dernières élections. Le seul incident particulier de cette opération est le refus de serment de deux des élus de Paris. Les autres députés considérés comme appartenant aux opinions démocratiques ont prêté leur serment et ont pris séance. En Angleterre enfin, dans ce pays des grands débats publics, la session vient de s'ouvrir, et elle a été inaugurée par un discours de la reine

traçant le programme de la politique du gouvernement. Ce n'est ici toutefois, il faut le remarquer, qu'une session préliminaire ou extraordinaire, ayant principalement pour objet la solution de diverses questions du moment, et réservant les questions plus contestées à l'occasion desquelles peuvent s'engager les grandes batailles parlementaires.

Tel est au premier aspect, et sauf l'imprévu, le caractère de la session actuelle des chambres anglaises. C'est ce qui donne peut-être aux discussions qui ont eu lieu jusqu'ici une certaine apparence d'escarmouches encore plus que de luttes sérieuses. Par le fait, deux questions d'un intérêt exceptionnel et immédiat, la suspension de la charte de la Banque et les affaires des Indes, étaient l'objet d'une mention spéciale dans le discours de la reine, et c'est sur ces deux questions que les conversations se sont engagées dans le parlement sans que l'opposition ait paru vouloir ouvrir une attaque décisive contre le ministère. Les chefs de l'opposition, lord Derby dans la chambre des pairs et M. Disraeli dans la chambre des communes, n'ont point ménagé sans doute les censures à lord Palmerston : ils ont pris ce qu'on peut appeler leur position de combat; mais il n'y a point de bataille, et lord Palmerston supporte philosophiquement les critiques railleuses de M. Disraeli. Il s'agissait d'abord de la suspension de la charte de la Banque. Le ministère, comme on sait, a autorisé la Banque d'Angleterre à augmenter l'émission de ses billets au-delà de ce que permettaient ses statuts. Cette mesure une fois adoptée, sous le coup de circonstances impérieuses, pour faire face à la crise commerciale, il restait à demander au parlement un bill d'indemnité. Seulement l'opposition, allant au fond de la question, a demandé à son tour quelle était la valeur d'une charte qu'on est obligé de suspendre toutes les fois que les circonstances s'aggravent, et qui a été effectivement l'objet de plusieurs mesures de ce genre depuis qu'elle existe, c'est-à-dire depuis 1844. Le principe même de la charte s'est trouvé dès lors mis en cause, et c'est dans ce sens que M. Disraeli a présenté une motion, tandis que le chancelier de l'échiquier, en réclamant son bill d'indemnité, s'est borné à demander la nomination d'un comité d'enquête chargé d'examiner si les statuts de la Banque ne pourraient pas être modifiés de façon à laisser au gouvernement le droit de suspendre temporairement la charte de 1844, sans avoir à recourir à une sanction rétrospective du parlement. La proposition du chancelier de l'échiquier a été votée, et le bill d'indemnité a été accordé. Régulariser cette situation, c'était là peut-être dans la pensée du ministère le premier et unique motif de la réunion actuelle des chambres.

Mais, le parlement une fois réuni, comment éviter cette terrible question des Indes, qui depuis six mois se dresse devant l'esprit de tout Anglais? Le gouvernement n'a pas cherché à l'éviter, comme aussi il ne fait rien pour aller au-devant d'un débat qui pourrait n'être point sans dangers, et, chose à observer, l'opposition anglaise semble tenir la même conduite. Ce n'est pas que l'opposition n'ait bien des prétextes de faciles attaques : elle n'aurait point à chercher longtemps pour trouver les parties faibles et vulnérables dans l'administration de la compagnie des Indes, comme dans les actes du gouvernement lui-même, et cependant il est visible qu'elle n'est pas pressée de provoquer cette grande enquête, qui s'ouvrira quelque jour. Aussi voit-on les discussions s'engager sur des points relativement secondaires, sur des dé-

tails, sur l'utilité qu'il y aurait eu à employer la navigation à vapeur, au lieu de la navigation à voiles, pour le transport des forces militaires, sur la question de savoir si on n'aurait pas dû profiter des offres faites, par l'empereur Napoléon et par le sultan, de laisser passer des troupes par la France et par l'Égypte, ou même sur le percement de l'isthme de Suez. Les adversaires du cabinet tournent autour de la question principale. C'est là, on pourrait le dire, un des côtés les plus curieux de la session actuelle. L'affaire des Indes est dans toutes les préoccupations, et on recule devant elle, peut-être parce qu'on en sent la gravité, et sans doute aussi parce qu'en Angleterre l'esprit patriotique l'emporte sur tout. C'est qu'en effet l'examen de tout ce qui a été fait dans les possessions anglaises, les torts et les vices des administrations précédentes, des systèmes politiques qui ont été suivis, la substitution du gouvernement direct de la reine au gouvernement de la compagnie, toutes ces questions se subordonnent aujourd'hui à une considération première, celle de la guerre, de la soumission, de la pacification de l'empire indien. Là est le point important. Le véritable intérêt n'est pas dans les discours : il est dans le camp de sir Colin Campbell, que les plus récentes nouvelles représentent comme ayant passé le Gange avec cinq mille hommes, et marchant sur Lucknow; il est surtout dans le camp d'Havelock, cet homme intrépide à qui le parlement anglais vient de décerner une pension de 1,000 livres sterling (25,000 fr.). La guerre des Indes compte plus d'un héros; il n'en est peut-être pas de plus saisissant que ce chef énergique qui fait face au péril depuis la première heure, qui a livré vingt combats, trouvant moyen de se tirer des plus inextricables situations, et qui est encore serré de près à Lucknow, attendant l'arrivée du général en chef marchant à son secours. Certes il reste encore plus d'un point sombre dans les affaires de l'Inde, et les succès mêmes sont parfois chèrement payés, comme on le voit par les derniers engagemens qui ont eu lieu avec les insurgés de Dinapore. Au fond cependant, on peut remarquer que l'insurrection tombe d'elle-même sur divers points où elle sévissait, et tend à se concentrer dans le royaume d'Oude, à Lucknow. C'est là que semblent se grouper les principales masses insurgées, et c'est là aussi que se dirigent les forces anglaises, accrues désormais de jour en jour par l'arrivée de nouveaux soldats. Lorsque cette situation, déjà singulièrement améliorée, sera plus complétement éclaircie, l'heure sera plus favorable pour un débat parlementaire, et c'est ce qui explique cette sorte d'accord tacite de tous les partis dans les chambres pour ajourner les discussions approfondies sur l'Inde à la session qui s'ouvrira au mois de février.

Chose curieuse à remarquer : il semble depuis quelque temps que les plus grands états de l'Europe soient principalement occupés de questions de prépondérance ou d'antagonismes diplomatiques, et que les luttes d'opinions, d'idées politiques, se réfugient pour ainsi dire dans quelques petits pays, en Belgique, dans le Piémont, en Suisse même. Après les élections piémontaises, les élections belges viennent de s'accomplir, et aucun désordre extérieur n'a troublé cette manifestation de l'opinion publique. La lutte a été vive, passionnée pourtant, et elle a eu peut-être de ces excès devenus malheureusement trop fréquens dans les polémiques belges depuis que les hommes violens, exclusifs et intolérans ont entrepris de dominer les esprits sensés

et modérés. De toute cette agitation, que reste-t-il aujourd'hui? Le scrutin a parlé, et il a donné une majorité considérable au ministère récemment appelé au pouvoir par le roi Léopold. Par le fait, les rapports des partis dans la chambre des représentans se trouvent soudainement intervertis. Jusqu'à la dernière dissolution, le parti catholique comptait une majorité de vingt voix environ; maintenant, par suite des élections qui viennent d'avoir lieu, cette majorité est déplacée au profit des libéraux, qui ont même gagné quelques voix de plus, et qui sont au nombre de soixante-dix à peu près, tandis que leurs adversaires ne comptent plus que trente-huit voix. Gand, qui avait jusqu'ici une représentation entièrement catholique, n'a élu cette fois que des députés appartenant à l'opinion libérale. A Anvers, deux catholiques qui avaient été nommés dans les précédentes élections ont été évincés. Parmi les personnages politiques qui sont restés sur le champ de bataille électoral, on compte l'ancien président de la chambre des représentans, M. Delehaye, l'orateur du parti catholique, M. Dechamps, et plusieurs membres du dernier cabinet, M. Dumon, M. Mercier, M. Alphonse Nothomb. C'est là le résultat sommaire et général. Le ministère de M. Rogier peut s'appuyer désormais sur une majorité suffisamment compacte.

En observant de plus près ces élections, en les décomposant en quelque sorte, on verrait se dégager un fait lumineux, qui montrerait sous des formes diverses combien le bruit factice des polémiques excessives et des passions extrêmes représente peu l'opinion vraie du pays. Parmi les ministres qui étaient au pouvoir il y a quelque temps, quels sont ceux qui ont été le plus abandonnés et même le plus décriés par les journaux catholiques extrêmes? Ce sont sans contredit M. de Decker et le comte Vilain XIIII, et ce sont justement les deux membres du dernier cabinet qui seuls ont été réélus sans nulle opposition, tandis que M. Nothomb, M. Mercier, qui passaient pour représenter une politique plus exclusive, ont échoué. Et d'un autre côté que voit-on dans l'opinion libérale? Les mêmes tendances se manifestent; on peut remarquer parmi les électeurs de cette opinion un certain penchant à choisir de préférence les plus modérés de leurs candidats. M. de Perceval, qui professe un libéralisme assez exagéré, n'a point été réélu à Malines, et à Bruxelles même M. Verhaegen, qui d'habitude était nommé le premier, s'est vu relégué presque au dernier rang par le scrutin, tandis que le premier élu a été le bourgmestre de Bruxelles, M. Ch. de Brouckère, qui avait donné sa démission de représentant à la suite d'un dissentiment avec son parti sur la loi même de la bienfaisance. Que peut-on conclure de ces faits? C'est que le pays, non celui des journaux et des polémiques violentes, mais le pays vrai, répugne instinctivement aux partis extrêmes, et a le goût des opinions sensées et modérées. Il veut voir concilier dans la politique le respect de ses croyances religieuses et le maintien de ses libertés. Si c'est là une lumière pour les partis, c'est aussi une lumière pour le gouvernement belge. Dans la chaleur de la dernière lutte électorale, le ministère, on le pense bien, n'a point été à l'abri des attaques de toute sorte; quelques-unes même se sont fait jour par voie de supposition. On l'a accusé de vouloir abroger des lois qui se lient au maintien des bonnes relations de la Belgique avec la France, de préméditer des mesures agressives contre l'église, de projeter l'établissement de nouveaux impôts ou des réformes propres à

jeter le trouble dans la situation économique du pays. Le ministère a démenti ces assertions avec autant de netteté que d'énergie, et ne l'eût-il point fait, il y aurait un motif bien simple pour qu'on ne crût pas un mot de ces imputations : c'est que ce n'est point évidemment l'intérêt du cabinet de Bruxelles de réveiller ou de créer des difficultés qui n'existent pas. Une crise des plus graves a pesé sur la Belgique pendant plusieurs mois ; elle vient de se dénouer régulièrement par des élections qui créent une situation nouvelle. Le ministère n'a pu songer assurément à compromettre encore une fois cette situation, en faisant naître des crises d'un autre genre, pour le simple avantage de donner satisfaction aux fantaisies déréglées des libéraux exagérés. La véritable habileté est dans la modération, car seule la modération concilie toutes ces croyances, tous ces instincts divers qui se réunissent dans l'âme d'un pays et qui font sa force.

Quant à la Suisse, l'assemblée fédérale vient de se réunir à Berne, et son premier acte a été de procéder à la reconstitution du conseil fédéral exécutif. Les principaux membres qui le composaient précédemment ont été nommés de nouveau. M. Furrer a été élu président de la confédération helvétique. Ce qui donnait une certaine importance à cette réunion de l'assemblée fédérale, c'est que le conseil national, qui est la représentation essentiellement populaire, se trouve entièrement renouvelé par une élection générale qui a eu lieu il y a deux mois. Politiquement, trois partis principaux sont en présence dans le conseil national. Il y a les libéraux modérés, qui veulent pratiquer dans un esprit conservateur les institutions réformées en 1848, — les radicaux, qui tendent sans cesse à pousser la Suisse dans la voie révolutionnaire, et le parti catholique, qui cherche aujourd'hui à regagner une influence perdue depuis près de dix ans. Longtemps les catholiques ont subi en Suisse les dures conséquences de la défaite du *Sonderbund*. Peu à peu néanmoins ils ont travaillé à se guérir de leurs blessures, à secouer le joug que le radicalisme triomphant avait fait peser sur eux, et ils ont fini même, non sans de longues et patientes luttes, par regagner quelque ascendant dans plusieurs cantons, notamment à Fribourg, où ils sont aujourd'hui au pouvoir. Dans les dernières élections du conseil national, ils ont obtenu un certain nombre de nominations. Les catholiques, en un mot, sont parvenus à compter de nouveau en Suisse, et c'est là un des élémens de la situation de la république helvétique. Jusqu'à quel point cependant les questions essentiellement politiques occuperont-elles l'assemblée fédérale? C'est ce qu'on ne peut préciser? En Suisse, la politique se complique d'une multitude de considérations d'intérêt local et matériel. Les questions de chemins de fer ont joué un grand rôle dans les dernières élections, et l'assemblée fédérale va sans doute avoir à s'occuper avant tout du conflit qui s'est élevé entre les autorités centrales de la confédération et le canton de Vaud au sujet du tracé du chemin de fer de Lausanne à Berne. Catholiques et radicaux s'effacent ici, et il n'y a plus que les partisans des divers tracés en présence.

Que les questions matérielles tiennent aujourd'hui une grande place dans la vie universelle, c'est ce que tous les signes du temps attestent assez, et de plus ces questions d'industrie, de crédit, de finances, créent, autant que les intérêts moraux et politiques, une solidarité telle que tous les pays su-

bissent à la fois les mêmes influences, les mêmes ébranlemens. On vient de le voir dans cette crise commerciale et financière qui a éclaté récemment, qui est venue du Nouveau-Monde, s'est étendue à presque toutes les contrées de l'Europe, et est encore loin d'être dissipée. Si l'on observe aujourd'hui où en est cette crise, les États-Unis continuent hardiment une liquidation générale de leurs affaires. L'Angleterre, après un moment de secousse, lutte avec fermeté contre ces complications du crédit et du travail, dont le plus désastreux résultat est d'accroître la misère d'une multitude d'ouvriers. La France a souffert sans doute; on pourrait dire cependant qu'elle traverse cette épreuve avec plus de succès ou avec moins de dommages que tout autre pays, et peut-être le doit-elle à sa situation particulière, à la constitution spéciale de son crédit. D'un autre côté, la crise est allée éclater dans les places de l'Allemagne, et notamment à Hambourg, avec l'intensité d'un véritable fléau. Les maisons les plus considérables sont atteintes, les faillites se succèdent, et, qu'on le remarque bien, ce n'est pas seulement dans sa fortune matérielle que la ville de Hambourg se sent frappée, c'est dans sa bonne renommée, dans son crédit, jusqu'ici intact. Hambourg est comme un honnête commerçant qui ne peut se consoler lorsqu'il tombe en de mauvaises affaires. Le sénat s'est rassemblé, il a fait appel à la bourgeoisie pour arriver à combiner les mesures les plus propres à pallier ses désastres financiers. Malheureusement les pouvoirs publics sont impuissans en des circonstances semblables. Quelle que soit la gravité de ces perturbations du crédit, il y a une chose plus grave encore peut-être : c'est la façon dont certains pays semblent mener de telles affaires. Il se forme aux États-Unis des mœurs étranges et d'étranges doctrines, il faut le dire : les Américains traitent le commerce et le crédit à peu près comme ils traitent la navigation à vapeur; un bateau à vapeur fait explosion, on ensevelit les victimes, et on recommence. Les faillites sont les explosions périodiques du commerce. Ce sont des malheurs qui n'empêchent nullement de se remettre à l'œuvre. Qu'en résulte-t-il en définitive? Ce ne sont pas les Américains qui perdront, puisqu'ils doivent et qu'ils ne paient pas : ce sont les Anglais qui souffriront de l'insolvabilité des Américains, et qui ne seront pas moins obligés d'aller acheter le coton en Amérique, s'ils ne veulent suspendre le travail dans leurs manufactures. Tout est donc pour le mieux. Ainsi raisonnent les honnêtes *Yankees*. Il est à désirer que ces mœurs et ces théories ne fassent point de progrès en Europe, où la probité commerciale et le respect des engagemens ont été considérés jusqu'ici comme des conditions de succès dans les grandes affaires et comme les ressorts moraux du crédit.

Il est pour les œuvres de l'esprit, comme pour toutes les œuvres de l'homme, une épreuve suprême et infaillible, celle du temps. Ce n'est pas tout pour une littérature d'avoir brillé dans son premier essor. Les œuvres qui réussissent doivent souvent le succès moins à leur mérite qu'à la nouveauté, une nouveauté éphémère. Elles flattent le goût du jour, elles naissent d'un souffle qui les soutient, et tant que ce souffle dure, elles ont le succès. Que quelques années s'écoulent, et tout est changé. Beaucoup de ces œuvres qui étaient neuves la veille ne le sont plus le lendemain; elles ont disparu, ou si elles reparaissent, c'est bien pis encore : elles ressemblent à des spectres errans du passé, elles portent la marque irrécusable de l'époque où elles

sont nées. Elles ne sont plus au goût du jour, et elles ne sont pas au goût de tous les temps. Lorsque le drame de M. Alfred de Vigny, *Chatterton*, reparaissait récemment sur la scène, on se trouvait involontairement ramené par la pensée vers une époque pleine de toutes les luttes de l'esprit, et où la représentation d'un drame, la publication d'un livre, étaient des batailles ardentes, des batailles alternativement perdues et gagnées, et qui en définitive ne sont pas toutes restées des Marengo. Reparaître après vingt-deux années, c'était une épreuve sérieuse, dangereuse peut-être. *Chatterton* a réussi, et il a été plus heureux en cela que bien des ouvrages littéraires ses contemporains. La première raison de ce succès nouveau n'est point difficile à découvrir : elle est dans la forme savante et fine dont le poète revêt sa pensée, et qui donne à son œuvre une couleur littéraire sur laquelle le temps a passé sans la ternir. *Chatterton* réussit par le style, et il réussit encore par ce qu'il y a d'humain, de pathétique et d'émouvant dans un cadre des plus simples. Qu'est-ce après tout que *Chatterton?* C'est l'histoire d'un homme qui meurt de vanité et d'une femme qui meurt d'amour. N'est-ce point dire ce qui touche et ce qui laisse froid, ce qui cesse d'intéresser? Ce qui émeut dans *Chatterton*, c'est ce souffle mystérieux de passion qui circule partout et qui est insaisissable, ce sont deux âmes timides et exaltées qui s'évitent, se recherchent, et ne finissent par se rencontrer que pour se briser et s'exhaler. Là est la poésie de ce drame, et elle se résume dans cette création charmante de Kitty Bell, le vrai personnage humain de la pièce. Le quaker, avec ce mélange d'austérité et d'onction qui paraît sur son visage et qui est dans toutes ses paroles, le quaker lui-même a de l'intérêt, bien qu'il ait parfois la gaucherie des hommes de peu d'expérience qui aident justement aux choses qu'ils voudraient empêcher, et attisent de leur mieux les flammes qu'ils voudraient éteindre. Le même intérêt s'attache-t-il à Chatterton? M. de Vigny, on le sait, a eu l'idée de mettre en relief les souffrances de l'âme délicate et austère qui porte en elle-même la blessure sacrée, l'antagonisme du génie solitaire et de l'homme d'action, cette sorte d'exil ou de supplice permanent infligé au poète au sein d'une société indifférente ou ennemie. Par malheur, il n'est pas toujours aisé de distinguer le génie de la vanité, et les luttes de la vanité n'ont rien d'intéressant, outre que la société mise en cause pourrait faire de trop faciles réponses. Si M. Alfred de Vigny le remarquait bien, il verrait que son drame a réussi dès le premier jour, et qu'il réussit encore malgré son idée et à cause des beautés d'un autre ordre qui en font une des œuvres éminentes de la littérature contemporaine. On oublie Chatterton, son opium et ses discours, et on ne se souvient que de Kitty Bell, cette femme ardente et dévouée, qui marche bravement aux combats de la vie, sans oser s'interroger, en mettant la main sur son cœur, comme pour l'empêcher de battre, et sans abdiquer la pureté de son âme.

S'il est un pays à qui les déceptions de la vie pratique n'aient point été épargnées, et qui trouve naturellement dans la vie de l'intelligence un refuge, une force, une dignité, c'est l'Italie. Depuis longtemps, en mettant à part le Piémont, l'Italie n'a point eu des chances heureuses dans ses tentatives pour reprendre possession d'elle-même ou pour se réorganiser politiquement; ses efforts et ses espérances ont été trompés. Lorsqu'elle a paru

près de réussir, elle a échoué, et le lendemain elle s'est retrouvée telle qu'elle était la veille, avec quelque aggravation seulement. Il n'en reste pas moins une race ingénieuse et vive qui a l'amour du beau, une langue consacrée par la poésie, un passé plein de prestige, et qui, à travers ses tristes aventures, nourrit encore l'instinct secret et immortel d'un meilleur avenir. Or comment interrompre sans cesse la prescription de la mauvaise fortune et préparer cet avenir plus favorable? C'est par la supériorité de tous les dons de l'imagination et de l'esprit que l'Italie a brillé dans le monde, prenant une sorte de revanche de la réalité, et c'est aussi par l'esprit qu'elle peut garder, même dans ses défaites et dans ses divisions, cette unité idéale qui est le signe des nationalités obstinées à survivre. « Accumuler la science et l'étude à tel point que le *civis romanus sum* résonne sur la lèvre des esclaves comme un souvenir légitime et comme une gloire présente, c'est appeler sur le visage de celui qui opprime une de ces rougeurs qui, plus qu'une bataille perdue, condamnent les puissans à douter de leur force... » Ainsi parlait, il y a quelques mois à peine, un poète, M. Prati, dans un morceau éloquent sur l'état présent des lettres italiennes. Malheureusement les dernières révolutions n'ont point été infructueuses pour l'Italie dans l'ordre seul des reconstitutions politiques; on dirait qu'elles ont eu encore pour effet de troubler ou d'altérer la vie intellectuelle, et c'est là justement ce que M. Prati avait en vue. Il ne rappelait les esprits à un idéal plus sévère que parce qu'il croyait les voir s'en éloigner de plus en plus; il signalait les plaies vives de la littérature italienne actuelle, l'abandon de toute étude sérieuse, le goût des imitations faciles, l'absence d'originalité et de séve, la contagion de la frivolité ou de la déclamation; il montrait enfin comment en Italie aussi le faste des mots peut couvrir le vide des sentimens et des pensées. Le jugement est rigoureux peut-être et ne tient pas assez compte de plus d'un effort généreux. S'il était vrai cependant que la littérature italienne fût réellement atteinte du mal que décrit M. Prati, ce n'est point à coup sûr M. Guerrazzi qui la guérirait par des œuvres comme celle qu'il vient d'achever sous le titre fantasque et bizarre de *l'Asino*.

Le livre de M. Guerrazzi, il faut le dire, a eu plus de succès avant la publication qu'il n'en a eu depuis. On ne connaissait pas l'œuvre, mais on connaissait l'auteur, qui a été un des personnages marquans de l'Italie contemporaine. M. Guerrazzi a été pendant longtemps avocat à Livourne; il a écrit des romans, *la Bataille de Bénévent*, *le Siége de Florence*, où il s'est montré inventeur âcre et violent; puis, la révolution aidant, il est devenu un jour une sorte de dictateur de l'éphémère république florentine, et on pouvait être curieux de savoir ce que le spectacle de son temps allait inspirer à un tel esprit, qui ne manque ni de vigueur ni d'une certaine puissance d'ironie. Il s'est trouvé que l'ancien dictateur de Florence n'avait à dérouler qu'un songe grimaçant, une vision lugubre, dont tout l'artifice consiste à faire passer le monde entier comme une vaste représentation devant un âne. L'âne, cet honnête et paisible serviteur, ce fidèle ami de Sancho, a été de tout temps l'animal de prédilection des satiriques qui veulent tourner les hommes en dérision. Sur quoi repose cette fiction nouvelle de *l'Asino?* Pendant une des mille et une nuits qu'il a passées dans les prisons, M. Guer-

razzi est visité par un songe, et c'est à coup sûr un songe de prison. On est à la fin du monde. Entre tous ces hommes qui se relèvent de la nécropole terrestre pour se rendre au dernier jugement, c'est à qui retrouvera ses membres dispersés pour se recomposer le mieux possible. Au milieu de cette confusion, où les bêtes figurent avec avantage, l'âne, comme le plus éloquent sans doute, est chargé de se constituer l'orateur de sa race pour rendre témoignage contre la race humaine, et de fait il remplit sa mission à la visible satisfaction de ses commettans. L'âne de M. Guerrazzi, on n'en peut disconvenir, est un animal fort savant, qui a de beaux traits d'érudition, et qui a étudié l'histoire à la bonne école. Une fois engagé dans son discours, il ne s'arrête pas; il cède quelquefois la parole à M. Guerrazzi par pure complaisance, puis il la reprend avec sa supériorité naturelle, et l'un et l'autre ils s'en vont parlant de tout sans compter le reste; ils parlent de Dieu et des patriarches, des rois et des juges, de l'expédition de Rome et de la campagne de Crimée, des jésuites et des modérés italiens; ils élucident à fond la question des religions.

Encore si *l'Asino* était une fantaisie lancée en quelques pages dans une heure passagère d'humeur sombre! Mais imaginez une facétie lugubre qui paraît tous les mois sous une couverture rose pendant une année, et considérez ce qu'il doit y avoir de gaieté dans cette tension d'un rire sardonique et amer faisant merveille dans la décomposition des choses! Quel est le sens du *songe* de M. Guerrazzi? On ne peut trop le savoir. Ce qui trouve grâce devant l'auteur, il serait difficile de le dire; ce n'est point la France, ni Paris à coup sûr. M. Guerrazzi raconte, — ce n'est point l'âne cette fois, — que la Jactance et l'Erreur se rencontrèrent un jour dans un coin de l'antique Lutèce; elles se donnèrent un baiser frénétique, et de cet étrange accouplement féminin naquirent deux jumeaux, le Paris moderne et l'Absurde, lesquels sont venus au jour en se tenant par les pieds. Ce conte n'est-il pas d'une souveraine gaieté? Hélas! la Jactance et l'Erreur ont eu l'occasion de se rencontrer plus d'une fois; elles ont engendré bien ailleurs qu'à Paris, elles ont jeté dans le monde d'autres jumeaux que nous connaissons, par exemple l'esprit de démagogie et l'absurde. Ceux-ci sont inséparables, et ils se tiennent encore plus par la cervelle que par les pieds. Quand ils ont visité un pays, ils laissent partout la marque de leur passage. L'Italie le sait pour l'avoir éprouvé, pour en ressentir encore les effets dans sa vie politique et dans sa vie intellectuelle. Lorsque M. Guerrazzi traçait plus récemment dans un recueil les devoirs de l'*écrivain italien,* il n'entendait pas sans doute proposer *l'Asino* pour modèle soit dans le fond, soit dans la forme.

Heureusement la littérature italienne a d'autres sources d'inspiration. Il y aurait pour les écrivains qui vivent aujourd'hui au-delà des Alpes un moyen bien simple d'éveiller l'intérêt : ils n'auraient qu'à peindre l'Italie elle-même dans sa vérité, à observer les mœurs, à décrire tout ce travail contemporain de la vie sociale italienne en évitant à la fois la déclamation et la frivolité. Ce serait principalement l'œuvre du roman. Il y a quelques mois, il paraissait à Venise un récit qui a passé un peu obscurément, et qui n'a pas moins cette saveur des œuvres originales écrites avec ce qu'on a vu, avec ce qu'on a senti : c'est un livre qui a pour titre *le Memorie d'un Conta-*

dino: l'auteur est Mme Luigia Codemo-Gerstenbrandt. Un roman qui paraît à Venise, c'est déjà un attrait; l'œuvre elle-même d'ailleurs laisse voir un talent ferme et gracieux, qui conduit avec aisance une fiction aux mille détours. « Tout est vrai, » dit l'auteur en commençant, et en effet il y a de la vérité dans ce récit, qui a pour premier mérite de n'être point la simple traduction ou l'imitation d'un roman français. C'est un *contadin* qui raconte sa propre histoire. Il s'appelle Domenico Narcisi, il est né dans un petit village au milieu des montagnes du pays de Trévise. C'est là qu'il passe ses premières années, lorsque tout à coup il est conduit à Venise et voit son horizon s'élargir. De nouvelles idées entrent dans son esprit. De Venise il va à Florence, et sa destinée grandit encore. L'amour fait de lui l'époux d'une fille de la noblesse italienne, d'Éléonore, duchesse de Taviano. Ce n'est pas tout cependant, et les aventures du *contadin* ne sont pas finies. Domenico supporte mal son élévation; il lui prend des vertiges qui le précipitent dans des excès dont l'amour lui-même ne le préserve pas. Par bonheur, il s'arrête à temps et il revient au foyer un peu meurtri, corrigé et reconnaissant envers sa destinée. Domenico Narcisi est une imagination ardente qui raconte d'une vive façon des aventures très compliquées. Ce *contadin* serait presque en son genre un Gil Blas vénitien. Il a de la gaieté, des ressources dans l'esprit, de la hardiesse, une extrême curiosité de la vie, le goût des arts et du luxe, un bon naturel au fond, s'il n'était gâté par le ciel et par la fortune. La dépravation l'effleure à peine. Cette histoire du montagnard trévisan jeté au milieu de tous les hasards de la vie n'est ni sans originalité, ni sans intérêt sous plus d'un rapport.

Il y a deux parties dans *le Memorie d'un Contadino*. L'une est la peinture de ce qu'il y a de local dans la vie italienne. On suit le héros de son petit village du pays de Trévise jusqu'à Naples, où le conduisent ses aventures. On a sous les yeux toutes ces figures animées et originales qui se succèdent, les rustiques parens de Domenico, le vieux curé du village, ces types de la société vénitienne, l'abbé Ornetti de Florence, le vieil oncle de la duchesse de Taviano, la belle et douce Éléonore, le Romain et le Napolitain, qu'on rencontre en route, et qui se peignent eux-mêmes d'un trait. On voit surtout merveilleusement quel grand rôle joue l'oisiveté dans cette vie. C'est là le côté local du récit de Mme Codemo-Gerstenbrandt; mais en même temps ne voit-on pas dans ce roman ce qui appartient à la vie humaine, à la vie sociale de tous les pays? C'est encore l'histoire des luttes de l'amour et des inégalités sociales. Que deux âmes, jusque-là séparées par toutes les différences de rang et de position, s'enflamment soudainement et se confondent dans un même élan de jeunesse et d'amour, vainement vous leur direz qu'il y a entre elles un abîme; elles vous diront que c'est un préjugé du monde, que l'amour triomphe de tout. Il triomphe en effet de tout ce qui est fiction et convention, parce qu'il est lui-même une grande réalité; mais il ne triomphe pas toujours de ce qui est réel comme lui. Que Domenico Narcisi et la duchesse de Taviano s'unissent, la première heure sera remplie d'enivrement. Bientôt cependant le *contadin* se trouvera dépaysé dans ce monde où il entre à peine; il voudra être grand seigneur, et il ne saura pas l'être. Il verra des motifs de soupçon dans le soin avec lequel sa femme garde des secrets de famille. Si ses parens du Trévisan viennent le voir dans son palais à Florence, il rou-

gira presque de leur rusticité. En un mot, à mesure que l'amour s'apaisera, mille incompatibilités se révéleront, et l'âme aigrie du *contadin* s'ouvrira aux suggestions mauvaises. Si un domestique, à l'entrée d'un salon, lui demande son titre, il s'emportera contre ceux qui ont des titres. Si un soir il trouve derrière la *Fenice*, à Venise, quelque femme perdue, portant sur ses bras un enfant qui a dans les veines un peu du sang égaré de quelque noble, il s'élèvera contre l'aristocratie, il s'attendrira sur le peuple et sur ses misères, il prêchera. Le léger Domenico est vraiment tout près de devenir démagogue; il le deviendrait peut-être, si une voix meilleure conseillère ne venait à propos le ramener à la raison, en lui montrant que, comme bien d'autres, il ne cache sous de grands mots qu'un mauvais sentiment. Il y a un chapitre où Mme Codemo se trouve conduite à remuer en passant ces questions, et quoiqu'elle n'y touche qu'avec réserve, c'est déjà un fait à observer dans un tel roman. L'auteur des *Memorie d'un Contadino* en dit plus en quelques mots que M. Guerrazzi avec ses dissertations humoristiques. Il s'agit en Italie de réunir, non de diviser; il faut aimer le peuple, non semer les haines, et c'est ainsi que tout au-delà des Alpes ramène à la politique, tout, même un roman publié à Venise, sous la domination de l'Autriche.

La politique, pour l'Espagne, se résume aujourd'hui dans un seul événement : c'est la naissance du prince des Asturies. Depuis cet événement, les questions ministérielles se sont momentanément effacées. Tout a été fête à Madrid. Le jeune prince a reçu le baptême, et il a eu pour parrain le souverain pontife, représenté par le nonce, Mgr Barili, qui vient d'arriver en Espagne. Les partis extrêmes sont les seuls qui aient pu voir avec un certain déplaisir cette récente faveur accordée à la monarchie actuelle. Les carlistes surtout n'avaient cessé de nourrir l'espoir de négocier un mariage entre un des infans de la famille de don Carlos et la jeune princesse jusqu'ici héritière de la couronne. Ils sont obligés aujourd'hui de renoncer à ce projet chimérique. La royauté constitutionnelle a un héritier mâle. La succession est donc assurée sous ce rapport; elle ne pourrait être désormais compromise que par ceux-là mêmes qui ont la mission de la garantir, par les fautes des partis constitutionnels, et c'est là sans doute ce qu'on ne fera pas.

Si l'Espagne est en fête depuis quelques jours, il n'en est point malheureusement ainsi du Portugal, et ceci par un motif qui n'a rien de politique. La politique est entièrement stagnante depuis quelque temps à Lisbonne. Les chambres viennent de se réunir, mais elles se sont montrées peu pressées de se mettre activement à l'œuvre. C'est que tout se résume dans une préoccupation unique, celle d'un fléau terrible qui sévit à Lisbonne et éclaircit inexorablement les rangs de la population. Voici déjà plusieurs mois, en effet, que la fièvre jaune s'est déclarée dans la malheureuse capitale de ce petit pays, et elle n'a cessé, depuis sa première apparition, de faire les plus cruels ravages dans les classes les plus élevées aussi bien que dans les classes les plus pauvres. Toutes les parties de la population ont eu leurs victimes. Il semble aujourd'hui seulement que le fléau tende à diminuer. On a vu des pays où les gouvernemens commençaient par se mettre à l'abri en temps d'épidémie. Le jeune souverain de Portugal a donné le premier l'exemple de la fermeté virile. Bien loin de s'éloigner, il a tenu à rester à Lisbonne, paraissant partout, visitant les hôpitaux, rassurant les esprits,

relevant les courages trop prompts à se laisser abattre. Le jeune roi dom Pedro était populaire dès son avénement, il l'est bien plus encore aujourd'hui; il a gagné cette popularité de l'affection reconnaissante d'un peuple, et ce souvenir restera indissolublement lié comme un heureux augure à ses premières années de règne.

Si dans l'échelle de la civilisation, dans le développement contemporain des sociétés, on cherche quelle place doit être faite aux États-Unis, la question ne laisse point d'être grave et difficile. Ne consulte-t-on en effet que la puissance de la race, l'énergie du caractère individuel, l'aptitude industrielle et commerciale, l'accroissement rapide, certes les États-Unis ont droit à l'un des premiers rangs. Se demande-t-on au contraire comment cette énergie est employée, sous quelles formes se produit cette exubérance d'activité et de force, alors, en dehors même de cette crise financière et commerciale dont les États-Unis ont donné le signal, on se trouve en présence de toute sorte d'incidens qui montrent sous un jour singulier cette vie américaine. Ici ce sont les mormons qui tiennent en échec l'autorité publique. Les mormons, on le sait, sont allés s'établir dans la vallée d'Utah, où ils vivent à peu près indépendans. Le gouvernement fédéral a voulu essayer de les réduire; il a envoyé une petite expédition qui s'est péniblement dirigée vers ces contrées reculées où le mormonisme a fondé son empire; mais le pontife mormon, le prophète Brigham-Young, s'est mis en résistance ouverte, sommant le chef des forces fédérales de déposer les armes, et comme la petite expédition, déjà insuffisante par elle-même, se trouve aventurée au milieu de ces régions inexplorées dans la plus rude saison, l'avantage reste jusqu'ici aux mormons et à Brigham-Young, qui font fleurir les mœurs libres près du Lac-Salé. Dans le Kansas, la question de l'esclavage met aux prises toutes les passions; elle est à chaque instant sur le point d'être débattue par les armes. Vainement le cabinet de Washington a envoyé, il y a quelques mois, un gouverneur ferme et éclairé pour maintenir la sincérité des élections qui devaient décider si le Kansas appartiendrait à l'esclavage ou au travail libre. Ces élections ont eu lieu à l'abri de toute contrainte, et elles ont produit une majorité favorable à la liberté du travail. Tout semblait donc décidé; mais une convention précédemment élue, et qui avait reçu la mission de faire une constitution, a reparu sur la scène : elle s'est réunie à Lecompton, et elle s'est proposé la tâche singulière d'arriver à ses fins malgré les libres manifestations de l'opinion, en obtenant par la ruse une victoire qu'elle n'a pu s'assurer encore par la force. En apparence, elle défère la question au peuple, en lui soumettant la constitution qu'elle a préparée; en réalité, quel que soit le vote populaire, l'esclavage ne restera pas moins dans la constitution et dans les lois, de telle sorte que le conflit que le gouvernement de Washington croyait avoir apaisé se réveille plus ardent, plus dangereux que jamais. La lutte est toujours entre les partisans de l'esclavage et les partisans du travail libre, et cette lutte peut devenir sanglante, comme elle l'a été déjà. C'est la force seule sans doute qui décidera ce que deviendra le territoire du Kansas, théâtre restreint d'un antagonisme qui divise l'Union tout entière.

Un des épisodes les plus curieux peut-être de l'histoire actuelle des États-Unis est ce qui arrive aujourd'hui au sujet de l'aventurier Walker, l'ancien conquérant du Nicaragua. Walker, on s'en souvient, avait été expulsé de

l'Amérique centrale après une guerre d'un an, soutenue principalement par Costa-Rica, et il s'était trouvé trop heureux un jour de sauver sa vie en capitulant entre les mains d'un officier de la marine des États-Unis. Depuis ce temps, il avait disparu; il était rentré à la Nouvelle-Orléans, revendiquant toujours, il est vrai, son titre de président légal du Nicaragua, mais ne sachant comment le faire valoir. Walker n'était point homme à disparaître pour toujours; il ne tardait pas à organiser aux États-Unis une expédition nouvelle pour rentrer en maître dans l'Amérique centrale. Le gouvernement de Washington, non sans montrer quelque embarras, cherchait d'abord à empêcher le départ des flibustiers enrôlés dans l'expédition nouvelle. Walker lui-même était arrêté un moment, mais bientôt la liberté lui était rendue, et il a pu partir avec ses compagnons d'aventure pour le Nicaragua, où il ne paraît pas être arrivé encore. Ce qu'il y a de plus singulier en cette confusion, c'est que pendant ce temps le cabinet de Washington négociait avec le représentant régulier du Nicaragua, M. Irisarri, un traité relatif à la liberté du transit par l'isthme. On a pu croire au premier instant que par ce traité le gouvernement de l'Union s'engageait à garantir le Nicaragua contre toute invasion de Walker; mais il n'en est rien véritablement. Walker peut librement continuer le cours de ses conquêtes. On voit comment se poursuit ce travail d'extension et de développement désordonné de la démocratie américaine. C'est la force transportée dans les relations internationales. L'essentiel est de réussir. Si les entreprises manquent une première fois, on recommencera. Il y a, on en conviendra, une singulière parenté entre ce genre de droit nouveau et les doctrines préconisées par certains organes de la presse américaine en matière de commerce. Le premier échec de Walker a été une faillite, cela n'empêche pas l'aventurier de rentrer dans les affaires, et si l'Amérique centrale est encore ravagée par la guerre, ce n'est point l'Union américaine qui en souffrira.

CH. DE MAZADE.

REVUE PHILOSOPHIQUE.

Les Ennéades de Plotin, traduites en français pour la première fois par M. Bouillet (1).

Qu'est-ce que *les Ennéades?* Ce sont des *neuvaines* (en grec ἐννεάδες), les neuvaines d'un philosophe néo-platonicien, c'est-à-dire des traités de métaphysique, divisés par séries de neuf livres chacune, en l'honneur du nombre neuf, nombre mystérieux et sacré. Et que nous veulent, dira-t-on, ces *Ennéades,* à nous, hommes du XIXe siècle, qui ne croyons pas aux nombres sacrés et qui nous soucions assez peu de la métaphysique d'un ancien rêveur d'Alexandrie? Je n'ose pas encore répondre qu'il y a dans ces bizarres et obscures *Ennéades* une foule de pensées sublimes et d'éclairs de génie, notamment un livre entier sur le *beau*, digne du divin Platon; mais, afin de m'enhardir par degrés, je commencerai par dire une chose incontestable, c'est

(1) 1 vol. in-8°, chez Hachette, rue Pierre-Sarrazin, 14.

que *les Ennéades* ont joué un grand rôle dans le monde des idées à partir des premiers siècles du christianisme, et qu'on y trouve la clé de toutes sortes d'énigmes curieuses de l'histoire philosophique et religieuse de l'esprit humain.

On sait que l'auteur des *Ennéades,* Plotin, est le chef de cette illustre école d'Alexandrie qui, pendant plus de quatre siècles, tint en échec le christianisme partout victorieux. Ce fut l'asile où la philosophie, les arts, la religion, la poésie de la belle antiquité vinrent se réfugier, comme on voit se retirer peu à peu des extrémités vers le cœur la chaleur et la vie d'un corps expirant. La gloire d'avoir été le premier fondateur de l'école appartient à Ammonius Saccas, portefaix d'Alexandrie, ignorant de génie, qui trouva des savans pour disciples, Hérennius, Origène, Longin et bien d'autres; mais, si le véritable chef d'une grande secte est l'homme qui lui donne un corps de doctrines organisé, cet homme n'est autre que Plotin. Lui seul peut-être à Alexandrie a eu des idées originales; je citerai au premier rang cette étrange et profonde conception d'un dieu triple et un, divisé en trois hypostases, dont la première, qui est l'Unité, enfante la seconde, qui est l'Intelligence ou le *Logos,* verbe éternel de Dieu, consubstantiel à son père, principe fécond à son tour et tirant éternellement de soi-même la troisième hypostase, qui est l'Ame, c'est-à-dire cet Esprit universel qui contient les germes de tous les êtres. Voilà la Trinité alexandrine, qu'on croirait d'abord toute semblable à la Trinité chrétienne, mais qui en paraît si différente, quand on y voit à la place d'un Dieu libre et parfait je ne sais quelle unité obscure, soumise à la loi fatale de l'émanation et condamnée à se répandre au dehors comme un fleuve qui s'écoule par une pente irrésistible. C'est dans *les Ennéades* que l'on trouve pour la première fois la Trinité panthéiste d'Alexandrie, non plus à l'état de germe indécis ou de tradition incertaine, mais sous la forme d'une doctrine profondément méditée et revêtue d'une forme scientifique. De même vous rencontrerez partout avant Plotin des semences de mysticisme. Le monde romain était alors envahi par les idées venues de la Perse, de l'Inde, de la Syrie, de l'Égypte, de la Judée. C'était de tous côtés un souffle mystique dont la vieille société s'enivrait. Plotin goûta le charme de cette ivresse, et dans son génie méditatif, le mysticisme s'organisa en doctrine. Il fit de l'extase une théorie, l'extase, nom nouveau, inconnu à Platon, et qui annonce pour le genre humain une ère nouvelle, où l'enthousiasme va prendre le pas sur la froide raison.

Né en Égypte, à Lycopolis (aujourd'hui Syout), Plotin se sent entraîné vers l'Orient; il parcourt l'Asie à la suite de l'empereur Gordien, et vient se fixer à Rome, où bientôt il est entouré d'une foule de disciples : Porphyre, le célèbre adversaire des chrétiens, Eustochius d'Alexandrie, Amélius, et d'autres personnages autrefois illustres, aujourd'hui oubliés. Porphyre, génie critique, écrivain facile et ingénieux, très propre à la controverse, se sert de la doctrine de Plotin comme d'une machine de guerre pour battre en brèche les dogmes naissans du christianisme. La lutte s'envenime et s'agrandit. Toutes les puissances du siècle s'y engagent ouvertement. Le christianisme triomphe avec Constantin. Un élève d'Alexandrie, l'empereur Julien, donne au paganisme une revanche brillante, mais éphémère, suivie d'une chute profonde et irrévocable. Le monde est aux chrétiens, et alors la philosophie, chassée d'Alexandrie, de Rome, de Constantinople, revient

vers sa cité natale, à Athènes, où un dernier enfant du beau génie de la Grèce, le poète et philosophe Proclus, jette encore un reflet de gloire sur ses derniers jours.

Toutes ces doctrines, toutes ces luttes passionnées, toute cette suite d'esprits éminens, tout cela forme une chaîne dont *les Ennéades* de Plotin sont le premier anneau; mais il ne faut pas croire que ce grand monument ne soit utile qu'à l'histoire du monde ancien : peut-être sert-il plus encore à faire comprendre les origines intellectuelles du monde nouveau. Si en effet Alexandrie a fini par devenir l'adversaire le plus redoutable de la religion chrétienne, elle avait commencé par être son émule en spiritualisme et son alliée. C'est là un fait des plus considérables. A son origine, au temps de Plotin, l'école néo-platonicienne ne songeait nullement à combattre le christianisme. On a cru que Plotin avait déclaré la guerre aux chrétiens dans son livre contre les gnostiques; point du tout : Plotin est ici l'allié de saint Irénée. Il combat dans les gnostiques ce mysticisme effréné qui faisait du monde matériel l'empire du mal, abandonné par la Providence divine, et qui n'arrachait l'âme à la souillure des choses terrestres que par les illusions et les extravagances de la théurgie.

Pour beaucoup de pères de l'église, Plotin n'est autre chose qu'un disciple fidèle de Platon, de ce philosophe extraordinaire et privilégié qui, par un effort du génie ou par le bienfait d'une tradition mystérieuse, avait pressenti les dogmes du Christ. Il ne faut point répudier de tels philosophes; il faut plutôt faire alliance avec eux; il faut parer la religion nouvelle de l'éclat de leur génie, il faut se servir de ce prestige pour attirer les savans et les lettrés au dogme nouveau. Aussi voyons-nous saint Basile, dans son *Oraison sur le Saint-Esprit*, insérer un morceau étendu des *Ennéades*, en se bornant à remplacer le nom païen d'Ame du monde par celui de Saint-Esprit. Et ce ne sont pas seulement quelques pensées que les pères empruntent aux platoniciens; il y a eu pendant quatre siècles un travail, tantôt visible et tantôt caché, pour incorporer au dogme chrétien la métaphysique grecque. L'histoire des conciles en témoigne ouvertement à qui sait la comprendre. Au ve siècle, nous voyons l'œuvre consommée dans les livres de saint Augustin.

Rien n'est plus curieux que cette infusion des idées alexandrines dans le christianisme, et rien n'est plus grave. Lisez les plus beaux écrits de l'évêque d'Hippone. Ne sachant pas le grec, ne connaissant le *Timée* et *les Ennéades* que par des traductions, il prend Plotin pour Platon, il confond la pure doctrine du divin disciple de Socrate avec les téméraires conjectures de son interprète alexandrin.

Cette méprise a duré pendant des siècles, et elle dure encore. Ainsi, au moyen âge, les idées alexandrines se sont fait jour au sein même de l'orthodoxie sous la protection du nom de Platon et à l'ombre de l'autorité de saint Augustin. On voit un disciple de Proclus, que l'ignorance du temps avait transformé en sénateur de l'aréopage, converti par saint Paul, on le voit, dis-je, cité comme une autorité des plus imposantes. Vous lisez le *Monologium* de saint Anselme, et vous y admirez la belle harmonie du sentiment évangélique et de l'idéalisme platonicien. Tout d'un coup un accent étrange, une note douteuse vient frapper votre oreille et troubler le charme du con-

cert. Ce sera, par exemple, quelque pensée subtile et excessive sur l'unité absolue de l'Être divin, unité qui ne laisse place à aucune différence et absorbe l'un dans l'autre les attributs de la divinité. (Voyez le *Monologium*, chap. 17.) D'où vient cette idée? Elle ne vient pas de saint Anselme, qui invente peu; elle n'est pas proprement chrétienne, ni purement platonique. D'où vient-elle donc? C'est une idée alexandrine infiltrée dans la tradition, soit par Denys l'Aréopagite, soit par Scot Érigène, soit le plus souvent par saint Augustin, qui, dupe de l'apparente analogie de Plotin avec Platon, a trompé ses disciples et toute la postérité.

Je donne cet unique exemple; mais combien pourrai-je citer dans les mystiques du moyen âge, dans saint Bernard et saint Bonaventure, dans Hugues et Richard de Saint-Victor, et à plus forte raison dans les mystiques irréguliers, tels que maître Eckart, Tauler et Ruysbroeck, combien, dis-je, de pensées, de formules, de théories qui viennent en droite ligne de l'école de Plotin! J'en montrerais dans l'*Imitation de Jésus-Christ*, j'en citerais dans saint Thomas lui-même, tout péripatéticien qu'il soit, et comme tel, fort éloigné, j'en conviens, de l'idéalisme et du mysticisme. C'est que saint Thomas, s'il prend ses formules dans Aristote, ne peut pas ne pas prendre ses idées dans le dogme et dans les pères. Enfin, il n'est pas jusqu'aux modernes où cette infiltration des idées alexandrines ne se montre à leur insu; je trouve des théories plotiniennes dans le traité de Bossuet, *De la Connaissance de Dieu et de soi-même;* j'en trouve plus encore dans l'ouvrage de Fénelon sur l'*Existence de Dieu*, et nul théologien ne me contredira quand je dirai que toute la polémique des deux illustres évêques se rapporte à des idées mystiques qui ont leur racine dans *les Ennéades* de Plotin.

Voilà déjà certes de suffisantes raisons pour remercier M. Bouillet de son consciencieux travail. Rien que donner une version exacte de Plotin, c'était une grande et courageuse entreprise, car il n'y a rien dans l'antiquité de plus difficile que les Alexandrins. Ils sont les derniers venus; leur langue est une langue de décadence, subtile, compliquée, raffinée, belle encore, mais d'une beauté qui se ternit et se corrompt. Plotin sait Platon par cœur, mais il n'est guère moins pénétré d'Aristote, et il mêle tous les styles, comme il voudrait fondre toutes les idées.

M. Bouillet, en face du texte de Frédéric Creuzer, n'avait d'autre secours que la version latine, admirable il est vrai, de Marsile Ficin, et les essais de traduction donnés en Angleterre par Taylor, et en France par l'habile et infatigable interprète d'Aristote, M. Barthélemy Saint-Hilaire; mais à mesure qu'il traduisait *les Ennéades*, M. Bouillet n'a pas tardé à s'apercevoir qu'en dépit de tous ses efforts, son français, si clair et si correct qu'il pût être, risquait de paraître aussi obscur que le grec de Plotin. Il a donc ajouté des notes toujours exactes, toujours nettes, sobres et instructives, et quand il a vu que plusieurs de ces notes, par leur indispensable développement, rompaient le tissu de la composition, il les a placées à part, à la fin du volume, où elles forment une série d'éclaircissemens historiques et critiques du plus grand prix. Des sommaires, composés avec un soin scrupuleux, selon une méthode déjà suivie par M. Bouillet dans son édition de Bacon, justement estimée en France et en Angleterre, complètent ce vaste travail d'interpré-

tation savante. Mais ce ne serait pas rendre bonne et complète justice à M. Bouillet que de ne voir en lui qu'un traducteur exact et un habile commentateur : M. Bouillet est aussi un excellent critique. Sans élever très haut son ambition, sans prétendre à l'originalité, il excelle à choisir avec justesse et à disposer avec méthode les résultats les plus certains de la science contemporaine. C'est ainsi qu'il a su parfaitement mettre à profit les travaux de la docte Allemagne, ceux de Daniel Wyttenbach et de Creuzer, les recherches nouvelles de M. Steinhart, de M. Fr. Dübner, de M. Kirchhof, et puiser aussi dans plusieurs publications récentes qui ont honoré l'érudition française : l'ingénieuse *Histoire de l'École d'Alexandrie,* de M. Jules Simon, qui est entré le premier dans la carrière; le grand travail de M. Vacherot, œuvre de large et haute critique, vainement signalée aux anathèmes de l'orthodoxie par une plume tranchante, superficielle et passionnée; enfin les aperçus lumineux et profonds répandus par M. Ravaisson dans un beau livre dont les amis de la science attendent l'achèvement et la conclusion.

Si maintenant on nous demandait quelle est, en somme, l'impression qui résulte de la lecture des premières *Ennéades* de Plotin (car M. Bouillet n'en a encore donné que deux, et il en reste quatre à publier), nous dirions hautement qu'on y sent toujours un esprit supérieur, et quelquefois un penseur et un écrivain de génie.

Au point de vue métaphysique, rien n'est plus original que l'idée que Plotin s'est formée du principe divin. Suivant lui, la première démarche d'une âme philosophique, le premier moyen qu'elle possède de se représenter Dieu, c'est d'étendre à l'infini les perfections dont elle porte l'empreinte en elle-même. Ainsi l'âme est une force active, mais cette activité est circonscrite dans des limites étroites par l'espace et le temps. Dieu au contraire est une activité qui remplit tous les espaces et tous les siècles. Ce Dieu, conçu comme un idéal parfait dans l'âme humaine, est une imparfaite ébauche; cette âme infinie et universelle, c'est le degré le plus prochain, la forme la plus accessible de la divinité; c'est la troisième hypostase de la Trinité alexandrine. Dieu est là sans doute, mais non pas Dieu tout entier. Ce Dieu en effet, si élevé au-dessus de la nature et de l'humanité, participe encore de leur essence. Il agit, il se développe, il se meut. Au-dessus de lui, c'est-à-dire au-dessus d'une activité qui réalise la variété innombrable des êtres, Plotin conçoit un principe supérieur, savoir l'Intelligence, la Raison en soi, embrassant dans son unité les types éternels des choses. Cette intelligence parfaite, c'est Dieu encore, c'est le second degré du divin, c'est la seconde hypostase de la Trinité. Enfin Plotin n'est pas satisfait encore d'une conception si épurée. Ce Dieu, qui est l'Intelligence, qui, à ce titre, exerce la pensée et trouve dans cette action éternelle une éternelle félicité, ce Dieu lui semble trop près de nous. Penser, avoir conscience, jouir de la pensée, c'est se rattacher par un dernier lien au monde du mouvement et de l'individualité. Pour concevoir Dieu dans toute la vérité de son essence, il faut le placer au-dessus de la pensée, au-dessus même de l'être. Voilà le Dieu suprême, le plus haut degré du divin, celui qui enveloppe, précède et domine tous les autres : c'est la première hypostase de la Trinité. Plotin convient que ce Dieu est trop élevé pour être saisi par la raison; il

est incompréhensible, ineffable; il ne peut être adoré que par le silence, il ne peut être saisi que par l'extase dans un élan de l'âme, dans un muet embrassement de l'amour.

Eh bien! je dis que cette théorie est profondément originale, quoiqu'elle en rappelle beaucoup d'autres. Ainsi la troisième hypostase de Plotin répond parfaitement, je l'avoue, au Dieu-nature de l'école stoïcienne, à cette activité toujours tendue et toujours vivante qui circule à travers les membres de l'univers; je reconnais également que la seconde hypostase rappelle trait pour trait le Dieu d'Aristote, cette pensée éternelle et immobile, ramassée en soi et jouissant solitairement de la contemplation d'elle-même. Enfin c'est un point manifeste que Plotin a trouvé dans certains dialogues de Platon le germe de cette unité suprême, supérieure à la pensée et à l'être, qui achève et accomplit son Dieu triple et un. Ainsi donc Plotin emprunte tour à tour à Platon, à Aristote, à Zénon, cela est avéré; mais c'est justement ce don de choisir librement parmi les trois plus grandes conceptions de la philosophie ancienne, sans s'attacher servilement à aucune, c'est cette puissance d'associer des idées rebelles et de les forcer de servir d'élémens organiques à un corps de système nouveau, c'est cela qui est original, c'est cela qui est le témoignage d'un vigoureux esprit, c'est cela qui forme un des chapitres les plus curieux de l'histoire des systèmes philosophiques.

Qu'on y songe d'ailleurs : il y a au sein même de cet éclectisme ingénieux et profond une idée entièrement nouvelle, c'est l'idée mystique. Les degrés de l'Être divin répondent chez Plotin aux trois degrés de perfection de l'âme humaine : au degré le plus humble, la vertu, qui consiste essentiellement dans une activité raisonnable. A ce titre, la vertu est l'imitation de la divinité, mais de la divinité sous sa forme la moins pure et la plus rapprochée de notre faiblesse. — De la vertu, quelques âmes d'élite, excitées et soutenues par la grâce d'en haut, s'élèvent jusqu'à la contemplation; au sein d'une inaction apparente, ces âmes cultivent en elles-mêmes les vertus les plus rares et les plus difficiles, le renoncement, la prière, la pureté sans tache. Elles se rapprochent aussi de Dieu, non plus du Dieu agissant et créateur, mais de ce qu'il y a en Dieu même de supérieur à l'action, c'est-à-dire de la pensée recueillie en soi. Enfin il peut arriver, dès ce monde, à quelques contemplatifs supérieurs, d'être ravis au-dessus de la contemplation elle-même, et de goûter dans l'éclair de l'extase l'ineffable délice de la communion avec Dieu. Voilà cette fameuse unification, cette ἕνωσις que vous retrouverez chez tous les docteurs spirituels avec les trois degrés de l'imitation de Dieu et tous les degrés intermédiaires imaginés par leur féconde subtilité.

Plotin est donc un grand maître de la vie mystique; mais, hélas! si c'est là un grand titre d'honneur, il en paie chèrement la rançon par plus d'un défaut, notamment par l'imperfection de son style. Plotin est obscur, et il faut bien s'y résigner, car comment un mystique serait-il clair? La clarté vient de l'évidence qui accompagne les idées de la raison. Or, pour les mystiques, la raison est une faculté inférieure, subordonnée, sujette à l'erreur. Leur maîtresse faculté, c'est l'extase, l'extase mystérieuse qui ne se donne à ses élus que dans le silence et le demi-jour de la contemplation. Demander à un mystique d'être tout à fait clair, c'est donc lui demander de renier son principe. Qui sait mieux cela que M. Bouillet, lui qui, à chaque page de sa tra-

duction, a eu ce problème à résoudre : Être assez clair pour faire lire Plotin, ne pas l'être au point de substituer au Plotin véritable un Plotin de fantaisie, éclairci, mais dénaturé? La difficulté était d'autant plus grande que M. Bouillet s'est conformé à l'ordre des éditions, qui est l'ordre de Porphyre. Je ne dis pas qu'il ait eu tort, mais en vérité, c'est une chose regrettable que Porphyre ait arrangé les écrits de Plotin dans un ordre arbitraire et faussement systématique. L'ordre vrai, c'est l'ordre chronologique; c'est celui qui reproduit le mieux le développement naturel d'un esprit supérieur toujours agissant et toujours en progrès. Comprendriez-vous Platon commençant par le *Timée* et finissant par le *Lysis?* Que diriez-vous d'un éditeur de Descartes qui placerait *les Principes* en tête de son premier volume et réserverait le *Discours de la Méthode* pour le dernier? L'ordre de Porphyre, de M. Creuzer et de M. Bouillet, est un ordre tellement faux que le premier livre de la première *Ennéade* se trouve être une des dernières productions de Plotin, une des plus faibles et des plus confuses. C'est au point que le savant traducteur s'est cru obligé de composer une note qui à elle seule est tout un mémoire, rien que pour faciliter au lecteur l'intelligence des premières pages de Plotin. J'ai lu la note de M. Bouillet avec infiniment de plaisir et de fruit, j'ai admiré l'exactitude et l'étendue de son érudition, mais je regrette pour Plotin que cette savante note ait été nécessaire. Je crains que la première *Ennéade* ne fasse tort aux autres, qu'elle ne rebute et ne décourage beaucoup de lecteurs.

Ils auront tort, car, s'ils pouvaient surmonter cette première impression et aller jusqu'au bout, je leur promettrais d'être récompensés de leur courage par de grandes beautés de pensée et de style. Quoi de plus ingénieux, de plus animé et de plus brillant que ce livre sur *la Beauté,* le premier que Plotin ait écrit et qui eût formé pour le reste de l'édifice un péristyle si noble et si majestueux!

Plotin prélude en séparant les beautés qui frappent nos sens, comme un beau paysage ou un concert mélodieux, des beautés invisibles et supérieures, telles que la sagesse et la vertu. D'où vient cette pâle et imparfaite beauté qui se rencontre dans certaines choses matérielles? Ce n'est pas de la matière, qui par elle-même est inerte et sans vie. Serait-ce de la symétrie ou de la proportion des parties? Mais alors l'ensemble seul serait beau, et les parties n'auraient aucune beauté. Les couleurs, qui pourtant sont belles, comme la lumière du soleil, mais qui sont simples et qui n'empruntent pas leur éclat à la proportion, seraient exclues du rang des belles choses. « Comment l'or serait-il beau? Comment l'éclair brillant dans la nuit, comment les astres seraient-ils beaux à contempler? » Selon Plotin, les choses sensibles ne sont belles qu'à la condition d'exprimer une idée. Les idées sont la source même de la vie. C'est l'idée qui, répandue dans l'objet matériel, en façonne et en proportionne toutes les parties et lui imprime le cachet de l'unité. Ainsi, point de beauté là où ne se rencontrent pas la vie, l'unité, l'expression, et c'est l'idée qui fait l'expression, l'unité et la vie.

Le beau, étant quelque chose d'essentiellement idéal, ne s'adresse pas aux sens, mais à l'âme. Et ce n'est pas hors d'elle que l'âme saisit et contemple la beauté, c'est en elle-même : « Quand les sens, dit Plotin, aperçoivent dans un objet la forme, l'idée qui enchaîne, unit et maîtrise une substance, quand ils voient une figure qui se distingue des autres par son élégance, alors l'âme,

réunissant ces élémens multiples, les rapproche, les compare à la forme indivisible qu'elle porte en elle-même, et prononce leur accord, leur affinité et leur sympathie avec ce type intérieur. C'est ainsi que l'homme de bien, apercevant dans un jeune homme le caractère de la vertu, en est agréablement frappé, parce qu'il le trouve en harmonie avec le vrai type de la vertu qu'il porte en lui. » Cette théorie explique la beauté des couleurs et celle des sons. La beauté des couleurs vient de ce qu'elles expriment le triomphe de la lumière, image de l'intelligence, sur ce qu'il y a dans la matière de ténébreux. Les harmonies extérieures des sons réveillent dans l'âme des harmonies cachées dont elle aime à retrouver l'écho affaibli au dehors.

Mais laissons là les choses matérielles pour nous élever à la contemplation de ces beautés d'un ordre supérieur que l'âme voit sans le secours des organes. De même que l'aveugle ne peut juger des couleurs, l'âme ne peut saisir les beautés intellectuelles, la beauté des vertus, la beauté des sciences, que si elle les possède au dedans d'elle-même. En quoi consiste cette beauté intérieure de l'âme que l'âme ne peut connaître qu'à condition de la posséder? Appliquons ici la méthode des contraires. Ce qui fait la laideur de l'âme, ce sont les vices, et les vices ont pour effet de répandre l'âme dans les choses corporelles, de lui faire perdre son indépendance, sa pureté, sa vie et son essence propres. Écoutons Plotin : « L'âme tombée dans cet état d'impureté, emportée par un penchant irrésistible vers les choses sensibles, absorbée dans son commerce avec le corps, enfoncée dans la matière, l'ayant même reçue en elle, a changé de forme par son mélange avec une nature inférieure. Tel un homme tombé dans un bourbier fangeux ne laisserait plus découvrir à l'œil sa beauté primitive, et ne présenterait plus que l'empreinte de la fange qui l'a souillé; sa laideur vient de l'addition d'une chose étrangère. Veut-il recouvrer sa beauté première, il faut qu'il lave ses souillures, qu'en se purifiant il redevienne ce qu'il était. » L'antiquité a donc raison de dire que toute vertu est une purification. L'or, mêlé à la terre, ne resplendit qu'après avoir été séparé de tout alliage. L'âme, purifiée par les vertus, devient une idée, une lumière sans tache, toute pleine du divin, d'où s'épanche toute beauté. Alors elle est vraiment une âme; alors elle est semblable à Dieu.

Ainsi donc, le beau est identique au bien, comme le laid au mal. Du bien émane l'intelligence, immédiatement belle. Par l'intelligence, l'âme participe à ce qui est beau, et c'est elle qui donne la beauté à tout le reste, d'abord aux belles actions, puis aux belles connaissances, puis aux beaux corps, car c'est elle qui rend beau tout ce qu'elle touche, c'est elle qui donne le charme et l'attrait, qui se fait aimer de qui peut la comprendre, et sait rendre ses amans aimables et beaux.

Et maintenant que faire pour jouir de la beauté à tous ses degrés et pour remonter cette échelle divine qui, partant des beaux corps, monte vers les belles âmes, et de là jusqu'à la beauté ineffable, cachée au fond du sanctuaire, interdite au regard des profanes? « Qu'il s'avance, s'écrie Plotin, qu'il s'avance dans ce sanctuaire, qu'il y pénètre, celui qui en a la force, en fermant les yeux au spectacle des choses terrestres, et sans jeter un regard en arrière sur les corps dont les grâces le charmaient jadis. S'il aperçoit encore des beautés corporelles, il ne doit plus courir vers elles, mais, sachant qu'elles ne sont que des images, des vestiges et des ombres d'un

principe supérieur, il les fuira pour Celui dont elles ne sont que le reflet. Quiconque se laisserait égarer à la poursuite de ces vains fantômes, les prenant pour la réalité, n'aurait qu'une image aussi fugitive que la forme mobile reflétée par les eaux, et ressemblerait à cet insensé qui, voulant saisir cette image, disparut lui-même, dit la fable, entraîné dans le courant. De même celui qui voudra embrasser les beautés corporelles et ne pas s'en détacher précipitera non point son corps, mais son âme, dans les abîmes ténébreux, abhorrés de l'intelligence; il sera condamné à une cécité complète, et, sur cette terre comme dans l'enfer, il ne verra que des ombres mensongères. C'est ici seulement qu'on peut dire avec vérité : Fuyons dans notre chère patrie. Mais comment fuir? comment s'échapper d'ici? se demande Ulysse dans cette allégorie qui nous le représente essayant de se dérober à l'empire magique de Circé ou de Calypso, sans que le plaisir des yeux ni que le spectacle des beautés corporelles qui l'entourent puissent le retenir dans ces lieux enchantés. Notre patrie, c'est la région d'où nous sommes descendus ici-bas; c'est là qu'habite notre père. Mais comment y revenir? quel moyen employer pour nous y transporter? Ce ne sont pas nos pieds, — ils ne sauraient que nous porter d'un coin de la terre à un autre, — ce n'est pas non plus un char ou un navire qu'il nous faut préparer. Il faut laisser de côté tous ces vains secours..... Rentre en toi-même, et examine-toi. Si tu n'y trouves pas encore la beauté, fais comme l'artiste qui retranche, enlève, polit, épure, jusqu'à ce qu'il ait orné sa statue de tous les traits de la beauté. Retranche ainsi de ton âme tout ce qui est superflu, redresse ce qui n'est point droit, purifie et illumine ce qui est ténébreux, et ne cesse pas de perfectionner ta statue, jusqu'à ce que la vertu brille à tes yeux de sa divine lumière, jusqu'à ce que tu voies la tempérance assise en ton sein dans sa sainte pureté... »

Voilà de ces passages qui ravissaient d'admiration les plus illustres pères de l'église, et qui font comprendre que saint Basile et saint Augustin aient vu dans Plotin un second Platon et un allié naturel du christianisme. Cette doctrine est bien en effet celle du *Phèdre* et du *Banquet;* ce style est tout parfumé du plus doux arome platonicien. Il a la précision et la sévérité de la science, et tout ensemble le mouvement libre, ondoyant et hardi de l'inspiration poétique. Si un peu d'exaltation ne menaçait pas quelquefois d'égarer l'enthousiasme, si je ne sais quel excès d'abondance ne faisait pas regretter la sobriété attique et cette grâce exquise, amie de la raison et de la mesure, ces pages compteraient parmi les médailles les plus brillantes et les plus pures de la belle antiquité, et telles qu'elles sont, il faut remercier l'habile interprète qui nous les fait lire; il faut les citer, aujourd'hui plus que jamais, aux poètes, aux artistes, aux critiques, à tous ceux qui veulent lutter contre l'invasion du réel, et sauver, parmi tant de choses qui tombent, la religion du vrai beau et de l'idéal.

ÉMILE SAISSET.

V. DE MARS.

TABLE DES MATIÈRES

DU

DOUZIÈME VOLUME.

SECONDE PÉRIODE. — XXVIIe ANNÉE.

NOVEMBRE — DÉCEMBRE 1857.

Livraison du 1er Novembre.

De la Baisse probable de l'or, des Conséquences commerciales et sociales qu'elle peut avoir. — III. — Dangers d'une dépréciation de l'Or et des Moyens de la prévenir, dernière partie, par M. Michel CHEVALIER, de l'Institut..... 5

Le Roman en Allemagne. — Les Récits philosophiques et populaires de Berthold Auerbach, par M. Saint-René TAILLANDIER..... 33

Récits turco-asiatiques. — Un Paysan turc, première partie, par Mme la princesse Christine TRIVULCE de BELGIOJOSO..... 68

De l'Alimentation publique. — La Betterave a Sucre. — Les Sucreries et Distilleries agricoles de la France, par M. PAYEN, de l'Académie des Sciences..... 94

L'Océan Islandais, par M. BABINET, de l'Institut..... 122

Gheel, une Colonie d'Aliénés, Moeurs de la Campine, par M. Jules DUVAL. 138

Études Industrielles. — La Propriéte souterraine en France. — II. — Les Mines de Houille, par M. LAMÉ-FLEURY..... 183

Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire..... 220

Essais et Notices. — Vauvenargues, Œuvres inédites..... 232

Livraison du 15 Novembre.

Récits turco-asiatiques. — Un Paysan turc, seconde partie, par Mme la princesse Christine TRIVULCE de BELGIOJOSO..... 241

Le Roman en Italie. — Caractères et Récits de la vie politique et militaire, de M. Victor Bersezio, par M. J.-T. PERRENS..... 273

L'Histoire romaine a Rome. — X. — Fin de la Rome impériale. — Les Barbares a Rome, par M. AMPÈRE, de l'Académie Française..... 311

Le Royaume de Siam et une Ambassade anglaise a Bangkok, par M. Charles LAVOLLÉE 335

Scènes et Moeurs de la vie des Ouvriers en Angleterre. — La Grève de Preston, par M. J. HITIER 367

Autobiographie et Souvenirs d'un gentleman musulman de l'Inde, par M. Émile MONTÉGUT 415

La Maison de Penarvan, cinquième partie, par M. Jules SANDEAU 447

Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire 467

Livraison du 1er Décembre.

Des Hommes et des Histoires de la Restauration, par M. Charles de RÉMUSAT, de l'Académie Française 481

Récits turco-asiatiques. — Un Paysan turc, dernière partie, par Mme la princesse Christine TRIVULCE de BELGIOJOSO 506

La Jeunesse de Goethe. — Frédérique Brion, par M. Henry BLAZE DE BURY. 532

La Chimie agricole et ses progrès, par M. Paul de RÉMUSAT 562

Études sur la Littérature romanesque en France. — I. — Le Roman jusqu'a l'*Astrée*, par M. Louis de LOMÉNIE 593

Poètes, Romanciers et Écrivains contemporains. — Béranger et ses dernières Chansons, par M. Émile MONTÉGUT 634

D'Une Théorie politique de Béranger adoptée par M. de Lamartine, par M. VILLEMAIN, de l'Académie Française 661

La Maison de Penarvan, dernière partie, par M. Jules SANDEAU 669

Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire 686

Revue musicale, par M. P. SCUDO 698

Livraison du 15 Décembre.

L'Écueil de Lovelace, par M. Paul de MOLÈNES 705

Benvenuto Cellini, par M. Henri DELABORDE 737

Souvenirs d'un Amiral, première partie. — La Jeunesse d'un homme de mer. — I. — Une Éducation maritime d'autrefois, par M. E. JURIEN de LA GRAVIÈRE 773

Du Génie anglais dans l'Inde. — Sir William Jones, grand-juge dans l'Inde. — Le très révérend Réginald Heber, lord évêque de Calcutta, par M. VILLEMAIN 810

Tendances nouvelles de la Zoologie. — La Zoologie physiologique, par M. A. de QUATREFAGES 826

Olivier Goldsmith, sa Vie et ses Écrits, par M. CUCHEVAL-CLARIGNY 855

Revue musicale. — Théatres. — Le Mouvement musical de 1857. — Opéras nouveaux : *Margot*, *le Carnaval de Venise*. — La Musique en Pologne, par M. P. SCUDO 893

Poésie. — La Ferme du Val-Clavin, par M. A. THEURIET 914

Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire 922

Revue philosophique. — *Les Ennéades* de Plotin, par M. Émile SAISSET 934

Paris. — Imprimerie de J. CLAYE, rue Saint-Benoît, 7.

TUFTS UNIVERSITY LIBRARIES
3 9090 007 515 709